This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Cambs

(Comte

(Comte)

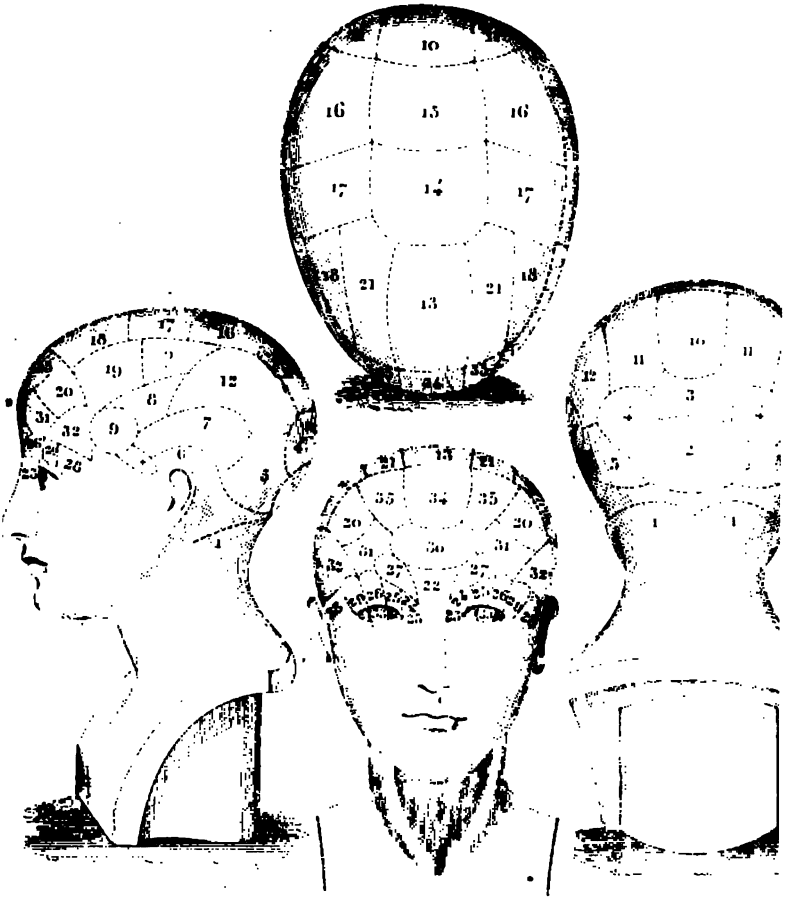
YEZ

TRAITÉ

DE PHRÉNOLOGIE.

IMPRIMERIE DE HAUMAN ET Cᵉ. — DELTOMBE, GÉR.
Rue du Nord, nº 8.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR LENOX
TILDEN FOUNDATIONS



Noms des Organes Phrénologiques

AFFECTIFS						INTELLECTUELS			
I. PROPENSITÉ.			II. SENTIMENTS			I. PERCEPTIFS		II. RAI	
1	Amativité, l'age	110	10	Estime de soi	255	22	Individualité	300	34 Comparaison
2	Philoprogenitiure	121	11	Amour de l'approbation	273	23	Forme	321	35 Causa
3	Concentrativité	142	12	Circonspection	292	24	Étendue	340	
4	Adhesivité	161	13	Merveillaire	201	25	Pesanteur	361	
5	Combativité	187	14	Vénération	224	26	Coloris	389	
6	Destructivité	165	15	Fermeté	260	27	Localité	414	
7	Alimentivité	184	16	Conscientieusité	278	28	Nombre	430	
8	Secretivité	100	17	Espérance	324	29	Ordre	454	
9	Acquisitivité	207	18	Merveillaire	300	30	Eventualité	473	
10	Constructivité	217	19	Idéalité	322	31	Temps	491	
			?	Gaieté	340	32	Tons	510	
			20	Esprit de saillie	340	33	Langage	546	
			21	Imitation	353				

7966

TRAITÉ

DE PHRÉNOLOGIE

PAR

George Combe.

TRADUIT DE L'ANGLAIS, AVEC DES NOTES,

PAR H. LEBEAU,

D'APRÈS LA QUATRIÈME ÉDITION.

BRUXELLES.
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE.
HAUMAN ET Cᵉ.

1840

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
242633
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
1901

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Je dois au lecteur le récit des circonstances qui ont amené la publication de cet ouvrage.

Mon attention fut éveillée pour la première fois sur le système de Gall et Spurzheim, par la lecture d'un article contre la phrénologie, inséré dans le n° 49 de la *Revue d'Édimbourg*. Subjugué par le ton doctoral du critique, je trouvai cette doctrine absurde, et considérai ses auteurs comme des hommes d'un esprit futile et d'un jugement peu solide.

Mais, en 1816, peu de temps après la publication de l'article qui avait produit sur moi une si vive impression, je fus invité, par mon ami le Dr Brownlée, à assister à une démonstration anatomique du cerveau qui devait être donnée chez lui par Spurzheim. Cette matière n'était pas tout à fait nouvelle pour moi; j'avais déjà, auparavant, assisté aux dissections

du Dr Barclay. Spurzheim expliqua la structure de cet organe aux personnes présentes (parmi lesquelles on comptait des médecins); démontra le peu de fondement des critiques de la *Revue*, et porta, dans l'esprit de tous les assistants, la conviction la plus intime, que les assertions de son contradicteur se trouvaient réfutées par les faits anatomiques.

Ébranlé dans l'opinion que je m'étais trop promptement faite, je suivis les leçons de ce savant, et je reconnus bientôt que son système différait entièrement du tableau qu'en avait tracé le critique : convaincu de l'immense influence qu'il était appelé à exercer, lorsque l'évidence des preuves l'aurait suffisamment établi, j'étudiai les faits, et, après une observation consciencieuse de la nature elle-même, je restai intimement convaincu de la vérité de la doctrine de Gall.

En 1818, l'éditeur du « *Magasin littéraire et statistique d'Écosse* » m'invita à discuter dans son ouvrage mes opinions phrénologiques; je publiai en conséquence quelques pages sur ce sujet qui, réunies en un volume, parurent en 1819, sous le titre d'*Essais sur la phrénologie;* cette édition ayant été rapidement épuisée, je crois répondre au désir du public en donnant cette seconde édition que j'intitule ; « *Système de phrénologie.* » Le changement de titre ne fera pas supposer, je l'espère, que je pré-

tende avoir établi des faits nouveaux, ni que je veuille m'élever au rang des illustres fondateurs de cette science; je l'ai adopté seulement en considération de l'extension que j'ai donnée à mon ouvrage, et parce que les matières y sont présentées avec plus de méthode.

J'ai cru devoir omettre les controverses contenues dans la première édition : la plupart des opposants ayant abandonné le champ de bataille, elles devenaient désormais superflues; je les ai remplacées par des recherches intéressant plus directement la matière. Quelques lecteurs penseront, peut-être, qu'une justice distributive sévère exigeait que je continuasse la publication des attaques des opposants, pour que l'esprit public, maintenant éclairé, pût juger et flétrir la conduite de ceux qui avaient tenté de l'égarer : mais l'étude de la phrénologie nous porte surtout à l'oubli des injures; et d'ailleurs ne seront-ils pas déjà assez punis, si leurs noms passent à la postérité avec la honte de s'être montrés les adversaires passionnés d'une des plus vastes et des plus importantes découvertes de l'esprit humain?

Nous citons dans cet ouvrage plusieurs noms célèbres, appartenant à des personnages encore vivants; et nous comparons les facultés qui les distinguent, avec les développements organiques que l'on remarque sur leurs têtes. C'est ouvrir un champ de

discussions philosophiques qui, au premier aper
pourraient paraître inconvenantes; mais déjà les
servations, imprimées dans d'autres ouvrages ave
buste ou la forme de leur crâne, sont tombées d
le domaine public; et j'ai cru pouvoir m'en serv
l'appui de mes théories. Quant à ceux dont le n
est cité pour la première fois, je me suis assuré
rien de ce que j'en ai dit, n'est de nature à les of
ser.

1825.

AVERTISSEMENT

DE LA TROISIÈME ÉDITION.

La nécessité de publier une troisième édition de cet ouvrage est la preuve de l'intérêt croissant que le public prend à l'étude de la phrénologie. Dans l'introduction qui accompagne cette édition, j'ai exposé avec beaucoup plus de développement les principes sur lesquels cette science est fondée ; ces développements sont destinés à éclairer ceux qui pourraient douter encore qu'elle soit digne des méditations des hommes qui se vouent à l'étude de la philosophie.— De nombreuses additions ont été faites aussi dans d'autres parties de l'ouvrage. Des planches représentant la tête des personnes qui ont fourni le sujet de nombreuses observations, y ont été ajoutées; et si elles ne suffisent pas pour donner une idée parfaitement exacte des facultés qu'elles représentent, au moins elles fourniront au lecteur quelques notions propres à lui indiquer la route qu'il doit suivre dans le vaste champ de l'observation.

Depuis la publication de la seconde édition de notre ouvrage, quelques adversaires de la phrénologie, qui s'obstinent encore à nier les vérités qu'elle enseigne, ont avancé que la faveur toujours croissante avec laquelle le public accueille mon livre, n'est due qu'au talent d'écrivain que j'ai déployé en défendant

sa cause; et ils ont rappelé au public que je ne suis conn
le monde littéraire que comme phrénologue.

Je répondrai, en peu de mots, que ces messieurs font
coup trop d'honneur à mon talent d'écrivain; et que si mes
ments ont quelque force, je ne le dois qu'à la bonté c
cause. J'ai étudié consciencieusement la phrénologie,
suis pénétré de la vérité de ses doctrines en observant la
sur le fait. Ce que j'avance comme point de fait, je l'ai
ce que je pose comme argument, a été confirmé par ma p
expérience. Ceux qui ont attaqué la phrénologie, au con
ne l'ont pas étudiée comme science; et l'observation de la
ne leur a pas fourni les faits sur lesquels ils fondent leu
jections. Ils n'ont pas même essayé de mettre leurs argu
en harmonie avec d'autres vérités bien établies; et ils
sont pas davantage enquis de ce qui pourrait résulter de
principes, s'ils étaient mis en pratique. Pleins de confian
eux-mêmes et de mépris pour leurs adversaires, ils se
présentés au combat sans armes pour l'attaque ou pour
fense; et si dans toutes les circonstances ils ont succombé
les coups de leurs adversaires, leur défaite ne doit être
buée qu'à la faiblesse de leur cause, qui rendait nuls les
tages d'un incontestable talent, tandis que la vérité d
une force invincible au parti qu'ils voulaient combattre.

On peut encore être fier, ne fût-on connu dans le mond
téraire que comme phrénologue. La sagesse divine,
créé l'univers, a formé le cerveau pour l'accomplissemen
fonctions que nous lui attribuons; elle a voulu qu'il fût l'o
de l'intelligence; et l'étude de l'intelligence humaine n'es
pas l'étude de la plus noble des œuvres de Dieu!

Convaincu que les vérités qu'enseigne la phrénologie
vent amener de grandes améliorations dans les systèmes d
cation, dans les institutions morales, civiles et religie
je ne conçois point de mission plus honorable que celle

me porte à dévouer le peu de capacité que le ciel m'a départie, au triomphe d'une cause qui, de même que toutes les autres découvertes importantes, a eu à soutenir les attaques injustes et passionnées des partisans des vieux préjugés.

Si plus tard les hommes éclairés et impartiaux reconnaissent que j'y ai contribué autant que j'ai pu, malgré les sarcasmes et la dérision dont le vulgaire a assailli, d'abord, les premières tentatives des phrénologues, mon ambition sera largement satisfaite; je n'attends des sommités de la science et de la philosophie que haine et sarcasmes; j'ai choisi mon rôle comme ils ont choisi le leur. L'avenir fera justice à tout le monde.

Édimbourg, octobre 1830.

AVERTISSEMENT

DE LA QUATRIÈME ÉDITION.

La cause de la phrénologie continue à faire des progrès rapides, et chaque jour accroît le nombre de ses partisans. Depuis que la troisième édition de mon ouvrage a paru, les Drs Vimont de Paris, Caldwell de Lexington et Macnish de Glascow ont jeté par leurs publications de nouvelles lumières sur la philosophie de l'esprit. Pendant le même espace de temps mon ouvrage a été réimprimé en Amérique, et traduit en allemand, avec beaucoup de talent, par le Dr Hirschfeld de Bremen; tandis que le Dr Fossati traduisait en français mes *Éléments de phrénologie*. L'étude de cette science s'est ainsi répandue sur toutes les parties éclairées du globe.

De nombreuses et importantes additions ont été faites à cette quatrième édition; les planches ont été rectifiées, et, en traitant des parties les plus intéressantes, j'y ai ajouté ce que j'ai trouvé de plus propre, dans les œuvres des phrénologues, à éclairer la discussion, dans l'espoir de rendre cet ouvrage le répertoire le plus complet possible de la phrénologie, au point où elle est arrivée aujourd'hui. J'y ai joint un appendice contenant de nouvelles preuves en faveur de cette science et de son utilité pour la classification et le régime moral des criminels, présentées,

en février 1836, par sir Georges S. Mackenzie à lord Glenelg secrétaire d'État pour les colonies. Sa Seigneurie transmit les documents à lord John Russell, secrétaire au département de l'intérieur, qui voulut bien promettre à leur auteur de les prendre en grande considération.

Spurzheim, dans l'édition américaine de son Traité de phrénologie, publiée à Boston en 1832, a adopté une distribution des organes différente de celle qu'il avait jusqu'alors suivie. Mais on conçoit qu'il sera impossible d'atteindre à une bonne classification et à une nomenclature exacte des organes, tant qu'ils n'auront pas été découverts tous, et avant que toutes les facultés primitives ou élémentaires soient parfaitement connues. Un ordre rigoureux ne peut enfin être adopté et quelque chose doit être laissé à l'arbitraire. Spurzheim a fourni la preuve de ce que j'avance, par les fréquentes modifications qu'il a fait subir à la nomenclature des organes sans avoir pour cela enrichi la science de nouvelles découvertes. Les difficultés, qui s'opposent à une classification exacte sont exposées dans l'appendice, n° II; je continuerai dans cette édition à suivre l'ordre admis dans celle qui a précédé, comme étant le plus convenable dans l'état actuel de la science.

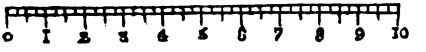
Édimbourg, octobre 1836.

TABLE DES PLANCHES.

Tête divisée en régions par Dolci (1). 32
» d'idiot, âgé de 20 ans. 45
» de Rammohun-Roy . . . . . *ib.*
Crâne de Spurzheim 56
» d'un naturel de la Nouvelle-Hollande. 56, 298
Figure d'un nerf 84
La moelle épinière et ses nerfs (2) 89
Cerveau, partie supérieure (1). 102
» partie inférieure (1) 103
» coupé longitudinalement (1) 106
Section du crâne démontrant les sinus frontaux. 117
» » la faux 122
Tête de Hare, assassin 129
» de Mélanchton (1). . . . . *ib.*
Gottfried, meurtrier. 130, 132
Tête du nègre Eustache. 130, 349
Crânes de Cingalèses. 132, 219, 236, 334
Tête de Vitellius (1) 135
» de Linn, parricide. 170
Crâne d'un Caraïbe 185
Crânes d'Esquimaux. 185, 236, 389
Crâne de Robert Burns. 189, 345
» de Péruvien. . . . . *ib.*
» du général Wurmser. 219
» de Papou 235, 236, 360
» de Tardy, meurtrier. 236
Secrétivité proéminente. 263
Exemple d'acquisivité 284
Crâne d'un ancien Grec. 298
Le pape Alexandre VI (1). 309

Crâne d'une fille d'un caractère ferme et peu circonspect . . 334, 3
» de Griffiths, meurtrier 345, 3
Tête de saint Jean (1). 3
Grand développement de l'organe de la fermeté. 3
Crâne d'un soldat français 3
Tête de Haggart, assassin et voleur. 3
» d'un jeune garçon, remarquable par son caractère faux et vicieux. 1
» de M. H. 1
» du Tasse (1) 4
» de Chaucer (1) 4
» de Locke. 1
» de Clara Fischer. 4
» Jacob Jervis 1

Les figures notées (1) ont été copiées sur des portraits originaux, répand généralement. Les autres, à l'exception de celles marquées (2), ont tracées d'après les crânes ou les bustes exécutés d'après nature, app tenant à la société phrénologique d'Édimbourg. Les crânes et les bus ont été gravés, autant que possible, sur la même échelle, leurs dimensio ayant été réduites à un cinquième de leur grandeur naturelle, excepté l figures des pages 117 et 135. Nous joignons ici l'échelle.



Les mesures de la planche insérée à la page 143, ont été prises en plaç la pointe de l'une des branches d'un compas dans l'ouverture de l'oreil et en portant l'extrémité de l'autre branche vers l'endroit du crâne répond au centre de l'organe qu'on veut mesurer. La distance marquée les planches est la longueur d'une ligne s'étendant de l'un de ces point l'autre. En réduisant les crânes en surfaces planes comme l'exigent dessins, les mesures ne peuvent plus correspondre exactement avec cel données dans les tableaux, parce que les lignes représentées diffère Néanmoins, l'approximation est aussi exacte que possible, et on a su pour les dessins le principe d'établir entre eux des rapports exacts.

SYSTÈME

DE PHRÉNOLOGIE.

INTRODUCTION.

La phrénologie (du grec φρην, esprit et λογος, discours) (1) est un système de philosophie de l'esprit humain, fondé sur la physiologie du cerveau. Offert pour la première fois à l'attention publique, sur le continent de l'Europe, en 1796, il ne pénétra en Angleterre qu'en 1815. Dès sa naissance, il rencontra des sectateurs zélés et des adversaires passionnés, tandis que la grande majorité du public demeurait étrangère aux discussions qu'il soulevait.

Nous croyons utile de présenter, sous la forme d'une introduction, 1° une courte notice de la manière dont les découvertes de Gall furent accueillies dans leur principe; 2° une esquisse rapide des principes généraux que renferme le système phrénologique; 3° un examen des présomptions qui se sont élevées

(1) Cette dénomination est due au docteur Thomas Forster.

pour ou contre ces principes, fondés sur la connaissanc phénomènes de la nature humaine; 4° enfin une esquisse torique de la découverte des organes de l'intelligence.

Cette marche a été adoptée non dans l'espoir de conva le lecteur des vérités de la phrénologie (car personne ne arriver à cette conviction qu'après de longues études nombreuses observations personnelles), mais dans l'espo faire naître le désir de cultiver cette science.

Le plus grand obstacle à l'admission de toute découverte, siste dans la difficulté que tout homme éprouve à faire le sac des notions qui, dès son enfance, ont été imprimées dan esprit, et dans cette sorte d'étonnement qu'elles font d'a éprouver à l'entendement. La phrénologie, comme toutes l tres découvertes, a rencontré des obstacles, et les a égale surmontés. Locke, en parlant de l'accueil qu'obtiennent or rement les vérités nouvelles, dit qu'elles doivent être app des arguments les plus irrésistibles pour qu'elles puissent, la fois, vaincre la force d'inertie que leur opposent les sav qui se résignent toujours difficilement à faire le sacrifice de naissances acquises par un travail opiniâtre et de labori études, pour se trouver tout à coup obligés de reconstruire fice de leur savoir sur de nouvelles bases. Les arguments fo leur esprit la même impression que le coup de vent sur le voya quand il le porte à s'envelopper de plus en plus de son man

Le professeur Playfair, dans une notice historique su découvertes des sciences physiques, publiée dans un su ment de l'*Encyclopédie britannique*, observe que : « Dans société il existe un instinct de résistance aux choses velles en faveur des choses établies. Le monde politiq moral tend sans cesse à s'en défendre et à assurer la stal des institutions humaines, quel que soit d'ailleurs leur pe valeur réelle, comme chose d'utilité générale. Mais n dans les matières purement intellectuelles et qui ne

cernent que les vérités abstraites de l'arithmétique et de la géométrie, les préjugés, l'égoïsme et la vanité de ceux qui cultivent ces sciences, s'unissent trop souvent pour résister à toutes les améliorations, et on les voit dévouer toutes les forces de leur intelligence à faire rétrograder le char de la science au lieu de faciliter sa marche progressive. L'introduction de toute méthode entièrement neuve, apporte souvent de trop grandes perturbations dans la position des hommes engagés dans la poursuite des découvertes scientifiques; un trop grand nombre se voient obligés de descendre des positions élevées qu'ils occupaient précédemment pour prendre une place inférieure dans l'échelle intellectuelle. L'inimitié de ces hommes, à moins qu'ils ne soient animés d'un grand amour du bien et de la vérité, se soulèvera toujours contre toutes les découvertes qui viendront blesser leur vanité et diminuer leur importance (1). »

Chaque âge a fourni des preuves de la justesse de ces observations :

« Les disciples des nombreuses écoles philosophiques de la Grèce se combattaient mutuellement et s'accusaient réciproquement d'impiété et de parjure.

« Les peuples à leur tour détestaient les philosophes et accusaient ceux qui recherchaient le principe des choses, de présomption et d'atteinte sacrilége aux droits de la Divinité.

« Pythagore fut chassé d'Athènes, et Anaxagore emprisonné pour avoir émis des opinions nouvelles. Démocrite fut traité d'insensé par les Abdéritains pour avoir recherché les causes de la folie dans l'anatomie pathologique. Socrate, enfin, fut condamné à boire la ciguë pour avoir prouvé l'unité de Dieu (2). »

(1) Part. II, page 27.

(2) Spürzheim, Principes Philosophiques de Phrénologie. Londres 1825, page 96.

M. Playfair, en parlant de Galilée, dit : « Galilée fut appel deux fois devant le tribunal de l'inquisition. La premièr fois, le conseil, composé de sept cardinaux, porta une sen tence qui doit sans cesse être présente à l'esprit de ceux qu pourraient penser que la violence peut étouffer la vérité savoir : que soutenir que le soleil est immobile au centre d monde est une proposition absurde, fausse en philosophie hérétique en religion et contraire au témoignage de l'Écri ture; qu'il est également absurde et faux en philosophi d'assurer que la terre n'est pas immobile dans le centre d l'univers, et que la proposition contraire, sous le point d vue théologique, est également erronée et hérétique. »

L'extrait qui suit des dialogues de Galilée sur le système d'astronomie de Copernic, démontre d'une manière frappant que le système de cet homme célèbre fut accueilli comme l phrénologie l'a été de nos jours.

« Très-jeune encore, j'avais à peine fini mon cours de phi losophie que j'abandonnai pour d'autres travaux, lorsqu' arriva par hasard dans ce pays, un étranger de Rostock don le nom, si je m'en souviens, était Christian Urstitius, discipl de Copernic, lequel donna à l'académie quelques leçons su cette matière, qui rassemblèrent un grand nombre d'aud teurs; croyant qu'ils y étaient attirés bien plus par la nou veauté du sujet que par toute autre raison, je me dispens d'aller l'entendre, car je m'étais imaginé que ses opinion n'étaient autre chose qu'une sérieuse folie; et en questionnai quelques-uns de ceux qui s'y étaient rendus, je m'aperçu effectivement qu'ils les tournaient en dérision, excepté l'u d'eux qui me dit que ces idées ne devaient pas trop êtr méprisées. Comme ce dernier m'était connu pour un homm intelligent et circonspect, je commençai à me repentir de n pas avoir assisté aux leçons de l'étranger, je saisis dès lor toutes les occasions de converser avec les partisans du sys

tème de Copernic et de m'informer s'ils avaient toujours porté le même jugement sur ses théories. Un grand nombre d'entre eux m'avouèrent qu'ils avaient été longtemps d'une opinion contraire, mais qu'ils avaient fini par être convaincus par la force des raisonnements de ses disciples. Les ayant questionnés tour à tour pour savoir s'ils possédaient bien tous les arguments en faveur de ce système, je les trouvai prêts à répondre sur tous les points, et j'en conclus que leur opinion ne résultait pas d'ignorance, ou d'un désir vaniteux de montrer la perspicacité de leur esprit, mais d'une conviction bien fondée; je trouvai au contraire que plusieurs Péripatéticiens et partisans des Ptolémées n'avaient pas pris la peine d'ouvrir les œuvres de Copernic ou bien qu'ils les avaient mal comprises, ou superficiellement étudiées. »

Hume, l'historien, rapporte que Harvey fut traité avec mépris lorsqu'il annonça sa découverte de la circulation du sang et qu'il ne tarda pas à perdre, à cause de cela, sa clientèle. Un éloquent écrivain a dit dans le n° 94 de la *Revue d'Édimbourg*, en parlant des persécutions dont Harvey fut victime, que « la découverte de la circulation du sang, découverte qui, sous le rapport des conséquences qui en sont résultées pour la physiologie et la médecine, est peut-être la plus importante qui ait été faite depuis que cette science existe, ne perd rien de son lustre pour avoir été dans son principe accueillie avec mépris par quelques-uns, impudemment revendiquée par d'autres, ou bien attribuée aux anciens physiologistes par la mauvaise foi jalouse des contemporains de son illustre auteur, quand ils se virent hors d'état de contester le mérite de cette grande découverte. Les noms de ces adversaires envieux d'un grand homme sont depuis longtemps oubliés, tandis que celui de Harvey passera à la postérité la plus reculée environné de la reconnaissance et de l'estime publique. »

De nos jours la découverte du docteur Gall a été traitée exac-

tement comme celle de Harvey, et si la phrénologie est un vérité, la postérité ne pourra-t-elle pas, à juste titre, flétrir se opposants des mêmes reproches? Plus tard le professeur Playfai parlant de la découverte des rayons lumineux par Newton, dit « Quoique cette découverte fût de tous points digne d'attention elle subit le sort de tout ce qui est grand, neuf, extraor dinaire; quoiqu'elle ne constituât ni une théorie ni un système mais la généralisation de faits prouvés par l'expérience, e qu'elle fût annoncée de la manière la plus simple et la moin prétentieuse, elle souleva une foule d'ennemis qui semblaien se disputer à qui porterait les premiers coups aux vérité que la voix unanime de la postérité devait sanctionner. (P. 56) Un des plus ardents, le père Pardis, publia plusieurs écrit contre les expériences et ce qu'il affectait d'appeler les hypothèses de Newton : une réponse calme et irrécusable le convainquit de son erreur qu'il se hâta de reconnaître avec la plus honorable franchise. Un de ses compatriotes, Mariote, fut plus difficile à convaincre, et malgré son habitude des expériences il ne put jamais réussir en répétant celles de Newton. » Le récit des hostilités auxquelles les découvertes de cet homme illustre furent en butte de la part de ses contemporains, se trouve dans sa vie écrite par Brewster (p. 171).

Si la persécution, les condamnations et le ridicule accueillirent les trois grandes découvertes scientifiques de Galilée, de Harvey et de Newton, pouvons-nous nous étonner que tel ait été le sort de la philosophie de l'intelligence?

La plupart de ceux qui se livrent à l'enseignement de la philosophie intellectuelle semblent fortement imbus de l'idée que l'esprit et la matière forment deux entités séparées et distinctes. L'anatomie traite de la matière, la philosophie morale traite de l'esprit, comme si le corps et l'esprit pouvaient être le sujet d'investigations séparées et comme s'ils n'étaient

pas unis entre eux par des liens nombreux qui les rendent inséparables.

Sans cesse dans le monde on entend parler des dispositions et des facultés de l'esprit sans qu'on ait l'air de s'occuper de leurs rapports avec l'homme physique. Mais l'intelligence humaine, envisagée comme abstraction, ne peut *par elle-même* devenir l'objet de recherches philosophiques; répandue dans le monde matériel, elle ne peut entrer en action et rien ne peut agir sur elle que par l'intermédiaire des organes. Les douces émotions de l'âme qui se peignent dans les yeux de la beauté, transmettent leur irrésistible influence au cœur de l'objet aimé, au moyen des filaments du nerf optique, et le flot de paroles éloquentes qui coule des lèvres de l'orateur ému et qui vient impressionner si profondément la foule attentive, s'élabore et se transmet à travers un nombreux appareil d'organes.

Si nous suivons les progrès de l'esprit de l'homme du berceau à la tombe, cette importante vérité jaillira à chaque instant. Dans la première enfance les facultés intellectuelles partagent la faiblesse du corps; dans l'âge viril elles partagent sa puissance et son énergie; et lorsqu'arrive la faiblesse sénile, semblables à un flambeau qui s'éteint, elles ne jettent plus que de pâles et incertaines lueurs.

Mais ce n'est pas seulement aux époques de l'enfance, de l'âge mûr et de la décrépitude que cette alliance se manifeste; l'expérience de chaque heure du jour prouve l'intime connexion de l'esprit et de la matière. Le nuage chargé d'électricité pèse sur nos têtes, déprime nos esprits et énerve notre intelligence; après un travail plus ou moins prolongé, nos facultés affaiblies cherchent le repos dans le sommeil; la famine ou la maladie peuvent abattre les plus fiers courages, et ne voyons-nous pas l'esprit lui-même, dans ses aberrations, méconnaître les lois de la nature et vouer l'homme à la destruction pour échapper au malheur?

Ces phénomènes doivent être rapportés aux organes a lesquels l'esprit est lié dans cette vie; mais si les orga exercent une si grande influence sur les manifestations m tales, aucun système de philosophie peut-il mériter l'attenti lorsqu'il néglige l'étude de leurs rapports et traite de la pen comme si elle pouvait être séparée du corps? Le phrénolo étudie l'homme tel que Dieu l'a créé; son but est de décou les lois qui règlent les rapports de l'âme et de ses organ sans chercher à découvrir l'essence de l'une et la nature leur union.

Les notions populaires qui séparent l'esprit de la mati sont donc illusoires; nous ne pouvons dans cette vie étud l'esprit et le corps comme deux entités séparées. Nous pouvons connaître que l'existence composée, qui est réelleme Quelques remarques feront envisager cette doctrine sous véritable point de vue. D'abord, nous n'avons pas la *conscie* de l'existence et des fonctions des organes au moyen desqu l'esprit se manifeste dans cette vie: c'est pour cela que la p part de ses actes nous paraissent purement intellectuels, tan que l'expérience et l'observation prouvent incontestablem qu'ils dépendent de l'action d'organes corporels. Par exemp en avançant ou en retirant le bras, nous avons la conscie que nous exécutons un acte de la volonté dont le mouvement bras est une conséquence, mais nullement de l'existence de l' pareil par le moyen duquel la volonté en a amené l'exécuti Cependant l'expérience et l'observation démontrent dans bras l'existence de plusieurs os admirablement disposés articulés pour le mouvement, de muscles doués de la faculté se contracter et de trois sortes de fibres nerveuses renferm dans une seule gaîne, l'une destinée à transmettre la sensatic la seconde destinée aux mouvements et la troisième chargée transmettre à l'intelligence une notion exacte de l'état d muscles pendant l'action; tous ces organes, excepté les ne

du sentiment, doivent combiner leur action pour que le bras puisse être mû et son mouvement réglé par la volonté. Tout ce qu'une personne étrangère à l'anatomie sait, c'est que le mouvement s'exécute selon sa volonté; l'ensemble de l'action lui apparaît comme purement mental, et l'action de la matière est pour lui bornée au bras seulement. Cependant les recherches anatomiques et physiologiques ont positivement établi que cette conclusion serait erronée, que l'acte n'est pas purement mental, mais qu'il s'accomplit par l'intermédiaire des nombreux organes que nous venons d'énumérer. L'acte de la vision exige également un certain état du nerf optique: l'audition n'a lieu que par le jeu d'organes très-compliqués que renferme le tympan, et pourtant nous n'avons aucune conscience de la part que prennent ces différents organes à l'exercice de cette fonction.

En faisant un pas de plus dans la route que nous parcourons, nous constaterons que chacun des actes de la volonté, que chaque éclair de l'imagination, que toute impression, que tout travail de l'intelligence dans cette vie ne s'accomplit que par le moyen d'organes cérébraux dont nous n'avons pas la conscience, mais dont l'existence peut être démontrée par l'expérience et par l'observation; en un mot que le cerveau est l'*organe de l'esprit*, la condition matérielle sans laquelle aucun acte mental n'est possible dans l'ordre actuel du monde. Les plus grands physiologistes ont tous admis cette proposition sans hésiter. Cullen dit que : « La portion du corps humain qui a « les rapports les plus immédiats avec l'esprit et que con- « cernent par conséquent le plus spécialement les diverses « aberrations des fonctions de l'intelligence, est le centre com- « mun des nerfs qu'on appelle le cerveau. »

Ailleurs il dit encore : « *Nous ne pouvons douter* que les « opérations de l'intelligence ne soient *toujours* le résultat d'une « certaine action du cerveau. » Le docteur Grégory en parlant de la mémoire, de l'imagination et du jugement, observe que :

« Quoiqu'au premier abord ces facultés paraissent être pure ment mentales et indépendantes de la matière, toutefois cer taines maladies qui les troublent, prouvent que la santé d cerveau est nécessaire à leur exercice et qu'il est l'organ primitif de la puissance intérieure. »

Un des plus grands physiologistes de l'Allemagne, Blumen bach, dit: « L'esprit est lié intimement au cerveau qui est l condition matérielle des faits intellectuels : cela est démontr par le trouble des facultés mentales qui accompagnent le affections du cerveau. »

Selon M. Magendie, le cerveau est l'instrument matériel d la pensée: cela est prouvé par une multitude d'expériences e de faits.

« Je suis prêt à convenir, dit M. Abernethy, de la propo sition que le cerveau des animaux doit être considéré comm l'organe au moyen duquel le principe percevant est diverse ment affecté: 1° parce que dans les sens de la vue, d l'ouïe, etc., je vois des organes distincts pour la production d chaque perception; 2° parce que le cerveau est plus volu mineux et plus compliqué en raison du nombre des affection dont le principe percevant est susceptible; 3° parce que le maladies et les blessures troublent ou annulent certaines fa cultés et sensations particulières, sans nuire à l'intégrité de autres; 4° enfin parce qu'il me semble plus rationnel d supposer que chaque faculté perceptive peut être diverse ment affectée par le moyen de l'action vitale transmise à travers une grande diversité d'organes, que de supposer que cette variété dépend d'une différence propre à la nature particulière du principe percevant. »

« Si le cerveau n'est pas formé pour l'accomplissement des actes intellectuels, dit M. Lawrence, quelles sont donc ses fonctions? chez les animaux qui possèdent seulement une petite portion de l'organisation du cerveau humain, les sen-

sations existent, souvent même elles sont plus actives que chez l'homme. Quelle fonction assignera-t-on alors à ce surplus que l'homme possède sur les animaux, à quoi serviront ces hémisphères si volumineux et d'un si prodigieux développement? Croirons-nous qu'ils ne sont là que pour l'élégance de ses formes ou pour remplir la boîte du crâne (1)? » Ailleurs il dit: « En conformité des vues déjà expliquées relativement à la partie intellectuelle de notre être, je rapporte la diversité des sentiments moraux, des facultés perceptives et réflectives aux diversités de l'organisation du cerveau indiquées par les différentes protubérances qu'on remarque sur le crâne (2) et correspondant avec elles. » Le docteur Mason Good en parlant de l'intelligence, des sensations et du mouvement musculaire, dit: « Il est bien reconnu que toutes ces modifications de l'énergie vitale dépendent du cerveau, qu'il est l'instrument de la puissance intellectuelle et la source des sensations et du mouvement, quoique par l'effet de la connexion intime et de la sympathie qui existent entre les autres organes et le cerveau spécialement les viscères thoraciques et abdominaux, ces diversités aient été dans les premiers âges rapportées à plusieurs d'entre eux avant que les recherches anatomiques aient prouvé à l'évidence que le cerveau est leur véritable point de départ. Ces hypothèses erronées remontent à une si haute antiquité, que non-seulement elles se sont répandues dans tous les pays, mais qu'elles ont envahi toutes les langues: ainsi le cœur, le foie, la rate, les reins et les entrailles sont cités figurément par toutes les nations, comme le siége des facultés mentales ou des sentiments moraux.

.....

L'étude de l'anatomie est venue enfin dissiper cette confusion

(1) Cours de physiologie, leçon 4.
(2) Idem.

des idées et prouver que les organes designés par l'opi populaire comme le siége des sensations, ne l'étaient cause de leur connexion sympathique avec le cerveau l'intermédiaire des nerfs (1). »

Le docteur Neil Arnott, dans ses *Élements de médecine*, prime ainsi : « Les lois de l'esprit qui peuvent être comp par la raison ne sont pas les lois de son essence indépend mais de l'esprit en connexion avec le corps et sous l'influ de l'organisation vitale. Quelques philosophes ont pensé l'esprit séparé de la matière constitue un être *universe* intelligent; mais l'esprit lié à la matière peut seul, lente et au moyen des organes des sens, acquérir des conn sances qui seront plus ou moins parfaites selon que le ganes des sens et le cerveau, organe central de l'intellige seront plus ou moins parfaits. Un homme né aveugle et so et par conséquent demeuré muet, comme le jeune Mit en a fourni l'observation, croît, sans rapports avec le m extérieur, et ne jouit que d'une existence automatique; enfant, né avec un cerveau incomplet ou trop rétréci, nécessairement dans un état d'idiotisme : l'enfance, mûr, la décrépitude, si différents entre eux par la puiss corporelle, diffèrent également sous le rapport des fac mentales et elles sont également toujours d'accord dans manifestations externes.

« La fièvre, un coup reçu à la tête, changent l'homm plus heureusement organisé sous le rapport de l'intellige en un maniaque furieux ; ils rendent une vierge innocent pure, capable des plus révoltantes obscénités; ils place blasphème dans la bouche de l'homme religieux, et le grand nombre de cas de folie peut être attribué à un maladif du cerveau. » (Introduction, p. XXIII.) Est-il

(1) Study of medicine, édit. 2, chap. 3.

cessire de faire observer que la plupart de ces auteurs sont disposés à soutenir les principes de la phrénologie?

Le fait que les phénomènes intellectuels dont nous avons la conscience sont le résultat de l'action combinée de l'esprit et du cerveau, est complétement prouvé par l'observation des phénomènes qui ont lieu pendant la syncope, le sommeil, ou lorsque cet organe est comprimé.

Lorsque le sommeil est profond, la connaissance est entièrement suspendue; ce fait ne peut s'expliquer qu'en admettant le principe que l'organe de l'intelligence est dans un état de repos complet : mais il serait tout à fait incompatible avec l'idée d'un principe immatériel, capable d'agir indépendamment du cerveau, et en effet, s'il en était ainsi, pourquoi la pensée serait-elle suspendue pendant le repos de la matière? Pendant la syncope, le sang n'arrivant plus librement au cerveau, la conscience du moi est momentanément suspendue. Si quelque portion du cerveau est mise à découvert par suite d'une fracture du crâne, on peut, en le comprimant légèrement avec les doigts, suspendre momentanément le sentiment de l'existence et le voir se ranimer aussitôt que la pression cesse. Nous citerons quelques faits à l'appui de ce que nous venons d'avancer.

M. Richerand traitait une malade dont le cerveau était à découvert sur une assez grande étendue, par suite d'une affection des os du crâne. Un jour qu'il était occupé à la panser, il lui arriva, par hasard, de comprimer le cerveau un peu plus que de coutume; au même instant la malade qui, peu de secondes auparavant, répondait à ses questions avec une présence d'esprit parfaite, s'arrêta au milieu de sa réponse et devint complétement insensible. Comme cette pression ne lui avait pas causé la plus légère douleur, elle fut répétée jusqu'à trois fois et toujours avec le même résultat. La malade recouvrait toujours ses facultés au moment même où l'on cessait la compression. M. Richerand rapporte encore l'observation d'un

individu qui fut trépané pour une fracture du crâne, et c
les facultés intellectuelles et la conscience du moi s'a
blissaient en raison de la quantité de pus qui, s'accumulant s
l'appareil, comprimait le cerveau (1). Un homme, à la bat
de Waterloo, reçut une blessure à la tête : une portion du cr
fracassé comprimait le cerveau ; le blessé était tout à fait s
connaissance et paraissait presque entièrement privé de
M. Cooper ayant relevé la portion d'os déprimée, le mal
se leva immédiatement, *s'habilla*, recouvra sa raison tout
tière et guérit rapidement (2). Le professeur Schapman
Philadelphie, cite, dans son cours, l'histoire d'un individu c
lequel une lésion du crâne avait mis le cerveau à découve
soumis par le professeur Westar à la même expérience qu
malade de M. Richerand, ses facultés intellectuelles et mora
se suspendaient pendant la pression pour récupérer leur a
vité pleine et entière aussitôt qu'elle cessait (3). Un fait enc
plus remarquable rapporté par sir Asthley Cooper, a été
servé sur un individu nommé Johns. Cet homme fut privé
connaissance par suite d'un coup qu'il reçut à la tête à b
d'un vaisseau dans la Méditerranée. Il vécut pendant plusie
mois à Gibraltar dans un état d'insensibilité complète, ap
quoi il fut transporté à Deptford et ensuite à l'hôpital Sai
Thomas de Londres. M. Cline, chirurgien, remarquant qu'u
portion du crâne était déprimée, le trépana et enleva la piè
osseuse qui comprimait le cerveau : trois heures après ce
opération, le malade s'assit sur son lit, il avait récupéré
sentiment et la volonté, et quatre jours après il pouvait so
tenir une conversation. Les dernières circonstances qu'il
rappelait étaient la prise d'un bâtiment à laquelle il avait c
opéré dans la Méditerranée, treize mois auparavant. Un jeu

(1) Nouveaux éléments de physiologie, 7e édit., t. 2, p. 195 à 196.
(2) Hennen's principles of military surgery.
(3) Principles of medicine by Samuel Jackson M. D.

homme de Hartford, aux États-Unis d'Amérique, immédiatement après une chute, perdit connaissance au point qu'on le crut mort. Le docteur Brigham enleva plus d'un demi-setier (*gill*) de sang caillé épanché sous le crâne : immédiatement après le malade parla, recouvra toute son intelligence, et six semaines après l'accident il était complétement rétabli (1).

Pinel rapporte une observation bien propre à prouver l'intime connexion qui lie le cerveau et l'esprit. « Un homme, dit-il, habitué à des travaux mécaniques, fut renfermé à Bicêtre; il éprouvait, à des intervalles irréguliers, des accès de folie caractérisés par les symptômes suivants : c'était d'abord une sensation de chaleur brûlante dans les viscères abdominaux, accompagnée d'une soif intense et d'une forte constipation; la chaleur s'étendait graduellement à la poitrine, au col et à la face avec turgescence de ces parties, remarquable surtout aux tempes où l'on voyait de fortes et fréquentes pulsations des artères temporales qui semblaient comme prêtes à se rompre; enfin l'affection nerveuse arrivait au cerveau et le malade se sentait une propension irrésistible à verser le sang; s'il avait pu se saisir d'une arme quelconque, il aurait sacrifié, dans sa fureur, la première personne qu'il aurait pu atteindre (2). » Le même auteur parle d'un autre insensé dont le caractère était d'une douceur et d'une réserve remarquables pendant les intervalles de lucidité, mais qui changeait totalement lorsque le cerveau était excité par l'accès. « Au retour du paroxysme, dit Pinel, particulièrement quand il était marqué par une rougeur de la face, une chaleur excessive de la tête et une soif violente, il marchait d'un pas précipité, ses regards étaient pleins d'audace, il éprouvait une grande propension à provoquer

(1) Remarks on the influences of mental cultivation, etc. upon health, by Amariah Brigham. Boston 1833.

(2) Pinel, De l'Aliénation mentale, p. 157, § 160.

et à combattre ceux qui s'approchaient de lui (1). Le docte Richy rapporte le cas d'un nègre de Madagascar qui f pris de délire avec forte tendance à détruire, par suite d'u blessure qu'il avait reçue à la tête vers la partie inférieure l'os pariétal gauche : en guérissant il devint plus calme et moi sanguinaire, mais à la moindre pression exercée sur la blessu par le bandage, les paroxysmes de fureur recommençaient (

« La supposition que le cerveau est l'organe de l'esprit e pleinement confirmée par les phénomènes que l'on obser quand il est exposé à l'air par suite de l'enlèvement d'u portion du crâne : sir Asthley Cooper mentionne le cas d'u jeune homme qui lui fut présenté ayant une portion du crâ enlevée *justement au-dessus du sourcil.* « En examinant la tê dit sir Asthley, je vis distinctement les pulsations du cerveau elles étaient lentes et régulières; mais de temps en temps à moindre opposition à la volonté du malade, elles devenaie plus rapides, le sang paraissait arriver au cerveau avec pl de force et les pulsations devenaient fréquentes et violente En conséquence, ajoute-t-il, si vous omettez de soustrai le malade à toute agitation morale dans les cas de cet nature, vous risquerez de voir échouer tous les autres moye de guérison (3).

Dans un cas semblable observé par Blumenbach, ce physic logiste remarqua que le cerveau s'affaissait pendant le somme du malade pour se relever sous l'impulsion du sang au mo ment du réveil (4). »

Un troisième cas est rapporté par le docteur Pierquin observé par lui dans un des hôpitaux de Montpellier pendan l'année 1821. Le sujet de l'observation est une femme qui avai

(1) Pinel, ouvrage cité, p. 101, § 116.
(2) Journal de la société Phrénologique de Paris, n° 2, p. 171.
(3) S. A. Cooper's Lectures on Surgery by Tirrel, t. 1, p. 283.
(4) Elliotson's Blumenbach, 4e édit., p. 283.

lourde tête, crâne épais, etc., tandis qu'une personne intelligente est désignée par les mots *forte tête*, *tête pleine*. La folie est appelée *coup de marteau*, etc.

Quand un catarrhe affecte les fosses nasales, nous nous plaignons de stupidité parce que nous avons pris un froid à la tête (1).

Le principe sur lequel j'ai tant insisté, savoir : que nous n'avons nulle conscience de l'existence et des fonctions des organes au moyen desquels s'accomplissent les actes de l'intelligence, explique la source de l'idée métaphysique dont les langues modernes sont empreintes, que l'esprit est une entité isolée. Les actes qui résultent réellement de l'action combinée de l'esprit et de ses organes paraissent, pour quiconque ne s'est point livré aux études anatomiques et pathologiques, produites par l'esprit exclusivement. De là le peu de compte que l'on a tenu de ces organes et le ridicule qu'on a tenté de jeter sur ceux qui ont voulu faire ressortir leur importance dans l'étude de la philosophie de l'esprit. Par suite des explications que nous avons données, le lecteur pourra apprécier la valeur réelle des raisonnements avancés par lord Jeffrey dans sa critique de la 2e édition de cet ouvrage qui se trouve dans le n° 88 de la *Revue d'Édimbourg*. « Nous osons affirmer qu'il n'existe pas la plus petite raison de croire que l'esprit ait besoin, pour ses opérations, d'aucun organe matériel, si ce n'est pour arriver à percevoir les objets matériels, ou bien pour l'exécution des mouvements du corps qu'il habite. » Et plus loin : « Il n'existe pas la moindre raison de nature à faire supposer qu'aucune de nos facultés, si ce n'est celles qui nous mettent en rapport avec le monde extérieur ou dirigent les mouvements du corps, agissent par l'intermédiaire des organes matériels. » C'est-à-dire que le sentiment.

(1) Elliotson's Blumenbach, page 66.

l'imagination et la réflexion sont des actes purement ment sans aucune connexion avec l'organisation.

Cependant, longtemps avant que lord Jeffrey n'écrivît sentences, le docteur Thomas Brown s'exprimait ainsi dan même *Revue:* « La mémoire, l'imagination et le jugem peuvent être plongés dans le sommeil au moyen de quelq grains d'une drogue fort commune et fort simple. » Les d teurs Cullen, Blumenbach, Grégory et Magendie, tous phys logistes également distingués, avaient formellement avai que les facultés mentales dépendent du cerveau.

Lord Brougham, dans son Discours de théologie naturel argumente également en faveur de l'indépendance de l'esp et de la matière vivante; il donne comme preuve de cette p position le phénomène des rêves, et il ajoute que: « à moi que quelque accident violent et inattendu ne survienne, qu'une maladie grave, une forte contusion, le cours ordinai de la vie présente l'esprit et le corps agissant d'une manié tout à fait indépendante et même souvent dans un sens to à fait contraire. » (Page 120.) Dugald Stewart a réfuté ce assertion. « Chez les vieillards, dit-il, on remarque général ment que le déclin des facultés intellectuelles suit le décl de la santé et de la vigueur corporelle. Les rares exceptio que l'on remarque dans l'universalité de ce fait prouvent se lement qu'il existe des maladies mortelles qui n'intéresse point cette partie du corps avec laquelle les opérations l'intelligence ont les rapports les plus immédiats (1). » Lo Brougham est évidemment en contradiction avec lui-mêm car il commence par soutenir que l'esprit est entièreme indépendant du corps, et ensuite il admet qu'une *malad grave* peut *enrayer* sa puissance. Comment, dans son hyp thèse, peut-il expliquer que l'esprit peut être plus affec

(1) *Outlines of moral philosophy*, p. 233.

par une maladie grave que par la plus légère indisposition?

Il existe une opinion populaire que la consomption pulmonaire et les autres maladies de langueur, accompagnées d'émaciation du corps, n'ont aucune action sur les actes de l'esprit qui conserve sa vigueur jusqu'à l'heure de la dissolution. Ce fait, s'il était fondé, militerait sans doute contre la doctrine qui établit que l'esprit se ressent de l'état des organes; mais il n'est rien de moins fondé en réalité. Il existe une énorme différence entre le dérangement d'un organe et une simple faiblesse dans l'exercice de ses fonctions. Dans la consomption pulmonaire, en général, le poumon seul est désorganisé: le cerveau et les autres organes restent souvent sains, quoique affaiblis dans leurs fonctions : l'intelligence de ces malades ne souffre, en conséquence, nulle altération marquée; seulement elle perd de sa vigueur (1). Dans ces cas, le malade ne continue-t-il pas à marcher malgré l'affaiblissement des membres? Mais tel qui, dans l'état de santé, eût pu faire plusieurs milles sans fatigue, peut à peine, lorsque la maladie est arrivée à son apogée, traverser son appartement. On peut donc dire, à la rigueur, que ces malades marchent jusqu'à leur dernier jour; mais serait-il sensé de soutenir que leur puissance de locomotion est égale jusqu'à la mort? Il en est de même des fonctions du cerveau et de l'esprit.

Que devient alors la proposition que le cerveau est l'organe de l'esprit implicitement? Cherchons une analogie dans les fonctions de l'œil. Si l'œil est l'organe de la vision, on doit convenir : 1° que la vision ne pourrait avoir lieu sans cet instrument; 2° que chaque acte de la vision doit être accompagné d'un état correspondant de l'organe et *vice versâ*, que toute modification dans la condition de l'organe doit influencer la

(1) Et quand même, dans quelques cas, il serait vrai que les fonctions intellectuelles s'exercent avec plus de vigueur, manquerait-on de raisons physiologiques pour expliquer ce phénomène? (*Note du traducteur.*)

vision; 3° que la perfection de la vision est en raison de perfection de l'organe. De la même manière, si le cerveau l'organe de l'esprit, il s'ensuivra que l'esprit ne peut accomp aucun acte pendant la vie indépendamment de cet orga 1° que toute émotion, tout jugement dont nous avons la c science, résulte de l'action simultanée et dépendante de l'es et de son organe; 2° que toute affection mentale doit é accompagnée d'un état correspondant de l'organe, et, *vice ver* chaque état de l'organe doit donner lieu à certain état de l'esp et 3° que la perfection des manifestations de l'esprit dépe de la perfection de ses organes. Ces propositions paraiss incontestables, et il suit, comme conséquence nécessaire de simple fait, que l'esprit agit par l'intermédiaire des organ Et, si cette conséquence est bien fondée, de quelle importa ne devient point l'étude de l'organe de l'esprit? N'est-ce là l'étude de l'esprit lui-même sous le seul point de vue nous puissions l'envisager? Et le fait même, que pendant siècles écoulés l'esprit a été étudié indépendamment de l' ganisation, prouve, malheureusement, qu'indépendamment la phrénologie, la philosophie morale ne peut atteindre aucun but pratique de quelque utilité.

Admettant donc comme une vérité établie par le tém gnage des physiologistes les plus estimés et par l'observatio que le cerveau est l'organe de l'esprit, et que de son état d pendent les puissances intellectuelles, la question suivante présente d'elle-même, savoir : Si chaque acte de l'esprit exi l'action du cerveau tout entier agissant comme un seul orga ou bien si les différentes facultés mentales sont en rapport av des portions distinctes du cerveau formant leurs organes re pectifs? Les considérations suivantes nous permettront de r soudre cette question.

1° Ce que nous connaissons relativement aux autres fonctio nous apprend que jamais un organe n'est destiné à l'accompl

sement de plusieurs fonctions, mais d'une seule : c'est-à-dire que chaque fonction a son organe particulier, par exemple : l'estomac digère l'aliment, le foie sécrète la bile, le cœur donne au sang sa principale impulsion, l'œil voit, l'oreille entend, la langue goûte, le nez sent, et si on analyse ces exemples, on trouve que toutes les fois que la fonction est composée, chaque élément de fonction s'exécute au moyen d'un organe distinct : et pour celle de la langue, par exemple, on y voit un nerf dont l'usage est de présider à ses mouvements, un autre nerf est destiné à communiquer les sensations ordinaires du tact, et un troisième exclusivement destiné au sens du goût. Une semblable combinaison de nerfs s'observe aux mains, aux bras et à toutes les parties du corps où il existe des muscles soumis à l'empire de la volonté : un nerf donne le mouvement, un autre sert au sentiment, tandis qu'un troisième est destiné à porter à l'esprit la connaissance de l'état actuel des muscles, et, excepté pour la langue, tous ces nerfs sont renfermés dans une gaîne commune.

L'économie humaine n'a offert, jusqu'à ce jour, aucun exemple d'un nerf servant à deux fonctions, telles, par exemple, que de communiquer à la fois la sensibilité et le mouvement, la vue et l'ouïe, le goût et l'odorat. La moelle épinière est formée de trois colonnes doubles : la colonne antérieure de chacune des divisions latérales est chargée du mouvement; la postérieure, de la sensibilité; celle du milieu sert à la respiration. L'analogie, pour ce qui concerne le cerveau, ne doit-elle pas nous conduire à penser que si le raisonnement est un acte essentiellement différent de l'amour ou de la haine, il doit exister un organe pour le raisonnement, un autre pour l'amour, un autre pour la haine ?

2° (1) Il est une vérité incontestable, c'est que les diverses

(1) La plupart des raisonnements qui suivent sont extraits des observations

puissances intellectuelles de l'homme apparaissent successivement, et qu'en règle générale les facultés réflectives et raisonnantes sont celles qui arrivent le plus tard à leur état de perfection. Chez l'enfant les émotions de la crainte et de l'amour apparaissent avant celles de la vénération; et la faculté d'observer l'existence et les qualités des objets extérieurs arrive beaucoup plus tôt à sa maturité que celle des raisonnements abstraits. Chaque jour l'observation démontre que le cerveau éprouve des changements correspondants, tandis que rien ne prouve que le principe immatériel varie en puissance d'année en année. Si chacune des facultés de l'esprit était liée au cerveau tout entier, ce développement successif des puissances intellectuelles serait tout à fait différent de ce que nous devrions attendre *à priori*, car si l'organe en masse était capable d'exécuter complétement une des facultés mentales, il devrait être également en état de les exécuter toutes. L'observation, au contraire, démontre que les différentes parties du cerveau sont réellement développées à des périodes différentes de la vie, périodes auxquelles correspondent les manifestations successives des facultés. Dans l'enfance, selon Chaussier, le cervelet ne forme que la quinzième partie de la masse encéphalique; dans l'adulte, il en forme la sixième ou huitième partie, son volume étant ainsi en rapport direct avec l'énergie de la propension vers le sexe, faculté dont il est l'organe. Dans l'enfance, la partie moyenne du front prédomine généralement; à une époque plus avancée de la vie, les parties supérieures et latérales deviennent plus proéminentes. Ces faits sont aussi strictement d'accord avec l'énergie plus grande des facultés de l'observation et du raisonnement.

3° Le génie est presque toujours partiel. En serait-il ainsi si

du Dr André Combes en réponse aux objections contre la phrénologie du Dr Barclay publiées dans les *Transactions de la société phrénologique*. (Édimbourg, 1824, page 413.)

l'organe de l'esprit était unique? Tel est poëte ou mécanicien, peintre, musicien, mathématicien, qui n'est, relativement aux autres facultés intellectuelles, qu'un homme très-ordinaire. Quelquefois ces facultés se manifestent dès l'âge le plus tendre.

4° Le phénomène des rêves est aussi tout à fait contraire à la supposition de l'unité de l'organe cérébral, tandis qu'il s'explique parfaitement par l'hypothèse de la pluralité. En rêvant, l'esprit éprouve de nombreuses et vives émotions, telles que la crainte, la colère, l'affection. Ces émotions se succèdent l'une à l'autre et s'effacent sans le contrôle des puissances intellectuelles. L'esprit est plein de mille conceptions diverses, quelquefois liées et rationnelles, mais plus souvent absurdes et incohérentes, et toutes différant évidemment des opérations de l'intelligence pendant la veille par leur défaut de consistance et de sens. Ces phénomènes s'harmonisent d'une manière remarquable avec la théorie de la multiplicité des organes cérébraux, dont quelques-uns, en agissant pendant le sommeil des autres, donnent lieu aux idées et aux sensations désordonnées qui constituent les rêves.

Il est clair que si l'organe de l'esprit était unique, toutes les facultés seraient à la fois éveillées ou endormies et que rien de semblable aux rêves ne pourrait avoir lieu.

5° Tout le monde admet l'idiotie et la manie partielle; et encore ici ce phénomène est en contradiction flagrante avec l'idée d'un organe unique, à tel point que Pinel lui-même, qui était loin d'être partisan de la phrénologie, se demandait comment on pourrait expliquer ce phénomène sans elle?

L'idiotie partielle est cet état dans lequel un individu possède une ou plusieurs facultés intellectuelles à un degré d'énergie ordinaire, tandis qu'il est plus ou moins privé de la faculté de manifester toutes les autres. Pinel, Haslam, Rush, Esquirol, et enfin tous ceux qui ont écrit sur la folie, parlent du développement partiel de certaines facultés de l'intelligence chez les

idiots; et Rush, en particulier, fait allusion non-seulement au: facultés intellectuelles, mais aussi à la possession de quelque facultés morales. Certains idiots, dit-il, sont remarquable par la force de leurs sentiments moraux, tandis que quelque hommes de génie se font remarquer dans le sens contraire Fodéré, dans son *Traité du Goître et du Crétinisme*, s'exprim ainsi : « Il est remarquable que, par une *inexplicable singularit* quelques-uns de ces individus (crétins), dont l'intelligence es si faible, naissent pourtant avec un talent particulier pour l dessin, la musique, la rime. J'en ai connu plusieurs qui d'eux mêmes avaient appris à jouer passablement de l'orgue e du clavecin; d'autres, qui, sans l'avoir jamais appris, savaien raccommoder une montre et même construire quelques pièce mécaniques. » Il ajoute que cette puissance ne pouvait pas êtr attribuée à l'intelligence, « car ces individus étaient non-seu lement incapables de lire les ouvrages qui traitent des prin cipes de la mécanique, mais ils étaient tout à fait dérouté lorsqu'on en parlait, et ne se perfectionnaient jamais. » On doi remarquer aussi que ces infortunés diffèrent beaucoup entre eu: par l'espèce, ainsi que par la force de la faculté mentale qu'il possèdent. Tel, par exemple, est plein de bienveillance et d meilleur caractère; tel autre se montre querelleur et méchant celui-ci aime la musique avec passion ; un autre y est tout à fa insensible. Pinel a rapporté l'observation d'une fille idiote qu possédait au plus haut point la faculté d'imiter toutes les per sonnes qu'elle voyait ou entendait, et qui pourtant paraissa complétement dénuée d'intelligence au point de n'attacher au cune idée aux mots qu'elle répétait. Le docteur Rush parl d'un homme qui était remarquable par la force de ses senti ments religieux quoiqu'il fût tout à fait privé des autres sen timents moraux et de tout entendement. On voit des crétins qu ne manifestent aucune faculté de l'esprit, si ce n'est une fort amativité.

Il faut remarquer, en outre, que ces traits caractéristiques de chaque cas en particulier sont invariables. L'idiot qui manifeste aujourd'hui la faculté des tons, les sentiments de bienveillance, de vénération ou de l'estime de soi, ne présentera pas le lendemain ou dans un an la prédominance d'une faculté différente. Si le manque de volume du cerveau, considéré comme organe *unique*, était la cause de l'idiotie, ces phénomènes ne pourraient pas avoir lieu; car, par cela seul qu'il aurait la puissance de manifester une seule faculté, il devrait, en raison des circonstances au milieu desquelles l'idiot serait placé, être également en état de manifester toutes les autres lorsque leur activité serait sollicitée, etc. Ainsi le caractère de l'idiot, au lieu d'être permanent, se modifierait à chaque événement, ce qu'on n'a jamais observé. Fodéré appelle ces faits d'*inexplicables singularités*, et sans aucun doute, selon sa théorie, cela doit être ainsi. Pour le phrénologue, leur explication est en parfaite harmonie avec ses idées. La différence des facultés intellectuelles que manifestent quelques idiots est aussi grande que celle qui existe entre les sensations que font naître, par exemple, un son, une odeur. En conséquence, inférer qu'un organe unique sert à la manifestation de toutes ces facultés, serait aussi peu logique que de supposer que tous les sens externes n'ont qu'un seul appareil organique, en dépit des faits qui prouvent qu'un individu peut être aveugle sans être sourd, ou sourd sans être aveugle.

La manie partielle est un état dans lequel une ou plusieurs facultés de l'esprit sont dérangées, tandis que les autres restent saines : elle est connue sous le nom de monomanie; ainsi que l'idiotie, elle exclut la possibilité d'un organe unique pour toutes les facultés intellectuelles; car on rencontre toujours cette objection, que si l'organe est en état de manifester une faculté dans sa perfection, il doit être également capable de les manifester toutes, ce qui cependant est connu pour être en opposition directe avec les faits.

Relativement à la *folie raisonnante*, Pinel s'exprime ainsi « L'hôpital des insensés n'est jamais sans quelques exemple de manie caractérisée par des actes d'extravagance ou même d fureur et accompagnée d'une certaine intégrité de jugement Ces malades font les réponses les plus justes et les plus précise aux questions qu'on leur adresse : il est impossible de distin guer aucune incohérence dans leurs idées : ils lisent et écriven des lettres comme si leur intelligence était parfaitement saine et pourtant, par un singulier contraste, ils mettent en pièce leurs vêtements et leurs couvertures, et trouvent toujours quel que raison plausible pour justifier ces actes d'une fureur insen sée. Cette sorte de manie est si commune, que le nom vulgair de *folie raisonnante* lui a été donné. » (Page 93.) Ici encore i serait impossible de concilier ces faits avec l'idée qu'un seu organe exécute à lui seul tous les actes intellectuels.

6° Outre les phénomènes qu'on observe dans l'idiotie e dans la folie, il est une autre classe de faits (auxquels je me contenterai de faire ici allusion) également en désaccord avec la supposition d'un organe unique de l'esprit, savoir : les blessures partielles du cerveau qu'on dit avoir existé sans aucun trouble des facultés mentales. Je ferai observer seulement que si toutes les parties du cerveau étaient intéressées dans l'exécution de chacun des actes intellectuels, il serait étrange que les actes s'accomplissent également quand une grande partie du cerveau est lésée ou détruite, de la même manière que lorsque son tissu est intact dans toutes ses parties; si le fait était réel, comme on prétend l'avoir constaté, le cerveau ferait une exception aux lois générales qui régissent les autres organes; car, quoiqu'une portion des poumons puisse suffire au maintien de la respiration, qu'une portion de l'estomac suffise à la digestion à un degré suffisant pour soutenir la vie, il n'est pas un seul exemple dans lequel ces fonctions aient été exécutées par les organes malades comme elles le sont quand les poumons ou

l'estomac sont à l'état normal et jouissent de toute leur activité naturelle. Les phrénologues n'ont besoin de recourir à aucun subterfuge pour concilier l'observation de ces faits avec leur système, car, la pluralité des organes du cerveau étant admise, l'explication est facile et satisfaisante.

7° L'expérience de chaque jour fournit la preuve que l'esprit manifeste une pluralité de facultés exécutée par une pluralité d'organes. Qu'un individu reçoive un affront au milieu d'une assemblée respectable, les émotions morales qui suivent peuvent s'éveiller simultanément : sa colère s'allume, mais bientôt, par un sentiment de respect pour les personnes présentes, la réflexion arrête la vengeance. Un tel état d'esprit peut durer pendant plusieurs heures. Un organe unique pourrait-il en même temps éprouver l'indignation, le respect et commander la modération? On sent que cela ne peut se faire que par plusieurs organes. Pourrions-nous, tout à la fois, ressentir des émotions aussi opposées si nous n'employions pas divers instruments pour y arriver. Tel homme donne un coup de poignard tout en souriant à son adversaire et en lui adressant des paroles de paix. Le peintre chante tout en travaillant, et si le même homme ne peut à la fois faire de la poésie et calculer des logarithmes, c'est parce qu'une partie des organes dont l'action est nécessaire à l'une de ces opérations, l'est aussi pour l'autre, et que le même organe ne peut accomplir deux phénomènes à la fois.

Il résulte des considérations précédentes, qu'une théorie fondée sur l'idée que le cerveau est un organe unique serait de tous points en désaccord avec les faits qui résultent de l'étude de l'esprit; tandis que, d'un autre côté, le principe de la pluralité des organes permet d'en expliquer *un grand nombre* et s'accorde avec tous. Ainsi donc cette vérité est démontrée non par des faits rares et supposés, que peu de personnes peuvent vérifier, mais par les faits nombreux qui chaque jour se pré-

sentent d'eux-mêmes à notre observation et tombent pour ainsi dire sous nos sens. Ce principe a un tel degré de probabilité qu'il avait déjà depuis longtemps frappé l'esprit d'un grand nombre d'observateurs. « Le cerveau est un organe très compliqué, dit Bonnet, ou plutôt un assemblage d'organes divers (1). » Tissot soutenait qu'à chacune des perceptions était affectée une fibre différente (2). Haller et Van Swieten pensaient que les sens internes avaient dans le cerveau des organes distincts de la même manière que les nerfs des sens externes (3). Cabanis a émis une opinion semblable (4). Telle était encore l'opinion de Prochaska. Cuvier dit que « certaines parties du cerveau dans les différentes espèces d'animaux sont petites ou volumineuses selon certaines qualités dont ces animaux sont doués (5). » Le même auteur admet que la doctrine de Gall sur les fonctions du cerveau n'est nullement opposée aux principes généraux de la physiologie (6). Sœmmering assurait que l'on *trouverait* un jour le siége particulier des différents ordres d'idées. « Que les esprits timorés prennent donc courage, dit le docteur Georget, et qu'appuyés sur de si hautes autorités, ils ne craignent pas d'être accusés du crime impardonnable d'innovation et de passer pour cranioscopistes en admettant la pluralité des organes et des facultés intellectuelles dans le cerveau ou au moins en osant examiner cette théorie (7). »

Fodéré lui-même, adversaire ardent de la phrénologie, après avoir récapitulé une nombreuse série d'arguments semblables à ceux que nous avons donnés ci-dessus et qu'employaient les philosophes qui ont précédé Gall et Spurzheim pour supposer

(1) Palingénésie, tom. I, page 334.
(2) OEuvres, tom. III, p. 33.
(3) Van Swieten, tom. I, p. 454.
(4) Rapport du physique et du moral de l'homme, 2e édit., tom. I, p. 233-234
(5) Anatomie comparée, tom. II.
(6) Rapport historique sur les progrès des sciences naturelles, page 193
(7) Physiologie du système nerveux, tom. I, page 126.

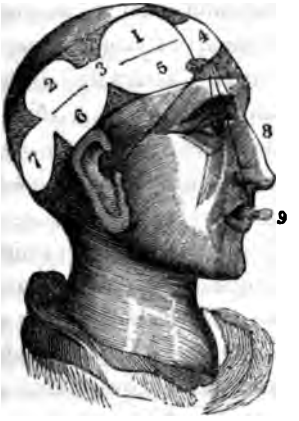
l'existence de la pluralité des organes, est forcé d'admettre que « cette sorte de raisonnement a été employée par le plus grand nombre des anatomistes depuis Galien jusqu'à nos jours, et même par le grand Haller qui sentait le besoin d'assigner une fonction à chacune des parties du cerveau. » Pinel aussi (dans l'article *Manie* de l'*Encyclopédie méthodique*), après avoir rapporté quelques cas de folie partielle, demande si toute cette série de faits peut s'accorder avec l'opinion d'une faculté unique et d'un seul organe de l'entendement; et même dans la *Revue d'Édimbourg* (n° XCIII), on loue sir Charles Bell d'avoir attaqué l'opinion commune « que la sensation et la volition puissent être communiquées par le même nerf, » et pour avoir prouvé « les différentes fonctions des différentes parties du cerveau et du cervelet. »

Il est donc peu surprenant que les hommes réfléchis aient été de bonne heure amenés à penser que les diverses facultés mentales devaient être en rapport avec diverses portions du cerveau. Aussi, avant le XVIIIe siècle, époque où la philosophie nouvelle fut professée à Paris, nous trouvons des traces de cette opinion commune, non-seulement chez les anatomistes et les physiologistes célèbres, mais aussi dans tous les auteurs qui ont écrit sur la nature humaine. Burton, dans son *Anatomie de la Mélancolie* (publiée en 1621), dit : « Il existe trois sens internes, ainsi appelés parce qu'ils viennent de l'intérieur du crâne, savoir : le sens commun, la fantaisie et la mémoire. » Il dit du sens commun, que « la partie antérieure du cerveau est son organe ou son siége; » de la *fantaisie* ou imagination, que quelques-uns désignent par le nom d'estimative ou cogitative, que « son organe est dans le ventricule moyen du cerveau; » et de la mémoire, que « son siége ou son organe est à la partie postérieure. » Telle était l'idée qu'Aristote s'était formée des facultés, idée qui fut adoptée avec peu de modifications par les écrivains du moyen âge. Dans le XIIIe siècle, une tête

divisée en régions, selon cette opinion, fut construite par Albert le Grand, évêque de Ratisbonne, et une autre fut publié par Pierre Montagnana en 1491 (1).

Enfin, une autre fut publiée à Venise, en 1562, par Ludovico Dolci, dans un traité *sur les Moyens d'étendre et de conserver la mémoire.*

Nous en donnons ici une copie.



EXPLICATION DE LA PLANCHE.

1. Fantasia.
2. Cogitativa.
3. Vermis.
4. Sensus communis.
5. Imagina.
6. Æstimativa.
7. Memorativa.
8. Olfactus.
9. Gustus.

Il existe, au Musée britannique, une carte de l'univers et des éléments des sciences, sur laquelle est dessinée une tête. Elle fut publiée à Rome en 1632 (2).

Si donc tant de physiologistes et d'écrivains ont été amenés à penser que les organes intellectuels étaient multiples, en trouvant qu'il serait absurde d'attribuer des phénomènes si variés à l'action d'un seul et même organe, nous ne risquerons pas de tomber dans une trop grande erreur, en disant que cette dernière notion, loin d'être évidente, paraît si improbable, que, pour la soutenir, des faits plus concluants encore que ceux qui

(1) Gall, *Sur les Fonctions du Cerveau*, in-8°. Paris, 1822-1825, tom. II, p. 354-355.

(2) Elliotson's Blumenbach, page 205.

prouvent la proposition contraire, seraient nécessaires, et que toutes les présomptions sont en faveur de la théorie qui admet que les facultés mentales s'exécutent au moyen d'organes multiples.

Nous avons tâché de démontrer, 1° que l'opposition aveugle et passionnée que la phrénologie a rencontrée dès sa naissance, l'obstination que mettent encore à la combattre des hommes d'une haute réputation scientifique, ne prouvent pas que cette science soit erronée, car la plupart des grandes découvertes ont eu à subir le même sort; 2° qu'il est impossible à l'intelligence de comprendre l'esprit comme entité distincte de la matière, et que c'est parce qu'ils ne peuvent par la conscience seule arriver à connaître l'action des organes, que les métaphysiciens ont supposé que leurs sensations et leurs perceptions intellectuelles étaient des émanations d'un esprit pur, tandis qu'elles sont le résultat de l'esprit agissant par l'intermédiaire des organes; 3° que les anatomistes et les physiologistes les plus éminents ont de tout temps considéré le cerveau comme l'organe de l'intelligence, et que l'opinion vulgaire a toujours placé son siége dans la tête, quoiqu'elle ne possédât aucune donnée sur la substance qui occupe l'intérieur du crâne; qu'il résulte de l'idée même que l'esprit agit par l'intermédiaire d'un organe, que chacun des actes intellectuels est nécessairement accompagné d'une modification du cerveau, et *vice versâ*, de sorte que la vraie philosophie de l'esprit ne peut être découverte si on ne prend pas en considération l'influence des organes; 4° que l'analogie des nerfs du sentiment et du mouvement des cinq sens et des autres parties du corps, servant tous à l'exécution de fonctions distinctes au moyen d'organes séparés, l'apparition et l'accroissement successif des facultés chez l'enfant, les phénomènes du génie partiel, des rêves, de la monomanie, les blessures du cerveau, fournissent des preuves évidentes que l'esprit manifeste une pluralité de fa-

cultés au moyen d'organes variés et exclut la supposition d'u puissance unique, opérant au moyen d'un organe commun.

Il reste, en conséquence, à étudier l'effet que produit l'ét matériel de ces organes sur les actes intellectuels, s'il est indi férent qu'ils soient volumineux ou petits, bien ou mal confo més, sains ou malades.

Les faits que nous allons examiner prouveront que dans l autres appareils de la nature vivante le volume d'un organ toutes choses égales d'ailleurs, donne la mesure de la puissanc de ses fonctions, c'est-à-dire, que plus il est petit, moins il mo tre d'énergie dans l'exercice de sa fonction; que plus il est gran plus la fonction qui lui correspond s'exerce avec puissance (1

Tout le monde connaît la fable du vieillard et ses enfants et du faisceau si solide dans son ensemble, si facile à brise par la séparation de chacun des dards qui le formaient. L morale de cette fable s'applique parfaitement à l'organisatio matérielle de l'homme; par exemple : chaque muscle est com posé d'un nombre plus ou moins considérable de fibres, et s force est en proportion de la quantité de fibres qui le compo sent. En admettant que les nerfs soient aussi formés d'u certain nombre de fibres nerveuses, leur action doit égalemen être d'autant plus forte que ces fibres sont plus nombreuse cependant, tout en reconnaissant la vérité de ce principe, un observation doit être faite, savoir : que toutes les parties doi vent être de même qualité, soit entre elles, soit en totalité; pa exemple : si le vieillard de la fable avait présenté dix baguette de bois réunies en faisceau et fait observer à ses enfants qu'i était plus difficile d'en briser dix réunies que de les brise l'une après l'autre, et si ses fils, pour réfuter son assertion, lu eussent présenté une tige de fer du volume de l'une des ba

(1) Voyez Andrew Combe, Essay on the influence of organic size o energy of function particularly as applied to the organs of the externa sense and brain.

gattes en lui objectant qu'il serait plus difficile de rompre cette tige de fer, quoique seule, que son faisceau tout entier, la seule réponse à faire eût été que ces choses, différant dans leur nature et leur qualité, ne pouvaient être comparées, mais que si les dix tiges de fer étaient réunies, la difficulté de les rompre serait la même, comparativement à la tige de fer isolée. De la même manière les nerfs, les muscles, le cerveau et toutes les autres parties du corps peuvent être saines ou malades. La nature de leur tissu peut être plus ou moins fine, plus ou moins grossière; elles peuvent appartenir à un être jeune ou vieux, énervé par la chaleur brûlante du soleil des tropiques ou engourdi par le froid des régions arctiques; et il serait peu rationnel d'attendre la même énergie, le volume étant égal, de deux individus soumis à des circonstances si diverses. Le fer même est soumis à l'influence de la température, car il peut être liquéfié par la chaleur et même réduit en gaz lorsqu'elle est portée à son plus haut degré. Or donc, pour que notre principe soit rigoureusement vrai, il faut que la constitution et la santé des sujets soient dans des conditions égales, et que les circonstances au milieu desquelles ils vivent, soient les mêmes. Un muscle ou un nerf volumineux, composé de fibres nombreuses, agira avec plus de force qu'un muscle ou un nerf plus petit et formé d'un nombre de fibres moins considérable.

Cependant, en étudiant l'influence de cette loi des êtres animés, nous ne pouvons rationnellement comparer une espèce avec l'autre; car, dans une semblable comparaison, les autres conditions ne seraient pas les mêmes. L'homme, le castor et l'abeille, par exemple, sont portés à construire: toutefois, dans l'abeille, l'organe de la constructivité est très-petit; et si nous le comparions avec le même organe chez l'homme et chez le castor, on pourrait nous objecter que ces derniers n'excellent pas dans leur construction en proportion de l'excès de volume de leur organe de constructivité. Mais cette méthode de rai-

sonner serait tout à fait défectueuse; l'organisation des diffé rentes espèces d'animaux est modifiée en raison de certaine conditions de leur existence. Le bœuf a quatre estomacs, tandi que le cheval n'en a qu'un, et pourtant l'un et l'autre digèren la même espèce de nourriture. La seule méthode rationnell consiste à comparer dans des individus de la même espèce l volume de chacun des organes avec l'énergie de leurs fonction respectives, en tenant compte de l'état de leur santé, de leu constitution élémentaire, de l'âge et de l'exercice de l'organe Toutes ces choses étant égales, on pourra assurer que leu puissance est en raison directe de leur volume. Plus les espèce ont d'analogie entre elles, mieux on peut comparer leur orga nisation et leurs fonctions; ainsi le flambeau de l'analogie peu éclairer les lois de l'économie de l'homme, en étudiant celle qui régissent l'organisation des espèces d'animaux qui se rap prochent le plus de lui. Néanmoins nous ne pouvons encore tire de cette source que des présomptions. Ce n'est qu'en observan l'homme lui-même, qu'on peut obtenir des preuves directe et positives. Cette dernière méthode seule est admise par le phrénologues comme suffisante, et c'est elle seule qui fait l base de leur science.

Les observations qui suivent, relatives à l'influence du vo lume des organes sur la puissance des fonctions dans les dif férents ordres d'animaux, ne peuvent donc servir qu'à rendr plus clairs et mettre à la portée de tous les esprits quelque points abstraits de la doctrine, et non à fournir des preuve d'une évidence incontestable; car, pour arriver à cette évidence il faut nécessairement s'appuyer d'observations faites sur l'es pèce humaine seule.

Personne ne conteste, je pense, que la force des os, toute choses égales d'ailleurs, ne soit toujours proportionnée à leu volume. Ce principe est si vrai, que, quand la nature d'un oiseau exige que ses os soient donés d'une grande force, tout en con

servant la légèreté nécessaire aux fonctions de l'espèce, on observe qu'ils ont un grand diamètre, mais que le centre en est creux : c'est un principe de mécanique connu : que l'augmentation du volume d'un corps ajoute à sa force. Cette loi du volume ressort encore de l'examen du cœur et des vaisseaux sanguins, car chacun sait qu'un tube de trois pouces de diamètre doit transmettre un volume d'eau plus considérable que celui qui n'en aurait qu'un. Ce principe s'applique encore aux poumons, au foie, aux reins et aux différents organes; car si un foie, dont la surface est de dix pouces carrés, peut sécréter quatre onces de bile, il est évident que celui qui en aura vingt devra, toutes choses égales d'ailleurs, en sécréter une quantité proportionnée à son volume. Et si cette loi n'était pas exactement vraie, pourquoi serait-il donc plus avantageux d'avoir un organe pulmonaire volumineux et contenu dans un large thorax que d'en avoir un d'un petit volume et comprimé dans une poitrine étroite?

Généralement parlant, il existe deux espèces de nerfs distribués dans toute l'économie, savoir : les nerfs du mouvement et ceux destinés aux sensations ou nerfs de la sensibilité. Les muscles constituent l'appareil principal et indispensable du mouvement; les nerfs ne servent qu'à leur communiquer l'impulsion de la volonté. Le contraire a lieu pour les sensations : le nerf alors est l'instrument principal; et les parties dans lesquelles il vient se ramifier, ne servent que de médium pour le mettre en rapport avec les corps spécifiques qu'il est destiné à connaître. Pour prouver, d'une manière générale, l'influence qu'exerce le volume des nerfs sur la puissance de leur action, on peut citer les faits suivants constatés par M. Desmoulins, célèbre physiologiste français. Les membres du cheval et du bœuf ont un pouvoir musculaire beaucoup plus grand, mais des sensations beaucoup moins intenses, que les membres de l'homme; aussi, en conformité du principe que nous soutenons,

les nerfs du mouvement qui se distribuent aux quatre membre du cheval et du bœuf sont au moins un tiers plus nombreu que les nerfs du sentiment que reçoivent ces parties; tandi que, dans l'homme, les nerfs du mouvement des membres soı d'un cinquième ou d'un sixième moins nombreux que les nerl de la sensibilité qui se distribuent dans les mêmes partie Les oiseaux et les reptiles, dont la peau écailleuse n'a qu'un sensibilité très-limitée, mais qui ont une grande puissance d mouvement, ne présentent que des nerfs de la sensibilité très petits et très-peu nombreux, tandis que ceux du mouvemer sont en grand nombre et volumineux. Enfin, chaque fois que l nature a voulu conférer un plus haut degré de sensibilité quelques parties du corps d'un animal, on observe que le nerfs du sentiment y existent toujours en plus grand nombre par exemple, le seul nerf du sentiment qui vient se ramifier l'extrémité de la trompe de l'éléphant, qui, comme chacun l sait, est le siége du tact chez cet animal, est d'un volume plu considérable que celui de tous les nerfs du mouvement de ce organe. La queue de quelques espèces de singes, les ailes d certaines chauves-souris sont douées d'une grande sensibilité et on observe que les nerfs du sentiment de ces parties ont u volume correspondant au degré d'augmentation de cette puis sance fonctionnelle. Pour que les oiseaux puissent voler et s soutenir dans un milieu beaucoup plus léger que leur corps il eût été nécessaire qu'ils fussent doués de muscles volumineu mais, comme leur poids aurait pu les gêner pour s'élever, l nature a évité cette difficulté en les douant de nerfs du mouve ment très-forts, qui, en portant un puissant stimulant au muscles, augmentent leur force, sans qu'un accroissement d volume soit nécessaire.

Les poissons qui vivent dans un milieu dont la pesanteu spécifique est presque égale à celle de leur corps, sont doué de muscles volumineux qui leur donnent une grande puissanc

de locomotion, mais les nerfs du mouvement sont beaucoup moins gros que chez les oiseaux. Dans ces circonstances, on voit que la nature a admirablement conféré la puissance des mouvements en augmentant le volume de la partie de l'appareil locomotif qui peut être volumineux sans inconvénient pour l'animal; ainsi donc, pour que la puissance locomotive soit énergique, il faut nécessairement que les muscles ou les nerfs du mouvement soient d'un volume assez fort.

Relativement aux sens externes, il faut remarquer que chacun d'eux est composé 1° d'un instrument ou médium sur lequel l'impression se fait (l'œil par exemple); 2° d'un nerf chargé de transmettre l'impression au cerveau. La même loi du volume s'applique aux organes des sens. Un œil volumineux réunira une plus grande somme de rayons lumineux; une grande oreille rassemblera plus de rayons sonores; de larges narines admettront une plus grande quantité de particules odorantes. Ces faits sont d'une telle évidence qu'à peine est-il nécessaire de les appuyer par des preuves; toutefois, comme lord Jeffrey a été jusqu'à tourner cette idée en ridicule, nous dirons que Monro, Blumenbach, Sœmmering, Cuvier, Magendie, Georget, tous les physiologistes enfin, l'ont soutenue.

Blumenbach, en traitant de l'odorat, dit : Les animaux qui sont le plus favorisés sous le rapport de la finesse de l'odorat, ont aussi les organes de l'olfaction plus développés. La même chose s'observe chez les peuples barbares. Par exemple sur la tête de l'Indien du nord de l'Amérique (représenté sur une des planches de cet ouvrage), on remarque que les narines sont d'une ampleur extraordinaire. Ceux qui se rapprochent le plus de cette conformation des narines sont les Éthiopiens. Je possède huit crânes d'individus de cette race, tous très-différents les uns des autres, mais remarquables par des fosses nasales beaucoup plus étendues que celles décrites par Sœmmering. Ces

observations anatomiques sont d'accord avec ce que rapporte les voyageurs les plus dignes de foi, concernant la merveilleuse finesse d'odorat de ces sauvages. De même le docteur Monro, en parlant, dans son Anatomie comparée, du volume de l'organe de l'odorat du chien, dit : « Sa finesse (de l'odorat) semble augmenter en raison de l'étendue de la surface de l'organe, et cette observation est également fondée pour tous les autres sens. » Le même auteur ajoute que : « L'oreille externe a une conformation différente chez les divers quadrupèdes, toujours adaptée aux besoins de conservation de l'animal ; ainsi les lièvres et les autres animaux qui sont sans cesse exposés aux attaques des bêtes de proie ont de larges oreilles dirigées en arrière; leurs yeux les avertissent du danger qui est devant eux. »

Ces observations peuvent s'appliquer non-seulement aux parties externes des organes des sens, mais aussi à leurs parties internes, dont les nerfs ne sont pas moins soumis à cette loi du volume. Georget, en traitant des nerfs, affirme que : « Le volume de ces organes est toujours en rapport, dans les différents animaux, avec l'étendue et la force des sensations et des mouvements auxquels ils président : Ainsi le nerf de l'odorat dans le chien, est plus volumineux que les cinq nerfs des sens externes dans l'homme. » Le nerf de l'odorat est petit dans l'homme et dans la famille des singes, il est à peine perceptible dans le dauphin; fort dans le chien et le cheval, énorme dans la baleine, chez laquelle il égale presque le diamètre de la moelle épinière. Dans la taupe son volume est extraordinaire, tandis que le nerf optique est remarquablement petit. Le contraire a lieu pour l'aigle, le nerf optique étant volumineux et le nerf olfactif insignifiant. La plupart des quadrupèdes l'emportent sur l'homme pour la finesse de l'ouïe ; aussi remarque-t-on que le nerf auditif de la brebis, de la vache et du cheval excède de beaucoup en volume ce même nerf chez l'homme

toutes choses égales d'ailleurs. Chez quelques autres oiseaux de proie cités pour la grande sensibilité de leur organe du goût, le palais reçoit une masse de filaments nerveux.

L'organe de la vue fournit une preuve plus intéressante encore de l'influence que le volume exerce sur l'énergie des fonctions organiques. Le globe de l'œil est destiné à rassembler les rayons lumineux : en conséquence, un œil volumineux réunira une plus grande quantité de rayons, ou, en d'autres termes, agira sur une plus grande sphère de vision qu'un petit. Mais le nerf optique concourt aussi à la puissance de la vision et augmente son énergie en raison du volume. Le bœuf, par sa construction lourde et pesante, est mal organisé pour le mouvement : la nature l'a, en conséquence, pourvu d'un globe oculaire volumineux, au moyen duquel il peut embrasser un large champ de vision sans se déplacer; toutefois, comme il n'est pas nécessaire que sa vue soit fine pour trouver sa nourriture, son nerf optique est loin d'être proportionné au volume du globe de l'œil. L'aigle, au contraire, planant dans les régions les plus élevées de l'air, parvient à distinguer sa proie à une immense distance, lors même que sa couleur la confond, pour ainsi dire, avec le sol. Embrassant un horizon immense par le fait seul de son élévation, ses yeux n'ont pas besoin d'être volumineux, mais le nerf optique est énorme et rend raison de la finesse et de l'étendue presque incroyable de sa vue. Au lieu de former une membrane unie tapissant la surface interne de la chambre postérieure de l'œil, comme cela a lieu chez l'homme et les animaux, qui ne jouissent pas d'une vue si extraordinaire, la rétine ou l'expansion du nerf visuel, chez ces oiseaux à longue vue, forme un grand nombre de replis qui flottent dans l'œil et augmentent ainsi d'une manière admirable non-seulement l'étendue de la surface nerveuse, mais la masse totale du nerf. Cette disposition est commune à l'aigle, au faucon, à l'épervier et aux autres oiseaux de proie. Nous voyons donc que pour ce

qui a rapport aux sens externes, il est de toute évidence que quand la nature a voulu augmenter la puissance de leur action, elle y est arrivée en augmentant le volume des organes.

Passons maintenant à l'examen du cerveau lui-même. Si j'affirmais que la différence de volume du cerveau ne produit aucun effet sur la vigueur de ses fonctions ou bien qu'un cerveau petit parfaitement sain et appartenant à un individu doué d'une bonne constitution, égale, par l'activité et la puissance de ses fonctions, celles d'un cerveau de forte dimension appartenant à un individu placé dans des conditions également favorables de santé, le lecteur pourrait-il, après l'évidence des faits qui lui auraient été fournis et qui prouvent que la puissance des fonctions d'un organe est en raison directe de son volume, pourrait-il croire, dis-je, à cette assertion? Il faudrait alors que le cerveau fît exception à la loi générale qui régit la nature organisée, et pourtant les phrénologues se sont vus exposés à la haine et au mépris pour avoir avancé cette vérité, que de même que pour les autres organes l'énergie de ses fonctions est en raison directe de son volume, toutes choses égales d'ailleurs. Je vais fournir les preuves directes de l'évidence de ces faits, mais le lecteur voudra bien remarquer que je n'entends exposer ici que quelques principes généraux, tels que le comporte un discours préliminaire. Les conditions et les modifications indispensables pour que ces principes puissent être appliqués à la pratique seront exposées dans un chapitre subséquent.

1° Le cerveau d'un enfant est petit et son intelligence est faible, comparée au cerveau et aux facultés mentales de l'adulte;

2° Le volume trop petit du cerveau est une cause invariable d'idiotisme. Les phrénologues ont en vain sommé leurs contradicteurs de fournir un seul exemple d'un esprit vigoureux manifesté par un très-petit cerveau. Le docteur Gall a établi comme un fait sans exception, que quand le cerveau est assez

petit pour que la circonférence de la tête n'excède pas treize ou quatorze pouces, l'idiotie en est la conséquence invariable. « Une intelligence complète, dit-il, est absolument impossible avec un aussi petit cerveau ; il existe toujours dans ces cas une idiotie plus ou moins profonde. Cette règle est sans exception (1). » En parlant sur ce sujet dans son ouvrage sur la folie, le docteur Spurzheim s'exprime ainsi : « Nous savons parfaitement qu'un grand nombre de faits répétés dans diverses circonstances sont nécessaires pour qu'on puisse en tirer une conclusion générale; mais, relativement à l'idiotisme de naissance, nous avons rassemblé un si grand nombre d'observations faites dans divers pays, que nous n'hésitons pas à affirmer qu'un cerveau trop petit est incapable de manifester des actes intellectuels complets. Je prie le lecteur de remarquer que je ne prétends pas que l'idiotisme soit l'attribut d'un trop petit cerveau seulement; l'idiotisme peut résulter de causes différentes, mais l'une d'elles est la petitesse du cerveau. L'observation nous a convaincu que les lois de la nature sont constantes, et si nous observons continuellement que le même phénomène a lieu dans les mêmes circonstances, nous pouvons considérer les conséquences que nous en tirons comme rigoureusement vraies jusqu'à ce que l'expérience ait démontré le contraire. Personne n'a le droit de dire qu'une conséquence a été trop promptement établie, s'il n'a pas fait lui-même un nombre suffisant d'observations pour appuyer sa négation. Il est de son devoir de la prouver par des faits. Dans le journal de la Société phrénologique de Paris, du mois d'août 1835, le docteur Voisin rapporte une série d'observations faites sur des idiots confiés à ses soins à l'hôpital des Incurables, qui viennent à l'appui des assertions de Gall que nous avons citées plus haut. M. Voisin assure qu'il les a trouvées fondées dans tous

(1) Gall sur les Fonctions du Cerveau, tome II, page 330.

les cas. Dans le dernier degré d'idiotisme, quand les actes intellectuels étaient nuls, la circonférence horizontale, prise un peu au-dessus de l'orbite, varia de onze à treize pouces; tandis que la distance de la racine du nez à la protubérance occipitale, en passant par le sommet de la tête, n'était que de huit à neuf pouces. Quand l'étendue varie de quatorze à dix-sept pouces horizontalement et qu'elle est de onze à douze pouces, dans l'autre direction, quelques éclairs d'intelligence et d'activité des facultés perceptives peuvent avoir lieu, mais l'individu est sans puissance d'attention ou de fixité dans les idées. Enfin, quand la première mesure rend dix-huit ou dix-neuf pouces, quoique la tête soit encore très-petite, les fonctions intellectuelles s'exécutent assez régulièrement; seulement elles manquent de vigueur. Une tête peut être considérée comme ayant acquis le plus grand développement possible, quand sa mesure horizontale atteint à vingt-deux pouces et la seconde à quatorze. La tête de Spurzheim était si volumineuse que même sur le crâne, dépouillé des téguments, ces deux mesures montaient l'une à vingt-deux pouces 1/4 et l'autre à 13 pouces 6/10; que ceux qui nient l'influence du volume du cerveau sur les opérations de l'intelligence, mettent leur opinion d'accord avec les faits avant d'accuser la phrénologie de contredire la nature, et de soutenir que la vigueur de l'esprit est indépendante du volume de la tête.

Pinel, très-peu partisan de la phrénologie, s'exprime cependant ainsi : « Il paraît que l'idiotie de naissance est toujours accompagnée d'un vice de conformation originel du cerveau; il en résulte qu'elle n'est pas susceptible de modification, et qu'elle doit durer autant que la cause physique dont elle dérive (1). » Un cas remarquable d'idiotie, jointe à une petitesse remarquable du cerveau, se trouve rapporté dans le n° 42 du Journal

(1) Dictionnaire des Sciences Médicales, tome Ier, page 313, art. *Aliénation*.

phrénologique (1). Nous donnons ici une figure gravée de cette tête, contrastant avec celle du célèbre réformateur hindou, Rammo-Hun Roy.

Idiot, âgé de 20 ans.

Tête de Rammo-Hun.

Le docteur Elliotson possède le crâne d'un idiot âgé de dix-huit ans, qu'il tient du docteur Formby de Liverpool, et qu'il a présenté à la Société phrénologique de Londres. Sa circonférence n'est que de seize pouces, et la distance d'une oreille à l'autre, en passant au-dessus du vertex, n'est que de sept pouces 3/4. Le cerveau pesait seulement une livre sept onces 1/2 et le cervelet quatre onces (2).

Le défaut de volume du cerveau n'est pas cependant la seule cause qui produise l'idiotie : un cerveau volumineux peut être malade et l'imbécillité résulter de cette maladie; mais comme nous l'avons démontré ci-dessus, chaque fois qu'il sera très-

(1) Volume IX, page 126.
(2) Elliotson's Blumenbach, page 199.

petit, fût-il sain d'ailleurs, l'idiotie en sera la conséquence inévitable.

Tous les hommes remarquables, soit par leur intelligence soit par la force de leur caractère, tels que Napoléon, Franklin, Burns, Frédéric II, etc., avaient la tête remarquablement forte. Il est prouvé que les nations, chez lesquelles le cerveau est volumineux, possèdent une grande supériorité intellectuelle sur celles qui ont cet organe plus petit, et qui, de tout temps, ont été subjuguées par les premières. Le cerveau des Indous est beaucoup plus petit que celui des Européens; et plusieurs millions d'Indiens ne furent-ils pas soumis par quelques milliers de nos soldats? Le cerveau des peuplades originaires de l'Amérique est aussi moins volumineux que celui des races européennes; et l'on sait qu'une poignée de ces dernières asservit plus d'un quart du nouveau monde.

L'influence du volume est maintenant reconnue par les physiologistes les plus distingués : « Le volume du cerveau, » dit Magendie, « est généralement en raison directe de la force de l'intelligence. On n'en peut néanmoins rigoureusement conclure que tout homme, ayant une grosse tête, a nécessairement une intelligence supérieure; plusieurs causes indépendantes du cerveau peuvent concourir à augmenter le volume de la tête, ou diminuer le volume du cerveau. Mais il est rare qu'un homme, distingué par ses facultés intellectuelles, n'ait pas une tête volumineuse. Le seul moyen d'estimer le plus ou moins d'ampleur du cerveau, chez une personne vivante, est de mesurer les dimensions du crâne; tout autre procédé, même celui de Camper, c'est-à-dire la mesure de l'angle facial, est incertain. » Le passage suivant, imprimé dans le n° 94 de la *Revue d'Édimbourg*, prouve aussi, non-seulement, que les différentes parties du système nerveux, y compris le cerveau, remplissent des fonctions différentes, mais que l'augmentation du volume du cerveau est toujours marquée, dans l'échelle animale, par

LYMPHATIQUE

SANGUIN

BILIEUX

NERVEUX

une augmentation de la puissance intellectuelle. C'est dans le système nerveux seul, que nous pouvons trouver les causes qui subordonnent un animal à un autre, et ceux-ci à l'homme; c'est en l'étudiant que nous acquérons la possibilité d'associer chacune des facultés qui leur donnent leur supériorité à une augmentation correspondante de la masse nerveuse, depuis les moindres rudiments des sensations et de la volonté jusqu'au degré le plus élevé de sensibilité, de jugement et d'expression. On observe que la conformation du cerveau devient de plus en plus complète, et que le volume de la moelle et des nerfs augmente graduellement jusqu'à la perfection du cerveau de l'espèce humaine, et que chaque addition est marquée par l'addition d'une faculté nouvelle, ou l'amplification de celles qu'on retrouve dans les animaux d'un ordre inférieur. L'homme seul possède des facultés dont les animaux sont totalement dépourvus, tandis qu'il possède toutes celles dont ils sont doués.

Ce sont-là, pensons-nous, d'assez fortes preuves, et des autorités assez respectables à l'appui du fait que nous avons avancé, que le cerveau ne forme pas une exception à cette loi générale de la nature organisée; que toutes choses étant égales, *le volume de l'organe donne la mesure de sa puissance fonctionnelle* (1).

Nous allons maintenant passer en revue les circonstances qui modifient les effets du volume, savoir : La constitution, l'état de

(1) Il est peu de chapeliers qui n'aient fait la remarque que les classes inférieures de la société, plus remarquables par leur puissance musculaire que par l'énergie des facultés mentales, ont, en général, la tête plus petite que les personnes d'une classe dont les occupations exigent des travaux intellectuels et dont la vigueur d'esprit surpasse celle du corps. Cependant les phrénologues ne jugent pas la puissance intellectuelle d'après le volume de la tête en général; et, en outre, la largeur du chapeau est loin d'indiquer le volume total de la tête. On trouve quelques détails curieux sur ce point dans le *Phrenological Journal*, tome IV, page 539, tome V, page 313.

la santé, l'exercice habituel, l'influence des excitants ext rieurs et l'influence réciproque que les organes exercent les u sur les autres.

Une question se présente naturellement, savoir : Possédon nous des données qui puissent nous indiquer les qualités co stitutionnelles du cerveau? Les tempéraments peuvent serv de guide jusqu'à un certain point. On en a distingué quatr donnant lieu à divers degrés d'activité du cerveau. Ce sont : l tempéraments lymphatique, sanguin, bilieux et nerveux. L tempéraments sont supposés traduire la constitution partic lière des différents systèmes du corps : si le cerveau et les ner sont doués d'une activité prédominante, par l'effet de caus constitutionnelles, cet état semble produire le tempérame nerveux ; si les poumons, le cœur et les vaisseaux sangui prédominent constitutionnellement, il en résulte le tempér ment sanguin ; si ce sont les muscles et les systèmes fibreu le tempérament est bilieux ; quand la prédominance d'actio réside dans les glandes et les organes assimilateurs, c'est l tempérament lymphatique.

Les différents tempéraments sont indiqués par des signe extérieurs assez tranchés. Le premier, ou le tempérament lym phatique, se reconnaît à la rondeur des formes en général, la mollesse du système musculaire ; le tissu cellulaire est rem pli de graisse ; ordinairement les cheveux sont blonds, l peau plus ou moins blafarde. Ce tempérament est marqué pa la langueur des fonctions vitales, la faiblesse et la lenteur d la circulation. Le cerveau, comme tout le reste du système n'a qu'une action lente, faible et languissante, et tous les acte intellectuels s'exécutent sous l'influence de cette faiblesse.

Le second, ou le tempérament sanguin, est caractérisé pa l'élégance des formes ; la taille est bien dessinée, l'embonpoin est modéré ; on remarque une certaine fermeté des chairs ; la couleur des cheveux est claire, tirant vers le châtain ; les yeu

sont bleus, le teint frais; l'expression générale de l'individu annonce la gaieté et la confiance. Ce tempérament suppose une grande activité de la circulation; les personnes qui en sont douées, sont vives et actives : le cerveau partage l'animation générale de l'individu.

Le tempérament bilieux se reconnaît à la teinte sombre de la peau; les cheveux sont noirs, les muscles sont forts et fermes, l'expression générale de l'individu annonce une certaine rudesse de caractère; toutes les fonctions s'exécutent avec une grande énergie, énergie qui est partagée par le cerveau. Tout, chez ces individus, annonce la force et la résolution.

L'homme doué d'un tempérament nerveux, a les cheveux fins et clairs; sa peau est fine; ses muscles ont peu de volume, mais ils jouissent d'une grande activité; sa figure est pâle, et souvent sa santé est délicate : tout le système nerveux, y compris le cerveau, est doué d'une grande énergie, et les fonctions intellectuelles s'exécutent avec une vivacité proportionnée.

Il est clairement démontré que la constitution ou la qualité de la substance cérébrale modifie à un haut degré l'influence que le volume exerce dans l'accomplissement des actes intellectuels. Mais arrivons aux conséquences :

Comme, en règle générale, les différentes parties d'un cerveau jouissent d'une même constitution, si leur volume est la mesure de leur puissance, il en résulte que, dans chaque tête en particulier, les organes proéminents auront plus de puissance que ceux qui le sont moins. Cette règle nous permet de juger de la force et de la faiblesse des différents organes de la tête. Mais si nous comparons deux cerveaux distincts, nous ne devons pas oublier que, le volume des deux étant égal, il se peut néanmoins que l'un, par l'effet de la finesse de son tissu et par sa constitution plus vigoureuse, soit extrêmement actif, tandis que l'autre, d'une qualité inférieure, sera plus ou moins inerte. La conséquence

de ce fait est qu'un cerveau plus petit, mais mieux constitu agira avec plus de vigueur qu'un autre plus grand, mais d'u texture moins heureuse. Néanmoins, il sera toujours facile prouver que le volume est la mesure de la puissance, en ex minant simultanément les actes intellectuels qui émanent d' petit et d'un large cerveau; tous deux possédant la même con guration et étant également bien constitués; la puissance ou l' nergie du dernier restera évidente. Comme les tempéraments distinguent par les apparences extérieures du corps et de l'e pression de la figure, et que le cerveau partage toujours la const tution générale de l'individu, nous possédons un moyen puissan sinon tout à fait certain, d'arriver à une appréciation juste d qualités de son tissu. Je répète que ces remarques ne s'appl quent qu'au cas où il s'agit de comparer un cerveau à un autr car tous les organes, dont l'ensemble forme un même cerveau jouissent d'une constitution tout à fait semblable; le volume d chacun d'eux est donc la mesure exacte de sa puissance, e ceux qui l'emportent sous ce rapport sont donc nécessaire ment les plus vigoureux. Si le tempérament est lymphatique l'action de tous les organes sera lente; mais, cependant, le plus volumineux jouiront d'une puissance et d'une activité qu seront en raison directe de leur volume. Si le tempérament es actif de sa nature, tous les organes partageront cette activité mais les plus volumineux n'en posséderont pas moins, compa ratively, un plus grand degré d'énergie. C'est pour ces rai sons que ceux qui se livrent à l'étude de la phrénologie n doivent pas, pour arriver à se convaincre de sa vérité, com parer le même organe dans différents cerveaux, sans teni compte, avec le plus grand soin, des différences des tempéra ments.

On a cherché par diverses théories à expliquer la cause de tempéraments; mais aucune, jusqu'à présent, ne nous paraî complétement satisfaisante. Cependant, comme l'a fort bie

remarqué un des rédacteurs du Journal Phrénologique, il nous importe beaucoup plus de connaître les *effets* des tempéraments que leurs *causes*, et heureusement les uns sont beaucoup moins obscurs que les autres. Quand un individu est remarquable par la mollesse de ses chairs, la fraîcheur de sa peau, que ses cheveux sont flasques et tombants, sa figure pleine, son pouls lent, et que ses traits indiquent peu d'intelligence et d'animation, les physiologistes s'accordent à reconnaître dans l'ensemble de ces traits le tempérament lymphatique; et quelles que soient les *causes* de cet état, l'expérience nous apprend qu'il *indique* une langueur des fonctions corporelles et intellectuelles. *Cæteris paribus*, le tempérament semble affecter, d'une manière égale, toutes les parties de l'économie; ainsi donc, si des muscles sont naturellement actifs et énergiques, le cerveau partagera cette activité et cette énergie; de même que si un faisceau musculaire est actif, la même vivacité d'action peut être attendue de tous les autres. Ce principe pratique est admis par William Cobbett qui, quelles que puissent être d'ailleurs ses exagérations politiques, est certainement un moraliste distingué et un grand observateur. Dans ses *Lettres à un amant*, il examine la question suivante : « Quels sont les moyens d'apprécier dans une jeune fille les qualités qui la rendront une bonne ménagère? » — « L'amant, sous le charme, » dit-il, « n'est guère capable de juger celle dont le sourire, la grâce et les douces paroles ont fasciné ses sens; néanmoins, s'il veut savoir si celle qu'il aime sera une femme laborieuse ou indolente : « Il est certains signes extérieurs qui, « observés avec soin, pourront être des guides sûrs; si sa « manière de parler est lente, et si sa conversation est traînante, vous pouvez être à peu près sûr que ses pieds et ses « mains partageront l'indolence de son langage. Par paresse de « la langue, je n'entends pas le silence, ni une certaine réserve « de paroles; car ceci, dans la plupart des cas, est un très-

« bon signe; je veux parler d'une manière traînante et pleine « de mollesse, d'une sorte de chant monotone, pendant lequel les paroles ont l'air de tomber de la bouche, comme si « celle qui parle avait mal au cœur. La prononciation d'une « personne active et laborieuse est en général *brève et distincte* « sa voix est *ferme*, sinon forte. Sans être masculine, mais en « demeurant aussi féminine que possible, la parole ne doit être « ni rude, ni criarde, mais accentuée, rapide et claire. Un « autre signe d'activité du corps, est la rapidité du pas, quelque chose d'assuré dans la démarche qui annonce que les « pieds sont portés en avant avec résolution. » Je n'ai jamais aimé la marche saccadée et traînante de certaines filles qui se meuvent, comme si elles étaient parfaitement indifférentes à l'action qu'elles exécutent (1). »

Je pense que les conseils de Cobbett recevront leur application dans tous les cas où les systèmes nerveux et musculaires sont également développés, également sains et également accoutumés à l'exercice : mais si la tête est forte et les muscles petits, la personne ainsi organisée sera beaucoup plus disposée à l'activité intellectuelle que physique; d'un autre côté, si une personne, ayant des muscles très-forts, a un petit cerveau, l'activité qui résultera d'un tempérament sanguin ou bilieux la portera aux exercices corporels. La raison en est que les organes les plus forts ont, toutes choses égales d'ailleurs, une tendance à l'action, et que leur activité est pour l'individu la source des plus grands plaisirs. Ainsi donc, les organes les plus forts entreront plus fréquemment en exercice, que ceux qui sont plus petits; leur énergie et leur activité deviendront de plus en plus prédominantes. Ces observations, relatives aux fonctions des systèmes musculaires et cérébraux, sont également applicables aux différents organes entre eux. Si deux

(1) Cobbett's Advice to young men, lecture III, Sos 102—3.

organes partagent les mêmes conditions de développement et d'éducation, ils seront également actifs chez un sujet d'un tempérament sanguin ou nerveux; mais, si l'un est plus fortement développé que l'autre, il l'emportera en puissance et en activité. Chez un sujet d'un tempérament lymphatique, dont le cerveau sera égal pour le volume et la forme, la même prédominance d'action et d'activité des organes entre eux aura lieu; mais la puissance et l'activité seront moindres que des organes de mêmes volumes et dimensions, appartenant à un sujet nerveux ou sanguin. Ainsi donc, le tempérament exerce à la fois son influence sur l'activité et la puissance des organes, et cela d'une manière beaucoup plus marquée que la plupart des phrénologues ne semblent le croire (1).

(1) Phrenological journal, vol. IX, pages 116-118; voyez aussi pages 54 et 267. On trouvera, dans l'ouvrage de Spurzheim sur le rapport de la phrénologie avec l'étude de la physiognomonie, une planche indiquant les différents tempéraments.

Comme c'est encore une erreur très-commune parmi les phrénologues de considérer la puissance d'un organe comme dépendant de son volume, je joins à cette note quelques extraits d'ouvrages phrénologiques qui ont rapport à ce sujet.

Gall, dans le Ier volume de son Traité sur les fonctions du cerveau dit : « L'énergie des fonctions des organes ne dépend pas seulement de leur développement, *mais aussi de leur excitabilité* (page 196). Les fonctions des sens dont les organes sont plus considérables, plus sains et plus développés, et qui ont reçu une irritation plus forte sont pour cela même plus vives. Le même phénomène se reproduit avec la même activité : les organes de ces facultés agissent avec plus d'énergie s'ils sont plus *irrités ou plus développés* (page 308). »

Spurzheim, dans son ouvrage sur la physiognomonie dont nous avons parlé, dit que : « il est important, sous le point de vue physiologique, de prendre en considération la *constitution particulière au tempérament* des individus, non comme pouvant donner des facultés particulières, mais comme capables *d'influencer l'énergie* des fonctions des divers organes du cerveau (p. 15). »

« L'énergie et la supériorité du cerveau, dit Caldwell, dépendent de son volume, de sa conformation, et de la tonicité, extensité et intensité de la fibre nerveuse. (*Elements of phrénology*, Lexington, 1824, p. 38.) Voyez aussi le Journal phrénologique, art. Tempérament.

En outre l'organisation propre du cerveau doit être saine, et il doit jouir du degré d'activité qui accompagne ordinairement la santé. Le cerveau, comme les autres organes du corps, peut être affecté de maladies qui ne donnent lieu ni à une augmentation ni à une diminution de son volume, et qui néanmoins troublent ses fonctions. Le phrénologue doit s'assurer, par une observation attentive, de l'état normal du cerveau. Dans les cas de maladie, son volume peut ne pas être diminué quoique ses fonctions soient troublées; or, cet organe peut être affecté soit d'inflammation, soit de toute autre maladie dont la nature est moins connue et qui donne lieu à ce que les nosologistes ont désigné sous le nom de *manie*. Dans ces cas ses fonctions peuvent éprouver une grande exaltation, et alors les actes intellectuels s'exécutent quelquefois avec beaucoup d'énergie, quoique le cerveau soit peu volumineux: mais il n'en est pas moins vrai que, quand un cerveau plus développé est excité au même degré par des causes semblables, les actes s'exécutent avec une énergie proportionnée à la supériorité de son volume. Ces cas ne peuvent donc pas fournir d'objection contre la phrénologie; car, avant tout, le phrénologue doit s'assurer que le cerveau est à l'état normal; et s'il n'en est pas ainsi, les conclusions qu'il tirera de ses observations devront être modifiées; de plus, chacun sait qu'un exercice régulier des organes de l'intelligence ajoute notablement à leur puissance; cette vérité ne doit jamais être oubliée par le phrénologue. « Le cerveau étant un appareil d'organes, il est soumis, en ce qui a rapport à l'exercice de ses fonctions, aux lois qui régissent les autres appareils de l'économie; s'il reste inactif, sa vigueur décroît et les actes intellectuels et moraux s'exécutent conséquemment avec faiblesse et lenteur. S'il est convenablement exercé après des intervalles de repos réguliers, l'esprit acquiert de la force et de la promptitude; enfin, s'il est surexcité par des travaux excessifs, ses fonc-

tions se troublent, une irritabilité maladive s'en empare, il perd sa santé et sa vigueur (1). » Les autres causes capables de modifier le volume du cerveau seront examinées plus tard.

Passons maintenant à l'examen d'un autre argument.

Nous avons vu que le cerveau est l'organe de l'esprit, qu'il ne forme pas un tout unique, mais que l'analogie de tous les autres organes, le développement successif des facultés, le génie partiel, la monomanie, les rêves, ainsi que les phénomènes qui accompagnent les blessures du cerveau, indiquent qu'il est formé d'une réunion d'organes destinés à manifester des facultés différentes ; que si, en ce qui concerne les os, les muscles, les nerfs du mouvement, ceux du sentiment et des sens externes, le volume exerce une influence directe sur la puissance des différentes fonctions : et que l'analogie de ces organes, les faits directs et l'opinion des hommes qui font autorité en physiologie, nous permettent de conclure que, pour ce qui concerne les organes cérébraux, l'énergie des fonctions, toutes choses égales d'ailleurs, est en raison directe de leur volume. De ces prémisses, il résulte nécessairement que, relativement à l'exercice des facultés intellectuelles, il n'est pas indifférent que le cerveau soit plus ou moins développé dans telle ou telle direction; par exemple : si différentes fonctions sont assignées aux diverses parties du cerveau, et si l'énergie de chaque fonction est en proportion du volume de chacun des organes en particulier, la vigueur des facultés qui dérivent des organes situés vers le front, sera d'autant plus grande que la région frontale prédominera davantage par son volume sur les régions postérieures, et les proportions seront aussi différentes si les organes des parties supérieures prédominent sur ceux des régions inférieures.

(1) The principles of physiology applied to the preservation of health, etc., by Andrew Combe, 3e édit., page 277.

Il est donc démontré que deux cerveaux peuvent être con formés de manière à présenter un volume égal dans leur masse et toutefois exécuter des actes intellectuels totalement diffé rents, selon que les organes d'un ordre de fonctions prédo mine sur ceux d'un ordre différent; c'est donc la forme de la tête qui doit surtout attirer l'attention des phrénologues, car elle est tout aussi importante que le volume. De ces faits ressort clairement l'absurdité des prétentions de ceux qui veulent préjuger les actes de l'esprit par le plus ou moins de largeur du chapeau. Car le crâne peut être volumineux aussi bien dans sa longueur que dans sa largeur, tout en manquant de hauteur: dans ce cas le cerveau peut fort bien n'être que d'un volume ordinaire.

Crâne de Spurzheim.

Crâne d'un naturel de la Nouvelle-Hollande.

Nous représentons ici la figure du crâne de Spurzheim et de celui d'un naturel de la Nouvelle-Hollande, tous deux appartenant à la société phrénologique d'Édimbourg. La différence du front est énorme, si la portion du cerveau qui occupe cette région est directement en rapport avec les actes intellec-

tuels, et si son volume est la mesure de leur puissance, ces deux hommes devaient former un contraste manifeste de puissance et de faiblesse intellectuelles. C'est effectivement ce qui a eu lieu. Le docteur Spurzheim a laissé d'immortels ouvrages de phrénologie, attestant de hautes facultés intellectuelles et morales; et l'on sait que les habitants de la Nouvelle-Hollande sont, sous le rapport intellectuel, si malheureusement organisés qu'ils ont été l'objet de l'étonnement de tous ceux qui ont pu les étudier. Sir Walter Scott s'exprime ainsi en parlant de cette race déshéritée : « Les naturels de la Nouvelle-Hollande sont encore, de nos jours, placés au dernier degré de l'échelle sociale; ignorant les arts qui ajoutent au bonheur de l'homme, étrangers à toute idée de décence, ces infortunés sauvages ne savent ni se vêtir ni se construire des cabanes; leur stupidité va si loin que, ne sachant ni chasser ni pêcher, ils sont la plupart du temps réduits à vivre de débris d'animaux qu'ils trouvent morts dans le creux des rochers, de poissons putréfiés que la mer rejette sur la plage, ou de quelques reptiles dégoûtants qu'ils ramassent au hasard. Ils savent allumer du feu, et c'est là la seule conquête qu'ils aient faite au delà de l'instinct animal; car ils ignorent la manière de faire bouillir l'eau, et quand les Européens le font en leur présence, ils se sauvent effrayés. »

Par une série d'inductions claires et appuyées sur des faits, nous croyons avoir prouvé, presque à l'évidence, les principes fondamentaux de la phrénologie, savoir : que le cerveau est l'organe de l'esprit, qu'il est formé de portions distinctes chargées d'exécuter les différentes fonctions intellectuelles et que le volume de ces portions exerce une influence sur la puissance des facultés qui en dérivent. Nous avons maintenant à examiner quelles sont ces facultés et quelles sont les parties du cerveau chargées de les produire; c'est la solution de cette grande question qui seule peut donner quelque précision et

une utilité pratique aux connaissances que nous possédons relativement aux fonctions du cerveau ou des organes intellectuels. Examinons donc ce que les travaux des métaphysiciens et des anatomistes ont produit pour éclairer ce point de doctrine. Ce n'est qu'en étudiant les travaux des différentes sectes philosophiques, que nous pourrons arriver à apprécier sainement ce qui reste à faire sur ce sujet, et combien la phrénologie fournit de lumières et de force pour arriver à son accomplissement.

L'esprit humain a été étudié par une secte de philosophes qui, donnant trop peu d'attention aux lois de l'économie et de la pensée, l'ont décrit, abstraction faite de l'organisation, comme s'il était déjà échappé de son enveloppe mortelle; par suite de cette erreur de plusieurs écrivains distingués tels que Locke, Hume, Reid, Stewart et Brown, des préjugés se sont élevés contre la physiologie de l'homme comme si l'esprit était dégradé par son alliance avec la matière. Mais l'homme n'est-il pas, corps et âme, l'œuvre du Créateur de l'univers, et existe-t-il une seule partie de son organisation qui ne soit digne d'étude et d'admiration? L'ensemble des phénomènes de la vie est le résultat de l'union du corps et de l'âme, se modifiant l'un par l'autre; et comment pourrions-nous arriver à expliquer les résultats de cette alliance, si nous n'examinions pas *toutes* les causes qui concourent à la production des phénomènes complexes de la vie? Le docteur John Gregory a dit : « L'écueil de la plupart de ceux qui se sont livrés à l'étude de la philosophie de l'esprit humain est l'ignorance où ils sont de l'anatomie du corps humain et des lois de l'économie animale. L'esprit et le corps sont si intimement unis et exercent une telle influence l'un sur l'autre, qu'ils ne peuvent jamais être compris si on les examine séparément. De leur côté, les médecins qui ont négligé l'étude des lois de l'esprit et leur influence sur le corps, n'ont jamais pu arriver à une appréciation par-

faite des lois de l'économie en général (1). » M. Dugald Stewart admet que « parmi les différentes parties qui ont rapport à l'histoire naturelle de l'espèce humaine, les lois qui unissent l'esprit et le corps, et l'influence qu'ils exercent l'un sur l'autre sont le sujet des méditations les plus importantes qui aient jamais occupé l'esprit humain; elle est également nécessaire au moraliste et au médecin. »

Une autre secte philosophique, en évitant cet écueil, est tombée dans un autre, en enseignant que l'esprit n'est qu'une combinaison de la matière et en tâchant d'expliquer ses fonctions par un mouvement mécanique imaginaire de ses différentes parties. Mais comme nous le démontrerons plus tard, cette manière de voir est tout aussi erronée que l'autre.

En étudiant les phénomènes de l'esprit nous sommes frappés de la variété des facultés dont il est doué. Les philosophes et le vulgaire admettent également qu'il peut avoir plus ou moins de puissance : ainsi ils supposent une faculté pour le raisonnement, une autre pour la crainte, une troisième qui nous permet de discerner le bien du mal.

Et pourtant, si nous recherchons quels sont les progrès que la métaphysique a faits jusqu'à présent dans la connaissance des puissances mentales définitives, et pour rendre l'étude de la philosophie de l'homme intéressante et à la portée de l'entendement des personnes douées d'une intelligence ordinaire, nous trouverons que cette science est encore dans un état déplorable. Depuis Aristote, les esprits les plus éminents se sont efforcés d'établir des systèmes de morale, et successivement, ces différents systèmes, après avoir pendant quelque temps compté de nombreux sectateurs, sont tombés dans l'oubli. Dans ces temps modernes, le docteur Reid a combattu la philosophie de Locke et de Hume; M. Stewart, disciple de

(1) Comparative view of the state of man with those of the animal world 3e édit. Lond., 1766, page 5.

Reid, n'était pas d'accord avec lui sur plusieurs points importants, et en dernier lieu, le docteur Thomas Brown a combattu avec une éloquence puissante le système de Stewart. L'existence des facultés de l'esprit les plus évidentes, a été niée par ces philosophes. M. Stewart soutient que l'attention est une faculté, ce que nie le docteur Brown. D'autres, enfin, pensent que l'imagination est une des facultés primitives de l'esprit, et M. Stewart nous dit encore que « ce que l'on appelle l'imagination n'est pas *un don de la nature*, mais le résultat d'une habitude acquise par le concours de circonstances favorables (1). » L'observation vulgaire nous apprend que le goût de la musique, le génie de la poésie et de la peinture sont des dons que la nature accorde seulement à quelques individus privilégiés; M. Stewart, par ses études philosophiques, a découvert que ces facultés, ainsi que le génie du calcul, « s'acquièrent graduellement par l'effort et le travail (2). » D'un autre côté, il envisage la perception, la conception et la mémoire comme des facultés primitives, tandis que le docteur Thomas Brown leur conteste cette qualification. Reid, Stewart et Brown admettent l'existence de sentiments moraux, tandis que Hobbes, Mandeville, Palay et beaucoup d'autres font dépendre le sentiment du bien et du mal de l'instinct du bien-être personnel, de même que l'idée de la nécessité d'obéir aux lois divines. Ainsi, après deux siècles et plus de travaux, les philosophes ne sont pas encore arrivés à s'accorder entre eux relativement à l'existence de plusieurs des plus importants principes d'action de la puissance intellectuelle de l'homme. Tant que la philosophie de l'esprit se renfermera dans ce cercle vicieux, il sera impossible d'élever les sciences morales et religieuses sur des fondements solides capables de leur donner la stabilité et la précision des autres sciences naturelles; et l'éducation,

(1) Elements, chap. VII, S^on 1.
(2) Outlines, page 16.

l'économie politique et la législation resteront défectueuses dans leurs principes et dans leur application.

Si la phrénologie parvient à établir dans l'étude de la philosophie de l'esprit un peu de cette précision et de ce degré de certitude qui accompagnent les recherches physiques, elle rendra un immense service à cette science importante, et nous pensons qu'un examen attentif des points que nous avons déjà passés en revue, prouvera qu'elle est compétente pour atteindre ce but. En supposant le nombre et la nature des facultés primitives bien établies, il reste à prouver que, pendant la vie, leur développement est successif. L'enfant est susceptible de colère, de crainte et d'attachement avant de pouvoir apprécier le sublime ou le beau ; il observe les faits longtemps avant de les juger ; une théorie complète de l'esprit doit renfermer des principes auxquels ces faits peuvent être rattachés.

C'est lorsque l'homme est arrivé à l'âge mûr que ses facultés mentales prennent un caractère d'individualité bien tranché. En admettant que chaque individu possède toutes les facultés qui constituent l'esprit humain, quelle différence n'observe-t-on pas dans leur force relative chez les différents individus ! Chez l'un c'est l'amour de la gloire qui domine toutes les autres facultés ; un autre est sourd à la voix de la censure ; un troisième méprise les applaudissements publics. L'âme de l'un est touchée de pitié à la vue du malheur, tandis que jamais l'œil de l'autre ne s'est humecté d'une larme de compassion. Tel emploie sa vie à accumuler des richesses dont il ne sait pas jouir, tandis que tel autre dissipe, avec la plus aveugle prodigalité, le patrimoine de ses aïeux. Newton, dans sa vaste intelligence, embrasse l'immensité de la science, tandis que l'esprit de tel autre suffit à peine aux soins les plus vulgaires de la vie commune. L'imagination puissante de Shakspeare et de Milton s'élève au delà des bornes de ce monde sublunaire, tandis que l'esprit stérile de tant d'êtres humains reste insen-

sible aux gloires du ciel et aux sublimes beautés de la terre!

Or donc, pour qu'un système de philosophie morale puisse s'établir solidement, il ne doit pas être seulement fondé sur l'étude des simples éléments de la pensée et du sentiment, mais il faut encore qu'il indique *dans quelles proportions* ils se combinent chez les différents individus. En chimie, certaine combinaison des corps élémentaires produit un médicament propre à combattre telle ou telle maladie, tandis qu'une autre combinaison des mêmes substances produit un poison mortel : de même dans l'espèce humaine, telle combinaison des facultés peut produire le meurtrier et le brigand, tandis que telle autre produit l'intelligence d'un Franklin, d'un Howard, d'un saint Vincent de Paule.

C'est en vain que nous chercherions, dans les ouvrages des philosophes sur l'esprit humain, des règles qui puissent nous mener à la connaissance des effets que produisent, sur le caractère et la conduite des individus, les différentes combinaisons des facultés morales; au lieu d'y trouver des lumières sur cet intéressant sujet, nous n'y voyons que des disputes oiseuses sur la question de savoir si ces facultés sont un don de la nature, ou bien le résultat de l'éducation et d'autres circonstances accidentelles. Cette partie de la philosophie de l'homme n'a été, jusqu'à nos jours, qu'un vaste labyrinthe; M. Stewart lui-même, tout en reconnaissant son importance, convient qu'elle est encore environnée de ténèbres. « Les différences qu'on aperçoit dans les facultés intellectuelles de l'homme, » dit-il, «forment un sujet intéressant d'études qui, vu son utilité pratique, n'a pas excité, de la part de nos compatriotes, toute l'attention quelle réclame (1). » La raison de cette négligence nous paraît facile à saisir; elle réside dans la méthode erronée

(1) Dissertation, sup. Encyc. Brit., part. II, page 198.

qu'on a employée jusqu'à présent, et au moyen de laquelle il était impossible d'atteindre le but désiré.

Si nous jetons un regard sur la philosophie de l'homme, telle qu'elle se trouve dans les écrits des métaphysiciens modernes, nous voyons : 1° qu'ils n'ont nullement expliqué l'influence que les organes matériels exercent sur les puissances intellectuelles et morales, et que le développement de l'esprit, de l'enfance à l'âge adulte, les phénomènes du sommeil, des rêves, de l'idiotie et de la manie, sont inexplicables au moyen de leurs systèmes ; 2° que l'existence et l'action de quelques-unes des facultés primitives les plus importantes, sont encore en discussion; 3° que rien n'a été fait pour éclaircir la nature et les effets de la combinaison des puissances intellectuelles primitives, selon les forces relatives de chacune d'elles.

M. de Bonald a dit, avec raison, que « les doctrines philosophiques se sont multipliées de siècle en siècle, à mesure que les connaissances humaines se sont étendues, et que de nouveaux chefs de secte ont apparu; que, malgré les richesses littéraires accumulées dans ses innombrables bibliothèques, l'Europe est encore pauvre de bons traités de philosophie; qu'enfin, malgré les efforts de tant d'hommes d'un esprit éminent, la science de l'homme moral n'a, jusqu'à présent, marché que d'un pas incertain, et que l'Europe, centre de toutes les lumières, ne possède encore aucun système de philosophie proprement dit. »

Tandis que les philosophes se livraient, sans succès, à l'étude des sciences morales, la nature humaine était l'objet de l'investigation des moralistes, des poëtes, des théologiens, observant l'homme dans la seule vue d'en tirer des hypothèses qui pussent s'accorder avec les tableaux enfantés par leur imagination. La plupart ont heureusement accompli leur tâche. Shakspeare, Addison, Johnson, Tillotson et Walter Scott ont esquissé les principaux traits du caractère humain avec une rare

vérité et ont fait ressortir les résultats sublimes de son admirable organisation. Mais ces auteurs n'avaient en vue l'établissement d'aucun système, leur but unique n'était pas de fonder leurs observations sur des principes qui pussent être utiles à la pratique ordinaire de la vie. Si donc leurs travaux nous fournissent de nombreux et admirables matériaux pour arriver à fonder un système vrai de philosophie de l'homme, toutefois, avec leur aide seule, nous ne pourrions arriver à établir un nombre suffisant de principes fondamentaux pour nous servir de guide dans nos rapports sociaux. Les tableaux qu'ils ont tracés de la vie humaine ne pèchent point par défaut d'exactitude, mais parce qu'ils sont par trop généralisés pour pouvoir être utiles. Ils ont esquissé des images frappantes des passions bonnes ou mauvaises de l'homme sans nous fournir les moyens de reconnaître si les individus avec lesquels nous avons des rapports doivent être rangés parmi les bons ou les mauvais. Et pourtant cette distinction est d'une haute importance, car que de calamités n'éviterons-nous pas quand nous saurons discerner promptement l'homme doué de facultés morales élevées, de celui qui en est dépourvu ! Enfin les poëtes et les romanciers peignent l'homme de la même manière qu'ils peignent les intempéries des saisons; tantôt c'est la tempête dans sa terrible énergie, tantôt c'est le soleil échauffant doucement la terre de ses rayons ; mais ils ne nous fournissent aucun moyen de reconnaître si le lendemain sera serein ou orageux. Si la phrénologie forme le seul système vrai de la nature humaine, elle doit non-seulement mettre la philosophie à la portée du vulgaire, mais encore lui fournir les moyens d'apprécier les qualités intellectuelles de l'homme par la seule inspection de la tête, et de reconnaître la tendance perverse de certains individus avant de devenir leur victime. Les raisons qui ont empêché les métaphysiciens d'atteindre le but sont faciles à comprendre; ils n'ont étudié l'esprit humain qu'en

s'observant eux-mêmes, ils ont, pour ainsi dire, tourné leur attention en dedans, étudiant les phénomènes de leurs propres facultés et fondant sur eux la science de la métaphysique. Mais l'esprit n'a pas la conscience des organes, il ne peut pas nous fournir la connaissance de l'existence des muscles, des nerfs du mouvement, pas plus que des nerfs du goût, de l'odorat, de l'audition, de la vue, ni enfin d'aucun des organes intellectuels. Tout ce que la conscience leur révèle, c'est que l'esprit a son siége dans la tête, mais elle ne peut pas les amener à comprendre quelle est la nature de la matière qu'elle contient; ainsi donc, il sera toujours impossible aux métaphysiciens de parvenir à la découverte des organes de l'esprit par cette méthode de philosophie; aussi aucun d'eux n'a la prétention d'y avoir réussi. L'imperfection de ce mode d'investigation ressort d'ailleurs des idées contradictoires que les différentes sectes philosophiques ont émises relativement à l'esprit humain. Supposons qu'un naturel de la Nouvelle-Hollande se livre à l'étude de la philosophie; pourrait-il jamais, en réfléchissant sur sa propre organisation, concevoir le sentiment de la justice? Non sans doute; il faudra donc qu'il l'exclue de son système, tandis qu'au contraire un homme heureusement organisé ne comprendra pas que son semblable puisse être dénué de ce sentiment élevé.

Si nous portons notre attention sur les travaux des physiologistes, nous voyons qu'ils n'ont cessé de faire de vains efforts pour découvrir quelles sont les différentes parties du corps qui ont les rapports les plus intimes avec les facultés intellectuelles. Un grand nombre d'entre eux ont disséqué le cerveau dans l'espoir d'y découvrir quelque indice des fonctions qu'il exécute de concert avec l'esprit, mais jusqu'à présent ces efforts ont été infructueux. Quand on examinerait avec la plus scrupuleuse attention la forme, la couleur et la texture du cerveau, pourrait-on jamais y découvrir la trace d'un senti-

ment, d'une idée à moitié formée? Les yeux ne peuvent aperc voir qu'une masse de matières formant de curieuses circo volutions, mais l'entendement ne peut pénétrer leurs rappor intimes avec la pensée; et, dans le fait, il n'est pas un seul d organes du corps dont nous puissions découvrir les fonctio par la dissection. Pendant des siècles, les anatomistes o disséqué les nerfs du sentiment et du mouvement, et aucu n'a aperçu dans leur texture la différence des fonctions q leur sont assignées. Si les nerfs du goût et de l'auditio étaient présentés isolés des parties qu'ils animent, personne à coup sûr, ne pourrait, en les examinant, découvrir la natur de leurs fonctions. Ce n'est donc pas par la simple dissectio qu'on pouvait arriver à découvrir les fonctions de ces diffé rentes parties (1).

Ainsi donc, les obstacles qui se sont opposés à l'apprécia tion des forces intellectuelles étaient nombreux et difficiles à surmonter: en conséquence, l'imagination seule créa des sys tèmes de philosophie, et des théories furent inventées pou tenir lieu des principes fondés sur les faits et établis par un sage induction. Quelques physiologistes, tout en plaçant l'en tendement dans le cerveau, faisaient dériver les affections e les passions des viscères abdominaux et thorachiques de ganglions et des nerfs. Mais une masse de faits démontre l'erreur de ces théories. On pouvait leur opposer que le cœur, le foie et les intestins ont des fonctions entièrement différentes

(1) Le fait que la structure d'un organe ne peut révéler les fonctions ne doit pas être entendu pour ce qui a rapport à ses fonctions mécaniques, mais seulement pour ses fonctions vitales. Harvey a été amené à la découverte des fonctions du cœur et des vaisseaux sanguins en observant l'existence de certaines valvules capables de permettre au sang de couler dans une direction et non dans la direction opposée. Cependant il est vrai que les fonctions vitales ne peuvent être reconnues par l'examen anatomique, et que les physiologistes n'ont pu jusqu'à présent déterminer les fonctions de la rate.

de celles qu'ils leur attribuaient, et qu'il est contraire à tous les principes de philosophie les mieux établis de supposer qu'un organe musculeux comme le cœur puisse être tout à la fois destiné à pousser le sang dans l'économie et à inspirer le courage et l'amour; ou que le foie qui sécrète la bile, les intestins qui sont les organes de la nutrition, soient en même temps les organes de la colère et de la compassion. Ces émotions étant des phénomènes moraux, tout fait présumer qu'ils doivent être rapportés, comme tous les autres phénomènes intellectuels, au système nerveux. En second lieu, jamais on n'a observé de rapports entre le volume de ces viscères et les affections morales qu'on supposait en dériver. Un grand nombre d'hommes connus par leur poltronnerie n'avaient pas le cœur petit, et le foie d'un homme adonné à la colère n'est pas plus volumineux que celui de l'homme le plus doux et le plus pacifique. En troisième lieu, les maladies du cerveau n'influencent pas moins les facultés affectives que les facultés intellectuelles, tandis que les viscères abdominaux et thorachiques peuvent être dans un état morbide sans qu'aucun changement correspondant puisse être remarqué dans l'exercice des facultés qu'on leur attribue. Quatrièmement, pourquoi les enfants chez lesquels ces organes sont bien développés, même dès leur naissance, ne manifestent-ils pas toutes ces passions dès leurs premières années? Cinquièmement, plusieurs idiots, en grande partie sinon tout à fait privés de plusieurs de ces facultés affectives, ont néanmoins les viscères thorachiques et abdominaux complétement développés. Sixièmement, concevrait-on que des animaux de différentes espèces et ayant des viscères semblables manifestassent des facultés opposées? que, par exemple, le cœur pourrait être l'organe de la crainte dans la brebis et du courage dans le chien (1)?

(1) Cet argument ne me paraît pas avoir beaucoup de valeur; car un

Enfin l'observation prouve d'une manière évidente que les f cultés affectives s'exercent avec plus ou moins de vigueu selon que certaines parties du cerveau sont plus ou moins d veloppées; nous démontrerons ce fait en traitant de chacu de ces facultés en particulier. Ceux qui prétendent que, par que la crainte et la colère causent des palpitations de cœu cet organe doit être le siége de ces passions, prennent l'eff pour la cause. Par l'intermédiaire du système nerveux, l viscères abdominaux et thorachiques ont des connexions intim avec le cerveau, et il existe entre eux des sympathies trè étroites. Les émotions et les maladies du cerveau produise en conséquence des effets marqués sur ces viscères; et, de l même manière, les maladies de l'estomac et du foie exercent u influence très-marquée sur le cerveau. Un état d'excitation des f cultés intellectuelles même affecte fréquemment les viscères; ain Malebranche rapporte qu'il était saisi de palpitations quand lisait le *Traité de l'Homme* de Descartes, et Tissot, dans so ouvrage sur les maladies des gens de lettres, rapporte u grand nombre de cas dans lesquels une surexcitation des or ganes intellectuels avait occasionné des maladies des viscère semblables à celles que peut produire la trop grande violenc des passions. De même le vomissement peut être occasionn par une blessure du cerveau, et, cependant, le cerveau n'es pas le siége du vomissement; d'un autre côté, des affection nerveuses peuvent, aussi bien que des affections viscérales résulter d'une trop grande activité des passions, et c'est ains qu'elles donnent lieu à la paralysie, aux convulsions, à la dé mence et à l'épilepsie. Chacun sait que le chagrin fait coule les larmes, que la crainte occasionne une sensation de froi à la peau, le tremblement des membres; une digestion difficil peut donner lieu à l'odontalgie: pourrions-nous en inférer que

organe, en apparence le même, peut avoir des fonctions différentes à rem plir chez des animaux d'espèces diverses.

les glandes lacrymales sont les organes de la douleur, que les dents sont le siége de la digestion, que la peau et les membres sont les organes de la crainte? Enfin, pour nous servir des paroles d'Adelon, qui a adopté tous les arguments de Gall: «Les objections se présentent en foule contre toute cette doctrine.» Le docteur Prichard lui-même, quoique n'ayant nul autre siége à assigner aux passions, abandonne l'idée qui les plaçait dans les viscères thorachiques et abdominaux, et reconnaît que la même émotion peut affecter différents organes chez différents individus. La crainte ou la terreur peuvent donner lieu chez une personne à l'évanouissement ou à des palpitations; chez une autre, elles affectent le foie ou le tube intestinal; l'effet qu'elles produisent ne serait-il pas uniforme et invariable si ces émotions morales dépendaient de quelques-uns des ganglions du nerf grand-sympathique?(Idée avancée par Bichat.) Le vague du langage populaire sur ce sujet suffirait pour prouver que les effets physiques des émotions sont très-variables. Les Grecs rapportaient la plupart des passions au foie, à la rate, au diaphragme; les Hébreux, aux intestins et aux reins; les modernes les concentrent, en général, dans le cœur. La diversité des phénomènes qui ont lieu et qui varient selon les constitutions particulières prouve qu'ils ne sont que des effets secondaires produits par l'émotion au moyen des sympathies qui lient les fonctions des viscères au cerveau, chaque organe étant affecté en raison de l'irritabilité plus ou moins grande dont il jouit (1).

Certains philosophes ont comparé le volume du cerveau de l'homme à celui du cerveau de différentes espèces d'animaux, et ils en ont conclu qu'il est l'organe de l'esprit et que la supériorité de son développement dans l'homme indique sa supériorité morale sur les animaux; mais ces philosophes ne sont

(1) Prichard's Review of the Doctrines of a vital principle, etc., p. 79.

point parvenus à déterminer les fonctions des *différentes parties* de cet organe, de sorte que leurs découvertes sont restées sans importance pour la philosophie de l'esprit. Camper, voulant mesurer le volume du cerveau et apprécier, comme il le croyait, l'énergie correspondante des facultés intellectuelles, tira une ligne verticale partant de la lèvre supérieure et arrivant à la partie la plus saillante du front; une autre ligne horizontale, croisant la première, partait des dents de la mâchoire supérieure pour arriver aux ouvertures externes des oreilles. Camper pensait que l'homme et les brutes ont d'autant plus d'intelligence que l'angle supérieur et interne formé par ces deux lignes est plus obtus, ou bien que l'intelligence est d'autant plus obtuse que l'angle facial est plus aigu. Mais cette manière de mesurer les facultés intellectuelles n'est pas plus correcte que celle que nous avons déjà mentionnée. L'angle facial ne répond qu'aux parties moyennes du cerveau situées vers le front; il ne préjuge rien pour tout ce qui a rapport aux portions latérales et postérieures; cette mesure ne pouvait donc qu'indiquer, en supposant même qu'il n'y eût pas eu d'autres objections à faire, que les facultés des organes qui répondent à la partie moyenne du front. En outre, chez la plupart des nègres, les os des joues sont extrêmement proéminents, ce qui rend l'angle facial aigu, alors même que leur front est développé et leurs facultés intellectuelles puissantes. Selon les idées de Camper, ces individus seraient même au-dessous des Européens les plus stupides, ayant le front très-peu développé, mais chez lesquels les joues ne font aucune saillie. L'angle facial ne peut donc servir de mesure pour ce qui concerne les facultés morales et intellectuelles de l'homme (1).

Quelques physiologistes, tels que Sœmmering et Cuvier, ont comparé le volume total du cerveau au volume de la face,

(1) Phrénologie de Spurzheim.

et, selon eux, les animaux sont d'autant plus stupides que leur face est plus large en proportion de leur cerveau. Mais il est facile de prouver que cette règle n'est pas infaillible. Montaigne, Leibnitz, Haller et Mirabeau avaient la face très-large et le cerveau très-volumineux. Bossuet, Voltaire et Kant avaient, au contraire, la face très-petite et le cerveau volumineux (1).

Les différentes parties du cerveau ont également été comparées entre elles, dans l'espoir d'arriver à la découverte de leurs fonctions, d'abord le cerveau avec le cervelet, puis avec la moelle allongée et les nerfs, etc.; mais ces recherches n'ont amené aucun résultat satisfaisant. Les philosophes anciens, tels qu'Aristote et ses disciples, qui assignaient des facultés différentes aux différentes parties du cerveau, procédaient en imaginant des rapports supposés entre certaines parties du cerveau et les puissances intellectuelles; mais ces idées sont entièrement abandonnées des métaphysiciens et des philosophes. Enfin chacun sait qu'avant les découvertes de Gall aucune théorie des fonctions du cerveau ne pouvait être admise ni considérée comme ayant un certain degré de certitude dans la science comparable aux notions acquises sur la circulation du sang, les fonctions des muscles, des nerfs et des os(2).

(1) Phrénologie de Spurzheim, page 61.

(2) On a pourtant essayé de disputer à Gall l'honneur de sa découverte en affirmant que plusieurs écrivains avaient antérieurement parlé de la pluralité des organes cérébraux. En réponse à de semblables assertions, je citerai les remarques suivantes extraites d'un des derniers n° de la Revue médico-chirurgicale d'Édimbourg : « Aucune grande découverte n'a probablement jamais été faite tout d'un coup; la plupart du temps, des conjectures précèdent de longtemps les preuves irrévocables qui les établissent. Nous pensons qu'on ne peut revendiquer des droits à une découverte que pour autant qu'on l'a entourée de preuves éclatantes qui ont attiré sur elle l'attention publique et l'ont rendue évidente à tous les yeux. Si Harvey ou quelques autres n'avaient pas *démontré* la circulation du sang, toutes les suppositions de leurs prédécesseurs depuis Hippocrate n'auraient servi à rien. La plupart des contemporains d'Harvey nièrent la vérité de sa décou-

Le docteur Roger, un des adversaires de la phrénologie, confesse que les fonctions du cerveau sont encore aussi incompréhensibles que son anatomie est complexe et difficile. Le même écrivain, dans le N° 94 de la *Revue d'Édimbourg*, dit: «Même de notre temps, quoique plusieurs anatomistes célèbres aient consacré une grande partie de leur temps à la démonstration anatomique du cerveau, on n'est pas encore arrivé à le décrire d'une manière satisfaisante. On se contente de le soumettre à des coupes au moyen desquelles on en donne une description qui ne peut servir à rien. Le professeur et les élèves sont également embarrassés quand il s'agit de tirer quelque déduction des faits anatomiques qu'ils ont sous les yeux. La mémoire reste chargée d'une foule de noms barbares qui ne se rattachent à aucune idée, et c'est ce qui a toujours rendu jusqu'à ce jour l'étude anatomique du cerveau fatigante et fastidieuse. Ici, c'est un espace ovale dans la matière blanche; là, c'est une ligne grise ou une courbe rouge; ce sont des masses de matières cendrées ou médullaires; des glandes, des granulations, des ventricules, des culs-de-sac et des fibres innombrables, dont l'arrangement étonne les yeux et laisse l'esprit dans le vague le plus complet.

verte, et, plus tard, quand il l'eut rendue palpable, ils cherchèrent à prouver que la circulation était connue longtemps avant qu'il ne fût né. L'envie et la jalousie des contemporains se sont toujours élevées contre toutes les découvertes (N° 43, page 31, janvier 1835). Si la pluralité des organes cérébraux avait été connue avant l'époque de Gall, comment eût-il été possible que la plume d'un physiologiste tel que Cullen eût écrit ce qui suit : « Quoique nous ne puissions douter que les opérations de notre intelligence dépendent d'un certain travail du cerveau, toutefois ce travail a toujours échappé à nos sens et *nous n'avons jamais pu savoir si telle partie de notre cerveau est plus que telle autre chargée des opérations intellectuelles, ni connaître quelle importance les différentes parties du cerveau ont dans les opérations;* ainsi, dans l'état actuel de la science, il est très-difficile de découvrir quel peut être l'état du cerveau d'où dépendent les différences fonctions intellectuelles. (Practice of physic, vol. 1, 8e 1539.)

« Sans aucun doute, les anatomistes parviennent, à force de travail, à nous conduire d'une manière assez régulière dans ce labyrinthe ; mais quand vient le tour des physiologistes et qu'il s'agit d'assigner des fonctions à ces innombrables circonvolutions de la masse nerveuse, la perplexité devient de plus en plus croissante, et la plupart se livrent aux conjectures les plus arbitraires et les moins prouvées. Quoique le cerveau soit généralement considéré comme l'organe des facultés intellectuelles, on a supposé que certaines parties donnent naissance aux nerfs des sensations générales et spécifiques, à ceux du mouvement et de la volonté ; les origines simples, doubles ou multiples des nerfs, qu'on a remarquées, ne sont pas supposées être en connexion avec ces fonctions séparées.

« Jusqu'à nos jours les théories professées dans les différentes écoles sur l'étude du cerveau étaient si vagues, si obscures, si inexactes, si peu satisfaisantes, et les impressions qu'en recevaient les élèves étaient si confuses et si inintelligibles, qu'il semblait que le système nerveux ne pouvait être considéré que comme un assemblage inextricable, hors d'état de soutenir le parallèle avec les autres ouvrages de la nature. (Page 447-448.) Il était réservé à Gall d'introduire un autre mode d'investigation que celui suivi jusqu'alors par les physiologistes et les métaphysiciens. Pour pouvoir arriver à la solution de la question, il fallait démontrer les différentes parties du cerveau dans leurs rapports avec les diverses facultés mentales. Il adopta donc dans ses recherches une méthode différente et incontestablement plus rationnelle. Nous allons tracer un tableau rapide de cette partie de l'histoire des progrès de la science.

Le docteur François-Joseph Gall, médecin à Vienne, et qui, plus tard, vint s'établir à Paris, est le fondateur du système phrénologique (1). Doué d'un esprit essentiellement observa-

(1) Né à Tiffenbrun, près de Pforzheim en Souabe, le 9 mars 1757 ; mort à Paris, le 22 août 1828.

teur, il avait remarqué dès sa plus tendre jeunesse que chact de ses frères et sœurs, de ses compagnons de jeux et d'étude se distinguait par quelque talent ou aptitude particulièr Quelques-uns de ses compagnons d'école se faisaient remarqu par la beauté de leur écriture, d'autres obtenaient de granc succès dans l'arithmétique; ceux-ci brillaient dans l'étude d l'histoire naturelle, ceux-là par leur facilité à apprendre le langues. Les compositions de l'un étaient d'une élégance remai quable, le style d'un autre était sec et positif; tandis qu'u troisième se montrait essentiellement logicien et soutenait so opinion par des arguments irrésistibles. Leurs caractères étaien également différents, et cette diversité déterminait leurs sym pathies et leurs antipathies. Un grand nombre montraient l capacité nécessaire pour remplir des emplois auxquels il n'étaient pas appelés; quelques-uns passaient leur journée i sculpter des figures en bois, d'autres employaient tout leu papier à tracer des figures fantastiques; quelques-uns em ployaient leurs loisirs à peindre, à cultiver des jardins, tandi que leurs camarades se livraient avec passion à des jeux bruyants ou parcouraient les bois à la recherche des fleurs, des insectes, des nids d'oiseaux, etc. Enfin, chaque individu présentait quelque trait de caractère qui lui était particulier. Gall avait observé, en outre, que ceux qui avaient montré d'abord des dispositions à l'égoïsme ou à l'astuce ne devenaient jamais, dans la suite, des amis bons et fidèles.

Son esprit observateur lui avait encore fait remarquer que les écoliers qui étaient ses émules les plus redoutables étaient ceux qui apprenaient facilement par cœur. Ces individus l'emportaient fréquemment sur lui dans les répétitions et lui enlevaient les places qu'il avait obtenues par le mérite de ses compositions originales.

Quelques années après, ayant changé de résidence, il eut encore occasion de rencontrer des individus doués du talent

d'apprendre par cœur et de répéter facilement ce qu'ils avaient appris. C'est à cette époque qu'il remarqua que les écoliers de cette catégorie avaient les yeux proéminents, et il se souvint que ses premiers compagnons d'études étaient aussi remarquables par la même particularité. Entré à l'université, il observa les étudiants aux yeux saillants, et il reconnut qu'ils excellaient tous à apprendre rapidement par cœur et à réciter correctement ce qu'ils avaient une fois appris, quoique la plupart d'entre eux ne fussent nullement remarquables, d'ailleurs, par leur intelligence. Ce fait avait du reste aussi frappé les autres étudiants, et quoique la connexion entre la faculté d'apprendre par cœur et le signe extérieur qui la décèle ne fut pas, à cette époque, établi avec assez d'évidence pour qu'on pût en tirer une conclusion philosophique, Gall ne put s'empêcher de penser que cette coïncidence n'était pas tout à fait accidentelle. En conséquence, dès cette époque, il soupçonna qu'elles avaient des rapports importants l'une avec l'autre. A force d'y réfléchir, il comprit que, si la mémoire des mots était indiquée par un signe extérieur, il pouvait en être de même pour les autres facultés intellectuelles; tout individu distingué par une faculté mentale bien tranchée devint donc l'objet de son attention. Il finit peu à peu par se convaincre qu'il pouvait, à certains signes extérieurs, reconnaître chez les individus leurs dispositions pour la peinture, la musique et les arts mécaniques. Ayant fait la connaissance de quelques personnes remarquables par l'énergie de leur caractère, il observa encore que certaines parties de leur tête étaient fortement développées : ce nouveau fait lui suggéra l'idée de chercher sur le crâne des signes indiquant la prédominance des facultés affectives, mais jamais il ne lui vint dans l'idée de croire, comme on l'a erronément soutenu, qu'il fallût attribuer à la forme du crâne les talents et les propensions caractéristiques des individus, mais bien au cerveau. En poursuivant

ses observations sur un sujet que le hasard lui avait fourni, il ne tarda pas à rencontrer des difficultés d'un ordre très-élevé. Ignorant, à cette époque, les opinions des physiologistes sur le cerveau et des métaphysiciens sur les facultés mentales, il s'était contenté d'observer simplement la nature. Quand il voulut étendre ses connaissances par la lecture, il trouva dans les livres le plus désespérant conflit entre les opinions qui tour à tour avaient eu la vogue, et, pendant quelque temps, il douta de ses propres observations : les affections et les passions étaient par la plupart attribuées aux viscères abdominaux et thorachiques, et, tandis que Pythagore, Aristote, Platon, Galien, Haller et quelques autres physiologistes plaçaient l'âme ou les facultés intellectuelles dans le cerveau, Van Helmont la faisait siéger dans l'estomac, Descartes et ses disciples dans la glande pinéale, Drelincourt et quelques autres dans le cervelet.

Un grand nombre de philosophes et de physiologistes croyaient que tous les hommes naissent avec des facultés intellectuelles égales, et que les différences qu'on observe entre eux ne dépendent que de l'éducation et des circonstances au milieu desquelles ils se trouvent placés. On ne pouvait admettre ces assertions sans en conclure qu'aucun signe extérieur ne pouvait déceler les facultés prédominantes, et que, conséquemment, l'espérance qu'il avait conçue de découvrir par l'observation les fonctions des différentes parties du cerveau, n'était point fondée. Mais il se convainquit de leur peu de fondement en réfléchissant que ses frères, ses sœurs et ses condisciples avaient tous reçu une éducation à peu près semblable et que néanmoins tous étaient remarquables par des facultés ou des propensions différentes sur lesquelles l'éducation et les autres circonstances accidentelles n'avaient paru exercer qu'un contrôle limité ; et qu'en outre, assez fréquemment des personnes dont l'éducation avait été conduite avec le plus grand soin et qui avaient reçu les leçons des maîtres les plus capables et les plus

dévoués, étaient restées bien en arrière de leurs camarades. « Souvent, dit-il, on nous accusait de manquer de bonne volonté ou de zèle, mais un grand nombre, même avec le plus ardent désir d'avancer, ne pouvaient, malgré les efforts les plus obstinés, s'élever au dessus de la médiocrité, tandis qu'un petit nombre de privilégiés surpassaient tous les autres sans efforts, et pour ainsi dire, sans s'en apercevoir. Et, en effet, nos professeurs ne semblaient pas attacher une grande confiance au système de l'égalité des facultés, car ils se montraient toujours disposés à exiger moins d'un écolier que de l'autre. Ils parlaient sans cesse de dons naturels, de dons de la divinité, et consolaient leurs élèves par les paroles de l'Évangile: « *Personne ne doit* compte de sa vie qu'en proportion des dons qu'il a reçus de la divinité (1). »

Convaincu par les faits que les dispositions intellectuelles et morales de l'homme tiennent primitivement à la nature de son organisation, il trouva la même obscurité dans les auteurs relativement aux signes extérieurs indiquant ces facultés : au lieu de rechercher des signes extérieurs répondant aux facultés différentes du langage, de la musique, de la peinture et des arts mécaniques qu'il avait observés dans ses condisciples, les métaphysiciens ne parlaient que des facultés générales, telles que la perception, la mémoire ou l'imagination, la conception et le jugement; et, quand il tâcha de reconnaître sur la tête les signes extérieurs correspondant à ces facultés générales et de déterminer l'exactitude des doctrines physiologiques établies par les auteurs dont nous avons parlé, en ce qui a rapport au siége de l'esprit, il ne rencontra que perplexités sans fin et des difficultés insurmontables.

Abandonnant donc toute théorie et idée préconçue, Gall se livra entièrement à l'observation de la nature. Ami du

(1) Sur les Fonctions du Cerveau, tome V, page 12, et préface.

docteur Nord, médecin de l'hospice des aliénés à Vienne, il eut de fréquentes occasions de faire des observations sur les maniaques. Il visita les prisons et les écoles, et fut admis à la cour des princes, dans les colléges, dans les cours de justice, et chaque fois qu'il rencontrait un individu remarquable par ses talents, ses vertus ou ses vices, il l'observait et étudiait avec la plus grande attention la conformation de sa tête. C'est ainsi qu'insensiblement il parvint à reconnaître que les facultés intellectuelles sont, jusqu'à un certain point, indiquées par la conformation extérieure de la tête.

Jusqu'alors, on n'avait tenté d'apprécier les fonctions du cerveau qu'en étudiant quelque indication de la physionomie. La réflexion le convainquit que la physiologie devait rester imparfaite tant qu'elle ne s'appuierait pas sur l'anatomie. Ayant eu l'occasion d'observer une femme de cinquante ans, hydrocéphale dès son enfance, et qui, quoique d'une santé débile, possédait un esprit aussi actif et aussi étendu que celui de la plupart des individus de sa classe, le docteur Gall déclara qu'il croyait que la structure du cerveau devait être différente de celle qu'on lui avait supposée jusqu'alors. Tulpius avait également émis cette vérité, en observant un hydrocéphale qui jouissait de ses facultés mentales. Il sentit donc la nécessité de se livrer à de nouvelles recherches anatomiques sur la structure du cerveau. Chaque fois qu'une personne, dont il avait pu observer la tête pendant la vie, venait à mourir, il demandait la permission d'examiner son cerveau, et il parvint à établir comme règle générale, que cet organe, enveloppé de la dure-mère, présentait une forme correspondante à celle du crâne pendant la vie.

La marche graduelle que suivit le docteur Gall dans ses découvertes mérite d'être étudiée avec attention: il ne commença pas, comme beaucoup de personnes l'ont imaginé, par disséquer le cerveau, dans l'espoir d'arriver ainsi à découvrir le

siége des facultés mentales; et, comme d'autres l'ont pensé, il ne traça pas sur le crâne divers compartiments pour leur assigner à chacun une faculté créée d'avance dans son imagination: il observa, au contraire, la coïncidence qui existe entre les dispositions morales et intellectuelles de l'individu et la conformation de sa tête. Il s'assurait ensuite, en enlevant le crâne, que la forme en était indiquée par cette boîte osseuse. Ce ne fut qu'après avoir parfaitement établi ces faits, qu'il en vint à disséquer le cerveau et à jeter de si vives lumières sur l'anatomie de cet organe.

Ce fut à Vienne, en 1786, que Gall donna les premières leçons sur son système. En 1800, le docteur Jean-Gaspard Spurzheim (1) commença à étudier la phrénologie sous la direction de ce grand observateur, aux leçons duquel il assista cette année pour la première fois. En 1804, il s'associa à ses travaux, et depuis lors, non-seulement il enrichit son système de découvertes importantes pour l'anatomie et la physiologie du cerveau, mais il contribua principalement à jeter un grand jour sur les vérités qu'elle enseigne, en formant de leurs observations respectives un intéressant et sublime système de philosophie morale. Si la phrénologie est répandue en Angleterre, c'est à ses ouvrages et à ses efforts personnels qu'on en est redevable.

Au début de ses recherches, Gall n'aperçut pas et ne pouvait apercevoir les résultats immenses auxquels il arriverait, ni les rapports que chaque fait successif, à mesure qu'il les découvrait, pourrait avoir avec l'ensemble d'un système que le temps et l'expérience devaient seuls mettre en lumière. Ayant pesé toutes les circonstances, il proclama hardiment ses idées, sans aucune autre considération que son amour de la vérité. Remarquant, par exemple, que l'intensité du désir de

(1) Né à Longwy, près de Trèves, sur la Moselle, le 31 octobre 1776; mort à Boston aux États-Unis, le 10 novembre 1832.

la propriété coïncidait avec le développement d'une partie du cerveau, il annonça ce fait et appela cet organe *l'organe du vol*, car il s'était convaincu qu'il est proéminent chez les voleurs. Quand il eut découvert que la propension à cacher ses pensées était en rapport avec une autre partie du cerveau, il annonça ce fait comme une vérité isolée et nomma cette partie *l'organe de la ruse*, car il l'avait trouvé très-développé chez les criminels adroits et astucieux. En poursuivant cette voie, il découvrit l'organe de la bienveillance, et successivement tous les autres. Cette manière de procéder n'avait, à coup sûr, rien d'hypothétique, et il avait si peu de disposition à inventer une théorie que, dans ses premiers cours, on lui reprocha de manquer tout à fait d'un ordre systématique; son seul désir semblait être d'établir purement et simplement les faits qu'il recueillait en observant la nature, laissant à l'avenir le soin d'en faire ressortir la valeur et de les appuyer par de nouvelles observations.

En conséquence, aussitôt que l'observation eut constaté un grand nombre de faits et que les fonctions des organes cérébraux eurent été envisagées sous un jour philosophique, un nouveau système de philosophie intellectuelle sembla surgir spontanément du milieu du chaos d'une foule de systèmes erronés.

Quoique les découvertes fussent déjà assez nombreuses, il fut, au premier abord, impossible d'apercevoir les rapports qu'ils pouvaient avoir entre eux, et la doctrine parut, pendant quelque temps, comme un assemblage indigeste de matériaux hétérogènes; le public accueillit par des quolibets l'annonce des organes du vol, de la rixe et de la ruse, et une teinte de ridicule, dont elle s'est difficilement débarrassée, fut jetée sur cette science. A cette époque, la doctrine se présentait comme une espèce de science physiognomonique sans résultat apparent et n'offrant qu'un attrait médiocre aux hommes sérieux. Néan-

moins, après quelques années d'étude et quand la philosophie eut éclairé de son flambeau les faits découverts par l'observation, la phrénologie apparut comme la véritable science de l'esprit humain, et sa haute utilité fut comprise. Bientôt elle prit le rang qui lui était assigné dans les sciences naturelles; elle revêtit un caractère plus digne, et prit un nom plus scientifique; car, comme l'a fort bien dit Middleton : « Aucune vérité ne peut blesser ni entraver les bons effets d'une autre vérité, quelle qu'elle soit; toutes ont une essence commune et se tiennent nécessairement entre elles, de la même manière que les gouttes de pluie qui tombent séparément dans la rivière s'y mêlent, s'y identifient, et accroissent par leur masse la puissance du courant général (1). »

Maintenant que nous avons exposé les principes de la phrénologie et les moyens d'apprécier les vérités qu'elle enseigne, nous réclamons l'attention du lecteur sur un point. Nous avons beaucoup entendu parler d'*antiphrénologues*, et nous demanderons ce qu'on entend par cette dénomination? Veut-on désigner par là ceux qui, comme lord Brougham ou lord Jeffrey, nient que l'esprit, pour sentir et réfléchir, ait besoin d'organes matériels? Nous répondrons que ces personnes doivent être désignées sous la dénomination plus générale d'*antiphysiologistes;* car, comme nous l'avons déjà prouvé, il n'est pas un seul physiologiste en Europe qui ne considère le cerveau comme l'organe de l'esprit, et ses blessures comme pouvant troubler les facultés intellectuelles. Considérera-t-on comme antiphrénologues ceux qui, admettant que le cerveau est l'organe de l'esprit, soutiennent qu'il agit en totalité pour chacune des opérations intellectuelles? Mais, alors, nous les prierons de concilier avec cette théorie le phénomène des rêves, du génie partiel, de l'idiotie partielle, des monomanies; d'ex-

(1) Middleton's *Life of Cicero*. Préf.

pliquer comment il se fait qu'une lésion du cerveau porte atteinte à certaines fonctions intellectuelles, tout en laissant les autres intactes? Comment, enfin, se fait le développement successif des facultés intellectuelles de l'enfance à l'âge mûr? Si, par antiphrénologues, on veut désigner ceux qui admettent que l'esprit manifeste une pluralité de facultés au moyen d'une pluralité d'organes, tout en déniant seulement que les phrénologues soient parvenus à en déterminer le siége, nous leur demanderons s'ils entendent nous contester ces trois propositions fondamentales :

1° Que l'anatomie ne peut, à elle seule, révéler les fonctions d'un organe ;

2° Que la réflexion et les sensations ne suffisent pas pour nous révéler l'existence des organes ;

3° Que les actes moraux et intellectuels sont en raison de certains développements du cerveau.

S'ils nient ces principes, nous leur dirons qu'ils se refusent à l'évidence; mais s'ils les admettent, nous leur demanderons quels sont les rapports qu'ils ont trouvés, par suite de leurs observations, entre les différentes formes du cerveau et les manifestations des actes intellectuels; car, jusqu'à ce qu'ils aient rassemblé des observations qui leur soient propres, ils ne seront pas compétents pour combattre celles des autres. Mais jusqu'à présent, nous l'affirmons hautement, jamais un antiphrénologue n'est venu fournir des faits contradictoires à ceux que nous avons établis. Cette dénomination ne semble donc devoir désigner que ceux qui, comme les Ptolémées au temps de Galilée, se plaisent à nier que la phrénologie soit une vérité, sans connaître suffisamment les principes et les faits sur lesquels elle repose, et qui n'ont d'ailleurs nullement la prétention de nous combattre par des observations ou des idées nouvelles.

COUP D'OEIL GÉNÉRAL

SUR LES FONCTIONS DE LA MOELLE ÉPINIÈRE ET DES NERFS.

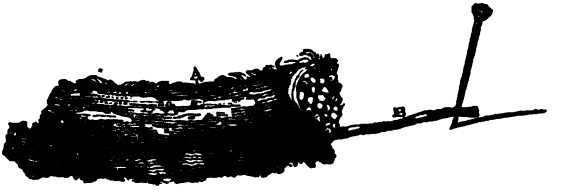
Avant d'entrer dans la discussion des organes cérébraux, il peut être avantageux de donner une idée générale des découvertes de sir Charles Bell sur les diverses fonctions des nerfs. Spurzheim et plusieurs médecins avant lui avaient déjà manifesté l'opinion qu'il devait exister des nerfs particuliers pour la sensibilité et les mouvements; car ils avaient observé que l'une de ces fonctions peut être accidentellement troublée sans que l'autre éprouve le moindre dérangement. Sir Charles Bell a démontré, avec la plus grande évidence, qu'il en était réellement ainsi, et a, par conséquent, établi sur des bases indestructibles un principe de phrénologie déjà annoncé par les sectateurs de cette science, savoir : Que, dans toutes les parties de l'économie animale, un organe spécial est affecté à chacune des fonctions, et que, toutes les fois qu'une fonction est complexe, on peut prédire qu'elle ne peut être exécutée que par des organes également complexes, quand même l'expérience n'aurait pas encore démontré le fait.

Ce que nous allons dire maintenant est tiré de l'ouvrage de sir Charles Bell qui a pour titre : *Anatomie et physiologie du corps humain* (*Anatomy and physiology of the human body*, vol. II, 7e édit., 1829), et, autant que possible, j'ai rapporté les expressions mêmes de l'auteur. Mon but est de donner au lecteur étranger à la science une idée générale des découvertes de ce physiologiste, contenues et dans ses ouvrages et dans les ouvrages périodiques de médecine et de physiologie. J'ai omis les détails dont la connaissance n'est indispensable que pour les médecins; aucun d'eux ne peut se dispenser de lire les ouvrages de sir Charles Bell. Si quelques erreurs se sont

glissées dans les extraits que j'en ai faits, elles ne doivent être attribuées qu'à moi-même; car, quoique j'aie rapporté, autant que je l'ai pu, les expressions de l'auteur, j'ai été obligé d'intervertir considérablement l'ordre de son ouvrage et d'y introduire des idées qui me sont propres.

Un nerf, dit Bell, est un cordon blanc et ferme, formé d'une substance nerveuse et de tissu cellulaire. La substance nerveuse existe en fibres distinctes, liées ensemble par une membrane cellulaire; elles peuvent être comparées à une mèche de cheveux renfermée dans une gaîne formée d'une membrane extrêmement fine.

Figure d'un Nerf.



Cette planche représente un nerf considérablement grossi, formé de filaments distincts. A, nerf enveloppé de ses membranes; B, fibre nerveuse disséquée. Les nerfs varient d'épaisseur, depuis le diamètre le plus petit possible jusqu'à celui de *huit lignes*. Ils sont dispersés dans tout le corps et s'étendent dans toutes les parties qui jouissent de la puissance de sentir et de se mouvoir, ou qui ont des sympathies d'actions avec d'autres parties. Quand un nerf est sain et qu'il jouit de toute l'intégrité de sa sensibilité, sa couleur est d'un blanc opaque, sa consistance est molle et pulpeuse, entre le fluide et le solide, et, si l'on incise le nerf, elle forme hernie. Par la putréfaction, elle prend une couleur verte; elle devient transparente quand le nerf est desséché. Le deutochlorure de

mercure et l'hydrochlorate de soude en solution la durcissent, les alcalis la dissolvent. Chaque fibre nerveuse forme des circonvolutions et s'étend dans les parties non en droite ligne, mais en formant des sinuosités de la même manière qu'un fil de coton qu'on détache d'un bas tricoté; cette disposition donne aux nerfs une élasticité qu'ils n'auraient pas sans cela. Le manque d'exercice donne lieu à une diminution de sécrétion de la matière nerveuse; on remarque en même temps que le nerf devient plus transparent que dans l'état normal.

Rien, jusqu'à présent, ne prouve qu'un fluide pondérable ou impondérable circule dans les nerfs; car il est impossible de considérer les fibrilles qui les composent comme des tubes.

Les nerfs reçoivent des artères et des veines; et le fait que le sang sert à leur nutrition est prouvé par cette circonstance que, chaque fois qu'un membre est privé de sang, les nerfs perdent leur force et leur sensibilité. Si un nerf est partiellement comprimé, de manière à interrompre la libre circulation du sang dans sa texture, il cesse d'agir sur le muscle et de porter les sensations au centre commun; si le cours du sang est rétabli brusquement, on éprouve une sensation douloureuse particulière pendant un certain temps. Ce n'est pas à la compression des tubes du nerf, mais à celle qu'éprouvent les vaisseaux sanguins, qu'il faut attribuer ces phénomènes. Le cerveau, les nerfs des yeux et des oreilles, les nerfs de la sensibilité et du mouvement, sont tous plus ou moins affectés par les changements qu'éprouve la circulation; chaque organe, selon sa fonction particulière, est *diversement* influencé par *la même cause*, c'est-à-dire par l'affluence d'une trop grande quantité de sang, ou par la diminution de la quantité nécessaire.

Un nerf est toujours formé de filaments à fonctions distinctes; mais, jusqu'à présent, il a été de tous points impossible de distinguer ces filaments les uns des autres; les uns

servent à la sensation, les autres aux mouvements musculaires; d'autres, enfin, servent à l'action combinée des muscles dans l'acte de la respiration. Mais les fonctions propres à chacun de ces filaments ne peuvent être découvertes qu'en les poursuivant jusqu'à leur racine, et en les observant dans leurs rapports et surtout à leur origine dans le cerveau et dans la moelle épinière. Leur substance n'offre donc rien de particulier; tous semblent être formés d'une matière molle, pulpeuse, enveloppée d'une membrane cellulaire et contenue dans des tubes de la même membrane qui semblent destinés à conduire les filets de la matière nerveuse du cerveau aux extrémités des muscles et de la peau.

La clef du système nerveux peut être trouvée dans cette simple proposition, que : chaque filament ou fibre nerveuse est doué d'une sensibilité particulière, indépendante de celle qui concourt à former le même faisceau, et qu'elle continue à conserver cette sensibilité propre dans toute son étendue. Les différents filaments n'exercent aucune influence les uns sur les autres, car la fibre la plus ténue d'un nerf de la sensibilité peut accompagner la fibre la plus ténue d'un nerf du mouvement, et chacune vient apporter aux parties dans lesquelles elle se distribue, sa part d'influence indépendante de celle qui lui est accolée.

Certains nerfs sont destinés à la sensibilité, mais il en est d'autres, aussi parfaitement et aussi délicatement conformés, qui ne sont nullement sensibles. La sensibilité d'un nerf résulte de ce qu'il est formé d'une certaine partie du cerveau douée de cette propriété. Si on comprime le globe de l'œil, les téguments extérieurs ressentent de la douleur; mais la rétine n'en éprouve aucune, et les traits de feu qui apparaissent devant l'œil indiquent seuls son action. Dans l'opération de la cataracte par abaissement, l'aiguille qu'on introduit dans l'œil transperce nécessairement la rétine, et pourtant elle n'y fait

naître aucune sensation douloureuse; seulement le malade croit apercevoir quelques étincelles de feu. Le même phénomène a lieu pour les nerfs de l'audition, du goût, et enfin pour ceux de tous les organes des sens externes. La sensation que ces nerfs éprouvent tire son caractère des parties du cerveau avec lesquelles ils sont en rapport par leurs racines; il en existe qui n'ont aucun rapport avec les impressions extérieures. Certains nerfs n'ont d'autre destination que de régler les mouvements musculaires : ceux-ci sont destinés à transmettre la volonté, et nullement à rapporter au cerveau les sensations extérieures; aussi ne sont-ils doués que d'une sensibilité spéciale, et incapables de transmettre la douleur. Chacun de ces nerfs jouit, sans aucun doute, d'une exquise sensibilité pour les fonctions qui lui sont assignées; il peut être le lien qui unit deux organes d'une étroite sympathie et la cause qui les fait agir à l'unisson; toutefois, on peut l'irriter ou le déchirer sans qu'il transmette au cerveau aucune impression; car il n'est pas en rapport avec les parties de cet organe destinées à produire l'impression générale de la douleur, de la chaleur, du froid, de la vision ou de l'audition. La partie du cerveau avec laquelle il est en rapport ne sert à la production d'aucune perception.

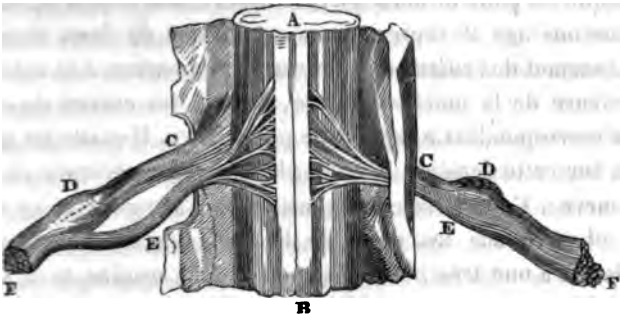
Au confluent des filaments nerveux on aperçoit de petits gonflements rougeâtres qui ont reçu le nom de ganglions (*Voy.* la planche de la pag. 89, lettre D). Ces ganglions ressemblent par leur forme à ces élévations circulaires qu'on voit sur des tubes de paille ou sur les bambous; mais les ganglions ne sont point disposés à des intervalles égaux sur les nerfs comme ces gonflements. Les ganglions sont disposés d'une manière régulière dans tout le corps, et dans les animaux vertébrés ils forment une série d'élévations de chaque côté de la moelle épinière. Un nerf communique avec eux, c'est le grand sympathique. D'autres ganglions existent encore dans la tête, au col, dans les cavités thorachique et abdominale; mais ils sont

irréguliers dans leur forme et par leur position. La couleur des ganglions diffère de celle des nerfs; elle est plus rouge à cause du plus grand nombre de vaisseaux sanguins qu'ils reçoivent : la substance qui les forme semble être identique à celle du cerveau.

Lorsque l'on suit le trajet des nerfs du mouvement, on trouve qu'avant de pénétrer dans les muscles, ils s'envoient mutuellement des rameaux et forment une sorte de *lacis* inextricable qu'on a nommé *plexus*. Un plexus est d'autant plus compliqué que le nombre des muscles auxquels il doit fournir des rameaux nerveux est plus considérable et qu'il est formé d'une plus grande variété de nerfs de diverses fonctions. Les filaments nerveux qui viennent s'épanouir à la peau et qui ne sont destinés qu'aux sensations, se répandent irrégulièrement vers leur destination sans former de plexus. A mesure qu'on s'élève dans l'échelle des êtres organisés, depuis les nageoires du poisson jusqu'au bras de l'homme, les plexus nerveux deviennent de plus en plus complexes en raison de la variété ou de l'étendue des mouvements qui doivent être exécutés par les membres. C'est par l'entre-croisement des filaments que les muscles agissent de manière à former des mouvements combinés.

Diverses colonnes de matières nerveuses concourent à former la *moelle épinière* (A B, page 89). Chacune de ces parties latérales est formée de trois colonnes, une pour les mouvements volontaires, une pour la sensibilité, une pour l'acte de la respiration, de sorte que la moelle épinière est formée de six colonnes intimement unies, mais ayant des fonctions différentes et dont la réunion forme ce qu'on appelle la moelle allongée. Les colonnes antérieures des deux divisions latérales de la moelle sont destinées au mouvement, les colonnes postérieures à la sensibilité, et les moyennes président à l'acte de la respiration. Les deux premières s'étendent jusque dans

le cerveau et viennent se perdre dans sa substance, car leurs fonctions les mettent en rapport direct avec le centre commun (*sensorium commune*). Les dernières, au contraire, ne dépassent point la moelle allongée, leurs fonctions étant indépendantes de la volonté et s'exécutant, par conséquent, sans le contrôle du cerveau et en dehors de sa sphère d'action.



A B. Moelle épinière vue dans sa partie intérieure. La séparation des parties latérales est marquée par la ligne qui s'étend entre A et B.

Le cordon nerveux C naît des colonnes postérieures et fournit des nerfs de la sensibilité. Le gonflement D est un ganglion. Le cordon nerveux E naît des colonnes latérales antérieures et fournit des nerfs du mouvement; il n'a point de ganglions. Ces deux cordons s'unissent plus tard (lettre F) et marchent vers leur destination réunis par la même gaîne.

Sir Charles Bell, après avoir frappé un lapin d'un coup sec derrière les oreilles, de manière à le priver de sa sensibilité par la commotion, met à découvert la moelle épinière. En irritant les racines postérieures des nerfs, on n'aperçoit aucun mouvement dans aucune des parties du tissu musculaire; mais, en irritant les racines antérieures, on aperçoit, chaque fois que

l'instrument les touche, un mouvement correspondant des muscles dans lesquels le nerf se distribue.

Ces expériences prouvent que les différentes racines et les différentes colonnes dans lesquelles ces racines prennent naissance ont à remplir des fonctions différentes et que les notions tirées de l'anatomie sont exactes.

Cet auteur a fait encore plusieurs expériences intéressantes sur la cinquième paire de nerfs qui naît du cerveau. Dans la planche I de son ouvrage il représente ce nerf formé de deux racines, l'une sortant des *cuisses* du cerveau correspondant à la colonne antérieure de la moelle épinière, l'autre des *cuisses* du cervelet correspondant à sa colonne postérieure. Il existe un ganglion sur cette dernière branche; la branche antérieure en est dépourvue. Cette circonstance est aussi d'accord avec ce que l'on observe sur les nerfs de l'épine. Ces deux branches s'unissent à une très-petite distance de leur origine et se distribuent dans toutes les parties de la tête et de la face. Sir Charles Bell considère ce nerf comme le plus élevé de ceux qui donnent le mouvement et la sensibilité. Pour prouver cette opinion, il coupa transversalement sur un âne la branche postérieure de ce nerf ou celle qui est pourvue d'un ganglion, et la sensibilité des parties auxquelles elle se distribue fut entièrement détruite; ensuite, il découvrit la branche antérieure de la cinquième paire à sa racine, et au moment même l'animal fut tué en irritant ce nerf; les muscles des mâchoires se contractèrent et elles se fermèrent avec bruit. Si on divise la racine de ce nerf sur un animal vivant, la mâchoire tombe par le relâchement des muscles. Ainsi donc ses fonctions ne peuvent plus être mises en doute, il est tout à la fois nerf du mouvement et de la sensibilité; et l'opinion de ceux qui pensaient que le nerf de la cinquième paire était pour la tête ce que les nerfs de la moelle sont pour les autres parties du corps, se trouve pleinement confirmée.

Les muscles ont donc deux nerfs, et ce fait n'avait pas été prévu avant les expériences de sir Charles Bell, parce que ces deux sortes de nerfs sont contenus dans la même gaîne; mais chaque fois que ces différents nerfs, comme cela a lieu à la tête, marchent dans des gaînes séparées, on voit qu'un nerf moteur et un nerf de la sensibilité viennent se distribuer dans les fibres musculaires. Il faut en conclure que les branches des nerfs spinaux qui vont aux muscles sont formées de filaments sensitifs et de filaments moteurs. Les nerfs du tact ou des sensations qui se distribuent à la peau diffèrent des uns et des autres.

On avait d'abord supposé que les fonctions des nerfs qui viennent se distribuer dans les muscles, consistent seulement à transmettre la volonté et à exciter l'action du muscle; mais cette théorie dénotait une connaissance incomplète de l'action du système musculaire; car avant que la volonté puisse les mettre en jeu, le cerveau doit avoir la conscience de l'état dans lequel le muscle se trouve.

Quand nous admettons que les différents états d'un muscle doivent être estimés ou perçus pour qu'ils soient convenablement soumis à la volonté, la question suivante se présente : Un nerf, chargé de transmettre le mandat de la volonté, peut-il, tout à la fois, rapporter une impression rétrograde du muscle vers le cerveau? Si les faits anatomiques n'établissaient pas le contraire, la raison seule suffirait pour faire comprendre que le même filament nerveux ne peut en même temps servir à transmettre la volonté d'agir du cerveau vers le muscle et porter, par une vibration opposée et dans le même instant, vers le cerveau, l'impression de l'état actuel de ce muscle.

Sir Charles Bell a prouvé que pour qu'un muscle jouisse de toute sa puissance, il doit posséder deux branches nerveuses de nature différente, de manière à former une espèce de cercle entre ce muscle et le centre commun. Un de ces filaments ou

nerf simple transmet l'influence de la volonté vers le muscle et ne possède pas la puissance de rapporter l'impression au cerveau. Un autre nerf, agissant comme nerf de la sensibilité, est chargé de cette fonction, et d'avertir le cerveau de l'état actuel du muscle. Celui-ci n'est donc pour rien dans la contraction musculaire, et ne peut la produire quelle que soit l'irritation à laquelle il est soumis.

Il existe quatre nerfs prenant leur origine d'un ordre de colonnes de la moelle, qui ne servent, ni pour les sensations, ni pour les mouvements volontaires. Des expériences ont prouvé que ces nerfs sont chargés d'imprimer les mouvements qui ont rapport à l'acte de la respiration. Les mouvements respiratoires sont de deux espèces, savoir : les mouvements instinctifs ou involontaires, et ceux qui dépendent de la volonté. Nous n'avons pas la conscience de l'état alternatif de mouvement et de repos qui caractérise la respiration de l'animal pendant le sommeil ; l'expérience a prouvé que cette fonction des muscles s'exécute en dehors de l'action du cerveau. Mais, d'un autre côté, on sait que l'acte de la respiration est quelquefois un acte de la volonté, destiné à accomplir quelqu'autre fonction, telle, par exemple, que de flairer ou de parler. Sir Charles Bell estime que c'est cette opération composée des organes de la respiration qui rend nécessaire l'état complexe des nerfs respiratoires. Le concours des nerfs de différents systèmes était donc nécessaire à l'accomplissement d'une fonction qui, au premier abord, paraît être si simple.

Si on coupe la branche de la cinquième paire qui se distribue aux lèvres d'un âne, on prive ces parties de leur sensibilité ; de sorte que quand l'animal porte la bouche vers le sol pour y chercher sa nourriture, il n'est pas averti par le tact de sa présence, et, par conséquent, ne cherche pas à brouter. Si, au contraire, on coupe la portion dure de la septième paire qui se distribue également aux lèvres, l'animal reste doué de

la faculté de reconnaître la présence de l'herbe, mais il ne peut parvenir à la brouter, par suite de la perte du mouvement musculaire détruit en conséquence de la section de ce nerf. Ainsi donc, nous voyons que dans l'action de brouter, de même que pour saisir un corps avec la main, c'est la sensibilité qui préside à l'action et que deux espèces de nerfs sont nécessaires à cet acte si simple.

Après ces expériences sur les nerfs de la sensibilité et du mouvement, la question qui avait si longtemps occupé sir Charles Bell, relativement aux innombrables entre-croisements des nerfs de la face, du col et de la poitrine, devenait d'une solution facile. Ces nerfs sont les agents de puissances distinctes, et leur combinaison dans les muscles est en raison des fonctions qu'ils doivent accomplir.

A mesure que les animaux s'élèvent dans l'échelle des êtres, ils sont doués de nouveaux organes, et, avec ces nouveaux organes, de nouvelles fonctions leur sont attribuées. On conçoit qu'il faut également des nerfs plus nombreux pour la sensibilité et le mouvement.

Sir Charles Bell remarque que nous connaissons maintenant l'usage de tous les nerfs du corps, excepté de la sixième paire qui semble destinée à servir de point d'union avec un système de nerfs tout à fait différent qu'on a jusqu'à présent désigné sous le nom de nerf grand sympathique ou nerf ganglionaire; nous connaissons si peu de choses relativement à ce nerf, qu'on ne doit pas être surpris si jusqu'à présent on n'a pu découvrir rien de satisfaisant relativement à la liaison qui existe entre lui et le nerf de la sixième paire.

PRINCIPES

DE PHRÉNOLOGIE.

Dans l'Introduction, nous avons démontré que les physiologistes admettent, en général, que le cerveau est l'organe de l'intelligence, mais que deux obstacles ont concouru à retarder la découverte des usages de ses différentes parties. En premier lieu, l'anatomie seule ne peut révéler les fonctions vitales d'aucun organe, car personne, en disséquant le nerf optique, par exemple, ne pourrait reconnaître qu'il sert essentiellement à la vision, pas plus qu'en disséquant la langue, on ne pourrait découvrir qu'elle est l'organe du goût. Les anatomistes ne pouvaient donc pas arriver, par la simple inspection des parties, à découvrir les fonctions des différentes parties du cerveau ; en second lieu, l'esprit n'a pas la conscience des organes qui servent à son action, et les instruments matériels, au moyen desquels, dans cette vie, il accomplit sa mission et communique avec le monde extérieur, ne pouvaient être découverts par la réflexion sur soi-même.

Les phrénologues comparent les développements du cerveau avec la manifestation des puissances mentales, pour arriver à découvrir ses fonctions et celles des organes de l'intellect.

Ce mode d'investigation a été adopté en conséquence de la découverte que Gall fit, par hasard, que certaines facultés intellectuelles étaient d'autant plus actives que certaines portions du cerveau étaient plus volumineuses, et *vice versâ*, sans tenir compte des recherches des anatomistes et des métaphysiciens, mais conformément aux principes d'une sage induction.

Aucune recherche ne peut faire connaître la substance ou l'essence de l'esprit, ni apprendre si l'esprit détermine la forme des organes, ou si ce sont les organes qui déterminent la constitution de l'esprit. Si l'anatomie des organes ne révèle pas leurs fonctions, et si la réflexion ou la conscience ne suffit pas pour nous faire comprendre la nature des liens qui unissent l'esprit à la matière, il n'existe aucun moyen d'arriver, sur ces points, à des conclusions philosophiques, et les hypothèses qu'on pourrait former peuvent plaire à l'imagination sans pour cela satisfaire l'entendement. M. Stewart observe, avec raison, « que les idées métaphysiques que nous pouvons nous être formées de la nature du corps ou de l'esprit, et des causes efficientes de leurs phénomènes, n'ont aucune connexion nécessaire avec nos recherches sur les lois qui président à ces phénomènes. Deux disciples de Newton, par exemple, peuvent, tout en s'entendant parfaitement sur les lois de la physique, différer d'opinion sur la question de savoir si la cause de la gravitation est matérielle ou immatérielle. L'essentiel est qu'ils admettent ce fait général, que les corps tendent à se rapprocher sous l'empire d'une loi d'attraction variant en raison du carré de la distance. De même, dans l'étude de l'esprit humain, nous arrivons, par un examen attentif de ses phénomènes, à des conclusions qui n'ont aucune connexion nécessaire avec nos opinions concernant sa *nature* et son *essence* (1). La phrénologie fait connaître les facultés de l'esprit

(1) Elements, vol. 1er. Introd.

humain, les organes au moyen desquels elles se manifestent, et l'influence que ces organes exercent sur ces manifestations; mais nous ne pouvons pas arriver à prédire les actions qui en seront la conséquence.

Un organe mental est un instrument matériel au moyen duquel, dans cette vie, l'esprit manifeste une de ses facultés. Les découvertes de Gall nous peignent le cerveau comme formé d'un assemblage de ces mêmes organes, et, dans l'Introduction, nous avons fourni les raisons qui rendent cette proposition assez probable pour justifier les recherches qui tendent à en démontrer l'évidence. Pour pouvoir comparer les facultés mentales avec les divers développements des organes cérébraux, il est nécessaire de démontrer que les qualités morales des individus peuvent être déterminées pendant la vie.

En conséquence, examinons d'abord s'il est possible de *reconnaître les dispositions morales et les talents*. En ce qui a rapport aux sentiments, tous ceux qui ont étudié l'esprit humain ont observé que tel individu est naturellement avare, tel autre cruel, tel autre bienveillant, ou vain, ou orgueilleux, et que l'on s'habitue à considérer ces dispositions individuelles comme naturelles, uniformes et permanentes. On n'a jamais pensé qu'un homme, par un effort de sa volonté, puisse totalement changer sa nature, ou que le naturel ait si peu de puissance, que telle personne puisse être généreuse un jour et avare le lendemain; que celle qui est aujourd'hui affaissée sous le poids de la honte et de l'humiliation puisse se montrer le lendemain orgueilleuse et confiante en elle-même; que telle personne puisse être un jour sourde à la voix de la censure ou de la renommée, qui, la veille, était tremblante au moindre souffle capable de ternir sa réputation. On ne considérera pas non plus ces dispositions comme dépendantes les unes des autres et inséparables, car on a souvent reconnu que la possession de l'une n'indiquait pas nécessairement l'existence des autres.

Ainsi, dans leurs rapports individuels, les hommes ont coutume de modifier leur conduite selon les connaissances qu'ils ont acquises sur les dispositions ou le caractère de celui dont ils veulent capter la bienveillance. L'homme avide sera dirigé dans ses actions par un motif d'intérêt personnel, l'homme bienveillant aura un but plus noble et tendra plus à être utile aux autres qu'à lui-même; l'orgueilleux et le vaniteux seront mus par leur caractère spécial. On parlera donc au premier de son intérêt personnel, au second du plaisir de faire du bien, au troisième de la nécessité de conserver sa dignité, au quatrième de l'honneur qui lui reviendra de telle ou telle action.

Quant aux dons intellectuels, celui qui a entendu les chants de Catalani ou de Malibran ne niera pas que ces célèbres cantatrices ne dussent posséder au plus haut degré la faculté des tons. Quiconque a entendu la haute éloquence du général Foy ne peut douter qu'il n'ait possédé un grand développement de l'idéalité; les écrits du docteur Thomas Brown décèlent un grand talent analytique et descriptif. En voyant les œuvres admirables des mécaniciens, des mathématiciens, des poëtes, des peintres et des sculpteurs, qui pourrait mettre en doute que ceux dont les noms brillent au premier rang n'aient pas dû avoir des qualités spéciales auxquelles ils doivent d'avoir excellé dans les sciences les lettres, ou les arts? D'un autre côté, on rencontre tous les jours des individus chez lesquels les facultés intellectuelles sont tout à fait nulles. Ainsi donc, les difficultés qui s'opposent à ce que l'on détermine l'existence des talents particuliers en constatant leur degré d'énergie ne sont pas insurmontables, surtout si ces facultés sont éminentes; car on a dû d'abord étudier les cas les plus saillants, et les observateurs qui se sont guidés sur les principes ont pu prononcer, sans hésiter et sans risquer de compromettre leur réputation de sagacité. Aucun d'eux, par exemple, n'aura voulu faire un musicien d'un individu qu'ils auront trouvé incapable de faire la

distinction entre un bruit discordant et le son le plus mélodieux, dans l'idée que le *génie de la musique peut être acquis par l'habitude et une étude approfondie*(1).

Ils ne placeront pas dans une position difficile, exigeant une grande pénétration et beaucoup de sagacité, des individus dont l'intelligence obtuse peut à peine lier deux idées. Personne non plus n'a jamais soutenu qu'un homme d'une capacité médiocre pût devenir un homme de génie, quelques efforts qu'il fît d'ailleurs.

Ces observateurs avaient aussi, sans aucun doute, constaté que les facultés se développent successivement, que l'enfant ne possède pas les facultés intellectuelles de l'adulte, et que tel individu, lourd et stupide en apparence à l'âge de dix ans, a pu devenir un homme de génie, quand, dans un âge plus avancé, ses forces intellectuelles ont atteint leur apogée. Mais personne n'a jamais pu s'imaginer ou soutenir, avec quelque apparence de raison, que chaque enfant, par l'étude et l'éducation, peut devenir un homme de génie s'il n'y est disposé par son organisation. De tout temps on a observé, à la vérité, que l'éducation fortifie les organes, mais jamais elle n'a pu donner une énergie remarquable aux capacités que la nature a créées faibles. Qui pourrait, sans se couvrir de ridicule, assurer que, par une bonne éducation, il convertira un idiot en un penseur profond? D'un autre côté, on a observé de tout temps que chaque fois que la nature a doué un individu d'une grande capacité quelle qu'elle soit, elle ne manque jamais d'exercer une influence puissante sur le caractère que cet individu déploie pendant toute sa vie, quelques efforts qu'on fasse d'ailleurs pour dompter ou modifier son énergie. Toutes les fois que la nature a conféré à une personne des facultés qui constituent le génie, elle manifestera de bonne heure, et en dépit de tous les

(1) Dugald Stewart.

24 036

obstacles qu'on lui opposera, sa supériorité native. La vie des poëtes, des peintres et des artistes de tous les siècles témoigne de la vérité de ces observations.

Un homme, il est vrai, peut, pendant un certain temps, se livrer à certaines actions et même suivre une ligne de conduite tout à fait identique en apparence à celle d'un autre individu, quoique par des motifs tout à fait différents. Mais très-peu d'hommes peuvent dissimuler pendant toute leur vie et acquérir l'art de tromper d'une manière assez adroite et assez habituelle pour que les personnes à même de les observer ne finissent par découvrir leur caractère véritable; ou s'il existe des personnes qui possèdent ce pouvoir de dissimulation, il forme le caractère principal de leur constitution morale; et ce pouvoir, comme nous le démontrerons plus tard, se décèle par une protubérance qui lui est propre. En outre, on doit observer que c'est seulement en ce qui concerne les *propensions* et les *sentiments* de notre nature, que le déploiement de qualités mensongères est possible. Quant aux actes qui concernent les facultés *réflectives* ou *acquisitives*, leur simulation est tout à fait impraticable. Aucun homme ne peut écrire d'une manière logique ni développer un principe profondément abstrait, s'il ne possède pas de hautes facultés réflectives. Aucun homme ne sera musicien-compositeur s'il n'est doué de la faculté des tons; nul ne sera poëte s'il ne possède un grand développement de l'idéalité. Enfin, quiconque parvient à une haute renommée comme artiste, possède nécessairement les facultés indispensables au genre qui le distingue de la foule.

Ces opinions sont depuis longtemps comprises par les hommes intelligents, non par suite de déductions logiques ou d'investigations métaphysiques, mais par la simple observation des faits qui se présentent sans cesse à leurs yeux. Les médecins sont surtout favorablement placés pour étudier les traits les plus cachés du caractère humain; chaque jour, comme l'a

remarqué Gall, ils sont forcés d'entrer dans les secrets des affaires et des relations des familles; et l'homme, au moment où il lutte contre la mort, est fort peu capable de cacher son caractère. En outre, de combien de sentiments privés les médecins ne doivent-ils pas être informés, car l'homme a plus ou moins de tendance à prendre pour ami et pour conseiller celui qu'il considère comme spécialement chargé de veiller à son salut et à celui de sa famille. Et peut-il être un ami plus vrai et mieux fait pour sympathiser avec les faiblesses de l'humanité que l'homme qui sans cesse étudie les plus profonds replis de l'âme. Gall et Spurzheim étaient médecins.

Je crois donc, de tout ce que je viens de dire, pouvoir conclure que le premier point en discussion est parfaitement établi en faveur de la phrénologie; savoir : qu'il est possible, en observant, avec une attention soutenue et un esprit éclairé, les actes de l'homme, de parvenir à connaître son véritable caractère, l'étendue et la force des qualités intellectuelles qu'il possède. Comme cette science est fondée sur la comparaison de la manifestation de ces facultés avec le développement du cerveau, nous allons maintenant examiner la seconde question, savoir : S'il est possible, en général, de reconnaître *la forme réelle du cerveau* par l'examen des parties externes de la tête.

DU CERVEAU, DU CERVELET ET DU CRANE.

L'anatomie du cerveau a été minutieusement décrite par Gall et Spurzheim dans leur ouvrage sur l'anatomie et la physiologie du système nerveux. Néanmoins, quoiqu'il soit extrêmement avantageux à la pratique de la phrénologie de connaître parfaitement cet organe, son étude approfondie n'est pas d'une connaissance indispensable. Une description géné-

rale peut suffire aux lecteurs non médecins. Les sujets convenables pour l'observation sont les individus qui jouissent d'une bonne santé et qui n'ont pas dépassé la période moyenne de la vie.

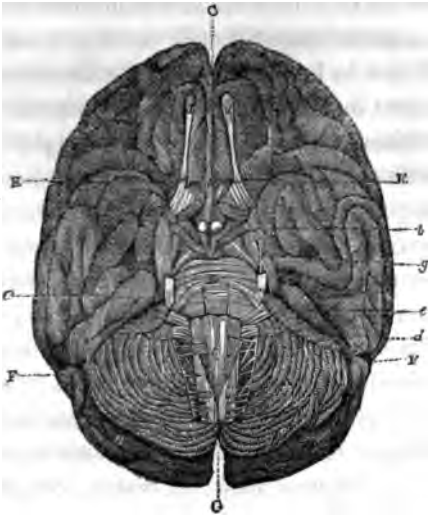
Le cerveau, mis à découvert de sa membrane extérieure (la dure-mère), est représenté par les figures 1 et 2 copiées des planches de Spurzheim; et la description qui les accompagne n'est pas destinée à les faire connaître anatomiquement, mais seulement à en donner une idée aux lecteurs qui n'ont pas eu l'occasion d'observer le cerveau dans l'état naturel.

FIGURE 1. — PARTIE SUPÉRIEURE DU CERVEAU.

La figure 1re représente la partie supérieure du cerveau privée de ses membranes; la voûte du crâne a été enlevée au moyen d'une section horizontale. La lettre A indique le front. La ligne entre A et B divise les deux hémisphères de l'un et de l'autre côté. Une membrane solide formée par la dure-mère, représentée à la page 103, s'insinue entre les deux hémisphères, mais seulement jusqu'aux deux tiers de la fente qui les divise. Au-dessous de la faux, ces deux hémisphères sont

unis par des fibres nerveuses qui s'entre-croisent pour former ce que les anatomistes appellent le corps calleux. Sir Charles Bell dit que « Chaque fois que nous examinons une des parties du cerveau, nous trouvons que la partie correspondante est tout à fait semblable; cela a lieu pour toutes les parties du cerveau indistinctement (1), et si nous cherchons des preuves anatomiques, nous devons admettre que comme les nerfs sont doubles, ainsi que les organes des sens, le cerveau doit l'être également. Ainsi donc chaque sensation qui lui est apportée, arrive dans ces deux parties à la fois, et les opérations de l'intelligence doivent préalablement s'exécuter à la fois dans les deux portions latérales. »

FIGURE 2. — PARTIE INFÉRIEURE DU CERVEAU.



(1) Cette assertion de sir Ch. Bell ne nous paraît pas rigoureusement exacte. Sans doute les parties droite et gauche du cerveau offrent des dispositions semblables, mais la *symétrie* n'est pas toujours parfaite dans toute la rigueur du mot. Il en est à peu près de même pour le cerveau que pour les vaisseaux sanguins des membres droits et gauches.

Les lignes irrégulières qu'on voit sur cette figure sont des circonvolutions cérébrales, formant des enfoncements qui descendent de 1/2 pouce à 1 pouce de profondeur. Quand il se forme des amas aqueux dans les parties internes de cet organe, ces circonvolutions s'effacent et le cerveau présente une surface plus ou moins lisse dans une assez grande étendue. Les portions du cerveau que l'on voit dans cette figure sont toutes formées extérieurement d'une substance grise dont nous parlerons plus tard.

La figure 2 représente la base du cerveau telle qu'elle se présente lorsqu'on l'a extraite du crâne. La partie supérieure est celle qui correspond au front. Les anatomistes, pour en faciliter la description, divisent le cerveau en trois lobes qu'ils appellent antérieur, moyen et postérieur; les parties placées au-devant d'une ligne verticale tirée entre E et E forment les lobes antérieurs; celles placées entre EE et FF forment le lobe moyen; en arrière de FF est le lobe postérieur. Les circonvolutions que l'on voit en avant de EE reposent sur les portions osseuses qui forment les voûtes orbitaires : les deux lobes du cervelet (qui sont distincts du cerveau avec lequel elles ont des connexions) sont désignés par les lettres AA. Leur surface présente des circonvolutions différentes, par leur grandeur et leur aspect, de celles qu'on observe sur le cerveau. L'espèce de cordon épais ou de racine marquée C, qui naît de la base du cerveau, est le commencement de la moelle allongée, qui s'étend dans la colonne vertébrale et remplit sa cavité. Jadis le cerveau était considéré par quelques-uns comme formé par la moelle épinière, par d'autres la moelle n'était considérée que comme le prolongement du cerveau; mais, en réalité, ces deux organes ont seulement des rapports intimes, sans pour cela procéder l'un de l'autre. Les mots de racines et de branches sont donc des abus de langage.

Les petits filaments ronds que l'on voit naître des deux côtés de la moelle allongée et près de la base du cerveau sont des

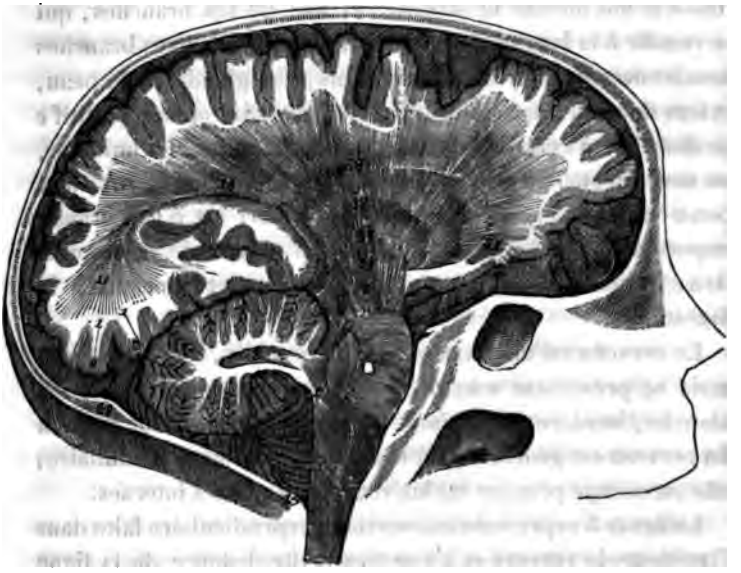
nerfs de la sensibilité et du mouvement, quelques-uns sont destinés aux organes des sens, d'autres vont à la peau et aux muscles de la tête et d'autres parties plus éloignées. Le cordon allongé et plat, marqué *aa*, qui s'étend à la surface du lobe antérieur, est le nerf olfactif ou de l'odorat, se dirigeant vers le nez. Le nerf arrondi et gros 4 4, que l'on voit près de la racine du premier, est le nerf optique ou de la vision se rendant à l'œil. Celui marqué *b* est le nerf moteur destiné aux muscles du globe de l'œil. Un peu en arrière, la cinquième paire *c* semble sortir de la protubérance D, nommé pont de Varole; c'est un nerf volumineux, composé, divisé en trois branches qui vont se ramifier dans presque toutes les parties de la tête, de la face et de la mâchoire supérieure. Ce nerf est tout à la fois moteur et sensitif, et une de ses branches, qui se ramifie à la langue, forme le nerf du goût. D'autres branches nombreuses se distribuent aux dents, aux glandes, à la peau, et leur donnent la sensibilité. La septième paire ou nerf auditif *e* se distribue à l'oreille interne et sert à l'audition. La huitième, ou nerf pneumo-gastrique *d*, fournit des filets au larynx, aux poumons, au cœur et à l'estomac; ce nerf est d'une grande importance pour les phénomènes de la voix et de la respiration; il influence les mouvements du cœur et concourt à la digestion.

Le cerveau est une masse de matière molle, non homogène, mais se présentant sous diverses apparences; une partie est blanche, incolore, d'un tissu fibreux ou strié. Cette portion du cerveau est généralement nommée la substance médullaire; elle en occupe presque exclusivement les parties internes.

La figure 3 représente une section perpendiculaire faite dans l'intérieur du cerveau et à une très-petite distance de la ligne médiane et le divisant depuis les circonvolutions supérieures jusqu'à sa base où se trouve la moelle allongée. Les parties les plus ombrées de la section forment les circonvolutions de la

surface externe, les autres parties s'aperçoivent dans la section La portion marquée S est le cervelet. Les parties les plu claires et qui forment des radiations, sont la surface médul laire ou fibreuse. La moelle allongée est indiquée par le lettres *bc*, *ee*. La partie *b* est la protubérance annulaire (méso céphale ou pont de Varole); les lettres *ee* indiquent un de corps restiforme; la lettre *c* indique un des corps pyramidaux De la lettre *g*, qui indique une des *cuisses* du cerveau, le fibres cérébrales qui ont passé sous le pont de Varole, s'étendent vers les circonvolutions, comme l'indiquent les nombres 34, 35, 37 et 38.

FIG. 3. SECTION DU CRANE ET DU CERVEAU.



Dans les figures 1 et 2, et aussi dans les régions ombrées de la figure 3, on aperçoit la substance corticale. Cette sub-

stance est grise et n'a pas d'apparence fibreuse ; on l'a encore nommée *cendrée* à cause de sa couleur. Le nom de *corticale* lui vient parce qu'elle recouvre le cerveau absolument comme une écorce dans toute sa partie extérieure. La substance corticale ne se confond pas graduellement avec la substance médullaire ; au contraire, la ligne de séparation est parfaitement tranchée, comme on peut le voir sur la planche 3. Cette substance semble contenir une plus grande quantité de vaisseaux sanguins que la médullaire. Le crâne ne contient point de substance adipeuse (graisse), qu'on trouve dans toutes les autres parties du corps.

La substance externe ou corticale du cerveau est disposée, comme nous l'avons vu, de manière à former des circonvolutions. Ces circonvolutions paraissent destinées à augmenter l'étendue de la superficie du cerveau sans occasionner une augmentation de volume ; on trouve une disposition analogue dans l'œil de l'aigle et du faucon, où la rétine ne forme pas une simple surface concave et unie, comme dans l'homme et les quadrupèdes, mais présente des replis qui semblent destinés à rendre la vue plus intense en augmentant de beaucoup l'étendue de la surface destinée à recevoir les rayons lumineux. Ces circonvolutions de la substance cérébrale indiquent donc évidemment que l'étendue de la surface joue un grand rôle dans l'intensité de ses fonctions. Chez quelques animaux, on ne rencontre point de circonvolutions ; elles augmentent à mesure qu'on s'élève dans l'échelle des êtres ; « et comme l'homme est supérieur à tous les autres animaux, les circonvolutions de son cerveau sont nombreuses, et les enfoncements qu'elles forment très-profonds : ainsi donc, chez lui, la masse de la substance grise et l'étendue de la surface qu'elle recouvre est incomparablement plus étendue que chez toutes les autres créatures (1). »

(1) Bell's Anatomy, tome II, page 386.

Le poids du cerveau diffère beaucoup, selon les individu. Selon Meckel, le poids du cerveau d'un enfant nouveau-né e: d'environ dix onces. A cette époque, sa consistance est moll et pulpeuse, et on ne peut pas encore y distinguer des fibres mais insensiblement elles deviennent de plus en plus apparen tes, à mesure que l'individu arrive à l'âge adulte. La périod du développement et de l'accroissement complet du cervea varie chez les différents individus. Il est rarement complet avar l'âge de vingt ans, et quelquefois même, selon Gall, il ne l'e: pas encore avant quarante(1). Pendant la période de l'âge mûr on n'observe aucun changement dans le cerveau; mais, à l'ap proche de la vieillesse, comme toutes les autres parties d corps, son volume diminue; les circonvolutions perdent de leu plénitude, elles se présentent ridées, flasques et moins intimemen unies qu'auparavant, et les anfractuosités paraissent élargies Le poids du cerveau d'un adulte, y compris le cervelet, etc. est, en général, d'environ trois livres, cinq onces et demie(2) mais quelquefois il est beaucoup plus pesant : celui de Cuvier par exemple, pesait trois livres, dix onces, quatre gros e demi (3).

La matière corticale s'étend sur toutes les parties supé

(1) Sur les fonctions du cerveau, tome Ier, page 192. Le Dr Vimont estim que dans l'homme le développement complet du crâne a lieu entre 25 e 30 ans.

(2) Meckel, Anatomie traduite par Jourdan et Breschet, tome II, 619, 632, 682.

(3) Journal de la Société phrénologique de Paris, tome II, n° 5. L'autopsie de Cuvier eut lieu le 15 mai 1832, en présence de MM. Orfila, Duméril, Dupuytren, Allard, Biett, Valenciennes, Laurillard, Rousseau, Andra neveu et Bérard. On reconnut que la supériorité de volume de la masse encéphalique dépendait presque exclusivement des lobes cérébraux, principalement des parties antérieures et supérieures; le cervelet, etc., n'avait qu'un développement ordinaire. M. Bérard assura au Dr Froissac, rédacteur du *Journal phrénologique*, qu'aucune des personnes présentes à l'autopsie ne se souvenait d'avoir vu un cerveau aussi plissé, des circonvolutions aussi nombreuses et aussi pressées, des anfractuosités si profondes.

rieures, latérales et inférieures du cerveau. La substance médullaire ou blanche est située sous la corticale, et, dans quelques parties, ces deux substances se combinent entre elles d'une manière intime. Les fibres médullaires s'étendent des circonvolutions d'un des côtés du cerveau aux circonvolutions de l'autre : au moyen de ces fibres (qui s'élèvent du corps calleux, des commissures antérieures et postérieures), les deux hémisphères, et, par conséquent, les organes de chacun des côtés du cerveau, communiquent entre eux et peuvent agir simultanément. « Si la substance corticale n'était pas un organe important, » dit sir Charles Bell, « les commissures ou les nerfs, formant un système distinct, arriveraient et se termineraient dans un tissu insignifiant ; mais si nous les considérons comme les commissures *i e*, formant le lien qui unit les deux côtés correspondant du grand organe de l'esprit, nous découvrons alors avec quel soin la nature a uni les deux portions latérales de l'organe pour en faire un tout plus parfait (1).

Il est une question importante; c'est celle de savoir si les substances médullaire et corticale ont des fonctions qui leur sont particulières, relativement à la manifestation des sentiments de l'esprit. L'opinion la plus généralement admise est que la matière corticale est essentiellement destinée aux actes intellectuels, et que la matière médullaire est un appareil de communication, au moyen duquel les différents organes sont liés de manière à agir simultanément, et à propager leur influence dans toutes les parties du corps. Gall et Spurzheim attachaient une grande importance aux circonvolutions et considéraient leur volume, leur profondeur et leur nombre comme exerçant une grande influence sur les manifestations mentales. Cependant rien ne prouve qu'ils aient considéré la substance grise comme formant exclusivement les organes de l'esprit:

(1) Anatomie, passage déjà cité.

« Gall et moi, » dit Spurzheim, « supposons que chaque appareil de nerfs est composé de deux substances particulières, la substance pulpeuse et fibreuse, et que l'une et l'autre sont nécessaires pour former un instrument capable d'accomplir une fonction complète (1). »

Les organes renfermant cet appareil supposé de communication, s'étendent de la surface du cerveau à la moelle allongée : chaque organe a été comparé à un cône dont la pointe se dirige vers la moelle allongée et dont la base repose dans le cerveau. En raison du diamètre de l'organe à la surface interne du crâne, le nombre et l'épaisseur des fibres qu'il contient est plus ou moins considérable. Cela est prouvé, du reste, par les rapports constants qui existent entre le volume du lobe antérieur du cerveau consacré à l'intelligence et celui des corps pyramidaux (*c*. fig. 3, pag. 106), desquels les racines s'étendent, comme cela peut être prouvé anatomiquement, pour venir se déployer dans les circonvolutions du lobe antérieur; cela peut se prouver encore par les rapports qui existent entre l'épaisseur du renflement postérieur, ou *cuisse du cerveau* (*g*. fig. 3, pag. 106), et le volume des lobes postérieur et moyen du cerveau. Cependant je ne me sers de la comparaison d'un cône que pour rendre mon idée plus facile à saisir, et non dans la prétention de donner une description technique de la figure réelle des organes, car il n'est pas possible de tracer les points de démarcation qui les séparent les uns des autres, comme cela devrait être si la comparaison pouvait être prise à la lettre.

L'opinion de Gall et de Spurzheim était que le volume des circonvolutions est d'une grande importance relativement à la puissance des facultés mentales, et cette opinion est partagée par tous les physiologistes.

(1) *Anatomie du cerveau*, page 10.

Depuis longtemps Sœmmering avait remarqué que dans les premiers mois de l'existence du fœtus, il n'y a nulle trace de cette organisation compliquée ni des circonvolutions du cerveau si remarquables chez l'adulte; selon ce savant anatomiste, c'est seulement vers le sixième ou le septième mois de la gestation que les circonvolutions apparaissent. Dès ce moment, elles vont en augmentant de nombre et de volume avec une rapidité qui se ralentit vers l'âge de la puberté. Dans cet accroissement progressif des circonvolutions, nous avons la contre-partie bien marquée du développement graduel des facultés mentales, de l'état de nullité presque absolue dans lequel elle se trouve chez le fœtus pendant la plus grande période de la vie intra-utérine jusqu'au développement complet de l'esprit chez l'adulte.

De même que, chez l'homme, l'esprit se développe en raison directe du développement de la surface du cerveau dans les différentes périodes de la vie, ainsi, chez les animaux, l'intelligence est plus ou moins parfaite en raison du nombre et de la profondeur des circonvolutions cérébrales. On a anciennement objecté à la phrénologie que quelques animaux dont le cerveau est volumineux étaient doués de moins d'intelligence que d'autres dont le cerveau est très-petit; mais si même la comparaison des cerveaux d'animaux d'espèces différentes pouvait être rigoureusement admise, il suffirait, pour toute réponse, de dire que les parties du cerveau qui sont développées dans ces cas ne sont pas les mêmes chez ces animaux; on pourrait encore opposer ces faits établis par Desmoulins et Magendie, que, dans les recherches nombreuses qu'ils ont faites sur le cerveau de la plus grande partie des animaux mammifères, ils ont trouvé un rapport presque constant entre l'étendue de la surface du cerveau de chaque genre et la somme d'intelligence déployée par eux. Quand on remarque des différences sur ces points, on peut être certain qu'on en trouvera

relativement aux fonctions intellectuelles, non-seulement dans les différents genres, mais aussi dans les différentes espèces d'un même genre, et de plus, dans les différents individus d'une même espèce.

Le professeur Tiedemann de Heidelberg, dans son ouvrage sur l'anatomie du cerveau des singes et de quelques autres animaux, a parfaitement tracé et décrit la diminution progressive et la disparition finale des circonvolutions du cerveau dans les mammifères, depuis le singe jusqu'aux rongeurs; et selon Desmoulins (pag. 602) cette progression correspond exactement avec la diminution de l'intelligence. Il existe une différence frappante entre les singes du vieux monde et ceux du nouveau : plusieurs des premiers sont susceptibles d'éducation et peuvent être employés utilement, tandis que les derniers ne sont susceptibles d'aucune éducation et ne montrent guère plus d'intelligence que l'écureuil; cette différence correspond à celle qu'on remarque dans les circonvolutions cérébrales de ces animaux. Chez quelques chiens, spécialement les chiens de chasse, les circonvolutions sont presque aussi nombreuses et aussi profondes que celles des espèces de singes les plus élevées, tandis que dans les races canines moins intelligentes et chez les loups, elles ont un degré de développement beaucoup moindre. Il n'est personne qui n'ait été frappé de l'extrême différence qui existe entre les chiens et les chats, relativement à la docilité; une différence aussi frappante se reproduit dans le nombre et la profondeur des circonvolutions que présente leur cerveau; cette différence est telle que Desmoulins estime que les circonvolutions, chez le chien, surpassent six ou huit fois celles qu'on remarque chez le chat. Ce défaut de circonvolutions du chat s'observe dans la famille tout entière à laquelle il appartient. La race féline, qui comprend le chat, le lion, le tigre, la panthère et autres animaux de même nature, est également remarquable par l'uniformité

que l'on observe dans le nombre et la disposition des circonvolutions cérébrales, et il n'est aucune famille d'animaux dont les espèces ont plus de similitude d'instinct que ceux de cette famille dans laquelle la destructivité et la sécrétivité se montrent à un si haut degré.

Il n'est aucun observateur qui n'ait remarqué que les différences du caractère moral sont beaucoup plus tranchées et beaucoup plus fréquentes chez l'homme que chez les animaux en général; il est rare, par exemple, qu'une brebis diffère beaucoup d'une autre brebis, qu'une vache montre des dispositions contraires à celles inhérentes à son espèce. Ce fait peut être considéré comme fournissant une présomption en faveur de l'idée que les divers caractères dépendent des variétés qu'on observe dans les circonvolutions; car presque tous les physiologistes ont observé que le cerveau de l'homme varie relativement au nombre et à la profondeur des circonvolutions bien plus que celui de toutes les autres espèces (1).

On a remarqué que, chez la plupart des idiots, le nombre et la profondeur des circonvolutions est moins considérable, sinon des deux côtés, du moins d'un seul. Dans la manie chronique, on trouve également les circonvolutions plus ou moins effacées et séparées les unes des autres par l'épaississement maladif des lames de la pie-mère qui les tapisse. Dans ces cas comme dans ceux d'imbécillité congéniale, l'épaisseur de la lame corticale est beaucoup moindre, tandis que dans la manie aiguë, au contraire, son épaisseur reste la même et paraît considérablement injectée; dans la vieillesse, les circonvolutions s'affaissent.

Une grande partie de la pulpe du cerveau est privée de sensibilité; on peut le percer, l'inciser, sans que le sujet soumis à l'expé-

(1) Vicq d'Azyr, *Mém. de Paris*, 1793. p. 512. Meckel, *Anatomie*, etc. Vol. 2, p. 646. — Wenzel, *De penitiori structurâ cerebri*, p. 23. — Mayo, *Physiology*.

rience en ait la conscience. Sir Charles Bell rapporte que dans un cas il enfonça le doigt à une grande profondeur dans la substance d'un des lobes antérieurs sans que le malade, très-sensible d'ailleurs, se soit plaint d'autre chose, si ce n'est de la douleur qu'il éprouvait aux téguments. Bien loin de croire que les portions insensibles du cerveau soient celles qui président aux fonctions les moins élevées (car chaque partie a son usage), sir Charles Bell soutient que de leur défaut de sensibilité même il faut conclure qu'elles sont destinées à l'accomplissement des fonctions les plus nobles, c'est-à-dire qu'elles président aux actes intellectuels. La différence immense qui sépare les fonctions d'une partie destinée à recevoir les impressions de celles qui élaborent la pensée, est d'accord avec la sensibilité de certaines parties, et son absence complète dans d'autres.

Le cerveau reçoit, toutes choses égales d'ailleurs, une quantité de sang beaucoup plus considérable que tous les autres organes. Selon Haller, elle équivaut à un cinquième de toute la masse qui part du cœur; Monro ne l'estime qu'à un dixième.

Les deux côtés du cerveau et du cervelet reçoivent des artères distinctes qui leur apportent le sang qui leur est destiné, mais les sinus ou canaux destinés à rapporter vers le cœur celui qui a servi à leur nutrition, leur sont communs.

Le cervelet est formé, en apparence, de la même matière nerveuse que le cerveau, et présente comme lui une substance corticale et une substance médullaire; mais il en diffère par sa forme et la disposition des substances qui le composent. Dans la figure 3, page 106, on voit le cervelet en partie divisé (entre S et 48), et en partie intact. Le cervelet est séparé du cerveau par une forte membrane appelée la tente du cervelet. Chez les animaux sauteurs tels que le tigre et le chat, la tente du cervelet est ossifiée (1). En conséquence ses fibres tirent leur ori-

(1) Richerand croit que le but de cette disposition est de prévenir la

gine de cette partie de la moelle allongée nommée les corps restiformes, qui fournit encore divers organes destinés aux propensités ; ainsi donc le cerveau et le cervelet, quoique séparés par la tente, ont entre eux d'intimes connexions par l'intermédiaire de la moelle allongée, avec laquelle ils communiquent.

La *moelle allongée* est quelquefois considérée comme une des trois grandes divisions de l'encéphale; elle est effectivement la partie d'où la matière fibreuse du cerveau et du cervelet semble tirer son origine; elle forme comme le chapiteau de la moelle épinière.

DES TÉGUMENTS DU CERVEAU.

Le cerveau est formé avant que les os, qui lui servent d'enveloppe, ne le soient : on le voit primitivement environné de fortes membranes, et c'est entre les lames de la membrane la plus extérieure que les points d'ossification commencent à apparaître; elle n'est ordinairement complète que vers la neuvième année.

Pendant la vie, le cerveau est embrassé dans toute sa périphérie par une membrane mince, transparente, appelée la pie-mère, qui s'introduit dans ses circonvolutions et sert d'enveloppe aux vaisseaux qui pénètrent dans ses parties intérieures. Immédiatement au-dessus de la pie-mère, on voit deux lames d'une membrane encore plus mince, comparable, par sa ténuité, à une toile d'araignée, et qu'on a nommée

secousse que l'encéphale pourrait éprouver pendant le saut; mais le docteur Vimont combat cette opinion par la remarque que plusieurs espèces d'animaux sauteurs, tels que l'écureuil et le singe, n'ont pas cette membrane ossifiée; tandis que d'un autre côté elle est osseuse chez certains animaux dont les mouvements sont lents et lourds, tels que le blaireau, etc. Vimont, *Traité de phrénologie humaine et comparée*, t. I, p. 63.

arachnoïde; elle couvre la surface du cerveau d'une manière uniforme, sans pénétrer dans ses replis. Les deux lames de cette membrane sécrètent un fluide séreux qui prévient leur adhésion. La dure-mère est une membrane mince mais solide, opaque, qui tapisse la surface interne du crâne, à laquelle elle adhère fortement, et qui recouvre la surface extérieure du cerveau au-dessus des membranes précitées. Dans l'état normal, sa sensibilité est nulle; on peut la piquer sans causer la moindre douleur.

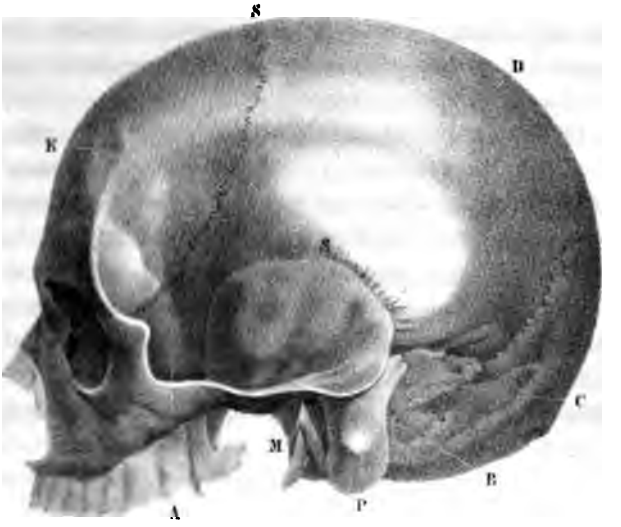
Le cerveau, enveloppé de ses membranes, remplit exactement la boîte du crâne ; de sorte qu'un modèle en plâtre, formé en versant la matière dans l'intérieur du crâne, rend exactement la forme du cerveau enveloppé de ses membranes.

Le crâne n'est pas une barrière renfermant le cerveau dans des limites infranchissables; il lui fournit seulement une enveloppe solide, susceptible de se modifier et de se mouler, pour ainsi dire, d'après son volume et son accroissement (1). Petit au moment de la naissance, il s'agrandit à mesure que le cerveau se développe; sa forme extérieure se modifie également d'après les modifications qu'éprouve la forme de l'encéphale : elle reste stationnaire lorsque l'accroissement est complet, pour diminuer quand la décrépitude ou les maladies vienneut diminuer le volume de l'organe qu'il contient (2). Les os du crâne sont constamment soumis à un travail de nutrition et d'absorption; de sorte que si la substance cérébrale, par son accroissement, vient presser contre ses parois, les particules nouvelles s'arrangent selon le besoin d'extension ; de telle manière que la forme extérieure du crâne traduit toujours exactement celle du cerveau. Quand il se forme dans la tête des

(1) Pour vous faire une idée exacte de la manière admirable dont le crâne protége le cerveau, voyez *the Phrenological Journal*, VIII, 332.

(2) On trouvera, dans *the Phrenological Journal*, plusieurs observations de rétrécissement du crâne.

Page 102.



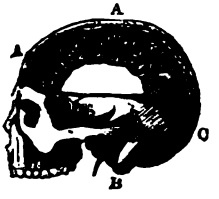
A *Os Sphenoïde ou Basilaire vu d'un côté*
B *Os Temporal*
C *Os Occipital.*
D *Os Pariétal*
E. *Os Frontal*
M. *Meat auditif externe, ou ouverture externe de l'oreille*
P. *Apophyse Mastoïde où s'attache le muscle Sterno Mastoïdien.*
S S *Sutures qui unissent les os du Crâne.*

PUBLI
LIBRARY
WILR PUBLICATIONS

collections aqueuses, les parois du crâne cèdent également à la pression qu'elles exercent, et il peut ainsi acquérir un développement énorme.

Le crâne est formé de huit os ; ce sont : le frontal, formé de la réunion de deux portions d'os qui, quelquefois, restent séparées ; il forme le front ; les deux pariétaux, formant la plus grande partie des parois latérales et supérieures du crâne ; les deux temporaux, qui rayonnent autour des oreilles ; le sphénoïde, situé à la partie antérieure de la région basilaire ; l'occipital, situé à la partie postérieure du crâne, immédiatement au-dessus de la nuque ; et l'ethmoïde, situé à sa base, au-dessus et en arrière du nez. Les lignes de jonction de ces os sont appelées sutures et forment, pour la plupart, une sorte d'engrenage. Les principales sont : la sagittale, qui unit les deux pariétaux au sommet de la tête ; la suture coronale, qui unit le frontal aux pariétaux ; la suture lambdoïde, qui unit ces derniers à l'occipital et qui tire son nom de sa ressemblance avec la lettre grecque λ ; la suture frontale, qui unit les deux portions du coronal ; et enfin la temporale, appelée encore *squammeuse*, qui unit les temporaux aux pariétaux et s'étend au sphénoïde et à l'occipital.

La figure ci-dessous représente un crâne dont les parties latérales ont été sciées jusqu'à la hauteur du plancher de l'orbite, de manière à ne laisser qu'une lame étroite à la partie supérieure. A A est l'arcade supérieure formée par le crâne ; elle est représentée ici plus épaisse que dans l'état naturel, afin de faire voir le diploé. La plus grande partie du crâne est formée de deux lames qu'on désigne par le nom de *table interne* et *table externe*. Elles sont séparées par une substance spongieuse, formée de cellules osseuses et qu'on appelle le *diploé*. La substance que l'on aperçoit dans l'arcade formée



par la lame du crâne qui a été conservée, et sur laquelle on aperçoit des lignes qui indiquent le trajet des vaisseaux qui la parcourent, est la membrane qui sépare les deux hémisphères du cerveau. Elle est un repli de la dure-mère; on l'appelle la *faux du cerveau*, à cause de sa forme. Elle reçoit une grande quantité de vaisseaux sanguins, et donne passage à une grande partie du sang qui retourne du cerveau vers le cœur. Ces vaisseaux viennent s'ouvrir dans un canal qu'elle forme tout le long de la ligne que parcourt son attache supérieure au crâne. Le cours du sang dans ce canal a lieu du front en arrière et en bas. Les deux hémisphères du cerveau sont complétement séparés dans toute l'étendue que laisse entrevoir la coupe qui a été faite. En bas, on aperçoit un espace vide; la commissure, ou la réunion des fibres qui unissent les deux hémisphères et qu'on appelle le corps calleux, se trouve vers le bas de cet espace. Le cervelet est situé dans l'espace marqué B C, et dans la partie du crâne qui n'a pas été ouverte. Lorsque la membrane est arrivée au point C, elle se porte à droite et à gauche et s'étend en avant, de manière à séparer le cervelet du cerveau, ce dernier reposant au-dessus de ce repli, et le cervelet se trouve au-dessous. La lettre B indique l'apophyse mastoïde, saillie osseuse à laquelle vient s'attacher le muscle sterno-mastoïdien; elle se trouve immédiatement au-dessous de l'ouverture externe de l'oreille, et n'a aucune connexion avec le cerveau.

Comme le diploé, excepté dans les parties mentionnées ci-dessous, est d'une épaisseur presque égale partout, il s'ensuit que les deux tables du crâne sont presque parallèles l'une à l'autre. Cette disposition se voit dans la section représentée sur la figure , page 106. A la vérité, la table interne laisse apercevoir quelques légères empreintes, formées par des vaisseaux sanguins, des glandes, etc., qui n'apparaissent pas sur la table externe; mais ces parties sont très-petites et n'ont aucune

importance relativement à la phrénologie. Quand le parallélisme cesse d'être rigoureux, il ne s'en faut jamais que d'un dixième ou d'un huitième de pouce, selon l'âge et l'état de la santé de l'individu. La différence dans le développement d'un organe, de sa plus grande largeur à son plus petit volume, est souvent, pour certains organes des sentiments et des propensités, d'un pouce et plus, et d'un quart de pouce pour les organes de l'intelligence, qui sont naturellement beaucoup plus petits que les autres (1).

La portion écailleuse de l'os temporal est beaucoup plus mince que les autres parties du crâne; mais, comme cette disposition existe sur toutes les têtes indistinctement, elle ne peut être une source d'erreurs pour le phrénologue. En outre, le crâne est toujours plus épais au centre de la base de l'os frontal et à la ligne transverse de l'occipital (fig. 3, p. 106), et très-mince à la partie de l'os frontal qui forme les voûtes orbitaires, de même qu'au centre des fosses occipitales. Gall a remarqué que le crâne de certains individus d'un esprit lourd et stupide est quelquefois fort épais. Le Dr Vimont a observé la même disposition chez les personnes d'une constitution athlétique et chez les peuplades sauvages.

Les téguments qui couvrent les parties externes du crâne adhèrent fortement à sa surface, et leur épaisseur est si uniformément la même qu'ils n'apportent aucun obstacle à l'appréciation de sa conformation; les tempes et l'occiput sont les seules parties où les téguments ont plus d'épaisseur : les phrénologues doivent tenir compte de ce fait dans leurs observations. On voit qu'il n'existe nul obstacle important à ce que la forme extérieure du cerveau puisse être parfaitement appréciée sur une personne vivante.

Ce point de doctrine a été souvent combattu par les adver-

(1) « Jamais je n'ai prétendu distinguer des modifications peu prononcées des formes du crâne ou de legères nuances de caractère. » Gall, tom. 3, p. 41.

saires de la phrénologie, mais il est appuyé par tous les anatomistes. Magendie, dans son *Journal de Physiologie*, dit que « la seule manière d'estimer le volume du cerveau, chez une personne vivante, est de *mesurer les dimensions du crâne*. Tous les autres moyens, même celui proposé par Camper, sont incertains. »

Sir Charles Bell observe aussi que les os de la tête sont moulés sur le cerveau, et que les diverses formes qu'ils affectent répondent aux développements de cet organe (1). Le docteur Gordon dit également, dans le n° 49 de la *Revue d'Édimbourg* : « Nous acquiesçons implicitement, pour le moment, à la proposition (admise par les physiologistes longtemps avant Gall et Spurzheim) qu'il existe, dans le plus grand nombre des cas, un rapport général entre la dimension du crâne et le volume du cerveau; qu'une tête volumineuse contient un cerveau très-fort, et qu'une petite tête ne peut en contenir qu'un petit (page 246). »

Il est cependant des circonstances dans lesquelles il n'est pas possible de découvrir la forme du cerveau en examinant le crâne; c'est dans les cas de maladie et dans la vieillesse, Pendant une maladie, le crâne peut s'étendre ou diminuer de volume par des causes autres que des changements du cerveau; dans l'âge avancé, la table interne du crâne peut s'affaisser, tandis que la table externe conserve sa forme primitive. Dans ce cas, l'état réel du cerveau ne peut être apprécié d'après les apparences que présente le crâne (2).

(1) *Bell's Anatomy*. Sir Charles Bell ajoute ensuite : « Le crâne est certainement adapté à la forme du cerveau ; mais il est une question plus importante que les crânologistes ont oubliée : « La forme du cerveau est elle adap- « tée à la forme que la tête devra avoir? » Il est difficile de comprendre l'importance de cette question. Le crâne, dans toutes les périodes de la vie, subit les modifications que le cerveau éprouve et s'accroît avec lui ou s'affaisse quand la décrépitude diminue son volume. »

(2) Selon Gall, le crâne des vieillards est en général plus épais, plus léger

Il existe quelques parties de la base du crâne, dans les régions moyenne et postérieure, dont le développement ne peut être apprécié durant la vie, et dont les fonctions dans les parties correspondantes du cerveau ne sont pas encore connues. Par analogie, et d'après quelques faits pathologiques, on a supposé qu'elles étaient le siége des organes des sensations de la faim, de la soif, du chaud, du froid, et de quelques autres affections mentales pour lesquelles aucun organe n'a été découvert jusqu'à présent; mais leur existence n'ayant pas été démontrée à l'évidence, on ne peut que former des conjectures et se livrer à de nouvelles recherches.

Les sutures interrompent le parallélisme absolu des tables du crâne, mais leur position est connue, et une seule, *la suture lambdoïde*, qui passe sur l'organe de la concentrativité, présente quelques difficultés pour les commençants; chez quelques sujets, elle donne lieu à une saillie osseuse dans cette partie, qui peut être prise pour une proéminence de l'organe de la concentrativité; mais, dans ce cas, la saillie purement osseuse est, en général, saillante et irrégulière, tandis que la protubérance est large, régulière et arrondie. Les sutures sagittale et frontale, qui s'étendent longitudinalement de la partie postérieure et du sommet de la tête jusqu'à la racine du nez, forment quelquefois une ligne saillante, qu'on pourrait prendre pour un

et plus spongieux que celui des jeunes gens et des adultes; mais le Dr Vimont pense que si le fait peut être admis comme règle générale, il est néanmoins nécessaire de faire, relativement à ce point, des recherches ultérieures. (Gall, III, 50. Vimont, I, 288.) Quelquefois, dans l'extrême vieillesse, des portions de la table externe et du diploé sont absorbées et non renouvelées, de sorte que, dans plusieurs de ses parties, le crâne devient très-mince et transparent. Il existe un crâne de cette espèce dans la collection de la Société phrénologique, et Gall en possédait plusieurs. (Gall, III, 53; et Journ. phrénol., VII, 28.) Le fait se trouve encore consigné dans un ouvrage intitulé *Anatomia senilis* publié en 1799. Selon Tenon, le crâne perd deux cinquièmes de son poids chez le vieillard. (*Mémoires de l'Institut de France*, 6me année.)

développement des organes de la bienveillance, de la vénération, de la fermeté et de l'estime de soi. On peut cependant facilement distinguer la suture, à cause de son étroitesse, des protubérances, qui sont plus larges, plus saillantes et arrondies. Les anatomistes nomment *apophyses* certaines saillies osseuses; les apophyses mastoïdes des os temporaux (B, figure de la page 117) sont deux saillies de cette espèce que l'on voit immédiatement derrière les oreilles; elles servent à l'attache de différents muscles; elles peuvent être prises quelquefois pour la saillie que forme l'organe de la combativité, quand il est proéminent. Elles ne sont cependant que deux éminences purement osseuses que l'on rencontre sur toutes les têtes et qui n'indiquent nul développement du cerveau. Une autre apophyse, appelée par les anatomistes *apophyse épineuse de l'occipital*, doit aussi être connue; sa position est indiquée par la lettre C, sur la figure de la page 117.

Il existe une portion du crâne dont la configuration extérieure n'indique pas toujours exactement l'état du cerveau sous-jacent, et qui a donné lieu à quelques objections. A la partie inférieure de l'os frontal, immédiatement au-dessus de la racine du nez, le parallélisme des deux tables osseuses est quelquefois dérangé par l'existence d'une petite cavité nommée *sinus frontal*. Le sinus frontal est indiqué par la portion fortement ombrée qu'on voit sur la figure ci-contre.

Quelquefois cette cavité est plus large, quelquefois elle est plus étroite que celle qui est figurée ici; elle est formée par l'écartement des deux tables osseuses; le plus souvent c'est l'externe qui alors forme une saillie, tandis que la table interne reste en place : de manière que la surface extérieure du crâne n'indiquant pas, dans ces cas, l'état de développement de la portion sous-jacente du cerveau, quelques personnes en

ont conclu que les sinus frontaux formaient une objection insurmontable contre la phrénologie en général, en jetant une telle incertitude sur nos moyens d'observation qu'elle en détruit complétement la valeur. D'autres opposants moins exagérés bornent leurs objections aux organes qui se trouvent sous les écartements des lames osseuses.

La première de ces objections est évidemment insoutenable; car même si l'existence des sinus était un obstacle insurmontable à l'appréciation du plus ou moins de développement des organes qui sont situés au-dessous d'eux, il est évident que, dans les cas ordinaires, il n'en masquerait qu'un petit nombre; savoir : ceux de la forme, de l'étendue, de la pesanteur, de l'individualité et de la localité, et que toutes les indications externes des autres, au nombre de trente à trente et une, resteraient appréciables.

Pour donner une juste idée de la valeur de cette objection, en ce qui a rapport aux organes qu'elle concerne spécialement, nous ferons ici quelques observations : 1° Au-dessous de douze à quatorze ans, les sinus, quand ils existent, s'étendent rarement jusqu'à la hauteur du lobe antérieur du cerveau; 2° dans l'adulte ils atteignent fréquemment la hauteur que nous avons indiquée ci-dessus (1), et 3° chez le vieillard et dans les maladies telles que l'idiotie chronique et la manie, ils acquièrent

(1) Ce fait n'est pas d'accord avec ce que nous avons dit dans la première édition de notre ouvrage, d'après des observations qui nous avaient été communiquées par un de nos amis de Paris, qui, dans le cours de plusieurs mois entièrement employés à des recherches anatomiques, n'avait jamais rencontré les sinus frontaux, excepté chez des sujets avancés en âge et dans les cas de maladie; mais en ouvrant le crâne pour l'étude de l'anatomie, la suture se fait presque toujours horizontalement vers le milieu du front et au-dessus des organes des tons, des temps, et de l'éventualité. Dans tous les cas cités par notre ami, cette méthode avait été employée; et comme les sinus frontaux s'étendent rarement aussi haut, il ne les avait pas rencontrés et ne pouvait pas les rencontrer. En faisant des sections verticales, dans le but d'étudier les sinus, il les a depuis rencontrés beaucoup plus souvent.

souvent une très-grande extension due à la diminution du volume du cerveau que la table interne suit en s'affaissant, tandis que la table externe reste dans sa position primitive. Le premier cas ne présente aucune objection, car alors le sinus n'est pas assez élevé pour empêcher l'observateur d'apprécier le degré de développement des organes; le troisième cas a rapport à des maladies qui sont, en général, en dehors des observations phrénologiques, ainsi notre attention ne peut s'exercer que dans ceux de la deuxième classe. En ce qui les concerne, l'objection se tire de ce qu'un grand développement de ces portions du cerveau ou celui des sinus frontaux présentent des apparences tellement identiques, que nous ne pouvons les distinguer assez bien les unes des autres pour présenter des observations concluantes.

Nous répondrons à cela : 1° Que nous devons distinguer entre la possibilité de découvrir la fonction d'un organe et celle d'appliquer d'une manière pratique cette découverte à *tous* les cas de manière à pouvoir toujours prédire exactement le degré de puissance de chacune des facultés mentales chez tous les individus. En général, le sinus ne s'étend pas à une assez grande hauteur pour atteindre la base du cerveau, avant l'âge de 12 ou 14 ans, et, avant cette époque, l'individualité est un des organes les plus actifs du cerveau. Si donc dans les enfants chez lesquels le sinus n'existe pas, cette faculté est remarquablement forte, quand cette région de la tête est proéminente, et faible quand elle est aplatie, nous pourrons prouver l'existence de la fonction, quoique, dans la suite, elle devienne plus difficile à établir. Les sinus se développent et apportent, jusqu'à un certain point, des difficultés à l'application pratique de nos connaissances. Aussi, les phrénologues reconnaissent qu'il est difficile de déterminer alors le degré exact de développement des organes qui se trouvent immédiatement au-dessus de la racine du nez, excepté dans les cas

extrêmes, alors que le sinus lui-même ne pourrait former qu'une fraction dans la différence entre un très-grand développement et l'absence absolue. L'objection qui suit ne peut s'appliquer qu'à une série de cas, s'il existe une cavité ou dépression dans une partie de la surface externe du crâne correspondant à la position des organes en question, et que le sinus n'existe pas ; alors l'organe doit nécessairement être d'autant moins développé que la dépression est plus marquée. Si, en même temps qu'une semblable conformation externe se remarque, le sinus existe, circonstance qui a rarement lieu, mais que nous admettrons pour faire une large part aux opposants, elle doit, dans ce cas, résulter de ce que la table interne s'est affaissée sans que la table externe ait suivi son mouvement, et alors le défaut de développement de l'organe est plus grand encore que ne l'indique la conformation extérieure ; la fonction intellectuelle s'exercera avec une faiblesse qui devra être au moins égale à celle indiquée par la conformation extérieure du crâne. En conséquence, dans les cas de cette espèce, la saillie du sinus ne peut pas induire en erreur. Le seul cas dans lequel elle puisse embarrasser l'observateur est celui où la table extérieure du crâne forme une saillie indépendante d'un développement de la partie correspondante du cerveau. Si chez les jeunes sujets, lorsque le sinus n'existe pas encore, et chez les adultes lorsque la dépression existe, il est possible de reconnaître le degré de développement de l'organe, quels arguments pourra-t-on tirer, en bonne logique, de ce que, dans certains cas, chez l'adulte, la proéminence du crâne n'indiquera pas exactement la forme de la portion cérébrale sous-jacente? Pourra-t-on en conclure que ses fonctions ne sont pas connues? Non, sans doute; car elles ont été observées dans des circonstances qui n'admettent point d'objection; on aura seulement reconnu une vérité, c'est que, chez l'adulte, lorsque le développement extérieur de cette région de la tête

ne sera pas accompagné d'une énergie correspondante des fonctions des organes sous-jacents, *la saillie du crâne doit être attribuée au développement des sinus frontaux.*

En outre, l'habitude d'observer rendra possible de distinguer, dans le plus grand nombre de cas, la saillie formée par les sinus frontaux de celle indiquant le développement des organes : dans le premier cas, l'élévation est plus brusque et plus saillante; dans le second, elle est arrondie et suit mieux la position des organes, telle qu'elle est indiquée sur les bustes phrénologiques.

Si donc les hommes, en général, manifestent leurs capacités naturelles par leurs actions, et si, chez les personnes saines qui n'ont pas dépassé la période moyenne de leur existence, la forme du cerveau peut être appréciée par l'observation de la conformation extérieure du crâne, il s'ensuit que les facultés et le degré de développement du cerveau qui leur correspond peuvent être étudiés sur l'homme vivant.

APPLICATION PRATIQUE DES PRINCIPES DE LA PHRÉNOLOGIE.

Nous avons déjà dit que le cerveau est formé par deux hémisphères semblables par leurs formes et destinés à accomplir des fonctions correspondantes; il existe, en conséquence, deux organes pour chacune des fonctions, un dans chaque hémisphère. Chaque organe, renfermant son appareil de communication supposé, s'étend de la moelle allongée ou du sommet de la moelle épinière à la surface du cerveau ou du cervelet. Chacun, à l'exception des idiots, possède la totalité de ces organes plus ou moins développés. Ceux de ces organes qui sont situés immédiatement sur les côtés de la ligne médiane qui sépare les deux hémisphères, sont réunis en un seul dans

les indications des bustes explicatifs. Pour éviter les circonlocutions, le mot *organe* sera employé au singulier pour indiquer les différentes facultés; mais on devra se souvenir qu'ils sont doubles.

Le cerveau n'est pas divisé par des lignes correspondant à celles qu'on voit tracées sur les bustes; mais les saillies qu'on observe sur le crâne, quand elles sont extraordinairement proéminentes ou déficientes, les figurent assez exactement; cependant il ne faut pas s'imaginer que les angles qui indiquent la séparation des organes sur les bustes puissent être aperçus sur le crâne; on induit que chaque portion du cerveau forme un organe séparé, de ce que son volume, toutes choses égales d'ailleurs, est toujours la mesure de l'énergie avec laquelle s'exerce la faculté intellectuelle qui lui correspond.

Si donc le volume d'un organe indique sa puissance, on doit d'abord étudier le volume du cerveau en général, pour juger s'il a le développement nécessaire à l'accomplissement des fonctions intellectuelles dans leur mesure ordinaire; car, comme nous l'avons déjà dit, s'il est trop petit, l'idiotisme en est la conséquence inévitable. On doit, en second lieu, s'assurer des proportions relatives de ses différentes parties, afin de déterminer quelles sont celles dont la puissance est la plus grande.

Il est nécessaire de commencer par observer les cas les plus saillants, particulièrement lorsqu'on cherche à distinguer les organes en particulier, dans les différents lobes. Le volume du lobe extérieur est la mesure de l'intelligence. Il est facile de distinguer dans le cerveau et de noter sur le vivant la position et le développement des organes de la constructivité et de la bienveillance; quelquefois la partie inférieure du lobe frontal, qui renferme les organes de la perception, est la plus proéminente; cette disposition est indiquée par l'espace qui, de la constructivité s'étend le plus avant vers la base : quelquefois

la partie supérieure, où gisent les facultés réflectives, est la plus largement développée; dans ces cas, le crâne est plus proéminent dans sa région supérieure; quelquefois les deux régions sont également développées. Les commençants ne doivent jamais s'écarter de cette manière d'estimer le volume des lobes antérieurs, s'ils veulent éviter de fréquentes méprises. Chez quelques individus, le front est assez perpendiculaire, de manière que vu de face et jugé sans égard à son étendue longitudinale, il peut paraître bien développé, tandis qu'examiné comme il convient, il paraîtra fort bas. Effectivement, la masse totale est peu considérable, et les facultés intellectuelles sont proportionnellement faibles.

En outre, la projection du front, ses dimensions latérales et verticales doivent être appréciées avec soin; cette recommandation, du reste, s'applique à l'examen de tous les organes qu'il faut examiner dans leur largeur, leur hauteur et leur épaisseur.

Le lobe postérieur est principalement destiné aux propensités animales; sa masse se distingue aisément, et sur la tête d'un homme vivant, une ligne perpendiculaire tirée des apophyses mastoïdes longera tout le lobe postérieur. Chaque fois que cette partie du crâne et la région basilaire auront beaucoup d'ampleur, les propensités animales seront très-véhémentes et *vice versâ*. La région coronale du cerveau est le siége des sentiments moraux; son étendue peut être estimée par l'altération et l'expansion de la tête au-dessus des organes de la causalité au front, et de la circonspection vers le milieu des os pariétaux. Quand toute la partie du cerveau logée au-dessus de ces organes est basse et étroite, les sentiments moraux sont faibles; quand elle est élevée et large, au contraire, ils agissent avec une grande vigueur.

La figure 1re représente la tête de William Hare, qui, de concert avec Burke, commit seize meurtres à Édimbourg dans

le but de vendre aux amphithéâtres de dissection les corps des malheureux qu'ils assassinaient (1). La figure 2 représente la tête de Mélanchton, disciple de Luther, et l'un des hommes les plus religieux, les plus moraux, et de l'intelligence la plus élevée qui aient existé (2). Toutes les parties situées en avant de la ligne AB, dans la figure 1, forment le lobe antérieur comprenant les organes des facultés intellectuelles; l'espace situé au-dessus de la ligne horizontale BC comprend la région

FIG. 1. HARE.

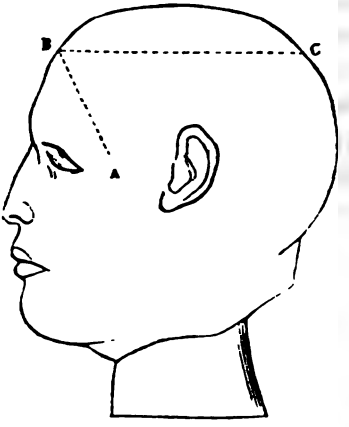


FIG. 2. MÉLANCHTON.

des organes des sentiments moraux, l'espace de A jusqu'à BC

(1) *Phrenological journal*, V, p. 549.
(2) *Spurzheim's phrenology in connexion with the study of physiognomony*, p. 160.

en arrière et au-dessous, indique la région des propensités.

FIG. 3. GOTTFRIED.

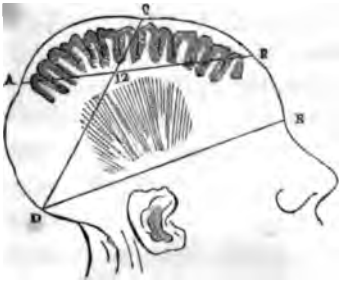
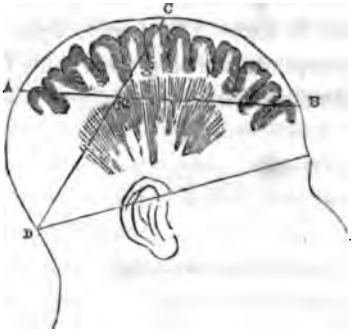


FIG. 4. EUSTACHE.



La figure 3 représente la tête de Gerche Marguerite Gottfried qui fut exécutée à Bremen, en 1828, pour avoir empoisonné, dans l'espace de plusieurs années, son père et sa mère, ses trois enfants, son premier et son second mari, et cinq ou six autres individus (1).

La ligne AB commence à l'organe de la causalité B, et passe au centre de l'organe de la circonspection (12); ces points sont, en général, faciles à distinguer sur le crâne, et une ligne qui les traverse peut facilement être tracée; les circonvolutions situées au-dessus de la ligne AB doivent avoir été étroites et superficielles, comparées à celles situées au-dessous et destinées aux propensités animales.

La figure 4 représente la tête d'un nègre nommé Eustache (2),

(1) L'histoire de cette femme se trouve dans le *Phrenological journal*, VII, p. 560.

(2) *Phrenological journal*, IX, p. 134.

aussi distingué par la haute moralité et par la bienveillance dont il donna des preuves nombreuses, que le fut Gottfried par l'absence totale de ces qualités. Durant les massacres de Saint-Domingue, l'esclave Eustache sauva, par son adresse, son courage et son dévouement, la vie de ses maîtres et d'environ quatre cents autres blancs, en risquant chaque jour sa propre vie. La ligne AB a son point de départ à la causalité B et traverse la circonspection (12). L'espace étendu qu'occupent les circonvolutions qui répondent aux sentiments moraux peut être apprécié en examinant la largeur qui existe entre cette ligne et le sommet de la tête C.

Les deux têtes ont été tracées d'après des bustes, et les circonvolutions ont été supposées pour en faciliter l'étude. La profondeur des circonvolutions représentées sur les figures est plus grande que d'après nature pour que le contraste puisse être mieux saisi. On ne doit pas oublier que notre intention est seulement de tracer quelques règles pour faciliter l'examen des têtes, et non pour prouver des faits particuliers; cependant les espaces compris entre les lettres A, B et le sommet de la tête sont tracés sur une échelle exacte. M. Abraham Cox prétend que l'étendue des circonvolutions qui forment les organes de l'estime de soi, de l'amour de l'approbation, de la concentrativité, de l'adhésivité et de la philoprogéniture, peuvent être estimés par la proéminence qu'ils forment au-dessus de la base tracée par une ligne passant au centre des deux organes de la circonspection et l'épine de l'occipital. Il a tiré cette conclusion de l'examen d'un grand nombre de crânes appartenant à la société phrénologique d'Édimbourg. Une section semblable est indiquée par les lignes C, D des figures 3 et 4.

Pour déterminer l'étendue des circonvolutions qui occupent les régions latérales de la tête, M. Cox propose de supposer deux lignes verticales passant directement en arrière, en tra-

versant les organes de la causalité, pour venir se terminer à la nuque, à l'insertion des bords externes des muscles trapèzes. Les circonvolutions les plus latérales sont placées en dehors de ces lignes. Les organes les plus proéminents qui se trouvent dans les régions latérales de la tête paraissent être la combativité, la destructivité, la sécrétivité, la circonspection, l'acquisitivité et la constructivité; les organes des tons, de l'idéalité, de l'esprit de saillie et du calcul sont aussi passablement forts.

FIG. 5. CINGALÈSE.

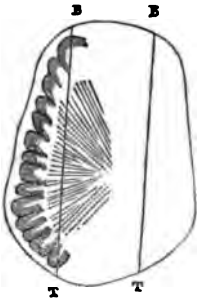
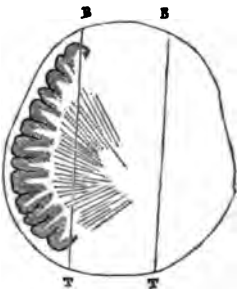


FIG. 6 GOTTFRIED.



La figure 5 représente une section horizontale du crâne d'un Cingalèse; la ligne B T sépare les plans ci-dessus décrits. La figure 6 représente la même section sur le crâne de la femme Gottfried, l'assassin dont nous avons déjà parlé; les régions latérales de la tête au delà des lignes B T de la figure 6 forment un contraste frappant avec celui des mêmes régions de la figure 5. Les Cingalèses sont une tribu des habitants de l'île de Ceylan dont le caractère est remarquablement doux et pacifique (1).

(1) Voyez la description de leurs mœurs dans le *Journal phrénologique*, VII, 634.

M. Cox suppose de plus que l'étendue des circonvolutions qui se trouvent à la base du cerveau peuvent être estimées d'après la projection qu'elles forment au-dessus d'une ligne passant sur les arcades sourcilières et sur l'épine de l'occipital (D E, fig. 3, et D, fig. 4); et en observant la distance à laquelle se trouvent les ouvertures des oreilles, les apophyses mastoïdes et les autres points saillants de la base du crâne, au-dessous de cette ligne.

J'ai eu tant de fois l'occasion de vérifier l'exactitude des conclusions que l'on peut tirer de la saillie que forme le cerveau au delà de ces lignes, que je recommande ce mode d'observation dans la pratique. Dans mes cours, j'ai fréquemment indiqué la différence qu'on remarque chez les individus dans la position des ouvertures auriculaires relativement au niveau des yeux, comme indiquant le développement de l'organe de la destructivité et des circonvolutions basilaires situées à la partie interne de cet organe vers la ligne médiane; plus l'ouverture de l'oreille est située bas, plus les circonvolutions inférieures du lobe moyen qui occupent la fosse moyenne inférieure du crâne, sont largement développées. Les individus chez lesquels l'ouverture de l'oreille est placée presque au niveau des yeux sont, en général, peu portés à la violence et à la destruction. Le Dr Paterson fait mention incidemment, dans ses écrits sur la phrénologie des Hindous, que « ces peuples ont, en général, les oreilles placées très-haut, tandis que leurs crânes, vers la région de l'organe de la destructivité, sont tout à fait plats et même parfois présentent une sorte de concavité. »

Je possède une immense quantité de faits à l'appui des avantages qu'on retire de la méthode d'observation que j'indique pour arriver à bien apprécier l'étendue des lobes antérieurs et de la région coronale du cerveau; je crois donc ne trop pouvoir en recommander l'adoption. Les observations faites au

moyen des lignes, conseillées par M. Cox, sont néanmoins encore trop peu nombreuses pour qu'on puisse les admettre dans tous les cas; chaque observateur pourra les répéter. Je recommande particulièrement à ceux qui commencent à étudier la phrénologie, et qui ont l'occasion de disséquer des cerveaux d'individus d'un caractère bien connu, de tirer des lignes sur le cerveau dans la direction de celles tracées sur les planches, avant de l'extraire de la boîte osseuse, de faire ensuite des sections dans la direction des lignes tracées et d'observer la dimension des circonvolutions qui se trouveront placées en dehors de ces coupes.

En observant les proportions des différentes régions entre elles, on verra que, dans quelques cas, les lobes antérieurs sont tantôt plus larges, tantôt plus étroits, relativement aux autres parties du cerveau. On trouvera aussi de grandes différences relativement aux portions qui se trouvent au delà des lignes tracées au travers de la causalité jusqu'au trapèze. Les bustes de M. Pallet, Steventon, et de sir Edward Parry peuvent être comparés à celui que représente la planche ci-contre : elle figure une tête extrêmement large proportionnellement à sa hauteur et indiquant une organisation dans laquelle les propensités animales devaient l'emporter et diriger toutes les actions de la vie. Le buste de l'empereur romain Vitellius, monstre de vices, présente les proportions de cette tête (1).

(1) Les bustes et les planches tracés dans les pages subséquentes et servant à indiquer des organes en particulier, sont tirés de la collection de la société phrénologique d'Édimbourg.

VITELLIUS.

Quand on s'est familiarisé avec le volume général et la configuration des têtes, on peut commencer à tâcher de reconnaître les *organes en particulier*, et, en les étudiant, il faut tenir compte non-seulement de leur proéminence, mais encore de leurs dimensions exactes en hauteur, en largeur et en épaisseur.

La longueur d'un organe, renfermant son appareil supposé de communication, se juge par la distance qui sépare la moelle allongée de la périphérie de sa surface. Une ligne, passant d'une ouverture auriculaire à l'autre, en traversant la tête, doit à peu près toucher la moelle allongée, de sorte que l'ouverture externe de l'oreille peut servir à estimer sa hauteur. On juge de la largeur d'un organe en mesurant l'étendue de sa

périphérie; car c'est une loi générale de physiologie, que la largeur de la superficie d'un organe est en rapport avec sa largeur totale; les nerfs optiques et olfactifs peuvent être cités comme exemple.

On a objecté que la largeur des organes ne peut être estimée parce que leurs limites ne sont pas suffisamment tracées; en réponse à cette objection, je ferai observer que, quoique les limites de chaque organe ne puissent être tracées avec la même précision mathématique que celles d'un triangle ou d'un carré, toutefois, dans les cas particuliers, un observateur attentif arrivera très-près de la vérité; et, dans le plus grand nombre, la doctrine des chances et de la compensation des erreurs doit convaincre tout le monde qu'on peut toujours tracer leurs limites avec une précision suffisante aux applications pratiques. Même dans les sciences exactes, il n'est le plus souvent possible que d'arriver à des résultats approximatifs, et si nos contradicteurs voulaient porter un moment leur attention vers les théorèmes des binômes ou des séries infinies, ils cesseraient de prétendre qu'il faut abandonner un élément important de calculs parce qu'on ne peut espérer atteindre à une précision telle que l'erreur la plus minime soit impossible. L'absurdité des raisons avancées par eux sera rendue encore plus palpable par l'exemple du prisme solaire, que je crois exactement identique. Quels sont les phénomènes qu'il déploie? Les sept couleurs primitives, arrangées dans un ordre particulier et brillant avec une intensité presque égale. Chacune de ces couleurs occupe un espace en rapport avec les autres, mais l'œil ou la main pourrait-il trouver une ligne de séparation géométrique entre eux? En conséquence, selon les principes suivis par certains adversaires de la phrénologie, la *largeur* de chacun des rayons solaires ne devrait pas être tenue en ligne de compte, parce que leurs limites sont purement idéales; comme si la ligne mathématique n'était pas purement

idéale elle-même, ou la plus complète abstraction que l'esprit humain ait pu former. Cette idéalité, ou abstraction, n'est donc pas plus nécessaire à la détermination des approximations auxquelles on peut arriver par des essais répétés, que la ligne mathématique n'est nécessaire à l'ouvrier pour construire une verge métallique.

La totalité des organes d'une tête peuvent être examinés, et leurs proportions relatives notées (1). On peut, au premier abord, commettre des erreurs; mais, sans la pratique, personne ne peut se flatter de pouvoir tracer exactement l'étendue des organes de la forme, de l'étendue, de l'individualité et de la localité. Les individus dont la tête présente beaucoup d'étroitesse entre les yeux, et peu de développement à la racine du nez, endroit où ces organes sont situés, éprouve de grandes difficultés à distinguer la position et la dimension exactes des proportions des différents organes. Si un organe est très-déve-

(1) « Il existe plusieurs circonvolutions, dit Spurzheim, sur la ligne médiane qui sépare les deux hémisphères du cerveau, d'autres encore à sa base, et entre les lobes moyens et antérieurs, qui ne sont pas apparentes à sa surface; mais il me semble qu'une grande partie au moins de chaque organe doit s'y présenter, et de plus, que toutes les parties de chaque organe sont également développées, de sorte que pour juger de leur volume total il suffit d'en apercevoir une partie. La totalité du cervelet n'avoisine pas le crâne; toutefois ses fonctions peuvent être déterminées d'après les parties qui l'atteignent. Les portions du cerveau situées sur la ligne médiane entre les deux hemisphères semblent proportionnées au développement des circonvolutions supérieures; au moins ai-je toujours observé une proportion dans leur direction verticale. » (*Phrenology*, p. 116.)

« Les portions du cerveau situées autour et derrière l'orbite exigent aussi de la part du phrénologue qui veut les apprécier exactement, beaucoup de soin dans leur examen et une certaine expérience. Leur développement est appréciable d'après la position du globe de l'œil et la conformation de l'arcade sourcilière. Selon que le globe de l'œil est proéminent ou caché dans l'orbite, déprimé ou poussé en avant, en dedans ou en dehors, on peut juger du développement des organes qui l'environnent. » (*Ibidem.*)

Nous donnerons certaines règles pour l'examen de ces parties quand nous arriverons à la description de ces organes.

loppé, et que celui qui l'avoisine le soit très-peu, l'organe proéminent donnera lieu à une élévation ou protubérance; mais si l'organe qui l'avoisine est développé dans la même proportion, aucune protubérance ne pourra être aperçue ; la surface sera uniformément élevée. Les commençants devront étudier attentivement, dans les livres les figures, et les bustes, ou recevoir une instruction personnelle (ce qui, dans tous les cas, est beaucoup plus avantageux), avant de pouvoir distinguer la forme de chaque organe et les apparences qu'ils présentent, quand ils sont développés dans des proportions différentes les unes des autres; il existe aussi de légères modifications de position dans les différentes têtes.

Les bustes phrénologiques indiquent la situation des organes et leurs proportions seulement sur une tête, et leur examen ne peut donner qu'une idée générale de la nature (1). Les différentes apparences, dans toutes les variétés du volume relatif, ne peuvent être reconnues qu'en examinant un certain nombre de têtes, et spécialement en faisant contraster les exemples

(1) Les adversaires de la phrénologie ont tenté de faire ressortir certains changements dans le nombre et la position des organes sur les bustes récemment publiés, comme une révolution dans la science phrénologique; une courte explication placera ce fait sous sa vraie lumière. Les bustes phrénologiques qui se trouvent dans le commerce figurent une tête artificielle; l'utilité est donc en raison du degré d'exactitude avec laquelle les traits qui indiquent les organes expriment leur position telle qu'elle existe *le plus généralement*. Le premier buste qui fut exécuté à Édimbourg indiquait les organes d'après une tête d'une organisation assez rare en Écosse; ce buste fut exporté sur le continent avant d'avoir été modifié comme il le fut plus tard, d'après une tête d'un caractère plus national. Le 1er octobre 1824, un nouveau buste fut publié à Édimbourg d'après de nouvelles observations qui amenèrent à tracer avec plus d'exactitude encore les protubérances, et les proportions des têtes anglaises; mais, dans toutes les modifications successives, la forme essentielle et la situation relative des organes ont été conservées et on ne pourrait citer aucun exemple de changement important, tel qu'une substitution de l'organe de la bienveillance à celui de la vénération ou de l'espérance, ou autres, etc., etc.

d'un extrême développement avec des exemples d'une extrême petitesse. On ne peut, à moins de s'être livré à ces expériences, avoir aucune idée exacte des fondements de la science. Dans les cas où un seul organe est fortement développé, on remarquera que *sa forme* (en faisant abstraction des angles) est rendue exactement sur le buste.

On demandera peut-être, si les proportions relatives des organes diffèrent dans chaque individu, et si les bustes phrénologiques représentent seulement *les proportions les plus communes*, comment on peut arriver à distinguer leurs limites sur le vivant. Nous répondrons que c'est à leur forme et aux apparences qu'ils présentent. Chaque organe a une forme et une situation qu'il est possible, par la pratique, de distinguer sur la tête d'une personne vivante ; autrement la phrénologie n'aurait aucune base solide.

Quand un organe est très-développé, il empiète sur l'espace ordinairement occupé par les organes voisins, et altère en conséquence la régularité de leur situation. On reconnaît que cela a lieu à la proéminence qu'on remarque au centre de l'organe qui prédomine, et l'élévation qu'elle forme s'étend seulement sur une partie des autres. Dans ces cas, l'étendue peut être aisément déterminée, car la forme de l'organe se reconnaît facilement et cela seul est une indication certaine qu'il est fortement développé. Tout observateur devra d'abord étudier soigneusement le crâne pour se faire une juste idée des apophyses mastoïdes, des renflements osseux qu'occasionnent quelquefois les sutures, et de quelques autres proéminences qu'on remarque sur la tête et qui sont indépendantes du développement des organes.

Pour se faire une juste idée de l'aspect que présentent les organes individuels, il faut d'abord les observer dans les cas extrêmes. Le masque de M. Joseph Hume peut être mis en contraste avec celui du docteur Chalmers pour l'idéalité ; cet

organe étant beaucoup plus développé chez ce dernier. Les moules des crânes de Burns et de Haggard peuvent encore servir de point de comparaison pour cet organe. Le moule de la tête du révérend M*** peut être comparé à celui de Dempsy pour la différence énorme que l'on observe dans la région de l'organe de l'amour de l'approbation très-fortement développé chez le premier, très-petit chez le second. L'estime de soi, extrêmement proéminent chez ce dernier, peut être comparé avec la proéminence que forme cet organe sur le crâne du docteur Hette, chez lequel l'amour de l'approbation est beaucoup plus fort que l'estime de soi. La destructivité dans Bellingham contraste avec le peu de développement de cet organe sur le crâne des Indous, peuple dont la douceur de caractère est généralement connue. La fermeté très-forte et la conscienciosité très-faible du crâne de Robert Bruce peut être comparée avec les mêmes organes développés en raison inverse sur le moule de la tête d'une dame (Mme H***), citée comme un exemple de conscienciosité. En étudiant ces contrastes, on se formera une juste idée de l'aspect que présentent ces organes quand ils sont très-fortement ou très-faiblement développés.

Les termes dont les phrénologues de l'école d'Édimbourg font usage pour désigner les gradations de volume des différents organes, sont les suivants :

Très-petit.	Moyen.	Assez large.
Petit.	Assez fort.	Large.
Assez petit.	Fort.	Très-large.

Sir John Ross a suggéré l'idée d'appliquer les nombres pour l'indication du développement : il emploie les fractions décimales, mais cela nous paraît d'une minutie excessive. On peut

atteindre le but que l'on se propose au moyen de l'échelle de proportion qui suit :

1.	8. Assez petit.	15.
2. Idiotisme.	9.	16. Assez large.
3.	10. Moyen.	17.
4. Très-petit.	11.	18. Large.
5.	12. Assez fort.	19.
6. Petit.	13.	20. Très-large.
7.	14. Fort.	

Les signes intermédiaires indiquent les degrés intermédiaires de développement pour lesquels nous n'avons pas de nom. L'emploi des nombres a cet avantage, que la valeur des extrêmes étant connue, nous pouvons apprécier assez exactement les dimensions indiquées par les nombres intermédiaires; tandis qu'il est difficile de bien apprécier les degrés de développement, indiqués par les termes *petit, fort, large,* etc., à moins de les avoir vu appliquer par celui qui les emploie.

On a reproché à ces divisions d'être trop minutieuses; mais ceux qui ont longtemps pratiqué la phrénologie apprécient leur utilité. On a de même dit qu'il était impossible de s'assurer de l'existence de plusieurs des organes à cause de l'exiguïté de leur volume; cette objection n'est pas fondée; les ouvriers trouvent bien le moyen, non-seulement de distinguer les anneaux de la chaîne attachée au ressort d'une montre, mais même de les fabriquer; les graveurs distinguent les lignes les plus déliées qu'ils emploient pour les ombres, et les imprimeurs, au premier coup d'œil, distinguent les plus petits caractères dont ils se servent. Le plus petit organe phrénologique a des dimensions gigantesques en comparaison de tous ces objets; il y a cependant de la difficulté à distinguer le volume et les proportions relatives des plus petits organes; mais, de même que pour d'autres objets, la pratique donne une facilité merveil-

leuse à saisir les différences que les organes présentent, de même les commençants sont souvent incapables d'apprécier des différences qui, après quelques mois d'exercice, leur deviennent palpables, et ils s'étonnent alors de n'avoir pas pu les discerner plus tôt. Voici une anecdote rapportée par Gall à ce sujet : « Le médecin de la maison de correction à Gratz, en Styrie, lui avait envoyé une caisse pleine de crânes; en les déballant il fut tellement frappé de l'extrême largeur que présentait l'un de ces crânes à la région antérieure des tempes, qu'il s'écria : « Mon Dieu, quel crâne de voleur ! » Cependant le médecin de Gratz n'avait pas pu découvrir l'organe de l'acquisitivité sur le crâne; la lettre qui accompagnait la caisse ne contenait que cette note : « Le crâne marqué ... est celui de L***, voleur incorrigible. »

Relativement à l'emploi pratique de l'échelle que nous venons de tracer, on doit remarquer que chaque phrénologue attache aux termes petit, moyen, fort, etc., une idée qui ne peut être bien appréciée que par lui-même ou par ceux qui sont accoutumés à le suivre dans ses observations. Les appréciations de la même tête, faites par deux phrénologues, ne peuvent donc jamais être exactement semblables. On ne doit pas oublier non plus que ces termes n'indiquent que les proportions relatives des organes d'une même tête; mais comme les différents organes peuvent avoir la même proportion dans une petite comme dans une grande tête, les termes que nous avons proposés ne permettront pas au lecteur de reconnaître si la tête dont il est question est, dans son volume total, petite, modérée, ou forte. Pour suppléer à l'insuffisance de ces moyens, on a proposé de mesurer au moyen d'un compas; mais il ne peut pas indiquer les dimensions des organes en particulier; cet instrument n'est donc applicable qu'à la mensuration du volume total de la tête. La table suivante indique quelques

mesures prises en grande partie sur des têtes de ma collection :

TABLEAU DE MESURES PRISES AU COMPAS COURBE.

HOMMES entre 25 et 50ans.	De l'épine occipitale à l'individualité.	De l'épine occipitale à l'oreille	De l'oreille à l'individualité.	De l'oreille à la fermeté.	De la destructivité à la destructivité.	De la circonspection à la circonspection.	De l'idéalité à l'idéalité.
1	$7\frac{5}{8}$	$4\frac{3}{8}$	$4\frac{7}{8}$	$5\frac{7}{8}$	$5\frac{7}{8}$	$5\frac{4}{8}$	$5\frac{3}{8}$
2	$6\frac{5}{8}$	$3\frac{4}{8}$	$4\frac{3}{8}$	$5\frac{6}{8}$	$5\frac{5}{8}$	$5\frac{6}{8}$	$4\frac{6}{8}$
3	$8\frac{2}{8}$	$4\frac{7}{8}$	$5\frac{2}{8}$	$6\frac{4}{8}$	$6\frac{4}{8}$	6	$5\frac{2}{8}$
4	$7\frac{4}{8}$	4	5	$5\frac{4}{8}$	6	$5\frac{4}{8}$	$5\frac{2}{8}$
5	8	$4\frac{7}{8}$	$5\frac{2}{8}$	$6\frac{2}{8}$	$6\frac{3}{8}$	6	$5\frac{3}{8}$
6	8	$4\frac{6}{8}$	$4\frac{6}{8}$	$5\frac{7}{8}$	$5\frac{6}{8}$	$5\frac{6}{8}$	$5\frac{3}{8}$
7	$7\frac{4}{8}$	$4\frac{3}{8}$	$4\frac{6}{8}$	$5\frac{6}{8}$	$6\frac{1}{8}$	$5\frac{7}{8}$	$5\frac{4}{8}$
8	$7\frac{4}{8}$	$4\frac{2}{8}$	$4\frac{6}{8}$	$5\frac{5}{8}$	$5\frac{7}{8}$	$5\frac{4}{8}$	$5\frac{1}{8}$
9	$7\frac{4}{8}$	$4\frac{2}{8}$	$4\frac{7}{8}$	6	$5\frac{6}{8}$	$5\frac{6}{8}$	$5\frac{1}{8}$
10	$8\frac{2}{8}$	5	$5\frac{5}{8}$	$5\frac{7}{8}$	$6\frac{2}{8}$	$5\frac{4}{8}$	$5\frac{4}{8}$
11	$7\frac{2}{8}$	$4\frac{2}{8}$	5	$5\frac{7}{8}$	$5\frac{4}{8}$	$5\frac{2}{8}$	$4\frac{6}{8}$
12	$7\frac{4}{8}$	$4\frac{2}{8}$	5	6	$5\frac{6}{8}$	$5\frac{7}{8}$	$4\frac{6}{8}$
13	$7\frac{3}{8}$	$4\frac{1}{8}$	$4\frac{5}{8}$	$5\frac{6}{8}$	$5\frac{6}{8}$	$5\frac{6}{8}$	$5\frac{3}{8}$
14	$7\frac{1}{8}$	$3\frac{7}{8}$	$4\frac{4}{8}$	$5\frac{5}{8}$	$6\frac{3}{8}$	$5\frac{6}{8}$	5
15	$7\frac{3}{8}$	$4\frac{1}{8}$	$4\frac{7}{8}$	$6\frac{1}{8}$	6	6	5
16	$7\frac{7}{8}$	$4\frac{3}{8}$	$5\frac{2}{8}$	6	$6\frac{2}{8}$	$5\frac{3}{8}$	$5\frac{5}{8}$
17	$7\frac{7}{8}$	$4\frac{4}{8}$	$5\frac{1}{8}$	$6\frac{4}{8}$	$6\frac{4}{8}$	$6\frac{1}{8}$	$5\frac{6}{8}$
18	$7\frac{4}{8}$	$4\frac{1}{8}$	5	$5\frac{7}{8}$	$5\frac{6}{8}$	$5\frac{3}{8}$	$4\frac{7}{8}$
19	8	$4\frac{2}{8}$	$5\frac{4}{8}$	$6\frac{1}{8}$	6	6	$4\frac{7}{8}$
20	7	$4\frac{1}{8}$	$4\frac{5}{8}$	$5\frac{5}{8}$	$5\frac{6}{8}$	$5\frac{3}{8}$	$4\frac{6}{8}$
	$151\frac{5}{8}$	$86\frac{3}{8}$	$99\frac{1}{8}$	$118\frac{4}{6}$	$119\frac{5}{8}$	$113\frac{7}{8}$	$103\frac{3}{8}$
Total divisé par 20 ; ce qui donne pour moyenne :	$7\frac{4}{8}$	$4\frac{3}{8}$	$4\frac{19}{20}$	$5\frac{18}{20}$	$5\frac{16}{20}$	$5\frac{14}{20}$	$5\frac{3}{20}$

Ces mesures ont été prises au-dessus des téguments; elles indiquent le volume d'une certaine quantité de têtes dans les

directions spécifiées, mais, je le répète, elles ne peuvent servir pour indiquer les dimensions d'un organe particulier. Le compas n'est pas propre à ce dernier genre de mesure. On ne pourrait pas, au moyen de cet instrument, apprécier la distance à laquelle la périphérie de l'organe se trouve de la moelle allongée, non plus que la projection qu'il forme au-dessus des lignes dont nous avons parlé; il ne peut pas non plus indiquer la largeur, et cependant toutes ces données sont nécessaires pour estimer le volume total de l'organe en particulier. Le terme moyen de la grandeur de ces vingt têtes est plus élevé que ne le serait celui fourni par vingt têtes d'Anglais, prises indistinctement; car, parmi elles, il s'en trouverait plusieurs d'une dimension extraordinaire, et aucune petite.

On ne doit jamais oublier, dans les applications pratiques de la phrénologie, que c'est le volume de chaque organe comparé aux autres *sur la tête de l'individu qu'on observe*, et non leur *volume absolu* ou leur volume relativement à une tête modèle qui détermine la prédominance, dans cet individu, de quelques talents ou de quelques tendances morales. Ainsi, sur la tête de Bellingham, la *destructivité* est très-large, et les organes des sentiments moraux et intellectuels sont proportionnellement petits; selon la règle que, toutes choses égales d'ailleurs, l'énergie d'un organe est en raison directe de son volume, Bellingham devait avoir une très-forte tendance vers les actes d'une cruauté brutale. Sur un grand nombre de crânes d'Indous qui se trouvent dans la collection de la Société phrénologique d'Édimbourg, l'organe de la destructivité est petit, comparativement aux autres, et nous en concluons que la tendance de ces individus à commettre des actes de destruction a dû être très-faible. Mais sur la tête de Gordon, qui assassina un colporteur, le volume absolu de l'organe de la destructivité était moindre que celui qu'on remarque sur la tête de Spurzheim, et pourtant ce dernier était un philosophe des mœurs

les plus douces, tandis que Gordon ne fut qu'un assassin. Ce fait vient à l'appui de la règle que nous avons établie, qu'il ne faut jamais juger le volume d'un organe d'une manière absolue. Chez Gordon les organes des sentiments moraux et des facultés intellectuelles étaient petits en proportion de celui de la destructivité, qui était le plus large de son cerveau, tandis que dans Spurzheim les organes moraux et intellectuels étaient beaucoup plus forts que celui de la destructivité. Ainsi donc, selon nos principes, les tendances les plus puissantes de l'esprit de Spurzheim devaient le porter à l'accomplissement des actes moraux et intellectuels les plus élevés et les plus nobles, tandis que l'esprit de Gordon était sous l'empire de la destructivité et des passions animales. Si le caractère de Spurzheim se ressentait de l'influence d'une destructivité assez énergique, cette tendance ne se manifestait que par une grande chaleur, une grande véhémence de caractère dont l'abus était comprimé par l'action des sentiments moraux. Chez les hommes heureusement organisés, mais dont la destructivité est forte, elle donne au caractère cette chaleur, cette véhémence dont nous venons de parler. Spurzheim me dit un jour : « Je suis trop emporté pour répondre dans ce moment à cette attaque injuste; j'attendrai cinq ou six mois. » C'est ce qu'il fit effectivement, et sa réponse eut alors tout le calme d'une sage philosophie.

Autre chose est prouver la vérité de la phrénologie et enseigner à observer les organes. Dans le premier de ces cas, nous ne comparons pas, en général, le même organe sur deux têtes différentes, parce que c'est la prédominance d'organes particuliers dans la même tête qui donne de l'ascendant à certaines facultés particulières aux individus, et c'est pour cela que, pour prouver la vérité de la phrénologie, nous comparons entre eux les différents organes de la même tête; mais, pour apprendre à observer, il est utile

d'examiner le même organe sur différentes têtes, afin de se familiariser avec l'apparence qu'ils présentent, avec leurs différences de volume et leurs diverses combinaisons. Dans ce but, il est utile de commencer à observer les organes les plus développés; chez deux personnes d'un esprit tout à fait différent, il faut comparer les organes qui forment contraste, en plaçant leurs têtes de manière à pouvoir être examinées comparativement. Ainsi, si nous prenons pour exemple l'organe de la circonspection, nous devons l'observer chez des personnes remarquables par leur timidité, par leur esprit de doute et d'hésitation, et le faire contraster avec l'aspect que présente la tête des personnes vives et dont l'esprit ne connaît ni le doute ni la crainte. Une personne aimant les enfants avec passion servira de point de comparaison pour l'étude de l'organe de la philoprogéniture avec une autre, ennemie de leur présence et de leurs jeux.

Il faut éviter avec soin, si on ne veut être exposé à commettre de fréquentes erreurs, de commencer par l'examen d'organes peu proéminents, sans les comparer avec ceux d'individus chez lesquels ils sont plus développés.

On a souvent objecté que les personnes qui ont de grosses têtes ont, en général, *peu d'esprit;* tandis que d'autres, dont la tête est petite, montrent un *esprit distingué.* Les phrénologues ne font pas dépendre la force intellectuelle du volume total du cerveau; car c'est un principe fondamental de la science, que les différentes parties du cerveau sont chargées d'accomplir des fonctions différentes, et qu'ainsi la même quantité absolue du cerveau, si elle est formée des *parties intellectuelles*, exprime le génie le plus élevé; tandis que, si elle est formée par les parties constituant les organes des propensités animales, qui se trouvent dans les régions occipitales et basilaires, elle indiquera nécessairement une effroyable prédisposition aux appétits sensuels. Le cerveau des Caraïbes est, par

son volume total, équivalent à celui des Européens; mais le développement du premier tire son volume principal de la masse des organes destinés aux propensités animales, tandis que celui des derniers tire son principal volume du développement des facultés morales et intellectuelles. Aucun phrénologue n'admettra, en comparant le développement du cerveau de ces deux races d'hommes si différentes, que leur intelligence et leur moralité puissent être les mêmes, quoique leurs cerveaux soient d'un volume égal. Le meilleur moyen d'arriver à la vérité est de comparer deux têtes appartenant à des individus sains et dans les mêmes conditions d'âge et de tempérament, mais différents par un développement de tout point contraire des organes cérébraux; si, alors, l'énergie des facultés morales, intellectuelles, et des propensités animales, n'est pas en raison directe du développement des organes qui leur correspondent, que la phrénologie soit abandonnée et considérée comme une science sans fondement.

En comparant les cerveaux des animaux avec le cerveau de l'homme, le phrénologue cherche à faire jaillir la vérité de quelques analogies et à les prendre pour guide dans ses recherches; mais jamais il n'a pu penser à les faire servir d'arguments tendant à expliquer les différentes fonctions des organes qui composent le cerveau de l'homme, par la raison que les différents genres d'animaux diffèrent trop de l'homme, dans leur organisation, pour qu'on puisse tirer des inductions positives des faits d'anatomie comparée. Plusieurs philosophes, convaincus que le cerveau est l'organe de l'esprit, et ayant observé que le cerveau de l'homme est plus volumineux que celui de la plupart des animaux domestiques, tels que le cheval, le chien, la brebis, ont attribué la supériorité morale de l'homme au volume absolu de son cerveau; mais les phrénologues n'admettent pas cette conclusion d'une manière aussi générale. Le cerveau d'un animal peut être très-volumineux, et

néanmoins, s'il est principalement formé de parties appropriées à l'énergie de l'exercice musculaire ou aux instincts animaux, l'animal qui le possède sera encore de beaucoup inférieur à un autre animal pour l'entendement et la sagacité, si cet autre animal a un cerveau plus petit, mais en grande partie formé de portions destinées aux manifestations intellectuelles (1). La baleine et l'éléphant ont le cerveau plus volumineux que l'homme, et, toutefois, leur sagacité est loin d'égaler la sienne; mais personne n'a pu démontrer que les parties destinées aux fonctions intellectuelles sont plus volumineuses chez ces animaux que chez l'homme. Ainsi la supériorité intellectuelle qui distingue l'espèce humaine est d'accord avec la règle générale de la nature. Je répète cependant qu'il n'est pas possible de tirer des inductions justes, en comparant les cerveaux d'animaux de différentes espèces.

De la même manière, les cerveaux du singe et du chien sont plus petits que ceux du bœuf, du cochon et de l'âne, et toutefois les premiers, sous le rapport de l'intelligence, se rapprochent davantage de l'homme que les derniers. Pour pouvoir les étudier d'après les principes de la phrénologie, il faudrait établir d'abord que le cerveau, par sa structure, sa constitution et son tempérament, est en tout semblable dans les différentes espèces que l'on veut comparer (ce qui est impossible); alors, établir quelles sont les parties affectées aux actes intellectuels et aux propensités dans chaque espèce; et, enfin, comparer la puissance de chacune des facultés avec le développement de la portion cérébrale qui lui correspond. Si on reconnaît que le *volume* n'est pas la mesure de la puissance, il faudrait en conclure que le principe phrénologique n'est pas applicable à l'espèce; mais encore cela n'autoriserait pas à affirmer que la règle ne soit pas vraie pour l'espèce hu-

(1) Phrénologie de Spurzheim. Sect. III, ch. 2, p. 54.

maine; car, en ce qui se rapporte à l'homme, la phrénologie est fondée non sur des analogies, mais sur des faits positifs. Quelques-uns affirment que le cerveau des animaux contient tous les rudiments du cerveau de l'homme, mais sur une moindre échelle; cette assertion est erronée. Si on examine le cerveau d'une brebis, d'un chien, d'un veau ou d'un cochon; comparativement au cerveau de l'homme, on trouvera une immense différence; beaucoup de parties manquent totalement chez ces animaux, spécialement les circonvolutions qui forment les organes des sentiments moraux et des facultés réflectives.

En commençant l'étude de la phrénologie comme de toute autre science, il est d'une grande importance d'avoir un but bien défini; si on veut franchement arriver à la vérité, on doit étudier d'abord les principes généraux que nous avons exposés au commencement de cet ouvrage, et les présomptions qui résultent, pour ou contre eux, de l'examen des faits établis dans les sciences morales et physiologiques; étudier ensuite la nature avec les connaissances préliminaires indispensables relativement à la forme, la situation, l'aspect et les fonctions des organes.

Les principales circonstances qui modifient les conséquences du volume des organes, sont : la constitution, la santé de l'individu et le plus ou moins d'exercice habituel de ces organes; jamais on ne doit omettre les circonstances importantes. Nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à ce que nous avons dit, à ce sujet, pages 47 à 55. Nous ajouterons cependant que les tempéraments sont rarement purs chez les différents individus, mais qu'ils se combinent entre eux. Les tempéraments bilieux et nerveux, par exemple, se modifient fréquemment et unissent ainsi la force à la vivacité; l'union assez commune du tempérament lymphatique et du tempérament nerveux produit le phénomène d'une extrême indolence unie à une

grande délicatesse d'esprit, la combinaison des tempéraments nerveux et sanguins donne une grande vivacité d'esprit sans une vigueur correspondante. Le docteur Thomas, de Paris, a publié une théorie des tempéraments dont nous allons essayer de donner une idée.

Quand les organes digestifs qui occupent la cavité abdominale sont volumineux, et que les poumons et le cerveau sont en même temps trop petits, l'individu est lymphatique; il aime la table et montre de l'aversion pour tout exercice moral ou physique. Quand le cœur et les poumons sont forts, le cerveau et les viscères abdominaux petits, l'individu est sanguin; son sang, riche et abondant, est poussé avec vigueur dans toute l'économie; il aime les exercices corporels et montre de l'aversion pour ceux de la pensée. Quand le cerveau est volumineux, les viscères thorachiques et abdominaux petits, les facultés mentales s'exercent avec une grande énergie. Les types peuvent se combiner et former de nombreuses variétés qui modifient nécessairement leurs effets.

Chez quelques individus, le cerveau semble être d'une texture plus fine que chez le plus grand nombre; il en résulte alors une finesse, une délicatesse d'esprit qui est un des éléments du génie. Une heureuse combinaison des organes donne des perceptions saines et *justes*, mais il est une certaine finesse de perception indépendante de cette combinaison. Lord Byron la possédait au plus haut degré.

Il peut arriver que chez deux personnes les organes des propensités, des sentiments et des facultés intellectuelles se contre-balancent également, et que, néanmoins, elles diffèrent totalement par leur conduite en général, l'une se montrant vicieuse, l'autre morale et religieuse. Dans ces cas, on trouvera que les circonstances au milieu desquelles la première aura vécu, auront été de nature à éveiller et fortifier les propensités animales aux dépens des facultés intellectuelles et des

sentiments moraux, tandis que la seconde, plus heureuse, aura vécu dans des circonstances de tout point opposées. La *puissance native* des propensités et des sentiments peut avoir été égale d'abord, mais l'éducation a plus tard fait dominer les organes les plus fréquemment mis en action.

En supposant que deux personnes possèdent une organisation exactement semblable, mais que l'une ait reçu une éducation distinguée, et que l'autre ait été abandonnée à la seule impulsion de la nature, la première possédera des facultés beaucoup plus énergiques que la seconde, et on peut, de cette manière, soutenir que le volume des organes n'est pas toujours la mesure exacte de leur puissance.

Mais ici la condition requise (*cæteris paribus*) n'existe plus; cette condition importante est altérée, et les phrénologues conviennent unanimement qu'il faut tenir compte des effets de l'éducation avant de porter un jugement quelconque. On peut objecter que si l'exercice augmente la puissance, il devient impossible de tracer la ligne qui distingue l'énergie dérivant de cette cause de celle qui résulte du volume des organes, et qu'ainsi les effets réels du volume ne peuvent être appréciés. Voici la réponse à cette objection : L'éducation peut faire que les facultés s'exercent avec toute la vigueur et toute l'énergie que *le volume des organes peut comporter* ; mais cette énergie a des limites que l'éducation ne peut faire dépasser. Un homme ordinaire doit, sans aucun doute, gagner en intelligence par l'effet d'une bonne éducation, mais jamais cette éducation ne peut faire de lui un Pope, un Milton, et encore moins un Shakspeare; si donc nous supposons que deux individus, dont les cerveaux sont également sains, mais dont les organes diffèrent par leur volume, reçoivent la même éducation, celui qui l'emportera sous le rapport du plus grand développement physique, aura, sans aucun doute, des facultés mentales plus énergiques : l'objection se réduit donc à celle-ci : si nous comparons deux cer-

veaux dans des conditions opposées, nous pouvons être induits en erreur; nous en convenons, mais le fait n'est pas en opposition avec la règle que, *cæteris paribus*, la puissance d'action est en raison directe du volume. Enfin l'extrême petitesse entraîne, comme nous l'avons vu, l'incapacité à recevoir de l'éducation et constitue l'idiotisme, tandis qu'un développement extrême, si le cerveau est sain, engendre les Shakspeare, les Franklin, les Burns, les Cuvier, les Byron, quelle que soit, d'ailleurs, l'éducation que ces hommes supérieurs reçoivent.

Ainsi, en établissant comme règle générale que, *cæteris paribus*, le volume est la mesure de la puissance, les phrénologues admettent comme exception ce qu'admettent, du reste, tous les physiologistes, au nombre desquels ils se rangent dans ce cas comme dans beaucoup d'autres.

Mais il y a une distinction importante à faire entre la puissance réelle et l'activité de l'esprit, et cette distinction ne doit jamais être perdue de vue. La puissance, strictement parlant, est la *capacité* de sentir, penser ou apercevoir, quelque faibles que puissent être les organes; et, prise dans ce sens, elle est synonyme de *faculté*. *L'action* est *l'exercice de la puissance*, tandis que l'activité résulte du *degré de rapidité* avec lequel *l'action s'accomplit*, et du penchant qu'on éprouve à *exécuter l'acte*. La distinction entre la puissance, l'exercice et l'activité des facultés mentales a été parfaitement sentie par les philosophes qui se sont livrés à l'étude de l'homme. En parlant des facultés affectives les plus irrésistibles de l'homme, Cowper s'exprime ainsi :

> " His passions, like the watery stores that sleep
> Beneath the smiling surface of the deep,
> Wait but the lashes of a wintry storm,
> To frown, and roar, and shake his feeble form. " (1) — *Hope*.

(1) « Ses passions, comme les eaux calmes et pures qui recouvrent les « abîmes, semblent se rider à peine au souffle du zéphyr; mais, à la voix « de la tempête, elles s'agitent, mugissent, s'élèvent en vagues furieuses et « brisent tout ce qui leur fait obstacle. »

" In every heart
Are sown the sparks that kindle fiery war;
Occasion needs but fan them, and they blaze." (1)

The Task, B. 5.

Le Dr Thomas Brown s'exprime de la même manière sur les *propensités cachées*, « qui sont, » dit-il, « des forces dormantes; lorsque le vice a éclaté il est presque au-dessus de notre pouvoir de le réprimer; ce n'est qu'à l'état de germe qu'on peut l'étouffer par une bonne éducation morale. » Plus loin il ajoute : « Il faut une étude sérieuse et approfondie du cœur humain pour pouvoir découvrir une propensité avant qu'elle n'ait fait explosion, et pour pouvoir, pour ainsi dire, apprivoiser les passions et les empêcher d'éclater (2). » — « Le naturel, » dit Bacon, « peut sommeiller longtemps et se réveiller à la première occasion, comme la chatte métamorphosée en femme, qui s'élançait du lit nuptial au bruit d'une souris. » Il est démontré que nous pouvons posséder la *capacité* de ressentir une émotion telle que la colère, la crainte, la pitié; toutefois cette puissance reste inactive, et si rien ne vient la réveiller, elle semble s'évanouir entièrement. Il est non moins évident que nous pouvons posséder la faculté de voir, de goûter, de calculer, de raisonner, de composer de la musique, et que souvent toutes ces puissances restent engourdies.

Il est également facile de distinguer *l'activité* de *l'action* et de *la puissance;* quand la puissance est en exercice, l'action peut avoir différents degrés de rapidité. Que deux individus essayent de résoudre le même problème de mathématique,

(1) « Au fond de tous les cœurs brûle en silence le feu de la guerre : que « l'occasion naisse, et soudain il éclate rapide comme la foudre. »

(2) *Lectures*, vol. I, p. 60; *voyez* aussi : Dr Blair's Sermon on the Character of Hazael, *Sermons*, vol. II.

on verra que l'un y arrivera plus rapidement que l'autre; en d'autres termes, la faculté des nombres entre chez l'un plus facilement en action que chez l'autre. Celui qui résout lentement un problème abstrait manifeste beaucoup de puissance unie à peu d'activité; tandis que celui qui résout rapidement un problème facile peut avoir peu de puissance et beaucoup d'activité. L'homme capable de résoudre rapidement un problème difficile fait preuve tout à la fois de beaucoup de puissance et d'activité de l'organe des nombres.

Dans son acception commune, le mot *puissance* est synonyme de *force* ou de *grande puissance*, et non pas de *simple capacité* agissant *peu ou beaucoup;* tandis que par *activité* on entend ordinairement la *rapidité d'action*, une *grande disposition à agir*. Néanmoins, comme il est extrêmement désirable d'éviter toute ambiguité, nous emploierons les mots *puissance* et *activité* dans le sens que nous avons primitivement adopté; et, pour désigner un *haut* degré de puissance, nous nous servirons des termes *énergie, intensité, force* ou *vigueur;* tandis que, pour désigner une grande activité, nous nous servirons des termes *vivacité, rapidité, vitesse.*

En physique, la force est tout à fait différente de la vitesse : le balancier d'une montre se meut avec beaucoup de vitesse, mais le plus léger obstacle, tel qu'un cheveu, par exemple, suffit pour l'arrêter; le balancier d'une machine à vapeur parcourt l'espace avec lenteur, mais son énergie est prodigieuse.

Relativement à l'action des muscles, les distinctions sont aussi faciles à saisir : Le lévrier s'élance avec agilité à travers les plaines et les montagnes, mais le plus léger obstacle arrête sa course impétueuse ; l'éléphant, dans sa marche lourde et paresseuse, franchit ou brise tout ce qui lui fait obstacle.

Dans les opérations mentales (considérées abstractivement de l'organisation) , on peut également établir une distinction

facile entre l'*activité* et l'*énergie*. Au théâtre, mistriss Siddons et John Kemble sont remarquables par l'aisance et la dignité de leurs manières; et néanmoins, tous deux le sont aussi par l'extrême énergie de leur jeu; ils captivent à la fois l'esprit et les sympathies de l'auditoire, et chacun sent ses facultés s'accroître, son esprit grandir sous le charme de ces puissantes intelligences. D'autres acteurs sont remarquables par la vivacité de leurs gestes et de leur débit, qui néanmoins sont faibles et incapables d'émouvoir les spectateurs. La *vivacité* est leur qualité distinctive, mais ils manquent de *vigueur*. Au barreau, dans la chaire, à la tribune, les mêmes observations peuvent être appliquées. Certains professeurs dans les sciences déploient une grande abondance, une grande facilité d'élocution; la rapidité de leur conception nous étonne et nous ravit, et pourtant leur esprit n'a ni force, ni profondeur; ils ont de la facilité, une grande finesse d'esprit sans étendue ni solidité. C'est de la vivacité sans énergie. On voit d'autres orateurs qui abordent la discussion avec lourdeur : l'action de leurs facultés est lente mais énergique; leurs paroles retentissent à l'oreille comme le roulement du tonnerre, bientôt elles éveillent et fixent l'attention; leur geste expressif indique la force et la profondeur de la phrase qui va venir. S'ils s'animent, leur éloquence brillante comme l'éclair, impétueuse comme la foudre, subjugue les faibles et courbe leur volonté sous sa puissance gigantesque.

Cowper, dans une de ses lettres, établit fort bien la différence qui existe entre la vivacité et l'énergie : « L'esprit et le corps, » dit-il, « ont, sous ce rapport, une parfaite ressemblance. Dans l'enfance, ils se montrent actifs, mais faibles; ils se meuvent et apprennent avec une merveilleuse promptitude, mais tout travail intense du corps ou de l'esprit les fatigue et les abat. L'âge mûr les rend moins actifs, mais plus vigoureux, plus capables d'une application soutenue qui, dans leur jeu-

nesse, n'eût pas tardé à épuiser leurs forces. » Le Dr Charlton, dans son *Discours sur les différences de l'esprit humain*, décrit admirablement deux caractères, dont l'un est le type de la force sans vivacité, l'autre, celui de la vivacité sans force; il appelle ce dernier l'homme d'esprit actif, le premier l'homme d'esprit lent, mais solide. Les Français et les Écossais forment, sous ce rapport, un contraste parfait.

En règle générale, les organes les plus développés dans chaque tête ont une tendance plus forte à entrer en action et à remplir leurs fonctions avec la plus grande rapidité.

Les tempéraments indiquent aussi assez exactement les sommes de vivacité des organes. Le tempérament nerveux est le plus vif, ensuite le sanguin, puis le bilieux; le lymphatique est caractérisé par la lenteur qu'il imprime à toutes les fonctions.

Un cerveau lymphatique, quel que soit son volume, est disposé à l'inaction; mais il peut se montrer énergique sous l'influence d'une forte stimulation; si le cerveau est très-petit, aucun stimulant, soit interne, soit externe, ne le tirera de son apathie.

Certaine combinaison d'organes, comme la combativité, la destructivité, l'espérance, la fermeté, l'acquisitivité et l'amour de l'approbation, tous fortement développés, dispose à la vivacité d'esprit; une autre combinaison, dans laquelle les organes petits s'unissent à un grand développement de la bienveillance et de la vénération, entraîne ordinairement une grande indolence de caractère; mais l'activité générale du cerveau est, comme nous l'avons déjà dit, constitutionnellement plus grande chez certains individus que chez d'autres. Il peut arriver que chez le même individu un organe soit plus actif que l'autre, abstraction faite de son volume, par la même raison que le nerf optique est quelquefois plus irritable que le nerf auditif: mais ces faits sont exceptionnels. L'exercice augmente beaucoup

l'activité ainsi que la force; de là les avantages immenses d'une bonne éducation. Spurzheim pense que « la longueur des fibres donne l'activité et que leur épaisseur produit la force. »

Le principe que le volume est la mesure de la puissance d'un organe n'implique pas nécessairement qu'une grande puissance soit la seule et même la plus désirable qualité de l'esprit dans toutes les circonstances de la vie. Une grande énergie intellectuelle peut être la première qualité d'un homme placé au milieu de circonstances difficiles, chargé de mener à bien des entreprises gigantesques, de diriger ou dompter les partis dans les temps de révolutions et de désordres. Pour commander aux hommes, pour frapper leurs passions et forcer leurs hommages, il faut unir à une haute intelligence un caractère ferme et énergique; tels furent Bruce, Napoléon, Luther, Knox, Démosthène, Shakspeare, Mirabeau, Milton, Cromwell, tous remarquables par le volume extraordinaire de leur tête; mais, pour être doué d'un caractère sage, d'un esprit droit et convenable à l'exercice de la plupart des professions sociales, pour cultiver avec succès certaines parties de la philosophie morale, pour avoir un esprit fin, du goût, une élocution agréable et facile, pour être susceptible d'acquérir de l'érudition, pour avoir des formes polies ou agréables, un cerveau d'un volume modéré est peut-être préférable à un cerveau d'un volume extraordinaire; car la force s'allie difficilement à la délicatesse, à la mesure et au bon goût. Les hommes dont le cerveau est d'un volume modéré trouvent facilement leur place et l'occasion de déployer toutes les ressources de leur intelligence; ils brillent dans les circonstances ordinaires, parce qu'elles sont mieux en rapport avec la portée de leur esprit ; au contraire, l'homme doué d'un vaste cerveau trouve difficilement la sphère qui lui convient; les minuties dont s'occupent si volontiers les hommes médiocres ne sauraient éveiller

son énergie; il vit, la plupart du temps, inconnu, ignoré, et meurt sans qu'on ait soupçonné, sans qu'il ait connu lui-même la portée de son intelligence. Mais, si les circonstances le placent dans son élément, il ne tarde pas à comprendre la valeur et la puissance de son esprit, il entrevoit la gloire qui l'attend, et son énergie s'accroît en raison des obstacles qu'il doit surmonter; le génie apparaît alors dans toute sa magnificence et commande le respect et l'admiration à ceux dont l'esprit plus faible allait succomber sous le poids des difficultés.

Le terme *faculté* sert à désigner les différentes puissances intellectuelles, morales et perceptives des organes cérébraux. Les phrénologues étudient l'homme en lui-même et comparativement aux animaux; quand ceux-ci manifestent des propensités ou des actes intellectuels que l'homme possède, les facultés sont considérées comme communes à l'homme et à l'animal qui en jouit.

Une faculté est primitive :

1° Quand elle existe chez certaines espèces d'animaux, et non chez d'autres;

2° Quand elle n'est propre qu'au mâle ou à la femelle d'une même espèce;

3° Quand elle est hors de proportion avec les autres facultés du même individu;

4° Quand elle ne se manifeste pas simultanément avec les autres facultés, c'est-à-dire, quand elle apparaît ou disparaît plus tôt ou plus tard que les autres facultés;

5° Quand elle agit ou sommeille seule;

6° Quand elle est transmise positivement par une voie originelle;

7° Quand elle peut être séparément saine ou malade.

Les observations phrénologiques établissant la pluralité des facultés mentales, chacune dépendant d'un organe particulier du cerveau, il s'agit de savoir si l'esprit est simple ou s'il

est un composé de diverses puissances séparées (1). Cette question est très-difficile à résoudre. En considérant les faits tels que nous les présente l'observation, on est porté à conclure que l'esprit est formé de plusieurs facultés réunies, dont l'une est chargée de donner le sentiment de l'identité personnelle ou la conscience du *moi*, faculté à laquelle toutes les autres semblent être soumises. Cette idée de la conscience du moi semble ressortir de quelques-uns des phénomènes de la folie; car il arrive parfois que les malades éprouvent un trouble notable de ce sentiment, tandis que les autres facultés de leur esprit restent saines; ils perdent la conscience de leur passé et de leur propre personne; ils s'imaginent qu'ils ne sont plus eux-mêmes, alors que, sauf cette idée erronée, ils pensent et agissent sainement. En traitant de la *Mémoire* dans une autre partie de cet ouvrage, nous donnerons une observation d'un cas de *double individualité* par suite de maladie, communiquée par le Dr Dyce d'Aberdeen au Dr Henry Dewar, et publiée par ce dernier dans les *Transactions de la Société royale d'Édimbourg*. Un cas semblable, inséré dans le *Recueil médical*, est raconté par le Dr Mitchell au révérend Dr Nott, en janvier 1816. « Étant occupé, » dit-il, « avec différentes autres personnes, en décembre 1815, à visiter l'Académie militaire des États-Unis, un des professeurs me rapporta un cas fort extraordinaire de double *conscience du moi* chez une femme. Le major Ellicott, qui occupait dignement la chaire de mathématiques dans cette école, nous confirma la vérité du fait, dont le sujet était une de ses parentes, habitant l'ouest de la Pensylvanie. Mme R***, douée par la nature d'une très-bonne constitution, était arrivée à l'âge adulte sans avoir éprouvé de maladie; son esprit était distingué, et elle avait reçu une excellente éducation. Outre les arts qu'elle cultivait, son intelligence s'était éclairée par

(1) Voyez *Phren. journ.*, vol. I, p. 205.

la lecture et la conversation ; son écriture était remarquablement belle ; enfin, sa mémoire était étendue et ornée. Tout à coup, et sans symptômes précurseurs, elle tomba dans un sommeil profond qui se prolongea de plusieurs heures au delà du terme ordinaire. En s'éveillant, elle s'aperçut que toutes les connaissances qu'elle avait précédemment acquises avaient disparu. Sa mémoire avait fait *table rase* ; il ne lui restait nul souvenir ni des mots, ni des choses. Elle se trouva dans la nécessité de recommencer toute son éducation, et parvint, en faisant de nouveaux efforts, à épeler, lire, écrire, calculer ; à établir avec les personnes et les choses qui l'entouraient de nouveaux rapports, comme à sa première apparition dans le monde. Elle fit des progrès remarquables dans ses nouvelles études, mais, au bout de quelques mois, elle fut prise d'un nouvel accès de sommeil ; en s'éveillant, elle se retrouva dans l'état qui avait précédé son premier paroxysme ; mais ayant oublié tout ce qui s'était passé dans l'intervalle, elle désignait les deux périodes de son existence par *l'ancien état* et *le nouvel état* ; et elle n'avait pas plus d'idée de sa double existence que deux personnes différentes ne peuvent en avoir l'une relativement à l'autre : par exemple, dans son état primitif, elle jouissait de ses connaissances primitives ; dans le nouveau, elle ne savait plus que ce qu'elle avait appris depuis. Si quelque personne lui avait été présentée dans l'un de ces états (et il en était ainsi pour toutes choses), elle ne la reconnaissait pas dans l'autre. Dans son état primitif, elle possédait, comme nous l'avons dit, une très-belle écriture ; tandis que, dans l'état secondaire, elle écrivait fort mal, n'ayant pas eu le temps de se perfectionner. Pendant l'espace de quatre années et plus, elle passa périodiquement d'un état à l'autre ; la transition était toujours la conséquence d'un sommeil lourd et prolongé. Cette dame et sa famille sont maintenant parfaitement habituées à cette singulière affection ; ses rapports et

son genre de vie sont modifiés selon qu'elle est dans *l'ancien* ou *le nouvel* état. L'histoire de ce cas curieux a été recueillie par le révérend docteur Thimothée Aldin de Meadville.

J'ai souvent rencontré un ministre de l'Église d'Écosse qui étant devenu maniaque croyait être Napoléon, et, dans cette idée, il éprouvait les plus poignants remords d'avoir commandé le massacre de Jaffa, et d'avoir ainsi occasionné la mort de tant de braves soldats. Les cas que nous venons de rapporter ont fait naître, chez quelques personnes, l'idée que le sentiment de l'identité personnelle est une faculté morale primitive dépendant d'un organe particulier, et, par conséquent, susceptible de devenir malade séparément. Cette manière de voir est d'accord avec l'idée généralement répandue parmi les peuples; les divers langages sont tous plus ou moins empreints de ce sentiment du *moi*, distinct de toutes les autres facultés mentales. Nous parlons des *mauvaises pensées* qui s'insinuent dans notre esprit, des *désirs* impérieux auxquels nous craignons de céder; les mots si souvent répétés *notre* et *nous* semblent renfermer l'idée de l'identité personnelle; les *mauvaises pensées*, les *désirs*, paraissent être des affections de ce principe, ayant leur source en lui et indépendamment de tout autre.

L'opinion la plus généralement répandue parmi les philosophes, c'est que l'esprit est une substance simple et indivisible, et que les différentes facultés ne sont que des modifications de l'état de l'esprit. C'est sous ce point de vue que Gall a envisagé la question. « Dans mon opinion, » dit-il, « il existe un principe simple qui voit, sent, goûte, entend, touche, pense et veut; mais, pour que ce principe puisse devenir capable de percevoir la lumière et les sons, pour que l'odorat, le tact, le goûter s'exercent, pour que la pensée se produise, que les propensités s'éveillent, il faut des instruments matériels sans lesquels l'exercice de toutes ces facultés serait impossible (1). »

(1) *Des fonctions du cerveau*, I, p. 243.

Cette idée a été également adoptée par le révérend docteur David Welsh, professeur d'histoire ecclésiastique à l'université d'Édimbourg, qui démontre clairement qu'elle peut s'allier avec la théorie de la pluralité des organes. « Un principe de la phrénologie, » dit-il, « c'est que les différentes parties du cerveau (les organes) sont chacune en rapport avec une faculté mentale primitive; la vérité de cette proposition est prouvée par l'observation; en l'admettant donc comme vraie, on pourrait demander si elle s'accorde avec le grand principe que les facultés intellectuelles et morales de l'esprit ne constituent pas des principes divers, mais seulement différents états de l'esprit considéré comme unité? » Il n'est pas nécessaire de réfléchir longuement pour se convaincre que le principe de la multiplicité des organes ne contredit nullement les idées du docteur Brown. Les organes cérébraux ne sont pas l'esprit : nous croyons que l'esprit est une substance simple et indivisible; et la seule différence qui existe entre la doctrine phrénologique et celle du docteur Brown, c'est qu'au lieu d'admettre que les facultés morales et intellectuelles émanent des rapports de la substance simple, nommée *esprit*, avec lui-même ou avec les corps extérieurs, nous croyons qu'elles sont le produit de *l'esprit* agissant par l'intermédiaire des organes cérébraux.

« En examinant un corps quelconque, la neige, par exemple, nous avons la notion d'une certaine couleur. Cette notion n'existe pas dans la neige, mais dans notre esprit, c'est-à-dire que la notion de la couleur est dans *l'esprit*, modifié par ses rapports avec cet objet extérieur. Mais il est prouvé qu'il existe un corps intermédiaire entre la neige et l'esprit, c'est le nerf optique affecté d'une certaine manière; la notion de la couleur n'arrive donc à l'esprit que par ses rapports avec le nerf optique, et on doit nous accorder que ce fait n'altère pas la notion que l'esprit est une substance simple; et si cette concession est juste, il devient clair alors qu'un second intermédiaire peut

être admis sans nuire à l'idée de l'existence d'un principe immatériel; seulement, au lieu de considérer le nerf optique comme la substance intermédiaire qui fournit l'idée de la couleur, ce sera une portion particulière de l'encéphale. Comme dans cette dernière supposition, la notion de la couleur est en rapport avec l'esprit, par le moyen de l'organe du coloris, il s'ensuit que si l'organe éprouve une impression quelconque, l'esprit en est à son tour impressionné. Ainsi, si cet organe est plus volumineux, d'une structure plus fine ou plus active, la perception de la couleur sera plus délicate, plus rapide ou plus agréable. Ces remarques peuvent s'étendre à tous les organes. Lorsque l'organe de la causalité est fort, comme dans le cas du docteur Brown lui-même, l'individu jouira d'une faculté intense de raisonner, et cette faculté résulte d'un état de l'esprit en rapport avec l'organe matériel, lequel état sera différent si l'organe diffère.

« Un grand nombre d'organes peuvent affecter l'esprit en même temps, et dans ce cas, l'individu éprouvera une grande diversité de sentiments. L'esprit n'en est pas moins une substance simple, seulement il se trouve en rapport avec des organes complexes.

« Quand nous disons alors que nous avons des facultés, telles, par exemple, que celle de raisonner, nous ne supposons pas que cette faculté soit indépendante de l'esprit. Il existe un organe matériel différent de *l'esprit*, mais la perception des rapports est un état entièrement mental. Un état particulier de l'organe peut donner la perception d'un rapport; un autre, le désir de le percevoir ou de le découvrir; mais la perception et le désir sont deux attributs, non de la matière, mais de l'esprit. L'effet d'un organe, petit ou grand, actif ou inactif, chez différents individus ou chez le même individu à différents temps, est un sujet que j'examinerai dans le chapitre de la *Cause* et de l'*Effet*, que le docteur Brown n'a pas traité (1). »

(1) Welsh, *Vie de Thomas Brown*, p. 25.

Le docteur Caldwell argumente aussi fortement en faveur de l'unité de puissance de l'esprit : « Nous ne croyons pas, » dit-il, « à une capacité *séparée* ou *isolée;* l'esprit peut et doit posséder un nombre de facultés distinctes, mais *il est simple dans sa puissance comme dans sa substance.* Il est un principe agissant et actif, indispensable à toutes les facultés mentales, mais il ne les possède pas *par lui-même;* il n'est pas plus un composé de *parties* en rapport avec les facultés, qu'en rapport avec *la substance;* il est, sous tous les rapports, *un et indivisible.*

« Pour soutenir la proposition contraire, il faudrait admettre que, comme le corps, l'esprit est un composé. Être unique dans son essence, et posséder des facultés multiples, implique contradiction; rien de semblable n'existe dans la création, et l'on ne pourrait indiquer aucune analogie à l'appui d'une telle assertion.

« La seule chose qu'on puisse concevoir, c'est que l'esprit humain, *unique dans son essence*, soit tributaire d'une multiplicité de facultés. Cela résulte de ce qu'il agit par l'intermédiaire d'un *système d'organes*, au lieu d'un *seul*, et qu'il faut le considérer comme le moteur primitif de l'ensemble de l'organisation. Dans cet état de choses, la multiplicité des organes, différant les uns des autres, quoique agissant sous un même principe et par une même impulsion, assure la diversité nécessaire des résultats; car chaque organe doit nécessairement agir selon son organisation.

« Nous ne pouvons, en conséquence, dissimuler la pensée où nous sommes que la doctrine de *l'unité* parfaite de l'esprit humain, dans sa *substance* et dans sa *puissance*, forme certainement une base tellement solide à la phrénologie, que rien ne saurait l'ébranler, et le temps et la marche des connaissances humaines ne peuvent que l'affermir de plus en plus : car, s'il est vrai que l'esprit est une *unité* possédant *l'unité de*

puissance, il s'ensuit nécessairement que la puissance multiple, que manifestent les facultés mentales, ne peut être la conséquence que d'un système d'organes cérébraux multiples agissant sous l'impulsion de l'esprit (1). »

Il n'est pas nécessaire, pour l'étude de la phrénologie, de savoir si cette opinion est l'interprétation exacte de la vérité; car les effets des organes sur l'esprit n'en sont pas moins constants. Si l'esprit consiste dans une agrégation de puissances, alors chacune agit au moyen d'un organe particulier, et avec d'autant plus d'énergie que l'organe est plus volumineux. Considéré comme une substance simple, capable d'éprouver une *variété d'états*, il n'entre dans ces *états* qu'au moyen d'organes séparés. Quand les organes sont *spontanément actifs*, la fonction s'exécute activement; sans leur influence, elle ne peut s'exercer : si l'organe est très-fort, l'esprit est fortement influencé par lui; s'il est très-petit, son action est faible : le lecteur peut donc adopter, sous ce rapport, la théorie qui lui paraîtra mériter la préférence. Sans vouloir nier que cette dernière manière d'envisager la question ne me paraisse la plus plausible, je traiterai, dans les pages suivantes, des facultés comme *puissances* mentales *distinctes*, dépendantes d'organes séparés, parce que, dans cette hypothèse, je pourrai présenter la doctrine d'une manière plus simple et plus claire que si je la considérais comme résultant de modifications particulières de la puissance générale nommée *esprit;* et ce langage est d'autant plus rationnel, d'après ce qui paraît être la véritable hypothèse, qu'en vertu de ce principe, l'individu ayant l'organe de la causalité, par exemple, fortement développé, raisonne avec logique et avec profondeur : ce dont il

(1) Preliminary discourse in answer to lord Jeffrey's criticism on phrenology in the 88th nº, of the *Edimbourg Review*, prefixed to Dr Caldwell's *Elem. of phren.*, 2d edit., p. 16.

est incapable quand cet organe est chez lui très-faible. Le mot *faculté* ou *pouvoir* est donc destiné à exprimer une qualité possédée à un fort degré et non à un faible degré.

« Je sais bien, » continue le docteur Welsh, « qu'une autre difficulté métaphysique peut être élevée, relativement à la doctrine phrénologique. On demandera : Qu'est-ce que l'âme, privée des organes cérébraux ? Mais le système de Brown ne nous éclaire pas plus sur ce point que le système de Gall. L'avenir seul peut apprendre à l'homme ce qui est au-dessus de ses facultés terrestres. C'est le cas de dire, avec le poëte :

« En attendant la mort, qui dissipera nos doutes, adorons » Dieu (1). »

DIVISION DES FACULTÉS.

Spurzheim divise les facultés en deux ordres, *sensitives* et *intellectuelles*. Les facultés sensitives se subdivisent en deux genres, qu'il nomme *propensités* et *sentiments*. Il donne le nom de *propensité* aux impulsions intérieures qui nous invitent à certains actes ; le nom de *sentiment* à une sensation qui comprend non-seulement une inclination, mais encore une émotion particulière : l'acquisitivité, par exemple, ne produit que le simple désir d'acquérir ; la vénération porte l'homme à l'adoration et lui fait, en même temps, éprouver une émotion particulière que nous désignons par le mot *sentiment*.

Un second ordre de facultés nous fait connaître les corps extérieurs et nous donne, en même temps, les moyens d'apprécier leurs qualités et leurs rapports : on les nomme facultés *intellectuelles*. Spurzheim les a subdivisées en quatre genres. Le premier comprend les sens externes et le mouvement volon-

(1) « Wait the great teacher Death, and God adore. »

taire; le second comprend les facultés internes qui perçoivent l'existence, ou qui donnent à l'homme et aux animaux la connaissance des corps externes et de leurs qualités physiques; le troisième comprend les facultés au moyen desquelles nous percevons les rapports des corps externes. Ces trois genres sont compris sous la dénomination générale de *facultés perceptives*. Le quatrième genre comprend les facultés qui agissent sur toutes les autres, celles qui comparent, jugent et distinguent: on les nomme *facultés réflectives*.

De grandes difficultés s'opposent à un classement méthodique des facultés et des organes; en attendant, nous adopterons la classification dont Spurzheim s'est servi pour la troisième édition de son *Traité de Phrénologie*, publiée en 1825 (1). Pendant son séjour à Édimbourg en 1828, il donna un cours d'anatomie du cerveau, et expliqua avec tant de clarté les rapports des organes entre eux, que sa classification parut évidemment basée sur les lois de la nature. Gall semble s'être peu occupé de former une classification philosophique; néanmoins, nous ferons connaître sa nomenclature des organes et le rang qu'il leur avait assigné; nous ajouterons, en conséquence, à la fin de cet ouvrage, un tableau destiné à les indiquer (2).

Pour un grand nombre d'organes, il existe des observations si nombreuses, qu'on peut dire que leurs fonctions sont maintenant *établies* d'une manière incontestable; pour plusieurs autres, des observations moins nombreuses rendent seulement leurs fonctions *probables*. Les phrénologues sont d'accord sur l'espèce des fonctions des organes considérés comme établis; les différences qui s'élèvent entre eux n'ont rapport qu'à cer-

(1) Voyez Objections contre la classification des facultés, proposées par Spurzheim, *Appendix* n° 2.

(2) *Ibid.*, n° 3.

taines analyses métaphysiques des facultés morales et intellectuelles, et à leur classification.

Nous donnerons une courte notice sur l'*histoire* de la découverte de chacun des organes et quelques exemples qui prouvent la nature de sa fonction; mais nous croyons devoir avertir le lecteur que nous n'avons pas la prétention d'ajouter quelque chose à la démonstration qui a déjà été faite de la phrénologie. Nous renvoyons aux ouvrages de Gall et de Spurzheim, aux *Transactions* des sociétés phrénologiques d'Édimbourg et de Paris, etc.; du reste, ceux qui veulent se former une opinion philosophique doivent étudier la nature elle-même; CAR UNE CONVICTION FERME ET ENTIÈRE NE PEUT ÊTRE QUE LE RÉSULTAT D'OBSERVATIONS PERSONNELLES.

DE L'EXPRESSION NATURELLE DES FACULTÉS.

Gall et Spurzheim ont étudié les signes par lesquels la prédominance des diverses facultés se décèle dans le port et l'aspect de chaque individu; leurs observations sont à la fois intéressantes et instructives. Comme principe fondamental, il faut admettre que les mouvements s'exécutent toujours dans la direction du siége des organes. La prédominance de *l'estime de soi*, par exemple, produit une attitude dans laquelle la tête et le corps sont élevés et un peu penchés en arrière. La *fermeté* imprime à toute l'habitude du corps un air de roideur très-remarquable. La *circonspection* porte la tête en arrière et de côté. La *vénération* l'incline en avant; et ainsi de suite. Chaque organe, quand il est *prédominant*, *puissant et actif*, imprime aux mouvements et à l'attitude du corps un caractère particulier; il modifie aussi d'une manière remarquable la voix et l'expression de la physionomie. Ainsi, la *destructivité* s'an-

nonce par une voix rude et vibrante, par des traits sombres et durs; tandis que l'amour de l'approbation rend la voix douce et mielleuse, et stéréotype sur la physionomie un sourire gracieux. L'expression propre à chaque faculté est commune à toutes les races et à tous les âges; elle est le fondement de toute pantomime, de la sculpture et de la peinture. Son étude constitue la science physiognomonique.

ORDRE I. SENTIMENTS.

GENRE I. — PROPENSITÉS.

Les facultés qui constituent ce genre ne concourent pas à la formation des idées; leur fonction consiste seulement à éveiller une propensité particulière: elles sont communes à l'homme et aux animaux.

1. — AMATIVITÉ.

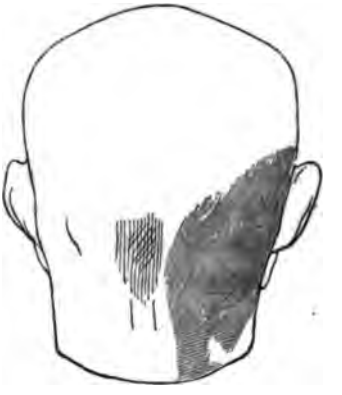
Le cervelet (A A, fig. 2, p. 103) est l'organe de cette propensité (1); il est situé entre les apophyses mastoïdes et la ligne transverse de l'os occipital. Le volume de cet organe est in-

(1) Partes genitales, sive testes hominibus et fœminis uterus propensionem ad venerem excitare nequeunt. Nam in pueris veneris stimulus seminis secretioni sæpe antecedit. Plures eunuchi, quanquàm testibus privati, hanc inclinationem conservant. Sunt etiam fœminæ quæ sine utero natæ, hunc stimulum manifestant. Hinc quidam ex doctrinæ nostræ inimicis, harum rerum minimè inscii, seminis præsentiam in sanguine contendunt, et hanc causam sufficientem existimant. Attamen argumenta hujus generis verâ physiologiâ longè absunt, et vix citatione digna videntur. Nonnulli

diqué, pendant la vie, par la largeur de la nuque vers ces parties ou entre les oreilles, et par la saillie que forme la portion inférieure de l'occipital. Chez quelques individus, les lobes du cervelet descendent et forment deux bosses, qu'on remarque vers la base de l'occipital, sans, pour cela, que la distance d'une oreille à l'autre soit augmentée. Dans ces cas, les protubérances qu'il forme sont facilement senties lorsqu'on presse le bas de la nuque avec la main. Les gravures ci-après indiquent la saillie que forme cet organe pendant la vie, quand il est modéré ou large.

REV. MR. M.[1]

LINN.[2]



Il existe presque un demi-pouce d'intervalle entre le cervelet et le lobe postérieur du cerveau, à l'insertion de la tente.

La tente du cervelet, formée d'une membrane très-forte sépare le cerveau du cervelet; chez les animaux sauteurs, comme le chat et le tigre, une plaque osseuse, mince, remplace cette membrane (1). Néanmoins, le cervelet est lié au

etiam hujus inclinationis causam in liquore prostatico quærunt ; sed in senibus aliquandò fluidi prostatici secretio, sine ullâ veneris inclinatione, copiosissima est. — *Phrénologie de* Spurzheim, p. 128.

(1) Voyez la note pag. 114-115.

cerveau ; car ses fibres tirent leur origine des corps restiformes qui donnent également naissance à d'autres organes des propensités animales. Certaines fibres venant de cette source, après avoir traversé la couche des nerfs optiques, se répandent dans les organes de la philoprogéniture, de l'adhésivité, de la combativité, de la destructivité, etc. Les nerfs de la vision (4, 4, fig. 2, p. 103) peuvent être suivis jusque dans les éminences *nates*, joignant de très-près à ces parties ; tandis que les nerfs de l'audition (E, fig. 2, p. 103) naissent du prolongement de la moelle à la surface du quatrième ventricule, situé immédiatement sous le cervelet. Ces rapports des parties sont d'accord avec les faits ; les yeux semblent, plus particulièrement que les autres sens, chargés d'exprimer la passion de l'amour : l'abus de cette propensité amène souvent la cécité ou la surdité ; elle excite secondairement l'action de l'adhésivité, de la combativité et de la destructivité ; elle inspire ces attachements irrésistibles qui donnent à la femme la plus timide un courage et une détermination dont elle serait incapable de sang-froid. Le cervelet est formé de trois lobes, deux latéraux et un moyen. Le lobe moyen communique directement avec les corps restiformes, et les deux lobes latéraux sont liés l'un à l'autre par le pont de Varole. (*Voy.* fig. 2 et 3, pp. 103, 106.)

Gall est arrivé à la découverte des fonctions de cet organe de la manière suivante. Il était le médecin d'une dame veuve qui fut saisie d'une maladie nerveuse, à laquelle succéda une violente nymphomanie. Comme il soutenait sa tête pendant un des paroxysmes, il fut frappé du volume que présentait le crâne vers la nuque. Plus tard, il apprit que la malade ressentait toujours, avant l'accès, un sentiment de tension et de chaleur vers cette région ; il se livra à de nombreuses observations qui le confirmèrent dans l'idée qu'il y avait une connexion entre le volume du cervelet et la propension à l'amour physique.

Cette faculté donne le désir de l'union des sexes. Chez les

enfants nouveau-nés, le cervelet est l'organe le moins développé de tous ceux qui forment l'encéphale. A cette période de la vie, les parties supérieures et postérieures de la nuque correspondantes au cervelet paraissent attachées presque au centre de la base du crâne. Le poids du cervelet est alors, comparativement à celle du cerveau, comme un à treize, à quinze ou à vingt. Dans l'adulte, il est comme un à six, à sept ou à huit. Le cervelet prend beaucoup d'accroissement à l'époque de la puberté, et atteint son développement complet entre dix-huit et vingt-six ans. La nuque paraît alors plus saillante en arrière. En général, le cervelet est moins volumineux dans la femelle que dans le mâle. Fréquemment il diminue de volume dans la vieillesse. La proportion du cerveau au cervelet varie beaucoup chez les différents individus; aussi remarque-t-on de grandes différences entre la propensité qu'il confère et les autres facultés de l'esprit. Quelquefois le cervelet atteint un grand développement avant l'âge de la puberté. Tel était le cas d'un enfant de trois ans, d'un autre de cinq, et d'un troisième de douze, qui tous étaient remarquables par une forte propensité à l'amour; on remarque sur le buste du docteur Hette, qui fait partie de la collection de la Société de phrénologie d'Édimbourg, que cette partie est peu saillante, et la faiblesse de son penchant pour le sexe y correspondait. Il est très-proéminent sur le crâne d'un condamné qui mourut à Chatam, et chez lui la propensité vers l'union des sexes était irrésistible. Il en est de même pour les crânes de Mitchell et de Dean. On trouvera dans l'ouvrage de Gall, *Sur les fonctions du cerveau*, tom. III, pag. 225-414, plusieurs cas remarquables. Je me contenterai de renvoyer, en outre, le lecteur aux ouvrages suivants : *Journal des observations pathologiques de l'école de médecine,* n° 108. Le cas de Jean Michel Brigand, 15 juillet 1817, *Journal de l'Hôtel-Dieu.* Le cas de Florat, 19 mars 1819, et d'une femme, 11 novembre 1818. Vepferus, *Historiæ apoplecticorum*,

edit. 1724, pag. 487; *Philosophical transactions*, n° 228, par le docteur Tyson; les *Mémoires de chirurgie militaire et campagnes du baron Larrey*, vol. II, p. 150. vol. III, p. 262; *De l'apoplexie*, par Serres; *Éléments de physiologie*, par Richerand, p. 379, 380; la *Phrénologie* de Spurzheim, p. 130; le *Journal phrénologique d'Édimbourg*, vol. V, pag. 98, 311, 636; VII, p. 29; VIII, p. 377, 529; IX, 188, 383, 525; *Observations sur l'aliénation mentale*, par André Combes, p. 161; et le *Journal médical et chirurgical de Londres*, des 21 juin et 23 août 1834, vol. V, p. 649, et vol. VI, p. 125. Le docteur Caldwell a donné, dans ses *Annales de phrénologie*, n° 1, p. 80-84, un sommaire des principales raisons qui doivent faire considérer le cervelet comme l'organe de l'amour physique.

« Il est impossible, » dit Spurzheim, « de rassembler un plus grand nombre de preuves à l'appui d'un fait naturel, que celles qui attestent les fonctions spéciales du cervelet. » En cela, nous sommes d'accord avec lui; ceux qui n'ont pas lu, dans l'ouvrage de Gall, le chapitre consacré à cet organe, ne peuvent se former une idée juste de la force et de l'évidence des preuves dont il appuie son opinion sur ce point.

M. Flourens, après s'être livré, sur les animaux vivants, à diverses expériences qui consistaient à piquer et irriter leurs cervelets, est arrivé à conclure que la principale fonction du cervelet est de régulariser les mouvements musculaires. « En enlevant le cervelet, » dit-il, « on ôte à l'animal le pouvoir d'exécuter des mouvements combinés. » M. Magendie, à la suite de semblables expériences, a trouvé que les lésions du cervelet donnaient seulement aux animaux une tendance irrésistible *à marcher, courir ou sauter en arrière;* des expériences faites sur *les corps striés* et *les tubercules quadrijumeaux*, ont donné les résultats suivants : Quand certaines parties étaient divisées, l'animal tournait sur lui-même; la section de certaines autres

portions lui imprimait une tendance à marcher en arrière et à étendre la tête et les extrémités; une autre section causait une disposition à exécuter les *mouvements combinés*. Ainsi, d'après cette méthode d'appréciation des mouvements cérébraux, les parties possèdent, en commun avec le cervelet, la faculté de régler les mouvements musculaires. Le fait est que toutes les parties du système nerveux sont si intimement unies, qu'on ne peut guère en léser une sans troubler toutes les autres; il est donc fort difficile de déterminer, de cette manière, les fonctions propres à chacune d'elles, même les moins importantes; cette vérité est maintenant admise par la grande majorité des physiologistes, parmi lesquels nous pouvons compter Charles Bell (1).

Néanmoins, le grand volume du cervelet, la circonstance que ses lobes latéraux n'ont pas chez tous les animaux les mêmes rapports avec le lobe moyen, et les résultats obtenus par les expérimentateurs ont fait penser qu'il n'est pas un organe unique, mais que, outre l'organe de l'amativité qui, sans aucun doute, le constitue en grande partie, il en renferme d'autres chargés d'accomplir des fonctions différentes; cela semble assez probable, mais nous n'avons aucune preuve à l'appui de la supposition de ces fonctions, et nous pouvons seulement appeler sur ce point l'attention des physiologistes dans le *Journal de physiologie*, publié par M. Magendie (n° du mois de juin 1831); on voit cependant l'observation d'un individu chez qui, à l'ouverture du crâne, on ne trouva pas de cervelet; lequel, probablement, avait été détruit par l'effet d'une maladie; cependant, le sujet avait continué de jouir, jusqu'à sa mort, de la faculté d'exécuter des mouvements combinés, et n'avait été nullement sujet aux mouvements en arrière ou circulaires qui, chez les animaux soumis aux expériences, semblent être le résultat des sections pratiquées sur cet organe (2).

(1) Voyez *the Phrenological Journal*, IX, 122.

(2) Le cas auquel l'auteur fait allusion est celui d'une fille publique

M. Scott, dans son excellent essai sur l'influence qu'exerce cette propensité sur les facultés morales et intellectuelles, fait observer qu'il a été considéré par quelques personnes comme synonyme de libertinage; comme si son activité entraînait nécessairement une sorte de souillure. Cette méprise résulte de ce qu'on ne considère que l'abus de cette propensité; mais tout ce qui entre dans le grand système de la nature porte le cachet de sa noble origine. Quoique susceptible d'abus, l'amativité exerce une douce influence sur les rapports des sexes entre eux; elle est, en partie, l'origine du tendre intérêt qu'ils se portent mutuellement, car cette disposition ne résulterait pas de la bienveillance et de l'adhésivité seules, ou de tout autre sentiment; si telles étaient ses sources exclusives, cet intérêt se retrouverait dans les liaisons qui se forment parfois entre individus du même sexe, ce qui n'a pas lieu. « Cette propensité, quand elle est considérée et convenablement dirigée, » dit M. Scott, « n'a rien qui puisse blesser la plus exquise délicatesse; au contraire, l'absence de toute sensation de cette nature doit être considérée comme un défaut capable d'altérer le plus heureux naturel. Le sentiment de l'amour adoucit les passions orgueilleuses et haineuses, qui rendraient l'homme insociable; elle augmente et entretient les affections douces et bienveillantes. L'amativité seule explique les égards mutuels que se montrent les deux sexes; l'homme est, en général, meilleur et plus généreux envers la femme qu'envers l'homme; et il en est de même pour la femme. » C'est cette faculté qui

nommée Labrosse; les adversaires de la phrénologie le citent comme tendant à prouver la fausseté de cette science. Le Dr Caldwell a demontré dans les *Annales de phrénologie*, n° 1, p. 76 (voyez le *Journal phrénologique* d'Édimbourg, vol. 9, p. 226), que ces conclusions n'étaient pas fondées. Car, quoique le cervelet ait été trouvé au moment de l'autopsie presque entièrement détruit, il était facile de voir que cette destruction était récente, et le résultat d'un travail inflammatoire dans les organes, inflamation expliquée par la surexcitation préexistante de l'organe et de ses fonctions.

inspire au poëte les peintures enivrantes de l'amour; et sa puissante influence se fait sentir à l'homme pendant la plus longue et la plus belle période de sa vie.

Cet organe est, en général, plus actif dans les climats chauds que dans les climats froids. Cependant, quand il est très-développé, son action est énergique, même dans les régions les plus froides. Les habitants du Groënland et les différentes tribus des peuples Esquimaux sont remarquables par leur propensité à l'amour; aussi, sur environ douze crânes appartenant à des individus de cette nation, que possède la Société de phrénologie d'Édimbourg, la saillie que forme l'amativité est fort remarquable (1).

L'abus de cette propensité peut devenir la source de grands maux pour les individus qui s'y livrent; et, comme l'organe et la propensité peuvent résister et exercer une grande influence sur le caractère, indépendamment des rapports sociaux, Spurzheim pensait qu'il valait peut-être mieux instruire les jeunes gens des conséquences funestes de l'abus des plaisirs de l'amour, que de les laisser dans un état d'ignorance capable de provoquer une fatale curiosité qui, tôt ou tard, détruit la santé, affaiblit l'intelligence, et compromet même les enfants auxquels ils donneront le jour. L'existence de cet organe est bien établie.

---

2. — PHILOPROGÉNITURE.

L'attachement que montrent les animaux pour leurs petits a été souvent un sujet d'admiration pour les naturalistes; on a dit que chez eux le sentiment était un *instinct*. On entend par

(1) Voyez » *Essay on the character and cerebral development of the Esquimaux, by* Robert Cox.

instinct une propensité originelle par l'effet de laquelle l'animal qui en est doué, agit d'une certaine manière, sans intention ni calcul, mais par un entraînement qui tient à sa nature. L'amour de l'homme pour ses enfants est-il la conséquence d'une faculté semblable, ou bien un acte de la raison ou d'une modification de la bienveillance et des autres sentiments? Il nous semble bien évident que la réflexion y est tout à fait étrangère. La raison recherche les causes et les effets, et juge en comparant les faits. La mère qui sourit aux premières caresses de son enfant ne cherche pas à s'expliquer ses délicieuses émotions; l'impression est spontanée; il suffit que l'image de l'enfant se présente aux yeux ou à l'imagination des parents pour que l'amour paternel se réveille dans son irrésistible impétuosité. Il est donc vrai que ce sentiment résulte de l'action d'un organe qui lui est propre, et qu'il n'est nullement une modification de la bienveillance ou de toute autre faculté mentale. S'il tirait sa source de la bienveillance, l'égoïste ne montrerait jamais qu'un attachement médiocre pour ses enfants; et pourtant on voit souvent le contraire. S'il n'était qu'une modification de l'amour de soi, comme on l'a supposé, l'amour paternel serait d'autant plus faible que l'abnégation de soi serait plus complète; mais l'expérience contredit aussi cette théorie. L'amour paternel n'est pas non plus sous l'influence des facultés intellectuelles : une femme peu intelligente montre un ardent amour pour ses enfants; une autre, dans les mêmes conditions intellectuelles, se montre plus ou moins indifférente. Quelques femmes, douées de hautes facultés morales, joignent le sentiment de l'amour maternel à leurs autres vertus, tandis que d'autres, non moins heureusement douées sous le rapport des facultés intellectuelles, considèrent leurs enfants comme un fardeau. Nous avons donc les plus fortes raisons de considérer l'amour des enfants comme une tendance primitive de l'esprit; et toutes

les observations phrénologiques appuient cette conclusion.

Cet organe est situé immédiatement au-dessus de la portion moyenne du cervelet, et répond à la protubérance de l'os occipital. Gall rapporte comme il suit l'histoire de sa découverte. Dans le cours de ses observations il avait remarqué que dans l'espèce humaine la partie supérieure de l'occiput est, en général, moins proéminente chez l'homme que chez la femme, et il en inféra que la portion correspondante du cerveau devait être l'organe de quelque sentiment plus fort chez la femme que chez l'homme; mais il fallait encore déterminer quelle était la nature de ce sentiment. Pendant plusieurs années, il se présenta à son esprit un grand nombre de conjectures qu'il adopta et rejeta successivement, et il entretint souvent ses élèves des doutes qu'il éprouvait à cet égard. Enfin, ayant remarqué que le crâne des singes présentait, sous ce rapport, beaucoup d'analogie avec celui de l'homme, il dut en conclure que l'organe qui répond à cette protubérance est l'organe d'une propensité proéminente dans cette race d'animaux, ainsi que dans l'espèce humaine; et cette idée fit d'autant plus d'impression sur lui, que ses études lui avaient déjà fait connaître que nul organe des facultés morales ou intellectuelles élevées n'avait son siége dans cette région; il rechercha dans ses souvenirs quelles pouvaient être les propensités qui se montrent également prépondérantes chez la femme et chez le singe, et, dans un de ces heureux moments où la pensée se déploie dans toute son étendue, il fut frappé d'un rayon de lumière en réfléchissant qu'un des instincts les plus énergiques du singe est un amour ardent pour ses petits. Les naturalistes, et en général, les personnes qui ont vécu dans les pays où ces animaux sont nombreux, ont été frappés de la force de l'attachement qu'ils leur portent; cette tendresse s'étend jusqu'aux enfants, et spécialement aux jeunes nègres qu'ils couvrent de caresses quand ils les rencontrent dans leur chemin. Ces remarques

firent enfin jaillir un trait de lumière dans l'esprit de Gall, relativement aux fonctions de l'organe qui l'occupait. Impatient d'éclaircir ses doutes en comparant entre eux l'immense quantité de crânes de mâles et de femelles qui formaient sa collection, il suspendit pendant quelque temps ses leçons publiques; il ne tarda pas à s'assurer que les crânes des mâles et des femelles, chez les animaux, offraient, en général, la même différence que celle que présentent le crâne de l'homme et celui de la femme. Ce fait le confirma dans l'idée que la faculté liée à cet organe était l'amour de la progéniture, faculté beaucoup plus énergique, en général, chez la femelle que chez le mâle. Cette conclusion lui parut beaucoup plus plausible encore par la circonstance que cet organe est placé fort près de l'organe de la propagation. Dans la suite, de nombreuses observations vinrent rendre son existence irrécusable.

Cette faculté produit donc un amour plus ou moins vif des enfants.

Ce sentiment a été dépeint d'une manière admirable par le plus grand des poëtes modernes, dans sa tragédie de *Caïn;* nous allons essayer d'en donner une traduction :

« Oh! Caïn! regarde-le! Vois comme il est plein de vie!
« vois sa beauté, sa fraîcheur; admire comme il est fort et gai,
« combien il me ressemble! combien il te ressemble aussi
« quand tu es bon! car alors nous nous ressemblons tous,
« le père, la mère, le fils, n'est-il pas vrai, Caïn? Ce sont tous
« nos traits réfléchis dans les siens.

« Regarde! il sourit, il étend ses bras, il fixe sur toi ses
« grands yeux bleus; son joli petit corps s'incline avec grâce
« comme pour saluer son père. Oh! ne parlons plus de nos
« douleurs! les anges privés d'enfants nous porteront envie!
« Bénis-le, ô Caïn! il n'a pas encore de paroles pour te re-
« mercier, mais son cœur et le tien se sont déjà entendus! »

(*Caïn*, act. III, scène 1re.)

La proéminence de cet organe peut être facilement constatée; il est un des plus en évidence, surtout dans l'espèce humaine, et la propensité qu'il confère est aussi des plus tranchées. Chez les personnes éminemment douées de la philoprogéniture, ce sentiment se trahit dans chaque mot, chaque regard qu'elles adressent à leurs enfants; l'auteur de *Waverley*, cet observateur sublime, a fait la remarque que, par une sorte de *franc-maçonnerie*, les enfants découvrent rapidement les personnes en présence desquelles ils peuvent se livrer sans contrainte à toute la pétulance capricieuse de leur âge; il n'est pas rare de les voir accueillir ces amis qu'ils devinent, de leurs caresses et avec des cris de joie. Il est, au contraire, des personnes qui ne sont susceptibles d'aucune affection pour les enfants, et qui ne peuvent cacher l'ennui que leur causent leurs jeux bruyants. Walter Scott remarque que, si des personnes, dans l'espoir de plaire aux parents, s'efforcent de faire des avances d'amitié aux enfants, la fausseté de l'affection qu'ils veulent leur témoigner est instinctivement appréciée par eux, et ils n'y répondent qu'avec défiance et froideur. Si on examine la tête de deux personnes dont les sentiments sont opposés sous ce rapport, on y remarquera de notables différences vers la région assignée à cet organe.

Par suite d'une loi remarquable de la nature, ce sentiment est excité, bien plus par l'état de faiblesse et de dépendance de ceux qui en sont l'objet, que par leurs qualités physiques et morales. C'est surtout pendant les premiers mois de son existence, lorsque l'enfant n'a aucun attrait pour d'autres, que la mère lui montre le plus d'affection et d'amour; plus il est faible et misérable, plus son dévouement est actif et passionné. C'est ainsi que le plus jeune de la famille est ordinairement le favori, à moins que quelque maladie ne vienne atteindre un plus âgé, et n'attire ainsi sur lui toutes les sympathies maternelles. L'impulsion primitive de cette faculté semble être d'exciter un

vif intérêt pour la faiblesse de l'enfance : néanmoins elle communique en même temps une grande aménité envers ceux qui sont faibles et souffrants, quoique dans un âge plus avancé. Les personnes chez lesquelles cet organe est très-fort, et qui sont en même temps douées d'une grande bienveillance, sont, en général, plus portées à prodiguer leurs soins à ceux qui souffrent que celles qui ont l'organe de la philoprogéniture peu actif. Le langage de ceux qui ont cette faculté proéminente est doux, tendre et caressant. Elle est indispensable aux personnes chargées des soins qu'exige l'éducation des enfants; celles chez qui elle est peu active ne peuvent que difficilement sympathiser avec eux. S'ils sont chargés de quelque partie de l'enseignement, leur ton et leurs manières repoussent la confiance des élèves, au lieu de la leur attirer. C'est ainsi que certaines personnes, dont les manières sont convenables dans les rapports ordinaires de la vie, sont en horreur aux enfants confiés à leurs soins, et il est bien rare que les antipathies de ces derniers ne soient pas fondées, alors que leurs parents, jugeant selon les inspirations de leur âge, les accusent de caprice.

Walter Scott pensait que l'extrême attachement que la plupart des vieilles filles portent à certains animaux, en général des espèces les plus faibles et qui exigent les soins les plus minutieux, pourrait bien tirer sa source de l'influence de cet organe. « Elles cèdent, » dit-il, « à la force irrésistible d'un sentiment qui, dans des circonstances plus heureuses, en eût fait d'excellentes mères de famille (1). »

C'est cette propensité qui inspire aux mères ces chants et ces douces cajoleries, au moyen desquels elles endorment le jeune enfant, unique objet de toutes leurs pensées, de tous leurs soins. Grand nombre de poëtes et d'auteurs dramatiques ont écrit d'admirables pages sous son inspiration.

(1) *Phrenological Journal*, vol. II, p. 499-500.

Le sentiment qui naît de cette faculté est si puissant et si doux qu'il entraîne plus fréquemment qu'aucun autre vers de fâcheuses exagérations. Quand il est trop énergique et que le jugement est trop faible pour y mettre de justes bornes, il entretient des inquiétudes exagérées, ou bien il entraîne à céder à tous les caprices de l'enfance, et présente ses défauts comme des qualités précieuses. Cette aveugle exagération est, pour l'enfant, la source de vices qui, dans un âge plus avancé, feront le malheur et souvent la honte de sa vie.

Sur vingt-neuf infanticides que Gall et Spurzheim eurent l'occasion d'examiner, vingt-cinq présentaient l'organe de la philoprogéniture très-faiblement développé; cependant, Gall a observé que ce n'est pas la faiblesse de cet organe seule qui détermine une mère à tuer son enfant; mais celles qui sont dans ce cas cèdent plus facilement que les autres aux circonstances qui les poussent au crime, car elles ne sont pas retenues par ce sentiment, si puissant chez une bonne mère, qu'il est difficile qu'il ne triomphe pas de toutes les tentations.

Dans le choix d'une nourrice ou d'une bonne, on devrait tenir compte du développement de cet organe. Ceux qui sont étrangers à la phrénologie souriront à l'idée d'une semblable investigation ; mais le phrénologue, sûr de ses principes qu'il a pu vérifier mille fois, ne manquera pas de mettre son expérience en pratique, et il s'en trouvera bien.

La tête des individus du sexe masculin présente, en général, une forme plus large et plus ronde; celle des individus du sexe féminin est manifestement plus longue et plus étroite. Cela a lieu par suite du développement plus grand de l'organe de la philoprogéniture chez ces derniers. La partie du cerveau qui répond à l'occiput, étant plus développée dans la femme que dans l'homme, cause cette différence, quoique la somme totale de la masse encéphalique soit moins volumineuse chez la première. Cette différence peut être observée même sur le

crâne des fœtus des deux sexes; elle est très-remarquable chez les jeunes filles et les jeunes garçons. Le sentiment qui en naît se montre aussi d'une manière fort tranchée à cette période peu avancée de la vie; l'attachement que montrent les petites filles pour les enfants et tout ce qui leur en fournit la représentation forme un trait de leur caractère qui les distingue complétement des garçons, généralement portés vers les jeux bruyants et les exercices gymnastiques. Un exemple curieux de cette différence de caractère entre les filles et les garçons a été observé par Morier, pendant son voyage en Perse : « Le médecin de l'ambassade, » dit-il, « voulut introduire l'usage de la vaccine parmi les Perses, ses efforts furent couronnés de succès; mais bientôt il se vit arrêté par le gouvernement lui-même; des gardes furent placés aux portes de l'hôtel de l'ambassade, sous prétexte de rendre honneur à Son Excellence; mais dans le but réel d'empêcher les femmes d'arriver jusqu'au médecin. On prétendit que si les enfants devaient être vaccinés, c'était aux pères et non aux mères à les conduire près du docteur; il en résulta que la vaccination fut arrêtée; car les hommes se montrèrent, en général, fort insouciants de mettre leurs enfants à l'abri du terrible fléau dont préserve la vaccine. »

Il est néanmoins des exceptions à cette règle générale : quelquefois la portion occipitale du cerveau acquiert un très-grand développement dans l'homme, et, dans ce cas, le sentiment de l'amour des enfants y répond. Gall pensait que l'homme doit avoir alors une forte ressemblance avec sa mère, à moins qu'une telle conformation ne soit héréditaire dans la famille. Il est des hommes ainsi organisés qui sont remarquables par leur amour pour les enfants, et chez lesquels, cependant, les organes de l'*amativité* et de l'*adhésivité* sont extrêmement faibles : ils perdent une femme qui leur était chère sans trop de regrets, tandis que la mort d'un enfant les plonge dans la plus amère douleur. Pour ces hommes, le manque d'enfants est

une source continuelle de chagrins, et souvent cette circonstance les dispose à traiter avec dureté une femme estimable.

Gall a observé que cet organe est plus développé chez certaines nations que chez d'autres; il se montre, en général, très-proéminent chez les nègres; aussi l'infanticide est un crime inconnu parmi cette variété de l'espèce humaine. Des personnes ayant une connaissance parfaite de leur caractère, nous ont assuré que jamais elles n'avaient entendu parler d'un infanticide commis par un nègre. Cet organe est également très-développé chez les noirs du sexe masculin; aussi ils montrent un grand penchant à se charger de la garde des enfants.

Le Dr Patterson assure que les Indous sont également remarquables par un grand développement de cet organe : « Il se manifeste, » dit-il, « dans leur prédilection pour les jouissances d'un bonheur domestique tranquille, et qu'ils semblent surtout apprécier quand ils se voient entourés d'une nombreuse famille; l'esprit de la plupart de leurs chants, les caresses incessantes qu'ils prodiguent à leurs petits, annoncent l'influence de leur ardent amour des enfants. Sur douze crânes d'Indous que possède la Société phrénologique d'Édimbourg, onze présentent une proéminence remarquable au siége de cet organe; sur un seul, il est modéré. Les crânes des habitants de l'île de Ceylan sont aussi remarquables par le développement de la philoprogéniture. Dans quelques anciennes descriptions de cette île, on trouve que les habitants ont coutume d'exposer leurs enfants, mais les rapports des voyageurs modernes sont tout à fait contraires à cette assertion.

Ce sentiment, si nécessaire à la propagation et à la conservation de l'espèce, est puissant chez un grand nombre de tribus sauvages; les crânes des Caraïbes, qui, sans aucune comparai-

son, sont les plus malheureusement organisés sous tous les autres rapports, paraissent jouir d'un assez fort développement de cet organe. Sur six crânes de Caraïbes que possède la Société phrénologique d'Édimbourg, deux ont une forte proéminence au siége de cet organe; trois présentent une saillie large; les autres sont un peu moins saillants. Cette tribu, par sa conformation cérébrale et d'après le rapport unanime des voyageurs, est remarquable par la férocité indomptable de son caractère et par l'absence complète de toute bienveillance; et, néanmoins, la nature l'a douée de ce sentiment conservateur de l'espèce, la philoprogéniture. Cet exemple prouve, comme certaines personnes le prétendent, que la bienveillance n'est pas l'organe direct qui fait naître le sentiment qui porte si impérieusement les parents à prodiguer leurs soins à leurs enfants, mais qu'il existe un organe uniquement destiné à éveiller cette propension, et que cet organe, c'est la philoprogéniture. Les Esquimaux fournissent une nouvelle preuve à l'appui de ce que nous venons d'avancer. Sur la plupart des crânes que possède

CARAÏBE.

ESQUIMAUX.

la Société phrénologique d'Édimbourg, cet organe est très-proéminent, et Blumenbach avait déjà remarqué cette proéminence de l'occiput sur des crânes d'Esquimaux du Labrador, au point d'en faire graver un dans sa *troisième Décade*, pl. 24. On observe aussi que ces peuples, d'ailleurs insouciants et très-égoïstes, soignent leurs enfants avec beaucoup de sollicitude. Le capitaine Parry a également remarqué cette particularité.

Cet organe, comme tous ceux qui concourent à former la masse encéphalique, est susceptible de maladie, et, par suite, de troubles dans ses fonctions. On voit quelquefois l'esprit d'une mère plein d'anxiété sur le sort de ses enfants, sans que la moindre chose, dans l'état de leur santé, puisse expliquer cette inquiétude. C'est là bien certainement l'effet d'une surexcitation morbide de cet organe.

Le Dr André Combe donnait des soins à une dame affectée d'une aliénation mentale, dont le principal symptôme, pendant les trois jours que dura l'accès, fut une vive inquiétude sur l'état de ses enfants. Elle croyait, tantôt qu'on les avait assassinés, tantôt qu'on les lui avait ravis ; à son retour à la raison, elle se plaignit d'éprouver de la douleur à l'endroit où siége l'organe de la philoprogéniture; elle n'avait, du reste, aucun souvenir de ce qui s'était passé, et n'avait aucune idée de la phrénologie.

Gall a rapporté le cas d'une femme se trouvant au grand hôpital de Vienne, qui, dans son état d'aliénation, soutenait qu'elle était sur le point d'accoucher de six enfants; on apprit, par des rapports sur les faits antérieurs, que cette hallucination dépendait d'un grand développement, joint à une surexcitation de la philoprogéniture. La malade mourut, et on reconnut que cet organe avait un développement extraordinaire; les lobes postérieurs du cerveau dépassaient de beaucoup le cervelet; ils étaient arrondis, et d'un volume tout à

fait extraordinaire. Gall rapporte qu'étant à Paris, il fut appelé chez une jeune dame d'une modestie parfaite qui, depuis quelque temps, était en proie à une aliénation mentale : élevée dans la meilleure société, elle était récemment arrivée de Vienne, accompagnée de personnes fort respectables; à peine à Paris, elle leur déclara, avec beaucoup de joie, et sans le moindre embarras, qu'elle était enceinte. Les circonstances de cette déclaration, et le caractère connu de cette jeune personne, firent penser à ses amis que sa raison était égarée. Bientôt sa joie fit place à une grande anxiété d'esprit; elle devint sombre et taciturne. Peu après, elle mourut dans un état de consomption. Chez elle aussi, l'organe de la philoprogéniture avait un volume extraordinaire, et pendant toute sa vie elle avait constamment montré un grand amour des enfants. A l'hôpital des fous d'Amsterdam, Gall et Spurzheim virent une femme qui se croyait entourée d'enfants dont elle s'occupait sans cesse. Sa tête était petite, l'organe de la philoprogéniture seul était fortement développé. Dans une autre maison d'aliénés, ils virent un homme qui croyait avoir auprès de lui deux enfants jumeaux; Gall annonça qu'il devait avoir l'organe de la philoprogéniture très-développé, et l'examen de la tête du malade prouva qu'il ne s'était pas trompé. Des cas d'excitation maladive de cet organe viennent encore ajouter à la force des preuves que nous avons données. Gall rapporte, qu'ayant examiné avec toute l'attention dont il était capable, les crânes des différentes espèces d'oiseaux, depuis les plus petits jusqu'aux plus grands, de même que ceux des quadrupèdes, depuis la souris jusqu'à l'éléphant, il a constamment trouvé la partie du cerveau qui répond à l'organe de la philoprogéniture dans l'espèce humaine, plus proéminente dans les femelles que dans les mâles. Il ajoute que si on lui avait présenté la cervelle de deux animaux de même espèce, mâle et femelle, il ne lui aurait pas été difficile de les distinguer l'une de l'autre. En général, le cerveau du

mâle est plus gros, mais les lobes postérieurs sont plus petits que ceux de la femelle. Il est donc possible, dans la plupart des cas, de distinguer le mâle de la femelle, à la seule inspection des crânes. Dans les espèces où les proportions du mâle et de la femelle diffèrent beaucoup en ce qui a rapport aux petits, leurs crânes diffèrent quelquefois d'une manière si notable par leur forme, qu'ils ont été placés dans un cabinet d'histoire naturelle, comme appartenant à des variétés de l'espèce, quoiqu'ils appartinssent bien manifestement à la même variété, et qu'ils ne différassent que par le sexe.

Gall a rassemblé une immense série de faits à l'appui de cette proposition. On ne peut s'en faire une juste idée qu'en compulsant les planches qui se trouvent dans le grand ouvrage de cet homme célèbre et dans le livre publié par le Dr Vimont, ou bien en parcourant les collections phrénologiques. Ces recherches exigent, du reste, une grande attention, un coup d'œil vigilant et exercé. On trouvera aussi de notables différences entre les femelles de la même espèce. Il n'est pas d'habitant de la campagne, qui ne sache distinguer, au milieu de sa basse-cour, les femelles qui couvent leurs œufs avec le plus de soin et de constance, et qui savent le mieux mener leur couvée à bien; il en est qui détruisent leurs nids ou abandonnent leur couvée à peine éclose. Si on compare la tête de ceux de ces animaux qui montrent des dispositions si différentes, on ne manquera pas d'y trouver des différences également marquées. En conséquence, ceux qui forment des collections phrénologiques, doivent avoir soin de prendre les renseignements les plus précis sur les dispositions particulières qui distinguaient les individus dont ils possèdent les crânes.

Presque tous les métaphysiciens ont admis l'amour des enfants comme une propensité instinctive de l'esprit humain. Un grand observateur est parvenu à découvrir que cette pro-

pensité était le résultat de l'action d'un organe, et qu'elle était d'autant plus énergique que l'organe a plus d'étendue, ou qu'une surexcitation maladive vient lui donner une activité anormale.

ROBERT BURNS. PÉRUVIEN.

En examinant ces deux crânes, on pourra se faire une idée des différences qu'ils peuvent présenter dans leur plus grand contraste.

L'existence de cet organe est prouvée.

---

3. — CONCENTRATIVITÉ.

Cet organe est situé immédiatement au-dessus de celui de la philoprogéniture et au-dessous de celui de l'estime de soi. Une excroïssance osseuse de la suture existe quelquefois à l'endroit du crâne correspondant, et pourrait induire en erreur un observateur superficiel; mais elle est beaucoup plus circonscrite et forme une saillie aiguë, ce qui n'a pas lieu quand la protubérance est le résultat d'un grand développement de l'organe. Pour chacun des hémisphères, une circonvolution cérébrale part des organes de la *concentrativité* et de l'*estime de soi*, s'étend le long du sommet du corps calleux, et vient aboutir à la région frontale, siége des organes des facultés

intellectuelles. Il est encore en rapport avec plusieurs autres organes des propensités et des sentiments. Dans tous les cas, il nous semble évident que les organes de la *concentrativité* et de l'*estime de soi* peuvent être considérés comme formant l'extrémité postérieure de cette circonvolution, dont les organes intellectuels siégeant au front, forment l'extrémité antérieure.

L'observation prouve que cette faculté a un organe distinct, car on le trouve quelquefois très-proéminent lorsque les organes de la philoprogéniture et de l'estime de soi, qui l'avoisinent immédiatement, sont petits, et *vice versâ*. Gall n'avait pas découvert ses fonctions. Ce fut Spurzheim qui observa que cette portion de l'encéphale était fort large chez les personnes et les animaux remarquables par leur attachement à certaines places particulières. « Je considère, » dit-il, « la portion du cerveau qui gît immédiatement au-dessus de la philoprogéniture, comme donnant aux animaux l'instinct qui les porte à choisir une habitation particulière, et je propose de l'appeler organe de l'*habitativité*. Tout le monde sait que les chats sont plus attachés aux lieux qu'aux personnes, et qu'en cela ils diffèrent complétement des chiens. Mon attention se porta bientôt sur des individus de l'espèce humaine, et j'en trouvai qui montraient un attachement remarquable pour les lieux auxquels ils étaient habitués Un membre du clergé anglais, habitant Manchester, était connu par son attachement à son habitation; c'était à tel point qu'il se considérait comme très-malheureux lorsqu'il était obligé de passer une seule nuit dehors. J'examinai sa tête en présence de plusieurs personnes opposées à la phrénologie; mais toutes furent obligées de convenir que le point du crâne correspondant au n° 3 était plus proéminent et plus chaud que toutes les autres régions. Certaines nations sont remarquables par leur attachement à leur pays natal, tandis qu'il en est d'autres qui émigrent sans cesse. Certaines tribus de l'Amérique, et les Arabes, n'ont

pas d'habitations et semblent affectionner une vie nomade, tandis que d'autres tribus, également sauvages, montrent le plus invincible attachement pour les lieux qui les ont vus naître. Chacun connaît l'attachement des montagnards à la terre natale; ceux d'entre eux qui parcourent les capitales étrangères, ne semblent animés que du désir de faire promptement une petite fortune, et retourner vivre paisiblement sur la terre chérie. J'ai plus d'une fois invité les phrénologues qui ont eu l'occasion de visiter ces contrées, à constater l'état de développement de l'organe n° 3, situé immédiatement au-dessus de la philoprogéniture. Quelques personnes pensent que cet organe donne le désir de voir les pays étrangers et l'amour de voyager; c'est tout à fait le contraire, l'amour des voyages dépend de l'organe de la localité. Ceux qui ont l'organe de l'habitativité largement développé et la localité faible, éprouvent de la répugnance à quitter leur demeure : ceux qui ont ces deux organes très-larges, aiment les voyages, mais ils rêvent le retour à la maison, et un avenir de repos. Parmi les nations civilisées, on voit des individus dont le désir le plus puissant est de demeurer chez eux. Si les besoins de leurs affaires les obligent à quitter les lieux qu'ils habitent, on les voit tout occupés à amasser, le plus rapidement possible, une certaine fortune pour pouvoir satisfaire au désir qui les domine de revenir au lieu de leur naissance. Nous avons examiné les têtes de plusieurs individus de ce caractère, et nous avons toujours trouvé l'organe dont nous nous occupons fortement développé (1). » Néanmoins, Spurzheim considérait encore les fonctions de cet organe comme n'étant pas suffisamment établies. De nombreuses observations me font penser que la sphère d'action de cet organe est beaucoup plus étendue que celle que lui assignait Spurzheim.

(1) *Phrénologie*, dernière édition. Boston, 1832.

Chez certains individus, les sentiments et les idées prennent de si profondes racines dans l'esprit, qu'ils y restent empreints jusqu'à la mort. Chez d'autres, ils ne font que glisser : leur esprit peut être comparé à la surface d'un miroir, sur laquelle les sentiments et les pensées se réfléchissent comme une ombre mouvante dont l'impression passagère doit s'effacer en peu d'instants; ils éprouvent la plus grande difficulté à conserver leurs sentiments et les idées qui ont frappé leur esprit, rarement ils peuvent les examiner, les comparer : ils sont, par conséquent, tout à fait incapables de concentrer leur attention pendant quelque temps sur un même sujet. J'ai toujours constaté que la concentrativité est très-peu développée chez les derniers, et qu'elle est, au contraire, très-volumineuse chez ceux dont j'ai parlé au commencement de ce paragraphe.

Il est difficile de donner une idée exacte des variétés de l'esprit humain; mais le développement ou la faiblesse de cet organe imprime au caractère une disposition si tranchée, qu'on reconnaîtra toujours leur influence si une fois on l'a comprise. En causant avec certaines personnes, on trouve que leur esprit est naturellement porté à suivre une certaine série d'idées : soit que la conversation tombe sur un sujet qui les intéresse ou non, on s'aperçoit que les idées se présentent à leur esprit dans un ordre clair et précis; en général, toutes ces personnes sont douées d'un large développement de l'organe de la concentrativité. Il est une autre espèce de personnes qui, dans des circonstances identiques, ne peuvent parvenir à poursuivre une idée pendant quelques minutes; ils passent d'une matière à l'autre sans égard aux rapports qu'elles peuvent avoir ensemble; leur conversation *à bâtons rompus* ne laisse aucune impression sur l'esprit de ceux qui les écoutent : cette versatilité d'esprit s'observe même chez des personnes qui sont douées d'assez de force de réflexion. Chez ces individus, l'organe

dont nous nous occupons, est toujours faiblement développé. J'ai connu un officier chez qui les organes de la localité et de la concentrativité étaient également larges; il disait qu'il aimait la vie errante et aventureuse du soldat, tant qu'il était engagé dans des opérations actives : mais s'il arrivait que l'armée fît une halte, cela lui était fort agréable, et il pouvait à l'instant même concentrer son esprit sur une lecture attachante ou sur une correspondance avec ses amis; que jamais il n'éprouvait l'ennui, par défaut d'occupation, dont la plupart de ses camarades se plaignaient. D'un autre côté, un homme élevé pour la profession de légiste, et chez qui cet organe était presque nul, avouait que tout effort pour concentrer sa pensée lui était douloureux, quoique ses organes de la comparaison, de la causalité et du langage fussent fortement développés.

Il s'agit de décider quel est le sentiment primitif qui donne lieu à ces phénomènes. La première idée qui me porta à penser qu'un sentiment primitif donne à l'esprit la puissance de se concentrer sur lui-même pour arriver à coordonner une certaine série d'idées, me fut suggérée par une dame qui avait remarqué que cette qualité était le propre de ceux chez qui cet organe est très-développé. Le docteur Welsh et le docteur Hope, de Copenhague, ayant été informés de cette découverte, l'adoptèrent. Je considère donc cette faculté comme donnant la puissance de conserver et de concentrer ses facultés réflectives pendant longtemps sur les sentiments et les idées que nous avons une fois perçues. La puissance de rester longtemps sous l'influence de la même émotion, est un des traits les plus marqués du talent de John Kemble et de mistress Siddons : pendant les pauses longues et solennelles de leur déclamation théâtrale, on reste saisi et ému en voyant le sentiment qu'ils expriment empreint dans tous leurs traits, et cette émotion continue ajoute à la puissance de l'effet qu'ils veulent produire. La concentrativité me semble un

élément indispensable au caractère moral; il nous serait difficile de donner une définition plus claire de la faculté conférée par cet organe; nous comprenons toute la difficulté d'être assez clair pour être facilement compris. Une excellente lettre sur ce sujet a paru dans le *Journal phrénologique* d'Édimbourg, vol. III, p. 193, sans désignation d'auteur: elle contient un grand nombre de remarques intéressantes sur le véritable principe de cette faculté. Nous allons en donner quelques extraits.

« Si nous considérons l'esprit humain, dit M. Hume, dans sa dissertation sur les passions, nous observons que, en ce qui concerne les passions, il ne faut pas les considérer comme des instruments à vent, qui, après avoir fourni une certaine série de notes, ne rendent plus aucun son, dès que le souffle du musicien a cessé de les animer : comparons-les aux instruments à cordes, qui continuent à vibrer pendant un certain temps après que la main ou l'archet a cessé de leur imprimer le mouvement. » De là il infère que quand un objet, destiné à produire un certain nombre d'émotions, se présente à l'esprit, chaque impulsion ne fait que faire *vibrer* une passion d'une manière *claire* et *distincte;* mais toutes celles qui sont éveillées se confondent plus ou moins entre elles. Dans ses observations sur les lois du principe d'action, le Dr Thomas Brown remarque le même fait de permanence ou coexistence de nos conceptions mentales en général, dérivant d'une émotion mentale particulière. « Je vois un livre sur ma table, » dit-il, « il me rappelle un ami de qui je l'ai reçu. Ce souvenir en éveille d'autres sur sa famille ; ma mémoire se reporte à une soirée passée au milieu d'elle, et aux divers sujets de conversation qui l'ont remplie. Cependant, le souvenir de mon ami s'est mêlé à toutes ces pensées qui se sont présentées successivement sans effacer la première impression (1). »

(1) *Lectures*, vol. XI, p. 303.

Le docteur Brown continue, avec cette naïveté de style qui distingue ses écrits, à expliquer comment cette coexistence d'idées nous donne les moyens de poursuivre, avec persévérance, une série d'impressions ou d'émotions morales. Mais laissons-le parler : « Quand nous commençons, » dit-il, « l'étude d'un sujet spécial, nous pouvons déjà en avoir une idée confuse; en l'étudiant, cette idée se complique, diverses conceptions viennent successivement se rattacher à l'objet dont nous nous occupons, etc. »

« Je pense, » dit l'auteur de l'article, « que cette manière d'envisager la métaphysique est la véritable. Si nous concevons que l'unique fonction de cette faculté est de donner de la durée ou de la fixité aux idées et aux impressions morales, les diverses fonctions attribuées à la concentrativité découlent de cette fonction comme d'un principe élémentaire. » Dans le dernier ouvrage de M. Combe (1), le sentiment primitif qui résulte du phénomène de la concentrativité est considéré comme devant donner à l'esprit une tendance à se concentrer sur lui-même et à faire converger toute sa puissance vers un point quelconque. Ces paroles peuvent être considérées, plutôt comme une description de la manière d'agir de cette faculté, que comme une appréciation de l'élément primitif dont ce phénomène dérive. Si nous tenons compte de ce qui se passe dans notre esprit, quand nous nous efforçons de concentrer notre pensée sur un sujet quelconque, nous trouvons que nous n'exerçons aucune action directe sur nos différentes facultés, mais que nous tâchons simplement de comprendre le sujet dont nous voulons nous occuper, et de concentrer toute notre pensée sur lui seul. Nous avons quelquefois la conscience de l'inefficacité de nos efforts d'attention ; si nous examinons ce qui se passe alors en nous, nous reconnaîtrons

(1) *System of Phrenology*, 1825.

que nous faisons de vains efforts pour nous occuper d'un objet qui a moins d'attrait pour notre esprit que d'autres qui, malgré nous, captivent notre pensée et nous donnent des *distractions*. On n'arrive à la possibilité de concentrer toutes les forces de son intelligence sur un sujet que quand les premières impressions qu'il produit sont profondes et durables; et la concentration des idées est, dans ce cas, d'autant plus intense qu'elle exige moins d'efforts. Cet état peut être douloureux ou agréable. Quand un sujet capable de produire une forte émotion s'est emparé de notre esprit; et quand nous ne pouvons arriver à le bannir de notre pensée, quelque désir que nous en ayons, la série d'idées qui a occupé exclusivement notre attention continue à la tenir éveillée et engendre une surexcitation douloureuse et fatigante. On dit que l'esprit commande aux idées : ce dicton n'est pas exact; car, philosophiquement parlant, ce sont nos idées qui maîtrisent notre esprit (1). Dans les cas mêmes qui paraissent faire exception à ce principe, on reconnaît, par un examen attentif, qu'une série d'idées a simplement pris assez d'empire sur l'esprit pour en écarter toutes les autres. Quand nous passons volontairement d'une pensée à l'autre, et que nous nous efforçons de concentrer notre esprit sur un sujet quelconque, c'est que nous sentons la nécessité d'arriver à la connaissance parfaite de tel ou tel sujet; nous cherchons à écarter toute autre idée, pour ne nous occuper que du point qu'il nous importe d'approfondir. Il y a peu de personnes qui ne soient capables de faire cet effort et d'y revenir à plusieurs reprises; mais cette attention soutenue et prolongée, qui naît d'une concentrativité énergique, est une

(1) Les hommes fortement organisés, ceux chez qui la concentrativité a une grande énergie, sont, jusqu'à un certain point, maîtres de diriger leur attention sur tel ou tel sujet, et même de la suspendre : Napoléon comparait sa tête à un secrétaire dont il ouvrait les tiroirs à volonté et qu'il fermait quand il voulait dormir. (*Mém. de Ste-Hélène.*)

qualité tout à fait différente de ces efforts momentanés d'attention; sous son influence, l'esprit se concentre sans le moindre effort, et c'est même là une de ses qualités distinctives. Cette faculté paraît avoir sur l'esprit différents degrés d'action.

C'est une loi de l'entendement admise dans tous les systèmes de philosophie morale, quoiqu'elle ait été expliquée de différentes manières, qu'une idée ou un sentiment, quand ils se présentent à l'esprit, rappellent naturellement d'autres idées, d'autres sentiments de nature analogue. Une idée de causalité éveille d'autres idées de même nature; une émotion bienveillante ou de destruction est nécessairement suivie d'une émotion semblable; si alors une idée ou un sentiment prédominant vient frapper l'esprit d'une personne douée d'une concentrativité énergique, l'action mentale éveillée agira avec vigueur et constance, les idées secondairement éveillées réagiront sur l'*idée mère* et concourront à lui donner un nouveau degré de force, en excitant l'entendement; de cette manière, une série plus étendue d'idées, plus ou moins liées entre elles, se présentent à l'esprit; alors l'intelligence, apercevant dans un point éloigné le but qu'elle doit atteindre, trace le meilleur plan pour arriver au but; et la force de l'attention est en raison de la vivacité de l'impression reçue; l'influence de la concentrativité, quand elle s'exerce avec énergie, donne naturellement une grande puissance à la pensée, toutes les facultés intellectuelles se concentrant sur un point.

Conformément à ces idées, nous trouvons que toute circonstance de nature à inspirer une émotion permanente, produit le même effet indépendamment de la concentrativité. L'influence continue d'une cause de provocation excite la destructivité au point d'en faire une passion indomptable. Si l'organe de la circonspection est fortement développé, et que celui de l'espérance soit très-faible, il en résultera une modification permanente dans le caractère; si, en outre, il éprouve une surexcitation

maladive, la propensité qui en résulte agira sur toutes les facultés mentales, et l'esprit, affaissé sous les sombres pensées qu'il suggère, sera inaccessible à toute impression capable de le relever. Tout sentiment, quelle que soit sa nature, imprime au caractère la teinte qui lui est propre, et les objets ne semblent pénétrer dans l'esprit qu'après avoir été modifiés par son influence, soit qu'il porte l'esprit aux idées gaies et riantes, soit qu'il appartienne aux propensités de destruction et de la défense personnelle, ou aux propensités tristes et décourageantes.

Nous pensons que la somme de ces puissances concourant à la formation du caractère mental, a été parfaitement comprise par la phrénologie.

Sans le secours de la phrénologie, ces différences du caractère moral ne peuvent, selon nous, être expliquées d'une manière satisfaisante; car comment les comprendre si on ignore que la concentrativité est un élément originaire de l'esprit, variant en force chez les différents individus.

Pour prouver que cette propensité résulte d'un des organes qui constituent le cerveau, les phrénologues ont pris l'expérience pour guide; et nos propres observations, quelque limitées qu'elles soient, nous ont fait reconnaître les coïncidences remarquables qui existent entre les faits et le point de la science phrénologique. Les remarques qui suivent, résultant de nos observations, ne sont pas purement spéculatives; nous les soumettons au jugement des phrénologues qui, par leur longue expérience et leurs nombreuses observations, sont plus capables de juger la matière.

Je n'ai pas eu l'occasion de constater par moi-même les résultats d'une extrême faiblesse de cet organe (1). Un degré

(1) Je connais un enfant idiot complétement inattentif. Il erre sans cesse sans paraître prendre le moindre intérêt aux choses qui l'environnent; il n'aperçoit ni les fruits qu'il aime, ni les choses qui peuvent lui nuire.

(*Note du traducteur.*)

moindre de faiblesse se décèle de différentes manières, selon qu'elle se combine avec d'autres facultés. Certains individus sont incapables de se former un plan de vie régulier; d'autres, mieux élevés ou modifiés par d'autres organes, ne montrent qu'un esprit peu intelligent et un besoin incessant de changer d'occupation et d'habitudes. On s'aperçoit que leur pensée n'a aucune direction précise vers un but particulier; les circonstances les plus futiles renversent leurs plans; si d'autres facultés viennent ajouter à cette disposition, il en résulte une sorte d'insouciance de caractère et de vivacité insolite. Une grande *circonspection*, jointe à une *fermeté* énergique, modifie notablement les effets d'une concentrativité faible; si, en même temps, les facultés intellectuelles jouissent d'un bon développement, le caractère se présente sous un aspect entièrement différent. Le raisonnement et la possibilité de se livrer à des idées spéculatives peuvent exister chez un individu montrant, dans la controverse, un esprit épais et lourd, résultat évident de l'incapacité où il se trouve de maintenir son attention fixée sur le sujet dont il veut s'occuper.

Certaines personnes, jouissant d'un large développement des facultés réflectives, étonnent par le peu d'aptitude qu'elles montrent à suivre une dissertation philosophique; ces personnes, douées d'une *causalité* et d'un *esprit de saillie* puissants, manquent complétement de concentrativité; chez d'autres, les perceptions intellectuelles sont fortes et rapides, et leur esprit joint à tout le brillant que confère l'*idéalité* l'énergie qui résulte d'un fort développement de la combativité; mais le travail intellectuel ne se soutient pas, l'énergie cesse quand l'émotion, qui a éveillé l'action de la combativité, est éteinte; ils arrivent à conclure et portent un jugement non raisonné; leurs perceptions sont rapides, ils sont doués de beaucoup d'originalité et de perspicacité; mais ils sont impuissants à tirer une déduction abstraite dont la solution exige un long raisonne-

ment; ils font, avec la plus admirable vivacité, une foule de remarques fines et spirituelles, mais ils échouent s'il faut, par un examen approfondi, arriver à la solution d'arguments nombreux et obscurs; ils sont orateurs plus qu'écrivains, mais c'est surtout dans la conversation que leur esprit brille dans tout son éclat. Il peut arriver qu'ils soutiennent une controverse avec avantage, mais cela n'a lieu que parce que la chaleur de la conversation excite leurs facultés raisonnantes, et qu'elle leur fournit sans cesse de nouvelles occasions de porter un jugement. Toutes ces modifications dépendent, croyons-nous, du défaut d'action de la concentrativité. Nous devons faire observer cependant que, si chez les personnes organisées de cette manière, les facultés sont fortement excitées, elles déploient une unité et une intensité d'action que la légèreté de leur esprit ne permettait pas de soupçonner. Ces faits ne prouvent rien contre ce que nous avons dit des phénomènes qui résultent du défaut d'action de la concentrativité. Néanmoins, quelque faible que puisse être un organe, il n'est jamais complétement sans action, et, dans certains cas, une vive excitation peut considérablement augmenter sa puissance. Mais si vous supposez, dans les mêmes circonstances, une concentrativité énergique, alors sa puissance sera immense. Tel était, sans doute, le cas d'Archimède, si profondément absorbé par ses calculs, que des soldats furieux, à la suite d'un combat acharné, pénétrèrent jusqu'à lui sans que son attention pût en être distraite.

Une concentrativité forte, ou modérément forte, donne lieu encore à quelques autres modifications dans le caractère. Nous avons de temps en temps l'occasion d'observer des personnes qui, ayant des organes intellectuels assez faibles, sont néanmoins très-portées à l'argumentation. On pourrait les comparer à des gladiateurs lilliputiens; ils sont continuellement disposés à combattre ceux qui ont le malheur de ne pas partager des

opinions qui souvent ne sont comprises que par eux. Ce sont là des caractères rares et exceptionnels; mais une nuance moins tranchée se rencontre fréquemment. Il est probable que chez ces individus, l'organe de la concentrativité est *assez fort :* son influence perce dans leur langage, dans leurs regards, dans leurs gestes; on trouvera en même temps que la *causalité* est de tous leurs organes cérébraux, si faibles d'ailleurs, le plus développé. Si on le considère d'une manière absolue, leurs raisonnements décèlent la faiblesse et le peu de portée de leurs conceptions; leurs discours sont semblables aux lignes que tracent les navigateurs sur les cartes, ils n'indiquent rien et ne sont remarquables que par leur continuité. Le second, c'est que jamais ils ne partent du principe général qui domine la question; ils ont la faculté de voir et de disséquer ce que renferme l'horizon borné que leur vue peut saisir; leurs discours sont obscurs et incohérents, ils passent alternativement du vrai au faux; mais, en général, une absurdité patente vient bientôt les mettre en contradiction avec les principes généraux qu'ils n'ont pas la force de comprendre dans leur ensemble.

Si on compare ces individus avec ceux dont nous avons parlé en premier lieu, chez lesquels la causalité est proéminente, et qui néanmoins manquent de raison, une contradiction apparente semble en résulter. Les phrénologues ont avancé que les effets d'une forte causalité sont de disposer aux travaux métaphysiques, « et qu'elle confère en même temps une tendance vers la logique. » La contradiction disparaît si on réfléchit que nous admettons la nécessité de la réunion de deux facultés pour pouvoir raisonner avec suite. Dans tout esprit sain, la causalité peut percevoir les rapports qui existent entre la cause et l'effet, ou entre les prémisses et la conclusion. Si la concentrativité vient, par son influence, conférer la puissance de fixer longtemps sa pensée sur le point qu'on veut connaître, on jouira de la faculté de poursuivre et de comprendre les rai-

sonnements les plus abstraits. Les calculs mathématiques, dont chaque terme a un sens précis et arrêté, seront facilement compris par tout esprit ainsi organisé; mais l'étude des sciences morales exige la faculté de comprendre les divers rapports de chaque terme employé pour arriver à former une déduction : ici une puissante causalité est nécessaire, en même temps qu'un heureux développement des organes perceptifs. La causalité donne la faculté de se souvenir des rapports antérieurement découverts, et les facultés perceptives fournissent les matériaux sur lesquels se fondent les décisions de la causalité.

Quand à une concentrativité énergique se joignent une causalité et une individualité proéminentes, la puissance de faire des raisonnements philosophiques est à son apogée. L'esprit possède de vastes ressources intellectuelles, et il peut en tirer tous les avantages possibles en combinant ses idées aussi longtemps et d'une manière aussi abstraite qu'il le juge nécessaire.

Les écrits de Tacite et de Grattan nous paraissent empreints, à un haut degré, de l'influence d'une concentrativité puissante. Cette qualité est beaucoup plus marquée dans la poésie de Thomas Campbell et de Crabbe que dans celle de Walter Scott.

On a dit qu'un *style serré* est, dans beaucoup de cas, le résultat d'un travail opiniâtre : je conviens de ce fait, mais pour qu'un auteur prenne la peine de travailler assez ses ouvrages pour les amener à ce point de perfection, il doit s'en sentir la force; et cette force ne peut lui venir que par l'effet d'une concentrativité énergique.

On a supposé que l'individualité et l'éventualité, quand elles sont fortement développées, peuvent produire les effets attribués à la concentrativité; il n'en est rien. Je connais un littérateur chez qui les deux premiers organes sont larges, mais dont la concentrativité est extrêmement faible; il montre une vaste connaissance des faits et des détails, mais il manque de

l'aptitude de fixer la puissance de son esprit sur un seul fait et, par conséquent, d'en approfondir aucun. D'un autre côté, j'ai eu l'occasion d'observer l'auteur de plusieurs ouvrages de philosophie chez qui la concentrativité est très-forte, mais dont l'éventualité est faible; il se plaignait d'éprouver une grande difficulté à se rappeler les détails; il était obligé d'écrire à l'instant le résultat de ses lectures et de ses observations; mais de ces faits qui emplissaient son portefeuille, pas un seul n'était resté dans son cerveau. Quand la comparaison et la causalité sont très-fortes, ainsi que la concentrativité, la tendance de l'esprit vers les études systématiques est extrême. Quand cette dernière est faible, le contraire a lieu. Nous considérons comme la première condition d'un esprit systématique, la puissance de conserver longtemps l'impression d'un sentiment ou d'une idée, puissance qui donne à l'intelligence la faculté de les étudier sous toutes leurs faces.

D'après cette manière d'envisager la faculté dont nous nous occupons, un individu peut montrer un goût, une aptitude spéciale pour l'étude d'une science, la botanique, par exemple, la phrénologie, etc.; s'il possède la combinaison des facultés qui portent à ces études, il les poursuivra avec ardeur, quoique la concentrativité soit faible. Nous connaissons des personnes organisées de cette manière, mais toutes, malgré leurs efforts pour acquérir des connaissances, n'arrivent jamais à se faire une idée générale, à comprendre, d'une manière large et étendue, l'ensemble du système qui fait le sujet de leurs études.

Spurzheim combat cette manière de voir et prétend que son expérience lui en a prouvé la fausseté; mais les faits seuls doivent faire autorité. L'examen le plus attentif ne nous a d'ailleurs rien fait découvrir dans les ouvrages de Spurzheim, relativement à l'habitativité, qui soit directement contraire aux idées que nous avons émises sur la nature de cette faculté.

Le même auteur ajoute que « l'habitativité ne peut être une faculté primitive; car elle ne peut agir seule, ni être malade seule; et son existence ne devient apparente que par le concours d'autres facultés agissant sur un point. » Mais il existe un grand nombre de facultés qui ne peuvent agir seules; ainsi la *fermeté* agit presque toujours de concert avec d'autres facultés; nous aimons, nous haïssons, nous sommes ambitieux ou studieux avec passion et d'une manière durable; mais cette persévérance n'est pas une puissance abstraite. La circonspection éveille nos craintes, mais la connaissance de ce que nous devons redouter nous vient de l'action d'autres facultés; car rarement on éprouve une crainte sans objet. On voit que la nécessité du concours d'autres facultés n'est pas un phénomène exclusivement propre à la concentrativité. Je ne doute pas néanmoins qu'elle n'agisse parfois isolément, mais ce fait est fort rare, et l'obscurité qui environne les dernières limites de sa puissance ne permet guère d'en étudier les effets.

Relativement à l'influence qu'une surexcitation maladive peut exercer sur la faculté dont nous nous occupons, nous citerons la manie caractérisée par une impression fixe. On voit, dans ces cas, l'attention des malades concentrée dans une méditation profonde et silencieuse qui les rend insensibles à tout ce qui se passe autour d'eux et à l'action des corps externes. Ils diffèrent des autres maniaques, en ce que ces derniers, malgré les erreurs de perception dans lesquelles ils tombent, et les inductions erronées qu'ils en tirent, conservent le pouvoir de diriger leur attention sur les choses qui les intéressent, et parfois même d'en tirer de justes déductions. Les phénomènes que nous supposons devoir résulter d'une surexcitation de l'organe de la concentrativité doivent être distingués aussi d'une espèce de démence avec laquelle on l'a quelquefois confondue; le regard fixe du malade, son silence et son calme apparent, ne résultent pas, dans ce dernier cas,

d'une préoccupation mentale, mais d'un état d'insensibilité morale plus ou moins complète. Lorsque la concentrativité est surexcitée, les malades conservent la conscience d'eux-mêmes, et souvent, après leur guérison, ils se souviennent des idées qui ont occupé leur esprit pendant la maladie; la démence est, si je puis m'exprimer ainsi, une *page blanche* dans la vie; et, dans les cas très-rares où les malades reviennent à eux, ils ne se souviennent de rien. Le Dr A. Combe, à qui nous sommes redevables de ces observations, a entendu M. Esquirol, dans ses leçons à la Salpêtrière, citer des cas semblables à ceux dont nous venons de parler; lui-même en avait vu des exemples, mais comme c'était avant que la faculté attribuée à la concentrativité fût découverte, il ne fit aucune attention au développement plus ou moins considérable de cette portion du cerveau. Nous connaissons une personne, douée d'un très-fort développement de cet organe, et qui, sous l'empire d'une maladie nerveuse, dans laquelle la circonspection et la consciencioslté étaient surexcitées, se croyait sur le point de perdre l'esprit et faisait tout au monde pour le conserver; elle s'efforçait de concentrer son attention sur un point, le plus souvent sur un monument ou sur l'extrémité d'une longue rue, et maintenait avec force sa pensée fixée sur cet objet pendant un temps considérable, à l'exclusion de toute autre idée. Il en arriva que l'organe, déjà affaibli, s'irrita maladivement, et une fixité d'esprit anormale en fut la suite; tout sentiment, toute idée qui atteignait son esprit éveillait une telle intensité d'examen, qu'elle devenait insensible à tout le reste. A cette époque, elle n'avait aucune idée de la phrénologie, mais depuis, ayant eu l'occasion de s'instruire, elle s'est convaincue que les phénomènes que nous venons de rapporter furent le résultat d'un état maladif de l'organe dont nous nous occupons.

Spurzheim a encore objecté que, quand une personne cherchait à concentrer fortement son attention sur un sujet quel-

conque, rien, dans ses gestes ni dans l'expression de sa physionomie, n'indiquait qu'un organe situé à la partie postérieure du cerveau fût en action; que tout, au contraire, indiquait que le travail s'exerçait dans les régions frontales. Quelle que soit notre déférence pour l'expérience, les profondes connaissances et la haute intelligence de Spurzheim, nous dirons que de nombreuses observations nous ont démontré que les personnes qui possèdent réellement la faculté de concentrer fortement leur esprit, portent, lorsqu'elles se préparent à un travail prolongé, la tête et le corps en arrière, dans la ligne de cet organe. L'auteur de Waverley parle de cette attitude comme caractérisant les penseurs profonds. Les prédicateurs et les orateurs, chez lesquels la concentrativité est forte, portent, lorsqu'ils sont animés, la tête en arrière, dans la ligne de cet organe et de l'individualité, c'est-à-dire alternativement en avant et en arrière. Quand la combativité prédomine sur la concentrativité chez un orateur, il porte la tête en arrière et de côté, dans la ligne de la combativité. « Cet organe, » dit Spurzheim, « est en général plus large chez la femme que chez l'homme, et je laisse à chacun à décider si les femmes l'emportent sur les hommes par la fixité de leur attention. » L'observation nous a prouvé, au contraire, que cet organe est en général plus développé chez l'homme que chez la femme. « De plus, » dit-il, « on observe qu'il est plus proéminent chez la race nègre et les tribus celtiques, que dans les races teutoniques; qu'il est plus large chez les Français que chez les Allemands. Et pourtant, le caractère national de ces peuples ne confirme pas l'opinion de M. Combe, il est même en contradiction manifeste avec elle. » De ces observations de Spurzheim et de quelques autres que je passe sous silence, il résulte pour nous, à l'évidence, que Spurzheim s'est complétement trompé sur la nature de la faculté qui résulte d'un bon développement de la concentra-

tivité. Cela provient, sans aucun doute, de ce que nous ne nous serons pas assez clairement expliqué. Quant à ce qui concerne les Français, nous dirons que ce que nous connaissons de leur littérature, n'annonce pas que chez eux cette faculté soit sans énergie. L'intelligence de cette nation a ses limites, mais aucune autre n'a atteint à la hauteur où ses savants et ses littérateurs se sont élevés dans les matières adaptées à la nature de leurs facultés; aucun peuple de l'Europe ne possède, pour les sciences, des livres élémentaires comparables aux siens, et la concentrativité est indispensable à quiconque veut tenter d'écrire des ouvrages de cette nature. Les Allemands possèdent des facultés réflectives plus puissantes que les Français, et une persévérance plus grande; mais, à en juger par leur littérature, l'organe que nous étudions est chez eux moins énergique. Ils se livrent fréquemment à des digressions étrangères aux sujets qu'ils traitent; leurs compositions sont, en général, moins claires et moins complètes. La concentrativité est très-développée chez les nègres et les Écossais, moins chez les Allemands, les Chinois et les Indous, moins encore chez les Grecs et surtout chez les Péruviens.

Relativement à la tendance à l'*habitativité*, on conçoit que la concentration de l'esprit favorise cette disposition chez l'homme et les animaux, qui en reçoivent une forte inclination à s'attacher aux lieux qu'ils habitent. En outre, les animaux qui paissent sur les montagnes, ceux qui se nichent dans les lieux élevés et presque inaccessibles, ceux qui habitent les bords des grands fleuves, y ont été placés par la sagesse divine qui a répandu autour d'eux tout ce qui est nécessaire au bien-être, à la sûreté et à la conservation de leur espèce. L'aigle, doué d'une vue perçante, s'élance des pics inaccessibles, et, planant dans l'immensité de l'air, découvre sa proie à des distances infinies; la nature l'a doué, en outre, de la faculté de concentrer toute son attention sur l'animal qui doit servir à sa

pâture, et, selon sa force ou sa faim, il choisit entre l'agneau et la colombe que menace sa serre puissante. Les crânes des animaux carnivores indiquent un large développement de cet organe, tandis qu'il est à peine marqué sur celui des herbivores. Aussi, les habitudes des premiers décèlent une puissance d'attention tout à fait étrangère aux derniers.

Une puissance extrême de cette faculté est surtout nécessaire aux individus qui se destinent aux exercices acrobates et à la danse sur la corde; toute leur habitude extérieure décèle une forte contention d'esprit; ils sont sans cesse occupés à veiller et à diriger les moindres mouvements de leur corps. Le crâne du célèbre écuyer Ducrow, qui fait partie de la collection de la Société phrénologique d'Édimbourg, indique un développement extraordinaire de la concentrativité.

Dans une dernière réponse à nos observations sur l'influence de cet organe, publiée par Spurzheim, à Boston, en 1832, vol. I, p. 169, que nous avons examinée avec toute l'attention et tout le respect dus à un maître que nous estimons et que nous chérissons, nous n'avons pu trouver aucun argument capable de nous convaincre que nous sommes dans l'erreur. Néanmoins, nous n'avons pas cru devoir répondre à des objections qui ne sont pas appuyées par des faits; car c'est la seule autorité dans une controverse de cette nature.

Quoi qu'il en soit, on ne peut pas considérer les fonctions attribuées à cet organe comme postivement établies; de nouvelles observations sont encore nécessaires.

---

4. — ADHÉSIVITÉ.

Cet organe est situé vers les deux tiers inférieurs de l'os pariétal, à côté de la concentrativité, un peu plus haut que la philoprogéniture et immédiatement au-dessus de la suture

lambdoïde. Quand il est très-volumineux, on remarque deux proéminences arrondies dans cette région du crâne; si, au contraire, l'organe est petit, cette partie de la tête est étroite et déprimée. Gall possédait dans sa collection le moule de la tête d'une dame dont on lui avait souvent parlé comme d'un modèle d'attachement amical. En commandant le moule, il avait fait acte de complaisance sans trop en attendre de découvertes intéressantes pour la phrénologie. Cependant, en l'examinant avec beaucoup d'attention, il trouva deux fortes proéminences, figurant deux segments de sphère des deux côtés de l'organe de la philoprogéniture. Ces proéminences, qui ne l'avaient jamais frappé auparavant, étaient symétriques et formées évidemment par deux saillies correspondantes du cerveau; il en conclut qu'elles indiquaient un organe, mais il restait à en étudier les fonctions. Il tâcha de connaître, par les amis de cette dame, quels étaient son caractère et ses talents, et se forma ainsi une opinion sur la nature de ceux qui la distinguaient. Le sentiment qui, au dire de toutes les personnes qui la connaissaient, prédominait chez elle, était un attachement inviolable à ses amis. Quoique, à différentes époques de sa vie, elle eût à subir de grandes vicissitudes et qu'elle eût plusieurs fois passé de la pauvreté à la fortune, elle était toujours restée fidèle à ses anciens amis. Il était naturel de supposer que cette tendance à éprouver des attachements si vifs et si durables pouvait dépendre de l'influence d'un organe particulier. Cette supposition acquérait un grand degré de probabilité par suite de cette circonstance que la proéminence, si saillante sur la tête de cette dame, était placée à côté de l'amativité et de la philoprogéniture, organes de sentiments liés par tant d'analogies à celui qu'on supposait devoir résulter de l'action de l'adhésivité. Un grand nombre d'observations subséquentes ont confirmé la supposition de Gall : cet organe est maintenant admis.

Lorsque l'adhésivité est proéminente, on éprouve une sorte de besoin instinctif de s'attacher aux personnes, et les plus douces émotions résultent des moindres preuves d'affection que l'on obtient en retour. Le besoin d'attachement qu'éprouvent les individus se peint dans leurs gestes et dans leur langage, et ce sentiment est si impérieux chez eux, qu'il s'étend à tout ce qui peut les comprendre. L'enfant doué de cette faculté aime les animaux. Plusieurs des plus belles pages de Moore paraissent écrites sous l'influence de ce sentiment, porté à son plus haut degré.

« *Le faible rameau de la vigne, s'il manque d'appui, rampe et se flétrit avant même que ses fleurs ne se soient évanouies. Le cœur, dans l'isolement, subit la même loi; mais comme il bat de bonheur et d'amour, s'il trouve le soutien d'une douce sympathie* (1) ! »

« *Jamais un cœur aimant n'oublie ce qu'il aime; car un sentiment vrai va sans cesse en s'accroissant; semblable au tournesol, il s'incline constamment vers l'objet de son amour, au déclin de sa vie ainsi qu'à son aurore* (2) ! »

Cet organe est, en général, plus proéminent, et la faculté qu'il confère, plus énergique chez les femmes que chez les hommes; la constance avec laquelle elles restent attachées aux personnes qu'elles aiment prouve l'énergie de cette faculté. « L'homme se vante d'être fait pour l'amitié, » dit Walter Scott, « et parle avec affectation du bonheur que donne le plus noble des sen-

(1) Voici les vers de Moore, dont nous avons essayé de rendre le sens plutôt que le texte.

" The heart, like a tendrill accustomed to cling,
Let it grow where it will, cannot flourish alone;
But will lean to the nearest and loveliest thing,
It can twine with itself, and make closely its own. "

(2) " The heart that loves truly, love never forgets,
Bul as truly loves on to the close;
As the sun-flower turns to her god as he sets,
The same look that she turned when he rose. "

timents humains; mais c'est dans le cœur de la femme seule qu'il faut chercher ce sentiment; ce n'est que chez elle qu'on trouve cette amitié dévouée, généreuse, désintéressée, dont l'homme fait une vaine parade. Il n'est pas d'ami qui puisse être comparé à une femme aimante et affectionnée. Quelle que soit l'énergie du sentiment qu'il éprouve, l'homme conserve toujours une réserve qui décèle son égoïsme, tandis que la femme, en donnant son amour, se donne tout entière, cœur et âme (1). »

Même chez les criminelles les plus dégradées, on a vu cette faculté se manifester avec une ferveur et un abandon d'elles-mêmes dignes d'un meilleur sort. Mary Macinnes, exécutée à Édimbourg pour meurtre, avait un ami qu'elle aimait avec passion, et ce sentiment dura jusqu'à sa mort. Son amant lui avait envoyé un mouchoir marqué de ses initiales et une demi-orange, en la priant de la manger sur l'échafaud en témoignage de leur amour mutuel : il devait manger l'autre moitié, à l'heure de l'exécution. Elle tint un coin du mouchoir dans sa bouche pendant toute la nuit et jusque sur l'échafaud; lorsqu'elle fut assise sur la fatale bascule, un guichetier lui donna la demi-orange, qu'elle prit sans donner aucun signe de crainte, tout en le chargeant de dire à son amant qu'elle mourait convaincue qu'il avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour lui sauver la vie, et qu'elle allait manger l'orange selon sa volonté; elle lui fit dire, en outre, de fuir la mauvaise compagnie et qu'elle prierait Dieu de le bénir. La force de son attachement semblait lui faire oublier l'horreur de sa situation. Son crâne indiquait un développement très-fort de l'adhésivité.

Ce sentiment diffère beaucoup, par son énergie, chez les différents individus. La plupart des hommes ont des relations plus ou moins étroites, mais un très-petit nombre pourrait se

(1) *Phren. journ.*, vol. II, p. 280.

vanter d'avoir un ami; il en est dont l'amitié résiste à tous les événements et dure autant que la vie. L'homme chez qui cet organe est très-fort est irrésistiblement porté à s'attacher, et trouve les plus douces jouissances dans le sentiment d'une amitié partagée; le souvenir d'un ami absent revient sans cesse à l'esprit avec toute la chaleur et la vivacité d'une passion. Ceux chez qui cet organe est faible, ne comprennent pas l'amitié : ils oublient facilement les absents, et la maxime : « Hors des yeux, hors du cœur, » semble faite pour eux. On voit fréquemment des personnes différentes d'esprit et de caractère éprouver l'une pour l'autre un attachement très-vif; une adhésivité énergique semble être le seul lien qui les unisse; elles peuvent même, sous plus d'un rapport, avoir des idées et des sentiments antipathiques qui ne viennent que trop souvent rendre leurs rapports désagréables; mais à peine séparées, elles éprouvent un vide que rien ne peut combler, et elles ne tardent pas à sentir un impérieux besoin de se revoir et d'oublier leurs torts mutuels. Certains époux ne peuvent vivre d'accord et sont profondément malheureux quand ils sont séparés. Il est probable que ces bizarreries sont l'effet d'une forte adhésivité continuellement tourmentée par l'action d'autres facultés qui ne peuvent s'harmoniser.

Cette faculté se distingue facilement d'avec la bienveillance, car on observe que certains individus, capables de s'attacher fortement, n'ont nullement le caractère bienveillant. Son influence s'étend au delà de l'attachement à un individu en particulier. Cet organe est, sans aucun doute, un des premiers principes de toute sociabilité : une adhésivité faible dispose à la vie solitaire.

Certains animaux paraissent, ainsi que l'homme, doués de cette faculté; elle est très-énergique dans le chien; les chevaux et les bœufs tombent quelquefois malades si on les sépare trop brusquement de leurs compagnons. « On doit observer, cepen-

dant, » dit Spurzheim, « que l'instinct qui porte à s'attacher à une personne pour la vie, et celui qui porte à rechercher la société de ses semblables, ne peuvent pas être considérés comme des variétés d'une même faculté, car il est des animaux, tels que le chien, la poule, etc., qui vivent en société, sans manifester une propension marquée à s'attacher à tel ou tel individu de leur espèce; d'autres, tels que l'étourneau, le corbeau, la corneille, etc., qui vivent à la fois en société et en famille; d'autres enfin, qui, comme le renard, la pie, etc., vivent attachés à un seul individu de leur espèce, sans rechercher la société des autres. » En conséquence, l'opinion de Spurzheim est, que l'instinct qui porte les animaux à vivre en société, et celui qui les porte à s'attacher à un seul individu, sont des modifications de l'adhésivité, semblables à celles que l'on observe dans les sens du goût et de l'odorat chez les animaux carnivores et herbivores, et qui portent les uns à se repaître de la chair des animaux, et les autres à se nourrir uniquement de substances végétales. L'homme appartient à la classe des animaux qui jouissent de la double faculté d'aimer la société et de s'attacher à l'individu. Ainsi donc le mariage et les rapports sociaux des masses ne doivent pas être considérés comme résultant de la seule volonté de l'homme, mais des lois immuables de la nature.

Gall ne croyait pas que le besoin de s'unir pour la vie résultât de cette faculté chez l'homme et chez les animaux. Il pensait, d'après les études qu'il avait pu faire de l'histoire naturelle des animaux, que l'union durable a lieu dans toutes les espèces où le mâle et la femelle concourent à élever les petits, et que, d'un autre côté, lorsque la femelle accomplissait cette tâche à elle seule, l'union n'était jamais que temporaire. Néanmoins, il s'exprimait avec beaucoup de réserve sur ce sujet, et convenait qu'il ignorait encore si le mariage était l'effet d'un organe particulier, s'il résultait de l'action combinée

de plusieurs organes, ou d'une modification de l'adhésivité.

L'homme chez qui cette faculté a une action trop puissante, éprouve les plus vifs regrets au souvenir de la patrie ou des amis absents. La nostalgie résulte de l'état maladif de cet organe.

MM. Stewart et Thomas Brown, d'accord sous ce point de vue avec les phrénologues, considèrent cette tendance comme un instinct primitif de notre nature.

J.-J. Rousseau, dans son célèbre ouvrage sur l'*Origine de l'inégalité des rangs*, nie l'existence de cette propensité de l'esprit humain. Il considère l'homme dans l'état primitif, comme un être isolé et vagabond, réduit à apaiser sa faim du produit de sa chasse et des fruits recueillis au hasard dans les forêts, buvant l'eau des fontaines, et aussi indifférent à la société de ses semblables et aux jouissances de la famille que l'aigle et le loup. Celui qui, le premier, s'avisa d'enclore une certaine étendue de terrain, et l'appela *sien*, qui chercha, en flattant son semblable, à s'en faire assister pour arriver à l'accomplissement de ses projets, fut le premier auteur de tout le mal dont l'espèce humaine est maintenant accablée. Plus d'un volume fut publié en réponse à ce paradoxe singulier; mais la meilleure réfutation se trouve, sans contredit, dans la science, qui prouve qu'un des organes du cerveau de l'homme lui donne une tendance instinctive à rechercher la société de ses semblables.

L'homme chez qui cet organe jouit d'une grande activité, est prodigue de vives démonstrations d'amitié envers ses semblables; on voit les enfants placés sous son influence, entourer de leurs bras le col de leurs camarades et leur prodiguer les plus tendres caresses; appuyés les uns sur les autres, leurs têtes se penchent pour se joindre à l'endroit où siége cet organe. Un chien, dans les caresses qu'il prodigue à son maître, le frotte doucement avec la partie de sa tête qui répond

à l'adhésivité. Quand deux personnes aimantes se rencontrent, elles se sentent entraînées l'une vers l'autre, et ne manquent pas de s'unir d'un mutuel attachement, à moins que l'action de facultés contraires ne vienne y mettre obstacle.

Cet organe est établi.

---

5. Combativité.

Cet organe est situé à l'angle postérieur et inférieur de l'os pariétal, un peu au-dessus et en arrière de l'oreille.

Gall fait ainsi l'historique de sa découverte. « Ayant abandonné tous les systèmes de métaphysique intellectuelle, et voulant, au moyen de l'observation, tâcher de reconnaître les diverses propensités de la nature humaine, je cherchai à attirer chez moi un certain nombre d'individus des classes inférieures et de professions diverses, tels que cochers, domestiques, portiers, etc. Après avoir gagné leur confiance, et les avoir disposés à la sincérité en leur donnant du vin et de l'argent, je les faisais causer sur eux et leurs camarades, sur leurs qualités et leurs défauts, et surtout sur les traits les plus frappants du caractère de chacun d'eux. Je remarquai que ceux qui jouissaient de la plus grande considération étaient ceux qui se montraient querelleurs et batailleurs. D'autres, d'un caractère éminemment pacifique, étaient l'objet du mépris de leurs camarades, qui les désignaient comme des poltrons. » Gall rechercha si les têtes des tapageurs ne différaient pas, sous certains rapports, de celles des hommes paisibles. Il les compara, et trouva que ceux d'un naturel querelleur avaient une saillie remarquable à la région du crâne qui se trouve un peu au-dessus et en arrière de l'oreille.

Il faut remarquer qu'ici l'influence de l'éducation était

nulle, et que les causes externes ne pouvaient, en rien, être considérées comme ayant modifié le caractère de ces individus, qui, par leur position sociale, s'etaient trouvés plus ou moins abandonnés à l'impulsion de leurs dispositions naturelles.

Vienne avait encore, à cette époque, des spectacles de combats d'animaux. Un individu, attaché à l'un de ces établissements, était d'une telle intrépidité, que très-souvent, il descendait dans l'arène, tout seul, pour combattre les ours et les taureaux. Son crâne présentait un fort développement de cet organe. Dans la suite, Gall examina la tête de plusieurs de ses élèves, qui avaient été renvoyés des universités à cause de leur esprit querelleur. Chez eux, aussi, l'organe de la combativité était très-fort. Dans le cours de ses recherches, il rencontra une jeune dame qui avait l'habitude de prendre des habits d'homme, et qui, sous ce travestissement, se montrait très-querelleuse. Elle avait aussi un grand développement de l'organe de la combativité. D'un autre côté, il examina la tête de certains individus remarquables par leur poltronnerie, et il constata que chez eux cet organe avait très-peu de développement. Les têtes des personnes courageuses variaient, d'ailleurs, sur les autres points, mais toutes offraient une saillie plus ou moins forte à l'endroit remarqué; il en était de même pour les personnes craintives dont les têtes, variables d'ailleurs, dans les autres régions, offraient toutes une dépression à l'endroit correspondant à la combativité.

La découverte de cette faculté donna lieu à de nombreuses plaisanteries; on soutint d'ailleurs que le Créateur ne pouvait avoir voulu donner à l'homme l'amour des combats; les objections ne pouvaient être faites que par ceux qui n'avaient pas une connaissance assez approfondie des faits, et qui n'avaient pas suffisamment étudié la nature de l'homme. Les plus profonds métaphysiciens admettent l'existence de cette propen-

sion, et des auteurs célèbres ont décrit son influence et les actes qui en émanent : le caractère de *mon oncle Toby*, tracé par Sterne, est la nature prise sur le fait; il retrace admirablement l'union d'une grande probité, d'une grande bienveillance avec l'amour des combats. « Si, » dit mon oncle Toby, « quand je n'étais encore qu'un écolier, je ne pouvais entendre battre le tambour sans que mon cœur battît à l'unisson, était-ce ma faute? pouvais-je me défendre contre cette impulsion? » Et, continuant à se justifier de l'accusation de cruauté qu'on lui adressait parce qu'il aimait les champs de bataille : « Est-il aucun de vous, » dit-il, « qui ait versé plus de larmes que moi sur le sort d'Hector? et quand nous lisions que le roi Priam était venu réclamer son corps en vain, et avait dû rentrer seul dans Troie, vous savez, mon frère, s'il m'était possible de dîner ce jour-là! Est-ce là ce que vous appelez être cruel? ou parce que mon sang a coulé sur les champs de bataille, et que mon cœur bat pour la guerre, ne peut-il saigner pour le malheur? »

Tacite, dans son histoire de la guerre de Vespasien contre Vitellius, rapporte que « les femmes mêmes voulaient entrer au Capitole et soutenir le siége. La plus brave d'entre elles, Gracilie Verulanie, ne se montrait accessible à aucune émotion, si ce n'est à celles de la guerre. » — « Le courage, » dit le Dr Johnson, « est une qualité si nécessaire à la vertu, qu'on le respecte même quand il s'associe au vice. »

MM. Stewart et Reid admettent cette propensité qu'ils nomment *ressentiment soudain*, et le Dr Thomas Brown, sous le nom de *ressentiment instantané*, décrit admirablement l'action de cet organe combinée avec celle de la destructivité : « *Il existe un principe dans notre esprit*, » dit-il, « *qui est pour nous un protecteur constant.* » Le principe peut sommeiller, mais seulement lorsque sa vigilance serait inutile; il s'éveille à la moindre apparence d'une injuste agression, et déploie

d'autant plus de vigueur et d'activité, que l'attaque se montre plus violente. Avec quel sentiment d'admiration ne contemplerions-nous pas l'admirable sagesse de la nature, qui placerait aux mains d'un être faible et désarmé, menacé de quelque agression imprévue, une arme redoutable pour sa défense? Et pourtant ce serait là une faible assistance comparée à celle que nous donne cette émotion qui s'éveille en nous et nous rend si puissant pour repousser l'attaque (Vol. III, pag. 324). Cette émotion n'est exactement, selon les phrénologues, que l'action de la combativité et de la destructivité réunies. Il n'existe aucune différence entre l'opinion du Dr Brown et la nôtre, si ce n'est qu'il considère cette faculté comme susceptible de s'émouvoir seulement lorsque l'individu est provoqué, tandis que nous reconnaissons qu'il peut entrer spontanément en action, indépendamment de toute agression, et exercer une influence notable sur les actes de la vie. Pour exprimer l'impulsion qui naît de cet organe, nous le désignons sous le titre de *combativité*. La combativité fait naître l'esprit d'opposition; modérée, elle se traduit par une simple résistance; plus énergique, elle porte à l'agression et au renversement des obstacles physiques et moraux. Le *courage* est le sentiment qui accompagne l'état actif de cette propensité. Ainsi une personne, chez laquelle l'organe de la combativité est prédominant, aime la guerre, pour satisfaire sa passion dominante, sans s'arrêter à nulle autre considération. Son amour des combats est instinctif; néanmoins le courage, quand il est bien dirigé, est indispensable au maintien du bon droit et fait partie essentielle des qualités que doivent posséder les hommes d'un caractère élevé et magnanime. Les plans qu'ils peuvent former même pour le bien-être de l'humanité, pour la propagation des principes religieux, rencontrent toujours de l'opposition; la combativité donne à leur esprit la hardiesse nécessaire pour envisager d'un œil ferme les combats qu'ils

auront à soutenir afin d'amener le triomphe de la vertu. Si le courage leur manque, le moindre obstacle les déconcerte et vient renverser toutes leurs combinaisons. Si Mme Fry n'avait pas eu cet organe très-développé, aurait-elle jamais eu le courage nécessaire pour arriver à la réformation de Newgate? Sans la combativité, son esprit aurait-il eu la fermeté qui lui était indispensable pour surmonter les nombreuses difficultés qui s'opposaient à cette haute entreprise? Le philanthrope Howard aurait-il, sans cet organe, méprisé les dangers auxquels il s'exposait en visitant toutes les prisons de l'Europe? J'ai presque toujours observé que les personnes les plus bienveillantes des deux sexes, celles qui, pour soulager la misère et le malheur, ne craignent pas de le rencontrer en face, qui, pour corriger le vice, osent le visiter dans ses repaires les plus odieux, ont cet organe fortement développé. Luther et Knox, pour prêcher et établir la réforme, ont eu besoin de la force morale que la combativité seule confère.

Cet organe est très-fort chez les grands capitaines; il est très-proéminent sur les crânes de Robert Bruce et de Wurmser, qui défendit si vaillamment Mantoue contre le plus grand capitaine des temps modernes. Les deux gravures ci-dessous représentent le crâne de Wurmser en contraste avec celui d'un jeune Cingalèse, chez lequel cet organe est très-faible.

WURMSER.

JEUNE CINGALÈSE.

Les bustes de Hare et de Mélancthon, page 129, montrent la

combativité fortement et modérément développée. On peut voir encore des exemples d'une forte proéminence de cet organe sur les bustes de Caracalla et d'un gladiateur romain, dans la *Physiognomonie* de Spurzheim, pag. 14 et 32; il est encore trés-proéminent sur le buste de Linn, et modéré sur celui du révérend M. M***, donné à la page 170.

Dans les temps féodaux, un fort développement de l'organe de la combativité était beaucoup plus nécessaire aux chefs militaires que dans les temps modernes. Richard Cœur de Lion, Bruce et Wallace n'auraient pu maintenir sous leur commandement les barbares qu'ils guidaient sur les champs de bataille, sans la supériorité de leur bravoure personnelle. L'espoir de vaincre n'était alors fondé que sur le courage d'où naissent la force, l'adresse et le sang-froid. Maintenant une intelligence capable d'enfanter les plus hautes combinaisons, est une qualité indispensable au grand capitaine, mais un grand courage ne lui est pas moins nécessaire. Napoléon possédait au plus haut degré la réunion de toutes ces qualités. Lorsqu'il parle de Murat et de Ney, il les dépeint comme des hommes chez qui le courage animal était bien supérieur au jugement, et comme propres à conduire une attaque ou à s'élancer, le sabre au poing, à la tête de sa cavalerie; mais faibles et incapables pour la conduite des grandes affaires. « Le meilleur général, » disait-il, « est celui chez lequel le courage et la sagacité se tiennent en *équilibre;* » c'est-à-dire dans le langage phrénologique, quand les organes de la combativité, des sentiments et de la réflexion existent dans de justes proportions.

Cette faculté est nécessaire à l'avocat; elle donne l'esprit guerroyant, et fait que chez lui l'énergie de la résistance augmente en raison de la violence de l'attaque.

La combativité, unie à la destructivité, inspire aux poëtes l'amour des batailles. Homère et Walter Scott ont fait preuve d'une énergie plus qu'ordinaire dans leurs peintures de combats,

de carnage, et dans leurs chants de victoire. Cette tendance de l'esprit des poëtes, des orateurs, des historiens, n'a pas peu contribué à mettre les héros en honneur; trop souvent leur courage a été exalté, sans égard pour la justice de leur cause. La phrénologie, en appréciant à sa valeur réelle la passion des combats, ramènera, il faut l'espérer, la conscience publique à des idées de vérité et de justice, et le courage aveugle employé à soutenir une cause injuste, cessera d'être considéré comme une vertu. La science aura ainsi contribué à éteindre cette fièvre des batailles si funeste au bonheur de l'humanité.

Quand la combativité est trop énergique et mal dirigée, elle a les plus funestes résultats; il en naît un besoin ardent de guerroyer pour sa seule satisfaction personnelle. Elle fomente dans la société un fâcheux esprit de contradiction qui fait que l'on dispute encore alors même qu'on se sent vaincu : quand son énergie trop active n'est point contenue par des sentiments élevés, elle compromet sans cesse la paix et le bonheur domestique. On fait de l'opposition *par caractère*, et chaque heure de la vie est empoisonnée par une suite de querelles et de discussions. Unie à la destructivité, elle produit des scènes de meurtre et de dévastation. Dans tous les siècles il a suffi de lever l'étendard de la guerre pour que les hommes l'entourassent par milliers, appelant à grands cris la mort et la destruction.

Les personnes chez lesquelles cet organe est très-énergique, si son action n'est pas tempérée par une morale élevée, sont portées, par instinct, à faire de l'opposition outre toute mesure, contre tout sentiment, contre toute doctrine; elles méconnaissent leur propre caractère au point de prendre cette propensité de leur esprit pour un amour ardent de la justice et d'une vraie philosophie, et se croient plus fermes dans leur ligne de conduite que les autres hommes. Bayle, l'auteur du *Dictionnaire*, offre un exemple de cet esprit d'opposition. Il

semble, dans ses écrits, prendre à tâche de contrarier tout le monde. Aussi, disait-on que le meilleur moyen de l'affermir dans le vrai, était de l'attaquer, car alors il soutenait son opinion avec une force et une énergie admirables. William Cobbett rapporte que le bruit du tambour éveillait en lui, dès ses plus jeunes ans, un amour irrésistible de la vie militaire, et que, dans l'âge mûr, l'amour des combats exerçait encore sur son esprit la plus puissante influence, mais dirigée vers un plus noble but. Par ses discours et ses écrits, il combattait puissamment en faveur des opinions du jour. Cette énergie, cette hardiesse, que ses ennemis mêmes ne pouvaient lui refuser, tiraient leur source d'un fort développement de l'organe de la combativité.

Cet organe se montre aussi très-développé chez ceux qui commettent un meurtre en cédant plutôt à l'impulsion du moment qu'à une résolution froide et réfléchie. Les bustes de Haggart et de Marie Macinnes en offrent des exemples; cet organe est généralement très-proéminent sur le crâne des Caraïbes, nation remarquable par un caractère indomptable et féroce. Les statuaires de l'antiquité le figuraient très-saillant sur la tête des gladiateurs.

Quand cet organe est fort et actif, il donne à la voix un caractère de rudesse et une sonorité remarquable; les mots fortement articulés semblent vouloir porter coup. Selon Mme de Staël, la voix de Napoléon devenait stridente et comme métallique lorsqu'il était irrité; j'ai moi-même fait l'expérience sur toutes les personnes que j'ai connues et qui avaient cet organe proéminent; il donne aussi à la bouche une expression de fierté particulière, et imprime à la tête une sorte de mouvement instinctif qui la porte en arrière en la penchant vers l'épaule. Ce mouvement est remarquable chez les boxeurs de profession.

Toute personne chez laquelle cet organe est faible, est

portée à céder à la moindre opposition; tout obstacle l'arrête dans sa route. Les enfants qui se montrent excessivement timides, manquent en général de cet organe, et ont en revanche la circonspection proéminente, leur tête ressemble à celle du jeune Cingalèse, donnée à la page 219. La timidité du poëte Cowper me paraît devoir être attribuée à une semblable combinaison d'organes, ses vers peignent son horreur de la guerre. La faiblesse de l'organe de la combativité ne suffit pas, néanmoins, pour produire la crainte. La crainte est une émotion, souvent très-vive, qui ne peut être le résultat de l'absence d'une qualité opposée.

Cet organe est, en général, plus développé chez les hommes que chez les femmes; cependant, il peut être très-fort chez celles-ci; elles ont alors un air hardi et résolu, étranger à leur sexe. Les petites filles, chez lesquelles cet organe est puissant, aiment à se mêler aux jeux et aux combats des garçons.

Dans l'état social, il est fort utile de pouvoir reconnaître les personnes douées de cette faculté, car elles exigent des ménagements particuliers; si on veut convaincre quelqu'un chez lequel cet organe est proéminent et la consciencioslté faible, on s'aperçoit bientôt qu'il ne cherche guère à saisir le but ou l'esprit des observations qu'on lui fait, mais à trouver l'occasion d'en tirer des inductions erronées et d'embrouiller la discussion; les personnes ainsi organisées sont difficiles à convaincre; le meilleur moyen est de leur dire nettement sa pensée et de leur abandonner immédiatement le champ de la discussion. En leur ôtant le moyen de satisfaire leur instinct de combativité, on leur inflige une véritable punition et l'on a beaucoup plus de chances de faire impression sur leur esprit en abandonnant le principe à leurs propres réflexions, sans éveiller leur amour de la résistance.

Quand cet organe est proéminent chez un individu, il se montre turbulent et querelleur, surtout s'il est excité par l'abus

des liqueurs fortes. On voit des individus chez lesquels cet organe est proéminent, mais qui ont en même temps des facultés intellectuelles assez énergiques pour en modérer les écarts quand ils jouissent de toute leur raison, changer pour ainsi dire de caractère et devenir intraitables lorsqu'ils ont bu avec excès (1). Certains états maladifs peuvent aussi surexciter fortement cet organe; Pinel a rapporté plusieurs exemples de monomanie provenant évidemment d'une surexcitation de la destructivité. « Un maniaque, » dit-il, « naturellement paisible et doux, paraît inspiré, pendant ses accès, par le démon de la méchanceté; il est alors continuellement occupé à faire le mal; il renferme ses compagnons dans leurs cellules, les provoque, les frappe, leur cherche querelle au moindre mot. » Un autre qui, pendant ses moments lucides, se montre doux, obligeant, réservé et même timide, devient, pendant l'accès, d'une hardiesse extrême, « éprouve la plus violente propensité à provoquer ceux qui l'approchent et à les combattre à outrance. » En visitant Bedlam, en 1824, j'examinai la tête d'un aliéné, et je prononçai qu'il était éminemment porté à la destructivité et à la combativité; bientôt je m'aperçus que ses mains étaient retenues au moyen d'un anneau de fer. On m'apprit qu'il avait commis un meurtre, et qu'il manifestait, pendant ses accès, une propension évidente à se livrer à de nouveaux actes de fureur.

Cet organe existe aussi chez certains animaux; mais son degré d'énergie varie beaucoup. Les lapins, par exemple, sont beaucoup plus courageux que les lièvres; on voit certains chiens rechercher continuellement l'occasion de se battre, tandis que d'autres se montrent excessivement poltrons; sous ce rapport, le bouledogue forme un contraste frappant avec

(1) L'ivresse semble exercer spécialement son action sur les organes de la combativité et de la destructivité.

le lévrier, aussi la tête du premier est-elle beaucoup plus large, entre et derrière les oreilles, que celle du dernier. « C'est là, » dit Spurzheim, « un signe infaillible pour reconnaître si un cheval est ombrageux et timide, ou hardi et sûr. La même différence s'observe chez les coqs de combat et les coqs de basse-cour; les amateurs de ces sortes de jeux en ont fait depuis longtemps l'observation. »

Gall désignait cette faculté sous le nom d'*organe de la défense de soi* ou *de la défense de sa propriété;* Spurzheim considérait avec raison cette dénomination comme défectueuse. « Selon les lois de la nature, » dit-il, « l'homme est obligé de combattre pour sa défense; cette propensité a donc pour principe la défense de soi, mais il me semble qu'elle est, comme les autres, d'une application générale, et qu'elle n'est pas limitée à la défense personnelle : en conséquence, j'appelle la portion du cerveau qui lui est affectée, l'organe de la *propensité au combat* ou *combativité.* » M. Robert Cox a publié une analyse minutieuse de cette faculté dans le 9me volume du *Journal phrénologique* (p. 147), et il conclut que, abstraction faite de toutes les modifications accessoires, elle n'est ni plus ni moins que *l'instinct ou la propensité de l'opposition*, ou, en un mot, *l'opposivité.* Il considère la *combativité*, ou l'amour des combats, comme le résultat de l'action combinée de cet organe et de la destructivité.

Sir George Mackensie avait, avant M. Cox, exprimé une opinion semblable dans son ouvrage intitulé : *Illustrations of phrenology*, publié en 1820. « Nous sommes porté » dit-il, « à considérer l'amour des combats comme un sentiment composé; de même que le désir, que quelques hommes semblent éprouver, d'inspirer la terreur aux autres, l'amour des combats implique la volonté de nuire. Tout homme qui ressent le désir d'en attaquer un autre, doit avouer que son but est de le blesser. » (Pag. 99). Le *Journal phrénologique* renferme des

observations relatives à l'action de cet organe. *Voy.* III. p. 570; — VII, 638; — VIII, 206, 406, 596; — IX, 61.

---

6. Destructivité.

Cet organe est situé immédiatement au-dessus de l'ouverture externe de l'oreille, et s'étend un peu en avant et en arrière, dans la région correspondant à la partie inférieure de la portion écailleuse du temporal. Sur les planches tracées par Gall, il s'étend quelques lignes plus en arrière que dans celles de Spurzheim; Gall dit que, quand il est excessivement large, toute la portion du crâne comprise entre la portion inférieure du pariétal et l'ouverture externe de l'oreille, forme une saillie remarquable, et que, lorsque son développement est minime, cette proéminence se borne à la portion inférieure de l'os temporal. J'ai vu des exemples de l'une et de l'autre espèce. L'ouverture de l'oreille est située beaucoup plus bas chez certains individus que chez d'autres. Cette dépression est causée par le volume plus considérable des circonvolutions cérébrales situées sur la portion pierreuse de l'os temporal et dans la fosse muqueuse du crâne. Ce phénomène indique que la destructivité est fortement développée.

Gall rapporte ainsi la découverte de cet organe : en comparant attentivement les crânes des divers animaux, il observa une différence caractéristique entre ceux des carnivores et ceux des herbivores; chez ces derniers, la portion de substance cérébrale qui correspond à l'oreille externe est peu volumineuse, tandis que chez les carnivores, elle forme une masse beaucoup plus considérable. Il remarqua également que les crânes de ceux-ci offrent une proéminence au-dessus de oreille, qui n'existe pas chez les herbivores. Ce ne fut que

longtemps après qu'il fit part de cette observation à ses élèves, sans en tirer aucune conséquence phrénologique : seulement, il leur fit remarquer que, même lorsque les dents manquaient, on pouvait, à la seule inspection du crâne, déterminer à quel genre un animal appartient. Un jour, un de ses élèves lui apporta le crâne d'un parricide; mais Gall le mit de côté, ne pensant pas que le crâne d'un meurtrier pût offrir des particularités dignes d'intérêt. Peu de temps après, on lui envoya le crâne d'un voleur de grand chemin qui, non content de voler, avait assassiné un grand nombre de personnes. Il plaça les deux crânes à côté l'un de l'autre, et les examina à plusieurs reprises. Chaque fois il fut frappé de cette circonstance que, quoiqu'ils différassent sur presque tous les autres points, ils présentaient chacun une saillie également remarquable au-dessus du conduit auditif externe. Néanmoins, ayant observé cette proéminence sur quelques autres crânes de sa collection, il pensa qu'elle pouvait n'exister qu'accidentellement sur les crânes de ces deux meurtriers. Ce ne fut que fort longtemps après qu'il réfléchit à la différence de conformation qui se remarquait sur les crânes des animaux carnivores et sur ceux des herbivores. Ayant alors observé que la saillie qui distinguait les crânes des carnivores était précisément celle qui se présentait sur la tête des meurtriers, il se demanda s'il n'existait pas quelque connexion entre la conformation du cerveau que cette proéminence du crâne indique, et le penchant à tuer. « Je fus d'abord révolté de cette idée, » dit-il, « mais comme mon unique but était d'observer et de constater le résultat de mes observations, je crus devoir établir la vérité avant tout. » « Nous ne devons pas craindre, » dit-il, « de dévoiler les mystères de notre organisation, car ce n'est que par la découverte des sources cachées des actions de l'homme, qu'on peut arriver à les diriger vers un but louable. »

Cette faculté a été souvent tournée en dérision, en grande

partie par suite de la dénomination de *penchant au meurtre*, sous laquelle Gall la désignait; c'est néanmoins par méprise qu'on a cru qu'il voulait en inférer que cet organe était particulier aux meurtriers. La propensité à tuer étant indispensable à l'homme, obligé qu'il est de se nourrir de la chair des animaux, il considérait cette propensité comme utile, quand elle est bien dirigée : « Jamais, » dit-il, « je n'ai voulu dire, en parlant de l'*instinct du meurtre*, que ce fût nécessairement une propensité à l'homicide. » Le terme *destructivité*, employé par Spurzheim, est plus rigoureusement vrai, et cette propensité ainsi désignée est admise par plusieurs auteurs comme inhérente à l'esprit humain. Lord Kames observe que c'est un moyen de la nature aussi simple qu'efficace de donner à l'homme la force de supporter avec courage les fatigues de la chasse et l'ennui de ses chances, et que c'est l'*amour de la chasse*. « C'est un exemple frappant des soins que prend la Providence d'adapter la constitution de l'homme aux circonstances qui l'entourent. La passion de la chasse, quoique peu nécessaire comme moyen de fournir à l'homme sa subsistance dans l'état actuel de la société, est cependant fort commune parmi les jeunes gens, sans distinction de rang et de fortune. Les propensités naturelles peuvent être comprimées ou assoupies, mais jamais totalement effacées. » Vicesimus Knox, dans ses *Essais*, expose une théorie semblable de la chasse. Le plaisir qu'elle procure a été attribué à l'excitation qu'elle donne, à l'émulation qu'elle fait naître et au désir de réussir à atteindre le but que l'on se propose; mais si c'étaient là les seules sources d'amusement qu'elle fournit, il serait également agréable de courir à cheval par monts et par vaux, en sautant les haies et les fossés, sans être à la poursuite d'un animal, ou de tirer sur un objet inanimé au lieu de tirer sur l'oiseau qui s'envole. Cependant il n'en est pas ainsi; car, à moins que la destruction d'une créature vivante ne soit le but de la course

ou du tir, nous trouvons peu de plaisir à nous livrer à ces laborieux passe-temps.

Cette propension a été observée par les écrivains et les poëtes qui ont décrit les sentiments de l'homme. Walter Scott, lorsqu'il dépeint le roi Robert Bruce vengeant sur Cormac Doil la mort d'Allan, trace un tableau admirable de l'action de la destructivité :

« *A peine éveillé, le Roi saisit un tison ardent, la seule arme qui s'offrît à sa colère, et s'élança sur les pas du meurtrier pour venger la mort du jeune Allan. Bientôt le sang et la cervelle de Cormac Doil jaillissent sur le tison, qu'ils éteignent; le malheureux chancelle et tombe pour ne plus se relever.* »

Cet auteur célèbre peint encore l'histoire de plusieurs facultés phrénologiques dans les lignes suivantes, principalement l'amour de l'approbation et la destructivité, cette dernière faculté, il est vrai, dans ses excès. Les vers suivants ont rapport à la bataille de Bannockburn :

« *Au milieu du carnage, que de motifs divers attisent le feu du combat! Le gentilhomme meurt pour la gloire, le patriote pour son pays; là, un jeune chevalier essaie ses forces, un autre ne songe qu'à mériter l'amour de sa dame. Il en est qui combattent pour satisfaire une aveugle soif de sang et de carnage, d'autres, par habitude ou par bravoure : mais tous, le meurtrier féroce comme l'homme courageux, le soldat, le noble et l'esclave, quel que soit le sentiment qui les anime, s'élancent par la même voie vers l'abîme du tombeau.* »

Dans les *Souvenirs de la Péninsule*, par l'auteur des *Esquisses de l'Inde*, on lit le passage suivant : « Un soir, au moment où une brume glacée tombait sur nos bivouacs, un sous-officier, accompagné d'un courrier, arriva au galop et se dirigea vers le quartier général. On sut bientôt qu'une action sérieuse et sanglante avait eu lieu à Talavera; de vagues rumeurs parlaient de hauts faits d'armes, de grandes pertes, et de

la retraite des Français. Je n'oublierai jamais les rassemblements que nous formions autour des feux pour écouter, faire des conjectures et parler de ce glorieux mais sanglant combat; nous regrettions que notre étoile nous eût frustrés de l'honneur d'y assister, *nous éprouvions un plaisir infini à revenir sur tous les détails de ces scènes de carnage*. Oui, quelqu'étrange que cela puisse paraître, les soldats et même ceux qui ne le sont pas, éprouvent, en parlant des scènes effroyables du champ de bataille, une sensation qui n'est pas sans un mélange de plaisir (pag. 39). » Je puis confirmer cette remarque; car j'ai connu des jeunes gens doués de hautes qualités morales, mais dont les pensées se tournaient habituellement vers des scènes de combats et de meurtres; ils résistaient à cette impulsion, mais ils avouaient qu'ils éprouvaient un vif désir de combattre et de donner la mort; chez eux l'organe était très-développé.

Dieu, en douant l'homme de cette faculté, a eu un but d'utilité qu'il est facile d'apercevoir : en jetant les yeux sur la création, l'homme apparaît environné d'animaux féroces qui, tels que le lion, le tigre, l'ours, le loup, sont organisés de manière à ne pouvoir être que difficilement apprivoisés, jamais employés d'une manière utile, et qu'il est forcé de détruire pour sa propre sécurité; leur mort est donc la condition de son existence. En outre, l'estomac de l'homme exige une nourriture animale; car sa santé a besoin, pour se soutenir, de l'activité et de l'excitation que cet aliment procure. Ses appétits exigent donc qu'il tue les animaux; car la chair qu'ils lui fournissent est malsaine et mauvaise quand ils meurent de maladie ou de vieillesse. Enfin, il existe des hommes qui, pour satisfaire leurs passions désordonnées, sacrifieraient leurs frères, si la crainte de la mort ne les forçait à contenir leurs mauvais penchants. Voyons maintenant quelle eût été la condition de l'homme dépourvu de cette propensité; n'eût-il pas

été la proie timide de tout animal féroce qui eût voulu s'en repaître? La destructivité imprime à son regard une audace qui tient même le lion et le tigre en respect, à moins qu'ils ne soient poussés par une faim aveugle.

Si nous imaginons une réunion d'hommes privés de cet organe, et réduits à convaincre, à supplier, ou à fuir leurs adversaires, leur existence ne serait-elle pas sans cesse menacée par une foule d'hommes sans principes qui en feraient leurs esclaves? Que d'injustices et de mépris n'auraient-ils pas à souffrir? L'organe de la combativité donne l'audace indispensable à l'homme qui veut faire respecter ses droits; il lève fièrement son étendard, sur lequel, à l'exemple des anciens rois d'Écosse, il inscrit: « *Nemo me impune lacesset,* » adage inspiré par l'influence combinée de la destructivité et de la consciencioslté; et fort de la justice de sa cause, il repousse fièrement une injuste agression. Un peuple semblable, protégé par la juste terreur qu'il inspire, vit tranquillement à l'ombre de sa vigne et de son olivier.

La combativité donne le courage d'envisager le danger sans pâlir et la force de se défendre; la destructivité rend l'attaque périlleuse pour l'agresseur. La combativité donne la puissance d'aborder et de vaincre l'obstacle, mais rien de plus. La destructivité inflige le châtiment et pousse à l'extermination de l'agresseur; la combativité donne à Luther et à Knox le courage de résister à la puissance de Rome; la destructivité les pousse à mépriser la hiérarchie du clergé romain et à fouler aux pieds ses insignes vénérés.

L'homme chez qui cette faculté est très-énergique et la bienveillance modérée, envisage sans émotion les scènes de douleur et de destruction. Si, au contraire, cette faculté est faible, et la bienveillance forte, la mort et la destruction lui causent une émotion douloureuse, et pourtant la mort et la destruction nous apparaissent sous mille formes. La nature,

en créant l'organe de la destructivité, a donné à notre esprit la trempe nécessaire pour qu'il puisse supporter le spectacle de ces scènes, qui sont la condition de l'existence humaine; une certaine force de caractère qui nous préserve des entraînements d'une pitié banale à l'aspect des souffrances imposées à l'humanité, rend seule l'existence tolérable dans ce monde, où la peine est toujours à côté du plaisir. J'ai connu des personnes qu'un sentiment de pitié exercée rendait véritablement malheureuses; l'aspect des souffrances humaines déchirait leur cœur et les tenait dans un état continuel de malaise inconnu aux personnes douées d'une destructivité énergique.

M. Robert Cox, dans son ingénieux *Essai sur les lois de l'activité de la destructivité*, publié dans le *Journal phrénologique*, vol. IX, p. 402, considère la *propensité à faire souffrir* comme l'impulsion primitive conférée par cet organe. « Mais, » dit-il, « il faut bien me comprendre : je ne prétends pas que cette tendance implique nécessairement un caractère méchant; il est quelquefois indispensable d'infliger un châtiment aux autres: mais il faut avouer que cette faculté est moins fréquemment en action dans ses usages salutaires que dans ses abus. L'homme détruit, châtie ou tue, aussi bien à bonne qu'à mauvaise intention; la faculté qui nous porte à infliger le châtiment doit seulement être réglée par la morale et la raison. La destruction, c'est *l'injure* portée à l'extrême; la mort c'est *l'injure mortelle;* la calomnie et les reproches constituent *l'injure verbale*. Le châtiment est une *injure* au bien-être corporel; nous *injurions* une statue en la mutilant. » M. Cox remarque qu'il semble que, par une loi de la constitution humaine, quand un de nos organes est surexcité ou douloureux, cette propensité acquiert une plus grande somme d'activité, c'est-à-dire que l'individu est plus disposé à *nuire*. Cette propensité tend surtout à s'exercer sur celui qui a causé la douleur; s'il ne peut être atteint, et si la propensité n'est pas suffisamment

contrôlée par les facultés morales et intellectuelles, la vengeance devra s'assouvir sur une personne innocente et même sur des objets inanimés. Qu'une nourrice stupide batte la pierre sur laquelle l'enfant est tombé, elle éveille chez lui le sentiment de la vengeance et le désir d'*injurier* l'objet qui lui a causé de la douleur. » Je partage l'opinion de M. Cox en ce que je considère le désir de nuire comme une manifestation de l'organe de la destructivité; mais je doute que ce désir soit instinctivement ressenti dans tous les cas où l'on éprouve de la douleur. Ce désir ne me semble s'éveiller que quand il est accidentellement excité, ou quand cet organe est très-fort et très-actif. Mais les individus chez lesquels cet organe est modéré, et qui possèdent une bienveillance et une vénération puissantes, n'éprouvent, au moment où ils ressentent de la douleur, qu'un sentiment de résignation, de bienveillance et de soumission. M. Cox répond à cela que ces impressions résultent de l'action des organes des facultés morales et religieuses, mais que la tendance naturelle et immédiate de la douleur est d'exciter la destructivité. Ce fait résulte évidemment, selon lui, de la conduite que tiennent, en semblables circonstances, les gens mal élevés, les enfants et les sauvages, qui tous agissent plus ou moins exclusivement sous l'influence de facultés instinctives non soumises au contrôle des facultés morales et intellectuelles. Plus la destructivité est énergique, plus elle est facilement excitée.

Cet organe est proéminent sur le crâne des assassins. Il est très-fort et la bienveillance très-faible sur celui de Bellingham, qui assassina M. Perceval. La portion écailleuse des os temporaux forme deux saillies remarquables à l'endroit qui correspond au siége de cet organe; tandis que le frontal présente un enfoncement à l'endroit où siége l'organe de la bienveillance, cette région présente une forte saillie sur le crâne des personnes remarquables par la bienveillance de leur

caractère. On peut vérifier cette observation sur le buste de la tête de Bellingham, qui fait partie de la collection de la Société phrénologique d'Édimbourg. Cet organe est encore très-proéminent sur le crâne de Gordon, qui, accompagnant un pauvre colporteur, à moitié idiot, lui cassa la tête avec le talon de son sabot, pour lui voler sa pacotille qui ne valait pas vingt schellings. La Société phrénologique possède le crâne même de cet assassin, et les os forment une saillie considérable des deux côtés à la région dont nous venons de parler; la protubérance qu'on remarque sur les os, dans ces cas, provient du volume plus considérable de l'organe sous-jacent et de l'empiétement qu'il exerce sur ceux qui l'entourent. Si tous les organes d'une région étaient développés d'une manière égale, le crâne, au lieu de présenter une sorte de bosselure, se présenterait uniformément développé; c'est ce qui fait que les observateurs inexpérimentés tombent souvent dans l'erreur en ne tenant compte que des saillies partielles. Cet organe est fort saillant sur le crâne de Charles Rotherham, qui brisa le crâne d'une pauvre femme au moyen d'un pieu qu'il arracha d'une haie, pour lui dérober quelques nippes; il l'est également sur les crânes de Hussey, Nisbet et Lockey, qui furent exécutés pour meurtre; il est très-fort, et les organes des sentiments moraux très-faibles, sur le crâne de Hare, qui étouffa 16 personnes pour vendre leurs cadavres aux salles de dissection; de même sur celui de Gottfried, dont nous avons déjà parlé; sur le buste de Vitellius et sur celui de Linn. Il est très-fort, de même que l'organe de l'acquisivité, sur la tête de Heaman, qui fut exécuté à Édimbourg, comme pirate et meurtrier; sur la tête de Robert Dean, qui assassina un enfant sans motif apparent; sur la tête de Mitchell, assassin d'une jeune femme qu'il avait séduite; sur celles de David Haggart et de Marie Macinnes, exécutés à Édimbourg; sur celle de Booth, meurtrier, exécuté à York. La destructivité et la combativité sont toujours proé-

minentes sur la tête des individus qui commettent des meurtres par une impulsion instantanée. La saillie qu'elle forme sur le crâne de Tardy, pirate, meurtrier et suicide, est énorme, de même que sur le crâne de Robert Burns.

La Société phrénologique d'Édimbourg possède les crânes de cinq Caraïbes, tribu connue par sa férocité; sur tous, cet organe forme une saillie remarquable; d'un autre côté, le Dr George Paterson, chirurgien au service de la compagnie des Indes, rapporte, comme le résultat de trois mille observations, que cet organe est petit sur la tête des Indous, si connus par leur horreur pour le sang. Les crânes de 37 Indous, dont douze furent offerts à la Société de phrénologie par ce docteur, deux par le Dr J. S. Combe de Leith, et les autres par sir George Mackenzie, présentent un développement beaucoup moins considérable que celui qu'on remarque sur la tête des Européens.

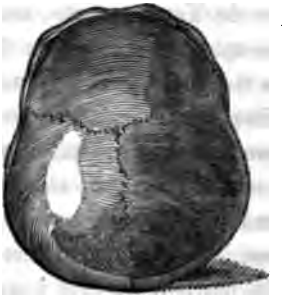
Cet organe est modérément développé sur le crâne des Cingalèses et des Esquimaux, dont le caractère est en général fort doux. Il est très-fort chez les Papuans d'Islande, très-portés au meurtre. Sur le crâne de trois Lapons, présentés par M. G. M. Schwartz de Stockholm, cet organe est fort, et le caractère de ce peuple a quelque chose de féroce.

ESQUIMAU.

PAPUAN.

ESQUIMAU.

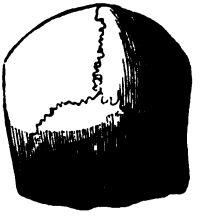
PAPUAN.



Les crânes figurés ici sont ceux de Tardy et d'un Cingalèse.

TARDY.

CINGALÈSE.



Un homme chez qui cet organe est proéminent devient intraitable s'il est surexcité par l'ivresse, et éprouve le besoin de briser les glaces, les tables, les meubles qui sont à sa portée; un tel individu, habituellement paisible, s'amusera à

casser les lanternes qu'il trouvera sur son chemin, s'il se trouve, par hasard, dans un état d'ivresse. Un homme bien élevé m'a assuré que, se trouvant un jour ivre dans les rues, il lui semblait que les lanternes ne jetaient sur son passage qu'un jour faible et douteux, et que déjà il levait sa canne pour les briser, quand un éclair de raison le retint; l'organe de la destructivité est fort proéminent sur sa tête; cependant il n'existe pas d'homme plus doux que lui quand il est à jeun.

Cet organe est plus développé chez l'homme que chez la femme; aussi la tête de l'homme est, en général, plus large; cette propensité est, en conséquence, beaucoup moins active chez la femme.

Un certain développement de cet organe est indispensable à l'accomplissement des soins et des affaires de la vie. Rien n'arrêterait le despotisme de certains hommes orgueilleux, s'ils n'avaient la conviction qu'un joug trop pesant fait naître le ressentiment même chez les êtres faibles. Le ressentiment est le résultat de la destructivité excitée par une atteinte à l'*estime de soi*. Comment les chefs obtiendraient-ils l'obéissance des soldats au milieu des entreprises les plus dangereuses, si ceux-ci ne savaient pas que le châtiment suivrait de près la désobéissance? La punition émane de la destructivité mise en action par la justice. Le glaive de la loi est l'emblème de la destruction prête à tomber sur ceux qui la transgressent.

Ces idées ne sont pas purement théoriques, elles sont fondées sur une observation constante. La tête de l'Indou est plus petite que celle de l'Européen, et la combativité, ainsi que la destructivité, sont surtout encore moins développées que les autres organes. Aussi voit-on des millions d'Indous subjugués par quelques milliers de soldats européens. On rencontre des personnes si timides qu'elles semblent résignées à souffrir toutes les insultes, s'effrayent et s'émeuvent à la moindre menace. Ces individus ne possèdent qu'à un faible degré les

organes de la combativité et de la destructivité; ils semblent ne pouvoir affronter les vicissitudes de cette vie qu'appuyés sur un être fort, capable de combattre pour eux les obstacles qui se présentent à chaque pas. Les hommes doués d'un bon développement de ces organes, et qui ont, en même temps, des sentiments moraux élevés, leur doivent une partie de leurs succès. Dans l'état actuel de la civilisation, les collisions sont moins fréquentes, parce que ces organes, sentinelles avancées, veillent et rendent toute attaque dangereuse. Tout homme connu pour manquer de l'énergie que confèrent ces organes, est sans cesse exposé à l'agression.

Quelques phrénologues pensent que la destructivité exerce une influence sur l'esprit en général, et accroît son activité; pour expliquer les causes de ce phénomène, ils supposent que la destructivité donne un besoin d'action, un désir de bruit et d'émotion, qui fait que l'homme ainsi organisé se complaît bien plus dans le trouble et l'agitation, que dans le calme et le silence du repos. Un large développement de la combativité est donc incompatible avec cet état d'engourdissement intellectuel qui fait que la vie se passe comme un rêve au milieu de l'indolence et de l'inactivité, que l'on accepte l'absence de souffrance comme le bonheur, et que l'on préfère supporter une position pénible, que d'en sortir au moyen de quelques efforts. Envisagé sous ce point de vue, il semble donc conférer aux facultés intellectuelles un élan salutaire. Les Indous, chez lesquels cet organe est petit, sont remarquables par leur timidité et par le peu d'énergie de leur caractère. Néanmoins, le cerveau doit être fort et actif, pour qu'une grande puissance intellectuelle puisse se manifester; les effets réels de la destructivité me paraissent être de communiquer au cerveau un degré d'activité qui le rend capable de déployer, dans certaines occasions, une énergie d'action supérieure à ses forces réelles. Sous ce point de vue, cet organe peut augmenter l'ac-

tivité de la bienveillance même, à laquelle il semble être directement opposé, non pas en augmentant positivement la somme de bienveillance, mais en mettant l'homme à même d'exercer des actes de bonté, lorsqu'ils exigent une certaine sévérité de caractère.

Un caractère hargneux est aussi nécessaire que l'esprit pour engendrer les écrits satiriques. C'est la destructivité qui inspire le sarcasme et l'invective; elle porte également l'imagination à enfanter des scènes de terreur, qui deviennent sublimes ou horribles, selon qu'elles sont rendues poétiques par l'idéalité, ou qu'elles sont décrites dans toute leur nudité. Les poésies de Byron en fournissent à chaque instant des preuves : son amour du danger se montre dans les scènes de carnage et d'horreur qu'il se plaît à décrire; l'énergie de la destructivité se trahit encore dans la véhémence qu'il apportait dans ses querelles littéraires. Cet organe porte, en général, les poëtes à peindre des scènes de carnage et de dévastation; ils semblent se complaire dans les peintures qu'ils en font. Le poëme des *Ténèbres* de Byron en est un exemple frappant.

Chaque jour, dans le monde, on est frappé de l'abus de cette faculté; on rencontre des personnes dont la colère s'éveille à la moindre contrariété, et qui épuisent leur rage sur des malheureux soumis à leur autorité. C'est là une manifestation vulgaire et grossière de la destructivité; il en est qui, plus réservés, épuisent néanmoins leur fiel en faisant des remarques pleines d'aigreur, et des observations blessantes. S'ils commandent, c'est en termes durs et d'une voix âpre; leurs ordres sont ordinairement accompagnés de gestes ou de propos menaçants. D'autres montrent une excessive sévérité au moindre oubli des devoirs, et s'inquiètent peu du bonheur de ceux qui vivent sous leur joug; ce sont là autant d'abus de la destructivité.

Quand cette propensité est très-active chez un individu, sa démarche est rapide, il porte fièrement la tête haute et en

arrière; de temps en temps, il lui imprime un mouvement singulier qu'exécutent également le chien ou le taureau furieux; sa voix est âpre et criarde, l'expression générale de toute sa personne est sombre et menaçante. Dans une conversation même amicale avec une personne chez laquelle cet organe est fort et la sécrétivité faible, s'il arrive qu'on aborde une matière irritante, à l'instant la douceur que confère la bienveillance et la courtoisie qui vient de l'amour de l'approbation s'évanouissent, et des paroles dictées par la destructivité annoncent que l'orage va éclater, à moins que la raison ne parvienne à le conjurer.

Les jurements et les imprécations sont un abus de cette faculté; si vous observez les classes inférieures, vous verrez des enfants qui, par esprit d'imitation, jurent à chaque parole. Mais jamais ceux dont la destructivité a peu d'énergie, ne parviennent à prendre le ton de violence et de dureté si naturel aux autres.

J'ai dit que cette faculté imprime au commandement un ton de menace qui force à l'obéissance. La Bible abonde en motifs pour détourner l'homme du péché. J'ai souvent remarqué que les personnes chez lesquelles la destructivité prédomine, ont une tendance naturelle à insister sur les menaces que contient le livre saint; tandis que celles dont la bienveillance, l'espérance et la vénération forment le caractère, et dont la destructivité est faible, s'arrêtent avec complaisance aux tableaux de félicité qu'elle promet. Si elles sont obligées de parler des peines qui attendent l'impie, l'aménité de leur esprit tempère à tel point leurs paroles, qu'elles en paraissent beaucoup moins terribles. Certains prédicateurs prennent souvent les inspirations d'une destructivité énergique pour les élans d'une éloquence vigoureuse; mais si l'âpreté de leurs discours plaît aux hommes d'un naturel énergique, ils portent le trouble et le découragement dans l'âme des faibles. L'amour est un motif plus élevé que la crainte, et ce mobile doit être préféré, quand

on peut arriver au but par lui. Mais la terreur exerce sur la plupart des hommes une influence que ni l'espérance ni la vénération ne peuvent exercer; il faut donc quelquefois recourir à ce moyen : nous ne blâmons que son emploi exclusif. Plus les hommes sont éclairés, moins il est nécessaire de recourir à la crainte pour produire sur eux l'impression qu'on désire. La crainte résulte de l'aversion que l'homme éprouve pour la douleur : elle constitue un mobile puissant, mais entièrement différent de celui qui naît de l'*amour du bien*.

Le plaisir qu'éprouvent les hommes en général, ceux mêmes dont l'esprit a été cultivé, en assistant à une exécution, n'est explicable qu'en admettant l'organe de la destructivité, joint à l'amour des émotions qu'éveillent quelques autres organes, parmi lesquels on peut mettre en première ligne l'organe du merveilleux. « Nous avons, » dit M. Scott dans un admirable essai sur cette propensité, « trop d'humanité pour tuer un homme par nous-même; mais si un de nos semblables doit être mis à mort, nous désirons en être témoin, ou, si je puis m'exprimer ainsi, nous voulons jouir du plaisir de voir une exécution. Un individu doué d'une grande bienveillance et chez lequel la destructivité manquerait, aurait horreur d'un semblable spectacle. » Un aveugle, à Édimbourg, assistait à toutes les exécutions; l'instinct de la destructivité était sans doute satisfait chez lui par les paroles que l'émotion arrachait aux autres spectateurs.

Les enfants et même quelques adultes décèlent leur instinct de destructivité en brisant des objets inanimés; les gens du peuple se plaisent à dégrader les arbres, les ponts, les statues, les monuments publics auxquels ils peuvent atteindre. « Aucun objet d'art, ni même d'utilité, » dit un écrivain moderne, « n'est à l'abri de leur besoin de détruire; » il attribue cette tendance « à l'esprit du mal, » désignation applicable à la destructivité, quand elle agit aveuglément. Le troisième statut

la destructivité sont, chez lui, extrêmement proéminentes, et les organes des sentiments moraux sont presque nuls : la bienveillance est néanmoins un peu plus développée que les autres, mais bien faible en comparaison de la combativité et de la destructivité; je suis surpris que cet homme n'ait pas péri sur l'échafaud avant de devenir fou. » Voici les observations qu'a faites sur lui le Dr Crawford : « Ce malade est âgé de 34 ans. Il y a dix ans qu'il a été admis pour la première fois. Manque total de sentiments moraux et de principes; caractère entièrement dépravé, enclin à tous les vices et même au crime; son intelligence est remarquable; il est adroit, astucieux; il a été un fléau pour sa famille qui fut obligée de le faire soldat; il a attenté à la vie d'un de ses camarades; il subit plus d'une fois le châtiment du fouet; plus tard, il essaya d'empoisonner son père. »

Lorsque je fis imprimer une notice sur ce cas et sur quelques autres destinée à la Société phrénologique d'Édimbourg (vol. VI, p. 80), j'envoyai une des épreuves au Dr Crawford, en le priant de la revoir; il me répondit ce qui suit : « Je n'ai que peu de remarques à faire relativement au maniaque désigné par les lettres *E. S.* Vous dites dans vos notes : « Je suis surpris qu'il n'ait pas péri sur l'échafaud avant de devenir fou; » cela ferait supposer qu'il a donné des signes d'aliénation; il n'en est rien. A part la dépravation de son caractère, il a toujours été ce qu'il est à présent; jamais il n'a manifesté la moindre incohérence d'idées sur aucun point, ni aucune hallucination. C'est un de ces cas dans lesquels il est extrêmement difficile de tracer la ligne de démarcation entre l'extrême dépravation des sentiments moraux et la *folie*, et de décider si l'individu doit être considéré comme maniaque, ou bien comme encore en état de répondre de ses actes et sujet à la loi commune. Les directeurs et les médecins de l'asile ont souvent douté s'ils pouvaient considérer *E. S.* comme maniaque,

ou s'il ne devait pas plutôt être envoyé dans une maison de correction. Néanmoins, il paraît si complétement étranger à toute idée de moralité et de justice, il sait si peu discerner le bien du mal, il est si peu capable de honte et de remords quand on lui reproche ses actions vicieuses ou criminelles, il s'en montre toujours si complétement incorrigible, qu'il est presque certain que tout jury, devant lequel il comparaîtrait, resterait dans le doute et le déclarerait insensé; il sortit plusieurs fois de l'asile, et y fut renvoyé la dernière fois, après avoir tenté d'empoisonner son père; il est probable qu'il y restera enfermé le reste de sa vie, comme atteint de folie; néanmoins, il n'a jamais montré le moindre symptôme bien manifeste d'un état réellement maladif du cerveau. » Ces réflexions peuvent fort bien servir de base à une division des maladies mentales en deux classes : celles qui résultent de l'organisation primitive et celles qui éclatent à une période donnée de la vie, par l'effet d'une maladie du cerveau permanente ou intermittente.

Gall cite un grand nombre d'observations d'excitation maladive de cette propensité, qu'il a eu l'occasion d'observer par lui-même, et diverses autres observées par Pinel; j'en choisis une dans laquelle l'organe de la destructivité semble avoir été le seul affecté. Le malade, pendant la durée de ses accès, qui revenaient à époques fixes, était furieux, indomptable, et sentait un besoin irrésistible de se saisir de tout ce qui se trouvait sous sa main, pour en frapper à la tête la première personne qui se présentait à lui. Il éprouvait une sorte de combat intérieur entre cette impulsion féroce à détruire et l'horreur qu'il ressentait à la seule idée d'un tel crime. Rien n'indiquait un trouble de la mémoire, de l'imagination ou du jugement. Il disait que cette propensité à commettre un meurtre était instinctive et involontaire, et que sa femme, qu'il aimait tendrement, avait failli être sa victime, ayant à peine eu le temps

de l'avertir de se soustraire à sa furie; dans ses intervalles lucides, il déplorait son état et ressentait les plus cuisants remords. Il finit par éprouver un si grand dégoût de la vie, qu'il tenta plusieurs fois de se suicider (ce qui, du reste, résulte également d'un excès de la destructivité). « Quelle raison puis-je avoir, » disait-il, « de couper la gorge au directeur de l'hôpital qui nous traite avec tant de bonté? Et pourtant dans mes accès de fureur, je suis tenté de me jeter sur lui, comme sur tout autre, et de lui déchirer le sein; c'est cette malheureuse et irrésistible propension qui me met au désespoir et me porte à attenter à ma propre vie (1). »

Les individus qui commettent un meurtre sans préméditation, ou qui incendient sans motif raisonnable, attribuent quelquefois leurs crimes aux suggestions du démon; d'autres entendent sa voix qui leur crie incessamment à l'oreille : *Tue-le! tue-le!* jusqu'à ce qu'ils aient obéi. La surexcitation maladive de l'organe de la destructivité inspirant sans cesse le désir de détruire, donne probablement lieu à ces hallucinations. Aux époques où la croyance aux sorciers était généralement répandue, les impulsions qui naissaient de ces propensités étaient attribuées aux suggestions des mauvais esprits.

La surexcitation maladive de cet organe se manifeste quelquefois d'une manière qu'il importe de connaître : c'est lorsqu'elle porte certaines femmes qui, jusque-là, avaient joui d'une bonne réputation, à tuer un enfant. L'observation suivante a été publiée par les journaux en 1822. Un dimanche matin, vers les dix heures et demie, une jolie petite fille d'environ huit mois, Sarah Mountford, a été assassinée par sa mère. Son mari, de la secte des méthodistes, était allé à la chapelle, laissant à sa femme le soin de laver et d'habiller sa

(1) *De l'Aliénation mentale*, 2me édition, p. 102-103, sect. 117; *Sur les fonctions du cerveau*, I, 399-417-423-447-457; II, 470; III, 174; IV, 99-110-170.

jeune famille, qui devait se rendre à l'école du dimanche. Ayant accompli cette tâche, il paraît qu'elle était en train de s'habiller elle-même, quand, entraînée par une horrible aberration de l'intelligence, elle coupa la tête de sa jeune enfant avec un rasoir; et, toute couverte de sang, elle raconta son crime aux gens de la maison, disant qu'elle avait mérité la mort, et qu'il fallait la conduire en prison. La conduite de cette malheureuse femme après son crime ne permet pas de douter qu'elle ne fût aliénée. La femme Mountford subit un court interrogatoire le lundi, et fut envoyée devant les assises. Le coroner ayant fait son enquête, rendit un verdict qui déclarait cette infortunée coupable d'assassinat. Le désespoir de sa famille fut extrême; on vit le mari, avec ses deux filles aînées, parcourir les rues voisines de la prison comme des insensés; l'une d'elles est restée privée de la parole. « Cette femme, » dit le journaliste, « a été entraînée par une aberration extraordinaire de l'intelligence. » Cette manière de s'exprimer peut être pardonnée à un feuilletoniste, mais sous le point de vue philosophique, elle est absurde. Les puissances intellectuelles notées par les métaphysiciens, telles que la perception, la conception, la mémoire, l'imagination et le jugement, ne peuvent donner naissance à aucune propensité qui, même dans l'état maladif, puisse entraîner à commettre une action aussi barbare. Un dérangement des facultés intellectuelles fait que le malade forme des raisonnements absurdes, et parle avec incohérence; mais si ses *propensités* sont à l'état normal, il n'accomplit aucun acte répréhensible. Et cependant cette malheureuse femme semble avoir été entraînée à tuer par une aveugle et irrésistible impulsion causée par une surexcitation maladive de la destructivité.

De semblables récits sont affreux, et on peut mettre en doute s'il ne conviendrait pas mieux de s'abstenir de les publier; mais le public en général est plein de préjugés sur

ce point; les archives des cours criminelles abondent en exemples de condamnations de malheureux que les juges et les jurys se contenteraient d'envoyer dans les maisons de fous s'ils avaient quelques notions de la phrénologie.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, cet organe est commun aux hommes et aux animaux (1). Gall, cependant, remarque que « cet organe n'est pas, chez tous les carnivores, rigoureusement situé au-dessus du conduit externe de l'oreille. Dans quelques espèces d'oiseaux, tels que la cigogne, le cormoran, le héron, la mouette, etc., le conduit externe de l'oreille est situé beaucoup plus en arrière, et l'organe de la *propensité au meurtre* se trouve placé immédiatement derrière l'orbite, où il forme une forte proéminence de chaque côté, proéminence dont le développement est en raison directe de l'intensité de la propensité à tuer que montre l'animal. En comparant les crânes des oiseaux de proie avec ceux des oiseaux qui peuvent indistinctement se repaître de chair et de graminées, on voit que la proéminence est moins marquée chez ces derniers : dans le *duc*, par exemple, et dans les différentes espèces de grives. Il continue à devenir de moins en moins proéminent à mesure que l'oiseau montre une préférence plus marquée pour les végétaux : tels sont les oies, les cygnes; les planches de l'ouvrage de Gall indiquent ces différences. Si on compare les cerveaux de la brebis et du chien, on verra que cet organe est beaucoup moins saillant chez la première.

En 1827, le Dr Vimont présenta à l'Académie des sciences de France un mémoire sur la phrénologie comparée, dans lequel il avait réuni un grand nombre de faits intéressants relativement à la disposition et à la forme du cerveau chez les

(1) M. Robert Cox soutient que les herbivores ne sont pas entièrement privés de l'organe de la destructivité (*Voyez Journ. phrén.* IX, 406), on ne peut nier que le taureau et le cerf ne déploient parfois cette faculté à un haut degré.

animaux. « En ce qui regarde la destructivité, » dit-il, « tous les animaux qui vivent de chair ou qui ont une propensité à détruire ont une région particulière du crâne dont le développement correspond au développement de cette faculté. Ainsi, tout le genre *férine* a, sans exception, une proéminence remarquable de la portion écailleuse du temporal. Nous citerons comme exemple, le tigre, le chat, le renard, le furet, l'hermine, etc.

Les oiseaux de proie ont cette saillie derrière l'orbite, siége de l'organe de l'instinct carnassier; elle présente un développement remarquable. Chez les oiseaux carnivores cette saillie est un peu plus en arrière. »

Cet organe est établi.

ALIMENTIVITÉ OU ORGANE DE L'APPÉTIT DES ALIMENTS.

Gall et Spurzheim ont d'abord pensé que l'appétit des aliments était un instinct qui ne pouvait être rapporté à aucune faculté émanant du cerveau; ils étaient donc disposés à l'envisager comme une puissance primitive ayant un organe séparé dont ils ignoraient la situation.

Dans la brebis, les nerfs olfactifs très-volumineux tirent évidemment leur origine de deux circonvolutions cérébrales situées à la base du lobe moyen du cerveau, immédiatement au-dessous de la partie occupée par l'organe de la destructivité chez les animaux. La brebis est guidée dans le choix de sa nourriture par le sens de l'odorat, et j'en conclus que ces parties pourraient bien être l'organe de l'instinct qui porte l'animal à prendre sa nourriture. Des circonvolutions semblables se trouvent dans le cerveau humain; mais leur fonction

n'est pas constatée, leur position présentant de grands obstacles à la détermination de leur volume pendant la vie; cependant les conjectures de ceux qui leur attribuent des fonctions semblables à celles qu'elles accomplissent chez la brebis, sont très-plausibles.

Ces idées ont attiré l'attention d'un phrénologue distingué, le Dr Hoppe de Copenhague, et il a fourni sur ce sujet deux articles remarquables au *Journal de phrénologie*, vol. II, p. 70, 884. (Voyez aussi vol. IV, p. 308). Il pense qu'outre les nerfs de l'estomac et du palais, dans lesquels, selon lui, résident les sensations de la soif et de la faim, il doit exister un organe *intra-crânien* pour l'instinct de la nutrition (prendre la nourriture nécessaire à la conservation de la vie) qui porte aux jouissances sensuelles du goût, dont l'activité est *indépendante* de la faim et de la soif. « Comment, » dit-il, « la sensation seule de la faim, plus qu'aucune autre sensation désagréable ou douloureuse, porterait-elle l'animal à désirer la nourriture, lorsque l'expérience ne lui en a point démontré la nécessité? C'est là un pur effet de l'instinct, et nos actions doivent nécessairement recevoir leur impulsion d'un organe, quand elles n'émanent pas de l'expérience et de la réflexion.

« Le poulet, à peine sorti de l'œuf, becquète les graines qui se trouvent à sa portée, l'enfant nouveau-né suce la mamelle. Ces actions peuvent-elles s'expliquer sans la supposition d'un organe analogue à celui qui porte le jeune canard à se plonger dans l'eau, le jeune chat à se lancer après la première souris qu'il rencontre?

« Sans cela, pourrions-nous concevoir comment l'animal, à peine né, peut déjà distinguer la nourriture qui lui convient, comment il se fait, par exemple, que le poulet distingue le grain du gravier, et comment les animaux évitent de manger les herbes vénéneuses qu'ils n'ont jamais goûtées.

« Quand l'enfant, même en bonne santé, a teté jusqu'à ce que

son estomac soit plein dans l'acception rigoureuse du mot, il est sûr qu'il ne ressent plus ni le sentiment de la soif ni celui de la faim, et cependant, si on ne lui retire pas le mamelon, il continue à le sucer, même lorsqu'il en a extrait la dernière goutte.

« Si la faim et la soif seules portaient l'homme à prendre de la nourriture, ni les vins les plus exquis, ni les mets les plus délicats ne le tenteraient plus lorsqu'il est rassasié; et cependant, sa gourmandise le porte à manger et à boire encore, même aux dépens de sa santé. »

Le Dr Hoppe fait valoir plusieurs autres considérations pour prouver l'existence d'un organe de l'instinct de la nutrition, et résume son opinion en ces termes : « Selon moi, la *faim* et la *soif* doivent être distinguées de ce désir de prendre de la nourriture, que nous nommons *appétit*. Car je considère les premiers comme provenant d'une sensation éprouvée par les nerfs du palais et de l'estomac, qui résulte du manque de l'aliment nécessaire, tandis que l'*appétit* résulte de l'activité d'un instinct fondamental de l'animal qui a son point de départ dans le cerveau comme toutes les autres propensités. Toutefois, il existe d'intimes connexions entre ces sensations, et la faim doit nécessairement éveiller l'appétit. »

Dans mes leçons de phrénologie, je désigne, depuis quelques années, la région du cerveau dont nous avons parlé, comme le siége probable de cette faculté : le Dr Hoppe, avant de connaître mon opinion et les raisons sur lesquelles je fondais mes conjectures, assignait aussi la base du crâne comme siége de cet organe, et allait même jusqu'à indiquer une saillie extérieure qui lui correspond. « Relativement à l'organe de l'appétit, » disait-il, le 28 décembre 1824, « je suis porté à penser que sa position et ses différents degrés de développement peuvent être notées sur le vivant : *c'est dans les fosses zygomatiques, immédiatement sous l'organe de l'acquisitivité, et en avant*

de la destructivité. » Avant que je ne m'occupasse de phrénologie, j'avais déjà été frappé de la largeur remarquable de la face d'un de mes amis, causée par la proéminence des pommettes, comme cela a lieu dans certaines races humaines, mais plus vers les oreilles, par l'effet de la convexité plus grande des arcades zygomatiques. Sachant combien il était gourmand, et que, malgré toute la puissance de son intelligence et la modération de ses goûts sous tout autre rapport, il était sujet à des excès de table, je pensai que cette conformation de sa tête, et son penchant à la gourmandise, pouvaient avoir quelques rapports entre eux, surtout, lorsque chez quelques personnes notoirement enclines aux excès de table, je trouvai une semblable conformation. Cette proéminence de l'arc osseux résulte, je pense, de ce que la portion du crâne, sur laquelle repose une partie du muscle temporal, forme une saillie qui domine, dans cette direction, la profondeur de la fosse zygomatique, outre la saillie de l'arcade zygomatique; la portion du crâne située immédiatement au-dessus de l'organe de l'acquisitivité, se montre aussi plus bombée. La largeur de la tête produite par cette cause ne peut pas être confondue avec la simple proéminence de l'os de la pommette, ni avec celles que forment les organes de la destructivité ou de la constructivité, situés plus haut, en arrière ou en avant d'elle. Ayant toujours observé que la gloutonnerie est en raison directe du plus ou moins de proéminence de cette saillie, sans aucune exception, je considère mon opinion sur l'existence de cet organe comme parfaitement fondée. »

Le Dr Hoppe regarde l'organe de l'alimentivité comme l'organe du sens du goût. « C'est, » dit-il, « un fait qui me paraît suffisamment prouvé, que la sensation du goûter est seulement transmise par les nerfs, et perçue par la partie du cerveau dont nous nous occupons. Maintenant il me paraît fort probable, par analogie avec les autres faits connus, que c'est

le même organe qui *goûte* (c'est-à-dire qui *distingue et jouit*), qui nous *excite à goûter*, ou, en d'autres termes, à boire et à manger. Ainsi donc, selon moi, il est en même temps l'organe de l'appétit et du goûter (*gustus*), et il existe les mêmes rapports entre lui et le sens externe, c'est-à-dire, le palais, que ceux qui lient l'oreille et l'organe des tons. »

Le Dr Crook, de Londres, rapporte que, plusieurs années avant la publication du mémoire du Dr Hoppe, il s'était déjà formé une opinion semblable à la sienne, relativement aux fonctions et à la position de cet organe. « Trois personnes, » dit-il, « que j'ai particulièrement connues en 1819, m'avaient déjà fait penser qu'une portion du cerveau située en avant de l'oreille (près de la destructivité), avait des rapports avec l'instinct de la bonne chère; depuis lors jusqu'à la fin de 1822, je recueillis un millier d'observations tendant à me confirmer ce fait, dont je fis part à plusieurs phrénologues de mes amis. Depuis 1823, je ne doute plus que la portion antérieure du lobe moyen du cerveau ne forme un organe distinct, ayant pour usage primitif l'appétence des aliments et la jouissance du goûter. Néanmoins, il est difficile de bien comprendre sa puissance fondamentale. La situation de l'organe sous l'arcade zygomatique et le muscle temporal, empêche souvent de l'observer exactement; néanmoins, des cas bien constatés, soit positifs soit négatifs, ont été observés. Ces conclusions furent communiquées à la Société phrénologique de Londres, le 8 avril 1825, deux mois avant qu'on ne connût dans cette ville qu'une lettre du docteur Hoppe, de Copenhague, adressée à Édimbourg, désignait la même partie du cerveau comme le siége d'un organe de *l'appétit*. Cette coïncidence est d'autant plus remarquable, que j'avais moi-même, dès 1821, conçu une semblable idée; mais j'en avais été détourné par la pensée que la sensation de la soif et de la faim dépendait de la langue et de l'estomac.

Le Dr Crook, induit, sans doute, en erreur par le titre erroné : « *D'un organe conjectural de la faim et de la soif,* » donné aux communications faites par le Dr Hoppe au *Journal phrénologique* d'Édimbourg, se trompe en supposant qu'il considère les sensations comme dépendantes de l'organe en question; au contraire, ils sont d'accord pour rejeter cette idée en localisant l'organe du goût.

Les parties externes auxquelles le Dr Hoppe fait allusion, étaient antérieurement renfermées, par le Dr Spurzheim, dans les limites de la destructivité; mais en considérant les planches de l'ouvrage de Gall, on voit qu'il ne donnait pas tant d'extension à la place occupée par ce dernier organe, et que les fonctions de l'organe en question étaient notées par cet illustre observateur comme inconnues. Dans les derniers temps, Spurzheim reconnut la justesse des vues du Dr Hoppe, sur l'existence d'un organe de la propensité ou de l'instinct de la nutrition; mais il n'admet pas, comme ce dernier, que cet organe donne l'instinct du choix de la nourriture, pas plus qu'il ne donne la délicatesse et la finesse du goût. « Tout, » dit-il, « concourt à prouver que la portion du cerveau ci-dessus mentionnée est l'organe de l'instinct de la nutrition, du désir de manger. Il existe chez les herbivores aussi bien que chez les carnivores. L'oie, le dindon, l'autruche, le castor, le cheval ont le lobe moyen aussi bien que le duc, l'aigle, le pélican, le tigre, le lion, le chien, etc.; le désir de manger est commun à tous les animaux, mais les carnivores joignent l'organe de la destructivité à celui dont nous nous occupons. » Il remarque, à l'appui de cette opinion, que les circonvolutions antérieures des lobes moyens sont développées dès les premiers temps de la vie, avant beaucoup d'autres portions du cerveau, et que dans l'homme, aussi bien que dans les animaux, ils sont proportionnellement plus développés dans le jeune âge. « Cette propensité, » ajoute-t-il, « reçoit son complément de l'odorat,

et les nerfs olfactifs, chez tous les animaux, ont les plus intimes communications avec les lobes moyens, au point que chez la brebis, le bœuf, le cheval, le chien, le renard, le lapin, le lièvre, la portion interne des lobes moyens semble n'être qu'une continuation des nerfs olfactifs. Enfin, les lobes moyens ont des communications particulières avec la substance nerveuse qui constitue les lobes antérieurs et la portion antérieure et externe des cuisses du cerveau, c'est-à-dire les organes des facultés intellectuelles; ainsi le désir de se nourrir met en action plusieurs puissances perceptives et les mouvements volontaires de différentes parties, avant que la nourriture ne soit portée dans l'estomac pour la digestion. » Cette faculté est nommée *dégustative* par le Dr Crook; mais Spurzheim renferme le sens du goût dans les nerfs, et considère l'instinct de se nourrir comme comprenant toute l'étendue de cette fonction. « Cette manière d'envisager les fonctions de cet organe se rapproche tellement de la véritable, » dit le Dr Crook, « que c'est seulement dans les cas extraordinaires que la manifestation de ses facultés peut être facilement distinguée de celle des nerfs. Mais j'ai eu l'occasion d'observer, en 1827, un cas de cette espèce extrêmement tranché: c'était un enfant acéphale (in which no part of the *cerebrum* existed); toutefois, pendant les huit jours que la vie se maintint chez cette créature imparfaite, elle poussa sans cesse des cris pour obtenir de la nourriture; elle en prit une grande quantité, mais sans avoir la conscience de leur saveur ni de leur odeur (1). Admettre l'instinct de l'*alimentation* comme puissance primitive

(1) Je rapporte cette observation pour accomplir mon devoir de traducteur consciencieux; mais il faut être étranger à toute idée d'anatomie et de physiologie pour croire qu'un enfant acéphale (sans cerveau) puisse vivre pendant quelques jours et même quelques heures après sa sortie de l'utérus. Et comment savoir s'il n'avait point la conscience des odeurs ou des saveurs!!

serait subversif du principe fondamental de la physiologie, la connexion inséparable de l'organe et de la fonction. »

Si le cas que nous venons de citer était exact, il fournirait une objection invincible contre l'opinion de Spurzheim; mais on a observé un si grand nombre de faits opposés, qu'il faut croire qu'ici l'organe existait, mais qu'il a été confondu avec quelques autres parties qui se trouvent à la base du crâne.

Un cas intéressant de maladie de cet organe, contenu dans le *Journal de phrénologie*, vol. VII, p. 64, a été observé à l'hospice royal d'Édimbourg : le malade, d'après le rapport de sa sœur, s'était éveillé, le jour de son admission à l'hospice, à cinq heures du matin en demandant à manger, et avait depuis lors mangé sans discontinuer jusqu'au moment de son entrée, à midi : son estomac était fort distendu par la quantité de nourriture qu'il avait prise, et néanmoins il se plaignait d'être encore mourant de faim; depuis ce moment jusqu'au lendemain matin, il avait été dans le délire, mais il s'assoupit graduellement : trente-quatre heures après son admission, quand, par des questions réitérées, on parvenait à l'éveiller, il ne répondait qu'imparfaitement et murmurait les mots : *J'ai faim, j'ai faim;* il se plaignait d'une douleur qu'il rapportait exactement au siége de l'organe de l'alimentivité. Le rédacteur de cette observation y avait joint quelques considérations relatives aux règles à suivre pour arriver sur le vivant à une juste appréciation du volume de l'organe, ce qui, en raison de sa situation, n'est pas sans difficulté. « Il est presque parallèle, » dit-il, « à l'arcade zygomatique qu'il rend plus proéminente, quand il est fort développé; mais la distance qui se trouve entre cette apophyse et les parois du crâne étant variable, ce signe n'est pas certain. Le muscle temporal est aussi un obstacle, cependant il peut quelquefois aider à discerner le volume de l'organe; en effet, quand il est plus fort que ceux qui l'avoisinent, la portion inférieure de ce muscle est poussée en avant, ce qui

lui donne une apparence comme pyramidale, au lieu de sa forme aplatie ordinaire, la base de la pyramide étant située en bas; quand l'organe est fort petit, le contraire a lieu. S'il est très-volumineux, il forme une saillie vers l'orbite qui repousse le globe de l'œil en haut et en dehors, tandis que le développement de l'organe du langage le porte en avant et en bas. Quand ils sont très-forts tous deux, le globe de l'œil (ainsi que je l'ai vu dans un cas) est comme emboîté dans une saillie circulaire. »

Le Journal de la Société phrénologique de Paris, vol. II, n° 5, contient une observation extraite des *Annales de la médecine physiologique* (oct. 1832). Une femme, nommée Denise, était remarquable par son insatiable appétit. Étant au maillot, elle épuisait le sein de plusieurs nourrices et mangeait quatre fois autant qu'un enfant de son âge. A l'école, elle dévorait le pain de ses compagnes; à la Salpêtrière, on ne parvenait pas à satisfaire son appétit à moins de huit à dix livres de pain par jour; en outre, deux ou trois fois par mois, sa voracité devenait telle, qu'elle consommait jusqu'à vingt-quatre livres de pain en un jour. Si, durant ces accès, on s'opposait à ce qu'elle satisfît sa faim, elle devenait furieuse, déchirait de ses dents ses vêtements et ses mains; elle ne recouvrait sa raison que quand son besoin de manger était apaisé. S'étant un jour introduite dans la cuisine d'une maison opulente, pendant qu'on préparait un grand dîner, *elle dévora en quelques minutes la soupe de vingt personnes et douze livres de pain.* Dans une autre circonstance, elle avala, à la Salpêtrière, le café préparé pour *soixante et quinze* de ses compagnes! Son crâne est très-petit; la région des propensités prédomine, et l'organe de l'alimentivité est largement développé. Plusieurs cas semblables de voracité ont été rapportés par les auteurs (1).

(1) Voyez *Phil. trans.*, vol. XIV, p. 366; Good's *Study of Medecine*.

Le même journal (octobre 1835) contient un mémoire intéressant de MM. Ambros et Pentelithe, sur l'alimentivité, où le sens de la faim et de la soif est envisagé comme une faculté primitive du cerveau; les phrénologues rapportent non-seulement le sens du goût à l'organe dont nous nous occupons, mais ils soutiennent encore, avec raison, qu'il est le siége de la sensation de la faim et de la soif. Un grand nombre de faits concluants prouvent que ces sensations sont en réalité des phénomènes cérébraux (1). La faim et le désir de manger résultent l'un de l'autre, comme le courage et l'esprit de résistance, la colère et la propensité à frapper. MM. Ambros et Pentelithe rapportent plusieurs faits de voracité maladive. Certains malades éprouvaient en même temps une céphalalgie qu'ils rapportaient aux tempes. Après la mort, on reconnut un état anormal de la partie du cerveau qui forme l'organe de l'alimentivité (2). D'autres fois ils reconnurent que l'organe était plus ou moins développé, selon le plus ou le moins de gourmandise du sujet.

Ils pensent que le penchant à l'ivrognerie et la passion de fumer proviennent de cette faculté, et que l'hydrophobie et diverses autres maladies sont des phénomènes dépendant d'un état morbide de cet organe. Cette dernière assertion résulte d'un cas rapporté par M. David Richard dans le même n° du *Journal de la Société de phrénologie.*

Déjà depuis plusieurs années, le Dr Caldwell avait émis, dans le *Journal de médecine de Transylvanie* (n° du troisième trimestre de 1832), l'opinion que l'ivrognerie résultait d'un

2me éd., vol. I, p. 111, 112; Elliotson's Blumenbach, 4me éd., p. 304; Dr A. Combe's *Physiology of Digestion*, etc., p. 32.

(1) Voyez la *Physiologie de la Digestion* par le docteur André Combe, et ses *Observations sur l'aliénation mentale.*

(2) Ces observations ne sont pas faites pour inspirer la confiance : les médecins auraient dû décrire la nature et l'étendue des lésions organiques.

(*Note du traducteur.*)

état anormal de l'alimentivité. En conséquence, il recommande, au lieu de remontrances inutiles aux ivrognes, la séquestration et le calme, les saignées, les ventouses, les purgatifs, l'eau froide et la diète, comme les meilleurs moyens de guérison, et il assure que l'emploi de ces moyens a été très-utile aux médecins de la maison des fous de Kentucky. Les idées du Dr Caldwell sont d'accord avec la cinquième observation de MM. Ambros et Pentelithe : il s'agit d'un vieil ivrogne, dans le cerveau duquel ils trouvèrent une érosion très-distincte sur l'organe de l'alimentivité, à la partie gauche du cerveau. Ces auteurs rapportent plusieurs cas de voracité maladive, dans lesquels, à l'autopsie, on découvrait une lésion organique du cerveau, tandis que l'estomac était à l'état normal (1).

Il résulte de tout ce que nous venons de dire, qu'une portion du cerveau forme un organe qui nous porte instinctivement à manger et à boire; que de là dépendent les sensations de la faim et de la soif, et peut-être aussi le sens du goûter; « Cependant, » dit Spurzheim, « quoique l'existence de cet organe semble attestée par le raisonnement et l'anatomie comparée, elle n'est encore que problématique. Je possède plusieurs faits qui viennent à l'appui de son existence. »

Organe de l'amour de la vie.

Dans les nombreuses conversations que j'ai eues avec une foule de personnes, sur leurs sentiments intimes, rien n'a plus fortement frappé mon attention que l'énorme différence qu'on

(1) Voyez Monro, *Anatomie pathologique du gosier*, etc., 2me édition, p. 271.

remarque chez les hommes relativement à l'amour de la vie. On croit généralement que le désir de conserver la vie est un sentiment commun agissant sur tous les êtres avec la même intensité; mais les faits prouvent qu'il n'en est pas ainsi. Tous sans doute, aiment la vie, mais à des degrés différents. Quelques individus considèrent la mort comme le plus grand des malheurs et déclarent qu'ils préfèrent vivre dans la plus profonde misère, que de faire le sacrifice d'une partie de leur existence. L'idée du néant est insupportable à leur imagination et un de leurs plus forts arguments pour soutenir l'immortalité de l'âme, est que Dieu n'a pu être injuste, et qu'il ne pouvait, sans injustice, faire à l'homme le don de la vie pour le replonger ensuite dans le néant. Vivre est, selon eux, un droit à l'immortalité.

« Si tu parvenais à me convaincre que les vœux ardents de l'homme à une autre vie seront déçus, que de nouvelles et insupportables angoisses pour mon cœur déchiré! Ah! quelles que soient les pensées qu'inspirent le bonheur ou le désespoir, l'idée du néant blesse l'âme et recule encore les bornes des souffrances humaines. » (*Nuits d'Young.*)

Il en est qui ne tiennent pas autant à la vie, et qui considèrent le malheur de quitter les objets de leurs affections, comme les seuls maux de la mort. Ils attachent si peu de prix à la vie pour elle-même, qu'ils l'abandonnent presque sans regret; la mort, envisagée comme le terme de l'existence, n'a rien qui les effraie, et l'espérance de l'immortalité n'est pas considérée par eux comme nécessaire au bonheur de leur vie terrestre. J'ai rencontré les diverses manières de sentir, combinées avec les dispositions les plus opposées sous tous les autres rapports. L'homme gai, riche et bien portant, n'est pas toujours celui qui se montre le plus attaché à la vie, pas plus que l'homme malheureux et misanthrope ne se montre le plus disposé à en faire le sacrifice; ce sentiment est tout à fait indépen-

dant de l'état heureux ou malheureux où se trouve l'individu.

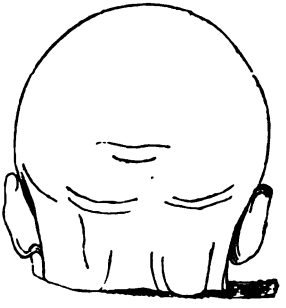
Ces différences ne dépendent pas davantage des qualités morales et religieuses de l'homme. Ce trait du caractère humain n'est pas généralement apprécié; cependant j'ai eu de si nombreuses occasions de reconnaître les divers degrés de force de ce sentiment chez des personnes de bonne foi et d'un bon jugement, que je suis resté convaincu de l'existence d'un organe de l'amour de la vie. Nous semblons être attachés à l'existence en elle-même par une faculté primitive et indépendante, de même que par d'autres nous sommes portés à la défendre et à la transmettre. Byron ne concevait pas les efforts qu'il avait faits dans une circonstance de sa vie pour échapper à la submersion, lui qui tant de fois avait désiré de mourir. Le Dr John Aikin, si bon et si simple, ne concevait pas le sentiment de l'amour de la vie. « J'ai souvent causé, » dit-il, « avec des personnes qui me faisaient l'aveu d'un sentiment que je puis à peine comprendre, d'un attachement outré à la vie, lorsqu'elles avaient cessé de la considérer comme une source de bonheur. » Le Dr Thomas Brown traite de cette faculté sous le nom de *désir de la conservation de l'existence.* « Ce désir, » dit-il, « est un sentiment général à l'homme, et une preuve évidente de la bonté de Dieu, qui, en lui imposant une série de devoirs, dont l'accomplissement exige un certain nombre d'années sur cette terre de transition vers un monde meilleur, n'a pas voulu que l'homme considérât comme un fardeau, un exil, le temps d'épreuve qu'il a voulu lui imposer; il lui a donné des passions qui jettent une sorte d'enchantement sur les émotions du cœur, et fait dériver le bonheur de l'accomplissement de nos devoirs, de notre séjour sur la terre, de nos rapports sociaux, de l'exercice de la profession que nous avons embrassée (1). »

(1) *Letters to his Son,* vol. II.

Cet organe est probablement situé à la base du crâne. Le seul fait tendant à établir son siége est contenu dans une observation du Dr André Combe, insérée dans le *Journal de phrénologie*, vol. III, p. 471. En disséquant le cerveau d'une dame âgée d'environ soixante ans, qui, plusieurs années avant sa mort, envisageait sa fin avec une extrême frayeur, il trouva un développement énorme d'une des circonvolutions de la base du lobe moyen du cerveau, dont la fonction est encore inconnue. « Ce développement était trop frappant pour ne pas attirer notre attention : il était situé près de la ligne médiane, au bord interne et basilaire du lobe moyen, et par conséquent de l'organe de la destructivité; la région correspondante du crâne présentait une cavité profonde, s'étendant longitudinalement, en forme de gouttière à bords saillants. Cet enfoncement, extrêmement remarquable, formait une anomalie que je n'avais pas encore observée auparavant. Le lieu où gît cette circonvolution fait que la proéminence ne peut être aperçue pendant la vie, et sa fonction ne peut, en conséquence, être constatée; des observations subséquentes prouveront si elle a quelques rapports avec l'amour de la vie : tout ce qu'on peut dire maintenant, c'est que l'amour de la vie est un sentiment *sui generis*, qui ne résulte ni d'une faculté, ni de la combinaison de plusieurs facultés connues; la dame qui fait le sujet de l'observation avait ce sentiment au plus haut degré possible. Le temps et l'observation feront connaître un jour s'il existe une coïncidence entre cette faculté et l'extrême développement de la circonvolution dont nous avons parlé. » Spurzheim était disposé à admettre l'existence de cette faculté qu'il nommait *vitativité*. « Il est très-probable, » dit-il, « qu'il existe un instinct particulier de *l'amour de la vie*, et je crois que l'organe de cette faculté est formé de la portion du cerveau qui se trouve à la base du crâne entre les lobes postérieurs et moyens, en dedans de la combativité. »

7. — Sécrétivité.

Cet organe est situé vers l'angle inférieur et antérieur de l'os pariétal, immédiatement au-dessus de la destructivité, ou à la région moyenne et latérale du cerveau. Quand l'organe de la destructivité est fort développé, un observateur peu attentif pourrait être induit en erreur et le prendre pour la sécrétivité; ainsi donc il est nécessaire de remarquer que ce dernier organe est placé plus haut et un peu plus en avant que le premier, et qu'au lieu de présenter la forme d'un segment de cercle, il s'étend longitudinalement. Quand les deux organes sont très-proéminents, les régions inférieures et moyennes des côtés de la tête forment une saillie remarquable. Le lecteur peut comparer les crânes représentés pages 235 et 236. La tête rasée figurée ici est celle d'un homme connu par sa discrétion, et dont le caractère est tracé dans le *Journal phrénologique*, tome VIII, p. 206. Gall fait ainsi qu'il suit l'histoire de la découverte de cet organe. Dès sa plus grande jeunesse, il fut



frappé du caractère et de la forme de la tête d'un de ses compagnons, aimable et spirituel, mais surtout excessivement fin et rusé; sa tête était très-large vers les tempes et elle se portait naturellement en avant; quoique fidèle à ses amis, il semblait se complaire à tromper; son langage habituel dénotait un esprit rusé. « Il ressemblait, » dit Gall, « à ces jeunes chats qui, en jouant, feignent de dormir pour s'attaquer à l'improviste. » Un autre de ses compagnons semblait la candeur personnifiée; personne ne se défiait de lui; sa démarche, ses manières étaient celles d'un chat qui guette une souris; il était

faux et perfide, et trompait de la manière la plus indigne ses parents, ses professeurs et ses camarades; sa tête prenait la même attitude que celle du précédent; sa figure était belle, mais excessivement large aux tempes. Un des malades de Gall, qui mourut phthisique, passait généralement pour un honnête homme : Gall avait été frappé de la largeur excessive de sa tête, à la région temporale; peu de temps après sa mort, il apprit qu'il avait extorqué à plusieurs de ses camarades, et même à sa mère, d'assez fortes sommes. A Vienne, il rencontrait souvent, dans la société, un médecin instruit, mais qui était généralement méprisé pour la fausseté de son caractère; sous prétexte de trafiquer d'objets d'art, il volait tous ceux qui avaient confiance en lui. Il porta si loin ses filouteries, que le gouvernement avertit le public, par la voie des journaux, de se méfier de lui; son adresse le faisait échapper à toutes les condamnations. Il lui arriva souvent de dire à Gall qu'il ne connaissait pas de plus grand plaisir que de tromper, surtout ceux qui avaient l'air de le mépriser. Comme sa tête présentait la même largeur des tempes que celle des individus dont nous avons déjà parlé, Gall en conçut l'idée qu'il pouvait exister dans l'esprit une tendance primitive à la ruse, dépendant d'un organe particulier du cerveau. De nombreuses observations ont confirmé cette conjecture.

La nature et le but de cette propensité paraissent être les suivants : les diverses facultés de l'esprit humain sont susceptibles d'une activité involontaire sous l'influence de causes internes ou externes. Ainsi une amativité active fait naître des sentiments correspondant à la nature de cette faculté; l'acquisivité inspire un vif désir de posséder; l'amour de l'approbation remplit l'esprit de projets ambitieux; chacun a la conscience de ces sentiments quand ils s'éveillent involontairement dans l'esprit, et il arrive souvent que la raison réagit contre eux. Des pensées de toute espèce jaillissent également des

divers organes intellectuels, et des faits que nous avons intérêt à ne pas divulguer surchargent notre mémoire. Si nous exprimions ouvertement nos idées dans toute leur vivacité, les relations sociales seraient impossibles; l'homme fuirait la société de ses semblables. L'*Othello* de Shakspeare offre ce caractère dans le personnage de Iago.

Une tendance instinctive à renfermer dans son esprit, à cacher aux yeux du monde, les émotions diverses et les idées involontaires qui y naissent, était nécessaire à l'homme pour prévenir leur explosion; la nature y a pourvu par l'organe de la secrétivité. C'est une tendance instinctive à dissimuler; son but légitime est de restreindre la manifestation de nos pensées et de nos émotions, jusqu'à ce que le jugement ait prononcé sur leur à-propos. « Le fou, » dit Salomon, « dit tout ce qu'il pense; le sage ne divulgue sa pensée qu'à propos. »

En outre, l'homme et les animaux sont exposés à certaines agressions, qu'ils évitent par adresse quand ils ne peuvent les repousser à force ouverte. La nature, par cette propensité, a ajouté à leurs moyens la défense, la prudence, l'adresse et la ruse.

Une certaine énergie de cet organe est la condition essentielle d'un caractère prudent; il sert de frein à l'impulsion des autres facultés, et de garantie contre une indiscrète curiosité. « Quand Napoléon, » dit Walter Scott, « croyait être observé, il avait la puissance de donner à ses traits un air d'indifférence, que caractérisait un sourire vague et indéfini; sa figure alors ressemblait à un buste de marbre (1). » J'ai souvent observé que cette puissance résulte d'une forte secrétivité. Ceux chez lesquels cet organe est faible, ont, en général, trop de naïveté pour les rapports ordinaires de la vie; ils manquent de tact; leurs manières indiquent l'étourderie et laissent apercevoir

(1) *Vie de Napoléon*, IV, pag. 37.

les moindres émotions, les moindres pensées qui surgissent dans leur esprit, sans égard pour les personnes, les lieux, les temps, les circonstances.

M. Scott, dans un excellent essai sur cette propensité, publié dans les *Transactions de la Société phrénologique*, remarque qu'il donne le désir de découvrir les secrets des autres, aussi bien que de cacher les siens. L'auteur de *Quentin Durward*, en peignant le caractère de Louis XI, trace un tableau complet de cette propensité : « Le roi, » dit-il, « était calme, rusé et sans cesse occupé de ses propres intérêts; il dissimulait avec un soin extrême sa pensée, son but, ses sentiments réels à tous ceux qui l'approchaient, et avait coutume de dire : « Celui-là « n'est pas digne de régner, qui ne sait pas dissimuler; et, « quant à moi, je jetterais mon bonnet au feu, s'il savait ce que « je pense » ; comme toutes les personnes astucieuses, il aimait à sonder le fond du cœur des autres et à cacher le sien (1). » Rien de plus exact que ce trait historique : sous ce point de vue, un large développement de cet organe, quand il est combiné avec des sentiments moraux élevés et une intelligence éclairée, est un don précieux. Les personnes ainsi constituées possèdent en elles-mêmes le talent de l'intrigue et savent découvrir les secrètes machinations des autres assez tôt pour s'en défendre. Elles savent discerner avec adresse le langage de la fraude, distinguer la pensée ou le but de l'homme sous le masque dont il se couvre dans la plupart des affaires de la vie; la discrétion est indispensable pour arriver au succès; elle est justement considérée comme un des premiers devoirs de l'amitié. « Si tu as tiré ton épée contre ton ami, « dit le fils de Sirach, « ne te désespère pas, tu peux regagner sa faveur; si tu as médit de lui, ne crains rien, la réconciliation est encore possible; mais ne lui reproche pas un service rendu, ne blesse

(1) Vol. I, pag. 7.

pas son orgueil, *ne trahis pas son secret*, ne le blesse pas en traître, car ce sont là des choses qui brisent à tout jamais l'amitié (1). » La secrétivité est un élément essentiel de la politesse, qui consiste surtout à éviter toute expression qui pourrait être désagréable. Montaigne a fort bien distingué l'usage de l'abus de cette faculté : « Un homme, » dit-il, « ne doit pas dire tout ce qu'il pense, ce serait folie ; mais il ne doit dire que ce qu'il croit vrai, s'il ne veut être accusé d'imposture (2). » Le caractère d'Adam Parson, de Fielding, indique l'absence totale de cet organe ; il ne peut rien cacher et ne soupçonne jamais la bonne foi des autres. Iago peint Othello de la même manière : « Le More est franc et ouvert de sa nature, il croit honnête tout homme qui veut le paraître ; et se laisse mener par le nez comme un âne.

(*Othello*, act. I, sc. II.)

Quand cette faculté est trop énergique ou mal dirigée, elle engendre de grands abus ; elle donne naissance à l'esprit de déception, d'intrigue et de servilité, et même à la plus profonde dissimulation ; la ruse est considérée comme de l'habileté, tromper n'est plus que du savoir-faire ; elle présente le mensonge, l'hypocrisie, l'intrigue et la dissimulation, comme des moyens d'arriver au but. Ceux chez qui la secrétivité prédomine, jugeant l'espèce humaine par eux-mêmes, voient, en général, les affaires de ce monde sous un faux point de vue ; ils ne croient pas à la bonne foi des autres, la vie leur semble un continuel stratagème, pendant lequel chacun cherche à tromper son voisin ; ils s'imaginent que l'on est sans cesse occupé à interpréter leurs plus secrètes pensées, et ils mettent tous leurs soins à les dissimuler : un homme ainsi organisé ne répond jamais que d'une manière évasive.

(1) Ecclus. XXII, — 21.
(2) *Essais*. B. II, ch. 17.

L'homme abusant de cette propensité se complaît à faire mystère des choses les plus insignifiantes; il cache ses moindres mouvements, ses moindres actions, même quand leur communication importe au bonheur de ses proches. Le Dr Johnson dit, en parlant de Pope, qu'il était si artificieux, qu'il essayait toujours d'arriver à son but par des moyens détournés ou cachés : à peine demandait-il son thé ouvertement. Son amour de la dissimulation était tel, que lady Bolingbroke avait l'habitude de dire qu'il aurait fait de la politique sur *des choux et des carottes.*

Le Dr King rapporte, dans ses *Anecdotes de son siècle* (p. 237), un cas fort curieux de *secrétivité* d'une personne de sa connaissance, nommée Howe. Un matin, M. Howe se lève de bonne heure et dit à sa femme qu'il est obligé de se rendre à la Tour pour terminer une affaire; et le même jour, à midi, elle reçoit de lui un billet qui lui annonce qu'il est obligé de se rendre en Hollande, et qu'il sera probablement absent de trois semaines à un mois. Son absence dura dix-sept ans, pendant lesquels elle n'entendit plus parler de lui. Néanmoins, au lieu de se rendre en Hollande, il s'établit dans une rue voisine de la sienne, y loua une chambre et y resta caché durant sa longue absence. Pendant la seconde ou la troisième année qui suivit son prétendu départ, sa femme fut obligée de solliciter un acte du parlement pour être autorisée à gérer ses affaires et à prélever une pension sur ses biens. Il laissa solliciter et passer cet acte en se donnant le plaisir de l'entendre discuter et voter. Environ dix ans après sa disparution, il fit la connaissance d'une personne qui occupait la maison située en face de celle de sa femme, et y dîna fort souvent, en sorte qu'il pouvait fréquemment l'apercevoir à sa fenêtre; il se rendait aussi à l'église qu'elle fréquentait, et se plaçait toujours de manière à la voir sans pouvoir en être aperçu. « De retour chez lui, » dit le Dr King, « il ne voulut jamais confier, même à ses amis

les plus intimes, la cause réelle de cette singulière conduite ; il n'en existait probablement aucune; mais on pouvait juger, par son embarras, combien il était mécontent de lui-même. » Nul doute qu'une forte et prédominante secrétivité n'ait été le principal mobile de sa conduite.

« C'est par cette faculté, » dit Gall, « qu'un général d'armée use de stratagèmes pour tromper l'ennemi, qu'il cache ses forces et dissimule ses entreprises par de fausses attaques et des contre-marches. » Cicéron avait déjà remarqué combien les généraux diffèrent entre eux sous ce rapport. « Annibal, chez les Carthaginois, » dit-il, « et, parmi nous, Quintus Maximus, sont cités comme des hommes prudents, discrets, silencieux, dissimulés, réussissant par stratagème, faisant sans cesse espionner l'ennemi, et trompant leurs conseils. D'autres, loin d'être artificieux, se montrent simples et ouverts au point de ne souffrir aucun moyen détourné, de repousser tout ce qui ressemble à une trahison; ces hommes aiment la vérité et détestent la fraude. » Cicéron observe encore, « qu'il n'est pas de plus grands fléaux dans la société, que ces adroits fripons qui savent cacher leur perversité sous le masque de la bonhomie et de la simplicité (1). »

Les marchands chez lesquels cet organe prédomine cachent volontiers leurs affaires, même à leur femme et à leurs enfants qui, souvent, sont surpris par la banqueroute de leur père, au moment où ils avaient le moins d'inquiétude sur l'état de sa fortune. Ces personnes s'excusent ordinairement en disant qu'elles voulaient ménager la sensibilité de leur famille; mais la défiance qu'annonce une telle conduite blesse bien plus profondément les esprits bien faits, que ne le feraient les malheurs qu'ils veulent cacher. Les sources véritables d'une telle conduite sont une puissante *estime de soi* qui ne peut se ré-

(1) De *Officiis*. Lib. I—III.

soudre à l'aveu de l'inconduite ou de l'infortune, et une secrétivité exagérée qui leur donne une aversion instinctive pour tout aveu candide et complet. La maxime favorite de ces individus est que le secret est l'âme des affaires. Cette maxime ne convient, en réalité, qu'aux esprits étroits dominés par cette propensité.

Ceux chez qui cet organe est fort, et qui croient pouvoir cacher leur caractère, se montrent tourmentés de l'idée que la phrénologie donne les moyens d'apprécier les plus secrètes dispositions de l'esprit; ils pensent, du reste, qu'il est fort difficile d'apprécier les sentiments naturels d'après le développement des différentes parties du cerveau, parce qu'ils s'imaginent que jamais les actions ne décèlent leurs motifs et leurs sentiments véritables. Ils se trompent dans l'estime qu'ils font de leur puissance de dissimulation; car la secrétivité ne détruit pas nos propensités, mais seulement modifie les moyens de les satisfaire; et, s'ils parviennent même à les cacher, le phrénologue a encore sur eux l'avantage, car il découvre que, chez eux, l'organe de la secrétivité est proéminent, et leur extrême réserve manifeste suffisamment la faculté dont l'organe est le plus développé.

La société présente, à chaque instant, sous mille formes diverses, les abus de cette propensité : combien ne rencontre-t-on pas de personnes dont les manières polies, bienveillantes et agréables, cachent un esprit de haine et de médisance? Leur conduite résulte de l'impulsion de la secrétivité et de l'amour de l'approbation, et peut-être du concours de la vénération s'adressant à l'amour de l'approbation des autres et cherchant à leur plaire par des marques de respect. La consciencioslté manque infailliblement chez ces individus. Il est des personnes qui, pour rien au monde, ne voudraient dire une vérité désagréable à une connaissance; ceci résulte aussi de l'impulsion combinée de la secrétivité et de l'amour de l'approbation.

M. Scott fait admirablement ressortir l'influence qu'exerce la secrétivité sur le caractère comique; la faculté de conter les choses les plus plaisantes d'un air sérieux dépend de cet organe; l'air grave de certains hommes dont les idées sont habituellement bouffonnes vient de la même source. Un acteur qui possède cette puissance comique agit sur la secrétivité des masses; les spectateurs, qui voient l'absurdité cachée sous une apparence extérieure de gravité, éprouvent une jouissance de cette faculté, qui se plaît autant à lire sous le masque des autres, qu'à rendre le sien impénétrable. Une autre source du comique consiste à découvrir les petits projets cachés de nos amis; de les montrer dans toute leur insignifiance, alors qu'ils affectent de les tenir secrets comme matières de grande importance. « Le plaisant, » dit M. Scott, « aime à découvrir les petits projets de déception, et le comique qui en ressort dépend du contraste qu'il établit entre le caractère réel de l'individu et celui dont il voudrait se donner l'apparence (1). » On voit que la secrétivité donne seulement le savoir-faire et la faculté de découvrir les petites faiblesses des autres; l'esprit est nécessaire pour en tirer des effets comiques. Ainsi une personne douée de beaucoup d'esprit et d'une faible secrétivité ne sera jamais un parfait comique, malgré tout le brillant de sa conversation. Une personne douée, au contraire, d'une forte secrétivité, mais d'un esprit médiocre, aura des idées très-bouffonnes et se montrera fort ordinaire dans une conversation sensée.

Il est curieux d'observer que les Italiens et les Anglais, chez lesquels cet organe est très-fort, aiment beaucoup l'esprit bouffon (*humour*), tandis que les Français, chez lesquels il est modéré, le connaissent à peine. En raison de cette confor-

(1) *Phrenol. trans.*, p. 174. *Phrenol. Journ.*, II, 596; IV, 503; VIII, 216-221.

mation nationale, les Anglais et les Italiens se montrent fort réservés dans leurs rapports avec les étrangers, tandis que les Français ont le caractère tellement ouvert, qu'ils confient leurs affaires à tout le monde. Le Français semble fait pour vivre et mourir en public; l'Anglais se renferme chez lui, sa demeure est comme une forteresse où personne ne peut surveiller ses actions. D'autres facultés contribuent aussi à cette variété dans les goûts des deux nations, mais la secrétivité en est le mobile principal.

J'ai toujours trouvé un fort développement de la secrétivité sur la tête des acteurs et de la plupart des artistes, et j'ai eu l'occasion d'en examiner beaucoup. Le buste de Clara Fisher offre une forte proéminence de la secrétivité. La théorie des effets qu'elle produit, relativement au talent dramatique, est celle-ci : L'acteur doit souvent dissimuler son caractère réel pour prendre l'allure et le langage d'un caractère tout opposé. La secrétivité lui donne la puissance de faire taire toutes celles de ses facultés qui ne doivent pas concourir à la représentation du personnage qu'il joue, et de feindre des passions qu'il n'éprouve pas et qu'il doit néanmoins exprimer avec une grande énergie. Si vous supposez qu'un acteur, dont la bienveillance et la consciencioslté sont fortes, soit appelé à jouer le rôle de Iago, caractère dans lequel l'égoïsme et la méchanceté prédominent, il faut que la secrétivité lui donne les moyens de dissimuler le langage naturel de ses sentiments élevés, pour prendre le ton, le geste, le regard qu'inspirent la combativité, la destructivité et l'estime de soi réunies, pour prendre, enfin, le naturel de Iago. Le peintre, le sculpteur en ont également besoin; la plupart, pour étudier l'expression des passions humaines qu'ils veulent peindre, se placent devant une glace et cherchent à les reproduire sur leur propre figure pour les rendre sur le marbre ou la toile. Le travail intellectuel est le même que celui de l'acteur, et dépend également de la secrétivité.

Dans cette analyse, je diffère sur un point avec M. Scott. Il pense que la secrétivité donne non-seulement la puissance négative de dissimuler son caractère véritable, mais encore la puissance positive de se donner à volonté le langage des sentiments que l'on veut feindre; ainsi certaines personnes sont capables d'environner de témoignages d'estime et d'amitié des individus qu'elles haïssent au fond de l'âme : M. Scott croit que la secrétivité est la faculté qui leur donne les moyens de cacher leur haine et de prendre en même temps le langage de l'adhésivité, de la bienveillance, de la vénération et de l'amour de l'approbation; ces derniers effets me paraissent plutôt dépendre de l'imitation et de la secrétivité combinées.

Quand la secrétivité et la circonspection sont également énergiques, elles inspirent une extrême réserve, et même chez les individus qui ont peu d'usage du monde, elles éveillent des soupçons, de vagues terreurs, font rêver des complots formés contre le bonheur et l'existence des malheureux ainsi organisés: ces terreurs n'ont, en général, d'autre fondement qu'une déplorable organisation.

Une forte secrétivité, jointe à une faible consciencioslté, prédispose au mensonge et au vol si l'acquisivité vient s'y joindre. Il est remarquable que cet organe se montre plus généralement fort chez les voleurs que l'acquisivité; il porte à commettre le délit, probablement par l'amour de la dissimulation qu'il fait naître dans l'esprit. Il donne la confiance que tout restera caché, qu'aucune intelligence ne pourra découvrir la fraude; il donne aussi l'astuce, si nécessaire aux voleurs; le 1er vol. du *Journal phrénologique* contient, p. 611, quelques aperçus ingénieux du Dr André Combe sur l'influence de la secrétivité comme élément nécessaire du caractère des voleurs. Cet organe était très-fort chez David Haggart et chez grand nombre de voleurs exécutés et dont nous possédons les crânes. Il l'était

également chez Linn (*V.* la planche p. 170), qui, quoique avec l'apparence d'une extrême simplicité, parvint à s'échapper de la prison, sans avoir éveillé le moindre soupçon, et agit avec tant d'adresse que sa trace ne put être retrouvée. Cet organe était encore très-développé chez Gottfried et Tardy (p. 150 et 236), qui, tous deux, étaient extrêmement rusés. La destructivité étant aussi très-forte, ils empoisonnèrent : genre de crime que préfèrent, en général, les assassins chez lesquels la secrétivité prédomine. Le 3 décembre 1823, je vis, dans la prison d'Édimbourg, John Reid, garçon de seize ans, condamné à mort (mais dont la peine fut commuée) pour vol avec effraction. Sa tête était d'une largeur extraordinaire pour son âge, et la secrétivité était énormément développée ; l'acquisivité était aussi très-forte et la conscienciosité nulle. Le révérend M. Porteous, chapelain de la prison, disait que la faculté que possédait Reid de cacher ses pensées et ses sentiments était des plus extraordinaires, et que son crime annonçait une audace et une prudence presque inconcevables. Il avait grimpé sur les épaules de son complice à l'étage d'une maison habitée, était entré par une fenêtre, et, quoique quelqu'un fût couché dans une des chambres correspondant au même palier, et qu'une lampe fût allumée dans l'antichambre, il avait descendu l'escalier, était entré dans la salle à manger, avait dépouillé le buffet, et s'était échappé sans avoir été entendu.

Un autre effet d'une forte secrétivité, surtout quand elle est aidée par une grande fermeté, est de donner la force de toute expression extérieure de la douleur, même quand elle est extrême. Ann. Ross (dont l'histoire a été rapportée par par M. Richard Carmichael, de Dublin (1)), pour exciter la compassion de quelques dames charitables, s'était enfoncé dans

(1) *Phrenological Journal*, II, 42.

le bras des aiguilles, qui occasionnèrent des accidents tels qu'on en vint à l'amputation sans qu'elle voulût avouer la cause de son mal (1). On les trouva en disséquant le membre, et elle se montra plus affligée de voir son artifice découvert que de la perte de son bras. Elle manifesta l'énergie de cette faculté par une foule d'autres mensonges. J'examinai sa tête, et M. Carmichael la fit mouler pour l'offrir à la *Société de phrénologie*. On y remarque une forte proéminence de la secrétivité et de la fermeté. Les Indiens de l'Amérique du Nord sont connus par leur stoïcisme dans la douleur; la même combinaison d'organes se remarque sur les crânes de deux individus de ces tribus, que possède la collection de la Société. La secrétivité n'est pas, en général, très-proéminente chez les nègres; aussi cette race a le caractère beaucoup plus ouvert que les autres races humaines. Elle est très-forte chez les Péruviens, et la dissimulation est un trait distinctif de leur caractère (2); elle est aussi très-forte chez les Lapons (3).

Le Dr John Murray Paterson rapporte que les Indous montrent beaucoup de dissimulation, qu'ils sont rusés et faux; cet organe est très-proéminent chez eux.

Quand cette propensité est très-active, elle donne au regard un caractère d'astuce particulier; les yeux roulent à droite et à gauche, la voix est douce, les épaules s'élèvent vers les oreilles, la démarche est furtive et incertaine, et le corps s'avance de côté. Sir Walter Scott a admirablement décrit l'expression que donne à l'ensemble de l'individu cette

(1) Il me semble que des chirurgiens attentifs auraient pu la découvrir. *(Note du traducteur.)*

(2) Robinson, *Histoire d'Amérique*, B. IV, et la *Revue d'Édimbourg*, IX, 437.

(3) *Journal Phrénologique*, IX, 329. — Blumenbach, *Decas Quinta*, pag. 9.

faculté jointe à la circonspection, lorsque, parlant de Cormac Doil, il dit :

> " For *evil* seemed that old man's eye,
> *Dark and designing, fierce yet shy,*
> *Still he avoided forward look,*
> *But slow and circumspectly took*
> *A circling never-ceasing glance,*
> *By doubt and cunning mark'd at once;*
> Which shot a mischief-boding ray,
> From under eye-brows shagged and grey." (1)
> *Lord of the Isles*, Canto iv. p. 24.

Une forte secrétivité produit sur son style des effets remarquables; ses périodes sont embarrassées, entrecoupées de parenthèses, souvent obscures, comme si l'auteur craignait la portée de ses phrases et hésitait entre ce qu'il doit écrire et ce qu'il veut faire entendre. En général, il montre une politesse méticuleuse. Le style de Pope est fortement empreint de cet esprit; aussi cette faculté était chez lui très-énergique; les écrits de Thomas Brown décèlent également la proéminence de cette faculté, ainsi que ceux du poëte Croly; ceux de Goldsmith, au contraire, annoncent une secrétivité modérée. Cet organe, en donnant au romancier la faculté d'amener à propos la succession des événements, et de rendre le dénoûment incertain jusqu'à la fin, contribue beaucoup à l'effet qu'il veut produire. Cet organe était très-fort chez Walter Scott, Swift et Burns (2).

Il est également développé chez certains animaux, et

(1) « Les yeux de ce vieillard semblent animés par l'esprit malin; à la fois sombre et hardi, féroce et défiant, jamais son regard ne se fixe devant lui; mais au contraire il le promène sans cesse avec lenteur et circonspection sur tout ce qui l'environne; on y lit la défiance et l'astuce, et l'éclair qui brille sous ses sourcils épais, blesse comme la pointe d'un stylet. »

(2) *Phrenological Journal*, IX, 64.

Gall remarque qu'il exige une étude particulière sur chaque espèce. Dans l'espèce commune des singes, par exemple, la proéminence qui l'indique commence au-dessus de l'origine de l'apophyse zygomatique, et s'étend en avant jusque vers la partie moyenne de cet os. Sa position est la même dans le tigre, le chat et le renard; cette région est très-large chez les animaux et les oiseaux de proie remarquables par leur esprit rusé.

Les auteurs qui ont écrit sur l'aliénation mentale, ont décrit le genre de folie qui résulte de la surexcitation maladive de cet organe (1). L'adresse que mettent la plupart de ces malades à cacher leur état, a souvent excité l'étonnement. Fodéré rapporte l'observation de deux malades, longtemps renfermés dans l'hôpital des fous de Marseille : après un assez long espace de temps d'une guérison apparente, leurs familles demandèrent leur sortie; mais craignant de se tromper, il voulut auparavant avoir une longue conversation avec eux. Pendant une heure et demie, qu'il évita de toucher le point de leur délire, ils répondirent convenablement et comme l'auraient pu faire des personnes de bon sens; mais ayant abordé le sujet de leur manie, il vit leurs regards s'animer; les muscles de la face se contractèrent, l'agitation survint malgré les efforts inouïs que les malades faisaient pour la dissimuler; il fut obligé de maintenir leur réclusion. Pinel donne l'histoire d'un grand nombre de maniaques dont l'astuce et la réserve étaient vraiment extraordinaires. Le Dr Marshal rapporte l'observation d'un homme qui se trouvait renfermé à l'hospice de Bethlem, en 1789, et qui se montrait si rusé, si adroit et si flatteur, que le gardien le nommait *monsieur le fin;* c'était surtout quand il avait besoin d'indulgence qu'il déployait

(1) Voyez *Observations sur les maladies mentales*, par A. Combe, pages 182-250.

toute sa ruse; mais quand, par ses flatteries et ses soumissions il n'obtenait pas ce qu'il voulait, alors il cherchait à se venger, inventait quelque histoire vraisemblable contre ses gardiens, et les dénonçait adroitement au directeur. Quand il arrivait de nouveaux malades, il s'empressait de les introduire, se montrait poli avec eux, et lorsqu'il avait gagné leur confiance, il essayait de leur soutirer quelque argent; s'il ne pouvait pas les amener à lui en donner, il les volait adroitement.

Les métaphysiciens systématiques n'admettent aucune faculté correspondante à cette propensité, et je ne sache pas qu'ils donnent une théorie de la ruse, quoiqu'elle fasse bien manifestement partie du caractère humain. Cette propensité a été néanmoins observée par un grand nombre d'écrivains. Bacon, dans son *Essai sur la ruse* (Essay on cunning), signale un grand nombre d'abus de la secrétivité. « Nous envisageons la ruse, » dit-il, « comme une sagacité mal employée, et certainement il y a une grande différence entre un homme sage et un homme rusé, non-seulement sous le point de vue de l'honnêteté, mais encore de l'habileté. Tel sait arranger les cartes qui cependant joue mal. On trouve dans *Peveril du Pic* le dialogue suivant : « Votre Grâce estime très-haut *sa sagesse.* » — « Son adresse, au moins, » réplique Buckingham, « dans les affaires de ce monde elle tient souvent la sagesse en échec. »

L'existence de cet organe est prouvée.

8. Acquisivité.

L'organe de cette faculté est situé à l'angle antérieur et inférieur de l'os pariétal. Spurzheim le désignait d'abord sous le nom de *convoitisivité.* Sir G. S. Mackenzie conseilla de lui donner le nom, plus convenable, d'*acquisivité,* nom que Spurzheim adopta dans la suite.

Les métaphysiciens n'admettent pas, dans l'esprit humain,

une propensité à *acquérir*, qui porte l'homme à amasser sans but direct. Le Dr Hutcheson dit : « Ainsi, aussitôt que nous comprenons que la richesse peut servir à gratifier nos fantaisies, nous voulons acquérir la richesse, *parce qu'elle nous fournit le moyen de satisfaire tous nos autres désirs.* » M. Stewart dit également : « Tout ce qui nous conduit à la gratification de nos appétits naturels ou de nos désirs *est convoité par nous comme moyen d'arriver à nos fins;* et, étant ainsi habituellement *associé* dans notre pensée avec des objets agréables, nous nous habituons petit à petit à considérer le *moyen* comme ayant une valeur par lui-même, indépendante de son utilité. C'est ainsi que la richesse devient à la fois le but positif de nos désirs, quoique d'abord elle n'ait eu qu'une valeur relative aux moyens qu'elle donne de satisfaire d'autres désirs (1). »

Le même auteur dit ailleurs que « l'avarice est une modification particulière de l'amour du pouvoir, prenant sa source dans les différents usages de l'argent dans les pays commerçants; son influence, comme principe actif, tire sa plus grande force de l'habitude et de l'association (2). »

Le Dr Thomas Brown admet que le désir de la richesse est une modification de l'amour du pouvoir, mais il cherche à démontrer que la théorie de M. Stewart est en défaut relativement à l'avarice, et cherche, par les arguments les plus ingénieux, à prouver que ce sentiment résulte de l'association. Il fait entrer le temps en compte, et donne pour exemple un jeune garçon achetant une pomme. « Avant que l'enfant n'ait échangé le sou qu'il possède contre une pomme ou une orange, « dit-il, « il n'est valable à ses yeux que comme moyen d'obtenir le fruit qu'il convoite; mais, une fois mangé, il a perdu toute sa valeur, tandis qu'il sait que le sou, encore existant, a conservé la sienne, et qu'il serait encore en sa possession s'il

(1) *Éléments*, p. 388.
(2) *Lectures*, vol. III, p. 171.

n'avait pas convoité la pomme; il rêve donc à son sou, dont il ne possède plus l'équivalent, et le regret de l'avoir dépensé s'éveille. Il voudrait n'avoir point fait le marché, et que l'argent, au moyen duquel il pourrait satisfaire quelque nouvelle fantaisie, fût encore dans sa poche. Il résulte de ces réflexions une crainte de dépenser que l'habitude de plusieurs années convertit en parcimonie. »

Rien de plus ingénieux que ce raisonnement; c'est un admirable échantillon de la subtilité métaphysique; mais la base en est fausse. La question est : « Pourquoi cette *crainte de la dépense* n'est-elle ressentie que par certains enfants et certains hommes seulement, tandis que l'amour des jouissances est une qualité générale à la nature humaine? »

Il convient de mentionner cependant que lord Kames (à qui les métaphysiciens reprochent d'admettre un trop grand nombre de facultés), reconnaît l'existence de celle-ci, comme propensité primitive de l'homme, et l'appelle *instinct d'amasser*. « L'homme, » dit-il, « est, par sa nature, un animal collecteur (*a hoarding animal*), il est porté à rassembler les choses qu'il juge propres à son usage, et l'amour de la propriété le porte à conserver ce qu'il a amassé. » Il ajoute : « L'amour de la propriété, qui, de sa nature, est une qualité précieuse, devient un vice dangereux quand il dépasse les bornes de la modération. » Dans un autre ouvrage il observe que « les notions de la propriété prennent leur source dans un sens interne, qui enseigne aux enfants à faire la distinction entre le *mien* et le *tien* (1). »

Quiconque observe la passion de l'avarice dans la vie réelle, doit sentir l'insuffisance des théories de MM. Stewart et Brown. Le Dr King, dans ses *Anecdotes de son temps*, remarque que l'avare « naît imprégné d'un sordide amour de l'argent, qui

(1) *Loose Hints upon Education*, 2 édit. p. 100.

s'annonce dès sa première jeunesse, croît avec lui, augmente dans l'âge mûr, et s'accroît encore, dans la vieillesse, du silence de toutes les autres passions (page 101). » Il cite le lord chancelier Hardwick, le duc de Marlborough, sir James Lowther, sir Thomas Colby et sir William Smith comme des exemples remarquables de ce fait.

Les théories métaphysiques de M. Stewart sont insuffisantes pour expliquer le phénomène de l'avarice, qui n'a en vue d'autre jouissance que celle d'accumuler des richesses; le caractère de Trapbois, *des Aventures de Nigel*, est une admirable personnification de l'acquisivité devenue instinct aveugle, porté au plus haut degré d'énergie et d'activité, et ayant éteint dans l'esprit tout autre sentiment que celui d'une crainte veillant sans cesse à la conservation de son trésor : cette peinture du caractère de l'avare est exagérée sans doute, mais elle est vraie dans ses traits principaux. Il est donc absurde d'attribuer, comme le font les métaphysiciens, une passion aussi intense à une simple association d'idées, à une erreur de l'entendement qui fait voir dans la richesse les jouissances qu'elle peut procurer. La véritable essence du caractère de l'avare est l'amour de l'or indépendamment de toute pensée d'utilité. Les phrénologues ont observé que la passion d'amasser est en raison du volume d'une certaine portion du cerveau, et la considèrent, en conséquence, comme une propensité primitive de l'esprit. Cet organe a été découvert de la manière suivante :

Gall, occupé à comparer les manifestations de l'esprit avec le développement du cerveau, rassemblait chez lui un grand nombre d'individus des classes inférieures, afin d'étudier les diverses propensités primitives, supposant qu'elles se dessinaient chez eux avec plus de simplicité et de vigueur que chez les personnes d'un rang plus élevé. Souvent ces individus rassemblés, encouragés par sa bonhomie, se laissaient aller à s'occuper entre eux de petits larcins, qu'ils appelaient *chi-*

peries, et s'amusaient à désigner ceux qui y excellaient. Les *chipeurs* eux-mêmes se montraient fiers de leur *savoir-faire*. Gall remarqua en même temps que quelques-uns montraient une aversion insurmontable pour le vol, et préféraient subir les privations les plus dures que d'accepter une part du pain ou des fruits que leurs camarades avaient dérobés, tandis que les autres tournaient leurs scrupules en ridicule et les traitaient d'imbéciles.

Afin de découvrir si cette tendance au larcin était en rapport avec un organe particulier du cerveau, Gall divisa les individus qui se trouvaient rassemblés chez lui en trois classes : dans la première, il rangea les filous; dans la seconde, ceux qui avaient, au contraire, le vol en horreur; dans la troisième, ceux qui l'envisageaient avec indifférence. En comparant les têtes de ces trois classes, il trouva que les filous les plus invétérés avaient une proéminence s'étendant de la région occupée par la secrétivité à l'angle externe de l'arcade sourcilière; tandis que cette région se montrait aplatie chez ceux qui avaient horreur du vol. Chez les indifférents, cette région présentait une saillie plus ou moins visible, mais incomparablement moindre que celle des voleurs. A mesure qu'il eut l'occasion de répéter ses expériences, il obtint des résultats identiques (1).

S'étant assuré de la constance des *faits*, l'idée surgit naturellement dans son esprit que la propensité *à s'approprier* devait avoir quelque connexion avec la configuration particulière du cerveau qui l'avait si fortement frappé. On ne pouvait pas les attribuer à l'éducation, car les sujets soumis à ses obser-

(1) L'impulsion que l'acquisivité donne aux sentiments moraux n'est pas exactement tracée dans les observations de Gall. Cet organe peut être très-fort chez une personne qui pourtant aura horreur du vol, si les organes de la conscienciosité, de la bienveillance et de la réflexion sont aussi proéminents : Tel aura l'amour de la propriété, mais de la propriété honnêtement acquise.

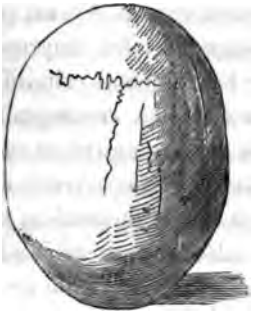
vations n'en avaient reçu aucune; enfants de la nature, ils avaient été abandonnés à leurs propres instincts : quelques-uns de ceux qui détestaient le vol étaient précisément ceux dont l'éducation avait été le plus complétement abandonnée; les besoins, les circonstances étaient presque les mêmes pour tous : il en était de même pour l'exemple. Les différences morales ne pouvaient donc être attribuées qu'à l'influence de leur constitution physique.

A cette époque, Gall était médecin de l'hospice des sourds et muets; les enfants y étaient admis de six à quatorze ans sans avoir reçu aucune éducation préliminaire. M. May, psychologiste distingué, directeur de l'établissement, M. Vénus, professeur, et lui, possédaient, en conséquence, les moyens de faire des observations précieuses sur l'état mental primitif de ces enfants. Quelques-uns d'entre eux étaient remarquables par un penchant décidé au vol, tandis que les autres ne montraient pas la moindre inclination vers ce vice. On parvenait à en corriger quelques-uns, mais il en était qui se montraient tout à fait incorrigibles; les punitions les plus sévères ne produisirent aucun effet sur l'un d'eux; et se sentant incapable de résister à la tentation, il choisit l'état de tailleur, parce que, dit-il, il pourrait se livrer à son penchant avec impunité. En examinant la tête de ces enfants, il trouva toujours la proéminence en question développée en raison directe de l'énergie de la propensité. Gall fit mouler la tête de ceux chez qui ce penchant se montrait le plus intense, afin de les comparer avec celles des filous et des voleurs qu'il parvenait à se procurer.

Vers cette époque aussi, Gall acquit une autre preuve décisive de la connexion qui existe entre cette propensité et le développement d'une portion du cerveau. En visitant une maison de correction, il vit un garçon de quinze ans, connu pour un voleur fieffé dès ses plus jeunes années. Les châtiments n'avaient produit aucun effet sur lui; et il avait fini par être

condamné à une prison perpétuelle comme incorrigible. Son buste, figuré à la 26me planche de l'atlas de l'ouvrage de Gall, présente une proéminence remarquable à la région du crâne qui correspond à la portion du cerveau maintenant désignée comme siége de l'acquisivité. Le front est bas, étroit et fuyant; son intelligence était extrêmement faible, ce qui explique l'ascendant et l'activité de l'acquisivité.

La planche suivante représente deux crânes, sur l'un desquels l'organe de l'acquisivité est fortement développé; il l'est modérément sur l'autre.



Le désir instinctif d'amasser, résultat de cette propensité, a, par lui-même, quelque chose de vulgaire et de bas; ceux qui en sont dominés nous apparaissent comme des êtres communs, sordides, égoïstes et morts à tout sentiment généreux; mais dans ses résultats il conduit à la richesse, aux dignités, à la considération. Le premier besoin de la nature est de vivre et de jouir; les autres instincts, indépendamment de l'acquisivité, porteraient l'homme à tuer, à manger, à se tisser des vêtements, à satisfaire enfin à ses besoins. Mais s'il bornait son industrie à ces nécessités, s'il se reposait après s'être procuré le strict nécessaire, jamais il n'amasserait de richesses. La richesse consiste dans ce que l'on amasse au-delà des besoins

du moment. Selon les métaphysiciens, il n'existe pas chez l'homme de propensité instinctive qui le porte, par une impulsion naturelle, à ramasser et à accumuler; ils pensent, enfin, que le désir naturel d'une satisfaction immédiate des besoins, ou l'amour de la jouissance, sont les seuls motifs qui portent l'homme à amasser. Mais les phrénologues voient dans l'acquisivité un instinct qui le porte à travailler encore pour le seul plaisir de s'enrichir, alors même qu'il a tout ce qu'il faut pour apaiser sa faim et sa soif, se couvrir convenablement et s'abriter contre les intempéries des saisons. C'est cet instinct qui porte l'agriculteur, l'artisan, le marchand, à déployer toute l'industrie dont ils sont capables; et, loin d'être alors le mobile d'une avarice sordide, il devient, étant bien dirigé, la source d'une vie élégante et commode. Son activité, bien entendue, distingue l'homme civilisé; le prodigue qui ne sait rien conserver vit et meurt sans laisser de traces de son existence; l'artisan laborieux, au contraire, qui, sous l'empire de cette faculté, épargne la moitié du produit de son travail, verse ainsi sa quote-part dans le capital national, et contribue au bien-être des générations futures, dont la prospérité va croissant de siècle en siècle. Mais si la soif des richesses devient le besoin proéminent de l'homme, l'acquisivité étouffe alors les sentiments moraux, dégrade l'esprit et ravale toutes les facultés de l'intelligence.

Cette propensité reçoit l'influence des facultés intellectuelles qui réagissent sur elle. Si l'acquisivité et l'idéalité sont en même temps très-énergiques, elles donnent la passion des collections d'histoire naturelle; quand l'acquisivité est unie aux organes de la forme, du coloris et de l'idéalité, elle inspire le goût des collections de tableaux; si la vénération est forte, elle forme le caractère de l'antiquaire. Il n'est aucun exemple, enfin, qu'un homme ait manifesté la passion d'acquérir, sans que cet organe se soit montré proéminent; tandis que, au con-

traire, je l'ai toujours trouvé extrêmement faible chez ceux qui semblent destinés à ne pouvoir rien conserver.

M. Owen de New Lanark soutient que le désir des richesses n'est pas une propensité naturelle de l'esprit humain; aussi, sur sa propre tête, cet organe, de même que la destructivité dont il nie également l'existence, ne sont que très-peu développés. Ceux chez qui cet organe est très-fort sentent si différemment, qu'ils éprouvent le besoin d'acquérir pour la seule satisfaction d'amasser. S'ils possèdent cinquante arpents de terre, ils feront tout au monde pour en acquérir cinquante autres; et en possédassent-ils des milliers, ils s'efforceraient encore d'en augmenter le nombre. En vain sont-ils convaincus qu'ils possèdent déjà tout ce qu'il faut pour être heureux, qu'ils sont à l'abri de toute espèce de besoins, qu'ils peuvent satisfaire tous leurs désirs, rien ne peut modérer leur propension à ajouter de nouvelles richesses à celles qu'ils possèdent déjà. Ainsi s'explique comment cette insatiable passion d'amasser est une cause de désappointement pour les personnes qui se retirent des affaires afin de jouir des fruits de leur industrie. Le besoin d'ajouter à leurs richesses était sans cesse satisfait par leur genre de vie antérieure; quand cette propensité n'a plus d'aliment, à moins qu'une autre passion ne vienne la remplacer, elles ne trouvent qu'ennui et dégoût dans leur nouvelle situation.

On a objecté, pour nier l'existence de cette propensité, que la propriété est une institution sociale, et qu'il est impossible qu'un désir factice résulte d'un organe cérébral; on peut répondre que l'idée de la propriété tire sa source des suggestions de la faculté dont nous nous occupons, que les lois de la société sont les conséquences et non les causes de son existence. Des lois ont dû être faites pour régler le désir de la possession inhérent à l'espèce humaine, mais elles indiquent évidemment que le désir les a précédées.

Beaucoup de personnes chez qui la bienveillance et l'amour de l'approbation sont très-forts, ainsi que l'acquisivité, s'imaginent difficilement que cette dernière faculté influence leurs sentiments; toujours disposées à ouvrir leur bourse et à dépenser leur fortune, elles n'ont jamais pu accumuler, et ainsi elles se persuadent qu'elles n'ont aucune tendance à acquérir. Mais ces personnes montrent beaucoup d'adresse dans les affaires, leur bonne foi est souvent chancelante; et si elles veulent s'examiner avec attention, elles verront que le désir d'amasser des richesses peut les porter fort loin. Elles professent aussi une grande admiration pour les riches. Au contraire, ceux chez qui cet organe est faible sont préoccupés de tout autre chose que du désir d'amasser. Ils peuvent être laborieux et industrieux, mais sans se préoccuper beaucoup du gain. Leurs châteaux en Espagne ne sont jamais ces palais dorés que rêvent sans cesse ceux qui sont sous l'empire de l'acquisivité.

Les effets de cette faculté peuvent être considérablement modifiés par une *estime de soi* énergique. *L'acquisivité* inspire *l'amour des richesses; l'estime de soi* inspire *l'amour de soi-même.* Leur action unie donne le désir d'acquérir des richesses pour augmenter ses jouissances. Si leur énergie est grande, elles donnent lieu à l'égoïsme le plus sordide, à moins que les sentiments moraux ne viennent contre-balancer leur action.

Gall a observé que les nègres sont peu disposés à amasser, et que cet organe est peu développé chez eux. Ayant eu l'occasion d'observer que, parmi les troupes espagnoles, les Aragonais et les Castillans ont la partie antérieure de la région temporale aplatie, ce qui dénote une faible acquisivité, il s'assura qu'ils sont fidèles serviteurs, également incapables de tromper et de voler. Les Calmouks montrent une organisation et des dispositions tout à fait opposées; ils sont connus pour voleurs et gens de mauvaise foi. Blumenbach, en décrivant leurs crânes, dit qu'ils sont presque globulaires et fort saillants

au siége de l'acquisivité. « *Globosa fere calvariæ forma*, » « *capita ad latera extantia*. » Gall possédait deux crânes de Calmouks, tous deux semblables à ceux décrits par Blumenbach. Spurzheim rapporte également : « qu'un jeune Calmouk, amené à Vienne par le comte de Stahrenberg, devint mélancolique parce que son confesseur, qui l'instruisait dans la religion et la morale, lui avait défendu de voler. On fut obligé de lui permettre de dérober à condition qu'il restituerait les objets volés; profitant de la permission, il enleva adroitement la montre de son professeur pendant qu'il disait la messe, et la lui rendit après en riant. »

Il est difficile de rencontrer un voleur endurci, sans qu'il présente un développement remarquable de cet organe; on peut, cependant, commettre un vol lorsqu'il n'est que médiocre. L'avarice seule est le résultat d'une acquisivité passionnée; le vol exige l'absence des facultés morales qui restreignent nos dangereux penchants. Qu'un individu ait des appétits sensuels énergiques qu'il ne peut satisfaire sans argent, il volera pour s'en procurer, sans qu'il soit nécessaire que l'organe de l'acquisivité soit fort, mais on doit supposer qu'il n'est doué que d'une consciencioslté extrêmement faible.

L'existence de cet organe explique la tendance au vol que montrent, à un degré remarquable, certains individus placés dans des circonstances qui sembleraient devoir les mettre au-dessus de toute tentation. Pendant certaines excitations maladives de cet organe, les sentiments moraux (les facultés réflectives les plus élevées) deviennent impuissants pour réprimer ses impulsions. Gall rapporte plusieurs observations de maladies de cet organe. M. Kneisler, gouverneur de la prison de Prague, lui conta, ainsi qu'à Spurzheim, l'histoire de la femme d'un riche négociant qui volait sans cesse son mari de la manière la plus adroite, au point qu'on fut enfin obligé de la renfermer dans une maison de correction; on essaya de l'en faire

sortir, mais elle vola de nouveau, et on dut la renfermer encore; elle fut condamnée à un troisième et plus long emprisonnement, cela ne l'empêcha pas de se livrer à sa funeste passion, elle volait même en prison; elle avait fort adroitement pratiqué une cachette dans le poêle de la chambre commune, où elle déposait son argent; elle commit un grand nombre de déprédations; on employa mille moyens pour la surprendre : on avait attaché des sonnettes à toutes les portes et aux croisées, mais ce fut en vain. A la fin, on attacha la détente d'un pistolet à la serrure du coffre-fort; elle fut si effrayée par l'explosion, qu'elle n'eut pas le temps de s'échapper. A Copenhague, Gall et Spurzheim virent un voleur incorrigible, qui parfois distribuait aux pauvres le produit de ses vols. Et ailleurs, un voleur, renfermé pour la septième fois, leur assurait avec douleur qu'il ne pouvait s'empêcher d'agir ainsi; il priait qu'on le retînt en prison et que l'on y pourvût à sa subsistance.

A Munster, un homme fut condamné à huit ans d'emprisonnement pour quelques vols : à peine libéré, il commit de nouvelles déprédations et fut condamné à perpétuité; seize ans après, comme il avait révélé un projet de conspiration tramé par les autres détenus, on proposa de le gracier; le juge s'y opposa en disant que le détenu lui avait avoué que son penchant au vol était si fortement enraciné dans sa constitution, que tous les efforts qu'il ferait pour le vaincre seraient inutiles. Un an après, il parvint à s'évader et recommença sa vie antérieure; il fut de nouveau arrêté et il finit par se pendre dans sa prison. « Pendant dix ans que je l'ai connu, » disait Werneking, de qui Gall et Spurzheim tenaient cette observation, « il se fit remarquer par son activité et aussi par sa dévotion pendant le service divin; mais j'appris après sa mort qu'il n'avait pas cessé de se livrer à son fatal penchant, même lorsqu'il était en prison.

Gall rapporte que, parmi les jeunes gens renfermés dans une des prisons de Berlin (*Stadtvogtey*), un en particulier attira l'attention de Spurzheim et la sienne. Ils conseillèrent de ne pas lui rendre la liberté, car, selon eux, il était impossible qu'il ne volât pas. En examinant peu après les registres, le chef qui les avait accompagnés fut fort surpris d'y voir que le prisonnier avait, dès son enfance, manifesté la plus indomptable propensité au vol. Les organes des sentiments élevés étaient extrêmement faibles, tandis que l'acquisivité était extrêmement proéminente; la secrétivité était aussi volumineuse. Cet homme était petit et contrefait : son front, ignoblement bas fuyait en arrière immédiatement au-dessus du sourcil; mais les parties latérales, c'est-à-dire les tempes, étaient larges et proéminentes. En semblable circonstance, aucun phrénologue n'eût hésité à donner un semblable avis.

Dans la prison de Berne, Gall et Spurzheim virent un garçon bossu et mal organisé, âgé de douze ans, qui ne pouvait se défendre de voler. Il dérobait le pain de ses camarades, bien que déjà il en eût les poches remplies. A Haina, le commandant leur parla d'un voleur incorrigible, nommé Fesselmayer, qu'aucune punition ne pouvait amender; en prison même, ses vols devinrent si audacieux, qu'on lui attacha une marque au bras pour que ses camarades s'en défiassent. Avant de le voir, Gall et Spurzheim dirent quelle devait être la forme de son crâne, et leur prédiction se trouva juste. Il semblait n'avoir que seize ans, quoiqu'il en eût, en réalité, vingt-six; sa tête était ronde, et n'égalait guère, dans son volume total, que celle d'un enfant d'un an; il était, en outre, sourd et muet.

M. Schiotz, magistrat danois, rapporte l'observation d'un incorrigible voleur, chez lequel il trouva l'organe de l'acquisivité très-fort.

De nombreux exemples d'activité maladive de cet organe

montrent cette propensité portée au plus haut degré chez certains individus renfermés dans les maisons d'aliénés, et prouvent évidemment l'existence indépendante d'un organe de l'acquisivité. Pinel dit qu'il est d'observation journalière que des aliénés qui, pendant leurs intervalles lucides, sont, avec justice, considérés comme des modèles de probité, ne peuvent s'empêcher de voler et de tromper pendant la durée des accès. Gall cite quatre observations de femmes qui, dans l'état ordinaire, ne manifestaient nulle tendance au vol, mais qui s'y sentaient fortement portées lorsqu'elles étaient enceintes.

Deux habitants de Vienne, d'une vie irréprochable, devinrent fous et contractèrent au plus haut point la manie de voler; du matin au soir, ils volaient tout ce qui leur tombait sous la main, la paille, les chiffons, le bois, les couvertures, et cachaient soigneusement le produit de leurs vols dans l'appartement qu'ils habitaient en commun; en outre, ils se volaient entre eux. Chez tous les deux, l'acquisivité était largement développée. J'ai vu plusieurs malades dans les asiles pour les insensés, qui avaient la manie du vol; chez tous on remarquait une forte saillie de l'acquisivité.

M. Esquirol, médecin de la Salpêtrière, communiqua à Gall l'histoire d'un chevalier de Malte qui avait abandonné l'armée au commencement de la révolution française et qui, par suite de chagrins de fortune et d'amour, avait éprouvé un affaiblissement notable des facultés intellectuelles; il était devenu d'un caractère violent et très-porté au vol. Étant en route pour la maison de santé du Dr Esquirol, il vola des couverts dans un hôtel où il s'était arrêté pour dîner. Il sortait accompagné d'un gardien et fréquemment entrait dans les cafés pour se rafraîchir; au lieu de payer, il fourrait la tasse et la cuiller dans sa poche et se sauvait. Sous d'autres rapports, sa conduite était assez raisonnable. Ce penchant au vol cessa: néanmoins son intelligence resta faible.

Acrel parle d'un jeune homme qui fut trépané pour une large blessure à la tempe, juste au siége de l'organe de l'acquisivité. Après sa sortie de l'hôpital, il manifesta un irrésistible penchant à voler : après avoir commis plusieurs vols, il fut mis en prison et aurait été condamné, si Acrel n'eût déclaré qu'il était fou.

« Il est des personnes, » dit un médecin distingué de Philadelphie, le Dr Rush, « qui sont douées de qualités morales très-élevées sous certains rapports, mais qui néanmoins vivent sous l'influence d'un penchant à quelque vice : une femme, dont la conduite était exemplaire sous tous les autres rapports, ne pouvait réprimer *son penchant au vol*, et cela était d'autant plus remarquable, *qu'elle jouissait d'une grande aisance et n'avait que des goûts modestes.* Telle était l'énergie de cette propensité, que quand elle dînait chez ses amis, elle remplissait ses poches de pain, si elle ne trouvait rien de mieux. Elle s'accusait de ce vice et le déplorait. » Une observation analogue se trouve rapportée dans le *Journal phrénologique* (1). Montaigne avait aussi observé deux cas analogues (2).

Le *Journal de Paris*, du 29 mars 1816, rapporte que « le Sr Beauconseil, ex-commissaire de police, venait d'être condamné à 8 ans de travaux forcés et à la marque, pour avoir, étant en fonctions, volé quelques pièces d'argenterie dans un hôtel. L'accusé persista jusqu'à la fin dans un singulier système de défense; il ne niait pas le vol, mais il l'attribuait à une aliénation mentale, occasionnée par une blessure qu'il avait reçue à Marseille en 1815. » Gall pense que, si la conduite antérieure de Beauconseil était irréprochable, et s'il avait réellement reçu une blessure à la tête, son défenseur était inexcusable de n'avoir pas fait valoir ce moyen, ou la cour inexcusable de l'avoir écarté.

(1) Vol. IX, p. 459.
(2) *Essais*, l. II, chap. 8.

Cette propensité existe encore chez certaines espèces d'animaux. Lord Kames observe que les castors défendent comme leur propriété les pièces de bois qu'ils ont coupées; les abeilles semblent aussi avoir la conscience de leurs droits sur le miel qu'elles ont amassé. Gall parle également de beaucoup d'animaux qui montrent cette propensité. Les cigognes, les hirondelles, les rossignols, les rouges-gorges, reviennent par couples aux lieux qu'ils fréquentaient l'année précédente, reprendre possession de leurs anciens nids. Si d'autres oiseaux tentent de s'emparer de leur domicile, ils leur font une guerre acharnée jusqu'à ce qu'ils les en aient chassés. Les vaches, en rentrant du pâturage, viennent reprendre leur place à l'étable, et la défendent si une autre veut s'en emparer. Le chat et le chien cachent leur nourriture pour la faim à venir; l'écureuil, le choucas, etc., qui font des provisions pour l'hiver, ont, sans aucun doute, l'instinct de la propriété des choses qu'ils ont accumulées. Cependant, ces animaux n'ont aucune idée des lois, et l'instinct de la propriété est chez eux une impulsion tout à fait naturelle. Il en est de même pour la race humaine, dit Gall, la nature a imprimé dans l'esprit l'instinct de la propriété, les lois sont venues ensuite pour la régler.

Cet organe est établi.

---

9. Constructivité.

Cet organe correspond à la partie de l'os frontal qui se trouve immédiatement au-dessus de la suture sphéno-temporale; son apparence et sa position varient légèrement en raison du développement des parties environnantes. Lorsque l'arcade zygomatique est très-saillante, ou bien quand le lobe moyen du cerveau, le front en général, ou les organes des tons et

du langage sont fortement développés, sa proéminence est moins facile à distinguer. Le but principal doit être de déterminer le volume actuel de chaque organe et non sa simple proéminence; il est donc nécessaire de noter que, quand la base du cerveau est étroite, cet organe occupe une situation un peu plus élevée qu'à l'ordinaire; on remarque alors une légère dépression à l'angle externe de l'œil, entre l'arcade zygomatique et cet organe, spécialement quand les muscles sont minces. Dans ces cas il apparaît souvent aussi haut que l'organe des tons l'est ordinairement. Cette légère déviation à l'uniformité de sa position a lieu pour toutes les autres parties du corps. Les anatomistes n'éprouvent aucun embarras à ce sujet; car les aberrations ne dépassent jamais certaines limites; et l'expérience les amène à reconnaître facilement la position des organes à l'aspect général que présentent les parties où ils sont situés.

On a objecté que l'élévation ou la dépression de cette portion du cerveau dépend de la force des muscles temporaux qui la recouvrent. Les animaux carnivores, dit-on, qui mâchent des os, ont ces muscles très-puissants, et, en conséquence, leur tête est étroite, et leur cerveau peu développé dans la région de cet organe.

On peut répondre à cette objection : 1° que les animaux carnivores ne *construisent* pas, et que cet organe manque chez eux; 2° que le castor, qui coupe avec ses dents des arbres d'une forte dimension, a ces muscles très-forts, et que cela n'empêche pas que chez cet animal éminemment constructeur, la tête ne soit très-large dans cette partie, et l'organe très-fort, circonstance tout à fait en harmonie avec nos principes; 3° que, dans l'espèce humaine, la saillie du crâne dans cette région n'est nullement en proportion avec le volume des muscles masticateurs; car on rencontre des individus se nourrissant d'aliments qui exigent peu d'efforts de mastication, qui ont la tête étroite

dans cette région et qui sont peu portés à construire; tandis que d'autres, qui se nourrissent de viandes dures, ont la tête large, et montrent beaucoup d'aptitude aux arts mécaniques; et 4° qu'une forte saillie du crâne dans cette région, quelle qu'en puisse être la cause, est toujours l'indice d'une forte propension à construire.

Les muscles temporaux n'ont pas une épaisseur égale chez tous les individus; aussi le phrénologue, lorsqu'il veut apprécier le volume de la proéminence en question sur une personne, doit l'engager à exécuter quelques mouvements de la mâchoire, et en profiter pour apprécier le volume et la force de ces muscles. L'incertitude, relativement aux dimensions du muscle temporal, ne permet pas de reconnaître avec exactitude le volume des organes de la constructivité et de l'acquisivité sur les têtes modelées; en conséquence, il est plus utile d'examiner la tête même d'un homme vivant ou des crânes dépouillés.

Quand Gall porta pour la première fois son attention sur le génie de la construction que manifestaient certains individus, il n'avait pas encore découvert que chaque faculté primitive dépend d'un organe cérébral; en conséquence, son examen embrassait l'ensemble de la tête de tous les grands mécaniciens qu'il rencontrait. Une circonstance le frappait constamment, c'est que leur tête était aussi large à la région temporale que vers les pommettes. Cependant, quoique ce fait se présentât fréquemment, il ne lui parut pas tout à fait caractéristique, et il fut ainsi amené à penser que ce *genre de talent* dépendait d'une faculté particulière. Dans l'espoir de découvrir une proéminence du crâne qui pût la lui indiquer, il se lia avec la plupart des hommes connus par leurs succès dans les arts mécaniques, étudia la forme de leurs têtes et les moula. Chez plusieurs, le diamètre d'une tempe à l'autre était plus large que celui qui sépare les apophyses zygomatiques, et chez deux mécaniciens célèbres, les tempes présentaient deux saillies

parfaitement distinctes. L'examen de ces têtes le convainquit qu'il ne fallait pas attribuer le génie de la construction à cette circonstance fortuite du rapprochement de largeur des diamètres des tempes et des arcades zygomatiques, mais à une protubérance arrondie des régions temporales qui, chez certains individus, est située un peu en arrière des yeux; chez d'autres un peu en arrière et au-dessus. Ce développement indique toujours le talent de construire, et quand le diamètre des arcades zygomatiques est égal, il en résulte un parallélisme remarquable des côtés de la face; mais comme les apophyses zygomatiques n'ont rien de commun avec cet organe, et qu'elles varient beaucoup chez les différents individus, cet aspect de la face n'est pas invariablement lié au génie de la mécanique et ne doit pas, en conséquence, être considéré comme la mesure du développement de l'organe.

Ayant ainsi acquis une idée du siége et de la protubérance formée par cet organe, Gall s'attacha avec ardeur à multiplier ses observations : quelques personnages éminents lui présentèrent, à Vienne, un individu, en le priant de leur indiquer quelle était la faculté prédominante de son génie. Il dit que ce devait être la mécanique. On crut d'abord que Gall s'était trompé; mais le sujet de l'expérience fut fortement frappé de cette observation : c'était le fameux peintre Unterbergen, qui déclara que Gall avait raison, qu'il avait toujours eu une passion pour les arts mécaniques, et qu'il ne peignait que pour gagner sa vie. Il fit voir, chez lui, une quantité de modèles de machines qu'il avait inventées ou perfectionnées. Gall remarqua en outre que l'art du dessin, si nécessaire au peintre, a des rapports avec l'organe de la constructivité, de sorte que l'art même qu'il pratiquait publiquement était une manifestation de cette faculté (1).

(1) Le docteur Scheel de Copenhague avait fréquenté les leçons du doc-

Des auditeurs de Gall lui parlaient d'un homme doué au plus haut point du génie de la mécanique; Gall leur traça, avant de l'avoir vu, la forme que son crâne devait avoir, et ensuite lui rendit une visite; c'était le célèbre constructeur d'instruments de mathématiques, Linder, de Vienne: on voyait s'élever aux régions temporales deux petites proéminences irrégulièrement arrondies. Gall avait déjà rencontré le même phénomène sur la tête du célèbre mécanicien et astronome David, sur celle d'Augustine Friar et du fameux Voigtlænder, facteur d'instruments de mathématiques. A Paris, le prince de Schwartzemberg, ministre d'Autriche, voulut mettre la science de Gall et Spurzheim à l'épreuve: à l'issue d'un dîner, il conduisit Gall dans un appartement voisin et lui montra un jeune homme: sans échanger une parole, le prince et le docteur rejoignirent la compagnie, et il dit à Spurzheim d'aller à son tour examiner la tête du jeune homme. Pendant son absence, Gall donna son opinion sur ses qualités, et Spurzheim étant

teur Gall à Vienne, d'où il se rendit à Rome; un jour il entra, sans être attendu, au cours de ce professeur, et le trouvant entouré de ses élèves, il lui présenta un crâne modelé et le pria de lui donner son opinion sur les points saillants qu'il offrait. Gall dit à l'instant qu'il n'avait jamais vu l'organe de la constructivité aussi fortement développé. Scheel l'ayant prié de vouloir bien continuer l'examen, le professeur indiqua encore une forte proéminence des organes de l'amativité et de l'imitation. « Que pensez-vous du coloris? » « Je n'y avais pas fait attention, répondit Gall, car il est très-modérément développé. » Scheel triomphant répliqua : « C'est la tête de Raphaël. » Effectivement le crâne que répresentait le modèle, conservé à l'académie de Saint-Luc à Rome, était généralement considéré comme étant celui de Raphaël, et Scheel agissait avec bonne foi dans cette occasion. Mais depuis on a découvert que ce crâne n'est pas celui de Raphaël; il n'en est pas moins remarquable comme exemple d'un fort développement de l'organe de la constructivité; on dit qu'il vient d'*Adjutorio*, célèbre amateur des beaux-arts, fondateur de cette académie; mais comme les qualités qui distinguèrent *Adjutorio*, ne sont pas connues, ce crâne ne témoigne ni pour, ni contre la phrénologie; en conséquence, nous avons omis d'en parler dans cette édition. *Journ. phrénol.*, vol. IX, p. 92.

rentré dit que ce devait être un grand mécanicien ou un artiste éminent dans quelqu'une des branches de l'art de construire. Le fait est que le prince l'avait fait venir à Paris à cause de ses dispositions aux arts mécaniques, et lui fournissait les moyens de cultiver ses heureuses dispositions.

Gall ajoute qu'à Vienne et pendant ses voyages, il avait toujours trouvé cet organe développé chez les mécaniciens, les architectes, les dessinateurs et les sculpteurs, en raison directe de leur talent.

Il rapporte qu'à Mulhausen les manufacturiers ne reçoivent dans leurs ateliers que les enfants qui, dès leur jeune âge, déploient quelques dispositions aux arts, en peignant ou en découpant des figures, parce que l'expérience leur a appris qu'eux seuls deviennent, plus tard, des ouvriers habiles et intelligents.

Spurzheim cite un coiffeur de Vienne remarquable par l'élégante variété de ses coiffures, et chez lequel cet organe était très-développé. La Société phrénologique possède un modèle en plâtre de son crâne qui présente deux petites éminences arrondies à l'endroit de cet organe.

ANCIEN GREC.

INDIGÈNE DE LA NOUVELLE HOLLANDE.

Ces figures représentent les crânes d'un ancien Grec et d'un indigène de la Nouvelle-Hollande; chez ce dernier, le crâne se montre remarquablement aplati en dedans des pommettes, tandis que, chez le Grec, on observe un renflement du crâne, à

l'endroit assigné à l'organe de la constructivité. « Les naturels de la Nouvelle-Hollande, » dit Walter Scott, « sont encore au plus bas échelon de l'espèce humaine; ils ignorent tous les arts qui donnent le comfort à la vie. Ces infortunés sauvages n'ont ni vêtements ni cabanes pour les garantir contre les rigueurs de l'hiver; ils ne savent ni chasser ni construire des filets pour la pêche; ils se nourrissent misérablement d'animaux morts et des poissons que la mer laisse déposés sur le sable ou dans le creux des rochers. »

Spurzheim étant à Édimbourg en 1817, visita l'atelier de M. James Milne, homme fort distingué dans sa profession, et chez qui l'organe de la constructivité se montrait fort développé; il examina la tête de ses apprentis. Voici comment M. Milne rend compte de ce qui se passa :

« Spurzheim, après avoir examiné le premier garçon qu'on lui présenta, dit qu'il devait exceller dans toutes les branches de son art : et cela était vrai; car c'est l'enfant le plus intelligent que j'aie jamais connu. Un peu après, Spurzheim en désigna un comme devant être un bon ouvrier, et dans ce cas, son observation était également bien fondée. Près de ce dernier travaillait un de ses frères plus âgés, que le docteur désigna encore comme bon ouvrier, mais néanmoins comme inférieur à l'autre; je convins que le premier était effectivement le meilleur, quoiqu'ils fussent bons tous les deux. D'autres furent reconnus, avec un égal discernement, comme n'étant que des ouvriers ordinaires. A la fin, il en découvrit un qu'il déclara être d'une espèce toute différente, et nullement organisé pour être bon ouvrier : et cela était encore exact; car ce garçon, quoiqu'en apprentissage depuis sept ans, n'était pas en état de faire un tiers de l'ouvrage que faisaient ceux qui étaient aussi anciens que lui : je fus tellement frappé de la justesse des observations de Spurzheim, et je trouvai tant d'exactitude dans les indications fournies par l'examen des

organes, que depuis lors, quand un ouvrier ou un apprenti se présentent, je donne la préférence à ceux chez qui l'organe de la constructivité est proéminent, n'ayant jamais eu à me louer de l'aptitude de ceux chez lesquels il manque. »

Cet organe forme une saillie remarquable sur la tête du célèbre Brunel, constructeur du tunnel sous la Tamise, inventeur d'une machine à vapeur pour la fabrication des poulies destinées au gréement des vaisseaux, et à qui les diverses branches des arts mécaniques sont redevables de nombreuses améliorations. Il est également proéminent chez M. Edwards, célèbre graveur, chez MM. Wilkie Haydon et J. Williams, célèbres peintres, chez sir W. Herschell, célèbre par ses découvertes astronomiques, dues en grande partie à l'excellence des télescopes qu'il fabriqua lui-même, et aussi chez M. Samuel Joseph, sculpteur. Les bustes de ces hommes éminents font partie de la collection de la Société de phrénologie d'Édimbourg. Le crâne de sir Henri Raeburn, d'abord orfévre, et qui devint peintre célèbre par la seule impulsion de son génie, présentait une forte proéminence de cet organe; elle existe également sur la tête de M. Scoular, jeune sculpteur du plus grand mérite, qui, dès son enfance, donna les plus grandes espérances; j'ai également toujours trouvé un fort développement de la constructivité chez les chirurgiens renommés par leur habileté dans les opérations; chez les graveurs, les ébénistes et les tailleurs qui excellent dans leurs professions; chez les enfants qui se montrent enclins de bonne heure à modeler ou à dessiner des figures. Il est fort, en général, sur la tête des Esquimaux, qui tous sont habiles constructeurs. Il forme une saillie remarquable sur un grand nombre de bustes grecs antiques, ainsi que sur celui de plusieurs grands artistes des siècles passés, et sur le buste de Michel-Ange, qui se trouve dans l'église de Sainte-Croix, à Florence. La largeur d'une tempe à l'autre est énorme, les organes des facultés réflectives

qui, comme on sait, occupent la région frontale et principalement l'idéalité, sont également larges sur ce buste; ce fait explique l'heureux accord du goût et du jugement unis au génie de l'architecture qui distinguait cet homme célèbre.

Je possède, d'un autre côté, le modèle de la tête d'un de mes amis, écrivain distingué, mais totalement dépourvu de dispositions aux arts mécaniques, au point qu'il n'a appris à écrire qu'avec difficulté; sa tête, quoique forte dans certaines parties, est d'une étroitesse remarquable à la région de cet organe. Parmi les exemples négatifs, nous citerons les crânes des natifs de la Nouvelle-Hollande que possède la Société de phrénologie; tous sont remarquables par l'étroitesse qu'ils présentent dans cette région, et nous avons déjà signalé combien l'intelligence de ces peuples est bornée sous ce rapport. La tête des Français et des Italiens forme avec ceux-ci un contraste frappant. Un phrénologue distingué rapporte que, pendant ses voyages en Italie, il a observé que la proéminence de la constructivité forme un des caractères qui distinguent la tête des Italiens; il en est de même chez les Français, quoiqu'à un moindre degré. Ces deux nations possèdent cet organe, et conséquemment se montrent meilleurs constructeurs que les Anglais, quoi qu'on puisse en penser au premier abord.

Nous venons de rapporter des faits incontestables relativement à l'organe de la constructivité. Nous entrerons maintenant dans quelques considérations de nature à prouver que le talent de construire doit être envisagé comme une puissance distincte de l'esprit, indépendante des facultés générales de l'entendement; le lecteur pourra ensuite se faire une juste idée du plus ou moins de concordance qui existe entre les opinions des phrénologues et les phénomènes de la nature humaine; cela est d'autant plus nécessaire, que les philosophes métaphysiciens n'admettent pas, en général, une faculté primitive de

constructivité, et supposent que l'aptitude aux arts mécaniques est le résultat exclusif de la réflexion.

L'instinct qui porte certains animaux à construire n'est pas en raison directe de leurs autres facultés intellectuelles; le chien, le cheval, l'éléphant qui, par leur intelligence, se rapprochent le plus de l'espèce humaine, n'ont aucune idée de construction; l'abeille, le castor, l'hirondelle, au contraire, beaucoup moins intelligents, se construisent d'admirables demeures. Chaque jour on observe que, parmi les enfants d'une même famille, ou parmi ceux qui fréquentent une même école, il en est dont les jeux n'ont aucun rapport avec l'art de bâtir, tandis que d'autres emploient toutes les heures de leurs récréations, soit à dessiner à la craie, ou à modeler avec la cire et l'argile des figures d'hommes, d'animaux, des arbres, des maisons, etc.; de très-jeunes enfants ont quelquefois construit des modèles de vaisseaux de guerre que plus d'un éminent philosophe eût en vain essayé d'imiter. Le jeune Vaucanson, ayant vu une pendule sous glace, en construisit une en bois sans autre outil qu'un mauvais canif. Une personne que je connais intimement construisit, étant enfant, un moulin pour moudre l'orge qui maintenant est mis en mouvement par un petit courant de la Leith. Lebrun dessinait à l'âge de trois ans avec de la chaux, et à douze, il fit le portrait de son grand-père. Sir Christophe Wren, à treize ans, construisit un instrument fort ingénieux pour représenter le cours des planètes. Michel-Ange, à seize ans, avait exécuté des monuments dignes d'être comparés à ceux de l'antiquité.

La plus grande partie des artistes célèbres, loin de devoir leurs talents à une éducation bien dirigée, ont, au contraire, presque toujours été forcés de vaincre les plus grands obstacles pour suivre l'impulsion de leur génie (1). D'autres, élevés pour

(1) Un cas remarquable de cette espèce se trouve dans le *Journal phrénologique*, I, 509.

les arts et entourés de tous les moyens de développer leur intelligence, n'arrivent jamais qu'à une désespérante médiocrité. Ne voit-on pas chaque jour des hommes, que leur position sociale empêche de se livrer aux arts, y être portés par une inclination naturelle et s'en occuper dans tous leurs loisirs? Un célèbre avocat écossais, chez qui la constructivité est très-développée, m'a dit plus d'une fois que, même en composant un plaidoyer, l'idée d'une mécanique venait le distraire, et qu'il ne pouvait reprendre le cours de son travail qu'après en avoir tracé le plan. Pierre le Grand et Louis XVI étaient d'excellents serruriers. L'organe de la constructivité était fortement développé chez lord Blair, président de la cour des sessions, comme on peut le remarquer sur son buste, sa statue et ses portraits : on sait qu'il avait un atelier particulier à Avondale, dans le Linlithgowshire, où il passait une partie de son temps, pendant les vacances, occupé à construire de ses propres mains d'admirables machines. La prédilection que de semblables personnages montrent pour la mécanique ne peut raisonnablement être attribuée ni à un défaut, ni à un excès de puissance intellectuelle, entourés qu'ils sont de tant d'autres moyens de satisfaire l'activité de leur esprit, mais à l'impulsion d'une organisation qui les porte à aimer de tels délassements. Nous pouvons également citer de nombreux exemples de dispositions contraires : on rencontre des hommes d'un esprit très-distingué, qui sont d'une maladresse remarquable; Lucien et Socrate renoncèrent à la sculpture parce qu'ils ne se sentaient aucune disposition pour cet art. M. Schurer, anciennement professeur de philosophie naturelle à Strasbourg, brisait tout ce qu'il touchait. Il est des hommes qui ne peuvent jamais réussir à tailler une plume, ni à aiguiser un rasoir : Gall cite l'exemple de deux de ses amis, dont l'un professeur et l'autre grand ministre, tous deux amateurs de jardinage, ne purent jamais réussir à greffer un arbre. Montaigne dit, en parlant de

lui-même: « Je ne puis plier convenablement une lettre ni tailler une plume, ni découper à table, ni seller mon cheval.» Certains hommes, au contraire, d'une admirable dextérité, n'ont aucun autre talent et se montrent, sur toutes choses, d'une intelligence très-bornée.

Certains cas de maladie prouvent également que la constructivité est une faculté spéciale, et non le résultat d'une intelligence supérieure. Le Dr Rush rapporte l'histoire de deux maniaques qui dessinaient parfaitement pendant leurs accès, et il ajoute qu'il n'y a pas d'hospice d'aliénés qui ne fournisse des exemples d'individus qui, n'ayant jamais donné, avant d'être malades, des signes de leurs capacités pour les arts mécaniques, construisent néanmoins des ouvrages ingénieux. Quelques-uns ont fait des modèles de vaisseaux auxquels il ne manquait pas un agrès (1). Fodéré, dans son *Traité du goître et du crétinisme*, p. 133, remarque que, « par une inexplicable singularité, quelques-uns de ces individus (crétins), dont l'intelligence est si faible, naissent pourtant avec un talent particulier pour la peinture, la poésie, la musique, etc. J'en ai connu qui avaient appris d'eux-mêmes à jouer passablement de l'orgue et du clavecin; d'autres qui, sans qu'on le leur eût jamais appris, savaient raccommoder les montres et construire différentes pièces mécaniques : mais ils étaient déroutés lorsqu'on leur en parlait, *et ne se perfectionnaient jamais.* »

La nature a doué certains animaux de la faculté de construire; mais chez eux cette faculté est toujours spéciale, tandis que, chez l'homme, cette tendance varie dans ses applications. Ainsi, par exemple, la nature inspire au castor le désir de construire, et lui donne, en outre, une impulsion instinctive et inaltérable, indépendante de l'expé-

(1) *Rusch's Medical Inquiries and Observations on the Diseases of the Mind.* Philadelphia, 1812, p. 153.

rience et de la réflexion, qui le porte à construire d'une manière particulière et toujours la même ; de sorte que la faculté que possède l'animal est invariablement renfermée dans la sphère limitée de son inspiration instinctive. De son côté, l'homme a reçu de la nature une propensité à bâtir; mais ce n'est pas chez lui un instinct limité à la construction d'une maison, d'un navire, à la confection d'une veste ou d'un habit; il n'est pas enfin limité à une série d'objets particuliers. Le castor est privé des puissances réflectives capables de diriger son instinct. La nature a dû, en conséquence, imprimer dans son intelligence, non-seulement le désir de construire, mais encore celui de construire sur un plan invariable. Les puissances réflectives de l'homme, la faculté qu'il possède d'amasser chaque jour des connaissances nouvelles, le mettent à même de tracer des plans et de produire une grande variété de constructions.

On voit que de la constructivité résulte seulement la faculté de construire en général, et que son impulsion doit être modifiée par les autres facultés : par exemple, l'intelligence seule ne fera jamais d'un homme, chez qui cet organe est faible, un habile mécanicien; mais si le développement de la constructivité est égal chez deux individus, dont l'un a sur l'autre l'avantage d'une haute puissance intellectuelle, le premier produira, sans aucun doute, des œuvres de beaucoup supérieures à celles du second. La raison en est claire; le talent primitif de construire est le même chez tous deux; mais l'un, par la puissance de ses facultés intellectuelles, perçoit les rapports des moyens et de la fin, et peut ainsi choisir dans le cercle immense de la nature et de l'art tout ce qui peut étendre et élever ses conceptions, et aider à leur exécution; tandis que l'autre, borné, pour ainsi dire, à son instinct mécanique, ne s'élève guère au-dessus de l'imitation de ce qui existe.

Quelques-uns ont pensé que le mot *constructivité* ne rendait pas exactement l'idée de la faculté dont nous nous occupons.

Construire, dit-on, c'est réunir des matériaux épars pour en former un tout. Ainsi, on peut dire correctement que l'on construit une maison, une machine, un vaisseau : cependant cette faculté ne se borne pas là, elle semble donner une tendance générale à *former*, à *façonner*, en d'autres termes, à changer, à altérer la forme des objets, soit en combinant des matériaux épars, en détachant des fragments, soit en traçant des lignes, en combinant des couleurs. Le propre de cette faculté n'est pas d'inventer, mais simplement de tracer, de construire (1). L'invention est un acte de l'entendement seul; de sorte que nous rencontrons, d'un côté, des inventeurs très-ingénieux qui sont dépourvus de toute habileté mécanique, et de l'autre, des constructeurs habiles dépourvus de tout esprit d'invention. Il est probable, néanmoins, que la constructivité, quand elle est énergique, stimule les autres facultés, et les porte à se tourner vers des inventions d'où dérive un exercice agréable à la tendance qu'elle inspire; quand l'organe de la pesanteur est également énergique, la tendance de l'esprit se porte vers la mécanique (2).

Gall dit qu'il est difficile de découvrir la position de cet organe chez certains animaux, à raison de la disposition différente et de la petitesse des circonvolutions de leur cerveau ainsi que de l'absence totale de quelques-unes de celles qu'on remarque chez l'homme. L'organe du ton, chez les animaux, est situé vers le milieu de l'arcade sourcilière, et l'organe de la constructivité gît un peu en arrière. Chez la marmotte et le castor il est facile à reconnaître, et les crânes de ces animaux

(1) Mr Richard Edmonson de Manchester dans son essai sur « *les Fonctions des organes de la pesanteur, et de la constructivité;* » publié dans le 9me vol. du *Journal phrénologique*, p. 624, examine les fonctions de ces organes sous un nouveau point de vue; mais je ne suis pas convaincu de l'exactitude de son analyse.

(2) Voyez *Phrenological Journal*, II, 415; et III, 190.

se ressemblent exactement sur ce point. Chez le dernier et les autres rongeurs, il se voit immédiatement au-dessus et en avant de la base de l'arcade zygomatique; et plus l'instinct de construction est énergique chez l'animal, plus la saillie qu'on observe sur cette région du crâne est prononcée. Le lapin, qui se creuse un terrier, et le lièvre, qui se contente de se coucher à la surface de la terre, ont une conformation générale à peu près semblable; mais si vous comparez leurs crânes, vous trouverez la région en question beaucoup plus développée chez l'un que chez l'autre. On observe la même différence en comparant le crâne des oiseaux qui bâtissent leurs nids, avec le crâne de ceux qui ne sont pas doués de cette faculté. La meilleure manière d'apprendre à reconnaître cet organe chez les animaux, c'est de comparer la conformation de ceux qui bâtissent avec celle des animaux de la même famille qui ne manifestent pas cet instinct, le lièvre, par exemple, avec le lapin, etc. Il est impossible de comparer avec avantage les crânes d'animaux d'espèces différentes.

L'existence de cet organe est prouvée.

Genre II. Sentiments.

Ces facultés sont celles des sentiments que les métaphysiciens nomment « émotions; » elles diffèrent des perceptions intellectuelles, parce qu'elles sont accompagnées d'une sorte de vivacité que chacun comprend, mais qu'il est difficile d'exprimer par des mots (1); elles peuvent être excitées par la présence d'objets qui ont des rapports naturels avec elles. Ainsi le danger éveille la crainte, l'aspect d'un grand homme fait naître la vénération; mais ces sentiments peuvent également naître d'une activité spontanée de l'organe. Spurzheim a désigné ces facultés sous le nom de sentiments, parce qu'elles produisent une *émotion* ou *sentiment* spécial en même temps qu'une propensité à accomplir un acte. Mais, comme nous le démontrerons dans l'appendice n° II, toutes les nuances de cette classification sont loin d'être rigoureusement tracées. Quelques-uns de ces sentiments sont communs à l'homme et aux animaux; d'autres sont le partage exclusif de l'espèce humaine seule. Nous traiterons d'abord des sentiments *communs*.

(1) *Lectures*, par Thomas Brown.

I. Sentiments communs à l'homme et aux animaux.

10. Estime de soi.

Cet organe est situé à la partie postérieure du vertex, à l'endroit où la surface coronale décline vers l'occiput, un peu au-dessus de l'angle postérieur ou de la suture sagittale des os pariétaux. Quand il est proéminent, la tête forme une saillie en haut et en arrière des oreilles.

LE PAPE ALEXANDRE VI (1).

(1) Les observations phrénologiques faites sur la tête de ce pape arrogant et dissolu se trouvent dans l'ouvrage de Spurzheim, intitulé : *Phrenology in connexion with the study of physiognomony*, p. 71. Ce fut Alexandre qui s'attribua le pouvoir de partager le nouveau monde entre les rois

Gall rapporte ainsi la découverte de cet organe. Un mendiant avait attiré son attention par l'originalité de ses manières, et tout en réfléchissant aux causes qui, indépendamment d'une conformation absolument vicieuse ou de rêves inouïs de fortune, pouvaient réduire un homme à la mendicité, il pensa que cela devait dépendre également d'une grande légèreté d'esprit et d'une extrême insouciance. La forme de la tête du mendiant le confirma dans son opinion. Il était jeune, d'un extérieur agréable, et avait l'organe de la circonspection peu proéminent. Gall fit mouler sa tête, et, en l'examinant avec attention, il remarqua, à la partie postérieure et supérieure de la ligne médiane, une proéminence qui s'étendait de haut en bas, et qui ne pouvait être formée que par une saillie de la masse cérébrale correspondante. C'était la première fois qu'il observait cette proéminence, et il rechercha à quelle faculté elle répondait. La tête était en général très-petite et n'annonçait ni une grande intelligence ni des sentiments très-élevés. Après lui avoir adressé plusieurs questions dans l'espoir de saisir le trait principal de son caractère, Gall lui demanda de lui raconter son histoire; le mendiant dit qu'il était le fils d'un riche négociant et qu'il avait hérité d'une fortune considérable, qu'il s'était toujours senti trop de fierté pour s'occuper d'affaires ou pour prendre soin de la fortune que son père lui avait laissée, qu'il ne prendrait pas davantage la peine d'en acquérir une nouvelle, et que ce malheureux orgueil était la cause de sa misère. Ce récit, dit Gall, me rappela une personne qui, dans la crainte de paraître obligée de travailler, négligeait de se tailler les ongles. Il fit à ce mendiant plusieurs objections sur sa conduite, et lui laissa entrevoir qu'il doutait de sa véracité. Mais celui-ci se retrancha toujours dans son orgueil et soutint précisément que même, dans sa misère actuelle, il ne pouvait se résoudre

d'Espagne et de Portugal, garantissant au premier la partie du territoire situé à l'orient d'une ligne imaginaire, s'étendant du nord au sud, à travers l'océan Atlantique.

à aucune espèce de travail. Quelque difficile qu'il lui parût de comprendre comment l'orgueil pouvait faire préférer la mendicité au travail, Gall, par suite des assurances réitérées de cet individu, réfléchit sur ce sentiment, et fut forcé, par des faits incontestables, à reconnaître l'existence de cet organe (1).

Gall rapporte un grand nombre d'observations, au milieu desquelles je choisis les suivantes.

Un jeune homme, doué de facultés au-dessus de la médiocrité, avait manifesté dès son enfance un insupportable orgueil; il soutenait qu'il était de trop bonne maison pour travailler ou s'appliquer à quoi que ce fût; rien ne put jamais le faire sortir de cette obstination absurde; ce fut en vain même qu'on le renferma pendant huit mois dans une maison de correction à Hainar.

Un médecin de Vienne, fort aimable homme d'ailleurs, portait le sentiment de l'orgueil à un si haut degré, que chaque fois qu'on l'appelait en consultation, même avec des praticiens plus âgés que lui, ou des professeurs, il affectait toujours une préséance, soit en entrant, soit en sortant de l'appartement du malade : s'agissait-il d'écrire une consultation, il insistait pour signer le premier. Il se lia avec le médecin en chef d'un grand hôpital, mais seulement, comme il le dit après, dans la vue de le supplanter.

Gall vit à Heidelberg une fille âgée de 18 ans, dont le caractère était fort remarquable; le moindre mot, le moindre geste familier la révoltait. Elle en appelait à Dieu en toute occasion, comme s'il avait dû sans cesse s'occuper d'elle; quand elle parlait, l'assurance et la présomption se peignaient dans ses paroles et sur ses traits; sa tête, qu'elle portait haute et en arrière, lui donnait l'air fier et dédaigneux. L'obéis-

(1) Dans la description que Gall donne de la tête de cet individu, il est clair qu'il n'était guère plus qu'un idiot : sa misère était le résultat de son imbécillité unie à une grande estime de soi.

sance lui était impossible : ses passions étaient violentes, et elle était capable de se porter aux dernières extrémités. Quoique ce ne fût que la fille d'un marchand de plumes, elle parlait sa langue avec une pureté remarquable, et ne se liait qu'avec des personnes d'un rang supérieur au sien. Chez chacun des individus dont nous venons de parler, l'organe de l'estime de soi était fortement développé. Gall ajoute qu'ayant examiné la tête de plusieurs chefs de brigands, remarquables par cette qualité de l'esprit, il avait trouvé cet organe proéminent chez tous.

Cette faculté inspire le sentiment de l'estime de soi ou *l'amour-propre;* lorsqu'elle est modérément développée, elle produit sur le caractère les plus heureux effets; elle donne ce degré de contentement de soi-même qui ouvre le cœur à toutes les jouissances providentielles et à toutes les douceurs de la vie. Elle nous donne cette confiance qui fait que nous tirons le plus grand avantage des situations dans lesquelles nous pouvons être placés. Elle nous grandit aux yeux des autres; et chaque jour on peut observer, dans la société, qu'un homme est généralement traité avec d'autant plus de respect, qu'il s'estime assez pour regarder toute action basse comme indigne de l'élévation de ses sentiments. L'estime de soi vient fréquemment en aide aux sentiments moraux pour résister aux tentations du vice. Plusieurs individus qui avaient cet organe proéminent, m'ont assuré qu'ils avaient été détournés de former des liaisons indignes d'eux par une crainte insurmontable de tomber dans une sorte de dégradation, et qu'ils pensaient que leurs principes n'auraient pas suffi pour les préserver, s'ils n'avaient pas été soutenus par une sorte de sentiment instinctif du respect qu'ils se devaient à eux-mêmes (1).

La faiblesse de cet organe engendre une trop grande humi-

(1) Voyez *Phrenological Journal*, III, 85.

lité de sentiments. Dans ce cas, l'homme manque de confiance en lui-même et d'une juste appréciation de son importance personnelle; la crainte de la censure publique ou de ses supérieurs l'empêche même d'accomplir ses devoirs dans toute leur étendue, en dépit de son propre jugement. Un homme d'un esprit médiocre, mais qui est doué d'une grande énergie de cet organe, obtient souvent de plus grands succès qu'un homme beaucoup plus habile, mais qui s'estime médiocrement; M. Adam Smith, dans sa *Théorie des sentiments moraux*, remarque que, en général, il vaut mieux que ce sentiment ait trop que trop peu d'énergie, parce que si nos prétentions dépassent notre mérite, le monde ne cherche pas à nous disputer au moins ce que nous possédons; tandis que si nos prétentions sont trop modestes, on nous prend trop souvent au mot, et le monde est rarement assez juste pour nous estimer ce que nous valons.

C'est seulement quand son action est désordonnée, alors qu'elle maîtrise toutes les autres facultés, que ses abus sont dangereux. L'enfant chez lequel elle est trop énergique est d'une humeur difficile, d'un caractère opiniâtre. Celui, au contraire, chez lequel elle est faible se montre obéissant et se laisse facilement diriger par la volonté des autres. A une époque plus avancée de la vie, un grand développement de cet organe, surtout si les organes des sentiments moraux sont faibles, produit l'arrogance, l'égoïsme, et empreint l'esprit d'un orgueil insupportable. La première pensée d'une personne ainsi organisée est dirigée vers les avantages qui peuvent résulter pour elle de ce qu'on lui propose; elle n'entrevoit le monde et tous ses intérêts que relativement à elle-même. Si, en même temps que cet organe est fort, celui de l'amour de l'approbation est faible, l'individu a une tendance à s'ériger en type de goût et de morale. Il mesure tout à sa taille et méprise toutes les opinions qui ne sont pas les siennes. Les

hommes de ce caractère font quelquefois des mariages au-dessous de leur rang, à cause de leur orgueil même, ils ne voudraient pas encourir un refus de la part d'une femme d'une condition égale à la leur; d'ailleurs ils méprisent l'opinion du monde.

On prend quelquefois les impulsions de ce sentiment pour l'inspiration du génie, surtout si des lieux communs sont débités avec emphase et avec le ton solennel propre à la science. Le musicien placé sous son influence a la prétention d'ajouter des notes aux morceaux qu'il exécute, au point, quelquefois, de les rendre méconnaissables : enfin, quand son action est excessive, elle donne à l'individu la plus haute opinion de son importance; il pense que tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit est admirable; il est fermement convaincu qu'il est digne du respect de tous. Son esprit est sans cesse occupé à déprécier les autres pour se faire valoir lui-même; il est essentiellement envieux et intolérant. Vous trouverez cet organe très-proéminent chez ceux qui sans cesse discutent le caractère des autres, et qui semblent dominés par le besoin de blâmer. Ils se prennent invariablement pour point de comparaison et ressentent un secret plaisir en constatant leur supériorité. L'envie naît de l'estime de soi blessée par l'idée du bonheur ou de la supériorité intellectuelle des autres, et bientôt elle éveille la destructivité, et par conséquent la haine. Pour que les choses se passent ainsi, il faut cependant que la bienveillance et la conscience soient faibles.

L'exagération de l'estime de soi a encore pour effet de faire que l'individu prise très-haut tout ce qui lui appartient. Un phrénologue écossais, voyageant sur la Clyde, avec un capitaine chez lequel cet organe était puissant, eut occasion de constater plus d'une fois ses effets. Le capitaine lui dit, entre autres choses, que lorsqu'il avait vu son bâtiment pour la première fois, il l'avait cru très-mauvais, mais qu'après l'avoir

commandé pendant quelque temps il avait trouvé que c'était le meilleur des navires qui voguassent sur la Clyde; il avait l'air d'un dictateur, répétant aux passagers qu'il était le seul maître sur son vaisseau, que chacun devait lui obéir; il parlait beaucoup de lui-même, et semblait avoir une soif insatiable de pouvoir. Ses facultés intellectuelles étaient d'ailleurs peu développées et l'organe de la consciencioslté était très-faible chez lui (1).

Quand l'estime de soi prédomine, elle rend extrêmement égoïste : le mot *moi* revient à chaque instant : *J'ai dit ceci, j'ai fait cela.* Les manières sont graves et solennelles; la parole est brève et impérieuse, l'individu affecte de ne parler que par sentences, ce qui parfois est fort ridicule : Cobbett, dont toute la vie et les écrits indiquent une estime de soi extrêmement active, jointe à une forte combativité, a soutenu tour à tour les opinions les plus opposées, et les a successivement défendues avec une égale ténacité. Mme de Stael, en parlant d'un des hommes les plus remarquables de la révolution française, dit qu'il possédait des talents remarquables; mais, au lieu de travailler, *il s'étonnait de lui-même* (2). Quelques-uns affectent d'étendre une protection bienveillante sur tout ce qui les entoure; ce qu'ils manifestent par des phrases telles que celles-ci : Mon bon monsieur, mon cher ami; ceux-ci ont à la fois l'estime de soi et la bienveillance.

L'estime de soi entre pour beaucoup dans le zèle intolérant que déploient certains prêtres envers leurs ouailles. « Il n'est aucune vertu, » dit Cowper dans une de ses lettres, « que l'estime de soi ne simule avec plus de succès que le zèle reli-

(1) Voyez le *Phrenological Journal*, I, 250.

(2) Robespierre possédait un immense développement de cet organe : son action se décelait dans sa conduite, dans tous ses discours et jusque dans son maintien; un de ses collègues disait : « Il porte sa tête comme un saint-sacrement. »

gieux. Tel homme croit combattre pour le Christ qui ne combat que pour ses opinions; il pense n'être mû que par le désir de conquérir à la vraie religion le cœur du prochain, lorsqu'il ne cherche que la satisfaction d'un amour-propre désordonné; il suppose charitablement ses adversaires hors de la grâce, et que la lumière ne brille que pour lui. Lorsqu'il croit avoir accompli sa haute mission, il ne peut concevoir qu'il ne vous ait pas converti. Si vous ne vous montrez pas ému de ses paroles, épouvanté de ses menaces, si vous ne confessez pas que Dieu fait entendre la vérité par sa bouche, il vous traitera de réprouvé, d'incorrigible à jamais perdu. »

Certains écrivains, sous l'influence de cette faculté, font un abus excessif du pronom possessif : l'exemple suivant est tiré des œuvres de Dugald Stewart, que ses amis appelèrent *l'aimable égoïste :* « Quand, pour la première fois, *je* m'aventurai à prendre le titre d'auteur, » dit-il, « *je* pris la résolution de ne jamais *me* laisser entraîner dans aucune controverse pour soutenir *mes* opinions, mais de les laisser se défendre par leur propre évidence. Par suite du plan d'investigation par induction, que *j'avais* la conviction d'avoir rigoureusement suivi, au moins autant que *j'en* étais capable, *je* crus que si quelque erreur pouvait s'être glissée dans l'exécution de *ma* tâche, *ma* raison était un sûr garant que *j'étais* incapable d'offrir au public un système fondé sur des hypothèses gratuites ou des définitions arbitraires. Au contraire, la découverte d'une légère erreur ne pourrait, *je m'en flatte,* que faire briller davantage la vérité des recherches que *j'ai* conduites avec le plus grand succès.

« *J'ai* été fortifié dans cet espoir par la sentence suivante de Bacon, que *je* puis, *j'espère, m'*appliquer sans être taxé de présomption. « Nos autem, si qua in re vel male credidimus, vel obdormivimus et minus attendimus vel defecimus in via et inquisitionem abrupimus, nihilo minus *iis modis res nudas et*

apertas exhibemus, ut errores nostri notari et separari possint; atque etiam, ut facilis et expedita sit laborum nostrorum continuatio. »

On trouvera d'autres exemples également piquants d'un semblable style dans les *Oraisons funèbres* de Fléchier, évêque de Nîmes. Un portrait de l'auteur, joint à l'édition imprimée à Paris en 1802, décèle un puissant développement de l'estime de soi. Les portraits de Gibbon sont aussi fort remarquables sous ce rapport.

M. William Scott a publié, dans le premier volume du *Journal phrénologique*, p. 378, une excellente exposition des effets qu'exerce sur le caractère une estime de soi énergique, combinée avec un grand développement de chacune des autres facultés; on trouvera les détails aux pages 57, 58, 60, 213 du IIe vol.; 495 du IVe; 306, 496, 592 du VIIIe; 64, 258, 412 du IXe. Il n'est peut-être pas de faculté dont la proéminence soit plus générale dans l'espèce humaine que celle dont nous nous occupons.

Quelques phrénologues ont supposé que le sentiment de la personnalité individuelle dépend de cette faculté; ils ont été amenés à cette conclusion par suite de ce fait incontestable, que l'idée de l'importance qu'une personne a d'elle-même est toujours en raison directe du degré de proéminence de l'organe de l'estime de soi.

L'estime de soi entre pour beaucoup dans la passion que montrent certaines personnes pour posséder *des uniques*. La haute valeur qu'elles attachent aux objets qu'elles seules possèdent s'explique en grande partie par la puissance de l'amour-propre; elles croient ainsi obtenir une grande supériorité sur tout le monde, et sentent ainsi s'accroître leur importance et leurs droits à la considération. L'acquisivité est aussi un des éléments de cette passion.

L'amour du pouvoir et de la domination dérive de l'estime

de soi : cet organe est très-fort dans les bustes de César-Auguste et de Napoléon. J'ai toujours remarqué la même configuration chez les individus qui, dans la vie privée, aspirent à obtenir des places qui leur confèrent certaine autorité. Cette faculté donnant l'amour du pouvoir, il arrive que ceux qui aiment le plus à l'obtenir et à exercer une domination quelconque, montrent la plus violente opposition contre l'autorité qu'ils n'exercent pas, et deviennent alors les plus ardents avocats de la liberté. Mais à peine en possession du pouvoir, ils en abusent et deviennent des tyrans. Quand deux individus ont une soif égale de domination, si l'un parvient à subjuguer l'autre, celui-ci saisira toutes les occasions de manifester son impatience du joug, et l'amour de l'autorité en fera un ennemi acharné de l'autre; l'estime de soi engendre l'esprit d'indépendance (1).

Les nations diffèrent entre elles par le plus ou moins de proéminence de cet organe. Il est fort chez les Chinois et les Indous; il est plus proéminent chez les Anglais que chez les Français; aussi la politesse française paraît-elle basse et obséquieuse à ceux-ci, tandis que les manières anglaises paraissent sèches et hautaines aux Français. La proéminence de cet organe rend les Anglais impatients des entraves du pouvoir, et doit être considérée comme une des causes qui les rendent si jaloux de leurs libertés politiques. Cette remarque n'avait pas échappé au Dr Ferguson. En parlant de l'*habeas corpus*, il remarque que, « de même que toute la constitution politique de la Grande-Bretagne, cet acte ne peut être conservé que *par l'esprit réfractaire et le zèle turbulent avec lequel ce peuple fortuné soutient ses libertés* (2). » Cet organe se montre très-actif chez la plupart des sauvages, la bonne opinion de

(1) Voyez *Journal Phrénologique*, III, p. 224.
(2) *History of civil Society*, part. III, sect. 6.

soi-même étant presque toujours en raison directe de l'ignorance de l'individu.

Quand l'estime de soi est fort puissante, et que son action n'est pas modifiée par un développement équivalent des sentiments élevés, l'individu porte la tête haute et un peu inclinée en arrière; ses manières sont froides et repoussantes; tout en lui est désagréable aux autres, surtout à ceux qui ont le même vice d'organisation.

Le Dr Reid et M. Stewart ont désigné ce sentiment sous le titre de : « Amour du pouvoir. » Le Dr Thomas Brown l'appelle « orgueil », et le définit : « Une sensation de plaisir dans la contemplation de notre propre excellence (1). » Le Dr Brown envisage l'amour du pouvoir comme une émotion primitive et distincte ; l'estime de soi me paraît, à moi, le sentiment fondamental, et je considère l'amour du pouvoir comme n'étant qu'une des formes de sa manifestation. On conçoit aisément qu'un individu qui ne possède aucun moyen d'arriver au pouvoir ne montre aucune velléité de gouverner son pays, quand bien même l'estime de soi serait chez lui fort active; mais il sera fier et despote dans son intérieur. C'est le même principe diversement dirigé. Jamais je n'ai connu d'homme brûlant de l'amour du pouvoir et dévoré par l'ambition, chez qui cet organe manquât, ou même ne fût que d'un volume modéré. Il n'existe donc aucune raison plausible qui puisse faire considérer l'orgueil comme sentiment primitif, et l'amour du pouvoir comme constituant un désir distinct et original.

En traitant de l'acquisivité, nous avons dit que les effets pratiques de cette faculté sont considérablement modifiés par le plus ou moins de force de l'estime de soi, avec lequel son action se combine, l'égoïsme étant dans le cas d'atteindre son *summum* d'intensité. Si les deux organes sont également puis-

(1) *Lectures*, vol. III, p. 292.

sants, l'acquisivité inspire le désir d'acquérir des richesses, l'estime de soi inspire celui de les conserver et de les appliquer aux jouissances de l'amour-propre. Certains animaux paraissent posséder cet organe : le dindon, le paon, le cheval manifestent des sentiments qui tiennent de la fierté, de l'estime de soi. « Le taureau, » dit lord Kames, « précède le troupeau, soit qu'il revienne à l'étable, soit qu'il se rende au pâturage, et devient intraitable si on le contrarie; aussi doit-on avoir l'attention de le placer à la tête de l'attelage du chariot ou de la charrue. »

Gall a émis sur ce sujet des idées particulières : il dit que, considérant le sentiment de l'orgueil comme une faculté mentale primitive, il voulut, en étudiant l'organe de ce sentiment dans la race humaine, s'assurer si ses observations seraient confirmées par l'examen des animaux. En conséquence, il fit une étude de la tête de ceux qui sont généralement considérés comme capables de fierté : le cheval, le coq, le paon, etc., et ne trouva chez aucun d'eux un organe correspondant à celui de l'estime de soi chez l'homme; tandis qu'il le trouva extrêmement proéminent dans une classe d'animaux auxquels on n'avait jamais songé à attribuer ce sentiment, c'est-à-dire chez ceux qui aiment à vivre sur les plus hautes montagnes ou dans les régions les plus élevées de l'air: tels que le chamois, le chevreuil, la chèvre, certaines espèces d'aigles et de faucons; et, ce qui me frappa le plus, ce fut de trouver que cet organe était d'autant plus proéminent, que l'animal appartenait à une espèce aimant à vivre dans des régions plus hautes de la terre ou de l'air. « Étonné de cette découverte, je me demandai, » dit Gall, « si le désir de s'élever à des hauteurs matérielles, chez les animaux, procédait de l'organe qui, chez l'homme, fait naître le sentiment de l'estime de soi; cela me parut d'abord improbable et inadmissible; toutefois, » dit-il, « j'ai pour principe de faire connaître la marche et les progrès de

mes observations, ainsi que la manière dont mon opinion se forme. Celle qui n'est point basée sur des faits est, sinon erronée, au moins très-peu fondée; et dans l'étude de l'histoire naturelle, on doit moins craindre de commettre une erreur dans l'interprétation des faits, que de fonder son opinion sur le raisonnement seul. » En conséquence, il donne des observations intéressantes sur les endroits divers fréquentés par ces animaux; appelant l'attention du lecteur sur ceux qui habitent les régions élevées et sur ceux qui préfèrent les basses terres, il démontre que, chez les premiers, on observe au sommet de la tête, immédiatement au-dessus de l'organe de la philoprogéniture, une proéminence semblable à celle que forme l'organe de l'estime de soi chez l'homme (1).

Spurzheim soutient que cette proéminence du cerveau des animaux correspond à l'organe n° 3 de l'homme (nommé par lui habitativité, et par nous concentrativité), et tout en admettant l'exactitude des observations de Gall, il en tire des conclusions différentes, et soutient que l'organe qui produit, chez l'homme, l'estime de soi, n'est pas le même que celui qui donne aux animaux l'amour des régions élevées, mais que ce sont deux organes distincts, répondant à des facultés morales tout à fait séparées. Nous croyons que Spurzheim a raison quand il soutient que l'organe n° 3 est différent de l'estime de soi chez les animaux comme chez l'homme, et que la différence qui existe entre l'opinion de Gall et la sienne, est que Spurzheim admet deux organes dans l'espace compris entre la fermeté et la philoprogéniture, tandis que Gall n'en admet qu'un : Gall considère tout cet espace comme occupé par l'estime de soi chez l'homme, et l'amour des régions élevées chez les animaux; tandis que Spurzheim considère la région supérieure de cet espace comme affectée à l'estime de soi, et l'inférieure

(1) Voyez Gall, *sur les Fonctions du cerveau.*

à l'organe de l'habitativité, chez l'homme comme chez les animaux. Je suis convaincu que ces organes sont distincts chez l'homme, et que l'organe supérieur est effectivement celui de l'estime de soi. Des observations ultérieures sont nécessaires pour bien établir les fonctions de celui qui occupe la région inférieure et qui répond au n° 3 de Spurzheim.

Quand l'estime de soi est surexcitée d'une manière anormale, on voit naître la monomanie des grandeurs; le malade s'imagine être roi, empereur, quelque homme d'un génie transcendant, et quelquefois même l'Être suprême. Gall rapporte l'histoire d'un sieur B., chez qui cet organe était très-proéminent, et qui fut accidentellement blessé par un crampon dans cette région. Tant que sa blessure fut ouverte, il se crut élevé au-dessus des nuages et voyageant dans les airs; il conserva pendant sa convalescence, et même après, l'air de fierté et les manières hautaines qui le distinguaient dans l'état de santé.

« Cet organe, » dit Gall, « était également très-proéminent chez un maniaque renfermé dans l'hôpital de Baden, près de Rastadt; sa folie consistait à se croire major; sa tête était petite; le seul organe développé à un très-haut degré était l'estime de soi; toutes les autres circonvolutions cérébrales étaient faibles. Dans la maison de charité de Fribourg, nous vîmes un insensé qui se montrait excessivement orgueilleux; il soutenait, d'un ton véhément et inspiré, qu'il était la souche à l'aide de laquelle Dieu avait créé et conservait le monde, qu'il avait été couronné par Jésus-Christ, qu'il était celui que la reine du Ciel avait choisi pour son époux. Son attitude était fière et arrogante. Profondément pénétré de son importance, il se tenait les bras croisés, et, pour donner une idée de la force étonnante qu'il possédait, il se frappait la poitrine et les côtes avec violence. Sa pose habituelle consistait à placer un pied en avant; le corps était droit et légèrement incliné en arrière. « Quand je le priai, » dit Gall, « de me

permettre de palper sa tête, il me répondit : « *Ich habe keinen Kopf, sondern ein Haupt.* » Je n'ai pas une tête comme les hommes, mais une *Haupt* (tête de roi ou de dieu), » et il se retourna brusquement comme si nous étions tout à fait indignes de l'approcher. Nous pûmes cependant observer distinctement l'énorme protubérance que l'estime de soi formait sur sa tête. »

Pinel, Fodéré, et beaucoup d'autres écrivains qui se sont occupés de l'aliénation mentale, rapportent de nombreuses observations de maladies de cet organe. « Un malade, » dit Pinel, « renfermé dans un des hôpitaux de Paris, croyait, pendant ses accès, être Mahomet; il prenait l'attitude du commandement et le ton le plus élevé; ses traits étaient rayonnants et sa démarche pleine de majesté. Un jour qu'on tirait le canon à Paris pour quelque événement de la révolution, il se persuada que c'était en son honneur; il priait qu'on fît silence autour de lui et montrait la joie la plus exaltée. » — « Une femme, » continue le même auteur, « d'un caractère très-impérieux et accoutumée à l'obéissance de son mari, demeurait au lit une partie de la matinée, et insistait pour qu'il vînt lui présenter son café à genoux. Elle finit par croire, pendant ses extases orgueilleuses, qu'elle était la Vierge Marie. » J'ai vu des cas semblables que j'ai rapportés dans le IVme vol. du *Journal phrénologique*, pag. 80 (1).

Cet organe est, en général, plus fort chez l'homme que chez la femme. On peut le considérer comme établi. Il était très-fort chez Haggart, Bellingham et Dempsey, et modéré chez le Dr Hette; l'ouvrage de Spurzheim, intitulé : *La phrénologie en rapport avec l'étude de la physionomie,* contient un grand nombre d'exemples de proéminence de cet organe. *Voy.* pl. X, fig. 1; XV, 1; XVI, 1; XVII, 1; XXII, 1; XXV, 2; XXVI, 2;

(1) Voyez aussi A. Combe, *Observations sur les affections mentales*, p. 175.

XXVII, 1; XXVIII, 1 et 2; et XXIX, 1, 2, 3, 4, 5, 6. L'organe est figuré petit, pl. X, fig. 2, et XV, 2.

II. Amour de l'approbation.

Cet organe est situé de chaque côté de l'estime de soi, et commence à un demi-pouce environ de la suture lambdoïde. Quand il est fort, il donne lieu à une largeur remarquable de la partie supérieure et postérieure de la tête. D'après sa situation, il ne peut être mis en ligne, et par conséquent représenté sur les planches comme les autres organes. On peut cependant s'en faire une idée en examinant dans l'ouvrage de Spurzheim, dont nous venons de parler, les planches XVI, fig. 1; XXII, 1; XXIV, 2; XXVII, 1; et particulièrement la planche XXVIII, 1; représentant la tête de Lalande.

Pendant que Gall était occupé à recueillir des observations relatives à l'organe de l'estime de soi, il rencontra, dans une maison de fous, une femme qui croyait être la reine de France. Il s'attendait à trouver l'organe de l'estime de soi largement développé; mais, au lieu de la proéminence qu'il cherchait, il trouva un enfoncement remarquable et une forte saillie arrondie de chaque côté. Cette circonstance l'embarrassa d'abord beaucoup; il s'aperçut bientôt, néanmoins, que le caractère de la folie de cette femme différait de celui des fous par orgueil. Les derniers étaient graves, calmes, impérieux, hautains et arrogants; ils affectaient un air de majesté, même dans leurs accès de fureur; leurs mouvements et leurs discours conservaient l'empreinte de la domination qu'ils croient exercer sur les autres. Les manières des fous *vaniteux* sont toutes différentes; ils montrent une frivolité inquiète, un bavardage intarissable, le plus extrême empressement; ils se

vantent de leur haute naissance, des immenses richesses qu'ils possèdent, ils promettent des faveurs et des honneurs : c'est, en un mot, un tableau variant sans cesse d'affectation et d'absurdité. C'est ainsi que Gall aperçut la différence qui existe entre l'estime de soi et l'amour de l'approbation.

Il trace avec une clarté admirable les signes qui distinguent l'estime de soi de la vanité, ou abus de l'amour de l'approbation. « L'homme orgueilleux, » dit-il, « imbu du sentiment de sa supériorité, traite du haut de sa grandeur, avec mépris et indifférence, le reste des mortels; l'homme vain attache la plus grande importance à l'opinion des autres, et recherche leur approbation avec le plus vif empressement; l'orgueilleux attend que le genre humain vienne à lui et apprécie son mérite; le vaniteux frappe à toutes les portes pour attirer l'attention et ramasser les moindres distinctions. L'orgueilleux néglige ou méprise les faveurs dont l'autre repaît sa vanité. L'orgueilleux montre du dégoût pour la flatterie maladroite; l'homme vain se délecte, quelle que soit la maladresse de celui qui l'encense.

Gall traite moins de ce sentiment primitif lui-même que de ses abus, sous les noms de vanité, ambition et amour de la gloire. C'est à Spurzheim qu'on doit d'avoir bien démontré le principe de la plupart des facultés et en particulier de celle dont nous nous occupons.

Cette faculté produit l'amour de l'approbation, de l'admiration, de la louange, de la gloire; en conséquence, il nous donne le désir de plaire aux personnes d'un mérite reconnu et nous rend sensibles à l'opinion publique. Le but de ce désir est l'approbation en général, indépendamment des moyens de l'obtenir. La route que l'homme fait pour arriver à la considération dépend d'autres facultés avec lesquelles celle-ci se combine. Si les sentiments moraux et l'intelligence sont puissants, il excitera une émulation morale et donnera le désir de n'ob-

tenir que des distinctions honorables. Il anime le poëte, l'orateur, le guerrier et l'homme d'État; chez quelques personnes l'amour de l'approbation devient une passion insatiable; elles poursuivent la gloire, dût-elle leur coûter la vie, et le besoin de renommée leur ferait affronter la bouche des canons. « Themistoclem illum, » dit Cicéron, « summum Athenis virum dixisse aiunt, cum ex eo quæreretur, quod acroama, aut cujus vocem libentissime audiret, ejus a quo sua virtus optime prædicaretur. » Cicéron semble avoir lui-même possédé ce sentiment à un très-haut degré. « Trahimur omnes laudis studio, » dit-il, « et optimus quisque maxime gloria ducitur. Ipsi illi philosophi, etiam in illis libellis quos de contemnenda gloria scribunt, nomen suum inscribunt; in eo ipso, in quo prædicationem nobilitatemque despiciunt, prædicari de se ac nominari volunt (1). » Montaigne exprime la même pensée. « De toutes les folies de ce monde, » dit-il, « la plus générale est l'amour de la gloire et de la célébrité; elle nous porte à sacrifier la paix, la fortune, la vie et la santé, les seuls vrais biens, pour poursuivre un vain fantôme, un mot vide de sens. » L'organe de l'amour-propre est très-fort chez les sauvages de l'Amérique; ils se couvrent de décorations et de médailles, se tatouent le corps, et se percent le nez et les oreilles pour y passer des anneaux ou des plumes d'aigles; cette faculté est très-énergique chez les Cingalèses (2). Si les instincts inférieurs prédominent, l'individu se contente de l'honneur d'être le plus hardi chasseur, le plus adroit pêcheur, ou le plus intrépide buveur parmi ses compagnons.

Les différents degrés d'énergie de cette faculté sont très-variables dans l'espèce humaine; ainsi, l'on voit des hommes qui

(1) *Oratio pro Archia.*

(2) Voyez *Journal Phrénologique;* vous trouverez de nombreux exemples de l'amour de l'approbation, vol. II, p. 64; vol. VIII, 590, 592, 428; IX, 66, 414.

surveillent avec la plus vive sollicitude chaque parole, chaque regard capable de leur faire connaître s'ils obtiennent l'approbation ou la désapprobation de ceux qui les entourent. Si on les loue, leur regard s'anime, leur figure s'épanouit; leurs gestes, leurs paroles expriment le plaisir que leur donnent les louanges qu'ils ont reçues, et le désir d'en obtenir de nouvelles est insatiable. L'homme chez qui cette faculté est faible, montre un calme froid que ne peuvent déranger ni notre censure ni nos applaudissements.

Cette faculté, quand elle existe à un degré raisonnable, contribue beaucoup à l'amabilité du caractère; elle donne le désir de paraître agréable aux autres; elle est une sorte de surveillant qui nous avertit de ne pas heurter trop ouvertement les opinions des autres; elle nous avertit de réprimer ce que l'égoïsme a de trop blessant, et de ne rien faire, enfin, qui puisse blesser ou offenser les autres. C'est sur elle que frappe l'esprit de saillie, quand, par l'arme du ridicule, il nous guérit de nos folies. Une personne chez laquelle ce sentiment est fort énergique craint plus le ridicule que la mort.

Le sentiment que l'on éprouve le plus souvent quand cet organe est fort et favorablement combiné avec d'autres organes, est une vive préoccupation de ce que le monde peut dire ou penser de nous. Un jeune homme sous son influence vous dira qu'il ne peut faire telle chose parce que chacun le regarde, qu'il ne peut faire telle autre parce que le monde en serait étonné. Chez les gens âgés, il excite une crainte inquiète de l'opinion publique ou du cercle de leurs connaissances, qui constituent le public à leurs yeux. Si l'estime de soi est également puissante, l'homme s'imagine que les regards du public sont sans cesse fixés sur lui, et que le monde s'occupe des moindres choses qui les concernent, surveille leur conduite et attache une grande importance à leur assigner exactement le rang qu'ils ont droit d'occuper. Cette inquiétude sur l'opinion

publique est pour l'homme une source de chagrin et lui ravit toute son indépendance. Sa morale, sa religion, son goût, sa philosophie ne sont rien que ce que veut l'opinion du jour; il est incapable de discerner le bon et le vrai, quand ils sont méconnus par ceux dont le jugement règle ses opinions. Un esprit peu philosophique est exposé à toutes les aberrations de cette faculté; car, dans l'absence de tous principes arrêtés de goût et de conduite, l'homme est soumis à l'opinion variable de la mode, quelque absurde qu'elle puisse être, quand elle est soutenue par certains individus qui ont la prétention de la régler.

La différence caractéristique qui existe entre l'obligeance qui dérive de cette faculté, et celle qui prend sa source dans un pur sentiment de bienveillance, c'est que l'amour de l'approbation porte à obliger ceux qui ont le moins besoin de nos services; tandis que la bienveillance agit d'une manière tout à fait opposée. En général, l'homme tient peu à l'approbation de ceux qui lui sont inférieurs, de sa famille et de tous ceux dont il se sent entièrement indépendant; celui dont la conduite est inspirée par l'amour de l'approbation, fera peu de chose pour eux; mais il n'en est pas de même s'il s'agit de conquérir l'amitié de ceux qui, par leur position élevée ou par leurs richesses, peuvent flatter son amour-propre et faire sa réputation; alors aucune peine, aucun sacrifice ne lui coûtera pour les obliger. Il en résulte que les individus chez lesquels cette faculté est énergique, et qui n'ont que peu de conscience et de bienveillance, sont en général d'un commerce fort agréable pour ceux qui ne dépendent pas d'eux. Ils sourient à ceux qui ne craignent pas de leur voir froncer les sourcils, tandis qu'ils négligent ou tourmentent leurs inférieurs ou leurs égaux.

Aucune faculté ne dégénère plus facilement en excès que l'amour de l'approbation; aussi a-t-elle servi de thème aux poëtes satiriques de tous les siècles. Les *Caractères* de Théo-

phraste contiennent quelques esquisses fort bien tracées des ridicules qu'il engendre. L'*Amour de la renommée*, de Young, contient aussi, dans plusieurs passages, le tableau des absurdités dans lesquelles il peut entraîner l'espèce humaine; les vers suivants, qui font partie de sa première satire, peignent admirablement cette faculté sous ses diverses formes.

" The love of praise, howe'er conceal'd by art,
Reigns, more or less, and glows in every heart :
The proud, to gain it, toils on toils endure;
The modest shun it, but to make it sure.
O'er globes and sceptres, now on thrones it swells,
Now trims the midnight lamp in college cells;
This Tory, Whig; it plots, prays, preaches, pleads,
Harangues in senates, squeaks in masquerades :...
It aids the dancer's heel, the writer's head,
And heaps the plain with mountains of the dead;
Nor ends with life, but nods in sable plumes,
Adorns our hearse, and flatters on our tombs " (1).

Cette faculté est continuellement excitée dans l'éducation, étant considérée comme le principal stimulant d'une instruction solide. Dans les écoles organisées selon les vues de M. Wilderspin, ce moyen d'émulation est pourtant abandonné, sans que les élèves se montrent moins avides d'instruction. Ce n'est que quand la science est mal adaptée à la capacité des enfants,

(1) « L'amour de la louange, quelque bien qu'on le cache, règne dans tous les cœurs. Pour lui, l'orgueilleux endure les travaux les plus rudes, l'homme modeste ne se cache que pour mieux arriver au but; il règne sur le trône et sur le sceptre. C'est pour lui qu'on est *whig* ou *tory*, que l'on conspire, que l'on prie, que l'on prêche, que l'on plaide, que l'on harangue au sénat; il se cache jusque sous les oripeaux de la bruyante mascarade... C'est lui qui anime les jambes des danseurs; qui, échauffant la tête de l'écrivain, le fait parler de monceaux de morts, jonchant la plaine... et même lorsque la vie est éteinte, c'est encore lui qui orne de plumes noires l'attelage du convoi de la mort, et qui répand la flatterie sur la pierre tumulaire.

ou que les méthodes d'enseignement sont défectueuses, que l'amour de l'approbation a besoin d'être mis en jeu (1).

Lorsque cette faculté est énergique, ainsi que la secrétivité, chez un individu dont la conscienciosité est faible, on le voit prodigue de ces compliments, de ces assurances banales, dont l'abus n'est que trop fréquent dans le monde, que le plus grand nombre accepte quand elles lui sont adressées et trouve ridicules quand elles s'adressent aux autres : c'est sous leur influence que se sont établies ces petites déceptions reçues dans la bonne compagnie, telle que de faire dire « qu'on n'est pas au logis » quand on ne veut pas recevoir, tandis que la conscienciosité s'accommoderait mieux de la simple vérité. Personne n'est certainement la dupe de ces tromperies, et la valeur réelle de ces cérémonies de convention est bien connue de chacun; le philosophe n'y voit que d'innocents subterfuges pour satisfaire la vanité humaine.

Quand le développement de cet organe est extrême, et que ceux qui pourraient régler son action sont faibles, il est la source de nombreux chagrins. C'est lui qui rend la petite fille si malheureuse, lorsqu'elle s'aperçoit que ses vêtements n'ont pas l'élégance et la fraîcheur de ceux de ses compagnes. Il rend le poëte, le peintre, l'écrivain, l'orateur, jaloux et malheureux au récit des succès qu'obtiennent leurs rivaux. Telle dame de haut rang perd le sommeil, en voyant qu'une autre a des parures et des équipages plus brillants que les siens. Le vaniteux parle sans cesse de lui-même, de ses affaires, de ses liaisons, et croit ainsi donner à ceux qui l'écoutent une haute idée de sa fortune, de sa naissance, en un mot, de sa *valeur*. « Goldsmith, » dit le Dr Johnson, « craint tant de rester inaperçu, qu'il parle uniquement pour rappeler qu'il fait

(1) Voyez *Journ. Phrén.*, V. 613; X, 9; et *Nécessité d'une éducation populaire*, par Simpson.

partie de la compagnie.» Quand cet organe n'est pas modifié par consciencioslté et la bienveillance, il porte à prodiguer faussement des témoignages de respect et d'amitié et rend prodigue de promesses de services qu'on n'a pas l'intention de réaliser; de même que l'estime de soi, il donne une forte tendance à employer, en parlant, la première personne, mais avec le ton d'une courtoisie respectueuse, tandis que le *je* de l'estime de soi fait partie d'un langage présomptueux et plein de prétention.

Quand, d'un autre côté, cet organe est trop faible, l'homme tient trop peu de compte de l'opinion que les autres peuvent avoir de lui; et, pourvu qu'ils ne soient pas en position de lui nuire, il se rit de la censure des hommes et méprise leurs applaudissements. S'il arrive qu'une personne ainsi organisée possède les autres propensités qui conduisent à l'égoïsme, elle devient ce qu'on appelle « insociable »; tous ses sentiments se rapportent à elle-même, et aucune considération ne la portera à faire aux autres le moindre sacrifice de son bien-être personnel. Si ses passions ne sont pas trop énergiques, et si elle est douée de quelque intelligence, il n'est pas de difficulté qu'elle ne puisse surmonter pour arriver à son but : étrangère à toute politesse, indifférente à la censure, insensible aux affronts, incapable de cette retenue que la délicatesse impose aux autres, elle fait servir à l'accomplissement de ses projets la bienveillance, le désir d'obliger, ou même l'intérêt personnel de tous ceux avec qui elle est en rapport, et réussit ainsi à vaincre des difficultés qu'un homme plus délicat trouverait insurmontables.

Les philosophes et tous ceux qui ont l'habitude d'observer la nature humaine savent, depuis longtemps, distinguer l'orgueil de la vanité (1). Néanmoins, il n'est pas d'erreur plus fréquente parmi le vulgaire que de confondre ces deux senti-

(1) L'orgueilleux s'estime lui-même; l'homme vain désire l'estime des

ments; les personnes vaniteuses de leur figure, de leurs habits, de leurs équipages, sont bien à tort réputées *fières!* Un grand développement de l'amour de l'approbation et de l'idéalité, uni à une forte dose d'individualité qui éveille l'attention sur les détails et l'*ordre*, donnent le goût d'une propreté recherchée, de l'élégance et de la richesse des habits; mais cette combinaison d'organes, au lieu de produire l'orgueil ou la fierté, inspire des dispositions tout à fait opposées. Vous rencontrerez rarement un homme à la mode (*dandy*) qui ne soit au fond poli, obligeant et d'un bon naturel, mais faible de caractère; ce n'est que quand l'estime de soi est énergique (et son existence est loin d'être indispensable au caractère d'homme à la mode) que vous le trouverez fier et orgueilleux.

Cette faculté est désignée, par le Dr Reid et M. Stewart, sous le nom de *désir de l'estime*, et par le Dr Thomas Brown, sous celui de *désir de la gloire;* les observations de ces philosophes, relativement à ses fonctions, sont en général justes; mais ici, comme pour l'estime de soi, ils ne s'occupent guère que de ses actes exceptionnels, et ne nous apprennent rien de ce qui concerne leurs fonctions dans la vie commune.

Quand cette faculté est puissante, elle donne une tendance à porter la tête en arrière et un peu de côté; elle donne à la voix des inflexions douces et flatteuses; elle met le sourire sur les lèvres, et leur donne une expression de beauté idéale que l'on peut comparer à celle d'Apollon saluant.

Comme nous l'avons déjà dit, les Français sont remarquables par la proéminence de cet organe, tandis que les Anglais le sont par celle de l'estime de soi; l'influence de l'amour de l'approbation se décèle dans les mœurs, les institutions et la presse quotidienne de la France à un degré remarquable. Les

autres. Dean Swift, disait avec raison : « Cet homme est trop fier pour être vain. » *Blair's Lectures*, lect. 10.

compliments et la louange sont le cachet de la conversation française, et un écrivain a fort judicieusement observé « qu'en France, la gloire est l'assaisonnement indispensable de toutes les fêtes de leur vie, et que la trompette de la Renommée est la musique la plus douce à leurs oreilles. » De même, dans la vie privée, un individu dont l'amour de l'approbation a beaucoup d'activité, est très-porté à prodiguer les compliments aux autres, par suite d'un sentiment instinctif du plaisir que donne la louange, et parce qu'il croit que c'est le moyen le plus sûr de se rendre agréable.

Cette faculté est, en général, plus active chez la femme que chez l'homme; et il est d'observation qu'elle est bien plus fréquemment le siége de la monomanie chez elle que chez l'homme. Spurzheim rapporte qu'il n'a eu l'occasion d'observer qu'un seul homme fou par vanité. Nous avons déjà décrit ses effets dans la manie, en faisant l'histoire de la découverte de cet organe (1).

L'amour de l'approbation existe chez certains animaux. Le chien est très-avide de louanges, et le cheval déploie ce sentiment, non-seulement en se montrant sensible aux marques d'affection, mais par l'esprit d'émulation qui distingue sa race. Gall rapporte que, dans le midi de la France, les paysans attachent un bouquet aux mules qui ont fait preuve de courage, et que l'animal, comprenant que c'est une marque d'approbation, se montre triste quand il en est privé. Il parle aussi d'une guenon qui lui appartenait, et qui, lorsqu'on lui donnait un mouchoir, s'en entourait le corps comme d'une robe, et prenait un plaisir extrême en le voyant traîner derrière en forme de queue. Cet organe est très-développé chez tous ces animaux.

Il était très-proéminent chez le Dr Hette, chez Mr M.,

(1) Voyez André Combe : *Observations sur les maladies mentales* p. 174.

Robert Bruce, Clara Fisher, et très-faible chez Haggart et Dempsey.

L'existence de cet organe est établie.

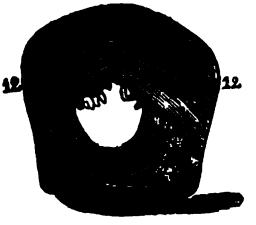
---

12. Circonspection.

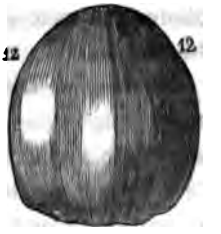
Cet organe est situé vers la partie moyenne des os pariétaux, à l'endroit où l'ossification de ces os commence ordinairement.

Ces deux figures donnent une idée de l'aspect du crâne, quand cet organe est très-fort ou très-peu développé.

JEUNE CINGALÈSE.



JEUNE FILLE CINGALÈSE.



Gall rapporte qu'il connaissait à Vienne un prélat, homme de grand sens et d'une haute intelligence, que le monde avait pris en aversion, parce que, dans la crainte de se compromettre, il rendait ses discours interminables en les entortillant de réflexions, et qu'il parlait d'ailleurs avec une insupportable lenteur. Quand on commençait une conversation avec lui, il était presque toujours impossible d'arriver à une conclusion. Il ne manquait jamais de s'arrêter au milieu d'une sentence, et répétait chaque phrase deux ou trois fois avant d'aller plus loin; il mit cent fois la patience de Gall à bout. Il ne lui arrivait jamais de donner un libre cours à ses idées; mais il revenait sans cesse à ce qu'il avait dit, ayant l'air de se consulter pour voir s'il ne devait pas y faire quelque amendement. Sa manière

d'agir était conforme à sa manière de parler; il entourait ses moindres actes de précautions infinies, et ne formait de nouvelles relations qu'après avoir pris les informations les plus minutieuses.

Cette observation ne pouvait néanmoins suffire à elle seule pour arrêter l'attention de Gall; mais ce prélat avait des rapports, pour les affaires publiques, avec un conseiller de régence qui, par son éternelle irrésolution, avait mérité le sobriquet de *Cacadubio*. Pendant les examens des écoles publiques, ces deux individus se trouvèrent un jour placés côte à côte et Gall derrière eux; ce qui lui permit d'examiner leurs têtes à loisir. Son attention fut spécialement attirée sur la largeur de leur crâne vers la partie latérale, supérieure et un peu postérieure, siége de l'organe en question. Les qualités intellectuelles de ces deux individus étaient d'ailleurs, sous tous les autres rapports, complétement différentes; mais la circonspection, ainsi que cette proéminence du crâne, étaient remarquables chez l'un comme chez l'autre. Cette coïncidence fit penser à Gall que l'irrésolution, l'indécision et la circonspection pouvaient être liées au développement de certaines parties du cerveau. Des réflexions subséquentes et de nouvelles observations convertirent plus tard cette présomption en certitude.

Un principe de phrénologie est que l'absence d'une qualité n'en confère jamais une autre. Chaque sentiment a quelque chose de positif en lui-même, et ne forme jamais la négation d'une émotion différente. La crainte constitue un sentiment positif qui n'est pas un pur manque de courage; et je crois que la faculté que nous examinons produit ce sentiment. Sa tendance est de faire naître l'appréhension du danger; c'est par elle qu'on hésite avant d'agir et que l'on calcule les chances d'éviter le danger. Spurzheim a nommé cette faculté *circonspection*, et nous avons conservé cette dénomination qui nous semble exprimer suffisamment son caractère, quoique ce sen-

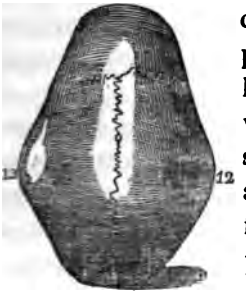
timent primitif paraisse être simplement de la crainte quand on le soumet à une analyse rigoureuse. « Il était nécessaire, » dit Gall, « que l'homme et les animaux possédassent une faculté qui leur fît prévoir certains événements, leur donnât le pressentiment de certaines circonstances, et les moyens de parer à certains dangers. Privés de cette disposition, leur attention n'eût été occupée que du présent, et ils eussent été hors d'état de prendre des précautions contre les chances de l'avenir. » En conséquence, il décrit la faculté qui confère cette prévision, comme une acte intellectuel et l'appelle « *circonspection*, *prévoyance;* » Spurzheim ne lui attribue pas la prévoyance ; selon lui, « c'est un acte instinctif, aveugle, mais qui peut éveiller les qualités réflectives. » Cette observation nous paraît juste.

Un développement complet de cet organe est la base essentielle d'un caractère prudent ; il donne la prudence, la circonspection. « Les personnes ainsi organisées, » dit Gall, « sont habituellement sur leurs gardes ; elles savent qu'il est plus difficile de conserver que d'acquérir, et, en conséquence, elles ne se relâchent jamais sur aucun point; elles envisagent sans cesse tous les dangers possibles, et cherchent à pénétrer l'avenir; elles demandent des conseils à tout le monde, et finissent toujours par tomber dans l'indécision; elles sont convaincues de la vérité de ce *dicton*, que sur vingt malheurs qui nous arrivent, il y en a dix-neuf de notre faute. Elles ne brisent jamais rien, et passent leur vie à préparer une moisson qu'elles savent devoir rarement recueillir. Leurs nerfs sont agacés si elles voient un vase placé trop près des bords de la table; jamais vous ne les verrez s'exposer aux chances du jeu, « enfin, » dit-il, « elles sont un sujet continuel de dérision pour ceux qui ne partagent ni ne comprennent leurs craintes, et qui considèrent leurs précautions comme extravagantes, minutieuses et absurdes (1). »

(1) Gall, *sur les Fonctions du cerveau*, IV, p. 320.

Quand cet organe est trop prédominant, il remplit l'esprit de doute, d'irrésolution, d'incertitude, et s'oppose à toute action décisive. Si son activité est exagérée et maîtrise notre volonté, elle produit ce qu'on appelle « une panique », état dans lequel l'esprit est maîtrisé par une vive et irrésistible émotion de frayeur non fondée.

Cet organe est large chez presque tous les enfants, ce qui autorise à croire qu'il se développe beaucoup plus tôt que la plupart des autres. C'est une sage prévoyance de la nature; car à aucune époque les précautions ne sont aussi nécessaires au salut de l'individu que pendant l'enfance et l'adolescence.



La planche ci-jointe représente le crâne d'un jeune Cingalèse, déjà figuré à la page 334. Les enfants qui possèdent un bon développement de cet organe peuvent être abandonnés à eux-mêmes, ils s'exposent rarement au danger. Quand, au contraire, cet organe est faible, l'enfant se montre imprévoyant; les soins les plus attentifs des gardes ne peuvent remplacer l'instinct de conservation qui résulte d'un bon développement de cet organe. Un enfant de six ans, chez lequel il était très-petit, ôta ses habits pour sauter dans une ancienne carrière pleine d'eau afin d'en retirer son bonnet, que le vent y avait jeté, sans souci du danger de se noyer. Chez quelques enfants en bas âge, cet organe est si proéminent qu'il inquiète les parents, qui attribuent à une maladie l'énorme développement qu'il donne au crâne. Il est bien vrai que l'hydrocéphale donne un aspect semblable à la tête; mais jamais un observateur attentif ne pourra prendre un développement normal pour une distension maladive.

Dans l'âge mûr, si cet organe est très-faible, l'homme se montre imprudent et téméraire, jamais il ne paraît préoccupé

des résultats de sa conduite, et ses actions ont toujours le cachet de l'étourderie et de la précipitation; les personnes ainsi organisées sont ordinairement gaies, insouciantes et disposées à jouir du présent; leurs résolutions sont précipitées, leurs entreprises hasardées, sans délibérations ni avis préalables. Leur vie domestique est souvent semée d'infortunes, suite de leur manque de prévoyance. Par l'effet de leur caractère étourdi elles se précipitent en aveugles dans toutes sortes d'écueils; elles sont sujettes à briser, par défaut de précaution, les objets fragiles qu'on leur confie; et font de fréquentes pertes d'argent par suite du peu de soin qu'elles prennent de leurs affaires. On les verra, à la promenade, conduire leurs chevaux aux bords des précipices et s'exposer à mille accidents; elles incendient leurs demeures et sont, tôt ou tard, victimes de leur manque absolu de précautions.

Cette faculté exerce une influence répressive, et son action doit nécessairement être étudiée en combinaison avec celle de différents autres organes. Un individu, dont l'acquisivité et l'estime de soi étaient très-fortes, facultés qui mènent à l'égoïsme, me fut désigné comme très-soigneux de ses intérêts, quoique l'organe de la circonspection fût chez lui très-faible; il fut établi, néanmoins, que sa prudence consistait principalement à résister aux sollicitations qu'on pouvait lui faire de concourir à une action généreuse, ou de se porter caution pour un ami. Mais quand il entrevoyait l'espoir de quelque gain, quelles que fussent les chances à courir, il était prêt à tout oser, bien qu'il eût été fréquemment la dupe de son étourderie. Ses dispositions naturelles le portaient peu à la générosité, et, sous ce rapport, il ne s'exposait jamais à aucune chance de perte; mais si la circonspection eût été plus énergique, il eût plus souvent évité des spéculations dangereuses et il eût préféré des profits modérés, mais sûrs, à des chances de gains énormes, mais incertains.

Un développement extrême de cet organe fait naître des craintes et des appréhensions qui font le malheur de l'homme et qui le rendent ridicule aux yeux des autres. Le caractère de l'*homme craintif*, tracé par Théophraste, peut être cité comme modèle d'une observation parfaite. Plusieurs personnes croient que cette sensation de l'esprit résulte d'un travail intellectuel, et que si les personnes voulaient prendre la peine de raisonner les motifs de leurs appréhensions, elles se convaincraient que, la plupart du temps, elles ne reposent pas sur des motifs suffisants, et guériraient de leurs vaines terreurs. Ces idées dénotent une profonde ignorance de l'esprit humain. Il serait aussi facile d'enlever la douleur que l'on ressent dans un membre, par le seul effort de la volonté, que de se débarrasser d'une frayeur importune, quand on est sous l'influence fâcheuse d'une trop vive action de cet organe.

Un développement trop grand de la circonspection, joint à une forte destructivité, prédispose au suicide. Le suicide n'est sans doute pas un acte spécifique de la circonspection; mais quand ce sentiment est surexcité par une cause maladive agissant sur l'organe, il en naît une mélancolie profonde, un état de malaise et d'anxiété morale qui amènent indirectement ce résultat. C'est ainsi que les meilleurs des hommes, même ceux que l'infortune n'a jamais éprouvés, peuvent être conduits au suicide. Personne ne peut supposer que cet acte soit le résultat d'une simple erreur du jugement; il provient de sensations internes, de l'impulsion involontaire d'une nature malade, de laquelle résultent un état de misère et des tourments que ne peuvent concevoir ceux qui ne les ont jamais sentis. L'ignorance générale de l'homme, relativement à l'état de l'entendement qui prédispose au suicide, provient de ce que les organes du cerveau ne sont pas suffisamment compris, et de ce que l'on ignore qu'un état maladif de l'un d'eux peut altérer complétement la faculté qui en émane, et produire des actes

indépendants de la volonté. Le Dr A. Combe a examiné un nombre considérable de suicidés déposés à la morgue, à Paris, et a constaté que chez tous l'espérance était en général faible, la circonspection et la destructivité très-fortes; j'ai fait moi-même un grand nombre d'observations de cette espèce.

On trouve des cas de maladie de cet organe non-seulement dans les hospices d'aliénés, mais encore dans la vie privée. Gall rapporte qu'à Vienne il donnait des soins à deux pères de famille, vivant dans l'aisance, et qui néanmoins étaient nuit et jour tourmentés par des appréhensions sur le sort de leurs femmes et de leurs enfants, qu'ils croyaient exposés à mourir de faim; les assurances les plus positives de la part de leurs amis ne purent jamais leur faire comprendre que leurs craintes étaient chimériques. Après leur guérison, ils ne souffraient plus qu'on leur parlât de leur maladie, dans la crainte d'y retomber. Leur caractère avait toujours été mélancolique.

Pinel, en traitant de la mélancolie, rapporte plusieurs cas de maladies de l'organe de la circonspection. « Un militaire distingué, » dit-il, « après avoir servi son pays pendant cinquante ans, fut attaqué de cette maladie; il fut d'abord sujet à de vives émotions pour les causes *les plus légères;* si, par exemple, il entendait parler de quelque maladie, il croyait aussitôt en être attaqué; s'il était question de folie, il croyait sa raison égarée et se retirait chez lui plein d'inquiétudes et tourmenté d'idées mélancoliques: tout était pour lui sujet d'alarmes; entrait-il dans une maison, il craignait que le parquet ne s'affaissât sous ses pieds; il ne passait pas un jour sans frayeur; cependant il se montrait brave lorsque l'honneur l'exigeait. »

Les maladies de cet organe affectent des formes variées; il est toujours inutile de chercher à agir sur le moral du malade par le raisonnement; car la maladie consiste dans un dérangement physique d'un organe corporel, et tout ce qu'on pourrait retirer d'une démonstration bien évidente de l'absurdité des

craintes, ce serait peut-être un changement d'objet de terreur, mais aucun allégement dans l'appréhension douloureuse même (1).

Gall assure que cet organe est très-développé chez les animaux qui ne sortent que la nuit : tels que le chat-huant, la chauve-souris; de même que chez ceux qui ont coutume d'établir des sentinelles pendant qu'ils paissent : tels que l'oie, le chamois, la grue, l'étourneau et la buse. Il est, en général, plus fort dans la femelle que dans le mâle. Gall rapporte plusieurs faits curieux destinés à prouver que son action est plus énergique chez la femelle. Ainsi, sur vingt écureuils tués par lui à la chasse, il ne se trouvait pas une seule femelle, quoique la saison pendant laquelle elles nourrissaient leurs petits fût passée. Sur quarante-quatre chats qu'il prit dans l'espace de trois ans dans son jardin, il se trouvait seulement cinq femelles. On tua, pendant la durée d'un hiver, cinq cents ours dans deux provinces de Virginie, au nombre desquels il se trouva seulement deux femelles. Un rapport officiel sur les loups détruits en France depuis le 1er janvier 1816 jusqu'au 1er janvier 1817, publié par ordre du comte de Girardin, capitaine des chasses royales, porte le nombre des loups à 1894, sur 522 louves. C'est toujours une femelle qui marche à la tête d'un troupeau de chèvres, et on sait avec quelle circonspection elle veille à la sûreté de tous. Les troupeaux de bœufs, les chevaux et les autres animaux qui sont assez courageux pour se défendre, sont conduits par un mâle, parce que la combativité est généralement plus forte chez ces derniers. Le fait de la plus grande circonspection des femelles, résulte encore de divers articles du *Journal des régions arctiques*, publié par le capitaine

(1) Voyez A. Combe, *Observations sur l'aliénation mentale*, p. 151, 267; et son *Essai sur l'hypocondrie* inséré dans le *Journal Phrénologique*, III, 51. Voyez aussi *Transactions de la société de Phrénologie*, Édimbourg, p. 313.

Franklin. « Un fait extraordinaire, » dit-il, « c'est que de tous les Indiens que j'ai interrogés sur leur chasse, je n'en ai trouvé qu'un seul qui m'ait dit avoir tué une ourse pleine. »

On pourrait objecter que le nombre des mâles est plus grand que celui des femelles; mais cet excédant des mâles n'atteint pas à la vingtième partie de la différence qu'on remarque dans le nombre de ceux que les chasseurs tuent.

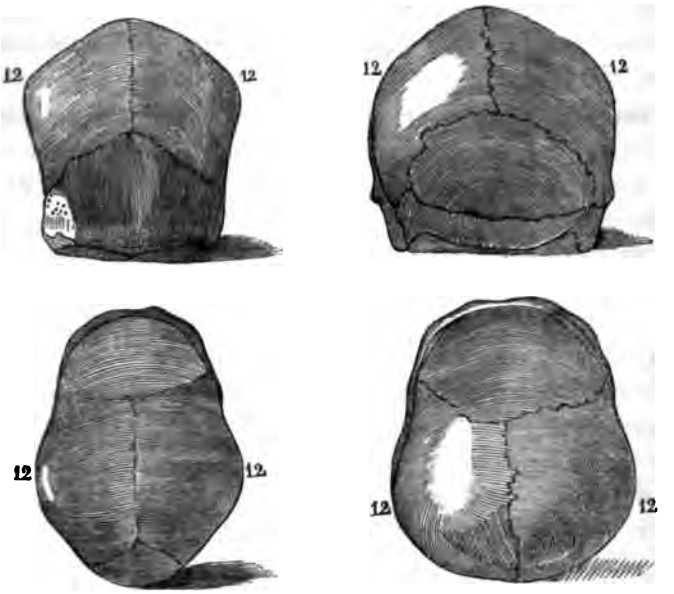
En général, les métaphysiciens ne traitent pas de la « crainte » ou de la tendance instinctive à prendre des précautions, comme étant un principe spécial de l'esprit; néanmoins, son existence et son utilité sont reconnues par lord Kames. « Il n'est pas, » dit-il, « au pouvoir de l'imagination de concevoir une chose plus propre à atteindre son but, que le sentiment instinctif de la crainte; car son action s'éveille instantanément à la moindre apparence de danger. Cette *passion* résulte si peu de la raison, qu'elle agit fréquemment contradictoirement à elle : Un homme pourra difficilement s'empêcher de baisser la tête pour éviter un coup qu'on feint de lui porter, quoiqu'il sache que ce n'est qu'un jeu. Il ne pourra pas non plus s'empêcher de fermer les yeux à l'approche d'un coup dirigé vers ces organes, quand même sa raison lui dit qu'il n'y a pas le moindre danger (1). » Le Dr Thomas Brown range la mélancolie parmi les émotions primitives; elle est un effet de cette faculté dans un état d'activité modérée mais constante.

Cet organe est plus fort chez les Anglais, les Écossais et les Allemands, que chez les Français de la race celtique; il est également plus proéminent sur la tête des Anglais que sur celle des Turcs. M. Forster, employé civil dans les établissements anglais à Madras, revint par terre du Bengale en Angleterre, en 1782, déguisé en Turc. Dans les aventures sans nombre qui lui arrivèrent, il sut toujours maintenir son déguisement, ex-

(1) *Elements of Criticism*, 8e édit., 1805, vol. I, p. 68.

cepté dans une seule circonstance où il fut reconnu comme étranger *parce qu'il n'avait pas une tête turque.* « Un marchand géorgien, » dit M. Forster, « qui occupait une chambre voisine de la mienne (il était à Cachemire) et qui était un fort agréable voisin, ne me paraissait pas ajouter beaucoup de foi à mon histoire; et, un jour, m'ayant demandé la permission d'examiner ma tête, il me dit que j'étais chrétien. Quelques jours après, il m'expliqua et me prouva, par comparaison, que les têtes des chrétiens étaient *plus larges en arrière* et plus *aplaties au sommet;* que celles des mahométans étaient plus étroites, et affectaient une forme conique semblable à celle de la tête des singes. » Cette description indique la largeur plus considérable de la circonspection chez les chrétiens.

CANADIEN. PAPOU.



Cet organe était large chez Bruce, Wette, Burns, chez le

Suisse Scotch; il l'est également chez les Indous, les Cingalèses, les Péruviens et les Papous (1); il est modéré sur les crânes de Bellingham, de Marie Macinnes, et, en général, sur les crânes des nègres. Les figures ci-dessus représentent deux crânes indiquant un grand développement de cet organe. Celles de gauche représentent le crâne d'un Canadien; celles de droite figurent le crâne d'un Papou ou habitant de la Nouvelle-Guinée.

La différence dans la largeur des têtes dont le développement est d'ailleurs égal, mais sur lesquelles l'organe de la circonspection est petit ou proéminent, excède quelquefois un pouce et demi; et, comme cet organe est facile à apercevoir, il attire l'attention des commençants.

Cet organe est établi.

II. *Sentiments élevés.*

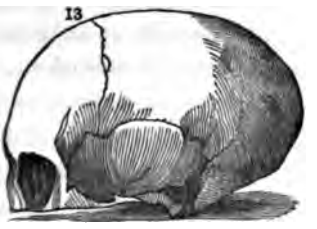
Jusqu'ici nous n'avons considéré l'homme que sous le point de vue animal; mais, outre les organes des facultés communes à lui et aux animaux, dont nous venons de faire l'historique, il est doué de sentiments divers qui distinguent le genre humain, qui lui sont particuliers et dont les animaux sont privés. Les circonvolutions qui forment les organes de la vénération, de l'espérance et de la consciencioslté dans le cerveau de l'homme, s'étendent transversalement, et jusqu'ici nos observations ne nous ont rien fait observer d'analogue chez les animaux. Néanmoins, les organes de la bienveillance et de l'imitation, classés parmi les sentiments élevés, s'étendent longitudinalement, et des circonvolutions qui leur correspondent se remarquent dans le cerveau des animaux.

(1) *Transactions de la société Phrénologique*, p. 440; *Phren. Journ.*, VII, 638; VIII, 298, 528.

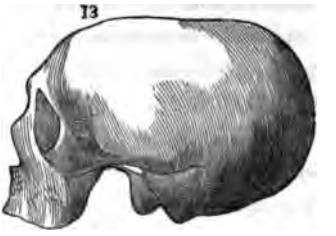
13. — Bienveillance.

Cet organe est situé à la partie supérieure de l'os frontal, immédiatement en avant de la fontanelle antérieure. Quand il est fort, le frontal forme une saillie remarquable au-dessus de l'organe de la comparaison. Quand il est petit, le front est bas et déprimé en arrière. Les deux crânes que représentent les gravures ci-dessous forment contraste sous ce rapport. Le crâne de Burns est fort élevé au-dessus des yeux, tandis que celui de Griffiths (le meurtrier) offre un front bas et étroit : on peut également comparer la différence de cet organe sur les crânes de Gottfried et d'Eustache, figurés page 130.

ROBERT BURNS.



GRIFFITHS.



Un ami de Gall lui dit un jour que, puisqu'il pouvait reconnaître les qualités mentales en voyant la tête, il le priait d'examiner celle de son domestique, nommé Joseph. « Il est impossible, » dit-il, « d'avoir plus de bonté que n'en a cet homme; depuis plus de dix ans qu'il est à mon service, je l'ai vu pratiquer sans cesse des actes de bonté, rien n'égale la douceur de son caractère, et cela est d'autant plus étonnant, qu'il n'a pas reçu d'éducation et qu'il a passé sa jeunesse dans la société

de personnes de la dernière classe. » Gall ajoute qu'à cette époque il était loin de croire que ce qu'on appelle bonté de cœur pût dépendre d'un organe cérébral, et qu'en conséquence, il n'avait jamais dirigé ses recherches sur ce point; cependant les sollicitations de son ami éveillèrent sa curiosité.

Il se souvint de la conduite habituelle d'un jeune homme qu'il avait connu dès sa plus tendre enfance, et qui se distinguait de ses nombreux frères et sœurs par son extrême bonté. Quoiqu'il aimât avec passion les jeux de son âge et qu'il trouvât beaucoup de plaisir à courir dans les bois à la recherche des nids d'oiseaux, chaque fois qu'un de ses frères ou une de ses sœurs était malade, un désir encore plus puissant de lui prodiguer ses soins et ses consolations le retenait à la maison. Donnait-on des fruits aux enfants, il se présentait toujours le dernier et se réjouissait de voir les autres mieux partagés que lui; rien ne lui faisait plus de plaisir que le bonheur des autres. Il prenait soin des brebis, des chiens, des lapins, des pigeons, et si un de ses oiseaux mourait, il en pleurait, et s'exposait ainsi aux moqueries de ses camarades. « A présent encore, » dit Gall, « la bonté et la bienveillance forment les principaux traits du caractère de cet individu. Ces dispositions ne résultent pourtant pas de l'éducation qu'il a reçue; au contraire, il a toujours vécu avec des personnes dont la conduite était de nature à produire des résultats opposés. » Gall, à force de réfléchir sur ces faits, pensa que ce qu'on appelle *bonté d'âme*, n'est pas une qualité acquise, mais une qualité innée de l'esprit.

Gall rapporte encore qu'étant un jour au milieu d'une famille nombreuse, il lui arriva de parler de la bonté de cœur vraiment remarquable du domestique Joseph. « Eh bien! » dit l'aînée des filles, « notre frère Charles est exactement comme lui; examinez, je vous prie, sa tête, car je ne saurais vous exprimer combien il est bon. »

« J'avais ainsi sous les yeux, » dit Gall, « trois personnes d'une bonté remarquable ; je fis modeler leurs têtes, et les ayant placées les unes près des autres, je résolus de les examiner jusqu'à ce que j'eusse découvert un développement commun à toutes trois; j'y parvins à la fin, quoique les têtes, sous tous les autres rapports, fussent complétement différentes. Je m'occupai, en même temps, à faire d'autres observations dans les familles, dans les écoles et autres établissements où mes fonctions me permettaient d'entrer. J'étendis mes recherches jusque sur les animaux, et, en peu de temps, je recueillis un si grand nombre de faits, qu'il n'est pas de qualité fondamentale ou faculté dont l'existence soit mieux établie que celle de la bienveillance. »

Cette faculté fait désirer le bonheur d'autrui, et fait qu'on aime à le répandre autour de soi. Elle donne une bonté active, inspire la compassion pour le malheur. Il est facile de distinguer la bonté qui émane de ce sentiment, des actes de bienfaisance dictés par l'amour de l'approbation ou quelques autres motifs intéressés. La bienveillance simple et chaleureuse, les manières franches et ouvertes qui dérivent de cette faculté, ne permettent pas de la méconnaître. Chacun sent facilement la vérité de cette bonté de caractère dont les inspirations viennent de l'organisation, et dont le but unique est de procurer aux autres la plus grande somme de bonheur possible. Celle qu'inspire l'intérêt affecte une sorte d'empressement outré, à travers lequel percent la froideur et la contrainte qui trahissent la source d'où elle émane. Il ne faut qu'une attention ordinaire pour découvrir le but secret qu'elle veut atteindre, malgré tous les efforts qu'on fait pour la cacher. Saint Paul peint admirablement les traits caractéristiques de la vraie bonté dans son tableau de la charité chrétienne : « La charité, » dit-il, « souffre avec patience et bonté; la charité n'est pas envieuse; la charité ne se vante pas de ses actes; elle n'est

pas orgueilleuse, etc. » L'histoire du bon Samaritain est un touchant exemple de ce que peut le sentiment de la bonté, quand il est énergique. Le caractère de sir Roger de Coverley, d'Addison, est le type du caractère bienveillant.

Cette faculté est une grande source de bonheur pour ceux qui la possèdent; les impressions qu'elle transmet à l'esprit sont douces, vives et suaves. Par elle l'âme est doucement émue d'une généreuse bienveillance pour ses semblables; on sent une disposition à les aimer et à voir leurs qualités bien plus que leurs défauts. Une personne fortement influencée par ce sentiment se plaint rarement de l'ingratitude et du manque de cœur des autres; elle trouve dans sa bonté même la récompense de ses soins. Cet organe est très-saillant sur les bustes de Henri IV de France. Aussi, quand on lui disait que tel ou tel chef des ligueurs lui voulait du mal, il avait coutume de répondre : « Je lui ferai tant de bien que je le forcerai à m'aimer. » L'homme bienveillant, qui a la conscience du bien qu'il veut faire aux autres, ne doute guère de leur bonne volonté pour lui. L'adhésivité nous attache à nos amis, à nos concitoyens; mais la bienveillance comprend toute l'humanité dans le cercle de nos affections. Fénélon disait : « Comme Français, j'aime mon pays, mais j'aime l'espèce humaine mieux encore que la France. » La bienveillance inspirait encore Henri IV, lorsqu'il répondait à ceux qui l'excitaient à se montrer sévère envers quelques villes qui s'étaient jointes à la Ligue : « La satisfaction qu'on tire de la vengeance ne dure qu'un moment, mais celle qu'on tire de la clémence est éternelle. » Cet organe est fort et très-remarquable sur le buste de Jacob Jervis, offert par le Dr Abel à la Société phrénologique d'Édimbourg; il était dominé à tel point par ce sentiment, qu'il était obligé de se dérober aux sollicitations mal fondées, dans la conviction qu'il ne pourrait leur résister. Cet organe est très-proéminent sur la tête du nègre Eustache, qui vécut longtemps à Paris, et

chez qui ce sentiment était porté à un point extrême. Cette

13

figure représente sa tête : lors de l'insurrection des noirs à Saint-Domingue, les efforts désintéressés qu'Eustache fit pour sauver son maître furent incroyables. Ce dernier, à cause de l'affaiblissement de sa vue, ne pouvant plus se distraire par la lecture, Eustache apprit à lire pour avoir la satisfaction de lui épargner quelques heures d'ennui. A Paris, il n'était connu que par ses bonnes actions ; jamais il n'avait eu la force de refuser sa bourse à un pauvre. Il obtint le *prix de vertu* en octobre 1832 (1).

Le vulgaire croit que ce sentiment ne se manifeste que par des aumônes; mais son action se décèle encore de mille autres manières, dans la vie sociale et domestique. La bienveillance pour ceux avec qui nous vivons nous porte à nous arranger de manière à ne jamais les gêner, ni leur être désagréable, à veiller sans cesse à leur bonheur, à faire tout ce qui peut leur plaire ; l'homme bienveillant modère ou réprime les impulsions de l'égoïsme et de la destructivité : sa censure est modérée et douce; il n'exerce son autorité que pour le bien-être et le bonheur des autres; il ne craint pas de visiter l'asile de la pauvreté et même du vice malheureux; il y répand à la fois des secours et des consolations : la bienveillance est un élément essentiel de la politesse.

Le manque de bienveillance ne produit pas la cruauté, ni aucun sentiment positivement mauvais; mais il mène à n'avoir aucun égard pour le bien-être des autres. Quand cet organe

(1) Voyez *Journal de la Société phrénologique* de Paris, 1834 et avril 1835; et voyez Vimont, *Traité de Phrénologie.*

est petit, l'homme est privé d'un frein puissant contre les propensités animales. Chez Bellingham, Hare, Griffiths, cet organe manquait, comme en général chez tous ceux qui assassinent sans remords; ceux chez qui sa force est inférieure à celle de l'acquisivité et de l'estime de soi, ont en général peu de propension à s'occuper d'actes de charité ou à s'employer pour rendre service aux autres. Ils s'en défendent en disant qu'ils ont assez à faire de penser à eux-mêmes, et que personne ne se montre bienveillant pour eux. Cette dernière excuse peut être juste; car il est dans la nature des sentiments élevés de nous donner une double jouissance : celle qu'on éprouve à accomplir les actions louables auxquelles ils nous portent, et celle que nous trouvons dans la reconnaissance et dans l'affection qu'ils font naître chez les autres. L'homme est destiné à avoir des rapports journaliers avec ses semblables; son bonheur et son bien-être dépendent plus ou moins d'eux; le plus bel héritage qu'il puisse laisser à ses enfants est donc un nom vénéré et estimé. L'égoïste ne peut guère espérer jouir de ces avantages; car rien, dans sa conduite, n'éveille la bienveillance des autres envers lui, et son égoïsme lui devient d'autant plus nécessaire, que bientôt il ne trouve plus aucun appui. Quand la bienveillance manque et que l'acquisivité et l'estime de soi sont très-fortes, l'homme est incapable d'aucun acte de bonté désintéressée; il est disposé à traiter de sottise la bienfaisance sans but d'utilité personnelle : si la destructivité vient encore ajouter son influence à cette fatale association, il niera la bonté de Dieu même. L'absence de cet organe, enfin, livre la carrière aux sentiments bas; le caractère devient froid, dur et insociable. L'homme éprouve alors peu de propension pour les jouissances de la vie; rien ne lui plaît dans la nature; son esprit est disposé à tout envisager du mauvais côté; et si la destructivité est forte, la malignité s'éveille pour repousser de prétendues attaques auxquelles, sans cesse, il se croit en

butte. La misanthropie est enfin le résultat ordinaire de l'absence de la bienveillance. Le caractère du mauvais ange, tel que l'ont peint Milton et Byron, est la personnification d'un esprit supérieur mû par une destructivité véhémente que ne contrôle point la bienveillance.

Cet organe est peu développé sur la tête de certaines tribus de sauvages remarquables par leur cruauté: telles, par exemple, que celle des Caraïbes. Les bustes ou les portraits de Tibère, de Caligula, de Caracalla, de Néron, de Catherine de Médicis, de Chrétien le Cruel, de Danton et de Robespierre, indiquent, selon Gall, un manque total de bienveillance, tandis qu'elle se montre très-proéminente sur ceux de Trajan, de Marc-Aurèle, de Henri IV et de quelques autres personnages célèbres par leur humanité.

Néanmoins, quelque admirable que soit ce sentiment par lui-même, il est nécessaire qu'il soit dirigé avec intelligence et justice; autrement il peut en naître de nombreux abus. S'il est trop puissant et mal dirigé, il mène à la prodigalité: cette facilité de l'esprit n'en doit pas être attribuée à un manque de raison; seulement, elle résulte d'un penchant extrême à donner sans motifs raisonnables et sans discrétion, par l'effet d'un besoin instinctif. Quand la bienveillance est forte et que la fermeté est faible chez un individu, il peut aller jusqu'à faire le sacrifice de ses propres intérêts pour satisfaire aux nécessités ou à la cupidité des autres. Ce sentiment mal réglé peut donc conduire à de funestes résultats : l'aumône faite aux mendiants des rues, par exemple, les encourage dans leur vie désordonnée. On ne saurait trop répéter que les fonctions des différentes facultés de l'esprit sont essentiellement distinctes; que celles du sentiment donnent une impulsion générale que la nature semble avoir voulu placer sous le contrôle des facultés raisonnantes. Ainsi, l'homme qui éprouve naturellement une vive compassion pour ceux qui souffrent, doit bien

savoir que cette impulsion n'est pas l'inspiration qui peut le diriger *dans la manière* dont il doit soulager l'infortune. Au contraire, plus l'émotion est forte, plus la raison est ordinairement faible; car ce sentiment est si excellent et si délicieux de sa nature, que celui qui l'éprouve ne croit guère à la nécessité de peser avec attention ses actes bienveillants. D'un autre côté, on ne doit pas oublier que les facultés raisonnantes n'inspirent pas ce sentiment, et qu'il faut, pour qu'un individu possède une charité éclairée et utile, qu'il ait à la fois une forte bienveillance et des facultés intellectuelles élevées.

On a objecté que la nature n'avait pu placer en même temps l'existence de la bienveillance et la destructivité dans l'esprit humain. Mais l'homme est, on le sait, un assemblage des qualités les plus diverses; le plus grand des romanciers de notre temps parle de certains hommes dont *la bienveillance est incontestable, et qui néanmoins éprouvent du plaisir à voir un malheureux*, dégradé par son crime et par l'arrêt de sa condamnation, *terminer une vie de désordres et de crimes par une mort cruelle et ignominieuse* (1). Cette observation, que chacun a pu faire, prouve que la *bienveillance* et la *destructivité* peuvent coexister chez le même individu. Le plus grand de nos poëtes s'écrie :

> " O thou goddess,
> Thou divine Nature, how thyself thou blazon'st
> In these two princely boys! They are as *gentle*
> As zephyrs, blowing below the violet,
> Not wagging his sweet head; and yet as *rough*,
> Their royal blood enchaff'd, as the rud'st wind,
> That by the top doth take the mountain-pine,
> And make him stoop to the vale (2). "

Le crâne de Burns indique que les organes de la *combativité* et de l'*estime de soi* étaient énergiques sur la tête de ce héros, de

(1) *Les Eaux de Saint-Ronan;* Walter-Scott.

(2) « Bonté céleste, ô divine nature, tu te reflètes tout entière dans le

même que ceux de la bienveillance et de la conscienciosité; et le Dr Currie, qui a fait une excellente biographie de cet homme célèbre, s'exprime ainsi : « Il était naturellement brave, bon, sincère et compatissant; mais il se montrait également fier, irascible et vindicatif; le portrait indique clairement la réunion des organes dont nous venons de parler.

Le glaive, emblême du pouvoir, n'est-il pas le symbole de la destructivité, prêt à frapper quiconque offense les lois? Sa sévérité même sert la bienveillance et la justice. Que sont les machines de guerre, sinon des instruments de destruction? Et les soldats, ne sont-ils pas conduits sur les champs de bataille pour détruire l'ennemi? Mais on attache en même temps au service des armées des chirugiens destinés à secourir ceux que le fer a mutilés, et l'on voit ainsi deux facultés qui semblent si opposées, concourir au même but. Si la destructivité et la combativité n'existaient pas, il n'y aurait point de guerre; sans la bienveillance, le guerrier serait incapable de merci et de compassion: on voit donc que la *coexistence* de ces deux facultés est une preuve en faveur de la phrénologie, au lieu de lui servir d'objection; elles entrent également dans l'harmonie de la nature.

La bienveillance ne peut être remplacée ni par l'adhésivité, ni par la conscienciosité, ni par aucune autre faculté. La fille, la femme ou la sœur, dont la bienveillance est énergique, veille au lit du malade qu'elle chérit, invente mille moyens d'adoucir ses douleurs; ses manières sont douces et affectueuses, et si son intelligence est développée, elle est une douce et habile consolatrice; si cet organe lui manque, elle accomplit ses devoirs avec intelligence et conscience; elle fait exactement

cœur de ces deux enfants, doux comme le zéphyr, dont le souffle caresse la violette sans courber sa tête fragile; si la colère fait bouillonner leur sang royal, ils deviennent impétueux comme l'ouragan qui brise le pin sur la montagne et jette dans le vallon ses rameaux mutilés. »

tout ce qu'on lui demande; mais rien ne peut lui donner cette bonté sympathique, cette douce compassion, qui console et charme la souffrance. Cette observation s'applique à toutes les circonstances de la vie dans lesquelles la bienveillance est en jeu. Si elle est faible, la bonté qui recherche et console le malheureux manque toujours.

Gall rapporte non-seulement le sentiment de la bienveillance, mais encore le sentiment de la justice à cette faculté. « Le lecteur ne doit pas oublier, » dit-il, « que je ne parvenais à découvrir les fonctions des divers organes, que quand le hasard les présentait à mon observation à leur *summum* d'énergie. Une puissance mentale ainsi exagérée dans son action, assume un caractère totalement différent, en apparence, de celui qu'elle présente quand elle est modérée; le libertinage, par exemple, est la conséquence d'une activité extraordinaire de l'amativité, de même que le vol est l'abus de l'acquisivité; il en est ainsi pour la bienveillance : les individus qui se font remarquer par une extrême bonté présentent tous un excessif développement de cet organe; en conséquence, la bonté, la bienveillance, la pitié pour le malheur, sont l'expression d'une exaltation plus qu'ordinaire de son action. On peut demander : Quel est donc le sentiment originel? Comme il est très-difficile de faire des observations positives sur la destination fondamentale de cet organe, je suis obligé, » continue Gall, « d'avoir recours au raisonnement, et je pense qu'on a tout lieu de supposer que la tendance primitive de cet organe est de disposer l'homme à adopter une conduite en rapport avec le maintien de l'ordre social, et je l'appelle *le sens moral, le sentiment du juste et de l'injuste.* » Il fait valoir un grand nombre d'arguments, et finit par conclure que la bienveillance « n'est qu'un degré d'action plus élevé du sens moral (1). »

(1) *Fonctions du cerveau*, t. V, p. 273 et suiv.

Spurzheim ne partage pas cette opinion, et soutient que la bienveillance est un sentiment distinct dont il a découvert et établi l'organe, quoiqu'il ne fût pas admis par Gall. Il n'y a que deux manières de résoudre cette dissidence: savoir, l'analyse métaphysique de ce sentiment et l'observation attentive de l'organe. Le résultat des deux épreuves semble donner gain de cause à Spurzheim. Nous reviendrons sur ce sujet quand nous traiterons de la consciencioslté.

Spurzheim diffère encore d'opinion avec Gall sur un autre point relativement aux fonctions de cet organe; et, selon toute apparence, ses raisons sont fondées. « Je ne puis admettre l'opinion de Gall, » dit-il, « lorsqu'il soutient que la bienveillance peut dégénérer en une sorte de *misanthropie*, qui fait que l'on peut trouver un motif de jouissance dans le mal qui arrive aux autres, de la même manière que le sens du goût peut dégénérer en aversion pour la nourriture, que l'amour se transforme en haine, que le sens de la mélodie engendre l'aversion pour la musique. Le manque d'activité de la bienveillance, ou son épuisement, peut produire l'indifférence et porter à fuir l'occasion de faire le bien; mais la méchanceté, qui fait trouver une jouissance dans le mal d'autrui, telle que la cruauté, ne peut émaner que d'un sentiment bas, tout à fait étranger à la bienveillance. »

Cet organe existe chez certains animaux, et, quand il est fortement developpé, il les rend doux et dociles; tandis que son absence les rend vicieux et intraitables. Gall cite, à ce sujet, quelques observations intéressantes. « La tête du tigre, » dit-il, « est plus plate dans cette région que celle du lion; la tête de l'hyène et du loup est également plus déprimée que celle du chien; le crâne du babouin est aplati immédiatement au-dessus des yeux, tandis que celui de l'orang-outang est élevé, et le caractère de ces différents animaux est en rapport avec ces divers développements. Dans le cheval, cet or-

gane est situé à la région moyenne du front, immédiatement au-dessus des yeux. Quand cette région est étroite et déprimée, le cheval est toujours vicieux et disposé à mordre et à frapper. Chez les chevaux d'un caractère doux, au contraire, cette région forme quelquefois une saillie très-remarquable. Un cocher de cabriolet de Neuilly, dit Gall, achète à bas prix un cheval dont personne ne voulait se servir à cause de son caractère vicieux, quoiqu'il fût excellent coureur; dès la première semaine, l'animal lui coupa deux doigts et une oreille; le cocher voulut le réduire en le frappant, mais il ne faisait que le rendre plus méchant; il résolut d'essayer de le prendre par la douceur, et réussit jusqu'à un certain point. L'organe en question était nul chez ce cheval, comme on peut l'observer chez tous ceux que l'on est obligé de museler pour les empêcher de mordre. Un de mes amis, me parlant un jour de ses deux chevaux, me dit en avoir un très-vicieux. Aussitôt je demandai qu'on les amenât dans la cour, et, devant un grand nombre de témoins tout étonnés de ma sagacité, d'après les indications de Gall, je désignai le cheval vicieux. J'ai vu faire cette expérience plus d'une fois, et toujours avec succès.

La même règle s'applique aux chiens. Gall prit deux chiens dans une nichée de cinq, afin d'étudier leurs dispositions. Ils n'y voyaient pas encore, qu'il observa entre eux une différence marquée : l'un deux, quand il le prenait dans ses mains, témoignait son contentement par ses mouvements et ses caresses, tandis que l'autre grondait, gémissait, se débattait jusqu'à ce qu'il l'eût remis dans son panier. Tous ses soins ne réussirent point à changer leur caractère : toute leur vie, l'un fut doux et caressant; l'autre, indocile et hargneux. Gall nous dit que cette différence était indiquée par la conformation de leur tête.

Pour bien observer cet organe chez les animaux, il faut avoir assez étudié l'ostéologie de leur crâne pour en distinguer

exactement la situation. Chez quelques-uns, comme l'éléphant, par exemple, la truie, etc., les deux tables du crâne ne sont pas parallèles dans cette région, ce qui fait qu'on ne peut reconnaître positivement cet organe qu'à la dissection. Dans le taureau et dans la vache, la table interne est un peu séparée de la table externe; mais, comme elles sont parallèles, on peut apprécier le volume de l'organe pendant la vie de l'animal. Il en est de même du chat, ajoute Gall (1).

« On a des exemples d'animaux, dit Spurzheim, qui ont témoigné de la bienveillance à un degré étonnant pour d'autres animaux et même pour l'homme. Des personnes dignes de foi, que j'ai connues à Paris, m'ont raconté qu'elles avaient vu un cheval et une vache dans la même écurie; que toutes les fois que le cheval se détachait, il allait prendre dans ses dents le sac d'avoine et le portait près de la vache, sans doute pour lui faire partager ce qui, pour lui, était un régal. — Les chiens donnent aussi des preuves de ce sentiment. Dupont de Nemours raconte avoir vu une hirondelle se prendre la patte dans un nœud coulant de ficelle placé au toit de l'Institut de France, et attirer, par ses cris, toutes les hirondelles du voisinage. Aussitôt, grande et bruyante délibération; enfin, après bien des pourparlers, l'assemblée se forma en colonne, et chaque hirondelle vint lancer un coup de bec à la ficelle; une demi-heure après la captive était délivrée (2). »

Je pourrais citer un grand nombre de traits semblables. Qui n'a vu des chiens se précipiter dans l'eau pour sauver des personnes en danger de se noyer? Qui ne sait qu'ils attaquent avec fureur les assassins qui en veulent à la vie de leur maître?

La société retire tant de bien de l'activité de ce sentiment, qu'on doit surtout s'attacher à le cultiver chez les enfants.

(1) *Sur les fonctions du cerveau*, tome V, p. 327.
(2) *Phrénologie*, p. 188.

Nous savons, par expérience, combien ceux qui sont chargés de leur éducation peuvent ajouter à son énergie par leur exemple et leurs leçons (1).

J'ai déjà dit que l'usage des liqueurs, en excitant les organes, donne de l'énergie aux sentiments et aux penchants qui en émanent. En effet, quelques individus sont on ne peut plus prodigues quand ils sont ivres; ils donneraient le monde s'ils pouvaient en disposer. Conformément à ce principe, que l'ivresse ne peut créer aucun sentiment, je suis porté à croire que ces personnes sont naturellement douées d'une grande bienveillance; mais ce n'est encore là qu'une conjecture.

Les maladies peuvent surexciter cet organe à un très-haut degré. Gall rapporte qu'un hussard, qui avait toujours manifesté une grande disposition à la bienveillance, et qui était devenu fou, donna tous ses habillements et effets, et ne garda pas même de quoi se couvrir. Il ne cessait de répéter qu'il n'avait qu'un désir, celui de rendre tout le monde heureux, et associait la sainte Trinité à tous ses projets. Les organes de la bienveillance et de la vénération avaient un très-grand développement dans sa tête. Les idiots qui ont cet organe très-développé sont bons et inoffensifs, tandis que ceux qui l'ont petit, surtout quand la destructivité est développée chez eux, sont méchants et cruels.

Bacon, dans un de ses *Essais*, reconnaît l'existence de la bienveillance, comme sentiment instinctif chez l'homme. « Dans ce sens, je considère la bonté, » dit-il, « comme un sentiment qui nous porte à désirer le bien des hommes. Les Grecs l'appelaient *philanthropie;* et le mot humanité (tel que nous l'employons de nos jours) est bien faible pour l'exprimer. La bonté, telle qu'on l'entend en général, est l'habitude de faire le bien, et la bonté naturelle, l'inclination qui nous y porte. De toutes

(1) Voyez le *Phrenological Journal*, IV, 129, 428.

les vertus, c'est celle qui rapproche le plus l'homme de son Créateur ; car elle est l'essence de Dieu même, et, sans elle, l'homme n'est qu'un misérable petit être, qui s'agite pour nuire, à peu près comme une espèce de vermine. Le penchant au bien est profondément gravé dans la nature de l'homme, à tel point que, quand sa bonté ne se répand pas sur les hommes, elle se répand sur d'autres créatures. C'est ce qu'on voit chez les Turcs, peuple cruel envers ses semblables et bon pour les animaux, et qui distribue de la nourriture aux chiens et aux oiseaux. La pitié que les souffrances des animaux inspirent aux Orientaux est si énergique, qu'un jeune garçon chrétien faillit être lapidé, à Constantinople, pour s'être amusé à bâillonner une grue. »

Les métaphysiciens écossais admettent en général l'existence de ce sentiment ; mais Hobbes et plusieurs autres écrivains, qui rapportent toutes nos actions à l'égoïsme, le nient. Le Dr Thomas Brown a combattu, avec un admirable talent, l'objection tirée de la supposition que l'égoïsme est la base même de nos meilleurs sentiments. « L'analyse de l'amour, » dit-il, « comme sentiment complexe, nous présente toujours au moins deux éléments ; une sensation vive et délicieuse dans la contemplation de l'objet aimé et le désir de son bonheur... S'il est vrai que nous ne puissions alors, quand les passions ne sont pas en jeu, penser à la vertu d'un autre *sans plaisir*, il en résulte qu'en aimant la vertu, *nous aimons ce qui est bien de sa nature*, et l'amour *de la vertu qui ne peut exister sans plaisir*, est certainement une affection fort différente du plaisir matériel, si on peut concevoir son existence en *dehors de la vertu*. Un plaisir fondé sur la vertu peut seul nous apparaître sous l'éclat brillant des rayons de ce grand orbe qui éclaire toutes choses. Délicieux reflet qui charme les yeux et le cœur, qui appelle nos regards vers la source d'où ses rayons émanent et élève notre âme jusqu'à celui qui l'a créée. »

M. Robert Cox a publié, dans le dixième volume du *Journal phrénologique*, p. 1, un essai complet sur « les lois de la bienveillance. » On y trouve une multitude de faits et d'arguments qui démontrent que la puissance et l'activité de cet organe s'augmentent de l'activité *agréable* des autres organes des facultés mentales, de la même manière que la destructivité se trouve excitée, quand leur activité est *désagréable*. En conséquence, il croit que le bonheur contribue à rendre le caractère bon et généreux, autant que la misère nous aigrit et nous irrite. On sent combien sont importants les résultats pratiques de ce principe.

---

14. — Vénération.

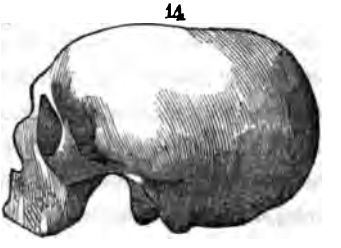
Cet organe est situé à la partie moyenne et supérieure du cerveau, vers la fontanelle postérieure. Les figures ci-dessous le représentent petit et proéminent.

PAPOU.

14

GRIFFITHS.

14



Gall rapporte ainsi la découverte de cet organe : La famille de son père était composée de dix enfants, qui tous recevaient la même éducation; néanmoins leurs talents et leurs caractères étaient tout différents. Un de ses frères manifesta,

dès son enfance, une forte tendance vers les idées religieuses. « Ses jouets étaient des vases d'église qu'il sculptait lui-même, des chapelles et des surplis qu'il faisait avec du papier. » Il priait du matin au soir, disait la messe, et quand il ne pouvait être à l'église, il s'occupait à orner un Christ de bois. Son père le destinait au commerce; mais il s'y refusait parce que, disait-il, cela l'obligerait à mentir. A l'âge de vingt-trois ans, il quitta la boutique, et trop âgé pour pouvoir étudier et devenir prêtre, il s'enfuit de la maison paternelle et se fit ermite. A la fin, cependant, il put entrer au séminaire, devint prêtre et continua jusqu'à sa mort à se livrer à des exercices de piété et à faire pénitence.

Plus tard, Gall remarqua que, dans les écoles, on voit des enfants qui ne prennent aucun intérêt aux instructions religieuses, tandis que d'autres les reçoivent avec avidité; il remarqua aussi que les individus qui, dès le collége, se dévouaient volontairement à l'église, étaient plus tard des hommes studieux, pieux et vertueux, ou d'insignes mauvais sujets. « Il est clair, » dit-il, « que ces derniers n'avaient d'autre but que de vivre aux dépens d'autrui, tandis qu'une foi ardente avait décidé de la vie des premiers. On ne s'explique pas, » continue-t-il, « comment ce sentiment avait pris racine en eux, et certainement on ne pouvait l'attribuer à l'influence de l'exemple ou de l'éducation, ou encore à la position de leurs parents dans le monde; car un grand nombre d'entre eux, pour obéir à leur vocation, avaient résisté à leurs parents ou à leurs tuteurs. » Tous ces faits le convainquirent que le sentiment de la religion est inné.

Plus tard, lorsque son attention se porta sur les qualités primitives de l'esprit, il se rappela ces observations faites dans sa jeunesse, et se mit aussitôt à examiner la tête des personnes citées pour leur piété. Il visita les églises de toutes les sectes, et s'attacha surtout à observer la tête des personnes qui priaient

avec le plus de ferveur et que leurs contemplations religieuses absorbaient tout entiers. C'est ainsi qu'il parvint à établir que la partie du cerveau dont nous traitons ici est l'organe de la vénération.

C'est surtout chez les peuples catholiques que l'on trouve ample matière à de pareilles observations. Le Dr Bright, dans son voyage dans la basse Hongrie, dit que : « à Vienne, les églises sont presque constamment ouvertes. On y voit entrer à tout moment des domestiques chargés de commissions, qui s'agenouillent avec leurs paniers ou leurs paquets devant les images des saints. C'est ainsi qu'à force d'y recourir, la prière devient une habitude et une distraction, au lieu d'être l'accomplissement d'un devoir. J'ai vu jusqu'à des petits enfants, par les plus grands froids, et quand leurs parents n'étaient point là pour les y contraindre, tomber à genoux devant les niches de saints qui ornent le coin des rues et des passages à Vienne, et demeurer immobiles, comme absorbés par une dévotion sentie, pendant plusieurs minutes (1). » J'ai eu l'occasion d'observer plusieurs faits semblables dans des villes catholiques.

La fonction de cette faculté est de produire le sentiment de la vénération en général, ou une émotion profonde de respect à la vue de tout ce qui est grand ou bon. Elle est la source de la religion naturelle et de cette tendance que manifestent toutes les tribus jusqu'ici découvertes, à adorer un pouvoir souverain. Cependant, comme cette faculté ne produit qu'une émotion et ne forme par elle-même aucune idée de l'objet sur lequel elle devrait porter son adoration, si aucune révélation n'a été faite à l'individu qui la possède, et si son intelligence est bornée, le malheureux adorera peut-être le génie des tempêtes; le soleil, comme la source de la lumière, de la chaleur et de la

(1) Pages 43 et 44.

vie végétale, et peut-être même des animaux, des troncs d'arbres et des pierres.

> " Lo! the poor Indian, whose untutored mind
> Sees God in clouds, or hears him in the wind (1). "

Cet organe est large chez le roi Robert Bruce, dont les sentiments religieux, à ce que dit l'histoire, étaient des plus vifs, et qui voulut que son cœur fût porté dans la terre sainte, parce qu'il n'avait pu remplir le vœu qu'il avait fait de la visiter en personne.

A défaut d'une bonne direction, cette faculté conduit à la superstition. C'est elle qui fait adorer les animaux, les rochers, les arbres. Les nègres, les Indiens américains, et même les Indous, comparés aux Européens, ont un pauvre développement intellectuel; aussi leurs superstitions sont-elles plus grossières. Socrate ne partageait point les erreurs religieuses adoptées par les Grecs, et les bustes antiques nous le représentent avec un front magnifiquement développé (2).

Cet organe est très-large chez les nègres, et l'on sait combien ils sont superstitieux.

On a objecté que, s'il y a un organe et une faculté de la vénération, la révélation devenait inutile. Mais Gall a répondu, avec raison, que cette proposition devait être renversée; car si l'homme n'eût été doué d'une faculté naturelle propre à rendre des émotions religieuses, la révélation eût été aussi inutile à l'homme qu'elle l'est aux animaux; tandis que si l'existence d'un sentiment général de dévotion, ou une tendance instinctive mais aveugle à l'adoration, c'est-à-dire la

(1) Hélas! le pauvre Indien avec son esprit inculte, voit Dieu dans les nuages ou l'entend dans le vent.

(2) On peut voir la copie de son buste à la *Société phrénologique* d'Édimbourg.

vénération, est admise, rien de plus rationnel que de supposer que l'instruction est venue la diriger. Gall observe, en outre, que l'existence de cet organe est une preuve indirecte de l'existence de Dieu. La destructivité est implantée dans l'esprit, et il existe autour de nous des animaux que nous devons tuer afin de nous nourrir de leur chair. L'adhésivité et la philoprogéniture nous sont données, et nous avons des amis et des enfants pour gratifier les sentiments qui émanent de ces organes. La bienveillance s'épanche sur les pauvres et les malheureux qui nous entourent; de la même manière le penchant instinctif à l'adoration est une des actions de notre intelligence, et, conformément à l'analogie que nous observons dans la nature, nous ne pouvons nous empêcher d'en inférer qu'il existe un Dieu que nous pouvons adorer. Cet argument n'est pourtant pas concluant; car il existe des êtres terrestres sur lesquels notre penchant à l'adoration peut s'exercer.

Tous les hommes possèdent cet organe, mais à des degrés différents ; et d'accord avec ce principe que la puissance naturelle d'éprouver une émotion est en raison directe, toutes choses égales d'ailleurs, du volume de l'organe qui lui est affecté, tout individu sain a la faculté de se livrer à des actes religieux ; mais la ferveur religieuse sera plus ou moins intense, selon que l'organe de la vénération aura plus ou moins de développement. La différence entre la force de l'émotion religieuse éprouvée par les différents individus était reconnue avant qu'il ne fût question de phrénologie : celle-ci n'a fait que révéler la coïncidence qui existe entre l'intensité du sentiment et le volume des circonvolutions cérébrales qui lui sont affectées.

Gall prétend que, dans les portraits des saints célèbres par leur profonde dévotion, cet organe est toujours proéminent, et que les artistes de l'antiquité ont donné la même configuration à la tête de ceux de leurs grands prêtres dont ils nous ont laissé le buste ou le portrait. Cet organe est fort dans

les portraits de Constantin, de Marc-Aurèle, de saint Ambroise de Charles Ier d'Angleterre et de Mallebranche. Dans la tête de saint Jean, de la Cène, de Léonard de Vinci que nous reproduisons ici, cet organe et celui de la bienveillance sont très-proéminents.

Cet organe est aussi très-marqué chez les philosophes et les poëtes remarquables par leur piété, tels que Newton, Milton, Klopstock, tandis qu'il est effacé sur la tête de Spinosa, qui professa l'athéisme. La configuration de la tête du Christ, peinte par Raphaël, présente également une saillie remarquable de cet organe. L'aspect de cette tête sublime indique les plus hautes facultés intellectuelles, unies à une bienveillance et à une vénération incomparables. Gall demande si les formes de cette tête divine sont dues au génie de l'artiste, ou

si elles ont été copiées sur un portrait original. « Il est possible, » dit-il, « que l'artiste ait imité la forme des têtes des hommes remarquables par leurs hautes vertus, leur amour de la justice, une bienveillance sans bornes, et qu'il ait supposé que la tête du Christ ne pouvait être que la réunion de ces formes sublimes. Dans ce cas, le génie observateur de ce grand artiste viendrait corroborer les observations de Gall, tout en faisant preuve d'un pressentiment artistique de l'organologie, et une sagacité d'observation étonnante. Il croit plus probable que le type général de la tête du Christ nous a été transmis. Saint Luc était peintre; comment n'aurait-il pas essayé de conserver les traits de son divin maître? Il est certain que la forme de la tête du Christ est d'une haute antiquité. On la trouve dans les peintures les plus anciennes et dans des spécimens de mosaïque. Les gnostiques du second siècle possédaient des images du Christ et de saint Paul; Gall conclut de là que ni Raphaël, ni aucun autre artiste n'a inventé cette admirable figure (1).

La plupart des métaphysiciens ne considèrent pas la vénération comme une émotion originelle; ils attribuent la croyance en Dieu aux perceptions de l'intelligence. Selon eux, nous percevons la beauté, l'ordre, l'harmonie, le pouvoir, la sagesse et la bonté dans les ouvrages de la création, et de toutes ces qualités, nous inférons qu'il existe un Esprit créateur. En cela, les phrénologues sont d'accord avec eux. Mais si l'intelligence perçoit les faits et en déduit les conséquences, elle ne peut sentir des émotions, et ces déductions faites, elle n'éprouve aucun penchant à adorer ce Dieu qu'elle a découvert dans toutes ses œuvres. Cependant la tendance à adorer est un prin-

(1) *Sur les Fonctions du cerveau*, tome V, p. 389. Voir aussi une courte notice de quelques anciennes monnaies et médailles, servant à prouver les progrès du christianisme, par le Rev. R. Welsh. LL. D. chapelain de l'ambassade de Constantinople.

cipe plus fort que l'intelligence même; car les hommes les plus ignorants et les plus stupides sont susceptibles de vénération, quoique incapables de porter d'eux-mêmes leur intelligence sur un objet digne de leur hommage; leur vénération aveugle leur fait adorer des branches qu'ils ont eux-mêmes détachées du tronc, ou encore chercher des dieux dans les monstres et les reptiles. Ce sont là des faits qu'il fut impossible d'expliquer jusqu'à ce que la phrénologie eût démontré que la tendance instinctive à vénérer est un sentiment distinct de l'intelligence. Cette tendance n'est autre que la faculté en question, et c'est une grande faute de la part des anciens philosophes d'avoir oublié, dans leurs systèmes, de mentionner un pouvoir semblable.

Jusqu'ici nous n'avons considéré la vénération que par rapport à la religion, comme le but le plus noble de cette faculté; mais elle a aussi, dans ce monde, une sphère d'action très-étendue. C'est à elle qu'on est redevable des sentiments de respect et de déférence; aussi peut-on la diriger vers tout ce qui est noble et beau; sans elle les enfants ne seraient point susceptibles de piété filiale : elle produit ce saint et doux espoir avec lequel l'enfant regarde les auteurs de ses jours, et voit en eux les protecteurs de son enfance, les guides de sa jeunesse. L'enfant chez qui cet organe est petit, s'il a la bienveillance et l'adhésivité bien développées, peut aimer son père comme un ami; mais dans ses rapports avec lui, on cherche vainement cette déférence respectueuse qui est le trait caractéristique de l'esprit dans lequel cet organe est très-développé. Les enfants portés à se révolter contre toute autorité, ont une large estime de soi et la vénération très-faible.

La vénération porte à la déférence envers nos supérieurs en rang aussi bien qu'en années, et au respect de toute autorité. Cet organe a, en général, un large développement dans la tête des Asiatiques, et ces peuples sont humbles et obéissants. On

peut même certifier que, si cet organe n'était point aussi dominant chez eux, l'esclavage n'aurait point passé sur tant de générations.

Une dame de mes connaissances qui a l'habitude d'examiner la tête de ses domestiques avant de les prendre à son service, m'a dit que celles qui ont la vénération bien développée, sont les plus respectueuses et les plus obéissantes, et que celles qui ont la combativité et la destructivité fortes, et la vénération petite, deviennent colères et impertinentes, quand on censure leur conduite. Cela a lieu, ajoutait-elle, même alors que l'amour de l'approbation et la consciencioslté sont tous deux très-larges; mais dans ce cas, la colère s'apaise bientôt et fait place au repentir. Quand la vénération s'unit à tous ces organes, elle agit aussi instantanément que la combativité et la destructivité, et empêche la colère d'éclater.

La vénération produit aussi le respect des titres, des rangs et du pouvoir; elle s'attache tantôt aux noms qui comptent une longue suite d'aïeux, tantôt à la richesse seule; elle se manifeste ainsi sous l'une ou l'autre de ces formes, quand elle ne paraît pas dans la ferveur religieuse. Les individus chez qui l'amour de l'approbation et la vénération sont très-larges, quand la consciencioslté et l'intelligence ne sont pas développées en proportion, vénèrent les personnes d'un rang supérieur au leur et recherchent leur société. Les gens haut placés qui ne possèdent ni grandes vertus, ni grands talents, aiment la société des individus de cette espèce. Lors de la visite de George IV en Écosse, en 1822, il est des personnes qui éprouvèrent à sa vue la plus profonde émotion de crainte respectueuse, tandis que d'autres ne la soupçonnaient même pas, et se montraient surpris au dernier point de l'enthousiasme exagéré manifesté par les premières. J'examinai plusieurs têtes dans ces deux classes d'individus, et je trouvai constamment l'organe de la vénération plus large chez la première.

Cette faculté est aussi la source du sentiment qui saisit certaines personnes dans les temples antiques, les cathédrales gothiques, et les lieux de sépulture réservés aux grands hommes; elle participe aussi à l'amour des vieilles médailles, et, en général, de toutes les antiquités.

Comme tous les autres pouvoirs, ce sentiment a ses abus. S'il n'est pas guidé par la réflexion et la conscienciosité, il vénère sans examen les vieilles coutumes, les institutions les plus absurdes, pourvu qu'elles aient été consacrées par le temps, et montre une aveugle tendance à admirer la sagesse de nos ancêtres *quand même* (1), à respecter de la même manière les noms qui font autorité dans la théologie ou la philosophie, et forme ainsi obstacle aux progrès de la vérité; enfin, quand la vénération est vigoureuse dans un esprit borné, elle le porte à s'humilier jusqu'à l'abjection devant l'objet sur lequel elle s'exerce. Les despotes ont de tout temps usé de leur pouvoir pour exalter ce sentiment dans leurs sujets. Ils encouragent les moines, les processions, les coutumes superstitieuses, et bannissent les philosophes, ou mettent à l'*index* les livres scientifiques.

L'absence de la vénération n'entraîne pas nécessairement le mépris des choses saintes; il en résulte simplement de l'indifférence pour les pratiques religieuses et peu de respect pour le pouvoir ou les noms illustres. Cependant un homme, doué d'une forte vénération, peut ne pas respecter la religion catholique; il n'a, pour cela, qu'à douter de son origine divine; mais, dans ce cas, il reportera sa vénération sur autre chose. Voltaire avait la vénération fortement développée, et ce n'était pas un croyant; mais il adorait l'Être suprême, et se prosternait devant les grands (2). On l'accusa même à Paris

(1) Voir le *Journal phrénologique*, VIII, 398.
(2) *Ibid.*

de fanatisme. J'ai toujours trouvé la vénération large dans le *tory* pur sang, dans celui qui s'épanouit quand le regard d'un roi ou d'un noble tombe sur lui, et qui les regarde comme sanctifiés; celui-ci, parce qu'il remonte à son origine à travers une longue suite d'aïeux; celui-là, par la possession héréditaire de l'autorité sur un peuple. Le véritable *whig* ou républicain, qui ne peut voir dans les rois ou les nobles que des hommes sujets à toutes les faiblesses de la nature humaine, et dont les actes doivent être surveillés, ont la vénération, proportion gardée avec leur intelligence, beaucoup plus faible en général. La réunion des organes de la vénération, de l'estime de soi, de la conscienciosité, joints à une intelligence également bien développée, fait les *whigs* modérés, ou les *torys* modérés, et, dans ce cas, ils sont bien près de s'entendre. Il est bien entendu qu'aucune de ces observations ne peut s'appliquer à ces individus à qui l'amour des places ou des distinctions fait professer le *whigisme* ou le *torysme*.

De ce qui précède, il résulte que c'est une erreur de croire que la religion puisse jamais s'éteindre dans le cœur des hommes. La nature a placé dans le cerveau les organes de la vénération et du merveilleux, et les sarcasmes des impies ne pourront jamais en étouffer l'expression. La forme d'un culte peut changer, des rites religieux peuvent vieillir; mais tant que son cœur n'aura pas cessé de battre, l'homme éprouvera des sentiments de crainte et de respect pour l'Être suprême; son adoration ne cessera que quand lui-même sera rayé du nombre des êtres.

Cette faculté relève la tête dans la direction de son organe. La voix de celui qui la possède est douce, calme et pleine; c'est la vibration lente d'une corde qui vous pénètre. Les intonations et la manière de prier d'un prêtre qui l'a fortement développée, comparées à celles d'un prêtre chez qui elle ne l'est que faiblement, offriront des nuances faciles à sai-

sir; c'est dans la bouche du premier un souffle de piété fervente; il y a quelque chose de froid et de compassé dans les paroles du second : j'ai toujours trouvé l'organe beaucoup plus développé chez les prêtres qui étaient entrés dans les ordres par vocation, que chez ceux qui y étaient entrés pour se procurer un moyen d'existence.

Cet organe est, en général, plus développé chez la femme que chez l'homme; et la femme est plus humble et plus dévote que lui.

Gall n'a parlé de cette faculté que comme devant produire le sentiment religieux; c'est à Spurzheim que revient le mérite de l'avoir analysée, et d'y avoir découvert la source de l'émotion que donne le respect en général.

Rien n'est plus commun, dit Pinel, que les cas d'aliénation mentale produits par l'exaltation des sentiments de piété, par les scrupules que se forge une conscience timorée, par des terreurs religieuses. « Cette espèce de folie, dit Gall, existe souvent, quand il n'y a désordre dans aucune autre faculté, et les médecins auraient dû en conclure qu'elle se rattache à une certaine partie du cerveau. »

Gall et Spurzheim virent, à l'hôpital d'Amsterdam, un malade qui se désolait de l'idée d'être obligé de pécher et de ne pouvoir faire son salut. L'organe de la vénération était chez lui très-développé. Il l'était également chez un prêtre qui désespérait de son âme, et chez un autre malade dont l'idée dominante était que l'enfer lui était réservé.

Quand Élisabeth Lindemann fut amenée à Gall, il s'aperçut, au premier abord, que cet organe avait chez elle un développement extraordinaire. De temps en temps, elle levait les yeux au ciel, et tous ses gestes indiquaient la tristesse et l'inquiétude. Elle avait, dès sa plus tendre enfance, contracté l'habitude de prier beaucoup; et, depuis longtemps, elle était sujette à des convulsions, pendant lesquelles elle s'écriait qu'elle

était possédée. « Le démon, » disait-elle, « est entré dans mon cœur par ma bouche; il veut m'entraîner en enfer avec lui. »

Gall parle aussi des moules de la tête de trois personnes sujettes à la folie religieuse, faisant partie de la collection de M. Esquirol, et ayant toutes trois la vénération largement développée. M. Esquirol, à propos de ces mêmes crânes, fait remarquer avec raison que, quoiqu'on ait souvent attribué à l'effet produit par certains sermons cette espèce de folie, cependant il aurait été nul sans une prédisposition à cette maladie dans l'individu atteint.

J'ai vu dans les nombreux asiles de ce pays, plusieurs aliénés, dont la folie n'avait d'autre cause que l'état morbide de la vénération. Il y avait, en 1836, dans l'établissement de M. Drury, près de Glascow, un malade dont le besoin de prier, pendant ses accès de folie, était irrésistible. Il priait agenouillé toute la journée; cependant son organe de la vénération n'était pas large; et c'est ici le lieu de se rappeler que nous avons toujours dit que, si les organes largement développés étaient plus susceptibles d'une activité morbide que les organes petits, ceux-ci ne laissaient pas de pouvoir se déranger. Ce malade eut un intervalle de raison pendant ma visite; j'en profitai pour lui demander s'il prenait plaisir à dire ses prières, alors qu'il y était excité. Sa réponse fut négative; il était malheureux, disait-il, et priait pour détourner la colère de Dieu. Je trouvai ses organes de la circonspection et de la destructivité très-proéminents, et j'en conclus qu'il était excité à la prière par la peur. Quand la folie est causée par l'excitation morbide de la vénération, de l'espérance et du merveilleux, le malade est dans un état de béatitude surnaturelle.

Le lecteur peut consulter, sur la folie religieuse, les *Observations sur le désordre intellectuel*, du Dr A. Combe, et une série d'articles dans le neuvième volume du *Journal phrénologique*.

L'organe de la vénération est large dans la tête d'Oberlin, du président Jeannin, de Francis Paris, d'Auguste Baker, de Paul Lejeune et de Sully. Il est petit dans la tête de Néron et du pape Alexandre VI.

---

15. — Fermeté.

Cet organe est situé à la partie postérieure de la région coronale de la tête, presque sur la ligne médiane.

Gall observa que les personnes d'un caractère ferme et constant ont cette partie du cerveau très-développée ; et Lavater avait déjà regardé cette conformation comme concomitante avec ce genre de caractère. Les principes ultérieurs de cette faculté échappent à l'analyse. Gall fait remarquer que la fermeté n'est, à proprement parler, ni une inclination, ni un pouvoir : « C'est une manière d'être qui donne à l'homme une empreinte particulière que l'on appelle le caractère; celui qui en manque est le jouet de circonstances extérieures et d'impressions communiquées. » « On est porté à prendre », dit Spurzheim, « les effets de cette faculté pour ceux de la volonté, parce que les personnes chez qui elle est largement développée disent volontiers : *Je veux*, et cela avec emphase ; cependant elle diffère de la volition proprement dite. Elle donne de la force, de la constance, de la persévérance, de la résolution; celui qui est doué de cette faculté à un haut degré est obstiné, opiniâtre, infatué de lui-même. Cet organe est toujours largement développé chez les enfants opiniâtres et intraitables.

La fermeté semble être une faculté sans rapport aucun avec les objets externes. Son influence ne s'exerce que sur l'es-

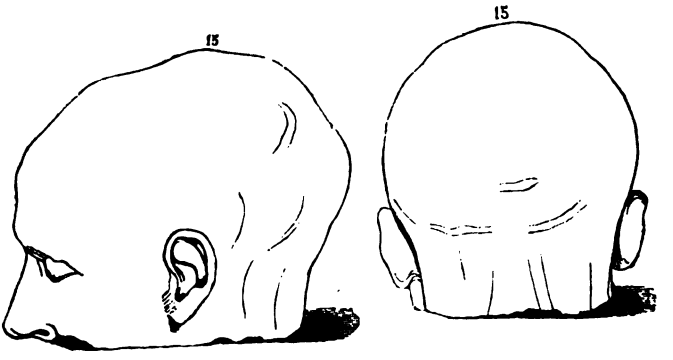
prit même, et ne fait qu'ajouter une qualité à la manifestation des autres puissances. Agit-elle avec la combativité, elle produit une bravoure intrépide; avec la vénération, une piété soutenue; avec la consciencioslté, une intégrité inflexible; cependant elle ne donne de la persévérance, que lorsqu'elle agit sur des facultés fortement développées. Celui qui a la fermeté proéminente, ainsi que les tons, s'occupera de musique avec persistance; mais si les tons sont faibles, malgré le développement de la fermeté, il ne persévérera pas. A ce propos, Gall fait remarquer, avec raison, qu'on ne doit pas confondre la fermeté de caractère avec cette persévérance qui ne consiste qu'à satisfaire les dispositions prédominantes de notre esprit. Ainsi, lorsque l'acquisivité est le penchant dominant d'un individu, quoique sa fermeté soit faible, tous ses efforts tendent à s'enrichir; mais alors il est vacillant et irrésolu quant aux moyens qu'il emploiera : un projet le captive aujourd'hui; le lendemain il l'abandonne pour un autre, auquel il renonce encore le surlendemain; si sa fermeté eût été large, il eût adopté le plan le plus convenable, et l'eût poursuivi jusqu'au bout. On persévère dans une action par deux motifs : le premier, parce qu'elle est agréable par elle-même; le second, parce qu'on est résolu d'agir. C'est dans la fermeté qu'il faut chercher l'origine de ce dernier motif. La prédominance de cet organe donne aux manières et au maintien une certaine roideur; à la voix, une force emphatique.

Un développement modéré de cet organe est essentiel pour parvenir à la célébrité, dans quelque carrière que ce soit. Gall fait observer que, quand il est dominant chez un individu, sa devise est : « *Tu ne cede malis, sed contra audacior ito.* » Il produit le *tenacem propositi virum*. Les Anglais l'ont plus développé que les Français. Aussi, ces derniers s'étonnent-ils de la persévérance des premiers dans leurs projets, qu'ils aient rapport aux arts, aux sciences ou à la guerre. Napoléon con-

naissait bien le faible du caractère français sous ce rapport; et, dans ses conversations rapportées par Las-Cases, il le déplore souvent. C'est surtout à la guerre qu'on remarque les effets de cet organe dans les armées de ces deux nations. Les Français, sous l'influence d'une forte combativité et d'une circonspection modérée, marchent à l'ennemi pleins d'audace et sûrs de vaincre; mais s'ils trouvent une forte résistance, comme ils manquent de fermeté, leur ardeur s'affaiblit, et ils reculent bientôt. Les Anglais marchent à l'assaut de sang-froid, quoiqu'avec moins d'ardeur, effet d'une grande fermeté, d'une circonspection et d'une secrétivité forte; ils peuvent être repoussés, mais ils ne se tiennent pas pour battus, et conservent la présence d'esprit qui doit leur faire reprendre l'avantage.

Cette faculté contribue beaucoup au succès de toute entreprise; la fatigue abat bientôt l'ardeur du plus brave; aussi, le plus capable de maintenir ses facultés dans un état d'application longtemps soutenue, réussit à la fin, par cela seul qu'il fatigue son adversaire. La force, la patience, qualités distinctes du courage actif, résultent de cette faculté. La fermeté est large chez les Indiens-Américains; aussi, ce qu'ils supportent paraît incroyable aux Européens. Gall la trouva très-proéminente chez un voleur de grand chemin, endurci au crime. On l'avait tenu au secret pendant très-longtemps pour le forcer à nommer ses complices. Cela n'ayant pas réussi, on l'avait flagellé; ce châtiment lui ayant paru insupportable, il se pendit. Après sa mort, on trouva les os pariétaux brisés, précisément au point qu'occupe l'organe de la fermeté. Gall ne put déterminer si la séparation avait été causée par la strangulation ou par l'énergie excessive de l'organe de la fermeté, ou simplement par accident; mais il cite ce fait pour appeler l'attention sur des cas semblables. Cet organe et celui de la destructivité étaient aussi très-prononcés chez

John Thurtell, exécuté comme assassin de Weare, et toute sa vie prouve combien leur énergie était puissante. Cet organe était également très-puissant chez le roi Robert Bruce, connu par sa fermeté indomptable au milieu de circonstances qui auraient réduit au désespoir un homme d'un caractère moins énergique. Il était fort chez Haggart, si déterminé dans le crime, si courageux contre la souffrance. Les figures ci-jointes représentent la tête d'un homme chez qui cette faculté est très-forte, et dont le caractère est décrit dans le 8e vol., pag. 206 du *Journal phrénologique d'Édimbourg*.

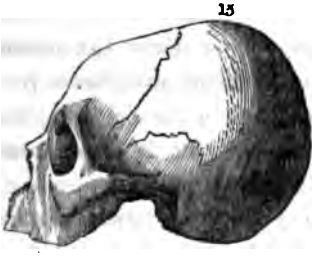


Quand cet organe est petit, l'individu cède facilement à ses penchants prédominants. Quand c'est la bienveillance qui le guide, sa bonté est extrême; mais, s'il est porté à la destructivité ou à la combativité, il se montre emporté, querelleur et violent. Un trait de caractère commun à ceux qui manquent de fermeté est l'inconstance. Si l'amour de l'approbation et la bienveillance sont très-forts et la fermeté faible, l'individu résistera difficilement aux sollicitations. Cet organe est très-

faible sur la tête de Mme H. (1). Aussi, manifeste-t-elle beaucoup d'instabilité dans sa conduite.

Les figures de la p. 388 représentent cet organe fort et petit ; il est fort chez Rammohun-Roy, p. 45, et Spurzheim, p. 56; de même que chez Oberlin, Ramus, Stubbs et Schlabrendorf, dont les têtes sont représentées dans l'ouvrage de Spurzheim, intitulé : *Phrenology in connexion with the study of the physiognomony*, pl. XVII, fig. 2; pl. XXV, fig. 2, et pl. XXVI, fig. 1 et 2. Les planches ci-dessous indiquent l'aspect que présente le crâne quand cet organe est très-fort et quand il est très-petit.

SOLDAT FRANÇAIS.



FILLE.

J'ignore si les mathématiciens admettent une faculté correspondante à ce sentiment. Elle exerce une grande influence sur le caractère, et son omission doit laisser une lacune importante dans tout système de philosophie morale.

Les effets produits par l'état maladif de cet organe ont été peu observés; on doit croire qu'ils doivent exalter ses fonctions et produire une extrême opiniâtreté. Un cas dans lequel cet organe était très-fort et en apparence surexcité par une cause maladive, est rapporté par le professeur Otto, de Copenhague, dans le *Journal phrénologique*, vol. VIII, pag. 66.

Cet organe est établi.

(1) Voyez les *Planches*.

16. — Consciencioseté.

Cet organe est situé à la partie postérieure et latérale du sommet de la tête, au-dessus de la circonspection, en arrière de l'espérance. Dans les planches de Gall, la fonction de cette partie du cerveau est notée comme incertaine; et c'est à Spurzheim que revient l'honneur de la découverte et de la désignation de son siége.

De tout temps, les philosophes ont disputé entre eux relativement à l'existence de cette faculté morale de l'esprit humain; la discussion s'est surtout échauffée depuis la publication des écrits de Hobbes, vers le milieu du dix-septième siècle. Cet auteur pensait que « l'approbation que nous donnons aux actions vertueuses, ou utiles à la société, dépend de notre égoïsme; car nous savons que tout ce qui est avantageux à la société, est nécessairement avantageux à nous-mêmes. »

Il enseignait, de plus, que « comme c'est à l'institution d'un gouvernement que nous sommes redevables de tout le bien-être de la vie sociale, les lois en vigueur sont les véritables règles de la morale (1). »

Cudworth, en désaccord sur ce point avec Hobbes, a cherché à démontrer que l'origine de la notion du juste et de l'injuste est dans un pouvoir particulier de l'esprit, qui distingue la vérité du mensonge.

Mandeville, qui écrivit au commencement du dernier siècle, soutenait, dans sa théorie de toute morale, que l'homme est égoïste de sa nature; qu'au nombre des désirs qu'il aime à satisfaire, il n'en est pas de plus vif que son amour pour la louange; que les fondateurs de la société, voulant exploiter ce penchant,

(1) Stewart's *Outlines*, p. 128.

avaient institué la coutume de donner des éloges à chaque sacrifice fait par l'égoïsme au bien public, et avaient appelé ce sacrifice vertu. La louange est donc la monnaie dont on paye le sacrifice des mauvais penchants; et les vertus morales, pour nous servir de l'expression de Mandeville, sont les fruits *de la flatterie et de l'orgueil.* Ainsi donc, là où nous croyons voir de la vertu, il n'y a « en réalité qu'égoïsme. »

Le Dr Clarke croit que « la vertu consiste à régler notre conduite, d'après les circonstances de la vie et les rapports des événements entre eux. » Et Wollaston, dont les idées sont essentiellement les mêmes, fait consister la vertu à agir selon la vérité des choses, à traiter les objets *selon leur caractère réel,* et non selon un caractère ou des propriétés qu'on leur suppose, et qu'ils n'ont pas réellement.

On sait que M. Hume a écrit un traité tendant à prouver que l'utilité est la partie constituante, ou la mesure de toute vertu; Smith enfin, dans son langage hyperbolique, soutient que nous n'avons pas plus de motifs pour louer un homme, que nous n'en avons pour louer un meuble quelconque.

Il est un autre système qui fait de la vertu, pratiquée en raison de ce qu'elle peut nous être utile, un avantage personnel dans tous les cas. D'après ce système, la vertu n'a jamais pour but que le plaisir ou la satisfaction personnelle; si elle abandonne un plaisir, c'est pour un plaisir plus grand encore; elle sacrifie la jouissance présente, mais ce n'est que dans l'espoir d'une autre jouissance, qui, par sa durée et par son intensité, promet de la dédommager amplement de son sacrifice. Ainsi donc, dans tous les cas où l'individu semble n'avoir en vue que le bien d'autrui, il n'est mû que par un désir de satisfaction personnelle.

Le Dr Hutcheson soutient fortement l'existence d'un sens moral, d'où découlent nos perceptions de la vertu, indépendamment de toute autre considération.

Le Dr Paley, le plus populaire de tous ceux qui ont écrit sur la philosophie morale, n'admet pas qu'un sentiment naturel de la justice soit la base de la vertu; il est aussi partisan du système égoïste, avec quelques modifications. Il fait consister la vertu à faire le bien au genre humain, par obéissance à la volonté de Dieu, et dans l'espoir du bonheur éternel. Selon lui, la volonté céleste est notre règle, et notre bonheur particulier notre motif. On voit par là, que c'est de l'égoïsme présenté sous une autre forme.

Adam Smith, dans sa *Théorie des sentiments moraux*, s'efforce de prouver que le spectateur impartial mesure son approbation morale, sur la sympathie qu'il éprouve pour l'action et le but de ceux dont il juge la conduite.

Le Dr Reid, lord Kames et M. Stewart soutiennent qu'il existe dans l'homme une faculté qui produit le sentiment du bien et du mal, indépendamment de toute autre considération.

Il n'y a pas plus d'accord, aujourd'hui, entre les métaphysiciens, qu'il y a un siècle. Un écrivain, l'auteur de l'article *Philosophie morale* dans l'*Encyclopédie d'Édimbourg*, doute de l'existence d'un sens moral, et fait reposer la vertu sur la religion et l'intérêt. Sir James Mackintosh, dans sa dissertation sur les progrès de la philosophie morale, qui précède l'*Encyclopédie britannique*, explique la conscience d'une manière que je me suis en vain efforcé de comprendre. Elle est formée, selon lui, de plusieurs éléments et de la combinaison d'éléments hétérogènes, tels que les affections personnelles et sociales. D'après cela, dit-il, il est difficile d'en diviser les principes, et impossible de les faire ressortir dans une action séparée.

Le tableau que je viens de tracer de ces théories contradictoires prouvera, je pense, que la philosophie de l'esprit ne fera des progrès réels et durables, que quand les philosophes con-

sentiront à lui donner la phrénologie pour base; il existe, sans doute, une puissance ou faculté, dont la fin est de produire le sentiment de la justice ou du devoir, indépendamment de tout désir égoïste, de l'espoir d'une récompense, de la crainte d'un châtiment, ou de tout autre motif extrinsèque; une faculté enfin, dont le langage naturel est : *Fiat justitia, ruat cœlum.* Et c'est là, en effet, ce que prouve la phrénologie par de nombreuses observations : toute personne, chez qui la consciencioslté est peu développée, distingue à peine le juste de l'injuste; tandis que celle qui est douée de cet organe à un haut degré, est invinciblement dominée par le sentiment de l'équité.

La bienveillance et la vénération produisent des émotions morales; et les actions opposées à celles qu'elles dictent, sont appréciées par l'esprit, comme inconvenantes et iniques. Mais elles ne semblent pas faire naître le sentiment du devoir; c'est à la consciencioslté qu'est dévolu ce ministère. L'équité est le résultat de ce sentiment, lorsqu'il agit de concert avec les pouvoirs intellectuels. Ces derniers approfondissent les motifs et les conséquences des actions; mais ils n'éprouvent pas d'émotions.

Après avoir étudié la conduite de l'homme, et en avoir découvert le mobile, un sentiment d'approbation ou de blâme s'éveille dans l'esprit; ce sentiment, distinct de tous les autres, est le produit de la consciencioslté.

Cette faculté est de la plus grande importance, en raison de son influence sur toutes les autres. Quand la combativité et la destructivité sont trop actives, la consciencioslté leur impose des limites, elle autorise la défense, elle réprime l'agression. Quand l'acquisivité nous presse trop fortement, elle nous rappelle les droits d'autrui. La bienveillance nous encourage-t-elle à la prodigalité, elle nous souffle cette maxime : Sois juste avant d'être généreux. L'idéalité nous transporte-t-elle dans le ciel des illusions, quand le devoir nous appelle à des exercices

laborieux, dans une sphère plus humble, la consciencioslté nous courbe sous le joug, et arrête notre esprit dans son essor.

C'est ainsi qu'elle répare souvent, par son activité, le peu de développement d'autres organes. Quand la bienveillance est faible, la consciencioslté peut nous faire soulager les misérables, en nous faisant comprendre que c'est un devoir. Quand l'acquisivité est trop faible pour nous porter au travail, la consciencioslté nous y pousse par un sentiment d'équité envers ceux qui nous entourent. Cette qualité est donc essentielle pour former un caractère judicieux et conséquent, et il est important de la cultiver chez les enfants.

L'homme, chez qui elle est puissante, montre une bonne foi, une intégrité, une droiture, qui inspirent la confiance, et forcent à croire à sa sincérité. Chacun sent qu'il est juste par le seul amour de la justice, et non par la crainte ou l'intérêt.

Elle ne s'attache pas seulement aux droits légaux et à la propriété d'autrui; elle porte aussi à juger avec équité la conduite, les opinions et les talents d'autrui. Une personne qui a cet organe fortement développé est aussi prompte à se condamner qu'à trouver des fautes aux autres. Elle rend l'homme ponctuel, parce que c'est une injustice que de sacrifier le temps et la commodité d'autrui; elle lui fait satisfaire ses créanciers, parce qu'il est juste de payer ce qu'on doit; elle le rend circonspect dans ses promesses, parce qu'il compte les remplir; elle le rend conséquent dans sa conduite; enfin, elle lui communique une simplicité de manières qui commande l'estime, et gagne l'affection de tout esprit bien fait.

Quand la consciencioslté est plus fortement développée que la bienveillance, elle fait d'un homme un maître rigide, quoique juste. Toute erreur est faute à ses yeux; et, pour donner trop d'importance à des choses insignifiantes, il devient insociable.

L'absence de la consciencioslté produit des résultats entière-

ment contraires; l'absence de ce sentiment perce dans toutes les actions de sa vie, alors même que, dans sa conduite, il respecte les lois. Tous ses sentiments, tous ses penchants agissent sans ce contrôle puissant. Si son adhésivité, si sa bienveillance l'attachent à un ami, il le regarde comme le premier des hommes; il est aveugle à toutes ses imperfections. Cet ami vient-il à le blesser, c'est un monstre d'ingratitude et de bassesse; en un instant, l'ange s'est fait démon. Une consciencioslté forte fait voir l'homme tel qu'il est; l'estime se règle sur ses principes, et l'offense est appréciée à sa juste valeur.

L'amour de l'approbation, fortement développé, quand la consciencioslté est faible, nous porte à adopter tous les moyens qui nous plaisent, sans égard à ce qu'ils ont d'injuste et d'inconvenant. L'amour de l'approbation nous fait illusion sur nos défauts; enfin, quand cette faculté est faible en nous, elle nous porte à agir et aussi à juger la conduite d'autrui, d'après nos sentiments dominants. Nous sommes affectueux sous l'impulsion de la bienveillance, sévères quand la destructivité domine; nous admirons quand notre orgueil, notre vanité ou notre affection excite un sentiment favorable aux autres; nous condamnons, quand ces sentiments prennent une direction opposée; notre conduite n'est jamais réglée par un principe; nous sommes peu scrupuleux; nous nous condamnons rarement nous-mêmes; nous ne pouvons nous reconnaître un tort. Les esprits ainsi faits peuvent être aimables, et déployer d'excellentes qualités; mais il ne faut pas avoir foi en eux. Juges, leurs décisions sont dérisoires; amis, ils sont sujets à exploiter et à rendre peu; marchands, ils vous surfont; acheteurs, ils vous font banqueroute.

L'honneur, tel que le comprennent certaines gens, est fondé sur l'estime de soi et l'amour de l'approbation, et sur l'absence de la consciencioslté. Qu'un homme ait des torts envers un autre, la foule croit qu'il se dégrade en faisant des excuses.

Se battre et ne point avouer sa faute, c'est là ce qu'ordonnent l'estime de soi et l'amour de l'approbation, quand la consciencioslté est très-faible; car l'estime de soi se sentirait humiliée de reconnaître un tort, et l'amour de l'approbation souffrirait à l'idée de ce que pourrait penser le monde; à moins qu'un sentiment plus élevé ne vienne l'arrêter, la misérable victime ira se faire tuer pour soutenir une conduite qui n'est pas soutenable. L'homme consciencieux se relève dans sa propre estime, en avouant ses torts; et peu lui importe ce qu'en pense le monde; car il est à lui seul un juge équitable et inflexible.

Ce sentiment est essentiel à l'esprit philosophique, surtout dans ses investigations morales. Il produit le désir de découvrir la vérité, le tact qui la fait reconnaître, une foi implicite en sa suprématie. L'homme, dont la consciencioslté est faible, n'a pas d'opinion; s'il a l'amour de l'approbation et la secrétivité développés il a un penchant pour les doctrines paradoxales; si à ces organes il joint celui de la combativité, il a une tendance au scepticisme, il nie les vérités les mieux établies.

Il n'est point de sentiment qui soit plus difficile à comprendre que la consciencioslté, pour ceux qui ont cet organe peu développé. Ils comprennent qu'on se conduise par des motifs d'ambition, d'intérêt, de vengeance; mais cette résolution de l'âme, qui affronte la mort par le pur amour de la vertu, leur paraît incompréhensible. Ils la regardent comme une espèce de folie qui se méconnaît. Mme de Staël dit de Napoléon, qu'il ne se méprenait jamais aussi complétement sur son caractère, que quand il lui arrivait de se rencontrer avec un homme guidé par les seuls principes de l'intégrité; il se mettait à la torture pour deviner ses motifs; il s'ingéniait vainement à découvrir son faible. Cette maxime, que tout homme a son prix, peut paraître vraie aux yeux de ceux qui ont l'acquisivité ou l'amour de l'approbation très-large, et la consciencioslté modérée.

Mais il est des esprits d'élite, que ni la fortune, ni les honneurs ne peuvent faire dévier des sentiers de la justice; ce sont ceux chez qui la consciencioslté, la fermeté et la réflexion sont les pouvoirs dominants.

J'ai toujours observé que les individus chez qui l'amour de l'approbation est très-large, quand leur consciencioslté n'est point également développée, sont incapables de comprendre comment on peut avouer qu'on croit à la phrénologie, tant que le ridicule s'y attache. Ceux-là seront les premiers à augmenter le nombre de ses admirateurs, quand l'opinion publique changera; car ils sont partisans de toute doctrine admise; ils méritent qu'on les plaigne et qu'on leur pardonne; leur conduite résulte d'une organisation moralement défectueuse; ce qui est un malheur et non un tort.

Le fait, que cet organe manque souvent à des individus amplement dotés des organes de l'intelligence, quand les penchants animaux sont fortement développés chez eux, explique la bassesse de sentiments et les goûts dépravés d'hommes d'un mérite éminent. Et c'est encore ici le lieu d'observer les fonctions distinctes des diverses facultés de l'esprit. Il n'est point d'erreur plus fréquente que celle de concevoir qu'en exerçant la faculté de la vénération, on cultive celles de la bienveillance et de la justice. Mais, quand sa vénération est large et sa consciencioslté petite, un homme est à la fois pieux et injuste; renversez cette combinaison d'organes, il est juste sans être pieux; précisément comme on est aveugle sans être sourd, ou sourd sans être aveugle. L'absence de la vénération, comme nous l'avons déjà dit, n'entraîne pas nécessairement l'irréligion; ainsi, quoiqu'il soit rare de trouver un homme tout à la fois impie et juste, cependant on en trouvera beaucoup qui sont justes sans être religieux, et *vice versâ*.

La consciencioslté, quand elle est puissante, a le sentiment de son autorité souveraine sur toutes les autres facultés. La

scène de *la Prison d'Édimbourg*, où Jeanie Deans est représentée, faisant sa déposition dans le procès de sa sœur, devant la haute cour de justice, offre une preuve frappante de l'action de cet organe et de son autorité, quand il est soutenu par la piété. Le sentiment impérieux de la conscienciosité et de l'obligation d'être vraie, porte cette jeune fille à sacrifier tout intérêt, toute affection, qui pourraient la faire dévier des sentiers du devoir; aussi, la voyons-nous obéir à son intégrité, aux dépens de tout autre sentiment cher à la nature humaine.

Le repentir, le remords, le sentiment de notre crime et de notre indignité, sont les conséquences de cette faculté, quand nous avons commis des actions contraires à son impulsion. Cependant, c'est une erreur de croire que les grands criminels trouvent leur châtiment dans leur conscience; car cet organe manque, en général, aux hommes qui ont passé leur vie dans le crime; et ils sont, par conséquent, étrangers aux remords. Haggart regrettait d'avoir assassiné le geôlier de Dumfries; mais il n'avait aucun remords de ses vols. Sa bienveillance, largement développée, provoquait le repentir de son premier crime; la faiblesse de sa conscienciosité explique son indifférence quant au second. Bellingham avait la bienveillance et la conscienciosité également faibles, et tout sentiment de justice et de compassion lui était étranger : il ne témoignait ni repentir, ni remords.

Gall ne connaissait ni la faculté ni l'organe de la conscienciosité. Il considérait le remords, comme le résultat de toute action contraire aux dispositions prédominantes d'un individu. Selon lui, il y a autant de consciences que de facultés : par exemple, celui qui, ayant la bienveillance très-développée, fait tort à autrui, blesse cette faculté, et le sentiment provenant de cette blessure est le regret ou le repentir. L'usurier, le libertin qui laisse échapper une occasion se repent, le premier, de n'avoir point satisfait son acquisivité; le second, de n'avoir point

fait une nouvelle victime. C'est là ce que Gall nommait la *conscience naturelle;* il ne croyait pas qu'on pût s'y fier, et, partant, des lois, des institutions positives devenaient nécessaires. Spurzheim a rétorqué cet argument avec beaucoup d'esprit : il prouve que le simple sentiment du regret est tout à fait différent du remords. Nous regrettons d'avoir perdu une paire de gants, ou dépensé inutilement une demi-couronne; mais ce sentiment n'a rien d'analogue avec le cri qui s'élève dans notre conscience, quand nous avons empiété sur les droits de notre prochain, commis un vol, ou articulé un mensonge. Gall finit par considérer la bienveillance comme la faculté de la morale; mais le sentiment du devoir est aussi distinct de la simple bonté, que l'espérance l'est de la crainte; et d'ailleurs les faits sont là pour prouver que la morale et la bonté dépendent de deux organes bien distincts.

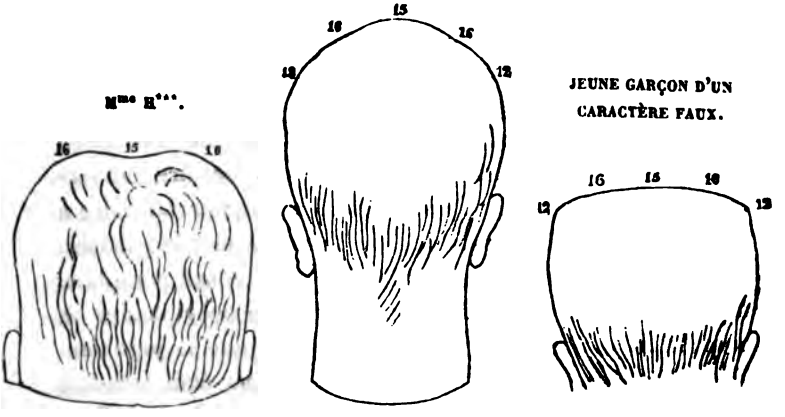
Quand cet organe est faible et la secrétivité très-développée, surtout si l'idéalité et le merveilleux viennent au secours de ce dernier organe, on est porté au mensonge; ce penchant est quelquefois si fort, que ni les avantages d'une bonne éducation, ni ceux que l'on trouve dans la fréquentation de la bonne compagnie, n'ont jamais pu le vaincre.

Il est des criminels qui ne sont pas plutôt découverts, qu'ils confessent leur crime et semblent appeler le châtiment afin d'adoucir le remords qui les dévore. La Société phrénologique possède le moule du crâne d'un homme qui exprimait ce désir. C'est celui de John Rotherham, qui, ayant rencontré une servante sur la grand' route, la tua seulement pour satisfaire à l'impulsion de sa destructivité; car il ne fit aucune tentative pour la violer : il prit seulement ses souliers et son parapluie. A peine arrêté, il confessa son crime, insista pour plaider sa culpabilité, et c'est avec beaucoup de peine que le juge parvint à l'engager à n'en rien faire. Cet organe était très-fort chez lui, et il semble qu'il avait agi sous l'influence d'une excessive destructivité. James Gordon, au contraire, qui assas-

sina un jeune mendiant dans Eskdale-Muir, niait effrontément son crime, et après le verdict de condamnation, il accusait le jury et la cour d'avoir condamné un innocent. Cependant, au moment de l'exécution, il s'avoua coupable. L'organe de la consciencioslté manquait tout à fait chez lui.

Cet organe est très-fort chez Mme H***, le révérend M. M***, le Dr Hette et Rammohun-Roy, qui tous manifestèrent ce sentiment à un très-haut degré. Il faut beaucoup d'attention pour déterminer exactement l'étendue de cet organe. Quand la fermeté est proéminente et la consciencioslté faible, la tête aplatie forme un angle dont le sommet aboutit à la fermeté, comme dans Haggart et Robert Bruce; quand la fermeté et la consciencioslté sont également développées, la tête s'élève considérablement de la circonspection à la fermeté, et forme une saillie de forme ronde, comme chez le révérend M. M***, p. 170. Quand ces deux organes sont petits, la tête s'élève très-peu au-dessus de la circonspection, et paraît aplatie d'une circonspection à l'autre, comme cela peut se voir sur la figure ci-dessous représentant la tête d'un jeune garçon.

DAVID HAGGART.



Fermeté faible, consciencioslté faible.

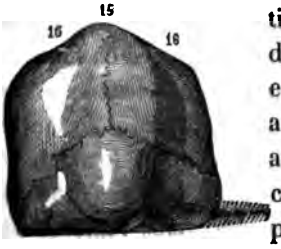
Fermeté très-forte, consciencioslté faible.

Absence de fermeté et de consciencioslté.

Chez Mme H., la fermeté 15 est petite; la consciencioslté 16 large : chez D. Haggart, la fermeté 15 est forte, et la consciencioslté 16 faible ; chez le jeune garçon les deux organes manquent à la fois, ce qu'indique la forme aplatie de la tête, au-dessus des organes de la circonspection. Si chez Mme H., la fermeté eût été aussi forte que la consciencioslté, ou que chez D. Haggart la consciencioslté eût égalé la fermeté, leurs têtes eussent présenté un segment de cercle plein et élevé, s'étendant d'une circonspection à l'autre, et elles eussent formé contraste avec celle du jeune fourbe. La pratique journalière est indispensable pour bien apprécier ces différentes nuances.

La différence dans le développement de ces organes, chez les différentes nations comme chez les individus, et les combinaisons qu'il forme avec les autres organes, nous permettent de nous rendre compte de la différence que l'on a remarquée, de tout temps, dans les notions de justice chez les différents peuples. L'amour de la vérité est si faible chez les Indous, les Africains et les naturels de l'Amérique, que les magistrats anglais sont d'avis qu'on ne peut pas les admettre à témoigner dans les cours de justice; il est curieux d'observer que l'absence de la consciencioslté forme généralement un vide caractéristique sur les crânes de ces peuples divers, que possèdent les sociétés de phrénologie. Il est également très-faible chez les Esquimaux, qui sont notoirement adonnés à la fraude et au vol. Les notions de justice que possède un individu sont d'autant plus parfaites, que cet organe est plus fort, et qu'il est combiné avec un heureux développement des autres sentiments moraux et des facultés intellectuelles. De même qu'une personne douée de l'organe des tons sera d'autant meilleur juge de la musique, que cet organe sera

ESQUIMAUX.



combiné avec un fort développement des sentiments moraux et de la réflexion, de même les lois qui ordonnent ou défendent telles ou telles actions sont indispensables pour régler la conduite de ceux qui, n'ayant pas reçu de la nature un développement suffisant de cet organe, ne possèdent pas en eux le sentiment du juste à un assez haut degré pour pouvoir régler leur conduite; ceux qui ont reçu ce don précieux, ont, suivant saint Paul, « la loi en eux-mêmes. »

On a objecté que la conduite des personnes douées d'un large développement de la conscienciosité, est très-souvent en opposition avec ce sentiment, qu'elles se montrent intéressées, ambitieuses, précisément comme celles chez qui cet organe est très-faible; et l'on se demande ce qu'en pareil cas devient l'influence de cet organe. La pluralité des facultés explique ce phénomène. La conscienciosité n'est pas la seule faculté de l'esprit, et quoique son autorité soit souveraine, sa force peut la trahir quelquefois. L'homme dont la bienveillance et la destructivité sont également larges, peut être amené, dans certaines circonstances qui excitent fortement sa destructivité, à manifester cette dernière faculté par des accès de fureur, des actes de vengeance, de sévérité inouïe, tous opposés à la bienveillance: de même, celui dont l'acquisivité et l'estime de soi sont très-fortes, peut obéir à leurs impulsions, malgré l'influence de la conscienciosité. Mais l'homme bienveillant, une fois son accès de destructivité passé, comprend ses torts et les déplore; ainsi de celui qui a commis des injustices, quand la conscienciosité est fortement développée en lui.

J'ai toujours remarqué que, quand sa conscienciosité est forte, un homme fait droit aux demandes qui lui sont adressées, toutes les fois que la justice est du côté du demandeur, et quand cet organe est faible en lui, il n'est guidé que par des motifs qui y sont totalement étrangers. Dans l'intérêt des gouvernements et du bien public, on ne devrait appeler aux

fonctions publiques, que des hommes chez qui cet organe est très-proéminent; c'est là une vérité qui sera d'autant mieux appréciée, que la société progressera dans les voies de la civilisation et de la morale.

Une autre difficulté que l'on fait valoir, c'est que la conscienciosité étant un sentiment, ne donne pas, par elle-même, la perception de ce qui est juste; et ici nous répondrons par un exemple : un juge entend dans une cause l'une des parties, et sa conscienciosité, agissant d'après les faits qui lui sont présentés par le moyen de l'intelligence, produit le sentiment que le droit est du côté de cette partie. La partie adverse est entendue; de nouveaux faits sont mis au jour, et la conscienciosité produit alors le sentiment que la justice est de ce dernier côté. Si cette faculté même formait des idées spécifiques sur ce qui est juste, ce serait un pouvoir intellectuel, et le raisonnement serait proportionné au développement de l'organe dont elle émane; mais ce n'est qu'un sentiment : sa fonction réelle est de produire une émotion de justice ou d'injustice, d'après le cas particulier ou l'assemblage de faits qui lui est présenté par l'intelligence.

L'explication de cette doctrine se trouve tout au long dans l'*Ermite de Parnell.* L'ange fait tomber le domestique dans le torrent, et tant qu'on ignore la cause de cette action, on la trouve injuste; mais quand on apprend ensuite que son intention était d'assassiner son maître la nuit suivante, la conscienciosité sent que l'ange, en le détruisant, a fait un acte de justice. On ne peut dire que la conscienciosité donne des décisions opposées sur le même cas; elle produit simplement l'émotion qui lui est particulière, selon qu'il lui est présenté.

Quand cet organe est dans un état morbide, des sentiments singuliers de crimes, le plus souvent imaginaires, s'emparent de l'esprit. J'ai vu deux individus atteints de cette maladie. L'un s'imaginait s'être endetté d'une somme énorme qu'il n'avait

pas les moyens de rembourser ; l'autre s'imaginait s'être rendu coupable de meurtre, et, en général, de toutes les iniquités les plus atroces ; et cependant tous deux, en état de santé, étaient connus par leur humanité et leur délicatesse parfaite en tout ce qui touche l'honneur.

Les personnes chez qui les deux organes de la circonspection et de la consciencioslté se trouvent dans un état morbide, s'imaginent avoir commis les péchés les plus énormes, et subissent, par anticipation, tous les tourments de l'enfer. Dans ce cas, quand tout espoir de guérison n'est pas perdu, surtout si, en état de santé, son humeur est douce et bonne, je conseille de respecter les idées du malade, et d'appeler un prêtre en même temps qu'un médecin.

Dans la première édition de cet ouvrage, je dis que la reconnaissance provient sans doute de cette faculté ; mais sir G. S. Mackenzie, dans son ouvrage intitulé *Illustrations of Phrenology*, a démontré que la reconnaissance vient surtout de la bienveillance ; et je demeure tout à fait d'accord avec lui sur ce point.

Il n'est pas temps encore, quand l'historique de chaque fonction n'est pas terminé, de parler des combinaisons de facultés ; mais c'est cependant ici le lieu de faire observer que la phrénologie nous explique l'origine des diverses théories sur la morale déjà énumérées.

Hobbes, par exemple, déniait tous les sentiments, et regardait les lois civiles comme la règle de toute morale. C'est là une idée qui doit paraître naturelle à l'homme dont la consciencioslté est très-faible, et qui n'a jamais éprouvé la plus simple émotion de justice, mais qui comprend la crainte, le désir de la propriété et d'autres affections qui font attacher un grand prix à la sécurité, et par suite, désirer un gouvernement régulier. J'augure de là que Hobbes était ainsi constitué.

Mandeville fait de l'égoïsme et de l'amour de la louange

les bases de toutes nos actions. Supposons un instant que Mandeville manquait de conscienciosité et qu'il avait l'amour de l'approbation fortement développé, sa doctrine alors nous paraîtra le produit naturel de son esprit.

M. Hume trouve la vertu dans le besoin que nous avons d'être utiles à nous-mêmes ou aux autres. C'est là un sentiment qui doit résulter de la combinaison d'une forte bienveillance, de facultés réflectives énergiques et d'une faible conscienciosité.

Paley dit qu'être vertueux, c'est prendre la volonté de Dieu pour règle et s'y conformer en ayant en vue notre bonheur éternel. Cette pensée a dû émaner d'un esprit où l'égoïsme et les penchants animaux étaient fortement développés, où la vénération est aussi proéminente et la conscienciosité assez faible.

Cudworth, Hutcheson, Reid, Kames, Stewart et Brown, au contraire, soutiennent, avec autant d'obstination que de talent, qu'il existe dans l'esprit un sentiment originel ou une émotion qui produit la justice et qui est indépendant de toute autre considération. C'est là le sentiment naturel aux personnes chez qui la conscienciosité est puissante. Un homme très-respectable, chez qui cet organe est prédominant, me dit n'avoir jamais pu comprendre que des philosophes pussent nier l'existence de cette faculté; à ses yeux, c'était comme si on s'efforçait de prouver un axiome mathématique.

L'existence de cet organe est prouvée.

---

17. — Espérance.

Cet organe est situé de chaque côté de la vénération, et s'étend en dessous d'une partie de l'os frontal et de l'os pariétal. On n'a pas encore réussi à en dessiner les contours. Gall considérait l'espérance comme une propriété inhérente à toute faculté; mais Spurzheim a fait observer avec raison que,

quoique toute faculté produise un *désir* lorsqu'elle est active, cependant ce désir est bien différent de l'espérance, faculté qui donne lieu à une émotion simple *sui generis*, susceptible d'être dirigée de mille manières. Le désir est quelquefois très-fort, alors que l'espérance est faible ou même éteinte. Le criminel, monté sur l'échafaud, peut désirer ardemment de vivre, quand il n'a plus l'espérance d'échapper à la mort. C'est en procédant par analyse que Spurzheim en vint à se convaincre que l'espérance est un sentiment primitif, et qu'il devait avoir un organe particulier. De nombreuses observations en ont déterminé plus tard la situation; et la plupart des phrénologues le regardent maintenant comme établi. Cependant Gall a continué, jusqu'à sa mort, de regarder la fonction de cette partie du cerveau comme incertaine.

Cette faculté produit le sentiment de l'espérance en général, ou la tendance à croire à la réussite des désirs qui émanent des autres facultés. La conviction de cette réussite dépend de l'intelligence. Ainsi, la personne douée de l'espérance et d'une forte acquisivité, s'attendra à devenir riche; une autre, douée de l'espérance et de l'amour de l'approbation, espérera parvenir aux honneurs; celle enfin, qui sera douée de l'espérance et de l'amour de la vie, s'abandonnera à l'espoir d'une longue et heureuse existence. Cette faculté produit des émotions délicieuses; elle fait envisager l'avenir sous les couleurs les plus riantes, tandis que la circonspection fait voir tout en noir. Aussi celui qui a l'espérance plus puissante que la circonspection, goûte, par anticipation, mille bonheurs qui ne se réalisent jamais, tandis que celui qui a la circonspection plus puissante que l'espérance, vit dans l'appréhension de malheurs qui n'existent que dans son imagination. Le premier ne gâte jamais le présent par des craintes sur l'avenir; le second ne voit aucun des plaisirs qui sont sous sa main.

Cette faculté trop énergique dispose à la crédulité et con-

duit à des entreprises inconsidérées, téméraires. Les personnes ainsi douées n'envisagent jamais leur situation sous son véritable point de vue : elles s'exagèrent tout avantage et ne voient aucun obstacle; elles promettent beaucoup et tiennent peu, sans qu'il y ait chez elles intention de se tromper. L'expérience ne corrige guère leur jugement; leur tendance à espérer immodérément étant constitutionnelle, elles ne voient jamais que le bon côté des choses. Quand l'espérance est faible et la circonspection très-développée, une sombre tristesse accable l'esprit, et, quand, de plus, la destructivité est forte, l'individu a souvent recours au suicide pour échapper au malheur qui l'accable.

Toutes les fois que cette faculté n'est point combinée avec l'acquisivité ou l'amour de l'approbation, on est disposé à l'indolence par la confiance même que l'on a dans l'avenir. Quand, au contraire, elle se combine avec ces organes, elle aiguillonne l'esprit, en lui représentant constamment les objets qu'il veut atteindre. A-t-on l'acquisivité forte, une large circonspection et l'espérance petite, on épargne pour devenir riche. A-t-on, au contraire, la circonspection petite, l'espérance très-développée, ainsi que l'acquisivité, on spécule pour s'enrichir. J'ai toujours trouvé l'espérance et l'acquisivité très-développées chez les joueurs.

L'espérance charme les craintes du mourant. J'ai vu des personnes, chez qui cette faculté était très-développée, languir pendant plusieurs mois, mourir à petit feu, sans même soupçonner le destin qui les attendait. Elles *espéraient aller mieux* jusqu'au moment où elles s'éteignaient. Les personnes chez qui l'espérance et la combativité qui donnent le courage sont petites, quand la circonspection et la consciencioslté sont chez elles fortement développées, parviennent à grand' peine, malgré les promesses de l'Évangile, à penser avec sang-froid ou confiance au grand jour du jugement.

Cette faculté, en portant à envisager l'avenir avec espoir, dispose à la croyance en une autre vie.

Les métaphysiciens admettent cette faculté, et la phrénologie n'a fait qu'en révéler l'organe et les conséquences de ses divers degrés de développement. J'ai déjà fait valoir comme argument en faveur de l'existence de Dieu, l'existence d'un organe de la vénération qui donne une tendance au culte de la Divinité. Ne peut-on, dans l'existence de la faculté de l'espérance, trouver également la preuve d'une vie future? L'espérance me paraît être la faculté d'où dérive l'idée de l'immortalité; et, selon moi, cette tendance instinctive à mépriser les biens présents, pour s'élancer par la pensée dans l'éternité, prouve que l'homme n'est pas destiné à mourir tout entier. Addison soutient admirablement cette thèse dans son monologue de Caton; et la phrénologie donne du poids à son raisonnement, en démontrant que cette ardente espérance, cette *soif de l'immortalité*, n'est point un sentiment factice, le produit d'une imagination vagabonde, mais bien le résultat de deux facultés primitives de l'esprit, l'amour de la vie et l'espérance, qui doivent au Créateur leur existence et leurs fonctions.

Pope a décrit d'une manière sublime l'influence du sentiment de l'espérance dans les vers qui suivent :

" Lo! the poor Indian whose untutored mind
Sees God in clouds, or hears him in the wind ;
His soul proud science never taught to stray
Far as the solar walk, or Milky Way;
Yet simple nature to his *hope* has given,
Behind the cloud-topt hill an humbler heaven :
Some safer world, in depth of woods embraced;
Some happier island in the watery waste;
Where slaves once more their native land behold,
No fiends torment, no Christians thirst for gold (1) ".

L'existence de cet organe est prouvée.

(1) Voici le sens des vers de Pope :
« Le pauvre Indien dont l'esprit est inculte voit Dieu dans les nuages et

18. — Merveilleux.

Cet organe est situé immédiatement au-dessus de l'idéalité, dans les parties latérales de la région antérieure du vertex.

L'attention de Gall fut appelée sur l'organe de ce sentiment par quelques faits qui lui avaient été communiqués par le Dr Thomas Forster : il observa que quelques individus s'imaginent être visités par des apparitions de personnes mortes ou absentes; et les questions suivantes se présentèrent à son esprit. Comment se fait-il que des hommes doués d'une grande intelligence croient à la réalité des fantômes et des visions? Sont-ce des sots ou des imposteurs? Y aurait-il, par hasard, une organisation particulière qui impose, sous cette forme, à l'intelligence humaine? Comment peut-on expliquer de semblables illusions? Il fait alors l'esquisse historique des cas de visions les plus remarquables. Socrate parlait souvent à ses disciples d'un esprit ou démon qui lui servait de guide. Gall, à ce propos, remarque qu'il n'ignore pas qu'on a expliqué ce fait, en disant que Socrate faisait allusion à la force et à la justesse de sa propre intelligence; « mais, » ajoute Gall, « s'il n'avait pas lui-même cru communiquer avec un génie, l'opinion qu'il en avait un se serait perdue pendant les vingt-trois années qu'Aristophane en fit un sujet de ridicule; et ses accusateurs n'en auraient pas réveillé le souvenir, pour en faire un grief contre lui. Jeanne d'Arc disait aussi que saint Michel lui avait apparu pour lui dire que Dieu prenait pitié de la France, et qu'il la chargeait de lever le siége d'Orléans, et de faire sacrer

l'entend dans le mugissement de la tempête. L'orgueilleuse science n'a jamais égaré son esprit dans la route du soleil ou dans la Voie lactée; mais la simple nature lui fait *espérer* que derrière la montagne il est un humble ciel, quelque monde paisible, quelque île bienheureuse, où les esclaves revoient leur terre natale, et où ils n'ont plus à redouter ni ennemi qui les persécute, ni chrétien dévoré par la soif de l'or. »

Charles VII à Rheims. Le Tasse affirmait avoir été guéri par la Vierge Marie et sainte Scholastique, qui lui étaient apparues pendant un violent accès de fièvre. Dans les notes historiques qui accompagnent la Vie du Tasse, se trouve l'anecdote suivante, extraite des Mémoires de Manso, marquis de Villa, publiés après la mort du poëte, son ami :

« Le Tasse, dans son délire, croyait converser avec des esprits familiers. Un jour que le marquis s'efforçait de le désabuser, le Tasse lui dit : « Puisque je ne puis vous persuader « autrement, je ferai paraître devant vous l'esprit auquel vous « refusez de croire. » J'acceptai l'offre, dit le marquis, et le lendemain, pendant que nous étions à causer près du feu, il se retourna du côté de la fenêtre, et se mit à regarder fixement : il paraissait si absorbé que, quand je lui parlai, il ne me répondit point. « Voyez, voyez ! » dit-il enfin, « mon esprit « familier vient causer avec moi. » Je regardai avec la plus grande attention, et ne pus rien voir entrer dans l'appartement. Cependant le Tasse se mit à causer avec cet être mystérieux. Je le voyais et l'entendais seul. Quelquefois il questionnait, et quelquefois il répondait, et, par ses réponses, je devinais le sens de ce qu'il avait entendu. Le sujet de sa conversation était si élevé, et les expressions si sublimes, que je tombai moi-même dans une espèce d'extase. Je n'osai ni l'interrompre, ni l'importuner de questions, et sa vision dura longtemps. Je fus averti que l'esprit avait disparu, lorsque le Tasse, en se retournant vers moi, me dit : « A l'avenir vous ne douterez « plus. » — « Dites plutôt, » répondis-je, « que je serai plus « incrédule que jamais ; car quoique j'aie entendu des mots « étonnants, je n'ai rien vu. » Il répondit en souriant : « Vous « avez peut-être vu plus, et entendu plus que... » Il s'interrompit, et craignant de l'importuner par mes questions, je laissai tomber la conversation (1). »

(1) Black, *Vie du Tasse*, vol. II, page 240.

Swedenborg se croyait miraculeusement appelé à révéler au monde les mystères les plus cachés. « En 1743, » dit-il, « il plut au Seigneur de se montrer à moi, de m'apparaître en personne, pour me donner la connaissance du monde spirituel, pour me mettre en communication avec les anges et les esprits, et ce pouvoir m'a été continué jusqu'à ce jour. » Swedenborg, disent ses biographes, était d'une sincérité qui n'admet pas de doute. Mais jamais il n'exista d'enthousiaste plus extravagant.

Gall remarqua, dans le premier fanatique qu'il put observer, un grand développement de cette partie du cerveau qui se trouve entre les organes de l'idéalité et de l'imitation; et il fit ensuite la même observation sur la tête de plusieurs fanatiques. Le Dr Jung Stilling, qu'il voyait souvent chez le grand-duc de Bade, fut tailleur dans sa jeunesse, puis instituteur, ensuite docteur en médecine, moraliste, théologien, journaliste, illuminé et visionnaire; et cette partie du cerveau était, chez lui, largement développée. Il croyait fermement aux apparitions, et il écrivit un livre sur ce sujet. Dans la maison de détention de Berne, Gall vit un fanatique qui croyait que Jésus-Christ, resplendissant de lumières, semblables à un million de soleils qui auraient combiné leurs rayons, lui avait apparu pour lui révéler la véritable religion. Un homme, qui fréquentait la meilleure société de Paris, demanda un jour à Gall d'examiner sa tête : « Vous avez quelquefois des visions, et vous croyez aux apparitions. » Il se leva brusquement tout étonné, et avoua qu'il avait eu de fréquentes visions; mais que jamais, jusqu'à ce jour, il n'en avait parlé à personne, dans la crainte d'être traité d'absurde. Dans un autre occasion, Gall dit au docteur W., dont il examinait la tête, qu'il devait avoir un goût prononcé pour le merveilleux et le surnaturel. « Pour la première fois » lui dit celui-ci » vous vous trompez complétement; car j'ai pour principe de ne croire qu'à ce qui peut se démontrer mathématiquement. » Après avoir parlé de plusieurs

objets scientifiques, Gall, afin de mettre à l'épreuve son incrédulité, fit tomber la conversation sur le magnétisme animal. Aussitôt il s'anima, et, après avoir répété solennellement qu'il ne croyait qu'à ce qui pouvait se démontrer mathématiquement, il ajouta qu'il était cependant convaincu qu'un être immatériel, agissant dans le magnétisme, opérait à de grandes distances ; qu'aucune distance n'opposait d'obstacle à son action; et, qu'en conséquence, il pouvait se mettre en rapport avec une personne, quel que fût le lieu qu'elle habitât. « C'est la même cause » continua-t-il « qui produit les apparitions. Les apparitions et les visions sont rares, sans doute; mais on ne peut nier qu'elles n'aient lieu quelquefois, et je connais les lois qui règlent leur production. » « A cette occasion » dit Gall, « je pensais, en moi-même, que ce que j'avais inféré du développement de cette partie de son crâne, n'était pas aussi erroné que le digne docteur voulait me le faire croire. »

Un homme, nommé Haleran, à Vienne, croyait être continuellement accompagné par un esprit familier; il le voyait et conversait avec lui. Quand il atteignit sa soixantième année, son génie parut vouloir le quitter, et ne le favorisait plus de sa présence qu'une fois par mois. A Gersbach, près de Durlach, dans le grand-duché de Baden, Gall vit un curé qu'on avait renfermé parce qu'il croyait avoir un esprit familier. A Manheim, il vit un homme qui croyait être sans cesse accompagné par des esprits : quelquefois ils marchaient à ses côtés sous des formes visibles; quelquefois ils se tenaient sous terre. Toutes ces personnes, dit Gall, avaient la partie du cerveau, dont nous nous occupons, fortement développée. Il pose en question « si ces circonvolutions ne font point partie de l'organe de l'imitation, et si un développement excessif de ce dernier n'exalte pas le talent de mimer au point que les idées se personnifient et deviennent, ainsi métamorphosées, un spectre en dehors de l'individu; ou bien, si elles ne constituent pas une partie de

l'idéalité et de l'imitation ; ou enfin, si elles constituent un organe particulier (1). Ces questions ne peuvent être résolues que par des recherches ultérieures.

Walter Scott observe, que « jamais un homme n'est parvenu à en imposer aux autres, s'il n'a été lui-même, jusqu'à un certain point, dupe de son imposture (2). »

Gall dit que cet organe est très-proéminent sur les bustes de Socrate, de Jeanne d'Arc, de Cromwell, de Swedenborg et de tous les individus qui manifestent, et ont manifesté une tendance à croire au merveilleux. Dans les portraits du Tasse, cet organe et l'idéalité sont également saillants.

LE TASSE.

(1) Gall, *sur les Fonctions du cerveau*, V, p. 346.
(2) *Life of Napoleon Bonaparte*, vol. IV, p. 88.

Spurzheim exprime ainsi son opinion sur cette faculté, dans sa *Phrénologie*, p. 206. « Il est encore un sentiment qui exerce une très-grande influence sur les idées religieuses, et qui, selon moi, contribue plus que la vénération à la foi religieuse. Quelques-uns trouvent toutes choses naturelles et réglées par les lois de la création; d'autres s'occupent de fictions, recherchent les contes merveilleux et les miracles; ils trouvent, dans tous les événements passés, des circonstances extraordinaires et surnaturelles, et sont constamment à la recherche de ce qui peut exciter l'admiration et l'étonnement. Ce sentiment s'observe dans l'espèce humaine, en général, aussi bien parmi les sauvages que chez les nations civilisées. Dans tous les temps, et sous toutes les latitudes, l'homme a été guidé et trompé par sa crédulité et sa superstition. On a attribué une origine fabuleuse à tous les législateurs des nations; et, dans tous les pays, on trouve ample moisson d'histoires et de traditions merveilleuses. Grand nombre de personnes sont disposées à croire aux rêves, à la sorcellerie, à la magie, à l'astrologie, à l'influence mystique des esprits et des anges, au pouvoir du diable, à la seconde vue, aux miracles, etc., etc., etc. D'autres sont disposées à avoir des visions; elles voient des démons, des fantômes. C'est le sentiment du merveilleux qui fait la force du véritable, comme du faux prophète, qui aide à la superstition, tout en étant essentiel à la foi, à la religion. Son activité ne diffère pas seulement d'individu à individu; elle diffère aussi de nation à nation. Le dérangement de ses fonctions constitue une espèce de folie.

« Les législateurs de l'antiquité, prévenus de la grande influence de cette faculté, l'exploitaient au profit des lois. Ils parlaient au nom de Dieu, des anges et des pouvoirs surnaturels. De nos jours, les sectes religieuses des swedenborgiens, des méthodistes, des quakers et plusieurs autres, fournissent la preuve de son activité et de son influence. L'introduction d'esprits, d'anges, de métamorphoses et d'événements

surnaturels dans les représentations dramatiques, proclame, à la fois, son activité chez l'auteur et dans le public qui recherche de tels spectacles.

« L'existence de ce sentiment n'est pas douteuse. Son organe est situé en avant de l'espérance; et un grand développement des circonvolutions qui le constituent élargit et élève les parties supérieure et latérale de l'os frontal. Il est très-proéminent sur la tête de Socrate, du Tasse, du docteur Price, de Jung Stilling, de Wesley, etc. J'ai fait, sur cet organe, un grand nombre d'observations, et je le considère comme établi.»

Voici mes propres observations : J'ai trouvé des personnes, courant après les nouvelles, et les croyant d'autant mieux qu'elles étaient plus extravagantes, portées à exprimer la surprise et l'étonnement dans la conversation la plus familière, et s'affectant profondément de quelque récit merveilleux; se délectant à la lecture des *Mille et Une Nuits;* et, chez toutes, j'ai trouvé cette partie du cerveau, dont nous nous occupons, fortement développée. Quand cet organe prédomine, le regard exprime un étonnement particulier : on lève, sans le savoir, les paupières vers le ciel. Les individus, chez qui cette partie du cerveau est petite, ont dans leur extérieur quelque chose de posé ou de froid. Tout ce qui est nouveau ou étrange les ennuie; ils ne sont jamais surpris de rien, et ne trouvent bon que ce qui ne sort pas des voies battues de la probabilité ou de la réalité.

Les philosophes ont été très-embarrassés pour expliquer, pourquoi une forme d'habit ou de meuble est jugée belle, tandis qu'elle paraît et ridicule et vieille, quand une nouvelle mode lui a succédé. Il est probable que la cause se trouve dans la faculté du merveilleux : les impressions agréables, que produisent sur elle de nouveaux objets, sont sans doute la source des jouissances qu'offre le changement de la mode. Je reconnais que l'amour de l'approbation pousse le plus grand nombre à suivre la mode, sans s'inquiéter beaucoup de la nou-

veauté pour elle-même; mais en cela, comme en toute chose, il est des individus qui font la loi; et il doit exister, dans l'esprit, un principe que flatte toute espèce de changement.

Toute faculté, nous l'avons déjà dit, a une sphère d'action qui lui est particulière. Je suis donc disposé à conclure de ce qui précède que la tendance de ce sentiment est d'inspirer à l'esprit le désir de toute nouveauté, et que son effet particulier est de pousser l'esprit à l'invention et au perfectionnement. La mode n'est pas un élément réel de beauté dans les objets extérieurs, et l'élégance intrinsèque est bien plus agréable aux personnes qui possèdent un bon développement de la forme et de l'idéalité, que des formes dont la nouveauté fait tout le mérite. De là vient qu'il est une beauté qui ne meurt jamais, et des objets sur lesquels la mode n'exerce pas son empire. Une théière chinoise peut passer pour jolie, tant qu'elle est de mode; mais, dès qu'elle ne le sera plus, elle paraîtra laide et sans grâce, tandis qu'un vase d'une forme exquise plaira toujours et partout. Je conçois que la théière dont je parle, doive son charme à l'impression que fait sa nouveauté sur la faculté du merveilleux. Mais quand cette impression a cessé, on la juge par ses qualités intrinsèques; et elle déplaît, tandis que le vase, qui satisfait les facultés qui ont pour but de prendre connaissance de la beauté, ne peut cesser de plaire. Ce qui vient à l'appui de ce fait, c'est que les plus grands partisans de la mode ont le plus souvent très-mauvais goût; circonstance qui concorde parfaitement avec la supposition que le seul amour de la nouveauté est le principal élément de cette disposition d'esprit.

En général, les Français possèdent un développement considérable des organes de l'idéalité, du merveilleux et de l'amour de l'approbation. Aussi, les a-t-on toujours considérés comme les rois de la mode. Leur conversation fourmille aussi de termes d'admiration et d'approbation, qui paraissent exagérés aux Anglais. A les entendre, tout est *superbe*, *magnifique;* et

les termes *bon*, *beau*, *excellent*, expriment un éloge si faible, que c'est presque de l'improbation.

Sir John Ross m'a dit que les jeunes gens, nés et élevés dans l'intérieur des terres, qui entrent de leur plein gré dans la marine, ont un large développement de cet organe ; et c'est sans doute pour satisfaire cette faculté qu'ils deviennent marins.

Le merveilleux aide au génie, en poussant l'esprit à chercher le nouveau. Kepler, Napier, Newton et Davy, qui tous aimaient à s'élancer dans les régions abstraites et inconnues de la science, étaient portés à la superstition. Le Dr Samuël Johnson est fortement suspecté d'avoir cru aux esprits, trait qui indique un développement excessif de cette faculté, et son style est plein de mots nouveaux, de formes inusitées d'expression, que ce sentiment lui a sans doute fait adopter. Le Dr Chalmers montre aussi une forte tendance au néologisme, et ses discours ont parfois un tour étrange. Cela vient, sans doute, de ce que le merveilleux agissait chez lui avec la comparaison et l'idéalité. M. Tennant, auteur de *Anster Fair*, et M. Hazlitt montrent dans leurs écrits la même disposition, et j'ai trouvé cet organe très-large dans la tête de tous deux. Cette faculté nous porte, comme le fait remarquer Spurzheim, à introduire le merveilleux dans la poésie. Cet organe est large dans les portraits de Shakspeare, dans les bustes de Walter Scott, et modéré dans la tête de Rammohun Roy. Ce sentiment était très-fort chez Robert Burns, et le moule de son crâne indique un large développement de l'organe.

Spurzheim conclut, sur cette faculté, par les remarques suivantes : « Les faits précédents m'ont, autrefois, déterminé à désigner ce sentiment par le nom de *surnaturalité*, et il est certain qu'il se manifeste surtout par la foi dans tout ce qui est miraculeux et surnaturel. Cependant, comme ce sentiment s'applique à la fois aux événements naturels et surnaturels, et remplit, dans tous les cas, l'esprit d'étonnement et de sur-

prise, je n'hésite pas à substituer le nom de *merveilleux*, à celui de *surnaturalité*.»

L'exaltation des fonctions de cet organe est la grande source du fanatisme religieux. Quand il est fortement développé, il est susceptible d'une activité énergique, même dans l'état de santé. Les impressions qu'il éveille peuvent être prises, par ceux qui ignorent son existence, pour des communications directes avec le ciel, et la raison succombe sous l'apparence. Cet organe est aussi très-susceptible d'une excitation vive, par suite de communications avec des personnes dont l'esprit est porté au fanatisme et au merveilleux : c'est ainsi que les dogmatistes les plus extravagants, prétendant être illuminés par le ciel, trouvent si facilement des croyants et des sectateurs. Ayant examiné la tête de feu le R. Edward Irving, avant qu'il ne se fût posé comme prédicateur, et qu'il eût acquis comme tel de la célébrité, j'observai que les organes du merveilleux et de l'estime de soi avaient chez lui une grande prédominance. Ils ont formé le trait principal de sa vie publique. Les organes de la bienveillance, de la conscienciosité, de la vénération et ceux des facultés intellectuelles, étaient aussi fort développés; de sorte qu'il possédait, à un haut degré, tous les éléments du caractère chrétien. Mais ils ne produisirent rien d'utile par suite de l'exagération de l'estime de soi et de l'organe du merveilleux.

Cet organe est très-proéminent sur le crâne des anciens Grecs; il est petit chez les Esquimaux; aussi ce sentiment est-il beaucoup plus faible parmi ces derniers, que chez les sauvages en général (1). Quand il est petit, le crâne s'affaisse rapidement de chaque côté; tandis que quand il est fort, le vertex est large, comme on peut le voir sur la figure ci-jointe.

GREC.

(1) Voyez *Journal Phrénologique*, VIII, 433.

Le Dr Adam Smith, dans son *Histoire de l'Astronomie*, appelle le merveilleux un sentiment, et cherche à le distinguer de la surprise. « Le merveilleux, » dit-il, « nous frappe, quand nous apercevons un objet extraordinaire et peu connu : à l'aspect des phénomènes qui n'apparaissent que rarement dans la nature, tels que les météores, les comètes, les éclipses, à la vue de plantes et d'animaux singuliers, de toutes choses, enfin, que nous n'avons pas l'habitude de voir, nous sommes émerveillés, quoique déjà avertis de ce que nous allons voir. » « Nous sommes *surpris*, » continue-t-il, « à la vue de choses que nous connaissions déjà, mais qui apparaissent inopinément, et quand nous ne nous attendions pas à les voir; nous sommes surpris à l'apparition soudaine d'un ami que nous avons vu mille fois, mais que nous rencontrons par hasard. »

Lord Kames observe que « de toutes les circonstances qui éveillent cette émotion, sans en excepter la beauté et la grandeur, la nouveauté est celle dont l'influence est la plus puissante; l'aspect d'un objet nouveau produit, à l'instant, une vive émotion de *surprise* qui s'empare de l'esprit pour un temps, à l'exclusion de toute autre idée. La conversation du vulgaire n'est jamais plus intéressante, que quand elle est tournée vers des objets étranges ou des événements extraordinaires. L'homme quitte son pays natal pour courir à la recherche du rare et du nouveau; la nouveauté convertit la fatigue et même les périls du voyage en plaisirs : à quoi peut-on attribuer ce fait? A la curiosité sans doute, principe implanté dans l'humaine nature, dans un but extrêmement utile, celui de donner le désir d'acquérir des connaissances; et le sentiment du merveilleux, éveillé par la nouveauté et l'étrangeté des sujets, enflamme notre curiosité et nous donne le désir de les connaître à fond (1). »

(1) *Elements of the Criticism*, vol. I, p. 211.

Le Dr Thomas Brown admet aussi le sentiment du merveilleux comme une émotion primitive, et soutient, avec raison, que la surprise et l'admiration sont le même sentiment, mais excité par des objets ou des circonstances différentes. Nous admirons une comète dans la nouveauté de son apparition; nous sommes *surpris* de rencontrer un ami à Édimbourg, si nous le croyions à Londres : mais ce n'est pas sa présence qui cause notre surprise c'est la *situation* nouvelle et inattendue dans laquelle nous le rencontrons.

Le Dr Brown fait une remarque assez singulière, c'est que « il semble fort probable que le sentiment de *surprise*, que nous cause tout événement extraordinaire et inattendu, n'a pas lieu dans l'esprit de l'enfant, à l'aspect d'événements qui tous sont nouveaux pour lui; d'où il conclut que la *surprise* ne résulte point d'une pure sensation de *nouveauté*, mais qu'il faut encore supposer la connaissance de quelques autres circonstances qui sont attendues; je ne conçois donc pas que ce sentiment puisse exister dans un état d'*ignorance complète*. »

Les faits que nous observons journellement sont directement contraires à cette doctrine. L'organe du merveilleux existant, tout objet nouveau l'excite, et fait naître l'émotion; aussi plus l'ignorance est grande, plus l'étonnement est fréquent et intense; car, alors, tout événement est nouveauté.

Le Dr Brown observe, avec raison, que l'on peut être à la fois frappé de la beauté ou de la grandeur d'un objet nouveau, et que l'émotion, que produisent la nouveauté et la beauté combinées, se nomme *admiration*.

M. Stewart et le Dr Reid ne parlent pas de cette émotion. Leurs écrits, surtout ceux du Dr Reid, indiquent que cette qualité est faible dans leur esprit; et c'est peut-être pour cela qu'ils l'ont omise dans les émotions mentales primitives.

Le sujet des visions est encore hérissé de mille difficultés.

J'ai vu des cas semblables à ceux rapportés par Gall et Spurzheim. J'ai examiné, à Bedlam, la tête d'un homme dont l'aliénation consistait à voir partout des fantômes, et à agir comme s'ils existaient en réalité, quand, cependant, il se disait convaincu que c'étaient des illusions; mais il ne pouvait parvenir à régler sa conduite d'après cette conviction. Chez lui l'organe de la forme était bien développé; celui du merveilleux était extrêmement large. Je lui demandai s'il éprouvait quelque sensation dans la tête, dans les moments où il était affligé de ces visions; il mit le doigt sur les deux organes du merveilleux, en disant qu'il éprouvait là une sensation sourde.

Dans l'asile des fous de Richmond, à Dublin, j'en ai vu plusieurs chez qui cet organe était prédominant, et dont l'aliénation consistait à se croire des êtres surnaturels ou inspirés. Dans celui de New-Castle, j'ai vu Mlle H*** dont la folie consistait à se croire sous l'influence d'êtres immatériels, et chez elle cet organe était très-fort dans l'hémisphère gauche de la tête.

Un cas intéressant du dérangement de l'organe du merveilleux est rapporté dans le *Journal phrénologique*, volume V, p. 585. Le Dr Anderson, de Cuppar-Fife, enthousiaste de l'étude du magnétisme animal, s'imagina enfin être lui-même sous son influence; et cette opinion prit un tel ascendant sur lui, qu'elle finit par l'absorber tout entier. Ses nuits furent troublées par des rêves fatigants et d'étranges fantômes. Il pensait que certains individus, qui avaient pour lui de l'antipathie, pouvaient à volonté le soumettre à une influence magnétique maligne, et le priver de toute jouissance. Il supposait à ces esprits invisibles, comme il les appelait, un pouvoir illimité. Aucun lieu ne pouvait le mettre à l'abri de leur malignité; aucune distance ne pouvait la diminuer. En 1822, il fit un voyage à Paris, dans le but de leur échapper; mais il retrouva leur puissance, en cette ville, aussi grande que chez lui. Il entendait pendant la nuit ses ennemis comploter sa ruine. Dans

son imagination, ils avaient recours à toutes les tortures inventées par l'inquisition. Plusieurs fois il s'adressa aux autorités du lieu, afin de déjouer leurs plans; et jamais, comme on peut le croire, il n'y réussit. Sur tout objet qui ne touchait point au magnétisme animal, il avait un jugement sain, et faisait preuve d'une grande finesse d'esprit. Un étranger n'aurait pu, alors, soupçonner sa folie. Lorsque, après sa mort, on ouvrit son crâne, on trouva l'enveloppe du cerveau très-épaisse et très-dure, offrant des traces d'une longue maladie; au-dessus de l'organe du merveilleux était un dépôt inflammatoire, qui paraissait exister depuis longtemps, en dessous de la membrane arachnoïde; cette membrane elle-même était épaisse, et présentait, dans l'espace d'un pouce et demi de longueur et d'un pouce de largeur, de fortes adhérences avec les parties sous-jacentes. Le Dr Scott, qui rapporte ce cas, n'indique pas particulièrement l'organe du merveilleux comme le siége exact de l'affection, parce que, n'étant pas versé dans la phrénologie, il ne connaissait pas la situation de cet organe. Mais le Dr A. Combe reçut une lettre d'une personne présente à la dissection, qui avait étudié le sujet, où elle dit positivement que le dépôt était sur l'organe du merveilleux, et que le Dr Anderson, pendant huit ans que dura cette douleur, faisait des applications d'eau froide pour en diminuer la chaleur excesssive. Dans l'asile des aliénés pauvres d'Édimbourg, Spurzheim a vu une femme qui se disait visitée par des spectres et des démons. Chez elle, l'organe du merveilleux était très-développé. Il lui demanda si elle souffrait quelquefois de la tête, elle répondit que oui; et elle indiqua comme siége de la douleur l'organe dn merveilleux.

J'ai vu, il y a plusieurs années, dans l'ouest de l'Écosse, un homme qui se croyait visité par des spectres. Il avait alors 38 ans, jouissait d'une parfaite santé, et n'était nullement extravagant dans ses idées ou dans ses sentiments. Il me dit

qu'il avait presque constamment sous les yeux un tapis couvert de figures qui dansaient. Lorsqu'il visita Glascow, il vit un grand morceau de bois monté sur deux axes et quatre roues, traîné ainsi dans les rues. Lorsqu'il revint chez lui, il revit tout cet attirail en mouvement. En une autre occasion, il vit passer un enterrement, et, pendant bien longtemps ensuite, toutes les fois qu'il fermait les yeux, il revoyait la procession aussi distinctement qu'auparavant. Ce sont là quelques exemples, pris au nombre des mille et un objets qui repassaient dans son imagination. Il ne voyait jamais, dans ses apparitions, que des objets qui avaient déjà passé sous ses yeux; et toujours elles avaient lieu quand il les tenait fermés, ou lorsqu'il se trouvait dans une obscurité complète. Sa tête était en général bien formée; les divers organes, à l'exception de celui du merveilleux, qui était d'une largeur extraordinaire, étaient bien proportionnés entre eux. Les organes du savoir dominaient un peu ceux de la réflexion.

Il dit que son fils avait hérité de cette particularité. Un jour, cet enfant s'avança vers ce qu'il croyait être un pauvre, et il alla se cogner le visage contre un mur, à travers lequel il crut qu'il était disparu. Je n'ai pas eu l'occasion d'examiner la tête du fils; mais mon père m'a affirmé qu'il n'y avait que cette particularité dans sa constitution mentale.

Cette tendance de l'esprit, qui se présente assez souvent dans les districts éloignés des montagnes d'Écosse, a probablement donné lieu à la *seconde vue*. Un correspondant du *Journal phrénologique* donne l'histoire d'un habitant des montagnes, qui croyait qu'une apparition de la seconde vue s'était présentée à lui. Le correspondant affirme que, dans sa tête, l'organe du merveilleux est très-large.

Disons cependant qu'il est difficile de comprendre comment l'état d'exaltation de cet organe produisait ces effets, sans supposer qu'il existe les organes de la forme, du coloris, de

l'étendue et de l'individualité, qui seuls peuvent faire naître des illusions et des couleurs propres à satisfaire le merveilleux; précisément de la même manière que l'activité involontaire de la circonspection, pendant le sommeil, excite les organes intellectuels à concevoir des objets de terreur, et produit ainsi les rêves effrayants. Cette théorie est appuyée par le fait, que l'excitation morbide des organes du savoir produit les illusions de spectres, indépendamment de l'affection de l'organe du merveilleux. M. Simpson a écrit un article admirable sur ce sujet dans le *Journal phrénologique*. J'aurai l'occasion de le mentionner plus d'une fois.

Le langage naturel de cette faculté est un mouvement oblique dans la direction de cet organe. J'ai observé une personne, chez qui il dominait, contant à une autre une histoire merveilleuse. A la fin de chaque incident extraordinaire, celui qui écoutait, relevait deux ou trois fois la tête et poussait des *ah!* de surprise.

La fonction générale de cet organe est regardée comme déterminée; mais l'analyse métaphysique en est encore incomplète.

---

19. — Idéalité.

Cet organe est situé vers la suture qui unit l'os temporal à l'os frontal. Voici comment Gall fait le récit de sa découverte:

Le premier poëte, dont la tête fixa son attention, fut un de ses amis qui improvisait des vers sans y songer, et qui s'était, par là, acquis une certaine réputation, quoique, sous tout autre rapport, son intelligence fût très-ordinaire. Son front s'élevait perpendiculairement à partir de la naissance du nez; puis fuyait et s'étendait latéralement, comme si on y avait ajouté une

éminence de chaque côté. Il se rappela avoir remarqué cette forme dans le buste d'Ovide. Plus tard, ne trouvant pas dans ses recherches, sur les autres poëtes, le front perpendiculaire et puis fuyant, il considéra cette forme comme accidentelle; mais, dans tous, il observa les proéminences des parties latérales de la tête, au-dessus des tempes. Dès lors, il dut les considérer comme les marques distinctives d'un talent naturel pour la poésie. Néanmoins, doutant encore que le talent de la poésie émanât d'une faculté mentale primitive, il attendit, avant d'en parler dans ses cours, qu'il eût fait un plus grand nombre d'observations.

Peu de temps après, il se procura la tête du poëte Alxinger; cette partie du cerveau, ainsi que l'organe de l'adhésivité, y était très-développée, tandis que toutes les autres parties ne l'étaient que très-modérément. Puis la mort du poëte Junger permit à Gall d'examiner sa tête, et il y trouva les proéminences en question. Elles étaient encore plus développées dans le poëte Blumauer, qui avait en même temps l'esprit de saillie très-large. Vers cette époque, encore, Wilhelmine Maisch se fit, à Vienne, une réputation par ses poésies; et sa tête s'élargissait également au-dessus des tempes. Gall observa encore ces proéminences sur le crâne de Mme Laroch, à Offenbach, près de Francfort; chez Mme Angélique Kaufmann, chez Sophie-Clémentine de Merklen, chez Klopstock, chez Schiller dont il avait le moule, et aussi chez Gessner. Pendant son séjour à Berlin, il parlait encore de cet organe avec une grande réserve, quand M. Nicolaï l'invita, ainsi que Spurzheim, à aller voir sa collection composée de trente bustes de poëtes. Ils trouvèrent dans tous les protubérances en question, plus ou moins fortes, selon le talent qu'ils avaient manifesté. Dès lors il enseigna hardiment que le talent de la poésie dépend d'une faculté primitive, et que la partie du cerveau, dont nous nous occupons, en est l'organe spécial.

A Paris, Gall prit le moule de la tête de Legouvé après sa mort, et y trouva l'idéalité largement développée. Spurzheim et lui ouvrirent la tête de Delille, et indiquèrent à plusieurs médecins présents le développement remarquable des circonvolutions, en dessous des proéminences externes de cet organe. Ces circonvolutions étaient plus fortes que toutes les autres. Ce fait peut encore se vérifier aujourd'hui; car Gall a conservé le moule de l'un des hémisphères de ce cerveau. Un jour, dans une réunion assez nombreuse, on demanda à Gall ce qu'il pensait d'un petit homme assis assez loin de lui. C'était à la nuit tombante, il répondit qu'il ne pouvait le voir très-distinctement; mais que, cependant, il lui trouvait l'organe de la poésie très-développé. On lui dit que c'était le poëte français connu, à cause du métier qu'il exercait, sous le nom du *Cordonnier*. « Quand l'on passe en revue, » dit Gall, « les portraits et les bustes des poëtes de tous les siècles, on reconnaît que cette conformation de la tête est commune à tous, à Pindare, Euripide, Sophocle, Héraclide, Plaute, Térence, Virgile, Tibulle, Horace, Ovide, Juvénal, Boccace, l'Arioste, l'Arétin, le Tasse, Milton, Boileau, J.-B. Rousseau, Pope, Young, Gresset, Voltaire, Gessner, Klopstock, Wieland, etc. »

Le Dr Bailly écrivait de Rome, le 30 mai 1822, au Dr Breyer, de Berlin : « Dites au Dr Gall que j'ai le moule du Tasse pris sur la tête même du poëte; et que, quoiqu'une partie de l'organe de la poésie soit détachée, la largeur latérale du crâne est encore énorme à cet endroit. » Lawrence Macdonald, sculpteur, qui visita la tombe du Tasse au monastère de Saint-Onofrio, à Rome, a eu l'obligeance de me donner les détails suivants: « On conserve, dans la bibliothèque du monastère de Saint-Onofrio, une lettre originale du poëte et le moule en cire de sa tête, évidemment pris après sa mort. Le cerveau, en proportion de la figure, est très-large; en somme, le volume de la tête est plus qu'ordinaire. Les organes du savoir sont très-

larges; ceux de la réflexion larges seulement. Les organes des sentiments sont pleins; ceux des penchants larges. Mais le trait le plus caractéristique est la largeur énorme de la tête à la région de l'idéalité. »

Le buste d'Homère offre un développement extraordinaire de cette partie de la tête. Son authenticité est mise en doute; mais qu'il soit réel ou idéal, les proéminences n'en sont pas moins remarquables. Si c'est une œuvre d'imagination, pourquoi l'artiste a-t-il donné cette forme particulière à la tête? Quand, pour représenter Homère, il n'aurait fait que mouler la tête du poëte le plus célèbre de nos jours, le développement de l'idéalité n'en serait pas moins un fait en faveur de cet organe.

Nous devons à Spurzheim l'analyse exacte de cette faculté, et le nom qui la désigne si heureusement. « Il est impossible » dit-il « que la poésie en général émane d'un seul organe; je pense donc que le nom *organe de la poésie*, dont se sert Gall, n'indique pas essentiellement cette faculté. Dans toute espèce de poésie les sentiments sont exaltés, les expressions brûlantes; il faut qu'il y ait de l'entraînement, de l'inspiration; et c'est là ce qu'on appelle ordinairement de l'imagination. »

L'idéalité aspire vers le beau sublime, la perfection, ce que les Français appellent le *beau idéal*. Elle inspire le poëte. Les facultés du savoir perçoivent les qualités physiques de toutes choses. Mais l'idéalité demande plus que la réalité; elle embellit, ennoblit tout ce qui se présente à l'esprit; elle porte les facultés, qui forment les idées, à créer des scènes où tout s'élève à la perfection vers laquelle elle aspire. Elle estpour l'homme un élément de progrès. Quand elle est dominante, ses pensées, ses sentiments semblent dignes des régions éthérées. Aussi n'y a-t-il que ceux qui ont cet organe largement développé, qui puissent être poëtes : *Poeta nascitur, non fit.*

Pour arriver à comprendre cette faculté, lisez Kenilworth et

comparez le caractère de Blount à celui de Raleigh : « Quelle espèce d'animal es-tu toi-même, dit Tressilian, toi qui nous traites si lestement ? — Qui, moi ! répond Raleigh, un aigle qui ne m'abaisserai jamais à regarder cette vile terre, tant que je pourrai prendre mon vol vers le ciel, tant qu'il y aura un soleil que je puisse contempler. » Comparez encore la poésie de Swift à celle de Milton, les écrits métaphysiques de Reid à ceux de Thomas Brown, la poésie de Crabbe à celle de Byron, ou la prose de Dean Swift à celle du Dr Chalmers.

Les poëtes possèdent cette faculté à des degrés très-différents; et selon son énergie et son activité, leur poésie est plus ou moins estimée et sublime. Des personnes douées de beaucoup d'intelligence et de pénétration, et possédant un très-bon développement des sentiments moraux, m'ont avoué ne sentir aucune beauté dans les vers : la poésie les ennuie. On trouve dans le *Journal phrénologique* un fait curieux, constatant les résultats de l'absence de cet organe.

L'idéalité répand son coloris, si l'on peut se servir de cette expression, sur toutes les autres facultés; elle leur fait rechercher le beau dans tout ce qui est de leur ressort. Qu'à un large développement de cette faculté vienne se joindre un bon développement des penchants, des sentiments et des pouvoirs de la réflexion, et l'esprit ne rêve, ne cherche que la perfection. Il est facile de distinguer dans la vie ordinaire les personnes qui ont l'idéalité forte, de celles qui ne l'ont pas. Leur langage est élevé, et, quand elles s'animent, elles déploient une éloquence et des sentiments poétiques que les dernières chercheraient en vain. L'idéalité donne à la conversation une vivacité, un charme qui contraste avec la *sécheresse*, la *taciturnité* des personnes chez qui elle fait défaut.

Quelques sectes religieuses, et, en particulier, le corps très-honorable de la *Société des Amis* (the Society of Friends), déclament contre tout ce qui est luxe. Leurs adeptes renoncent

parure, aux riches ameublements, etc., etc., qu'ils traitent de vanités mondaines, et soutiennent que le solide et l'utile sont seuls dignes de l'attention de créatures raisonnables et immortelles. C'est là un sentiment naturel à tout individu, chez qui la bienveillance, la consciencioseté et la vénération sont dominantes, mais chez qui aussi l'idéalité est très-faible; et sans doute cette dernière combinaison d'organes dut être celle des hommes qui proposèrent les doctrines de la *Société des Amis*; mais ce n'est pas là le langage de tous les hommes, comme ce n'est pas non plus celui de la nature. Où l'idéalité existe, il y a désir inné, amour instinctif, admiration du beau. En répandant l'harmonie et la beauté sur le monde matériel, Dieu a sans doute voulu que cette faculté trouvât à se satisfaire. Que sont ces fleurs si jolies, si délicates, qui brillent dans nos champs? Des objets qui, par leur élégance, leur harmonie, s'adressent d'abord à l'idéalité et ensuite aux facultés inférieures du coloris et de la forme. Ces fleurs elles-mêmes ne comprennent pas leur beauté; elles ne servent à l'homme ni de nourriture, ni de vêtement, ni d'abri. Aussi, quelques personnes les considèrent-elles comme de pures vanités de la nature. Mais celui qui a l'idéalité fortement développée, s'écrie avec enthousiasme que les fleurs, les montagnes, les vallées, la chute d'une cataracte, une colline boisée, un sentier bordé de haies, une source d'eau pure, l'ombre, le soleil, offrent à son esprit mille jouissances infinies, et versent dans son âme un torrent de joies tout à la fois si pures et si intenses, que les plaisirs des sens paraissent insipides et nuls quand ils leur sont comparés. Aux yeux du phrénologue, enfin, l'existence de cette faculté de l'esprit, et des objets créés pour la satisfaire, est une des mille preuves de la bonté du Créateur envers l'homme; car cette faculté n'est qu'une source de bonheur; elle sert à exalter, à étendre la portée de nos autres facultés, à nous rendre susceptibles de nous perfectionner, à nous faire

sentir plus vivement ce qui est grand et glorieux dans l'univers.

D'après ce que nous venons de dire, on ne s'étonnera pas de ce que cette faculté soit très-faible chez toutes les tribus sauvages, et très-large chez les nations qui ont fait le plus de progrès dans la civilisation. L'organe de l'idéalité est nul dans les animaux féroces : et j'ai remarqué que les individus nés dans les classes infimes de la société, qui, par leurs talents et leur industrie sont parvenus à s'enrichir, sont plus ou moins susceptibles de polir leurs mœurs, leurs habitudes, d'épurer leurs sentiments, selon le développement de cet organe et de l'amour de l'approbation.

Cette faculté, unie à l'amour de l'approbation, aux organes de la forme et du coloris et aux autres facultés du savoir, quand la constructivité lui sert d'instrument, engendre les ornements d'architecture comme ceux de la parure. C'est aussi à l'idéalité que l'on doit, en partie, la peinture et la sculpture. Ceux donc qui déclament contre les ornements veulent que nous nous privions de la source d'une de nos plus vives jouissances. On éprouve du plaisir à regarder un vase, un meuble, un bijou, où la délicatesse de la forme se combine à l'élégance des proportions; ce sont des objets que nos facultés trouvent agréables, et l'émotion qu'ils éveillent est si pure, qu'elle est sanctionnée par l'intelligence et par toutes les puissances morales.

La pureté du goût suppose l'idéalité. L'amour de l'approbation peut donner le goût du luxe; mais il est reconnu que les ornements, disposés par certaines personnes, ressemblent à des monstruosités, résultat qui s'explique, en partie, par l'absence de toute idéalité chez elles. Mais entrons dans cette maison : ici, au contraire, tout concourt à l'élégance de l'ensemble; le goût le plus exquis a présidé à l'achat de toutes choses et à leur l'arrangement; nul doute que les habitants

de cette maison n'aient l'amour de l'approbation combiné à une forte idéalité. Entre deux personnes dont la fortune est la même, on peut juger de l'étendue de ces deux facultés par le train de leur maison. Dans le cas où le manque de goût et d'arrangement est notoire chez des personnes dans l'aisance, on peut prédire que l'idéalité est faible chez elles. Il est, au contraire, toujours très-proéminent, ainsi que l'amour de l'approbation, chez toutes les personnes nouvellement enrichies, qui déploient un grand luxe d'ameublement.

Les figures ci-dessous montrent cet organe très-proéminent chez Chaucer, et très-faible chez Locke.

CHAUCER.

LOCKE.

Le goût de la poésie et des beaux-arts est généralement en proportion du développement de l'idéalité. Cependant le tempérament modifie les effets de cet organe comme de tous les autres. Le tempérament nerveux, le plus favorable à la délicatesse et à l'impressionnabilité, exalte puissamment la tendance de cette faculté.

L'idéalité est indispensable au tragédien, dont l'organe doit être noble et majestueux; c'est par lui que l'acteur conçoit et rend les sentiments élevés des héros qu'il représente.

Chez quelques individus, c'est la portion antérieure de cet organe qui est le plus développée, tandis que chez d'autres, c'est la portion postérieure; mes observations me portent à penser que cette dernière forme un organe séparé. La portion postérieure n'est pas indiquée par un numéro sur le buste où ils sont tracés; je l'ai désignée par un point d'interrogation, pour marquer que ses fonctions sont encore un sujet de recherches. La portion postérieure touche à la circonspection, et je pense qu'une excitation modérée de cet organe est un moyen d'éprouver l'émotion que cause le sublime. Le bruit du tonnerre, le mugissement d'une cataracte, l'aspect du rocher qui semble menacer le modeste hameau, impriment à l'esprit un sentiment de terreur, d'émotion sublime. Il serait intéressant de comparer la différence des émotions qu'éprouveraient deux individus doués d'une idéalité puissante, mais dont l'un aurait la circonspection forte autant que l'autre l'aurait faible, en présence de la vallée de Glencoë, du passage de Borrowdale, de la grotte de Staffa, ou de quelque autre scène sublime. Je pense que celui dont la circonspection serait forte, éprouverait le sentiment du sublime avec plus d'intensité que l'autre.

Comme toutes les autres facultés, l'idéalité peut être en excès. Quand son ascendant absorbe toutes les autres facultés, et qu'il porte à négliger les soins indispensables de la vie sociale, ou quand il produit une sensibilité outrée et maladive, elle devient la source de grands maux. Cet organe était probablement arrivé à cette surexcitation maladive chez J.-J. Rousseau. « L'impossibilité de trouver un cœur (digne de lui), me jette, » dit-il, « dans les régions imaginaires, et désespérant d'en rencontrer un sur cette terre qui puisse comprendre mon délire, je le cherche dans un monde idéal, fruit de mon ima-

gination, et peuplé selon les désirs de mon cœur. Je vis alors dans une extase infinie, je m'abreuve des torrents des plus délicieux sentiments qui puissent enivrer le cœur de l'homme. Oubliant la race humaine, je m'environne de ces créatures parfaites, aussi célestes par leurs vertus que par leur beauté, d'amis fidèles, tendres et dévoués, comme il n'en est pas ici-bas. J'éprouve de telles délices lorsque je m'élève dans les cieux au milieu de ces êtres charmants, que les heures et les journées se passent sans que je m'en aperçoive, et, perdant le souvenir des choses, à peine ai-je mangé un morceau, que je brûle de m'échapper pour retourner dans ce monde enchanté.» On ne peut comprendre cet état intellectuel qu'en supposant que Rousseau exagérait la force des facultés de ses personnages imaginaires, et les repolissait jusqu'à ce qu'ils eussent atteint un degré de perfection capable de satisfaire sa large idéalité; et alors seulement il se complaisait dans sa propre création.

De l'abus de l'idéalité, du merveilleux et de l'amour de l'approbation, lorsque les organes de la conscienciosité et de la réflexion sont faiblement développés, résulte cet amour du luxe, de la parure, qui, chez quelques individus, sort de toutes limites raisonnables, et ne laisse aucune place à des vertus plus sérieuses, et, par conséquent, plus essentielles.

Gall vit dans un hôpital cet organe fortement développé chez un homme dont les facultés mentales étaient dérangées : il fit part de son observation au médecin qui l'accompagnait; et, en effet, ce malade était poëte; car, dans ses accès de folie, il ne cessait de composer des vers, et dans le nombre il s'en trouvait parfois de fort heureux, quoiqu'il appartînt à la dernière classe de la société et qu'il n'eût reçu aucune instruction. Dans la collection du Dr Esquirol, Gall vit le crâne d'un aliéné qui faisait aussi continuellement des vers, et l'idéalité y était plus saillante que dans aucun des autres. Le Dr Willis

parle d'un malade qui, dans ses paroxysmes de folie, éprouvait les émotions les plus délicieuses, et écrivait alors en prose ou en vers avec une égale facilité. Les émotions et le talent disparaissaient avec la crise ; aussi, loin de la redouter, l'attendait-il avec impatience.

Le sentiment de l'idéalité correspond à peu près à celui du *goût*, tel que l'a décrit M. Stewart; seulement il met le goût au nombre des facultés qui s'acquièrent par l'habitude de l'étude ou des affaires.

M. Stewart a écrit un essai sur la *beauté* où il arrive à cette conclusion, que le mot *beau* n'indique pas une émotion simple et unique, mais que les objets matériels sont dits être *beaux*, toutes les fois qu'ils excitent des sensations agréables, quand bien même les diverses émotions produites seraient toutes différentes entre elles. « Ainsi, on peut dire, » continue M. Stewart, « qu'un théorème de mathématiques est beau, comme on dit que l'Apollon du Belvédère est beau, qu'une rose, qu'une femme est belle; cependant les qualités de ces divers objets, et l'espèce d'émotion qu'elles produisent sont si différentes, qu'elles n'ont rien de commun entre elles, si ce n'est la faculté d'exciter toutes une émotion agréable. »

Cette observation de M. Stewart paraît être exacte, et elle fait heureusement apprécier tout le vague du mot *beauté;* mais elle ne jette aucun jour sur la théorie même de la beauté. La phrénologie nous permet de suppléer à ce qui manque, sous ce rapport, dans la définition de M. Stewart. Toute faculté se complaît dans la vue des objets qui ont un rapport intime avec elle. Un hymne solennel émeut-il la vénération, on dit qu'il est beau. Qu'une figure plaise à la faculté de la forme, on la trouve belle. Un discours logique, apprécié par la causalité et la comparaison, paraît aussi beau. De là vient que le mot *beauté*, sans égard aux subtilités des distinctions métaphysiques, a été inventé pour exprimer seulement cette émotion calme mais exquise

qu'excite la vue de certains objets. En ce sens, on peut apprécier la beauté, et n'être doué que d'une idéalité très-imparfaite. La fonction de cette faculté est de produire, à la vue de certaines qualités, dans certains objets, une émotion exquise et intense de plaisir, qui surpasse de si loin, en force et en sublime, la perception de la beauté communiquée par les autres facultés, que l'on peut regarder l'idéalité même, comme la source de cette émotion délicieuse, et qu'on pourrait l'appeler *faculté de l'émotion de la beauté*. Quand elle est active par des causes internes, elle désire la beauté, la grandeur, la magnificence, la perfection, et stimule les autres facultés à produire ou à rechercher des objets qui se distinguent par ces qualités.

Le Dr Thomas Brown traite du sentiment de la beauté comme d'une émotion primitive de l'esprit, et tout ce qu'il en dit s'accorde avec les idées phrénologiques sur l'idéalité. Selon nous, les facultés du savoir perçoivent les objets tels qu'ils existent, et nous donnons le nom de *beauté* aux facultés qui excitent le vif sentiment de plaisir que perçoit l'idéalité. Donc, quoique les facultés perceptives apprécient d'abord la beauté, elle n'excite une forte émotion, que quand ces facultés agissent de concert avec l'idéalité. Quand l'intelligence agit seule, le sentiment de la beauté est moins vivace, et celui dont l'idéalité est très-faible, quoique tous les objets de la création lui apparaissent décorés de leurs brillants attributs de forme, de couleur, d'ordre, d'étendue, ne ressentira jamais cette émotion sublime, cette joie extatique qui fait qu'on s'écrie : Que c'est beau ! Le Dr Thomas Brown, d'accord avec ce que nous venons d'avancer, dit : « Vous ne tomberez donc plus dans l'erreur qui fait regarder la beauté comme une *émotion* dépendant de l'existence préalable de certaines perceptions ou conceptions qui, si elles *la* provoquent, peuvent aussi, en vertu des lois ordinaires de la suggestion, provoquer en d'autres moments

et de la même manière, d'*autres* états de l'esprit qui excluent cette émotion; mais vous verrez, dans la beauté, l'objet d'un *sens* interne particulier qu'il est permis de supposer aussi uniforme dans les intimations qui lui sont propres, que le sont nos autres sens en présence des objets propres à les exciter. Nous n'avons pas, je le sais, un *sens* de la beauté, comme nous avons un sens de la vue, un sens de l'ouïe; mais il ne s'ensuit pas que nous n'avons pas non plus en nous une susceptibilité primitive d'une émotion simple, qui n'est pas, comme la sensation, l'effet direct et uniforme de la présence des objets faits pour l'exciter, mais, de même que nos autres émotions, l'amour, par exemple, la haine ou l'admiration, l'effet de mille circonstances diverses. »

Si le Dr Brown avait ajouté à cette théorie ce fait, que quelques individus sont beaucoup plus susceptibles que d'autres d'éprouver l'émotion de la beauté, de même que certaines personnes sont plus susceptibles d'amour, de haine ou d'admiration, et que cette différence constitutionnelle est une des grandes causes de la différence qui existe dans les perceptions de la beauté formées par diverses personnes, son explication de ce phénomène eût été presque complète.

Qu'est-ce qui constitue la poésie? On a beaucoup agité cette question. Voici la réponse que donne la phrénologie : Les éléments de toute poésie sont les sentiments et les perceptions des facultés humaines sous l'influence de l'idéalité. L'idéalité elle-même est une émotion primitive que l'on peut décrire, mais que l'on ne peut définir. Comme elle s'harmonise avec toute émotion, et toute conception, dont les traits caractéristiques ne sont pas directement opposés à sa propre nature, elle peut se confondre avec elle. Si elle est le sentiment du beau, elle se combine naturellement avec les plus hautes et les meilleures manifestations des autres facultés, et, par conséquent, s'oppose à toute imperfection.

En communiquant le désir de la perfection, l'idéalité imprime dans l'esprit des principes élevés qui doivent servir de règle dans la comparaison des qualités. Envisagée de cette manière, elle paraît être un élément indispensable à la constitution mentale de l'homme, comme être progressif. Le désir d'atteindre à un état de perfection eût été une source de douleur pour les animaux; car ils sont condamnés à ne jamais sortir de leur condition primitive. Mais, pour l'homme qui a devant lui une voie illimitée de progrès, ce sentiment ne pouvait être qu'utile et délicieux. L'idéalité, réglée par la raison, ne vise pas à la perfectibilité de Dieu ni des anges, mais à celle que peut atteindre l'homme, lorsqu'il fait usage de toutes ses facultés.

L'article de lord Jeffrey sur la beauté, inséré dans le supplément de l'*Encyclopédie britannique*, prouve qu'il n'a pas compris la théorie du Dr Brown. Ses idées sont en contradiction avec la nature humaine. Il pense que « toutes les émotions du beau et du sublime doivent avoir pour motif les souffrances ou les jouissances des êtres qui sentent, » et il rejette comme *absurde* et *incroyable*, la supposition que les objets matériels qui ne font ni mal ni bien au corps, exciteraient cependant, par leurs seules qualités physiques, les puissantes émotions que soulève quelquefois le spectacle de la beauté. Il dit donc que le plaisir que nous trouvons à contempler de hautes montagnes vient de ce que nous associons aux sites sauvages qui arrêtent nos regards le souvenir des rudes fils du brouillard qui les habitent, de ce que notre mémoire nous retrace leurs amours, leurs haines, leurs combats, leurs cris de victoire, leurs lamentations sur les morts, et de ce que nous attribuons les jouissances provenant de ces émotions aux objets externes mêmes, et que nous concevons ces objets comme possédant la qualité de la beauté, tandis qu'en réalité ils ne sont que les occasions qui excitent ces autres émotions dans notre esprit.

L'idéalité n'est pas le trait proéminent du buste de lord Jeffrey; aussi les émotions du sublime et du beau ne semblent exercer sur lui qu'un pouvoir secondaire. En revanche, il a les organes de l'éventualité, de la comparaison et de la causalité très-larges. Il n'est donc pas étonnant que tout lui suggère des incidents et des rapports.

Pour mettre en pratique cette théorie, j'accompagnai un Français au Trosachs, et je suivis ses émotions tant qu'il demeura dans la gorge qui conduit à Loch-Catherine. Il était étranger aux mœurs, aux coutumes et à l'histoire de l'Écosse. Mais par la littérature anglaise, il avait sur les habitants des montagnes des idées qu'il aurait pu associer aux rochers qui s'élevaient devant lui. Il possédait une forte idéalité et une intelligence cultivée. Quand le paysage se déroula devant ses yeux dans toute sa magnificence, il demeura dans une extase muette. Enfin, je lui demandai quelles idées traversaient son esprit. « Mon Dieu! je sens et je ne pense pas, » me répondit-il. Je lui expliquai le motif de ma question. Il me dit de nouveau qu'il éprouvait seulement des sentiments d'une nature forte et élevée, que tous ses nerfs frémissaient de plaisir, qu'il ne pensait à rien et se laissait aller à ses émotions délicieuses. Puis il les analysa, et me dit alors que son esprit était frappé de la richesse et de l'élégance exquise des bois qui couvraient les montagnes; que son âme était fascinée à l'aspect de ces rochers, dont la cime se perdait dans les nuages, et que le frisson de la peur passait sur tous ses nerfs, quand il regardait ces masses qui menaçaient de l'écraser vivant sous leurs ruines. Il dit encore qu'il ne pensait à ceux qui habitaient ces sites sauvages, que quand la force des premières et des plus exquises émotions était amortie, et qu'à mesure que ses idées se reportaient sur des objets analogues, et qu'il réfléchissait, l'émotion diminuait rapidement, jusqu'à ce qu'enfin elle disparût tout à fait.

Dans une autre occasion, j'accompagnai aussi à cet endroit un homme dont l'éducation et l'intelligence étaient cultivées, mais dont l'idéalité était faible. Il regarda avec calme autour de lui; puis s'écria : « Voilà de beaux arbres, de bien hautes montagnes! Les éléments se déchaînent ici. C'est un pas difficile pour les montagnards, etc. » Mais il ne trahit pas, comme le précédent, une émotion profonde.

Ces deux exemples prouvent contre la doctrine de lord Jeffrey.

Cette faculté imprime à toute composition un caractère grandiose. Elle se manifeste dans la prose aussi bien que dans la poésie; elle imprime son cachet au style. Le style de lord Bacon décèle une forte idéalité, tandis que celui de Locke en dénote l'absence; aussi remarque-t-on dans leurs portraits une grande différence au siége de l'idéalité. La tête de Hazlitt indique aussi un fort développement de l'idéalité, et cette faculté brille dans ses compositions. Ce fut cette faculté qui fit tous les frais de ses productions; car on ne pouvait le citer ni pour ses principes, ni pour la justesse de ses observations, ni pour l'étendue de ses connaissances. Il semble avoir fondé toutes ses espérances de succès sur son style et sur la richesse de son imagination; aussi ses ouvrages tombent déjà dans l'oubli. Dans la tête de lord Jeffrey, son buste est là pour le prouver, l'idéalité n'est pas dominante. Le bruit a couru que l'article sur les tragédies de Byron, qui parut dans le n° LXXII de la *Revue d'Édimboury* (février 1822), était de ces deux auteurs célèbres, et en ne perdant pas de vue que l'idéalité de M. Hazlitt est beaucoup plus forte que celle de lord Jeffrey, il ne serait pas difficile, en analysant cet article, d'assigner à chacun sa part dans l'écrit. Les organes intellectuels dominants de lord Jeffrey sont l'éventualité, qui recueille les simples incidents ou événements; la comparaison, qui saisit leur analogie et leurs rapports, et la causalité, qui donne de la profondeur et

une consistance logique à l'œuvre entière. Hazlitt a pour lui une forte comparaison, une assez bonne causalité et une idéalité des plus larges, qui élève et illumine ses conceptions intellectuelles. Je crois, d'après cela, ne pas me tromper en attribuant le passage suivant à la plume de lord Jeffrey. Discutant le mérite des tragédies de Shakspeare, il dit : « Quoique le temps ait consacré plusieurs choses qui d'abord furent jugées communes, et que des associations d'idées aient communiqué leur charme à des créations indifférentes en elles-mêmes, nous ne pouvons nous empêcher de croire qu'il y a dans Shakspeare une sainteté originelle que le temps n'a fait que mûrir et que propager, un charme inhérent à ses écrits dont dérive le charme même des associations d'idées qu'ils ont inspirées. Aussi, en lisant de sang-froid et sans prévention les œuvres de nos premiers auteurs dramatiques, il est impossible, croyons-nous, même après avoir épuisé sur eux les traits acerbes de la critique, après avoir fait justice de toutes les intrigues impossibles, de tous les caractères fantastiques, de l'étrangeté des discours, des bizarreries, des grossièretés, des horreurs, il est impossible, disons-nous, de leur contester une facilité, une richesse de pensée et de fiction, une force d'invention, une sagacité, une profondeur, une originalité de conception, un jeu d'imagination, une nudité, une énergie des passions qui décèlent les grands maîtres ; et, par-dessus tout, une abondance d'images, une douceur et une flexibilité dans le vers à laquelle rien ne peut encore être comparé, et qui les place, à notre avis, au premier rang des poëtes anciens ou modernes. » Dans ce passage, l'énumération minutieuse des défauts et des qualités est due à l'éventualité, le discernement qui y préside, à la comparaison et à la causalité; mais si l'on y trouve le bon goût que donne un développement modéré de l'idéalité, la force, la grandeur, la poésie d'une large idéalité ne se décèle nulle part.

Voici quelques phrases détachées du même article : « Byron a quelques vers charmants et un grand nombre pleins de force et d'énergie; mais, en général, son vers est roide et peu harmonieux; l'arme qu'il donne à ses personnages n'est point une lame polie, à la fois forte et légère; mais un bâton grossier qu'ils manient lourdement dans un combat inutile. » — « Il a trop peu de sympathie pour les sentiments ordinaires, pour les faiblesses de l'humanité, pour réussir à les mettre en scène. » — « Son âme est une étoile qui s'isole... elle ne voit pas par le miroir de la nature, et ne prend pas non plus les couleurs des objets qui l'entourent; semblable à une immense fournaise, elle jette sa lumière ardente et sa sombre grandeur sur l'étroit espace qu'éclairent ses rayons. » Dans ces phrases, l'idéalité brille avec éclat, la simplicité du style de notre première citation a disparu; une diction ornée, figurée, élevée, l'a remplacée. J'ignore complétement ce qui, dans cet article, est de lord Jeffrey ou de Hazlitt; mais les extraits que nous venons d'en faire peuvent servir à faire comprendre la différence du style d'un auteur dont l'idéalité est faible, avec celui d'un auteur qu'inonde l'idéalité. D'après toutes les probabilités, nous avons assigné à chacun sa part réelle dans le tribut commun de tous deux.

L'existence de cet organe est prouvée.

---

20. — Esprit de saillie.

Tout le monde sait ce que l'on entend par esprit de saillie; et cependant rien n'est plus difficile à définir. Gall dit que pour donner une juste idée de la faculté qui le produit, il ne peut trouver de meilleur moyen que de le désigner comme le

trait saillant de l'esprit de Rabelais, de Cervantes, de Boileau, de Racine, de Swift, de Sterne, de Voltaire. Dans tous ces auteurs et dans plusieurs autres qui manifestent cet esprit, les parties supérieures, latérales et antérieures du front, sont proéminentes et rondes. Quand ce développement est excessif, il est accompagné d'une disposition apparemment irrésistible à envisager les objets sous un point de vue plaisant.

Cependant l'esprit de saillie n'excite pas seul le rire. Diverses autres facultés peuvent également l'exciter, aussi bien que les pleurs. Je connais un enfant chez qui l'acquisivité est très-large, et qui rit quand on lui donne un sol. Un autre jeune homme, qui a un fort amour de l'approbation, rit quand on fait de lui un éloge auquel il ne s'attendait pas. Ces faits et bien d'autres encore prouvent que le rire vient de ce que les sentiments ou même les penchants sont agréablement affectés, abstraction faite de toute plaisanterie ; les affections hystériques en sont la preuve. Il n'est pas rare de voir une femme ou un enfant rire et pleurer alternativement et involontairement, apparemment par suite de quelque affection variable de tout le système mental, et non parce qu'une idée plaisante et une idée triste se présentent tour à tour à l'imagination. J'ai remarqué qu'un large développement de l'espérance, de la bienveillance et du merveilleux, produisant des émotions gaies, prédispose au rire; au contraire, les personnes chez qui prédominent la circonspection, la vénération, la consciencioslté et la réflexion sont naturellemeut graves et sérieuses.

On peut dire des choses très-spirituelles, sans exciter le rire. Lord Chesterfield prétend qu'un homme comme il faut ne doit jamais rire; cette règle est absurde : mais il est vrai de dire qu'on peut très-bien sentir le comique, sans rire. Nous allons tâcher de le prouver par quelques exemples.

On connaît l'histoire de *Littlejohn*, cabaretier du comté de

Nottingham, qui prit pour enseigne le portrait de *Robin Hood* avec l'inscription suivante :

" All ye that relish ale that's good,
Come in and drink with *Robin Hood;*
If *Robin Hood* is not at home,
Come in and drink with *Littlejohn* (1). "

C'est là une idée originale et spirituelle; et cependant elle ne nous fait pas rire.

On disait un jour devant Louis XV que lord Stair, alors à Versailles, ressemblait beaucoup à Sa Majesté. Le Roi le fit venir, et aussitôt qu'il le vit, il s'écria : « Ressemblance prodigieuse, sur ma parole! Milord, votre mère n'est-elle jamais venue en France? » A cette demande assez blessante, le lord anglais répondit du ton le plus poli : « Non, sire; mais mon *père* y est venu. » Voilà certes de l'esprit, mais qui ne donne pas envie de rire.

La chanson de Prior, sur la prière d'une jeune fille à sa mère, est aussi très-spirituelle et nullement risible. La jeune personne, parlant de la liberté dont jouit sa sœur aînée et de ses nombreuses conquêtes, lui dit :

" Dear, dear mamma, for once let me
Like *her* my fortune try,
I'll have an earl as well as she,
Or know the reason why.
The fair prevailed, — mamma gave way,
At Kitty, at her desire,
OBTAINED THE CHARIOT FOR A DAY,
AND SET THE WORLD ON FIRE (2). "

Voici maintenant des exemples où le rire est excité, quoique l'esprit y soit bien moins saillant.

(1) Vous tous qui aimez la bonne *ale*, entrez et venez boire avec *Robin Hood;* et si *Robin Hood* n'y est pas, vous boirez avec *Littlejohn*.

(2) Chère maman, pour une fois permettez-moi d'essayer comme elle ce

L'histoire du cabaretier de Nottingham nous dit que *Little-john*, qui avait pris l'enseigne de *Robin Hood*, étant mort, son successeur crut que ce serait péché capital que de perdre, avec une si belle enseigne, des vers si bien faits; en conséquence, il conserva le tout, en se contentant de substituer son nom à celui de son prédécesseur. Ainsi on lut :

" All ye who relish ale that's good,
Come in and drink with *Robin Hood;*
If *Robin Hood* is not at home,
Bome in and drink with *Samuel Johnson.* "

Tout l'esprit des vers est détruit, et cependant ils sont bien plus risibles. Ainsi de l'exemple suivant : Un domestique ayant laissé tomber une langue, un convive dit : « Ne faites pas attention, ce n'est qu'un *lapsus linguæ.* » Il y avait de l'esprit dans ce mot. Un instant après, un autre domestique laissa tomber une épaule de mouton, et comme il avait entendu dire que le mot du convive était spirituel, il crut se faire pardonner sa maladresse en disant aussi que ce n'était qu'un *lapsus linguæ*. Son mot à lui n'était plus spirituel, mais il dut faire rire davantage.

En quoi donc consiste l'esprit? Locke dit que : « Il consiste à associer rapidement, et d'une manière variée, les idées qui offrent quelque analogie, à produire ainsi des tableaux qui satisfassent l'imagination (1). » Il nous sera facile de démontrer que cette définition n'est pas juste. Quand Goldsmith, par exemple, dans ses magnifiques vers sur l'espérance, compare ce bienfait du ciel à une lueur lointaine, il trouve là une ana-

que me garde la fortune. Aussi bien qu'elle, j'aurai un duc, ou je saurai pourquoi. La maman mollit, la belle enfant l'emporta; et Kitty, au gré de ses souhaits, obtint le char pour un jour, et mit le monde en feu.

(1) *Essay on the human understanding*, L. II, C, XI, § 2.

logie qui, d'après la définition de Locke, est la perfection de l'esprit :

" Hope, like the glimmering taper's light,
Adorns and cheers the way,
And still, as darker grows the night,
Emits a brigther ray " (1).

Dans ces vers qui sont très-beaux, on ne trouve cependant aucune saillie. Il en est de même des vers suivants de Moore, où les comparaisons sont d'une grande beauté. Dans sa chanson sur le pouvoir de la musique sur la mémoire, il dit :

" *Like* the gale which sighs along
Beds of oriental flowers,
Is the gratiful breath of song
That once was heard in happier hours.
Filled with balm, the gale sighs on,
When the flowers have sunk in death,
So when pleasure's dream is gone,
Its memory lives in music's breath " (2).

En parlant des douleurs de la mémoire, il dit encore :

" When I remember all
The friends so link'd together,
I've seen around me fall
Like leaves in wintry weather;
I feel *like* one who treads alone
Some banquet-hall deserted;
Whose lights are fled, whose garland's dead,
And all but he departed " (3).

(1) L'espérance, semblable à une lueur lointaine, embellit et abrége la route, et brille d'autant plus que la nuit est plus sombre.

(2) Comme la brise qui soupire et se joue dans les fleurs embaumées est la voix d'une harmonie qui nous charmait dans des temps plus heureux; saturée de parfum, la brise souffle encore quand les fleurs sont flétries; ainsi quand le rêve du plaisir a cessé, son souvenir vit tout entier dans des chants mélodieux.

(3) Quand je me rappelle tous ceux qu'unissait une douce amitié et que

gruité existe. L'esprit de la réponse de lord Stair est surtout dans son incongruité avec celle qu'attendait le Roi. Il est évident que Louis XV croyait que lord Stair aurait répondu que sa mère était venue en France; car il voulait, par sa question, faire entendre qu'elle avait été infidèle, et que ce seigneur était son frère consanguin. Le lord anglais, par sa réponse : « Non, mais mon père y est venu, » donnait à entendre que Louis XV était fils du vieux lord Stair, et faisait retomber sur la mère de Louis la faute imputée à la sienne. Ainsi, quand Kitty *obtint le char pour un jour et mit le monde en feu*, nous percevons la comparaison de l'exploit de la jeune beauté avec celui de Phaéton, et la différence ou incongruité nous paraît si frappante, que nous la considérons comme un ingrédient essentiel à la description, et la goûtons comme un trait d'esprit. Au contraire, dans la comparaison de l'espérance avec une lueur lointaine, *qui brille d'autant plus que la nuit est plus sombre*, nous ne saisissons que la *ressemblance*, qui nous paraît très-belle, et non les *points de différence*. L'image nous frappe comme une belle et simple comparaison, et non comme impliquant une incongruité; aussi n'y voyons-nous point une saillie.

L'esprit de saillie semble donc consister surtout dans la perception intellectuelle des différences, de l'incongruité avec la congruité; aussi peut-il passer par plusieurs bouches sans perdre de ses qualités intrinsèques; tandis que le plaisant, résultat de la secrétivité, perd tout son sel à être répété. Ce sont là les idées de M. Scott, qui a traité ce sujet avec de grands développements, dans le *Journal phrénologique*. Il est impossible de donner ici un résumé clair et succinct de son article, je me contenterai donc d'en citer un paragraphe :

« Je penche fortement à croire, » dit-il, « que l'esprit de saillie est une faculté intellectuelle qui, de même que la comparaison et la causalité, compare des idées ou des sentiments,

mais qui se distingue de ces deux facultés par une manière qui lui est propre. Elle ne compare pas, comme la comparaison, pour trouver des ressemblances ou des analogies, ni comme la causalité, pour établir des distinctions subtiles, ou pour observer d'intimes relations philosophiques; elle compare dans le seul but de découvrir des contrastes bizarres, de rapprocher les idées les plus incongrues, les plus disproportionnées, les plus opposées. »

Spurzheim pense, au contraire, que le même pouvoir qui perçoit les ressemblances, perçoit aussi les différences. « Je ne vois pas, » dit-il, « pourquoi l'on attribuerait à deux facultés le don du discernement. Le même organe perçoit l'harmonie et le désaccord des tons; il n'y a qu'un organe du coloris, et l'étendue apprécie la proportion et la disproportion des dimensions. De même, je pense que la comparaison distingue seule les similitudes, les dissemblances, les différences, les analogies ou les identités. » Remarquons que ce passage laisse la fonction simple de la comparaison tout entière à discuter, et qu'il semble établir une différence entre les comparaisons faites par l'organe de la comparaison, et celles que font l'étendue, la forme, les tons et le coloris.

Spurzheim pense que la faculté, dont nous nous occupons à présent, est un sentiment qui dispose les hommes à voir le côté plaisant de toute chose. Il le considère comme ayant été donné à l'homme pour lui inspirer de la gaieté, sentiment qui ne doit pas être confondu avec le contentement. Chaque faculté, affectée agréablement, produit le contentement; celle qui nous occupe en ce moment produit seule la gaieté. » D'après cela, l'esprit de saillie consiste dans des conceptions formées par les puissances intellectuelles et imbues du sentiment du plaisant, de la même manière que la poésie consiste dans la production des autres facultés, agissant de concert avec l'idéalité. Spurzheim fait observer qu'en admettant la supposition de

M. Scott, qu'une faculté perçoive les ressemblances, et une autre les différences, il faut encore admettre un sentiment spécial pour la gaieté. « Il est vrai qu'on peut exciter la gaieté en comparant entre elles des choses différentes. Mais, » dit-il, « on le peut aussi en comparant des choses ressemblantes. Quand on cherche des analogies dans l'incongruité et dans les différences, la faculté de la comparaison est active, et, si elle se combine avec celle de la gaieté, elle réussit indubitablement à faire rire. Mais on peut rire de très-bon cœur d'un seul objet, sans aucune allusion à une différence. Ceux qui sont les plus disposés au rire et à la gaieté, ne sont pas toujours les plus intelligents ou les plus prompts à saisir des analogies ou des différences. Le sentiment de la gaieté semble donc être un sentiment spécial. Il peut être excité par l'indication des différences ou des ressemblances, par l'action de plusieurs sentiments, par des pasquinades ou des fanfaronnades. La gaieté n'a donc pas pour principal mobile l'esprit de saillie; elle est seulement une de ses applications, et le résultat de ses combinaisons avec l'intelligence. » Un écrivain distingué, du *Journal phrénologique*, soutient avec beaucoup de talent l'opinion de M. Scott, que le pouvoir du discernement provient de l'organe n° 20, et donne aussi de fortes raisons pour faire considérer le sentiment du plaisant comme un pouvoir mental distinct, non intellectuel, mais affectif, dont l'organe n'est pas encore reconnu, mais qu'il est disposé à ranger entre les organes de l'esprit de saillie, du merveilleux et de l'imitation. Le classement de l'organe n° 20 dans le front, parmi ceux des facultés intellectuelles, est certainement de nature à faire présumer que sa fonction n'est pas affective. M. Hewett Watson pense, lui, que les idées de M. Scott sont insoutenables. « Dans la tête du poëte Moore, » dit-il, « l'esprit de saillie n'est que modérément développé; et cependant ses écrits témoignent d'une grande perception des contrastes. »

M. Watson a donné de cette faculté, dans le VIe volume du *Journal phrénologique*, une analyse différente de celle de M. Scott. Il la regarde comme un pouvoir intellectuel qui a pour fonction de prendre connaissance de la nature ou des propriétés intrinsèques des choses, la causalité devant percevoir les relations de cause et de dépendance en général. Selon lui, le plaisant est un mode de manifestation de toutes les facultés intellectuelles, et il donne des exemples dans lesquels Shéridan et Moore tirent de leur individualité et de la comparaison des saillies très-remarquables. La faculté dont nous nous occupons se manifeste aussi par des saillies. Mais, selon lui, ce n'est que quand elle compare les qualités intrinsèques des objets, ou qu'elle en fait ressortir les contrastes. « C'est par l'esprit de saillie que nous étudions le caractère des hommes, que nous découvrons leurs penchants, et que nous apprécions leurs actes. » « Nous citerons comme exemple, » dit-il, « le *Voyage senimental* de Sterne, chez qui la causalité et l'esprit de saillie sont les organes dominants. Presque tout cet ouvrage, différent en cela des relations de la plupart des touristes, roule sur les dispositions et les qualités des personnes et des choses; car, au lieu de raconter ce qu'il a vu, toute son attention paraît être absorbée par les recherches qu'il a faites sur les conditions, les dépendances, la nature et les qualités de ce qu'il a vu. Je pourrais invoquer un grand nombre d'autorités à l'appui de ce que j'ai avancé sur l'organe de l'esprit de saillie: pour ne pas fatiguer le lecteur, je n'en citerai que quelques-unes.

« Shéridan avait une grande réputation d'esprit; mais le premier venu qui se donnera la peine d'analyser ses manifestations, percevra bientôt que l'esprit de cet homme remarquable consiste en comparaisons ou en contrastes de proportions, de situations, d'objets et d'événements, et qu'il s'inquiète

peu des attributs ou des propriétés. Par exemple, il compare un homme grand et mince et une femme petite et grosse, à une cathédrale avec sa flèche. »

« Comme, dans les ouvrages des hommes cités pour leur large développement de l'esprit de saillie, nous trouvons une tendance à s'appesantir sur les propriétés essentielles des choses, et en même temps, chez quelques autres, nous observons une tendance égale à tourner en ridicule toute œuvre d'imagination, de philosophie, de raisonnement, où l'ignorance de ces propriétés est évidente; comme nous ne pensons pas qu'aucun autre organe comprenne dans ses fonctions des perceptions de cette nature; et comme les propriétés des divers corps de la nature semblent être des perceptions intellectuelles aussi distinctes de leurs conditions et rapports, qu'eux-mêmes le sont de leur position et de leurs propriétés physiques, on doit conclure qu'il existe un organe chargé de ces perceptions; si nous reconnaissons, en outre, qu'elles sont d'autant plus fortes et plus complètes, que l'esprit de saillie est plus puissant; si l'esprit de saillie et de la satire que l'on croit émaner de cet organe, est reconnu comme dépendant essentiellement de ces perceptions; si d'autres genres d'esprit tels, par exemple, que celui qui distinguait Curran ou Shéridan, peuvent exister quand cet organe est faible ou modéré, nous serons presque forcé de conclure que la perception des propriétés inhérentes du corps dépend de l'organe de l'esprit, à moins qu'on ne puisse démontrer sa puissance quand l'organe est faiblement développé, ce que nous n'avons jamais observé.

« Il résulte de ce qui précède que la sphère d'action de cette faculté est beaucoup plus étendue, et qu'elle est un agent bien plus essentiel de l'esprit philosophique, qu'on ne pourrait le présumer en observant ses manifestations, quand elle entre en action de concert avec la secrétivité, la combativité et la destructivité, pour produire l'ironie, le sarcasme, la

raillerie et la satire, ou avec d'autres facultés intellectuelles pour enfanter de vives et brillantes saillies. Dirigé vers l'observation de l'homme, il donne à l'esprit le désir et la faculté de saisir le trait caché du caractère à travers les apparences. Sterne et Franklin offrent des types de cet esprit. De concert avec la vénération, il porte l'esprit à chercher, dans les phénomènes de la création, l'idée de la nature de Dieu. Cowper et Socrate en sont des exemples. Dans l'étude de la physiologie, il s'attache aux fonctions essentielles et primitives, comme étant distinctes des modes de manifestation, des actions et des directions particulières. Il donne aux métaphysiciens le désir de reconnaître la nature, la puissance de l'esprit et de la création en général. Nous en trouvons des exemples chez les fondateurs de la phrénologie; car cette science réunit la métaphysique et la physiologie. Dans le buste de Gall, cet organe est représenté bien moins développé que dans celui de Spurzheim, et tous les phrénologues savent combien ce dernier discernait mieux les modes de manifestation et les directions particulières des puissances intellectuelles de ces puissances elles-mêmes. Peut-être aussi ne nous tromperons-nous pas, en citant Locke comme un exemple négatif de cette faculté. Dans les portraits de ce philosophe, la comparaison et la causalité paraissent bien plus larges que l'esprit de saillie; aussi, dans son système, il fait dériver non-seulement les idées, mais les sensations intellectuelles des impressions externes. Comme il était obligé de donner à l'esprit la susceptibilité d'être affecté par des impressions sur les sens externes, il le doua des facultés de la perception, de la contemplation, de la mémoire, de la comparaison et de l'abstraction, qui ne sont, en réalité, que des modes d'activité, et non des pouvoirs spéciaux. Pour nier que les idées jaillissent naturellement, il se basait sur leur non-manifestation ou sur la manière dont elles se modifient chez chaque individu, et soute-

nait que ces divers modes tenaient lieu des pouvoirs innés.

« On a supposé que l'organe de l'esprit de saillie donne une tendance à envisager tout sous un point de vue plaisant. Mais, si ce que nous avons avancé sur ses fonctions est exact, une pareille proposition est insoutenable. Les bustes de Cullen, de Franklin et de Spurzheim, décèlent un plus grand développement de cet organe, que ceux de Curran, de Swift et de Shéridan. Que chacun étudie ceux de ses amis chez qui cet organe a un large développement, et qu'il se demande s'ils ne sont pas plus souvent peinés que charmés par des objets qui, étant d'une nature opposée, ne peuvent s'harmoniser entre eux et dont le contact blesse leur vue; et si, au contraire, ils ne sont pas enchantés lorsqu'il y a, dans la réalité ou dans leur imagination, harmonie entre les propriétés de différents objets.

« Il semble que, pour qu'une saillie nous satisfasse, il faut qu'elle renferme à la fois une légère ressemblance qui s'adresse à la fonction d'un organe, et une différence qui s'adresse à celle d'un autre organe. Ainsi, nous nous rapprochons plus de la théorie de M. Scott sur le rire, que lui-même ne l'a fait dans ses considérations sur l'esprit de saillie. Si des organes distincts percevaient la ressemblance et la différence, chacun de ces organes serait excité d'une même manière par les manifestations de l'esprit de saillie; car, si ces manifestations sont des modes d'activité communs à tous les pouvoirs intellectuels, il faut que l'un soit agréablement excité par la similitude, et que l'autre souffre du contraste pour qu'il y ait des états différents d'excitation. Nous disons *souffre*, parce que plus l'organe est développé, plus il cherche les similitudes et les harmonies. »

Je suis d'accord avec Spurzheim sur ce point, que l'organe dont nous nous occupons, donne le sentiment du plaisant, et que l'esprit de saillie se trouve dans toutes les formes de conceptions intellectuelles, qui se combinent avec ce sentiment.

Mais, si l'on adopte cette opinion, une autre question s'élève, à savoir : Quels sont les objets qui éveillent la sensation du plaisant? Nous pouvons indiquer certaines formes, certaines couleurs, certaines proportions, comme d'une beauté intrinsèque, et les désigner comme les corps externes qui sont en relation avec l'idéalité. Un de mes amis soutenait qu'il y a des objets externes qui sont plaisants par eux-mêmes, et qui sont ainsi en relation permanente avec le sentiment du plaisant. Il plaçait dans cette catégorie un bonnet de nuit, un nez, un matelot ayant une jambe de bois, et un moulin à vent. Il me semble, quant à moi, que le plaisant est un simple mode d'existence, dont tout objet est susceptible, mais qui n'est le trait caractéristique, unique ou nécessaire d'aucun d'eux. Un nez, par exemple, dont la forme est parfaite, et qui s'harmonise avec tous les autres traits de la figure, excite naturellement le sentiment du beau, et non une sensation comique. Changez-en les proportions : qu'il devienne trop long ou trop court, trop relevé, trop pointu, trop rouge ou trop blanc, et aussitôt l'idée du comique est excitée. Il est encore d'autres sensations, avec lesquelles aucun objet spécial de la nature n'est nécessairement en relation, et qui sont susceptibles d'être excitées par certains modes d'existence. Aucun objet, par exemple, dans tous ses modes d'existence, n'est par lui-même terrible, et ne semble créé dans le seul but d'exciter la circonspection. Un lion en cage, une mer calme ne sont point effrayants. Mais que la mer soit agitée par la tempête, que le lion menace de nous dévorer, et ils deviennent redoutables. Je conclus de tout ceci que, quoique le Créateur, dans sa miséricorde, nous ait donné le sentiment de la gaieté, pour nous faire envisager la nature sous un jour plus agréable, cependant il n'est point d'objet qui soit, par lui-même, essentiellement plaisant ou absurde. Si une difformité, par exemple, était nécessairement ridicule, celui qui en serait affligé aurait doublement à souffrir

de l'incommodité physique, et de ce qu'il serait pour tous les hommes un objet naturel de moquerie. Byron semble avoir pensé que cette impression était excitée chez tous ceux qui voyaient son pied bot, et il en était très-malheureux. L'éducation peut empêcher qu'un enfant ne se moque des gens infirmes ou estropiés, et faire qu'il les plaigne au contraire. Il suffit d'exciter en eux les sentiments de la bienveillance. D'où je conclus encore que le ridicule n'est qu'un mode d'existence.

Par tout ce que nous venons de dire, on comprendra comment il se fait que les plus grands écrivains aient trouvé si difficile de définir l'esprit.

Les différents degrés du développement de l'esprit de saillie, chez les différents individus, expliquent pourquoi quelques hommes voient le ridicule là où d'autres ne peuvent l'apercevoir. Plus cet organe est large, plus forte est la tendance à découvrir des apparences plaisantes.

Je pense avec M. Watson que quelques individus, chez qui l'esprit de saillie et la causalité sont fortement développés, ont un grand talent pour rechercher les qualités intrinsèques des choses, pour expliquer les fonctions primitives des facultés intellectuelles et des organes, mais ne se distinguent pas par leurs saillies, et que cette capacité analytique est moindre chez d'autres individus qui ont la causalité large et l'esprit de saillie faible. Les organes de la causalité étaient bien plus larges que ceux de l'esprit de saillie dans la tête du Dr Reid et de M. Dugald Stewart, et ni l'un ni l'autre ne furent célèbres par leurs distinctions sur les facultés primitives, sur les lois de leur opération et sur les résultats de leur action combinée. Le Dr Thomas Brown avait ce don de discernement à un bien plus haut degré, et l'organe de l'esprit de saillie était bien plus large dans sa tête. Ces exemples, et plusieurs autres encore semblent confirmer la théorie de M. Watson; mais la fonction essentielle d'une faculté se manifeste surtout, quand son organe

a un développement extraordinaire; et j'ai observé que quand l'esprit de saillie était plus fortement développé que la causalité, on manifestait surtout un penchant à saisir le ridicule de toutes choses, sans égard à leurs qualités physiques et intrinsèques; aussi n'hésité-je pas à me ranger de l'opinion de Spurzheim.

L'objection qu'on pourrait tirer de Curran et de Shéridan me paraît facile à détruire. Dans la tête de Curran, les organes de l'éventualité et de la comparaison sont larges, mais ceux de la causalité et de l'esprit de saillie ne sont que pleins. Ses saillies ont eu de la réputation, mais je le soupçonne fort de n'avoir jamais fait que des observations burlesques; car j'ai inutilement cherché des traits d'esprit dans ce que nous a transmis son fils, et je ne vois, dans ses discours, aucun de ces contrastes spirituels qui distinguent les écrits de Sterne, de Voltaire, et du révérend Sidney Smith. Il ne fait pas preuve non plus d'une grande profondeur d'esprit; j'infère donc de la biographie de Curran, qu'il avait un tempérament actif, la destructivité, la secrétivité et l'imitation très-larges, et que ces organes combinés avec une éventualité et une comparaison fortement développées, lui suggéraient mille idées neuves avec une foule de preuves à l'appui, lui donnaient du savoir-faire, et jusqu'à un certain point, une originalité grossièrement satirique. A force de cultiver ces dons naturels, il paraît être parvenu à exciter la sympathie de son auditoire, et à produire un effet bien plus grand qu'un lecteur de nos jours ne pourrait le croire, à en juger par les qualités intellectuelles que décèlent ses discours.

Les OEuvres de Shéridan contiennent bien plus de traits saillants que celles de Curran. Chez lui, l'individualité, l'éventualité et la comparaison étaient fortement développées, mais la causalité et l'esprit de saillie étaient à peine pleins. Les traits d'esprit, dans ses ouvrages, sont bien plus nombreux et d'un

goût plus pur, que le développement de l'esprit de saillie, dans sa tête, ne porterait à le croire; mais sa biographie, par Moore, jette un jour inattendu sur cette anomalie apparente. La plupart des étincelles d'esprit qui brillent dans son style ne lui appartiennent pas; il les recueillit dans les cercles littéraires de Londres, et les fit, plus tard, entrer dans ses ouvrages. Ses discours ont beaucoup du caractère général des discours de Curran. Ils sont brillants, habiles, adaptés au jour et au lieu qui les vit naître; mais ils sont pauvres en principes philosophiques et en saillies originales. Je ne puis donc regarder Shéridan ni Curran comme des hommes spirituels à la manière de Voltaire, de Sterne, ou de l'auteur de l'Hudibras.

Quelques individus, doués d'un large développement de l'individualité, de l'éventualité et de la comparaison, surtout quand la secrétivité et l'imitation (éléments nécessaires au talent de l'acteur) sont aussi fort larges, jouissent, parmi leurs camarades, d'une réputation d'originalité, de drôlerie, alors même que l'organe du plaisant est en-dessous d'un développement moyen. On peut expliquer ce fait de deux manières. En premier lieu, les conceptions formées par les facultés énumérées ci-dessus sont palpables et frappantes, et, pour peu que le sentiment du plaisant s'y fasse sentir, elles produisent un grand effet sur les esprits ordinaires. En second lieu, beaucoup de gens prennent pour des traits d'esprit ce qui les fait rire, et quelquefois les choses les plus absurdes, pourvu qu'elles soient débitées avec aplomb.

Spurzheim, dans sa dissection du cerveau, prouve anatomiquement que l'idéalité et l'esprit de saillie appartiennent aux mêmes circonvolutions, et il présume d'après cela que leurs fonctions appartiennent à la même classe de facultés intellectuelles; et que, puisque on a toujours regardé l'idéalité comme un sentiment, on doit placer l'esprit de saillie dans la

même catégorie. Il est bon d'observer que toutes ces différences sont du ressort de l'analyse métaphysique de cette faculté, et que les phrénologues sont tous d'accord sur ce fait, que les manifestations spirituelles, empreintes de gaieté, viennent de l'organe de l'esprit de saillie.

L'existence de cet organe demeure donc prouvée.

---

21. — Imitation.

Voici comment Gall explique la découverte de cet organe.

Un jour, un de ses amis, avec qui il causait des formes de la tête, l'assura que la sienne avait quelque chose de particulier, et il indiqua de sa main la région supérieure et antérieure du crâne. Cette partie était élevée et avait la forme d'un segment de cercle, et derrière la protubérance, au milieu de la tête, se trouvait une dépression transversale. Jusque-là, Gall n'avait point observé une semblable conformation. Cet homme avait à un haut degré le talent de l'imitation. Gall se rendit aussitôt à l'Institution des sourds et muets, afin d'examiner la tête d'un élève, nommé Casteigner, qui y était entré six semaines auparavant, et qui avait attiré l'attention par son talent de mime. Un mardi gras, on avait joué une petite pièce à l'Institution, et il avait imité si parfaitement les gestes, le port, les regards du directeur, de l'inspecteur, du médecin, du chirurgien, et aussi de quelques femmes de l'établissement, qu'il aurait été impossible de ne pas les reconnaître. Cette représentation avait été d'autant plus amusante, qu'on ne pouvait rien attendre de semblable de cet enfant, dont l'éducation avait été très-négligée.

Gall affirme qu'il trouva cette partie de la tête très-déve-

loppée chez cet individu comme dans la tête de son ami Hannibal que nous venons de citer.

Il se demanda alors, si le talent du mime ne dérivait point d'une faculté et d'un organe particulier. Il rechercha toutes les occasions de multiplier ses observations. Il porta ses investigations dans les familles, dans les écoles, sur la place publique; partout il examina la tête des individus qui se distinguaient par leur aptitude à mimer. A cette époque, M. Marx, secrétaire du ministère de la guerre, s'était fait une réputation en jouant plusieurs rôles dans un théâtre d'amateurs. Gall trouva dans sa tête la même proéminence que dans celles de Casteigner et d'Hannibal. Chez toutes les autres personnes qu'il examina, il trouva cette partie plus ou moins élevée, selon le degré de leur talent d'imitation. Gall rapporte que Garrick passait pour avoir un talent de mime si extraordinaire, qu'étant à la cour de Louis XV, il lui suffit d'avoir vu un instant le roi, le duc d'Aumont, le duc d'Orléans, MM. d'Aumont, de Brissac, de Richelieu et le prince de Soubise, pour retenir leurs manières, leurs moindres gestes. Quelques jours après, cet acteur invita à souper quelques seigneurs qui l'avaient accompagné à la cour, et leur dit : « Je n'ai vu la cour que pendant quelques instants; mais je vais vous faire juges de ma puissance d'observation et de l'étendue de ma mémoire. » Alors il plaça ses amis sur deux rangs, puis il se retira pour faire son entrée quelques instants après. Aussitôt ses amis de s'écrier : « Sur ma foi, voici le roi. » Il imita ainsi plusieurs personnages de la cour, qui furent aussitôt reconnus. Gall comprit facilement combien le don d'imitation aide au talent de l'acteur; et il examina la tête des meilleurs artistes du théâtre de Vienne. L'organe était chez tous fortement développé. Il se procura le crâne de Junger, poëte et comédien, et il s'en servit plus tard dans ses cours. Il se confirma dans son opinion sur l'existence de cet organe, dans son voyage avec Spurzheim. Dans la maison

de correction, à Munich, ils virent un voleur chez qui il était développé. Gall le désigna comme devant être un comédien. Surpris de cette observation, le voleur avoua qu'il avait fait partie d'une troupe de comédiens ambulants. Cette particularité était inconnue dans la prison. Avec toutes ces données, Gall se crut en droit d'affirmer l'existence d'un organe spécial pour l'imitation, c'est-à-dire d'une faculté qui donne le pouvoir de personnifier les idées et les sentiments d'autrui, et de représenter exactement leurs gestes. Et c'est ce développement que nous avons décrit plus haut, qu'il regarde comme le siége de l'organe en question.

Cet organe contribue à former le poëte ou l'auteur dramatique : Shakspeare, Corneille, Molière, Voltaire, etc., lui ont des obligations. Il est large dans les portraits de Shakspeare et dans le buste de Walter Scott, dont les œuvres fourmillent d'admirables scènes dramatiques. Cette faculté donne seulement le talent d'imitation; et M. Scott observe, avec raison, que dans le jeu d'un acteur il faut plus que de l'imitation; il faut que l'expression des penchants et des sentiments de l'esprit humain soit rendue avec toute sa vérité et sa chaleur naturelle; et le pouvoir d'expression résulte, selon lui, de la secrétivité. Peut-être attribue-t-il trop d'influence à la secrétivité, et trop peu à l'imitation. Quant à moi, je crois que la secrétivité produit surtout un effet restrictif, et que l'imitation fait que celui qui la possède, se pénètre de l'esprit de ceux qu'il représente.

Comme l'imitation consiste surtout dans la reproduction des gestes, on comprendra que les effets sont augmentés par de vigoureux pouvoirs d'observation, et que, par conséquent, un large développement de l'individualité et de l'éventualité aide beaucoup à cette faculté. Ces organes étaient très-développés dans la tête de Garrick et dans celle de feu Matthews.

Cette faculté est indispensable au peintre de portraits, au graveur, au sculpteur. J'ai examiné la tête de MM. W. Dou-

glas, Joseph Uwens, W. Allan, James Stewart, Selby l'ornithologiste, Lawrence Macdonald, etc. ; je l'ai toujours trouvée très-développée. L'imitation, dans les arts, est aussi indispensable que la constructivité. Cette faculté est aussi d'un grand secours au musicien, au philologue, et enfin à tous les arts d'expression.

Spurzheim, parlant de l'imitation, du merveilleux, de l'esprit de saillie et des tons, dit : « Il est remarquable que la région antérieure, latérale et supérieure du cerveau, comprend surtout les organes dont dépendent les plaisirs en général, et surtout les représentations dramatiques. »

L'imitation donne les gestes qui expriment le mieux les pensées et les sentiments. Aussi est-elle nécessaire à l'orateur accompli. Il est des individus qui accompagnent leurs discours d'une expression forte et animée. La pensée brille dans leurs yeux et se lit sur leur physionomie, avant qu'ils l'aient articulée. C'est là le résultat d'une forte imitation et d'une forte idéalité.

L'imitation est chez les enfants plus active que chez les adultes. Les enfants sont très-portés à imiter; de là la nécessité de leur donner toujours bon exemple. « Les enfants » dit Locke, « ainsi que les hommes agissent la plupart du temps par imitation. Nous sommes tous des espèces de caméléons, qui participons de la couleur de ce qui nous entoure. »

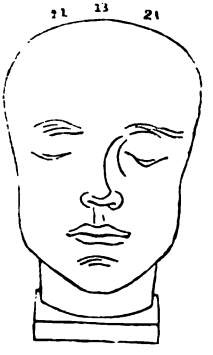
Cabanis rapporte un exemple d'état morbide de l'imitation. Le malade se sentait comme contraint de répéter tous les mouvements et toutes les attitudes dont il était témoin, et souffrait des douleurs inouïes, chaque fois qu'on essayait de l'en empêcher. Une jeune idiote, dit Pinel, que j'ai soignée pendant longtemps, a une propensité décidée et irrésistible à imiter tout ce qui se fait devant elle. Elle répète comme un perroquet tout ce qu'elle entend; elle imite comme un singe tous les gestes et toutes les actions avec la plus grande exactitude.

Quelques animaux possèdent cet organe : les perroquets et les singes imitent les actions de l'homme. Cette faculté est très-puissante chez le *Turdus polyglottus*, ou oiseau moqueur. « Son chant naturel » dit le Dr Good, « est harmonieux et solennel. Mais il possède, en outre, le talent instinctif d'imiter le chant de toute autre espèce d'oiseau, et même le cri des oiseaux de proie avec tant d'exactitude, qu'il trompe les oiseaux mêmes de l'espèce qu'il imite. Il prend plaisir à ce jeu : souvent il attire de petits oiseaux, en imitant leur chant; et, quand ils sont près de lui, il les chasse en imitant le cri des oiseaux de proie qu'ils redoutent le plus. »

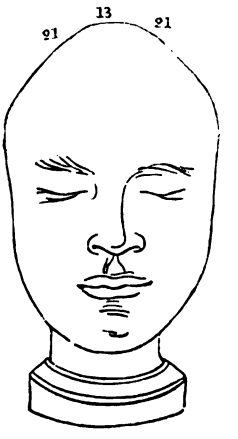
Quand cet organe et celui de la bienveillance sont fortement développés, la partie antérieure du sommet de la tête s'élève à une grande hauteur au-dessus des yeux ; elle se présente large et aplatie comme chez Clara Fisher qui, dès l'âge de huit ans, se montra grande comédienne. Quand la bienveillance est large et l'imitation petite, la partie médiane et antérieure du sommet de la tête s'élève; mais les côtés s'affaissent rapidement comme on l'observe chez Jacob Jervis.

L'existence de cet organe est considérée comme prouvée.

CLARA FISHER.



JACOB JERVIS.



Sur l'une et l'autre de ces figures, le front s'élève à une grande hauteur au-dessus des yeux; mais, chez Jervis, il fuit rapidement des deux côtés (13) de la bienveillance, ce qui indique que l'imitation est faible; tandis que chez Clara Fisher, les régions (21) de l'imitation s'élèvent aussi haut que celle où siége la bienveillance. Cette disposition indique que les deux organes sont en même temps proéminents.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

Introduction. 1
Opposition aux découvertes. 2
Le cerveau est l'organe de l'intelligence. 7
Pluralité des facultés et des organes. 22
Influence du volume sur la puissance des organes. 33
Les tempéraments et les maladies modifient les effets du volume. 47
Influence de l'exercice. 55
Rapports des facultés et des organes. 58
Opposition des métaphysiciens, des moralistes, des poëtes, des prêtres. 59
Opposition des physiologistes. 65
Histoire de la découverte de Gall. 73
Fonctions des nerfs et de la moelle épinière. 83
Principes de phrénologie. 95
Différences entre les dispositions mentales et les talents. 97
Du cerveau, du cervelet et du crâne. 101
Enveloppes du cerveau. 115
Des os du crâne. 117
Sinus frontaux. 122
Applications pratiques de ces principes. 126
Longueur et largeur des organes. 135
Buste phrénologique. 138
Forme des organes. 139

Termes employés. 140
Le volume n'est pas absolu. 144
Cerveau des animaux. 147
Tempéraments. . . . . 47 et 149
Puissance et activité. 152
Ce que c'est qu'une faculté. 158
Division des facultés. 166
Langage des facultés. 168

FACULTÉS.

Ordre I. — Instincts. 169
Genre I. — Propensités. . . . . *ib.*

1. Amativité. . . . . *ib.*
2. Philoprogéniture. 176
3. Concentrativité. 189
4. Adhésivité. 208
5. Combativité. 215
6. Destructivité. 226
   Alimentivité. 249
   Amour de la vie. 259
7. Secrétivité. 263
8. Acquisivité. 278
9. Constructivité. 293

Genre II. — Sentiments. 308

1. *Sentiments communs à l'homme et aux animaux.* 309

10. Estime de soi. . . . . *ib.*
11. Amour de l'approbation. 324
12. Circonspection. 334

2. *Sentiments élevés.* 344

13. Bienveillance. 345
14. Vénération. 360

Genre II. — 15. Fermeté. 373
16. Conscienciosité. 378
17. Espérance 393
18. Merveillosité. 397
19. Idéalité. 412
20. Gaieté, esprit de saillie. 429
21. Imitation. 447

FIN DE LA TABLE.

TRAITÉ

DE PHRÉNOLOGIE

PAR

George Combe.

TRADUIT DE L'ANGLAIS, AVEC DES NOTES,

PAR H. LEBEAU,

D'APRÈS LA QUATRIÈME ÉDITION.

TOME II.

BRUXELLES.
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE.
HAUMAN ET Cᵉ.

1840

SYSTÈME

DE PHRÉNOLOGIE.

ORDRE II. — FACULTÉS INTELLECTUELLES.

C'est au moyen de ces facultés que l'homme et les animaux acquièrent la connaissance de leurs sensations et du monde extérieur. Leur but est de faire comprendre l'existence et apprécier les qualités et les rapports des choses. La dernière division de Spurzheim comprend trois genres :

« I. Les sens externes.

« II. Les sens internes ou facultés perceptives qui donnent la connaissance des objets extérieurs, de leurs qualités physiques et de leurs différents rapports.

« III. Les facultés réflectives (1). »

Pour éviter toute confusion, j'adopte ici la même classification; cependant, comme je le fais remarquer dans l'appendix n° II, elle présente quelques exceptions. Mais, tant que l'analyse des

(1) *Philosophical Principles of phrenology*, Boston, États-Unis, 1832, pag. 52.

facultés elles-mêmes ne sera pas plus complète qu'à présent, il sera impossible de les classer convenablement.

GENRE I. — SENS EXTÉRIEURS.

C'est par les sens que l'homme et les animaux se mettent en rapport avec le monde extérieur. Le *système physiognomonique* de Spurzheim et son ouvrage plus récent intitulé *Phrénologie* forment un admirable traité des sens dont je m'aiderai dans les pages suivantes.

Les opinions des philosophes sur les fonctions des sens sont, sur plusieurs points, bizarres, extravagantes et contradictoires.

Depuis Bacon et Locke, la plupart des systèmes philosophiques reposent sur l'axiome d'Aristote, que toute idée arrive à l'esprit par les sens externes. D'après ce principe, celui dont les sens atteignent le plus haut degré de perfection possède les facultés intellectuelles les plus élevées; en d'autres termes, les facultés de l'homme et des animaux seraient en proportion avec la perfection des sens et leur éducation. Cependant chaque jour l'expérience vient contredire cette hypothèse. La doctrine de Thomas Brown est que « on trouve dans les sensations les éléments bruts de toute science, les matériaux sur lesquels l'esprit opère sans cesse, sans lesquels il nous semble impossible qu'il pût opérer, ou sans lesquels, dans un état d'inactivité absolue, il ne pourrait avoir la conscience de son existence inerte (1). »

Une autre secte de philosophes soutient que l'esprit agit indépendamment de l'organisation, et qu'il trouve dans les sens des obstacles plutôt que des instruments d'action. Ils se plaignent beaucoup des illusions des sens, et dédaignent toutes

(1) *Lectures*, vol. I, p. 398.

preuves et toutes conclusions basées sur les sensations. De telles idées ne méritent pas l'honneur d'une réfutation.

D'autres encore ont attribué aux sens externes plusieurs actes, que les seules facultés intellectuelles accomplissent. Par exemple, Helvétius a dit que c'est à la conformation de ses mains que l'homme doit les arts; et que si le sabot du cheval avait remplacé la main de l'homme, l'homme errerait encore sauvage dans les bois. Mais nombre d'animaux sont pourvus d'instruments d'une structure aussi achevée, aussi parfaite que ceux auxquels on attribue les capacités particulières à l'esprit de l'homme, et cependant ces instruments ne donnent pas aux animaux les facultés qui distinguent l'homme. Les singes ont les mains presque aussi délicatement formées que celles de l'homme; s'ensuit-il que les singes mettent du bois au feu pour entretenir la combustion, ou qu'ils créent des œuvres d'art? Suivant cette théorie, les insectes aussi, les écrevisses, les homards, bien plus les sèches mêmes, ont des idées exactes d'extension, d'étendue et des théorèmes de géométrie, en raison du nombre et de la perfection de leurs organes du toucher. Toutefois, il arrive souvent que des instruments extérieurs, physiquement semblables, remplissent des fonctions tout à fait différentes. Ainsi les pattes du lièvre sont semblables à celles du lapin; cependant le lièvre a son gîte à la surface du sol, tandis que le lapin trouve le sien dans le terrier qu'il s'est creusé. D'un autre côté, nous avons des exemples de fonctions semblables, remplies par des animaux, avec des instruments tout à fait différents. La trompe est, pour l'éléphant, ce qu'est la main pour l'homme et pour le singe. Les mains des singes diffèrent certainement des pattes des perroquets et des écureuils; cependant tous ces animaux se servent de ces instruments pour prendre leurs aliments. Le porc trouve la truffe en fouillant la terre de son groin, comme le chien en la grattant avec ses pattes.

Il en est qui pensent que la finesse des sens n'est pas un don de la nature, mais le fruit de l'expérience. On a beaucoup écrit, par exemple, sur la *rectification* du sens de la vue par le toucher et sur ce que l'on a appelé les *perceptions acquises* de la vue. Chaque sens ne remplit cependant ses fonctions qu'en raison de sa constitution innée; et les rapports de tous les sens avec les impressions extérieures sont déterminés par des lois positives qui les régissent. Si une odeur fait une impression sur le nerf olfactif, cette impression est immédiatement jugée agréable ou désagréable; et cette sensation dépend de la constitution de ce sens et de ses rapports avec les molécules odorantes qui excitent son activité. Les fonctions de chaque sens ne dépendent que de leur organisation particulière; par suite, il n'est besoin d'aucun exercice, d'aucune habitude préalables pour acquérir les facultés spéciales d'un sens quel qu'il soit. Si l'organisation est parfaite, les fonctions sont parfaites aussi; et si l'organisation est malade, les fonctions sont dérangées nonobstant tout exercice précédent. Il est des oiseaux qui, à peine éclos, ont l'appareil optique dans sa perfection; dès lors leur vue est parfaite; tels sont les poulets, les canards, les perdrix et les cailles. Les animaux qui naissent avec une organisation imparfaite des yeux ou des oreilles ont, au contraire, la faculté de vision ou d'audition défectueuse en proportion. Chez les adultes la vision est dérangée lorsque les yeux sont malades; chez les veillards, les fonctions des cinq sens perdent de leur énergie, parce que le pouvoir vital des organes est diminué.

Il est vraiment absurde de supposer que la nature aurait produit un sens quelconque, incapable de remplir ses fonctions sans l'aide d'un autre sens, que nous ne pourrions, par exemple, voir sans toucher, ou entendre sans voir. De là, ces deux propositions évidentes par elles-mêmes, qu'aucun sens n'a besoin, pour remplir ses fonctions, de l'aide d'un autre sens, et qu'aucun

sens ne peut produire les sensations que nous éprouvons au moyen de tous les sens réunis. Cependant, et quoiqu'il y ait toujours un sens plus propre que tous les autres à nous faire apprécier les divers objets et leurs qualités, divers sens peuvent nous donner la perception d'un même objet. Par exemple, nous pouvons nous faire une idée de la forme d'un livre, par le sens du toucher, de même que par le sens de la vue.

Chaque sens, comme nous l'avons déjà fait observer, est soumis à des lois positives. Par exemple, nous voyons selon les lois de la réfraction de la lumière; c'est ainsi qu'une baguette droite, à demi plongée dans l'eau, nous paraît courbe, quoique le toucher nous prouve que, dans cette situation, cette baguette est droite dans toute sa longueur.

C'est là une espèce de rectification; mais on ne doit pas la confondre avec la doctrine qui soutient que les fonctions d'un sens sont susceptibles d'être rectifiées par les autres sens. Le toucher peut démontrer qu'une baguette, plongée dans l'eau et que nous voyons courbe, est droite; mais les yeux la verront courbe comme auparavant. Les rectifications, ainsi opérées par les sens, sont réciproques et ne sont pas la prérogative d'un seul. Ainsi les yeux peuvent rectifier le sens du toucher. Si, à notre insu; on place un petit morceau de papier très-fin entre l'un de nos doigts et le pouce, nous pourrons ne pas *le sentir*, mais nous *le verrons;* il n'est pas jusqu'à l'odorat et le goût qui ne puissent rectifier les sens de la vue et du toucher : ainsi, il est plusieurs fluides qui *ressemblent* tellement à de l'eau, qu'on ne saurait les en distinguer au toucher, mais que le goût et l'odorat en distinguent facilement. Il est donc établi que chaque sens a des fonctions particulières et indépendantes, régies par des lois positives; mais chaque sens aussi reçoit des impressions dont un autre n'est pas susceptible, et c'est pourquoi les sens externes se rectifient l'un l'autre, ou, plutôt, c'est pourquoi ils produisent, par leur coopération, une rectitude de conception,

à laquelle chacun d'eux séparément ne pourrait atteindre.

C'est une tâche hérissée de difficultés que celle d'indiquer avec précision, les limites des fonctions des sens parce que l'instrumentalité, dans tous les actes de la perception, se combine avec les facultés internes de l'esprit, et il ne peut être facile de discerner jusqu'à quel point un acte dépend d'une faculté, jusqu'à quel point il dépend d'une autre. Dans le but d'éclaircir ce problème, je soumets au lecteur les considérations suivantes.

Les organes des sens externes ne peuvent *former des idées*. Par exemple, la main reçoit-elle une impression, ce ne sont pas les nerfs du toucher qui font comprendre la forme de l'objet produisant l'impression ; ils reçoivent simplement l'impression, la communiquent au cerveau où *une faculté intérieure de l'esprit* la perçoit, c'est-à-dire forme une idée de l'objet qui a causé l'impression. Sans les nerfs du toucher, la faculté intérieure n'aurait pu avoir de perception, parce qu'il lui aurait manqué le moyen de communication avec l'objet.

Il doit donc y avoir , antérieurement à toute perception, une impression sur un organe des sens externes ; et les fonctions de cet organe paraissent être de recevoir et de transmettre ces impressions au cerveau et aux facultés internes. La nature de l'impression dépend de la constitution de l'organe sensitif et des rapports établis entre lui et les objets extérieurs ; et comme il est absolument impossible à l'homme de changer, soit la constitution des sens, soit leurs rapports avec le monde extérieur, il est évidemment absurde de parler d'impressions acquises. Mais, de même que les sens sont constitués pour avoir un rapport déterminé avec les objets extérieurs, de même le cerveau et les facultés intérieures sont constitués pour avoir un rapport déterminé avec les organes des sens. C'est en vertu du premier de ces rapports qu'un objet produit une impression, et en vertu du second qu'une impression donne lieu à une per-

ception : l'un et l'autre dépendent de la nature, et non de la volonté, non plus que de l'exercice ou de l'habitude.

Nous pouvons distinguer entre la perception des objets extérieurs et les idées que nous nous formons de leurs qualités, en raisonnant d'après cette perception. Toutes ces idées, qui sont de pures perceptions, se forment intuitivement à la vue d'objets propres à les exciter. D'un autre côté, les conclusions que nous en tirons sont le résultat de notre puissance de raisonnement. Ce qu'on appelle quelquefois *perceptions acquises*, n'est autre chose que l'*habitude de raisonner* d'après des impressions naturellement produites sur les sens, et cette habitude est une partie de notre nature, tout aussi bien que les perceptions primitives. Il me semble que les apparences visibles et palpables des corps donnent lieu à de simples perceptions; en effet, dans plusieurs cas, quoique l'expérience nous en ait démontré la fausseté, notre perception reste la même. Par exemple, un bâton à demi plongé dans l'eau, paraît courbe, quelques efforts que nous fassions pour le voir droit. Lorsque nous nous tenons à trois ou quatre pas d'une glace, et que nous y percevons notre image, nous ne pouvons, malgré nos efforts, réussir à la percevoir comme si elle était réfléchie à la surface de la glace, quoique nous sachions parfaitement qu'il en est ainsi; elle nous paraît toujours aussi éloignée en arrière que nous le sommes en avant de la glace. Dans un tableau, exécuté d'après les règles de la perspective et représentant une vue de pays ou un intérieur de ville, il est tout à fait impossible, lorsqu'on est placé au point de vue, de reconnaître que la surface est plane. Il semble que le tableau a réellement plusieurs plans, et tous nos efforts, pour voir qu'il n'en a qu'un, sont inutiles, quoique nous sachions bien qu'en fait il en est ainsi (1).

(1) J'apprends que des individus ont une vision parfaite. Ils voient leur image toujours à la surface d'une glace, à quelque distance qu'ils en soient

Si, à défaut d'expérience, les objets que l'on voit paraissent ne différer que par leur couleur et leurs ombres, et occuper tous le même plan, quoiqu'ils soient réellement à des plans différents, et si l'expérience seule apprend que cette apparence est trompeuse, et qu'en fait un seul objet est rapproché, tandis que les autres sont éloignés, je ne puis comprendre comment l'expérience ne nous apprendrait pas également à envisager les peintures comme des surfaces planes et les images reproduites dans une glace comme réfléchies à sa surface; en un mot, comment nous ne réussirions pas à perdre toute illusion d'optique. S'il est facile d'acquérir, par l'habitude, la faculté de percevoir; comme situés à des plans différents, des objets qui naturellement paraissent à l'œil être au même plan, il ne devrait pas être difficile, lorsque nous sommes certains qu'une surface est plane, d'apprendre à la percevoir comme telle; cependant cet effort ne m'a jamais été possible. La couleur, la forme, la grandeur et la distance paraissent être du domaine de la perception intuitive, lorsqu'on possède, au même degré, les organes à l'aide desquels on les apprécie. Ni l'expérience, ni la répétition des actes de la volonté ne peuvent donc changer de telles apparences, si la réfraction de la lumière, l'état des yeux et les facultés intérieures restent les mêmes.

Voici un procédé qui me paraît excellent pour constater la limite des fonctions des sens. Ces perceptions ou impressions qu'on reçoit des objets extérieurs, et qui *peuvent être complétement renouvelées* par un acte de la mémoire, ne peuvent dépendre exclusivement des sens; en effet, les organes des sens ne sont pas soumis à la volonté et, dans l'état de santé, ne

placés; ils voient, sans efforts, les peintures (le diorama d'une vallée par exemple) plates comme l'est réellement leur surface, et trouvent qu'il faut faire un grand effort d'esprit pour avoir la conscience de la perspective; mais ce n'est là qu'un exception. L'organe de l'étendue manquait chez les deux seuls individus que j'aie vus ainsi constitués.

produisent jamais les impressions qui dépendent de leur constitution, à moins qu'une cause extérieure ne les excite. D'un autre côté, ces impressions, qu'on est incapable de se rappeler, doivent, par la même raison, dépendre uniquement des sens.

Ces principes demandent à être éclaircis par des exemples. Ainsi on appelle simplement *bruit* cette partie de l'impression produite sur le tympan par les vibrations de l'air, et *note* cette partie de l'impression qui provient de la réaction sur le cerveau. Lorsqu'un bruit provient de coups de marteau frappés sur une table, en notre présence, et que le son a cessé, ce bruit ne peut être renouvelé par un effort de la volonté; en effet, ce bruit dépend de ce que l'appareil auditif éprouve un certain degré d'excitation, qu'un acte de la volonté ne peut reproduire. Un homme, qui est né musicien, entend-il un morceau de musique, sans doute après que le bruit de l'instrument a cessé il ne peut se rappeler ce bruit; mais il peut aisément reproduire les impressions intérieures que les notes font sur son esprit; enfin la mémoire peut lui rendre les jouissances intérieures qu'il a trouvées dans la musique; et, comme la plupart des sons ont en eux quelque chose de musical, il peut se rappeler les *notes*, mais non pas le *bruit* que produisaient les coups de marteau. La faculté de percevoir la mélodie, et de jouir des impressions qu'elle produit, paraît donc dépendre de l'organisation musicale, tandis que la faculté de percevoir le bruit dépend seulement de l'oreille; d'où il suit que la perfection de la puissance de percevoir la mélodie, n'est pas chez un individu en rapport avec la perfection seule de l'oreille, mais en rapport avec la perfection de cet organe, réunie à la perfection de la faculté intérieure des tons. Sans l'appareil auditif, la faculté ne pourrait recevoir les impressions; mais cet appareil seul ne pourrait jamais produire la perception de la mélodie, aussi voit-on tous les jours des individus, dont l'ouïe n'a souffert aucune atteinte, qui n'ont cependant aucune per-

ception de la mélodie. Les mêmes principes, appliqués aux autres sens, indiqueront distinctement la limite précise de leurs fonctions. Prenons un exemple applicable au toucher : en prenant dans les mains un corps carré, les nerfs du toucher reçoivent certaines impressions qu'on appelle sensations, et par suite desquelles l'esprit se forme une idée de la figure du corps. Eh bien, on se rappellera la conception de la figure ; mais on essayera en vain de se rappeler la sensation qui l'a provoquée. Donc la conception dépend d'une faculté intérieure, et la sensation des nerfs du toucher. Ajoutons toutefois que la perception dépend aussi bien de la nature que la sensation, et que la puissance de percevoir la forme d'un corps ne s'acquiert pas par l'expérience.

Spurzheim fait observer sur ce point que, puisque *les mêmes idées* s'acquièrent par l'action de *deux* ou plusieurs sens, ce ne sont pas les sens qui peuvent former les idées ; car il n'est pas dans la nature, autant que l'homme peut en juger, que *différents instruments* soient doués des *mêmes fonctions* chez le même individu. Par exemple, nous acquérons des idées de forme par l'action de la vue et du toucher ; eh bien, cette circonstance seule prouve à l'évidence que ce n'est ni l'œil, ni les nerfs du toucher qui conçoivent la figure ; car il faudrait pour cela que deux sens séparés remplissent la même fonction ; mais, au contraire, c'est une faculté intérieure qui perçoit la figure, par suite des impressions produites sur les deux différents sens. L'œil ne reçoit pas les mêmes impressions que le toucher ; mais la nature a adapté la faculté intérieure aux deux sens, et de là vient que les mêmes perceptions sont faites par la même faculté interne, quoiqu'à travers des médiums différents. Cependant la même fonction ne s'opère pas par des sens distincts.

Cette manière d'envisager les fonctions des sens est confirmée par les phénomènes auxquels donne lieu l'état morbide des organes des sens. Dans une inflammation de l'oreille, on

entend des bruits qui n'ont aucune cause extérieure; le sang vient-il à refluer avec trop d'abondance vers l'œil, on reçoit des impressions semblables à celles que donne la lumière; si les nerfs du goût deviennent malades, on croit sentir des saveurs désagréables; si les nerfs du toucher sont excités par des causes intérieures, on éprouve une sensation pareille au chatouillement, et quand le système musculaire vient à se relâcher par des maladies nerveuses, et que des spasmes passagers parcourent le corps, ces affections spasmodiques donnent lieu parfois à des impressions, qui ressemblent si exactement à celles du toucher, qu'on a peine à les en distinguer.

Il est présumable que certaines parties du cerveau reçoivent les impressions transmises par les divers sens externes, et que c'est par leur action que le gourmand, par exemple, se rappelle le fumet d'un mets qu'il aime. Il ne peut reproduire la sensation qui dépend de l'activité des nerfs du goût; mais il peut se rappeler tout ce qu'il y a de mental dans la perception, c'est-à-dire tout ce qui dépend de l'activité d'une partie du cerveau.

Tout le monde connaît les théories ridicules qu'ont forgées des philosophes, afin d'expliquer les phénomènes de la perception. Aristote, dit Reid, enseignait que « comme il est impossible à nos sens de recevoir les objets matériels extérieurs, ils en reçoivent les apparences, c'est-à-dire l'image ou la forme, sans la matière, de la même manière que la cire reçoit l'empreinte du cachet (1). » Les platoniciens différaient d'Aristote et maintenaient « qu'avant les objets qui frappent les sens, il y avait des *idées immuables et éternelles* qui occupaient toute la science; mais ils s'accordaient avec lui, quant à la manière dont ces idées étaient perçues. Deux mille ans après Platon, Locke expliqua la manière de percevoir les objets extérieurs, en comparant l'intelligence à la chambre obscure. La pensée de

(1) *Essai sur les facultés de l'intelligence.*

ces philosophes était que, de l'existence des images ou des idées, l'esprit inférait, par un enchaînement de raisonnements, l'existence des objets extérieurs eux-mêmes.

Reid réfuta ces doctrines par une simple déduction de faits. Il se borna à démontrer que l'esprit est formé de telle sorte, que certaines impressions, produites par les objets extérieurs sur les organes de l'intelligence, sont suivies de certaines sensations; que ces sensations sont suivies de la perception de l'existence et des qualités des corps par lesquels les impressions sont produites, et que toutes les phases de cette opération sont également involontaires de notre part et incompréhensibles pour nous.

On remarquera que la doctrine, qu'on vient d'exposer, est tout à fait en harmonie, quant à ce qui a rapport aux fonctions des sens, avec la philosophie de Reid.

Les organes de chaque sens sont doubles, et cependant la conscience de toutes les impressions produites sur l'esprit est unique. Diverses théories ont été proposées pour expliquer ce fait; mais aucune n'est satisfaisante. Gall a essayé d'en donner une explication toute différente des autres. Il distingue deux états d'activité dans les organes des sens, l'un qu'il appelle actif et l'autre passif. Les fonctions sont passives, si elles sont indépendantes de la volonté : l'œil, par exemple, perçoit nécessairement la lumière qui arrive jusqu'à lui, et l'oreille les vibrations qui se propagent jusqu'à elle. « Nous percevons *passivement* avec les deux organes, dit-il; nous voyons des deux yeux; nous entendons des deux oreilles. Mais l'état actif se borne à un seul de ces organes doubles, ordinairement au plus fort. Nous voyons des deux yeux à la fois; mais nous ne regardons que d'un seul. Nous entendons des deux oreilles; nous n'écoutons que d'une seule; nous sentons des deux mains; nous ne touchons que d'une seule, etc.

« Il n'est pas douteux que nous ne regardions que d'un œil.

Si l'on regardait des deux yeux quand on place un pinceau ou autre corps mince entre soi et une lumière, et que, les deux yeux ouverts, on place l'axe visuel, l'objet et la lumière en ligne droite, le pinceau occuperait la diagonale et son ombre tomberait sur le nez. Mais vous verrez que l'ombre tombe toujours sur l'un des deux yeux, sur celui dont la personne qui fait l'expérience se sert toujours quand elle regarde avec attention. Si le pinceau reste dans la même position, et qu'on ferme l'œil dont on ne se sert pas pour regarder, la direction relative des objets semble rester la même ; mais si l'on ferme l'œil avec lequel on regarde, cette direction change et le pinceau paraît avoir été déplacé de beaucoup. Autre exemple : regardez un point fixe à une petite distance, les deux yeux semblent dirigés vers ce point; fermez alternativement les deux yeux; si c'est l'œil avec lequel vous ne regardez pas qui soit fermé, l'autre ne bouge pas ; mais si c'est celui-ci, l'autre se rapproche un peu afin de se fixer sur le point. De plus, les yeux de beaucoup d'animaux sont placés latéralement et ne peuvent être dirigés à la fois sur le même objet. Enfin, les gestes de l'homme et des animaux prouvent que tous regardent avec un seul œil, et écoutent avec une seule oreille; car ils dirigent toujours un œil ou une oreille vers l'objet qu'ils veulent voir ou entendre (1). »

« Malgré ce qu'on vient de lire, l'explication de Gall me semble à moi, dit Spurzheim, peu satisfaisante. Il est très-remarquable que, passivement, nous percevions en même temps les impressions des deux organes de tout sens double, non-seulement si un seul objet, mais si différents objets en produisent sur les deux organes. Différentes impressions, émanant d'objets différents, peuvent même être perçues par les doubles organes de deux sens à la fois : nous pouvons, par exemple, voir avec les deux yeux différents objets, en même

(1) *Phrénologie* de Spurzheim, p. 221.

temps qu'avec les deux oreilles nous entendons des sons différents. Aussitôt, cependant, que nous devenons attentifs, aussitôt que nous regardons ou que nous écoutons, nous ne percevons plus qu'une impression. Ainsi, il est impossible de suivre deux discours à la fois. Un chef d'orchestre entend passivement tous les instruments ; mais il ne peut en écouter qu'un seul. La rapidité de l'action intellectuelle trompe beaucoup de gens, et leur fait penser qu'il est possible de prêter attention à divers objets à la fois; il s'ensuit qu'il y a une différence entre l'état actif et l'état passif des sons; mais cette différence suffit-elle pour expliquer la conscience unique de chaque sens; c'est ce que je ne crois pas.

« D'abord cette explication s'appliquerait seulement aux fonctions dans leur état actif, et point du tout dans leur état passif; et la cause de la conscience unique doit être la même dans les deux cas. De plus, l'état actif n'est pas produit par les sens externes seuls, pas plus que le mouvement volontaire n'est produit complétement par les muscles. Il y a un pouvoir interne qui rend les sens actifs. Par eux-mêmes, ils sont simplement passifs et se bornent à transmettre les impressions extérieures; ils ne paraissent actifs que quand la volonté les emploie à recevoir et à transmettre les impressions au cerveau. Il est dès lors probable que la cause intérieure, qui n'excite à l'activité qu'un seul organe des sens externes, est en même temps la cause de la conscience unique des impressions diverses. L'explication de Gall, de la conscience unique, est, en conséquence, fondée non-seulement sur des notions erronées; mais, en supposant qu'il n'en fût pas ainsi, elle serait encore loin d'être satisfaisante (1). »

L'esprit n'a la conscience, ni de l'existence des organes du sentiment, ni des fonctions qu'ils remplissent. Quand on donne un coup de marteau et que nous prêtons attention, nous perce-

(1) *Phrénologie* de Spurzheim, p. 222.

vons l'impression d'un son; mais cette attention ne nous fait pas découvrir que l'impression a été éprouvée au moyen d'un organe quelconque; de sorte que les perceptions de l'esprit sont toujours dirigées vers les objets qui produisent l'impression, et non vers les instruments, par le moyen desquels les impressions sont éprouvées. Les instruments accomplissent leurs fonctions instinctivement, et, comme on l'a dit déjà, ne sont pas soumis à la volonté. La conscience de leur action, au lieu d'être un bienfait pour nous, serait une cause de plus de distraction. Ce n'est que quand ces instruments deviennent malades, que nous en avons la conscience, et cette conscience est pénible. C'est ce qui a lieu dans l'inflammation des yeux ou des oreilles par exemple.

Spurzheim fait observer que « le cerveau semble être nécessaire à toute espèce de perception, même à celle des fonctions immédiates des sens externes. Mais on n'est pas bien sûr encore, quoique ce soit probable, qu'il y ait une puissance fondamentale, inhérente à une portion particulière du cerveau, connaissant et concevant comme sensations toutes les impressions diverses, produites sur les sens externes. Quelques phrénologues pensent que chaque sens externe a une portion particulière du cerveau affectée à ce but, et que l'action combinée du nerf et de cette partie cérébrale est nécessaire pour l'accomplissement de ses fonctions; que, par exemple, le nerf du goût et une portion du cerveau sont nécessaires pour percevoir les saveurs; le nerf optique et une portion cérébrale pour distinguer les couleurs, etc. Je ne crois pas que la conscience d'une sensation s'obtienne sans l'intervention du cerveau. Mais je ne vois pas de raison de supposer que les fonctions immédiates de chaque sens externe exigent une portion particulière du cerveau, pour qu'on les reconnaisse comme sensations déterminées (1). » Le Dr Caldwell, d'un autre côté, regarde, non

(1) *Phrénologie* de Spurzheim, p. 257.

sans raison, l'opinion exprimée ici par Spurzheim, comme en opposition avec la saine physiologie (1); et les faits, dont je parlerai plus loin, montreront que, pour ce qui est du sentiment de la vue, il y a un organe interne dans le cerveau qui se rattache à la vision.

A ces considérations générales, qui s'appliquent à tous les sens extérieurs, nous ajouterons quelques mots sur les fonctions spéciales à chaque sens en particulier.

DU TOUCHER.

Spurzheim a inféré, de plusieurs faits pathologiques, que les nerfs du mouvement sont distincts des nerfs du sentiment (2), et les expériences sont venues à l'appui de son opinion. Ce sujet a déjà été traité à la page 85. Non-seulement toute la surface externe du corps, mais encore le canal intestinal éprouvent la sensation du toucher. C'est par elle que nous sentons la douleur, le plaisir, les variations de la température, la sécheresse et l'humidité. La volonté ne peut rappeler ces sensations, c'est pourquoi je les considère comme dépendantes des sens seuls.

On croit, en général, que ce sens nous donne l'impression, non-seulement du froid, du chaud, de la douleur, du plaisir, mais aussi de la résistance, si le corps se trouve en contact avec des objets extérieurs; ce doit être une erreur; car nous avons réellement en nous un sens tout à fait distinct du toucher proprement dit, dont les nerfs (mentionnés à la page 91), transmettent au cerveau le sentiment de l'état des muscles, ou,

(1) Caldwell's *Elements of Phrenology*, 2e édit. p. 21.

(2) Voir les ouvrages suivants de Spurzheim : *Système physiognomonique*, 1815, page 23, *Phrénologie*, 1818, page 236, et *Anatomie du cerveau*, section 3, pages 37 et suiv.

si l'on veut, du degré de contraction ou de force qu'ils exercent. Thomas Brown soutient positivement l'existence d'un sens semblable. « Selon moi, dit-il, on doit attribuer la sensation d'une résistance non à l'organe du toucher, mais au système musculaire, lequel forme un organe distinct des sens. Les attributions de ce nouvel organe, surtout comme combinées avec d'autres sensations, et modifiant les idées que nous nous en sommes formées (par exemple dans une vue de perspective), ne sont pas moins importantes que celles de nos autres organes sensitifs (1). » Il est digne de remarque, que ce passage fut écrit 15 ans avant la découverte des nerfs des sens, par sir Charles Bell. M. Simpson, dans un essai sur ce sujet, plein de recherches ingénieuses, publié dans le *Phrenological Journal* (2), confirme l'opinion de Brown par un grand nombre d'arguments et de faits. Un cas péremptoire est celui inséré dans ce journal (3), par un médecin d'Édimbourg. « Je fus consulté, dit-il, par le fils d'un riche propriétaire, sur une singulière affection paralytique. Ses bras avaient perdu la puissance de mouvement, mais ils conservaient une puissance de sensation très-vive; et, si l'une ou l'autre personne y appliquait la main, il disait aussitôt qui avait chaud, qui avait froid. (Cet état indiquait que *les nerfs du toucher*, distribués sous la peau, étaient intacts, tandis que *les nerfs moteurs*, qui transmettent la volonté aux muscles, étaient affectés.) Trois semaines après, il avait récupéré le mouvement; mais il perdit alors si complétement le sentiment de l'état de ses muscles, que ses contractions musculaires ne sont plus en rapport avec les actes qu'il voudrait

(1) *Lectures*, vol. I, pag. 496.

(2) Vol. IX, p. 193. Voir aussi les autres articles insérés dans ce Journal, notamment celui sur le sentiment de l'équilibre, vol. IV, p. 266. Le vol. IX, p. 349, contient un article de sir George Mackensie sur *l'Essai* de M. Simpson, dont nous parlons dans cet ouvrage.

(3) Vol. IV, p. 315.

leur faire exécuter. (*Le nerf moteur* a retrouvé ses facultés, mais *le nerf du sentiment de résistance* est paralysé.) Veut-il saisir un objet, il étend la main sans comprendre la contradiction qu'il y a dans ce mouvement, et celui que se propose sa volonté. Il conserve une puissance absolue sur ses muscles quant à la contraction et au relâchement; le sentiment de leur état actuel lui manque. »

La faim, la soif semblent constituer un sens particulier, dont l'estomac, la bouche et les nerfs, qui les mettent en rapport avec le cerveau, sont les organes externes; et l'organe de l'alimentivité est la portion cérébrale qui éprouve les sensations (1).

Il y aurait donc ainsi sept sens, au lieu de cinq.

LE GOUT.

Ce sens n'a d'autre fonction que de donner la sensation du goût, et la volonté seule ne pourrait la reproduire. Nous avons la faculté de juger les qualités des corps extérieurs, par l'impression qu'ils font sur nos sens; mais il est du domaine des facultés internes de former des idées d'après ces qualités.

L'ODORAT.

C'est par l'odorat que le monde extérieur agit, de loin, sur l'homme et les animaux. Des molécules odorantes, en se dégageant des corps, les signalent aux êtres doués de l'odorat. Ce sens a pour fonction de provoquer des sensations agréables ou désagréables, selon que l'organe est affecté. Aucun effort

(1) Voir page 258 de cet ouvrage; et un article de M. Robert Cox, sur l'Alimentivité, dans le *Phrenological Journal*, vol. X.

de la volonté ne peut les reproduire. On conçoit des idées diverses sur les qualités des corps extérieurs, selon l'impression qu'ils produisent sur ce sens; mais ces idées sont du ressort des facultés internes de l'esprit.

L'OUÏE.

Ce sens n'est pas encore actif chez l'enfant nouveau-né; il se perfectionne par degrés et à mesure que l'organe acquiert de la vigueur. C'est une idée reçue, qu'on doit au sens de l'ouïe, d'être musicien et de parler avec facilité; mais cette opinion est erronée.

Nous l'avons déjà dit : l'appareil auditif, excité par une cause externe, ne donne que l'impression d'un bruit; il faut, de plus, la faculté des tons pour percevoir de la mélodie dans les sons. Sans la faculté des tons, point de perceptions semblables. De là vient que chez les oiseaux, quoique la femelle entende aussi bien que le mâle, cependant celui-ci a un chant bien supérieur, parce qu'il a l'organe des tons bien plus développé. Cette différence existe aussi chez les hommes; il en est qui entendent très-bien et qui, néanmoins, sont insensibles à la mélodie. Donc, chez l'homme comme dans les animaux, la perfection de la perception de la mélodie n'est point nécessairement en rapport avec la perfection de l'ouïe. Si la perception de la mélodie ne dépendait que de l'appareil auditif, comment se ferait-il qu'il remplît toutes ses fonctions chez les uns, tandis qu'il ne les remplit qu'à moitié chez les autres. La nature est plus conséquente dans ses œuvres. L'ouïe ne donne pas les facultés musicales; car l'appareil auditif n'est excité que par des sons déjà produits; et le premier musicien a sans doute fait de la musique avant d'en avoir entendu. Il ne peut y avoir été poussé que par une faculté intellectuelle. Des oiseaux, qui ont été couvés par

une femelle d'une autre espèce, n'en ont pas moins le chant naturel à leur espèce, aussitôt que leur organisation interne est active. Prenez des oiseaux de toute espèce, élevez-les ensemble ; chacun conservera le chant qui lui est propre. Par la même loi, le musicien, qui a perdu l'ouïe, continue de composer. Il possède la faculté interne ; et, cette faculté étant indépendante de l'appareil auditif, il conçoit l'impression que doivent produire divers sons, longtemps après que son oreille a perdu la faculté de les entendre. De même, le sourd et muet a un sentiment inné de la mesure et de la cadence. Cependant si l'ouïe ne donne pas les facultés musicales, on ne peut sans un appareil auditif, approprié aux impressions des tons, percevoir la mélodie, et jamais on ne peut la produire, si jamais on n'a possédé cet appareil ; car, dans ce cas, on ne peut juger de l'impression que les sons, qu'on arrangerait, pourraient faire sur ceux qui entendent.

Une autre opinion reçue, c'est que de l'ouïe seule ou de l'ouïe jointe à la voix dépend la faculté de la parole. Cette erreur se réfute d'elle-même, quand on considère ce qu'est le langage et ce qui le constitue. Il y a deux espèces de langage : le langage naturel et le langage artificiel. Dans l'un et l'autre on se sert d'un signe particulier, pour faire comprendre aux autres une sensation ou une idée particulière. Les divers mouvements du corps, l'expression de la physionomie, indiquent rapidement les diverses émotions, les divers sentiments qu'ils servent à exprimer. Dans ce cas, l'expression de la physionomie, ou les mouvements du corps, est un signe naturel, destiné à éveiller en nous la perception d'une sensation. Pour le comprendre, l'homme n'a besoin ni d'instruction, ni d'expérience ; et il est clair que sa puissance d'éveiller la perception ne dépend, dans ce cas, ni de l'ouïe, ni de la voix ; car on n'a eu recours ni à l'un ni à l'autre de ces sens pour l'éveiller. L'effet de ce signe est un fait qui résulte de notre constitution, et qui

nous vient du Créateur. Pour communiquer nos pensées, nous nous servons aussi d'un grand nombre d'autres signes qui n'ont aucun rapport primitif avec les objets qu'ils désignent. Ainsi le mot *table* n'a aucun rapport nécessaire avec l'objet sur lequel j'écris en ce moment. Comment donc se fait-il que ce mot indique cet objet? Les facultés internes conçoivent d'abord l'objet; puis elles se demandent un signe par lequel elles puissent rappeler ou communiquer cette conception, et elles *se servent des organes de la voix* pour produire un son qui l'indique; et, comme en l'articulant pour la première fois, on a soin de désigner du doigt l'objet en question, chaque fois qu'on articule le son on rappelle l'idée de l'objet qu'il suggère. Mais on ne doit pas conclure de là, que l'appareil auditif ou les organes de la voix ont conçu l'idée de la table; non : ce sont les facultés internes, seulement elles ont eu recours aux organes de la voix comme à des instruments destinés à produire ce signe. Pourquoi les singes ne parlent-ils pas? ce n'est pas qu'il leur manque le sens de l'ouïe ou les organes de la voix; c'est qu'ils n'ont pas cette faculté interne, qui crée des signes artificiels, pour indiquer les conceptions formées par l'esprit.

Disons donc que la fonction du sens de l'ouïe est seulement de produire des impressions qu'on appelle sons; mais qu'il aide à un grand nombre de facultés internes.

Le nerf auditif a un rapport plus intime avec les organes des sentiments moraux, qu'avec les organes des facultés intellectuelles.

LA VUE.

Ce sens, le dernier selon l'ordre dans lequel nous les avons classés, est le troisième qui signale à l'homme et aux animaux l'existence d'objets éloignés, au moyen d'un *medium*; et dans ce cas le *medium* est la lumière.

C'est par le toucher ou l'habitude, ont dit plusieurs auteurs, que ce sens acquiert ses fonctions. Des métaphysiciens pensent que l'évêque Berkeley a découvert la véritable théorie de la vision, et le résultat de ses recherches est « qu'un aveugle-né, à qui l'on donnerait la vue, ne se ferait d'abord aucune idée des distances. Le soleil, les étoiles, les objets les plus éloignés lui paraîtraient exister dans ses yeux, ou plutôt dans sa pensée (1). » Reid et plusieurs autres philosophes se sont livrés à des recherches très-ingénieuses, pour démontrer qu'on acquiert la perception de la distance, de la forme et du mouvement. « La philosophie, dit James Mill, a reconnu que l'œil ne donne que la sensation des couleurs, et que l'idée de l'étendue, qui comprend le volume, la forme, la distance, ne vient pas de sensations dans l'œil, mais de sensations de notre système musculaire. Comment donc se fait-il que nous recevions par l'œil des impressions exactes de volume, de forme, de distance? Simplement par l'action des idées (2). » Ces déductions partent de ce principe, que la nature a peu fait pour l'homme, mais qu'il fait beaucoup pour lui-même en se douant de la puissance perceptive. Mais la vision dépend de l'organisation de l'œil, et elle est forte ou faible selon que l'organisation est parfaite ou imparfaite. Quelques animaux ont cette organisation parfaite en naissant; ceux-là voient tout d'abord. Le papillon et la mouche à miel volent à leur premier essai; le perdreau et le poulet courent dans les champs de blé. Lorsque le moineau prend sa première volée, il ne va pas se frapper la tête contre un mur, ni prendre le tronc d'un arbre pour les branches; et, cependant avant sa première volée, il ne peut avoir aucune *expérience* des distances.

(1) Stewart's *Dissertation*, p. 2, 109.

(2) *Analysis of the Phenomena of the Human mind*, vol. I, chap. III, page 73.

Il en est d'autres qui ont, en naissant, cette organisation imparfaite. Ceux-ci ne distinguent que peu à peu le volume, la forme et les distances. C'est le cas des enfants nouveau-nés. Pendant les six premières semaines, leurs yeux sont presque insensibles à la lumière; et ce n'est que par degrés qu'ils sont aptes à remplir leurs fonctions naturelles. Mais quand leurs organes sont suffisamment développés, les enfants voient aussi distinctement que le plus grand philosophe.

Je le répète, l'espèce de perception que l'œil nous donne, dépend uniquement de sa constitution et des rapports établis entre lui et la réfraction de la lumière. Notre expérience modifie si peu la nature de nos perceptions, que dans les cas où d'autres sens nous font comprendre que l'apparence visible d'un objet n'est qu'une illusion, nous continuons de voir cette apparence comme auparavant. Le plus grand philosophe, à l'une des extrémités d'une longue allée d'arbres, voit malgré lui, et quoique l'expérience lui ait fait reconnaître son erreur, l'extrémité opposée plus étroite que celle où il est placé; il est obligé de voir d'après les lois de la perspective, qui font que les rangées d'arbres paraissent se rapprocher dans l'éloignement, et, sous ce rapport, il n'y a pas de différence entre lui et l'enfant sans instruction. De même un savant, en regardant dans un miroir concave, ne pourra voir sa main droite au côté droit du miroir, ni sa main gauche au côté gauche, quoique l'étude des lois de l'optique lui ait appris que son image est renversée dans la concavité.

Cependant M. Stewart a tant de foi dans l'opinion, que nous apprenons à voir, et que nous ne voyons pas *naturellement*, qu'après avoir fait remarquer que « Condillac a cru, d'abord, que l'œil juge *naturellement* de la forme des volumes, des situations et des distances; mais qu'il se convainquit plus tard de son erreur et la rétracta, » il ajoute: « Il fallait un aveu explicite comme celui-ci pour me convaincre, qu'un aussi gran d

écrivain que Condillac a vraiment pu commencer sa carrière métaphysique par une erreur aussi grossière, aussi inexplicable. » M. Stewart s'étonne également qu'Aristote ait pu soutenir que « ce n'est pas parce que nous voyons ou entendons souvent, que nous avons ces sens; et qu'au lieu que nous les ayons parce que nous nous en servons, nous nous en servons parce que nous les avons. »

Examinons les deux bases sur lesquelles les métaphysiciens font reposer des opinions aussi étranges. *La première* est ce fait, qu'un enfant nouveau-né manque l'objet qu'il veut saisir; ce qui démontre clairement qu'il n'apprécie pas exactement le volume, les distances et la position relative de l'objet : *La seconde* est ce fait, qu'un aveugle, auquel Chesselden avait fait l'opération de la cataracte, vit, au premier contact de la lumière sur la rétine, tous les objets comme appliqués sur ses yeux, et, que quelques semaines plus tard, il percevait comme tout le monde les volumes et les distances. De ces deux faits, ils infèrent que l'homme ne perçoit pas naturellement les distances, mais que l'expérience l'amène à les percevoir. La réponse est facile. L'œil de l'enfant n'est parfait qu'à six semaines; l'œil, dont la cataracte vient d'être levée, n'est pas encore un œil sain, et les muscles, et les diverses parties qui sont demeurés inactifs pendant trente années, ne peuvent tout d'abord, et après l'irritation causée par une opération douloureuse, agir avec un accord parfait. Admettant même que l'œil fût parfaitement sain, les organes internes qui perçoivent les distances ne le sont pas. Par le défaut d'usage, tout organe devient impropre à remplir ses fonctions comme il le doit. Chez les nations civilisées, les muscles de l'oreille externe, contrariés dans leurs mouvements par la coiffure, perdent non-seulement tout pouvoir de contraction, mais finissent par disparaître; dans l'état sauvage, les contractions de l'oreille sont aussi puissantes chez l'homme que chez les autres animaux. Les muscles d'un mem-

tenu longtemps dans un appareil pour cause de fracture, s'atrophient et deviennent incapables d'action ; de même, pendant la cécité, les organes qui doivent juger des couleurs et des distances, n'étant jamais mis en action, deviennent jusqu'à un certain point incapables d'exécuter leurs fonctions, et ce n'est que par degrés qu'ils acquièrent assez de force pour les remplir. En visitant plusieurs asiles d'aveugles, j'ai eu lieu d'observer que l'organe du coloris n'était développé que très-imparfaitement chez ceux qui avaient perdu la vue très-jeunes, et si, par l'opération de la cataracte, on leur eût rendu la vision dans la force de l'âge, leur organe du coloris ne serait pas devenu aussi parfait en volume et en activité, que s'il n'avait existé antérieurement aucun obstacle à ses fonctions.

Thomas Brown, à la sagacité duquel je me plais à rendre justice, admet que les animaux perçoivent les distances intuitivement, et quoique, tout bien considéré, il soit de l'opinion de Berkeley, Reid et Stewart, il est loin de trouver ridicule l'opinion opposée. « Il n'est pas, dit-il, plus étonnant qu'*à priori* la sensation de la couleur soit *immédiatement suivie* de l'idée d'un mille de distance, que de voir l'irritation des narines, par une odeur très-stimulante, suivie immédiatement et involontairement de la contraction subite d'un organe musculaire éloigné, comme le diaphragme qui produit dans l'éternument l'expiration violente nécessaire à l'expulsion de la matière irritante (1). »

Il est très-vrai que la nature ne nous donne pas la perception intuitive du nombre de pieds ou de pouces, qui nous sépare d'un corps, parce que ce sont là des mesures artificielles avec lesquelles la nature n'a rien à démêler; mais quand deux corps d'égale dimension se présentent à l'œil, si l'un est deux fois plus éloigné de nous, notre esprit aura la

(1) *Lectures*, vol. II, p. 69.

perception intuitive qu'ils ne sont pas également rapprochés, à moins cependant que les organes internes ou externes, ou même tous les deux, ne soient faibles ou défectueux.

Quelles sont donc les véritables fonctions de l'œil? Aucun organe externe des sens ne peut *former des idées;* l'œil ne fait donc que recevoir, modifier et transmettre la lumière; là se bornent ses fonctions. Les facultés internes perçoivent la forme, la couleur, la distance et les autres attributs et rapports des corps qui produisent l'impression; et la puissance de former ces conceptions est proportionnée à la perfection des yeux et des facultés internes et non proportionnée à l'organe visuel seulement (1).

La paire antérieure des *tubercules quadrijumeaux* semble se rattacher intimement au sens de la vue, et former même une partie de son appareil organique. Sœmmering dit les avoir trouvés atrophiés sur des chevaux aveugles, et Gall fait la même observation. Le Dr Vimont a trouvé dans quatorze chevaux borgnes, l'atrophie d'un des tubercules quadrijumeaux, du côté opposé à l'œil perdu. Dans deux cas, il a trouvé l'atrophie complète. Afin de s'éclairer sur ce sujet, il creva l'œil gauche de quatre lapins, l'œil droit de quatre autres et en aveugla un. Dix mois après, il les fit tuer tous. Les quatre dont l'œil gauche avait été crevé, présentaient le tubercule quadrijumeau bien plus petit du côté droit que du côté gauche; l'opposé avait lieu dans les quatre qui avaient perdu l'œil droit, tandis que les deux tubercules quadrijumeaux étaient beaucoup plus petits dans le lapin aveuglé, que celui qui était resté sain chez les autres. Comparés aux parties correspondantes d'un lapin de la même nichée, auquel on avait conservé les yeux, ils ne

(1) Voir deux articles du docteur Combe. « *Sur les fonctions du sens de la vue*, considéré principalement dans ses rapports avec les idées de forme, de couleur, de grandeur et de distance. » *Phrenological Journal*, vol. IV, p. 608; vol. V, p. 286.

présentaient pas, quant au volume, une différence sensible. Le Dr Vimont ajoute : « M. Magendie m'a dit avoir observé une atrophie des tubercules quadrijumeaux dans les oiseaux, peu de temps après avoir crevé un de leurs yeux. J'ai voulu faire cette expérience, elle est exacte; mais l'atrophie a lieu bien plus tôt dans les quadrupèdes (1). » Il ajoute que suivant les observations de Wenzel (2), il y a atrophie des couches optiques dans la cécité, et si la cécité est de longue durée elles deviennent plus étroites et plus plates. Ces faits expliquent bien pourquoi l'opéré de Chesselden ne put voir parfaitement aussitôt après l'enlèvement de la cataracte.

La puissance des sens augmente en raison de l'exercice qu'on leur donne. Le goût du gourmand est bien plus fin que celui du paysan, et le toucher de l'artisan plus délicat que celui du laboureur.

GENRE II.

FACULTÉS INTELLECTUELLES QUI DONNENT LA CONNAISSANCE DES OBJETS EXTÉRIEURS, DE LEURS QUALITÉS PHYSIQUES ET DE LEURS DIVERS RAPPORTS.

Nous allons traiter des facultés qui nous donnent la connaissance de l'existence et des qualités des corps externes. Elles ont une grande analogie avec la puissance perceptive des métaphysiciens; car elles forment des idées. Leur activité est accompagnée d'une sensation de plaisir; mais (excepté pour les tons) elle est faible, comparée aux émotions produites par les facultés dont nous avons déjà traité. Pour juger le volume de ces organes, les règles exposées précédemment demandent à ne pas être perdues de vue. Les organes des facultés intellectuelles

(1) *Traité sur la Phrénologie de l'homme comparée*, I, p. 298.
(2) *De Penit. struct. cerebri*, p. 125.

sont actifs quoique petits. S'ils avaient été aussi grands que ceux des penchants, nous aurions été sujets aux passions intellectuelles. Le calme comparatif de notre système de raisonnement vient sans doute de la petitesse de ces organes.

---

22. Individualité.

Cet organe occupe le milieu de la partie inférieure du front, immédiatement au-dessus du nez. S'il est prononcé, cette partie du front entre les sourcils est large, proéminente, et s'incline un peu sur le nez; s'il est petit, les sourcils se rapprochent étroitement et horizontalement. Il est très-développé sur le buste de Michel-Ange.

MICHEL-ANGE.

Quand nous jetons nos regards sur le monde extérieur, nous pouvons considérer, en premier lieu, les corps simplement comme substances isolées, ou existences, comme un rocher, un cheval, un arbre, un homme, et ces perceptions se désignent par des substantifs; — en second lieu, les propriétés et les rapports de ces corps entre eux, quant à la forme, le volume, le poids et la couleur. Après ces perceptions, nous remarquerons leurs phénomènes actifs; le rocher tombe, le cheval galope, l'arbre croît, l'homme marche; — ces actions s'expriment par des verbes. De même que le volume, la forme, le poids et la couleur sont les accessoires de l'existence physique, ainsi le temps est l'accessoire de l'action. C'est le propre de la faculté d'individualité de nous faire observer les corps isolément. Elle donne l'idée de la substance, et forme la classe d'idées que représentent les substantifs non qualifiés, comme *rocher, homme, cheval.*

Cette faculté, accompagnée de capacité, donne le désir de connaître les corps pour eux seuls, sans égard à leur mode d'action ou à leur utilité. Les individus, chez qui cette faculté est développée, observent et examinent un objet avec plaisir, sans songer aucunement à quoi il peut servir, et c'est ce qui paraît incompréhensible à celui qui a cet organe petit, et l'organe de la causalité développé. L'individualité nous porte à l'observation, et est essentielle pour exceller dans les sciences où il est nécessaire de savoir distinguer entre elles, des espèces nombreuses comme, par exemple, dans l'histoire naturelle. Elle nous conduit à donner une forme particulière à toutes nos idées. Un étudiant, qui a cet organe petit, et les organes de la réflexion développés, a sur les sciences des principes généraux, des idées abstraites qu'il a beaucoup de peine à classer nettement et avec précision. Au contraire, celui qui a cet organe développé, individualise toute sa science. Dans une leçon, dans une conversation où l'on exposera sur-

tout des vues générales, il les classera pour lui-même; mais à moins que ses organes réflectifs ne soient aussi développés, il sera sujet à perdre de vue le principe essentiel; il en saisira seulement les circonstances palpables. De tels individus sont savants, et doivent au grand nombre de faits dont leur mémoire est chargée, à la précision de leurs idées et à la promptitude avec laquelle ils les imposent, de briller comme hommes politiques; mais si leurs organes réflectifs sont faibles, ils ne montrent aucune profondeur de jugement, ne saisissent jamais l'ensemble d'une question, n'entendent rien aux principes généraux, et, par conséquent, acquièrent rarement une réputation durable.

Dans la vie ordinaire, un grand développement de cet organe donne le talent d'observation, la curiosité de savoir, l'aptitude pour acquérir la connaissance des détails. Le caractère de *Miss Pratt*, tel qu'il est créé par l'auteur du roman *The Inheritance*, est la personnification d'une individualité dominante que ne dirige aucune faculté d'un ordre plus élevé (1). « Mais, dit notre auteur, pour les personnes qui font usage de leurs yeux, il y a beaucoup à voir, même entre deux portes; et un grand nombre de choses attirèrent l'attention de *Miss Pratt*, comme elle se rendait du vestibule au salon. Toutes, il est vrai, lui étaient familières; mais celui qui *sait regarder*, de même qu'un homme de génie, n'est jamais en peine d'occuper sa pensée. — Les objets lui apparaissent améliorés ou détériorés depuis la dernière fois qu'il les a vus, et s'il arrive qu'il n'aient pas changé, il en a vu de mieux ou de pires, et, en conséquence, il approuve ou désapprouve. Pendant ce trajet, *Miss Pratt* avait mille fois tourné la tête de tous côtés et un millier d'observations, de critiques sur le tapis de l'escalier, les lampes brevetées, les chaises du vestibule, les tables à

(1) Voir le *Phrenological Journal*, vol. II, p. 65.

coulisse, etc., etc., traversaient sa cervelle. — Enfin, *Miss Pratt* et *M. Lindsay* furent annoncés, et aussitôt *Miss Pratt* fit son entrée, empressée et frétillante comme si elle avait hâte d'aller saluer ses amis. — *Miss Pratt* lui parut alors (*à Gertrude*) être une personne à laquelle on ne pouvait rien cacher; ses yeux n'étaient certainement pas de beaux yeux; — ce n'étaient pas des yeux pensifs, — ce n'étaient pas des yeux doux, — ce n'étaient pas des yeux brillants, — ce n'étaient pas des yeux pénétrants; ses yeux n'étaient pas non plus des yeux impatients, des yeux égarés, des yeux louches, des yeux à fleur de tête, — mais c'étaient des yeux actifs, éveillés, occupés, vigilants, fixes, qui regardaient comme si rien, le sommeil même, ne pouvait les surprendre. Ils ne paraissaient jamais ni fâchés, ni joyeux, ni troublés, ni mélancoliques, ni pesants : le matin, à midi, le soir, ils étaient les mêmes et faisaient penser à celui qui les voyait, que c'étaient des yeux qui regardaient, non comme le moine de Sterne au delà de ce monde, mais dans toute chose à la surface de ce monde. Ses autres traits n'offraient rien de remarquable; les oreilles cependant pouvaient être placées au même rang que les yeux; c'était quelque chose de ressemblant aux oreilles du lapin : des oreilles longues, proéminentes, inquiètes, vibrantes, écoutant sans cesse, et que la pensée ne fermait jamais. »

Pour être bon comédien, il ne suffit pas de savoir imiter, il faut encore avoir l'individualité qui donne le talent d'observation. Garrick et Matthews avaient cet organe très-développé; et il est évident que l'observation exacte des habitudes des hommes est la base fondamentale du talent avec lequel ils savaient donner, sur la scène, une représentation des individus, exacte jusque dans les moindres détails.

Cet organe manque-t-il, l'individu oublie de rien observer autour de lui; il va faire une visite et revient chez lui sans savoir quels objets il y avait dans l'appartement où on l'a reçu.

Il se promène à la ville, comme à la campagne, sans rien observer. Bref, quoique les sens externes soient dans un état de santé parfaite, vu la faiblesse de ce pouvoir observateur, leur activité ne sert jamais à acquérir des connaissances.

Quand cet organe est développé, il nous pousse aux découvertes par l'observation de tout ce qui existe. Quand on est doué de cet organe, ce n'est pas par le raisonnement qu'on cherche à arriver à de nouvelles vérités; on les demande à la nature, aux hommes, à leurs ouvrages; et c'est pourquoi tant de brillantes découvertes physiques ont été faites par des personnes douées au plus haut degré de cet organe et des autres organes perceptifs, dont les facultés réflectives n'étaient pas au-dessus de la médiocrité. Depuis que les principes de philosophie de Bacon ont été appréciés comme ils le méritent, et sont devenus à la mode, la science a compté parmi ses adeptes une classe d'esprits qui y était étrangère, alors que régnait la méthode du raisonnement spéculatif. Ils se composent de personnes dont l'organe, dont il est ici question, domine la puissance réflective. La nature les a destinées à observer; et l'histoire naturelle, la botanique (1), l'anatomie, la minéralogie, et même la chimie, sont les grandes branches de la science, propres à exercer leur talent particulier. Ces sciences ont pour but la connaissance de l'existence, des apparences et des propriétés des corps de la nature, envisagés comme *faits;* et il ne faut pas nous étonner, si des professeurs éminents ont les organes de la réflexion bien inférieurs à ceux du savoir.

Cet organe est d'un grand secours à l'artiste. Il le rend capable de donner un corps, une substance aux conceptions de ses autres facultés, et de s'attacher aux détails. Dans les tableaux d'un artiste auquel l'individualité manque, il y a une

(1) Voir la lettre de M. Hewett Watson, sur les têtes de botanistes, *Phrenological Journal*, vol. VIII, p. 101.

abstraction de conception, un vague d'expression, qui nuisent beaucoup à leur effet. Au contraire, dans les ouvrages d'un individu chez qui cet organe est très-développé, tous les objets paraissent substantiels et réels, et si ce sont des portraits, leur individualité saisit si bien le spectateur, qu'il croit avoir connu les originaux.

L'individualité et l'éventualité sont en général très-développées chez les personnes qui jouent parfaitement le whist. Jamais, sans ces organes, on ne devient très-fort à ce jeu.

Cette faculté donne une tendance à personnifier les idées, les phénomènes, et à attribuer l'existence à de simples abstractions de l'esprit, comme à l'ignorance, à la folie et à la sagesse.

Shéridan et Walter Scott avaient cet organe développé. En général, il est petit chez les Écossais, développé chez les Anglais, beaucoup plus développé encore chez les Français.

Chez les adultes, le sinus frontal occupe, en général, la région de cet organe; et, par suite, il est difficile d'en juger le volume. Sa fonction est néanmoins démontrée par l'observation qu'on a faite de cet organe, ou de son absence évidente chez des jeunes gens dont le sinus n'était pas formé : quand la partie externe du crâne, au sommet du nez, est étroite, contractée et déprimée, la portion du cerveau située en-dessous est nécessairement petite, et la puissance intellectuelle qui en émane, toujours faible. Ce concours d'un grand volume avec une grande puissance chez des jeunes gens, et de défaut de volume avec une faiblesse de puissance à tous les âges, prouve la fonction de l'organe. Dans certains cas, le sinus rend difficile l'appréciation exacte du volume de cet organe; mais il n'empêche pas qu'on ne puisse en constater les fonctions par des observations faites dans des cas où cet obstacle n'existait pas.

Cet organe et les qualités mentales qu'il confère sont établis; mais l'analyse métaphysique de ses facultés semble exiger de nouvelles lumières (1).

---

23. — Forme.

Gall avait été frappé de ce que certaines personnes et certains animaux reconnaissent avec la plus grande facilité des individus qu'ils n'ont pas vus depuis nombre d'années, et que même alors ils n'ont vus qu'en passant. Chez lui, cette faculté était faible, et souvent en se levant de table, il ne gardait aucun souvenir des personnes près desquelles on l'avait placé; et se trouvait ainsi exposé en société à des méprises et à des désagréments. Ayant été prié d'examiner la tête d'une jeune fille douée d'une facilité extrême à distinguer les personnes et à se souvenir d'elles, il vit que ses yeux ressortaient de côté et avaient une espèce de regard louche; après un grand nombre d'observations encore, il parla de l'organe de la connaissance des personnes.

Cet organe est situé des deux côtés de l'apophyse *cristagalli*, à laquelle il est contigu. Lorsqu'il est petit, les parois de l'orbite se rapprochent étroitement des côtés de la crête, et les yeux sont peu éloignés l'un de l'autre. S'il est grand, il y a un espace considérable entre les parois orbitaires, et la crête et les yeux sont très-éloignés l'un de l'autre; en général, il y a aussi dépression de la partie interne des yeux.

Dans quelques cas, le sinus frontal se trouve à la place de

(1) M. Scott a publié un excellent essai sur l'Individualité, dans le *Phrenological Journal*, vol. V, p. 226. Voir aussi les remarques sur le même sujet par M. Schwartz de Stockholm, vol. VI, p. 328; et par M. Hewett Watson, vol. VII, p. 213.

cet organe; mais il empêche rarement d'en apprécier le volume. Chez George III, cet organe était développé et combiné avec l'organe de l'individualité, très-développé aussi chez lui; il lui donnait cette aptitude extraordinaire à se rappeler les personnes, qui l'a rendu si célèbre. Il est peu développé chez Curran.

Gall fait observer que ces individus, qui ne donnent jamais qu'une attention superficielle aux phénomènes, et qui ont toujours des raisonnements ou au moins des sophismes tout prêts pour expliquer tous les faits, attribuent à une mauvaise vue la difficulté de reconnaître les personnes; il disent que la vision est faible ou confuse. Sa propre expérience, ajoute-t-il, réfute cette hypothèse; car jamais il n'a louché, et sa vue était bonne et perçante (1). Souvent les enfants de 3 à 5 ans ont une grande

(1) Gall dit que, quoiqu'il n'ait jamais pu peindre ou dessiner, il saisissait avec une grande facilité les diverses formes de la tête; ce qui ne se concilie pas avec l'absence de l'organe de la forme. Mais, d'après la teneur générale de ces observations, il paraît que son aptitude à distinguer les formes n'était pas aussi grande qu'il se l'imaginait. Spurzheim donne la note suivante dans la réimpression de son article *Phrénologie* dans le 3e ne du *Foreign Quarterly Review :*

« Les facultés phrénologiques innées chez Gall étaient l'individualité, l'éventualité, et la causalité au plus haut degré.

« On a trouvé singulier que Gall soit le père de cette science, lui qui ne pouvait se rappeler après dîner les personnes qui étaient près de lui à table, lui qui ne savait jamais retrouver son chemin, ou, en termes phrénologiques, qui avait les organes de la forme et de la localité très-petits. Ceux qui font cette remarque ne comprennent ni le système de Gall ni la véritable signification de ces deux dénominations phrénologiques. Gall compara le volume des différentes portions cérébrales à certains talents ou caractères remarquables; et l'aptitude à percevoir les volumes et leurs différences, ne lui manquait pas. L'absence de l'organe de la localité ne l'empêchait pas de faire des découvertes, pas plus que l'impossibilité où l'on est de voir certaines couleurs n'empêche de cultiver la géométrie ou les mathématiques. L'absence de l'organe de la forme, chez Gall, explique pourquoi il se borna constamment à indiquer les proéminences et les dépressions de la surface de la tête, sans en donner la configuration générale, me laissant à rectifier cette partie de la phrénologie. Il a néanmoins le grand mérite d'avoir

de l'imitation et de la constructivité. Un de mes amis, chez qui la constructivité, la localité et d'autres organes qui concourent à donner le talent du paysagiste et du peintre de fleurs, sont développés, mais chez qui la forme manque, me disait, il n'y a pas longtemps, qu'il ne pouvait que difficilement et que très-imparfaitement dessiner ou copier des portraits.

Cuvier devait à cet organe ses succès dans l'anatomie comparée. De Candolle dit que « sa mémoire était surtout remarquable quant à ce qui regarde la forme dans toute l'étendue du mot. La forme d'un animal, réelle ou dessinée, ne sortait jamais de son esprit, et lui servait de point de comparaison pour tous les corps analogues. » Cet organe et ceux qui sont placés sur l'arcade ciliaire, étaient très-développés chez lui.

M. Audubon dit de feu M. Bewick, le graveur sur bois le plus célèbre d'Angleterre, que « ses yeux étaient éloignés l'un de l'autre à un degré qu'il n'a jamais remarqué chez aucune autre personne (1). »

Les enfants, chez qui l'organe de la forme est très-étendu, apprennent à lire avec beaucoup de facilité, même les langues qu'ils ignorent, et quoique le livre leur soit présenté à rebours (2).

Cet organe est très-développé dans le moule de deux crânes chinois qui se trouvent dans la collection de la Société phrénologique, et on dit qu'il en est ainsi pour toute cette nation. C'est peut-être à cause de l'étendue de cet organe que leur système d'écriture est un composé de caractères compliqués de formes bizarres, et qu'ils savent se les rappeler. Dans une collection de portraits de peintres célèbres, présentée par sir G. S. Mackensie à la Société, on remarque que tous ceux

(1) Audubon's *Ornithological Biography*, vol. III, p. 300.

(2) Voir deux exemples concluants dans le *Phrenological Journal*, vol. VIII, p. 65, et vol. IX, p. 344.

qui ont excellé dans le portrait ont cet organe développé au plus haut degré.

Les métaphysiciens n'admettent pas une faculté de cette espèce.

Gall remarque que quelques auteurs se complaisent avec succès dans une description minutieuse de tous leurs personnages. Montaigne et Sterne sont remarquables par cette habitude; et nous savons par le portrait de ces écrivains qu'ils avaient l'organe de la forme très-proéminent.

Voici le portrait de William Dobson, peintre anglais sous Charles II, chez qui l'espace entre les deux yeux, occupé par cet organe, est très-largé.

WILLIAM DOBSON.

Lord Jeffrey, dans l'article *Beauté* inséré au *Supplément à l'Encyclopédie britannique*, s'accorde avec un autre auteur qu'il nomme, M. Knight, pour soutenir que « il n'y a pas de formes qui aient une *beauté intrinsèque*, ou le pouvoir de nous plaire et de nous émouvoir, *sans leur association ou leur affinité avec nos affections intellectuelles*, soit qu'elles expriment la convenance et l'utilité, soit qu'elles se présentent comme des types ou des symboles de certaines qualités intellectuelles ou morales qui excitent notre intérêt. » Ces observations porteraient à supposer que lord Jeffrey et M. Knight ont eux-mêmes les organes de la forme très-petits, et qu'ils ont pris leur expérience personnelle pour la règle générale. Tous les jours l'expérience vient contredire cette pensée, sur laquelle lord Jeffrey a échafaudé son *Essai sur la Beauté* que « les objets intérieurs ne possèdent aucune qualité propre à exciter dans notre esprit une sensation de plaisir, et que toute leur beauté et le plaisir qu'elle procure viennent des sensations auxquelles l'homme les a associés. » Le minéralogiste qui parle de la beauté de ses cristallisations, a le sentiment et l'intelligence de ce qui en constitue, à bon droit, la beauté; et cependant il ne rattache aucune émotion aux formes de pyramide, de losange et d'octogone qu'il admire dans ses marcassites. Les personnes, chez lesquelles cet organe est étendu, avouent qu'elles éprouvent un grand plaisir à contempler une forme, même en ne la rattachant à aucune idée d'utilité et de convenance, ni à aucune association d'idées morales ou intellectuelles, et qu'elles peuvent parler aussi clairement de formes élégantes, inélégantes, belles ou laides, en les considérant simplement comme formes, tout aussi bien qu'elles parleraient de choses douces ou amères, dures ou molles.

L'existence de cet organe nous paraît prouvée.

---

24. — Étendue.

La faculté de distinguer les formes est autre que celle qui nous donne l'idée de l'étendue; car il y a une différence essentielle entre l'idée de l'étendue et l'idée de la forme. La forme peut différer où l'étendue est la même. L'une peut exister sans l'autre; et il n'y a pas nécessairement de proportion entre elles. D'ailleurs, comme on l'a déjà dit, les nerfs du toucher et les organes de la vue ne forment aucune espèce d'idées; il ne peut donc y avoir de proportion entre leur volume et la faculté de percevoir l'étendue. De ce raisonnement, Spurzheim tira cette conséquence qu'il doit y avoir une faculté dont la fonction est la perception de l'étendue; et les observations sont venues confirmer la justesse de cette conclusion. On a trouvé exacte la situation assignée par lui à cet organe; son existence est donc reconnue. Les dissections qu'on a faites du cerveau ont prouvé que les circonvolutions qui constituent l'étendue et la la forme, se lient intimement entre elles. L'organe est situé à l'extrémité interne de l'arcade sourcilière, de chaque côté de l'individualité.

Un membre de la Société phrénologique alla trouver Spurzheim à Paris, et ce dernier remarqua qu'il avait l'organe de l'étendue très-développé; l'indication était exacte; car il savait juger l'étendue avec une grande précision. Il pouvait tracer un cercle parfait sans le secours d'aucun instrument, et en indiquer le centre avec une exactitude mathématique. A l'armée, lorsque sa compagnie était en colonne, il savait la former en bataille en appréciant d'un coup d'œil, avec une grande précision, l'espace que pouvaient occuper ses hommes; et c'est à quoi beaucoup d'autres officiers n'avaient jamais pu parvenir. La localité, aussi très-développée chez lui, lui était en cela d'un grand secours.

Sir G. S. Mackenzie « est porté à croire que le volume, l'étendue, la longueur, la largeur, l'épaisseur, la hauteur, la profondeur et la distance pouvant, à bien dire, se rapporter à l'extension, la faculté que nous cherchons est probablement celle de l'espace en général (1). » Le Dr Vimont croit avoir découvert une faculté spéciale à la perception des distances; mais ses arguments ne me paraissent pas concluants (2).

Il y a lieu de croire que l'organe de l'étendue se lie à la faculté de percevoir les distances, et qu'il est un des principaux éléments du sentiment de la perspective. M. Ferguson, précepteur des enfants de sir G. S. Mackenzie, disait « qu'il lui était difficile de comprendre un paysage en peinture, » et expliquait « qu'il lui paraissait représenter un groupe d'objets, sur une surface plane, sans premier ni arrière-plans. » Il attribuait ce défaut de perception à ce qu'on ne lui avait pas enseigné les règles de la perspective. Il ajoutait qu'il voyait distinctement les formes et les couleurs des objets, qu'il aimait mieux les teintes vives et qu'il percevait aussi les distances. Il a visité Roslin (dans le voisinage d'Édimbourg), et non-seulement il a perçu la beauté caractéristique de ce site délicieux, mais il y a trouvé des jouissances inouïes. Plusieurs points de vue dans les montagnes l'ont enchanté. Les ruisseaux et les prairies qu'ils arrosent, les campagnes fertiles l'intéressent cependant davantage. S'il ferme les yeux, ou s'il les détourne d'un paysage, ses souvenirs deviennent aussitôt confus. Il est incapable de rappeler à sa pensée la *position relative* des objets, tandis qu'il se rappelle distinctement les *impressions de plaisir* qu'ils ont produites sur lui. Ce *souvenir* ne perd rien de sa fraîcheur; Roslin, par exemple, lui apparaît comme une peinture confuse de rochers, d'arbres, au milieu desquels

(1) *Illustrations of Phrenology*, p. 159.
(2) Vimont, *Traité de Phrénologie*, tom. II, p. 290.

serpente un ruisseau; mais les impressions de grandeur et de beauté que ces objets ont produites sur lui sont distinctes et ineffaçables.

Pendant longtemps il fut difficile d'expliquer cette singulière absence de puissance intellectuelle. M. Ferguson laissa prendre le moule de sa tête et de son front; l'organe de l'étendue y paraît très-petit, et la forme et la localité peu développées, tandis que l'idéalité, le merveilleux, la bienveillance, ainsi que les organes des autres sentiments et des autres facultés intellectuelles, sont loin d'être faibles; mais il n'est pas facile de décider auquel des trois organes, l'étendue, la forme ou la localité, il faut attribuer son imperfection.

Une autre fois, M. Douglas, peintre en miniature et membre de la Société phrénologique, dit, dans une conversation, que ses premières dispositions pour la peinture s'étaient révélées par un grand intérêt pour tout ce qui tient à la perspective. Tout enfant, il était intrigué de voir que des sillons, éloignés l'un de l'autre, près de lui, paraissaient se rapprocher plus loin, et il ne savait pas encore marcher qu'il se traînait à travers champ, afin de mesurer les distances avec son bâton; il se perdait en étonnement, lorsqu'il était forcé de reconnaître que l'espace était le même aux deux extrémités, malgré la grande différence qui paraissait à la vue. Dès ce moment, il s'occupa de la perspective, et s'il abandonna plus tard le paysage pour la miniature, ce ne fut pas par goût, mais pour d'autres motifs. Sa tête fut comparée à celle de M. Ferguson; c'était surtout l'organe de l'étendue qui établissait entre elles une différence.

Plus tard, j'examinai la tête de M. P. Gibson, qui excelle dans la perspective; et je trouvai l'organe de l'étendue très-développé; enfin, dans la tête d'un de mes amis intimes, à l'endroit de cet organe, au lieu d'une saillie, il y a plutôt dépression; et il m'a dit qu'avec la faculté de percevoir faci-

lement qu'un objet est plus éloigné qu'un autre, il a néanmoins beaucoup de difficulté à faire bien sentir cette distance dans ses dessins; aussi, quoiqu'il comprenne la théorie générale de la perspective, il n'a jamais pu la mettre en pratique, et a renoncé au dessin.

Dans une édition précédente, j'ai mentionné le cas d'une dame qui, ayant la forme développée et l'étendue faible, copiait exactement un dessin quant à la forme, mais inexactement quant à l'étendue. Lord Jeffrey m'objecta que l'étendue est indispensable pour la proportion, et la proportion pour la forme; qu'ainsi il y avait inconséquence dans le fait de cette dame. Il a raison; car cette dame m'apprend qu'elle ne peut copier exactement que des dessins très-simples; et quand un dessin a plusieurs parties distinctes, quoiqu'elle puisse donner assez exactement le contour de chacune d'elles, elle ne peut jamais en rendre l'ensemble. Si elle dessine d'après nature, elle manque la perspective; néanmoins elle a beaucoup de plaisir à observer les formes; elle se les rappelle aisément, et a la conscience exacte des différences de forme et d'étendue.

Le sinus frontal empêche quelquefois d'observer cet organe; on doit donc surtout étudier les cas où son absence est évidente.

2°

25. — Pesanteur.

Il ne paraît y avoir aucune analogie entre le poids ou la résistance des corps et leurs autres qualités. La différence de leur forme, de leur étendue, de leur couleur, n'implique pas nécessairement une différence dans leur pesanteur. Cette qualité ayant un caractère qui lui est propre, nous ne pouvons logiquement en attribuer l'appréciation aux facultés de l'esprit,

qui jugent des autres attributions de la matière, et puisque ce pouvoir mental existe sans aucun doute, on est en droit de supposer qu'il se rattache à un organe spécial. On a observé que ceux qui excellent à tirer de l'arc et à jouer au palet, comme ceux qui apprécient facilement la force motrice et la résistance dans la mécanique, ont ces parties du cerveau, auprès de l'organe de l'étendue, grandement développées. On considère donc comme probable l'existence d'un nouvel organe à cet endroit. La statique, cette branche des mathématiques qui traite du mouvement des corps dans la gravitation, en dépend sans doute. Ceux qui ont l'individualité, l'étendue, la pesanteur et la localité développées, ont généralement de l'aptitude pour la construction des machines de guerre, et pour les branches de la mécanique où il est question de l'application des forces; ils se délectent dans les machines à vapeur, les roues des moulins à eau et les ailes des moulins à vent. Ce même concours de facultés se présente chez les personnes qui excellent dans l'art du patineur, dont l'équilibre est le principal élément. La constructivité, quand l'organe de la pesanteur est petit, nous conduit à bâtir des maisons, plutôt qu'à construire des machines.

M. Simpson a publié sur cet organe, dans le *Journal phrénologique* (vol. II, p. 412), un ingénieux et intéressant essai, dans lequel il énumère un grand nombre d'exemples à l'appui des fonctions de cet organe. Il est développé, dit-il, chez le Dr Chalmers, le Dr Brewster, sir James Hall, sir George Mackenzie, le professeur Leslie, et chez MM. Jardine et Stephenson, ingénieurs distingués. « Nous avons vu dernièrement, » continue-t-il, « le professeur Farish de Cambridge, qui montre une grande aptitude à la mécanique; il a l'organe développé, ainsi que M. Whewel, de la même université, qui a écrit sur ce sujet un ouvrage fort estimé. Dans notre dernière visite à Cambridge, nous avons vu, quant à cet organe, des choses fort

intéressantes. Le fils du professeur Farish a, comme son père, de l'aptitude à la mécanique, et l'organe qui l'indique. Nous avons vu la statue et le buste de Newton par Roubilliac. Le buste représentait Newton dans sa première jeunesse, et les organes des sciences y sont encore plus proéminents que dans la statue; celui de la *pesanteur* y est très-saillant. Ce même organe est très-développé dans le buste de l'infortuné Clarke, le voyageur, et comme on peut s'y attendre, la *localité* y a un développement extraordinaire (1). Nous avons vu plusieurs personnes, ayant très-peu l'organe de la pesanteur, qui reconnaissaient ne pas avoir les moindres dispositions pour la mécanique, et être maladroites dans leurs actions et dans leurs mouvements. On nous parla d'un enfant âgé de deux ans, chez lequel le développement du cerveau, à cette partie de l'os frontal, est tout à fait remarquable, et dont la démarche ferme, à un âge auquel, chez tous les autres enfants, elle est encore incertaine, est un sujet d'étonnement pour tous ceux qui le connaissent. » Cet organe est étendu dans le moule de Maclachlan, fabricant, qui a dépensé beaucoup d'argent et de temps pour inventer un moyen de régler le jeu de la pompe ordinaire de sorte que la tige soit mue avec la même force motrice dans ses mouvements ascendants et descendants. Il est égale-

(1) « Dans les nombreuses têtes que nous avons examinées à l'université de Cambridge, nous avons souvent trouvé l'organe du nombre étendu, et chaque fois il indiquait chez l'élève de grandes connaissances en algèbre. Son organisation était le plus souvent en rapport avec son rang dans le classement de l'université, et quoiqu'il y ait des exceptions, la plupart de ceux qui ont eu les plus grands succès dans leurs études les doivent évidemment à la puissance de leurs organes des sciences. Ce qui prouve clairement que ceux qui sont doués des facultés de combinaison et de réflexion, ne sont pas appelés à s'en servir dans les études classiques et mathématiques. Plusieurs élèves, au contraire, qui, par suite de la petitesse de leurs organes des sciences, sont restés dans les derniers rangs à Oxford et à Cambridge, n'ont dû qu'au développement de la causalité et de la comparaison, les succès qu'ils ont eus ensuite comme hommes politiques. »

ment développé dans le moule du célèbre ingénieur Brunel. Quand on examine un moule, il faut se garder de prendre la dépression d'un muscle, souvent causée par l'affaissement du plâtre, pour l'absence d'un organe. Pour souffler un moule de verre, l'ouvrier plonge l'extrémité d'un tube de fer dans un vase plein de matière en fusion, et en prend juste la quantité nécessaire, qui est de 9 livres et demie (4 kilog. 1/3); un ouvrier habile ne s'y trompe presque jamais, ou seulement de quelques onces; c'est ce qu'on me dit lorsque j'allai visiter la manufacture de Newcastle. Quelques ouvriers ont en quelque sorte cette mesure dans l'œil; d'autres sont incapables de l'acquérir; j'ai observé l'organe de la pesanteur très-développé chez les premiers.

M. Simpson continue : « La faculté dont nous parlons, dans son plus haut développement, se manifeste par l'aptitude à la mécanique et à la dynamique. Quelles sont les qualités *inférieures* qu'elle produit? Où trouvons-nous son organe? Situé au milieu de ce groupe, qui nous donne la perception des qualités des corps, savoir : la forme, l'étendue, la localité, le coloris, l'ordre et le nombre. Il est évident que les corps ont une autre qualité essentielle, soit seule, soit combinée avec d'autres; et cette qualité est leur densité ou leur pesanteur respective. Les corps gravitent dans un rapport bien connu avec leur densité, et leur densité n'est autre chose que leur pesanteur; ce n'est qu'un nom différent pour la gravitation. Est-il donc de quelque importance pour notre être, est-il essentiel à notre existence comme animaux, que nous ayons une perception instinctive de la gravitation, destinée à opérer constamment et indépendamment de la raison? Cet état de repos, qui, selon les lois de la gravitation, constitue l'état naturel de tous les corps solides, fluides ou aériformes, est ce qu'on appelle leur *équilibre*. Les mouvements les plus simples de l'animal ne sont qu'un dérangement et qu'un rétablissement alternatif de l'*équilibre*. » —

« Les animaux qui vivent sur la terre, s'aident pour marcher et pour courir, de la résistance du sol; — l'oiseau vole par sa perception instinctive de la résistance de l'air; — le poisson se sert de ses nageoires et de sa queue, parce qu'il perçoit instinctivement la résistance de l'eau. »

« Pour conserver leur existence il faut donc que tous les animaux possèdent, à quelque degré, la puissance de subordonner leurs mouvements aux lois de la gravitation; la puissance de l'équilibre. L'organe de la pesanteur peut-il être l'organe de cette faculté? A l'homme seul est donnée la capacité d'aider cette puissance, et de rendre ses mouvements plus efficaces et sa force plus utile par l'usage des instruments; aussi Franklin l'a-t-il fort bien défini: un animal qui fabrique des outils, ou plutôt qui use des outils. (*A tool making or rather a tool using animal.*) Quels sont ces outils? Ce sont les modifications de sa puissance mécanique innée : son gourdin et son arc sont des leviers, — sa hache, son couteau, son sabre et ses flèches sont des coins; il aide instinctivement à la force musculaire par le levier, quand, au moyen d'une poutre, il soulève une pierre pesante; — s'il désire la soulever à une certaine hauteur perpendiculairement, il en contrarie instinctivement la gravitation, en la poussant sur un plan incliné, au lieu d'y appliquer seulement sa force corporelle. Le principe de la poulie se présente de lui-même à son esprit, toutes les fois qu'il a un morceau de bois avec une corde ou une sangle pour tirer de l'eau d'un puits. La vis n'est qu'une suite de plans inclinés autour d'un cylindre, et il s'en est servi toutes les fois qu'il a voulu bâtir une tour. »

Les affections morbides de cette partie du cerveau viennent corroborer ces considérations. Miss S. L. eut une douleur dans la région de l'organe de la pesanteur; « la perception de l'équilibre fut dérangée; elle eut des étourdissements. Les lignes horizontales lui paraissaient inclinées; il lui semblait,

parfois, qu'on la soulevait et qu'on la laissait ensuite tomber. La manière dont elle rend compte de cette sensation est remarquable; elle se sentait comme *ivre.* » M. Simpson rappelle l'affection intellectuelle singulière que John Hunter, le célèbre anatomiste, eut en 1776 et qui portait surtout sur cet organe de la pesanteur, et sur les autres organes des sciences; il cite ce passage de sa vie par sir Éverard Home : « A la suite de grands changements, dit-il, M. Hunter éprouva une maladie grave; elle se déclara pendant un voyage; et il est digne de remarque que sa première sensation fut celle de *l'ivresse*, quoiqu'il n'eût bu qu'un peu de punch. Quand il fut couché, il se sentit comme *suspendu en l'air*, et bientôt après, *il lui sembla que la chambre tournait avec rapidité.* A ces sensations succéda une sensation semblable à celle de Mlle S. L.; pendant qu'on le reconduisait chez lui, dans sa voiture, il crut *tomber d'une grande hauteur.* Ces vertiges augmentèrent, et sa tête, lorsqu'il la soulevait, semblait se détacher pour aller rouler à quelques pas de lui avec une grande rapidité. Quand il put se tenir debout sans être étourdi, il fut incapable de marcher sans soutien; car, dit sir Éverard Home, « *d'après ses* « *propres sensations il ignorait s'il conservait son centre de gra-* « *vité,* et il était incapable de maintenir l'équilibre de son corps « et de s'empêcher de tomber. » « Nous n'avons pas besoin, continue M. Simpson, d'ajouter comme déduction de ce fait, que l'organe de la pesanteur étant malade, la fonction même que nous lui avons attribuée, l'instinct de l'équilibre (désigné par sir E. Home, à peu près dans les mêmes termes), était sans aucun doute entravé (1). »

Les phénomènes de l'ivresse sont expliqués par M. Simpson d'une manière analogue : « Mlle S. L. et M. Hunter ont eu tous deux l'illusion d'une ivresse réelle, et Mlle S. L. a éprouvé

(1) *Phrenological Journal*, vol. II, pag. 302, 426.

une douleur aiguë dans l'organe de l'instinct de l'équilibre. Sans la perception innée, ferme et infaillible de l'équilibre, tous nos mouvements seraient indécis. L'homme ivre chancelle et tombe, il voit partout des perpendiculaires, et embrasse le plancher pour s'empêcher de tomber; il s'imagine qu'il est enlevé dans l'air, qu'il s'enfonce sous le sol et qu'il tourne sur lui-même. Ces sensations seraient suivies d'une maladie, si elles étaient indépendantes de l'excitation que produit la boisson sur l'estomac; et il est très-probable que le mal de mer provient de ce que nos sensations sont bouleversées par le mouvement qui dérange notre perception habituelle de l'équilibre (1). »

Un correspondant du *Phrenological journal* (2) dit avoir été frappé de cette remarque sur le mal de mer; il a voulu en vérifier l'exactitude, et, étant monté sur le pont, il a fixé ses regards sur un point immobile du rivage, sur le sommet d'une montagne par exemple, et s'est mis les mains sur les yeux de manière à ne voir ni le navire, ni la mer; ainsi il a arrêté le mal de mer; mais le mal est revenu chaque fois qu'en retirant les mains, il a regardé et le navire et la mer.

Sir G.-S. Mackenzie a proposé le nom de *résistance* comme convenant mieux à cette faculté, que celui de *pesanteur*. « Nous ne pouvons juger, dit-il, de la pesanteur comme nous jugeons de la forme, sans des expériences réitérées: nous verrons deux ballots de même volume et de même couleur. En en soulevant un, nous comprendrons qu'il faut un effort, une résistance de la part des muscles du bras, et de la main pour le supporter. Mais nous ne pouvons dire pour cela que l'autre produira le même effet; car il peut arriver qu'il soit vide. Quoique nous ayons l'expérience que deux ballots de même forme peuvent ne

(1) *Phrenological Journal*, vol. II, p. 427.
(2) *Ibid.*, vol. II, p. 645.

pas avoir le même poids, il ne nous faudra pas moins soulever chaque fois deux objets pour déterminer lequel est le plus pesant. Cependant l'impression de *résistance* nous reste ; et c'est sans doute la faculté que Spurzheim a appelée pesanteur, qui nous fait concevoir la résistance en général (1). » M. Simpson pense que la résistance est perçue par un sens externe dont nous avons déjà parlé (2), et il donne le nom de force à cette faculté (3).

M. Richard Edmonson de Manchester dit qu'un grand nombre d'observations l'ont convaincu que cet organe donne la perception de la perpendicularité. Il est développé chez les ouvriers qui saisissent aisément les déviations des perpendiculaires, tandis qu'il est faible chez ceux qui ont toujours besoin de recourir au plomb (4). Ce même auteur a publié plus récemment (5) un essai sur les fonctions des organes de la pesanteur et de la constructivité, dans lequel il soutient le même principe, ajoutant toutefois que la faculté perçoit non-seulement la perpendicularité, mais encore la *direction* de la force et surtout la direction de la force de gravitation des corps. Il rattache à la constructivité la perception des *degrés* de la force.

---

26. — Coloris.

Quoique les différentes modifications des rayons lumineux ou des couleurs affectent l'œil agréablement ou désagréable-

(1) *Illustrations of Phrenology*, p. 160.
(2) Voyez t. II, p. 17.
(3) M. Simpson s'étend sur cette faculté dans le *Phrenological Journal*, vol. IX, p. 193.
(4) *Phrenological Journal*, vol. VII, p. 106.
(5) *Ibid.*, vol. IX, p. 624.

ment, cependant cet organe ne peut concevoir le rapport des diverses couleurs, leur harmonie, leur désaccord; et il n'en conserve pas la mémoire. Beaucoup de personnes ont l'organe visuel excellent, perçoivent toute autre qualité des corps externes, comme leur volume, leur forme, qui ne peuvent percevoir les couleurs. Ce fait a été remarqué par M. Stewart; il dit: « Il y a aussi des différences frappantes, parmi les hommes, dans la puissance de percevoir les couleurs; et je soupçonne qu'on doit attribuer, dans le plus grand nombre de cas, ce qu'il y a de défectueux dans la vue, sous ce rapport, à un défaut de puissance de perception. Ce qui est certain, c'est que nous voyons des hommes qui sont parfaitement sensibles à la différence des couleurs qu'ils voient, qui ne peuvent donner avec certitude des noms à ces couleurs, aussitôt qu'elles ne sont plus sous leurs yeux, et qui les confondent ensemble. Il semble qu'ils ont la sensation du coloris comme tout le monde, quand l'objet est présent; mais qu'ils sont incapables (*par suite probablement d'une habitude d'inattention, contractée dès l'enfance*) de concevoir cette sensation distinctement, quand l'objet est éloigné (1). »

Voilà comment procèdent les métaphysiciens dans leurs théories : est-il question d'un des phénomènes de l'esprit les plus frappants, les plus intéressants, en attendions-nous l'explication avec impatience, ils ont recours à ces mots : *habitude, association des idées* pour résoudre la difficulté; et cela, dans une parenthèse, comme s'il n'y avait pas de difficulté.

L'observation nous a mis à même de prouver que ceux qui ont cette partie du cerveau, indiquée par le n° 26, très-développée, possèdent au plus haut degré le pouvoir de distinguer les couleurs; et c'est pourquoi le phrénologue admet ce pouvoir comme une faculté fondamentale de l'esprit.

(1) *Éléments*, chap. 3.

Lord Jeffrey a objecté à cette doctrine que la lumière est toujours colorée, qu'elle n'est, à proprement parler, que de la couleur; et qu'il est impossible que ceux qui ne peuvent distinguer les couleurs aient une bonne vue, puisque tous les corps visibles se distinguent nécessairement par la couleur seule. Je lui répondrai que l'œil reçoit l'impression externe de la lumière et la transmet à l'organe du coloris, comme l'oreille transmet le son à l'organe des tons; et qu'il faut la vue et l'organe du coloris pour percevoir les couleurs. Quand l'œil est parfait et l'organe du coloris faible, on distingue les degrés d'intensité de la lumière, sans pouvoir discerner les couleurs; l'œil suffit pour voir exactement; la gravure et la lithographie en sont une preuve; on y trouve la forme, la distance et l'expression heureusement reproduites par de simples différences de lumière et d'ombre, ou par différents degrés de lumière, indépendamment de tout coloris.

Cette faculté, quand elle est puissante, attache à la contemplation des couleurs un vif plaisir et le sentiment profond de leur harmonie ou de leur désaccord. Ceux à qui cet organe manque ne trouvent aucun plaisir à la vue des couleurs, et s'aperçoivent à peine de la différence des nuances. Dans les *Transactions of the Phrenological Society*, p. 210, le Dr Butter rapporte le fait de M. Robert Tucker, chez qui l'œil était sain, et qui ne pouvait cependant ni distinguer, ni se rappeler plusieurs des couleurs primitives. « Le jaune lui paraissait vert, le vert lui paraissait jaune; le rouge brun, le brun rouge; le bleu rose, le rose bleu, et l'indigo pourpre. » On a reconnu que cet organe lui manque. M. James Milne, fondeur en bronze à Édimbourg, est une preuve vivante de cette faculté. La faculté de percevoir les couleurs manquait à son grand-père maternel; mais il distinguait aisément la forme et la distance. Un jour il engagea sa femme à s'acheter une robe de soie verte; elle lui apporta plusieurs échantillons; mais aucun ne répondait à l'i-

dée qu'il s'était faite de cette couleur. Un autre jour, voyant une dame passer dans la rue, il indiqua sa robe comme étant de la couleur qu'il désirait. Sa femme étonnée l'assura que cette couleur, qu'il prenait pour du vert, n'était qu'un brun composé. On ne s'était pas aperçu, jusqu'alors, qu'il lui manquait la faculté de percevoir les couleurs.

Le père de M. Milne, sa mère, son oncle maternel, avaient cet organe; si bien qu'une génération fut exempte de cette imperfection; il en est atteint lui-même au plus haut degré, tandis que ses sœurs distinguent aisément les couleurs. M. Spankie, son cousin au second degré, a un défaut semblable (1).

M. Milne est presque myope, et il n'a jamais pu trouver de verres allant bien à sa vue. Il excelle surtout à distinguer les formes et les proportions; et, quoique la faiblesse de la perception des couleurs l'empêche de voir le gibier, il aime la chasse. Dans sa jeunesse, il manquait rarement les oiseaux, quand ils se détachaient bien sur un ciel bleu. Mais un jour qu'une nombreuse compagnie de perdrix s'était levée à dix ou douze pas de lui, au-dessus d'un champ de navets, il n'en put voir une seule. Son œil est convexe à un degré considérable.

L'infirmité de M. Milne se découvrit d'une singulière manière. Il était, depuis trois ans et demi, employé chez un fabricant de draps; pendant les deux premières années, il fit, sur les couleurs des draps, des méprises grossières qu'on attribua à son inexpérience et à son ignorance des noms des teintes. Un jour cependant qu'il vendait une pièce de drap, couleur olive, l'acheteur lui demanda des lisérés; M. Milne allait en couper d'une couleur qu'il croyait assortie au drap,

(1) J'ai examiné la tête des frères de M. Milne. L'organe du coloris y est évidemment peu développé. J'en ai aussi examiné le développement dans la tête de l'une de ses sœurs; il était considérable. M. Lyon, membre de la Société phrénologique, dit qu'il a examiné la tête de M. Spankie, et que l'organe y était très-faible.

quand l'acheteur l'arrêta et lui demanda des lisérés de la même couleur que le drap. M. Milne le pria de choisir la couleur qu'il désirait; et, comme on peut le croire, celui-ci choisit un liséré vert. M. Milne croyait si bien qu'il avait raison et que l'acheteur avait tort, que quand il fut parti, il coupa un morceau du liséré qu'il avait l'intention de donner, et un morceau du liséré qu'il avait choisi; et il les porta avec un morceau du drap pour les montrer à sa mère; elle lui dit que son *liséré* était *écarlate* et *l'autre vert*. Ses patrons ne voulaient pas croire à un défaut naturel dans sa faculté de perception des couleurs; et ce ne fut qu'après plusieurs méprises et plusieurs reproches, qu'on lui permit de renoncer à cette partie pour s'attacher à une autre, à celle de fondeur en bronze, pour laquelle il avait, dès l'enfance, des dispositions naturelles.

Quant aux différentes couleurs, il reconnaît les bleus et les jaunes avec certitude; mais il ne peut distinguer les bruns, les verts et les rouges. Qu'on lui présente du brun et du vert séparément, il lui semble que c'est la même couleur; les lui présente-t-on réunies, il ne sait pas les nommer, quoiqu'il y reconnaisse une différence. Le bleu et le carmin, s'il les voit pendant le jour, lui paraissent de la couleur du ciel qu'il nomme bleue; mais à la lumière le carmin lui paraît couleur de terre de Sienne sale, tandis que le bleu lui paraît toujours bleu. L'herbe lui paraît plus jaune qu'aucun autre objet coloré. L'indigo, le violet, le pourpre, lui paraissent être les nuances d'une même couleur. Il ne se trompe jamais entre le noir et le blanc; il distingue facilement le noir du bleu, et peut même dire si c'est un beau noir. Dans l'arc-en-ciel, il ne perçoit distinctement que le bleu et le jaune. Il y voit bien d'autres couleurs, mais il est incapable de dire lesquelles. Au jour, il voit le cramoisi, bleu ou pourpre, et à la lumière, d'un rouge brillant.

A Glascow, il lui arriva de perdre son manteau dans la salle

commune d'un hôtel; comme il cherchait à savoir du garçon ce qu'il était devenu, celui-ci lui demanda naturellement de quelle couleur il était. Cette question embarrassa M. Milne, et, quoiqu'il le portât depuis un an, il dut se contenter de répondre qu'il était brun foncé ou vert olive. Le regard étonné du garçon, en entendant cette réponse, dit assez qu'il doutait si M. Milne voulait retrouver son manteau, ou s'en procurer un. Cependant on retrouva le manteau. Il confond le plus souvent le bronze et le cuivre, à moins qu'il ne les distingue au poli.

On vend le moule de M. Milne; la forme, l'étendue et la constructivité (1) y sont bien développées, tandis que le coloris y manque décidément; car le doigt y trouve une dépression à la partie du crâne qui correspond à cet organe. Que le lecteur étudie comme contrastes les bustes de sir David Wilkie, de M. Haydon, de M. Douglas ou de M. Williams, peintres distingués: il y verra l'organe du coloris très-étendu.

Il ne manque pas d'exemples semblables à celui que nous venons de donner : —Dans le moule de M. Sloane de Leith, le développement du coloris est faible; et il m'écrit dans une lettre du 20 février 1822 : « Quand je vois un assemblage de couleurs, je distingue facilement des différences de teintes; mais qu'on me présente ensuite chaque couleur séparément et qu'on me demande quelle est celle que l'on m'a fait nommer, il me sera impossible de répondre. Je suis surtout en peine de distinguer entre le vert et le brun, et aussi entre les nuances du rouge et du bleu. Cependant je ne crois pas que je voie moins bien que tout le monde des objets éloignés, ou même les moindres molécules. » Le coloris est plus développé dans ce moule que dans celui de M. Milne; mais il est bien loin de l'être autant

(1) La constructivité y est située un peu plus haut qu'à l'ordinaire; c'est ce qu'on a fait observer à la page 293.

que dans les moules des peintres que j'ai nommés tout à l'heure (1).

L'explication de sir John F.-W. Herschell, sur la cause de ce défaut de perception dans les couleurs, semble coïncider avec celle que nous venons de donner. « Nous avons examiné soigneusement, dit-il, un opticien distingué dont les yeux, ou plutôt l'œil, car un accident l'a rendu borgne, a cette particularité singulière que, contre l'opinion reçue, tous les rayons du prisme excitent en lui la sensation de la lumière et produisent une vision distincte; de sorte que la faiblesse du coloris ne provient pas, en lui, de l'insensibilité de la rétine aux rayons d'une réfraction, ou de ce qu'une matière colorante dans les humeurs de l'œil intercepte le contact de certains rayons sur la rétine (comme on l'a supposé ingénieusement), mais d'un défaut du *sensorium* qui le rend incapable d'apprécier les différences entre les rayons et les couleurs qui en dépendent (2). »

Il est des gens qui associent involontairement l'idée d'une couleur à un nom même, quand ils ne connaissent pas les personnes qui le portent. Pour eux, tous les Johnson sont bleus, tous les Thomson noirs, ainsi des autres. Il semble que chez eux le langage ne puisse être excité à l'activité sans le coloris; ils ressemblent, en cela, à ces gens qui ne peuvent fermer l'an-

(1) M. Robert Cox a réuni un grand nombre de faits à l'appui de l'existence de cet organe dans le *Phrenological Journal*, vol. VII, p. 144. Le lecteur peut, en outre, consulter ceux que le docteur Mackenzie rapporte dans son *Practical Treatise on the diseases of the eye*, 2e édit., p. 861. — Nicholl, dans les *Medico-chirurgical Transactions*, vol. VII, p. 477, et vol. IX, p. 539; et dans les *Annals of Philosophy*, nouv. séries, vol. III, p. 128. — Harvey, dans les *Transactions of the Royal Society of Edinburgh*, vol. X, p. 253; et dans l'*Edinburgh Journal of science*, vol. V, p. 114. — Brewster, dans *Edinburgh Journal of science*, vol. IV, p. 85. — Colquhoun dans le *Glascow medical Journal*, 1829, vol. II, p. 12.

(2) *Encyclopædia metropolitana*, article *Lumière*, p. 434, § 507.

nulaire sans fermer le petit doigt. Tout ceci, cependant, n'est encore qu'une supposition (1).

Pour observer le développement du coloris, il faut calculer de combien le centre de chaque sourcil projette en avant. Les sourcils de M. Milne sont légèrement déprimés en dessous; ceux de M. Sloane le sont à peine, mais ils ne projettent pas sur le globe de l'œil; tandis que ceux des peintres sont proéminents, au point de former aux yeux une ombre épaisse. Spurzheim dit que des sourcils fortement arqués indiquent un grand développement du coloris, et que cet indice se trouve dans les bustes de Rubens, du Titien, de Rembrandt, de Salvator-Rosa, de Claude-Lorrain, etc.; mais son grand développement est aussi indiqué par la projection en avant de cette partie du sourcil, sans qu'il soit arqué, comme dans les moules de sir Henry Raeburn, de sir David Wilkie, de Haydon et d'autres peintres distingués.

Gall établit comme fait certain cette proposition, qu'il existe dans les couleurs des lois de proportion déterminées. Il n'y a pas d'harmonie, dit-il, entre le bleu, le jaune et le rouge, trois couleurs primitives. Le mélange de deux couleurs en produit une intermédiaire. Le bleu et le jaune donnent du vert; le bleu et le rouge du violet; le rouge et le jaune de l'orange. Pour obtenir une combinaison harmonieuse, il faut placer entre deux couleurs primitives une couleur mixte qu'elles concourent à former. Il y a toujours harmonie entre la couleur mixte et les deux couleurs primitives dont elle dérive. Qu'on place un ruban de soie bleu sur une feuille de papier blanc, dit-il, et qu'on regarde fixement, au bout de quelques secondes on verra, outre le bleu et le blanc, du jaune et du rouge, et entre

(1) Voyez dans le *Phrenological Journal*, vol. III, p. 420, et vol. VIII, p. 70, 216, des exemples de personnes qui associent l'idée de couleurs aux choses, aux personnes, aux notes de musique.

ces deux couleurs, de l'orange résultant de leur mélange (1).

Lord Jeffrey, dans l'article *Beauté* dont nous avons déjà parlé, nous apprend que « l'œil est, dans tous les cas, indifférent aux diverses couleurs, » et ajoute « qu'il est faux que parmi les peintres et les connaisseurs on entende parler beaucoup de l'harmonie et de la composition des couleurs, du charme et de la difficulté d'un bon système de coloris. Nous ne pouvons nous empêcher de *penser que tout ceci est du pédantisme et du jargon.* » A propos de l'échelle des couleurs, il ajoute : « Nous avouons n'avoir aucune foi dans ces œuvres de l'imagination ; et nous croyons que si toutes ces couleurs étaient symétriquement arrangées sur une surface plane, selon les règles rigoureuses de cette harmonie supposée, personne, si ce n'est l'auteur de la théorie, n'y percevrait la moindre beauté ; personne ne serait choqué d'un renversement de cet ordre des couleurs. » Observons, en passant, qu'il y a dépression de l'organe du coloris dans la tête de lord Jeffrey; et il paraît que, selon la coutume des métaphysiciens, il a pris ses propres impressions pour le type infaillible de celles de l'humanité tout entière. Il est bien vrai que l'œil n'est affecté que par les degrés de la lumière; mais il s'agit ici de la vue intellectuelle. L'auteur, quand il parle de l'échelle des couleurs, ne fait aucune distinction entre la vue intellectuelle et la vue physique. Les personnes que j'ai citées comme ne pouvant distinguer le brun de l'écarlate, la terre de Sienne de l'orange, le violet du carmin, appuieraient sans doute lord Jeffrey. Mais il est d'autres personnes comme Wilkie et Haydon, sur qui les moindres nuances font impression; des peintres m'ont assuré que les couleurs leur causent une émotion, indépendante de toute association d'idées, et m'ont déclaré qu'ils perçoivent l'harmonie ou la disparate de leur disposition, même sur une sur-

(1) *Sur les fonctions du cerveau*, tome V, p. 81.

face plane, comme on reconnaît une note juste ou fausse, et avec autant de certitude. Lord Jeffrey, en critiquant cet ouvrage dans le n° 88 de la *Revue d'Édimbourg*, contredit nos conclusions. « Sans vouloir, dit-il, mettre en doute le fait de la dépression de mon crâne, je puis assurer que je perçois fort bien les couleurs, et que je les ai souvent groupées de manière à exciter l'admiration des dames; j'en sens toute la beauté, et j'ai perdu plus de temps que bien d'autres devant de belles fleurs, en *me demandant*, et j'en demande pardon aux phrénologues, *quelle pouvait être la cause* du plaisir que j'y trouvais. Les phrénologues admettront, je l'espère, que, *chez moi*, ce n'est pas l'organe du coloris, puisqu'ils ont constaté qu'il me manque. »

Voici ma réponse à lord Jeffrey, sur cette critique (1) : « Comment avez-vous pu affirmer dans l'Encyclopédie que l'œil est, dans tous les cas, indifférent aux diverses couleurs; si, en traçant ces lignes, vous aviez la conviction que *vous sentiez toute la beauté des couleurs*, comment avez-vous pu stigmatiser, en la qualifiant de *pédantisme* et de *jargon*, la *doctrine de l'harmonie dans la formation des teintes, du charme et de la difficulté d'un bon système de coloris*, et affirmer que *si toutes les couleurs étaient symétriquement arrangées sur une surface plane, selon les lois rigoureuses de cette harmonie supposée, personne, si ce n'est l'auteur de la théorie, n'y percevrait la moindre beauté dans leur arrangement, et ne serait choqué d'un bouleversement de cet ordre des couleurs*, quand vous-même vous *percevez fort bien les couleurs et les groupez de manière à exciter l'admiration des dames.* »

Dans un article inséré au n° 89 de la *Revue*, lord Jeffrey répondit ainsi : « Il y a ici deux questions : la *première*, s'il y a

(1) *Phrenological Journal*, vol. IV, p. 1 et 242. Je renvoie le lecteur à mes lettres; il y trouvera une réponse à toutes les critiques de lord Jeffrey sur cet ouvrage.

m'accuser d'inconséquence, parce que je dis que je s fort bien les couleurs et leurs ombres; et la *seconde*, y a lieu de mettre en doute ma véracité, quand je dis que en sens toute la *beauté*. La discussion porte principalement sur la première question. M. Combe a allégué que j'avais l'organe du coloris déprimé, et que sans doute je ne saurais pas distinguer le brun de l'écarlate. J'ai répondu qu'il se trompait, et que j'avais une perception remarquable des couleurs et de leurs différences. Il a répliqué que ce ne pouvait être, puisque j'avais affirmé moi-même, dans l'Encyclopédie, que l'œil est, dans tous les cas, indifférent aux diverses couleurs. Eh bien, supposé que j'aie dit cela, où est l'inconséquence? Car quel rapport ont ensemble ces allégations qu'on oppose l'une à l'autre? Un homme qui trouve le brun aussi beau que l'écarlate, ne peut-il percevoir *la différence* qu'il y a entre ces deux couleurs? Ou plutôt il doit la percevoir, quand il les envisage comme deux objets distincts et qu'il faut distinguer. Il n'y a donc pas l'ombre d'un prétexte pour contester ma principale allégation que, quoique privé de l'organe phrénologique, je puis distinguer les couleurs avec une promptitude et une précision remarquable. »

En réponse à ces observations, je ferai remarquer que lord Jeffrey ne réfute pas mon objection. Le paragraphe qu'il commente est imprimé *textuellement* dans cet ouvrage-ci; et le lecteur a pu voir que je n'ai pas prétendu que l'organe du coloris lui manquait, ni conclu de là qu'il était incapable de percevoir les couleurs, ou *qu'il ne distinguait pas le brun de l'écarlate*. Loin de là, j'ai dit seulement qu'il y a chez lui *dépression* de l'organe du coloris, c'est-à-dire que l'étendue en est petite, comparée aux autres organes; tandis que chez les peintres il est fortement développé. Notre ouvrage explique les effets de la dépression d'un organe. Il y est dit que « la PERCEPTION est le *moindre* degré d'activité » de toute faculté intellectuelle.

« quand une personne ne peut percevoir un objet coloré, de manière à en distinguer les teintes, c'est qu'elle est privée de la faculté du coloris, » « chaque organe reçoit des impressions, et donne à l'esprit la faculté de les rappeler, » et la mémoire n'est que « le degré d'activité de chaque faculté. » Un de mes amis, qui est aux Indes, après avoir lu l'article de lord Jeffrey, m'écrivit ce qui suit : « La mélodie est ce plaisir que provoque une succession de sons simples qui s'accordent ensemble. L'harmonie est ce plaisir qui naît de sons combinés, frappant l'oreille simultanément comme dans un orchestre. Il faut pour la mélodie un organe moindre que pour l'harmonie; et c'est pourquoi les Écossais, sans avoir les tons très-développés, sont mélodistes, et ne sont pas compositeurs. De même, la disposition des couleurs simples est leur mélodie, et la combinaison de plusieurs leur harmonie. Il s'ensuit que lord Jeffrey a pu très-bien placer un ruban à côté d'un autre, sans percevoir l'harmonie des couleurs combinées (1). » Il n'y a donc pas contradiction entre la dépression de l'organe du coloris chez lord Jeffrey, et l'aptitude dont il se vante. M. Milne même peut percevoir quelques couleurs et distinguer des différences entre elles; seulement il n'en a pas la mémoire, et dans sa tête l'organe est bien plus déprimé que dans la tête de lord Jeffrey.

L'objection réelle est que « les peintres non-seulement distinguent les différences de couleur, mais encore trouvent à contempler des couleurs un plaisir direct, indépendant de toute association d'idées, et qu'ils perçoivent l'harmonie ou le disparate de leur disposition, même sur une surface plane, comme on reconnaît une note juste ou fausse, et avec autant de certitude, » et c'est là ce que lord Jeffrey appelle du *pédantisme* et du *jargon*.

(1) Cela se voit chez quelques peintres; ils peuvent combiner quelques couleurs simples ; mais si leur tableau en demande un grand nombre, il n'y a plus harmonie.

En réponse à ce que j'ai avancé, il aurait dû prouver que, malgré la dépression du coloris, il en possède la faculté au plus haut degré, que la vue des couleurs lui cause un plaisir *direct*, et qu'il perçoit l'harmonie ou la disparate de leur disposition. Dans le n° 88 de la *Revue*, il a tâché de faire cette preuve, en parlant de sa facilité à *percevoir* et à grouper les couleurs, et du plaisir qu'il trouve à regarder de belles fleurs. Dans le n° 89 de la *Revue*, il daigne ajouter les arguments suivants : « Ensuite, et ceci est plus important, je *ne maintiens pas* dans l'Encyclopédie qu'il n'y a pas de beauté dans les couleurs ou dans leur combinaison. Mon seul but dans cet article, comme pourra s'en convaincre celui qui en approfondira une seule ligne, n'est pas de nier l'existence de la beauté, mais d'en *expliquer* la nature et les causes, pour les couleurs comme pour toute autre chose. Donc je ne mets pas en doute le fait de la beauté des couleurs; au contraire, cette beauté et le plaisir qu'elle procure sont reconnues dans un grand nombre de passages; c'est là la base de ma théorie, et les exemples que j'ai cités tendent à la soutenir. Je dis que les couleurs sont belles, non par suite d'une simple opération organique de leurs qualités physiques sur l'œil, mais par suite de leur *association* habituelle avec certaines émotions ou qualités mentales qu'elles nous rappellent de mille manières. Ainsi le bleu est beau, dit-on, parce qu'il a la couleur d'un ciel sans nuage; le vert, parce qu'il a celle des bois et des prairies au printemps, et le rouge, parce qu'il nous rappelle la saison des roses et le teint de la jeunesse et de l'innocence. Mais quand ces associations disparaissent, la beauté qui en résulte disparaît également. Le vert ne serait pas beau sur le ciel, le bleu sur les joues, le vermillon sur l'herbe. Ma doctrine est précisément la même, quant à la beauté de la combinaison des couleurs, et je cherche à la soutenir par les mêmes exemples. Il y est dit distinctement, à chaque page, que *les couleurs sont belles* et causent du plaisir

à ceux qui les admirent, quoique je dise qu'il y a beaucoup de pédantisme chez ceux qui dogmatisent sur les lois de leur harmonie, et qui affectent d'en limiter les combinaisons agréables à un certain ordre exclusivement. J'y maintiens comme auparavant que leur beauté dépend *entièrement* des associations d'idées qui s'y rattachent; et, tandis que j'admets que certaines combinaisons rappellent, en général, les mêmes associations d'idées chez les personnes qui suivent une même carrière, je nie que les combinaisons soient universelles ou invariables, et que la sensation qu'elles excitent sans doute, puisse toujours être attribuée à l'action organique des rayons colorés sur l'organe intellectuel. Que ces opinions soient bonnes ou mauvaises, il n'importe. La question, quant à présent, est de savoir si elles sont en contradiction avec ce fait que les couleurs sont belles, et si l'on peut mettre en doute la véracité de celui qui les soutient, quand il dit qu'il a le sentiment vif de *cette espèce de beauté.* »

Dans cet article, lord Jeffrey ne se demande plus quelle peut être la *cause* du plaisir qu'il trouve à regarder des fleurs. Il n'a pas la perception *directe* de la beauté des couleurs seules, et la beauté qu'il y perçoit dépend « *entièrement* des associations d'idées qui s'y rattachent.» « Les couleurs, dit-il, sont *belles, non par suite d'une simple opération organique de leurs qualités physiques sur l'œil,* mais par suite de leur association habituelle avec certaines émotions ou qualités mentales qu'elles nous rappellent de mille manières. » Il s'ensuit donc que le plaisir qu'il trouve à regarder de belles fleurs, n'est excité par aucune de leurs qualités, ou par aucun effet direct qu'elles pourraient produire sur son esprit, mais par quelque chose d'autre qu'elles ont servi à lui rappeler. Par exemple, la couleur rouge des fleurs lui plaît, non parce que cette couleur est belle, mais parce qu'elle lui rappelle la saison des roses ou le teint de la jeunesse et de l'innocence. Il trouverait du plaisir à regarder

le col d'un paon, non parce qu'il est d'un bleu beau en lui-même, mais parce que cette couleur lui rappellerait un ciel sans nuage. Cependant des peintres, qui ont le coloris développé, parlent tout autrement du plaisir qu'ils trouvent à regarder des couleurs. Ils m'apprennent que l'amour de lord Jeffrey pour les belles fleurs, indique la faiblesse de sa perception des couleurs, puisqu'elle a besoin d'être fortement stimulée; et que, même alors, il est incapable de trouver du plaisir à regarder des couleurs pour les couleurs mêmes, ou d'en percevoir l'harmonie et la disparate, et qu'elles ne servent qu'à rappeler des émotions et des idées extrinsèques. Ce qu'il raconte répond donc tout à fait à la *dépression* de l'organe du coloris dans sa tête.

Cela est si clair, que toute démonstration est inutile. Supposons cependant un jeune officier qui affirmerait qu'il n'y a ni harmonie, ni désaccord dans les sons, ni plaisir direct dans la mélodie, et qui ajouterait que la musique militaire lui fait beaucoup de plaisir. Si nous lui demandions ce qui provoque ce plaisir, il répondrait: « Oh! ce ne sont pas les notes en elles-mêmes; mais elles me rappellent les beaux uniformes, les panaches et les brillantes revues de mon régiment. Elles me rappellent les parades du soir, avec les formes gracieuses et les sourires des anges qui se groupaient autour de nous. Enfin, pour moi, la beauté de la musique dépend entièrement des associations d'idées qu'elle fait naître. » Celui qui sent la musique ne pourrait dire que la phrénologie a tort, si l'homme, qui aurait dit cela, n'avait pas l'organe des tons. En effet, il ne s'arrête pas un moment à la musique même. Pour lui, la musique n'est qu'un son qui réveille en lui l'idée des soldats, du danger, de la parade et des femmes, objets réels de son admiration, et sources de ses jouissances. Ce fait serait le pendant de celui de lord Jeffrey. Pour lui, les couleurs ne déploient aucune beauté; elles ne fixent pas son attention par leurs

agréments; seulement elles font naître en lui des idées et des émotions dans lesquelles il se complaît. La phrénologie n'aurait-elle pas tort, si l'organe du coloris, chez lui, n'était pas *déprimé*.

Un jurisconsulte, que j'ai vu et qui a l'organe du coloris énergique, était absorbé par la passion des fleurs, au point de négliger les devoirs de sa profession. Il est probable qu'il devait cette passion à la faculté de percevoir parfaitement les couleurs, que donne le grand développement de l'organe du coloris.

Les phrénologues trouvent ordinairement les organes les plus proéminents d'un auteur par la manifestation, dans ses ouvrages, des facultés qui en émanent, et rien ne nous donne plus de latitude pour l'observation du coloris. A moins que les impressions, faites sur l'esprit d'un auteur, ne soient très-fortes, il n'en parle pas dans ses ouvrages; car il lui est facile de traiter d'un grand nombre de sujets, sans recourir à celui-ci. Quand donc nous le verrons s'appliquer à décrire minutieusement des ombres et des teintes, s'étendre sur les couleurs et leurs effets avec un plaisir évident, nous pourrons en conclure qu'il a le coloris développé. C'est ce que fait souvent M. Tenant, auteur de *Anster Fair*, et dans sa tête l'organe est très-proéminent.

L'organe du coloris est, en général, plus développé chez les femmes que chez les hommes; aussi comme *coloristes* ont-elles souvent égalé leurs maîtres, tandis que comme *dessinateurs* elles leur ont toujours été inférieures. Cette faculté est d'un grand secours aux peintres de fleurs, aux émailleurs, aux teinturiers, et à tous ceux qui s'occupent de couleurs. Portée au plus haut degré, elle donne la passion des couleurs, mais non pas nécessairement une grande délicatesse de goût. Le goût dépend plutôt de la perfection d'une faculté que de sa puissance d'activité. Chez les Orientaux, par exemple, à voir leur

amour des couleurs, cette faculté paraît forte; et, néanmoins, ils montrent peu de goût dans l'usage qu'ils en font.

Si l'on peut tirer une conclusion des observations peu nombreuses qu'on a faites dans les différentes parties du monde sur les développements du cerveau, cet organe est fort dans les pays où la végétation déploie des couleurs brillantes, et faible dans ceux où l'aspect de la nature est triste et uniforme. Ainsi le coloris est développé chez les Chinois, tandis qu'il est petit chez les Esquimaux, qui ne voient que le ciel, la neige et la glace. Le capitaine Parry dit que la teinture est un art tout à fait inconnu aux Esquimaux (1).

Spurzheim a observé que chez les aveugles-nés, l'organe du coloris est, en général, moins développé que chez les personnes qui voient, ou qui sont devenues aveugles dans l'âge mûr. J'ai eu l'occasion de vérifier, à diverses reprises, cette observation dans les asiles d'aveugles. On peut même, en observant le développement du coloris, distinguer ceux qui sont devenus aveugles en bas âge, de ceux qui le sont devenus dans l'âge mûr. L'organe est bien moins développé chez les premiers que chez les derniers. James Wilson de Belfast, auteur de la *Biographie des aveugles*, perdit la vue, par la petite vérole, à l'âge de 4 ans; il fut opéré de l'œil droit, et recouvra la vue jusqu'à l'âge de 7 ans, pour la perdre, alors, par un coup que lui porta une vache en fureur; et, depuis, il ne l'a plus recouvrée. Étant aveugle, il a appris l'état de charpentier; il a aussi acquis une connaissance si exacte et si étendue des lieux, qu'il sert de courrier à des marchands, dans un rayon de 30 ou 40 milles autour de Belfast. Il se pique de littérature, et il a une mémoire très-grande des personnes, des lieux, des noms et des dates. Je le vis en 1836 : il avait alors 57 ans; les organes relatifs au coloris, étaient très-faibles; ceux de l'individualité, du volume et

(1) Parry's *Voyages*, 12e édit., vol. V, p. 295.

du nombre développés, et la forme et la localité très-développées. Son tempérament était nerveux-bilieux et un peu sanguin. Les organes, qu'il avait le plus exercés, paraissaient avoir atteint le plus grand volume, tandis que l'organe du coloris, qui était resté inactif, avait à peine cru depuis son enfance. Son moule est dans la collection de la Société phrénologique.

Gall cite un libraire d'Augsbourg, aveugle-né, qui lui soutenait que ce n'est pas la vue, mais bien l'intelligence qui reconnaît, juge les couleurs et leur donne de l'harmonie. Il affirmait qu'au moyen d'un sens interne, il se formait une idée exacte des couleurs; et c'est un fait qu'il en déterminait exactement l'harmonie. Il avait un grand nombre de perles de couleurs différentes dont il formait des dessins, et toujours il y avait harmonie dans la disposition des couleurs. Toutes les fois qu'il faisait un essai de ce genre, il éprouvait une douleur immédiatement au-dessus des yeux, et perpendiculairement au-dessus de l'œil droit (1). J'ai vu un aveugle, à Stirling, qui distinguait les couleurs, par le toucher, avec une grande certitude. Derham, dans sa *Physico-Théologie* (2), cite un cas semblable, et fait observer que « quoique l'œil soit le juge habituel des couleurs, il est cependant des personnes qui ont acquis la faculté de les distinguer par le toucher. » J'ai causé avec plusieurs aveugles-nés, qui m'ont assuré ne pouvoir se faire aucune idée des couleurs, ni du phénomène de la vue; je ne puis donc concevoir que le libraire aveugle d'Augsbourg, cité par Gall, ait eu, sur les couleurs, les idées exactes des personnes qui voient. L'aveugle de Stirling, qui distinguait les couleurs par le toucher, était guidé par des différences dans la contexture des objets. C'était surtout dans le parc qui environne le château de Stirling, et sur les habits des promeneurs, que par spécu-

(1) Sur les fonctions du cerveau, tom. V, p. 85.
(2) Livre IV, chap. 6.

lation, il montrait son adresse; et je l'ai vu, en glissant la main sur la manche, distinguer vite et exactement des habits noir, brun, bleu et vert. Sa peau, au bout des doigts, avait acquis, par une longue pratique de cette opération, une finesse et une délicatesse extraordinaire. Il paraissait y avoir dans son esprit une perception distincte du toucher, à laquelle il donnait le nom de vert, de brun, etc. Mais je ne comprends pas que de pareilles impressions ressemblent à la manière dont les personnes, qui ont un bon organe visuel, perçoivent les couleurs. Spurzheim dit : « Plusieurs aveugles m'ont assuré être incapables de distinguer les couleurs. Quelques-uns, cependant, distinguent le blanc du noir, parce que, en général, les surfaces blanches sont plus unies que les noires. Un aveugle qui prétend distinguer les couleurs, ne fait que déterminer si une surface est plus ou moins polie; mais il n'a pas pour cela la moindre idée de la couleur même (1).

L'existence de cet organe nous paraît prouvée.

---

27. — Localité.

Gall dit que son goût pour l'histoire naturelle, le portait à aller souvent dans les bois pour y attraper des oiseaux ou découvrir des nids; mais quoiqu'en cela il fût très-habile, cependant, quand il désirait visiter ses nids, il lui était le plus souvent impossible de retrouver le chemin ou l'arbre qu'il avait marqué, ou les piéges qu'il avait tendus. Cette difficulté ne provenait pas de son inattention; car, avant de quitter les lieux, il plantait des branches d'arbre dans la terre, faisait des entailles aux arbres pour le guider à son retour, le tout inuti-

(1) *Phrénologie*, p. 226.

lement. Il était obligé de se faire accompagner constamment de l'un de ses camarades de collége, nommé Scheidler. Celui-ci retrouvait de suite, et sans le moindre effort d'attention, tous les piéges qui étaient tendus, quel qu'en fût le nombre et dans une partie du bois qu'il ne connaissait pas. Comme ce jeune homme ne se faisait remarquer par aucune autre disposition extraordinaire, Gall fut frappé de sa facilité à se rappeler les lieux, et souvent il lui arriva de lui demander comment il faisait pour retrouver son chemin avec si peu d'hésitation; son camarade lui répondait en lui demandant, à son tour, comment il faisait pour se perdre partout. Dans l'espérance d'obtenir l'explication de cette particularité, Gall prit le moule de la tête de son ami, et essaya ensuite de trouver des personnes qui se distinguaient par la même faculté. Le célèbre paysagiste Schænberger lui dit que, dans ses voyages, il avait l'habitude de ne prendre qu'une esquisse grossière des sites qui lui plaisaient, et que plus tard, quand l'envie lui prenait de faire un tableau, chaque arbre, chaque buisson, chaque pierre un peu saillante se représentait spontanément à son esprit. Vers la même époque, Gall fit la connaissance de M. Meyer, l'auteur du roman *Dia-na-sore*, qui ne trouvait de plaisir que dans une vie errante. Lorsqu'il visitait un pays, M. Meyer s'arrêtait tantôt dans une maison, tantôt dans une autre; d'autres fois il s'attachait à un homme riche, et l'accompagnait dans de longs voyages. Il avait une facilité étonnante pour se rappeler les différents lieux qu'il avait vus. Gall moula aussi sa tête, et, l'ayant placée à côté des deux autres, il se mit à les comparer attentivement. Elles présentaient de grandes différences sous plusieurs rapports; mais il fut frappé de la saillie remarquable qui se voyait dans toutes les trois, un peu au-dessus des yeux, des deux côtés de l'organe de l'individualité; à savoir : deux fortes proéminences partant de chaque côté du nez et remontant obliquement vers les tempes, presque à la hauteur du milieu du

front. Dès lors, il put supposer que l'aptitude à se souvenir des lieux dépendait d'une faculté primitive dont l'organe était situé à cette partie du crâne. Par la suite, de nombreuses observations ont confirmé cette supposition (1).

Spurzheim dit que « la faculté spéciale de cet organe et la sphère de son activité restent à déterminer. On lui doit les voyageurs, les géographes et les paysagistes. Elle nous fait souvenir des localités, et nous donne le sentiment de la perspective. Il me semble, ajoute-t-il, que c'est la faculté de la localité en général. Aussitôt que nous avons conçu l'existence d'un corps et de ses qualités, nous voulons remarquer la place qu'il occupe, et c'est la localité qui conçoit la place qu'occupent les corps qui nous entourent (2). » Sir G. Mackenzie pense que la faculté primitive perçoit *la position relative*. Spurzheim que la localité donne « le sentimeut de la perspective » ; mais plusieurs faits, déjà cités, paraissent démontrer que ce sentiment dépend plutôt de l'étendue. — Sous tous autres rapports, les observations de Spurzheim sont d'accord avec ce que mon expérience m'a démontré. Les personnes qui ont cet organe développé forment une conception distincte, et pour ainsi dire vivante, des sites pittoresques de la nature et des scènes de la vie qu'ils ont vus ou qu'ils ont entendu décrire, et ces conceptions restent gravées dans leur mémoire. Quand cette faculté est mise en activité par l'excitation interne de l'organe, leur imagination en crée involontairement. La localité est très-développée dans le moule de Walter Scott. Ceux de ses lecteurs qui ont comme lui cet organe, jouissent autant, en parcourant ses descriptions de sites pittoresques, que s'ils faisaient eux-mêmes une excursion dans les montagnes, tandis que ses

(1) Presque tout le chapitre de Gall, sur la *Localité*, se trouve en anglais dans le *Phrenological Journal*, vol. IV, p. 524.

(2) *Phrénologie*, p. 280.

paysages les plus poétiquement décrits, fatiguent ceux qui ont cet organe petit. Cet auteur s'est montré si grand peintre dans ses récits, qu'il ne laisse rien à inventer à l'artiste qui voudrait *illustrer* ses pages.

Les auteurs qui ont cet organe modérément développé, parlent des lieux d'une toute autre manière. M. Tennant, l'auteur d'*Anster Fair* et de *the Thane of Fife*, se contente d'indiquer les principaux traits d'un paysage par des termes appropriés qui peuvent le rappeler aux personnes qui l'ont vu, mais qui ne font pas image dans l'esprit du lecteur, et dans sa tête l'organe de la localité est au-dessous de la moyenne. Les lignes suivantes portent le cachet de son style :

" Next them the troopers each on fervent steed
That dwell *within the warm and flowery dales*
Where Annan and where Esk, and Liddle, lead
Their streams down tripping through the sunny vales,
And where *the stronger and more swelling Tweed*
Emergent from his midland mountain, trails
Voluminous and broad his waters down
To meet the briny sea by bulwark'd Berwick town " (1).

Cet organe est développé dans les bustes et les portraits de tous les voyageurs et navigateurs célèbres, comme Colomb, Cook et Mungo-Park, et aussi dans ceux des grands astronomes et géographes, comme Kepler, Galilée, Tycho-Brahé et Newton. Il doit avoir été très-développé sur la tête du Tasse; car ce poëte en a manifesté au plus haut point la faculté dans ses ouvrages. Gall cite plusieurs individus qui avaient cet

(1) Près d'eux des chevaliers, portés par des coursiers ardents et habitués à errer libres dans les vallées chaudes et fleuries où serpentent l'Annan, l'Esk et le Liddle ; où la Tweed, plus forte et plus orgueilleuse, jaillit impétueusement de la montagne, et entraînant après elle des eaux larges et puissantes, va rejoindre l'onde amère sous les remparts de Berwick.

organe très-développé, et qui avaient la passion des voyages; et M. Schiotz, magistrat de Danemark, cite un exemple semblable dans le *Phrenological Journal* (1). Cette faculté donne le coup d'œil; c'est par elle qu'on apprécie l'étendue d'un terrain; elle est nécessaire aux officiers du génie; et sans elle il n'y a pas de bon général. Gall dit avoir observé que cet organe était développé chez les bons joueurs d'échecs; et il comprend que leur talent consiste dans la faculté de concevoir toutes les combinaisons résultant de la marche des pièces.

Quelques personnes ont un tact naturel pour discerner et se rappeler la situation des organes sur les bustes phrénologiques, et percevoir des différences dans les formes d'une tête, tandis que d'autres y trouvent les plus grandes difficultés. Les premières ont la localité, l'étendue et la forme développées; les seconds ont ces organes petits; et c'est ce qu'indique le resserrement de la portion du crâne située immédiatement au-dessus du nez. Ces personnes trouvent dans leur incapacité d'observation, une objection contre la phrénologie; mais n'est-ce pas comme si M. Milne voulait nier les diverses nuances des couleurs, parce que son organe du coloris est si défectueux qu'il ne peut en percevoir aucune!

La localité paraît être un élément de succès en géométrie. Dans les têtes ou bustes de six ou sept mathématiciens distingués que j'ai soigneusement examinés, cet organe, l'étendue, l'individualité et la comparaison sont très-larges. En effet, la géométrie, proprement dite, ne traite que des rapports d'espaces et n'est basée que sur la proportion. De là on peut conclure avec raison qu'elle appartient à la sphère des organes ci-dessus mentionnés. Des preuves négatives coïncident aussi avec ces observations affirmatives. Zhéro Colburn, ce jeune Américain que son aptitude à calculer rendit si célèbre, ayant

(1) Vol. VIII, pag. 64.

voulu s'occuper de mathématiques, n'y réussit que médiocrement. Il me dit qu'on lui avait enseigné les six premiers livres d'Euclide. Il en comprenait les propositions, mais ne trouvait aucun plaisir à cette étude. Il aimait mieux l'algèbre. Aussi a-t-il l'organe du nombre proéminent, et celui de la localité faible. On voulut d'abord qu'il se livrât à l'étude des mathématiques; mais on reconnut qu'il n'excellerait pas dans cette partie, et on le destina à la profession d'avocat. M. George Bidder déploya, dès l'enfance, une facilité si étonnante à calculer de tête, que plusieurs personnes d'Édimbourg voulurent se charger de son éducation; et supposant qu'il réussirait, surtout dans les mathématiques, le destinèrent au génie civil. Ayant entendu parler de cette intention, et ayant observé que dans sa tête les organes des facultés géométriques n'avaient pas un développement extraordinaire, je prédis qu'il ne se distinguerait pas autant comme géomètre, qu'il s'était distingué comme calculateur; et je fis part de cette conviction à M. Baird, l'un de ses protecteurs. M. Bidder a continué l'étude de la géométrie; mais au bout de deux ans le professeur Wallace, et lui-même, m'ont appris qu'il ne se distinguait pas dans sa classe.

C'est une opinion généralement répandue, que les mathématiques offrent un exercice aux facultés réflectives, et que leur but, comme branche d'éducation, est de former le raisonnement. Bien des personnes trouvent qu'elles suppléent avantageusement le cours inutile de logique qu'on fait dans les écoles. Cette idée me paraît erronée. La géométrie traite des proportions de l'espace; l'algèbre et l'arithmétique des rapports des nombres; et tous trois ils constituent les grands éléments de la science des mathématiques proprement dites. Pour juger des proportions de l'espace, l'étendue, la localité et l'individualité, aidées de la comparaison, sont indispensables, tandis qu'il faut le nombre et l'ordre, aidés aussi de

la comparaison, pour établir des proportions numériques. La causalité implique toujours puissance, force ou action, et l'idée de cause et d'efficacité n'entre pas du tout dans les propositions des mathématiques proprement dites. Cette erreur populaire n'a pas la sanction des philosophes. Bacon observe que « quelques hommes, pleins d'aptitude pour les mathématiques, n'entendent rien à la logique. Quelques-uns raisonnent bien sur des nombres et des quantités, et ne savent pas raisonner sur des mots. » Dugald Stewart remarque que : « quand il est établi sous la forme d'une vérité évidente par elle-même, que des volumes qui coïncident entre eux ou remplissent exactement le même espace, sont égaux les uns aux autres, le commençant donne facilement son assentiment à la proposition, et cet assentiment (et rien de plus) est tout ce qu'on exige dans les démonstrations des six premiers livres d'Euclide (1). » M. Stewart était mathématicien et aussi métaphysicien; et ce qu'il dit prouve que la totalité des six premiers livres d'Euclide, qui constitue une si grande partie de l'éducation mathématique ordinaire, a exclusivement rapport aux proportions de l'espace ou du volume, sans s'occuper des causes.

Le professeur Leslie dit que *tout l'édifice de la géométrie est basé sur la simple comparaison des triangles;* et M. Stewart relève cette assertion, en faisant observer que « les termes en sont impropres. D'Alembert établit un autre principe comme non moins fondamental, la mesure des angles par les arcs de cercles. » Il est évident que les triangles et les arcs de cercles sont simplement des formes d'espace. « La méthode des fluxions, dit le professeur Plaifair, n'était dans Newton que la *mesure des vitesses avec lesquelles des quantités* variables ou fluides étaient supposées engendrées; et elles pouvaient être d'un volume quelconque, pourvu qu'elles fussent en raison de

(1) *Philosophie de l'esprit humain*, vol. II, p. 174, édit. 1816.

ces vitesses ou, ce qui est la même chose, en raison du flux et du reflux (1).» Sir John Herschell remarque que « on doit se rappeler qu'il y a des esprits qui, quoique raisonnant juste, manifestent cependant une inaptitude prononcée pour les études mathématiques; ils savent *apprécier* et non *calculer*, et sont plus frappés par les analogies et par la force de l'évidence dans l'argumentation, que par les démonstrations mathématiques, où l'argument est d'un côté sans qu'il y ait de l'autre l'ombre d'une preuve. Le mathématicien ne voit qu'un côté d'une question, par cette excellente raison qu'une question rigoureusement mathématique n'a qu'un côté, qui puisse être soutenu autrement que par une simple assertion; tandis que toutes les grandes questions qui s'élèvent dans la vie active et dans le monde agissant, sont chaudement discutées, et souvent avec une apparence de raison des deux côtés; on peut avec beaucoup d'esprit ne savoir de quel côté se ranger (2).»

Ces remarques portent seulement sur les mathématiques proprement dites, ou sur la géométrie et ses branches avec l'algèbre et l'arithmétique et leurs divisions. Quoique ces sciences ne traitent pas des causes, cependant on peut les appliquer à mesurer des forces, dans tous les cas où ces forces opèrent avec une régularité si précise, que leur action peut être mesurée par des divisions exactes d'espace et de nombre. La gravitation est une force analogue; mais quand les agents n'opèrent pas régulièrement, on ne peut appliquer les mathématiques. Les actions des hommes, par exemple, procèdent des perceptions intellectuelles, des impulsions d'affection ou de

(1) *Dissertation* II, *Encyc. Brit.*, p. 16.

(2) *Views on scientific and general education, appleed to the proposed system of Instruction in the South African college;* ouvrage réimprimé dans le *London and Edinburgh Philosophical Magazine and Journal of science*, vol. VIII, pag. 432, n° 48; mai 1836. Voir la note par M. Simpson, pag. 476.

la force des passions, toutes causes qui n'ont pas cette simplicité de caractère et cette uniformité d'opération indispensables pour l'application des mesures mathématiques. Pour juger de la conduite de l'homme, il faut que l'intelligence *apprécie*, par une sagacité innée que l'expérience a perfectionnée, l'influence des motifs et des circonstances extérieures. Un problème de hautes mathématiques, en exerçant principalement l'intelligence de l'espace et des quantités, n'est nullement favorable au développement de la capacité, qui repose surtout sur la comparaison et la causalité, opérant avec les facultés affectives. On peut donc se distinguer dans les mathématiques et manquer de cette sagacité d'appréciation.

Remarquons ici que les mathématiciens français se servent du mot *donc*, dans les démonstrations où les Anglais emploient le mot *therefore* (c'est pourquoi). Le *donc* français, qui correspond au *tunc* latin et au *then* anglais, est l'expression la plus correcte. Dans une démonstration purement mathématique, la conclusion devient apparente à un moment déterminé, quand la proposition et ses rapports ont été développés, sans que la moindre idée d'influence active, dans la proposition, l'ait amenée; tandis que le mot *therefore* (c'est pourquoi) exprime le résultat nécessaire d'une influence. Dans la proposition « le soleil brille avec éclat; c'est pourquoi (*therefore*) il fait chaud, » le mot *therefore* implique un rapport avec une cause, tandis que dans la proposition « A est égal à B et C est égal à B; *c'est pourquoi* (*therefore*) A et C sont égaux entre eux, » le rapport qu'il exprime n'est qu'un rapport de proportion, et le *donc* français est plus logique.

Quand le groupe des organes, situés au-dessus du nez, à savoir : l'individualité, la forme, l'étendue, la pesanteur et la localité sont tous développés, on excelle dans la dynamique. Les personnes douées de ces organes réussissent dans les professions de tourneur et d'arquebusier; et si la constructivité est

aussi énergique chez elles et qu'elles aient été élevées dans des professions où elles ne peuvent donner carrière à ces facultés, elles se montent souvent des ateliers particuliers et inventent ou perfectionnent des machines.

L'organe de la localité est en général bien plus développé chez les hommes que chez les femmes; les facultés qui s'y rattachent sont dans le même rapport.

Gall cite plusieurs exemples d'affection morbide de cet organe; et dans le *Phrenological Journal* (1), M. Simpson donne des détails très-intéressants des symptômes qui accompagnent la maladie de cet organe et des autres organes de science dont nous nous sommes déjà occupé. Il renvoie surtout au cas du docteur John Hunter qui, se trouvant dans la maison d'un ami, oublia dans quelle partie de la ville il était, et regarda à la fenêtre, mais inutilement, pour rafraîchir sa mémoire; car, pour me servir des expressions de sir Everard Home, « il ne concevait aucun lieu au delà de la pièce où il se trouvait, tout en ayant la conscience qu'il perdait la mémoire (2). »

Les animaux possèdent la localité, et plusieurs faits intéressants attestent qu'ils en manifestent les facultés. Gall cite plusieurs exemples de chiens qui retournaient de fort loin chez leur maître, sans que l'odorat ou la vue pût les guider. « Un chien fut transporté, dit-il, dans une voiture de Vienne à St.-Pétersbourg; au bout de six mois il reparut à Vienne. Un autre fut transporté de Vienne à Londres; il s'attacha à un voyageur, et passa le détroit avec lui; au moment du débarquement, il s'enfuit et revint dans sa ville natale. Un autre chien fut envoyé de Lyon à Marseille, où il fut embarqué pour Naples; il revint par terre à Lyon. » Un âne, embarqué à Gibraltar, à

(1) Vol. II, pag. 303. Voir aussi vol. VII, pag. 317.

(2) Vie de John Hunter, jointe à son traité sur le sang, l'inflammation, et les blessures d'armes à feu, publié par sir E. Home en 1794.

bord de la frégate *Ister*, en 1816, fut jeté à la mer quand ce bâtiment échoua au cap de Gate en Espagne, à deux cents milles de Gibraltar. Il avait aux oreilles des trous qui indiquaient qu'on l'avait fait servir à porter des criminels, quand on les faisait passer par les verges; et comme les paysans ont horreur de cette espèce d'ânes, aucun ne l'arrêta; il revint bientôt à Gibraltar (1) à travers un pays entrecoupé de rivières et de montagnes. L'opinion admise que les chiens retrouvent leur chemin à l'aide de l'odorat est tout à fait absurde, comme le fait observer Gall, dans les cas où ils ont été transportés par eau ou en voiture; et l'idée que ces animaux peuvent sentir les émanations de la personne de leur maître, sur un espace de plusieurs centaines de lieues, paraît également hasardée. D'ailleurs un chien ne retourne pas chez son maître par le chemin le plus court; il ne suit pas non plus la ligne qu'on lui a fait parcourir en l'emportant; et c'est pourquoi quelques naturalistes ont admis une cause occulte de cet instinct extraordinaire, qu'ils ont nommé *sixième sens*. Gall le rapporte à l'organe de la localité. Le faucon d'Islande parcourt des milliers de lieues pour retourner à son nid; les pigeons-messagers sont depuis longtemps célèbres au même titre; aussi s'en sert-on souvent pour faire parvenir des dépêches. Les hirondelles, les rossignols et un grand nombre d'oiseaux de mer, émigrent d'un climat à un autre, à certaines saisons de l'année; ce que Gall attribue à une exaltation périodique et involontaire de l'organe de la localité. Les oiseaux en cage, qui ont une nourriture abondante, ne sont pas eux-mêmes à l'abri de cette influence (2).

Le développement du sinus frontal empêche quelquefois

(1) Kerby and Spence's, *Entomology*, pag. 496.

(2) Voyez les remarques sur les pigeons-messagers dans le *Phrenological Journal*, vol. VIII, pag. 71.

d'apprécier l'étendue de l'organe de la localité; mais il s'étend rarement au delà de sa portion inférieure; et tandis que les proéminences produites par le sinus sont de formes irrégulières et ont en général une direction horizontale, les saillies causées par un grand développement de la localité sont uniformes et s'élèvent obliquement vers le milieu du front. De plus, la preuve négative de cet organe est irrécusable. Son existence est donc prouvée.

---

28. — Nombre.

Un écolier de Saint-Poelton, près de Vienne, était celèbre par sa facilité extraordinaire à calculer. Fils d'un forgeron, il n'avait pas reçu une instruction supérieure à celle qu'on donnait aux autres garçons de la même école, et ne les dépassait que dans le calcul. Il avait neuf ans quand Gall l'engagea à venir à Vienne, et le présenta aux élèves de son cours. « Lorsqu'on lui donnait, dit Gall, je suppose 3 nombres exprimés chacun par 10 ou 12 chiffres, en lui demandant de les additionner, puis de les soustraire deux à deux, de les multiplier et de les diviser chacun par un nombre de 3 chiffres, il regardait une seule fois les nombres; puis il levait le nez et les yeux en l'air, et il indiquait le résultat de son calcul mental, avant que mes auditeurs n'eussent eu le temps de faire le même calcul sur le papier. Il avait créé lui-même sa méthode. » Un avocat de Vienne regrettait que son fils, âgé de cinq ans, s'occupât exclusivement de nombres et de calcul, et qu'il fût impossible de fixer son attention sur tout autre sujet, même sur les jeux de son âge. Gall compara sa tête avec celle de l'enfant de Saint-Poelton, et ne trouva entre elles aucune ressemblance particulière, excepté dans une proéminence remarquable à l'angle externe de l'œil, un peu vers la tempe. Chez tous les deux l'œil

était en quelque sorte recouvert par l'extrémité externe du sourcil. Ces deux exemples lui suggérèrent l'idée que le calcul se rattachait à un organe particulier; et dès lors, afin de vérifier cette découverte, il rechercha les hommes renommés dans cette science. Il se rendit auprès du conseiller Mantelli, dont l'occupation favorite était d'inventer ou de résoudre des problèmes de mathématiques, et surtout d'arithmétique, et il lui trouva la même configuration; puis il alla trouver le baron Vega, auteur des tables de logarithmes, qui était alors professeur de mathématiques, et qui, dans toutes les autres sciences, était un homme fort médiocre : sa tête présentait la même particularité. Il visita ensuite des écoles, se fit présenter dans des familles où il étudia la tête des enfants qu'une grande aptitude au calcul distinguait des autres, et toujours il remarqua en eux le même développement à l'angle externe de l'œil. Il dut dès lors admettre pour le nombre un organe et une faculté spéciale.

Sir Whitelaw Ainslie, dans le *Phrenological Journal*, parle d'un petit garçon qu'il rencontra dans une diligence, et qui attira son attention par le développement extraordinaire de l'organe des nombres. « Il formait une proéminence de la forme et de la grosseur d'une bille. » Ayant demandé au père si ce petit garçon n'était pas excellent arithméticien, sir Whitelaw apprit que dans son pensionnat il surpassait tous les autres élèves, et qu'il pouvait multiplier de tête six chiffres par six autres (1).

Cet organe, développé, élargit la tête au-dessus et en dehors de l'angle externe de l'œil, un peu en dessous de la pointe dite angle externe de l'os frontal.

La fonction spéciale de la faculté qui dérive de cet organe semble être le calcul en général. Gall l'appelle *le sens des nombres*, et tandis qu'il dit positivement que l'arithmétique est sa sphère

(1) *Phrenological Journal*, VI, 107; vol. III, p. 266 et 561.

principale, il le considère aussi comme l'organe des mathématiques en général. D'un autre côté, Spurzheim en limite les fonctions à l'arithmétique, à l'algèbre et aux logarithmes; il pense que les autres branches des mathématiques, comme la géométrie, ne sont pas les simples résultats de cette faculté, et en cela il me paraît avoir raison. M. George Bidder, à l'âge de sept ans et sans avoir reçu aucune instruction préalable, montrait une facilité extraordinaire pour le calcul mental; je l'ai vu, à l'âge de onze ans, résoudre en une minute ou une minute et demie et sans rien écrire, les questions les plus compliquées en algèbre. A son arrivée à Édimbourg, et avant que je l'eusse jamais vu, un professeur l'amena chez moi avec deux autres enfants à peu près de son âge. « Un de ces trois enfants, me dit-il, est George Bidder, le célèbre calculateur; le reconnaîtrez-vous à sa tête? » Ayant alors examiné l'organe des nombres chez tous trois, je répondis que l'un d'eux ne comprenait absolument rien à l'arithmétique, que le second pouvait y réussir, et que le troisième devait être George Bidder, parce qu'il en avait l'organe extraordinairement développé. Le professeur reconnut l'exactitude de mes indications. Gall fait mention d'une expérience semblable, faite par lui, qui eut le même résultat. Il s'étend sur Zhero Colburn, jeune Américain, qui montra un grand talent pour le calcul, et qui avait cet organe très-développé. Ce jeune homme visita Édimbourg, et donna l'occasion aux phrénologues de cette ville de vérifier les observations de Gall; ils les trouvèrent exactes. Les moules de Zhero Colburn et de Bidder font partie de la collection de la Société phrénologique. Toutefois ces deux exemples prouvent que Spurzheim a raison de limiter la fonction de cette faculté au calcul des nombres, car ni Colburn ni Bidder ne se sont distingués en géométrie comme en arithmétique et en algèbre.

Cet organe est développé dans le moule de Humboldt, célèbre calculateur, frère du voyageur de ce nom.

Je connais d'autres individus chez qui cet organe manque, et auxquels les questions d'arithmétique les plus ordinaires paraissent d'une difficulté extrême, et qui même n'ont jamais pu, malgré tous leurs efforts, apprendre leur table de multiplication, ou faire un peu vite la soustraction et l'addition la plus simple. Cet organe est petit dans le moule marqué *French M D*, qui contraste sous ce rapport avec les moules dont nous venons de parler, et dans lesquels on le voit développé.

Gall fait observer que quand cet organe domine chez un individu, toutes ses facultés s'en ressentent. Il a connu un médecin qui l'avait très-développé, et qui travaillait à réduire l'étude de la médecine et même la vertu des médicaments particuliers à des principes mathématiques; et l'un de ses amis, chez qui cet organe était très-proéminent, cherchait à inventer un langage universel qui aurait reposé sur des bases analogues.

L'organe des nombres et l'individualité développés donnent la mémoire des dates. La forme semble en cela être de quelque secours, car elle fait retenir l'idée des nombres imprimés.

Spurzheim dit que « plusieurs races de nègres n'ont que cinq chiffres, c'est-à-dire qu'ils ne peuvent compter que jusqu'à cinq par termes simples; qu'après cinq tous leurs nombres sont composés, tandis que les nôtres ne le sont qu'à partir du nombre dix. Nous disons six, sept, etc.; ils disent cinq-un, cinq-deux, cinq-trois, etc. En général, ajoute-t-il, les nègres ne sont pas forts en arithmétique; aussi leur tête est-elle très-étroite dans le siége de l'organe du nombre. » Humboldt dit aussi que les Chaymas (peuple des parties espagnoles de l'Amérique méridionale) « ont beaucoup de peine à comprendre tout ce qui se rattache aux rapports *numériques*, » et que « l'Espagnol le plus intelligent compte jusqu'à 30, ou peut-être 50, avec un air qui indique un grand effort d'esprit. » Il ajoute que « l'angle

externe de l'œil se relève chez eux sensiblement vers les tempes (1). » L'organe du nombre est étonnamment petit dans le crâne des Esquimaux, et Parry et Lyon ont remarqué que leurs yeux sont relevés à l'angle externe. Ils ont cette particularité « qu'ils ne sont pas placés horizontalement comme les nôtres; l'extrémité près du nez est plus abaissée que l'autre(2). » Le capitaine Back fait remarquer la même particularité dans une femme esquimaude qu'il décrit (3). Cette « forme singulière de l'œil, dit le capitaine Lyon, est la même chez tous (4). » Et le capitaine Parry parle de leur « arithmétique imparfaite, où tout nombre au-dessus de dix est exprimé par un mot(5). » Les montagnards du pôle arctique, dont parle le capitaine Ross, sont incapables de compter au delà de cinq; et lorsqu'il leur demanda le nombre des individus qui composaient leur tribu, il obtint toujours pour toute réponse « qu'ils étaient très-nombreux. » Quelques tribus pouvaient cependant compter jusqu'à dix (6). Les tribus de Groënland ne sont guère supérieures sous ce rapport. « Les nombres leur manquent, dit Crantz; le proverbe allemand : *Ils peuvent à peine compter jusqu'à cinq*, semble avoir été fait pour eux : cependant ils parviennent à compter jusqu'à vingt, avec difficulté il est vrai, en comptant les doigts de leurs mains et de leurs pieds. Quand un nombre passe vingt, ils disent : « C'est innombrable (7). »

Gall cite deux de ses connaissances qui pour avoir passé

(1) *Personal narrative*, vol. III, p. 223, 241, 242.

(2) *Voyages* de Parry, vol. V, p. 184.

(3) *Relation de l'expédition par terre au pôle arctique*, en 1833-4-5, Londres, 1836, p. 384.

(4) *Journal particulier*, p. 309.

(5) *Idem*, vol. V, p. 319.

(6) *Voyages* du capitaine Ross, Londres, 1819, p. 95, 127.

(7) *Histoire du Groënland*, par Crantz, vol. I, p. 225. Voyez *Remarques sur le caractère et le développement cérébral des Esquimaux*, par M. Robert Cox. *Phrenological Journal*, vol. VIII, p. 430.

plusieurs jours à s'occuper de calculs difficiles, ont éprouvé une douleur dans la région de cet organe. Il a vu à l'hôpital de Vienne un malade dont la manie dégénérait en démence, et qui néanmoins passait tout son temps à compter. Il s'arrêtait toujours à quatre-vingt-dix-neuf; rien ne pouvait lui faire dire cent, et il recommençait à compter un, deux, etc. M. L. A. Gœlis, dans son Traité sur l'*hydrocéphale aiguë et chronique*, cite un petit garçon, qui, quoique stupide sous tout autre rapport, manifestait cependant, dans sa douzième année, une mémoire étonnante pour les nombres, un grand sentiment de bienveillance, et chez qui ces qualités disparurent, en raison directe des progrès de la maladie. Le *Journal général de médecine* (1) cite un Anglais qui, de deux jours l'un, éprouvait une crise nerveuse, pendant laquelle il ne voyait ni n'entendait rien (ce qu'on vérifia par des expériences), et qui s'occupait néanmoins continuellement de mathématiques, d'arithmétique, de logarithmes, et résolvait facilement des problèmes nouveaux et compliqués. Je vis en octobre 1835, dans la maison des fous à New-Castle, un individu, nommé Marshall, qui avait l'organe du nombre très-développé, et M. Mackintosh, chirurgien de l'établissement, me dit « qu'il se distinguait par sa passion pour l'arithmétique et pour les calculs, et qu'on le voyait continuellement occupé à faire des chiffres. On lui avait attaché les mains pour l'empêcher de tracer avec ses ongles des nombres sur la muraille; il se servit alors du bout de la langue, et avec sa salive en traça sur les pierres. Sa langue était excoriée par suite de cet exercice.

Il paraît difficile de décider si cette faculté existe ou non chez les animaux. George Leroy a observé et affirme que les pies comptent trois, tandis que Dupont de Nemours affirme qu'elles comptent neuf. Gall ne cherche pas à décider la ques-

(1) Tome XI, p. 155.

tion. Le Dr Vimont fait mention d'une expérience qui l'a convaincu que les chiens ont une idée des nombres. Pendant douze soirées successives et à la même heure, il donna à un chien trois boules de viande, qu'il jetait dans des endroits différents de la chambre. Après cela il n'en jeta plus que deux et en garda une sur la table. L'animal vint les prendre comme d'ordinaire; mais ne trouvant pas la troisième, il se mit à la chercher dans tous les coins de la chambre, et à aboyer jusqu'à ce qu'on la lui eût donnée. Il fit de même quand on l'eut habitué à quatre ou cinq boules (1).

L'existence de cet organe est prouvée.

---

29. — Ordre.

L'ordre suppose une pluralité d'objets; mais l'on peut avoir l'idée de plusieurs choses et de leur qualité, sans songer à l'ordre dans lequel on pourrait les ranger. Les divers arrangements d'objets physiques ne plaisent pas tous également, et la disposition à trouver du charme dans l'ordre et du tourment dans le désordre n'est en rapport avec le don d'aucune autre faculté. Il y a des individus qui sont les martyrs de leur amour de l'ordre, qui sont malheureux au delà de toute expression quand il y a confusion d'objets, et heureux quand tout est bien arrangé. Ces personnes ont l'organe dont nous nous occupons très-développé. Disons toutefois que l'espèce d'arrangement, résultant de cette faculté, diffère, quoiqu'il en soit peut-être un élément, de la méthode philosophique, qui résulte de la perception du rapport des choses. La faculté dont nous nous occupons ici donne de la méthode et de l'ordre dans l'arrangement des objets, selon leur rapport physique; mais les déductions philosophiques ou logiques, la conception de systématiser

(1) *Traité de Phrénologie*, tome II, p. 321.

ou de généraliser, et les idées de classifications sont formées par les facultés réflectives. Spurzheim dit que *le Sauvage de l'Aveyron* à Paris, quoique idiot au plus haut degré, ne pouvait supporter la vue d'une chaise ou de tout autre objet hors de sa place; et aussitôt que quelque chose était dérangé, sans qu'on l'y excitât, il le replaçait immédiatement. Il a vu aussi à Édimbourg une jeune fille idiote, chez laquelle l'amour de l'ordre était très-actif; elle évitait l'appartement de son frère pour ne pas voir la confusion qui y régnait.

Gall dit qu'il a rencontré plusieurs faits qui indiquent puissamment que *l'ordre* dépend d'une faculté primitive; mais qu'en raison de la difficulté d'observer les organes placés dans la région des sourcils, et en raison de la petitesse de cet organe en particulier, comme l'a indiqué Spurzheim, il n'a pu réunir assez de preuves pour l'autoriser à prononcer sur sa situation (1).

J'ai vu plusieurs exemples qui tendent à prouver l'existence de cet organe. M. L., de son vivant attaché au Collége royal des chirurgiens d'Édimbourg, et dont on vend le moule, l'avait très-développé, et son amour de la régularité et de l'ordre était aussi remarquable dans son intérieur que dans l'exercice de sa profession. Il réglait sa dépense sur ses appointements de la manière la plus exemplaire; écrivait ses lettres et ses articles sans rature; tenait ses comptes avec une régularité invariable, et était remarquable par sa mise soignée, aussi bien que par l'ordre avec lequel ses vêtements étaient arrangés dans sa garde-robe. Sur chaque arcade ciliaire, dans son moule, il y a une élévation ressemblant à un petit pois qu'on prend souvent pour cet organe, mais qui paraît n'être qu'une pointe projectante de l'os frontal, à laquelle sont attachées quelques fibres du muscle temporal. Le développement de cet organe est in-

(1) *Sur les fonctions du cerveau*, tome IV, p. 467.

diqué par une grande plénitude, donnant une espèce de carrure aux angles externes de la partie inférieure du front. Ce trait caractéristique est héréditaire dans la famille de M. L.; il le tient de son père (dont le portrait indique un grand développement de cet organe), qui l'a transmis à un degré plus ou moins fort à tous ses fils. Tout ce que portait le père de M. L., avait sa place marquée dans chacune de ses poches; et jamais il ne s'y trompait. On rapporte cependant qu'un jour, n'ayant pas trouvé son canif à sa place accoutumée, il fit venir devant lui ses domestiques et quelques jeunes parents, leur demanda s'ils l'avaient vu, et ayant reçu une réponse négative, affirma sans hésiter qu'*on avait dû le voler*. Comme on le priait de regarder dans ses autres poches, il entra en fureur, et s'écria que depuis vingt ans il mettait son canif dans la même. Cependant à la fin il céda aux instances réitérées de ses domestiques, et fut tout confus de retrouver son canif. M. L. avait le cerveau également développé dans toutes ses parties; ce qui, avec l'ordre, contribuait à produire la régularité générale de sa conduite. Dans le buste de M. Douglas, qui aimait aussi beaucoup l'ordre, cet organe est très-développé. J'ai vu des personnes qui avaient cette partie du cerveau très-petite, et chez lesquelles l'amour de l'ordre était des plus faibles.

Les habitudes contractées dans la jeunesse influent beaucoup sur l'activité de cet organe. Quand on est élevé par des parents qui ont de l'ordre, on se distingue bien plus par cette qualité que si on passe ses premières années dans la malpropreté et le désordre.

Dans le crâne des Esquimaux cet organe est petit, et tous les navigateurs qui les ont visités s'accordent à décrire leurs habitudes comme sales et dégoûtantes (1).

(1) Voyez pour plus amples détails le *Phrenological Journal*, vol. VIII, p. 433.

Tout bien considéré, je suis disposé à regarder l'existence de cet organe comme prouvée. Il est développé dans le masque marqué *French* M. D., dans Franklin et Humboldt, frère du voyageur. Il est petit dans Anne Ormerod.

---

30. — Éventualité.

Cet organe, bien développé, fait paraître le milieu du front proéminent, ou lui donne de la rondeur.

PITT.

22. Individualité modérément développée.
30. Éventualité très-développée.
34. Comparaison assez développée.

MOORE.

22. Individualité développée.
30. Éventualité petite.
34. Comparaison très-développée.

SHÉRIDAN.

22. Individualité développée.
30. Éventualité développée.
34. Comparaison pleine.

Après avoir découvert le signe externe du talent d'apprendre par cœur, Gall ne fut pas longtemps sans s'apercevoir qu'il n'indiquait cependant pas toute espèce de mémoire. Il observa que, parmi ses compagnons d'étude, il en était qui avaient au plus haut point la mémoire des mots, qui se rappelaient jusqu'à

des mots qu'ils ne comprenaient pas, tandis que d'autres, auxquels elle manquait entièrement, se rappelaient avec une facilité étonnante les faits et les événements. Quelques-uns avaient la mémoire des lieux, d'autres répétaient un morceau de musique, sans se tromper, après l'avoir entendu une ou deux fois, d'autres encore avaient surtout la mémoire des nombres et des dates; mais aucun ne possédait en lui-même ces mémoires combinées. Il avait recueilli ces observations, quand il apprit qu'avant lui des philosophes étaient arrivés aux mêmes résultats, en distinguant trois variétés de mémoire : la mémoire des choses, *memoria realis;* la mémoire des mots, *memoria verbalis*, et la mémoire des lieux, *memoria localis.* Il observa, en société, des personnes qui, sans être toujours profondes, étaient instruites, avaient des connaissances, superficielles il est vrai, dans tous les arts et dans toutes les sciences, mais en savaient assez pour être capables de parler sur toutes avec facilité, et il leur trouva toujours le milieu de la partie inférieure du front très-développé. D'abord, il prit cet organe pour la *mémoire des choses*; mais en y réfléchissant davantage, il comprit que ce titre *de mémoire des choses* n'indique pas toute la sphère d'activité de la faculté dont nous traitons en ce moment. Il observa que les personnes qui avaient cette portion du cerveau étendue, avaient non-seulement une grande mémoire des faits, mais se distinguaient aussi par une conception prompte en général, et une facilité extrême à tirer parti de tout, par le désir d'apprendre et de comprendre, par la disposition à étudier toutes les branches des sciences et à les enseigner aux autres; et aussi que, quand des organes d'un ordre plus élevé ne maintenaient pas ceux-ci dans de justes limites, ces personnes étaient portées à adopter l'opinion des autres, à embrasser de nouvelles doctrines et à modifier leur jugement, selon les mœurs, les habitudes et la position des personnes qui les entouraient. Il rejeta donc le titre de *mémoire des choses*,

et adopta celui de *sens des choses*, *sens d'éducabilité*, *de perfectibilité* pour distinguer cette faculté.

Ces observations de Gall s'appliquent à cette portion du cerveau que l'on désigne, à présent, par les noms d'éventualité et d'individualité; il n'en a pas traité comme organes séparés. Nous devons à Spurzheim l'indication correcte des fonctions de chacun d'eux.

La fonction de l'éventualité est de prendre connaissance des changements, des événements ou des phénomènes actifs qu'indiquent les verbes. Dans ces phrases : — Le ROCHER *tombe*, le CHEVAL *galope*, la BATAILLE *s'engage;* — le substantif dérive de l'individualité, et le verbe de l'éventualité. L'éventualité nous pousse par l'expérience à des investigations, tandis que l'individualité nous conduit à l'observation des choses existantes. L'individualité tend à personnifier des idées abstraites; l'éventualité les met en action. Dans un ouvrage d'un auteur de mes amis, chez qui ces deux organes sont développés, l'ignorance et le sens commun s'adressent au peuple, l'excitent à l'action, et se produisent eux-mêmes de mille manières. L'ignorance *prend les devants sur le sens commun*, et celui-ci, par des expédients adroits, se tire de toutes les difficultés. Un auteur, qui aura l'individualité développée et l'éventualité petite, adoptera dans tous ses sujets le genre descriptif; et, dans les ouvrages de celui qui aura l'éventualité développée et l'individualité petite, il y aura de l'action et peu de descriptions.

Shéridan avait ces deux organes développés, et ceux de l'étendue et de la localité très-énergiques; le passage suivant prouve à quel point ses ouvrages se ressentaient de l'impression que produisaient sur lui tous les objets physiques. En parlant d'une femme et de son mari, il dit : — « Ses gros bras, sanglés par des bracelets, ressemblaient au cou d'un cochon qu'on étrangle. — On aurait voulu l'allonger comme une lorgnette. — Un homme long et maigre, avec ses bras pendants,

formant une ligne droite, qu'on n'aurait pu déranger qu'en le pliant en deux comme une règle de poche. — S'il est couché, avec les bras étendus, il figure la croix qui orne le gâteau du vendredi saint. — Assis et les bras croisés, on le prendrait pour un caducée; et, s'il se met en garde, pour *des chevaux de frise*.—Vous comprenez qu'il ne peut servir que de poteau ou de ligne. — Quand sa femme est là, il la suit comme un point d'admiration! — Voyez-les ensemble : l'un est le mât, l'autre le corps du bâtiment. — Elle est la coupole, lui le belvédère; — quand ils se quittent, vous vous étonnez de voir le clocher se séparer du sanctuaire; et, quand ils veulent s'embrasser, il doit s'attacher à son cou comme l'écheveau de fil au dévidoir; — pour la chanter, vous préférerez le rondeau; vous le chanterez en alexandrins. »

Dans les bustes et les portraits de Pope, l'individualité est de beaucoup inférieure en dimension à l'éventualité; et cet auteur excelle rarement dans les descriptions, tandis qu'il brille dans le récit. Dans les lignes suivantes, tirées de *la Boucle de cheveux enlevée*, Pope veut peindre une belle personne; mais on observera qu'on y trouve l'action, la condition, la qualité, presque à l'exclusion de l'existence matérielle, avec ses attributs de forme, de couleur, d'étendue et de proportion (1).

" Not with more glories in the etherial plain,
The sun first rises o'er the purpled main,
Than, issuing forth, the rival of his beams
Launched on the bosom of the silver Thames.
Fair nymphs and well-dressed youths around her shone;
But every eye was fixed on her alone.
On her white breast a sparkling cross she wore,
Which Jews might kiss and infidels adore.

(1) On trouvera quelques observations intéressantes et spirituelles par M. Hewett Watson, sur les rapports entre les écrits de ces auteurs et d'autres avec leurs organes cérébraux dans le *Phrenological Journal*, vol. VI, pages 383 et 451.

Her lively looks a sprightly mind disclose,
Quick as her eyes and as unfixed as those :
Favours to none, to all she smiles extends;
Oft she rejects, but never once offends.
Bright as the sun her eyes the gazers strike;
And, like that sun, they shine on all alike.
Yet graceful ease, and sweetness void of pride,
Might hide her faults, if belles had faults to hide :
If to her share some female errors fall,
Look on her face and you'll forget them all (1). "

Cet organe est très-développé chez les enfants, et leur donne ce goût des histoires et des récits qui décèle chez eux l'amour de la science. Dans la vie pratique, il donne surtout l'esprit d'observation, la faculté de se rappeler et de décrire

(1) Telle qu'en un ciel pur on voit naître l'aurore,
Telle parut Bélinde et plus brillante encore,
Lorsque vers la Tamise elle porta ses pas,
Pour faire aux dieux des eaux contempler ses appas.
Mille jeunes seigneurs, mille beautés d'élite,
Viennent former sa cour et marchent à sa suite.
Bélinde les efface, et son air gracieux
Captive tous les cœurs, et fixe tous les yeux;
L'éclat des diamants à ses cheveux se mêle,
Et le feu des rubis sur sa gorge étincelle.
Vifs comme sa pensée, et non moins inconstants,
Ses yeux sur mille objets tombent en même temps;
Aux mortels empressés qui volent sur ses traces,
Elle accorde un sourire, et jamais d'autres grâces;
Sans déplaire aux amants, sévère avec bonté,
Elle sait mettre un frein à leur témérité;
Comme l'astre du jour, dont elle est la rivale,
Elle verse autour d'elle une lumière égale;
Elle sait déguiser sous un voile charmant
Ses défauts (en est-il avec tant d'agrément?)
Si de ceux de son sexe il lui reste une trace,
Un seul de ses regards, un sourire l'efface.

(*Traduction de Marmontel.*)

les faits. Quand il est déprimé, on éprouve une grande difficulté à observer, à se rappeler et à décrire les phénomènes actifs. Les romans du capitaine Marryat décèlent cette faculté à un haut degré, et l'organe paraît développé dans son portrait. Elle paraît à peine dans les écrits de Godwin, et dans son moule l'organe est petit.

Si l'éventualité est développée, et que la concentrativité manque, on pourra observer et narrer; mais la narration sera une sorte de macédoine sans suite, quoique pleine de vie, d'action et d'incidents. Avec une concentrativité développée, l'histoire prend le caractère d'un drame régulier.

Par l'individualité, on a un souvenir vivace des corps physiques; par la localité, de l'ordre de leurs rapports, et par la causalité, de leurs causes et effets; mais, malgré tout cela, si l'éventualité manque, on éprouve une grande difficulté à en rendre compte dans la forme d'un récit naturel.

Une personne chez laquelle existe la combinaison d'organes que nous venons d'indiquer, et qui a aussi la concentrativité développée, veut qu'il y ait de la suite dans son récit, et, dans des occasions importantes, arrive à ce résultat, en écrivant consciencieusement toutes les idées élémentaires de son sujet, en les transposant, en remplissant les lacunes, en faisant ressortir quelques passages, jusqu'à ce qu'elle ait formé un ensemble dont toutes les parties se rattachent l'une à l'autre. Cette combinaison d'organes rend plus apte à l'étude des sciences physiques qu'à l'étude des sciences morales, parce que l'action est le premier élément de ces dernières.

Si la concentrativité et l'éventualité manquent à la fois chez un auteur, ses productions littéraires ou philosophiques sont marquées par des omissions d'idées intermédiaires importantes; dans un discours, il conclut après une description, sans s'être arrêté sur les modes d'action. Il s'écarte souvent de son sujet; enfin, il lui arrive de déployer de grandes connaissances sur

les objets existants, et de faire de profondes réflexions sur leurs rapports, sans réussir à donner à ses lecteurs ou à ses auditeurs des convictions philosophiques analogues aux sciences; et cela, faute de pouvoir représenter (au moyen de l'éventualité), des modes d'action, et de donner (au moyen de la concentrativité), de la suite à son discours. L'individualité, l'éventualité et la concentrativité sont des qualités indispensables à un bon professeur. Je n'ai jamais vu une personne capable d'intéresser les enfants et d'exciter leur intelligence, manquer de l'un ou l'autre de ces trois organes. La manière d'un professeur qui ne sait pas enseigner est vague, abstraite et sèche, et n'est pas au niveau de l'intelligence des enfants. Ces trois organes développés, combinés avec la philoprogéniture, la bienveillance, et la conscienciosité également développées et avec un tempéramment actif, sont les principaux éléments qui font le bon professeur (1). Sir George Mackenzie pense qu'il doit en outre être doué d'une disposition à la gaieté (2).

Une personne, ayant l'individualité et l'éventualité développées, possède deux qualités importantes dans les affaires publiques. Ces organes donnent cette promptitude d'observation et cette perception des moindres détails, si essentielles à l'homme politique. L'avocat, qui en est doué, embrasse d'un coup d'œil tous les faits d'une cause, se rappelle les principes de la législation, les opinions des auteurs, les décisions des cours, et reproduit le tout dans une plaidoirie pleine de suite devant des magistrats ou des jurés. Les facultés réflectives l'aident à appliquer des principes à des cas nouveaux; mais vainement seraient-elles puissantes, si l'individualité et l'éventualité lui manquaient; il éprouverait les plus grandes difficultés pour se

(1) Voir le *Phrenological Journal*, vol. V, p. 620.

(2) *General Observations on the Principles of Education : for the use of Mechanic's Institutions*. By sir G. S. Mackenzie, Bart. 1836, p. 65.

préparer à plaider, pour reproduire ses idées. Dans le fait, les avocats plaidants les plus distingués, surtout en Angleterre, sont remarquables par le grand développement de ces organes. Ils sont nécessaires à l'orateur politique pour le rendre maître du *matériel* de son sujet, et pour le rendre capable de l'exposer clairement et naturellement devant son auditoire. J'ai observé que les médecins célèbres les avaient aussi très-développés; et, en effet, la profession de la médecine exige le don d'observation. Ces deux organes sont développés chez les auteurs qui observent avec esprit tout ce qui existe et aussi la vie, les mœurs et les événements; comme chez Le Sage, De Foë et Walter Scott (1). Ils sont indispensables pour la composition d'ouvrages comme *Robinson Crusoé* et *les Voyages de Gulliver*, dans lesquels la description minutieuse de certains objets et de certaines actions produit une forte impression de réalité. Ils paraissent très-développés dans le crâne de Swift (2).

La personne chez qui ces deux organes sont petits ne retient que des idées générales; elle a mille difficultés à vaincre pour devenir savante; elle voit, entend ou lit des faits; mais ils ne font sur elle qu'une faible impression et échappent bientôt à son esprit; elle trouve même difficile de tirer parti, sans étude préalable, du savoir qu'elle possède.

Ces facultés portent toute notre attention sur les créations de Dieu et de l'homme et sur leurs phénomènes, sans nous exci-

(1) Walter Scott manquait de concentrativité, et l'absence de cette qualité mentale ressort de ses écrits. Dans tous ses romans, il arrive à la fin du premier volume avant d'aborder franchement son sujet. Avec la concentrativité étendue, il l'aurait attaqué tout d'abord et l'aurait conduit à son denoûment en le semant de narrations et de descriptions.

(2) J'ai examiné ce crâne à Dublin, et comme il présente des traces non équivoques de maladie, il ne pourrait être cité comme faisant preuve, s'il n'y avait, pour en constater l'exactitude, plusieurs portraits peints avant la folie de Swift. Dans tous ces portraits, l'individualité et l'éventualité sont développées. Voyez *Phrenological Journal*, vol. IX, p. 466, 603.

ter à en examiner les rapports ou l'origine. La personne chez laquelle elles sont actives, et dont le raisonnement est faible, amasse tout son savoir par des questions et des observations. Qu'on lui raconte deux faits dont découle naturellement un troisième, elle ne s'efforcera pas de le deviner; elle vous fera aussitôt une autre question. Ces facultés nous portent aussi à nous rappeler les faits dans l'ordre où ils se sont présentés, et non selon les rapports philosophiques qu'il peut y avoir entre eux. Dans le discours de *Mrs Quickly à Falstaff*, Shakspeare peint avec un rare bonheur cette espèce d'intelligence. Elle lui rappelle la promesse de mariage qu'il lui a faite et dit: — « Tu me l'as juré *sur un gobelet doré; tu étais assis dans ma chambre au dauphin, à la table ronde, auprès d'un feu de charbon de terre; c'était le mercredi de l'octave de la Pentecôte, quand le prince te cassa la tête pour avoir comparé son père à un chanteur de Windsor*; tu m'as juré *alors, comme je lavais ta blessure*, de m'épouser et de faire de moi ta femme, une milady. Peux-tu le nier? *La bonne femme Keech, la femme du boucher, n'est-elle pas entrée alors, et ne m'a-t-elle pas appelée : Ma commère Quickly? Elle venait emprunter une mesure de vinaigre*, et elle nous dit qu'*elle avait un bon plat de langoustins*, et là-dessus *tu as désiré en manger, et là-dessus je t'ai dit qu'ils étaient mauvais pour une blessure récente; et quand elle a eu descendu les escaliers*, ne m'as-tu pas *priée de ne plus être si familière avec de si pauvres gens*, en me disant qu'avant peu ils m'appelleraient madame? Et *ne m'as-tu pas embrassée, et ne m'as-tu pas dit d'aller te chercher treize schellings ?* Je te renvoie à présent à ton livre de compte; nie, si tu le peux alors, le serment que tu m'as fait (1). » Il y a ici une foule de circonstances triviales qui ne se rattachent les unes aux autres que par l'ordre dans lequel elles se sont présentées. Cependant tout le monde trou-

(1) Seconde partie de Henri IV, acte II, scène 2.

vera que l'ensemble en est heureux, parce qu'il produit sur l'esprit l'impression de la réalité. Nous sentons qu'il est impossible de mettre en doute une promesse dont témoignent et que matérialisent des faits si minutieusement détaillés.

Spurzheim, en traitant de l'éventualité, dit : « Il me semble que cette faculté subit l'influence de toutes les autres facultés externes ou internes, et qu'à son tour elle agit sur elles. Elle désire tout connaître par l'expérience; et, en conséquence, excite tous les autres organes à l'activité. Elle voudrait entendre, voir, sentir, goûter et toucher ; elle aime l'instruction et spécialement les sciences exactes. Dans la vie ordinaire, nous la nommons souvent le *bon sens*. Elle est indispensable aux éditeurs, aux secrétaires, aux historiens, aux professeurs. En connaissant les attributs des autres facultés, l'éventualité et l'individualité contribuent essentiellement à l'unité de la consciencioseté et à la reconnaissance du *moi* en philosophie. L'éventualité semble percevoir les impressions qui sont les fonctions immédiates des sens externes, changer ces impressions en notions, en conceptions ou en idées, et être indispensable à l'attention en général. La sphère de son activité est très-grande, et exprimée par *les verbes* au mode infinitif. Tous les systèmes philosophiques ont noté quelques-unes des opérations de cette faculté (1). »

Gall considère cette portion du cerveau, comprenant l'individualité et l'éventualité, comme l'organe du *sens des choses* chez l'homme et du sens d'éducabilité ou de perfectibilité dans les animaux. Tout en admettant que toute faculté est susceptible de perfectionnement par l'éducation, il forme une échelle des têtes des animaux, depuis le crocodile et la grenouille jusqu'à l'homme, dans le but de prouver que plus cette portion du cerveau est développée dans chaque espèce, plus l'animal est

(1) *Phrénologie*, dernière édition (américaine), p. 340.

susceptible d'être apprivoisé et de recevoir de l'éducation. Camper et Lavater, ajoute-t-il, ont fait de semblables observations; mais ils n'ont pas distingué des facultés et des organes spéciaux. Spurzheim reconnaît l'exactitude des faits établis par Gall : — Que les animaux apprivoisés ont le front plus plein que les animaux féroces, et que les animaux sont plus ou moins susceptibles d'être apprivoisés, selon le plus ou moins de développement de leur front; mais il soupçonne que Gall attribue à une seule faculté des manifestations qui dépendent de l'intelligence en général. L'éventualité ne remplit pas tout le front, et les autres organes, situés dans cette partie du crâne, contribuent aux effets observés par Gall. Les observations de Gall manquent donc plutôt de précision que de vérité. Gall considérait l'organe de la bienveillance, dans les animaux, comme la source de leur douceur d'instinct, et disait qu'ils l'ont au milieu de la partie *supérieure* du front. L'organe de l'éducabilité, qui est distinct, dit-il, est situé au milieu de la partie *inférieure* du front.

Les métaphysiciens anciens ne traitent d'aucune faculté distinctement analogue à l'éventualité. Mais le Dr Thomas Brown (1) admet une puissance de l'esprit, sous le nom de *simple suggestion*, qui a avec elle un rapport intime; et il réduit la conception et la mémoire des métaphysiciens à ce principe de simple suggestion.

L'existence de cet organe est prouvée.

---

31. — Temps.

La faculté de concevoir le temps et de se rappeler la coïncidence des événements, comme aussi la faculté d'observer la

(1) *Lectures*, vol. II, p. 192.

mesure dans la musique, varient selon les individus. On a fait sur cet organe plusieurs observations; et son existence est à présent regardée comme prouvée. Sa faculté spéciale semble être le pouvoir de juger du temps, et en général des intervalles de durée. Comme il donne la perception de la cadence, il me semble être la source du plaisir qu'on trouve à danser. Il est essentiel à la musique et à la versification. M. Simpson, dans un excellent essai sur cette faculté, publié dans le *Phrenological Journal* (1), dit : « Nous avons trouvé cet organe très-développé chez ceux qui ont l'intuition du laps des minutes et des heures, au point de dire l'heure sans avoir recours à l'horloge; et aussi chez ceux qui perçoivent les divisions du temps les plus minutieuses et leurs rapports harmonieux, ce qui constitue le rhythme, et qui, lorsqu'ils appliquent la cadence à la musique, sont appelés bons *timistes*, — pouvoir distinct de celui du simple mélodiste, et qui lui manque souvent; tandis que, d'un autre côté, les plus simples observations ont fait reconnaître que cette sensibilité au rhythme, appelé la mesure, se trouve chez des personnes qui ne perçoivent la mélodie que très-indifféremment. Les bons danseurs sont ainsi doués ; ils observent les moindres nuances de la mesure, et restent indifférents à la mélodie du violon. Nous avons fait de nombreuses observations sur des personnes qui ont le temps et les tons développés, et sur des personnes qui n'ont qu'un de ces organes; et les manifestations ont toujours répondu à celles que nous attendions. Nous fûmes frappé, il y a très-peu de temps, de la proéminence extraordinaire de l'organe du temps dans toute une jeune famille, et nous demandâmes aussitôt si les personnes qui la composaient aimaient la danse et si elles dansaient en mesure. Nous reçûmes une réponse affirmative; et comme notre demeure était près de la leur, nous eûmes l'occa-

(1) *Phrenological Journal*, vol. II, p. 134.

sion d'observer que la danse était leur passe-temps favori et habituel. Leur maître de danse nous dit qu'elles observaient la mesure avec une exactitude qu'il n'avait jamais remarquée jusque-là chez aucun de ses élèves. Il nous fut ainsi prouvé que cette famille trouvait un plaisir infini dans des mouvements exactement rhythmés. »

M. Simpson explique ainsi qu'il suit le fait que les sourds-muets dansent avec précision et avec plaisir. « Que l'œil puisse saisir la mesure avec la plus grande précision, c'est un fait familier à tous ceux qui ont vu une compagnie manœuvrer, sans entendre un seul mot de commandement, et obéir aux mouvements du sergent. Quand on a vu faire ainsi l'exercice par des militaires exercés, on ne peut nier le plaisir extrême qu'il y a à contempler ces mouvements exécutés avec une cadence parfaite. Je suppose maintenant un danseur que la musique n'accompagnerait pas, et qui devrait fixer les yeux sur une personne ou sur un objet marquant la mesure; cela suppléerait pour lui à la musique, on ne peut en douter. Un sourd pourrait faire l'exercice du fusil, en suivant les mouvements du sergent instructeur, et pourrait danser aussi facilement en fixant les yeux sur l'archet du violon ou la baguette de la grosse caisse.

« Il est inutile d'aller plus loin, et de démontrer que l'organe du temps peut être excité aussi bien par le sens du toucher que par le sens de l'ouïe et de la vue. Personne ne mettra en doute qu'un soldat pourrait faire l'exercice sans autre indication que des tapes sur l'épaule; et certes on pourrait faire danser en battant la mesure de la même manière.

« Ce que nous avons dit est confirmé par l'expérience. Il est bien connu que les sourds-muets dansent en saisissant la mesure à l'œil, soit en regardant le bras du joueur de violon, soit en suivant, mais instantanément, les mouvements des autres danseurs. Nous connaissons une jeune dame et un jeune homme en Angleterre, sourds-muets, tous deux de haute

naissance, qui, indépendamment de plusieurs talents, ont celui de danser avec une grâce infinie et une précision remarquable. »

On rencontre des individus qui estiment les laps de temps si exactement, qu'ils peuvent dire l'heure sans regarder leur montre. M. Chavannes a cité un exemple de cette espèce à la Société des sciences naturelles, en Suisse. Il s'agit de Jean-Daniel Chevalley que M. Chavannes avait visité, et dont l'histoire est rapportée dans la *Bibliothèque universelle*, vol. 27. Le *Journal* anglais *des Arts et des Sciences* en a donné un abrégé, qui fait partie d'un excellent article sur la faculté du temps, inséré au *Phrenological Journal*, vol. IV, pag. 517. En voici une partie : « Étant à bord du bateau à vapeur sur le lac de Genève (14 juillet 1823), il attira d'abord l'attention, en faisant remarquer qu'autant de minutes et de secondes s'étaient écoulées depuis qu'on avait quitté Genève. Un peu plus tard il fit le pari d'indiquer, à ceux qui se pressaient autour de lui, quand un quart d'heure ou autant de minutes et de secondes qu'on en désirerait se seraient écoulées, et cela en causant avec toutes les personnes présentes. Il promit de plus d'indiquer le moment où l'aiguille marquerait un quart d'heure ou toute autre division du temps; et c'est ce qu'il fit, sans se tromper une seule fois pendant le cours de l'expérience, malgré les efforts de ceux qui l'entouraient pour distraire son attention. »

M. Chavannes rapporte alors les propres paroles de cet homme : « J'ai acquis, disait-il, par l'imitation, le travail et la « patience, un mouvement interne que ni la pensée, ni le tra- « vail, rien enfin ne peut arrêter. C'est comme si j'avais en « moi un pendule qui par chaque mouvement d'allée et de « venue marquât un espace de trois secondes; si bien que vingt « de ces mouvements font une minute, et je les additionne con- « tinuellement. » M. Chavannes ne comprit pas bien son calcul pour obtenir la subdivision des secondes; mais cet homme

offrit de lui-même de lui en donner la preuve. On la vérifia sur un certain nombre de minutes. Il secoua la tête au temps fixé, changea le son de sa voix au quart, à la demie, aux trois quarts, et indiqua exactement l'espace de temps demandé. Il semblait s'aider un peu de la mnémonique, appliquer en idée des noms religieux aux cinq premières minutes, et faire ainsi le tour du cadran par division de cinq minutes. Lorsqu'on lui dit qu'à en croire les gens du pays, il se servait de son pouls comme indicateur, il se prit à rire, et dit qu'il était bien trop irrégulier pour cela.

Il convenait que ce mouvement interne n'était ni aussi certain, ni aussi constant pendant la nuit. Néanmoins « il est « facile de comprendre, disait-il, que quand je n'ai pas eu « trop de fatigue dans la soirée, et que mon sommeil est doux, « si en me réveillant je réfléchis une ou deux secondes, je ne me « tromperai pas de dix minutes dans ma réponse. Le jour re- « nouvelle le mouvement s'il a été arrêté, ou le rectifie s'il a « été dérangé. » Quand on lui demanda comment il pouvait renouveler le mouvement lorsqu'il avait cessé, il répondit : « Monsieur, je ne suis qu'un pauvre homme. Ce n'est pas un « don du ciel; cette faculté est le résultat de travaux et de « calculs trop longs à vous dire. J'ai fait l'expérience la nuit « plusieurs fois, et je la ferai pour vous quand il vous plaira. » M. Chavannes n'eut cependant pas l'occasion d'accepter cette offre; mais il emporta la conviction que cet homme ne lui en imposait pas. Il dit que cet homme est sourd et ne peut plus à présent entendre le son de sa montre ou de son horloge; bien plus, que ni l'une ni l'autre ne frappent vingt temps par minute, nombre indiqué par les mouvements de Chevalley, quand il désire donner une idée de son mouvement interne; et il se dit convaincu, d'après ce qu'il a vu, que cet homme *possède une espèce de mouvement interne, qui indique les minutes et les secondes avec la plus grande exactitude.* »

naissance, qui, indépendamment de [illegible]dant longtemps au celui de danser avec une grâce in[illegible] [illegible]bourreur, pouvait dé re quable. »

On rencontre des indiv[illegible] [illegible], ainsi que le moment de exactement, qu'ils per[illegible] [illegible] fût à 7 milles de la me[illegible]. montre. M. Chavann[illegible] [illegible]ssait pas encore la phrénologie, Société des scienc[illegible] [illegible] Copenhague, rapporte un cas intéressant Daniel Chevallev[illegible] [illegible] du temps, qu'il observa en 1827. toire est rapp[illegible] [illegible] dit-il; j'allais visiter Mme G., femme *Journal* ang[illegible] [illegible] ayant un tempérament nerveux, qui fait p[illegible] [illegible]ment du *delirium puerperale*. Quand on lui inséré [illegible] [illegible] elle avait tout son bon sens, et faisait des une [illegible] [illegible]ables. Elle affirma, *sans avoir été questionnée* Ge[illegible] [illegible] *sur ce sujet*, que, quoiqu'elle eût la conscience [illegible] [illegible] et de tout ce qui l'entourait, elle n'avait pas la [illegible] du temps; et il lui semblait parfois qu'il s'était [illegible] bien longtemps depuis qu'elle était tombée dans son état [illegible] et parfois qu'il ne s'était écoulé que quelques minutes [illegible] plus. Elle éprouvait le même désordre dans sa pensée, [illegible] elle me racontait ce qui s'était passé depuis la veille. Elle [illegible] beaucoup de cet état de son esprit qu'elle reconnaissait [illegible] parfaitement. Elle parlait et raisonnait des personnes [illegible] des choses aussi bien qu'auparavant. Elle ne tombait dans le délire que rarement et quand elle était seule. Je ne cherchai pas d'abord à m'expliquer ce qu'elle éprouvait, d'après mes connaissances phrénologiques; mais quand, *sans être questionnée*, elle se plaignit de ce qu'elle « sentait comme *une ligne brûlante* (ce sont ses propres expressions) qui lui traversait le front, » je fus tout d'un coup frappé du rapport phrénologique, et lui demandai d'indiquer la place avec le doigt. « C'est là, » dit-elle. Et elle mit *exactement* le bout du doigt sur les deux organes du temps, en décrivant entre deux une horizontale. Je lui demandai si elle n'éprouvait de douleur dans aucune autre

tie de la tête. « Non, répondit-elle, je ne souffre que dans e ligne (1). »

rigine de l'idée du temps a beaucoup embarrassé les physiciens. Lord Kames dit que nous le mesurons par le mbre de nos idées; mais l'expérience contredit cette supposition; car le temps ne paraît jamais plus court, que quand les idées sont nombreuses, et se succèdent rapidement dans notre esprit. D'un autre côté, l'opinion que la conception du temps dépend d'une faculté et d'un organe distincts, s'accorde avec ce fait; car comme l'organe du temps peut rester inactif, tandis que les autres sont excités vivement, il s'ensuit que notre perception de la durée du temps sera parfois peu distincte, et par conséquent le temps paraîtra court.

Le talent d'employer à propos les temps, dans la composition, paraît dépendre de cet organe.

Les animaux paraissent percevoir et apprécier les intervalles du temps. M. Southey, dans son *Omniana*, parle de deux chiens qui avaient acquis une connaissance du temps, telle qu'ils pouvaient compter les jours de la semaine. Il dit: « Mon « grand-père en avait un qui faisait deux milles, *tous les sa-* « *medis*, pour aller chercher à la boucherie sa pitance d'une « semaine. Je sais un autre fait plus extraordinaire et très- « authentique. Un chien, qui avait appartenu à un Irlandais « qui l'avait ensuite vendu en Angleterre, ne voulait jamais « toucher un morceau de viande *le vendredi*. » Les chevaux ont aussi, quoiqu'à un degré moindre, la faculté de se rappeler les intervalles du temps. « Nous connaissons un cheval, dit l'écrivain que je cite (et nous avons été témoin du fait), qui, ayant été accoutumé à faire un voyage par semaine avec le porteur d'un journal de province, s'arrêtait toujours aux maisons des divers abonnés, quoiqu'il y en eût 60 ou 70; bien plus, il y avait

(1) *Phrenological Journal*, vol. V, p. 458; et VI, p. 161.

sur la route deux personnes abonnées en commun, et chacune voulait avoir le journal la première de deux dimanches l'un. Le cheval se prêta bientôt de lui-même à cette convention; et quoique ces deux personnes demeurassent à deux milles l'une de l'autre, il s'arrêtait tous les quinze jours à la porte du coabonné, à Thorpe, et tous les quinze jours à la porte de l'autre coabonné, à Schertsey; et jamais il n'a oublié cet arrangement qui dura plusieurs années (1). » Le Dr Vimont pense qu'il est impossible de douter que les animaux possèdent la faculté d'apprécier le temps; et il rapporte plusieurs faits à l'appui de cette opinion (2).

---

32. — Tons.

Gall fait mention d'une enfant, nommée Bianchi, âgée d'environ cinq ans, qui lui fut présentée pour qu'il déterminât par quel talent elle se distinguait le plus. Rien n'indiquait en elle une mémoire extraordinaire; et jusque-là l'idée ne lui était pas venue qu'on pouvait reconnaître le talent de la musique à la conformation de la tête. A cette époque, il n'avait pas encore constaté les différentes espèces de mémoires; mais les parents de la jeune fille soutenaient qu'elle avait une mémoire extraordinaire pour la musique; et comme il ne l'avait pas découverte, ils conclurent de là que sa doctrine des signes externes, pour les diverses espèces de mémoire, ne reposait sur rien. Cet enfant reproduisait sur le piano tout ce qu'elle avait entendu chanter ou jouer, et se rappelait jusqu'à des concertos entiers,

(1) *Library of entertaining knowledge*, vol. I, p. 55. — On trouvera dans le *Phrenological Journal*, vol. VIII, p. 76, un autre exemple de chien qui distinguait parfaitement les différents jours de la semaine.

(2) *Traité de Phrénologie*, tom. II, p. 330.

quand elle les avait entendus seulement deux fois. Gall demanda si elle apprenait par cœur avec une égale facilité; mais on lui dit qu'elle n'avait cette mémoire étonnante que pour la musique. Ce fut pour lui une nouvelle preuve qu'il y avait une différence bien marquée entre la mémoire pour la musique et les autres espèces de mémoire qu'il connaissait alors, et que chaque espèce a son organe distinct. Il poursuivit ses observations avec une nouvelle ardeur, et découvrit enfin que le talent pour la musique se rattache à l'organe dont nous traitons en ce moment. Il l'appelle « le sens des rapports des tons, » expressions, dit-il, « qui rattachent la manière dont l'intellect du musicien met en œuvre les rapports des tons, à la manière d'agir des sens en général. »

Il y a entre l'organe des tons et les oreilles les mêmes rapports qu'entre l'organe du coloris et les yeux. L'appareil auditif reçoit les impressions des sons qui l'affectent agréablement ou désagréablement. Mais l'oreille ne se rappelle pas les tons, ne juge pas non plus de leurs rapports : elle ne perçoit pas l'harmonie des sons; et les sons, comme les couleurs, séparés, peuvent être désagréables ou agréables, selon qu'ils sont ou non combinés. Un ami que nous avons déjà cité nous dit dans une lettre datée des Indes : « La mélodie est ce plaisir que provoque une succession de sons simples, qui s'accordent ensemble; l'harmonie est ce plaisir qui naît de sons combinés, frappant l'oreille simultanément comme dans un orchestre. Il faut pour la mélodie un organe moindre que pour l'harmonie; et c'est pourquoi les Écossais, sans avoir les tons très-développés, sont mélodistes et ne sont pas compositeurs. »

Un correspondant du *Phrenological Journal* dit que « il a une tendance très-singulière à comparer une chose à une autre : par exemple, s'il entend toucher du piano, chaque son lui paraît avoir une couleur particulière; et ces impressions sont si constamment les mêmes, qu'il lui serait facile, dit-il, de

faire une gamme de couleurs. Quelques notes sont jaunes; d'autres sont vertes; d'autres bleues; ainsi de suite. » Chez lui la comparaison est large; mais ni le coloris, ni les tons ne sont bien développés (1).

Un grand développement de cet organe élargit les parties latérales du front; mais son apparence varie suivant la direction et la forme des circonvolutions. Spurzheim fait observer que, chez Glück et d'autres, cet organe s'élève en forme de pyramide. Mozart, Viotti, Zumsteg, Dussek, Crescentini et d'autres, ont les parties latérales et externes du front élargies, mais arrondies. Il faut une grande habitude pour bien observer cet organe; et les commençants doivent comparer ensemble une personne qui a le génie de la musique, avec une autre qui sait à peine lire ses notes, et marquer la différence qu'il y a entre leurs deux têtes; ils percevront, au premier coup d'œil, le plus grand développement de la première. Cette faculté donne la perception de la mélodie, mais ne constitue pas seule le grand musicien. Il lui faut l'organe du temps pour la juste perception des intervalles, l'idéalité pour l'élévation et l'élégance, la secrétivité et l'imitation pour l'expression, tandis que la constructivité, la forme, la pesanteur et l'individualité lui donnent l'adresse mécanique, toutes qualités indispensables à un bon exécutant. L'organe des tons le plus développé ne rendra pas capable de bien pincer de la harpe, si l'organe de la pesanteur manque; car alors il lui manquera la capacité de communiquer aux cordes l'impulsion vibrante et précise nécessaire à la production de chaque note.

Gall dit qu'il a examiné les têtes des compositeurs et des chanteurs les plus célèbres, Rossini, Catalani, etc., et qu'il a toujours trouvé en eux cet organe développé. On le voit aussi très-proéminent dans les bustes de Haydn, Glück, Mozart, etc.

(1) Vol. VIII, p. 216.

J'ai examiné la tête de Mme Catalani et de plusieurs musiciens-amateurs distingués, et dans tous j'ai trouvé une preuve de plus en faveur de son existence. Gall remarque en outre qu'on ne doit pas s'attendre à un grand développement de cet organe chez un exécutant ordinaire. Même quand il est assez faible, les doigts peuvent acquérir une certaine habileté. Mais quand l'âme est sous l'impression de sons harmonieux, que la physionomie exprime cette extase voluptueuse, qui vibre dans tout le système nerveux du véritable musicien, l'organe des tons est toujours énergique. « Il me paraît, continue Gall, que les hommes qui sont capables de déduire les lois de la composition des lois des vibrations sonores et des rapports des tons, et d'établir ainsi les principes les plus généraux de la musique, doivent être doués en même temps d'un organe des nombres très-développé; car ce genre de talent musical exige, sans contredit, beaucoup de calcul; aussi la circonvolution inférieure de l'organe musical, la plus large de toutes, se continue immédiatement dans l'organe des nombres. Ceci explique pourquoi on peut être excellent musicien, et n'avoir pas le talent de la composition; être grand compositeur, sans être en même temps grand musicien (1). »

En général, la tête des Italiens et des Allemands est plus large et plus pleine, à la région de cet organe, que celles des nègres, des Espagnols, des Français et des Anglais; et le talent musical est plus commun chez les premiers que chez les derniers. L'organe des tons, comme le talent qui en dérive, manque aux Esquimaux (2).

M. Scott a publié, dans le *Phrenological Journal* (3), deux admirables articles « sur la musique et les diverses facultés qui

(1) *Sur les fonctions du cerveau*, tom. V, p. 119.
(2) *Phrenological Journal*, vol. VIII, p. 437.
(3) *Ibid.*, vol. II, pag. 120 et 556.

concourent à la produire. » Selon lui, les tons sont la faculté primitive qui distingue, « 1° cet accord de vibrations continues dans les tons simples, qui les rendent *musicaux*; 2° ce rapport des sons différents, mais réunis, qui constitue l'*harmonie*, et 3° ce rapport de notes successives qui constitue la *mélodie*. » Il s'occupe ensuite des *facultés auxiliaires*, indispensables au musicien pratique (à savoir celles énumerées plus haut), et indique comment chacune d'elles concourt à donner le génie de la musique. « L'imitation, dit-il, est nécessaire au chanteur; pour qu'il puisse reproduire exactement par ses organes vocaux les sons de la musique qu'il entend et qu'il désire exécuter. Aussi observa-t-on que l'organe de l'imitation est large chez toutes les personnes qui chantent naturellement et facilement. » Il s'étend beaucoup ensuite sur l'expression musicale. « Il me semble, dit-il, quoique je ne prétende pas avoir fait un assez grand nombre d'observations pour prouver ce fait, que dans tous les cas le volume de la voix de l'homme, comme de la femme, correspond au développement de leur cerveau. Ce sujet est très-intéressant, et je le mentionne plutôt dans le but de provoquer des observations, qu'en raison du cas que je fais des miennes. Il y a cependant des faits de notoriété publique qui tendent à prouver que cette correspondance existe en général. Des observations plus exactes et plus minutieuses éclaireront sans doute davantage ce sujet.

« D'abord, c'est une règle générale que la tête de la femme est incomparablement plus petite que celle de l'homme, et que sa voix est à un degré correspondant plus petite et plus grêle que la voix de l'homme.

« Le garçon impubère, qui a la tête plus petite que l'adulte, a la voix claire, grêle et douce comme celle d'une femme.

« La voix des enfants des deux sexes, mais surtout des filles, est plus grêle que la voix même de la femme adulte.

« A mesure que l'enfant s'éloigne de la puberté, et approche

de l'âge viril (alors la tête est à son plus haut degré de développement), la voix change; elle cesse de rappeler le son du flageolet, pour devenir grave et sonore.

« Les hommes qui ont la tête petite, ou moyenne, surtout quand les penchants animaux sont développés modérément, ont la voix douce et frêle de la femme.

« Les femmes qui ont la tête forte, surtout si chez elles les penchants animaux sont très-développés, ont presque la voix grave et sonore de l'homme. On m'a dit avoir observé chez les femmes sujettes à la *nymphomanie*, que dans leurs paroxysmes elles ont la voix dure, basse, violente comme celle des hommes. Ce fait bien établi pourrait prouver que les notes basses et rudes sont le langage naturel des penchants grossiers.

« Telles ont été mes observations en général; mais je voudrais les voir confirmer par d'autres; je voudrais, du moins, qu'il me fût prouvé qu'il y a des exceptions à la règle que j'établis; quant à moi, je ne me souviens d'aucune. Il serait bon de vérifier si toutes les basses-tailles ont la tête forte, et tous les ténors la tête petite, ou si la profondeur de la voix est en proportion du développement du cervelet; si les femmes, qui ont un contralto, ont la tête plus forte ou les penchants instinctifs plus développés que les sopranos.

« Il n'est pas douteux que la qualité du ton, aussi bien que l'étendue de la voix, dépend beaucoup de la nature du développement du cerveau. Chez les femmes qui ont la combativité et la destructivité bien développées, la voix, quoique grêle, est glapissante et fend les oreilles. On remarque toujours cette qualité aiguë de la voix chez les femmes qui s'abandonnent à la colère, et c'est de tous les sons le plus désagréable. Les mêmes mots prononcés d'un ton modéré ne seraient pas à moitié aussi déplaisants. De même, chez les hommes qui ont la destructivité développée, quand leur tête est, sous d'autres rapports, forte et bien proportionnée, la voix, quoique grave, est

claire et a une âpreté et un tranchant que la destructivité seule peut donner.

« Quand la tête est développée dans presque toutes ses parties, et que la destructivité manque, la voix est en général grave et pleine, mais douce; elle n'a pas ce son aigu que donne la destructivité. C'est une espèce de voix qui, en raison de sa rareté, est recherchée parmi les chanteurs. C'est ce qu'on appelle une *voix voilée* (*voce velata*). Mme Marconi, qui chanta au premier festival d'Édimbourg, avait cette espèce de voix. On disait cette dame d'une bonté remarquable. La voix de ceux chez qui l'intellect domine a une expression calme, froide, qui n'est nullement touchante. Quand la bienveillance et les affections douces et sociales sont développées, et que les tons, l'imitation et l'idéalité le sont aussi, la voix est suave, comme celle de Miss Stephens, ou Miss Tree. On a tous les jours sous les yeux des exemples du même genre. Quand la bienveillance et les sentiments élevés sont également énergiques, la voix est surtout douce et harmonieuse. En général, les penchants inférieurs sont trop développés chez les hommes pour permettre à leur voix d'atteindre ce haut degré de perfection; et en vérité ces penchants sont tellement de l'essence de l'homme, qu'on ne doit pas leur souhaiter ce genre de voix. Mais nous avons rencontré des femmes dont chaque parole à une harmonie musicale; leur voix, même dans les conversations les plus insignifiantes, a un charme irrésistible qui va droit au cœur. Dans le *Roi Léar*, quand ce vieillard infortuné énumère les perfections de sa favorite *Cordelia*, il fait remarquer que la douceur de la voix est, chez cette femme, un grand indice de bonté.

" Her voice was ever soft,
" Gentle and low, — an excellent thing in woman (1) " (2).

(1) Sa voix était douce, tendre, grave,—qualités précieuses chez une femme.
(2) *Phrenological Journal*, vol. II, p. 575

Ces observations de M. Scott sont très-intéressantes, et sont confirmées par un grand nombre d'exemples; mais elles ne sont pas rigoureusement exactes; car j'ai rencontré des exceptions marquées. Un de mes amis, en particulier, qui a une tête moyenne, le cervelet petit, et les organes des penchants animaux au-dessous de la moyenne, a néanmoins une belle basse-taille. Il est certain que le développement du cerveau a souvent une influence essentielle sur le timbre de la voix; mais on peut en dire autant du larynx et des poumons; et l'on n'a pas encore reconnu l'effet réel de chacun de ces organes (1).

Quand un développement modéré des tons se combine avec l'énergie des organes réflecteurs, l'esprit s'occupe des sujets élevés qui dérivent de ces derniers organes, et peu de musique. Quand, d'un autre côté, les organes réflectifs sont petits, et que l'idéalité, l'espérance, la bienveillance, la vénération et le merveilleux, organes que les tons sont surtout appelés à satisfaire, sont développés, le goût de la musique est bien plus fort. De là vient que le même développement de cet organe donne des résultats si différents. Cela s'accorde exactement avec les principes de la phrénologie; car c'est la prédominance de certains organes chez un individu, qui décide de la direction de son esprit, les organes les plus forts tendant toujours à se satisfaire.

On trouve parfois les tons très-développés chez les idiots, et quelques fous les conservent intacts, malgré le désordre des autres facultés. J'ai vu deux idiots qui manifestaient les tons à un très-haut degré.

Le Dr André Combe rapporte le fait suivant, comme s'étant présenté dans sa clientèle :

(1) J'ai observé que de larges poumons qui impliquent un cœur large et de larges vaisseaux sanguins sont très-favorables à l'intensité de l'action du cerveau. Le sang est alors bien oxygéné, et refoulé vers le cerveau avec vigueur et en abondance.

« Une jeune femme, d'une puissance d'intelligence musicale extraordinaire, et d'un esprit très-actif, qui depuis plusieurs mois était sujette à de fréquentes attaques d'hystérie sous ses mille formes différentes, et qui souffre presque constamment de maux de tête plus ou moins violents, se plaignit samedi 22 avril, d'une douleur aiguë à l'angle externe du front, exactement à l'endroit des tons qu'elle a très-développés, et sur lesquels, voulant m'indiquer le siége de sa douleur, elle plaça le bout du doigt. Le lendemain elle se plaignit de nouveau d'une douleur dans cette région; et environ deux heures après ma visite, une affection spasmodique ou plutôt convulsive du larynx, de la glotte et des parties circonvoisines se déclara; sa respiration rendit alors un son bref, précipité, continu, et presque harmonieux. En examinant les parties externes, on voyait l'os hyoïde à la base de la langue, et les cartilages thyroïdes dans un mouvement continuel, s'éloignant et se rapprochant sans cesse l'un de l'autre. Cette jeune dame pouvait cependant, à volonté, comprimer ce mouvement au point de retrouver la faculté de prononcer quelques phrases courtes et entrecoupées. Cet état singulier avait duré deux heures, quand elle fit d'elle-même la remarque que le son de sa respiration était devenu presque trop musical, et en parut contrariée; une demi-heure après, il cessa par haard, lorsque voulant faire remarquer le mouvement du larynx à une autre personne, j'y appuyai le doigt; elle revint alors à son état habituel; seulement elle se sentit un peu fatiguée.

« Le lundi, 24 avril, elle se plaignait encore de douleurs au siége de l'organe des tons. Elle me dit que toute la nuit il lui avait semblé *entendre une musique délicieuse*, que ce rêve l'avait excitée, et qu'elle ne pouvait en chasser l'impression de sa tête. Le jour se passa sans présenter rien de remarquable.

« Quand je me rendis chez elle le jeudi, elle m'attendait avec impatience. De semblables rêves l'avaient fatiguée toute la-

nuit. Elle avait entendu et joué les plus beaux morceaux de musique avec une précision remarquable; et ils avaient laissé une impression telle, qu'en se réveillant, il lui sembla qu'elle pourrait noter un morceau qui l'avait surtout charmée. Il est remarquable que l'excitation excessive de la faculté des tons avait atteint un degré tel, qu'on ne pouvait plus la contrôler. La malade ne se sentait pas seulement le désir d'entendre de la musique, elle en avait soif; c'était une passion qui demandait à être assouvie, et qui la faisait souffrir au delà de toute expression. Elle voulut absolument se lever, demanda la permission de jouer du piano et de chanter; et, comme pour plusieurs motifs, on ne pouvait raisonnablement la lui accorder, elle voulut envoyer chercher une amie qui ferait de la musique pour elle; c'était, disait-elle, le seul soulagement possible à son état pénible. Peu de temps après, la soif de la faculté des tons devint si intolérable, qu'elle s'empara d'une guitare, et s'étant assise sur un sofa, laissa s'échapper un torrent de sons, et cela avec un volume, une clarté, une puissance de voix, une facilité d'exécution qui aurait étonné toute personne qui l'aurait vue deux jours auparavant. Elle chanta, en s'accompagnant, jusqu'à ce qu'elle eût fatigué. épuisé sa faculté musicale. Cependant elle n'avait pas cessé de ressentir de la douleur aux angles externes du front; et pendant qu'elle se livrait à ses inspirations musicales, elle eut comme une sensation de plénitude et d'inquiétude dans toutes les parties antérieures et coronales du front. Jugeant que tous ces phénomènes provenaient surtout d'une surexcitation des organes des tons, j'ordonnai une application locale d'eau froide et autres mesures propres à en apaiser l'action toujours croissante, et bientôt après elle revint à son état normal; depuis, ces symptômes extraordinaires n'ont plus reparu.

« Dans ce cas, les phénomènes qui se sont présentés ne sont pas de nature à faire supposer exagération ou déception de la

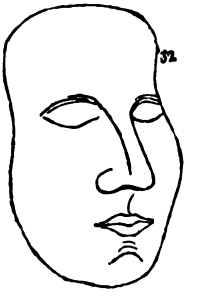
part de la jeune femme, ou compérage de la mienne. Pendant 36 heures au moins avant la première nuit de rêves, et pendant au moins *trois jours* après l'inspiration irrésistible qui s'empara d'elle au réveil, elle se plaignit distinctement et continuellement d'une douleur dans le siége de l'organe des tons. Quand mon attention se porta pour la première fois sur l'existence de la douleur, j'imaginai qu'elle provenait d'une affection des membranes, qui recouvrent cette portion du cerveau, et je n'eus jamais la pensée qu'elle se terminerait par une inspiration musicale, ainsi qu'il arriva plus tard ; et, je l'avoue, quoiqu'elle m'eût parlé de rêves mélodieux, ma surprise égala presque celle de ses parents (et grâces soient rendues à la phrénologie, si je ne fus pas effrayé comme eux), quand, en entrant chez elle, dans la matinée du jeudi 25, j'entendis les sons de la guitare se mêlant aux sons pleins et harmonieux de sa voix aussi belle, aussi puissante qu'elle eût pu l'avoir dans toute la force d'une santé brillante. »

Notre système actuel d'éducation a malheureusement rendu général le tort d'essayer de rendre musicienne toute jeune personne, même alors qu'elle n'a pour la musique aucun goût naturel. Le Dr Neil Arnott parle avec conviction des conséquences déplorables du préjugé « qui condamne aujourd'hui plusieurs jeunes femmes, douées de tous les attraits et de tous les talents propres à en rehausser l'éclat, si l'on en excepte celui de comprendre des notes, à perdre des années d'un temps précieux en vains efforts pour l'acquérir ; et pourtant, quand elles ont atteint le degré de perfection auquel elles peuvent prétendre, elles sont tout au plus des machines exécutantes, aussi peu goûtées par les véritables juges, que ne le seraient les efforts d'un étranger, qui saurait à peine l'alphabet d'une langue pour réciter, en cette langue même, des morceaux de haute poésie. Quand l'âge ou le mariage leur en laisse la liberté, ces personnes abandonnent en général une occupation

qui leur déplaît; cependant le tyran, qu'on appelle la Mode, soumettra leurs filles à la même loi (1). »

L'organe des tons est développé chez Haydn et Macvicar; il est petit chez Sloane et manque tout à fait chez Anne Ormerod. Cette enfant fut admise, à l'âge de douze ans, dans l'asile des aveugles à Liverpool. Pendant deux ans, aucun moyen ne fut négligé pour développer chez elle la faculté musicale qu'elle aurait pu posséder; et « cela avec si peu de succès, que ses professeurs, MM. Platt et Handfort, hommes d'une persévérance à toute épreuve, et habitués à triompher du mauvais vouloir de leurs élèves, finirent cependant par se décourager (2). » Dans la tête d'Anne Ormerod l'organe des tons est indiqué sur le contour du côté gauche; et dans la tête de Handel l'organe est sur le contour du côté droit :

HANDEL. ANNE ORMEROD.



Spurzheim dit que la tête et le crâne des oiseaux qui chantent, de ceux qui ne chantent pas, et de ceux qui ont plus ou moins de dispositions à chanter, présentent une différence remarquable au siége de cet organe. La tête des mâles, par exemple, et la tête des femelles de la même espèce d'oiseaux

(1) *Elements of Physics*, vol. I, p. 493.
(2) *Phrenological Journal*, vol. II, p. 642.

chantants, se distinguent aisément par leur développement. Le Dr Vimont se prononce contre la comparaison que fait Gall entre les crânes des animaux de différentes espèces, quant à cet organe : « Un tel système, dit-il, est extrêmement vicieux; car il y a, dans le développement des organes, bien des degrés que Gall n'a pas étudiés, et qui doivent induire en erreur. Le résultat des recherches anatomiques, ajoute-t-il, est que la différence de l'organisation du cerveau et du crâne, entre les oiseaux qui chantent, et ceux qui ne chantent pas, n'est appréciable que par la comparaison d'oiseaux de la même espèce ou du même genre (1). »

33. — Langage.

On a déjà donné l'historique de la découverte de cet organe dans l'introduction page 75.

Le grand développement de cet organe est indiqué par la proéminence et par la dépression des yeux; cette apparence est produite par les circonvolutions du cerveau dans les parties postérieure et transversale de la lame orbitaire supérieure ; la partie transversale est déprimée; et les yeux sont plus ou moins repoussés en avant, en bas, ou de côté, selon l'étendue des circonvolutions. Quand les organes du savoir sont très-développés, et que les sourcils se projettent en avant, les yeux *paraissent* quelquefois moins proéminents qu'ils ne le sont réellement. La projection des yeux, sur l'os de la joue, et leur dépression en dessous, sont les signes distinctifs du développement de cet organe.

Quelques éclaircissements suffiront pour faire comprendre les

(1) *Traité de Phrénologie*, tom. II, p. 371.

fonctions de cet organe. L'activité des différentes facultés produit des désirs, des émotions. L'esprit se sert, pour les communiquer, de signes propres à les exprimer. Ces signes consistent en des gestes, des regards et des cris, qui accompagnent naturellement l'action des diverses facultés; et comme ils font partie de notre constitution, ils sont compris partout, et forment ce qu'on appelle un langage naturel. Par exemple, l'esprit est-il sous l'impression d'une forte crainte, une expression de terreur se répand sur tous les traits, et indique cette émotion. Est-il animé par l'orgueil, la tête se relève, et la physionomie prend une expression arrogante, froide, répulsive. Ces signes n'ont qu'à se manifester pour être compris chez toutes les nations.

Mais l'homme, pour exprimer ses sensations et ses conceptions, invente des *signes arbitraires*, qui s'établissent par l'usage. Par exemple, *love* (amour), *compassion* (compassion), *anger* (colère), sont de simples signes de convention, par lesquels les Anglais sont convenus d'exprimer trois sentiments intérieurs, et il n'y a pas de connexion naturelle entre ces signes et les choses qu'ils signifient. Les métaphysiciens expliquent ce fait par l'association des idées; mais c'est un pouvoir particulier d'association, que donne seulement la faculté du langage. Les personnes qui la possèdent à un haut degré ont un penchant naturel à inventer des signes arbitraires et à adopter ceux que d'autres ont inventés. Cependant cette faculté donne simplement la capacité d'apprendre les signes; les autres facultés en perçoivent la signification. Un cheval, par exemple, se présente-t-il à la vue, la faculté du langage inspire le désir d'inventer un nom ou un signe qui serve à le désigner, et aide à associer l'apparence du cheval au son ou au nom particulier, inventé dans ce but. Mais, pour comprendre toute l'étendue de la signification du mot, il faut la perfection des autres facultés. Par exemple, l'organe de la

forme juge de la forme du cheval, l'étendue juge de ses proportions, le coloris de sa couleur. Un aveugle, à l'aide de la faculté du langage, apprend à rattacher au mot *cheval* l'idée qu'il se forme de cet animal; mais sa conception est très-différente de celle d'une personne qui voit; car l'aveugle ne peut se figurer sa couleur, et ne peut que très-imparfaitement juger de sa forme et de ses proportions. De même, un individu qui a l'organe du langage, peut apprendre l'emploi du mot *justice* en général; mais la signification qui s'y rattache dans l'esprit d'une personne comme David Haggart, qui manquait de conscience, est très-imparfaite, comparée à l'idée que s'en forme une autre qui a la conscience développée.

Tous les métaphysiciens se plaignent de l'ambiguïté des mots, et cherchent à démontrer combien le vague de leur signification retarde le progrès des sciences morales et intellectuelles. Ce que nous venons de dire explique leurs plaintes. Avant que les mots abstraits ne puissent faire naître précisément les mêmes conceptions chez plusieurs individus, il faut que la combinaison des facultés soit la même chez eux; et comme il y a à peine deux individus qui, par suite de cette combinaison identique, soient capables de sentir et de juger de même, il y aura toujours, quelque parfaites que soient les définitions, de légères différences dans l'interprétation donnée par diverses personnes à ces mots abstraits. Par suite de cette différence dans la combinaison des facultés, les définitions même seront comprises de manières différentes. En mathématiques et en algèbre, les choses indiquées par les signes ne sont pas des sentiments, lesquels varient chez tous les individus, mais des rapports et des proportions d'espace et de nombre, qui ont une existence fixe et déterminée, et qui ne peuvent être compris que d'une seule manière. De là vient la précision du langage de ces sciences, comparé au langage de la métaphysique et de la philosophie morale.

Ces principes démontrent l'impossibilité de faire concorder précisément un langage philosophique avec les recherches morales. Pour comprendre les définitions mêmes des mots, il faut pouvoir éprouver les sentiments qu'ils servent à indiquer, et beaucoup de personnes n'en sont capables qu'à un très-faible degré. En s'attachant au style d'un auteur, on observe qu'il rend avec le plus de précision et de bonheur les sentiments ou les actions dont il est capable.

M. Stewart, par exemple, réussit dans ses écrits, quand les sentiments moraux y son en jeu. Mais son style devient lâche et incorrect, quand il aborde des discussions abstraites et métaphysiques, parce que ces discussions exigent l'activité des plus hautes facultés intellectuelles. J'infère de là que, chez lui, les organes des sentiments et du savoir sont plus largement développés que ceux de la réflexion. On trouve à chaque page de Moore des expressions et des passages d'une beauté inimitable qui décèlent un homme aimant; et nous pouvons en conclure que l'adhésivité était très-forte chez lui. D'un autre côté, John Bellingham, dans ses mémoires volumineux, ses pétitions et ses lettres, ne fait que déclamer sur le juste et l'injuste, et sur la cruauté et l'oppression qu'on exerce envers lui. Mais un esprit bien fait découvre que les actes dont il parle n'ont pas le caractère qu'il leur attribue; et sous ce rapport, on trouve souvent dans ses écrits des expressions grossièrement détournées de leur acception. J'attribue cette contradiction à la dépression visible de la conscience dans sa tête. Dans la pratique, tout avocat rencontre des individus, qui prétendent désirer ardemment la justice, qui en parlent sans cesse, mais qui évidemment ne la perçoivent pas le moins du monde. L'amour de soi, dans leur cas, domine tant la conscienciosité, qu'ils n'en ont jamais une idée exacte. Il en est de même de la religion. Beaucoup parlent pour et contre, sans comprendre aucunement le but de leur blâme. De même, tout le monde re-

connaît en paroles que la charité est un devoir; mais qu'on vienne demander en quoi elle consiste, personne ne comprend ce devoir de la même manière. Les idées diffèrent selon le développement de la bienveillance, de l'acquisivité et de l'amour de soi (1).

Cependant le pouvoir d'associer, par la faculté du langage, des conceptions aux signes, est limité sous certains rapports. Tout objet indifférent peut être choisi comme le signe arbitraire d'un penchant, d'un sentiment ou d'une conception. Mais si cet objet a un rapport naturel avec une faculté, on ne peut, qu'avec une difficulté extrême, en faire le signe arbitraire d'une émotion opposée. Par exemple, nous pourrions de commun accord faire d'un carré le signe artificiel de l'émotion, que nous appelons rage. Ce signe accepté nous suggérerait l'idée de la rage, tout aussi bien que les lettres qui composent ce mot, et qui ne sont que des formes placées dans un certain ordre. Mais si nous étions assez bizarres pour vouloir associer l'idée de la rage aux contours d'une figure douce et riante, espèce de forme d'un autre genre, nous ne le pourrions qu'avec peine, parce que cette figure est déjà le signe naturel d'une émotion diamétralement

(1) Ces principes nous expliquent d'une manière très-simple la source et la nature de l'éloquence. C'est une observation déjà usée que toute passion est éloquente; c'est-à-dire que tout penchant ou sentiment excité fortement excite les facultés du langage à l'exprimer, et quand une émotion est fortement sentie, elle trouve des mots forts et précis qui la caractérisent. L'éloquence populaire tire sa puissance des penchants et des sentiments; de là vient que, chez des orateurs distingués, nous ne trouvons pas le développement des organes intellectuels, aussi fort que sont portés à le croire ceux qui considèrent le talent oratoire comme purement intellectuel. La Société phrénologique possède les moules de Burke et de Curran. Le premier, dans les écrits qui nous sont restés de lui, se distingue surtout par son intelligence, et son front est mieux développé; mais Curran produisait peut-être sur une assemblée populaire une impression plus forte. Analysant les discours de Curran (comme on l'a déjà fait remarquer à propos de l'esprit), on n'y découvre pas plus de puissance de réflexion, que n'en indique son moule.

opposée. Elle exciterait directement la bienveillance, avec plus de force qu'elle n'exciterait indirectement la destructivité, quoique, par l'intermédiaire du langage, elle rappellerait des idées de plaisir et d'innocence, plutôt que des idées de colère et de cruauté. De même nous pourrions associer des sentiments de vénération, de pitié, d'affection ou de chagrin à des notes douces et *graves*, parce que ces notes, appelées à produire des émotions *sui generis*, peuvent devenir les signes arbitraires de toute autre émotion d'une nature *homogène*. Mais il serait difficile de former une association par laquelle des tons suaves, purs et graves, deviendraient les signes artificiels de l'exaspération, de la fureur et de la jalousie, parce que le caractère naturel de pareils sons est directement opposé au caractère de tels sentiments.

Des philosophes ont écrit de nombreux volumes sur l'influence des mots, sur la pensée; mais d'après les principes que nous venons d'exposer, les sensations et les conceptions doivent, dans tous les cas, *précéder* les mots ; et l'invention d'un terme, qui ne rendrait aucune idée, au lieu d'être un pas dans la science, ne serait qu'une absurdité. Il est vrai que le langage d'une nation est un indice certain de son degré de civilisation : et pourquoi? parce que, à mesure que les idées d'un peuple s'étendent, ce peuple invente des mots pour les exprimer, et que son langage est en rapport avec le développement de son intelligence.

L'art d'*écrire* aide beaucoup aux progrès de la science; mais c'est parce qu'il donne le mot précis, et qu'il rend la pensée durable. Les mots écrits sont à la pensée ce que les chiffres sont aux calculs; ils indiquent l'état actuel de la science, et nous permettent de suivre sans encombre la voie du progrès; ils ne peuvent jamais devancer la marche des idées. La nouvelle nomenclature des termes de chimie, qui facilite l'étude de cette science, n'est que le *résultat* d'idées exactes et étendues

sur la nature et les rapports des substances chimiques, et jamais on n'aurait pu l'inventer, avant de s'être formé ces idées.

D'après ces principes, c'est une grave erreur, dans notre système d'éducation, d'occuper principalement la jeunesse de l'étude des langues. Dans tous les cas, la connaissance des objets, de leurs qualités et de leurs rapports, devrait précéder l'étude des mots; car ce n'est qu'après cette connaissance préalable que les mots ont une signification et deviennent utiles; et les langues ne se composent que de mots. Une bonne éducation devrait embrasser la culture de toutes les facultés, et on ne peut atteindre ce but, qu'en exerçant et en réglant l'action de chacune d'elles.

Les personnes, qui ont l'organe du langage développé, ont un long répertoire de mots; dans la conversation ordinaire leurs paroles coulent comme de source; dans un discours public c'est l'impétuosité d'un torrent. Quand on a cet organe très-énergique et ceux de la réflexion petits, on est porté à répéter sans cesse, au grand ennui de son auditeur, les choses les plus simples, comme si elles étaient d'une difficulté telle que, pour les faire comprendre, il fût indispensable de les redire. Cette habitude paraît provoquée par un pouvoir et une activité si immodérée de la faculté du langage, qu'on trouve du plaisir à articuler des mots, indépendamment de toute réflexion. Cette même combinaison du langage développé, avec les organes réflectifs faibles, produit un style diffus, lourd et plat. *Les Saisons* de Thompson présentent cette rédondance de mots; et dans les portraits et les bustes de cet auteur, on voit cet organe très-large. Dans les *Dramas of the Ancient world* (Drames du Monde ancien), par David Lindsay, on trouve des exemples de cette espèce de style:

" My gracious kinsman
What good occasion now hath brought thee thither?

NOAH. — Nothing of good, for good is flown for ever
Away from this *stained* world; and *spotless* truth,
And *weeping* mercy, veiling their *bright* looks
With their *spread* pinions, have forsaken earth,
And sought a refuge at the sacred foot
Of the ALMIGHTY'S throne."

The Deluge, p. 16 (1).

En voici un autre exemple dans un passage d'une publication périodique.

« We hope it will prove interesting to our readers, occasionally to take a *popular sketch* of the *brilliant success* attending the *meritorious activity* of the *respectable circle* of *scientific chemists*, whose pursuits, if judiciously (2) exhibited, are fitted to interest every mind endowed with intellectual curiosity. »

Quand l'organe est très-petit, les expressions manquent; il y a répétition désagréable des mêmes mots, et par suite pauvreté de style. Le style d'un auteur est, en général, d'autant plus agréable que les organes du langage et de la réflexion s'harmonisent, dans de justes proportions. Si les perceptions intellectuelles sont vives et rapides, et que le langage ne soit pas développé en proportion, il en résulte ordinairement une espèce d'hésitation dans le discours. L'individualité, l'éventua-

(1) « Mon gracieux parent, quel bon, quel heureux hasard t'amène ici? — Noé. Rien d'heureux ni de bon; car le bien, le bonheur s'est enfui pour toujours de ce monde *corrompu;* et la vérité *sans tache*, et la pitié *aux douces larmes*, dérobant leurs *brillants* regards à tous les humains, ont *étendu leurs ailes* et abandonné la terre, pour chercher un refuge *au pied sacré du trône du Tout-Puissant.* »

(2) Nous espérons que nos lecteurs trouveront quelque plaisir à parcourir de temps en temps *l'esquisse populaire* des *succès brillants* obtenus par *l'activité méritoire* de l'*honorable Société* de *savants chimistes*, dont les recherches, exposées avec discernement, sont bien faites pour exciter l'intérêt de tout esprit doué d'une intelligence quelque peu curieuse.

lité, le temps, la comparaison et l'imitation aident beaucoup au langage, quand on les applique aux langues étrangères et à la grammaire. J'ai observé que les enfants qualifiés de petits aigles dans les classes de grammaire, ont en général cette combinaisons d'organes, et qu'avec ces facultés, et le langage modérément développé, on obtient plus de succès dans les colléges qu'avec le langage très-développé et les autres organes petits. Avec la première de ces combinaisons, on a une grande facilité à se rappeler les règles et leurs exceptions, à remonter aux étymologies, à distinguer les temps et les nuances de signification; on peut aussi tirer parti de son savoir, quelle qu'en soit l'étendue.

La doctrine exposée en ce moment, que les autres facultés perçoivent la signification des mots, détruit l'idée de la difficulté que doit éprouver à apprendre par cœur une personne privée de cet organe; avec un développement moyen du langage, on apprendra quelquefois par cœur des chansons, de la poésie ou certains discours, avec une facilité étonnante et un grand plaisir; mais c'est qu'alors ces passages, confiés à la mémoire, intéressent les autres facultés : l'idéalité, la causalité, les tons, la vénération, la combativité ou l'adhésivité; tandis qu'une simple nomenclature de mots est difficile à retenir. D'un autre côté, pour une personne qui a le langage décidément développé, des mots seuls sont intéressants, et elle pourra en apprendre une quantité, sans se soucier de leur signification. Ainsi, avec le langage modérément développé et de bons organes réflectifs, on peut, avec de la persévérance, apprendre des langues et faire de bonnes études, sans avoir pour cela un style riche, facile et abondant, soit dans sa langue, soit dans une langue étrangère.

Il paraît y avoir dans le cerveau une qualité, sans indication externe, qui communique le caractère de *rétentivité* à tous les organes intellectuels, et augmente beaucoup la mémoire

des impressions qu'ils ont reçues. Walter Scott paraît avoir possédé cette *rétentivité ;* on dit qu'il n'oubliait jamais rien de ce qu'il avait entendu, vu ou lu.

Il est difficile de déterminer d'une manière précise à quelle faculté on doit de saisir *l'esprit* des langues. Toujours est-il certain que quelques personnes saisissent facilement l'esprit de plusieurs langues, sans avoir une grande mémoire des mots, tandis que d'autres apprennent des mots, sans saisir l'esprit d'une langue. Gall admet deux organes du langage, et nomme l'un « sens des mots, sens des noms, mémoire des mots, *mémoire verbale,* » et l'autre « *sens du langage,* de la parole, talent de la philologie. » Il attribue à ce dernier le talent d'acquérir l'esprit des langues ; il décrit le premier, comme étant situé à la moitié postérieure de la lame supérieure orbitaire, et repoussant, quand il est fort, les yeux en dehors. Il donne le talent d'apprendre des mots par cœur et de se les rappeler ; et les personnes qui l'ont développé récitent de longs passages, après les avoir lus une fois ou deux. Ce dernier organe, dit-il, est placé sur le milieu de la partie antérieure de la lame orbitaire supérieure ; et quand il est large, la prunelle non-seulement se projette en avant, mais est déprimée ; et cette dépression produit l'apparence d'un sac ou d'un pli dans la paupière inférieure. Les personnes qui ont cette espèce d'yeux, ajoutent-ils, n'ont pas la mémoire des mots excellente, mais ont une disposition particulière pour l'étude des langues, pour la critique et en général pour tout ce qui a rapport à la littérature (1). Gall affirme en même temps qu'il est très-difficile de déterminer le volume de cet organe des mots, parce que, d'après sa situation, il peut s'étendre sur les côtés anssi bien qu'en avant, augmentant dans le premier cas la largeur de la tête du

(1) *Sur les fonctions du cerveau*, tom. V, pages 18 et 30.

côté des tempes, ou même entre les yeux. Aussi reste-t-il des doutes sur la position de cet organe.

D'un autre côté, Spurzheim n'admet qu'un organe du langage, situé en travers, sur la portion postérieure de la voûte orbitaire, et maintient qu'il perçoit non-seulement les mots, mais encore l'esprit d'une langue — « qu'il nous fait connaître les signes arbitraires, nous les rappelle, juge de leurs rapports, et fait qu'on se complaît dans des exercices sur des mots. Il me semble, dit-il, que l'organe des mots doit avoir ses lois comme l'organe de la couleur, de la mélodie ou de toute autre faculté. La loi des mots constitue l'esprit des langues. Je suis convaincu, continue-t-il, que cette opinion est fondée; parce que l'esprit de toutes les langues est le même, comme l'essence de toute espèce de musique est la même, c'est-à-dire que les principes de la musique et des langues font loi dans tous les temps et dans tous les lieux, et n'ont chez les diverses nations d'autres modifications que celles résultant de leurs organes ou de leurs différentes combinaisons (1). »

Je suis disposé à me ranger de l'avis de Spurzheim; et peut-être, en analysant la source de l'organe du langage, obtiendrons-nous quelques lumières sur l'origine de la faculté de saisir l'esprit des langues, comme distincte de la faculté d'apprendre et de se rappeler les mots.

Le langage exprime donc simplement les sentiments et les conceptions produites par les diverses facultés primitives, agissant soit combinées, soit séparément. Supposons un instant que le développement cérébral d'un peuple se distingue par l'énergie des organes des penchants, des sentiments et des facultés du savoir, et la faiblesse des organes réflectifs et de la secrétivité. Son langage, résultat spontané de cette combinaison, abondera en mots exprimant des sentiments simples et

(1) Phrénologie, p. 288

des conceptions d'objets individuels avec leurs qualités, tandis qu'il sera pauvre en termes, exprimant les rapports abstraits que conçoivent les facultés réflectives. Pour la même raison, les transitions d'un pareil langage seront, comme dans le discours de Mme *Quickly*, rapides et dans l'ordre des circonstances qui auront provoqué les idées; et la secrétivité étant petite, les mots s'embrouilleront naturellement. D'un autre côté, supposons un peuple chez lequel dominent la secrétivité et les organes réflectifs, le génie de sa langue sera bien différent de celui de la langue du premier peuple. Il aura moins de mots pour exprimer des conceptions individuelles, tandis qu'il en aura une quantité bien plus grande pour désigner des rapports d'abstractions, et qu'en général ses phrases s'agenceront plus régulièrement les unes dans les autres. Supposons encore que deux individus, ayant l'organe du langage également développé, et par suite la même facilité à apprendre des mots considérés comme simples signes (mais l'un ayant une tête comme celle que nous avons donnée au premier peuple, et l'autre une tête semblable à celle du second), essayent d'apprendre les langues dont nous venons de parler. Il paraît probable que le premier individu, ayant le développement cérébral du premier peuple, trouvera la première langue la plus facile et la plus naturelle; il saisira ses tours de phrases et ses délicatesses facilement et avec plaisir, parce qu'ils s'harmoniseront avec sa manière de sentir et de penser. D'un autre côté, s'il dirige son attention sur la langue du second peuple, il rencontrera mille difficultés. Il se rendra maître des mots sans trouver l'idiome naturel; les tours d'expression dépendant des pouvoirs réflectifs, et l'agencement des phrases dû à la secrétivité, lui paraîtront embrouillés et inintelligibles. Il sera obligé d'avoir recours à des règles, faute du tact nécessaire pour les comprendre; car il ne suffit pas pour parler ou écrire une langue d'en connaître les règles. Au contraire la seconde langue paraîtra tout

à fait naturelle au second individu, qui aurait la tête organisée comme le second peuple.

D'après ces principes, la faculté de saisir le génie ou l'esprit de plusieurs langues dépend du développement de l'organe des mots, joint à celle d'entrer dans les sentiments des peuples, et de former précisément les mêmes combinaisons intellectuelles qu'eux-mêmes; dépend enfin de la capacité de faire abstraction de soi-même pour se pénétrer de l'état mental des autres, capacité que confèrent surtout la secrétivité, l'imitation, l'individualité et l'éventualité, aidées bien entendu des autres facultés primitives. On comprendra mieux ceci par un exemple. De deux individus qui auront tous les organes également développés, à l'exception des quatre que nous venons de nommer, lesquels seront énergiques chez le premier et peu développés chez l'autre, le premier aura cette faculté de se pénétrer des sentiments et des raisonnements des autres, qui manquera au second, et il sera par là plus apte à saisir l'esprit de plusieurs langues. Toute cette théorie, exposée dans l'intérêt du lecteur, a été suggérée par les faits. Je connais quelqu'un qui a plusieurs des organes parfaitement développés, mais qui est d'un caractère très-décidé, et a peu le don de se pénétrer des sentiments des autres, ou même de les supporter; et il a éprouvé des difficultés inconcevables à comprendre les idiotismes les plus simples de la langue française. Je connais une autre personne qui a éprouvé la même difficulté pour le latin, et qui a aussi un caractère entier; chez tous deux l'organe du langage est très-faible. Puis j'ai rencontré plusieurs personnes chez qui cet organe était faible aussi, et qui néanmoins possédaient plusieurs idiomes étrangers; mais chez elles la faculté de se pénétrer de l'état mental d'autrui était décidément plus forte, et les organes de secrétivité, d'imitation, d'individualité et d'éventualité étaient bien plus développés.

Quoique la théorie de la philologie soit encore fort obs-

cure, il est certain que dans le discours ou la composition nous avons plus ou moins de mots à nos ordres, selon que le développement de l'organe situé au-dessus de la lame orbitaire supérieure, est plus ou moins prononcé, et jamais cet organe ne manque à l'orateur ou à l'auteur qui a de la facilité.

Des cas nombreux de maladies sont là pour prouver qu'on peut perdre la faculté de se servir des mots, tout en conservant intacts le pouvoir de les articuler, les facultés de perception et le jugement. M. Hood de Kilmarnock a inséré dans les *Transactions of the Phrenological Society*, p. 235, un fait de ce genre très-curieux, qui s'est présenté dans sa clientèle. Le malade était un homme sobre et régulier dans ses habitudes, âgé de 65 ans, qui écrivait et parlait bien sa langue; dans la soirée du 2 septembre 1822, on remarqua de l'incohérence dans ses discours; bientôt il devint tout à fait inintelligible, même pour sa famille. « *On découvrit qu'il avait oublié le nom de toutes choses.* Sa mémoire des *choses* semblait intacte; mais les *noms* par lesquels on désigne les *hommes* et les *choses* étaient entièrement effacés de son esprit; ou plutôt il avait perdu la faculté qui les soumet au contrôle de la volonté. Il n'était nullement inattentif à ce qui se passait, et il reconnaissait, peut-être aussi bien que jamais, ses amis et ses connaissances; mais leurs noms, son nom même, celui de sa femme ou ceux de ses domestiques, semblaient n'avoir plus de place dans son souvenir.

« Dans la matinée du 4 septembre, dit M. Hood, malgré les instances de sa famille il s'habilla et se rendit à son atelier; et quand je lui fis ma visite, il me donna à entendre par une foule de signes qu'il se trouvait très-bien sous tous les rapports, sauf peut-être un léger malaise vers les yeux et les sourcils. J'obtins avec peine qu'il se soumît à une nouvelle application de sangsues, et qu'il se laissât mettre un vésicatoire au-dessus de

la tempe gauche. Il était si bien portant qu'il ne voulait pas se tenir à la maison, et son jugement me parut intact. Mais sa mémoire des mots était si bien effacée, que les monosyllabes d'affirmation et de négation semblaient être les deux seuls mots de la langue dont il n'eût pas encore oublié l'usage et la signification. Il comprenait fort bien tout ce qu'il entendait; et quoiqu'il eût les idées nécessaires pour répondre, les mots par lesquels ces idées s'expriment semblaient être entièrement effacés de son esprit. Voulant m'en assurer, je prononçai plusieurs fois le nom d'une personne ou d'une chose, — son propre nom ou celui de son domestique; — il le répéta distinctement une ou deux fois. Mais au *troisième* effort, il avait oublié le mot comme s'il ne l'avait jamais entendu prononcer. Quand quelqu'un lisait à haute voix devant lui, il percevait facilement le sens; mais il ne pouvait lire lui-même; et la raison semblait en être qu'il avait oublié les éléments du langage écrit, le nom des lettres de l'alphabet. En peu de temps il devint très-habile dans l'usage des signes; et pendant sa convalescence il recouvra la mémoire de quelques termes généraux, auxquels il donna alors un sens très-étendu, une application très-*variée*. Après sa convalescence il adopta, pour désigner les espaces de temps et de lieux, le nom générique de *temps;* pour les événements passés et les objets derrière lui, il disait *la dernière fois;* pour les événements à venir et les objets devant lui, il disait *la prochaine fois*. Un jour que je lui demandai son âge, il me fit comprendre qu'il ne pouvait le dire, et me montrant sa femme, il prononça les mots *plusieurs fois*, comme pour me donner à entendre qu'il le lui avait dit souvent. Quand elle me dit qu'il avait soixante ans, il fit un signe affirmatif, et me demanda quel *temps;* comme je ne comprenais pas ce qu'il voulait dire par-là, je lui dis l'heure qu'il était, et il me convainquit bientôt que ma réponse n'était pas celle qu'il attendait. Je lui dis alors le jour de la semaine; il ne se montra pas plus

satisfait ; mais quand je lui eus dit le jour du mois, il me fit signe que c'était là ce qu'il voulait savoir, afin de répondre à ma question sur son âge. Ayant réussi à trouver sur un calendrier le jour du mois, il m'indiqua *le temps* ou jour de sa naissance, et par là me fit comprendre qu'il avait soixante ans et cinq jours, ou cinq *temps*, comme il le disait. »

Au mois de décembre 1822, sa convalescence était si complète qu'il pouvait soutenir une conversation sans beaucoup de difficulté. La céphalalgie dont il avait souffert pendant longtemps était bien plus rare. A part cela, sa santé était en général assez bonne. Le 10 janvier 1825, il devint tout à coup paralytique du côté gauche. Le 17 août, il eut une attaque d'apoplexie et mourut le 21 du même mois. M. Hood a consigné dans le *Phrenological Journal*, vol. III, pag. 28, la dissection de son cerveau. On trouva dans l'hémisphère gauche une lésion de plusieurs circonvolutions, qui se terminaient « à un demi-pouce de la surface du cerveau, au-dessus du milieu de la lame orbitaire supérieure. » Dans la substance du cerveau, on trouva deux petites dépressions ou kystes « dont la cavité, considérée dans son ensemble, s'étendait de la partie antérieure du cerveau jusqu'au ventricule où elle s'ouvrait en forme d'entonnoir. » Un autre cas est rapporté par M. Hood dans le vol. II, p. 82.

J'assistai, en juillet 1836, à la dissection du cerveau d'un homme mort dans sa 94e année, qui, longtemps avant sa mort, avait perdu la mémoire, à peu près comme M. Hood. Son intelligence était saine; il comprenait tout ce qu'on lui disait, et pouvait articuler parfaitement; mais jamais il ne réussissait à trouver le mot propre. On trouva un petit abcès dans le corps strié gauche, à environ un pouce derrière l'organe du langage. Des traces d'un épanchement de sang y étaient visibles, et son absorption avait laissé une caverne, d'un quart de pouce de diamètre, et tapissée d'une membrane jaunâtre. L'hémisphère droit était

entier. Le cerveau présentait les traces d'une inflammation chronique.

Spurzheim dit avoir vu à Inverness, et aussi à Paris, un cas analogue aux précédents. Gall cite, d'après Pinel, le fait d'un notaire qui, à la suite d'une attaque d'apoplexie, avait oublié son nom, celui de sa femme, de ses enfants et de ses amis, quoique sa langue conservât toute sa mobilité. Il ne pouvait plus ni lire ni écrire; mais il se rappelait néanmoins tous les objets qui avaient fait autrefois une forte impression sur ses sens, et qui se rattachaient à sa profession. Il désignait à l'occasion les liasses de papiers renfermant les documents dont on avait besoin, et indiquait, par d'autres signes, qu'il conservait intactes toutes les idées qui s'y rattachaient (1). Gall cite aussi un soldat qui lui fut envoyé par le baron Larrey, et qu'il trouva à peu près dans le même état que le notaire de Pinel. « Ce n'était pas sa langue, dit-il, qui était la cause de son embarras; car il pouvait la remuer avec une grande agilité et prononcer distinctement un grand nombre de mots isolés. Ce n'était pas non plus sa mémoire qui lui faisait faute; car il se montrait fort mécontent de la manière dont il avait désigné plusieurs objets; la seule faculté qui parût entravée, était celle du langage. Ce soldat, comme le malade de M. Pinel, était devenu, par là, incapable de lire ou d'écrire (2). »

M. Bouillaud a fait de nombreuses recherches sur la pathologie de l'organe du langage. Dans un essai publié sur ce sujet (3), il rapporte un grand nombre de cas fort intéressants sur la perte de la faculté du langage, observés par lui-même, ou tirés des ouvrages de MM. Rostan et Lallemand, dont les écrits sur les maladies nerveuses sont fort estimés. Deux des

(1) Pinel, *sur l'aliénation mentale*, 2e édition, § 105.
(2) *Sur les fonctions du cerveau*, tom. V, p. 38.
(3) *Archives générales de Médecine*, tom. VIII, pag. 25, 45—1825.

malades cités avaient le lobe antérieur à la partie qui correspond à l'arcade orbitaire, réduit en une matière molle et purulente. Un troisième fut rendu à la santé. Suit l'historique de seize malades qui perdirent la mémoire des mots et de leurs rapports, et la faculté de s'en servir, quoiqu'il fût évident, par leurs regards et leurs gestes, que leur silence ne provenait pas de l'absence d'idées, mais bien de l'incapacité de les exprimer. On découvrit chez eux la même lésion organique. L'essai de M. Bouillaud l'entraîna, avec M. Scipion Pinel, dans une controverse dont il sortit victorieux. On en trouvera quelques extraits dans le *Phrenological Journal* (1).

Dans un autre volume du même journal (2), M. John Inglis Nicol, un des médecins attachés à l'infirmerie du Nord à Inverness, a inséré deux faits à peu près analogues. Un des malades mourut, et à la dissection on trouva que « vers le centre de la surface inférieure du lobe antérieur, les circonvolutions sur une étendue d'une demi-couronne avaient pris une couleur brun rougeâtre. »

Dans un cas rapporté par le professeur Syme (3), la faculté du langage était attaquée, et à l'autopsie on trouva les deux lobes antérieurs parfaitement sains, à l'exception des parties qui constituent les organes de la forme et du langage. Dans ce cas, comme dans la plupart de ceux que nous avons cités, le malade semblait comprendre parfaitement tout ce qu'on lui *disait*, mais il avait à peine le moindre souvenir des mots *écrits* ou *imprimés*. Il serait difficile d'expliquer pourquoi ces derniers exclusivement étaient devenus inintelligibles. L'état morbide de l'organe de la forme a peut-être contribué à produire ce phénomène.

(1) Vol. VIII, pag. 256.
(2) Vol. III, pag. 616.
(3) *Edinburgh Medical and Surgical Journal*, n° 117, et *Phrenological Journal*, IX, 17.

Le dérangement ou la perte de la faculté de la parole accompagne bien souvent une douleur dans les yeux; c'est ce qu'on peut observer dans certaines maladies, comme dans la peste, la fièvre jaune et le typhus (1), et ce qu'on a observé dans les cas de lésions au cerveau (2).

M. W. A. F. Browne, médecin en chef de l'asile des fous à Montrose, a publié dans le neuvième volume du *Phrenological Journal* (3) une série de fort bons articles sur « les perturbations de la faculté du langage, considérées comme liées à la folie. » Il décrit successivement, en les appuyant par des exemples, les diverses espèces de symptômes qui indiquent ce dérangement : 1° rapidité d'articulation volontaire; 2° articulation involontaire; 3° rapidité de l'articulation involontaire; 4° perte totale de la mémoire verbale; 5° perte partielle de la mémoire de tous les mots indistinctement; 6° perte totale de la mémoire d'une certaine classe de mots, tels que les noms de personnes ou les substantifs en général; 7° altération de la perception des rapports des mots avec les choses qu'ils servent à désigner; 8° altération de la perception des rapports des mots entre eux; et 9° perte totale de la perception de tous ces rapports. Il paraît, d'après plusieurs cas rapportés par M. Browne, que l'activité de l'organe du langage est portée quelquefois chez les fous à un degré étonnant. On éprouve alors la plus grande difficulté à maintenir le silence; et les fous ont parfois, sans que leur volonté y soit pour rien, une volubilité prodigieuse de paroles (4). Plusieurs lunatiques se complaisent dans des vociférations dégoûtantes; M. Browne est porté à croire, d'après ses observations et celles des autres, que le plus souvent ces vociférations sont involontaires, que le malade n'y attache

(1) *Phrenological Journal*, vol. VIII, p. 422.
(2) *Ibid.*, vol. VIII, p. 189; IX, 119, 316; X, 118.
(3) *Ibid.*, p. 250, 308, 414.
(4) *Ibid.*, p. 311-13.

aucun sens, et qu'elles sont le résultat d'une excitation spéciale de l'organe du langage. Il serait important de bien connaître le dérangement que cette faculté peut éprouver; car, comme le fait remarquer M. Browne, « il est peu douteux que, dans un grand nombre de cas semblables, on puisse commettre de grandes injustices et des maux irréparables, en renfermant comme fous des individus qui ont simplement la faculté du langage affectée de monomanie. Tout le monde sait par expérience que la joie, la crainte, l'affection et l'amour de l'approbation, ont pour effet de suspendre ou de limiter l'exercice du langage; et l'on peut facilement concevoir que, chez les personnes disposées à recevoir de telles impressions, le moindre dérangement dans l'organe du langage est d'autant mieux perceptible, et peut donner lieu aux interprétations les plus fâcheuses, et avoir les conséquences les plus déplorables (1). M. Browne a publié plus récemment dans le Journal phrénologique (2) des détails instructifs sur cette espèce de folie, qui a pour symptômes des discours dans un langage inconnu, et qui n'est pas rare en Angleterre.

Le Dr Williams Grégory dit avoir observé à diverses reprises que l'usage de la morphine affecte l'organe du langage. « Si je prends, dit-il, de 20 à 30 gouttes d'une solution de muriate de morphine, je tombe au bout d'une heure dans un état de calme très-agréable, et quelques heures après l'organe du langage est chez moi si excité, que j'ai de la peine à m'arrêter quand j'ai commencé à parler; comme cette expérience n'offre aucun danger, je l'ai renouvelée très-souvent; je n'ai donc aucun doute sur son résultat (3). » En ayant pris, en d'autres occasions, une plus grande quantité, il trouva qu'il produisait

(1) *Phrenological Journal*, vol. X, pag. 422.
(2) *Ibid.*, vol. IX, p. 593.
(3) *Phrenological Journal*, vol. VIII, p. 163.

un dérangement sensible dans la faculté du langage ; il ne pouvait plus associer les mots aux choses qu'ils désignent; et ce dérangement fut accompagné une fois d'un violent mal de tête dans la situation de l'organe. Le Dr Grégory pense qu'il est probable que la morphine agit exclusivement sur le lobe antérieur, plus particulièrement sur l'organe du langage, et qu'une dose trop forte cause le dérangement total de cette faculté. Ces conclusions, ajoute-t-il, ont besoin d'être confirmées par les observations de médecins intelligents. Il fait observer avec raison que si des hommes de l'art, versés dans la phrénologie, dirigeaient leur attention vers l'action spécifique des différents remèdes sur l'esprit de leurs malades, ce serait un nouveau champ ouvert à la science, et plusieurs points obscurs de la philosophie morale seraient sans doute éclaircis.

Quelques individus, qui ont le langage développé, objectent qu'il leur manque la mémoire des noms; mais en examinant bien, on trouve qu'il leur manque aussi la mémoire des objets désignés par ces noms. Si, par exemple, ils ne peuvent se rappeler les noms des personnes, on trouve qu'il leur manque la forme et l'individualité; et, s'ils ne peuvent se rappeler les noms des tons, qu'il leur manque les tons. Ce défaut est dans la faculté qui a la perception et la mémoire des idées primitives, et non dans le langage qui a seulement la mémoire des noms; et l'on conçoit parfaitement que le langage, quelque développé qu'il soit, ne rappelle pas les noms, quand les choses qu'ils désignent ne sont pas présentes à l'esprit (1).

(1) Voyez les remarques du Dr A. Combe sur le don de se rappeler les noms, dans le *Phrenological Journal*, vol. III, page 120. — Dans le volume V, page 431, est rapporté un cas où la mémoire des noms fut altérée par un coup sur le sourcil gauche, tandis que la mémoire des autres espèces de mots semblait ne pas en avoir souffert. Un autre exemple de la perte de la mémoire est rapporté dans le vol. VIII, page 415. — M. Hewett Watson a publié dans le vol. VII, page 214, quelques observations sur la

Les animaux paraissent avoir les rudiments de cet organe; car ils apprennent la signification de signes arbitraires, quand ils possèdent les sentiments et les conceptions que ces signes indiquent.

Cet organe est développé dans la tête de l'ami de Gall, sir J.-E. Smith, dans celle de Humboldt, de Pope, de Voltaire et de Rammohun Roy; il est petit dans le moule de Fraser.

Cet organe est prouvé.

Observations générales sur l'individualité et sur les facultés perceptives.

Il n'y a pas contre la phrénologie d'objection plus répétée que celle-ci : Un grand nombre de personnes, ayant le front fuyant, ont cependant beaucoup de mérite. Une courte explication suffira pour la détruire. D'abord un front peut *paraître* fuyant, non parce que les organes sont *très*-faibles, mais parce que les organes du savoir sont très-proéminents; et si le volume de ces derniers était moindre, les premiers *paraîtraient* relativement plus forts. Mais il est facile de percevoir qu'alors les pouvoirs perceptifs étant moindres, les facultés seraient moindres, tandis que l'observateur inhabile s'imaginerait que le front a pris du développement. Dans le moule de Henri IV le front paraît fuir; et si les organes du savoir étaient réduits au même état de projection, au-dessus de la joue, comme dans le moule de Voltaire, il paraîtrait bien plus perpendiculaire. Mais ce serait diminuer le pouvoir mental;

mémoire des noms. M. W. A. F. Browne établit comme résultat de son expérience que dans les cas de perte partielle du langage, les mots dont on se souvient sont des substantifs, quand l'individualité est forte; des termes abstraits, quand la causalité est puissante, et des adjectifs quand les organes latéraux du savoir sont larges et intacts, vol. VIII, p. 423.

car on rendrait ainsi les facultés réflectives dominantes aux dépens du talent d'observation. Supposons maintenant que le front, quoique fuyant, ait l'individualité et les autres organes du savoir très-développés, en réfléchissant à la *portée* de ces facultés, on comprend que l'individu puisse manquer de causalité et de comparaison, et *avoir* cependant *du mérite*. On a déjà désigné les sciences qui dépendent surtout de l'individualité et de l'éventualité, et démontré qu'on peut être très-savant avec ces organes. Les détails de l'histoire, la statistique, la géographie et le commerce constituent un savoir, simple sans doute, mais dans lequel on peut parvenir à un degré d'habileté remarquable. Enfin, dans la vie ordinaire, la finesse d'observation et le pouvoir de profiter des leçons de l'expérience, sont des éléments essentiels du jugement et de son usage. Si donc au développement large des organes du savoir se joint un tempérament nerveux, l'individu peut être observateur, actif et entreprenant; s'il a la circonspection développée, il est prudent et ne se fait pas illusion sur la portée de ses moyens; s'il a la conscienciosité développée, il a cette délicatesse qui donne le sentiment du bon droit, et qui indique le chemin de l'honneur et ses limites; et il n'y aura rien d'étonnant qu'avec tous ces organes il fasse preuve, dans la vie, de probité et de mérite. Aucune de ces suppositions n'est imaginaire; elles reposent sur des observations faites sur un grand nombre d'individus qui sont dans les affaires. Cependant on ne trouvera jamais chez eux des vues profondes, ou étendues sur des principes abstraits; car elles dépendent des facultés réflectives dont nous ne nous sommes pas encore occupé (1).

Il a été dit, dans les pages précédentes, que la faculté de la forme perçoit la forme des objets, la faculté du coloris leur

(1) Ce sujet est traité plus au long dans le *Phrenological Journal*, vol. III, pages 48 et 67.

couleur, la faculté de l'étendue leur dimension ; que l'individualité prend connaissance des corps existants et l'éventualité des événements en général. La question suivante se présente d'elle-même : Si les organes mineurs du savoir perçoivent *toutes* les qualités distinctes des corps externes, de quelle utilité sont l'individualité et l'éventualité dans l'économie mentale? Une fonction importante de l'individualité est de former une conception intellectuelle unique des choses de même nature que lui communiquent les autres facultés du savoir, en prenant connaissance des propriétés des objets externes. Lorsqu'on perçoit un arbre, l'esprit ne perçoit pas la couleur, la forme, l'étendue, comme qualités distinctes, mais un *objet unique* nommé arbre. L'esprit s'étant, par l'individualité, formé l'idée d'un arbre comme objet individuel existant, peut l'analyser et le résoudre en ses parties constituantes de forme, de couleur et de volume. Mais on comprend que cette manière d'envisager l'objet diffère beaucoup de la conception attachée au mot *arbre* considéré comme formant un tout. La fonction de l'individualité est donc de réunir en un corps les éléments séparés obtenus par les autres facultés du savoir, et de produire la conception des objets réunis en un tout; l'esprit envisage ensuite ces objets comme choses individuelles existantes, et l'on s'en souvient, et l'on en parle sans penser à leurs parties constituantes. Les enfants comprennent de bonne heure les termes généraux comme *arbre, homme, vaisseau,* et savent s'en servir; et l'organe de l'individualité est en général très-prononcé chez eux.

La forme, le coloris, l'étendue transmettent des conceptions élémentaires à l'individualité qui les réunit en une seule, comme dans le mot homme. La faculté du nombre, mise en action, donne l'idée de la pluralité, et celle de l'ordre des idées de gradation, de rang et d'arrangement; et l'individualité, recevant les conceptions de ces diverses facultés séparément,

les *recombine*, et voit dans sa *combinaison* un *objet individuel*; c'est ce qui a lieu pour le mot *armée*. L'idée d'une armée ainsi formée, l'esprit laisse là le souvenir des parties constituantes; il ne pense plus qu'à leur *agrégation*, ou à la conception combinée formée par l'individualité, et la considère comme un objet unique.

L'éventualité est entourée de l'individualité, de la localité, de la comparaison et de la causalité, et forme des conceptions de ces diverses facultés, des conceptions uniques. Un orage n'est pas une chose ayant une existence spécifique; ce n'est pas, non plus, la qualité d'une chose; cependant l'esprit le conçoit clairement. C'est le résultat de certains éléments physiques dans une commotion violente, et toutes les facultés énumérées ci-dessus, y compris l'éventualité, observant le mouvement, forment chacune des conceptions individuelles que l'éventualité réunit en une seule idée, désignée par le mot *orage*. Le mot *révolution* est un autre exemple : une révolution n'est pas une chose existant dans la nature; elle naît de l'action combinée de nombreuses causes morales et physiques, dont l'éventualité perçoit le résultat comme formant un seul événement.

Il est intéressant d'observer que le système phrénologique, qui d'abord paraît grossier et subversif de toute philosophie, s'harmonise admirablement avec la nature. S'il n'était que le fruit de l'imagination ou de la réflexion, il est probable que cette objection : « les facultés mineures du savoir rendent superflues l'individualité et l'éventualité, » aurait paru si forte et si insurmontable, qu'elle eût assuré l'exclusion de l'une ou de l'autre de ces facultés; et cependant, tant qu'elles ne furent pas découvertes et reconnues, on ne put se rendre compte de termes comme ceux que nous avons cités plus haut.

GENRE III. — FACULTÉS RÉFLECTIVES.

Les facultés intellectuelles que nous avons examinées nous donnent la connaissance des corps, de leurs qualités et de leurs rapports, et aussi la connaissance des événements. Celles dont nous allons nous occuper « agissent comme, le dit Spurzheim, sur toutes les autres sensations et sur les pensées; » en d'autres termes, elles jugent non des qualités et des rapports des objets externes, mais des rapports des différentes classes d'idées formées par les facultés perceptives. Elles dirigent et complètent toutes les autres facultés, et constituent ce qu'on appelle la raison ou la réflexion.

---

34. — Comparaison.

Gall causait souvent de sujets philosophiques avec un savant qui avait une grande vivacité d'esprit. Toutes les fois que ce dernier était embarrassé pour démontrer ce qu'il avait avancé, il recourait à une comparaison. Par ce moyen, il peignait en quelque sorte ses idées et entraînait ses adversaires, ce à quoi il ne parvenait jamais par une argumentation pure et simple. Aussitôt que Gall eut compris que chez lui c'était un trait caractéristique, il examina sa tête et trouva une élévation de la forme d'une pyramide renversée sur la portion moyenne et supérieure de l'os frontal. Il a rencontré par la suite des exemples à l'appui de cette observation. Il nomme cette qualité « perspicacité, sagacité, esprit de comparaison. » On a donné, à la page 89, des exemples de l'apparence de cet organe, quand il est développé, et quand il est petit.

Cette faculté perçoit des ressemblances et des analogies. Les tons peuvent comparer différentes notes entre elles, le

coloris constater la différence des nuances. Mais c'est la comparaison qui compare une nuance à une note, une forme à une couleur (1). « Cette faculté est surtout destinée, dit Spurzheim, à former des idées abstraites ou générales, et à établir l'harmonie dans les opérations des autres facultés. Le coloris compare les couleurs l'une à l'autre et sent leur harmonie; mais la comparaison adapte les couleurs aux objets qu'elles servent à représenter; elle rejette les couleurs vives pour représenter un paysage sombre. Les lois de la musique sont particulières, et les tons comparent les notes; mais la comparaison fait la musique pour le lieu où elle doit être exécutée; elle repousse une musique dansante dans une église; elle s'oppose à ce qu'on porte de belles robes par un mauvais temps, à ce qu'on place un meuble élégant à côté d'un meuble commun; elle compare les sentiments inférieurs avec les sentiments supérieurs, et donne la préférence à ces derniers. Cependant son influence présuppose l'activité des autres facultés; elle ne peut agir sur elles si elles sont inactives. Cela explique pourquoi quelques personnes ont du goût et du jugement dans certaines choses, et en manquent dans d'autres. Celui qui n'a pas la vénération ne comprend pas ce qu'on doit vénérer; il méprise ce que d'autres respectent. Et celui qui a la vénération développée à un haut degré, ainsi que la comparaison, se laisse guider pour la vénération par ses autres facultés. »

Ainsi la comparaison embrasse toute la nature. « Elle compare, dit M. Scott, les choses les plus opposées, trouve des analogies, découvre les ressemblances les plus surprenantes, les plus imprévues; elle compare, par exemple, une lueur vue de loin dans une nuit obscure à une bonne œuvre dans un monde corrompu; si nous voulions décrire plus minutieuse-

(1) Voir Gall *sur les fonctions du cerveau*, VI, 406; *Phren. Journ.*, IV, 322; VI, 384; et IX, 433, 495. Voir aussi plus haut, p. 437.

ment et plus exactement, continue-t-il, quelles sont les espèces de ressemblances que découvre cette faculté, on verrait que ce ne sont jamais des ressemblances *directes*, telles qu'en perçoivent les pouvoirs observateurs, mais des ressemblances *relatives*, ou pour parler plus clairement, des ressemblances non entre les objets mêmes, mais *entre leurs rapports* avec d'autres objets. Quelle ressemblance y a-t-il, par exemple, entre une bonne action et la lueur d'une chandelle? Aucune directement; mais on sent que dans cette comparaison d'une lueur, qui paraît d'autant plus brillante qu'une obscurité complète enveloppe l'horizon, à une bonne action qui contraste avec la perversité du monde, il y a ressemblance relative (1). » Elle trouve des analogies entre la matière et l'esprit, et les comparaisons et analogies forment dans une langue tous les mots qui servent à exprimer les qualités de l'esprit; « la plupart n'étant que des métaphores dont le sens littéral désignait primitivement des qualités de la matière. » Aussi le langage d'une nation prouve-t-il le développement plus ou moins grand de cet organe chez le plus grand nombre d'individus. Quand elle possède cette faculté à un haut degré, son langage est plein de figures. Le Dr Murray Paterson dit que, le langage des Indous abonde en figures, et que la comparaison, dans leur tête, est en général bien plus développée que la causalité (2).

C'est cette faculté qui a inventé les proverbes figurés.

Elle nous porte à faire des comparaisons bonnes ou mauvaises; car chacun puise ses analogies dans ce qu'il sait ou dans la sphère d'activité de ses autres facultés. Celui qui a la localité très-développée, puise ses comparaisons dans cette faculté, tandis que celui chez qui la forme domine, compare d'après les idées qu'il lui doit. Le Dr Chalmers tire ses compa-

(1) Essai sur la faculté de comparaison; *Phren. Journ.*, vol. IV, p. 322.
(2) *Transactions of the Phrenological Society*, p. 437.

raisons de la mécanique et de l'astronomie; et les organes dont ces sciences émanent sont très-développés dans sa tête.

D'après Spurzheim, la comparaison saisit non-seulement les ressemblances, mais aussi les différences. M. Scott n'est pas de cet avis; il attribue à l'esprit de saillie la perception des différences, et plusieurs métaphysiciens déjà cités pensent comme lui (1).

Cette faculté porte à ce qu'on appelle raisonner, non d'après les lois exactes et sévères d'une saine logique, mais d'après des analogies. Dans ses raisonnements, elle cherche à prouver qu'une chose est de telle ou telle nature, parce qu'elle ressemble à une autre chose qui est de telle ou telle nature, et fait ainsi le plus souvent un argument de ce qui n'est qu'une comparaison. Les sermons de M. Logan, ministre à Leith, que l'on a publiés offrent un exemple des productions d'une semblable intelligence. Aux yeux de ceux qui ne l'analysent pas, il paraît être une argumentateur profond; mais ses arguments ne sont que des analogies dont il infère que le point traité par lui doit être considéré comme il le considère, si l'on ne veut en faire un point exceptionnel dans l'ordre naturel des choses. La comparaison tend à ne percevoir que les ressemblances, ou plutôt tend à perdre de vue les différences; et comme sur cent propositions, il en est à peine une dans laquelle la différence ne puisse détruire toute la force de l'analogie, il n'y a souvent pas de raisonnements plus faux et plus superficiels que ceux des personnes chez qui l'organe de la comparaison, sans avoir un très-haut développement, est néanmoins l'organe dominant. J'opposerai à ces personnes le professeur Playfair : chez lui la comparaison et la causalité étaient toutes deux également énergiques; aussi quand il compare, il prouve. En général, on trouve entre ses conclusions et ses prémisses un rapport de conséquence nécessaire.

(1) *Transactions of the Phrenological Society*, page 413.

Cette faculté manque bien plus rarement qu'aucune autre. La Bible, si remplie d'analogies et de comparaisons, s'adresse fortement à elle. Comme elle perçoit promptement les analogies et les ressemblances, cette faculté donne une grande pénétration. Cet organe est très-développé chez les Français en général; et comme l'a fort bien dit un écrivain anonyme : « Le Français possède au plus haut degré le don naturel de découvrir les analogies et les coïncidences les moins apparentes (1). » Dans les lycées, les meilleurs élèves ont en général le langage et la comparaison très-forts. Chez les enfants l'organe de la comparaison est ordinairement bien développé. Un écrivain bien digne de foi, sous ce rapport, a remarqué que « les enfants comprennent et aiment les expressions figurées bien plus tôt que nous ne serions naturellement portés à le croire (2). » « Les enfants, dit Mme Edgeworth, trouvent tous plus ou moins de plaisir dans la perception de ressemblances ou analogies (3). » La faculté de la comparaison est du plus grand secours aux orateurs et aux prédicateurs populaires. La comparaison et l'éventualité sont les organes les plus proéminents dans le front de William Pitt. Elle est forte aussi dans les bustes de Curran, de Chalmers, de Burke et de Jeffrey. Dans la tête de Thomas Moore elle est très-développée; et l'on a remarqué que dans sa Vie de Shéridan, insérée au huitième numéro de *The Westminster Review*, il y a deux mille cinq cents comparaisons, sans compter des métaphores et des expressions allégoriques. Gall fait observer, avec raison, qu'une froide argumentation et des déductions exactes sont toujours désagréables à un auditoire composé de gens du peuple, parce que leurs facultés n'ont pas été cultivées, ni exercées à suivre des conceptions abstraites. Le grand charme des orateurs populaires

(1) *Revue d'Édimbourg*, nov. 1820, p. 389.
(2) Wood's *Account of the Edinburgh Sessional School*, 1828, p. 179.
(3) *Éducation pratique*, vol. III, p. 96.

est donc dans la netteté de l'exposition d'un sujet, et dans l'abondance des comparaisons à l'appui de ce sujet.

Cette faculté est indispensable au poëte; sans elle, il ne pourrait rien comparer, il devrait renoncer aux figures. Elle aide à l'esprit, en suggérant des analogies. Il est vrai qu'un observateur ordinaire prend souvent des métaphores, des amplifications, des allégories et des analogies, toutes choses qui dérivent de la comparaison, pour les produits de l'idéalité; mais il se trompe. L'idéalité est un sentiment qui, fortement excité, communique à l'esprit de la passion et de l'enthousiasme; elle le fait aspirer à ce qui est grand, beau, sublime, comme participant avec lui d'une même nature (1). La comparaison, au contraire, étant un pouvoir intellectuel, ne fait naître aucune passion vive, aucun sentiment profond, aucun enthousiasme; elle lance froidement et tranquillement ses feux d'artifice dans la direction que lui imposent les facultés avec lesquelles elle se combine. Se combine-t-elle à l'individualité et à la causalité, les comparaisons sont nombreuses, bien trouvées, bien adaptées; mais si l'idéalité n'est pas forte aussi, jamais elles ne sont élevées, brillantes, passionnées. Supposez de nouveau qu'avec la comparaison, l'idéalité soit énergique, vous aurez, comme dans le Dr Chalmers, des comparaisons dont l'éclat sera tantôt doux et charmant comme celui d'une

(1) C'est sous l'influence de l'idéalité que : —

" The poet's eye in a fine frenzy rolling,
Doth glance from heaven to earth, from earth to heaven;
And as imagination bodies forth
The forms of things unknown, the poet's pen
Turns them to shapes, and gives to airy nothing
A local habitation and a name. "

« L'œil du poëte, brûlant d'un sublime délire, embrasse l'espace immense qui sépare la terre des cieux; son imagination le peuple d'êtres inconnus; puis sa plume donne à toutes ces créations éthérées une forme, un nom, un séjour.

étoile, tantôt brûlant et dévorant comme le soleil à son apogée; tandis qu'un sentiment profond, un sublime enthousiasme donnera de la force et de la majesté à toutes les conceptions.

Franklin, Roscoe, Edwards, Henri IV, Hume et les Indous ont la comparaison très-développée; cette faculté manque aux Caraïbes.

Pendant longtemps on a limité les fonctions de cet organe à la perception des ressemblances générales entre des idées comparées; mais M. Hewett Watson propose qu'il en soit autrement. Selon lui, la fonction simple de cet organe est probablement « *la perception des conditions*; » et il propose de la désigner par le nom de *conditionalité*. Il est reconnu, dit-il, que la forme compare les formes; les tons, les notes; et le coloris, les couleurs. Pour toutes ces facultés, la comparaison est seulement *un mode d'activité;* et il est contraire à toute analogie d'attribuer la comparaison comme fonction primitive à un autre organe. Il est donc probable que des perceptions spéciales, distinctes dans leur espèce de celles qui dérivent des autres organes, émanent de cet organe *de la conditionalité;* et ses comparaisons seront *siennes* comme c'est le cas de toute autre faculté individuelle. Quelques exemples sont nécessaires pour bien faire comprendre ces idées.

Quand nous prononçons le mot *homme*, nous nous adressons à l'individualité *seule;* nous rappelons un être qui existe sans spécifier sa forme, son étendue, sa couleur, ou son poids, sans parler de ses actions, abstraction faite de sa condition. Quand nous disons : « L'*homme marche*, » nous ajoutons une nouvelle idée, celle qu'il *marche*, et, dans cette proposition, nous appelons à notre aide l'*éventualité* qui conçoit les actions ou les événements. Si nous disons : « Ce *petit homme* parle, » nous nous adressons à l'étendue, à l'individualité et à l'éventualité; et si nous disons : « L'homme *noir* court, » le coloris, l'individualité et l'éventualité se réunissent pour articuler et pour com-

est donc dar
l'abondanc
Cette
pourrai
aide à
obse
pli
(

[illegible] présent que l'on nous [illegible] la grand'route; » dans [illegible] sa condition, *pauvre*. [illegible] quel est l'organe qui doit [illegible] évident que ce doit être un [illegible] peut concevoir l'homme sans son [illegible] et son action, sans songer à [illegible] condition sans songer à son action. [illegible] troisième point de vue distinct, for- [illegible] renseignement. Supposons encore qu'on nous [illegible] M. A. et Mlle B. ont été mariés, la semaine passée, à [illegible] paroisse. C'est à l'individualité que cet avis [illegible] cet organe qui prendrait connaissance de [illegible] B. comme individus, et de l'autel et de l'église [illegible] qui existent. La localité nous donnerait l'idée [illegible] mariage, et le temps, l'idée de sa date; mais toutes [illegible] ne donnent pas la perception de la condition des [illegible] Supposons à présent que nous les rencontrions à leur [illegible] de l'église et que nous voulions leur souhaiter « beau- [illegible] de bonheur » dans leur « *nouvelle condition*, » n'est-il pas [illegible] que nous ajouterons quelques conceptions au précé- [illegible] Nous les contemplerons dans leur « nouvelle condition » [illegible] nous exprimerons le désir qu'ils puissent vivre heureux dans [illegible] état.

L'idée de M. Watson est que la comparaison a pour fonction primitive de prendre connaissance de la condition (comme vivant, mort, chaud, sain, maladif) de l'existence des êtres vivants et des objets inanimés, et que cette faculté compare les conditions entre elles, comme le coloris compare les couleurs, comme les tons comparent les notes. Il n'est pas de moyen plus puissant pour inspirer l'intérêt que de spécifier la condition des objets ou des êtres sur lesquels on veut fixer l'attention. Ainsi l'individualité dira : *L'homme existe*, et excitera peu l'in-

térêt; l'individualité et l'éventualité diront : *L'homme meurt*, et paraîtront plus touchantes; mais cette phrase : « Cet homme *jeune*, *juste* et *bon meurt* » éveille une émotion bien plus profonde, et c'est l'énumération de sa condition et de ses qualités, « *jeune*, *juste*, *bon* » qui fait la différence. Aussi, les poëtes et les orateurs chez qui la comparaison est énergique ont-ils la perception vive de la condition ou état des objets ou des êtres, et si chaque faculté se renferme dans ses attributs, celle-ci compare les conditions entre elles.

Si M. Watson envisage bien la question, les auteurs chez qui l'individualité domine doivent surtout puiser leurs comparaisons dans les objets individuels simples; ceux chez qui l'éventualité domine doivent les puiser dans les actions, et ceux qui ont surtout l'organe dont nous traitons, dans les conditions ou états, et c'est, en effet, ce qui paraît avoir lieu. L'éventualité a inspiré les comparaisons suivantes :

> " When Ajax strives some rock's huge weight to throw,
> The line, too, labours, and the words move slow;
> Not so when swift Camilla scours the plain,
> Flies o'er the unbending corn, and skims along the main " (1).
>
> *Pope.*

M. Watson fait observer que Shéridan a l'individualité et l'éventualité très-développées, tandis que chez lui la comparaison n'est que modérée, et le passage extrait de ses ouvrages et cité à la page 91 en est la preuve.

Chez Moore, l'individualité est forte, l'éventualité manque, et la comparaison est très-proéminente; et ses descriptions sont si exclusivement tirées des conditions, qu'un peintre qui

(1) Quand Ajax essaye de lancer un rocher dans l'espace, le vers est traînant et les mots se succèdent avec peine; il n'en est pas ainsi quand la légère Camille vole sur les moissons, sans incliner leurs tiges, et glisse sur la plaine liquide.

voudrait rendre sur la toile quelques-unes de ses belles idées, aurait à inventer tout ce qui est forme, proportion, coloris et en vérité tout, excepté la condition. « *The harp that once through Tara's halls* » (1), est un bon exemple de ce que nous avançons, car tout le morceau n'est qu'une description et une comparaison de conditions. On peut dire la même chose d'un autre petit poëme « *Though Fate, my girl, may bid us part* (2) ; » en voici un fragment:

" When I remember all
The friends so linked together
I've seen around me fall
Like leaves in wintry weather;
I feel like one who treads alone
Some banquet-hall deserted;
Whose lights are fled, whose garland's dead;
And all but he departed (3). "

Il est évident que la condition est le trait saillant, et même fait toute la physionomie de ces vers.

Dans les bustes de Pope, l'individualité n'a qu'un développement moyen; l'éventualité est très-développée, et la comparaison l'est à un point étonnant. « Le style de Moore, dit M. Watson, est tout à fait différent de celui de Pope. Dans ses narrations, Pope rapporte les événements dans l'ordre où l'on peut supposer qu'ils se sont présentés; Moore, au contraire, expose une série de tableaux parfaitement achevés, dans lesquels il décrit magnifiquement l'*état* de la terre, de l'atmo-

(1) *La harpe qu'on entendait jadis dans les salles de Tara.*

(2) *Quoique le destin, mon enfant, puisse nous séparer un jour.*

(3) Quand je me rappelle tous les amis si tendrement aimés, que j'ai vus tomber autour de moi, comme des feuilles desséchées par un vent rigoureux, je me sens triste comme celui qui parcourt une salle de festin que n'éclaire plus la lumière des candélabres, dont les guirlandes sont fanées, que tous ont abandonnée excepté lui.

sphère, de la voûte azurée, des nuages et des personnages du drame pendant la durée de leur existence éphémère; mais on ne voit pas dans ses ouvrages cet enchaînement régulier des événements que l'on trouve dans Pope. Les ouvrages de celui-ci nous offrent toujours le tableau de la vie réelle; ceux de Moore sont des représentations théâtrales; une partie de l'action se passe derrière la scène, et il ne met en vue que les parties les plus propres à faire de l'effet. Pope écrit des documents historiques avec l'exactitude minutieuse d'un archéologue; la plume de Moore est le pinceau d'un artiste qui crée une galerie de tableaux dans lesquels nous retrouvons les mêmes personnages à différentes époques de leur vie, et dans des situations différentes; mais nous savons aussi peu ce qu'ils sont devenus pendant le temps que nous les perdons de vue, que ce que deviennent *Obéron* ou le *Spectre* du *royal Hamlet*, dès que le jour paraît. Le style de ces deux auteurs étant aussi différent, nous devons nous attendre, si la comparaison n'a décidément pas d'organe spécial, à trouver d'aussi grandes différences dans leurs comparaisons. Celles de Pope seront moins fortement caractérisées par des ressemblances de conditions, et proportion gardée, déploieront plus de variété dans les points de similitudes; ses ressemblances seront plus compréhensibles (1). »

J'ai communiqué les idées de M. Watson au Dr Spurzheim, avant leur publication dans le *Phrenological Journal*. Voici les remarques qu'il a bien voulu faire dans sa réponse datée de Dublin, le 16 mai 1830 : — « Il y a dans la description que je fais de la comparaison, l'essence des idées de M. Watson. Me servant de vos exemples, je pense comme vous que c'est la comparaison qui perçoit cette condition, le *jeune* cheval; mais c'est l'éventualité qui perçoit à mon avis celle de cheval *vif*; car la

(1) *Phrenological Journal*, vol. VI, p. 339.

vivacité indique un mouvement, et c'est le propre de cette dernière faculté de percevoir le mouvement. La comparaison conçoit ce qu'il y a de *général* dans les attributs ainsi que toutes les idées abstraites. La *condition* n'indique pas seulement l'état, elle indique aussi la cause; et s'il faut substituer un autre nom à celui de *comparaison*, ce ne peut être celui de *conditionalité*. Abstraction ou généralisation me paraîtrait préférable. Les mots *vergleichender scharfsinn* sont très-significatifs; ils indiquent une faculté qui compare, discerne, sépare, fait des abstractions, adapte et généralise. Les philosophes appelés *nominalistes* l'avaient au plus haut degré, tandis que l'individualité dominait chez les *réalistes*. La comparaison compare des conditions ou états, et des conditions ou causes. Elle a surtout pour but de généraliser ou de discerner. »

Dans la dernière édition de sa *Phrénologie*, Spurzheim parle de M. Watson en ces termes : « Je suis charmé qu'il s'occupe à faire des recherches sur la phrénologie. Il est destiné à servir la cause de cette science; mais je ne puis m'accorder avec lui quant aux fonctions essentielles de la comparaison. Selon moi, l'éventualité perçoit les diverses conditions. Cette faculté perçoit non-seulement les verbes actifs, mais aussi les verbes neutres et passifs. Elle perçoit un homme *se promenant*, un homme qui *est porté*, un homme *endormi*, deux personnes que *l'on marie*. Être *jeune* ou *vieux*, *bon* et juste, sont au contraire des événements physiques ou moraux, qui sont transmis à l'éventualité par d'autres facultés; un nouvel organe qu'on nommerait *la conditionalité* est donc inutile. »

Les dernières remarques de M. Watson sur la comparaison se trouvent au dixième volume du *Phrenological Journal*. « En comparant, dit-il, les développements cérébraux de plusieurs auteurs et de plusieurs de mes connaissances à leur style et au tour particulier de leurs pensées, j'en vins à cette conclusion, que la *comparaison* n'est qu'une œuvre mentale qui

devrait être classée à côté de la perception, de la conception, de la mémoire, de l'imagination et autres termes qui semblent exprimer l'état d'activité d'une fonction, et non cette classe d'idées qui sont formées dans les organes cérébraux. Je fus forcé d'en venir à cette conclusion, lorsque j'eus reconnu que la tendance à tout comparer n'était pas toujours proportionnée au développement de l'organe de la comparaison, et que le sens de ressemblance et de différence comme celui de la mémoire, se manifestait toujours le plus fortement dans les idées que l'on suppose être formées par les organes les plus développés. Il fallait ensuite déterminer *l'espèce d'idées*, existant dans l'organe appelé jusqu'ici *comparaison*, ou formées par lui. En analysant avec soin les œuvres des auteurs chez qui cet organe dominait, je crus y découvrir une tendance particulière à décrire et à comparer certaines séries d'idées touchant la condition ou l'état de la nature externe et des sentiments intérieurs; tandis que cette tendance se faisait à peine sentir dans les œuvres de ceux qui avaient cet organe faiblement développé, et que ces derniers étaient portés à décrire et à comparer d'autres séries d'idées. Voilà comment j'en vins à comprendre que cet organe prenait connaissance des idées de condition ou d'état, se les rappelait, et les comparait entre elles comme l'organe de la forme, dit-on, se rappelle et compare les formes entre elles. Quoique les ouvrages de Spurzheim ne considèrent pas la comparaison sous ce point de vue, il semble que ses propres idées sur la fonction de cet organe s'en rapprochent beaucoup, puisque en réponse à la lettre de M. Combe qui lui communiquait mes conclusions, il écrivit : « La comparaison compare des conditions ou états et des « conditions ou causes. » M. Hancock dit que, mon expression *condition* ne transmet à son esprit aucune idée bien distincte. La faute n'en est pas au *mot*, mais à lui-même; car Spurzheim a compris distinctement les idées que ce *mot* devait provoquer.

Je ne puis me ranger de l'avis de Spurzheim et de M. Scott, et je pense encore que chaque organe (ou paire d'organes) ne généralise et ne discerne que les idées qui en émanent. La tête de plusieurs personnes, qui se sont distinguées dans les sciences physiques, ne présente qu'un développement assez faible de l'organe de comparaison; cependant, pour bien posséder ces sciences, il faut pouvoir généraliser et distinguer parfaitement. La moitié de la botanique et presque toute l'entomologie roulent sur des distinctions entre des objets presque identiques, ou sur des classifications fondées sur certaines ressemblances ou propriétés physiques. Comment se fait-il alors que l'organe de la comparaison ne soit pas très-développé chez les botanistes et les entomologistes célèbres, s'il est vrai que cet organe soit indispensable pour généraliser et distinguer toutes les idées identiques? Et si la comparaison compare les *conditions* ou *états*, quel est l'organe qui les perçoit et s'en souvient (1)? »

Le Dr Vimont comprend ce sujet de la même manière que M. Watson; il nomme cette faculté « comparaison ou appréciation de l'état des choses, » et explique ainsi sa nature. Si l'on place un morceau de glace sur le feu dans un vase, les organes de la forme, de l'étendue et du coloris, perçoivent son apparence. Toutes ces perceptions peuvent s'opérer, sans provoquer aucune idée de relation entre l'état de la substance devenue liquide et le même état d'autres substances comme le plomb en fusion, le mercure ou le lait. Quelle est donc, dit-il, la faculté qui prend connaissance de l'état d'un corps relativement à un autre, et qui en fait comprendre les qualités par l'emploi des adjectifs? Ce ne peut être, dit-il, que la comparaison, ou comme il préfère la nommer, « l'appréciation de l'état des corps, mais avec l'idée de rapprochement ou de relation (2). » Il fait

(1) *Phrenological Journal*, vol. X, p. 169.
(2) *Traité de Phrénologie*, tom. II, p. 382.

allusion à l'Essai de M. Watson dans le *Phrenological Journal*, et ajoute cette remarque (qui ne me paraît pas fondée) que « quoique les arguments de ce phrénologue soient très-ingénieux, sa théorie ne semble au fond pas autre chose, que l'idée de la comparaison, dans le sens que Gall attache à ce mot. »

Il n'est pas encore prouvé que les animaux possèdent cet organe. Gall dit que l'homme seul en est doué; mais le Dr Vimont a été conduit par l'étude des mœurs de certains animaux, tels que le chien, l'éléphant, l'orang-outang et l'ours, à supposer qu'ils n'en sont pas entièrement dépourvus.

---

35. — Causalité.

On a observé pendant longtemps que les hommes d'une vaste et profonde intelligence comme Socrate, Bacon et Galilée, ont la partie supérieure du front largement développée. A Vienne, Gall remarqua que les disciples les plus zélés de Kant, hommes distingués par leur profondeur et leur pénétration en métaphysique, avaient la partie du cerveau précisément à côté de l'organe de la comparaison, visiblement développée. Lui et Spurzheim virent plus tard un moule de Kant lui-même, pris après sa mort; et ils remarquèrent une projection extraordinaire à cette partie. Plus tard, ayant fait la connaissance de Fichte, ils lui trouvèrent un développement de cet organe plus fort encore que celui de Kant. D'innombrables observations établirent la fonction de cet organe. Gall le nomma *esprit métaphysique, profondeur d'esprit;* et Spurzheim, *causalité*. Cet organe et la comparaison sont développés dans la tête de Melancthon (t. I, p. 129), dans le Tasse (t. I, p. 401), dans Chaucer et Locke (t. I, p. 419), et Michel-Ange (p. 29); il est petit chez l'idiot (t. I, p. 45), chez le naturel de la Nouvelle-Hollande (t. I, p. 56), et dans la tête de Griffiths.

Le Dr Thomas Brown dit : « Une cause, selon la définition la plus large que la philosophie puisse admettre, est *ce qui précède immédiatement un changement quelconque ; et ce qui, dans des circonstances semblables, a toujours été et sera toujours suivi de changements semblables.* On a d'abord observé des conséquences ; et, en vérifiant l'immutabilité des antécédents dans les conséquences passées et dans les conséquences futures supposées, on a établi ainsi les éléments, et les seuls éléments constitutifs d'une cause. » Telle est la définition que donne l'individualité et l'éventualité de la fonction de la causalité ; mais elle est incomplète. Quand nous traitons d'une faculté primitive de l'esprit, tout ce que nous pouvons faire, c'est de dire qu'elle reconnaît les objets qui l'excitent et de l'établir en lui donnant un nom. Nous ne pouvons, par une définition, rendre une personne capable de la comprendre ou d'en éprouver les effets. La définition du Dr Brown décrit avec assez d'exactitude les circonstances dans lesquelles est excitée la perception des causes ; mais elle ne donne aucune idée de la faculté mentale primitive, par laquelle la perception s'accomplit. Outre la conséquence immuable que perçoit l'éventualité, une idée du pouvoir ou de l'efficacité de l'antécédent qui produit la conséquence, doit naître dans l'esprit, quand il contemple les causes qui agissent dans la nature ; et c'est cette idée qui semble être l'opération mentale liée à l'organe de la causalité.

On dit que c'est seulement par l'expérience, ou en observant l'immutabilité des conséquences, que nous découvrons la liaison de la cause avec l'effet, et cela est vrai ; mais en cela la causalité ne diffère pas des autres facultés. Le calorique, comme existant dans la nature, constitue une chose ; et la sensation de chaleur qu'il produit dans le corps humain en constitue une autre. Avant que l'esprit puisse éprouver la sensation, les nerfs ont dû sentir la chaleur. Mais même alors que la sensation a été éprouvée, l'esprit ne sait encore rien de ce qu'est le calo-

rique en lui-même, et ce qui lui a donné une qualité propre à exciter cette sensation. Tout ce que découvre l'esprit, c'est que le calorique, quel qu'il soit, existe, qu'il peut produire certains effets sur la matière, et exciter dans un corps vivant cette sensation particulière que l'on nomme *chaleur*. Il en est de même pour la causalité. Il faut qu'une cause se manifeste en produisant un effet, avant que l'esprit comprenne son existence. L'application du calorique sur les nerfs produit une sensation de chaleur; et cet effet excite, dans la causalité, l'idée d'une cause. Supposons qu'on voie un arc tendu; jamais, avant de l'avoir vu, on ne comprendra qu'un arc, en se détendant, lance au loin une flèche; et cela doit être; car un arc tendu n'excite que les facultés de la forme, de l'étendue, du coloris et de l'individualité. C'est un objet simple, inanimé; s'il se détend et lance une flèche il devient un objet dont l'éventualité perçoit le mouvement; mais en même temps que ce mouvement excite l'éventualité, il excite aussi la causalité à rechercher la cause du mouvement de cette flèche. Le sauvage le plus ignorant bande son arc, sûr de l'effet de cette action. C'est ce qu'un singe ne ferait jamais; car s'il a des bras et des mains avec lesquels il peut, comme l'homme, bander un arc, il n'a pas comme lui l'organe de la causalité; et il contemplerait toute sa vie une succession de phénomènes, qu'ils n'éveilleraient jamais en lui l'idée d'une cause efficace (1).

L'individualité et l'éventualité prennent connaissance des

(1) Les castors et d'autres animaux paraissent au premier abord avoir l'organe de la causalité à quelque degré. Les castors adaptent avec une étonnante sagacité la résistance des digues qu'ils construisent à la pression de l'eau; pour les élever, ils coupent des arbres et les font tomber dans l'eau; bien plus ils savent choisir, ceux que le courant doit entraîner après leur chute, là où il convient pour leurs constructions. Il semble y avoir dans ces opérations la perception d'une cause et d'un effet; et cependant le castor ne peut appliquer cette perception à autre chose. Je suis donc porté à en donner une explication différente. Il est probable que chaque faculté

choses qui tombent sous nos sens. La causalité fait plus : elle perçoit les agents des phénomènes et nous inspire l'idée de la cause, impliquant l'efficacité, c'est-à-dire, quelque chose de plus que la simple juxtaposition ou conséquence. Elle grave en nous la conviction que tous les phénomènes, ou changements de la nature, sont provoqués par quelque chose, et nous conduit ainsi peu à peu à la cause primitive de tout ce qui est. C'est par elle que nous découvrons les motifs ou causes déterminantes des actions de l'homme. L'individualité et l'éventualité appréhendent les faits et les événements, ou prennent connaissance de leur évidence directe; la causalité juge de ces faits et de ces événements par des déductions, et apprécie

est adaptée aux fonctions qu'elle doit remplir; l'organe des tons est fait non-seulement pour que ses sensations s'accordent avec les lois de l'harmonie; mais aussi pour obéir à ces lois quand il produit de la musique; il cherche la mélodie, et il ne peut l'obtenir qu'en observant les lois de l'harmonie. Il essaye donc jusqu'à ce qu'il réussisse à produire des sons qui lui paraissent agréables, et c'est précisément parce que sa constitution s'accorde avec les lois de l'harmonie, qu'il finit par y obéir instinctivement sans les connaître. De même il est probable que les organes de la constructivité et de la pesanteur sont, chez le castor, adaptés aux lois du mouvement et de la gravitation, et qu'il obéit à ces lois sans les connaître. Ceci expliquerait pourquoi la capacité de cet animal, renfermée dans de certaines limites, est parfaite. La constructivité et la pesanteur sont adaptées aux mêmes lois chez l'homme; mais la causalité lui fait voir, dans les capacités naturelles, des agents généraux et l'aide à en faire une application générale. Ainsi un castor, un éléphant, un sauvage, pourront, par le seul instinct de la pesanteur, faire rouler ou élever sur un plan incliné un corps pesant qu'ils ne pourraient soulever, et ignorer néanmoins toutes les causes qui les font réussir à le monter de cette manière; mais le philosophe qui aura la causalité étendue, reconnaîtra l'existence des causes, déterminera les lois de cette opération et les adaptera ensuite à divers desseins. On expliquerait pourquoi quelques philosophes qui n'ont la causalité que modérément développée, excellent souvent dans certaines branches de la science, comme Newton, par exemple, dans les mathématiques et la dynamique, tandis qu'un homme qui n'a pas l'organe de la causalité très-développé ne se distingue jamais par sa capacité à appliquer les causes en général. Quelques philosophes pensent que les animaux ont la causalité à un faible degré. Les castors modifient leurs con-

la preuve résultant des circonstances. Dans un procès criminel un juré, ayant l'individualité et l'éventualité très-développées et la causalité petite, aura beaucoup de peine à former sa conviction d'après les preuves résultant des circonstances. Au contraire, celui qui aura la causalité très-développée, trouvera cette preuve irrésistible. C'est la causalité qui nous fait demander, en mainte occasion : Pourquoi ? Cette faculté donne une grande pénétration et la perception de la conséquence logique d'un argument. Elle est très-développée chez les personnes qui se distinguent dans la métaphysique, l'économie politique et autres sciences où l'on recherche les causes. Quand elle est beaucoup plus développée que l'individualité, l'éven-

structions selon les lieux, et j'ai vu un singe s'enfuir avec terreur à la vue d'un fusil, et indiquer par là qu'il le reconnaissait pour une machine destructive. Cela peut résulter de l'organe de la causalité, au faible degré qui donne la perception des causes, mais qui est bien loin de produire l'application des causes à divers objets ; et s'il en est ainsi, nous donnons dans notre texte une acception trop large au défaut de causalité chez les animaux. Le Dr Vimont dit : « Je suis porté à croire que la causalité existe chez certains animaux, comme chez l'éléphant, l'orang-outang et le chien, mais à un degré si faible qu'ils ne peuvent, sous ce rapport, être comparés à l'homme. Je crois que c'est surtout l'étendue de cette faculté chez l'homme qui établit l'énorme différence qui existe entre lui et la brute. » Le Dr Elliotson dit : « Chaque jour je vois la preuve de quelque chose dans les animaux qui mérite d'être qualifié de jugement ou de raison. Je renvoie les incrédules à l'anecdote du Dr Darvin, que voici. « Une guêpe avait attrapé sur le sable une mouche presque aussi grosse qu'elle. M'étant mis à genoux pour l'observer, je la vis séparer la tête du corps auquel les ailes étaient attachées. Elle prit alors le corps dans ses pattes et s'éleva à deux pieds environ de la terre ; mais le vent, en agitant les ailes de la mouche, la fit tournoyer dans l'air, et elle redescendit sur le sable avec sa proie. Je la vis alors distinctement détacher une aile, puis l'autre, et s'enfuir avec sa proie en défiant le vent. » *Zoonomie :* Instinct. Les œuvres des deux Huber sur les mœurs des fourmis indigènes, sont remplies de faits très-intéressants qui prouvent le raisonnement de ces insectes. Voyez aussi l'article de Mr Smellie, dans les *Transactions of royal Society of Edinburgh,* vol. I, p. 89. » — Le *Blumenbach* d'Elliotson, 4e édit., p. 543 ; et encore le *Phrenological Journal,* vol. VIII, p. 73.

tualité et la comparaison, elle donne du penchant à de vagues théories impossibles en pratique; aussi ceux chez qui cette faculté domine ne sont pas destinés à briller dans le monde. Leurs pensées sont trop abstraites pour être comprises par le vulgaire. Ils le sentent et gardent le silence. Aussi sont-ils réputés ennuyeux, lourds et même stupides.

L'individu chez qui cet organe est très-déprimé, a l'intelligence superficielle; il est incapable d'avoir de la suite dans les idées et de se faire comprendre, soit dans les sciences abstraites, soit dans les affaires; il ne perçoit dans les événements que la coïncidence et non la cause; mais il est souvent très-propre à occuper une position subalterne et à exécuter des projets conçus par une intelligence plus profonde; mais arrive-t-il aux chambres législatives ou au timon des affaires, il lui est difficile de se pénétrer des causes et d'en faire la base de sa conduite. Ne comprenant ni les causes ni leurs conséquences éloignées, il stigmatise comme visionnaires toutes les perceptions intellectuelles auxquelles son esprit ne peut atteindre; il rejette un principe comme une vaine théorie; il se complaît dans les expédients et en fait le *beau idéal* de la sagesse pratique.

Spurzheim fait remarquer que « l'individualité nous fait connaître les objets, l'éventualité les événements. La comparaison indique leur identité, leurs analogies, leurs différences, et découvre leur harmonie; enfin la causalité cherche la cause de tout. Et toutes ces facultés réunies, indiquant les lois et les principes généraux, les déductions et les corollaires constituent la véritable intelligence philosophique. »

Il est intéressant de suivre cette faculté, qu'elle soit forte ou faible, à mesure qu'elle se découvre dans les événements de la vie. J'allais, il y a quelque temps, voir avec deux personnes de grands travaux publics : l'une avait l'individualité développée et la causalité petite. C'était l'inverse chez l'autre. La

première, en suivant la marche des travaux, adressait questions sur questions aux ouvriers, et tout ce qu'elle apprit fut le nom d'une quantité d'objets. Ses réflexions ne lui suggérèrent rien, elle ne parut pas un instant considérer les travaux dans leur ensemble. L'autre regarda longtemps avant de questionner, puis demanda : A quoi cela sert-il? La réponse à cette question éveillant dans son esprit une foule d'idées différentes, elle continua son examen, et quand elle fut arrivée à une autre partie de l'appareil qu'elle ne comprenait pas, elle questionna de nouveau. Lorsqu'elle eut fini, elle revint sur ses pas, et de l'air le plus satisfait du monde, se mit à contempler en silence toutes les opérations dans leur ensemble. Je l'ai entendue ensuite décrire ce qu'elle avait vu; et j'ai acquis la conviction qu'elle se rendait compte de tout. Il est probable qu'un observateur superficiel eût supposé de l'intelligence et de la pénétration à la personne qui demandait le nom de tout, et eût considéré celui qui s'était borné à deux ou trois questions comme un homme ennuyeux, lourd et qui ne savait rien dire.

Plusieurs individus étaient sur un bateau; on en pria un de se mettre au gouvernail, au moment où il s'y attendait le moins; il le fit, hésita un moment pour se rendre compte de ce qu'il devait faire, et le dirigea comme il le fallait. Quelqu'un lui ayant demandé pourquoi il avait hésité, il répondit : « Je ne savais pas gouverner, et il me fallait bien réfléchir au mécanisme du gouvernail; » et comme on le priait d'expliquer comment il s'en était rendu compte, il répliqua qu'il connaissait par l'étude la théorie de l'action d'un gouvernail, qu'il s'était figuré l'action de l'eau sur le gouvernail, puis du gouvernail sur le bateau, et qu'il était ainsi arrivé à pouvoir diriger le bateau. Il avait la causalité pleine et l'individualité faible. S'il avait eu l'individualité et l'éventualité développées, et la causalité faible, il aurait *essayé* l'action du gouvernail pour arriver à savoir comment on dirige un bateau. Il l'aurait tourné à

droite, puis à gauche, *observé* les résultats de ces mouvements, et agi en conséquence; et il aurait pu tenir le gouvernail toute sa vie sans y rien comprendre.

Une question s'éleva dans une soirée sur la durée du clair de lune, à l'époque de la moisson. Un des individus présents avait l'individualité et l'éventualité proéminentes; la causalité était l'organe intellectuel dominant chez un autre. Aussitôt le premier répondit que la durée du clair de lune, à cette saison, devait être attribuée à ce qu'elle remontait sur l'horizon vers le tropique du Cancer et en opposition avec le soleil. Le dernier réfléchit un peu, et dit : « Oui, monsieur, vous avez raison. » Ayant observé qu'ils étaient arrivés au même résultat par des raisonnements différents, je leur demandai d'expliquer comment ils savaient cela. « Oh ! dit le premier, je me rappelle que le professeur Playfair l'a expliqué ainsi dans ses leçons. » Le second reprit : « J'avais oublié qu'il l'eût dit; mais je me rappelais le principe posé par le professeur Playfair; et un moment de réflexion m'a fait arriver à la même conclusion que Monsieur. » « Je ne suis pas sûr, dit le premier, de me rappeler le principe; mais je me souviens très-bien des paroles du professeur Playfair sur ce sujet. » C'est là un exemple frappant du mode d'action de ces diverses facultés. L'individualité ne connaît que les faits; l'éventualité les événements; la causalité seule remonte aux causes.

Les ressources que fournit la causalité sont inépuisables. Placez un individu chez qui cette faculté est faible dans une position nouvelle, il sera malheureux et désorienté. Placez-en un autre qui aura cette faculté très-développée dans les mêmes circonstances, et il montrera sa supériorité par une foule d'inventions. Un ouvrier qui a la causalité faible est perdu si ses outils lui manquent, ou si l'on change ses occupations habituelles. Un autre, ayant cette faculté puissante, supplée à tout. Qu'une personne qui manque de causalité ait la direction d'un

établissement, qui lui impose une foule d'obligations s'enchaînant mutuellement dans un ordre qui ne peut être interverti, elle en négligera la majeure partie; sans doute elle s'excusera sur son défaut de mémoire; mais ce sera son défaut de compréhension et de suite dans les idées qui sera la cause réelle de sa négligence.

Un auteur qui a la causalité petite peut briller dans ses narrations s'il a l'individualité, l'éventualité et le langage bien développés; mais il devient faible et confus dès qu'il essaye d'argumenter. Un lecteur, doué de beaucoup de causalité, trouve qu'il manque de profondeur et ne parle pas à l'esprit. Un lecteur, ayant la causalité faible, parcourt-il au contraire l'ouvrage d'un auteur chez qui cet organe domine, comme les *Essais* de Locke ou les *Leçons* de Brown, il le trouve lourd, abstrait, sec, assommant.

Parmi les métaphysiciens, Hume, Adam Smith et Thomas Brown déploient une grande causalité. Le Dr Reid n'en montre pas autant, et le Dr Stewart encore moins. Cet organe est décidément développé dans les portraits des trois premiers comme aussi dans ceux de Bacon, de Franklin et de Playfair, et dans les moules de Haydon, Burke, Brunel, Wordsworth et Wilkie. Il est modérément développé chez Pitt, et chez sir J.-E. Smith. Il est très-déprimé dans les crânes des Caraïbes et des naturels de la Nouvelle-Hollande. Un auteur anonyme fait observer que « quoi qu'on ait dit sur les sciences morales et politiques en France, on remarque que tous les auteurs n'ont approfondi ni la nature ni le cœur humain (1). » Sans vouloir garantir l'exactitude de cette observation, il est certain que chez les Français l'organe de la causalité n'est pas très-développé; il s'en faut.

« Il est remarquable, dit Spurzheim, que les anciens artistes

(1) *Revue d'Édimbourg*, nov. 1820, p. 389.

ont représenté leurs philosophes avec un large front, et le Jupiter Capitolin avec la partie moyenne du front plus proéminente qu'elle n'est jamais dans la nature. Ils semblent avoir observé que le développement du front a du rapport avec une grande intelligence. Il est de plus remarquable que ce grand développement du front ne comprend pas sa portion supérieure. L'esprit de saillie auquel les phrénologues d'Édimbourg attribuent la perception des différences, est petit dans les bustes de Démosthène, de Cicéron et d'autres grands hommes. Il est étonnamment petit dans la tête de Jupiter. En cela les observations des artistes de l'antiquité coïncident avec les miennes, et tendent à prouver que l'esprit n'est pas nécessaire à une intelligence philosophique (1). » Le buste de Socrate (dont la Société phrénologique possède une copie) présente un très-grand développement des organes réflectifs. Ou c'est son portrait exact, et dans ce cas il présente une coïncidence intéressante entre son caractère et le développement de ses organes; ou c'est un portrait imaginaire; et, dans ce cas, il prouve que l'artiste de l'antiquité avait compris qu'il fallait à l'esprit de Socrate un pareil contenant.

Comme on l'a déjà dit, quand la causalité est déprimée, on a beaucoup de peine à percevoir les causes; et l'on ne voit dans deux événements, qui dérivent l'un de l'autre, qu'une *coïncidence*. Cette remarque se vérifie souvent dans les discussions relatives à la phrénologie. Quand plusieurs preuves frappantes de coïncidence entre certaines formes de la tête et certaines facultés de l'esprit se présentent à un observateur qui a la causalité développée, le rapport entre l'organe et la faculté lui paraît incontestable. Que les mêmes faits soient présentés à une personne qui manque de causalité, elle sourit d'étonnement, et s'écrie ironiquement : « Voilà une singulière

(1) *Phrénologie*, dernière édition, Boston, 1832, p. 356.

coïncidence! » C'est que son esprit n'a pas été frappé du rapport existant entre les phénomènes. Elle ne sent aucun désir de suivre les idées jusque dans leurs conséquences; c'est de cette classe d'esprits, toujours prêts à s'arrêter à la surface de toutes choses, que le public a entendu les premiers rapports sur la phrénologie; et c'est à eux qu'on doit attribuer les idées erronées qui ont longtemps entravé ses progrès.

Cette faculté constitue une partie du jugement des métaphysiciens. De même qu'il y a des individus qui ont l'organe des tons si faible qu'ils sont incapables de percevoir la mélodie, de même il en est qui ont la causalité si défectueuse qu'ils ne perçoivent que les causes les plus palpables. Si de telles personnes ne comprennent pas qu'elles sont privées de cette faculté, elles deviennent d'insupportables dogmatiseurs; car elles tiennent aux idées dont on les a nourries, et sont incapables de raisonner par elles-mêmes. Il en est quelques-unes qui ont l'organe assez développé pour comprendre une cause alors qu'elle est clairement établie, mais qui sont cependant incapables de reproduire la série d'arguments qui les a convaincues. Ces personnes ont souvent des opinions fort saines sur des sujets abstraits, sans pouvoir jamais les expliquer.

La causalité est aussi, jusqu'à un certain point, la source des idées abstraites : à savoir celles des rapports entre les causes et leurs effets. Unie à la comparaison, elle correspond à la suggestion relative de Thomas Brown, « tendance de l'esprit, comme il l'explique, par laquelle, en percevant ou concevant plusieurs objets réunis, nous recevons à l'instant l'impression du rapport mutuel de ces objets (1). » En n'admettant plus la perception, la conception, etc., comme facultés distinctes de l'esprit, et en divisant l'intellect en deux facultés de simple suggestion et de suggestion relative, le Dr Brown s'est rapproché des

(1) *Lectures*, vol. III, p. 14.

résultats des découvertes phrénologiques, et de l'analyse correcte de la constitution actuelle de l'intellect humain. Il était impossible d'indiquer, au moyen des expressions surannées conception, etc., les traits caractéristiques d'un esprit qui ne comprend les faits que dans l'ordre dans lequel on les lui a présentés, et d'un autre esprit qui fait jaillir une multitude d'idées nouvelles de chaque objet qu'il contemple, et cherche instinctivement à savoir la cause et le résultat de tous les phénomènes. La simple suggestion du Dr Brown dénote le premier, et sa suggestion relative dénote le second. Dans la phrénologie, les facultés perceptives correspondent à peu près à la simple suggestion, et les facultés réflectives à la suggestion relative.

Occupons-nous à présent de quelques points qui ont provoqué de vives discussions parmi les philosophes de la vieille école. Il a été établi que l'individualité prend connaissance des objets qui existent; qu'un arbre, un navire, une montagne se présente à l'esprit, il s'en forme l'idée ou la conception; et la conception est suivie d'une foi intuitive dans leur existence. L'évêque Berkeley objecte que cette foi dans leur existence est contraire à la philosophie, parce que, dit-il, la conception ou l'idée est une simple affection de l'esprit, et qu'on ne peut expliquer par aucun principe ou aucun raisonnement, pourquoi l'on doit avoir foi en l'existence d'un objet extérieur, simplement parce que nous éprouvons une affection de l'esprit; une odeur, par exemple, n'est qu'une certaine impression sur l'esprit, communiquée par les nerfs olfactifs; mais on ne peut percevoir de liaison nécessaire entre cette impression et la foi en l'existence d'une rose. L'esprit peut subir l'impression appelée odeur, tout comme il éprouve l'émotion appelée joie; et un objet matériel n'est pas toujours nécessaire pour la perception de ces impressions. De là, le Dr Berkeley en vient à conclure qu'il n'y a de preuves philosophiques que pour les impressions mentales, et qu'il n'en est pas pour l'existence du monde matériel.

Hume a été plus loin, et a soutenu que comme nous n'avons que la conscience des idées, et que l'existence des idées n'implique pas nécessairement l'existence de l'esprit, nous n'avons la preuve philosophique que de l'existence des idées, et non pas celle de la matière ou de l'esprit. En réponse aux objections de Berkeley, le Dr Reid fait observer que la foi dans les objets externes étant la conséquence de ce qu'on les voit, est intuitive, et, par conséquent, n'a pas besoin d'arguments pour la soutenir.

La phrénologie nous permet de renvoyer ces différentes théories à leurs sources dans les différentes facultés. L'individualité (aidée des autres facultés perceptives), en vertu de sa constitution, perçoit les objets externes, et son action est accompagnée d'une foi intuitive dans leur existence. Mais Berkeley s'est servi de la causalité, afin de savoir *pourquoi* cette perception est suivie de la foi, et parce que la causalité n'a pu répondre à ce *pourquoi*, et n'a pu voir de liaison nécessaire entre l'impression mentale, appelée *perception*, et l'existence de la nature externe, il a nié que la nature existe. Voici la traduction en langage philosophique de la réponse du Dr Reid : La connaissance du monde extérieur appartient à l'individualité. Cet organe a reçu sa constitution et ses fonctions; et l'on ne peut raisonnablement demander à la causalité de les expliquer. En vertu de sa constitution, elle perçoit l'existence des objets externes, et la foi en cette existence est la conséquence de cette perception; et si la causalité ne s'explique pas *comment* cela a lieu, ce n'est pas que les indications de l'individualité soient trompeuses; c'est que la causalité a des limites.

Une autre classe de philosophes, tombant dans une erreur semblable, a nié les causes. Quand l'éventualité s'exerce sur des circonstances, réunies par des rapports de causes et d'effets, elle n'y voit que des événements qui se suivent par une conséquence immédiate et invariable. Par exemple, qu'en tirant

le canon, on abatte un mur, l'individualité et quelques autres facultés perceptives n'observent que l'existence de la poudre; l'éventualité perçoit le feu qui y est mis, l'explosion et la chute du bâtiment, comme événements qui se suivent; mais elle ne se forme pas une idée de la propriété qu'a la poudre de brûler, quand on y a mis le feu. Que la causalité, au contraire, s'unisse à l'éventualité pour contempler ces phénomènes, et l'impression du *pouvoir* ou de l'*efficacité* de la poudre, quand elle fait explosion, naît spontanément dans l'esprit, et la causalité produit la foi intuitive en cette efficacité, précisément parce qu'il est dans sa constitution de la produire; il serait aussi absurde que l'éventualité niât l'existence de ce pouvoir qui fait naître cette impression, parce qu'il n'y a que la causalité qui la perçoive, qu'il serait absurde que la causalité niât l'existence du monde externe, parce que les seules facultés du savoir le perçoivent.

Il découle de ces doctrines un point très-important dans la pratique.

Quelques hommes nient l'existence de Dieu, et d'autres soutiennent avec force qu'il suffit, pour la démontrer, d'exercer sa raison dans de justes limites. Les premiers, qui nient Dieu, disent que tout ce que nous percevons dans la nature est matière existante, et une succession de phénomènes: que nous ne pouvons nous former aucune idée de l'efficacité ou du pouvoir de la matière, et que, par conséquent, tout ce que la philosophie peut enseigner, c'est que la matière existe, et qu'elle subit certains changements. Telle est la conclusion naturelle, à laquelle doivent arriver les hommes qui ont l'individualité et l'éventualité développées et la causalité petite. Aussi, les athées, en général, ont l'organe de la causalité très-faible; et nous leurs arguments décèlent cette faiblesse. D'un autre côté, un esprit qui a la causalité puissante, en interrogeant les phénomènes de la nature, sent s'élever en lui, par le simple

ercice de cette faculté, la conviction irrésistible et intuitive ils ont une cause. Il perçoit une intention bienveillante dans rdre du monde physique et moral, et en conclut instinctivement que la bénignité et l'intelligence sont les attributs de la cause de ces phénomènes. La phrénologie explique ainsi pourquoi tous les esprits supérieurs croient en Dieu. Socrate, Platon, et les philosophes de l'antiquité sont représentés comme ayant l'organe de la causalité très-développé, et tous reconnaissaient un Dieu. Voltaire avait la causalité trop fortement développée pour douter de l'existence de Dieu, et Franklin continua d'adorer un Être suprême, après avoir renoncé au christianisme.

A ceux qui, pour le seul plaisir d'argumenter peut-être, veulent nier l'existence de Dieu, j'ai adressé ce qui suit sans recevoir de réponse satisfaisante : Un arbre existe, avec des racines; la terre existe; il y a union intime entre l'un et l'autre. Cette union intime n'est une qualité ni de l'arbre ni de la terre; elle n'a pas d'existence physique; mais l'esprit l'appréhende clairement; le but en est évident; un esprit intelligent doit y avoir présidé; et nous appelons cet esprit Dieu. C'est la causalité qui perçoit cette union intime.

Un autre argument des athées trouve sa réponse dans les principes que nous venons d'exposer : ils objectent que nous n'avons aucune preuve que Dieu *existe par lui-même;* et ils affirment que nous ignorons si celui qui a créé le monde ne reconnaît pas lui-même un supérieur, s'il n'a pas lui-même été créé. Voici comment ils formulent cette objection : « Vous qui croyez en Dieu, vous trouvez dans ses ouvrages la preuve de son existence, vous basant sur ce principe que tout effet doit avoir une cause; mais, disent-ils, cet être est lui-même *un effet*. Vous n'avez pas de preuve qu'il *existe par lui-même*, ou qu'il *se soit créé lui-même;* et puisqu'il existe, vous devez chercher *la cause de son existence*, d'après le même principe qui vous le

fait regarder comme la cause de la création matérielle. Les athées nient ainsi Dieu tout entier; ils n'en font qu'une *cause première*, dont nous faisons un Dieu, et dont la cause nous est inconnue.

On peut répondre ainsi à cette théorie : les facultés du savoir *perçoivent directement l'existence*, et la causalité suppose des qualités d'après celles qui se manifestent. Pour approfondir un objet, il faut l'emploi de *toutes* ces facultés. Voyons-nous une montre, par exemple, les facultés du savoir perçoivent la spirale, le marteau, les roues; et la causalité en comprend l'objet ou le but. Qu'on nous demande qui a fait la montre; d'après la nature des matériaux, tels que les ont perçus les facultés du savoir, la causalité conclut qu'elle n'a pu se faire elle-même, et parce qu'elle découvre de l'intelligence et un dessein dans la disposition de ses parties, cette faculté conclut que la cause doit être intelligente aussi, et en attribue la fabrication à un mécanicien intelligent. Supposons qu'on fasse cette autre question : « Le mécanicien lui-même est une existence; toute existence doit avoir une cause; qui donc a fait le fabricant de la montre? » Dans ce cas, si la causalité ne peut s'éclairer que par l'examen de la montre même, elle répondra qu'elle n'en sait rien. Mais qu'on soumette le mécanicien ou l'homme à l'observation des facultés du savoir et de la causalité réunies, et qu'on demande qui a fait l'homme; les facultés du savoir, en examinant la conformation de son corps, offriront à la causalité une donnée d'où elle pourra conclure, sans crainte de se tromper, que, quoiqu'elle perçoive en lui assez d'intelligence et de pouvoir pour avoir fait la montre, cependant, d'après la nature de sa constitution, elle percevra qu'il n'a pu se faire lui-même. Avançant dans ses investigations, la causalité, toujours aidée des facultés du savoir, percevra dans le corps de l'homme des indices frappants d'un pouvoir et d'une intention bienveillante; et, en le con-

templant, elle arrivera à la conviction intime que le fabricant de la montre n'a pu être fait que par un être grand, puissant et intelligent. Si cependant on veut lui demander encore d'où vient cet être puissant et intelligent, la causalité ne peut répondre, parce qu'elle se trouve dans une situation analogue à celle où on la mettrait, si, en lui montrant la montre seulement, on lui demandait qui a fait le fabricant. Les facultés perceptives ne peuvent observer la substance de celui qui a fait le corps humain. La causalité comprend seule son existence; et tout ce qu'elle a pu faire a été de supposer ses qualités ou ses attributs d'après ceux qu'il a manifestés. Nous avons établi cet argument dans les termes les plus simples, et nous sommes arrivés à cette conclusion que cette faculté est réduite au silence, quant à la cause du créateur de l'homme. Elle ne peut dire s'il existe par lui-même, ou par un autre pouvoir encore plus élevé. Mais elle peut affirmer, sans hésiter, qu'il *doit* exister et qu'il *possède les attributs* qu'elle a perçus dans ses œuvres; et cela étant, elle dit qu'il est Dieu *pour nous*, qu'il est *notre* Créateur et *notre* Sauveur; que ses qualités, autant qu'elle peut en juger, méritent notre plus profond respect, notre plus profonde admiration; et que, par conséquent, il est l'objet qui mérite le plus la vénération et le culte de l'*homme*.

On a objecté que, quoique la causalité ait découvert que Dieu *a* existé, elle *n'a plus* la preuve de son existence *actuelle*. Il me semble qu'on peut répondre à cela que les manifestations de son pouvoir, de sa sagesse et de sa bonté se représentent *sans cesse* à la causalité, et qu'elle n'a aucune donnée pour conclure que la *cause* a cessé, quand les effets sont là pour constater son existence.

Cet organe est prouvé.

Rapport du monde extérieur avec les facultés intellectuelles de l'homme.

L'esprit de l'homme et le monde extérieur, émanés du même créateur, doivent, quand on les comprend bien, paraître faits l'un pour l'autre ; et l'on ne peut douter qu'il n'en soit ainsi. Que le lecteur porte son attention sur n'importe quel objet naturel ou artificiel, et envisage : 1° son existence; 2° sa forme; 3° son étendue ; 4° sa pesanteur ; 5° sa localité ou rapport dans l'espace avec d'autres objets; 6° le nombre de ses parties; 7° l'ordre ou l'arrangement physique de ses parties; 8° les changements qu'il subit; 9° le temps qu'exigent ces changements; 10° les analogies et les différences entre l'objet individuel dont il s'agit et d'autres individus; 11° les effets qu'il produit; et *enfin*, s'il veut donner un nom à cet assemblage d'idées, il verra qu'il s'est fait de l'objet une idée assez complète.

On devrait suivre cet ordre dans l'enseignement des sciences. La botanique et la minéralogie sont ennuyeuses et sans intérêt pour un grand nombre de personnes qui ont cependant ce qu'il faut pour les étudier. Mais on leur représente à tort que des noms et des classifications sont le seul *but* qu'elles doivent se proposer. Une meilleure méthode serait de faire en sorte que l'élève apprît à connaître ses propres facultés mentales; et de lui prouver, par des expériences, que ses facultés ont un rapport défini avec les objets extérieurs, et de l'amener ainsi à trouver un plaisir positif à les contempler. On devrait alors diriger son attention sur l'existence d'un objet, comme intéressant l'individualité; sur sa forme, comme intéressant la faculté de la forme; sur sa couleur, comme plaisant à la faculté du coloris, et ainsi de suite sur ses autres qualités; tandis qu'on devrait enseigner en dernier lieu le nom, l'ordre, le genre, l'espèce, comme dé-

signant simplement les qualités et les rapports des objets qu'il connaît déjà. La pratique, dans ce mode d'intuition, trouverait des avantages. L'esprit peu exercé, qui regardait avec indifférence toutes les formes qui n'étaient ni extrêmement laides, ni extrêmement belles, éprouverait bientôt du plaisir à discerner les degrés les plus minutieux d'élégance et d'expression. On produirait le même effet en suivant un plan analogue d'instruction, quant aux autres facultés. Plus les organes seront développés, plus on éprouvera de plaisir dans l'étude. Mais même avec un développement modéré on en éprouvera beaucoup; et il n'est pas nécessaire de recourir aux écoles ou aux colléges pour cette espèce d'exercice de l'intellect. Des objets, dus à la nature et à l'art, nous environnent de toutes parts pour stimuler nos facultés; et si le lecteur, en se promenant soit à la campagne, soit à la ville, veut appliquer ses facultés diverses de la manière que nous venons d'indiquer, il trouvera à sa portée des sources innombrables de plaisir, quand bien même il ne comprendrait rien ni aux noms scientifiques, ni aux classifications.

Modes d'action des facultés.

Toutes les facultés tendent à une action, et quand elles sont actives à un degré suffisant, elles produisent des actions, bonnes, convenables ou nécessaires. C'est l'excès de l'activité et une mauvaise direction qui engendrent les abus. Il est probable que la phrénologie n'a été découverte, que parce que certains individus qui avaient des organes très-développés ont cédé aux penchants de leur nature. La petitesse d'un organe ne cause jamais l'abus d'une faculté. La bienveillance a beau être petite, elle n'excite jamais à la cruauté. Mais comme alors on est indifférent aux misères d'autrui, elle peut conduire

à l'omission de certains devoirs. Un organe petit donne aussi lieu à des abus, en ce qu'il ne peut balancer l'influence d'un autre organe. Ainsi un grand développement de l'acquisivité et de la secrétivité, combiné avec la dépression de la réflexion et de la conscienciosité, peut conduire au vol. La puissance de la destructivité, si la bienveillance est faible, peut provoquer des actions cruelles.

Toute faculté, quelle que soit la cause de son activité, produit l'espèce de sensation ou forme l'espèce d'idées qui résultent de sa constitution ainsi qu'on l'a vu plus haut. Les organes les plus développés ont le plus de tendance à agir. Les organes petits en ont le moins. Puisque tout organe tend à l'action, il est clair que chacun a une sphère d'action à lui propre. Aucun n'est par lui-même nécessairement mauvais; autrement, Dieu aurait volontairement créé des organes, dans le seul but de nous faire tomber dans le péché.

L'action des PENCHANTS et des SENTIMENTS ne peut être directement provoquée par un simple acte de la volonté. Par exemple, on ne peut faire naître les émotions de la crainte, de la compassion et de la vénération, uniquement pour le plaisir de les éprouver; aussi n'encourt-on pas de blâme pour ne pas éprouver une émotion à un moment déterminé. Cependant l'action de ces facultés peut être provoquée par l'excitation intérieure des organes; et alors, qu'on le veuille ou non, on éprouve le désir ou l'émotion que produit chaque faculté. Ainsi le cerveau, activé par des causes internes, produit une sensation correspondante, qu'on ne peut éviter si l'organe est excité. Il peut être en notre pouvoir de laisser paraître ou de dissimuler cette action; mais, si l'organe est excité, nous n'avons pas le choix d'éprouver ou de ne pas éprouver la sensation même. Il en est de même pour les organes de la circonspection, de l'espérance, de la vénération, etc. Il y a des moments où nous sentons involontairemeut s'élever en nous des

émotions de crainte, d'espérance ou de vénération, que nous ne pouvons nous expliquer par aucunes causes externes quelconques; ces sensations proviennent de l'action spontanée des organes de ces sentiments, laquelle provient de la force croissante de la circulation dans leurs vaisseaux sanguins.

> " We cannot Nature by our wishes rule,
> Nor, at our will, her warm emotions cool (1). "
> *Crabbe.*

En *second* lieu ces facultés peuvent être mises en action, indépendamment de la volonté, par la présence d'un objet extérieur, destiné par sa nature à les exciter. Qu'un malheureux se présente, la faculté de la bienveillance entre en activité et produit la sensation qui en dépend. Qu'un danger imminent se perçoive, la circonspection fait naître instantanément une émotion de crainte; que l'on contemple des objets qui ont du grandiose, l'idéalité nous inspire le sentiment de ce qu'ils ont de sublime. Dans tous les cas, le pouvoir d'agir ou de ne pas agir dépend de la volonté; il n'en est pas de même du pouvoir de sentir ou de ne pas sentir. Quand le tempérament est actif, les émotions sont bien plus facilement excitées par les causes internes ou externes, que quand il est paresseux.

« C'est un plaisir inexplicable, dit Hume (2), que celui qu'excite, chez le spectateur d'une tragédie bien écrite, les émotions de pitié, de terreur et autres passions pénibles par elles-mêmes. Plus ils sont touchés et affectés, plus ils sont charmés. Tout l'art du poète consiste à exciter et à tenir en haleine la pitié, l'indignation, l'anxiété et le ressentiment de son auditoire, qui est d'autant plus charmé qu'il est plus

(1) Nous ne pouvons régler la nature sur nos désirs, et ne pouvons non plus calmer à volonté nos émotions brûlantes.

(2) *Essay*, 22.

affligé, d'autant plus heureux qu'il peut donner un libre cours à ses larmes, à ses sanglots, à ses cris, et soulager ainsi son cœur plein de la plus tendre sympathie. »

On a beaucoup écrit pour résoudre ce problème. Les auteurs qui nient l'existence des sentiments désintéressés et bienveillants chez l'homme, soutiennent que nous ne sympathisons avec *Caton*, *Othello*, ou le malheureux *Roi Léar*, que parce que nous concevons que nous pouvons nous trouver un jour dans la même situation qu'eux, et qu'alors tous les sentiments que nous éprouverions, si nous souffrions nous-mêmes des mêmes malheurs, s'élèvent en nous. D'un autre côté M. Stewart, qui dans sa théorie admet l'existence d'une émotion généreuse dans l'esprit humain, dit que nous croyons pour un instant à la réalité des malheurs représentés; et que par suite nous éprouvons la pitié qu'exciteraient en nous des souffrances réelles. Un acte ultérieur de notre jugement détruit l'illusion dans un laps de temps presque imperceptible, et empêche l'esprit d'*agir* sous l'influence de cette émotion, laquelle nous porterait, si nous continuions de croire à la réalité, à voler au secours du héros ou de l'héroïne opprimée. Il persiste à penser qu'il faut que nous ayons un moment la foi pour éprouver l'émotion excitée en nous.

La science de la phrénologie explique cette émotion. Chaque penchant, chaque sentiment est mis en action par certains objets; et son activité excite, en vertu de sa constitution, un sentiment ou une émotion qui y correspond. Le bonheur consiste dans la jouissance et l'harmonie de toutes les facultés; et l'activité est de l'essence de cet état de choses. « Ainsi le système musculaire, dit le Dr A. Combe, trouve du plaisir dans le mouvement. L'œil en trouve à regarder les objets extérieurs, la combativité à vaincre une opposition, la destructivité à la vue de la destruction et des supplices, la bienveillance à soulager les malheureux, l'espérance à envisager un bonheur

futur, la circonspection dans l'incertitude et l'anxiété, etc. Comme le plaisir est d'autant plus fort que le nombre des facultés satisfaites simultanément est grand, il s'ensuit qu'une scène tragique, excitant plusieurs facultés à la fois, doit être agréable, quelles que soient les facultés satisfaites, 1° si elle ne blesse en même temps aucun sentiment; 2° si elle n'excite aucune faculté au point de faire mal, comme trop de lumière blesse la vue, trop d'exercice fatigue les muscles.» Dans *Pizarre*, par exemple, quand l'enfant paraît, son aspect, sa situation excitent la philoprogéniture; et les personnes douées de cet organe à un haut degré s'intéressent à lui; la vue des dangers auxquels il est exposé éveille la circonspection, et produit *la crainte qu'il ne puisse se sauver*; quand *Rolla* le sauve, cette crainte disparaît, la philoprogéniture est charmée, la bienveillance est aussi satisfaite, et l'excitation de ces facultés est un plaisir. Toutes ces émotions internes sont simplement produites par la constitution des facultés et les rapports établis par la nature entre les facultés et leurs objets, sans qu'il soit nécessaire que notre intelligence agisse, ou que nous formions des théories sur ce qu'il y a de réel ou de factice dans les scènes représentées. C'est d'après ces mêmes principes qu'un tableau nous paraît beau ou sublime. « Les hautes tours se perdant dans les nuages, les palais somptueux » sont naturellement propres à exciter l'idéalité, le merveilleux et la vénération; et l'activité de ces facultés fait naître des émotions délicieuses. Les tours, exactement reproduites sur la toile, excitent l'action des facultés aussi bien que les tours elles-mêmes, et font naître dans l'âme le même plaisir. Mais que penserions-nous si M. Stewart nous affirmait que, pour trouver le tableau bien, il faut que nous croyions un moment que les hommes, les femmes, les pierres et le mortier, représentés sur la toile, existent réellement; et cependant cela serait tout aussi raisonnable que ce qu'il dit sur la tragédie. Nous pouvons

pleurer à une tragédie représentée sur la toile, et ne pas oublier un instant que nous n'avons que des couleurs et des formes devant les yeux. De même, nous pouvons pleurer à une tragédie qui n'est que la représentation au moyen de mots et de gestes, d'objets propres à exciter nos facultés, et n'avoir pas un moment d'illusion quant à la réalité de la pièce.

Quand ces représentations excitent trop fortement l'activité des penchants ou des sentiments, il est possible qu'elles maîtrisent un moment l'intelligence. Dans ce cas, il y a un instant d'illusion, et la sensation est d'autant plus forte. Dans ce cas aussi, il me paraît que la forte émotion ne *provient* pas d'une *illusion préalable de l'intelligence*, mais que l'erreur de l'intelligence est la *conséquence* de ce que la sensation a été trop forte. Cette remarque est confirmée par l'extrait suivant de la vie de mistress Siddons : « J'avais l'habitude, dit-elle, d'étudier mes rôles le soir, quand j'en avais fini avec les soucis et les embarras de la journée. La veille du jour où je parus dans le rôle de *Lady Macbeth* pour la première fois, je m'enfermai comme à l'ordinaire quand tout le monde fut couché, et je me mis à étudier mon personnage. Comme ce rôle est très-court, je croyais bientôt avoir fini. Je n'avais que vingt ans alors, et je pensais, comme tant d'autres, qu'il ne fallait presque que me mettre des mots dans la tête; car, à cette époque de ma vie, il ne m'était pas encore venu à l'idée qu'il fût utile d'étudier un caractère dans ses nuances et son degré de développement. Je continuai à apprendre avec assez de sang-froid dans le silence de la nuit, nuit que je n'oublierai jamais, jusqu'à la scène de l'assassinat; mais alors tout ce qu'il y a d'horrible dans cette scène me frappa, au point que je m'arrêtai. Je saisis mon flambeau et me précipitai hors de la chambre, dans un paroxysme de terreur. Ma robe était de soie, et son frôlement, comme je montais l'escalier, figurait à mon imagination frappée les pas d'un spectre qui me poursuivait. J'arrivai enfin à ma chambre,

où je trouvai mon mari. Je laissai tomber mon flambeau sur la table, sans avoir la force d'éteindre la lumière, et me jetai sur mon lit, sans trouver le courage de me déshabiller (1). »

Les facultés affectives, quand elles ne sont point excitées ou qu'elles le sont trop, causent de l'inquiétude ou de la douleur. Les lois de notre constitution expliquent aussi les divers phénomènes de la folie. Tous les organes, dans l'état de maladie, sont susceptibles d'une excitation trop forte et involontaire. Cela produit une excitation mentale ou le désir violent d'agir dans la direction des organes affectés. Si c'est la destructivité, la furie, qui est précisément un penchant irrésistible à la violence et aux outrages, en est la conséquence. Si c'est l'organe de la circonspection, on a toujours peur, et l'on devient mélancolique. Si ce sont la vénération et l'espérance, le résultat est une exagération involontaire de dévotion, la joie la plus vive, et la jouissance anticipée d'un bonheur futur. Cette dernière disposition d'esprit fixe et invariable constitue la monomanie religieuse. Il arrive parfois qu'un malade n'a de folie que relativement à un sentiment, et que si l'on évite de mettre cette faculté en activité, son intelligence paraît saine, et sa conduite générale, raisonnable et conséquente. Ainsi un individu, qui a l'estime de soi affectée, s'imagine quelquefois être roi, quand, sous tous les autres rapports, il montre beaucoup de bon sens et un jugement parfait. Il y a des gens bien intentionnés qui, frappés de la lucidité de l'intelligence de pareils malades, se mettent à leur démontrer, en argumentant, la nature erronée des idées dont ils souffrent, supposant que, s'ils parvenaient à convaincre de son erreur l'intelligence, la maladie serait guérie; mais la maladie consiste dans l'action morbide de l'organe d'un sentiment ou d'un penchant, et aussi longtemps qu'elle dure, la monomanie, base de toute aliénation mentale, persiste, et l'ar-

(1) *Vie de Mistress Siddons*, par Campbell, vol. II, p. 55.

gumentation fait aussi peu d'effet qu'un discours pour guérir la goutte.

D'après les explications que nous venons de donner, quand un organe n'est pas actif, on ne peut éprouver le penchant ou le sentiment qui en émane; de même on ne peut entendre un son, quand l'appareil auditif n'est pas excité par les vibrations de l'air.

De cet exposé de notre constitution mentale, on peut déduire les conséquences les plus importantes dans la pratique. Plus un organe est développé, plus il tend à l'activité; moins il est développé, moins il est actif. Ainsi un individu porté à la violence, à un orgueil excessif, à la vanité, à l'avarice, est la victime d'un mauvais développement du cerveau; et c'est ce que nous ne devrions jamais perdre de vue dans notre manière de le traiter. Si, par exemple, nous avions voulu donner de la douceur à Bellingham, le moyen n'eût pas été de le maltraiter pour son mauvais caractère; car on aurait par là excité directement sa destructivité, dont le développement excessif était la cause de ses excès. Il eût fallu s'adresser à sa bienveillance, à sa vénération, à son intelligence, afin d'atténuer la violence de la destructivité. Quand la consciencieusité est très-faible, comme c'était le cas chez David Haggart, nous devons toujours avoir en vue que l'individu est aussi peu capable de sentir les obligations qui lui sont imposées par la justice, que M. Milne de percevoir les couleurs, ou Anne Ormerod de percevoir la mélodie. Jamais il ne nous viendrait à l'idée de perfectionner l'organe des tons chez Anne Ormerod en la battant. La consciencieusité d'Haggart était aussi défectueuse, et nous aurions aussi peu réussi à lui donner le sentiment de la justice, en lui infligeant des traitements sévères. Dans de tels cas il est raisonnable d'éviter, avant tout, de placer les individus dans des circonstances qui exigent l'exercice de la faculté défectueuse; de ne pas placer, par exemple, Anne

Ormerod dans un chœur de chanteurs, ou David Haggart dans un poste de confiance; et enfin d'exciter tous les organes développés des sentiments élevés, afin qu'ils puissent contrôler les penchants, et combattre, autant que possible, par d'autres moyens, la faiblesse de la conscienciosité.

S'il est vrai que les organes proéminents excitent des désirs impérieux, et les organes déprimés des désirs très-faibles, la phrénologie doit être un jour, dans la pratique, éminemment utile à la société. Si, en choisissant un domestique, nous n'osons pas examiner sa tête, et si nous en engageons un dont les organes moraux sont des plus faibles, et les organes des penchants animaux très-développés, comme dans le cerveau de Mary Macinnes, et si des sentiments animaux accompagnent ce développement, il n'est pas douteux que nous ayons à nous repentir de notre choix. Si nous choisissons, par exemple, une bonne d'enfant qui manque de conscienciosité, et est incapable de sentir le prix de la vérité, elle ne se bornera pas à mentir elle-même; elle habituera les enfants au mensonge. Qu'un négociant prenne pour commis un homme qui a la tête conformée comme Haggart, et qu'il lui confie de l'argent, ses penchants animaux n'étant pas domptés par la conscienciosité, le porteront à le soustraire. On ne peut se figurer combien de fâcheux événements pourraient être prévenus dans la société par l'application pratique de la phrénologie. Je l'ai appliquée moi-même avec succès dans le choix de mes domestiques.

En second lieu, si la vue de l'objet propre à exciter une faculté suffit pour la mettre en activité; s'il ne faut, par exemple, que la vue d'une souffrance pour éveiller la bienveillance, ou du danger pour éveiller la circonspection, ce point une fois reconnu peut devenir un principe d'une haute importance dans l'éducation des enfants. En prenant le langage de la destructivité ou de l'amour de soi, nous cultiverons chez eux ces organes en les excitant. En manifestant devant eux

gumentatior
goutte.

D'apr
un orgr
le ser
son,
de

de la bienveillance et de la vénération, nous développons chez
ceux ces facultés; en parlant continuellement d'argent, du dé-
sir d'en acquérir, de la crainte d'en perdre, nous stimulerons
en eux les organes de l'acquisivité et de l'amour de soi, et
nous représenterons ces penchants.

Au troisième lieu, un effort de la volonté peut exciter à l'action les facultés des penchants et des sentiments, ou les réprimer indirectement. Ainsi, les facultés du savoir (qui servent à former les idées), en concevant intérieurement des objets propres à exciter les penchants et les sentiments, font naître ces penchants et ces sentiments aussi bien que la présence des objets mêmes, quoiqu'avec moins d'intensité.

Par exemple, quand nous concevons intérieurement un être malheureux, et que la bienveillance est puissante en nous, nous éprouvons une émotion de pitié, qui va quelquefois jusqu'aux larmes. De même, nous ne parvenons pas à réprimer l'activité de l'idéalité, quand nous le désirons par un simple effort de la volonté; mais venons-nous à concevoir des objets propres à exciter la vénération, la circonspection, l'estime de soi ou la bienveillance, l'idéalité tombe bientôt dans l'inactivité. Dans ce cas, la vivacité du sentiment est proportionnée à la force de la conception, en même temps qu'à l'énergie des penchants ou des sentiments.

Quand c'est par des causes intimes qu'un penchant ou un sentiment prend un élan vigoureux, il contraint les facultés intellectuelles à former des conceptions de son ressort; en d'autres mots, les organes qu'une excitation interne a rendus dominants, dirigent le cours habituel de nos pensées. L'individu dont le cervelet est constamment actif, recherche les livres, les tableaux, les anecdotes licencieuses. Celui chez qui la constructivité, l'idéalité, l'imitation et les organes du savoir sont intérieurement très-actifs, est curieux de voir des tableaux, des sculptures et autres œuvres d'art dans lesquelles se com-

binent la beauté, le talent et l'expression, et trouve du plaisir à en inventer lui-même. Ses connaissances dans les arts sont étendues, et il aime à en parler. Celui chez qui l'acquisivité est intérieurement active, a l'amour des richesses; sa curiosité sur les bénéfices des diverses branches du commerce est avide; il va jusqu'à s'inquiéter du rapport des propriétés d'autrui. L'esprit de celui dont l'organe de la bienveillance est intérieurement actif, s'exerce habituellement sur des projets philanthropiques, comme M. Howard, M. Oven, Mme Fry. Dans tous ces exemples, le *goût* de l'individu dépend de la nature des penchants ou des sentiments qui sont actifs en lui, et les facultés intellectuelles fonctionnent dans leur intérêt. Quand le but qu'on se propose est purement intellectuel, comme dans l'étude des mathématiques ou de l'algèbre, le *goût* est imposé par l'activité des facultés intellectuelles mêmes.

Jamais les organes ne se trouvent tous combinés dans les mêmes proportions relatives chez deux individus; chacun a donc un *goût* qui lui est en quelque sorte particulier; c'est ce qui explique la variété des vocations et des caractères.

Puisque les penchants et les sentiments ne forment pas des idées, et qu'il est impossible d'exciter ou de rappeler directement, par un acte de la volonté, les sensations ou émotions produites par eux, il s'ensuit que ces facultés n'ont pas dans leurs attributions la perception, la conception, la mémoire et l'imagination. Elles n'ont que la sensation, c'est-à-dire que quand elles sont actives, on éprouve une sensation ou émotion. Donc la sensation accompagne l'action de toutes les facultés qui sentent, et le système nerveux en général; mais la sensation par elle-même n'est pas une faculté.

Les facultés DU SAVOIR et les facultés RÉFLECTIVES ne sont pas, en tous points, régies par les mêmes lois que les organes des penchants et les sentiments. Ces facultés forment des idées, et

perçoivent des rapports; elles comprennent la volonté, ou plutôt constituent la volonté, et fonctionnent dans l'intérêt des autres organes qui ne font que sentir.

1° Ces facultés peuvent comme les autres être excitées à l'activité par des causes internes, et alors les idées, qu'elles sont destinées à former, se présentent à elles involontairement. Les notes découlent de l'esprit du musicien sans qu'il les cherche. L'homme qui a le nombre puissamment développé, calcule naturellement; celui chez qui la forme est énergique, conçoit des figures par une inspiration intérieure. Celui chez qui la causalité est puissante et active, raisonne tout en pensant, sans qu'il lui en coûte le moindre effort. Celui qui a l'esprit de saillie proéminent, a spontanément des conceptions spirituelles, même alors qu'il voudrait les chasser de son esprit.

2° Ces facultés peuvent être excitées par la présence d'objets extérieurs en rapport avec elles.

3° Elles peuvent l'être par un acte de la volonté.

Excitées par des objets extérieurs, elles les PERÇOIVENT, et cette action est appelée PERCEPTION. La perception est le plus faible degré d'activité de ces facultés, et quand un objet ne fait naître aucune idée, c'est qu'on n'a pas le pouvoir de manifester la faculté qui doit le percevoir. Si donc, on ne peut percevoir la mélodie de notes bien combinées, on est incapable de manifester la faculté des tons; si l'on ne peut distinguer les teintes d'un objet coloré, on n'a pas la faculté du coloris. Quand les prémisses d'un argument sont logiquement et distinctement posées, celui qui ne peut percevoir le rapport entre les prémisses et la conclusion que l'on doit en tirer, est privé de la causalité, et ainsi des autres facultés. Donc la perception est le mode d'action des facultés qui forment les idées au moindre degré; mais la perception n'est pas une faculté distincte.

Ces principes ne constituent pas une théorie; ils reposent sur

des faits. Le malade cité par M. Hood (1), perdit la *mémoire* des mots, tout en conservant la *perception* de leur signification. Il comprenait ce qu'on disait devant lui, c'est-à-dire que l'organe du langage était encore assez fort chez lui, pour qu'il perçût la signification des mots qu'on lui adressait; mais il n'avait pas assez d'énergie pour qu'il pût, par un acte de sa volonté, se rappeler les mots et s'en servir afin d'exprimer ses pensées. Le fait relatif à M. Fergusson (2) est remarquable sous un autre point de vue. Il avait l'organe de l'étendue assez développé pour percevoir la distance des objets qu'il avait sous les yeux, et pas assez pour s'en souvenir quand il les avait perdus de vue. M. Sloane (3) est dans le même cas pour les couleurs. Regarde-t-il des couleurs, il en perçoit les différentes teintes; mais il a l'organe du coloris à un degré si faible, que dès qu'il ne les voit plus il est incapable de les nommer. Plusieurs personnes sont dans le même cas par rapport à la musique: elles perçoivent la mélodie des sons qu'elles entendent; mais leur faculté des tons est si peu développée, qu'elles sont incapables de se rappeler ensuite une seule note. Les pouvoirs réflectifs donnent lieu aux mêmes phénomènes. Beaucoup de personnes ont les facultés réflectives assez exercées et assez énergiques pour percevoir un argument qu'on leur soumet, et sont tout à fait incapables d'en inventer, ou même d'en reproduire. Elles attribuent cette imperfection à leur défaut de mémoire; mais souvent ces mêmes personnes font preuve d'une très-bonne mémoire pour la musique, la mécanique, la botanique ou autres objets qui ne sont pas du ressort de la causalité.

Ici encore se présente un résultat très-important pour la pratique. Que l'on place une personne dont le front, comme celui de

(1) Page 131.
(2) Page 42.
(3) Page 56.

Fraser, présente une dépression au siége des organes réflectifs, qu'on la place, dis-je, dans une position qui exige une haute sagacité naturelle, une grande profondeur d'intelligence, soit pour bien agir, soit pour bien conseiller, et l'on sera certainement déçu dans son attente. Qu'on s'adresse, au contraire, à un individu dont les organes réflectifs présentent le même développement que dans la tête de Franklin, et l'on trouvera en lui une grande capacité instinctive pour concevoir l'enchaînement probable des causes, et pour prédire les résultats des mesures proposées. Fraser pourrait faire preuve de bon sens et d'un jugement sain, quand on lui aurait fait comprendre les conséquences, parce que, chez lui, les organes réflectifs sont assez développés pour qu'il perçoive les causes qu'on lui explique; mais il ne pourrait, comme Franklin, en prévoir les effets, parce qu'il faut pour cela des organes plus développés que les siens.

D'après ces principes, la perception étant un mode d'action de *toute* faculté intellectuelle, un individu peut percevoir parfaitement une certaine classe d'objets, et ne point en percevoir d'autres. Ainsi, quoique M. Milne ne perçoive pas le plus grand nombre des couleurs, il perçoit parfaitement les formes; d'autres individus qui ne peuvent percevoir la mélodie, perçoivent très-bien la symétrie. Ces principes ont le mérite d'être en rapport avec la nature; car on rencontre très-souvent des exemples semblables à ceux que je viens de citer.

Les métaphysiciens parlent de la perception comme *d'une faculté générale;* et quand on applique leurs idées à ce qui existe, on est surpris de voir que leur *pouvoir général* n'accomplit bien que la moitié de ses fonctions chez un individu, précisément comme si une jambe pouvait se mouvoir quand on tourne à droite, et ne pouvait plus faire un seul mouvement quand on tourne à gauche. Le Dr Thomas Brown a nié cette absurdité, et il diffère à présent de Reid, de Stewart et de tous

ses prédécesseurs, en ce qu'il nie que la perception soit autre chose qu'un acte du pouvoir général de l'esprit. Nous disons que c'est un acte de plusieurs facultés spéciales de l'esprit; mais c'est ce qu'ignorait le Dr Brown.

Conception. Quand les organes réflectifs ou du savoir ont une activité puissante par suite d'une excitation intérieure, que la volonté détermine cette activité, ou qu'elle soit naturelle, les idées sont conçues rapidement, et l'acte de les former est appelé conception; quand elles jaillissent vives et rapides, c'est de l'imagination. Ainsi la perception est le moindre degré d'activité d'une faculté alors qu'elle est excitée par un objet extérieur; et la conception et l'imagination sont les degrés plus élevés de l'activité dépendant des causes intérieures, et sans le concours d'objets extérieurs. Chaque faculté accomplit l'acte de la conception dans sa sphère. Ainsi une personne qui a l'organe des tons puissant, peut concevoir ou rappeler à son esprit les notes d'un air, alors qu'elle n'entend aucun instrument. Mais si elle a l'organe de la forme peu développé, il lui est bien plus difficile de se figurer des formes. Quelques personnes lisent la musique comme un livre; le signe écrit d'une note suffit pour exciter en elles l'impression de la note même. C'est là le résultat d'un très-haut degré d'activité de la forme et des tons. Le tempérament influe beaucoup sur l'activité; pour exciter à des actions vives les tempéraments lymphatiques il faut l'impression d'objets externes, tandis que les tempéraments nervoso-sanguins se font remarquer par une vivacité spontanée et constitutionnelle. Aussi voit-on rarement que les personnes qui ont un tempérament lymphatique brillent par l'imagination; l'imagination veut un haut degré d'activité, et elle est d'autant plus forte chez les individus que leur tempérament se rapproche plus du tempérament nerveux.

En parlant du coloris, j'ai cité un passage dans lequel

M. Stewart, après avoir dit que quelques personnes, qui distinguent les couleurs quand on leur en présente plusieurs ensemble, ne peuvent nommer une couleur qu'on leur présente seule, ajoute qu'il attribue ce défaut de discernement à une imperfection dans le pouvoir de la *conception*, provenant, à ce qu'il suppose, d'une habitude d'inattention contractée dès l'enfance. Il a raison jusqu'à un certain point : on peut trouver des individus qui, comme M. Sloane, ont l'organe du coloris assez développé pour leur faire distinguer les *couleurs*, quand ils les voient juxtaposées, et qui l'ont trop faible pour qu'ils en aient la conception ou la mémoire quand elles sont séparées; cela indique certainement une imperfection du pouvoir de la *conception;* mais le pouvoir de la conception peut être défectueux dans cette faculté seule, et très-énergique dans toutes les autres. D'après le principe de M. Stewart, que la conception est un pouvoir général, il y a anomalie quand elle n'accomplit bien qu'une partie de ses fonctions. Il veut l'expliquer par des habitudes contractées dès l'enfance; mais une faculté naturellement forte a faim de ce qui peut l'alimenter, comme l'estomac vide d'un homme bien portant a faim de nourriture.

Quand une faculté réflective ou du savoir est active intérieurement, elle conçoit des idées sur les objets qui sont de son ressort. Ainsi, quand on a la localité, le coloris et l'étendue actifs, on peut, les yeux fermés, concevoir un paysage avec ses accidents de collines et de vallées, d'ombre et de lumière. Cette action interne devient-elle morbide par la maladie des organes, les idées deviennent fixes, elles s'impriment dans l'esprit en dépit de la volonté; et cet état, lorsqu'il dure longtemps, constitue l'insanité. Souvent, dans l'obscurité, on croit voir des êtres de toutes formes et de toutes couleurs; et ces visions ont quelquefois tant d'éclat, qu'elles nous effrayent. Je conclus que ces apparitions proviennent d'une excitation interne des organes placés sous l'arcade ciliaire, c'est-à-dire de la

forme, de la localité, du coloris et autres. La plupart du temps cette affection n'est que momentanée; mais supposons qu'elle devienne, pour ainsi dire, fixe et continue, et l'esprit sera plein de conceptions vives et permanentes, d'êtres fantastiques revêtus de formes et de couleurs surnaturelles; ce qui constituera un certain degré d'insanité, non une exaltation de sentiment morbide comme la mélancolie, la fureur ou l'extase religieuse, mais une illusion intellectuelle. Tous les sentiments pourraient être sains, et cependant cette aberration de l'intelligence demeurer fixe et invariable, en dépit de tous les efforts de la volonté. Supposons à présent que cette maladie attaque les organes du savoir, et laisse intacts les organes réflectifs, il est tout à fait probable que l'individu aura des perceptions fausses sur quelques points, et non-seulement des perceptions saines sur tous les autres, mais qu'à l'aide des facultés demeurées intactes, il distinguera ce qu'il y a d'erroné dans ses impressions. Des faits semblables se présentent encore.

Les phénomènes des apparitions, ou les illusions qui nous font voir des spectres peuvent s'expliquer par ce principe. Quand plusieurs organes deviennent actifs par une excitation interne, ils donnent lieu à des conceptions involontaires d'objets externes que l'on revêt de tous les attributs de forme, de couleur et d'étendue, qui distinguent ordinairement la réalité. On trouve dans le *Phrenological Journal* (1) plusieurs exemples intéressants de cette affection.

D'après la description qu'on a faite des apparitions, il semble que les organes des facultés du savoir soient le siége de ces perceptions maladives. Nicolaï, le libraire de Berlin, a vu la *forme* d'une personne morte à huit pas de lui, un *grand nombre* de figures d'hommes et d'animaux pendant le jour comme

(1) Vol. I, p. 541; II, 111, 293, 362; V, 210, 319, 430; VI, 260, 515; VII, 9, 162; X, 47, 217.

pendant la nuit, une foule d'hommes et de femmes, des gens à cheval, des oiseaux et des chiens, tous d'une dimension naturelle et aussi distincts que s'ils avaient été vivants, avec la couleur qu'ils ont dans la réalité, mais un peu plus pâles. Plus tard il *les a entendus parler*. On lui a mis les sangsues, et il a vu la chambre remplie de spectres noirs; au bout de quelques heures, il les a vus plus pâles; et quelques heures après encore, il les a vus tout blancs. Il les a vus se dissoudre dans l'air, et pendant quelque temps il en distingua encore des lambeaux. Le Dr Alderson de Hull cite deux autres cas. M. R. qui avait laissé sa femme et ses enfants en Amérique, les vit et causa avec eux en Angleterre; il vit des processions de morts et de vivants; il revit dans un *cadenas de cuivre bien poli* les amis qu'il avait laissés dans l'autre hémisphère; et, pour les revoir, il lui suffisait de regarder ce cadenas. Il eut une violente céphalalgie. Un cabaretier de Hull vit dans sa cave un soldat; il voulut le saisir; mais il reconnut alors que ce n'était qu'une illusion; il essaya de la même manière de ramasser des huîtres, qui n'étaient pas plus réelles; il vit une foule de vivants et de morts; à peine pouvait-il distinguer les habitués de son cabaret des spectres qu'il avait devant les yeux; et il souffrit réellement des coups de fouet d'un charretier, lesquels n'étaient qu'une illusion (1). J'ai raconté (tome I, page 409) le fait d'un habitant de l'Écosse occidentale, qui avait l'organe du merveilleux étonnamment développé, et qui avait des visions de personnes et de choses inanimées. Pendant longtemps il eut devant les yeux un *tapis moucheté*, un enterrement, et une poutre sur des roues. Son fils avait la même disposition; il lui arriva de poursuivre un mendiant qui s'évanouit dans la muraille. Toutes ces perceptions proviennent des organes des facultés perceptives.

(1) Alderson's *Essay on Apparitions*, London. 1823.

En juillet 1836, je fus présent à l'examen du cerveau d'un vieillard, qui pendant ces dernières années avait constamment des spectres devant les yeux, quoiqu'il comprît fort bien que c'étaient des illusions. Ils lui apparaissaient revêtus des costumes des différents pays qu'il avait parcourus. Des statues de Grecs et de Romains passaient animées devant ses yeux. Ces apparitions avaient des vêtements de couleurs brillantes et étaient de toute dimension, depuis le colosse jusqu'au pygmée. Une vieille femme, enveloppée du manteau écossais, était l'apparition qu'il avait le plus habituellement. Le cerveau de cet homme présentait en général une grande vascularité; le *falx* et la dure-mère recouvrant les organes de la vénération, de la bienveillance, du merveilleux et de l'imitation, étaient épaissies, avaient l'aspect d'un *vellum* moite, et présentaient de fortes traces d'inflammation chronique.

M. Simpson a fait insérer dans le *Phrenological Journal* le cas suivant, qui est aussi intéressant qu'instructif. La concomitance de la douleur dans le siége exact des organes avec le dérangement de leurs fonctions, en est un des traits les plus saillants; et l'auteur se dit prêt à offrir les moyens de vérifier les faits à toute personne curieuse de les connaître. « Mlle S. L., dit M. Simpson, âgée de vingt ans, d'une bonne famille, bien élevée, instruite, au-dessus de toute crainte superstitieuse, et parfaitement saine de corps et d'esprit, est néanmoins depuis quelques années troublée nuit et jour par des visions d'objets et de personnes inanimées, qui lui apparaissent sous les mille formes dont nous avons déjà parlé. Elle fut de bonne heure sujette à des illusions semblables, et la première dont elle ait souvenir est celle d'un tapis étendu dans les airs qui descendit sur sa tête et disparut.

« Après un intervalle de quelques années, elle recommença à voir des figures humaines dans sa chambre, souvent quand elle était au lit tout éveillée, et souvent même dans le jour. Ces

figures étaient *blanchâtres* ou plutôt *grises*, *diaphanes* comme des *toiles d'araignée*, et en général d'une *grandeur* surnaturelle. Elle eut à cette époque de violents maux de tête, offrant cette particularité qu'ils n'existaient que sur un petit point de la tête. Lorsque je lui demandai de l'indiquer, j'eus bien soin de ne pas l'aider dans sa réponse; et je laisse à nos lecteurs le soin de juger de nos sentiments comme phrénologues, quand elle indiqua de son pouce et de l'index *les deux côtés de la racine du nez, la naissance des sourcils, et la partie du front immédiatement au-dessus du nez, les trois siéges reconnus de la forme, de l'étendue et de l'individualité.* Elle compara la sensation qu'elle éprouvait, aux deux côtés de la racine du nez, à des coups de pointe de canif. Sa douleur augmentait quand elle baissait la tête. Au contraire elle la soulageait en la tenant très-haute (1). Je demandai à Mlle S. L. si la douleur n'affectait que cette partie; elle me répondit, quelque temps après, *que la douleur s'étendait à droite et à gauche sur l'arcade sourcilière, un peu au-dessus des sourcils et tout autour des yeux, lesquels semblaient parfois vouloir sortir de leur orbite.* Dans cette seconde période de ses souffrances, ses visions se modifièrent précisément comme aurait pu le prédire un phrénologue; mais j'eus bien soin de la laisser répondre sans la mettre aucunement sur la voie. Observons ce qui arriva, quand les organes de la pesanteur, du coloris, de l'ordre, du nombre et de la localité furent tous affectés. Les spectres blanchâtres et diaphanes prirent la couleur naturelle des objets; mais ils se représentèrent aussi souvent, quoique pas toujours, d'une grandeur surnaturelle; elle vit un jour, dans une des ses promenades, un mendiant qui s'évanouit quand elle arriva à l'endroit même où il se tenait. Le *coloris* étant excité donna lieu à des illusions

(1) « Cela ne ressemble-t-il pas à la pression du sang sur cette partie du cerveau? »

fantastiques spéciales. Des points brillants, comme des étoiles sur un fond noir, paraissaient remplir la chambre dans l'obscurité, et même dans le jour; sa chambre s'illuminait tout à coup, ou peu à peu, au point que tous les meubles en étaient visibles. Il lui sembla un jour que des milliers de globes de feu s'échappaient par torrents d'une des chambres et glissaient jusqu'au bas de l'escalier. Un jour la douleur entre les yeux et sur la partie inférieure de l'arcade sourcilière devint tout à coup très-violente, et *aussitôt* la chambre se remplit d'étoiles et de points brillants. Ce même jour, comme elle cherchait à se mettre au lit, elle se sentit *comme ivre et incapable de se tenir sur les jambes*, et elle tomba par terre après des efforts réitérés pour s'emparer d'une des colonnes du lit. Cette colonne avait esquivé son étreinte en *changeant de place* et aussi en *se multipliant à ses yeux*. Si l'organe de la *pesanteur*, situé entre l'*étendue* et le *coloris*, est en effet l'instinct et le pouvoir de conserver l'équilibre, la conséquence naturelle du dérangement de cet organe doit être d'ôter la faculté de se tenir debout. Nous devons nous attendre à ce que la surexcitation de *l'organe du nombre* produise la multiplication des objets, et la première illusion de cette espèce chez Mlle S. L. fut la multiplication des colonnes du lit. Plus tard tous les objets inanimés se multiplièrent à ses yeux. Un objet réel et unique, un livre, un tabouret, une chiffonnière étaient-ils devant elle, elle en voyait vingt, cinquante, quelquefois *disséminés*, quelquefois formant des piles régulières. Autre illusion : ces objets augmentaient de *volume* à sa vue, reprenaient le volume ordinaire, devenaient tout petits, grossissaient de nouveau. La surexcitation de la *localité* lui faisait voir hors de leur place des objets qui ne pouvaient en changer; et elle pense (*mais elle ne l'affirme pas*) qu'en une occasion elle a vu une porte prendre la place d'une fenêtre et *vice versâ*. Comme elle le dit, un miroir a pu donner lieu à cette erreur. Sa réserve dans ce cas servit à augmenter

notre confiance dans sa véracité. A propos de toutes ses autres illusions, elle avait parlé beaucoup plus positivement. Jusque là il n'y avait pas eu de confusion assez grande ni assez pénible dans ses illusions pour donner le droit de supposer un dérangement dans l'organe de *l'ordre*. Les seuls organes de l'*individualité*, de la *forme*, de la *pesanteur*, du *coloris*, de la *localité* et du *nombre* paraissaient jusqu'ici être affectés.

« Pendant près de deux ans, Mlle S. L. ne se ressentit plus de ces maux dans la région frontale, et (remarquons cette coïncidence) ne fut point troublée pendant tout ce temps par des visions ou des perceptions d'illusions. Il y a quelques mois, tous les symptômes reparurent avec plus de gravité; elle disait ne pas bien se porter (1). La douleur fut plus aiguë que jamais sur tout l'os frontal et en dedans de la prunelle, et tous les organes dont il est le siége, produisirent les mêmes illusions. Des formes d'amis absents ou morts l'assaillirent péniblement le jour et la nuit. Ils se présentaient quelquefois comme des fantômes diaphanes, quelquefois avec toutes les apparences de vie réelle. Elle vit dans ses promenades plusieurs de ses amies; mais quand elle s'approchait d'elles, ce n'étaient que des fantômes. Plusieurs fois, n'ayant pas cherché à reconnaître si c'était une illusion, elle leur affirma les avoir vues dans tels ou tels lieux, à tel ou tel moment; et elles établirent clairement leur *alibi*. C'est alors seulement que *l'ordre* fut affecté, et que la *confusion*, dans les apparitions qui l'assiégeaient, lui devint insupportable. Elle éprouvait une oppression et une perplexité intolérables, quand ces formes se présentaient à elle dans le plus grand désordre, et surtout, comme dans le cas de Nicolaï, quand des personnages entiers se métamorphosaient en des membres, des faces, des profils d'une dimen-

(1) « Une irrégularité constitutionnelle expliquerait probablement un dérangement général des fonctions du cerveau. »

sion extraordinaire et d'une difformité effroyable. Un de ces moments d'illusion désordonnée, dont elle rend compte, est curieux en ce qu'il prouve surtout, ce qu'on ne peut expliquer autrement, le dérangement dans la perception de la gravitation ou de l'équilibre (pesanteur). Une nuit, comme elle était assise dans sa chambre à coucher, et sur le point de se mettre au lit, il lui sembla qu'un ruisseau de spectres, de figures, de têtes, de bras, de jambes, se précipitait dans sa chambre, dans la confusion la plus dégoûtante et en forme de cascades. Mais quoique le mouvement descendant de cette cascade fût rapide et continu, il n'y eut pas dans la chambre d'agglomération de spectres. Ils semblaient s'évanouir à travers le plancher. Elle est souvent tourmentée par des figures gigantesques.

« Des objets inanimés, mais réels, ont pris à ses yeux la forme d'animaux; et il lui est souvent arrivé de se baisser pour ramasser des objets qui ont échappé à son étreinte, comme les huîtres dans la cave du cabaretier.

« Plus récemment une nouvelle cause est venue aggraver ses frayeurs; car, de même que Nicolaï, elle a *entendu* parler ses spectres (les spectres de M. R. de Hull parlaient toujours); ce fut d'abord parmi eux un bourdonnement et un *baragouin* inexplicables, auxquels se joignaient quelquefois *d'horribles éclats de rire*, qu'elle ne pouvait attribuer qu'à des êtres malfaisants. Après cela les spectres s'avançaient près d'elle avec une rapidité toujours plus effrayante, et venaient appliquer contre sa figure leurs figures larges et horribles, et leurs yeux étincelants. Tout empire sur elle-même l'abandonnait alors, et une sueur froide couvrait son front. Puis les formes des morts et des absents qu'elle connaissait baragouinaient à leur tour et lui parlaient plus distinctement; mais jusqu'ici la terreur l'a toujours empêchée d'entendre ce qu'ils disaient (1).

(1) Disons ici que les explications phrénologiques, données à Mlle S. L. de sa maladie, ont eu le bon effet de lui faire conserver beaucoup plus de sang-

« Au nombre des autres perceptions d'illusions de Mlle S. L., nous mentionnerons *la sensation d'être soulevée, de tomber d'une grande hauteur*, et de tomber sur le nez, ainsi que la perception désagréable des perpendiculaires dérangées, comme, par exemple, *la chambre, le plancher, le plafond fuyant d'un seul côté* (pesanteur). »

M. Simpson termine en faisant remarquer que « le récit de ce cas contient l'explication curieuse de la série des phénomènes des apparitions, qui sont connus depuis longtemps. Les spectres gris ou blancs (le *spectre gris* de *M. Ivor*, dans Waverley) résultent de l'excitation de l'organe de la *forme*, et du repos du *coloris*, les objets étant sans couleur. Les spectres pâles, légèrement colorés, résultent de l'excitation partielle du *coloris*. Des fantômes gigantesques et des esprits nains sont les illusions produites par la surexcitation de l'*étendue*. *Créuse* parut à *Énée* d'une grandeur colossale :

" Infelix simulacrum atque ipsius umbra Creusæ,
Visa mihi ante oculos et nota *major imago*. "

« Les fantômes d'Ossian sont souvent colossaux. Les fantômes qui parlent et baragouinent tous à la fois un langage inconnu, et qui ont les éclats de rire des démons faisant le sabbat, sont des illusions que bien des personnes ont éprouvées. »

Les illusions de ceux qui mangent de l'opium ne sont plus un horrible mystère; elles sont expliquées par l'article de M. Simpson, que nous venons de citer.

M. Macnish, dans les dernières éditions de son ouvrage sur le sommeil (1), devenu populaire à de si justes titres, a fait un

froid qu'elle ne croyait possible quand ces fantômes la visitaient. Elle a toujours peur quand elle les entend parler; mais en somme, son esprit est bien plus calme. »

(1) *The Philosophy of Sleep*, par Robert Macnish; 2e et 3e éditions, chap. XV. Voyez aussi son *Introduction to Phrenology*, p. 136.

chapitre sur les visions de fantômes, où il adopte notre théorie comme la seule qui puisse les expliquer. « Quand le cerveau, dit-il, est poussé par des causes internes à un haut degré d'excitation, ce qui n'est, en général, que le résultat d'impressions externes, il s'ensuit des idées non moins vives que les sensations; et l'impression est la même que si un objet réel l'avait transmise par le moyen des sens; en d'autres termes le cerveau, dans un certain état, perçoit des causes externes; et toute cause qui produit cet état donne lieu à une perception semblable, indépendamment de la présence des corps externes mêmes qui est la cause nécessaire. La principale de ces causes est l'inflammation du cerveau; et quand les organes des facultés perceptives sont ainsi excités (c'est-à-dire quand ils sont mis dans un état semblable à celui qu'amènent des impressions réelles extérieures), il en résulte une série de fausses images ou de sons qui sont souvent si vifs, qu'on peut les prendre pour des réalités. Pendant le sommeil, les organes perceptifs semblent surtout susceptibles d'une telle excitation. Par exemple, quand nous rêvons, le monde externe se présente intérieurement à notre esprit, avec toute la force de la vérité. Nous parlons et nous entendons comme si nous communiquions réellement avec des êtres existants. Les visions de fantômes sont des phénomènes complétement analogues; et dans le fait, ce ne sont que des rêves involontaires que nous faisons tout éveillés. » M. Macnish donne ensuite le récit intéressant d'une de ses visions. « En mars 1829, pendant une attaque de fièvre qu'accompagnait une action violente du cerveau, j'éprouvai moi-même des illusions analogues. Elles ne paraissaient que quand j'avais les yeux fermés, ou quand j'étais dans une obscurité complète ; et c'était une des choses qui m'étaient le plus pénibles pendant ma maladie; car je me voyais forcé ou de tenir constamment les yeux ouverts, ou d'avoir dans ma chambre plus de lumière que mes yeux ne pouvaient en supporter. Je

voyais dans l'obscurité profonde des faces hideuses et brillantes, faisant d'horribles grimaces et jetant une lumière diabolique; elles ne restaient jamais tranquilles, elles s'agitaient continuellement, et se détachaient sur un fond obscur; quelquefois elles s'approchaient de ma figure, au point de n'en être plus qu'à un ou deux pouces; quelquefois elles s'en éloignaient de trois ou quatre pieds; d'autres fois elles se brisaient en morceaux, s'éparpillaient, et, en se réunissant, changeaient ensemble de figure, et formaient ainsi des images plus abominables qu'auparavant. Je n'avais qu'un moyen de me débarrasser de ces fantômes: c'était de faire apporter plus de lumières, et d'ouvrir les yeux; ils reparaissaient aussitôt qu'on les éteignait, ou que je fermais les yeux. Un soir que ma fièvre était très-forte, j'eus la vision d'un cirque magnifique, où Ducrow, le célèbre écuyer, se livrait à ses exercices. Cette fois, je ne vis point de fond obscur, pareil à celui sur lequel se détachaient ordinairement les images monstrueuses de mes illusions. Tout était brillant, beau, magnifique. J'étais tout à fait éveillé. Mes yeux étaient fermés; et cependant je suivis très-distinctement tout ce qui se passait sur le théâtre, Ducrow exécutant ses tours prodigieux, et la multitude assemblée au milieu de laquelle je reconnus plusieurs de mes amis, enfin tout l'enchaînement de la représentation, aussi bien que si j'y avais été. J'ouvris les yeux, et toute la scène s'évanouit comme le palais enchanté du magicien; je les fermai, et elle reparut aussitôt. Mais quoique je pusse ainsi dissiper le spectacle à volonté, il me fut impossible de me débarrasser de la musique de l'orchestre; elle jouait la grande marche de l'opéra d'Aladin; jamais je ne l'avais entendu exécuter avec une énergie plus grandiose, plus imposante, plus terrible. C'est en vain que, pour la chasser de mon esprit, j'essayai de me rappeler d'autres airs. La vision était complétement disparue, qu'en dépit de tous mes efforts je l'entendais encore. Tant que dura cet état singulier, je

compris parfaitement l'illusion de mes sensations, et quoique je souffrisse d'un violent mal de tête, je ne pus m'empêcher d'en raisonner et de remonter à leurs causes. Cette vision d'un théâtre dura cinq heures; les précédentes avaient duré deux jours; toutes provenaient évidemment, comme je l'ai déjà dit, de l'excitation de quelque portion du cerveau. L'idéalité, le merveilleux, la forme, la couleur et l'étendue, avaient tous une activité excessive, tandis qu'il n'y avait rien de changé dans l'état des organes réflectifs. Si ces derniers avaient participé de l'excitation générale, au point de ne pouvoir rectifier les impressions des autres organes, mon état eût été du délire proprement dit. » Pour prouver combien les visions de spectres dépendent peu de la vue, M. Macnish cite le fait d'un aveugle qui y est très-sujet. « Un de mes malades, respectable vieillard, privé de la vue et qui souffrait de violentes céphalalgies, accompagnées de symptômes caractéristiques de dyspepsie, avait toujours devant les yeux un gros chat noir, et le voyait aussi distinctement qu'il aurait pu le faire avant d'être aveugle. Il était troublé par diverses autres apparitions de spectres, outre qu'il était sujet à des illusions de sons également remarquables; car il était souvent si bien convaincu qu'il entendait de la musique, qu'il était difficile à ses amis de le faire revenir de son erreur (1). »

Il est des personnes qui s'imaginent être de verre, et qui, dans la crainte de se briser en morceaux, refusent de s'asseoir, ou de prendre telle autre position qui ne conviendrait pas à du verre; il semble à d'autres que quelque objet pend au bout de leur nez ou qu'une figure est empreinte sur leur front, et toutes

(1) Hobbes, Voltaire, Shenstone et Hume avaient très-bien pressenti la théorie des apparitions; mais le Dr Alderson de Hull est le premier qui *établit* que de semblables illusions sont le résultat du dérangement du cerveau. Cet honneur a été à tort réclamé par le Dr Ferriar de Manchester. — Voyez *Notes historiques sur la philosophie des apparitions* par M. Robert Cox. *Phrenological Journal*, vol. VIII, pag. 538.

sont saines d'esprit sous tous autres rapports. De telles aberrations paraissent être les conceptions fixes et permanentes d'une nature maladive, résultant de l'activité morbide et involontaire des organes du savoir. On opère la guérison en détruisant la cause organique, et non en démontrant logiquement que les objets n'existent pas. Des démonstrations peuvent convaincre une intelligence saine; mais elles ne sauraient détruire des illusions provenant d'une maladie de cerveau.

Une autre forme du dérangement mental, provenant d'une excitation interne des organes, c'est la tendance aux manifestations involontaires des facultés. Quelques fous se parlent nuit et jour à eux-mêmes (1); dans les affections hystériques on rit, on pleure alternativement malgré soi; on peut expliquer ces derniers phénomènes par la supposition que les divers organes sont tour à tour actifs ou inactifs, selon l'action irrégulière du cerveau. Le Dr A. Combe vit à Paris une dame qui en sortant d'un état d'insensibilité résultant d'une attaque d'apoplexie, manifestait, sans intention aucune, les facultés de l'esprit et de l'imitation d'une manière si admirable, que ses parents éclataient de rire, malgré eux, tout en pleurant son malheureux état. Lorsqu'elle revenait tout à fait à elle, elle ne conservait pas le moindre souvenir de ce qu'elle avait dit. Chez elle, les organes de l'esprit de saillie et de l'imitation étaient très-développés. La phrénologie explique facilement de tels faits par l'influence de l'activité maladive des organes.

Rêves. — Quand le plus grand nombre des organes restent inactifs, ensevelis dans le sommeil, et que deux ou trois, par une excitation interne, laissés à eux seuls deviennent actifs, ils présentent à l'esprit des conceptions qui leur sont propres, et leur action étant séparée de celle des autres organes, qui, hors l'état de sommeil, coopèrent ordinairement avec eux, ces deux ou trois organes produisent des impressions distinctes et

(1) Voir plus haut, pag. 136.

fantastiques d'objets, de circonstances et d'événements, enfin tous les phénomènes des rêves. Ainsi toute circonstance qui trouble l'organisme peut causer des rêves. Une nourriture lourde, prise à souper, en chargeant l'estomac, affecte péniblement le cerveau par sympathie; et de là les spectres et les cruelles chimères enfantés par les rêves. La fièvre, en provoquant une excitation morbide dans tout le système, maintient le cerveau dans un état continuel d'activité; de là les insomnies qui accompagnent le degré le plus fort de cette maladie, et les rêves qui en accompagnent les degrés moindres. C'est ainsi qu'on explique un autre fait assez ordinaire relatif à l'esprit. Si pendant le jour nous nous sommes beaucoup occupés d'une étude particulière, cette étude nous poursuit dans nos rêves. Pendant le jour, les organes des facultés principalement employées ont été maintenus dans une action excessive et soutenue en proportion de l'application mentale. D'après une loi générale de notre constitution physique, une action excessive ne cesse pas tout d'un coup; elle diminue insensiblement; et il y a encore tant d'activité dans l'organe au moment du sommeil, que la série d'idées continue à se développer jusqu'à ce qu'enfin épuisée elle se repose. Nous sommes quelquefois, dans nos rêves, accablés de terreur sans pouvoir découvrir l'objet qui en est la cause. On peut expliquer cela en supposant que l'organe de la circonspection est excité violemment par quelque cause interne, tandis que les organes des facultés intellectuelles continuent de dormir. D'autres fois nous rêvons que nous voyons les choses les plus merveilleuses et les plus effrayantes sans éprouver aucune émotion. Cela vient de ce que plusieurs des organes intellectuels sont éveillés, tandis que ceux des sentiments dorment. On trouve dans le *Phrenological Journal*, vol. IX, p. 278, le récit d'un rêve remarquable de cette espèce.

Mes recherches m'ont prouvé (ce que du reste on aurait pu prévoir *à priori*) que les rêves, chez les divers individus, sont

presque toujours en rapport avec les facultés des organes les plus développés dans leur cerveau. Un de mes amis qui a les tons très-développés et le langage faible, me dit que dans ses rêves il entend très-souvent et compose de la musique, mais qu'il a rarement rêvé qu'il composait des discours. Une autre personne de mes connaissances, qui a le langage bien développé et les tons faibles, m'a dit n'avoir jamais rêvé de musique qu'une seule fois dans sa vie, tandis qu'il lui est arrivé d'écrire en rêve des volumes entiers, de lire et de parler. Elle a même rêvé, à diverses reprises, qu'elle causait avec des étrangers dans leur propre langue, avec une volubilité qu'elle n'avait jamais pu avoir tout éveillée. De la même manière, une personne qui a la localité très-développée m'a assuré qu'elle avait fait, en rêve, de nombreux voyages dans des pays lointains, et qu'elle avait reçu des paysages des impressions très-vives, tandis qu'une autre qui a cet organe petit n'a jamais rêvé d'un pareil sujet. Un de mes amis, qui a la combativité très-développée, me dit avoir soutenu en rêve, plus d'une longue et rude bataille; et un autre, chez qui cet organe est modérément développé, m'a dit n'avoir jamais rêvé de combat, qu'une seule fois en sa vie; et cela, un jour que son imagination l'avait placé entre les mains d'assassins; il avait essayé de leur casser la tête avec une barre de fer et s'était réveillé tout effrayé de son courage.

Quand chez les personnes d'un tempérament actif, les organes réflectifs sont surtout exercés pendant le jour, il n'est pas rare que les organes de la forme, de la localité et du coloris se mettent en jeu dans leurs rêves. J'ai connu des hommes de lettres et des avocats, qui, dans leurs rêves,

> " Flew to the pleasant fields travers'd so oft,
> In life 's morning march when the bosom was young (1),

(1) Volaient aux champs qu'ils avaient traversés si souvent dans le matin de leur vie, quand leur cœur ne tressaillait encore que d'espérances.

et jouissaient des sites qu'ils aimaient, et que leurs occupations les empêchaient d'aller voir quand ils étaient éveillés.

Une preuve curieuse de l'influence des organes dominants sur les rêves se trouve dans la personne de Scot qui fut exécuté pour meurtre à Jedburgh, en 1823. Il est dit, dans sa vie, que quelques années avant l'événement fatal, il rêva qu'il avait commis un meurtre, et que ce rêve l'avait frappé. Il en parlait souvent comme de quelque chose de mauvais augure, et enfin il le réalisa. L'organe de la destructivité était très-développé dans sa tête, et avait tant d'activité que son goût pour la chasse était une passion, et qu'il se livrait habituellement à des violences et à des injures. L'activité de cet organe pouvait résister au sommeil, et inspirer alors à son esprit des sentiments de destruction; c'est ainsi qu'il a pu rêver qu'il devenait meurtrier. La force extrême de ce penchant à la destructivité a pu faire reconnaître qu'il était intérieurement porté à ce crime; il est donc facile d'expliquer l'impression profonde que son rêve a produite sur lui.

Je suppose, mais je ne puis m'appuyer d'aucun fait, que les personnes chez qui la circonspection est faible, et l'espérance et la bienveillance très-développées, ont, en bonne santé, des rêves heureux, tandis que celles qui ont la circonspection très-développée et l'espérance faible, rêvent de mille difficultés, de mille chagrins.

M. Andrew Carmichaël de Dublin, dans un essai sur les rêves, comprenant des conjectures sur la cause approximative du sommeil (1), hasarde l'idée que le besoin de dormir nous prend, quand ce que nous avons usé de la substance de notre cerveau doit être réparé par le dépôt de nouvelles molécules de matière. Il n'y a pas de preuve directe de la vérité de cette conjecture;

(1) *Tilloch's Phil. Mag.* vol. liv. p. 252, 324; ou *Transactions of the King and Queen's College of Physicians*, vol. II, p. 48; et Mr Carmichael's *Memoir of the Life and Philosophy of Spurzheim*, p. 91.

mais le cerveau, comme toute autre partie de notre être animal, a des vaisseaux sanguins et des absorbants, et comme eux, il dépense une partie de lui-même. C'est donc un fait de déduction nécessaire, que ce qu'il dépense doit être réparé; et M. Carmichaël conçoit que la période du sommeil, quand les fonctions mentales sont suspendues, est surtout le moment propre à cette opération réparatrice. M. Macnish a combattu M. Carmichaël en s'appuyant des bases suivantes : 1° Il est inconcevable qu'un dépôt naturel et sain de nouvelles molécules suspende les fonctions du cerveau. Avant qu'un dépôt semblable ait lieu, il faut que la circulation du sang soit augmentée dans ses vaisseaux, et une augmentation de la circulation comprend une augmentation dans l'activité des fonctions; d'ailleurs, la circulation dans le cerveau, au lieu d'augmenter, diminue beaucoup pendant le sommeil. 2° En admettant la supposition que la marche de l'assimilation dans le cerveau soit la cause immédiate du sommeil, comment expliquerons-nous que tant de gens se réveillent si facilement? Il est difficile de concevoir que la marche de l'assimilation soit tout d'un coup arrêtée ou complète. 3° Les rêves sont incompatibles avec cette théorie; car on doit supposer que l'assimilation a lieu en même temps dans tout le cerveau, cas où l'activité d'un organe, tandis que les autres sommeilleraient, est chose impossible. Enfin, et par dessus tout, la disposition au sommeil se sent immédiatement après les repas, et longtemps avant que le chyle ait atteint les vaisseaux sanguins, par lesquels il est déposé préalablement à l'assimilation (1). M. Carmichaël a publié dans le même volume (2) une réponse très-ingénieuse à ces arguments.

La manière ci-dessus exposée d'envisager les phénomènes des rêves donne le coup de mort à l'idée superstitieuse des

(1) *Phrenological Journal*, vol. IX, p. 175—181.
(2) *Ibid.*, p. 318.

avertissements et des communications surnaturels arrivant à l'esprit pendant le sommeil, et explique naturellement une continuité de rêves comme dans le cas de Scott.

Ainsi l'excitation interne des organes intellectuels produit la conception, les idées conçues ayant toujours du rapport avec l'organe ou les organes mis en action. Cette excitation, qu'elle soit morbide ou involontaire, produit des conceptions ou idées fixes, ce qui est une espèce de folie; et cette excitation de quelques organes pendant le sommeil, tandis que les autres restent inactifs, produit les rêves. Lorsque, dans les moments d'insomnie, cette excitation est extraordinaire, il en résulte la conception d'apparitions. Ces phénomènes, quoique dissemblables dans leurs apparences externes, ont donc des causes analogues.

Imagination. Les métaphysiciens emploient souvent les mots *imagination* (imagination) et *fancy* (1); mais ni l'un ni l'autre ne sont synonymes du terme phrénologique *idéalité*. L'imagination est définie : « Le pouvoir de former des peintures idéales; le pouvoir de se représenter les choses absentes. » Si l'on admet cette définition primitive et parfaitement exacte de l'imagination, il y a à peine l'ombre d'une différence entre la conception et l'imagination. La localité, l'étendue, le coloris et l'individualité, une fois mis en activité par la volonté aux ordres de laquelle elles sont, pour se rappeler les lignes d'un paysage, on peut dire alors qu'on le conçoit. Si l'on applique à cet acte le mot *imagine*, et si l'on dit qu'on *imagine* un paysage, l'expression n'est pas impropre. Si M. Stewart n'avait vu dans l'imagination que « le pouvoir de se représenter les choses absentes », il ne serait pas blâmable de mettre en doute si c'est une faculté distincte de la conception; car il a expliqué la conception de la

(1) Voir à la page 209 l'explication du mot *fancy* qui n'a pas d'analogue en français.

même manière. L'opinion que « l'imagination n'est pas un don de la nature », mais qu'elle est formée « par des habitudes particulières d'étude ou de travail », est fondée sur cette supposition erronée; car il n'y a pas de mode d'action de l'esprit qui ne soit un don de la nature, quoiqu'il puisse être beaucoup perfectionné par un exercice judicieux. Il y a cependant une différence entre la conception et l'imagination. La conception est la représentation froide et méthodique que nous nous faisons à nous-mêmes des choses absentes, telles qu'elles existent dans la nature. L'imagination est la représentation sans passion des mêmes choses, non pas simplement avec les formes et les arrangements de la nature, mais avec de nouvelles combinaisons qui se forment dans l'esprit. La phrénologie envisage donc la conception comme le second degré d'activité des facultés du savoir et de la réflexion, et l'imagination comme le troisième. L'imagination ne comprend que les conceptions intenses, brillantes et forcées; elle procède d'une grande activité des facultés intellectuelles, ne se borne pas aux circonstances réelles, et embrasse les combinaisons nouvelles que ces facultés sont capables de former. De cette manière, l'imagination peut se manifester d'une manière toute simple; c'est ce qui arrive, quand les facultés de la forme, de la localité, du coloris et de la causalité agissent par elles-mêmes, sans l'aide de l'idéalité et de la comparaison. Aussi l'assertion de d'Alembert (1) que « la métaphysique et la géométrie sont de toutes les sciences exerçant la raison celles où l'imagination joue le plus grand rôle » est-elle tout à fait intelligible, et peut-elle avoir été avancée très-sérieusement. Si la forme, l'étendue, la localité, le nombre et la causalité, enfin les facultés qui contribuent à constituer le génie des mathématiques et de la métaphysique étaient très-actifs chez ce philosophe, il pouvait

(1) Stewart, *Prélim. Dissert. to Sup. Encyclop. Brit.* part. I, p. 6.

se sentir capable d'imaginer bientôt de nouvelles relations d'espace, de grandeur et de cause ; et voyant les définitions ordinaires de l'imagination, il pouvait désigner ces actes comme des opérations de cette faculté.

Les métaphysiciens attachent une signification différente et beaucoup plus étendue au mot *fancy*, et si je comprends bien les fonctions par eux attribuées à ce pouvoir, il a une acception plus vaste que l'imagination, et suppose nécessairement des ornements et des preuves. Donc la comparaison et sans doute l'idéalité doivent se combiner aux facultés réflectives et aux facultés du savoir pour constituer le *fancy*. Ces dernières facultés rappellent les objets tels qu'ils existent dans la nature, l'idéalité les revêt de beauté, la comparaison choisit des similitudes, cherche des analogies dans le vaste champ de l'espace, et c'est le produit du concours de ces facultés qui peut être regardé comme la création du *fancy;* mais la signification attachée, en général, aux mots *imagination* et *fancy* n'est nullement précise. Les conceptions des facultés réflectives et des facultés du savoir, dont la comparaison seule fait la valeur et la différence, sont souvent désignées comme du *fancy* ; et en ce sens on peut dire d'un auteur ou d'un orateur qu'il possède un brillant *fancy*, quoique l'idéalité ne soit nullement un organe dominant dans sa tête. D'un autre côté, plusieurs passages de Milton ne sont que le produit des facultés du savoir et de la causalité, fécondé par une forte idéalité, et la comparaison s'y manifeste peu ; néanmoins on dit qu'ils sont remplis d'imagination, et l'on a raison. Ainsi, en jugeant le génie, la phrénologie nous apprend à être circonspect dans nos analyses, et à éviter l'erreur qui fait supposer la présence de *tous* les pouvoirs de l'esprit chez un homme qui a du talent.

Les *improvisateurs* peuvent, sans étude ou réflexion, débiter des milliers de vers impromptu, souvent assez bons, sur le sujet qu'il plaît aux spectateurs de choisir. Je n'ai pas vu beau-

coup de ces individus; mais la phrénologie nous met à même de présumer quels sont les éléments constitutifs de leur génie. D'abord nous pouvons croire qu'ils ont un tempérament très-nerveux ou très-sanguin, qui imprime une grande activité à leur cerveau, et en second lieu, que les organes du langage, de l'individualité, de la comparaison, des tons, du temps et de l'idéalité sont tous développés. Cette grande activité que nous supposons, et qui est si rare, produit la promptitude de conception et la chaleur de sentiment; ce qui est nécessaire avant tout. Ils doivent au grand développement de l'individualité et de l'éventualité les faits et les accidents qui animent la composition; la comparaison donne les similitudes, les métaphores, les analogies, l'idéalité ennoblit tout; les tons et le temps donnent le rhythme; et le langage revêt d'expression toutes les idées ainsi formées et ainsi combinées. Ce n'est que par l'observation qu'on pourra reconnaître l'exactitude de ces conjectures; mais les causes ici indiquées paraissent être en rapport avec leurs effets; et c'est la seule condition qu'on puisse exiger dans une hypothèse.

La mémoire est aussi un mode d'action des facultés. Chez la plupart des individus, l'esprit n'a pas le pouvoir de rappeler, de faire revivre, par le seul désir de les éprouver, les émotions qu'ont causées les penchants et les sentiments; nous concluons de là que ces facultés n'ont pas de mémoire. Mais les idées, formées par les facultés réflectives et les facultés du savoir, peuvent être reproduites par le souvenir; aussi dit-on que ces facultés ont de la mémoire. La mémoire n'est donc qu'un mode d'action des facultés réflectives et des facultés du savoir. J'ai dit que la conception et l'imagination résultaient aussi de l'action interne de ces organes; et cette question : « En quoi donc la mémoire diffère-t-elle de la conception et de l'imagination? » se présente d'elle-même. Voici quelle paraît être la différence. La conception et l'imagination forment de nouvelles

combinaisons d'idées, sans égard au temps ou à l'ordre des idées premières, ni à ces idées premières elles-mêmes. La mémoire, au contraire, implique la reproduction d'impressions déjà reçues, avec l'idée du temps écoulé depuis, et ordinairement elle conserve l'ordre des événements.

Chaque organe donne à l'esprit le pouvoir de rappeler les impressions qu'il lui a fait percevoir. Ainsi l'organe des tons rappelle les notes entendues autrefois, et donne la mémoire de la musique. La forme rappelle les figures que l'on a observées, donne la mémoire des personnes, des tableaux etc., et ce qu'il faut pour se distinguer dans les arts. L'individualité et l'éventualité donnent la mémoire des faits, et dominent chez les personnes versées dans l'histoire naturelle ou dans les études historiques. La personne qui a la causalité énergique a une grande mémoire pour la métaphysique. Il y a donc autant d'espèces de mémoires qu'il y a d'organes réflectifs et d'organes du savoir; et l'on peut avoir une grande mémoire dans un ordre d'idées, et en manquer dans un autre. Georges Bidder avait une mémoire étonnante pour le calcul, et n'avait pas plus qu'un autre la mémoire de l'histoire ou des langues. Dans le langage ordinaire, on entend par une grande mémoire, le souvenir des faits et des événements, et ceux qui en sont doués ont en général l'individualité, l'éventualité et sans doute le langage très-bien développés.

Il semble qu'il y ait dans le cerveau une qualité qui donne de la *rétentivité* à la mémoire; de sorte qu'avec la même combinaison d'organes, un individu peut retenir des impressions bien plus longtemps qu'un autre. On dit que Walter Scott avait ce trait caractéristique à un très-haut degré; mais la cause en est inconnue. Ce fait n'infirme pas notre théorie de la mémoire; car chez tous les individus, le pouvoir de retenir une espèce d'impression est plus grand que celui d'en retenir une autre; et ce pouvoir est toujours en proportion du développement des organes.

Cuvier est un autre exemple frappant. Il possédait cette qualité de rétentivité (dont la cause reste inconnue) à un degré extraordinaire; mais ce pouvoir était plus fort dans ses organes intellectuels les plus développés. De Candolle parle de ses qualités mentales en ces termes : — « La sphère de ses connaissances était d'une étendue inconcevable. Pendant toute sa vie, il a beaucoup lu, beaucoup vu, et jamais il n'a rien oublié. Une mémoire puissante, soutenue et dirigée par un jugement sain et une sagacité singulière, a été la base principale de ses travaux immenses et de ses succès. Cette mémoire était surtout remarquable, quant à ce qui se rattache à la forme, dans l'acception la plus étendue de ce mot; la forme d'un animal, qu'il l'eût vu, soit en réalité, soit en dessin, restait à jamais gravée dans son esprit, et lui servait de point de comparaison pour tout objet analogue. Il suffisait d'une carte de géographie ou du plan d'une ville pour lui donner la connaissance presque intuitive d'un lieu; et parmi tous les dons qui le distinguèrent, cette mémoire, que l'on peut appeler graphique, fut peut-être le plus remarquable. Aussi dessinait-il fort bien; il saisissait vite et parfaitement la ressemblance, et avait l'art d'imiter, avec le crayon, d'une manière qui lui était particulière, le tissu des organes; ses dessins anatomiques sont admirables (1). »

Les organes réflectifs, comme ceux du savoir, étaient très-développés dans sa tête; et si l'on peut juger d'après ses portraits, son tempérament paraît avoir été nerveux ou nervoso-sanguin.

Le Dr Watts semble avoir pressenti la véritable philosophie de la mémoire. Il dit : « Il est très-probable que les mêmes fibres, pores, ou voies du cerveau qui aident à l'idée première ou perception d'un objet, aident aussi à s'en souvenir. Il suit

(1) *Edinburgh new philosophical journal*, vol. XIV, n° 38.

de là que la mémoire n'a pas pour siége une partie spéciale du cerveau, et qu'elle est dans toutes les parties qui sont au service de nos sensations, aussi bien que de nos pouvoirs réflectifs et de raisonnement (1). » Cette conjecture coïncide exactement avec le fait cité par M. Hood, d'une personne de Kilmarnock qui, tout en demeurant capable d'articuler, perdit tout pouvoir de se rappeler les signes arbitraires, et qui, avec un jugement sain et une intelligence parfaite, avait oublié, par suite de sa maladie, son propre nom et les noms de toutes les personnes et de tous les objets qui lui étaient le mieux connus. On ne put expliquer ce fait, qu'en supposant que l'organe du langage avait perdu le pouvoir d'être excité par l'acte de la volonté, tandis que tous les autres organes intellectuels étaient intacts. On explique de la même manière la perte de la mémoire dans la vieillesse, avant que le jugement ait rien perdu de son pouvoir. L'âge diminue la susceptibilité et l'activité des organes; aussi le vieillard est-il incapable de recevoir et de reproduire ses impressions avec la vivacité de la jeunesse. Le jugement étant l'exercice des facultés sur des objets présents, ne requiert pas le même degré d'excitation interne et spontanée. On sait que quand l'esprit est mort au souvenir d'événements récents, il se rappelle encore, avec une grande activité, les impressions de sa jeunesse et même de l'enfance; c'est que ces impressions se gravèrent alors que tout le système était très-susceptible, et qu'elles ont souvent été rappelées à l'esprit; et les organes qui n'ont plus la faculté de retenir les impressions produites par des événements, arrivés depuis qu'ils ont perdu leur énergie, sont encore capables de reprendre l'état qui doit rappeler les impressions premières.

Cette opinion, que la mémoire n'est que le degré d'activité des facultés, se trouve corroborée par les phénomènes aux-

(1) *Perfectionnement de l'esprit*, ch. XVII.

quels donnent lieu les maladies qui excitent surtout le cerveau. Il arrive que sous l'influence d'une maladie, on a le souvenir le plus vif de choses qui avaient entièrement échappé à la mémoire dans un état parfait de santé. « Un exemple très-remarquable de ce genre se présenta à l'hôpital St.-Thomas, il y a quelques années. On y avait admis un homme qui avait reçu plusieurs fortes contusions à la tête, dont il se guérit ultérieurement. Quand il devint convalescent, il se mit à parler un langage que personne autour de lui ne pouvait comprendre. Un jour, cependant, une laitière galloise entra dans les salles de l'hôpital, et comprit aussitôt tout ce qu'il disait. Il paraît que ce pauvre homme était Gallois, et qu'il n'était plus retourné dans son pays depuis environ trente ans. Pendant ce temps, il avait oublié sa langue mère et appris l'anglais. Mais quand il guérit de ses contusions, il oublia la langue qu'il parlait encore si peu de temps auparavant, et retrouva celle qu'il avait parlée, et oubliée la première (1). » Un pareil fait serait tout à fait inexplicable, si l'on ne reconnaissait l'existence des organes qui manifestent les facultés; car ce ne put être l'esprit même qui fut affecté par la fièvre; elle ne put pas davantage en affaiblir les facultés; et ce ne fut pas l'esprit non plus qui retrouva, par l'influence de la maladie, un savoir oublié depuis longtemps. Quelle est la cause d'un semblable effet? C'est ce qu'on ignore entièrement. De vieilles gens, quand ils sont faibles, reprennent involontairement le dialecte de leur jeunesse.

Voici l'extrait d'un cas très-intéressant, communiqué par le Dr Dewar à la Société royale, que l'on ne peut jusqu'à présent expliquer.

(1) Tupper's *Inquiry into Gall's System*, p. 33; Good's *Study of Medicine*, 2e édit., vol IV, p. 190 et Article DELIRIUM, par le Dr Prichard dans *Cyclop. of Præc. Med.*, vol. I, p. 506. — Le Dr Prichard dit que ce récit de Mr Tupper, a été confirmé à l'auteur de cet article par un témoin oculaire.

Dans un « rapport sur une communication faite par le Dr Dyce d'Aberdeen, sur l'irritation de l'utérus et les résultats qu'il peut avoir sur la constitution de la femme (1), « le Dr Dewar dit que « c'est un cas d'affection mentale accompagné de quelques manifestations puissantes des pouvoirs intellectuels, et que ces manifestations cessent dès que l'individu a recouvré la santé. C'est un exemple d'un phénomène qu'on appelle quelquefois *double conscience*, mais que l'on devrait plutôt appeler, *conscience divisée* ou *double personnalité*, dans lequel on trouve, en quelque sorte, deux séries de pensées distinctes et indépendantes l'une de l'autre, et deux capacités mentales dans le même individu; chaque série de pensées comme chaque capacité étant entièrement séparée de l'autre, et les deux états dans lesquels elles dominent respectivement sujets à de fréquentes altérations. »

La malade était une jeune fille de seize ans; l'affection commença quand elle approcha de la puberté, et disparut quand elle fut pubère. Elle dura depuis le 2 mars jusqu'au 11 juin 1815 sous les yeux du Dr Dyce. « Le premier symptôme fut une envie étonnante de dormir qui la prit tous les soirs. Le second fut l'habitude de *parler* dans ce sommeil. Un soir qu'elle s'était endormie de cette manière, elle s'imagina être un évêque, fit toute la cérémonie du baptême de trois enfants, et improvisa une prière pour la cérémonie. Sa maîtresse lui mit alors la main sur l'épaule, elle se réveilla, mais elle ne conservait aucun souvenir de ce qu'elle avait fait; elle se rappelait seulement qu'elle s'était endormie et s'en montrait honteuse. Quelquefois pendant cet état de *sommeil de mort*, comme l'appelait Mme L., elle s'habillait ou habillait ses compagnes, et répondait assez bien aux questions qu'on lui adressait pour qu'on ne pût douter qu'elle les comprenait. Mais souvent aussi ses réponses

(1) Lu à la Société Royale en février 1822.

étaient incongrues. Un jour elle prépara le déjeuner, les yeux fermés, avec la plus grande précision. Puis elle habilla un enfant, et s'étant réveillée avec l'enfant sur ses genoux, elle exprima son étonnement de ce qu'elle avait pu le changer de vêtements. Le froid la réveillait quelquefois; d'autres fois c'est pendant la promenade avec les enfants que son affection la prenait. Souvent, quand elle était dans cet état, elle chantait des hymnes d'une manière ravissante et incomparablement mieux d'après la comparaison qu'a pu en faire le Dr Dyce, que quand elle était dans son état normal.

« Cependant un autre symptôme plus singulier encore et plus intéressant commença à se faire remarquer. *Elle oubliait totalement aussitôt qu'un paroxysme cessait, ce qui s'était passé pendant sa durée, mais elle se le rappelait distinctement pendant les autres paroxysmes*, et c'est à ce propos que j'ai envisagé ce cas dans ses rapports avec la mémoire. Sa maîtresse me dit que, dans des occasions ultérieures, pendant qu'elle était dans cet état, cette jeune fille lui avait répété tout ce qu'on avait dit le jour où elle avait baptisé les enfants. » Voici d'autres exemples du même genre : « Une domestique dépravée, ayant entendu dire qu'elle oubliait tout ce qui se passait pendant un paroxysme, introduisit en cachette dans la maison un jeune homme qui la traita avec la plus grande grossièreté, tandis que sa complice étouffait ses cris avec une couverture, et s'opposait de toutes ses forces à la résistance vigoureuse qu'elle faisait. Le lendemain elle ne conservait pas le moindre souvenir de ces violences. Pendant plusieurs jours les personnes qui s'intéressaient le plus à elle ignorèrent tout ce qui s'était passé. Ce ne fut que pendant son paroxysme suivant qu'elle dit tout à sa mère. Le dimanche suivant, elle était menacée d'un paroxysme, quand elle fut conduite à l'église; elle versa des larmes pendant le sermon, surtout pendant le récit que fit le ministre de l'exécution de trois jeunes gens à Édimbourg, qui avaient

déclaré, avant de mourir, les circonstances qui les avait conduits au vice et à l'infamie. Un quart d'heure après son retour de l'église, elle revint à elle, et fut tout étonnée des questions qu'on lui fit sur le sermon; elle nia même qu'elle l'eût entendu; mais le lendemain un accès l'ayant reprise, elle rappela qu'elle avait été à l'église, répéta le texte du sermon, et en présence du Dr Dyce, fit un récit exact de la fin tragique des trois jeunes gens, qui l'avait si fortement émue. Quoiqu'elle fût alors dans la maison de Mme L., elle soutint qu'elle était dans la maison de sa mère.

Les Drs Dyce et Dewar n'expliquent par aucune théorie ces phénomènes extraordinaires; ils disent qu'à l'approche d'une attaque, cette jeune fille se plaignait de confusion dans ses idées et d'oppression à la tête; et qu'aussitôt qu'elle fut bien réglée, tous les symptômes disparurent. La phrénologie ne jette pas plus de lumière sur ce cas; et la seule conclusion qu'on en puisse tirer, c'est qu'avant que la mémoire existe, les organes devaient être affectés de la même manière, ou être dans un état analogue à celui où ils étaient quand ils reçurent la première impression. Plusieurs autres faits viennent à l'appui de cette déduction. Le Dr Abel m'a parlé d'un Irlandais, portier d'une fabrique, qui oubliait, étant sobre, ce qu'il avait fait dans un état d'ivresse; mais qui se le rappelait quand il s'enivrait de nouveau. Il lui arriva une fois de perdre, étant ivre, quelques paquets de valeur; il ne put rien en dire, tant qu'il ne fut pas ivre; mais alors il se rappela la maison où il les avait laissés; et en effet on les y trouva. Les mêmes phénomènes se présentent dans l'état de somnambulisme, produit par le magnétisme animal. Dans les ouvrages sur cette matière, il est dit (et le fait m'a été confirmé par une personne très-instruite, qui l'a observé à Paris) qu'une personne, magnétisée de manière à produire le sommeil magnétique, appelé somnambulisme, acquiert, comme la jeune fille d'Aberdeen, une

étaient incongrues. Un jour elle pré[illegible] ent se souvenir fermés, avec la plus grande pré[illegible] ence, et acquiert enfant, et s'étant réveillée avec [illegible] el état, abstraction exprima son étonnement de ce [illegible] cesse, tout ce qui vêtements. Le froid la réveillait [illegible] mémoire, et le sou- pendant la promenade avec [illegible] En reproduisant l'état prenait. Souvent, quand el[illegible] le souvenir de tout ce des hymnes d'une manièr[illegible] meil. On peut donc dire mieux d'après la compara[illegible] ble vue. On a actuelle- quand elle était dans so[illegible] le, le mépris qu'on avait

« Cependant un aut[illegible] ne puis me prononcer là- plus intéressant comm[illegible] élèbres croient à son in- *totalement aussitôt q*[illegible] nt nous venons de parler, de *pendant sa durée, n*[illegible] e trouve non-seulement dans *les autres paroxys*[illegible] ai consultés, mais elle m'a été cas dans ses rap[illegible] rep d'esprit pour être trompé et que, dans des o[illegible] les autres. On ne peut jusqu'à cet état, cette j[illegible] explication satisfaisante ; mais dit le jour où [illegible] on attirera sur eux l'attention. exemples du [illegible] les éclairciront sans doute. entendu dire [illegible] dans le n° 29 du *Phrenological* paroxysme, [illegible] mérite sur les particularités de la homme qui [illegible] phrénologique, observe-t-il, de se servir sa complic[illegible] Une bonne mémoire ou une grande de toutes [illegible] sont susceptibles d'interprétation Le lende[illegible] but de fixer l'attention des phrénolo- ces viole [illegible] exactitude dans leurs descriptions, il ressaien[illegible] les principales variétés de la mémoire, ne fut [illegible] quelques-unes des conditions dont mère. [illegible]

quand [illegible] de l'Académie des sciences de Paris, sur le dant le [illegible], *De la Physiologie du système nerveux*. l'exécu[illegible] de la médecine pratique, article somnam-

elles dépendent. « Pour faciliter l'intelligence, » dit-il, « il conviendrait de distinguer les variétés de la mémoire en deux divisions principales, que l'on nommerait *la mémoire simple* et *la mémoire par association*. *La mémoire simple* serait celle qui rappellerait directement et spontanément l'idée d'un son, d'une couleur, d'un objet, ou d'un événement. Par exemple, quand on a vu une fois une maison ou un arbre, si l'idée ou l'impression mentale se reproduit plus tard, on dit qu'on se rappelle. La mémoire dépendant des associations est indirecte, et s'explique par ce fait qu'il nous arrive à peine de penser au ciel d'été, et aux roses qu'il fait épanouir, sans nous rappeler aussitôt la forme concave et la teinte bleue du premier, et l'élégance et les teintes roses de ces dernières. La liaison inséparable qui vient à s'établir entre les sons et les formes arbitraires dont on se sert pour parler et pour écrire, et les diverses idées mentales, à ce point qu'un simple son ou la vue d'un mot rappelle indubitablement l'idée qui s'y rattache, donne tous les jours la preuve de la mémoire par association. De pareilles associations varient des plus simples aux plus bizarres.

Parlons d'abord de la mémoire simple : une des variétés les plus frappantes qu'on doit classer dans cette division, c'est celle qui rend un individu capable de se rappeler *un grand nombre d'idées*, de formes, d'objets, de sons, de couleurs ou de toute autre chose. Le souvenir peut en être ou durable, ou passager; conforme ou non à l'ordre des événements; l'individu peut être prompt ou lent à reproduire les impressions formées. Enfin, une pareille mémoire peut varier à l'infini, en conservant cependant son caractère distinctif, savoir : la multiplicité des idées remémorées. J'ai vu plusieurs individus faire preuve d'une grande mémoire de cette espèce, mais avec de grandes variétés dans la durée, la clarté, la promptitude et autres particularités des idées remémorées. C'est à cette espèce de mémoire qu'on applique le plus communément les expressions

une bonne ou *une grande mémoire*, quoiqu'elle ne mérite pas toujours d'être ainsi qualifiée. Elle paraît essentielle pour parvenir au premier rang, dans la plupart des branches de la science et de la littérature; et c'est cette variété qui a conduit Gall à la découverte des organes intellectuels; car elle paraît surtout dépendre d'un grand développement organique du cerveau. Ceux qui comprennent et retiennent le plus grand nombre d'idées à la fois, soit qu'ils en conservent le souvenir pendant une longue période, ou que d'autres idées les remplacent bientôt, ont, *cæteris paribus*, le plus grand développement organique du cerveau. J'ai observé chez des botanistes, dont les organes du langage et de l'individualité n'étaient que modérément développés, la faculté de se rappeler, pendant longtemps et avec une grande exactitude, un nombre limité de plantes, leurs noms et leurs caractères distinctifs. Ils se rappellent, par exemple, celles d'un jardin particulier, d'un district, d'une province; mais lorsqu'ils veulent étendre leurs observations, ils oublient les premières, sans doute par suite de la difficulté de retenir un grand nombre d'idées dans un petit organe. D'autres, au contraire, développent tout le système du règne végétal; ce qui fait un total de connaissances individuelles, presque incompréhensible dans un petit développement du cerveau. Le moule de sir James Smith, dont la principale science en botanique était la connaissance des divers noms que les botanistes et autres ont, à différentes époques, appliqués à la même plante, montre qu'il avait l'organe du langage très-développé; les organes de l'individualité et de la forme y sont tous deux bien développés; mais je les ai vus plus développés encore relativement, chez quelques-uns des botanistes les plus distingués de la Grande-Bretagne, qui se rappelaient mieux les plantes que leurs noms. Cette réunion de diverses mémoires en constituerait une qui serait bien nommée *mémoire étendue;* cependant, comme elle dépend surtout d'un grand développe-

ment organique du cerveau, que personne ne possède dans toutes les facultés, cette mémoire est toujours plus ou moins partielle, c'est-à-dire limitée quant à l'espèce d'idées qu'elle retient; si bien que, pour la caractériser avec précision, il serait nécessaire de dire *mémoire étendue des mots*, mémoire étendue des couleurs, des sons ou de quoi que ce soit. Plusieurs personnes prennent une mémoire limitée pour un manque absolu de mémoire, et s'en plaignent, lorsqu'en réalité ils ont une mémoire, étendue pour un ordre d'idées et limitée pour un autre; et comme la mémoire faible est la seule qui les gêne, ils en font un critérium général. L'exercice semble avoir moins d'influence sur cette réunion de mémoires, que sur les autres dont nous allons nous occuper, sans doute parce qu'elle influe plutôt sur la direction que sur le nombre des idées remémorées. Linnée, Shéridan, Newton, Johnson, Cuvier et sir Edward Coke peuvent fournir des exemples de mémoire étendue, et cela principalement dans une direction ou dans un ordre particulier.

« Une seconde variété de mémoire est celle des hommes capables de se souvenir de ce qu'ils ont vu, entendu ou fait *pendant une très-longue période de temps;* leurs impressions mentales paraissent défier le temps. Que les objets remémorés soient nombreux ou non, et de quelque nature qu'ils soient, leur image, une fois formée, reste distinctement gravée; les individus, doués de cette variété de mémoire à son plus haut degré, causent aussi facilement et avec autant d'exactitude d'événements passés depuis des années, que d'autres parleront d'événements arrivés une semaine auparavant. Il y a des enfants qui apprennent leurs leçons à l'école vite et facilement, mais qui l'oublient presque aussi vite; la leçon qu'ils savaient, il y a quelques jours, ne se présente plus aujourd'hui à leur esprit que comme le contour incertain et imperceptible de quelque chose qui a été, et qui demain aura entièrement disparu de leur mémoire.

« Puis on voit d'autres enfants qui ont les mêmes leçons, dont l'instruction diffère à peine, mais dont la mémoire présente des résultats tout opposés. La leçon de la semaine ou du mois passé est dans leur mémoire comme s'ils l'avaient apprise hier; ils s'étonnent de ce que les autres *oublient* si vite, et ceux-ci s'étonnent à leur tour que la mémoire puisse avoir autant de rétentivité. De quoi cela dépend-il? C'est un problème qui n'a pas encore été résolu. Chaque jour l'expérience nous prouve qu'on ne peut l'attribuer à l'étendue ou du moins à l'étendue seule; et tout ce qu'on peut supposer jusqu'à présent c'est que la qualité plutôt que la quantité du cerveau est la condition dont elle dépend principalement. Elle semble être presque constamment accompagnée d'un degré de lenteur dans l'action, d'un défaut de rapidité dans le flux des idées qui caractérisent la variété dont nous parlerons tout à l'heure. La lenteur et l'opiniâtreté dépendent peut-être de la même particularité dans la composition ou la qualité du cerveau; car la rétentivité des idées premières se lie à la lenteur pour en acquérir de nouvelles. Quand je lus ces observations à la Société phrénologique, on cita un individu qui, lorsqu'il apprenait en peu de temps de longs passages par cœur, les oubliait très-vite, et retenait longtemps ce qu'il avait appris lentement (1). Il paraîtrait d'après cela que la lenteur à acquérir des idées est un préalable nécessaire à la rétentivité. Nous n'avons pas le droit de dire quelle en est la cause; car l'une et l'autre peuvent dépendre et dépendent probablement (généralement ou momentanément) d'une condition constitutionnelle qui réprime la rapidité. L'épithète *rétentive* désignerait assez exac-

(1) Dans son ouvrage sur les facultés intellectuelles, p. 100, le Dr Abercromby cite un acteur qui, dans une circonstance, apprit son rôle avec une vitesse surprenante et l'oublia aussi très-vite. Cependant il se rappelait très-bien, pendant des années, les rôles qu'il avait appris lentement et qu'il avait médités.

tement cette variété de mémoire et la distinguerait de la première avec laquelle tantôt elle est combinée, tantôt ne l'est pas. Je l'ai remarquée chez des hommes qui ont une mémoire limitée comme chez ceux qui ont une mémoire étendue; mais, *cæteris paribus* elle semble plus générale chez les hommes qui ne s'appliquent qu'à un petit nombre d'objets. Cette variété de mémoire est-elle l'effet ou la cause d'une uniformité de goût et de recherche? C'est ce dont on peut douter. Chez l'habitant de la campagne le souvenir semble avoir plus de persistance que chez l'habitant de la ville; et certes, le campagnard est plus porté que le citadin à se pénétrer d'une idée lentement et avec réflexion. Jointe à une mémoire étendue, cette variété constitue la science dont elle est un élément essentiel; mais elle ne donne jamais ni du brillant, ni de l'esprit. Joseph Hume, Jules César et peut-être Napoléon, peuvent être cités comme exemples.

« Une troisième variété de la mémoire simple se caractérise par la rapidité avec laquelle les idées premières se reproduisent dans l'esprit. Les impressions et les pensées premières se renouvellent l'une après l'autre, et passent devant l'œil mental dans une succession perpétuelle. Elles peuvent se renouveler en séries systématiques liées ou régulières, ou jaillir en assemblages les plus confus et les plus hétérogènes, comme un cortége de carnaval, ou comme les objets et les teintes variés d'un immense paysage. La rapidité des idées est le trait essentiel de cette modification. De pareilles idées sont-elles justes ou erronées, limitées ou générales, coordonnées ou désordonnées? Cela semble dépendre de conditions différentes, que celles qui sont nécessaires à la promptitude de leur reproduction... Le grand développement du langage et de l'individualité, joint à cette grande rapidité, tend à provoquer les jeux de mots et ce genre d'esprit qualifié de *bons mots*, *à-propos*, *saillies*, et je l'ai souvent remarqué chez des gens dont l'organe

appelé *esprit de saillie* n'avait qu'un développement modéré. C'est peut-être cette rapidité de mémoire, quand la constructivité est peu énergique, qui inspire ce qu'on appelle ordinairement de l'esprit cherché, ou cette réunion d'idées qui n'ont aucun rapport entre elles, et qui arrive avec une rapidité que ne réprime pas une action concentrée... La rapidité de la mémoire est peut-être nécessaire au poëte; car, dans la poésie, elle se manifeste par la variété des images; et c'est ce qu'un poëte a très-bien rendu dans les expressions *tourbillons d'images*... La rapidité poussée à l'excès, impliquant une transition perpétuelle d'idées, rend impropre aux sciences. De là vient qu'on trouve rarement, si l'on trouve jamais, une personne qui tient le premier rang en science et en poésie, ou en science et en esprit. On peut être à la fois, et au même degré, savant et poëte, ou savant et homme d'esprit, mais sans jamais sortir de la médiocrité. En traitant de la variété précédente j'avais suggéré l'idée que la rareté sinon l'incompatibilité des mémoires rapides et rétentives coexistait à un haut degré; mais on me dit, quand je lus cette remarque, que le professeur Mezzofante, de Bologne, combine la rapidité de la mémoire verbale avec la rétentivité. Le tempérament nerveux semble concourir à donner cette qualité au cerveau; il serait peut-être plus exact de le regarder comme l'effet; mais elle n'est certainement pas particulière aux personnes brunes qui ont ce tempérament: les exemples les plus frappants de mémoire rapide que j'aie trouvés étaient chez des personnes d'un teint clair. Un bon moyen de distinguer cette modification de la mémoire, de celles déjà mentionnées, serait de la qualifier de *rapide*. Miss Pratt, citée dans les ouvrages phrénologiques comme ayant l'individualité très-développée, peut être aussi citée comme ayant une mémoire rapide, combinée avec une mémoire étendue des objets et des événements.

« La *promptitude* de la mémoire, ou le pouvoir de la porter

immédiatement sur un sujet donné a un rapport intime avec la mémoire intime, sans néanmoins coexister nécessairement avec elle. Il y a des hommes qui ont une rapidité et une diversité d'idées étonnantes, et qui, si on leur fait la plus simple question sur un sujet qui n'occupe pas leur pensée dans le moment même, trouvent des difficultés inouïes à faire prendre à leurs idées une nouvelle direction. Ils semblent ainsi, à leurs propres yeux comme aux yeux des autres, manquer tout à fait de mémoire. L'inégalité dans le développement des organes du cerveau tend sans doute à augmenter cette imperfection particulière; mais il me semble que la concentrativité et la secrétivité y sont aussi pour quelque chose. Je n'ai fait que peu d'observations sur le développement cérébral des individus dont la mémoire est *prompte;* mais elle semble atteindre à son plus haut degré de perfection, quand la secrétivité, la concentrativité et le lobe antérieur, surtout l'individualité se combinent avec elle, et souffrir en proportion de l'absence d'un de ces organes. J'ai vu un exemple de cette promptitude de la mémoire chez une personne qui avait les organes du savoir et surtout l'individualité, l'éventualité et la secrétivité très-développées, la concentrativité et les organes réflectifs développés au-dessus de la moyenne et un degré moyen de rapidité et de rétentivité de la mémoire. L'épithète *prompte* peut désigner cette variété, qu'avaient sans doute Burke, Pitt, Curran et Sheridan.

« Aux particularités de la mémoire, dont nous venons de parler, il nous reste à en ajouter une autre, qui, par son influence sur la mémoire, par association, peut être considérée comme la transition entre les deux divisions artificielles ici établies. Je veux dire la mémoire partielle, ou celle qui ne sort pas d'une certaine sphère d'idées. Le rapport entre la mémoire partielle et le développement proportionné des organes du cerveau est si bien la pierre fondamentale de la phrénologie, qu'il est inutile d'en rien dire ici; mais nous ne devons jamais

perdre de vue ce fait que la mémoire partielle dépendant de cette cause ne se montre que dans la *nature* des idées, comme celle de la couleur en opposition avec les dimensions, et non simplement dans sa direction particulière.

Le Jugement, dans le sens qu'y attachent les métaphysiciens, appartient aux facultés réflectives seules. Cependant les facultés du savoir peuvent aussi aider à juger; par exemple, la faculté des tons juge des sons par l'impression agréable ou désagréable qu'ils produisent sur elle ; mais le jugement, dans l'acception propre de ce mot, est la perception de l'adaptation du rapport, de la convenance ou de la liaison entre une cause et son effet, et est exclusivement du ressort des facultés réflectives. Ces facultés, comme celles du savoir, ont la perception, la mémoire et l'imagination. Par exemple, la causalité perçoit les rapports des causes avec leurs effets, *se rappelle* et *imagine aussi* ces rapports, précisément de la même manière que la localité perçoit, se rappelle et imagine la position relative des objets. Ainsi le jugement est la décision des facultés réflectives sur les sentiments fournis par les penchants et les sentiments, et sur les idées fournies par la masse des facultés intellectuelles. Tel est, à mon sens, l'analyse strictement phrénologique du mot jugement, mais, dans le langage ordinaire, il a une signification plus étendue. On entend tous les jours dire de quelqu'un, qu'il a une intelligence vive et même profonde, mais qu'il manque de jugement. Ce paradoxe apparent peut s'expliquer de deux manières : d'abord, parce que, par une intelligence vive ou profonde, on entend souvent un grand mérite, mais un mérite limité, que l'on doit attribuer à quelques-unes seulement des facultés du savoir. Ainsi on peut être mathématicien ou peintre distingué, et ne pas briller par la réflexion ou le jugement, selon la signification absolue de ce mot. Voici cependant une explication préférable : pour juger de la ligne de conduite à suivre dans les affaires de la vie, il faut *sentir* exactement,

aussi bien que raisonner profondément, ou plutôt il est plus nécessaire de sentir juste que de réfléchir juste. Ainsi un individu qui, comme Bacon, a de très-fortes facultés réflectives, et qui manque de conscienciosité (et il paraît en avoir manqué) est comme un beau vaisseau sans gouvernail à la merci des courants et des vents. Les facultés réflectives donnent le pouvoir de penser profondément; mais la conscienciosité et les autres sentiments sont indispensables pour nous fournir des sensations exactes, qui puissent régler notre conduite dans la vie. Bacon prouve clairement combien le don de l'intelligence, même la plus transcendante, est peu de chose, quand elle n'est pas accompagnée par des sentiments droits. Cet esprit, qui embrassait d'un seul regard toutes les sciences, et qui indiquait, avec une étonnante sagacité, les moyens de les cultiver avec succès, cet esprit enfin, qui anticipait d'un siècle et demi les progrès de l'intelligence humaine, avait si peu de jugement, si peu de bon sens dans la vie ordinaire, qu'il devint l'accusateur et le calomniateur d'Essex, son ami et son premier protecteur; souilla la robe du magistrat en donnant l'exemple de la corruption et de la vénalité, et, pour satisfaire à une ambition méprisable, prodigua lâchement à une faible reine les plus basses flatteries. Jamais déception ne fut plus complète. Il tomba dans un abîme de dégradation, dont il ne se releva plus; et même aujourd'hui, le souvenir de sa moralité flétrie forme un déplorable contraste avec le renom de sa brillante intelligence. Il y avait chez lui le défaut de jugement le plus patent; et avec les pouvoirs réflectifs qu'il possédait, la source de ses erreurs ne pouvait être que dans ses organes des sentiments, dont la dépression l'empêchait de sentir juste, et par conséquent privait son intelligence de ce qui aurait pu guider sa conduite.

Dans la vie ordinaire, on oublie trop souvent l'influence des sentiments sur les opinions. On entend souvent des personnes

se quereller avec aigreur dans le but de convaincre mutuellement leur intelligence, quand la cause réelle de leur désaccord porte sur un sentiment qui, s'il pouvait devenir le même chez tous deux, ferait cesser la contestation. On a l'habitude de dire dans de semblables cas : « Je diffère tout à fait de sentiment avec vous », forme d'expression toute philosophique et qui concorde avec l'explication que nous venons de donner ; mais on ne songe pas que, par *l'argumentation*, on ne peut faire partager un sentiment, dans la stricte acception du mot ou dans le langage ordinaire ; et l'on soutient la controverse, en s'adressant à l'intelligence seule, sans aucun résultat satisfaisant. Deux personnes, au contraire, dont les sentiments et les penchants sont les mêmes se rencontrent-elles, leur sentiment coïncide en général, malgré la différence énorme qui peut exister dans la profondeur de leurs facultés intellectuelles. Lors donc qu'on estime le degré de jugement sain dans les affaires de la vie ordinaire, le bon sens ou esprit primitif de tout individu, on ne doit pas se borner à examiner le front, d'après l'idée qu'il est exclusivement le siége du jugement ; on doit, en premier lieu, examiner le tempérament, afin de juger de l'activité du cerveau, et examiner ensuite la combinaison des organes ; car on trouvera qu'en général le bon sens résulte du développement égal de tous les organes, de ceux des sentiments moraux et du développement un peu dominant des organes intellectuels. Il n'y a alors ni pouvoir exagéré ni facultés défectueuses ; de sorte qu'aucun désir ne prend un ascendant désordonné, et les organes sont assez forts pour que toute émotion puisse être éprouvée. Aussi le bon sens est-il plus rare qu'un talent éminent dans une spécialité. On me désigna une personne qui avait le front d'un idiot, et qui, cependant, gérait son commerce avec une prudence et un succès remarquables, et s'était, par ses bonnes qualités, acquis l'estime de ses entours. En l'examinant, je lui trouvai un beau tempérament

nerveuso-sanguin et le front très-fuyant il est vrai, mais les organes du savoir bien développés, et les penchants et les sentiments développés parfaitement et dans une bonne proportion. Les organes de la consciencioslté, de la vénération, de la bienveillance, de l'amour de l'approbation, de l'adhésivité et de la circonspection étaient tous très-développés, et indiquaient à la fois les sources de sa prudence, de son bon sens et de ses bonnes qualités. Pour m'assurer si la phrénologie était d'accord avec la conformation de sa tête, je recherchai quelle était sa puissance de logique; et ses amis me dirent que, quoiqu'il aimât la lecture, on s'était étonné qu'il n'eût jamais compris la signification d'un grand nombre de mots très-simples : et je me convainquis que ces mots étaient toujours des termes abstraits formés par la causalité et la comparaison. Cet individu non-seulement ne pouvait raisonner avec suite, mais, dans le discours ordinaire, il faisait une fausse application de tous ces termes et ne paraissait nullement les comprendre. C'est exactement ce qu'un phrénologue aurait prédit.

Ainsi, en décrivant l'effet des facultés réflectives dans la vie ordinaire, je dirai que les penchants et les sentiments nous donnent les principaux désirs qui nous poussent à l'action, et les sentiments qui règlent notre conduite, tandis que la réflexion, sans être capable d'en changer la nature, juge de leurs motifs, avec une portée de vues plus ou moins grande selon l'étendue des organes intellectuels. L'intelligence prend connaissance des facultés mentales, de leurs désirs, du monde externe, et des rapports existant entre lui et l'esprit; elle juge des moyens de satisfaire les désirs et de leurs conséquences; et c'est parce qu'elle a la perception du résultat bon ou mauvais, qu'elle constitue un pouvoir régulateur et dirigeant. On peut expliquer ainsi, que l'influence des penchants et des sentiments fausse le jugement. La combinaison de la circonspection très-développée avec l'espérance faible remplit l'esprit

de sinistres pressentiments ; et l'intelligence ne peut jamais, dans ce cas, changer les sentiments, au point de rendre gaies et brillantes les scènes que l'on empreint de mélancolie et de tristesse. Quand l'espérance est très-développée et la circonspection très-petite, on a les plus heureux pressentiments. Quand les organes de la circonspection et l'espérance sont tous deux développés, chacun fournit les émotions qui lui sont propres sur les objets de sa contemplation; et l'intelligence ayant deux vues, est capable de juger et d'en venir, par la comparaison à une saine détermination. On voit donc, comme nous l'avons déjà observé, qu'un jugement sain dans la pratique est le résultat d'une heureuse combinaison de tous les organes jointe à un tempérament actif et à l'expérience.

D'après ces principes, nous nous expliquerons fort bien pourquoi un mauvais avocat plaidant peut être un bon juge, et *vice versâ*. L'intelligence et les penchants sont plus essentiels à l'avocat plaidant que la consciencioslté. Au contraire, il faut au juge un grand développement des organes moraux ; sans cela, il serait sujet à se laisser égarer par des subtilités et des vues fausses, et le grand principe de la justice manquerait dans ses décisions. J'ai remarqué qu'un avocat, dont la consciencioslté est très-développée, ne peut s'empêcher, lorsqu'il plaide une mauvaise cause, de trahir qu'il sait avoir tort. Celui chez qui cet organe est faible, envisage toutes les questions comme questions d'opinion, et dispute la victoire avec cette chaleur que les autres ne déploient qu'en défendant la vérité.

Les mêmes principes nous mettent à même de juger de la convenance d'une règle très-importante dans une des institutions de notre pays : je veux parler de l'*unanimité* exigée de la part des jurés dans les causes civiles. Que de deux individus constitués arbitres dans une réclamation de dommages pour diffamation, l'un soit doué d'un grand amour de l'approbation; celui-ci préférant la mort à une vie déshonorée, jugera d'a-

près ce sentiment; l'autre, au contraire, que nous supposons manquer de l'amour de l'approbation, pouvant passer sa vie indifférent au blâme ou aux éloges du monde, ne pourra jamais, quelque effort d'intelligence qu'il fasse, en venir à considérer l'injure soufferte par le plaignant, sous le même point de vue que son collègue, ni s'accorder avec lui sur le montant des dommages devant constituer une juste compensation pour la calomnie. L'un des arbitres devra céder sa conscience à l'autre, ou permettre qu'un tiers prononce entre eux deux; car la constitution même de leur esprit rendra l'unanimité réelle impossible. Aucun exercice de l'*intelligence* ne pourra la produire. Il n'est pas jusqu'aux perceptions intellectuelles, qui ne diffèrent chez les jurés. L'un peut avoir les organes réflectifs faibles, oublier par suite les preuves déduites de tels ou tels faits, et les conclusions à mesure qu'on les lui expose, et regarder, comme n'étant pas prouvé, un point qui paraît clairement démontré à celui dont les organes réflectifs sont bien développés. Il est difficile d'admirer la sagesse d'une législation, qui est assez ignorante de l'esprit humain, pour imaginer que les hommes peuvent, quand ils le veulent, arriver par l'argumentation aux mêmes conclusions, ou qui, si elle n'ignore pas qu'ils ne peuvent s'accorder, trouve néanmoins que c'est une mesure profonde et pleine de sagesse, que d'exiger un verdict en opposition directe avec la constitution de l'esprit, que de produire une *apparence* d'unanimité quand l'*unanimité même* est impossible. Les deux côtés de cette question ont été défendus par un grand nombre d'arguments; mais il me semble que le mode de jugement offert par la phrénologie nous fait de suite envisager la question comme elle doit l'être. S'il est vrai qu'il soit au pouvoir d'un homme de se rendre capable de juger des questions de conduite, telles qu'il s'en présente devant les juges, il faut exiger l'unanimité; mais si la nature exclut cette harmonie parfaite de sentiments, il est absurde de prétendre la

produire par un acte du parlement. Aussi la nature prévaut-elle ici comme ailleurs; tous les jurés, doués de quelque bon sens, avant d'entrer en délibération conviennent que la minorité cédera à la majorité, et la loi fait qu'un entêté ou un méchant (seul de son opinion, et, par conséquent, d'après les chances ordinaires, plus absurde que tous les autres), force ses collègues à se ranger de son avis, ou à tromper l'attente des parties en les privant tout à fait d'un verdict.

On a dit qu'en exigeant l'unanimité, on force le jury à donner plus d'attention à une cause et à la discuter. Je ne mets point en doute la véracité de ce fait; mais même avec toute l'attention possible et par la discussion, il est moralement impossible que l'unanimité soit jamais générale. Les questions qui se présentent le plus souvent devant les cours de justice ne sont pas des questions sur lesquelles tous les hommes puissent s'accorder; ce sont des questions difficiles dans lesquelles les plus consciencieux et les plus éclairés peuvent différer d'opinion. Sur douze ou quinze personnes, on risque toujours que deux ou plus n'aient une constitution intellectuelle ou morale diamétralement opposée à celle des autres. D'après nos principes, les premières devront céder sans être convaincues. Il me semble qu'en n'exigeant qu'une majorité des trois quarts à peu près, on aurait l'avantage de la discussion, et au moins il ne serait plus au pouvoir d'un entêté de forcer le grand corps du jury à rendre un verdict qui ne lui convient pas. Une proposition, à laquelle consentiraient *volontairement* neuf jurés sur douze, serait plus près de la vérité que celle à laquelle les douze jurés consentent, après bien des modifications faites dans le but de tout concilier *sinon de satisfaire à tout.*

Maintenant que nous avons examiné les facultés métaphysiques de la perception, de la conception, de l'imagination, de la mémoire et du jugement, et prouvé qu'elles ne sont que des modes d'action des facultés mises au jour par la phréno-

logie, et dont les métaphysiciens ne soupçonnaient pas l'existence. Je vais parler de plusieurs autres opérations et affections mentales, dont parlent les systèmes ordinaires de la philosophie mentale, et les expliquer aussi d'après les principes de cette science.

La Consciencioslté signifie la connaissance qu'a l'esprit de sa propre existence et de ses opérations. Le Dr Brown nie que ce soit un pouvoir, ou quelque chose différent d'une sensation, d'une émotion ou d'une pensée, et sans cesse présent à l'esprit. La conscienciosité ne nous avertit pas de l'existence des organes, elle ne fait que nous révéler les opérations de notre propre esprit, et nous laisse dans une obscurité profonde quant aux affections des autres. Aussi, en réfléchissant à la conscienciosité, comme l'ont surtout fait les métaphysiciens pour étudier l'esprit, on ne peut rien découvrir touchant les organes par lesquels les facultés agissent, et nous risquons beaucoup de former des conceptions erronées sur la nature humaine, en supposant que le genre humain, en général, est constitué exactement comme nous.

Chaque organe communique la conscienciosité des sensations et des idées qu'il sert à manifester. Ainsi quand l'organe des tons est très-faible, on ne peut atteindre la conscience de la mélodie; quand on a l'organe de la conscienciosité très-petit, on n'a ni la conscience du sentiment de la justice, ni la conscience des devoirs qu'elle impose; quand l'organe de la vénération est très-faible, on n'a pas la conscience de l'émotion de la piété. Quand on place des personnes dont les organes de la conscienciosité, de la justice et de la vénération sont très-faibles, dans des circonstances qui requièrent la conscience vive des sentiments qu'ils servent à manifester, on doit s'attendre à de grandes déceptions. Les métaphysiciens qui ont étudié la philosophie de l'esprit, en étudiant leur conscienciosité, ne purent réussir à découvrir les facultés primitives, parce qu'ils n'avaient

pas la conscience que certains organes étaient faibles dans leur cerveau, et que certains autres, comme la combativité, la secrétivité et l'acquisivité, ne pouvaient donner leur impulsion dans la retraite d'une étude philosophique. Je dis plus : la conscienciosité étant un organe unique, il ne pouvait découvrir la pluralité de facultés attachée à une variété d'organes. Mais quand les organes sont développés et le tempérament actif, on a la forte conscienciosité des sentiments et des idées qui émanent de ces organes; et quelques personnes prenant les émotions provoquées par le merveilleux, la vénération et autres facultés, pour des révélations surnaturelles, tombent dans le fanatisme et dans la superstition.

On n'a pas donné jusqu'ici d'explication satisfaisante sur ce que la conscience est unique, quand les organes de toutes les facultés mentales, internes et externes, sont doubles. On cite des cas de double conscienciosité, sans doute parce que les deux hémisphères du cerveau étaient dans des conditions opposées. « Tiedemann, dit Spurzheim, raconte le fait d'un nommé Moser, qui était fou d'un côté, et qui observait sa folie avec l'autre côté. Gall a soigné un ministre protestant affligé de la même manière : pendant trois ans il entendit son côté gauche lui adresser des reproches et des injures; son côté droit appréciait ordinairement la folie de son côté gauche. Cependant, ordinairement, quand il avait la fièvre, il ne s'en apercevait pas. Longtemps après qu'il fut revenu de cette maladie, des accès de colère, ou des excès de table plus fréquents amenèrent une rechute (1). » Caldwell, à propos de ces faits, en cite « un autre tout à fait analogue, produit par une chute de cheval, et qui existe dans le Kentucky, pas très-loin de Lexington (2). » Un ami m'a communiqué un fait de même

(1) *Phrénologie*, p. 37.
(2) *Éléments de Phrénologie*, 2e édit., p. 82.

nature qui le concerne. Dans une lettre datée du 25 juin 1836, le révérend R. B. m'écrivit : « Vous avez sans doute entendu parler de personnes qui éprouvaient un dérangement dans un des hémisphères du cerveau, qu'ils s'expliquaient avec l'autre hémisphère. Je crois me rappeler que Gall et Tissot en citent des exemples; ce qui n'empêchera pas, je pense, que vous ne trouviez digne de votre attention, un fait qui m'est personnel, et qui arriva il y a quelques mois. Un soir, après une journée de travail pénible et de grande excitation, je m'étais mis à lire dans ma chambre à coucher. Tout à coup il me sembla lire mon auteur avec deux esprits, ou, pour parler plus clairement, je lisais en même temps une phrase à ma manière ordinaire, je comprenais le sens de ce que je lisais d'une manière toute simple, et en même temps je donnais carrière à mon imagination sur cette lecture. Dans le fait, il me semblait que j'avais deux esprits distincts, occupés de la même page simultanément. Cela continua quand je me fus couché. Le lendemain matin cette sensation était partie, et je n'ai plus rien éprouvé de semblable depuis. Ne pensez-vous pas qu'un degré d'activité différent dans les deux hémisphères du cerveau, par exemple à la région de l'idéalité et du merveilleux, expliquerait cet état? Il est certain qu'il diffère de ce qu'on appelle double vision, car j'avais la conscience que je ne lisais qu'une page. » Nous avons expliqué (p. 159 et 215) la consciencioseté divisée.

Quelques sceptiques ont soutenu que l'esprit humain ne possède pas de connaissances certaines; parce que non-seulement les sens et l'intelligence nous trompent parfois, mais la consciencioseté même nous donne de faux avertissements. Ainsi un homme, dont la jambe a été amputée, a quelquefois la conscience, plusieurs années après l'opération, d'une douleur dans l'orteil du pied qu'il a perdu; ou bien une personne ayant une maladie chronique du foie n'en souffre pas, et a la conscience d'une douleur à l'épaule droite. La réponse à cet

argument est que chaque nerf et chaque faculté ont reçu une faculté définie, en vertu de laquelle, quand ils sont affectés d'une certaine manière, ils transmettent de certaines impressions; par exemple, quand le nerf de l'orteil est affecté, il donne la conscienciosité de la douleur et l'indication instinctive de la partie qu'elle devrait affecter. Quand une jambe a été amputée, une partie des nerfs restent, et quand ils sont affectés comme au temps où l'orteil existait, ils communiquent l'impression qu'ils éprouvaient étant entiers. En cela, il n'y a pas de déception, parce que le nerf qui communiquait primitivement la douleur dans l'orteil est affecté comme au temps où l'orteil existait. De même, le foie a peu de sensibilité par lui-même; mais le nerf phrénique, qui se ramifie sur lui, communique avec l'épaule; et ce nerf, étant très-sensible, est affecté par l'état du foie, et produit de la douleur dans l'épaule. Le nerf, en ce cas, est réellement affecté, et la douleur indique exactement son état. C'est à la causalité à découvrir la cause de ses affections; la conscience ne peut que donner avis des sensations mêmes. Tout dérangement d'un organe de sensation ou de perception est accompagné du dérangement de la conscienciosité à un degré correspondant : ainsi, dans la jaunisse, l'esprit a la conscience que tous les objets sont jaunes; dans les cas semblables à celui de Mlle S. L., relaté page 193, il a la conscience de la perte de l'équilibre; dans des cas tels que celui de M. Macnish (page 198), il a la conscience qu'il entend de la musique; mais la causalité attribue ces perceptions à des maladies. Quand le dérangement embrasse les organes de la causalité, on perd le pouvoir de distinguer que l'impression est morbide, et la folie est établie.

Il serait d'une grande utilité dans la vie, d'enseigner que la conscienciosité dépend de l'état des organes intellectuels; on engagerait ainsi les personnes qui sont sous l'influence d'une excitation morbide à se méfier de leurs propres impressions,

et à s'aider des conseils de gens ayant toute leur raison. Dans le système actuel de l'éducation, la connexion des sentiments et de l'intelligence avec les organes matériels est si méconnue, et l'on répresente si bien toute émotion et toute perception comme purement intellectuelles, que quand les organes matériels s'exaltent ou se dérangent, il est très-difficile de faire comprendre au malade comment ils peuvent induire en erreur ou être affectés par des affections corporelles : aussi souffre-t-il en secret; il évite d'avoir recours à un médecin, et persiste à agir sur cette impression morbide, comme si elle était saine, jusqu'à ce qu'enfin la maladie devienne chronique; cependant un guide plus éclairé aurait pu facilement la prévenir, ou l'arrêter dès sa naissance.

Il est extrêmement difficile de déterminer si le sentiment de l'identité personnelle, indiqué par le pronom *Je* se rattache à un organe particulier, ou s'il est l'action générale de tous les organes. Nous renvoyons le lecteur à ce qui a été dit sur ce sujet t. I, p. 159, 317, et t. II, p. 98.

L'Attention n'est pas une faculté de l'esprit; elle ne consiste que dans l'application des facultés réflectives et des facultés du savoir aux objets qu'elles doivent comprendre. Ainsi la faculté des tons excitée par la mélodie fait attention aux notes: la causalité, quand on lui adresse une démonstration, fait attention aux prémisses de l'argument; et de même les autres facultés de l'intelligence font attention à leurs divers objets. La concentrativité donne de la continuité aux impressions des facultés. L'individualité et l'éventualité les dirigent vers leur objet; et la fermeté les maintient dans un état d'application. Ces quatre facultés aident donc beaucoup à l'attention; néanmoins l'attention en elle même n'est qu'un acte des différentes facultés intellectuelles, et non l'attribut d'aucun pouvoir particulier, destiné à la produire exclusivement.

Association. Les métaphysiciens ont essayé, en réfléchissant

sur leur propre conscienciosité, de découvrir des lois universelles par lesquelles la succession des idées chez l'homme serait réglée en général. Ils s'imaginent que nos pensées se succèdent dans un ordre déterminé, et ils ont essayé de découvrir les causes et les circonstances de leur enchaînement. Le succès d'un pareil essai me semble impossible. Si nous voulions déterminer les lois qui règlent la succession de notes émises par une harpe éolienne, nous chercherions à découvrir les causes qui les produisent. Des causes semblables, agissant dans des circonstances semblables, produisent des effets semblables; mais si nous changeons seulement une circonstance sur mille, nous ne pouvons en calculer le résultat. Les causes qui déterminent la succession des notes dans une harpe éolienne, sont la construction de la harpe, la force de l'air et l'ordre dans lequel il fait vibrer les cordes. Faites que toutes les circonstances soient les mêmes pour toutes les harpes, et vous aurez indubitablement la même succession de notes. Mais si l'air, cet emblème de l'inconstance, ne souffle pas deux fois avec la même force au même endroit dans l'espace d'un mois, ou ne fait pas vibrer deux fois dans l'année les cordes dans une même succession, et si deux harpes éoliennes ne peuvent être faites semblables dans les détails de cordes, de forme et de substance, qui pourra, en observant les notes données par une harpe, découvrir les lois qui peuvent déterminer la succession des notes dans les harpes éoliennes en général, quelles qu'en soient la forme, la construction, le nombre des cordes, et quelles que soient les circonstances dans lesquelles elles sont placées? Cet exemple est tout à fait applicable aux facultés intellectuelles. Les idées sont les affections de ces facultés, précisément comme les notes sont les affections des cordes de la harpe. Ces affections peuvent provenir de l'activité interne des facultés ou des impressions produites sur elles par des objets externes; et il y a aussi peu de régularité dans l'ordre

dans lequel a lieu cette excitation que dans le souffle de l'air sur les cordes. Enfin, si les harpes peuvent différer dans leur construction, les hommes diffèrent positivement dans la force relative de leurs facultés. Aussi les mêmes impressions peuvent-elles produire des effets très-différents, ou introduire des idées très-différentes dans des esprits de constitution différente; et combien peu d'effets semblables peut-on attendre de causes présentant d'aussi nombreuses variétés.

Si l'on place, dit l'auteur de *Arthur's Seat*, un grand nombre de personnes au sommet d'une colline dominant la campagne et la mer, et que l'on demande à chacune de dire ce que ce spectacle lui fait éprouver, on trouvera que celle, chez qui l'idéalité domine, pensera à la magnificence de la nature, à l'infini de l'Océan, à la grandeur des montagnes; et lorsqu'elle rappellera cette scène, les idées et les émotions qu'elle lui aura inspirées, s'y associeront dans son esprit. Une autre, chez qui la causalité et la constructivité seront développées et l'idéalité faible, admirera l'adresse qu'elle verra déployée dans la culture des champs et dans la construction des maisons et des vaisseaux. Celle qui aura la bienveillance très-développée pensera au bonheur du peuple qui habite cette plaine. Une autre, ayant l'acquisivité active, pensera à ce que peuvent rapporter les diverses branches d'industrie. Une autre encore, ayant la vénération forte, y trouvera peut-être une preuve de la grandeur et de la bonté de Dieu ; et quelque jeune amant trouvera dans la solitude du lieu, l'occasion de déclarer sa passion à l'aimable compagne de ses excursions. Les métaphysiciens espèrent trouver des lois qui, lorsqu'on rappellera le château d'Arthur, en présence de ces personnes, régleront l'enchaînement des idées de chacun sur cet objet; et ils espèrent arriver à ce résultat, en étudiant l'enchaînement de leurs propres idées à propos de la colline. Une pareille espérance doit nécessairement être déçue; car chacune des personnes, quand on lui rappellerait la colline

du château d'Arthur, aurait un enchaînement d'idées qui rappellerait ses premières impressions, et rien ne peut être plus dissemblable. Autant vaudrait dire (pour nous servir des paroles d'un phrénologue ingénieux) qu'en étudiant les formes et les teintes des nuages qui passent aujourd'hui sur notre tête, on pourrait espérer découvrir des lois qui régleraient demain leur marche, et qu'en réfléchissant aux idées qui se succèdent dans notre esprit, on saurait découvrir les anneaux de la chaîne d'association, par lesquels les idées se lient et pénètrent uniformément dans les esprits, dans un ordre déterminé.

M. Stewart dans ses *Elements of the Philosophy of the Human Mind* (1) (chap. V. part. II. sect. III) parle de « l'association des idées qui opère pour produire de *nouveaux* principes d'action » et cite l'*avarice* comme étant un de ces principes. Il dit que « l'on ne peut douter que ce principe d'action ne soit artificiel (p. 392). » Dans la même page il ajoute que : « Il doit y avoir une limite au delà de laquelle la théorie des associations ne peut être soutenue ; car l'explication qu'il donne de la *formation de nouveaux principes d'action* est basée sur la supposition qu'il y a d'autres principes existant préalablement dans l'esprit. La grande question est donc de savoir quand nous sommes parvenus à cette limite, ou en d'autres termes, quand nous sommes arrivés (*non aux facultés primitives, mais*) aux *lois* originelles et simples de notre constitution! » « C'est à cause, dit-il, des jouissances qu'il nous permet de nous procurer, que l'on commence par désirer l'argent ; mais plus tard, par suite des impressions agréables qui s'y associent, on le désire pour lui-même ; et on continue à en faire l'objet de son désir, bien longtemps après que l'on a perdu le goût des jouissances qu'il procure. » Nous reconnaîtrons ce qu'il y a d'erroné dans ce système de philosophie, en reportant notre

(1) *Éléments de la Philosophie de l'esprit humain.*

attention sur les organes de l'intelligence. Peut-on concevoir que des habitudes d'association d'idées puissent créer un nouvel organe ? C'est cependant ce que tend à prouver l'hypothèse de M. Stewart, si par des principes d'action il veut parler des facultés de l'esprit. L'amour des distinctions, par exemple, est un désir primitif, qu'excite l'amour de l'approbation, et qui a un organe spécial. L'argent sert à le satisfaire. Cependant, selon M. Stewart, il n'y a pas d'organe qui inspire l'amour de l'argent; mais par suite des *impressions agréables qui s'y associent*, comme moyen de satisfaire l'amour de la distinction, l'amour de l'argent devient lui-même un principe d'action; et comme tous les principes d'action ont des organes, on doit présumer qu'ils créent un organe pour lui-même. Nous devons supposer ensuite que ce nouvel organe est cause qu'*on fait de l'argent l'objet de ses désirs bien longtemps après qu'on a perdu le goût des jouissances qu'il procure*, lesquelles jouissances ont créé l'organe.

Il est évident que M. Stewart n'a jamais vu clairement la différence qui existe entre les facultés primitives et leurs modes d'action, et qu'il n'a jamais compris la philosophie réelle de l'association des idées. Les nouveaux principes d'action, que M. Stewart et autres métaphysiciens supposent produits par les associations, sont ou des penchants primitifs, ou des sentiments qu'ils ont à tort regardés comme factices ou comme les simples résultats des combinaisons dans l'action des facultés primitives réunies. Comme nous l'avons dit, M. Stewart décrit l'amour de l'argent, et sir James Mackintosh décrit la conscience comme de nouveaux principes d'action produits par l'association des idées, et cependant l'amour de l'argent, comme la conscience, sont le résultat de facultés primitives ayant des organes distincts. M. Stewart croit que le goût est une faculté formée par l'habitude de l'étude, tandis que le goût n'est point du tout une faculté primitive, mais le résultat

du concours harmonieux des facultés primitives dans l'action.

M. Stewart, comme on l'a remarqué t. I, page 444, confond aussi dans tous ses écrits les facultés primitives, les modes d'action, les lois de l'action et les résultats des combinaisons des facultés, prend l'un pour l'autre, et applique à tous le même langage, sans se soucier des inconséquences dont ils fourmillent.

On chercherait vainement une loi ou un principe fixe à l'association d'une idée à une autre; mais l'influence de l'association des organes est déterminée. Il y a aussi des associations naturelles entre certains objets externes et les facultés internes, et enfin on peut former des associations artificielles entre les objets et les sensations de l'esprit, et les lois qui règlent la constitution de ces associations peuvent être étudiées et sont très-intéressantes. Jetons donc un coup d'œil sur ces lois d'association.

1° Quant à ce qui regarde les organes simples, chaque organe, en répétant fréquemment un même mode d'action, en vient à l'accomplir avec une grande facilité et une grande rapidité. Chaque idée formée ou chaque émotion éprouvée, doit résulter de l'affection d'un organe. Si donc un organe a été habitué à agir d'une certaine manière, comme l'organe du langage à reproduire de certains vers, ou l'organe des tons à reproduire un certain air, il acquiert une facilité étonnante à répéter cet acte, ou, en d'autres termes, les vers ou les notes se présenteront dans un ordre de succession, ou seront associés de telle sorte que quand on répétera un vers ou une note les autres suivront dans l'ordre accoutumé.

2° Il nous est facultatif de faire de nouveau tout mouvement que nous avons fait une fois. Cela prouve que tous les nerfs du mouvement sont associés ou liés aux organes de l'esprit, de telle sorte qu'ils obéissent à la volonté. En troisième lieu, nous pouvons, en concevant un objet malheureux, exciter dans notre

esprit l'émotion de la pitié ; en concevant une scène magnifique de la nature, exciter des émotions de sublimité et de beauté produites par l'idéalité, et, en lisant une histoire terrible, éprouver le frisson de la peur. Ces faits indiquent une connexion intime entre les organes de l'intellect et ceux des divers penchants et sentiments. Et, en effet, on trouve, à la dissection du cerveau, le rapport le plus intime entre ses diverses parties se combinant avec la disposition des fonctions séparées, mais ceci est plutôt une connexion qu'une association.

Bien plus, en étudiant les organes du cerveau, nous comprenons qu'il s'associent admirablement et que leur disposition tend à ce qu'ils s'aident mutuellement. « Quand je vis pour la première fois, dit M. Scott (1), la planche du cerveau, publiée par Gall et Spurzheim, je n'y pus d'abord découvrir aucune beauté. En regardant la liste des facultés, je n'observai aucun ordre ni aucune liaison entre elles. Le tout me paraissait grossier et tout à fait différent de ce que je supposais alors exister dans la nature. Cependant un examen plus attentif ouvrit mes yeux à la lumière, et ayant considéré les facultés d'une certaine manière, et les ayant groupées dans un certain ordre, je les vis toutes dans un système de symétrie étonnante, et de même que les parties disjointes d'une anamorphose ; quand je les vis dans leur point de vue se réunir en un dessin élégant, elles me charmèrent par l'apparence de cet ordre et de cette beauté même, que je m'étais attendu à y trouver en premier lieu. Dans un plan tel que celui-ci, où nous trouvons des pouvoirs qui sont analogues, qui se ressemblent dans leur nature et dans leurs usages, qui agissent l'un sur l'autre, coopèrent l'un avec l'autre, s'aident, se contrôlent, et

(1) *Observations on Phrenology, as affording a Systematic View of Human Nature.* Edinburgh, 1822. Gall a écrit un chapitre sur ce sujet dans son ouvrage, *sur les Fonctions du Cerveau*, tom. III, p. 206.

se balancent mutuellement, nous devons naturellement nous attendre à trouver les organes de ces pouvoirs situés près l'un de l'autre, et de telle manière qu'ils se joignent, ou qu'ils communiquent facilement ensemble. C'est en effet ce que nous voyons. Immédiatement au-dessus de l'amativité, par exemple, on voit la philoprogéniture donnant l'amour des enfants, et l'adhésivité produisant le penchant à l'attachement, trois organes qui, réunis, constituent le groupe des sentiments domestiques. A côté on voit la combativité comme pour prouver que, ceux que nous aimons le plus, sont ceux qui mettent le plus notre courage à l'épreuve. Tout contre la combativité est la destructivité, le premier organe donnant cette hardiesse qui nous fait aller au-devant de l'ennemi, le dernier trouvant du charme dans le danger, et inspirant des menaces de mort.

Il est nécessaire dans la vie privée d'être circonspect et de tenir nos projets secrets, enfin « de ne pas avoir le cœur sur la main, pour que les oiseaux ne viennent pas en faire leur pâture, » la secrétivité se trouve tout contre et au-dessous de la circonspection.

Qu'on étudie la région des sentiments, on trouve la vénération qui produit la tendance à la religion entourée de la bienveillance, de l'espérance, de la persévérance et de la justice, sources de toutes les charités et de tous les devoirs de la vie, associées en un groupe et admirablement disposées pour se combiner et pour s'aider mutuellement.

Près de ces organes, et un peu en-dessous, on trouve l'idéalité; elle est placée si près de la constructivité qu'elle en ennoblit le but. L'idéalité touche aussi l'esprit et les tons, comme pour donner de l'âme et de l'imagination à la poésie.

De même on voit les organes qui ne font que percevoir (les organes du savoir) disposés ensemble sur l'arcade ciliaire, et ceux de la réflexion, devant les gouverner et les diriger tous, occupant le sommet du front.

Après cet aperçu, M. Scott fait observer qu'un arrangement semblable est plus beau, plus systématique et mieux adapté que s'il eût été l'œuvre de l'homme. Si nous réfléchissons ensuite que les organes furent découverts à diverses époques, et dans des circonstances différentes, et qu'on n'en découvrit l'ordre et la beauté, que quand la plupart furent reconnus, nous trouvons la preuve *a priori* que les organes furent *découverts* et non *inventés*, et que le système du cerveau est l'ouvrage de la *nature* et non celui de Gall et de Spurzheim.

En traitant de l'organe du langage, j'ai expliqué l'association des idées avec les signes. J'ajouterai ici, que la science de la mnémonique repose sur ce pouvoir de l'esprit, d'associer des idées avec d'autres idées, ou avec des signes arbitraires. Quand on cherche des moyens d'aider la mémoire, on ne doit jamais oublier qu'on associe le plus facilement les idées avec les objets externes que l'on perçoit le plus facilement. Il arrive, par exemple, que la pensée d'un lieu sert à nous rappeler les idées que nous craignons d'oublier. Notre imagination divise une chambre en compartiments; dans l'un nous plaçons le premier point d'un discours; dans un autre le second, et ainsi de suite; de sorte qu'en parcourant les différents compartiments, nous rappelons les divers points du discours auquel nous les avons associés. On comprend cependant qu'un pareil expédient ne peut être utile qu'à celui qui a l'organe de l'individualité très-développé, car cette faculté étant faible, il serait aussi difficile de se rappeler les compartiments de la chambre que le discours même. De même si c'est par des nombres qu'on se rappelle les idées, — si, par exemple, on associe la première pensée que l'on désire retenir au nombre *un*, et la seconde au nombre *deux*, — c'est qu'on a l'organe des nombres énergique; car autrement le souvenir des nombres exigerait un plus grand effort que le souvenir des idées seules. D'après cela, on voit que selon les individus, on doit

employer des modes différents pour aider la mémoire. Celui qui a l'organe des nombres très-énergique, trouve associés les mots aux nombres; celui qui a la forme très-développée, les associe plus facilement à des formes; celui qui a la localité puissante, est porté à les associer à des lieux, et celui qui a les tons largement développés, les associe avec des notes de musique. C'est ainsi que s'explique également l'influence des associations sur le jugement. Celui chez qui la vénération est puissante, qui a été habitué, dès sa plus tendre enfance, à regarder l'image d'un saint, comme un objet digne de nos respects, éprouve une émotion de vénération involontaire et spontanée, chaque fois qu'il voit cette image, ou qu'il se la figure; parce qu'elle devient le signe qui excite en lui cette émotion, indépendamment de toute réflexion. Tant que nous n'aurons pas pu rompre cette association, et empêcher la conception de l'image d'opérer un signe propre à exciter la faculté de la vénération, nous ne réussirons jamais à amener son intelligence à examiner les attributs réels de l'objet même, et à percevoir l'absence de toutes les qualités qu'on vénère avec raison. De même, lorsqu'une personne aime, la perception ou la conception de l'objet aimé, donne une vie nouvelle aux facultés qui sentent, l'émotion qui en est la suite est délicieuse, et les facultés réflectives ont si peu la conscience, que la source réelle de la fascination est dans les facultés qui sentent, et qu'il est impossible d'obtenir d'un homme, qu'il regarde l'objet de sa passion de l'œil d'un spectateur désintéressé. S'il nous était possible de rompre l'association entre l'objet et les facultés qui sentent, les facultés réflectives rempliraient fidèlement leurs fonctions, et l'objet aimé paraîtrait à ses yeux sous son véritable jour. Mais tant que nous serons incapables de rompre cette chaîne, et d'empêcher cette fascination, nous pourrons raisonner éternellement, et nos conclusions ne concorderont jamais; parce que les prémisses, c'est-à-dire l'apparence de

l'objet, ne seront jamais les mêmes pour nous et pour la partie intéressée.

Ainsi les associations qui faussent le jugement, et qui perpétuent les préjugés sont celles des mots et des choses avec les sensations et les sentiments, et non les associations de conceptions avec les conceptions, ou simplement d'idées avec les idées. Toutes les classes d'idées, formées par les facultés réflectives et du savoir, peuvent être associées à l'infini, sans tomber dans aucun préjugé, si ces idées ne se rattachent pas aux penchants et aux sentiments.

Nous devons donc, en étudiant les lois des associations, aller au delà des idées mêmes et considérer les facultés qui les forment. En ne perdant pas de vue les facultés, tous les phénomènes des associations nous paraîtront lucides et intelligibles, et nous nous convaincrons que les principes de la phrénologie reposent sur les lois de la nature, puisqu'elles les confirment tous. Nous verrons que celui, chez qui les facultés *réflectives* dominent les autres, associe les idées suivant des rapports de conséquence nécessaire; que celui chez qui ce sont les facultés du savoir, associe les idées suivant des rapports de temps, de lieu et de circonstance (1), et que très-souvent, quoique cela n'arrive pas toujours, il associe le plus facilement et se rappelle mieux les idées qui servent à satisfaire ses penchants ou sentiments les plus puissants. Nos recherches seront toujours infructueuses, si nous nous obstinons à vouloir trouver des rapports entre les idées individuelles mêmes, ou des lois générales par lesquelles les idées s'associent chez tous les individus. Ce qui le prouve, c'est que même alors que deux individus arrivent à la même conviction par le même acte du raisonnement, ils ne formulent pas leur opinion dans les mêmes mots, et ne se servent pas non plus des mêmes

(1) Voir des exemples d'association de couleurs p. 54 de cet ouvrage.

preuves. La similitude générale d'actes du raisonnement, dépend de la similitude de la constitution des facultés qui raisonnent; mais la différence des mots et des preuves employés, provient de ce que la combinaison des organes est différente chez tous les individus, et de ce que n'ayant pas été cultivés de la même manière, chacun fournit en quelque sorte à la pensée des matériaux particuliers.

Les hommes de tous les siècles se sont fait un instrument de cette loi des associations pour asservir leurs égaux. Aux sentiments de circonspection, de conscienciosité et de vénération qu'ils eurent soin d'inculquer de bonne heure dans le peuple, ils lièrent certaines pratiques et certaines idées tendant à favoriser leur propre pouvoir, et lui apprirent ainsi à craindre des choses imaginaires et à commettre des actions imcompatibles avec le bien-être de la société. La phrénologie doit détruire cette espèce de tyrannie. Le Créateur a tracé à chaque faculté une sphère d'actions qui sont en harmonie avec tous les intérêts qu'il reconnaît comme purs et bienfaisants; mais chacune trouve au delà un espace sans bornes d'abus favorables à l'égoïsme et à la bassesse. Tant qu'on ignore les facultés mêmes et leurs rapports entre elles et avec les objets externes, et que l'intelligence humaine est inculte, il est très-difficile à un esprit ordinaire de distinguer exactement les limites du droit, et alors le champ est ouvert à tous les abus de tous les pouvoirs. Aussi ceux qui espèrent tirer parti des illusions du peuple ont-ils tenté de mêler la vérité à l'erreur, et c'est pourquoi les opinions et les institutions de la société, dans la plupart des pays, paraissent faibles et inconséquentes. Notre ignorance du monde moral est cause que nous percevons à peine ce magnifique pouvoir et cette intention bienfaisante qui ressort de toute la création physique. Dans l'état de choses actuel, il n'est pas difficile d'imprimer des idées fausses et nuisibles dans l'esprit de la

jeunesse et de les leur faire conserver toute leur vie, par l'observation de pratiques propres à les rendre durables ; et c'est sur cette base que l'intérêt individuel pose ses funestes principes. Mais quand on étudiera en général les facultés et leurs rapports, et que l'on connaîtra bien les limites dans lesquelles elles doivent se renfermer, on découvrira que la création n'est en harmonie qu'avec leurs justes manifestations, et alors la perception exacte du juste et la détermination de le poursuivre prendront la place de la cécité tâtonnante, et de l'imbécillité irrésolue qui caractérisent actuellement l'aspect moral de la société dans plusieurs pays du monde.

En traitant des circonstances qui modifient les effets de l'étendue sur le pouvoir des organes du cerveau (1), j'ai énuméré « la *constitution*, la santé, l'exercice, l'excitation produite par des causes extérieures, et, dans quelques cas, l'influence mutuelle des organes. » J'ai considéré l'effet des trois premières circonstances dans l'Introduction, et je viens de présenter diverses observations sur les deux autres. Les lois de l'influence mutuelle des organes forment un département de la phrénologie, auquel on ne s'est pas assez arrêté jusqu'ici. Cependant M. Robert Cox s'est depuis peu occupé de la recherche de ces lois, et a publié quelques-unes de ses conclusions dans le *Phrenological Journal.* « Un organe, dit-il, a plusieurs modes d'en influencer un autre. D'abord un organe peut nous empêcher d'agir d'après l'impulsion de l'autre, sans cependant diminuer en rien la force de l'impulsion même; comme quand une personne est dominée par le désir de frapper son voisin et que la circonspection le retient. En second lieu, un organe peut en porter un autre à le satisfaire *en suivant une ligne de conduite;* comme quand la consciencioslté porte l'avare à amasser des richesses, par une industrie honnête plutôt que par le vol.

(1) Voyez l'Introduction, p. 46.

Cependant dans ce cas, c'est plutôt le *résultat* de l'activité que l'activité même, qui se trouve modifié, si bien que, strictement parlant, l'influence mutuelle des organes est la *production*, l'*accroissement*, la *diminution* ou l'*extinction* de *l'activité d'un organe causé par un certain état des autres organes*. Nous l'avons déjà dit, ce département de la phrénologie quoique très-intéressant a jusqu'ici été très-négligé. Spurzheim en parle brièvement, et d'une manière peu satisfaisante dans son ouvrage sur l'éducation, dans un chapitre consacré à « l'influence des facultés comme moyen d'excitation » et M. Combe, en dit quelques mots dans son analyse des associations, dans le *System of Phrenology*. Ce sujet est embrouillé au dernier degré; mais comme il est aussi d'une très-grande importance, il mérite d'être étudié avec un soin minutieux. J'ai depuis peu consacré beaucoup de temps à cette branche de la physiologie du cerveau, et je suis convaincu que les phrénologues peuvent l'étudier avec tout espoir de faire d'utiles découvertes. Les données que j'ai pu réunir paraissent prouver que l'influence réciproque des organes est réglée par des lois générales, lesquelles cependant sont, dans des cas spéciaux, soumises à des *lois particulières* qui ne régissent que *certains organes*. Mes études sur la première classe de lois, dont je viens de parler, quoiqu'assez avancées, ne sont pas arrivées au point de maturité convenable pour être livrées à la publicité. Mais je crois avoir trouvé des conclusions précises et définies, sur une branche au moins de ces *lois particulières* (1). » Les lois dont M. Scott croit avoir établi l'existence sont : 1° que quand nos facultés *souffrent* ou que leur activité est *désagréable*, c'est que la destructivité est excitée sympathiquement à un degré qui varie selon l'intensité de la douleur; 2° que, par une loi parfaitement analogue, l'organe de la bienveillance est excité par l'action *agréable*

(1) *Phrenological Journal*, vol. IX, p. 403.

des organes des autres facultés mentales. A l'appui de ces propositions, M. Cox ajoute plusieurs faits et arguments pour lesquel je renvoie le lecteur au *Phrenological Journal* (1).

La Passion est le plus haut degré d'activité de toute faculté; et les passions sont aussi différentes que les facultés. Ainsi la passion de la gloire résulte d'une grande activité de l'amour de l'approbation; la passion de l'argent d'une grande activité de l'acquisivité; la passion de la musique d'une grande activité de la faculté des tons, et la passion de la métaphysique d'une grande activité de la causalité. Byron dit : « Je ne puis jamais faire comprendre aux gens que la poésie est l'expression de la *passion excitée;* et qu'une vie de passion n'existe pas plus qu'un continuel tremblement de terre, ou une fièvre éternelle (2). » Cela est exact, mais pour que la poésie soit belle et exquise, il faut que l'idéalité soit au nombre des facultés excitées à la passion. Il ne peut donc y avoir de passions factices comme celles qu'on trouve dans les livres. L'homme ne peut altérer sa nature; et tout nouveau désir doit être excité par quelque faculté naturelle.

« Locke, et plusieurs écrivains modernes, dit Spurzheim, soutiennent que les enfants sont privés de toute passion; et il est vrai que les adultes sont susceptibles d'une passion, celle de l'amour, qu'on n'observe pas chez les enfants. Cependant il s'est trouvé des individus qui, dès l'âge de trois ou quatre ans, ont éprouvé cette passion avec force; et, en général, le plus grand nombre des penchants se manifestent chez les enfants avec une activité énergique. Les détracteurs de la phrénologie confondent pour la plupart, avec les penchants mêmes, les objets sur lesquels les facultés particulières agissent à des âges différents. Les enfants, il est vrai, ne sont pas

(1) *Phrenological Journal*, vol. IX, pag. 408; et vol. X, p. 1.
(2) Lettre, 436. *Vie de Moore*, vol. V, p. 197.

portés à dépouiller la veuve et l'orphelin, ou à conquérir des royaumes; mais ils se mentent l'un à l'autre pour un nid d'oiseau, combattent pour des joujoux, et sont fiers d'occuper la première place à l'école. » Les mêmes facultés, qui excitent ces désirs, dirigées autrement, produisent plus tard les passions diverses qui caractérisent l'âge mûr. L'enfant qui se sent humilié de perdre une place et brûle du désir d'être le premier dans sa classe, devenu homme, ne sera jamais sans ambition.

Le Plaisir et la Douleur sont des affections que toute faculté est susceptible d'éprouver. « Il n'y a pas de faculté, dit Spurzheim, qui n'éprouve du plaisir à se livrer à son action naturelle, et de la douleur quand elle est affectée d'une manière désagréable; il y a donc autant d'espèces de douleurs et de plaisirs qu'il y a de facultés; aussi, un individu trouve du plaisir à pardonner les offenses, un autre à se venger. L'un trouve le bonheur dans la possession de grandes richesses, un autre le trouve à dédaigner les vanités du monde. Ainsi, la douleur et le plaisir sont le résultat et non la cause des diverses facultés.

Patience et Impatience. La patience est un sentiment positif qui naît du grand développement de la bienveillance, de la vénération, de l'espérance, de la consciencioslté et de la fermeté, combinées avec l'estime de soi. Cette combinaison d'organes est accompagnée de douceur, d'humilité, de constance, de résignation, éléments constitutifs d'un caractère patient et endurant. L'apathie provient d'un tempérament lymphatique, ou d'une grande dépression du cerveau. Celui qui ignore la nature humaine prend souvent l'apathie pour la patience : de même qu'un despote croit qu'une nation repose, parce qu'elle a perdu toute pensée et tout sentiment.

Celui qui a un tempérament actif, l'estime de soi, la combativité et la destructivité plus développées que la bienveillance,

vénération et la consciencioslté, sera impatient de toute opposition et de toute contradiction; celui qui a les tons, le temps idéalité développés, s'impatientera en entendant de la mauvaise musique; l'hypocrisie et l'égoïsme impatienteront celui qui aura la bienveillance, la consciencioslté et la causalité développées. Quand les tempéraments nerveux et sanguins dominent, les organes sont très-actifs, et toute lenteur dans les discours ou dans les actions est matière à impatience.

La Joie et le Chagrin, d'après l'analyse subtile qu'en fait Hume, ne sont qu'un mélange d'*espérance* et de *crainte*. Après avoir traité de plusieurs passions, cet écrivain continue ainsi : « Aucune de ces passions ne semble rien renfermer de particulier ou de remarquable, sauf l'espérance ou la crainte, lesquelles, provenant de la probabilité du bien ou du mal, sont des passions mixtes qui méritent notre attention.

« Cette probabilité, dit-il, vient d'une opposition de chances ou de causes contraires qui, ne permettant pas à l'esprit de se fixer d'un côté ou d'un autre, fait qu'il est constamment ballotté de l'un à l'autre et déterminé à considérer un objet tantôt comme existant, tantôt comme n'existant pas.

« Supposons donc que l'objet de notre doute produise le désir ou l'aversion, il est évident alors que selon que l'esprit se prononce pour l'un ou l'autre, il éprouve une impression momentanée de joie ou de chagrin.

« Les passions de la crainte et de l'espérance peuvent être excitées, alors que les chances sont égales pour toutes deux, et qu'on ne peut découvrir qui l'emporte sur l'autre. Que dis-je, dans cette situation les passions sont d'autant plus fortes que l'esprit sait moins sur quoi s'appuyer et est plus sujet à des irrésolutions. Mettez du côté du chagrin un degré de plus pour la probabilité, et vous verrez que de suite on envisagera l'objet avec crainte; un degré de plus encore, la crainte dominera davantage, jusqu'à ce qu'enfin, tout sentiment de joie

s'étant évanoui, ce sera du chagrin. Quand vous en serez là, diminuez le chagrin par une opération contraire, en mettant du côté de la mélancolie moins de probabilité, et vous verrez cette passion s'éclaircir à chaque instant, jusqu'à ce que, par degrés, elle s'élève à l'espérance, qui, elle-même, devient de la joie à mesure qu'on augmente la probabilité de son côté. »

M. Hume termine par cette question : « Ne sont-ce pas là des preuves irrécusables que les passions de la crainte et de l'espérance sont des mélanges de chagrin et de joie, aussi irrécusables que cette autre loi d'optique qu'un rayon coloré du soleil passant par un prisme est composé de deux autres? lorsque vous augmentez ou que vous diminuez la quantité de l'un ou de l'autre, vous trouverez que le rayon composé s'en ressent en proportion (1). »

Ces idées sont extrêmement ingénieuses, et exactes jusqu'à un certain point; mais la phrénologie donne une explication plus exacte encore de la nature, de la joie et du chagrin. Chaque penchant tend à se satisfaire, et lorsqu'il y parvient l'esprit éprouve un sentiment de contentement. L'acquisivité cherche la richesse; l'amour de l'approbation, soupire après les éloges et les distinctions ; et l'estime de soi aspire à l'autorité et à l'indépendance. En *acquérant des richesses* on satisfait l'acquisivité, et, par conséquent, l'action d'acquérir est accompagnée d'une certaine émotion qui constitue la joie. *Perd-on ces richesses,* l'acquisivité se voyant dépouillée de son objet excite une émotion pénible qui constitue le chagrin. Les mêmes remarques s'appliquent à l'amour de l'approbation, à l'estime de soi, à la philoprogéniture. Un enfant vient-il au monde, la joie des parents est proportionnée à l'ardeur avec laquelle ils désiraient un rejeton; en d'autres termes, leur joie est d'autant plus vive que l'organe de la philoprogéniture est

(1) Hume's *Dissertation on the Passions,* sect. I.

plus satisfait. Viennent-ils à perdre cet enfant, leur chagrin est aussi en proportion de la force de ce sentiment. Dans tous ces cas, nous voyons la joie et le chagrin exister sans entraîner nécessairement l'espérance ou la crainte.

Arrêtons-nous maintenant sur l'analyse de M. Hume. La circonspection et l'espérance sont deux sentiments primitifs; le premier produit la crainte, et le second une émotion délicieuse *sui generis*. Tous deux ont rapport à des objets *à venir* et diffèrent en cela des autres facultés, lesquelles portent surtout sur des objets *présents;* mais cette différence ne change pas les lois de leur opération. Quand la perception d'un mal à venir se présente à l'esprit, elle excite la circonspection, ce qui produit la crainte; cette émotion est pénible, mais la crainte n'est pas le chagrin. Remarquons cependant que le chagrin doit le plus souvent renfermer la *crainte* de *quelque chose* et comme le *mal* est ce qui affecte désagréablement une faculté primitive, l'acquisivité ou la philoprogéniture par exemple, la circonspection se trouve rarement affectée *seule*. Ainsi quand un enfant est malade, la circonspection craint qu'il ne meure, et la philoprogéniture est péniblement affectée par la perspective de cet événement : cette dernière émotion pénible est du chagrin. Dans ce cas, la crainte et le chagrin sont concomitants; mais ils proviennent de sources différentes, et quoique la *crainte* ne puisse exister sans le *chagrin* à un degré quelconque, le *chagrin* pourrait cependant exister sans la *crainte*, ce qui aurait lieu, en effet, si l'enfant était emporté en un moment. De même quand quelqu'un espère, il espère *quelque chose*. Lorsqu'il espère gagner mille livres sterling, l'acquisivité est satisfaite de cette perspective, et c'est là de la joie. Ici l'espérance et l'acquisivité satisfaites se réunissent pour produire la joie; mais les sources de la joie et de l'espérance n'en sont pas moins distinctes, et l'argent une fois touché, la joie existe sans l'espérance; mais l'espérance ne peut presque pas être active

sans la joie. On reconnaîtra que les principes exposés ici, éclaircissent toutes les opérations possibles de la crainte et de l'espérance, de la joie et du chagrin, ce qui est une forte preuve que nous avons trouvé la vérité. Ils expliquent parfaitement, par exemple, pourquoi chez un grand nombre d'individus la *perspective* d'un bien est plus délicieuse que le bien même. Quand les organes de l'activité et de l'espérance sont tous deux puissants, *la perspective* d'un gain excite et satisfait *les deux organes à la fois*; tandis que la *possession* de ce gain, en satisfaisant *l'acquisivité*, exclut l'espérance; et l'espérance étant comme l'acquisivité une source de plaisir, il est facile à concevoir que l'exercice *de toutes deux* procure *plus de jouissance* que l'exercice de l'une ou de l'autre seule, et que, quand on ôte l'espérance de la combinaison, on ôte la plus grande partie du plaisir.

Le contraire s'explique également. La perspective d'un mal éloigné est plus pénible que le mal même. Quand on prévoit la perte d'un enfant, la circonspection, si elle est largement développée, ajoute ses craintes mélancoliques et déchirantes aux douleurs de la philoprogéniture blessée; mais quand l'événement arrive, l'influence de la circonspection cesse d'exister, la philoprogéniture souffre seule, et le malheur réel cause souvent une douleur moins forte que celle qu'on ressentait en le prévoyant.

Le Créateur a déployé une grande sagesse et une grande bienveillance en constituant ainsi nos esprits; car, par là, nous sommes bien plus vivement poussés à éviter le mal quand il est éloigné, et à contrôler les mouvements qui nous y excitent.

La Sympathie (1) peut être définie un sentiment par lequel

(1) Je dois à la complaisance du Dr A. Combe, les détails suivants sur la Sympathie.

on s'associe aux émotions, aux souffrances d'autrui. En observant les lois qui régissent l'activité des facultés mentales, nous découvrirons la véritable nature de cette affection et les circonstances qui sont le plus favorables à son développement.

L'activité de toute faculté interne, de même que des sens externes, est surtout excitée puissamment et agréablement par la présence directe de son objet. Par exemple, l'aspect du danger réveille la circonspection; la souffrance réveille la bienveillance, etc., etc. Ainsi, quand deux individus ayant une constitution d'esprit à peu près semblable, sont sous l'influence des mêmes causes externes, les mêmes facultés sont excitées à l'activité chez tous deux, et comme elles provoquent des émotions analogues, on peut dire qu'ils *sympathisent* ensemble. C'est là une espèce de sympathie, mais qui n'indique pas cet état d'esprit auquel on applique plus correctement le mot *sympathie*.

Un autre aiguillon pour les facultés est celui que prête un langage naturel. Toutes les fois qu'une faculté est active au point de dominer toutes les autres, elle donne aux traits une expression particulière, elle imprime au corps de certaines attitudes déterminées dont tout le monde, même ceux qui n'ont cette faculté que modérément développée, comprend la signification. Ainsi l'estime de soi dominante répand sur toute la personne un air froid, cérémonieux, roide, hautain, et tout le monde sent intuitivement, en le voyant, qu'il indique un orgueil excessif. Cet air est le langage naturel de l'estime de soi (1). Eh bien! une loi de notre constitution veut que le langage naturel de toute faculté active excite toujours la même faculté chez celui qui peut l'observer, et, par conséquent, qu'elle fasse naître en lui les mêmes émotions. Par exemple, la prestance rebutante de l'estime

(1) Voyez remarques sur le langage naturel des facultés, p. 168.

de soi, chez une personne que nous voyons pour la première fois, s'adresse directement à notre estime de soi; nous nous redressons instinctivement, et quelque chose en nous nous dit de soutenir notre propre importance par une froideur proportionnée à la sienne. De même, quand nous rencontrons pour la première fois une personne dont la physionomie et les manières expriment la bienveillance, la franchise, l'amitié sincère, langage naturel de la bienveillance, de la consciencioslté et de l'adhésivité, quand ces facultés sont actives, nous sentons exciter en nous des émotions analogues, et instinctivement, nous répondons à ses avances par une amabilité en rapport avec la sienne (1). Or, supposons que nous nous précipitions à la rencontre d'un ami que nous espérons trouver plein de bonheur et de gaieté, et qu'au lieu de cela nous trouvions la réflexion, l'anxiété et le chagrin peints dans tous ses traits; le jeu de sa physionomie, de ses gestes, langage naturel dans ce cas de la circonspection et d'autres facultés péniblement affectées, indiquera ces divers sentiments, provoquera dans notre

(1) M. Cox, supposant à la loi de sympathie une bien moindre influence, explique différemment ces phénomènes; mais ses remarques ne me paraissent pas entièrement justes. En commentant le passage ci-dessus de notre texte, il dit : « Il me semble que ces effets sont produits, indépendamment d'une loi quelconque, telle qu'en suppose le Dr Combe, et seulement parce que le langage naturel a la *propriété* d'exciter chez le spectateur, la faculté même dont il est l'interprète. La prestance dédaigneuse de l'estime de soi n'éveille en nous ce sentiment qu'autant qu'elle nous paraît signifier une insulte ou une prétention à la supériorité. Il est évident que le langage naturel de l'estime de soi n'excite pas cette faculté chez le spectateur, quand il est tout à fait hors de cause. Ainsi nous aurons beau voir un acteur prendre sur la scène le langage naturel de l'arrogance, comme il ne s'adresse pas à nous, nous n'avons aucune envie de nous *redresser*, et nous rions de bon cœur. De même nous verrons un homme marcher orgueilleusement à la rencontre d'un autre, sans éprouver le moindre désir d'imiter sa démarche; et cependant si c'est vers nous que cet homme s'avance la tête haute, notre estime de soi ressentira l'insulte et nous dictera son langage. Il est clair que c'est la conséquence des airs que l'on

esprit une affection analogue des mêmes facultés, et avant d'apprendre la cause de son chagrin, nos traits et notre maintien prendront aussitôt une expression en harmonie avec la sienne. C'est à cette communication de sensations et d'émotions (à laquelle la volonté est étrangère et dont on n'a, pour ainsi dire, pas la conscience) de l'esprit d'un individu avec celui d'un autre par le langage naturel, que le mot *sympathie* s'applique le mieux.

On trouve un exemple frappant de cette espèce de sympathie dans les effets d'une terreur panique, ou dans une forte excitation de la circonspection chez un individu qui excite le même sentiment chez tous ceux qui en sont témoins. La seule vue d'une personne frappée de terreur panique, quand nous n'en connaissons pas la cause, nous fait éprouver un sentiment d'inquiétude générale pour notre propre sûreté; et si un grand nombre de personnes perçoivent en même temps cette expression de terreur, elle excite aussitôt en elles la faculté de la circonspection à son plus haut degré, et produit une frayeur

prend avec nous, et non la conséquence de notre simple perception du langage naturel; car une insulte faite sans aucune intention, et de l'air le plus obligeant et le plus respectueux, produit exactement le même effet. Je n'oublierai jamais l'air de dignité offensée qu'un fonctionnaire prit en se *redressant*, à l'offre qu'on lui fit d'une demi-couronne comme prix de son obligeance à montrer un édifice. Il en est de même de la destructivité et de la bienveillance. Nous pourrons voir un homme furieux sans que notre destructivité soit le moins du monde excitée, tandis que s'il nous adressait la dixième partie des injures qu'il adresse à d'autres, il enflammerait aussitôt notre courroux. De même le langage naturel de la bienveillance ne réussit pas à exciter en nous cette faculté quand nous devinons que c'est une feinte. Un air franc, sincère, amical, ne dispose favorablement qu'autant qu'il signifie des qualités estimables, lesquelles étant agréables à nos sentiments, excitent par eux la bienveillance. Tous les phénomènes, qui ont réellement lieu, s'expliquent par les lois dont je me suis efforcé de prouver l'existence : savoir que la destructivité est éveillée par l'action désagréable, et la bienveillance par l'action agréable de toutes les facultés de l'esprit humain. » *Phrenological Journal*, vol. X, p. 13.

extrême. Telles sont les causes et l'origine des terreurs paniques qui ont fait perdre tant de batailles, et qui tant de fois ont dissipé la populace ameutée. De là aussi la rapidité électrique, avec laquelle les passions de toute espèce se communiquent dans une réunion nombreuse d'individus.

Un autre exemple de cette espèce de sympathie se présente tous les jours dans une ville populeuse. Que quelqu'un, passant sur le pont de Londres, s'arrête tout court, lève la tête et ouvre la bouche à moitié, comme si quelque merveille le frappait d'étonnement, aussitôt cette expression (langage naturel de l'idéalité et du merveilleux) paraîtra sur la physionomie des neuf dixièmes des passants, sans qu'aucun puisse trouver une cause *directe* à l'émotion dont son esprit sera rempli. Comme les penchants et les sentiments font servir leur intelligence à leur satisfaction, si le badaud se met à dire que c'est quelque chose de très-surprenant dans le ciel qui fixe son attention, le plus grand nombre des curieux en extase parviendront, par un effort de conceptions intellectuelles, à voir *quelque chose* là où il n'y a rien.

La véritable sympathie provient donc de ce que le langage naturel de tout sentiment actif chez un individu excite le même sentiment chez un autre, *préalablement à la connaissance de ce qui l'a excitée chez le premier;* et, par conséquent, comme le langage naturel a pour stimuler une faculté un pouvoir secondaire ou inférieur à celui qui dérive de la présence directe de l'objet d'une faculté, il est facile de comprendre pourquoi la personne qui sent par sympathie sent moins vivement que celle avec laquelle elle sympathise. Cela explique aussi pourquoi tous les hommes ne sympathisent pas au même degré, et pourquoi, dans quelques cas, ils ne sympathisent pas du tout. Si la faculté stimulée en nous par la présence *directe* d'objets n'est pas celle que nous voyons en activité chez un autre, il s'ensuit qu'en vertu de l'influence plus forte de

l'excitation directe, la faculté particulière à laquelle les objets s'adressent sera excitée à une activité bien plus forte que celle excitée par le stimulant moins fort du langage naturel; et ainsi nous éprouverons une émotion tout à fait différente. Supposons, par exemple, qu'un homme, ayant la combativité et la destructivité bien développées, soit attaqué sur une grand'route; les regards et les gestes menaçants de l'agresseur (langage naturel de ces facultés) les excitent aussitôt à une action énergique chez celui qui doit se défendre, et la force est repoussée par la force. Supposons au contraire que l'attaque soit faite sur une femme ou sur un individu dont la combativité n'est que modérément développée, et chez laquelle la circonspection domine, l'attaque ne sera plus qu'un stimulant *direct* pour la circonspection, laquelle, étant excitée, produit la *peur*, et le stimulant direct de la circonspection dominant le stimulant indirect de la combativité, l'individu se rendra ou s'enfuira plutôt que de se défendre.

Adam Smith (1) suppose qu'il y a des émotions pour lesquelles nous n'avons pas de sympathie. « La fureur d'un homme en colère, dit-il, nous exaspère plutôt contre lui-même que contre ses ennemis. » Cependant suivant cette théorie de la sympathie qu'elle excite en nous la même émotion que d'autres éprouvent, cette opinion ne nous paraît pas soutenable. Si la combativité et la destructivité chez une personne excitent, par sympathie, la combativité et la destructivité chez une autre, et je crois qu'elles le font, il s'ensuit que, comme la fonction de ces facultés est d'attaquer ou de repousser l'attaque, leur constitution veut que, quand elles sont excitées, elles s'exercent contre quelqu'un ou contre quelque chose. Quand nous connaissons la cause de la colère d'un homme et que nous l'approuvons, nous portons notre combativité et notre

(1) *Theory of Moral Sentiments*, p. 32.

destructivité contre ses ennemis, et c'est là de la sympathie dans toute l'étendue du mot; mais quand nous désapprouvons la cause de sa colère, il devient lui-même l'objet de notre ressentiment; et, selon le langage familier, on peut dire que dans ce cas nous ne sympathisons pas avec lui. Mais il faut observer : 1° que l'activité de la combativité et de la destructivité en lui a causé l'excitation de ces mêmes facultés en nous; et 2° que ce qui fait que notre colère s'est tournée contre lui-même, c'est qu'il a outragé par sa conduite nos sentiments moraux, et nous a présenté ainsi un objet (un homme furieux sans motif raisonnable) qui les stimulait *directement*, et nos sentiments moraux étant excités déterminent la direction de la combativité et de la destructivité. Le même raisonnement s'applique à la sympathie de l'estime de soi, et des autres facultés que l'on a supposées jusqu'ici ne pas sympathiser.

On doit chercher la preuve que nous sympathisons avec la colère bien dirigée, aussi bien qu'avec le chagrin ou la pitié, dans la sincérité avec laquelle nous en approuvons et même en encourageons un juste degré. Heureusement pour la combativité et la destructivité, comme pour tous les penchants, notre sympathie, au delà d'un certain degré, est bientôt réprimée par les sentiments moraux qui sont directement excités par la conduite de la personne fâchée, et par le sentiment profond, appréciable alors, de leur supériorité. Nous ne sympathisons donc avec les actions produites par les facultés inférieures des autres, que quand elles sont guidées par les facultés particulières à l'homme. Par exemple, nous ne sympathisons jamais avec la combativité quand on l'écoute pour le seul plaisir de se battre; ou avec la destructivité quand on la satisfait pour le seul plaisir d'être féroce; ou avec l'acquisivité quand elle ne s'occupe qu'à accumuler des richesses. Mais nous sympathisons avec l'action de ces trois facultés,

quand la justice et l'intelligence y président. Telle est cependant la beauté de notre constitution, que nous sympathisons avec tous les bons sentiments de l'homme, alors même que nous ne découvrons aucun motif dans leur action. Par exemple, nous sympathisons avec la bienveillance seulement parce que nous trouvons que la charité est belle; avec la vénération par le seul sentiment de dévotion qui est en nous; avec la justice par la seule force de notre conscienciosité; et les actions dictées en apparence par l'impulsion de ces facultés, perdent dans notre estime de leur pureté et de leur beauté en proportion de l'alliage des facultés inférieures. Nous estimons moins la bonté, pour peu que nous y découvrions un motif d'intérêt. L'activité pour le bien public perd de son mérite à nos yeux à mesure que nous reconnaissons qu'elle est moins guidée par la conscienciosité et la bienveillance que par l'amour de l'approbation. Ces faits prouvent l'exactitude de cette assertion phrénologiqne, que les facultés élevées sont faites pour gouverner les facultés inférieures, et aussi cette circonstance singulière que l'homme sait posséder des sentiments, nécessaires sans aucun doute, en eux-mêmes; mais dont il blâme lui-même la jouissance alors qu'ils ne sont pas gouvernés par des facultés supérieures. Il n'est pas jusqu'aux sentiments élevés qui n'aient besoin, pour être approuvés, d'agir de concert avec l'intelligence; car l'excès de la vénération, de la bienveillance comme du scrupule, est regardé comme une faiblesse, tout aussi bien que l'excès d'un penchant inférieur est regardé comme un vice.

La doctrine de la sympathie a, dans la vie ordinaire, des conséquences très-importantes. Le langage naturel d'une faculté est compréhensible pour tout individu, et excite en lui la même faculté; cela explique pourquoi la dureté réussit moins bien que la douceur, à commander les prévenances d'autrui. La dureté est le langage naturel de l'estime de soi, de la

combativité, de la destructivité et de la fermeté, quand ces facultés sont actives. D'après ce que nous avons dit plus haut, elle excite naturellement les mêmes facultés chez ceux auxquels elle s'adresse, et en même temps une résistance ou une désobéissance instinctive. Cela se voit tous les jours dans la classe qui ne reçoit pas d'éducation. Une mère ordonne à son enfant, d'une voix aigre et dure, de faire ou de s'abstenir de faire quelque chose ; l'enfant résiste instinctivement, et il s'ensuit des menaces et des violences, lesquelles stimulant *directement* la circonspection, dominent les facultés excitées indirectement seulement par la dureté, et produisent enfin l'obéissance. Tel est l'effet uniforme des commandements impérieux ; l'obéissance n'a lieu que quand la circonspection s'alarme des conséquences qu'elle prévoit, et alors l'obéissance est accompagnée de rancune. Au contraire, la vénération, la conscienciosité, l'amour de l'approbation et la bienveillance, sont les facultés qui amènent une soumission et une obéissance volontaire ; nous devrions donc nous adresser à elles. En les stimulant, l'obéissance sera agréable à celui qui devra obéir, et doublement avantageuse à celui qui commande.

Ce principe explique aussi la force de l'exemple pour inspirer une bonne conduite, et offre des règles instructives pour l'éducation des penchants et des sentiments. Quand les parents et les maîtres agissent sous l'influence des sentiments élevés, ces mêmes sentiments sont ainsi directement cultivés chez les enfants, et entretenus dans un état de vivacité par l'exemple qu'on leur met sous les yeux. Les enfants, ayant l'organe des sentiments développé de bonne heure, peuvent juger de ce qui est bien et de ce qui est mal, longtemps avant qu'ils puissent raisonner. De là l'importance de toujours manifester devant eux la suprématie des sentiments. On a attribué à l'imitation une grande partie des effets de l'exemple sur le caractère ; mais, sans nier l'influence de l'imitation, je suis per-

suadé qu'elle est petite, comparée à celle de la sympathie, telle que nous venons de la développer.

On a confondu avec la sympathie un état de l'esprit qui provient de l'excitation directe des facultés par leurs objets. Quand nous voyons une pierre visée, prête à tomber sur le bras ou la jambe d'une autre personne, nous sommes portés à nous reculer et à retirer notre jambe ou notre bras; et, quand elle tombe, nous la sentons en quelque sorte, et en sommes blessés aussi bien que celui qui en est frappé. Adam Smith continue cette explication en disant que, dans ce cas, notre sentiment compatissant provient de ce que nous changeons, en idée, de place avec celui qui est frappé. « Ainsi, » dit-il, « si notre frère est à la torture, nous nous mettons à sa place par l'imagination, nous nous concevons endurant tous les mêmes tourments; nous entrons, pour ainsi dire, dans son corps et devenons en quelque sorte une même personne avec lui; ainsi, nous nous formons quelque idée de ses sensations, et même éprouvons quelque chose qui leur ressemble, quoique à un plus faible degré. Ces agonies, quand nous les avons ainsi adoptées et faites nôtres, nous affectent au point que nous tremblons et frémissons à la pensée de ce qu'il éprouve (1). »

Cependant, cette théorie paraît inexacte, car souvent il nous arrive de compatir à la misère d'un autre, sans changer de place avec lui-même en idée. En contemplant des souffrances, nous sentons une profonde commisération, seulement parce que la faculté de la bienveillance, qui a pour fonction de manifester cette émotion, est une faculté mentale primitive, ayant, avec la misère ou la douleur intérieure, un rapport aussi intime que celui qui existe entre la lumière et l'œil; et c'est pourquoi la présence d'un être souffrant l'excite aussi promptement et aussi irrésistiblement que la lumière excite l'œil, ou que la percussion des sons excite l'oreille. En vertu de cette

(1) *Theory of Moral Sentiments*, p. 30.

constitution d'esprit, quand nous voyons la misère d'un autre, nous sentons d'abord une émotion de pitié, et, à mesure que cette émotion augmente, nous nous imaginons la douleur qu'il endure; mais la pitié précède toujours l'effort qui conçoit la douleur et l'*effet*, mais non la cause de la pitié. Aussi, ceux qui n'ont la bienveillance que très-modérément développée, alors même qu'ils possèdent les facultés supérieures intellectuelles ou concevantes, n'essayent jamais de s'imaginer être à la place de ceux qui souffrent, parce qu'ils ne sentent en eux aucun motif qui les pousse à cet essai. Au contraire, l'idiot bienveillant ayant à peine une faculté de conception, éprouve les angoisses les plus poignantes.

Le même principe explique pourquoi nous reculons lorsqu'une pierre va atteindre une autre personne. Le sentiment qu'on éprouve alors est un composé de crainte et de pitié, de circonspection et de bienveillance. La crainte est excitée par le danger, et la pitié par la douleur qui doit en être la conséquence. Le danger est le stimulant direct de la circonspection, et la souffrance celui de la bienveillance ; et, par conséquent, quand ces objets sont présentés à l'esprit, nous ne pouvons pas plus nous empêcher d'éprouver des émotions correspondantes, que nous ne pouvons nous empêcher de voir ou d'entendre. Le but ou la fonction directe et principale de la circonspection, est le soin ou la préservation de *soi-même*. Par conséquent, quand elle est excitée par l'aspect du danger, nous regardons avec inquiétude autour de nous, et retirons notre jambe ou notre bras comme faisant partie de nous-mêmes; mais ce mouvement résulte directement de la constitution de cette faculté, et non de ce que nous nous mettons à la place d'un autre. Le but ou la fonction directe de la bienveillance est le bien et le bonheur des autres, et, par conséquent, quand elle est excitée par la misère d'autrui, sa constitution veut qu'elle sente pour autrui et non pour nous-mêmes.

Un tempérament actif nous conduit à la sympathie, en produisant de la vivacité dans toutes les fonctions cérébrales; mais cela ne détruit en rien les lois de la sympathie déjà expliquées.

Habitude. Après l'association, l'habitude joue le principal rôle dans la philosophie de M. Stewart; il rapporte à l'habitude d'inaction l'incapacité qu'ont quelques individus de discerner les couleurs. Il dit aussi que les pouvoirs de l'esprit, de l'imagination et de l'invention dans les arts et dans les sciences, ne sont pas les dons de la nature « mais le résultat d'habitudes acquises (1). » « Le pouvoir du goût et le génie de la poésie, de la peinture, de la musique et des mathématiques, se forment peu à peu, dit-il, par des habitudes particulières d'études ou d'affaires; » et, dans le système de M. Stewart, l'habitude n'exécute pas seulement ces admirables fonctions; elle a, dans la vie privée, une espèce de toute-puissance. En lisant à un ami le récit des débauches précoces du jeune J. G. (2), il les attribua toutes aux mauvaises habitudes contractées dans la maison de charité de Glascow. Montrant un individu dont le caractère était tout à fait opposé, il attribua la différence à de bonnes habitudes prises sous les yeux de ses parents. Ainsi, d'après plusieurs auteurs, il n'est pas de talent si transcendant, d'inclination si bonne ou si dépravée, que l'habitude n'explique. Qu'est-ce donc que l'Habitude, et quelle place occupe-t-elle dans le système phrénologique? Toute action volontaire est la manifestation d'une ou de plusieurs facultés de l'esprit. On définit l'habitude « un pouvoir que tout l'homme a de faire, à force de faire. » Mais avant de faire une chose, il faut posséder la faculté dont elle dépend; et plus la faculté est forte, plus la facilité à apprendre à faire cette

(1) *Elements*, vol. I, chap. V, p. 1, sect. 4.
(2) Voir *Transactions of the Phrenological Society*, p. 289.

chose est grande, plus il est facile de la répéter ensuite. George Bidder, le célèbre calculateur mental, apprit en très-peu de temps à résoudre, sans l'aide des notes, les problèmes d'arithmétique les plus compliqués et les plus embrouillés. Pour y parvenir, l'organe des nombres était avant tout indispensable. Comme il était chez lui très-développé, il acquit bientôt une habileté incroyable; et il avait, dès l'âge de sept ans, l'habitude qui nous étonna. On trouve d'autres individus qui n'ont l'organe des nombres que faiblement développé, et qui, quoique forcés par position à calculer, ne réussissent jamais à acquérir l'habitude de résoudre avec facilité les plus simples questions d'arithmétique. Ce cas se représente pour la peinture, la poésie et les mathématiques. Avant de contracter l'habitude de cultiver ces branches des arts et des sciences, il faut posséder les organes dont ces talents dépendent, et quand on les possède, l'habitude résulte spontanément de l'exercice des organes. Un enfant acquiert-il à l'école l'habitude de se quereller et de se battre, il est évident que comme ces actes sont les manifestations de la combativité et de la destructivité, il acquerra cette habitude d'autant plus vite, que ces organes seront plus développés et moins contrôlés par d'autres. Si ces organes sont petits, ou si les organes supérieurs sont dominants, l'enfant sera naturellement peu disposé à quereller et n'en acquerra l'habitude que très-difficilement, n'importe où il sera placé. Il pourra repousser des agressions injustes, mais il ne provoquera pas le mal et ne sera pas le boute-feu dans les querelles de ses camarades. Beaucoup d'enfants ne peuvent acquérir l'habitude de se quereller, même alors qu'ils y sont poussés par les circonstances (1).

L'exercice fortifie les *organes*, et les fait agir avec une plus

(1) Voir à l'appui de ces observations le cas de John Linn, *Phrenological Journal*, vol. X, p. 207.

grande facilité (1), et on peut expliquer ainsi les effets *réels* de l'habitude sur l'esprit; mais il faut que l'organe possède un pouvoir et une activité naturels, considérables, pour être susceptibles de l'exercice par lequel l'habitude se contracte. L'habitude de la plaidoirie donne aux avocats une grande facilité d'improvisation, si on la compare à celle des personnes qui ne parlent jamais en public; et l'on peut dire que cette facilité s'acquiert par l'habitude de parler; mais elle est toujours en proportion du développement primitif des facultés; et nous aurons lieu de vérifier que, tandis que l'habitude donne à un individu une grande volubilité de paroles, elle laisse souvent à un autre une grande pauvreté dexpression, et de la difficulté à articuler les mots. Le pouvoir de tous deux sera supérieur à ce qu'il aurait été sans l'habitude de parler; mais leur éloquence différera en raison de la différence de leur constitution primitive.

Les métaphysiciens, comme nous l'avons vu, attribuent plusieurs phénomènes intellectuels importants, aux effets de l'habitude, et négligent entièrement l'influence de l'organisation sur l'esprit. Selon notre manière de voir, c'est l'organe qui acquiert la force, l'activité, et une facilité supérieure à remplir ses fonctions, par un exercice convenable, comme les doigts d'un musicien acquièrent de la facilité de mouvement par la pratique du jeu. Les effets de l'habitude, pour donner la promptitude et la facilité, s'expliquent ainsi d'une manière qui du moins est intelligible et soutenue par des analogies. D'un autre côté, les métaphysiciens s'imaginent que c'est le principe immatériel même qui se perfectionne par l'exercice, et acquiert de la force par l'habitude, idée tout à fait inconcevable et opposée aux attributs d'un être purement spirituel. De plus, la phrénologie enseigne que l'organe des tons est

(1) Voir t. I, p. 52.

distinct de celui du langage, que les organes de l'étendue, de la localité, du nombre, de l'individualité et de la comparaison, dont dépend le talent des mathématiques, sont différents de l'organe de la causalité, par lequel le raisonnement en général s'accomplit, et qu'il est tout à fait possible d'exercer un organe et d'en laisser un autre inoccupé. Nous expliquons ainsi pourquoi en nous exerçant comme musiciens, nous n'acquérons pas l'habitude de parler ou d'écrire avec facilité, et pourquoi en étudiant les mathématiques, nous n'acquérons pas l'habitude de raisonner avec profondeur sur les sciences morales et politiques. Cependant les physiologistes qui considèrent le cerveau comme un organe simple, et toutes ses parties comme absorbées dans tous les actes de l'esprit, devraient démontrer comment il se fait qu'en l'exerçant d'une manière, on ne le perfectionne pas du tout d'une autre, ou, pour nous servir d'une comparaison du Dr Johnson, comment il se fait qu'un homme qui marche à droite ne puisse marcher à gauche. Si les organes, au moyen desquels il marche à droite, sont *différents* de ceux par lesquels il marche à gauche, l'explication ne sera pas difficile; mais si les organes sont les mêmes, il faudra de l'esprit de la part des disciples de la vieille école pour résoudre la question à la satisfaction générale.

Gout. M. Stewart parle du goût comme d'un pouvoir ou d'une faculté, et, comme nous l'avons déjà dit, il suppose qu'il s'acquiert par l'habitude. Je ne sache pas qu'un autre métaphysicien soit d'accord sur ce point avec lui; mais quoiqu'on ait beaucoup écrit sur ce sujet, il n'y a de théorie satisfaisante que celle de sir G. S. Mackenzie (1). J'indiquerai comment on peut le traiter phrénologiquement; mais il est trop vaste pour que j'entre dans des détails.

Tout acte de l'esprit doit être une manifestation de quelque

(1) *An Essay on some subjects connected with Taste*, par George Stewart Mackenzie, Bart. Édimb. 1817.

faculté, et tout acte doit être caractérisé par le bon ou le mauvais goût ou par l'absence du goût. Recherchons l'origine du mauvais goût, cela nous conduira à l'opposé, c'est-à-dire au bon goût. Le mauvais goût paraît donc provenir de la manifestation excessive ou impropre d'une faculté. Byron fait preuve de mauvais goût dans quelques passages de *Don Juan*, lorsqu'il représente la passion de l'amour dans toute la grossièreté du sentiment animal; cela vient de la manifestation excessive de l'amativité, qui n'est ni purifiée ni ennoblie par les sentiments moraux, ou par les facultés réflectives. Dans le même ouvrage, il y a une scène dans un bateau, dans laquelle don Juan veut, avec ses compagnons, dévorer son tuteur. Pour un être que domine l'organe de la destructivité, une pareille représentation peut être agréable; mais à moins que ce penchant ne soit très-puissant, il sera impossible d'inventer de propos délibéré une telle peinture des misères humaines, ou de trouver du charme à cette lecture. Il n'y a donc pas d'irréflexion, de légèreté, de désordre de l'imagination, ou autre genre de folie, qui eût pu la produire sans la prédominance de l'organe de la destructivité. On peut donc attribuer ce grand défaut de goût à une manifestation excessive de cette faculté, qui n'est pas atténuée par la bienveillance ou par d'autres sentiments supérieurs. Moore, dans ses premiers vers, pécha aussi contre le goût, par des manifestations excessives du penchant d'amativité; mais il est revenu de cette erreur dans ses dernières productions.

Les fautes contre le goût ne proviennent cependant pas seulement de manifestations inconvenantes des penchants inférieurs; elles viennent aussi de l'expression désordonnée des sentiments et des facultés intellectuelles. Dans *Peter Bell* et *Christabel*, et en général dans les productions de cette école de poésie, beaucoup de mauvais goût prend sa source dans les manifestations enfantines et fabes de la bienveillance, de la philoprogéniture et de l'adhésivité. On peut abuser même de

l'idéalité. C'est sans doute la source de la beauté; mais, poussée à l'excès, elle dégénère en pathos, en fatras et en exagération, ou en cette espèce de composition, qu'un critique contemporain a fort bien désignée en l'appelant « le délire sublime de l'ivresse. » Wordsworth offre des exemples d'erreur de goût, provenant de l'abus de la causalité; ses poésies sont pleines de recherches métaphysiques obscures et inintelligibles. Homère aussi blesse parfois le goût, en surchargeant ses descriptions d'analogies sous l'influence de la comparaison.

De même l'expression du sentiment, ou d'un penchant à un degré trop fort, dans la conversation ou dans la conduite, est essentiellement de mauvais goût. Un excès de vanité et le penchant à s'emparer de la conversation sont une espèce de mauvais goût qu'on rencontre souvent en société, et qui provient d'une trop grande activité de l'amour de l'approbation et de l'estime de soi. Le penchant à la chicane, à la dispute et à la contradiction est un autre défaut, qui provient de l'activité excessive de la combativité. La disposition à flatter et à débiter une quantité de choses agréables à des personnes que nous n'estimons pas et auxquelles cependant nous désirons plaire, est aussi une espèce de mauvais goût qui provient de la manifestation outrée de la secrétivité et de l'amour de l'approbation.

Quelle différence y a-t-il entre ce qui est de mauvais goût et ce qui est immoral? C'est une question qui se présente naturellement. J'y répondrai que l'immoralité implique toujours mauvais goût; car elle prend sa source dans la manifestation outrée de quelque sentiment inférieur, au mépris des sentiments de la justice, de la bienveillance et de la vénération. Il peut cependant y avoir mauvais goût sans turpitude, et cela provient de l'activité trop forte d'une des facultés, sans blesser cependant les sentiments moraux. La mollesse qui respire dans *Peter Bell* est assez bas placée dans l'échelle du goût; mais comme une grande tendresse pour les ânes n'implique

pas nécessairement défaut de justice, de bienveillance, ou de respect pour les autres êtres, il y a mauvais goût et non immoralité. De même quand un individu, sous l'influence de l'estime de soi et de l'amour de l'approbation excessifs, se constitue le boute-feu d'une émeute, comme par là il n'empiète pas sérieusement sur les droits que nous reconnaissons par les sentiments de conscienciosité, de vénération et de bienveillance, nous le tenons pour mal appris, et non pour immoral.

Chesterfield, et quelques hommes qui donnent le ton, soutiennent fermement que de légères offenses contre la bonne foi, bien loin d'être de mauvais goût, sont essentiellement de bon goût. Aussi Chesterfield compte-t-il, dans ce qui caractérise un homme comme il faut, un grand nombre de complaisances contraires à la bonne foi; mais quoique sa seigneurie soit en ces matières une autorité fort respectable, je ne puis admettre cette doctrine que l'immoralité et le bon goût soient en aucune façon compatibles. On peut agir souvent contre toutes les convenances, et faire preuve, sous certains rapports, de beaucoup d'éducation. Cela se comprend facilement; car les sentiments supérieurs peuvent coexister avec de forts penchants animaux, et ils peuvent être alternativement excités de sorte que la conduite, à divers moments, paraisse toute différente. Mais la question est de savoir si l'on peut à la fois être immoral et de bon goût? A mon avis, c'est impossible. Il est de bon goût de réprimer en société l'expression de nos opinions toutes les fois qu'une conduite différente provoquerait des querelles; mais cela est aussi très-moral. Chesterfield va plus loin : il permet, comme tout à fait compatible avec les bonnes mœurs, l'expression de sentiments qui ne sont pas les nôtres, pourvu qu'ils plaisent à ceux à qui nous nous adressons; et en cela il manque à la bonne foi. Un tel procédé est une insulte pour la personne qui en est l'objet; et si elle pouvait deviner le motif réel, elle en jugerait ainsi. Rien de ce qui est essentiellement grossier et

contraire à tous les principes, en prenant les choses sous leur véritable point de vue, ne peut être de bon goût; il n'y a que l'apparence et non les vrais éléments de la politesse. La pureté dans le motif est également nécessaire pour le bon goût et la saine moralité : car le motif détermine la qualité essentielle de l'action.

Parlons à présent des sources du bon goût. Les tempéraments nerveux et sanguin, en donnant de la finesse à la substance du cerveau et de la vivacité à son action, contribuent beaucoup aux raffinements du bon goût. Tous les auteurs et tous les artistes, dont les ouvrages se distinguent par une grande délicatesse et de grandes beautés, ont avec l'idéalité de beaux tempéraments. Les manifestations intellectuelles les plus parfaites sont celles qui dérivent d'une bonne combinaison de toutes les facultés, dans laquelle chacune contribue pour une part de ses bonnes qualités, et, grâce au concours des autres, est exempte d'excès ou d'abus. Avec un tel développement du cerveau, plus l'idéalité s'élève, sans tomber dans des excès, et plus le tempérament est beau, plus le goût est parfait. En même temps, et pour la même raison, on peut, avec l'idéalité modérément développée, et quand les autres facultés se balancent bien, avoir beaucoup de bon goût d'une espèce simple.

Comme le goût provient de la belle qualité du cerveau et d'une bonne combinaison des organes, il est facile d'expliquer comment on peut sans génie avoir le goût bon. Le génie vient d'une grande vigueur et d'une grande activité dépendant de la grande étendue des organes et d'un fort tempérament; ici il n'y a plus équilibre : il y a des qualités dominantes, et l'on peut ne pas en avoir, mais être si bien doté quant à l'*équilibre des facultés* pour sentir vivement les beautés ou les fautes du génie manifesté par d'autres. De là vient que beaucoup d'individus sont d'excellents critiques, qui ne pourraient eux-mêmes produire des ouvrages originaux de quelque mérite; de là vient

que beaucoup d'auteurs originaux, de très-grande répu-
ont un goût très-hasardé.
incipes, dans l'application, me paraissent soutenus
s nombreux. Le Dr Chalmers pèche parfois contre
ans sa tête, l'idéalité et la comparaison ne sont
une bonne proportion avec la causalité et quelques
organes. Dans le buste de lord Jeffrey, au contraire, on
t un développement très-beau et très-régulier de l'éventualité, de la comparaison et de la causalité, avec un bel équilibre entre les penchants et les sentiments; son tempérament est nervoso-bilieux, et son goût est en général admirable.

Puisque le bon goût est le résultat de l'action harmonieuse des facultés, il est facile de concevoir comment le goût est susceptible de recevoir de grands perfectionnements par la culture. Il arrive souvent qu'un auteur raisonne avec autant de profondeur, et plane dans les régions les plus élevées dès son premier essai, comme après vingt ans de pratique; mais il manifeste rarement au début de sa carrière ce tact qu'il doit à de longues études et aux conseils d'une critique impartiale. Le raisonnement dépend de la causalité et de la comparaison, et les élans de l'imagination dépendent de l'idéalité; et quand les organes de ces facultés sont largement développés, ils exécutent intuitivement leurs fonctions, et dès les premiers pas donnent à l'auteur un vol audacieux et puissant: mais comme il faut, pour constituer le goût, que les pensées et les émotions se balancent et s'ajustent, s'abaissent et s'élèvent, s'ordonnent et s'arrangent de manière à produire un tout harmonieux, ce n'est que par la pratique, la réflexion et la comparaison avec les plus grands génies, que nous arrivons à la perfection; mais ce secours même ne peut aider que quand la nature a également combiné les organes; car si la balance penche beaucoup d'un côté, il n'y aura pas d'effort capable de rétablir l'équilibre.

On a beaucoup écrit sur les règles du goût; mais en traitant cette question, il faut établir une distinction. Si en fixant des règles on veut déterminer des objets particuliers ou des qualités d'objets que tous les hommes devront trouver beaux, on n'atteindra jamais le but qu'on se propose. Celui qui est doué des organes de la forme, de l'étendue et de l'idéalité, éprouve les émotions de beauté les plus délicieuses en contemplant un temple grec, où celui qui est privé de ces organes ne voit que pierre et mortier. Un individu trouvera dans un certain arrangement de couleurs une beauté que ne pourra percevoir l'individu privé de l'organe du coloris. Un tel trouvera délicieuse de la musique dans laquelle, à cause du défaut de l'organe des tons, tel autre ne percevra aucune mélodie. Ainsi on ne peut fixer des objets, ni des qualités d'objets, que *tous les hommes*, quelle que soit leur constitution primitive, trouvent beaux à l'unanimité; aussi, sous ce rapport, il ne peut exister de règles.

Mais on comprend qu'il y ait des nuances dans la beauté qui constituent, non les règles, mais les divers degrés de l'échelle du goût. Plus la constitution primitive d'un individu approche de la perfection, et plus ses facultés ont été cultivées, plus il fait autorité en matière de goût. On nie l'existence d'un sentiment de justice, parce qu'on a trouvé des individus chez lesquels il était si faible, qu'à peine paraissait-il quelquefois influencer leur conduite; mais la phrénologie, en indiquant leur imperfection, prouve qu'ils forment exception à une règle générale, et personne ne pense à en appeler à eux pour décider si une action est juste ou injuste. De même les hommes qui n'ont point les facultés qui donnent la perception de la beauté, ne peuvent faire autorité en matière de goût; le meilleur juge est celui en qui le meilleur développement des organes des penchants, des sentiments, et de l'intelligence se combine à un beau tempérament, ainsi qu'à une idéalité

largement développée, et qui a d'ailleurs cultivé ses facultés avec assiduité. Ses déterminations, quant aux degrés de beauté dans les objets, formeront les meilleures règles de goût que notre nature imparfaite puisse créer.

Effets de l'étendue dans les organes sur les manifestations des facultés.

Après avoir traité des facultés primitives de l'esprit, de leurs organes, et des modes d'action, nous allons nous occuper de leurs effets quand ils agissent combinés. Afin de comprendre ce sujet, il est nécessaire de nous attacher particulièrement aux effets de l'étendue dans les organes sur les manifestations des facultés.

Nous renvoyons le lecteur à la distinction entre le pouvoir et l'activité de l'esprit telle que nous l'avons établie t. I, p. 152. *Cæteris, paribus* l'étendue dans les organes est la mesure du pouvoir dans les facultés.

Comme une grande étendue dans les organes est de toute nécessité pour la manifestation de la vigueur intellectuelle, on ne doit trouver aucun exemple d'individu qui, avec un petit cerveau, ait manifesté clairement et sans équivoque une grande force physique, morale et intellectuelle, comme Bruce, Bonaparte, Cromwell ou Fox; et, en effet, les phrénologues affirment qu'il en est ainsi. La Société phrénologique possède les moules des crânes de Bruce, de La Fontaine, de Rammohun-Roy et d'autres hommes qui se sont distingués par un grand pouvoir d'esprit; et tous sont larges. Les bustes et les portraits de Bacon, de Shakspeare et de Bonaparte, indiquent des têtes fortes; et dans des hommes vivants, je n'ai jamais vu

un individu qui laissât une impression vive de sa propre grandeur sur l'esprit public avoir un petit cerveau.

La tête de l'Européen se distingue de la tête de l'Asiatique et de l'Américain, non-seulement par la différence de la forme, mais aussi par la différence de l'étendue. La tête de l'Européen est bien plus large, et l'on connaît l'énergie supérieure de cette variété du genre humain. La tête des hommes est bien plus large que celle des femmes, et les femmes obéissent. Pour rendre la démonstration plus complète, nous n'avons qu'à comparer la tête d'un enfant avec celle d'un homme mûr, ou celle d'un idiot avec celle de Rammohun-Roy, telles qu'elles se trouvent au t. I, p. 45. Si donc l'étendue accompagne clairement le pouvoir dans les cas extrêmes, nous ne devons pas présumer qu'elle cesse d'exercer son influence, quand les différences sont si minutieuses que l'œil peut à peine les découvrir. La règle, *Extremis probatis, media præsumuntur*, est tout à fait applicable ici.

Le principe que le pouvoir est un trait caractéristique de l'esprit, et se distingue de prime abord du simple aiguillon intellectuel, et aussi de l'activité, est d'une grande importance dans la vie ordinaire, et explique une foule de phénomènes que nous ne pouvions expliquer par aucune théorie avant de le connaître. Nous rencontrons souvent dans la société des personnes qui ont quelque chose de petit dans toutes leurs manières; nous sentons instinctivement qu'elles ne sont faites pour aucune grande entreprise, ou aucun devoir difficile; et néanmoins elles se distinguent par beaucoup de bon sens et des sentiments aimables. Cela vient d'un petit cerveau bien proportionné dans toutes ses parties. D'autres individus, avec bien moins de formes, moins d'instruction, et moins de qualités aimables, nous communiquent le sentiment de leur pouvoir, de leur force, de leur énergie ou de leur grandeur; nous sentons qu'ils ont du poids, et que s'ils agissaient contre nous,

nous trouverions en eux des adversaires formidables. Cela vient d'une grande étendue du cerveau. Bonaparte, qui avait un tact admirable pour juger de la nature humaine, distingue entre le mérite simple et la force de caractère, et préfère presque toujours la force. Dans ses Mémoires il parle de quelques-uns de ses généraux comme possédant des talents, de l'intelligence et du savoir, et n'ayant pas cependant la valeur d'un homme, parce qu'ils manquaient de ce poids et de cette conception qui rendent un homme propre aux grandes entreprises ; tandis qu'il parle d'autres comme possédant une intelligence limitée, peu de jugement, mais une force de caractère prodigieuse, et les considère comme admirablement faits pour conduire les soldats au-devant du danger, pourvu qu'ils soient dirigés par un esprit supérieur au leur. Murat était un de ces hommes, et Bonaparte, après tout, semble avoir aimé de tels officiers; car ils ne l'ennuyaient pas en pensant par eux-mêmes, et avaient une énergie propre à l'exécution de ses desseins les plus gigantesques. On trouvera toujours un cerveau large au chef d'un parti populaire, qui a été élevé à ce rang par une élection, ou qui s'y est élevé avec l'assentiment général. Il faut aussi que les chefs d'une armée ou d'une flotte aient un large cerveau; car autrement ils n'auraient qu'une autorité artificielle sans poids naturel, et n'inspireraient jamais la confiance à leurs inférieurs. Bonaparte avait une large tête; et les officiers et soldats, citoyens et hommes d'État, se courbaient devant sa grandeur intellectuelle, alors même qu'ils détestaient l'usage qu'il faisait de son pouvoir. En lui tous les organes physiques, moraux et intellectuels (excepté peut-être la consciencioslté et peut-être encore la fermeté) semblent avoir été largement développés; il avait aussi une grande activité; et de là provenait l'énergie du commandement, combinée avec une capacité profonde de conception et d'intelligence.

La Société possède les moules de la tête de Franklin et de

Parry, et toutes deux sont décidément larges, et ont les différents ordres des organes dans une proportion parfaite. Ces deux hommes ont déployé une grande force de caractère dans leurs expéditions respectives à la recherche d'un passage nord-ouest. Aucune velléité de mutinerie ou d'insubordination ne parut même dans les circonstances les plus difficiles; et cela sans doute parce que les hommes sous leurs ordres sentaient instinctivement qu'à leur rang élevé ils joignaient une supériorité naturelle.

Les hommes qui sont capables de remplir leurs devoirs d'hommes privés, et de porter en même temps le fardeau des affaires publiques sans se sentir écrasés, le doivent à une grande étendue du cerveau, à un tempérament actif et à des organes du savoir largement développés. Ceux qui ayant le cerveau petit trouvent que leurs occupations particulières absorbent et épuisent tous leurs pouvoirs, regardent ces hommes avec étonnement et ne peuvent comprendre ni pourquoi ni comment ils font tant de choses à la fois. C'est le pouvoir qui les distingue, au point que des devoirs qui seraient fatigants pour d'autres leur paraissent légers, et ne sont pour eux qu'une source d'amusements. M. Joseph Hume, membre du parlement, est un exemple frappant de ce que j'avance. Il a peu de causalité, peu d'esprit de saillie, encore moins d'idéalité, et le langage pas très-développé ; cependant il n'est pas jusqu'à ses adversaires qui ne lui reconnaissent une grande force de caractère, avec un pouvoir d'application et de persévérance qui paraît incompréhensible à des esprits ordinaires. Si nous remarquons le cerveau large qu'indique son moule, et la combinaison de ses organes, nous comprendrons comment c'était un homme de poids. Spurzheim montrait aussi une grande force de caractère; et son cerveau était large. Cette qualité était chez lui la source de l'intérêt vif et durable qu'il faisait naître dans l'esprit de ceux qui l'approchaient. Il était calme, doux, facile dans les relations;

cependant il y avait autour de lui un degré de profondeur et de pouvoir qui faisait une impression durable sur ceux qui l'écoutaient parler en public ou en petit comité.

J'ai examiné la tête de plusieurs criminels détenus, et j'ai trouvé que les plus hardis, les plus désespérés et les plus énergiques avaient le cerveau large. Quand avec un cerveau large il y a une mauvaise combinaison des organes, les officiers de justice se voient réduits à désespérer de corriger le délinquant; ils sentent une force de caractère qu'ils ne peuvent dompter, et une mauvaise direction qu'ils ne peuvent changer; le résultat est en général un rapport de la police, dont la conclusion est que l'individu est incorrigible. Sa première faute capitale est poursuivie avec la dernière rigueur, et il est pendu pour préserver la société de nouveaux crimes. On remarque aussi dans les diverses professions que ceux qui ont sur leurs confrères une supériorité marquée, tant par leur mérite que par la profondeur et la force du caractère, ont la tête large; cela se voit non-seulement dans les arts libéraux, mais encore dans les professions industrielles. J'ai observé que les individus qui, nés dans la pauvreté, ont acquis de grandes richesses en dirigeant de vastes établissements, ont toujours le cerveau d'une étendue au-dessus de la moyenne, et que les voyageurs de commerce qui réussissent à se procurer des commandes et à faire prospérer un commerce, malgré une concurrence redoutable, se distinguent par la même qualité. De tels hommes font impression et agissent avec une confiance de pouvoir qui double la valeur de ce qu'ils disent et de ce qu'ils font. Si dans une école les enfants ne se soucient pas de leur maître et lui manquent de respect, et si, malgré de la sévérité, il ne peut maintenir la discipline et la subordination, c'est qu'il a le cerveau petit. Quand une mère de famille (jouissant d'une bonne santé) est vaincue, ennuyée et fatiguée des soins et des devoirs de son ménage, cela provient de ce qu'elle a la tête trop petite.

Les effets de l'étendue sont également remarquables dans le clergé. Quand un prédicateur a le cerveau large, ses ouailles sentent qu'il a du poids, et elles accueillent bien ses conseils et ses instructions, tandis qu'elles n'ont qu'indifférence pour la faiblesse qui accompagne une petite tête. Quand un prédicateur possède une excellente combinaison d'organes, ce qui a lieu parfois, c'est-à-dire quand il a les organes des sentiments et l'intelligence développée en proportion des organes des penchants animaux, il peut être fin, aimable, logique et intéressant; mais quand l'étendue générale de son cerveau est au-dessous de la moyenne, il ne fait pas impression, il n'impose pas.

Ce principe que l'étendue confère le pouvoir des manifestations, donne la clef des critiques suivantes sur le Dr Chalmers. « Ses manières sont loin d'être gracieuses, dit un écrivain contemporain, elles sont presque grossières; sa voix n'est pas musicale et souvent sur un diapason trop élevé; dans le choix des mots et des figures son goût est très-souvent rien moins que pur; sa prononciation, quoique vigoureuse et distincte, trahit le provincial, et un long séjour à Londres n'a pu le corriger; et quant à ses gestes, partout où nous l'avons entendu, il nous a paru ignorer complétement qu'il y a quelque chose comme des mains et des bras dont il peut faire usage. En quoi donc, demandera-t-on, peut consister l'éloquence du Dr Chalmers? En cela seul, selon nous, que, *en même temps que ses arguments* et ses *preuves* sont pour *la plupart frappantes et originales*, il possède un *enthousiasme* et une *énergie prodigieuse* pour les faire valoir; que les défauts de sa rhétorique se perdent entièrement dans la force de sa conviction; que, en même temps qu'il a assez de *mathématiques* ou de *logique* pour *rendre son raisonnement* subtil, *saisissant* et *irrésistible*, il a assez de *poésie* pour l'empêcher d'être monotone, manifestant ainsi l'intelligence la plus élevée, l'union d'un jugement sain

t étendu à une *imagination fertile et brillante*. Nous avons dit l'il a de *l'énergie;* et nous croyons que ce qui rachète ses nières, c'est cette grande qualité auprès de laquelle les grâces de la diction ne signifient rien. Que nous soyons attentifs ou distraits, que nous aimions ou non la doctrine du prédicateur, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il *nous force à l'écouter. On pourrait facilement se laisser voler en écoutant le Dr Chalmers, mais je défie qu'on s'endorme.* » La tête du Dr Chalmers indique un cerveau large.

On trouve dans les auteurs la confirmation de cette maxime. Les critiques ont été embarrassés d'expliquer le haut rang qu'occupe le Dr Samuel Johnson dans la littérature anglaise, et de découvrir les qualités intellectuelles auxquelles il en est redevable. Il n'a fait aucune découverte dans la morale ou dans les sciences qui puissent captiver l'esprit. Son style est grave et sonore, et l'arrangement de ses phrases est en général bon; mais on trouve dans Goldsmith, Thompson et d'autres auteurs, que personne ne s'avisera de lui comparer pour le génie, des grâces égales ou supérieures. Ce qui le caractérise surtout, c'est la force et le poids; et cela concorde avec la grande étendue de son cerveau. Les écrits de Milton se distinguent par la vigueur, de même que ceux de Locke. Addison au contraire est un exemple de génie produit par une heureuse combinaison des sentiments et de l'intelligence, sans une énergie prépondérante due à une grande étendue. Le pouvoir est le charme principal des écrits de Swift; il n'est pas gracieux; il est loin d'être élégant; son raisonnement est souvent superficiel et ses conclusions vagues. Mais il est rarement faible. La force, l'énergie et la résolution se trouvent à chaque page. Son crâne indique un cerveau large, surtout dans la région des penchants.

Pour produire tout son effet, une large étendue du cerveau doit être accompagnée d'une bonne santé et d'un tempé-

rament actif; c'est ce que nous avons expliqué t. I, page 48. Mais si la santé et l'activité du tempérament sont nécessaires pour donner l'effet à l'étendue, elles n'en compensent jamais l'absence.

L'ACTIVITÉ dans les organes donne de la vivacité ou de la rapidité. Spurzheim pense que de longues fibres contribuent à l'activité. Les tempéraments sanguin et nerveux, tels que nous les avons décrits tom. I, pag. 48, 49 et 150, offrent des indications externes d'une activité constitutionnelle. Une étendue modérée du cerveau, avec une bonne combinaison des organes et beaucoup d'activité, constitue ce qu'on entend par un homme *de mérite* dans la vie ordinaire. Un tel individu forme rapidement des idées, fait beaucoup d'ouvrage, fait preuve de tact et de discernement, et se montre utile à la société; mais pour cela il ne faut pas que ses devoirs soient trop nombreux, il ne faut pas qu'il rencontre trop d'obstacles et que le champ de ses travaux soit trop étendu.

On commet en société, par suite de l'ignorance de ce fait, un grand nombre d'erreurs. Un individu, ayant le cerveau petit, mais un beau tempérament et une bonne combinaison d'organes, peut se distinguer dans une sphère inférieure et bornée; il peut faire avec succès un grand effort, où l'exercice de ses pouvoirs est porté au plus haut degré; on adopte alors l'idée que c'est un homme habile, fait pour une plus haute position, et capable de montrer habituellement cette force d'esprit qu'il a déployée en une seule occasion. En conséquence, il est promu à une position plus difficile; il continue d'exécuter si bien les petites choses, qu'il est difficile d'indiquer les cas où il manque à ses devoirs les plus importants; cependant le sentiment de son incapacité se propage; le défaut de succès et le mécontentement augmentent; et enfin, après avoir beaucoup souffert lui-même, et causé des désagréments à tous ses

subordonnés, il est renvoyé. Un cerveau petit est l'origine de cette incapacité, et l'ignorance de ses effets la cause de ce qu'il a été mal placé.

Les hommes, dans les cas extrêmes, reconnaissent l'énergie ou la faiblesse du caractère mental, et règlent là-dessus leur conduite. Ceux dont la règle de conduite n'est pas tracée d'après les principes moraux et religieux, traitent les autres de mille manières différentes, selon l'impression qu'ils reçoivent de leurs manières, et l'idée qu'ils ont de leur force ou de leur faiblesse d'esprit. Il y a des hommes qui imposent par le regard le sentiment de leur grandeur, et dont toutes les manières disent : « *Nemo me impunè lacesset.* » Le monde comprend ce langage muet, il trouve plus prudent de ne pas se mettre sur leur passage et de ne pas les offenser. Comme contraste, il y a les personnes faibles et indécises, aussi inconstantes que le flot de la mer, aussi mobiles que le vent. Les méchants tombent sur eux, et font d'eux leur proie. Le traitement qu'on reçoit de différentes personnes en société est ainsi très-différent, et l'on peut dire avec raison que la plus grande partie du genre humain ne peut concevoir les misères imposées aux faibles par le tyran qui se prévaut de leur faiblesse.

Quand une bonne combinaison d'organes, un beau tempérament et une grande étendue du cerveau se trouvent réunis chez un individu, ils constituent la perfection du génie. C'est ainsi que je conçois Homère et Shakspeare. Vivacité, légèreté, facilité, fertilité, provenant de la première et de la seconde cause, jointes à une profondeur, une force, une compréhension et une énergie masculines, résultat de la troisième cause, c'est ce qui place ces auteurs au-dessus de tous ceux que le monde a jamais vus. Et quand nous considérons que tous ces dons rares et magnifiques doivent se trouver réunis de nouveau dans un individu, avant que leur égal ne paraisse, nous

concevrons comment la nature a fait si peu d'Homères et de Shakspeares.

Dans les observations précédentes, j'ai traité des effets de l'étendue du cerveau en général sur les manifestations générales de l'esprit, afin de faire mieux comprendre au lecteur la doctrine phrénologique; mais je le prie de se garder contre les erreurs, en parlant de l'étendue *générale*, comme indiquant un pouvoir *particulier;* car alors il rencontrera des difficultés sans nombre. Par exemple, on a souvent objecté qu'un certain individu portait un large chapeau, ce qui indique un large cerveau, et que cependant il n'avait pas une grande portée d'intelligence et d'habileté dans le sens général du mot. Nous répondons que nous devons chercher le pouvoir dans la *direction de l'étendue*, comme nous l'avons expliqué à la page 146. S'il faut un grand chapeau à cause du grand développement des organes animaux, nous devons nous attendre à ne trouver dans l'individu qu'un puissant animal; et il peut être un puissant animal en même temps qu'un *homme* faible. Si l'étendue prédomine dans la région des sentiments, nous devons chercher la valeur morale; mais ce n'est que quand une grande étendue, combinée avec un tempérament actif, domine les organes des trois classes de facultés, les penchants, les sentiments et l'intelligence, que la phrénologie nous autorise à compter sur un caractère vigoureux, intelligent et profond. La largeur du chapeau n'indique pas lesquels dominent des organes moraux ou de ceux de l'intelligence.

J'ai déjà établi les circonstances qui *modifient les effets de l'etendue*, t. I, p. 48 et 150, quand j'ai traité des principes de la science.

Combinaisons dans l'étendue ou effets des organes, quand ils sont combinés dans des proportions différentes.

On *découvrit* les fonctions primitives de chaque organe, en observant les cas dans lesquels certains organes dominaient décidément les autres ou y étaient inférieurs; et c'est par de semblables observations qu'il faut encore les vérifier. Quand la découverte est établie, son application pratique mérite de fixer notre attention. Tout individu qui n'est pas idiot possède tous les organes; mais ils se combinent différemment en degrés d'étendue relative selon les différentes personnes, et les manifestations de chacun sont en quelque sorte modifiées par l'influence de ceux avec lesquels ils se combinent. Cependant l'effet de la combinaison n'est pas de changer les fonctions respectives des divers organes, mais seulement de changer la *manière* dont ils se manifestent, ou les actes dans lesquels ils cherchent leur jouissance. Si, par exemple, l'organe des tons est également développé chez deux individus, et que chez l'un les organes des penchants animaux dominent, tandis que chez l'autre ce sont les sentiments moraux, le premier manifestera les tons dans des chansons bachiques, le second dans des hymnes sacrées. Dans les deux cas les tons conduisent à la production de la musique; l'effet de la combinaison est de changer la direction. Ceci s'applique à toutes les facultés et prouve que, quoique toutes les fonctions de quelques parties du cerveau ne soient pas encore reconnues, leur découverte ne changerait rien aux fonctions des organes déjà connus.

Gall (1), en considérant les combinaisons des organes, divise les hommes en six classes.

Chez les hommes composant la *première* classe, les organes des qualités et des facultés les plus élevées sont complétement développés, tandis que ceux des facultés com-

(1) *Sur les fonctions du cerveau*, tom. I, p. 319.

munes à l'homme et aux animaux n'ont qu'un faible degré de développement et d'activité. Les penchants et la conduite de ces hommes respirent la raison, la justice et la morale.

Dans la *seconde* classe, la combinaison est précisément l'opposée de la première, et les individus qui la composent sont esclaves de la sensualité et de l'erreur.

Dans la *troisième* classe, les organes animaux, et ceux particuliers à l'homme, ont un degré considérable de développement et d'activité. Les hommes qui en font partie peuvent être grands dans la vertu ou dans le vice, ou manifester les qualités les plus opposées. Ils éprouvent le combat interne des éléments les plus élevés et les plus bas de notre nature; Socrate, saint Paul et saint Augustin étaient de ce nombre.

Dans la *quatrième* classe, un organe, ou un petit nombre d'organes sont très-développés, tandis que les autres ne le sont que très-modérément, ou le sont à peine. Cette classe comprend les hommes d'un grand génie exclusif, ou les hommes qui se distinguent par une grande force de caractère ou par des penchants puissants d'un genre particulier, tels que les grands musiciens, les grands mécaniciens, ou les braves militaires qui, en dehors de leur profession, ne montrent pas de supériorité.

Dans la *cinquième* classe, un ou plusieurs organes sont très-peu développés, tandis que tous les autres sont proéminents et énergiques. Cette classe comprend les hommes qui ont des connaissances générales, et qui ont des imperfections particulières et limitées. Lessing et Tischbein détestaient la musique, et Newton et Kant n'avaient pas de passion pour les femmes.

Dans la *sixième* classe, les organes animaux et ceux particuliers à l'homme, sont développés à un degré presque également modéré. Cette classe comprend la grande masse des hommes ordinaires.

Ces six divisions, dit Gall, sont susceptibles de mille modifications.

Le Dr Vimont (1) observe que ces divisions sont insuffisantes pour donner une idée juste et complète des combinaisons de toutes les facultés; mais il me blâme d'en avoir omis la citation dans les premières éditions de cet ouvrage. Mon excuse est que ces remarques de Gall, se trouvant dans son premier volume, au milieu de discussions préliminaires sur la morale et d'objections métaphysiques, n'ont fixé mon attention que lorsque le Dr Vimont m'y a renvoyé. Le Dr Vimont fait sur ces classes plusieurs observations très-judicieuses, et en ajoute deux, savoir : les hommes chez qui les organes perceptifs dominent ceux de la réflexion; et ceux qui, placés un peu au-dessus des idiots, ont les pouvoirs perceptifs faibles et ceux de la réflexion nuls. Cette classe peut manifester quelque talent, tel que celui de la construction ou de la musique; elle peut aussi se distinguer par la ruse, l'entêtement ou la vanité, et ne jamais faire aucun progrès. Le Dr Vimont fait aussi de très-bonnes observations sur les combinaisons des organes dans les différentes espèces d'animaux, auxquelles je ne puis que renvoyer.

Les bornes de cet ouvrage ne me permettent pas de citer plus de trois règles pour apprécier les effets des différences dans l'étendue relative des organes d'un même cerveau.

Première règle. — Toute faculté désire être satisfaite avec un degré d'énergie proportionné à l'étendue de l'organe (2); ce sont les organes qui sont les plus développés dont on écoute le plus habituellement les facultés (3).

(1) *Traité de Phrénologie*, tom. II, p. 459.

(2) La condition *cæteris paribus*, est toujours sous-entendue et n'a par conséquent pas besoin d'être répétée en traitant des effets de l'étendue.

(3) Ayant été prié d'établir dans un ordre méthodique les effets des combinaisons autant que j'ai pu les observer, j'ai essayé de le faire dans le

Exemples. — Si les organes animaux en général sont proéminents, et les organes des sentiments moraux et de l'intelligence petits en général, l'individu a naturellement des goûts très-animaux et est disposé à les satisfaire de la manière la plus grossière.

Quand, au contraire, les organes des sentiments moraux et de l'intelligence dominent fortement, l'individu est naturellement porté à des travaux intellectuels et moraux; de telles personnes savent se faire « la loi à elles-mêmes. »

Pour preuve de cette règle, on peut comparer la tête d'Alexandre VI (t. I, p. 309), qui fut un monstre de perversité ayant forme humaine, avec celle de Melancthon, le réformateur (t. I, p. 129), ou le crâne d'un naturel de la Nouvelle-Hollande à celui de Spurzheim, représentés tous deux à la page 56.

Pour plus de preuves, on peut encore comparer la tête de Vitellius et de Hare l'assassin (t. I, p. 135 et 129), à celle du Tasse (t. I, p. 401), de Chaucer et de Locke (t. I, p. 419), et de Michel-Ange (page 28). Dans la première classe de têtes, le cervelet et les régions postérieures du cerveau affectées aux penchants animaux, dominent beaucoup les régions coronale et antérieure, lesquelles manifestent l'intelligence et les sentiments moraux (1); dans la seconde, la région basilaire

manuscrit de cet ouvrage; mais j'ai trouvé que le résultat était une énumération fastidieuse de proportions faites pour l'individualité seule, difficiles à retenir et de plus extrêmement incomplètes. J'ai donc préféré établir surtout des principes accompagnés de preuves pour les rendre intelligibles et en indiquer l'application. Cette méthode a été adoptée dans les *Éléments* pour plus de brièveté; et, après un mûr examen, il paraît qu'on doit la préférer. Le lecteur dont les organes réflectifs seront bien développés comprendra facilement les règles que nous exposons, et pourra même étendre la sphère de leur application.

(1) On juge mieux de la région coronale par la hauteur et la largeur du cerveau vers la circonspection et la causalité, organes dont la situation est

est développée, mais la région morale et intellectuelle est décidément prépondérante.

D'après la règle que nous venons d'établir, la première classe ayant pour but de satisfaire l'amativité, la destructivité, l'acquisivité, et autres sentiments inférieurs, aura naturellement des goûts bas et dégradés; les hommes qui la composent aspireront peu après les vertus nobles et bienfaisantes qui ennoblissent la nature humaine; ils seront sourds à la voix de la justice, de la piété et de la miséricorde, et tout à fait incapables d'apprécier les avantages de la science. La seconde classe formera un contraste frappant. Les hommes qui la composent sentiront la supériorité des travaux moraux et intellectuels; ils désireront ardemment avancer dans la voie des perfectionnements, et aimeront d'instinct toute vertu, toute qualité propres à augmenter la véritable dignité et le bonheur de l'homme. Il est assez ordinaire de voir des individus juger du genre humain d'après eux-mêmes; cependant aucun *criterium* ne peut être plus illusoire. La conscienciosité des hommes appartenant à la classe inférieure représenterait notre race comme basse, haineuse et vaniteuse; la conscienciosité de la classe élevée la représenterait comme noble, bienveillante et intellectuelle.

Seconde règle. Comme il y a trois espèces de facultés, celles des penchants, des sentiments moraux et de l'intelligence qui ne sont point homogènes, il peut arriver que dans un même individu plusieurs organes larges des penchants se combinent avec plusieurs organes moraux et intellectuels fortement développés. La règle veut qu'alors les penchants inférieurs obéissent aux pouvoirs élevés, et l'on suit le cours d'action qui est

indiquée dans plusieurs têtes par des astérisques. Toutes les fois que cette région est déprimée ou étroite, les sentiments moraux sont faibles en proportion. *Voy.* pag. 129.

le plus propre à satisfaire toutes les facultés dont les organes sont développés.

Dans cette combinaison, les penchants qui sont forts peuvent par intervalles se soustraire au contrôle des sentiments, et produire des abus; mais comme la nature a donné aux facultés morales et intellectuelles les *pouvoirs dirigeants*, la conduite habituelle sera d'accord avec leurs inspirations, en même temps qu'elle satisfera les penchants.

Exemples. Quand les organes de l'acquisivité et de la conscienciosité sont tous deux développés, par le vol on pourrait satisfaire l'acquisivité; mais on blesserait la conscienciosité. D'après la règle que nous venons de donner, l'individu tâchera, dans ce cas, de satisfaire ces deux facultés en acquérant des richesses par une honnête industrie. Quand la combativité et la destructivité sont très-développées, et que la bienveillance et la conscienciosité le sont aussi fortement, des injures et des querelles à tout propos satisferaient les deux premières facultés, mais elles blesseraient les deux dernières; aussi un individu, dans ce cas, cherchera une position dans laquelle il pourra les satisfaire toutes les quatre; et il la trouvera dans les rangs d'une armée appelée à la défense de son pays, ou dans des recherches morales et intellectuelles contre les suppôts de la corruption et des abus, soit dans le clergé, soit dans le gouvernement. Luther, Knox, et plusieurs autres bienfaiteurs du genre humain, furent sans doute inspirés par cette combinaison de facultés; Washington en offre aussi un noble exemple.

Quand le cervelet est très-développé, et que la philoprogéniture, l'adhévisité et la conscienciosité manquent, l'individu sera porté, par-dessus tout, à satisfaire, n'importe comment, ses appétits animaux; et quand les trois autres organes sont aussi développés, il conçoit que le mariage lui offre un moyen légitime de satisfaire tout ce groupe d'organes.

Quand la bienveillance, l'estime de soi et l'acquisivité sont tous trois développés, la charité peut satisfaire le premier organe; mais à moins que l'individu ne soit riche, l'action de se séparer de sa propriété sera désagréable aux deux derniers; et il préférera satisfaire la bienveillance par une obligeance personnelle; il sacrifiera son temps, ses plaisirs, son influence et ses consells, mais non sa propriété au bien d'autrui. Quand la bienveillance est *petite*, avec la même combinaison d'organes, l'individu ne donne ni argent ni conseils.

Quand l'amour de l'approbation très-développé se combine avec une forte idéalité et des organes réflectifs modérés, l'individu est ambitieux; il veut éclipser les autres par le luxe de son équipage, sa mise et le train de sa maison. A cette combinaison d'organes, ajoutez une intelligence puissante et une forte conscienciosité, il préférera la perfection intellectuelle et morale comme plus propre à obtenir le respect du monde.

Celui qui a la bienveillance et l'amour de l'approbation très-développés, et la conscienciosité faible, est très-bienveillant, aux petits soins pour les personnes qui font tout haut son éloge, et portent aux nues sa bienveillance, et à peine remarque-t-il le mérite caché qui ne se fait pas valoir. Il parle beaucoup de ses bonnes œuvres. Quand la bienveillance et la conscienciosité dominent, le mérite aimable et modeste attire ses regards, et jamais il ne proclame lui-même le bien qu'il a fait.

Quand l'estime de soi très-développée se combine avec la faiblesse de l'amour de l'approbation et de la conscienciosité, l'individu est porté à satisfaire ses sentiments égoïstes, sans égard à la bonne opinion des autres hommes ou à leurs justes réclamations. Quand l'estime de soi se combine avec l'amour de l'approbation et la conscienciosité très-développées, elle ne produit que ce degré de respect de soi-même, essentiel à

la dignité du caractère, et cette indépendance de sentiments sans laquelle il n'y a pas de vertu.

Quand la circonspection très-développée se combine avec la combativité faible, l'individu est très-timide. Quand la combativité est très-développée et la circonspection petite, une intrépidité téméraire en est le résultat. Quand la combativité et la circonspection sont également développées, la prudence tempère le courage. Quand la circonspection, la conscienciosité, l'estime de soi et l'amour de l'approbation sont tous développés, et que la combativité l'est modérément, la mauvaise honte est le résultat de cette combinaison. Ce sentiment est la crainte de ne pas s'acquitter avec honneur de ses devoirs, et par là de compromettre sa dignité personnelle.

Quand la vénération et l'espérance sont développées, et la conscienciosité et la bienveillance faibles, l'individu aime naturellement le culte religieux, tout en faisant fi de la charité et de la justice. Le contraire se présente-t-il, il est porté par sa constitution à être charitable et juste, sans aimer les pratiques de dévotion. Quand les quatre organes sont développés, l'individu, sans renoncer à ses devoirs de citoyen, sera porté à entrer dans les ordres. Quand la vénération développée se combine avec une acquisivité proéminente et l'amour de l'approbation, le premier sentiment s'adresse à des hommes haut placés, dans le but de satisfaire un désir de richesses et d'influence, qui dépend des autres facultés. Quand la vénération faible se combine avec l'estime de soi et la fermeté développées, l'individu ne sera pas porté à avoir de la déférence pour ses supérieurs.

Les facultés intellectuelles tendent naturellement à préférer les occupations qui sont propres à satisfaire les penchants, et les sentiments dominants : quand les organes qui donnent le génie de la peinture se combinent avec l'acquisivité, l'individu peint pour devenir riche; si, au contraire, l'acquisivité est faible

et que ces organes se combinent avec l'amour de l'approbation, il travaille pour la gloire et meurt de faim.

Les talents, dans les différentes carrières intellectuelles, dépendent des combinaisons des organes réflectifs et des organes du savoir, dans de certaines proportions. La constructivité, la forme, l'étendue, le coloris, l'individualité, l'idéalité, l'imitation et la secrétivité très-développées, avec la localité petite, font le peintre de portraits et non le paysagiste. Diminuez la forme et l'imitation, et augmentez la localité, et vous aurez un paysagiste, mais non un peintre de portraits. La constructivité et la pesanteur se combinant avec les tons développés, peuvent produire le talent de faire des instruments de musique. Sans les tons développés, ces deux facultés ne pourraient prendre avec succès cette direction. La constructivité se combinant avec l'étendue et les nombres développés, peuvent conduire à fabriquer des instruments de *mathématiques*. La causalité se combinant avec l'idéalité et l'imitation très-développées, s'attache à la philosophie des beaux-arts; le même organe avec une forte bienveillance, la conscienciosité et la concentrativité, se complaît surtout dans les investigations politiques et morales. Quand à l'individualité, l'éventualité, la comparaison et la causalité, s'unit l'organe du langage, également bien développé, l'individu est auteur ou orateur; mais avec le langage petit, ces mêmes facultés cherchent plutôt à se satisfaire dans la vie privée ou dans une philosophie abstraite.

Une grande difficulté qu'on éprouve souvent est celle de comprendre l'effet des pouvoirs réflectifs unis à un haut degré de développement des facultés du savoir, quand ces dernières s'exercent dans des branches particulières pour lesquelles elles paraissent d'elles-mêmes suffisantes. Il est dit, par exemple, que la constructivité, la secrétivité, la forme, l'étendue, l'idéalité, l'individualité, le coloris et l'imitation, constituent le

génie de la peinture, et l'on peut demander avec raison quel effet peuvent produire sur cette combinaison les organes réflectifs, développés ou non. Il est facile de répondre. Quand les organes réflectifs sont petits, la *forme*, la *couleur*, la *beauté* sont l'objet principal des études du peintre : dans ses ouvrages il n'y a ni histoire, ni action, ni intelligence. Il faut en examiner les détails comme formant des objets séparés, et n'ayant pas été rattachés les uns aux autres par les pouvoirs supérieurs. Ajoutez les organes réflectifs, et alors le contour, la forme, le coloris, la perspective, ne sont plus que des *moyens* dont se sert l'intelligence pour arriver à un but plus élevé, à la représentation de quelque grande action, de quelque grand événement, à quelque scène qui parle au jugement et au cœur, à la peinture historique.

Dans les portraits de Raphaël, les organes que nous venons d'énumérer comme essentiels aux peintres paraissent tous fortement développés, et ceux de la causalité, de la comparaison et de l'esprit de saillie ont aussi une étendue plus qu'ordinaire. Eh bien, un critique de Raphaël (1) dit : « Dans la *composition*, Raphaël tient le premier rang ; son invention est l'émanation d'un esprit dramatique, et il a choisi dans la nature et s'est approprié tout ce qui était le plus fait pour intéresser les sentiments ou satisfaire le jugement. L'époque, dans ses sujets historiques, est toujours bien choisie ; et les incidents secondaires, ou d'un intérêt secondaire, *concourent essentiellement à l'action principale*. Le contraste ou la combinaison des lignes ne se voit pas dans ses ouvrages comme principe artificiel de composition. *La nature et le caractère de l'action créent les formes* les plus propres à les exprimer. L'expression individuelle de chaque personnage s'accorde avec son caractère et avec son rôle; et qu'ils soient immobiles ou agissants, ils ne pèchent

(1) *Vie de Raphaël*. Londres, 1816.

jamais par l'affectation. *L'intérêt général* de son sujet *se soutient dans toute la composition; l'action présente implique le passé et anticipe l'avenir.* Si, dans la sublimité de la pensée, Raphaël a été surpassé par son célèbre contemporain Michel-Ange; s'il l'a été dans le contour et la forme par les anciens, et dans le coloris et le clair-obscur par les écoles lombarde et vénitienne, il n'a pas de rival dans la *composition historique;* et jamais personne ne l'a approché dans *l'invention*, *l'expression* ou *le pouvoir de représenter une action.* »

M. Fuseli, en parlant des qualités du style de Raphaël comme peintre, dit que « il n'a jamais représenté la perfection de la beauté humaine. Aucune des figures de Raphaël n'est parfaitement belle; aucune de ses figures, prise isolément, n'est assez bien proportionnée pour servir de modèle. *La forme n'était pour lui que le véhicule du caractère ou du sentiment*, et il l'y adaptait avec une vérité propre à faire le désespoir des critiques. La partie la plus animée de ses tableaux est l'action principale, et les accessoires en émanent et s'y rattachent. Les groupes, la forme et les contrastes sont subordonnés à l'action, et n'ont jamais rien de vulgaire. Son expression est franche et pure, étroitement unie au caractère, avec lequel elle est toujours en harmonie, qu'il soit calme, animé, agité, bouleversé ou absorbé par la passion; jamais elle n'est en *contradiction avec la cause de sa passion*, et est aussi exempte de monotonie que d'afféterie. Il ne choisit jamais le moment où l'action est terminée, ou sur le point de se terminer. C'est *un moment de transition*, la *crise* est *pleine du passé et non moins pleine d'avenir.* Son invention concilie les choses les moins réelles avec le plus haut degré de vraisemblance, de manière à parler également à notre imagination, à notre jugement et à notre cœur. »

Dans toute cette critique nous avons la description la plus exacte des manifestations de la comparaison et de la causalité

qui donnent la portée, la profondeur et la force de la conception intellectuelle, le pouvoir de combiner les moyens pour atteindre un but, et la tendance naturelle à tenir ces moyens à leur place, comme subordonnés à l'action principale.

Aussi le génie de Raphaël ne peut être complétement apprécié que quand on a exercé sur ses ouvrages ses facultés intellectuelles les plus élevées. Sir Josué Reynolds avoue que ce ne fut qu'après des visites réitérées et de *profondes réflexions* qu'il en découvrit le mérite, et que sa première impression fut celle de l'humiliation et du désappointement, parce qu'il n'en comprenait pas *tout d'un coup* toute la grandeur. « La perfection du style de Raphaël, dit-il, n'est pas à la surface; elle a quelque chose de mystérieux; il faut approfondir ses ouvrages pour la découvrir. A la première vue, c'est le style brillant qui éblouit et captive l'œil pour un moment, sans satisfaire le jugement. » Si les organes du savoir et de la constructivité avaient seul dominé dans Raphaël, les accessoires auraient été sur la même ligne que l'action principale, et le critique possédant une intelligence réflective aurait senti dans ses peintures l'absence évidente de dessin, d'action, d'intérêt et de but. Les organes réflectifs élevés sont donc indispensables à la peinture historique. Haydon, qui a manifesté un grand pouvoir de conception dans ce genre, les a tous très-énergiques. Feu M. Raeburn, peintre de portraits, dont le style, plein de dignité et de force, approche du style historique, a le front parfaitement développé aussi bien que les organes de la peinture. Cette règle s'applique à la sculpture. L'artiste qui a la forme, l'étendue, la constructivité et l'idéalité sans les organes réflectifs, peut ciseler un vase et y tracer une guirlande de fleurs; mais il n'atteindra jamais la grandeur de conception qui donnerait à ses productions de la dignité et du pouvoir.

Il suit de ces principes qu'un sculpteur ou peintre représente une certaine classe d'objets avec beaucoup plus de vérité

ou de fidélité qu'un autre, selon les organes particuliers qui dominent dans sa tête. Ainsi pour rendre la grâce exquise, l'élégance et l'harmonie des formes de la femme, les organes constructifs, l'idéalité et les sentiments moraux, avec un beau tempérament, peuvent suffire, sans beaucoup de profondeur et de puissance de réflexion. Au contraire, pour représenter sur la toile ou sur le marbre des hommes d'une nature supérieure, aux pensées profondes, aux émotions fortes et élevées, il faut que l'artiste ait lui-même de grands organes de sentiment et de réflexion, avec les organes de son art; sans quoi il ne pourrait jamais concevoir ou rendre ce genre d'esprit, quand son sujet le comporterait. Cette heureuse combinaison d'organes se présente avec un beau tempérament dans Lawrence et Macdonald; et de là les qualités admirables par lesquelles ils se distinguent.

La même règle trouve son application dans l'architecture et dans la musique. Un architecte ayant de larges organes du savoir peut faire bien le plan d'une maison ordinaire, ou de tout autre objet simple; mais il ne faut pas qu'il entreprenne un ouvrage dans lequel des pensées profondes et des combinaisons étendues sont des conditions indispensables. C'est parce qu'on méconnaît ces principes que nous voyons en Angleterre tant de monuments d'architecture complétement manqués. Un artiste qui a une tête scientifique et constructive peut produire un plan qui paraît beau sur le papier, et qui peut être même très-beau comme dessin. Mais s'il n'a pas les organes réflectifs, il est incapable de considérer la construction dont il fait le plan, dans ses rapports avec les objets qui devront l'entourer, et de deviner quel effet elle fera, quand elle sera élevée auprès d'eux. Aussi ce beau dessin, une fois exécuté, ne sera peut-être qu'une œuvre informe. Donnez-lui des organes réflectifs, il percevra les effets des objets circonvoisins, et agira en conséquence. Un architecte, chez qui les

organes réflectifs sont développés, et les organes du savoir faibles, manquera dans l'arrangement pratique des détails.

De même le musicien, capable d'exprimer la pensée, le sentiment et l'émotion avec un effet exquis, chez qui les sons sont subordonnés au jugement, au dessin et à l'expression, possède les facultés les plus élevées, avec les simples facultés musicales.

De même encore l'orateur qui a l'individualité, l'éventualité, la comparaison et le langage, peut dans ses discours montrer de l'érudition, de la facilité et du brillant, et quand avec cela il a les penchants et les sentiments énergiques, il peut être véhément, pathétique ou sublime; mais pour qu'il ait une grande intelligence, une profonde sagacité et le talent de développer des principes, il faut qu'à cette combinaison se joigne la causalité.

Dans toutes les branches des beaux-arts, le goût est distinct de la puissance et de l'intelligence, et dépend, comme nous l'avons déjà dit (1), d'une *combinaison harmonieuse* et d'une bonne culture de tous les organes en général. Raphaël paraît avoir réuni toutes ces conditions; et c'est parce que la nature réunit rarement tous les organes particuliers qui constituent le peintre (de larges organes réflectifs, une grande étendue en général, une proportion harmonieuse et une activité naturelle) dans un seul individu, qu'il y a si peu de Raphaëls.

Dans aucun cas, il n'est indifférent pour les talents et les dispositions d'un individu d'avoir un organe déterminé large ou petit. Quand l'organe est large, quoique ses abus puissent être réprimés par la contrainte que lui imposeraient ses autres facultés, cependant son existence ne laisse pas que d'opérer sur l'esprit. Par exemple, l'individu qui a la combativité et la destructivité développées, combinées avec un grand développement des organes moraux et intellectuels, peut passer toute sa vie sans commettre aucun crime ni délit; et l'on

(1) Page 270.

pourra demander dans ce cas quel effet produisent les premiers organes. Pour répondre à cette question nous devrons supposer que tous les autres organes restent développés, tandis que la constructivité et la combativité ont diminué en volume, et en expliquer l'effet que produira cette diminution. Le résultat serait une prépondérance outrée des qualités intellectuelles et morales, dégénérant en mollesse. La combativité, la destructivité ajoutent les éléments de répulsion et d'agression au point de permettre la manifestation d'un courage viril. Aussi, dans le cas supposé, ces organes accompliraient bien leurs fonctions, et ajouteraient de la force au caractère dans les luttes de la vie d'action, tandis que l'observateur superficiel s'imaginerait qu'ils sont complétement inutiles.

De même quand un organe est très-faible, les autres organes, quelque développés qu'ils soient, ne peuvent compenser sa petite étendue. Supposez, par exemple, qu'un individu ait la bienveillance, la modération, l'amour de l'approbation et l'intelligence très-développées, et la conscienciosité très-faible, on pourrait supposer que l'absence de la conscienciosité sera insignifiante, puisque son influence sera compensée par les autres facultés que nous venons de nommer. Cependant tel ne sera pas le cas. Le sentiment du devoir prend sa source dans la conscienciosité, et l'individu que nous supposons serait bienveillant quand la bienveillance dominerait, religieux quand la vénération serait en vogue, et obligeant quand l'amour de l'approbation serait à la mode. Mais si tous ces sentiments ou l'un d'eux était contrarié par les suggestions des penchants inférieurs, et que l'organe de la conscienciosité fût faible, il ne sentirait en aucune occasion l'obligation de devoir appuyer les inspirations de ses autres sentiments et augmenter leur pouvoir restrictif. Il manquerait des sentiments de justice et de devoir; il obéirait aux impulsions des facultés élevées, *quand il en aurait envie;* mais tant que cette envie ne lui vien-

drait pas, il ne comprendrait pas le tort qu'il aurait de négliger leurs inspirations, comme il le comprendrait si l'organe de la consciencioslté était développé. Bien plus, les sentiments que nous lui avons supposés n'étant pas dirigés par la consciencioslté, tomberaient sans cesse dans les abus. La bienveillance envers l'un serait injustice envers un autre; la dévotion serait parfois substituée à la charité, ou la charité à la dévotion.

Prenons un exemple opposé, et supposons qu'un individu ait une grande intelligence et la consciencioslté, et manque de bienveillance, de vénération et d'amour de l'approbation. Dans ce cas, en supposant que ses penchants soient forts, sa conduite sera peut-être brutale, malgré sa forte consciencioslté. Par cette combinaison d'organes il agira sous l'impression de sentiments égoïstes et énergiques, qui domineront probablement le sentiment unique du devoir que n'aideraient point la bienveillance, la vénération et l'amour de l'approbation; et il pourrait bien agir contre les inspirations de sa propre consciencioslté. *Video meliora proboque, deteriora sequor*, sera sa devise. Supposant, au contraire, que ses penchants soient modérément développés, il sera strictement juste, donnera à chacun ce qui lui est dû; mais probablement il n'y aura guère de ferveur ni dans sa bienveillance, ni dans sa piété. La faculté de la bienveillance inspire le sentiment de la charité; et la consciencioslté en appuie les inspirations; mais quand (pour supposer un cas extrême) la charité n'est point du tout inspirée, la charité ne peut le produire ni étendre sur lui son influence. Elle pourrait inculquer ce précepte : Ne fais pas de mal à autrui, parce que c'est de la simple justice; mais elle n'inspirerait pas le désir de lui faire du bien, parce que cela sort de ses attributions.

Il arrive parfois qu'il se présente des combinaisons extraordinaires d'organes particuliers, dont on ne peut prévoir les effets; et dans de pareils cas, le phrénologue doit se garder

de prédire; il faut d'abord qu'il s'instruise. Cependant, comme la nature est constante, il peut se prononcer avec confiance la seconde fois que le cas se présente. Avant qu'il fût reconnu que la secrétivité et l'imitation donnent le talent du comédien, j'ai rencontré un exemple de cette combinaison, et je me suis trompé dans le résultat que j'y ai prédit. Cet événement fut proclamé hautement comme subversif de la phrénologie; pour moi, ce fut une leçon et une découverte de quelque importance. J'ai toujours trouvé depuis qu'un talent particulier accompagnait cette combinaison d'organes.

Troisième règle. — Quand tous les organes paraissent également proportionnés, l'individu livré à lui-même montrera un caractère différent, selon que les penchants animaux ou les sentiments moraux domineront : il passera sa vie à faillir et à se repentir. Une influence extérieure pourra beaucoup modifier sa conduite; une discipline sévère, une contrainte morale, pourront faire pencher la balance en faveur des sentiments élevés; les instigations de mauvais sujets rendront aux penchants animaux tout leur empire. Maxwell, qui fut exécuté pour vol avec effraction, est un exemple de cette combinaison. Dans sa tête, les trois ordres d'organes sont bien développés, mais la région des sentiments moraux placés dans la tête au-dessus des astérisques, est faible en proportion des régions basilaire et occipitale, manifestant les penchants. Tant qu'il fut soumis à la discipline d'une armée, il jouit d'une bonne réputation; mais quand il devint pauvre, ses penchants reprirent le dessus; il se réunit à une bande de voleurs,

la dignité du caractère, et cette indépendance de sentiments sans laquelle il n'y a pas de vertu.

Quand la circonspection très-développée se combine avec la combativité faible, l'individu est très-timide. Quand la combativité est très-développée et la circonspection petite, une intrépidité téméraire en est le résultat. Quand la combativité et la circonspection sont également développées, la prudence tempère le courage. Quand la circonspection, la consciencioslté, l'estime de soi et l'amour de l'approbation sont tous développés, et que la combativité l'est modérément, la mauvaise honte est le résultat de cette combinaison. Ce sentiment est la crainte de ne pas s'acquitter avec honneur de ses devoirs, et par là de compromettre sa dignité personnelle.

Quand la vénération et l'espérance sont développées, et la consciencioslté et la bienveillance faibles, l'individu aime naturellement le culte religieux, tout en faisant fi de la charité et de la justice. Le contraire se présente-t-il, il est porté par sa constitution à être charitable et juste, sans aimer les pratiques de dévotion. Quand les quatre organes sont développés, l'individu, sans renoncer à ses devoirs de citoyen, sera porté à entrer dans les ordres. Quand la vénération développée se combine avec une acquisivité proéminente et l'amour de l'approbation, le premier sentiment s'adresse à des hommes haut placés, dans le but de satisfaire un désir de richesses et d'influence, qui dépend des autres facultés. Quand la vénération faible se combine avec l'estime de soi et la fermeté développées, l'individu ne sera pas porté à avoir de la déférence pour ses supérieurs.

Les facultés intellectuelles tendent naturellement à préférer les occupations qui sont propres à satisfaire les penchants, et les sentiments dominants : quand les organes qui donnent le génie de la peinture se combinent avec l'acquisivité, l'individu peint pour devenir riche; si, au contraire, l'acquisivité est faible

et que ces organes se combinent avec l'amour de l'approbation, il travaille pour la gloire et meurt de faim.

Les talents, dans les différentes carrières intellectuelles, dépendent des combinaisons des organes réflectifs et des organes du savoir, dans de certaines proportions. La constructivité, la forme, l'étendue, le coloris, l'individualité, l'idéalité, l'imitation et la secrétivité très-développées, avec la localité petite, font le peintre de portraits et non le paysagiste. Diminuez la forme et l'imitation, et augmentez la localité, et vous aurez un paysagiste, mais non un peintre de portraits. La constructivité et la pesanteur se combinant avec les tons développés, peuvent produire le talent de faire des instruments de musique. Sans les tons développés, ces deux facultés ne pourraient prendre avec succès cette direction. La constructivité se combinant avec l'étendue et les nombres développés, peuvent conduire à fabriquer des instruments de *mathématiques*. La causalité se combinant avec l'idéalité et l'imitation très-développées, s'attache à la philosophie des beaux-arts; le même organe avec une forte bienveillance, la conscienciosité et la concentrativité, se complaît surtout dans les investigations politiques et morales. Quand à l'individualité, l'éventualité, la comparaison et la causalité, s'unit l'organe du langage, également bien développé, l'individu est auteur ou orateur; mais avec le langage petit, ces mêmes facultés cherchent plutôt à se satisfaire dans la vie privée ou dans une philosophie abstraite.

Une grande difficulté qu'on éprouve souvent est celle de comprendre l'effet des pouvoirs réflectifs unis à un haut degré de développement des facultés du savoir, quand ces dernières s'exercent dans des branches particulières pour lesquelles elles paraissent d'elles-mêmes suffisantes. Il est dit, par exemple, que la constructivité, la secrétivité, la forme, l'étendue, l'idéalité, l'individualité, le coloris et l'imitation, constituent le

grosse pierre par-dessus un mur, dans une voie publique, et sans s'inquiéter de l'endroit où elle tombera; qu'elle tombe sur la tête d'un passant et en fasse jaillir la cervelle, nous punirons très-sévèrement le délinquant; mais qu'elle tombe par terre et ne blesse personne, et l'application de la même peine, que nous avons trouvée juste dans le premier, nous ferait crier à l'injustice; cependant le démérite est le même dans les deux cas. Le Dr Smith n'explique par aucune théorie cette différence de détermination morale. La phrénologie l'explique. Quand la pierre tombe sur le malheureux passant, notre bienveillance est blessée; s'il a une femme et des enfants, la philoprogéniture et l'adhésivité le sont aussi. L'estime de soi et la circonspection se trouvent excitées par l'idée que nous aurions pu partager leur sort. Toutes ces facultés réveillent la destructivité qui demande un châtiment sévère pour le délinquant. Quand, au contraire, la pierre tombe par terre, ne blesse personne, les seules facultés excitées sont l'intelligence et la consciencioslté, et peut-être la circonspection, et elles envisagent de sang-froid le motif du délit, lequel n'est autre, peut-être, de la part du délinquant, que le désir d'exercer sa force musculaire, et elles ne demandent pour lui qu'une peine légère. La sentence la plus juste, dans ce cas, est celle qu'approuvent l'intelligence et les sentiments moraux, agissant de concert sans être influencés par les penchants inférieurs.

Le Dr Smith cite un autre cas. Un homme sollicite une place pour son ami, et échoue en dépit de tous ses efforts. La reconnaissance de l'ami est dans ce cas moins forte que s'il avait obtenu la place, et cependant le mérite de celui qui l'a sollicitée est le même. Dans la supposition du succès, l'estime de soi, l'acquisivité et les autres organes animaux se trouvent satisfaits et excitent la consciencioslté et la bienveillance à la gratitude; dans le cas opposé, ces facultés, *désappointées et tristes*, ont une influence répressive qui refroidit la bien-

veillance et la conscienciosité; aussi la gratitude est-elle faible.

Quand un individu est juge dans sa propre cause, il se peut que son intelligence lui présente les faits exactement comme ils sont arrivés; mais ces faits n'excitent pas seulement le sentiment de sa conscienciosité, ils excitent aussi son estime de soi, son acquisivité, et, s'il a été profondément blessé, sa destructivité. Aussi, sa décision dans sa propre cause est dictée par l'intelligence influencée par ces sentiments inférieurs agissant de concert avec sa conscienciosité. Que le même cas se présente devant un juge qui n'est point partie, et dont les organes se combinent heureusement, la décision sera le résultat de la conscienciosité et de l'intelligence sans le concours d'aucune émotion égoïste.

La justice pure, étrangère à tout motif partial, est donc, dans la stricte acception du mot, le résultat de l'activité de l'intelligence combinée avec l'activité de la conscienciosité, sans le concours des penchants animaux. Quand, par exemple, nous sommes appelés à juger de la conduite d'un accusé, afin d'arriver à une conclusion juste, il faut que notre intelligence nous fasse percevoir clairement les motifs réels qui l'ont guidé, et le but de son action. Quand nous n'en comprenons ni le but ni les motifs, la conscienciosité n'agit que sur un cas imaginaire et imparfait, elle ne perçoit pas le cas réel. Il faut aussi que tous les penchants animaux soient calmes, parce que quand ils ne le sont pas, ou l'estime de soi, ou la colère, ou l'acquisivité, ou l'ambition, ou l'adhésivité, entrave l'action de la conscienciosité : la source contient de la vase, l'eau ne peut être limpide. C'est un fait intéressant que toutes les fois que la conscienciosité est bien éclairée, et n'est point égarée par les sentiments inférieurs, ses inspirations s'harmonisent merveilleusement avec celles de la bienveillance et de la vénération. Les sentiments moraux ont été constitués pour coïncider dans leurs résultats; aussi, quand nous sentons qu'une action

ou une opinion est en désaccord avec l'un ou l'autre de ces sentiments, nous pouvons en déduire, sans hésiter, qu'elle est mauvaise, ou que l'intelligence n'en comprend encore parfaitement ni la nature, ni les conséquences naturelles.

L'adhésivité, l'amour de l'approbation et la bienveillance, pour ne pas mentionner la combativité et la destructivité, prennent vivement parti, dans les débats politiques, pour l'homme qui se distingue par son zèle à servir notre cause; et notre jugement de sa conduite sera par suite la détermination de l'intelligence et de la consciencioslté égarées par ses sentiments inférieurs.

La doctrine des fonctions primitives des facultés, expliquée dans la première partie de cet ouvrage, et des combinaisons que nous venons d'exposer, démontre *pourquoi* la phrénologie ne nous rend pas capable de prédire les *actions*. La destructivité n'est pas, par exemple, une tendance à tuer un homme ou un animal comme acte spécifique, mais un simple penchant général capable de conduire à la destruction, son résultat extrême, qui peut aussi se manifester de mille manières (les unes justifiables, les autres injustifiables), selon qu'il est dirigé par les facultés qui, dans chaque cas particulier, agissent de concert avec lui. Ainsi, agissant avec une large acquisivité et dans l'absence de la consciencioslté, il peut pousser au meurtre, tandis qu'agissant avec une forte consciencioslté et la bienveillance, il peut devenir l'appui de la veuve et de l'orphelin, en arrêtant les bras de l'oppresseur.

APPLICATION PRATIQUE DE LA DOCTRINE DES COMBINAISONS.

Je ne puis trop répéter que les principes que nous venons de développer sont importants dans la vie ordinaire. Si quelqu'un requiert l'aide d'un autre dans des affaires importantes,

qu'il se rappelle qu'en étudiant ces trois éléments : le tempérament, la combinaison des organes intellectuels et l'éducation, il obtiendra des renseignements plus certains sur les qualités qu'il demande de lui, et sur ses capacités ordinaires, que par des certificats de bonnes mœurs et de capacité. Les limites de cet ouvrage me font une loi de me borner à quelques observations sur ce sujet.

Il m'est arrivé de refuser un domestique, parce que je vis que les organes inférieurs dominaient dans sa tête; il m'était cependant présenté par une femme de très-bonnes mœurs, et de beaucoup de discernement, que je connaissais depuis fort longtemps et qui répondait de lui. Elle fut d'abord blessée de ce que je refusais de l'engager ; mais un mois ne s'était pas écoulé, lorsqu'elle revint me dire qu'une voisine, mère du jeune homme, lui en avait imposé grossièrement, et qu'elle avait appris qu'il avait été renvoyé de son dernier service pour vol. Une autre fois, j'engageai une servante parce que les organes supérieurs dominaient dans sa tête, et quoique la dame qu'elle quittait lui eût donné un certificat fort insignifiant. Le résultat fut également en faveur de la phrénologie. Elle devint une domestique excellente, et demeura à mon service pendant plusieurs années, au bout desquelles elle fit un bon mariage (1).

Quand on engage un domestique ou une servante, on doit surtout remarquer :

1° Le tempérament. — S'il est lymphatique, on doit s'attendre à peu d'activité naturelle; le travail sera pénible et l'épuisement suivra bientôt une application forcée. S'il n'est

(1) Le *Phrenological Journal*, n° XXI, p. 88, a publié le rapport de onze cas, observés au pénitentiaire de Dublin, dans lesquels on apprécia le caractère des individus d'après le développement de leur cerveau. De semblables cas sont cités dans le Mémoire que j'ai fait en 1836, pour concourir à la chaire de logique à l'université d'Édimbourg.

que nerveux, on peut s'attendre à une grande vivacité et à une forte activité naturelle; mais la force physique ne sera pas en rapport avec elle. Les tempéraments sanguin-bilieux ou nerveux-bilieux sont les meilleurs : le bilieux donnant la force d'endurer, et le nerveux ou le sanguin donnant l'activité.

2° Les proportions des différentes régions du cerveau entre elles. Quand la base du cerveau, siége des organes animaux, est large, et la région coronale déprimée et étroite, les sentiments animaux sont forts, et le moral faible; quand ces deux régions sont larges et le lobe antérieur du cerveau petit, les penchants peuvent être bons, mais l'intelligence est faible; quand toutes les trois sont larges, le moral et l'intellect dominant, il s'ensuit la combinaison des meilleures qualités.

3° Les proportions de certains organes entre eux. Quand la région inférieure du front est largement développée et la région supérieure déprimée, l'intelligence exécutera bien tout ouvrage qu'on lui donne à faire; mais elle sera limitée dans sa capacité de prévoir tout ce qui doit être fait si on ne le lui indique, et dans l'arrangement des détails par rapport au tout. Quand la partie supérieure du front est développée et la partie inférieure déprimée, le pouvoir de la pensée abstraite (dont un domestique a rarement besoin, et qu'il n'est jamais appelé à exercer) sera fort, mais inculte et sans objet; tandis que le talent d'observer les détails, l'amour de l'ordre et de l'arrangement, en un mot tous les éléments d'utilité pratique, manqueront. La meilleure combinaison des organes intellectuels pour un domestique, est celle qui a lieu quand la région inférieure du front est développée, ainsi que la région moyenne immédiatement au-dessus du nez, et la région latérale supérieure pleine. Les dispositions dépendent des combinaisons des organes animaux et moraux. Quand l'acquisivité, la secrétivité, l'amour de l'approbation et la vénération sont déve-

loppées chez un domestique, et la conscienciosité déprimée, il est égoïste, rusé, mais plein de déférence et de politesse; il fera exactement la partie apparente du service, mais il sera loin de remplir ses devoirs en conscience. Quand la bienveillance, la conscienciosité, la fermeté, l'estime de soi fortement développées se combinent avec un développement modéré de la circonspection, de la secrétivité et de la vénération, il peut être très-fidèle et très-honnête, mais emporté, et avoir une roideur de caractère à ne jamais plier; enfin son extérieur sera tout le contraire du premier, mais il y aura plus de foi à avoir en ses dispositions et en sa conduite. Les combinaisons déterminent aussi à quels emplois particuliers un individu est propre. On ne devrait jamais employer comme bonne d'enfant une femme qui n'a pas la philoprogéniture développée, ni comme femme de chambre celle qui n'a pas l'ordre et l'idéalité. L'homme qui a la conscienciosité déprimée n'est pas fait pour être sommelier ou intendant. Les variétés de combinaisons sont extrêmement nombreuses, et on ne peut en apprendre les résultats que par l'expérience.

4° Il faut s'enquérir de l'éducation de l'individu. La phrénologie indique les qualités naturelles; mais c'est seulement par des recherches qu'on peut savoir la direction qu'elles ont prise. Aucune combinaison d'organes ne fait un habile cuisinier de celui qui n'a jamais appris la cuisine, ni un habile cocher de celui qui n'a jamais appris à conduire des chevaux.

5° Il faut aussi remarquer le rapport des qualités naturelles du maître ou de la maîtresse avec celles du domestique. Qu'une maîtresse, au cerveau petit, ayant la conscienciosité et la bienveillance modérées, et l'estime de soi et la combativité développées, engage une domestique dont le cerveau est large, bien proportionné et actif, cette dernière sent bientôt instinctivement, malgré l'infériorité de sa position, la supériorité que lui a donnée la nature. La maîtresse le sent aussi, et elle

cherche à maintenir son autorité par une humeur impérieuse ou querelleuse, ou par la violence. Dans ce cas, les meilleures dispositions d'une servante peuvent être annihilées, et sa conduite peut paraître blâmable si on la sépare des circonstances qui l'ont provoquée. Une domestique qui aurait le cerveau petit, avec une heureuse combinaison d'organes, serait un trésor pour une maîtresse semblable, tandis qu'elle paraîtrait trop faible et nulle, dans toutes ses manières d'agir, à une dame dont le cerveau serait très-développé, très-bien combiné et très-actif. Ceci explique comment la même domestique passe pour une excellente servante dans une famille, et a, dans une autre, une réputation toute différente.

6° On doit faire attention aux qualités des domestiques, eu égard à leurs rapports ensemble. Deux individus, ayant le cerveau développé et actif, l'estime de soi, l'amour de l'approbation et la combativité, s'ils ont en outre la bienveillance, la vénération et la conscienciosité développées, peuvent être d'excellents domestiques aux yeux de celui qui les emploie (car ils voient dans leur maître un objet légitime de vénération et de conscienciosité), et ne pas s'accorder entre eux. Chacun prétendra à la déférence et au respect de son camarade; ni l'un ni l'autre ne voudra céder; et, selon toutes probabilités, ils se querelleront et se manifesteront leurs penchants dans leurs relations intimes. Une instruction conforme à leur nature et à leurs sentiments pourrait, dans plusieurs cas, remédier à ce mal; mais tant que l'instruction ne sera pas répandue dans cette classe, je conseille de s'en rapporter aux qualités naturelles; et si l'on a un domestique qui a l'estime de soi très-développée, d'en choisir un, pour servir avec lui, qui ait cet organe faible. En négligeant cette précaution, le langage naturel de l'estime de soi ou de la combativité de la part de l'un, excitera involontairement le même sentiment dans l'autre; et il deviendra impossible qu'ils vivent en bonne harmonie; si au

contraire l'un a l'estime de soi développée, tandis que l'autre l'a faible, l'expression naturelle du premier n'est pas pénible à l'autre; au contraire, l'absence de prétentions qui accompagne la faiblesse de l'estime de soi, rend le dernier agréable au premier, et ils finissent par s'estimer mutuellement.

Il sera évident pour toute personne qui réfléchit, que la circonstance qu'un domestique a été refusé par un phrénologue ne prouve pas qu'il ne vaille rien; cela prouve seulement que, dans l'un ou l'autre des points ci-dessus mentionnés, l'individu n'a pas convenu à certains phrénologues, et rien de plus. Ce même domestique peut paraître excellent à un autre.

De semblables remarques s'appliquent au choix d'un commis, d'un associé ou de toute autre personne appelée à remplir un emploi de confiance. Je me suis laissé dire qu'il est très-difficile de prévenir les concussions dans l'administration des postes et autres branches des administrations publiques et privées, où l'on est forcé d'accorder aux employés une grande confiance. Si l'on ne choisissait pour remplir ces places que des hommes chez lesquels les organes moraux et intellectuels sont décidément dominants, le mal disparaîtrait.

Je ne présente ces observations que comme des données dignes d'attention sur plusieurs particularités, et non comme des règles invariables de conduite. Les éléments qui composent le caractère de l'homme sont si nombreux, leurs combinaisons sont si complètes, et l'on a fait si peu l'application pratique de la science, de la manière que nous recommandons, qu'il est impossible d'être trop modeste soit en traçant des règles, soit en promettant des résultats. L'expérience est le grand maître, et mon unique prétention est d'engager les phrénologues à chercher l'expérience dans la pratique. Je sais que plusieurs de mes lecteurs sentiront que ce court exposé n'est pas assez près de la perfection pour leur servir de guide, et d'après cela jugeront que mes remarques sont tout à fait inutiles. A cette

objection, je répondrai que plusieurs phrénologues qui pratiquent actuellement ce que je recommande dans cet ouvrage, y ont trouvé de grands avantages; et ce qui a été fait avec succès par quelques-uns, peut l'être de même par d'autres. En second lieu, la science est inutile quand on ne peut pas l'appliquer dans la pratique; toute science pratique ne fait de progrès que par l'expérience, et cette expérience ne s'acquiert que par la persévérance. En troisième lieu, les personnes mêmes qui se sentent incapables de pratiquer ces règles doivent percevoir l'avantage qu'il y aurait à agir d'après elles, si elles le pouvaient, et doivent sentir que jusqu'à ce qu'on ait trouvé un moyen de guider le jugement dans le choix des individus qui doivent avoir des places de confiance, ce qui fera ressortir les points que nous venons de traiter, l'incertitude, le désappointement et l'ennui devront affliger et les employés et ceux qui les emploient; enfin toute personne qui a un peu de réflexion devra reconnaître que s'il peut être d'un grand avantage de connaître le caractère de l'homme, il n'existe pas de philosophie mentale, si ce n'est la phrénologie, qui soit de quelque secours à cet égard.

L'application de la phrénologie a suggéré cette question : *la société doit-elle rejeter* les individus dont la *tête* est *mal conformée ?* Ceci est précisément le mal qui existe dans le système actuel de la législation criminelle, et que les phrénologues s'efforcent de détruire. Un cerveau malheureusement développé et de bonnes dispositions naturelles, sont deux conditions qui ne coexistent pas dans la nature; aussi, établir ce fait, qu'un cerveau imparfaitement conformé porte un individu au vice, c'est donner à la société un motif pour traiter les hommes ainsi constitués comme des *malades moraux*, et essayer de moyens plus efficaces que ceux adoptés à présent pour restreindre leurs penchants. Cette méthode serait, selon moi, préférable à celle qui laisse les individus nés avec les penchants

les plus mauvais, dans les circonstances les plus défavorables pour eux, libres d'obéir à l'impulsion instinctive de ces mauvais penchants, et qui se contente de les punir quand ils ont commis des crimes. En ce moment, ils se voient en proie au besoin, à la misère; les moyens de s'enivrer leur sont offerts; ils violent la loi pénale, et ils sont enfermés dans des prisons où tout doit exciter leurs penchants, où rien n'est fait pour cultiver leurs facultés morales. Puis ils sont rejetés dans l'atmosphère immorale où on les a trouvés; mode de traitement que l'on ne suivrait pas si l'on croyait à la phrénologie et si on la comprenait.

On a fait encore cette question : « M. Combe nie-t-il que, dans le cas cité par lui, le domestique qu'il a refusé aurait pu avoir un bon caractère malgré les indications que présentaient ses penchants naturels ? S'il le nie, il nie une proposition que lui-même a posée, et dont il déduit toute la valeur pratique de la phrénologie; savoir : que les penchants naturels peuvent être corrigés et même effacés par l'éducation et autres moyens. »

Réponse : Je n'ai pas établi que « les penchants naturels pouvaient être *effacés* par l'éducation et autres moyens; » s'il en était ainsi, la phrénologie serait aussi un rêve. J'ai dit qu'on pouvait *diriger* les facultés vers des objets convenables, et que quand elles étaient ainsi dirigées leur action pouvait devenir bonne. Mais, pour que de forts penchants animaux soient guidés à la vertu, il faut un pouvoir dirigeant. Quand un individu a des facultés intellectuelles et morales énergiques, il peut se faire la loi à lui-même. Mais quand les facultés morales et intellectuelles sont faibles, ce qui avait lieu dans le cas de l'individu en question, alors je soutiens que de forts penchants animaux ne peuvent faire de lui un homme vertueux. Dans ce cas, le pouvoir dirigeant doit venir du dehors. Tel est le cas de E. S., inséré au *Phrenological Journal*, n° XXI, p. 82 et 147,

qui vient à l'appui de ce que nous venons de dire. Ce jeune homme avait été placé dès l'enfance dans un asile où rien ne le portait au vice, et dans lequel le plus haut traitement moral et intellectuel était administré. Il se pourrait qu'il eût un bon caractère, nonobstant la forme de son cerveau, parce qu'*ainsi placé il n'aurait pu* faire de mal. Mais on me dit qu'il avait été élevé dans les circonstances ordinaires des classes ouvrières dans ce pays, et de nombreuses observations m'avaient convaincu que cette position n'éloigne pas les tentations des penchants, et n'applique pas aux facultés élevées un stimulant intellectuel et moral assez fort pour diriger vers ce qui est moral un esprit constitué comme le sien. J'ai donc conclu que son bon certificat était faux; et cela me fut prouvé plus tard. La société actuelle manque d'institutions dans lesquelles l'influence morale des esprits élevés peut balancer les esprits inférieurs en l'absence de tentations extérieures.

Par suite de l'ignorance déplorable de la nature des individus, ce qui arrive trop souvent, les défauts intellectuels, source des crimes, ne sont pas compris; et le pouvoir immense de l'influence morale, que les esprits les plus élevés pourraient avoir sur la classe inférieure bien appréciée, l'est encore moins. Cette influence ne peut cependant s'exercer efficacement, à moins qu'on ne retire toute tentation extérieure au mal; ce qui n'aura jamais lieu sans des institutions établies dans ce but. La phrénologie sera d'un grand secours à de telles institutions. L'histoire et l'esprit d'observation ont donné à la société une connaissance assez exacte de la *nature humaine en général;* mais cette connaissance est *trop générale* pour être utile dans la pratique. Quand un individu lui est présenté, elle ne peut dire, avant que l'expérience ne le lui ait appris, si la nature l'a fait un Caligula ou un Washington. La phrénologie non-seulement donne une base scientifique et une forme à la *connaissance générale* du genre humain déjà existant, mais

encore contribue, dans certains cas, à l'amélioration de l'espèce humaine; elle développe les qualités naturelles des hommes considérés *individuellement*, et nous rend capables de juger jusqu'à quel point ils sont propres à telle ou telle action. Je ne crois donc ni injuste ni inhumain de refuser de prendre à mon service des individus que je sais être incapables par leurs qualités mentales de remplir les devoirs que je leur imposerais. Enfin, si au lieu de donner (par bienveillance et par défaut de conscienciosité) de faux certificats à de mauvais sujets, et d'exposer ainsi les autres à être volés ou assassinés, les membres de la société traitaient comme malades moraux tous ceux que leurs imperfections mentales rendent incapables de devenir par eux-mêmes vertueux, ils se rendraient service en même temps qu'aux hommes vicieux (1).

SUR LA COÏNCIDENCE ENTRE LES TALENTS ET LES DISPOSITIONS NATURELS DES DIFFÉRENTS PEUPLES, ET LE DÉVELOPPEMENT DE LEUR CERVEAU.

Le caractère mental d'un individu est toujours le résultat des facultés naturelles dont il est doué, modifié par les circonstances dans lesquelles il s'est trouvé. La plupart des

(1) Le but principal de cet ouvrage est de développer les faits et les doctrines fondamentales de la phrénologie, comme étant la science de l'esprit de l'homme. D'autres ouvrages traitent de son application ; outre ceux que nous avons cités, on pourra consulter les suivants avec avantage.

Esquisses des lois naturelles de l'homme ; par Spurzheim.

Principes élémentaires d'éducation; par Spurzheim.

La constitution de l'homme considérée dans ses rapports avec les objets extérieurs; par l'auteur de cet ouvrage.

La Phrénologie mise en rapport avec la physiognomonie; par Spurzheim.

Observations sur le dérangement de l'esprit, contenant une application des principes de la phrénologie à l'éclaircissement des causes, des symp-

hommes pensants reconnaissent que le premier élément ou la constitution naturelle est la base de l'opération du second élément, et lui impose des limites. Quand la nature a donné à un enfant une humeur belliqueuse et très-peu de circonspection, un penchant à l'avarice et aucun à la justice, un père qui pense bien adoptera une méthode d'éducation différente, et s'attendra à des conséquences autres que si ses penchants naturels étaient tout autres, et il ne s'attendra pas à ce que l'éducation change sa nature.

Une nation se compose d'individus, et ce qui est vrai pour toutes les parties (lesquelles dans une nation conservent leur individualité), doit être vrai pour le tout; en dépit de la doctrine à la mode, qui soutient que le caractère national dépend exclusivement des circonstances extérieures, et que le fonds naturel des pouvoirs intellectuels moraux et animaux, sur lequel ces pouvoirs opèrent, est le même dans la Nouvelle-Hollande, l'Angleterre, l'Indostan et la France, M. Stewart nous apprend que « les capacités de l'esprit de l'homme ont été les mêmes dans tous les siècles, et que la diversité des phénomènes que présente notre espèce est simplement le résultat des circonstances différentes dans lesquelles les hommes se trouvent placés. Depuis longtemps, dit-il, cela est reçu comme une maxime d'une vérité incontestable, ou plutôt, telle est l'influence de l'éducation première, que nous sommes portés à considérer cette maxime comme suggérée par le simple sens commun. Et cependant, avant Montesquieu, elle était si peu généralement reconnue par les savants, qu'elle ne pouvait

tômes, de la nature du traitement de la démence; par Andrew Combe.

Philosophie de l'éducation, avec son application pratique à un système d'éducation populaire ayant un but national; par James Simpson, avocat.

Choix des articles les plus intéressants (20 premiers nos) *du Journal Phrénologique.*

avoir une influence sensible dans la société européenne (1). »

Ce passage offre quelque ambiguïté. Cette proposition que « les capacités de l'esprit de l'homme ont été les mêmes *dans tous les siècles*, » n'implique pas nécessairement qu'elles ont été les mêmes *dans toutes les* NATIONS. L'esprit de l'Indou doit avoir été le même dans l'année 100 comme dans l'année 1800; ainsi des Anglais et des autres peuples; mais il ne s'ensuit pas que, soit dans l'année 100, soit dans l'année 1800, l'esprit de l'Anglais et celui de l'Indou aient été constitués de même par la nature. Et cependant c'est ce que veut faire comprendre M. Stewart; car il ajoute que : « la diversité des phénomènes que présente notre *espèce* est *simplement* le résultat des circonstances différentes dans lesquelles les hommes se trouvent placés; » embrassant dans cette proposition les hommes de toutes les nations, comme doués des mêmes facultés intellectuelles. Maintenant il y a lieu de contester cette doctrine, non-seulement comme erronée en théorie, mais encore comme extrêmement nuisible dans la pratique.

Quand nous portons nos regards sur les différentes parties du globe, nous sommes frappés de la dissemblance extrême dans les degrés de civilisation des différentes espèces d'hommes qui les habitent. Jetons un coup d'œil sur l'histoire de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, nous trouverons des traits de caractère distincts et permanents, qui indiquent positivement des différences naturelles dans leur constitution mentale. Les habitants de l'Europe ont manifesté dans tous les siècles une forte tendance vers un perfectionnement moral et intellectuel. Aussi loin que nous reporte l'histoire, nous trouvons la société instituée, les arts pratiqués et la littérature florissante, non-seulement dans le calme de la paix, mais encore dans les troubles de la guerre. Avant la fondation de Rome,

(1) Dissertation, p. 53.

les Étrusques avaient établi la civilisation et les arts en Italie. Sous les empires grec et romain, la philosophie, la littérature et les beaux-arts étaient cultivés assidûment et avec succès; et cette partie du peuple, que sa fortune mettait à même de payer pour acquérir de l'éducation, atteignait un haut degré d'intelligence et de perfectionnement. L'irruption des hordes du Nord fit plus tard retomber ces pays dans un chaos d'ignorance; mais le soleil de la science se leva de nouveau; les ténèbres du vandalisme disparurent, et l'Europe se remit à la tête du monde dans les sciences, la morale et la philosophie. Les habitants de cette partie du globe paraissent avoir une souplesse d'esprit qu'il est impossible de réprimer continuellement. Vaincue pendant quelque temps par la violence extérieure, l'énergie mentale de ses habitants semble avoir recueilli ses forces dans sa contrainte; ils ont à la fin brisé leurs fers et surmonté tous les obstacles qui s'opposaient à leur affranchissement.

Reportons ensuite notre attention sur l'Asie, nous y verrons des mœurs et des institutions qui remontent à une époque trop éloignée pour être connues, et qui cependant sont bien inférieures à celles de l'Europe. Le peuple de l'Asie a atteint de bonne heure un point comparativement bas dans l'échelle des progrès, et ne l'a jamais dépassé.

L'histoire de l'Afrique (si l'on peut dire que l'Afrique a une histoire) présente des phénomènes semblables. Les annales des races qui ont habité ce continent présentent, sauf quelques exceptions, une scène non interrompue de désolation morale et intellectuelle; et dans cette partie du globe qui embrasse une si grande variété de sols et de climats, on ne trouve aujourd'hui aucune nation qui présente les moindres traces de civilisation (1).

(1) Depuis que cette observation a été écrite, il a paru des détails sur un peuple que le major Clapperton a découvert, dans l'intérieur de l'Afrique, et que relativement on peut dire civilisé. Cet officier dit que, quoi-

L'aspect de l'Amérique est encore plus déplorable. Envahis depuis des siècles par la science, l'audace et l'énergie européenne, et poussés au perfectionnement par l'exemple des institutions européennes, les naturels de ce continent sont encore aujourd'hui des sauvages, misérables, errants, sans asile et sans lois comme leurs ancêtres, lorsque Colomb mit le pied sur leur sol. On trouve quelques exceptions à cette règle dans quelques-uns des districts sud de l'Amérique septentrionale; mais le nombre de ceux qui ont adopté le mode de la vie civilisée est si petit, et les progrès faits par eux sont si limités que, parlant de la race entière, nous n'exagérons pas en disant qu'ils sont encore enveloppés dans leur barbarie primitive, et qu'ils n'ont profité en rien de l'introduction des arts, des sciences et de la philosophie parmi eux. Un collaborateur de la *Revue d'Édimbourg* a fait les mêmes observations. Les remarques suivantes sur le caractère des naturels de l'Amérique ont paru dans un article sur *le Canada supérieur* par Howison (n° de juin 1822) : — « D'après tout ce que nous apprenons de l'état des premiers habitants de ce grand continent, dans cet ouvrage comme à toute autre source de renseignements, il est évident qu'ils ne font pas de progrès vers la civilisation. C'est certainement un fait mystérieux et frappant que celui d'une race d'hommes qui depuis des siècles demeurent stationnaires dans la dernière barbarie. Cette tendance au perfectionnement, principe qui distingue l'homme des animaux inférieurs, semble leur manquer entièrement. Les générations succèdent aux générations; et aucun progrès ne distingue la première de la dernière. On peut traverser d'un bout à l'autre le désert immense qu'ils habitent sans découvrir un vestige de la main des hommes. On devait naturellement

qu'ils soient noirs, ce ne sont pas des nègres, et suppose qu'ils descendent des anciens Numides. Si ce qu'on dit de leur civilisation est exact, je leur prédis un cerveau développé comme celui des Européens.

s'attendre à ce que dans le cours des siècles, quelque génie supérieur s'élevât parmi eux pour inspirer à ses compatriotes le désir de cultiver les arts de la paix, et d'établir quelque institution civile durable, ou au moins à ce que, pendant la longue période depuis que les Européens se sont établis parmi eux et leur ont apporté les bienfaits de l'industrie et de l'ordre social, à ce qu'ils eussent tenté de participer dans des bienfaits mis aussi providentiellement à leur portée; mais tout a été inutile, et il semble à présent certain que les Indiens de l'Amérique du Nord, de même que les ours et les loups, sont destinés à fuir l'approche de l'homme civilisé, à tomber devant sa main rénovatrice, et à disparaître de la face de la terre avec les antiques forêts qui seules les nourrissent et les abritent.

La théorie par laquelle on a coutume d'expliquer les différences dans le caractère des peuples, est qu'elles sont produites par des diversités de sol et de climat; et quoique raisonnablement on puisse attribuer quelque influence à ces diversités, elles ne suffisent pas pour expliquer tous les phénomènes. Nous ne devons jamais perdre de vue que la nature est constante dans ses opérations, et que les mêmes causes produisent invariablement les mêmes effets. Aussi, quand nous trouvons des exceptions pour résultat, sans pouvoir les expliquer par des causes différentes, nous pouvons être assurés que nous n'avons pas trouvé la seule ou la véritable cause. Nous devrions nous hâter de chercher de nouvelles lumières, et non persister à nous dire suffisamment éclairés.

Quand nous jetons les yeux sur la carte du monde, nous trouvons que les nations dont le sol est fertile et le climat tempéré sont plus bas dans l'échelle de la civilisation que celles qui, sous ce rapport, sont moins favorisées. Quelques naturels de la terre de Van Diémen et de la Nouvelle-Galles du Sud, ont existé dans un état de pauvreté, d'ignorance et de

dégradation des plus misérables, quand tout Européen s'y enrichit. En Amérique aussi, les Européens et les naturels Indiens ont vécu pendant des siècles sous l'influence des mêmes causes physiques; les premiers se sont tenus au niveau des progrès de leurs confrères du vieux continent, tandis que les derniers demeurent stationnaires dans une indolence et une ignorance sauvages.

De pareilles différences ne se voient pas seulement dans les grands continents; différentes tribus du même hémisphère ont un caractère différent, qui traverse les âges sans subir aucun changement. Tacite parle des Gaulois comme étant gais, légers, vifs, prompts à entrer en action, mais incapables de supporter l'adversité; et tel est encore aujourd'hui le caractère de la partie celtique de la nation française. Il dit des Bretons qu'ils sont froids, réfléchis et calmes, et qu'ils possèdent des talents intellectuels, et ajoute qu'il préfère leur aptitude naturelle aux manières plus vives des Gaulois. Les mêmes qualités mentales caractérisent les Anglais du XIXe siècle, et les Français présentent encore avec eux les mêmes contrastes. Tacite décrit les Germains, faisant la part de leur état de civilisation, comme un peuple hardi, prudent, sobre et vertueux, possédant une grande force de caractère, et les mêmes traits les distinguent encore. L'Irlandais, par ses mœurs, ses penchants et ses capacités, est un être tout à fait différent de l'Écossais de la plaine; et en remontant à l'antiquité la plus éloignée, nous trouvons toujours les mêmes différences caractéristiques.

On attribue ordinairement ces différences entre les nations vivant sous un même climat, aux institutions politiques et religieuses des divers pays. On suppose, par exemple, que les écoles paroissiales et presbytériennes rendent l'Écossais attentif à ses intérêts personnels, en même temps que circonspect, pensif et honnête; tandis que c'est aux prêtres catholiques que l'Irlandais devrait d'être libre et généreux, mais emporté et

irréfléchi, prêt à sacrifier son meilleur ami dans le transport de son ressentiment, comme à s'immoler lui-même dans un transport d'amitié. On a oublié qu'il fut un temps où le papisme et les prêtres avaient un ascendant égal dans les trois royaumes des îles Britanniques, et que les Anglais, les Irlandais et les Écossais étaient des êtres aussi distincts que de nos jours. D'ailleurs, la manière la plus exacte est de considérer les institutions politiques et religieuses, toutes les fois qu'elles ne sont pas imposées à un peuple par la conquête, comme le résultat spontané de leurs penchants naturels, de leurs sentiments, et de leurs facultés intellectuelles. Les hiérarchies et les constitutions ne prennent pas racine dans le sol, mais dans l'esprit des hommes. Si nous supposons qu'une nation soit douée de beaucoup de merveilleux et de vénération, mais de peu de conscienciosité, de réflexion et d'estime de soi, et qu'une autre soit douée d'une combinaison d'organes tout à fait différente, il est évident que la première sera par la nature portée à la superstition religieuse et à la servilité envers ses chefs, au lieu que la seconde résistera instinctivement à tous les efforts qui seraient tentés pour lui faire vénérer des choses profanes, et tendra constamment à établir des institutions politiques ayant pour but de satisfaire l'estime de soi de chaque individu par l'indépendance, et sa conscienciosité par l'égalité devant la loi. Ceux qui prétendent que les institutions se forment d'abord et que le caractère d'un peuple en est la conséquence, sont forcés de donner aussi une cause aux institutions. Si elles ne dérivent pas de l'esprit primitif d'un peuple, et qu'elles ne lui soient point imposées par la conquête, il est difficile de dire d'où elles viennent.

Le phrénologue ne se contente pas de ces théories vulgaires sur le caractère des peuples. Il a observé qu'une même forme du cerveau entraîne presque toujours les mêmes penchants et

les mêmes talents, et que cette vérité s'applique aux nations aussi bien qu'aux individus. Gall (1) a traité brièvement ce sujet; et après avoir parlé des effets du climat sur les facultés de l'homme, il donne les avis prudents que voici : « On croit en général qu'il suffit d'avoir devant les yeux quelques crânes d'un peuple pour en tirer des conclusions. Cela suffirait sans doute si le caractère moral et intellectuel de tous les individus qui composent un peuple était le même; mais d'après les observations de Spurzheim et les miennes, de grandes différences existent entre tous les individus et même entre ceux qui font partie d'un peuple dont le caractère a un cachet tout particulier. Spurzheim vit à Londres deux Chinois, et il reconnut une aussi grande différence entre leurs deux têtes qu'entre leur tête et celle des Européens. Il n'y avait réellement de ressemblance que dans leur physionomie, et surtout dans la conformation des yeux. M. Diard m'a donné deux crânes trouvés à Coulpi sur les bords du Gange, et si j'excepte les organes de la philoprogéniture et de l'acquisivité qui sont très-développés tous deux, tous les organes présentent des différences frappantes. Les mêmes différences sont sensibles chez les nègres, quoiqu'ils se ressemblent tous par la bouche et par le nez, surtout quand ils sont nés dans un même pays. Spurzheim a vu à Londres, à l'établissement pour l'enseignement mutuel, trois nègres dont l'un, jeune homme de dix-huit ans d'une physionomie agréable, était doué de talents extraordinaires. J'ai vu plusieurs nègres des deux sexes, dont les traits étaient très-agréables, et j'ai remarqué que les formes sont les mêmes chez tous les individus à quelque nation qu'ils appartiennent; cela est si vrai qu'il serait impossible de reconnaître aux formes seules si un individu est Français, Allemand, Italien, Espagnol ou Anglais. Aussi trouve-t-on chez tous les peuples des individus dont

(1) *Sur les fonctions du cerveau*, t. V, p. 412.

le caractère moral et intellectuel est le même. Ceux donc qui croient pouvoir déchiffrer le caractère d'un peuple par un petit nombre de crânes, jugent à la légère. Pour découvrir ce caractère général, il faut étudier un grand nombre d'individus, des régiments entiers, tout le peuple s'il est possible. Après cela, il sera facile à l'organologue de découvrir dans la conformation de la tête des individus qui le composent, la cause matérielle du caractère distinctif d'un peuple. »

La collection des crânes de la Société phrénologique d'Édimbourg est la plus nombreuse qui soit en Europe, et tout en reconnaissant l'importance de l'avis donné par Gall, je ferai remarquer qu'en jugeant d'après cette collection, on pourra exagérer les différences entre les crânes des individus appartenant à un même peuple. Les variétés des tribus qui composent le genre humain sont très-nombreuses, et les divisions politiques ne s'accordent pas toujours avec les divisions naturelles des races. Une collection de crânes russes pourrait, par exemple, contenir presque toutes les variétés de l'espèce humaine, si nous en exceptons les nègres; politiquement parlant, ils seraient tous russes ; mais selon leur caractère naturel, ils seraient Celtes, Germains, Mongoliens, Circassiens, etc. On ne devrait considérer comme formant un peuple, quand on s'attache aux particularités des crânes des peuples, qu'une tribu bien distincte; et cela faisant, il me semble que l'étude est possible, parce que la majeure partie de chaque tribu porte un même cachet particulier. Il est vrai que plusieurs crânes se ressemblent fortement, mais ils font exception à la règle générale. Les quarante ou cinquante crânes d'Indous qui se trouvent au musée de la Société d'Édimbourg, et qui ont été acquis à des époques différentes et dans différentes parties de l'Indostan, présentent la même forme de cerveau et la même proportion entre les différents organes; la tête de

Rammohun-Roy est la seule exception remarquable. La tête de cet homme célèbre rappelle, par son étendue et par la combinaison d'organes qu'il présente, la tête de la race mixte des Celtes et des Germains d'Europe; mais dans son pays il fut un phénomène. Il y a, dans les autres crânes des Indous, des variétés de développement qui correspondent aux différences que présente le caractère de plusieurs individus, mais elles sont insignifiantes quand on compare la forme du crâne de l'Indou dans son ensemble à celui du nègre ou du Caraïbe. Les mêmes remarques s'appliquent aux Esquimaux, aux Suisses, aux Péruviens et aux crânes des autres peuples qui font partie de la collection de la Société. Le crâne de chaque peuple présente dans son ensemble un caractère particulier qui le distingue des autres. Cela n'est pas extraordinaire quand on considère qu'un peuple se compose d'une masse d'êtres, dont les traits caractéristiques sont presque analogues.

Je vais donc présenter quelques remarques sur plusieurs crânes des divers peuples qui se trouvent à la Société phrénologique, en priant toutefois le lecteur d'avoir présent à l'esprit l'avis donné par Gall.

Le Dr G. M. Patterson a publié dans les *Transactions de la société phrénologique* des détails sur l'Indoustan. Les Indous n'ont pas de force de caractère ; ils en ont si peu qu'une poignée d'Européens tient dans une sujétion permanente des milliers, que dis-je? des millions d'Indous, et suffit pour les vaincre dans une bataille. Le pouvoir des manifestations mentales est proportionné à l'étendue des organes cérébraux : la tête de l'Indou est petite, et la tête de l'Européen est large, précisément comme l'indique la différence mentale de leur caractère (1).

(1) Nous donnons à la fin de cette section une table indiquant la mesure de tous les crânes qui y sont mentionnés.

De plus l'Indou se distingue par un grand respect pour la vie animale et par l'absence de toute cruauté dans ses penchants, en même temps qu'il lui manque ce feu et cette énergie d'esprit qui fait vaincre les obstacles et donne la force de commander. L'Européen est tout l'opposé; il vit surtout de chair animale, il

est furieux dans sa colère et a une ardeur belliqueuse et destructive qui le caractérisent. Le crâne des Indous manifeste l'absence des organes de la combativité et de la destructivité; au lieu que, dans le crâne des Européens, ces organes sont largement développés. L'Indou est rusé, timide et orgueilleux; et en lui la secrétivité, la circonspection et l'estime de soi sont développées en proportion. L'intelligence de l'Indou raisonne plutôt par analogie que directement; il aime les métaphores et les comparaisons, il se donne peu la peine de discerner les différences, et l'organe de la comparaison est bien plus grand dans sa tête que ceux de la causalité et de l'esprit de saillie. Le Dr Patterson dit avoir déduit ces faits de plus de trois mille observations; et elles sont appuyées par une collection de crânes indous présentés par lui à la Société phrénologique. Ces crânes (1), au nombre de douze, de même qu'un grand nombre d'autres crânes de la même nation acquis par la Société d'une autre manière, sont depuis longtemps du domaine public. M. Montgommery a mis en doute l'exactitude du caractère attribué aux Indous; mais ses objections ont été victorieusement réfutées par le Dr Corden Thomson

(1) Je recommande fortement au lecteur d'aller voir les moules des crânes des divers peuples dont je viens de parler. L'étude de ces crânes fera sur lui une impression bien plus profonde que toutes les descriptions que je pourrais faire.

dans le *Phrenological Journal*, vol. VI, p. 244. Je crois à la vérité des assertions du Dr Patterson.

La collection de la Société contient d'autres échantillons également intéressants du développement du cerveau des peuples. La forme du crâne des Caraïbes est aussi extraordinaire : il est aussi large que celui de l'Indou, et, conformément au principe qui veut que l'étendue indique le pouvoir, cette tribu est la plus remarquable de tous les naturels de l'Amérique par la force de son caractère. Les Européens ont en vain essayé de les subjuguer. Ils les ont chassés comme des bêtes sauvages et les ont presque extirpés; mais ils n'ont pu réussir à les subjuguer en masse, comme les Portugais et les Espagnols ont subjugué les naturels du Mexique et du Brésil. De plus, le cerveau des Caraïbes est prodigieusement développé dans les régions de la combativité et de la destructivité, qui sont déprimées dans la tête des Indous, et les Caraïbes sont aussi cruels que les Indous sont doux et inoffensifs. Les organes réflectifs sont très-déprimés dans la tête du Caraïbe : et l'on dit qu'il se précipite avec une ardeur qui ne connaît point de frein sur tout ce qui lui promet une prompte jouissance, qu'il ne prévoit aucune conséquence, et qu'il est incapable de remonter à la moindre cause. Prenant l'oreille pour centre et tirant deux lignes, l'une à partir de l'oreille jusqu'à la partie la plus proéminente du front du crâne d'un Caraïbe, et l'autre jusqu'à la partie la plus proéminente de l'occiput, nous trouverons que la quantité de cerveau située derrière l'oreille est la plus grande de beaucoup; les organes des penchants animaux dominent beaucoup ceux de l'intelligence; si l'on mesure ensuite les régions au-dessus des organes de la circonspection et de la causalité, on trou-

CARAÏBE.

vera que la hauteur en est petite comparée à celle des Européens, ce qui indique que les sentiments moraux ont aussi une très-faible étendue. La Société possède les moules de cinq crânes de Caraïbes, et tous, avec des différences individuelles, présentent dans leur ensemble un type général caractéristique. J'ai vu, à l'hôpital de Saint-Thomas, à Londres, l'original d'un de ces moules. Tous ont été donnés par Spurzheim, d'après des crânes authentiques, et l'on peut les étudier avec confiance. J'ai vu au Musée anatomique de l'université andersonienne de Glascow un autre crâne de Caraïbe, exactement semblable à ceux que je viens de mentionner.

M. Sedgwick, secrétaire de la Société phrénologique à Londres, a publié dans le *Phrenological Journal*, vol. VI, p. 377, un essai intéressant « sur la compression artificielle de la tête des enfants chez les peuples barbares, » dans lequel il établit clairement que les Caraïbes, et autres tribus indiennes, aplatissent le front de leurs enfants par la compression, quelques-uns par le moyen d'un petit sac de sable, d'autres en resserrant la tête de l'enfant entre deux petits morceaux de bois placés devant et derrière la tête et fortement attachés ensemble; et d'autres encore, sur la côte nord-ouest, au moyen d'une planche placée sur le front et attachée fortement au berceau sur la tête de l'enfant. On ôte rarement un enfant de son berceau, et la compression est continuée jusqu'à ce qu'il soit capable de marcher. Mais je n'ai point à dire *pourquoi* leur front est plat; je ne cherche qu'à établir le *fait* d'une concomitance entre la faiblesse de l'organisation et la faiblesse des capacités intellectuelles que je regarde comme incontestable.

Le crâne du NATUREL de la NOUVELLE-HOLLANDE indique une faiblesse déplorable dans les régions des organes intellectuels et moraux. Les organes des nom-

bres, de la constructivité, de la réflexion et de l'idéalité sont surtout déprimés, tandis que ceux des penchants animaux sont largement développés. La Société possède les moules de deux crânes de naturels de la Nouvelle-Hollande, sir G. S. Mackenzie vient de lui faire hommage du crâne d'un chef et d'une femme de ce pays, et tous se ressemblent d'une manière frappante dans leurs traits généraux.

Si l'on mettait ces crânes dans les mains d'un phrénologue pour reconnaître les dispositions qu'ils indiquent, il dirait que les individus devaient avoir un courage et une énergie considérable, mais qu'ils devaient avoir aussi une extrême incapacité intellectuelle, être vains, opiniâtres et féroces. Tous les organes dont dépendent l'architecture et tous les arts constructifs en général sont déprimés, et l'idéalité est si petite, que les sentiments de luxe ou d'élégance ne peuvent guère être éprouvés. L'œil le moins exercé percevra combien il y a loin de ce crâne et de celui du Caraïbe à celui de l'Européen, dans les organes de la réflexion, de l'idéalité et de la constructivité.

Smellie, dans sa Philosophie de l'histoire naturelle, donne les détails suivants sur les naturels de la Nouvelle-Hollande : « Il paraît qu'ils arrachent les deux dents du milieu de la mâchoire supérieure, car on ne voit ces dents ni aux hommes, ni aux femmes et à aucune époque de la vie (1). Ils n'ont pas de barbe; leur visage est long et ne présente aucun trait agréable. Leurs cheveux sont noirs, courts et crépus ; et leur peau est noire comme celle des nègres de la Guinée. Leur unique vêtement consiste en un morceau d'écorce d'arbre dont ils se font une ceinture, et d'une poignée d'herbe dont ils se couvrent les parties nobles. *Ils ne construisent pas de maisons* et dorment par terre à la belle étoile, sans se couvrir. Les hommes, les femmes et les enfants se réunissent pêle-mêle au nombre de vingt ou trente. Un petit poisson qu'ils

(1) Ces dents manquent dans le crâne du chef présenté par sir G. S. Mackenzie à la Société.

attirent dans des réservoirs en pierre situés dans des bras de mer, est leur principale nourriture. Ils ne connaissent ni le pain, ni aucune espèce de grains (1). » J'ai choisi cette description comme étant la plus courte. Smellie s'appuie sur l'autorité de Dampierre.

Cook est le premier qui ait exploré la côte orientale de la Nouvelle-Hollande; il donne les détails suivants sur les naturels de ce pays : « Ils nous parurent ne point avoir d'habitation fixe, car nous ne vîmes dans tout le pays rien qui ressemblât à une ville ou à un village. Leurs maisons, si on peut leur donner ce nom, nous semblèrent construites plus grossièrement que tout ce que nous avions vu jusque-là, si nous exceptons les misérables cabanes de la Terre de Feu, et même sous plusieurs rapports elles sont inférieures à ces dernières. A Botany-Bay, où elles étaient le mieux construites, elles étaient justement assez hautes pour qu'un homme s'y assît, mais elles n'étaient pas assez larges pour qu'il s'y couchât tout de son long. Elles sont bâties, en forme de four, en jonc flexible de la grosseur d'un doigt environ. Les joncs sont enfoncés dans la terre par les deux extrémités, et recouverts ensuite de feuilles de palmier et de grands morceaux d'écorce. La porte n'est autre chose qu'un grand trou à l'extrémité opposée à celle où est le feu. Pour dormir sous ces maisons ou hangars, ils se ramassent en forme de colimaçons avec la tête sur les talons, et de cette manière un seul hangar contient trois ou quatre individus. » « Le seul meuble que nous y ayions observé est un vaisseau fait d'écorce, » et ils supposèrent qu'il servait de baquet pour transporter l'eau. Le capitaine Cook ajoute que « les deux sexes sont nus comme des vers, » et qu'il n'a vu ni réseau ni vaisseau pour bouillir de l'eau. « Les canots de la Nouvelle-Hollande, continue-t-il, sont aussi pauvres et gros-

(1) Vol. II, p. 84.

siers que les maisons (parlant de ceux de la côte orientale); chaque canot se compose d'un morceau d'écorce d'environ douze pieds de longueur, plié et attaché à chaque extrémité, et tenu ouvert au milieu par de petites baguettes de bois. » Il dit plus loin que dans les parties septentrionales ce ne sont que des troncs d'arbre creux. C'étaient là des habitants d'autres parties que celles visitées par Dampierre. Leur absence de curiosité était aussi très-remarquable et contraste parfaitement avec l'étonnement que les tribus américaines manifestèrent lorsque les Espagnols et leurs vaisseaux se montrèrent pour la première fois dans le nouveau monde. Le capitaine Cook raconte que sur environ vingt naturels qu'ils aperçurent sur la côte non loin de Botany-Bay, « nous n'en vîmes pas un seul s'arrêter et nous regarder. Ils marchaient sans paraître éprouver la moindre émotion de curiosité ou de surprise, quoiqu'il fût impossible qu'ils n'eussent pas vu le vaisseau, même sans le vouloir, et quoiqu'il dût ne leur paraître guère moins prodigieux et inexplicable par rapport à tous les objets qu'ils avaient vus jusqu'alors, qu'une montagne flottante couverte de bois ne l'eût été pour nous (1). »

Ces observations sont confirmées par le révérend Dr Lang dans les termes suivants (2) : « Pendant toute la durée de son gouvernement, dit le Dr Lang, le capitaine Phillip s'efforça, avec un zèle et une persévérance qui témoignent de l'excellence de son jugement et de sa bienveillance, de s'attacher les naturels du territoire. Mais tous ses efforts, aussi bien que ceux de quelques autres individus de la colonie que guidait aussi l'humanité pour fixer la civilisation parmi ce misérable peuple, échouèrent complétement. On n'éprouvait aucune difficulté à

(1) *Voyez les premiers voyages de Cook*, l. II, ch. II et VI.

(2) *Rapport statistique et historique de la Nouvelle-Galles de Sud, considérée comme colonie britannique, et comme établissement pénal.* Par John Dunmore Lang.

décider un certain nombre d'individus, surtout les jeunes, à résider pendant quelque temps dans des familles européennes pour acquérir les habitudes de la civilisation et en apprendre les arts; mais tôt ou tard, tous sans exception retournaient auprès des autres enfants de la forêt, et reprenaient la vie sauvage. Bennelong, naturel intelligent, ayant quelque importance dans sa tribu, avait été *apprivoisé* dans la famille du gouverneur, et il se comportait à table très-convenablement. Lorsque le capitaine Phillip revint en Angleterre, il l'emmena avec lui et le présenta dans la plus haute société de sa mère patrie comme un échantillon intéressant des naturels de la colonie. Cependant, de retour dans son pays natal, Bennelong se hâta de se dépouiller de son attirail européen, et il rejoignit sa tribu dans toute sa nudité de sauvage, sans paraître avoir fait le moindre progrès comme homme civilisé.

« En l'année 1788, le nombre des naturels habitant le port Jackson était très-considérable, mais une maladie ressemblant un peu à la petite vérole, qui paraît avoir régné parmi eux quelque temps après l'établissement de la colonie, décima leurs rangs d'une manière sensible, et n'en laissa qu'un petit nombre pour hériter du patrimoine conquis par leurs aïeux. De temps en temps les colons trouvaient de nombreux corps morts dans toutes les directions autour du port, dans l'attitude même dans laquelle ces misérables gens étaient morts quand leur tribu, dans la crainte de la peste, les avait abandonnés. D'ailleurs on ne pouvait supposer que les naturels fussent dépourvus d'intelligence au point de ne pas comprendre que l'occupation de leur pays par les hommes blancs devait diminuer leur subsistance. « Blancs venir, » disait un noir intelligent d'une tribu, résidant il y a quelques années au delà des montagnes bleues. « Blancs venir, Kangarow tout partir. » Cette impression dégénérant en folie, comme cela doit souvent être arrivé par les agressions répétées des déportés, provoquait

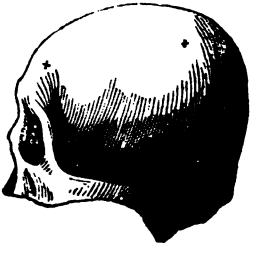
souvent, dans les premiers temps de la colonisation, des efforts meurtriers, quoique maladroits de la part des sauvages, pour détruire les Européens. Mais les exemples vicieux de la population déportée de la colonie ont déjà plus fait pour éteindre les misérables restes de cette race dégradée, dans tous les districts les plus populeux du territoire, que n'auraient pu faire pendant une bien plus longue série d'années, la guerre, la famine et la peste!

« Il semble, en vérité, que ce soit l'intention de la divine Providence, que le wigwam indien de l'Amérique du Nord, comme la misérable hutte d'écorce des naturels de la Nouvelle-Hollande soit emporté par le courant de la colonisation européenne; ou, en d'autres termes, que les races des hommes non civilisés disparaissent devant les progrès de la civilisation dans les pays dont les Européens ont pris possession. L'humanité peut pendant quelque temps élever sa voix en faveur de l'homme sauvage; les missions chrétiennes peuvent essayer, peut-être avec succès dans quelques cas, de le tirer des ténèbres et de la servitude du paganisme pour l'élever à la lumière et à la liberté de l'Évangile; mais le vice et la démoralisation européenne produiront infailliblement d'ici à longtemps encore, même dans les colonies libres, une riche moisson de misère et de mort parmi les plus belles fleurs de la forêt; et les misérables débris d'une race jadis pleine d'espérance disparaîtront enfin peu à peu de la terre de leurs pères, comme les neiges au sommet des montagnes à l'approche du printemps! »

Dans l'Essai de Malthus sur la population (1), on trouvera le caractère des naturels de la Nouvelle-Hollande, d'après le récit de Cook, et d'après les détails sur la Nouvelle-Galles du Sud de Collin.

(1) Livre Ier, ch. III.

Le naturel de la Nouvelle Zélande est supérieur à celui de la Nouvelle-Hollande. L'étendue de son cerveau est à peu près la même que celle de l'Européen, mais l'étendue est surtout dominante dans la région des penchants. Le lobe antérieur est plus grand que chez le naturel de la Nouvelle-Hollande, et moins grand que chez les Européens, et la région coronale, au-dessus de la circonspection, est large, mais très-plate. Cette tête indique une intelligence modérée, beaucoup d'énergie, de la ruse, de la cruauté, de la circonspection, de la vanité, et très-peu de bienveillance, de vénération et de consciencioseté. M. Earle les dit actifs, malins et intelligents. Ils travaillent par centaines dans leurs forêts à abattre des bois pour les docks européens établis sur leurs côtes. Ils cultivent la patate et le blé indien, imitent les maisons bâties par les Anglais, en décorent l'intérieur de sculptures qui ne sont guère inférieures à celles qu'on trouve dans les premiers travaux des Égyptiens. Les chefs ne considèrent pas le travail comme dégradant : ils sont très-beaux. Ils tuèrent leurs enfants du sexe féminin en grand nombre, jusqu'à ce qu'ils découvrirent que les Européens faisaient cas de leurs femmes. Non-seulement ils rôtissent et mangent leurs ennemis, mais parfois ils tuent et mangent un des leurs. M. Earle a vu tuer, rôtir et manger une esclave qui avait pris la fuite. (*Neuf mois de résidence dans la Nouvelle-Zélande en* 1827, pag. 10 et 243.)



Le crâne de l'Indien de l'Amérique du Nord est haut depuis l'oreille jusqu'au sommet, et court depuis le front jusqu'au derrière de la tête. Le front n'est pas très-développé, tandis que la fermeté, la secrétivité et la circonspection

sont très-proéminentes, ainsi que la destructivité. L'adhésivité et surtout la concentrativité sont petites. La Société ne possède que deux moules de crânes de cette tribu, et la forme générale et l'apparence en sont semblables. Il est impossible de tirer aucune déduction certaine d'une collection aussi limitée. Cependant il sera bon de dire quelque chose de leur caractère, afin d'engager les voyageurs à ne pas oublier à l'avenir, dans leurs descriptions, le développement de leur cerveau. Comme les Indiens de l'Amérique du Nord s'étendent sur un territoire immense, il est probable qu'ils forment un grand nombre de tribus, et, dans ce cas, on doit s'attendre à trouver des différences considérables dans leurs crânes. Cependant il paraît qu'il règne entre eux une ressemblance générale.

« Fuir un adversaire qui est sur ses gardes, et éviter un combat où il ne peut lutter sans risques pour sa propre personne, et, par conséquent, pour sa communauté, est le point d'honneur de l'Américain. Il faut les chances de dix contre un pour garantir une attaque sur une personne qui est armée et préparée à résister; et même alors chacune a peur d'avancer la première. Le grand objet du guerrier le plus renommé est de détruire, par tous les artifices, par tous les moyens de stratagème et de surprise que son imagination peut lui suggérer, les tribus de ses ennemis avec le moins de perte possible pour la sienne. Rencontrer un ennemi à chances égales est regardé comme une extrême folie. La mort, sur le champ de bataille, au lieu d'être regardée comme une mort honorable, est un malheur qui entache la mémoire du guerrier de l'imputation de témérité et d'imprudence. Mais demeurer couché sur le ventre des journées entières jusqu'à ce qu'il puisse se précipiter sur sa proie au moment où elle est sans inquiétude et sans défense; se glisser dans l'ombre de la nuit auprès de ses ennemis, mettre le feu à leur hutte, et en massacrer les habitants pendant qu'ils échappent aux flammes, nus et sans dé-

fense, ce sont là des œuvres glorieuses qui vivront immortelles dans la mémoire de ses compatriotes reconnaissants (1). »

A cette description il faut ajouter que ces sauvages ont une résolution indomptable : quand le destin en a mis un au pouvoir de ses ennemis, il sait que les plus horribles tortures l'attendent; mais le point d'honneur est alors de défier la rage de ses bourreaux, et d'être, par sa fermeté, supérieur aux supplices qu'ils imaginent. Comme nous l'avons déjà dit, on a rarement vu l'Américain devenir membre d'une société civilisée; depuis que le soleil s'est levé sur lui, il a continué jusqu'à ce jour d'errer dans ses déserts. Le contact même des Européens et de leurs arts, la lumière de leur intelligence ont à peine communiqué un atome de perfectionnement à cette misérable race. Quand les barbares ont conquis l'Europe, les vainqueurs et les vaincus se sont, au bout de quelques siècles, amalgamés ensemble; ils se sont confondus et ont enfin formé un seul peuple uni. Les naturels Américains, au contraire, ont toujours reculé devant les Européens; et même dans les États de l'Union, où ils ont les mêmes droits que les blancs, ils s'élèvent rarement au-dessus de la dignité de barbier ou de décrotteur.

La coïncidence exacte entre le développement de ces crânes et le caractère de ce peuple nous porterait à supposer qu'ils représentent la forme de la tête de tout ce peuple. L'étendue générale est de beaucoup inférieure à l'étendue moyenne de la tête de l'Européen, ce qui indique une infériorité dans le pouvoir mental naturel. La combinaison de la destructivité, de la secrétivité, de la circonspection et de la fermeté correspond tout à fait à leur férocité timide, rusée, persévérante; et la faiblesse de leurs organes moraux ainsi que de la concentrativité et de l'adhésivité, explique le relâchement de leurs relations patriotiques et sociales.

Timothée Flint, dans ses *Souvenirs de dix ans de résidence*

(1) Malthus, sur la population, liv. Ier, ch. IV.

et de voyages dans la vallée du Mississipi, donne une description semblable des Indiens de l'Amérique. « J'ai causé, dit-il, avec plusieurs voyageurs qui ont été au delà des montagnes Rocheuses dans les établissements des missionnaires de Saint-Pierre et de Saint-Paul. Ces voyageurs (et quelques-uns étaient des catholiques renforcés) se réunissent pour affirmer que les convertis s'échappent de l'établissement de la mission, toutes les fois qu'ils en trouvent l'occasion, revolent à leur désert natal, et reprennent aussitôt leur ancienne manière de vivre. Le vaste empire des jésuites dans le Paraguay s'est écroulé; et l'on nous dit que les descendants de leurs Indiens convertis, ne se distinguent nullement des autres sauvages; ce qui me frappe, c'est que le christianisme est la religion des hommes civilisés, qu'il faut d'abord que les sauvages se civilisent, et comme il y a peu d'espoir que la génération actuelle des Indiens puisse être civilisée, il y en a peu aussi qu'elle embrasse le christianisme (page 145). » Ces témoignages se trouvent tous confirmés; et le développement du cerveau, d'après des observations récentes, est décrit par le Dr Caldwell dans les termes suivants (1) : « Les naturels de l'Amérique du Nord sont, je crois, considérés comme une variété de la race mongolique. Certainement ils ne sont pas de la race caucasique. Dans mon voyage j'ai eu l'occasion d'examiner et de mesurer les têtes de six nations ou tribus de cette famille d'hommes infortunés.

« Dans la cité de Washington, il y avait des députations de chefs des nations Cherokee, Creek, et Seminole; et dans les États de New-York, j'ai visité les habitations des Onéidas, de Tuscaroras et des Senecas.

« Sans entrer dans des détails, je dirai seulement le résultat de mes observations et des dimensions que j'ai constatées souvent en présence de témoins intelligents et compétents.

(1) *Phrenological Journal*, vol. IV, pag. 191.

« L'étendue moyenne de la tête de l'Indien est moindre que la tête du blanc peut-être dans la proportion de huit à dix, et certainement de dix à douze sur toute la masse. La principale défectuosité dans la tête de l'Indien gît dans les parties supérieure et latérale du front, au siége des organes de la comparaison, de la causalité, de l'esprit, de l'idéalité et de la bienveillance. Ce qui frappe surtout, c'est le manque de causalité, d'esprit et d'idéalité. Aux organes de la combativité, de la secrétivité, de la circonspection et de la fermeté, dont les fonctions sont les éléments dominants du caractère indien, le développement est hardi. La proportion du cerveau derrière l'oreille est de beaucoup plus large chez l'Indien que chez le blanc. L'organe de l'adhésivité est petit chez l'Indien.

« Cette analyse, toute brève et tout imparfaite qu'elle est, nous démontre la philosophie du caractère indien, et nous met à même de comprendre jusqu'à un certain point la cause de l'inaptitude particulière de cette race d'homme pour la vie civilisée; quand le loup, le buffle et la panthère seront devenus comme le chien, la vache et le chat, des animaux domestiques, alors, et seulement alors, nous pourrons espérer voir l'Indien *pur sang* civilisé comme le blanc.

« Le développement du cerveau de la race mixte, qui est très-nombreuse, et son caractère général, sont avec celui de l'homme blanc en proportion de la quantité de sang blanc que possède l'individu : en raison de la supériorité marquée de son intelligence, un *sang mêlé* manque rarement de devenir chef.

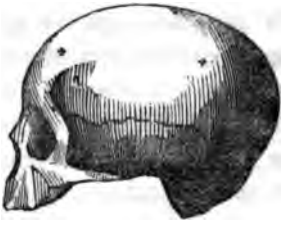
« Un chef de la nation Creek, qui à cause de sa supériorité d'éloquence avait été nommé orateur de la délégation, surpassait beaucoup tous les autres dans le développement des organes de l'idéalité et de la comparaison, ses discours étaient pleins de *métaphores;* et, pour un orateur illettré, il était plein de *goût.*

« Permettez-moi de remarquer que telle est, en général, l'inaptitude complète des Indiens pur sang pour la civilisation,

que chaque nouvel effort pour les former à cette condition de vie vicie leur caractère. Ceci n'est pas vrai des sangs-mêlés. Ainsi le seul moyen efficace de civiliser les Indiens, est de croiser leurs races. Essayez de tout autre moyen et vous l'éteindrez. Chaque jour vient appuyer cette vérité par l'expérience. Le véritable naturel indien bat en retraite devant la civilisation, et disparaît avec le buffle, l'élan, la panthère et l'ours terrible. Les missionnaires enthousiastes et bienfaisants auront beau dire, la forêt est l'habitation naturelle de l'Indien. L'en éloigner c'est lui faire perdre, comme à l'éléphant emprisonné, sa force et sa dignité. Il ressemble à une plante de serre chaude, et végète comme elle. Ce problème (car plusieurs pensent que c'en est un) n'est résolu, et ne peut être résolu facilement que par les lumières de la phrénologie. Je me propose de mieux établir plus tard cette proposition.

« La sagesse de la Providence se manifeste dans toute la création, et nulle part plus clairement que dans ce qui concerne la grande famille des hommes. Il fallait aux vastes déserts de l'Amérique, retraite de l'élan, de l'ours et du buffle, une race d'hommes sauvages pour les peupler; mais quand le sol est converti, comme il l'est déjà en partie, en champs cultivés et en villes et cités populeuses, asile de la civilisation, du commerce et des arts, l'homme de la forêt n'est plus nécessaire, et, par conséquent, il disparaît. Son règne a duré tant qu'il a été nécessaire; il n'est plus nécessaire, et le règne de l'homme civilisé commence.

La tête de l'Indien du Brésil a quelque ressemblance avec la précédente. Le défaut d'étendue est le même, et indique une infériorité naturelle de l'esprit; la combinaison des organes est la même; seulement la fermeté n'est pas si grande, et la concentrativité et la



philoprogéniture ont un développement modéré. Les dimensions se trouvent au tableau que nous donnons plus loin.

On sait que les jésuites ont essayé de civiliser un grand nombre de ces tribus, et que, par un traitement humain et intelligent, ils acquirent sur eux un grand ascendant, et établirent parmi eux quelque chose de semblable à de l'ordre et aux arts de la vie sociale. Si leur cerveau avait eu un développement aussi grand que celui des Européens, les semences du perfectionnement, répandues et cultivées pendant des années par une main protectrice, auraient germé, fleuri avec vigueur et produit une moisson abondante de civilisation durable. Malheureusement il n'en est point ainsi. « On doit admettre (dit l'article de la *Revue* sur les voyages de Coster dans le Brésil) que M. Coster nous fait des Indiens un tableau peu flatteur; et ses opinions ont d'autant plus de poids, que ses sentiments et ses principes sont des meilleurs, et le portent à juger toujours charitablement et à espérer de l'avenir. Tout améliorée qu'a été la condition des Indiens, elle n'est pas encore très-agréable. Ils sont toujours regardés comme des enfants; et ne sont pas toujours traités, comme ils le furent par les jésuites, avec une bienveillance paternelle. Mais quand ils s'enfuient, ils montrent peu de capacité à se conduire par eux-mêmes, et une tendance qu'on peut dire instinctive à reprendre une vie sauvage et errante. Cette disposition ne prend sa source dans aucun sentiment qui se rattache à l'amour de leurs ancêtres ou à la tradition de leur premier état de liberté; ils paraissent ignorer que leurs pères ont été esclaves, et ignorer complétement quelle a été la situation de leurs aïeux. L'Indien qui échappe à toute contrainte, sème rarement pour lui-même. S'il le fait, il vend le blé en herbe pour la moitié de sa valeur, et se retire dans quelque autre district. La pêche et la chasse sont ses occupations favorites; il reste rarement longtemps quelque part, à moins que ce ne soit près d'un lac

ou d'un ruisseau. » Ce qu'il y a de pire dans le caractère, c'est l'absence totale d'affections naturelles, vieille accusation que confirme le témoignage de M. Coster. « Ils paraissent, dit-il, se soucier moins de la vie et du bien-être de leurs enfants qu'aucune autre race d'hommes habitant ce pays. »

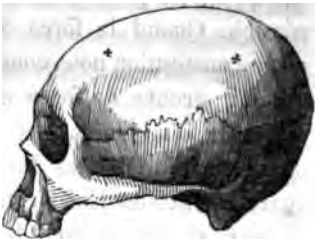
Ces observations offrent un champ fertile de théories aux phrénologues. Le crâne de l'Indien du Brésil est remarquable par le défaut d'étendue comparativement à celui de l'Européen ; et par suite il est conforme à ce fait que ces Indiens sont traités d'enfants, qu'ils n'ont aucune prévoyance, et rien de cette force de caractère qui nous fait chercher un avantage éloigné, malgré les obstacles qui nous en séparent. Quand des parents ou des gardiens traitent un adulte d'enfant, ce n'est pas par perversité, mais c'est parce qu'ils ont aussi bien que lui la conscience de l'infériorité de son pouvoir intellectuel, quoiqu'on ne puisse expliquer aussi bien le motif de sa soumission. Quand la force d'esprit paraît, les lois mêmes de notre constitution nous contraignent à traiter avec respect celui qui fait preuve de force d'esprit, même alors que sa stature est celle d'un enfant, et qu'il n'a pas encore atteint l'âge d'homme. Si donc les Indiens avaient une énergie naturelle égale à celle des Européens, ils acquerraient bientôt, à force de pouvoir intellectuel, leur science, leur perfectionnement; et, au lieu d'être leurs esclaves, ils deviendraient bientôt leurs rivaux.

Toutefois si l'éducation n'a pas suppléé en eux à leur défaut naturel d'énergie, ils lui doivent quelques progrès. « Si l'éducation a peu fait jusqu'ici pour implanter en eux de bonnes qualités, elle a fait beaucoup pour en détruire de mauvaises. Ces peuples étaient comptés au nombre des plus cruels et des plus vindicatifs de la race humaine. Ils sont à présent tranquilles et inoffensifs, tuent rarement (dans un pays où le meurtre est regardé comme un péché véniel, et est toujours impuni, si

même il n'obtient des louanges), et même ceux qui sont méchants se bornent à piller. »

M. Coster fait la comparaison suivante entre l'Indien nègre et l'Indien du Brésil : « Le nègre, dit-il, a un caractère plus décidé; il est plus méchant quand il n'est pas meilleur. » « L'Indien semble être sans énergie, également incapable de grand bien et de grand mal. Il n'est pas rare de voir des mulâtres ou même des nègres riches. On n'a jamais vu un Indien devenir riche; on n'en a même jamais vu devenir ouvrier. La prêtrise est une carrière qui leur est ouverte, mais bien inutilement. M. Coster n'a jamais entendu parler que de deux Indiens qui se soient faits prêtres, et ils sont morts quelque temps après d'excès de boissons.

Il serait intéressant de savoir si le cerveau des naturels mexicains est mieux développé; car il existait au Mexique une forme grossière de société avant la conquête européenne.



Le crâne du NÈGRE est plus élevé dans l'échelle du développement des organes moraux et intellectuels : le front est plus haut, et les organes des sentiments sont dans une proportion plus forte, relativement aux penchants, que chez le naturel de la Nouvelle-Hollande. Les organes de la philoprogéniture et de la concentrativité sont très-développés. Le premier donne l'amour des enfants, et le second, cette concentration de l'esprit qui est favorable à des habitudes fixes et sédentaires. Les organes de la vénération et de l'espérance ont aussi une étendue considérable. La dépression est dans la consciencioslté, dans la circonspection, dans l'idéalité et dans la réflexion. Les dimensions de ce crâne figurent dans le tableau que nous donnerons plus loin.

Timothée Flint dit : « Le nègre est facilement irritable, susceptible au plus haut degré de toutes les passions, suscep-

tible surtout de toutes les affections douces et bonnes. Pour l'Indien sérieux, silencieux, fantasque, réfléchi, l'existence est un fardeau. Otez au nègre la faim et la souffrance, et l'existence est pour lui un état naturel de jouissance. Aussitôt qu'il suspend ses travaux, il chante, il prend son tambourin, il danse. »

Les diverses tribus qui habitent l'Afrique présentent des différences très-grandes en fait de civilisation; mais aucune n'a fait autant de progrès que les nations européennes. Je me suis laissé dire, par des personnes qui ont longtemps habité les îles des Indes occidentales, qu'on trouve chez les nègres des talents naturels très-différents, selon les provinces d'où ils viennent. Les nègres de quelques parties de l'Afrique deviennent d'excellents ouvriers, d'autres deviennent teneurs de livres, et quelques-uns ne peuvent s'élever au-dessus du simple laboureur. Il serait très-intéressant d'apprendre en quoi leurs têtes présentent des différences.

Quelques peuples d'Afrique sont bien supérieurs à d'autres par leur énergie et par leur adresse mécanique. « Les Carfes sont entièrement noirs, mais ils n'ont aucun des traits du nègre; leurs crânes et leurs visages diffèrent peu, quant à la forme, de celle des Européens les plus parfaits. » Cette race est habile dans plusieurs arts; mais à cause de leurs guerres continuelles, l'agriculture est dans un état de détresse; quoique leurs côtes soient couvertes d'excellents poissons, ils ne les pêchent pas, et ils n'ont ni bateaux ni canots. Le mariage est toujours une vente. Les Boshuans sont représentés comme doux, gais et pacifiques; cependant ils soutiennent la guerre avec autant de cruauté que les autres barbares. M. Campbell, dans le cours de ses instructions religieuses, ayant demandé à l'un d'eux pourquoi l'homme était créé, celui-ci répondit : « Pour se battre et piller (1). » M. Bowdietch donne

(1) Récit historique des découvertes et des voyages de Leyden et Murray en Afrique, vol. II, p. 332, 330.

sur les Ashantees des détails d'où il semble résulter qu'ils montrent une grande activité et beaucoup d'esprit, mais qu'ils sont avilis par les penchants les plus cruels et les superstitions les plus grossières. Si l'on peut se fier le moins du monde aux descriptions données par une foule de voyageurs, de Tombouctou et du commerce que font sur le Niger les naturels de l'Afrique, on doit croire qu'ils ont une grande portée d'esprit et quelque aptitude à l'état social. D'après ces descriptions, les Africains sont décidément supérieurs aux Américains. Tous ces faits coïncident avec les déductions qu'aurait pu tirer un phrénologue de l'examen de leurs différents crânes.

Un trait remarquable des tribus africaines, c'est qu'elles sont très-superstitieuses. Elles achètent à un prix très-élevé des fétiches ou des philtres, et y croient comme à des préservatifs certains contre tous les maux de la vie. Ce trait est conforme au développement que nous observons dans le crâne des nègres; car nous y trouvons l'espérance, la vénération et le merveilleux très-développés comparativement aux organes de la réflexion. L'espérance et le merveilleux les rendent crédules, et les portent à considérer avec une admiration et un respect profond tout objet qui leur est représenté comme ayant un pouvoir surnaturel.

La tête des habitants des naturels des Iles Sandwich, est plutôt en dessous de l'étendue moyenne de la tête de l'Européen; et leur race n'indique certainement pas un caractère naturel aussi élevé que celui de l'Européen, quoiqu'il s'en rapproche beaucoup. La Société phrénologique possède cinq crânes des naturels des îles Sandwich; ils se caractérisent par la même forme longue que ceux des Européens de

la variété caucasique de Blumenbach, et par un développement plus grand devant l'orifice externe de l'oreille que derrière. Cela est surtout remarquable dans deux des crânes; la région coronale est large et assez bien développée, mais n'est pas égale en hauteur à celle de l'Européen, au-dessus de la circonspection et de la causalité. Le lobe antérieur, manifestant l'intelligence, est assez bien développé, et l'est beaucoup plus que celui du nègre, de l'Indien américain et du naturel de la Nouvelle-Hollande. Tous ont une portion considérable d'éventualité, faculté que Gall a nommée, il y a longtemps, éducabilité, et qui doit hâter beaucoup la civilisation. Trois des crânes sont, à n'en pas douter, antiques, et comme ils ont été obtenus des plus anciens *moraïs* ou cimetières, ils offrent des échantillons très-exacts de la tête des premiers habitants de ces îles, bien longtemps avant qu'elles n'eussent été découvertes par le capitaine Cook. Ce navigateur trouva cette race d'hommes bien supérieure à la plupart des autres tribus sauvages qu'il avait visitées; leurs progrès dans la civilisation sont démontrés par la réception respectueuse qu'ils ont faite aux corps de leur roi et de leur reine, morts à Londres, par la tenue de leur chef en grand deuil à la manière anglaise, par leur procession à l'église, etc., circonstances qui ont été citées dans les journaux, et se trouvent plus au long dans la relation du voyage de la frégate *Blonde* aux îles Sandwich publiée en 1826 (1).

Les cerveaux européens diffèrent beaucoup les uns des autres; mais un type commun les caractérise tous et les distingue de ceux que nous venons de décrire. Ils sont beaucoup

(1) On trouvera de plus grands détails, sur les naturels des îles Sandwich dans le *Phrenological Journal*, vol. III, p. 421.

plus larges que ceux des Indous, des Indiens américains et des nègres; et cela indique la force supérieure de leur caractère intellectuel. La portion située devant l'oreille, qui est le siége des facultés intellectuelles, et la région coronale ou le siége des organes des sentiments moraux, sont plus largement développés que la base du cerveau et les parties inférieures ou postérieures du cerveau, ou le siége des penchants animaux. Le développement de son cerveau indique enfin un grand pouvoir naturel de réflexion et une tendance naturelle plus grande encore à la justice, à la bienveillance, à la vénération et à l'élégance que celui de tous les autres peuples. Les organes qui dominent surtout dans son crâne, comparé à celui des autres peuples, sont : l'idéalité, la consciencioslté, la causalité et l'esprit de saillie. Les organes de ces facultés sont presque toujours petits chez des tribus sauvages et barbares. Le crâne européen appartient à la variété caucasique, que Blumenbach considère comme la plus belle et la plus parfaite; et, sous ce point de vue, les phrénologues et lui s'accordent parfaitement. La figure représente le crâne d'un Suisse, très-bien développé dans la région des sentiments moraux. Si l'on veut comparer l'espace qui est au-dessus des astérisques, siége de la circonspection et de la causalité, avec la même région dans le crâne du naturel de la Nouvelle-Zélande et de la Nouvelle-Hollande, on observera dans celui de ce dernier une infériorité très-marquée.

Les Anciens Égyptiens, à juger d'eux par les monuments prodigieux qu'ils nous ont laissés de leurs arts et de leurs sciences, paraissent avoir été un peuple très-civilisé et très-intelligent; et c'est un fait digne d'attention que les crânes des momies appartiennent presque tous à la même classe que les crânes des Européens modernes. On voit dans la collection de la Société, deux crânes de momies, et j'en ai vu ou entendu décrire exactement une demi-douzaine au moins. Tous

se caractérisent par une grande étendue, un grand développement du lobe antérieur et par la largeur de la région coronale. La région coronale cependant n'est pas haute, et c'est en quoi ils sont inférieurs aux crânes des Européens.

La société possède aussi le crâne d'Anciens Grecs. Ils sont très-larges et présentent un développement très-heureux de la région coronale et de l'intelligence combinée à de larges organes des penchants. Les organes de la constructivité et de l'idéalité sont surtout développés; et c'est sous ce rapport qu'ils forment un contraste aussi frappant avec les crânes des naturels de la Nouvelle-Hollande, que les chenils de ceux-ci avec les temples et les œuvres d'art des anciens Grecs.

Ancien Grec.

Ces faits semblent indiquer que quand les peuples sont indépendants, et libres de suivre la direction de leur propre jugement et de leur disposition, leurs institutions dérivent de la constitution intellectuelle particulière que chacun d'eux a reçue de la nature, et que cette constitution est en harmonie avec le développement particulier de leur cerveau. Le climat et autres causes externes modifient jusqu'à un certain point les effets des dons naturels; mais les traits distinctifs de chaque peuple semblent avoir un rapport plus direct et plus uniforme avec l'étendue et la forme du cerveau qu'avec ces circonstances éventuelles. Quand un peuple est subjugué par un pouvoir étranger comme les Grecs l'ont été par les Turcs, et les Italiens par les Autrichiens, le caractère national n'a pas d'occasion convenable pour mettre au jour ses particularités; et de là vient que, si on ne réfléchit pas à cette circonstance, la même race paraît présenter des traits caractéristiques différents, selon les différentes époques de son histoire. On dit tous les jours que les Grecs modernes ne ressemblent pas plus

plus large
nègres;
intelle
des
de

Européens; et l'on a fait
phrénologie. Cependant toutes
un peu moins, et permet
leurs qualités, nous voyons la même
héroïsme délibéré et décidé, la
stratagèmes de la guerre, la même légè-
penchant aux dissensions, et l'ascendant des
qui distinguaient les Grecs aux jours de Péri-
dans leurs descendants. Plusieurs millions
d'Africains et d'Indiens américains sont, depuis des
libres de tout joug étranger; et ils n'ont jamais montré
qualités que les Européens indépendants.

MESURE DU CRANE DE DIFFÉRENTES NATIONS.

	Depuis la philoprogéniture jusqu'à l'individualité.	Depuis la concentrativité jusqu'à la comparaison.	Depuis l'ouïe jusqu'à la philoprogéniture.	Depuis l'ouïe jusqu'à l'individualité.	Depuis l'ouïe jusqu'à la fermeté.	Depuis l'ouïe jusqu'à la bienveillance.	Depuis la destructivité jusqu'à la destructivité.	Depuis la secrétivité jusqu'à la secrétivité.	Depuis la circonspection jusqu'à la circonspection.	Depuis l'idéalité jusqu'à l'idéalité.
	Pouces.	Pouces.	Pouces.	Pouces.	Pouces.	Pouces.	Pouces.	Pouces.	Pouces.	Pouces.
Indou.	6 5/8	6 1/4	3 3/8	4	4 7/8	5 1/8	4 4/8	5	5 1/8	4 1/8
Caraïbe.	7 2/8	5	4 1/8	4 3/8	5 1/8	4 2/8	5 6/8	5 7/8	5 6/8	4 7/8
Naturel de la Nouvelle-Holl.	7 3/8	5	5	4 3/8	5 4/8	4 5/8	5	5	4 2/8	4
Nègre.	7 4/8	7	4 3/8	4 5/8	5 1/8	5 1/8	4 4/8	5	5 2/8	4 4/8
Indien de l'Amérique. . .	6 3/8	5	3 6/8	4 7/8	5 2/8	5 10/8	5 2/8	5 2/8	5 3/8	4 6/8
Indien du Brésil.	6 2/8	5 7/8	3 5/8	4 5/8	4 6/8	4 7/8	4 5/8	4 7/8	5	4 5/8
Suisse.	6 7/8	6 2/8	4	4 5/8	5 1/8	5 2/8	5 2/8	5 7/8	5 4/8	4 6/8
Ancien Grec.	7	6 2/8	4 1/8	4 6/8	5 3/8	5 4/8	5 4/8	5 6/8	5 4/8	4 6/8
Naturel des îles Sandwich.	7	6 3/8	4	4 3/8	5	4 7/8	5	5 3/8	5 3/8	4 1/8
Ancien Égyptien (momie).	7 2/8	6 6/8	4 5/8	4 6/8	5 2/8	5 3/8	5 4/8	5 7/8	5 7/8	4 7/8

On distingue les effets du tempérament dans les crânes des différentes nations. Le grain du crâne des naturels de la Nouvelle-Hollande est extrêmement rude et grossier; celui du crâne de l'Indou est fin, lisse, compacte et ressemble beaucoup à l'ivoire; celui du Suisse est lâche et mou, tandis que celui du Grec est plus serré et plus fin; d'après cela il y aurait dans le cerveau des individus une qualité correspondante qui influencerait le caractère moral.

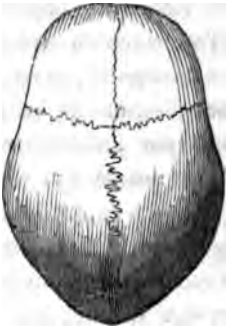
La Société phrénologique a plus d'échantillons des crânes des divers peuples que nous n'en avons cité ici. Ils offrent des matériaux intéressants à la réflexion d'un philosophe. Mais la longueur que cet ouvrage a déjà atteinte nous fait un devoir de ne pas en parler. Les mesures du tableau qu'on vient de lire ne représentent l'étendue d'aucun organe en particulier pour les raisons données à la page 144, t. I. Elles ont pour but d'indiquer si les crânes sont grands ou petits; mais elles ne remplissent pas tout à fait leur objet par suite de l'impossibilité de mesurer des sphères irrégulières par les diamètres; elles ne sont donc que la simple indication de la longueur des lignes particulières mesurées dans les divers crânes, d'après lesquelles on peut estimer grossièrement les dimensions relatives des crânes. Un mode scientifique de mesure nous manque. Ces mesures sont prises d'après des crânes individuels, et ne peuvent être données comme indication exacte de l'étendue moyenne des crânes des divers peuples. Cependant ils approchent de la vérité et suffisent pour attester l'intérêt qu'offriraient des recherches. La collection est encore trop limitée pour nous permettre de déterminer une moyenne.

Le caractère réel des divers peuples ne sera jamais dessiné philosophiquement, tant que les voyageurs ne décriront pas leur tempérament, l'étendue et les combinaisons de leur cerveau. L'ouvrage étendu de Blumenbach sur les crânes des peuples n'offre aucun intérêt moral, parce qu'il a oublié de parler des caractères des peuples dont il donne la tête.

Le Dr Vimont, dans son *Traité de Phrénologie* (1), a un chapitre d'un grand mérite sur la tête des peuples, dans lequel il décrit entre autres les traits caractéristiques des têtes allemandes, françaises et anglaises, et les traits caractéristiques de ces nations avec une grande exactitude. Il fait un grand éloge du

(1) Tome II, p. 470.

caractère écossais (1), qui acquiert sous sa plume une nouvelle valeur, grâce à l'esprit éclairé et libre de préjugés avec lequel il parle des Anglais, des Français et des autres peuples. Il regrette de ne pas connaître le développement du cerveau des Irlandais et des Écossais. On trouve dans le *Phrenological Journal*, vol. II, page 169, quelques observations sur la tête des Irlandais. Nous invitons le Dr Vimont à venir en Écosse, et à former son jugement sur les têtes mêmes de notre peuple. La population écossaise de la plaine qui a fait tout ce qui honore l'Écosse, sauf dans la guerre, est une race mixte de Celtes et de Saxons. La longue tête des Celtes se combine avec les organes moraux et réflectifs largement développés des Germains. La tête suivante est un échantillon de la tête moyenne de l'Écossais de la plaine.



La tête de l'Écossais de la plaine est plutôt large, et une grande variété de tempérament existe dans le peuple. Dans les classes laborieuses le tempérament lymphatique et nerveux, avec une teinte du tempérament bilieux, est très-commun. Les cheveux ont une couleur de sable. La peau est pâle; la figure lourde; mais ils ont les yeux bleus et clairs. Les individus sont capables de longs et pénibles efforts. Les organes de l'amativité sont très-proéminents; ceux de la philoprogéniture et de

(1) Ouvrage déjà cité, vol. II, p. 490.

l'adhésivité sont bien développés, et les affections domestiques sont un des traits caractéristiques de cette race. La combativité et la destructivité sont en général très-développées; aussi le peuple est-il irascible, aime-t-il la guerre, et est-il adonné à la pire espèce de méchanceté : la destruction sans but des objets d'utilité et d'ornement. Ils ne sont pas non plus très-bons pour les animaux domestiques. Les organes de la secrétivité, de la circonspection et de la fermeté sont en général développés; et l'Écossais est remarquable par la prudence, le savoir-faire et la persévérance. L'estime de soi et l'amour de l'approbation sont développés, et relativement l'un à l'autre développés également. La conséquence est que l'Écossais occupe la ligne moyenne entre l'Anglais et le Français par rapport à ces facultés. Chez l'Anglais, l'estime de soi domine, et ses vices sont l'orgueil, l'égoïsme; chez le Français, l'amour de l'approbation domine; il est porté à la vanité, n'a pas assez de dignité, et ne se respecte pas assez. L'Écossais, ayant autant d'estime de soi que l'Anglais, en tempère les manifestations par l'amour de l'approbation, et offre l'exemple d'un égoïsme mitigé qui n'offense pas les étrangers. Avec autant d'amour de l'approbation que les Français, mais restreint par un grand développement de l'estime de soi, de la circonspection et de la secrétivité, leur politesse est plus digne et plus réservée. Les organes de l'acquisivité sont en général développés chez les Écossais, et réunis à un grand développement de l'estime de soi, les rendent intéressés, ou les portent du moins à ne pas négliger leurs intérêts. Cette combinaison d'organes, soutenue par la circonspection, la secrétivité, la fermeté et les organes moraux et intellectuels, décide l'avantage en leur faveur, toutes les fois qu'il s'agit de lutter avec d'autres peuples dans la carrière des richesses, et explique la rapidité extraordinaire avec laquelle les Écossais amassèrent des capitaux, quand les marchés de l'Angleterre et de ses

colonies furent ouverts à son industrie. Les organes de la bienveillance, de la vénération et du merveilleux sont en général largement développés dans la tête de l'Écossais. La consciencioslté se voit souvent, mais pas aussi généralement que ces organes; et l'espérance n'a en général qu'un développement modéré. La combinaison de l'adhésivité, de la bienveillance et de la fermeté rend l'Écossais attaché, fidèle et digne de confiance. La combinaison de la vénération, du merveilleux et de la consciencioslté le rend religienx; mais le grand développement de la destructivité, de la circonspection et de la fermeté donne à leur foi un caractère sombre et sévère. Ils sont sincères et ardents dans leurs impressions religieuses, et ne peuvent concevoir qu'on regarde comme acceptable une croyance en Dieu autre que la leur. Aussi les autres nations les trouvent bigots et intolérants; mais ce caractère, en tant qu'on peut le leur attribuer, est le résultat plutôt d'une foi entière en leur propre croyance que de la faiblesse de leur intelligence, ou de l'absence de tout sentiment généreux. Quand les lumières seront répandues dans le peuple, ces erreurs disparaîtront.

Les organes de l'idéalité et de l'imitation ne sont que modérément développés dans la tête de l'Écossais; aussi voit-on qu'il ne se fait pas remarquer par la promptitude à changer de mode ni par l'élégance. C'est un peuple à habitudes casanières. Le lobe antérieur du cerveau, siége de l'intellect, est en général bien développé. Les organes de l'individualité, de la forme et de la constructivité sont faibles comparativement. C'est pourquoi l'Écossais n'excelle pas dans les détails non plus que dans les beaux-arts. Il a le temps plus développé que les tons, et la musique écossaise est, en général, une combinaison de quelques notes exprimant le courage, l'affection, la tendresse ou la mélancolie, qui forment des mélodies simples où la mesure est fortement marquée. Ils n'ont pas le goût des plaisirs, et ne comprennent pas l'harmonie. Les organes du coloris ne

sont, en général, que peu développés, et l'on a remarqué souvent que dans le choix des couleurs, de leurs ameublements et de leurs ornements, l'Écossais était loin de faire preuve de goût. L'ordre et les nombres sont assez développés chez lui, et le caractère national est d'être rangé et calculateur. Les organes du langage ont une étendue modérée; l'éventualité et la comparaison sont en général bien développées, et l'on trouve souvent la causalité bien développée. La causalité est, en général, chez les Écossais plus que chez les Anglais et les Français, dans une proportion supérieure à la comparaison. La concentrativité est en général très-développée. L'esprit de saillie a un développement moyen. La combinaison de la faiblesse de la forme et de l'individualité, avec un grand développement de la concentrativité, de la comparaison et de la causalité, explique pourquoi l'intellect de l'Écossais est plutôt théorique et analytique que philosophique. L'intellect de l'Écossais se montre tout entier dans sa musique. Les mélodies nationales, dans leur grande simplicité, sont des morceaux complets. Chaque note tient à celle qui la suit par une liaison nécessaire, de sorte qu'on ne pourrait en déranger une sans détruire l'ensemble. Il n'y a pas d'anomalie. Chaque mélodie est un système. Cette combinaison d'organes intellectuels, avec de larges organes moraux, lui donne la passion des recherches métaphysiques et morales qui le distinguent, et expliquent en même temps leur singulier défaut d'observation pratique dans la science intellectuelle. Reid, Stewart et Brown connaissaient assez les règles de Bacon sur la philosophie pour ne pas ignorer que toute science doit se baser sur des faits. Mais ils étaient si peu habitués à l'observation pratique, qu'ils n'ont étudié que leurs propres penchants, et non le monde extérieur, pour obtenir des données sur les qualités de la nature humaine. En conséquence, ils ont passé sous silence les faits qui frappent le plus un observateur pratique, à savoir l'existence de penchants comme

la combativité, la destructivité, l'acquisivité et la circonspection, et les différences immenses entre les individus dans la force des facultés particulières par rapport aux autres. Dans l'étude de la phrénologie, cette combinaison de facultés intellectuelles est remarquable. Que de raisonnements comparés aux faits positivement décrits, les ouvrages et les journaux écossais ne contiennent-ils pas ! La combinaison d'un bon développement de l'esprit de saillie, avec un grand développement de la secrétivité, explique pourquoi l'Écossais est remarquable par sa gaieté intime. Les ouvrages de Walter Scott contiennent des descriptions fort exactes sous ce rapport du caractère de ce peuple. Il ne manque pas non plus d'esprit; et quand il est placé dans des circonstances favorables, il le manifeste avec un grand succès. Spurzheim, pendant son séjour en Écosse, remarqua qu'il ne faudrait à l'Écossais qu'un tempérament un peu plus fort pour devenir une des premières nations de l'Europe.

Dr SPURZHEIM.

Je présenterai maintenant au lecteur quelques observations du Dr Vimont sur le caractère des peuples. Il décrit la tête des Germains, dont le crâne de Spurzheim, que nous donnons ici et que nous avons déjà mentionné à la page 280 de ce volume, est un échantillon exact, quoique trop favorable, dans les termes suivants : « Les régions des facultés réflectives, de la circonspection et des sentiments moraux sont toutes bien développées ; la vénération et la bienveillance sont en particulier bien marquées; les facultés perceptives, considérées en général, à l'exception des tons, n'ont qu'un développement modéré. Les

organes de l'idéalité, de la constructivité et de la gustativité sont souvent très-proéminents; la secrétivité et l'estime de soi sont aussi développées d'une manière remarquable.

DE L'IMPORTANCE DE COMPRENDRE LE DÉVELOPPEMENT DU CERVEAU COMME ÉLÉMENT DANS LES RECHERCHES STATISTIQUES SUR LES MANIFESTATIONS DES FACULTÉS ANIMALES, MORALES ET INTELLECTUELLES DE L'HOMME.

Le public européen a depuis peu pris aux statistiques morales un grand intérêt que nous ne pouvons qu'approuver; et l'on a publié en France plusieurs ouvrages d'un grand mérite sur ce sujet. J'ai lu avec beaucoup d'intérêt l'*Essai sur la statistique morale de la France*, par M. A. M. Guerry (1), et l'excellent ouvrage de M. Quetelet *Sur l'homme et le développement de ses facultés, ou Essai de la physique sociale* (2). L'objet de tous ces ouvrages de statistique morale devrait être de mettre au jour les causes du bonheur et de la misère de l'homme, afin de rendre le genre humain capable d'augmenter la somme de son bonheur, et de diminuer celle de sa misère. Des tableaux, montrant la moyenne du poids et de la force du corps aux différents âges, la moyenne du poids des enfants de différents âges employés dans les fabriques, comparée à la moyenne de ceux qui n'y sont pas employés; la moyenne de la force des hommes et des femmes aux différents âges; le nombre des battements du cœur et des inspirations du poumon en une minute; et autres faits semblables, tous fondés sur des observations faites sur un grand nombre d'individus, et réduites à des résultats moyens, sont intéressantes et utiles, parce que ces faits mis au jour peuvent aider la société à deviner des circonstances faites pour augmenter des qualités d'un grand prix, et à diminuer celles qui tendent à nuire. Mais de

(1) Paris, 1832. — (2) *Ibid*, 1835.

grandes difficultés se présentent, quand on essaye, par des procédés semblables, de faire une estimation des facultés intellectuelles et morales de l'homme, fondée seulement sur les manifestations mentales, alors que l'on ne se base pas sur le développement du cerveau des individus observés. M. Quetelet, par exemple, en poursuivant ses recherches sur le développement des qualités intellectuelles et morales de l'homme, donne le tableau du nombre des ouvrages dramatiques de premier mérite, produits par les auteurs français et anglais de plusieurs siècles; des tableaux du nombre des aliénés par rapport à la population dans plusieurs pays de l'Europe; des tableaux du nombre des suicides, des hommes tués en duel et des criminels. Il montre aussi dans ces tableaux l'influence de l'éducation, des professions, des saisons, des climats, et du sexe sur la tendance au crime; mais quelques remarques montreront l'insuffisance de ces renseignements pour conduire à des résultats pratiques, quand on n'a pas égard aux lois de l'organisation par rapport au cerveau.

Le tableau suivant, par exemple, représente le tableau des aliénés par rapport à toute la population de plusieurs pays de l'Europe:

PAYS.	POPULATION.	ALIÉNÉS.	POPULATION POUR UN ALIÉNÉ.
Norwége.	1,051,318	1,900	551.
Angleterre.	12,700,000	16,222	783
Pays de Galles	817,148	896	911
Écosse (1825).	2,093,454	3,652	573
New-York (1821).	1,606,458	2,240	721
France.	30,000,000	30,000	1,000

« En Norwége, continue M. Quetelet, les idiots sont pour un tiers dans le nombre total des aliénés, et pour moitié dans l'Écosse et la principauté de Galles; c'est ce grand nombre d'idiots qui rend si supérieur le nombre des aliénés de l'Écosse comparé à celui de l'Angleterre. On remarque, en général, que, dans les montagnes, il y a beaucoup plus d'idiots que dans les plaines; et dans les plaines livrées à l'agriculture, on trouve aussi plus d'idiots que dans les villes. En France et à New-York, le nombre des idiots est très-peu considérable. »

Le nombre excessif des idiots en Norwége et en Écosse peut être attribué à une foule de choses : 1° au froid et à l'humidité du climat (le remède à cela serait de dessécher et de cultiver le sol, de bâtir des maisons plus chaudes et de pourvoir à ce que le peuple fût mieux couvert); 2° à la nourriture insuffisante du peuple (pour faire disparaître cette cause il faudrait à ce pays des capitaux et de l'industrie); et 3° aux mariages entre proches parents pendant des générations successives, résultat de ce qu'une population peu nombreuse est éparpillée sur un vaste territoire. Pour remédier à ce mal, il faudrait instruire le peuple des fonctions et des lois du cerveau, et lui faire un devoir d'étendre la sphère de ses alliances. Les bateaux à vapeur et les chemins de fer, en étendant le cercle des relations sociales, tendent à détruire cette cause.

C'est là probablement la principale cause du mal. Cela s'explique par les faits suivants. M. Brown, agent du duc Hamilton pendant un grand nombre d'années dans plusieurs petites îles sur la côte occidentale de l'Écosse, m'a dit qu'il avait trouvé, par un recensement, que le nombre des idiots, comparé à la population totale, était plus grand dans les îles que sur la terre ferme; ce qu'il attribuait aux mariages entre proches parents, motivés par le défaut de rapports en dehors de leur île. Ensuite parmi les familles nobles, royales et aristocratiques de l'Europe, qui se marient souvent entre

parents consanguins, on dit que les idiots sont en général plus nombreux en proportion de leur nombre, que dans des classes moins élevées. Enfin les habitants des villes ont pour faire un choix une sphère plus grande, et se marient moins entre parents consanguins que les habitants de la campagne; et le fait qu'on trouve parmi eux moins d'idiots, vient à l'appui du principe que nous soutenons ici. Ce n'est donc pas assez, pour arriver à un résultat pratique, de connaître la proportion des idiots avec la population générale. Il faut que nous découvrions les causes de l'idiotisme avant de diminuer le nombre des idiots; et comme le cerveau est l'organe de l'esprit, nous reconnaîtrons que chacune des causes affecte directement ou indirectement sa condition. Les tableaux statistiques devraient donc embrasser des faits relatifs à l'étendue et à la condition du cerveau des aliénés, et présenter un état de toutes les causes physiques et morales, que l'on sait avoir une influence funeste sur son développement ou sur son activité.

En faisant ces remarques, je suis loin de vouloir diminuer le mérite des faits mis au jour dans le tableau précédent, même en les considérant simplement comme des faits indépendants de toute opinion sur leurs causes. Connaître l'existence et l'étendue du mal est le premier pas vers des recherches sur ses causes et ses remèdes; et le public a de grandes obligations aux statisticiens qui lui présentent les phénomènes du monde moral en groupes palpables, appréciables par des chiffres, et faciles à comprendre. Tout ce que je veux dire, c'est que l'étendue, la forme et les lois de l'action du cerveau sont des éléments essentiels de toute recherche rationnelle dans les causes de ces phénomènes, toutes les fois que le but est de les détruire, et qu'on ne devrait pas les négliger comme on l'a fait jusqu'ici, par suite des préjugés de l'ignorance.

La statistique des crimes a été traitée avec de grands détails.

par M. Quetelet. Il nous présente le tableau suivant sur les crimes commis en France :

Années.	ACCUSÉS présents.	CONDAMNÉS.	HABITANTS pour un accusé.	CONDAMNÉS sur cent accusés.	ACCUSÉS DE CRIMES		RAPPORT entre les nombres des deux espèces d'accusés.
					CONTRE les personnes.	CONTRE les propriétés.	
1826	6,988	4,348	4,457	62	1,907	5,081	2.7
1827	6,929	4,236	4,593	61	1,911	5,018	2.6
1828	7,396	4,551	4,307	61	1,844	5,552	3.0
1829	7,373	4,475	4,321	61	1,791	5,582	3.1
TOTAUX.	28,686	17,610	4,463	61	7,453	21,233	2.8

« Ainsi, dit M. Quetelet, quoique nous ne connaissions point encore les documents statistiques pour 1830, il est très-probable que l'on comptera encore pour cette année 1 accusé par 4,463 habitants environ, et 61 condamnés par 100 accusés ; cette probabilité devient moins forte pour 1831, et moins forte encore pour les années suivantes. Nous sommes donc à même d'estimer, par les résultats du passé, ce que nous verrons se réaliser pour l'avenir. Cette possibilité d'assigner d'avance le nombre des accusés et des condamnés que doit offrir un pays, est propre à faire naître de sérieuses réflexions, puisqu'il s'agit du sort de plusieurs milliers d'hommes qui sont poussés, pour ainsi dire, d'une manière irrésistible, vers les tribunaux et vers les condamnations qui les y attendent. Ces conclusions se déduisent directement du principe déjà si souvent invoqué dans cet ouvrage, que les effets sont proportionnels aux causes, et que les effets restent les mêmes si les causes qui les ont produits n'ont pas varié (1). »

(1) *Sur l'Homme*, etc., tom. II, p. 168.

Dans la section intitulée : « De l'influence des lumières, des professions et du climat sur le penchant au crime, » M. Quetelet donne le tableau suivant (1) :

ÉTAT INTELLECTUEL DES ACCUSÉS.	1828 ET 1829. ACCUSÉS DE CRIMES contre les personnes.	1828 ET 1829. ACCUSÉS DE CRIMES contre les propriétés.	Crimes contre les propriétés pour un crime contre les personnes.	1830 ET 1831. ACCUSÉS DE CRIMES contre les personnes.	1830 ET 1831. ACCUSÉS DE CRIMES contre les propriétés.	Crimes contre les propriétés pour un crime contre les personnes.
Ne sachant ni lire ni écrire.	2,072	6,617	3.2	2,134	6,785	3.1
Sachant lire ou écrire imparfaitement.	1,001	2,804	2.8	1,033	2,840	2.8
Sachant bien lire et écrire.	400	1,109	2.8	408	1,047	2.6
Ayant reçu une instruction supérieure à ce 1er degré.	80	206	2.6	135*	184	1.4
TOTAL.	3,553	10,736	3.	3,710	10,856	2.9

* Le nombre des accusés de cette classe se trouve augmenté par suite des événements politiques et de crimes contre la sûreté de l'État.

M. Quetelet donne des tableaux semblables pour les départements de la France et les provinces de la Belgique, et les résume de la manière suivante (2) :

« 1° Le plus grand nombre de crimes contre les personnes et contre les propriétés ont lieu dans les départements que traversent ou qu'avoisinent le Rhône, le Rhin et la Seine, du moins dans leur partie navigable ;

« 2° Le moins de crimes contre les personnes et les propriétés se commettent dans les départements du centre de la France,

(1) *Sur l'Homme*, tom. II, p. 176.
(2) Ouvrage déjà cité, tom. II, p. 197.

dans ceux qui sont situés à l'ouest vers l'Océan, depuis les Basses-Alpes jusqu'à la Manche, et dans ceux que traversent vers le nord la Somme, l'Oise et la Meuse;

« 3° Les bords de la Méditerranée et les départements voisins montrent, toutes choses égales, un penchant plus prononcé pour les crimes contre les personnes, et la partie septentrionale de la France pour les crimes contre les propriétés.

« Après avoir établi ces faits, si l'on cherche à remonter aux causes qui les produisent, on se trouve arrêté d'abord par de nombreux obstacles. Et, en effet, les causes qui influent sur les crimes sont si nombreuses et si diverses, qu'il devient presque impossible d'assigner à chacune son degré d'importance. Il arrive d'ailleurs souvent que des causes qui paraissaient très-influentes s'effacent devant d'autres auxquelles on avait à peine songé d'abord ; c'est ce que j'ai particulièrement éprouvé dans les recherches actuelles; j'étais trop préoccupé peut-être, je l'avoue, de l'influence qu'on accorde à l'instruction pour amortir le penchant au crime; il me semble que l'erreur commune provient surtout de ce qu'on s'attend à trouver moins de crimes dans un pays parce qu'on y envoie plus d'enfants aux écoles, ou parce que, en général, plus de personnes du peuple savent lire et écrire. Ce serait plutôt de l'instruction morale qu'il faudrait tenir compte, car bien souvent l'instruction qu'on reçoit aux écoles n'offre qu'un moyen de plus pour commettre le crime (1). On regarde aussi assez généralement la pauvreté comme conduisant au crime; cependant le département de la Creuse, l'un des plus pauvres de la France, est celui qui présente, sous tous les rapports, le plus de moralité.

(1) « M. Guerry est parvenu, presque en même temps que moi, à des conclusions semblables dans son *Essai sur la statistique morale de la France*, p. 51, et il les a exprimées à peu près dans les mêmes termes; les mêmes résultats ont été obtenus aussi en Angleterre, en Allemagne et aux États-Unis. »

De même, en Belgique, la province la plus morale est le Luxembourg, où il règne le plus de pauvreté. Il convient cependant de s'entendre sur le mot *pauvreté*, qui est employé ici dans une acception qu'on peut regarder comme impropre. Une province, en effet, n'est point pauvre parce qu'elle renferme moins de richesses qu'une autre, si les habitants, comme dans le Luxembourg, sont sobres et actifs; si, par leur travail, ils parviennent à pourvoir d'une manière sûre à leurs besoins et à satisfaire des goûts d'autant plus modestes, que l'inégalité des fortunes s'y fait moins sentir et provoque moins la tentation, on dira avec plus de raison que cette province jouit d'une modeste aisance. La pauvreté se fait ressentir dans les provinces où sont amassées de grandes richesses, comme dans les Flandres, la Hollande, le département de la Seine, etc., et surtout dans les pays manufacturiers, où, par la moindre commotion politique, par la moindre obstruction dans les débouchés pour les marchandises, des milliers d'individus passent subitement de l'état de bien-être à celui de misère. Ce sont ces brusques alternatives d'un état à l'autre, qui donnent naissance au crime, surtout si ceux qui en souffrent sont entourés de sujets de tentation, et se trouvent irrités par l'aspect continuel du luxe et d'une inégalité de fortune qui les désespère.

« Il me semble qu'une des premières distinctions à faire dans l'étude qui nous occupe, est celle des différentes races d'hommes habitant les pays que nous considérons; elle est, comme nous le verrons bientôt, de la plus haute importance, quoique ce ne soit pas celle qui se présente d'abord à l'esprit.

« La population de la France appartient à trois races prin-
« cipales : la *race celtique*, qui forme près des trois cinquièmes
« de ses habitants; la *race germanique*, qui comprend ceux
« des anciennes provinces de Flandre, d'Alsace, et d'une
« partie de la Lorraine; la *race pélagienne*, (nommée par
« Spurzheim la race phénicienne) répandue sur le versant

dans ceux
Basses-A
vers le
« 3
aina
po
v

« méditerranéen et dans la Corse. Les changements de mœurs,
« (sphère Moyen-Rhin, à qui cette division est empruntée) les
« progrès de la civilisation, peuvent altérer le caractère d'un
« peuple, mais non le changer entièrement (1). » Si nous jetons
les yeux sur la carte figurative des crimes contre les personnes,
cette distinction des peuples se fera sentir d'une manière ex-
trêmement remarquable. Nous verrons que la race pélagienne,
répandue sur le versant méditerranéen et dans la Corse, se livre
particulièrement à des attentats contre les personnes; chez la
race germanique, qui s'étend sur l'Alsace, le duché du Bas-
Rhin, une partie de la Lorraine et des Pays-Bas, où le grand
nombre de personnes et de choses fait naître plus d'occasions
de commettre des crimes, et où l'usage fréquent des boissons
donne plus souvent naissance aux excès, on compte généra-
lement beaucoup de crimes contre les propriétés et les per-
sonnes. Les Bataves et les Frisons, qui appartiennent aussi à
la race germanique, se livrent plus particulièrement aux crimes
contre les propriétés. Enfin, la race celtique paraît la plus mo-
rale des trois races que nous avons considérées, surtout en ce
qui concerne les crimes contre les personnes; elle occupe la
plus grande partie de la France et la partie wallone de la
Belgique. Il paraîtrait du reste que les pays de frontières où
les races se croisent le plus, où il règne en général le plus
d'agitation, et où sont établies les lignes des douanes, sont le
plus exposés à se démoraliser. »

Ces remarques manquent de précision, probablement à cause des connaissances imparfaites de l'auteur sur les qualités mentales qui distinguent les différentes races. En appréciant ces qualités, indépendamment de l'organisation cérébrale, nous sommes exposés à exprimer de simples idées générales dans un langage vague, au lieu de constater des faits positifs avec

(1) *Précis de géographie universelle*, liv. 159.

une précision toute philosophique. Les différences mentales proviennent des différences dans l'étendue et dans les proportions du cerveau ; et l'influence du cerveau sur les dispositions est fondamentale, c'est-à-dire qu'elle détermine l'effet des circonstances externes. On ne peut comprendre l'opération des circonstances sur les manifestations mentales, tant qu'on ne comprend pas parfaitement le développement du cerveau de l'individu qu'on étudie. Les individus, ayant un développement dominant des organes intellectuels et moraux, comme Mélancthon (t. I, p. 129), ou Eustache (t. I, p. 130), s'élèvent à la hauteur des grandes circonstances. Aucune condition ne pouvait être plus défavorable à une conduite vertueuse que celle d'Eustache, quand il était esclave, associé à des esclaves dans une guerre d'extermination contre leurs maîtres. Cependant tel est le pouvoir préservatif d'une haute organisation intellectuelle et morale, qu'il remplit noblement son devoir envers les deux parties belligérantes, et triompha de tentations qui eussent été irrésistibles sur un cerveau moins heureusement constitué. D'un autre côté, quand les organes moraux et intellectuels sont tout à fait faibles et que ceux des penchants dominent, aucune circonstance extérieure, sauf la force physique, ne suffit pour soustraire l'individu au vice. La tête de Hare (t. I, p. 129), de Gottfried (t. I, p. 130), et du pape Alexandre VI (t. I, p. 309), sont des exemples de cette combinaison ; et leur vie prouve qu'ils avaient la soif du crime, et qu'ils cherchèrent toujours à la satisfaire.

Ce n'est que sur les cerveaux dans lesquels les trois régions des penchants, des sentiments et de l'intelligence se balancent à peu près (et la tête de Maxwell, t. I, p. 303, en est un échantillon), que les circonstances externes ont une influence positive et puissante. Toutes les recherches sur le développement des facultés intellectuelles, morales et animales, dans lequel l'influence du cerveau n'entre pour rien, doivent donc être défec-

tueuses; et comme ce fait a une grande importance, je l'appuierai de documents qu'on trouvera à l'appendice n° 4 : ce sont les attestations présentées en 1836 par sir G. S. Mackenzie à lord Glenelg, secrétaire d'État pour les colonies, afin de l'engager à employer les phrénologues dans la classification des criminels.

On n'a jusqu'ici fait aucune attention à ces faits, mais le temps viendra où ils ne pourront manquer d'attirer l'attention des hommes d'État.

Sur les objections contre la phrénologie.

Après avoir traité des éléments de la phrénologie, je vais maintenant m'occuper brièvement des objections qu'on a élevées contre elle. Je rendrai ces objections, autant que possible, dans les termes des adversaires mêmes, et j'y joindrai la réponse.

Objection. — L'idée d'attribuer des facultés différentes aux différentes parties du cerveau n'est pas neuve. Plusieurs auteurs l'ont eue avant Gall. Mais leurs systèmes sont tombés en discrédit; ce qui prouve que cette doctrine n'est pas vraie.

Réponse. — Gall lui-même a appelé l'attention des philosophes sur ce fait, que l'idée en question est très-ancienne. Il a donné l'histoire des premières opinions sur les fonctions du cerveau, et démontré que depuis des siècles on a attribué différentes fonctions aux différentes parties, et a expliqué comment ces idées sont tombées dans l'oubli. Spurzheim dans ses ouvrages en fait autant; et dans le *Phrenological Journal,* n° VII, art. 8, on trouve une *notice historique des premières idées sur le cerveau*, accompagnée d'une planche représentant une tête qui fut divisée en différents organes en 1562. Nous en avons

donné une copie à la p. 32, t. I, de cet ouvrage. Toutefois, la différence entre les systèmes des auteurs antérieurs à Gall, et celui de Gall même, est si grande qu'il est facile d'expliquer la différence des résultats. Les anciens théoristes assignaient à certaines facultés mentales des situations locales du cerveau, que l'on supposait particulièrement aptes à être le siége d'une faculté. Par exemple, ils plaçaient le sens commun dans le front pour qu'il fût près des yeux et du nez, tandis qu'ils logeaient la mémoire dans le cervelet, parce qu'ils y voyaient un corps de logis placé derrière pour recevoir toute espèce de provision de science en attendant qu'on eût l'occasion de s'en servir. Ce n'était pas là de la philosophie, c'était l'imagination de l'homme créant l'homme, au lieu de l'intelligence observant comment le Créateur l'avait créé. Gall a agi d'après des principes différents : il n'a inventé aucune faculté mentale; il ne les a pas non plus logées dans le cerveau selon sa propre fantaisie; au contraire, il a d'abord observé les manifestations des talents et des dispositions intellectuelles, et ensuite la forme du cerveau qui accompagnait chacune de ces facultés, qu'elle fût forte ou faible. Il a simplement dit ce que la nature a fait. Il y a la même différence entre sa méthode et celle des auteurs qui l'ont précédé, qu'entre celles de Descartes et de Newton; et ainsi, il est aussi facile de comprendre pourquoi il a réussi à trouver des vérités là où les autres n'ont trouvé que des erreurs ingénieuses.

Objection. — Les phrénologues admettent que les fonctions de quelques parties du cerveau ne sont pas encore découvertes. Quand ils les auront découvertes, ils pourront donner un nouvel aperçu de l'usage des parties du cerveau auxquelles ils attribuent maintenant certaines fonctions. Donc, en supposant que toutes les observations faites soient exactes, on ne peut tirer aucune conclusion certaine du résultat actuel des observations phrénologiques.

Réponse. — Chaque organe manifestera toujours ses propres facultés, quelques découvertes que l'on fasse par rapport à d'autres. La direction pourra se trouver modifiée, mais non la fonction. (Voyez t. II, page 272.)

Objection. — Il est ridicule de supposer que l'esprit a trente-cinq facultés. Pourquoi n'en aurait-il pas cinquante-cinq? Pourquoi pas cent cinq? D'ailleurs, les phrénologues en changent le nombre à chaque instant.

Réponse. — On pourrait aussi bien dire qu'il est absurde que nous n'ayons que cinq sens. Pourquoi pas dix ou quinze? dira-t-on. Les phrénologues repoussent toute responsabilité, quant au nombre des facultés. Ils n'admettent ni plus ni moins de facultés que la nature n'en manifeste. D'ailleurs, des auteurs sur la philosophie intellectuelle en admettent autant, d'autres en admettent plus encore que les phrénologues. Lord Kames, par exemple, admet vingt des facultés que reconnaissent les phrénologues, tandis que M. Dugald Stewart attribue plus de facultés à l'esprit qu'il n'en est énuméré dans les ouvrages phrénologiques (1). On a toujours dit qu'il restait à découvrir les fonctions de certaines parties du cerveau; et, à mesure qu'on les découvre, la liste des facultés mentales augmente nécessairement.

Objection. — « En ouvrant le crâne et en examinant le cerveau vers la surface où les organes, dit-on, sont situés, il semble qu'il faut une certaine puissance d'imagination pour y voir autre chose qu'un certain nombre de circonvolutions presque semblables, toutes composées d'une substance médullaire et cendrée, étant toutes à peu près dans les mêmes proportions et présentant toutes, quant à la forme et à la construction, aussi peu de différence que les circonvolutions des intestins. » « Jusqu'ici aucun phrénologue n'a encore observé la ligne

(1) Voir la réponse à M. Jeffrey, dans le *Phrenological Journal*, volume IV, p. 30.

supposée de distinction entre les circonvolutions; et aucun phrénologue n'a non plus osé, dans le cours de ses dissections, diviser exactement un hémisphère du cerveau en un certain nombre d'organes bien marqués et spécifiés. »

Cette objection a été présentée par feu le Dr John Barclay, et le Dr A. Combe, dans les *Transactions phrénologiques*, y a longuement répondu. Nous ne pouvons donner ici qu'une analyse de ses observations : 1° Lors même que cette objection serait rigoureusement vraie, elle ne serait pas concluante, parce que c'est un principe reçu de physiologie que la forme et la construction d'un organe ne suffisent pas pour donner l'idée de ses fonctions; un homme qui voit pour la première fois un œil, une oreille ou une narine (admettant qu'il soit possible à un homme de se trouver dans ce cas), ne pourrait, à la simple vue, en comprendre l'usage. L'anatomiste le plus habile avait regardé souvent et pendant longtemps un paquet de fibres nerveuses renfermées dans un fourreau commun, sans découvrir qu'une série était l'organe du mouvement volontaire, et une autre celui du sentiment; au contraire, la ressemblance qui existe entre ces nerfs leur a fait attribuer, pendant des siècles, des fonctions semblables. Cependant sir Charles Bell et Magendie ont démontré, par des expériences, qu'ils possèdent des fonctions distinctes de sentiment et de mouvement. Plus récemment, sir Charles Bell a prouvé qu'un autre nerf, dont personne, d'après sa structure, n'avait soupçonné l'usage, sert à faire connaître au cerveau l'état des muscles, de sorte qu'il est maintenant prouvé que le système musculaire a trois séries distinctes de nerfs ayant des fonctions séparées; et c'est ce que les apparences n'avaient jamais fait soupçonner. On a parlé de ces découvertes à la p. 62, t. I. On peut donc prouver péremptoirement que différentes parties du cerveau ont des fonctions distinctes, quand bien même il serait vrai qu'on ne pourrait percevoir aucune différence de construction.

Répon[illegible] ne peut découvrir une
facultés [illegible] facile de distinguer entre eux
d'aut[illegible] postérieur du cerveau humain;
la f[illegible] à un anatomiste phrénologue
[illegible] l'un pour l'autre. Les manifes-
[illegible] selon que l'un ou l'autre
[illegible] étendue, que, même dans ce cas, il y a
[illegible] proposition fondamentale, que les diffé-
[illegible] émanent des différentes parties du cerveau.
[illegible] des organes ont une apparence si diffé-
[illegible] fussent-ils seuls, on pourrait les indiquer. Spurzheim
[illegible] l'organe de l'*amativité* avec celui
[illegible] ou ce dernier avec celui de la *secrétivité*,
[illegible] avec celui de la *bienveillance* ou
[illegible] » J'ai vu les dissections de Spurzheim sur des
cerveaux, et j'offre ici mon humble témoignage quant à la vérité
de cette assertion. Il n'est pas jusqu'à un observateur ordinaire
qui, en maniant quelque bon moule de cerveau, ne puisse se
convaincre que le lobe antérieur, par exemple, présente tou-
jours des circonvolutions différentes en apparence, en direction
et en étendue de celles du lobe moyen, et que ce dernier,
vers la surface coronale, présente toujours des circonvolutions
différentes en apparence et en direction de celles du lobe
postérieur; et par-dessus tout, le cervelet, ou l'organe de
l'*amativité*, ne diffère pas seulement beaucoup quant à la
structure, il est aussi séparé par une forte membrane de tous
les autres organes, et ne peut jamais être pris pour aucun
d'eux. La différence d'apparence étant donc démontrée d'une
manière absolue, le phrénologue a tout aussi bien raison, en
présumant des différences de fonctions, que ses adversaires en
soutenant l'unité.

3° On admet qu'on ne voit pas que les organes soient séparés
dans le cerveau par de fortes lignes de démarcation. Mais les

personnes qui ont vu Spurzheim disséquer le cerveau, et qui l'ont suivi minutieusement dans ses impressions sur les crânes, se joindront à moi pour témoigner que les formes des organes peuvent se distinguer, et que le tracé qu'on en a fait est basé sur la nature. Pour se convaincre de cette vérité, l'étudiant n'a qu'à observer l'apparence d'un organe largement développé, lorsque les organes environnants sont petits. Il trouvera alors la forme distinctement visible. Nous nous sommes étendus plus longuement sur ce sujet aux pages 128 et 141, t. I.

Objection. — Il est arrivé que toutes les parties du cerveau ont été lésées ou détruites, sans que les facultés mentales en aient souffert.

Réponse. — Cette assertion est niée. Elle n'est appuyée d'aucune preuve philosophique. Le Dr A. Combe, dans les *Transactions phrénologiques* et dans la suite de cet ouvrage, s'est étendu plus longuement sur ce sujet. Cette objection se trouve à présent généralement abandonnée par les personnes qui ont étudié des exemples de cette nature.

Objection. — Les autopsies du cerveau ne prouvent pas que son tissu soit morbide par suite d'aliénation.

Réponse. — Elles offrent souvent cette preuve; et quand elles ne l'offrent pas, notre ignorance des apparences dans l'état de santé et la difficulté que nous éprouvons à distinguer les moindres changements de tissu, sont cause que nous ne voyons rien qui diffère de l'état de santé. Le professeur Christison observe que « quelques poisons opèrent en irritant, en détruisant ou en corrodant les organes; tandis que d'autres ne sont ni corrosifs ni irritants, mais produisent sur les extrémités sensibles des nerfs une impression particulière qui n'est accompagnée d'aucun changement *visible* de tissu. » Les mêmes observations s'appliquent aux apparences du cerveau dans l'aliénation mentale. Quand la maladie n'a été que *fonctionnelle*, on ne peut discerner aucun changement de *tissu*.

Objection. — « Le système de Gall, tout en conservant une teinte de recherches anatomiques, s'éloigne de la manière la plus extravagante de tous les modes logiques de raisonnement. Qu'il suffise de dire que sans comprendre les grandes divisions du système nerveux, sans la moindre notion des propriétés distinctes des nerfs individuels, sans avoir fait aucune distinction entre les colonnes et la moelle épinière, sans même avoir reconnu la différence du cerveau et du cervelet, Gall entreprit de décrire le cerveau comme étant composé de plusieurs organes particuliers, indépendants les uns des autres, et d'assigner à chacun une faculté spéciale. » Tels sont les mots de sir Charles Bell, dans son Traité « *sur le cercle nerveux qui rattache les muscles volontaires au cerveau*, » réimprimé dans les *Transactions philosophiques*, p. 187, en 1836.

Réponse. — 1° Cette objection même *s'éloigne de la manière la plus absurde de tous les modes logiques de raisonnement;* car la connaissance la plus intime de la construction du cerveau ne sert pas à en faire comprendre les fonctions. Nous nous sommes longuement étendu sur ce sujet à la p. 166, t. I. La justesse de ce principe entraîne un argument que sir Charles Bell ne détruira pas facilement. Sans doute sir Charles Bell possède parfaitement toutes les connaissances anatomiques que Gall, à ce qu'il affirme, ignore complétement, et cependant sir Charles Bell n'a pas la prétention d'avoir, jusqu'à présent, découvert les fonctions des différentes parties du cerveau; 2° Gall, il est vrai, n'a pas fait l'impossible, il n'a pas découvert, par la dissection, les fonctions des différentes parties du cerveau; mais c'est fausser grossièrement la vérité, que de dire qu'il a toujours ignoré l'anatomie du système nerveux. C'est un fait avéré pour tout physiologiste éclairé, excepté pour sir Charles Bell, que Gall et Spurzheim connaissaient parfaitement l'anatomie du cerveau et du système nerveux (1). La dissection du

(1) Spurzheim a répondu à cette attaque de sir Charles Bell, dans son

cerveau ne fut bien faite, l'harmonie de ses fonctions avec sa construction ne fut bien démontrée que par eux.

Une assertion comme celle que nous combattons en ce moment, après les ouvrages qu'ont publiés Gall et Spurzheim, et les planches dont ils sont accompagnés, ne peut prouver que contre celui qui ose la faire. Le Dr Bailly de Blois, en réponse à ce qu'il appelle *une accusation inconcevable* de M. Leuret contre Gall, qui négligea, dit-il, l'anatomie des circonvolutions, renvoie au grand ouvrage de Gall, et « à quelques milliers de médecins qui, pendant plus de vingt ans, apprirent dans les leçons du fondateur de la phrénologie l'anatomie la plus exacte et la plus rationnelle des circonvolutions cérébrales qu'on eût encore connue. » « J'affirme, dit-il, sans craindre d'être contredit, qu'aucun anatomiste avant Gall n'a eu la plus légère idée de la construction des circonvolutions. Cuvier même, qu'on n'accusera certes pas de trop de partialité pour les ouvrages de Gall, est d'accord avec moi sur ce point (1). »

Objection. — Sir Charles Bell continue : « Quand on consi-

Appendice à l'anatomie du cerveau. Treuttel, Würtz et Richter. Londres. 1830. Il y dit : « Dans le mémoire que nous avons présenté à l'Institut de France en 1808, et dans notre grand ouvrage mentionné plus haut, nous partageons le système nerveux en quatre divisions principales dont nous traitons dans quatre sections distinctes. Dans mon ouvrage *Système physiognomonique de Gall et de Spurzheim* il y a un chapitre sur l'anatomie du système nerveux. Dans la seconde édition 1815, p. 13, je dis : Nous pensons que le système nerveux doit être divisé et subdivisé, et que chaque partie de ces divisions et subdivisions a son origine particulière. — Je parle de la division ordinaire du système nerveux en quatre parties (p. 23). — J'admets une différence entre les nerfs du mouvement et ceux du sentiment. — Je cite les preuves anatomiques, physiologiques et pathologiques en faveur de mon opinion. — J'établis positivement que les mêmes fibres nerveuses n'aboutissent pas aux muscles et à la peau; — et je termine en disant (p. 25) que « la moelle épinière se compose de nerfs du mouvement et de nerfs du sentiment, et que le plus grand nombre des prétendus nerfs du cerveau appartiennent aux nerfs du mouvement et du sentiment. »

(1) *Journal de la Société phrénologique de Paris*, avril 1825.

Objection. — « Le système de Gall, tout e[illegible] facilement teinte de recherches anatomiques, s'éloi[illegible]es successifs, plus extravagante de tous les modes lo[illegible] patriotes comme Qu'il suffise de dire que sans compre[illegible] royaume se distin- du système nerveux, sans la m[illegible]ns d'élever cet édifice distinctes des nerfs individuel[illegible]eté les bases dans leurs tion entre les colonnes et l[illegible]u méritée du système qui reconnu la différence du [illegible]rompu pendant si longtemps. » de décrire le cerve[illegible]ais qu'il a dû être difficile à sir Charles organes particulie[illegible]cepter sur ce sujet à ses élèves ses grands d'assigner à ch[illegible] comme modèles, » en face des « progrès succes- de sir Charl[illegible] étranger, par cette raison fort simple, qu'il rattache l[illegible] la lumière de la vérité sous le poids de son les Tw[illegible] principes exposés dans l'introduction de cet [illegible] sont justes, ni les Munro ni les Hunter, pas plus que [illegible] lui-même, n'ont pu découvrir les fonctions du [illegible] par les méthodes de recherches auxquelles eux et lui [illegible] avec si peu de succès. 2° Il *n'est pas* « temps [illegible] les écoles (d'anatomie et de physiologie) du royaume se distinguent de celles des autres pays, » parce que la construction, les fonctions du corps de l'homme sont les mêmes dans tous les pays, et plus ceux qui se livrent à des recherches approchent de la vérité, plus il y a d'harmonie dans leurs doctrines. La phrase de sir Charles Bell, quand on l'analyse, se résout en un appel à la vanité nationale pour résister à la vérité, parce que ce sont des étrangers qui l'ont découverte. 3° L'édifice dont les Munro et les Hunter ont jeté les bases dans leurs ouvrages est resté debout et est encore respecté dans tous les pays de l'Europe; — en tant qu'il était fondé sur l'erreur, il est tombé et ne peut se relever; — et en tant qu'il était entièrement défectueux, que les contours mêmes des bases n'étaient pas tracés (comme c'était le cas dans le département qui aurait dû comprendre les fonctions du cerveau), il

achevé par les hommes à qui Dieu a donné le génie et ité nécessaires pour accomplir cette œuvre, n'importe le où ils sont par le hasard de la naissance. Sir Charles ou appuyer d'aucune autorité l'idée impliquée dans que la Providence a donné aux naturels de la Grande- privilége exclusif de découvrir la physiologie Pour l'instruction de mes jeunes lecteurs, je par les propres mots de sir Charles Bell, à propos eu M. Abernethy : « Vous apprendrez par là qu'il est dangereux de présenter une nouvelle idée à un vieillard, même à celui qui était le premier, quand il était jeune, à la recherche de la nouveauté, et qu'*il vaut mieux s'en tenir à de vieilles théories quand on suit le collége des chirurgiens* (1). »

Objection. — Le monde a été assez bien avec la philosophie de l'esprit qu'il possède déjà, et qui, d'ailleurs, se trouve consacrée par des noms respectables, tandis que la phrénologie ne se recommande ni par la symétrie de son édifice, ni par la beauté d'arrangement, ni par les suffrages des savants. Ses partisans sont tous des hommes d'un mérite inférieur, des hommes sans réputation dans les sciences ou dans la philosophie. Ils n'ont donc pas de titres qui leur donnent le droit de fixer l'attention de ceux qu'occupent de hautes études. Ils se plaignent de ce qu'on ne leur renvoie que mépris et injures, et que personne ne se hasarde à combattre leurs principes ou à réfuter les faits qu'ils font valoir; mais ils n'ont pas une place assez élevée dans l'estime du public pour avoir le droit de s'attendre à un autre traitement.

Réponse. — Le monde *n'a pas* été assez bien sans la phrénologie. Tant que la véritable philosophie de l'homme ne sera pas découverte et comprise, il y aura conflit d'opinions sur plusieurs sujets qui se rattachent à l'esprit. L'éducation et les

(1) Sur la paralysie de la *Portio dura* n° XXV.

institutions sociales reposent aussi, sous plusieurs rapports, sur des bases imparfaites, et actuellement ce dont le genre humain sent le plus grand besoin, c'est un système sain, pratique et rationnel de philosophie mentale. De plus, la phrénologie étant une science nouvelle, il est clair que les hommes qui se sont fait une réputation dans la physiologie, ou dans la philosophie mentale, perdraient plus de leur renom qu'ils n'en acquerraient s'ils venaient à confesser qu'ils ignorent les fonctions du cerveau et la philosophie de l'esprit qu'ils doivent nécessairement connaître à fond avant d'adopter la phrénologie; et cette étude n'est pas directement dans le département des autres hommes de la science. C'est ainsi qu'il arrive que ceux qui sont appelés par leur situation à faire l'examen de cette science, sont précisément ceux pour lesquels son triomphe serait une humiliation. Locke observe plaisamment dans une occasion analogue : « Ne serait-ce pas pour un savant professeur, chose intolérable et qui ferait rougir sa robe écarlate que de voir renverser en un instant une autorité qu'il aurait acquise à force de creuser dans le roc, le grec et le latin, et avec force dépense de temps et de chandelles, une autorité qui aurait résisté à quarante années d'épreuves, et que confirmeraient la tradition reçue et de vénérables barbes; et cela, par qui? Par un gueux novateur. Peut-on croire qu'on l'amènerait à reconnaître que ce qu'il aurait enseigné à ses élèves pendant plus de trente ans, n'était qu'erreur, et qu'il leur aurait vendu très-cher de grands mots et de l'ignorance? Quelles probabilités, dis-je, seraient assez fortes pour avoir quelque poids dans un pareil cas? Et quel est l'homme que des arguments, quelque irrésistibles qu'ils fussent, amèneraient à se dépouiller tout d'un coup de ses vieilles opinions et de ses vieilles prétentions à la science qu'il a acquises par un travail opiniâtre et de laborieuses études? Quel est l'homme, dis-je, qui se déciderait tout à coup à reconstruire l'édifice de son savoir sur de nou-

velles bases? Tous les meilleurs arguments feraient sur son esprit la même impression que le coup de vent qui porta le voyageur à s'envelopper de plus en plus de son manteau (1). » La nature humaine est la même de nos jours qu'au temps de Locke.

Il y a cependant une autre réponse à cette objection. Quelques individus sont nés princes, ducs ou même maréchaux; mais je ne sache pas qu'on ait jamais annoncé qu'une grande dame venait d'accoucher d'un enfant de génie ou d'un enfant d'une grande réputation. On ne doit acquérir ces titres qu'en déployant les qualités qui en rendent digne; mais quand un individu quitte la route battue par les philosophes du jour, et introduit de nouvelles découvertes, quand bien même elles seraient aussi prodigieuses que nouvelles, sa réputation est compromise. Harvey ne fut pas un grand homme *avant* d'avoir découvert la circulation du sang; mais il le devint par cette découverte. Qu'était Shakspeare avant que la sublimité de son génie eût été justement appréciée? L'auteur de *Kenilworth* le représente comme un courtisan humble et obscur à la cour d'Élisabeth, et recevant comme une marque de faveur ces paroles : « Ah! Will Shakspeare, vous êtes-là! » et il fait cette remarque fort juste que, dans ce cas, l'immortel rendait hommage à une mortelle. Qui voudrait maintenant changer la grandeur de Shakspeare contre la haute position du lord le plus puissant qui se courbait devant la reine vierge? Figurons-nous encore Galilée tel qu'il était réellement, un faible vieillard, d'un rang obscur, sans influence politique aucune, sans protection de la part des grands, n'ayant même aucunes relations avec eux; pauvre enfin de toutes choses, excepté des dons magnifiques d'un génie profond, original et intelligent; figurons-nous-le, dis-je, appelé à la barre du pontife romain et des

(1) Liv. IV, ch. 20, sect. II.

sept cardinaux, puissance terrible, hommes investis d'autorité pour torturer et tuer dans ce monde, et selon les croyances d'alors, pour damner dans l'éternité, grands de la terre qui, dans leur arrogance, s'imaginaient posséder toute la science de leur siècle, — et demandons-nous après cela où était le grand homme. Était-ce Galilée? Devait-on le chercher dans les juges? Qui est *à présent* l'idole de la postérité, le vieillard ou ses persécuteurs? Il en sera de même de Gall. Si ses découvertes des fonctions du cerveau et de la philosophie de l'esprit résistent à l'examen, et sont reconnues l'interprétation exacte de la nature, elles surpasseront, en importance matérielle pour le genre humain, jusqu'aux découvertes de Harvey, de Newton et de Galilée; c'est ainsi que notre siècle recevra plus d'éclat de la découverte de la phrénologie que des victoires de Bonaparte et de Wellington. Enfin, l'assertion qu'aucun homme marquant n'a embrassé la phrénologie, se trouve démentie par les faits. Le professeur Uccelli de Florence a sacrifié sa chaire académique pour la phrénologie. Dans « la *Statistique de la phrénologie* par Hervett C. Watson » (1), nous trouvons les preuves les plus irrécusables que la phrénologie est maintenant embrassée « par un corps non-seulement respectable, mais encore savant, dont toute cause devrait se glorifier. » Je recommande fortement la lecture de l'ouvrage de M. Watson à toute personne qui désire connaître l'état réel de cette science. D'ailleurs, les écrits des phrénologues soutiendront la comparaison, en fait d'habileté, de science, d'exactitude logique et de profondeur de pensée, avec ceux de leurs adversaires les plus distingués.

Objection. — Tous les disciples de la phrénologie sont des hommes qui ignorent l'anatomie et la physiologie. Ils entraînent des avocats, des théologiens, des négociants qui n'entendent

(1) In-12, Londres 1836, p. 242.

rien au cerveau. Mais tous les hommes de l'art, et surtout les professeurs d'anatomie, savent si bien qu'il n'y a que déception dans leurs doctrines, qu'elles ne font sur eux aucune impression. Ils sourient à leurs découvertes comme à autant de rêves.

Réponse. — Cette objection, comme tant d'autres, est plus remarquable par sa hardiesse que par sa vérité. J'ai vu souvent le Dr Barclay, et plusieurs autres professeurs d'anatomie, disséquer le cerveau; je leur ai entendu avouer que ces fonctions étaient une énigme, et reconnaître que tout ce qu'ils en savaient n'était que des noms sans signification. Il est reconnu, dans un article sur le système nerveux, au n° 94 de la *Revue d'Édimbourg*, cité à la page 46 de cet ouvrage, que les fonctions du cerveau sont inconnues aux anatomistes, et que leur mode de dissection est absurde. Cette circonstance met donc toute la Faculté, qui n'a pas étudié phrénologiquement, tout à fait hors de cause comme autorité. Remarquons que ce *fait* est le contraire de ce qui a été avancé dans l'objection précédente. On veut bien maintenant compter Gall et Spurzheim parmi les bons anatomistes du cerveau : ceux même qui désavouent leurs principes daignent y consentir. Le *Traité de phrénologie* du Dr Vimont est plein de grandes connaissances anatomiques, et dans la *Statistique* de M. Watson, il est parfaitement prouvé que la phrénologie est embrassée par un grand nombre d'hommes de l'art dans toutes les îles Britanniques. Les principaux journaux de médecine ont aussi adopté la phrénologie comme vraie.

Objection. — Il est inconcevable qu'aussitôt que la découverte fut faite, il ne fut plus permis à personne de mettre en doute sa réalité. Il semble que les moyens de la vérifier doivent avoir été tels qu'ils n'ont laissé aucun prétexte à la moindre hésitation; et cependant le fait, qu'après vingt ans de prédications en sa faveur, elle est plus généralement repoussée

qu'adoptée, pourrait être considéré comme une preuve assez concluante contre elle.

On a répondu à cette objection dans l'introduction, page 2. On y démontre que toutes les découvertes importantes ont été également méprisées et repoussées à leur début.

Les observations qui y sont citées, de Playfair et de Locke, sont tout à fait applicables à la phrénologie. La découverte est nouvelle, importante et tout à fait contraire aux opinions reçues, et son début et ses progrès ont été précisément tels que toute personne raisonnable, un peu versée dans l'histoire des sciences, aurait pu les prévoir. « La découverte de la circulation, dit la *Revue d'Édimbourg* (1), découverte qui si elle était jugée d'après ses conséquences sur la physiologie et la médecine, fut la plus grande qui ait jamais été faite depuis qu'on étudie la nature, ne souffre point aujourd'hui dans sa réputation de l'incrédulité des uns, de l'effronterie des autres qui la revendiquèrent, de l'infamie qui la fit attribuer à d'anciens physiologistes, par ceux qui ne voulaient ni en nier l'existence, ni en faire l'éloge. » La postérité aura un jugement semblable pour Gall et ses partisans.

II. — MATÉRIALISME.

Il y a deux grandes questions qui se rattachent au matérialisme, très-différentes en elles-mêmes et que l'on confond souvent. L'une est celle-ci : De quoi *l'existence* de l'esprit dépend-elle? L'autre est : De quoi dépend le pouvoir qu'il a de

(1) N° XCIV, p. 76. L'article cité dans le texte est sur le système nerveux, et les noms de Gall et de Spurzheim n'y sont mentionnés ni au commencement ni à la fin. L'auteur cependant, dans les remarques ci-dessus, leur offre de justes consolations, quoiqu'il donne lui-même l'exemple de l'injustice qu il condamne si éloquemment.

se manifester dans cette vie? Les phrénologues se reconnaissent incapables de rien décider sur la première question. Mais ils maintiennent que les faits démontrent que la seconde dépend de la condition de l'organisation. Quand donc un phrénologue dit que « les qualités et les capacités mentales dépendent de la constitution corporelle, » on doit achever cette phrase en ajoutant : « non pour son *existence*, mais pour *le pouvoir qu'il a d'agir* dans ce monde matériel. » Cette explication a souvent été donnée dans les livres phrénologiques, et comme la répétition en serait fastidieuse, il est bon qu'on se la rappelle.

L'objection que la phrénologie conduit au matérialisme a été si souvent répétée, que nous devons nous y arrêter un moment. Quelques observations suffiront; car l'examen le plus superficiel fait voir combien peu elle est logique. La phrénologie, considérée comme indiquant certains faits physiques ne peut, si elle n'est vraie, conduire à aucun résultat, si ce n'est à confondre ses partisans. D'après une pareille supposition, elle ne peut renverser la religion ni aucune autre vérité, parce que la constitution de l'intelligence humaine veut que toute erreur tende à se réduire au néant et à tomber dans l'oubli, tandis que la vérité, ayant une existence réelle, demeure permanente et inattaquable. Sous ce point de vue donc l'objection que la phrénologie conduit au matérialisme est absurde. Si d'un autre côté on reconnaît que cette science est la véritable interprétation de la nature, et si néanmoins on continue d'avancer qu'elle conduit droit et logiquement au matérialisme, le ridicule de cette objection saute également aux yeux; car elle se résout à cette proposition que le matérialisme est la constitution de la nature, et que la phrénologie est dangereuse parce qu'elle fait connaître cette constitution.

L'accusation a quelque chose de plus maladroit encore, sous une autre forme dont on l'affuble souvent. L'objection admet que

l'esprit se sert du corps comme d'un instrument de communication avec la nature externe, et maintient que ce fait ne conduit pas nécessairement au matérialisme. Je reconnais cela. Mais je ne puis comprendre qu'on soit plus près du matérialisme en soutenant que chaque faculté se manifeste par un organe particulier, qu'en croyant que tout l'esprit a agi sur les objets externes par le moyen de tout le corps ou de tout le cerveau. Bref, sous quelque point de vue qu'on envisage ce système, qu'il soit vrai ou faux, l'objection du matérialisme est futile et inconséquente; et il est à regretter qu'on l'ait formulée au nom de la religion, parce que toute attaque stupide et sans fondement contre la philosophie, en ce nom sacré, tend à diminuer le respect dont elle devrait toujours être entourée.

En abordant ce sujet, il convient de jeter un coup d'œil sur la nature et sur l'étendue du point en discussion, et de l'effet réel de notre décision. La question est donc de savoir si la substance dont se compose le principe pensant est matière ou esprit: et l'effet de notre décision, qu'on ne le perde pas de vue, n'est pas de changer la nature de cette substance quelle qu'elle soit, mais d'adopter simplement une opinion concordant avec un fait auquel nous ne pouvons rien, ou opposé à ce même fait. L'esprit, avec toutes ses facultés et ses fonctions, existe depuis la création et existera jusqu'à l'extinction de la race humaine; aucune opinion de l'homme, quant à la cause de ces phénomènes, ne peut avoir la moindre influence sur la cause même. La nature a donné à l'esprit toutes ses propriétés et son essence, et il les possédera, les manifestera et les soutiendra, quoi que les hommes pensent, disent ou écrivent sur sa substance. Si l'auteur de la nature a doté l'esprit de la qualité d'une existence éternelle, certainement il fleurira dans une jeunesse immortelle, malgré l'apparence d'un déclin prématuré. D'un autre côté, s'il en a limité l'existence à cette vie

éphémère, et décrété qu'il doit périr pour toujours, quand le principe de vie s'échappe de notre corps, dans ce cas, toutes nos conjectures, nos arguments, nos discussions et nos assertions sur son immortalité, n'ajouteront pas un jour à son existence. Les opinions de l'homme sur la substance de l'esprit, ne peuvent donc avoir aucune influence pour changer ou modifier cette substance elle-même ; et s'il en est ainsi, ces opinions peuvent aussi peu miner la constitution de l'esprit ou ses rapports avec le temps et l'éternité, base naturelle et immuable de la morale et de la religion. Selon la phrénologie, la morale et la religion naturelle ont leur origine dans la constitution primitive des facultés mentales elles-mêmes, en même temps qu'elles en émanent. D'innombrables observations ont prouvé l'existence des facultés et des organes de bienveillance, d'espérance, de vénération, de justice et de réflexion. Eh bien, en croyant que l'esprit mourra avec le corps, nous ne déracinons pas de l'âme ces sentiments et ces facultés, pas plus qu'en croyant que l'esprit est immortel, nous n'en implantons dans notre constitution. Ils conserveraient tous leurs fonctions et leur constitution, et rendraient la vertu aimable et le vice odieux, quand bien même nous croirions que l'esprit est fait de poussière, tout aussi bien qu'en croyant que l'esprit est une émanation immédiate de Dieu même.

Cette question de matérialisme est donc oiseuse et banale et la moins intéressante qui ait jamais occupé l'intellect humain. Rien ne peut être moins logique et plus réellement nuisible aux intérêts de la moralité et de la religion, que ces vaines clameurs que pousse périodiquement la presse sur les dangers de cette science. Une forte intelligence, au lieu de se courber devant ce préjugé, travaillerait à le dissiper, en démontrant que cette question elle-même est vaine et que, quelque opinion que nous adoptions sur la subtance de l'esprit, elle doit conserver intacts tous ses attributs.

l'esprit se sert du corps co[illegible] nos recherches jusqu'à cation avec la natu[illegible], nous demanderons s'il conduit pas nécess[illegible] dont se compose l'esprit, Mais je ne puis [illegible] immatérielle. Nous devrions aupa- lisme en sou[illegible] déterminer quels sont nos moyens pour organe par[illegible] de l'essence de l'esprit. Toute notre objets es[illegible] de notre consciencioslté ou de nos obser- cerveau[illegible] Eh bien! en réfléchissant sur la consciencioslté ou sur sysi[illegible] nous sentons, nous ne découvrons rien touchant la ce que nous sens de l'être pensant. Nous ne sentons pas une ma[illegible] ou les sens de l'être pensant. Nous ne sentons pas une substance spirituelle travailler au dedans de nous, et élaborer le sentiment et la pensée. Nous ne sentons pas non plus une substance matérielle produire ces effets. Nous ne sentons que les sentiments et les émotions d'amitié, d'attachement, de haute conception, ou de pensées élevées. Prennent-ils leur origine dans la matière ou dans l'esprit? Le premier embryon de la réflexion était-il de la poussière ou une essence pure éthérée? Gisait-il dans la poussière ou était-ce une essence pure éthérée, planant dans les régions de l'immensité, avant qu'il ne fût une partie constituée de nous-mêmes? A-t-il plu à Dieu, en créant l'homme, d'investir ses organes matériels de la propriété de la pensée, ou de répandre en lui une partie de son feu immatériel. Sur tous ces points, notre consciencioslté nous laisse sans réponse. On a entretenu sur ce point beaucoup d'illusions populaires, en négligeant de faire remarquer ce fait que nous n'avons pas la conscience des opérations du cerveau. En général, les hommes, par cela même qu'ils n'ont la conscience que de la pensée et du sentiment, et qu'ils n'ont point celle des mouvements d'un organe matériel, accomplissant les actes de l'esprit, imaginent que c'est nécessairement une substance immatérielle qui pense et sent en eux. Mais ils n'ont pas plus la conscience de la contraction et du relâchement des muscles; et ils pourraient tout aussi bien

s'imaginer que leurs bras et leurs jambes sont mus, non par des organes matériels, mais par l'impulsion directe de l'esprit, que conserver leur opinion. Enfin, la vraie conclusion logique est que la conscienciosité ne nous rend pas capables de découvrir de quelle substance se compose le principe pensant.

Les observations jettent-elles donc une lumière plus forte et plus constante sur cette question agitée depuis si longtemps? Les organes intellectuels, dans l'état de santé et dans l'état normal, dans lequel leurs fonctions s'accomplissent le mieux, échappent à tout examen. Aucun œil ne peut pénétrer les téguments de la tête, les compartiments du crâne, la *dure-mère*, la *pie-mère*, pour contempler les opérations qui se font dans le cerveau, quand les pensées s'élèvent et quand les sentiments se gonflent d'émotion; d'un autre côté, lorsque des lésions externes ou des maladies font soulever ces enveloppes, l'esprit n'agit pas avec toute la vigueur de la santé. Même alors que tous ces obstacles extérieurs sont levés, on ne perçoit que la surface des circonvolutions, et l'âme peut se cacher dans les longues fibres qui s'étendent de la surface à la moelle allongée. C'est là peut-être que la pensée s'élabore. Mais comme l'œil ne peut voir la pensée, et que la main ne peut la sentir, elle échappe à l'investigation. Peut-on dire que la mort résoudra la question, et dévoilera tous les secrets de l'âme? Mais hélas! quand le pouls a cessé de battre, que les poumons ne respirent plus, le cerveau ne présente plus à nos regards qu'une masse inerte d'un tissu mou et fibreux, dans laquelle on ne peut plus distinguer aucune pensée, percevoir aucun sentiment, et où il ne reste plus aucun vestige d'une substance spirituelle ou immatérielle; de sorte que par l'inspection l'imagination même ne trouve aucun aliment à des conjectures, quant à la présence ou à l'absence d'un hôte immatériel, quand la vie et la santé l'animaient encore.

Ainsi les observations révèlent aussi peu, quant à la substance de l'esprit, que la réflexion sur la consciencioslité; et comme aucun autre moyen pour arriver à une reconnaissance exacte n'est à la portée de l'homme, la solution paraît être hors de son pouvoir. Enfin, pour me servir d'une observation de Spurzheim, la nature a donné à l'homme des facultés adaptées à l'observation des phénomènes tels qu'ils existent, et des relations subsistant entre eux; mais elle lui a refusé les facultés pour découvrir comme objet de perception directe, le commencement, la fin ou l'essence de toute chose sous le soleil; nous pouvons entremêler nos objections de conjectures, mais nous n'arriverons jamais à la vérité en nous égarant dans ces régions inconnues (1).

Lord Brougham soutient que l'esprit, pendant cette vie, diffère *complétement de la matière*, et *en est indépendant*. (*Discours sur la théologie naturelle*, page 107); mais nous avons répondu à cette objection pages 20 et 21 du 1er volume.

La solution de cette question est donc non-seulement de

(1) L'argument qui se trouve dans notre texte est présenté avec talent sous une forme différente par l'auteur des « Remarques suggérées par la lecture d'une lettre de M. Taylor au proviseur d'Édimbourg, qui le présentait comme candidat à la chaire de logique, en 1836. « Les philosophes, dit-il, commencent à découvrir une lueur de cette vérité que l'esprit et la matière, qu'ils regardent depuis si longtemps comme des existences réelles ne sont que des noms, et rien que des noms de certaines classifications d'idées humaines; car il n'y a dans le ressort de la science de l'homme rien de semblable à la matière, sauf les divers objets matériels perçus par lui, ou des molécules élémentaires individuelles qui les composent; et il n'y a non plus rien de semblable à l'esprit sauf les divers êtres individuels qui peuvent sentir, penser et vouloir. Comparer *abstractivement* l'esprit et la matière, comme principes opposés, n'ayant aucune propriété commune, ainsi que l'ont toujours fait les philosophes et les théologiens, c'est en vérité, à mon sens, malgré tous les égards que l'on doit aux opinions des grands hommes qui y ont dépensé toute leur énergie, une des œuvres les plus futiles qui aient occupé l'esprit de l'homme; car c'est une comparaison

peu d'importance, mais impossible; et ceci nous conduit à observer qu'aucune idée ne peut être plus erronée que celle qui fait dépendre de toute nécessité la dignité et la destinée future de l'homme, comme être immortel, de la substance dont il est fait.

Je veux admettre un instant, avec les matérialistes, que le cerveau soit l'esprit, et que la matière médullaire pense. Eh bien! s'il en est ainsi, ce doit être la meilleure substance possible pour penser, précisément parce que le Créateur l'a choisie à ce dessein, et l'a douée de la propriété de penser. Dans cet argument, les hommes religieux oublient constamment que la même main toute-puissante qui fit le cerveau créa l'esprit et l'univers même, et qu'en se renfermant dans leurs attributions, les compartiments du cerveau, qu'on les regarde comme des ressorts pensants ou non, le but de la sagesse divine est tout aussi bien rempli que quand elle imprime le mouvement aux planètes, ou qu'elle infuse la lumière et la chaleur dans le

entre objets qui n'existent pas. Il ne peut y avoir rien de semblable à l'extension, la solidité et la résistance, la forme, l'étendue, la couleur, le son ou l'odorat des objets matériels qui les montrent; et tout ce qu'on peut raisonnablement en dire c'est qu'ils sont des attributs, des qualités ou des propriétés non de l'essence abstraite ou de la substance appelée matière, mais simplement de ce fonds particulier qu'il soit roc, pierre, terre, métal ou gaz, objet immédiat de la pensée » Pag. 10. « La pensée et le sentiment, de même que l'extension et la solidité sont des qualités d'êtres *concrets*, et le genre humain ne connaît que des êtres concrets qui possèdent ces facultés. La réflexion sur la consciencioslté, il est vrai, a amené les hommes pensants à cette conclusion que la faculté de penser, de sentir et de vouloir est l'attribut non de tout notre être indistinctement, mais du cerveau exclusivement; et jamais leur moyen de recherche ne pourra les faire aller au delà de ce point. C'est l'être concret logé dans leur crâne (l'être *concret* et non l'*abstraction* appelée esprit) qui pense, sent et veut; mais quels sont les éléments qui composent cet être concret? et quel est le principe ou ressort de son activité? Ce sont là des questions que l'homme ne peut résoudre » Page 14.

soleil. Si donc, *de facto*, Dieu a fait le cerveau pour penser, nous pouvons être assurés qu'il l'aura parfaitement adapté à ce dessein, et que le but qu'il s'est proposé en créant l'homme ne sera pas manqué parce qu'il a choisi *une mauvaise substance* pour constituer le principe pensant. Mais quel *a été* son but en créant l'homme? Ceci nous amène au point principal de la question. M. Lawrence, dit-on, ne fait reposer aucune doctrine morale sur ses opinions quant à l'essence de l'esprit; mais d'autres matérialistes, qui font de ces opinions la base de l'athéisme, voudraient nous voir écrire que l'on aura la preuve évidente des intentions de Dieu dès qu'on aura découvert de quelle substance se compose l'esprit, et ils cherchent à insinuer que si l'on découvre que c'est d'une matière noble et subtile, il s'ensuivra qu'elle a été créée pour de nobles desseins, tandis que si l'on découvre que c'est d'une matière grossière et ignoble, on devra conclure qu'il est destiné à ramper toujours sur ce bas monde. Ici encore le bon sens et la logique leur font également faute, car il n'est aucun principe de philosophie plus positif que celui-ci : De la connaissance de la substance seule dont se compose une chose, nous ne pouvons inférer dans quel but elle a été créée. Vous aurez beau mettre devant les yeux d'un homme, quel qu'il soit, toute espèce imaginable d'essences, s'il doit borner la connaissance de leurs propriétés à celles qu'il pourra découvrir en en examinant les parties constituantes, il se trouvera dans l'incapacité complète de décider si elles ont été créées pour durer un jour ou pour l'éternité. Donc, en admettant que la matière médullaire pense, le matérialiste n'a pas le droit de conclure que l'homme n'est pas immortel et responsable de ses actions. Le véritable moyen de découvrir dans quel but l'homme a été créé, c'est de rechercher les qualités dont il est doué, avec la confiance que la substance qui le compose est parfaitement adaptée au but de sa création. Eh bien, quand nous interrogeons ses qualités, nous sommes

forcés de reconnaître que le principe pensant diffère en lui non-seulement quant au *degré*, mais aussi quant à l'*espèce*, d'avec celui des animaux. Les animaux n'ont pas la faculté de la justice pour leur indiquer que c'est un tort de ne pas restreindre les manifestations de la destructivité ou de l'acquisivité; ils n'ont point le sentiment de la vénération pour les porter à chercher un Dieu qu'ils puissent adorer; ils n'ont point la faculté de l'espérance pour leur faire voir dans le lointain l'objet de leur contemplation et de leur inquiétude incessante et les conduire à espérer la vie au delà de la tombe; enfin, la plupart des circonvolutions du cerveau, qui forment chez l'homme les organes des sentiments, paraissent ne pas exister chez les animaux. Les organes aussi qui servent chez l'homme à manifester les facultés de la réflexion sont, à l'évidence, des plus déprimés chez les animaux; et, conformément à ce fait, leur intelligence est si bornée que leur peu de savoir leur suffit et qu'ils sont indifférents au sublime dessein de la création. Puisque l'homme est doué de qualités qui ont été refusées aux autres créatures, nous sommes autorisés par un juste exercice de notre *réflexion*, ce sujet étant hors de la portée de nos sens extérieurs, nous sommes, dis-je, autorisés à tirer cette conclusion, réellement philosophique, qu'il est destiné à quelque chose de plus grand, de plus élevé, que ce qui doit être leur lot, quelle que soit du reste l'essence de son esprit.

Ces principes nous permettent de répondre à une objection qui fut faite il y a longtemps par le Dr Barclay, et que plusieurs adversaires de la phrénologie n'ont pas craint de répéter souvent, tout absurde qu'elle soit en elle-même. L'hypothèse du Dr Barclay est que l'esprit modèle les organes. S'il est impossible de découvrir la substance dont se compose l'esprit, il est également impossible de dire si les facultés déterminent l'étendue des organes, ou si les organes limitent le pouvoir des facultés. Voici quelques-unes des difficultés dont le Dr Barclay

hérisse ses idées : — Si l'esprit immatériel modèle les organes, alors c'est Dieu qui fait les esprits idiots, les esprits aliénés, les esprits stupides, et les esprits vicieux, lesquels font les mauvais organes. Et cette doctrine semble offrir plus de prise aux objections que la théorie qui veut que l'esprit en lui-même soit parfait chez tous les individus, et que les manifestations de ses dispositions et de ses pouvoirs en cette vie ne soient pas affectées par l'état des organes auxquels il se rattache. D'après la première supposition, tous les efforts de l'homme ne peuvent rien faire pour améliorer la condition de l'esprit ; car le principe immatériel est hors de notre portée, et puisque nous ne pouvons le modifier, aucun changement ne peut avoir lieu dans les organes. Dans la dernière hypothèse, nous sommes encouragés à faire de notre mieux par l'espoir du succès, car elle considère l'esprit comme sain chez tous les individus, et les imperfections comme gisant dans les organes, lesquels sont susceptibles d'être modifiés par l'étude et l'exercice. Dans cette hypothèse aussi, l'aliénation mentale n'est pas une maladie du principe immatériel, mais une affection des organes que la médecine peut acquérir. Voir le *Phrenological Journal*, vol. II, page 149.

III. Des effets des lésions au cerveau sur les manifestations de l'esprit.

(*Par le Dr A. Combe.*)

De tous les arguments que l'on a fait valoir contre la phrénologie, aucun n'a été répété plus souvent, ni plus hardiment, que celui qui repose sur ce fait que le cerveau a plus d'une fois été lésé ou même détruit en tout ou en partie, sans que ses opérations se soient trouvées entravées en rien. Cependant,

quand on l'examine avec soin, on reconnaît que cette objection est en contradiction avec les principes de ceux qui la soutiennent, et qu'elle démontre complétement leur ignorance des principes de la science contre laquelle elle est dirigée. « Le système de Gall et de Spurzheim, dit-on, tout spirituel et amusant qu'il soit en théorie, se trouve *annihilé* aussitôt qu'on en appelle aux faits. L'expérience nous a démontré qu'un homme peut avoir *la jouissance entière de toutes ses facultés intellectuelles*, même alors que la maladie a détruit une partie de son cerveau. On a trouvé des parties du cerveau diverses d'étendue et de situation entièrement désorganisées, sans que néanmoins, jusqu'au jour de la mort du malade, la moindre partie de l'esprit fût détériorée. Il serait difficile de trouver une partie du cerveau qui n'ait, d'une manière ou d'une autre, souffert dans son tissu sans cependant léser l'esprit. Certainement il n'est pas une des parties spécifiées par Gall et Spurzheim qui n'ait souffert, dont on n'ait reconnu l'absence, sans que cependant la faculté *intellectuelle*, que selon eux elles doivent produire ou soutenir, ait été le moins du monde imparfaite (1). » Tels sont les *ipsissima verba* d'un savant et respectable adversaire, quoique prévenu contre nous; et quoique on puisse en citer d'autres qui vont encore plus loin que lui, je suis prêt à reconnaître que si les propositions ici rapportées étaient aussi clairement établies qu'elles furent faites à la légère, ni le système de philosophie que nous soutenons, ni aucun de ceux qui reconnaissent la nécessité de l'intervention d'un instrument matériel pour les manifestations de l'esprit, ne pourraient vivre un jour.

Au premier abord, l'objection précédente paraît très-plausible et très-concluante; et présentée comme à l'ordinaire, directement et indirectement par les membres de la profession médicale, que l'on suppose assez naturellement être les meilleurs

(1) Remus, *Sur le Scepticisme*, p. 100.

juges dans une question semblable, plusieurs l'accueillent avec une confiance entière, et c'est ainsi qu'elle agit sur beaucoup avec toute la force de la vérité. Dans le fait, aux yeux de ceux qui ignorent également l'anatomie et la phrénologie, et qui, par conséquent, n'ont aucun moyen d'en apprécier exactement la force, cette objection paraît formidable. Mais aux yeux de ceux qui sont versés dans ces deux sciences, et qui, par conséquent, sont mieux aptes à juger exactement, les faits mêmes sur lesquels sont fondées les objections, au lieu d'invalider les principes fondamentaux de la nouvelle philosophie, paraissent démontrer clairement et sans équivoque leur vérité. Il peut être utile de constater l'abstraction des preuves mêmes afin que le lecteur, qui n'est pas de la profession, détermine jusqu'à quel point elles autorisent les déductions qu'en ont tirées nos adversaires. Dans ce but, je ferai d'abord quelques observations sur le témoignage offert de l'intégrité alléguée de toutes les facultés mentales, dans le cas de forte lésion au cerveau; et j'examinerai anatomiquement jusqu'à quel point l'étendue, la situation et la nature des lésions éprouvées dans les cas qu'on a cités, nous autorisent à supposer la destruction partielle ou totale d'un organe phrénologique individuel, et enfin je présenterai quelques remarques sur la possibilité de découvrir les fonctions du cerveau, en remarquant les effets de ses lésions, système recommandé il y a peu de temps par de grandes autorités.

Avant de commencer cette enquête, il est bon d'observer que tous les cas dont nous parlons, sans exception aucune, sont rapportés par des hommes de l'art, dans le but de faire valoir leur profession, sans la moindre intention de prouver que la conservation entière des facultés mentales peut coexister avec une forte désorganisation de l'organe de l'esprit; en conséquence, comme on pourra s'en convaincre en lisant l'article du Dr Ferriat dans le IVe volume des *Mémoires de Manchester*

et le 48e numéro de la *Revue d'Édimbourg*, l'état de l'esprit n'est mentionné qu'accidentellement et en termes vagues et généraux, parce que en réalité on s'en occupait peu. Par exemple dans un des cas l'on dit que : « Le malade conserva ses sens jusqu'à sa dernière heure; » dans un autre, que : « Il n'y eut pas perte de la sensibilité; » dans un troisième, que : « Il n'y eut pas aliénation mentale, » et dans un quatrième, que : « Le malade continua d'être tout à fait bien. » En vérité, le défaut de précision et l'inefficacité complète des preuves données pour établir les conclusions importantes qui en sont déduites, ressortent d'une manière si positive que le collaborateur même de la *Revue d'Edimbourg*, auquel nous avons déjà renvoyé, tout hostile qu'il est à la phrénologie, exprime le désir « qu'on nous donne des cas plus minutieusement détaillés et *observés dans un but spécial à cette recherche physiologique*, au lieu de ceux que nous connaissons déjà (1), » pour qu'il ose enfin prononcer un arrêt irrévocable. Ce n'est pas quand *il* hésite que l'ont peut s'attendre à ce que *nous* prononcions, sur des preuves rejetées par *lui*, un verdict contre nous-même.

Mais en admettant même que ces cas aient été observés *dans un but spécial à cette recherche physiologique*, il faudrait encore, pour que ces preuves eussent le moindre poids pour établir le point disputé, que l'on pût supposer à ceux qui les avancent, deux conditions indispensables qu'ils n'avaient assurément pas; savoir : 1° *La connaissance parfaite du nombre et de la nature des facultés primitives* de l'esprit humain, et 2° des connaissances préalables sur les degrés relatifs de l'intelligence et de l'énergie pendant la santé, dans les cas individuels dont nous nous occupons.

Quant à la première de ces conditions il est bien connu qu'il est à peine deux métaphysiciens qui font leur étude particu-

(1) *Revue d'Édimbourg*, n° 48, p. 448.

lière de la philosophie de l'esprit, qui aient été d'accord sur le nombre ou la nature des facultés mentales primitives. A plus forte raison, devons-nous nous attendre à ce que des médecins, tous plus occupés les uns que les autres de la pratique générale, soient mal informés. « On attache certaines idées mal digérées, » dit la *Revue d'Édimbourg* dans sa notice sur l'article de sir E. Home, qui traite des fonctions du cerveau, « aux mots *facultés intellectuelles; de vagues conjectures se forment quant au siége et à la nature de ces facultés* (1). » Comment donc, demanderai-je, quelqu'un peut-il certifier, même après l'attention la plus scrupuleuse, que tous les pouvoirs de l'esprit sont connus, quand il ignore quels sont ces pouvoirs; quand il ignore, par exemple, que les penchants de la destructivité, de l'acquisivité ou de la secrétivité existent, et que les sentiments de la vénération, de l'espérance ou de la consciencioslté sont des émotions primitives. Jamais ils ne disent un mot de l'état des sentiments et des penchants prouvés par la phrénologie, dans leur historique des lésions du cerveau; et par conséquent, puisque rien ne dit le contraire, il se peut très-bien que, dans tous les cas cités comme preuves de la possession entière des facultés, les facultés, aussi bien que leurs organes respectifs, manquaient entièrement. Nos adversaires ne parlent jamais que des facultés intellectuelles; et en s'attendant à les voir affectées, quand, par exemple, la lésion porte sur le cervelet ou lobes postérieurs du cerveau, ils mettent au jour toute leur ignorance sur la nature et le nombre des facultés primitives, et l'ignorance la plus profonde sur les doctrines qu'ils repoussent. Quand une lésion porte sur cette partie du cerveau qui est en dessous de l'os pariétal; et que le phrénologue dit être l'organe de la circonspection, que nous doutons de l'exactitude de la fonction qu'on lui attribue, et que nous

(1) *Revue d'Édimbourg*, n° 48, p. 449.

désirons voir confirmer ou réfuter nos observations par les phénomènes qui accompagnent une lésion semblable, on supposera naturellement que, tous les organes étant doubles, nous commencerons par vérifier si la partie correspondante du cerveau au côté opposé, a ou non sa part de la désorganisation, et que nous procéderons ensuite à rechercher l'état de cette faculté particulière, et dont les parties lésées constituent les organes, afin de vérifier ainsi si le sentiment de la circonspection est resté intact, quand, par la gravité de la maladie, il aurait dû, d'après les lois naturelles de l'économie animale, se trouver altéré ou manquer complétement.

Cette marche, toute simple qu'elle paraît, n'est pas celle que suivent les adversaires de la phrénologie. Un adversaire s'inquiète peu que ce soit un côté ou tous les deux qui soient morbides; il ne le demande même pas; il ne fait non plus aucune question sur les manifestations du sentiment de la circonspection; il constate tout d'abord l'état des facultés intellectuelles avec lesquelles, comme la phrénologie l'enseigne très-positivement, la circonspection n'a aucune connexion directe, et comme il trouve que toutes les facultés qu'il nomme *attention*, *perception*, *mémoire*, ou *imagination*, ne sont pas du tout attaquées, il conclut, avec une confiance admirable, que la partie lésée en question *ne peut* être l'organe de la *circonspection;* et il est si satisfait de son propre raisonnement, qu'il se croit le droit de tourner en ridicule ceux qui n'en comprennent pas la force aussi bien que lui. Sur tout autre sujet, ce mode de raisonnement aurait été regardé comme ne pouvant être suivi que par l'ignorance portée à un degré déplorable et même blâmable; mais telle a été la prévention du public contre la phrénologie, que ce même raisonnement fut reçu avec des acclamations universelles et comme étant tout à fait philosophique et satisfaisant.

Même en supposant que le nombre des facultés primitives

fût connu, on ne peut ajouter foi à des cas qui n'ont pas été observés dans un but « spécial à cette recherche physiologique, » car tous les jours l'expérience vient nous prouver que tant qu'un malade conserve la faculté de faire une réponse rationnelle à la question la plus simple sur sa santé, le médecin, comme ceux qui le soignent, dont l'attention ne se porte pas sur le point dont nous nous occupons, parlent toujours de lui comme ayant toutes ses facultés, même alors qu'il serait tout aussi incapable de penser ou de raisonner sur un sujet sérieux quelconque avec son énergie et sa facilité accoutumée, qu'un malade goutteux et couvert de rhumatismes le serait de marcher avec sa vigueur ordinaire. Sans doute on peut, jusqu'à un certain point, dire du premier qu'il a toutes ses facultés, tout aussi bien qu'on peut dire du second qu'il conserve le pouvoir du mouvement musculaire, parce qu'il peut se traîner sans aide dans sa chambre; mais aussi le pouvoir d'exercer ses facultés peut être et est en effet aussi affaibli dans le premier cas, que l'usage des muscles dans le second. Prenez même le premier convalescent venu, relevant d'une maladie aiguë, dans laquelle il n'a pas été question d'une affection particulière du cerveau, et entamez avec lui un sujet qui requiert de la suite dans les pensées et une concentration d'esprit dont il est parfaitement capable dans un état normal de santé; bien loin d'avoir conservé toutes ses facultés intactes, une confusion pénible dans la tête et d'autres symptômes désagréables lui rappelleront bientôt son état de faiblesse. Au contraire, si vous n'appelez son attention que sur des sujets qui ne requièrent de sa part aucun effort, loin de le fatiguer, vous lui ferez du bien, parce que l'exercice que vous offrirez à sa pensée sera proportionné à la faiblesse de son esprit. Eh bien! c'est précisément cette dernière espèce de conversation que le médecin sensé permet à son malade, c'est d'après cette conversation qu'il forme son opinion sur l'état de son esprit; et

celui qui peut la soutenir « conserve, dit-on, toutes ses facultés. » De même le convalescent de la goutte ou d'un rhumatisme acquiert des forces en prenant dans sa chambre un exercice modéré. Mais si vous lui imposez des mouvements musculaires qui demandent une vigueur qu'il n'a pas, vous produisez sur lui le même mauvais effet que lorsqu'il s'agit de l'esprit. Et l'on pourrait dire tout aussi bien de celui-ci que son pouvoir de mouvements volontaires n'est pas diminué, que de l'autre, que sa force d'intelligence n'est pas affaiblie.

On peut facilement démontrer, par le recueil du Dr Ferriar et par la *Revue d'Édimbourg*, publications de nos adversaires, que la preuve, quant à l'état de l'esprit, après des blessures à la tête, ou une altération de la masse cérébrale, est réellement vague et peu satisfaisante. Outre l'objection qu'il rend par ces expressions offrant tant de latitude : « Le malade conserve *toute sa raison ;* il a *tous ses mouvements volontaires*, » etc., etc., quand il s'en sert pour indiquer la condition de toutes les facultés mentales, on peut remarquer que le Dr Ferriar cite, comme ayant conservé toutes ses facultés, un homme qui avait souffert pendant dix ans de l'hypocondrie, maladie dont l'existence implique une activité morbide de quelques facultés mentales, et qui doit en conséquence être rangée dans les variétés d'aliénation; et qu'il parle d'une jeune fille qui, avec des symptômes évidents de cerveau oppressé, conserva, dit-on, toutes ses facultés. La *Revue* parle aussi d'une dame qui, « la veille de sa mort, était susceptible d'*être réveillée de sa stupeur* et avait alors *tous ses sens.* » Mais l'idiot de naissance, réveillé de sa stupeur naturelle par l'exaltation de la fièvre, paraît quelquefois gagner un grand pouvoir intellectuel pour le perdre à sa guérison. Dira-t-on aussi qu'il possède toutes ses facultés parce qu'il est susceptible d'être excité par un stimulant? La déduction est aussi logique dans un cas que dans l'autre.

Mais en accordant aussi que la connaissance préalable du

fût connu, on ne [illegible] les pouvoirs intellectuels nous observés d[illegible] ou de leur absence, cette giqu[illegible] tant qu[illegible] par elle-même : que pour [illegible] possède tous intacts dans une ma- [illegible] à quel degré il les possédait quand [illegible] en bonne santé. La vigueur intellectuelle, le tempéra- [illegible] morales diffèrent beaucoup d'homme à [illegible] L'échelle s'étend depuis le dernier degré de l'idiotisme [illegible] les plus élevés du génie ; et l'historique des [illegible] apprend que l'homme dont les facultés sont [illegible] peut faire une réponse rationnelle à une question [illegible] que son esprit ne puisse mesurer les profondeurs [illegible] auparavant. Si donc la connaissance d'un malade, [illegible] d'une lésion au cerveau, se forme près de son lit de [illegible], après que l'accident est arrivé, quels moyens avons- nous pour juger à quel degré ces facultés mentales, en général ou en particulier, ont été lésées ou détériorées. Même dans les circonstances les plus favorables, cette difficulté n'est pas facile à surmonter, et quand nous considérons que les lésions à la tête sont beaucoup plus fréquentes dans les hôpitaux que dans la clientèle civile, et que dans les hôpitaux il est rare que le chirurgien ait vu le malade auparavant, il devient évi- dent que même en supposant que le témoignage, quant à l'état actuel des facultés, soit aussi bien spécifié et précisé qu'il est vague et généralisé, il n'en reste pas moins vrai que, dans la plus grande majorité des cas, le chirurgien ne se trouve pas dans des circonstances favorables pour comparer la force d'aucune des facultés, puisque cela ne forme pas l'objet direct ou habituel de ses recherches, et que même alors qu'il s'en occuperait, il doit nécessairement ignorer le degré auquel elles se manifestaient avant la lésion.

Après avoir démontré que les observateurs cités par nos ad- versaires ne connaissaient évidemment pas le nombre et les fonc-

tions des qualités mentales, et n'avaient pas non plus les moyens de juger de l'existence des facultés individuelles ni de les comparer dans des cas de maladies ou de blessures à la masse cérébrale, je vais maintenant indiquer des connaissances anatomiques qui, quoique tout aussi indispensables, ne paraissent pas avoir été possédées au plus faible degré par aucun de ceux auxquels les cas se présentaient, ni par aucun de ceux qui les rapportent. Je veux parler de la connaissance de la *situation*, de la *forme* et de la *direction* des fibres des divers organes dont le cerveau est considéré comme la réunion par les phrénologues. Sans cette connaissance, toute observation doit être imparfaite. Comment, par exemple, un homme peut-il reconnaître que l'organe de la circonspection a été blessé ou détruit, s'il ne connaît ni sa situation, ni la direction des fibres qui le constituent? Et cependant, tel est exactement l'état de l'esprit de ceux d'après l'autorité desquels on fait valoir si fortement l'objection que nous réfutons. Les neuf dixièmes des cas se sont présentés bien avant que les organes ne fussent découverts; l'autre dixième a été, je pense, observé dans l'ignorance de la découverte; de sorte qu'on peut les ranger tous dans une même classe. Si quelqu'un, en effet, pouvait prouver qu'il a trouvé les *deux* organes de la circonspection détruits, alors que le sentiment qui en émane se manifestait aussi fortement qu'auparavant, il prouverait qu'en effet on a eu tort d'attribuer à cette partie du cerveau l'opération de ce sentiment. Mais à moins qu'il ne connaisse exactement la situation de cet organe à sa surface et la direction de ses fibres soit horizontales, verticales ou obliques à l'intérieur, et à moins qu'il ne vérifie positivement la condition des organes des deux côtés, comment peut-il se hasarder à affirmer qu'ils étaient détruits en tout ou en partie. M. Rennel, il est vrai, et d'autres adversaires, nous disent que toutes les parties individuelles spécifiées par Gall et par Spurzheim ont tour à tour été détruites, sans que les facultés

nombre et des fonctions de *tous* les pouvoirs intellectuels nous rend aptes à juger de leur présence ou de leur absence, cette proposition paraît encore évidente par elle-même : que pour affirmer qu'un homme les possède tous intacts dans une maladie, nous devons savoir à quel degré il les possédait quand il était en bonne santé. La vigueur intellectuelle, le tempérament, les dispositions morales diffèrent beaucoup d'homme à homme. L'échelle s'étend depuis le dernier degré de l'idiotisme jusqu'aux dons les plus élevés du génie ; et l'historique des maladies nous apprend que l'homme dont les facultés sont très-affaiblies peut faire une réponse rationnelle à une question simple, quoique son esprit ne puisse mesurer les profondeurs qu'il pénétrait auparavant. Si donc la connaissance d'un malade, souffrant d'une lésion au cerveau, se forme près de son lit de douleur, après que l'accident est arrivé, quels moyens avons-nous pour juger à quel degré ces facultés mentales, en général ou en particulier, ont été lésées ou détériorées. Même dans les circonstances les plus favorables, cette difficulté n'est pas facile à surmonter, et quand nous considérons que les lésions à la tête sont beaucoup plus fréquentes dans les hôpitaux que dans la clientèle civile, et que dans les hôpitaux il est rare que le chirurgien ait vu le malade auparavant, il devient évident que même en supposant que le témoignage, quant à l'état actuel des facultés, soit aussi bien spécifié et précisé qu'il est vague et généralisé, il n'en reste pas moins vrai que, dans la plus grande majorité des cas, le chirurgien ne se trouve pas dans des circonstances favorables pour comparer la force d'aucune des facultés, puisque cela ne forme pas l'objet direct ou habituel de ses recherches, et que même alors qu'il s'en occuperait, il doit nécessairement ignorer le degré auquel elles se manifestaient avant la lésion.

Après avoir démontré que les observateurs cités par nos adversaires ne connaissaient évidemment pas le nombre et les fonc-

tions des qualités mentales, et n'avaient pas non plus les moyens de juger de l'existence des facultés individuelles ni de les comparer dans des cas de maladies ou de blessures à la masse cérébrale, je vais maintenant indiquer des connaissances anatomiques qui, quoique tout aussi indispensables, ne paraissent pas avoir été possédées au plus faible degré par aucun de ceux auxquels les cas se présentaient, ni par aucun de ceux qui les rapportent. Je veux parler de la connaissance de la *situation*, de la *forme* et de la *direction* des fibres des divers organes dont le cerveau est considéré comme la réunion par les phrénologues. Sans cette connaissance, toute observation doit être imparfaite. Comment, par exemple, un homme peut-il reconnaître que l'organe de la circonspection a été blessé ou détruit, s'il ne connaît ni sa situation, ni la direction des fibres qui le constituent? Et cependant, tel est exactement l'état de l'esprit de ceux d'après l'autorité desquels on fait valoir si fortement l'objection que nous réfutons. Les neuf dixièmes des cas se sont présentés bien avant que les organes ne fussent découverts; l'autre dixième a été, je pense, observé dans l'ignorance de la découverte; de sorte qu'on peut les ranger tous dans une même classe. Si quelqu'un, en effet, pouvait prouver qu'il a trouvé les *deux* organes de la circonspection détruits, alors que le sentiment qui en émane se manifestait aussi fortement qu'auparavant, il prouverait qu'en effet on a eu tort d'attribuer à cette partie du cerveau l'opération de ce sentiment. Mais à moins qu'il ne connaisse exactement la situation de cet organe à sa surface et la direction de ses fibres soit horizontales, verticales ou obliques à l'intérieur, et à moins qu'il ne vérifie positivement la condition des organes des deux côtés, comment peut-il se hasarder à affirmer qu'ils étaient détruits en tout ou en partie. M. Rennel, il est vrai, et d'autres adversaires, nous disent que toutes les parties individuelles spécifiées par Gall et par Spurzheim ont tour à tour été détruites, sans que les facultés

dont ils disent qu'elles sont l'organe en aient souffert le moins du monde; mais si nous examinons les bases sur lesquelles reposent de pareilles assertions, nous ne trouverons que le même défaut de précision, le même vague que dans les preuves relatives à l'état de l'esprit. Aucun de ces cas ne peut être avancé, et il est évident que M. Rennel, aussi bien que nos autres adversaires, suppose les organes limités à la surface du cerveau, au lieu de s'étendre jusqu'à sa base, jusqu'à la *medulla oblongata*. Ils paraissent aussi, je le sais, par défaut de logique, penser que la lésion d'un organe suffit pour détruire la fonction de tous deux, quoiqu'ils aient la preuve contraire dans ceux qui voient avec un seul œil, ou entendent avec une seule oreille.

Plusieurs physiologistes, et surtout ceux qui sont hostiles à la phrénologie, considèrent le cerveau comme un seul organe, dont chaque partie concourt à exécuter une seule fonction, celle de manifester l'esprit; mais loin de venir à l'appui de leurs conclusions, les cas cités, s'ils sont vrais, les détruisent entièrement, et ne laissent de choix qu'entre la doctrine phrénologique qui soutient la pluralité des organes cérébraux, et cette idée que le cerveau, l'organe le plus important du corps, en apparence, le plus délicat et le mieux protégé, n'est après tout qu'une charge fort inutile, ou tout au plus une simple masse renfermée dans un étui et placée au-dessus du cou, plutôt comme ornement et comme un moyen d'équilibre que dans un but rationnel; conclusion contre laquelle ils s'élèveraient encore plus que contre la phrénologie même, quoiqu'elle résulte logiquement de leurs propres prémisses. La doctrine phrénologique est, à vrai dire, la seule par laquelle ces faits, en tant qu'ils soient vrais, puissent être expliqués; car du moment que nous pouvons prouver que non-seulement le cerveau se compose de deux moitiés ou hémisphères, et que chaque moitié est une réunion de parties accomplissant des fonctions distinctes, toute difficulté disparaît; et les phénomènes

des cas cités s'accordent avec les lois ordinaires de la nature. Nous voyons alors comment un côté ou une partie peut être blessée, ou dans un état morbide, sans entraver les fonctions du côté opposé ou des autres parties, précisément de la même manière qu'on peut extraire un œil sans détruire les fonctions de l'autre, et que l'organe d'un sens, de la vue par exemple, peut être lésé ou détruit sans que les organes des autres sens soient affectés.

D'après le même principe, il est clair qu'avant que nous devions nous attendre à la perte complète d'une faculté, les organes des deux côtés doivent être détruits en entier; fait que nos adversaires ont complétement perdu de vue; car en examinant attentivement les cas cités, on verra que *pas un seul exemple n'est rapporté dans lequel les deux organes sont trouvés détruits, quand les manifestations existaient.* Dans presque tous les cas on dit expressément que la lésion ou la maladie n'existait que d'un côté; et quand elle attaque les deux côtés, les parties affectées impliquent différents organes. Mais on comprendra mieux ceci par un extrait des cas mêmes, tels qu'ils sont rapportés dans les *Mémoires de Manchester* et dans la *Revue d'Édimbourg*. En les lisant, je prie le lecteur de bien remarquer le vague des renseignements qu'il nous donne quant à l'intégrité des facultés intellectuelles, et aussi quant à l'étendue et à la nature des lésions cérébrales.

M. Earle raconte le cas d'un homme qui conserva *toute sa raison* jusque quelques heures avant la mort, quoiqu'un abcès occupât presque le tiers de l'hémisphère *droit*. M. Abernethy a vu un homme qui vécut pendant deux ans avec toutes ses facultés, malgré une cavité de deux pouces de largeur sur un pouce de longueur dans l'hémisphère droit. Un autre avait toute sa raison, quoiqu'un abcès occupât l'hémisphère gauche. Sir John Pringle (1) a trouvé un abcès gros comme un œuf dans

(1) *Maladies de l'armée*, p. 259.

l'hémisphère droit du cerveau d'un malade *qui n'avait jamais eu le délire, et qui n'avait cessé de conserver toute sa raison*, et dans un autre *qui avait toujours été assez maître de ses facultés pour faire des réponses sensées, alors qu'on lui adressait la parole*, il trouva un abcès de la grosseur d'un œuf de pigeon dans le *cervelet*. Le Dr Ferriar dit que le Dr Hunter trouva la totalité de l'hémisphère droit détruit par la suppuration chez un homme qui conserva jusqu'au dernier moment toutes ses facultés. Un des malades de Wepfer ne manifestait aucune *perte de raisonnement*, quoiqu'on trouvât dans l'hémisphère *droit* de son cerveau un kyste de la grosseur d'un œuf de poule. Diemerbroek a vu un jeune homme qui avait reçu un coup d'épée qui lui était entré dans l'œil, et avait traversé le ventricule *droit* jusqu'à la suture sagittale. Pendant dix jours il *fut tout à fait bien*, et conserva l'usage de toute sa raison, des mouvements volontaires ou du jugement, « *cum sociis convenienter, et bono cum judicio, quacunque de re disserens;* » après quoi il fut emporté par une fièvre. Petit (1) a vu un soldat qui avait reçu une balle dans le lobe *gauche* du cervelet, et dans le lobe postérieur *gauche* du cerveau, qui survécut 43 heures, et conserva toutes ses facultés jusqu'au dernier moment. Un autre homme, mentionné par Quesnay, comme ayant été vu par Bagieu, reçut une balle de bas en haut à travers le lobe antérieur *droit*, qui n'eut aucun mauvais symptôme jusqu'au douzième jour, et se rétablit ultérieurement. Sont ensuite mentionnés trois cas, dans le premier desquels une balle, dans le second la pointe d'un stylet, dans le troisième un morceau de couteau restèrent dans le cerveau pendant plusieurs années sans provoquer *aucun dérangement*. Genga nous parle d'un homme qui, par suite d'un coup aux os occipital et pariétal *gauches*, perdit une portion de cerveau de la grosseur d'un œuf de pigeon, et

(1) *Mémoires de l'Académie*, 1748.

qui néanmoins se rétablit. Petit a vu un homme, avec un corps strié qui s'était converti en matière semblable à de la lie de vin, et qui, quoiqu'un côté fût paralysé, conservait toute sa raison. Valsalva a vu un vieillard qui *n'avait pas perdu sa raison*, et qui cependant avait un abcès au *thalamus* optique droit, s'étendant jusqu'à la surface du cerveau. Alors viennent quelques cas de glandes pinéales morbides et du cervelet morbide, sans qu'il soit résulté de perte de raison. La *Revue* parle alors d'une dame qui souffrit pendant quinze jours d'une affection à la tête, et qui arriva à un état comateux, que la mort suivit bientôt. « La veille de sa mort elle sortait par moment de sa stupeur, *et avait alors l'usage de tous ses sens.* » L'hémisphère gauche du cervelet s'était converti en pus. Vient ensuite le cas tiré d'un ouvrage de La Peyronie, à peu près analogue, où il n'y eut non plus aucune perte de raisonnement. Drelincurtius (1) a vu une tumeur stéatomateuse aussi grosse que le poing entre le cerveau et le cervelet, produire d'abord la cécité, ensuite la surdité, et enfin la perte « *omnium sensuum et functinum animalium, et necem ipsam.* » Le Dr Tyson (2) mentionne un cas où l'on trouva l'hémisphère gauche du cervelet gangrené, et le lobe sphéroïde de ce côté élargi et durci. Le malade souffrait depuis deux mois, et pendant tout ce temps il avait toujours conservé sa raison. Dans les *Mémoires de l'Académie* 1703, Duverney raconte un cas de forte lésion, *dont les facultés intellectuelles ne souffrirent pas.* Le chevalier Colbert reçut à la tempe un coup d'une pierre qui entra dans les os formant la partie postérieure de l'orbite aussi bien que la selle turcique. On trouva la portion inférieure du lobe moyen du cerveau jusqu'au cervelet, brisée et en partie dans un état de suppuration. Il vécut 7 jours, « conserva tout son jugement,

(1) Adden et Wepfer, *Hist. apop. obs.*, p. 83.
(2) *Phil. Trans.*, n° 228.

continua d'accomplir toutes ses fonctions et de montrer une tranquillité étonnante d'esprit jusqu'à sa mort. » Ferriar attache peu d'importance à ce cas. Il dit qu'il est confus. Un des cas les plus remarquables est celui qui s'est présenté dans la clientèle de Billot (1), et que citent la *Revue* et le Dr Ferriar, celui-ci comme tiré de Planque, et celle-là comme tiré de La Peyronie. Un garçon de six ans reçut au milieu du front une balle qui lui traversa l'occiput. Il survécut dix-huit jours, perdit journellement une portion du cerveau de la grosseur d'une noix muscade, et continua d'être tout à fait bien jusqu'à quelques heures avant la mort. La portion de cerveau, qui restait dans son crâne, ne surpassait pas la grosseur d'un petit œuf.

La *Revue* cite ensuite trois cas d'hydrocéphale interne, ou d'eau dans la tête, qui le convainquent qu'on peut conserver toute sa raison, alors que tout le cerveau est détruit.

Plusieurs des cas cités par la *Revue* sont tirés des articles du Dr Ferriar dans les *Mémoires de Manchester*. Je choisirai donc les plus intéressants de ceux qu'elle a omis. Diemerbroek (2) cite un cas qu'il tire de Lindanus : un malade reçut une blessure dans l'un des ventricules latéraux; il continua de vaquer à toutes ses affaires pendant quatorze jours, et mourut. Son chirurgien enfonçait tous les jours une sonde dans le ventricule, sans exciter aucune sensation. Il dit (3) qu'il a vu une femme qui perdit une portion du cerveau aussi grande que le poing, par suite d'une fracture au côté *droit*. Elle vécut trente-six jours sans aucune aliénation mentale, quoiqu'elle eût le côté opposé paralysé. Dans l'appendix de l'ouvrage de Wepfer (*Hist. apoplect.*), le Dr Brunner mentionne le cas d'un maréchal ferrant, ivre, âgé de quarante-six ans, qui mourut d'apoplexie, et dont les facultés étaient plutôt excitées qu'affaiblies, quoi-

(1) *Mémoires de l'Académie*. 1741.
(2) Anat. lib. III, p. 637.
(3) Tom. I, p. 580.

qu'après la mort il ait observé « *piam-matrem aqua turgidissimam. — Ablata dura matre, serum perpetim exsudavit et effluxit limpidum. Uterque ventriculus aqua scatebat turbida, quin omnes recessus et cerebri cavitates hac inundatæ et repletæ fuerunt. Cerebellum minime flaccidum, sed sicut reliquæ cerebri partes firmum apparuit*, etc. » A l'approche de la mort, son intelligence était plutôt plus vive. La Peyronie cite le cas d'un homme qui souffrit pendant plus de dix ans de symptômes d'hypocondrie, et dont les facultés ne furent jamais affectées, quoiqu'on trouvât le quatrième ventricule et le cervelet dans un état morbide. Une jeune fille mourut dans le quatrième mois de douleurs arthritiques avec des symptômes évidents d'oppression du cerveau, mais qui, quoique son cerveau fût mou et que l'eau se fût épanchée, conserva toutes ses facultés intellectuelles. Bonnet a vu un cas où, après onze jours de maladie et seulement vers la fin, il y avait parfois aliénation mentale, « *tota fere basis cerebri, imprimis cerebellum, et ea pars medullæ spinalis quæ primis vertebris excipitur, sphacelo inventæ sunt correptæ.* »

Le Dr Ferriar conclut en citant, d'après Ambroise Paré, ce qu'il considère comme un cas extraordinaire; mais qui mérite toute confiance, selon lui, appuyé qu'il est d'une aussi imposante autorité, c'est celui du duc de Guise, « qui reçut à la tête un coup de lance; l'acier entra *sous* l'œil droit, près du nez, et sortit par le col, entre l'oreille et les deux vertèbres; il resta *dans le cerveau*, fut extrait avec une grande difficulté, et le patient se rétablit. » Tels sont les principaux cas.

D'après ce que nous pouvons observer dans les circonstances ordinaires, plus un récit date de loin, plus il faut que la preuve soit forte avant que nous y ajoutions foi, et *vice versâ*. Ainsi, quand nous trouvons que presque tous les cas mentionnés ne présentent que des lésions très-partielles d'*un* côté seulement du cerveau, et peu de dérangement de l'intelligence, nous voulons bien les regarder comme vrais. Nous voyons des choses

semblables se présenter de nos jours; et elles sont en elles-mêmes assez probables, vu que les organes sont doubles et que l'un peut être affecté, sans que l'autre participe à la lésion; et que les organes des facultés intellectuelles constituent une si petite portion du cerveau, que presque les deux tiers de toute la masse peuvent être détruits des *deux* côtés sans attaquer nécessairement l'intelligence. Mais quand nous venons à des cas comme celui d'un jeune garçon qui perdit, dit-on, son cerveau, à l'exception d'*une quantité de la grosseur d'un œuf*, et néanmoins *fut tout à fait bien* jusqu'à quelques heures avant la mort, nous sommes forcé de faire une pause et de demander une preuve plus forte que celle que nous offre une citation en troisième main. Ni la *Revue*, ni le Dr Ferriar ne paraissent avoir vu le récit même de Billot, puisque chacun le cite d'après une source différente; et puisqu'ils n'ont pu se procurer l'ouvrage original, je ne sais si leur citation est exacte. Mais si un seul cas semblable pouvait être prouvé d'une manière incontestable, non-seulement il renverserait tout l'édifice de la phrénologie, mais il épargnerait beaucoup de temps et de travail inutile consacrés à chercher les fonctions d'une partie du corps humain qui, d'après ce récit, ne pourrait avoir aucune fonction, et, par conséquent, quand tous les phrénologues persévèrent dans leurs efforts avec autant de zèle et d'ardeur que s'ils n'avaient jamais entendu parler d'un cas pareil, la seule conclusion raisonnable que nous puissions en tirer, est que ceux qui les citent, dans un esprit hostile à la phrénologie, ont aussi peu de foi dans l'exactitude des détails que les phrénologues eux-mêmes; et si ces phrénologues regardent l'historique de ces cas comme peu digne de foi, nous avons certainement le droit de les imiter. De même quand on nous dit, comme dans les trois cas cités par la *Revue*, que les facultés restèrent intactes, après que le cerveau eut été complétement détruit par l'eau, nous avons le droit de demander des preuves

peu ordinaires avant d'y ajouter foi, surtout depuis que les dernières découvertes de Gall et de Spurzheim sur la construction du cerveau ont démontré combien sont trompeuses les apparences d'après lesquelles on croit à l'absence de cet organe.

Dans les vingt-neuf cas cités d'après différents auteurs, il en est *dix-huit* qui ont rapport à des lésions d'*un seul côté*, et n'offrent matière à aucune réflexion; car en admettant qu'aucune des facultés n'était perdue, il reste les organes sains d'un côté pour expliquer que les fonctions s'exécutent. Cinq des cas se rapportent plus particulièrement à des lésions ou maladies du *cervelet* et du *quatrième ventricule*, parties qui n'ont aucune connexion immédiate avec l'exercice des facultés *intellectuelles* qui sont seules mentionnées. Dans trois autres, *tout* le cerveau était vivant, avec apparence seulement d'altération. Et en dernier lieu vient le cas par excellence dans lequel presque tout le cerveau disparut, et qui, si on pouvait l'admettre, serait le tombeau de la phrénologie et de ses partisans. Nous devons nous arrêter à quelques-uns de ces cas.

Dans le cas cité d'après le Dr Brunner, de ce maréchal-ferrant, ayant des habitudes d'ivresse, qui mourut d'apoplexie, et dont le cerveau avait encore à sa mort toute sa consistance, il y avait épanchementd'une grande quantité d'eau; malgré cela, il conservait encore toutes ses facultés, et même elles étaient plus vives. « *Cerebellum minime flaccidum, sed sicut reliquæ cerebri partes firmum apparuit.* » C'est là la conséquence d'un certain degré d'inflammation, qui, dans le cerveau aussi bien que dans d'autres organes, exalte la fonction au lieu de la diminuer; cela ne prouve donc rien contre nous. L'effusion paraît avoir été la cause de l'apoplexie et de la mort.

Dans le malade hypocondriaque dont nous avons déjà parlé, en supposant même que toutes les facultés soient restées intactes, le siége visible de la maladie était renfermé dans le

cervelet et dans le quatrième ventricule, et ne s'étendait pas aux facultés intellectuelles. Dans le cas cité par Bonnet, où la maladie dura onze jours et présenta des moments d'aliénation vers la fin, où l'on trouva le cervelet, partie de la base du cerveau, et une portion de la moelle épinière atrophiée : « *Sphacelo inventæ sunt correptæ*, » la partie de la base du cerveau n'est pas mentionnée, et, par conséquent, on ne peut venir dire qu'aucun des organes des facultés intellectuelles ait été détruit en partie. D'ailleurs il y a tout lieu de croire que la gangrène n'a pas existé pendant longtemps, et qu'elle a été l'avant-coureur immédiat de la mort.

Enfin, quoique ce que le Dr Ferriar appelle le cas très-extraordinaire du duc de Guise soit compris dans les dix-huit cas de lésion à un seul côté, il mérite une attention particulière. La lance entra sous l'œil droit, près du nez, et sortit au col, entre l'oreille et les vertèbres. L'acier, dit-on, resta dans le cerveau, n'en fut retiré qu'avec de grandes difficultés et, cependant la guérison fut complète. Il n'est pas même fait mention de l'état des facultés. Dans ce cas, dit-il, la base du *cerveau* doit avoir été très-lésée. Je me permets cependant de croire que le cerveau ne le fut pas, et ne put pas être touché. Je laisse au premier venu le soin d'examiner, sur un sujet mort ou vivant, la direction d'une pareille blessure, pour qu'il se range aussitôt de mon avis, et s'explique facilement la difficulté qu'on a dû éprouver à extraire l'acier. Comme j'avais vu dans le *Traité des maladies chirurgicales* de Boyer que la lance était entrée *au-dessus* de l'œil, je me suis procuré l'ouvrage original d'Ambroise Paré, et j'y ai trouvé que le Dr Ferriar a en effet raison de dire que la lance est entrée *sous* l'œil. *Mais Paré ne dit pas un mot du cerveau ou des facultés;* il dit : « La lance pénétra si avant qu'il fallut une paire de tenailles pour l'extraire. Quoique la violence du coup fût si grande, que l'extraction ne put être opérée sans *fracturer les os*, *déchirer et*

rompre les nerfs, les veines, les artères et autres parties, cependant, par la faveur de Dieu, le généreux prince fut guéri. » Page 235, livre X. Quoique le Dr Ferriar ne fasse pas mention de l'état des facultés, je me rappelle avoir lu dans un historien français, que le duc supporta l'opération avec beaucoup de courage, et que ses facultés n'en parurent point altérées. La citation ci-dessus explique parfaitement ce fait; car elle montre que, la blessure étant en dessous du cerveau, il ne fut nullement affecté. Dans le cas du chevalier Colbert, le Dr Ferriar dit aussi : « L'œil fut broyé, et le globe refoulé à l'intérieur. » Malentendu qui s'explique par le récit embrouillé de l'auteur original, Duverney; car, dans le fait, la pierre frappa la tempe et non l'œil de front.

Il y a peu de foi à faire sur l'historique des dissections faites dans le seul but de découvrir la cause de la mort, quand on les applique ensuite à des dessins physiologiques. Le chirurgien qui a l'habitude de voir de nombreuses dissections, et surtout dans les hôpitaux, faites dans un but exclusivement physiologique, sait combien est général, la plupart du temps, l'examen des parties morbides, même quand elles ont leur siége dans des organes dont le tissu et les fonctions sont bien connus. Et cette observation s'applique d'autant mieux à des parties aussi peu connues que celles contenues dans la cavité du crâne. La *Revue d'Édimbourg* même, en parlant de quelques parties (telles que le *corpus callosum*, *fornix*, etc.), qui *n'ont pas été expressément mentionnées* comme détruites, dit, page 446 : « Nous croyons en effet que plusieurs parties, sinon toutes, ont été détruites dans les cas que nous avons cités; mais qu'on en a omis l'énumération dans le détail de la dissection, soit par crainte d'être fastidieux, soit parce que les auteurs n'ont pu concevoir *qu'une description minutieuse pût présenter de l'importance en physiologie ou dans la pratique.* Tel qu'est le récit, il est bien prouvé que les parties que nous avons énumérées ont

été détruites. Qu'il nous soit donc permis d'appeler l'attention des physiologistes sur cette circonstance, etc. » Qu'il soit aussi permis aux phrénologues d'appeler l'attention *du public sur cette circonstance*, que les exemples dans lesquels il est bien prouvé que des organes ont été détruits, tandis que les fonctions restaient intactes, sont encore à désirer.

En effet, on a négligé la construction anatomique et les détails minutieux dans l'historique des maladies et des lésions au cerveau et au cervelet, *en tant qu'ils se rattachent à l'esprit*, à un point tel que dans presque tous les exemples on a oublié ce fait palpable que les organes sont doubles. Et non-seulement on n'a fait aucune attention à la situation des organes individuels dans l'examen des effets de leurs lésions par rapport à la phrénologie, mais nos adversaires n'ont jamais considéré que, quand ils limitent leur étude à l'état des *seules facultés* intellectuelles, dans tous les cas de cerveau lésé, les organes de cette faculté, d'après notre nouveau système, ne constituent pas plus d'un tiers de toute la masse cérébrale, et que les deux autres tiers constituent les organes des penchants et des sentiments, dont ils ne disent jamais rien, parce qu'ils ne conçoivent pas qu'ils aient du rapport avec le cerveau.

Comme il paraît donc, en dépit des affirmations de nos adversaires, qu'il est conforme aux principes de la phrénologie que le cerveau peut être lésé sans affecter nécessairement les facultés intellectuelles, je pourrais peut-être abandonner ici ce sujet; mais auparavant, voyons un peu jusqu'à quel point les cas dont nous venons de parler coïncident ou sont compatibles avec les doctrines de nos adversaires. Plusieurs d'entre eux enseignent, par exemple, que tout le cerveau est l'organe de l'esprit, et que toutes ses parties concourent à tous les actes de la pensée. Eh bien! il me semble que les cas qu'ils citent sont contre une pareille théorie; car comme le cerveau est soumis à toutes les lois ordinaires de l'organisation animale, quand

une partie de cet organe général vient à être lésée, sa fonction, d'après l'explication même qu'ils en donnent, doit se trouver altérée en proportion de la lésion. Au lieu de cela, ils nous disent que la fonction qu'eux-mêmes lui attribuent ne souffre en rien de la destruction *presque totale* de cet organe. Aucune autre partie du corps humain ne conserve toutes ses fonctions lors d'un changement partiel ou total, ou de la destruction de son tissu ; et s'ils n'avaient été aveuglés par des préventions, ils auraient compris que la circonstance même de ce que le cerveau était lésé en partie, sans que l'intelligence en souffrit beaucoup, suffisait pour prouver que toutes les parties de cet organe ne sont pas nécessaires à tous les actes individuels de l'esprit, et que le cerveau n'est pas un organe simple comme ils le supposent.

La phrénologie, ou la doctrine de la pluralité des organes et des facultés, explique seule d'une manière satisfaisante cette contradiction apparente, en démontrant que l'état d'un seul organe, ou d'une partie du cerveau, n'affecte pas nécessairement la condition et les fonctions des autres; et ainsi le phrénologue, qui considère des parties déterminées du cerveau comme les organes de facultés mentales distinctes, est tout à fait conséquent en croyant qu'un de ces organes, et la faculté qui en émane, peut être blessé et altéré sans amener nécessairement aucune diminution ou altération dans les fonctions des autres organes; et regardant comme chose prouvée que les deux tiers du cerveau constituent les organes des penchants et des sentiments, il est encore tout à fait conséquent en croyant que de grandes parties de ces deux tiers, même des deux côtés, peuvent être atteintes sans troubler nécessairement à un haut degré les opérations intellectuelles dépendant du tiers qui reste sain et qui constitue, ainsi qu'il s'en est préalablement assuré, les organes des facultés intellectuelles. Mais l'adversaire de la phrénologie, qui croit à l'*unité* du cerveau, est dans des circonstances toutes diffé-

rentes; il ne conçoit pas plus que l'intellect reste intact après la destruction de quelqu'une de ses parties, qu'il ne concevrait que la vue restât la même malgré la maladie ou la destruction de l'œil. Comment donc pourrions-nous nier l'inconséquence de ces philosophes qui, comme le Dr Ferriar, doutent gravement, dans une page, si le cerveau n'a pas été entièrement détruit, sans que les facultés mentales s'en soient ressenties, et qui, dans une autre, déclarent qu'ils considèrent, et considèrent en effet « ces faits médicaux comme démontrant presque que le cerveau est l'instrument et non la cause des pouvoirs de raisonnement » ? Nous aussi, nous considérons le cerveau comme l'instrument des facultés mentales; mais nous ne sommes pas assez inconséquent pour supposer qu'il soit indifférent aux manifestations de ces facultés que cet instrument soit intact ou brisé, ou qu'il ait même entièrement cessé d'exister. Nous pensons que c'est plutôt la phrénologie qui, bien loin d'avoir rien à redouter de ces *faits médicaux*, y trouve un complément de preuves en sa faveur, puisque ce n'est que d'après les principes de la phrénologie qu'ils sont explicables, ou qu'ils concordent avec les lois connues de la nature. C'est en de telles circonstances que cette nouvelle science s'élève au-dessus de toutes les théories de l'esprit jusqu'ici répandues, qu'elle est fondée sur la base inébranlable de la vérité, et qu'elle concorde simplement et admirablement avec l'observation des phénomènes de l'esprit, dans l'état de santé ou de maladie.

Avant de terminer sur un point qui se lie à la phrénologie, je ferai quelques observations sur le mode adopté par l'excellent chirurgien sir E. Home (1), pour approfondir les fonctions des parties individuelles du cerveau, mode qui diffère de celui qu'ont adopté les phrénologues. « Les divers essais, dit-il,

(1) *Philosophical transactions*, 1814, p. 469.

qui ont été faits pour se procurer des renseignements exacts sur les fonctions des parties individuelles du cerveau de l'homme, n'ont pas été couronnés de succès; et il m'est venu à l'esprit que si tous les chirurgiens anatomistes voulaient réunir dans un but commun toutes les apparences qu'ils ont remarquées dans les cas de lésion à cet organe, et des effets de ces lésions sur les fonctions, on aurait un faisceau de preuves qui avanceraient matériellement cette recherche importante. »

Un grand nombre de personnes considèrent encore ce mode de recherche comme celui qui promet le plus à la philosophie, et il est recommandé comme tel par la *Revue d'Edimbourg;* nous devons donc nous y arrêter pour examiner les résultats qu'on en doit attendre. Quant à moi, il me paraît tout à fait inutile au but de la première découverte, quoiqu'on puisse l'employer avec succès pour obtenir d'autres renseignements, *quand* les fonctions des différentes parties du cerveau ont été reconnues par d'autres moyens.

Les défauts de ce mode de recherche sont : 1° que tant que nous ignorerons la situation et les limites des divers organes du cerveau, il nous sera impossible de décider si, dans aucun cas donné, un seul ou plusieurs organes se trouvent attaqués, et aussi si la destruction d'un organe est partielle ou totale.

2° Que tant que nous ignorerons le nombre et les fonctions des facultés mentales et des effets de leurs diverses combinaisons réciproques, nous ne pourrons décider dans aucun cas quelle faculté ou qualité de l'esprit s'est trouvée altérée ou détruite. Il est telle faculté, par exemple, qui pour fonctionner requiert la présence d'objets extérieurs, qu'on ne trouve point dans les chambres de malades, ou dans les salles d'hôpitaux; il serait donc possible qu'elle fût tout à fait détruite, sans que les chirurgiens ou leurs aides en pussent soupçonner l'absence; car jamais ils ne l'ont reconnue comme faculté indépendante, même quand le cerveau est entier.

3° Que le tissu délicat et complexe du cerveau est tel, qu'il est très-difficile, sinon impossible, d'en léser ou détruire une partie sans léser les parties environnantes et les fonctions qu'elles remplissent, à un degré plus ou moins fort. Ainsi le professeur Rolando de Turin, qui a consacré tant de temps à l'étude de l'anatomie et des fonctions du cerveau, lorsqu'il parle des mutilations qu'il a opérées dans le but de découvrir les fonctions d'une certaine partie de cet organe chez les animaux, se plaint de cet obstacle comme étant insurmontable. « J'ai fait, dit-il, un grand nombre d'expériences pour découvrir le résultat des lésions aux tubercules bigéminés et aux parties voisines du lit optique; *mais j'ai rarement obtenu des résultats concordants*, ce qui n'est pas surprenant, si nous considérons l'entrelacement particulier des nombreuses fibres médullaires qui se rencontrent dans ces parties; car comme il est extrêmement difficile de savoir quels nœuds de fibres se sont trouvés affectés dans ces opérations, nous ne pouvons tirer des conclusions claires et précises, alors que les résultats sont différents. » Si ces observations sont vraies en ce qui concerne les mutilations faites avec toutes les précautions possibles pour éviter de léser plus d'une partie, et par un homme de l'art ayant toutes les ressources que donne la connaissance de l'anatomie, elles s'appliquent avec dix fois plus de force aux lésions qui sont le résultat de violences accidentelles ou involontaires.

Enfin que le seul aspect d'une blessure ne nous donne jamais de certitude, quant à l'étendue précise de la lésion faite au cerveau, et que, par conséquent, nous ne pouvons jamais en rapporter les phénomènes à une seule partie déterminée. Souvent, par exemple, une lésion peu grave en apparence, produit les symptômes constitutionnels les plus sérieux et le désordre de tout l'esprit, tandis qu'une autre, beaucoup plus grave en apparence, entraîne peu de dérangement. Dans le premier

cas, les effets de la violence semblent s'étendre soit immédiatement, soit par sympathie, sur tout le cerveau ou au moins bien au delà de son siége externe visible. Dans le second cas, au contraire, l'affection est plus strictement d'une nature locale, et ainsi les résultats qu'on obtient dans un cas se trouvent souvent annulés par ceux qu'on obtient dans un autre.

Conformément à l'opinion que je viens d'exprimer quant à l'inefficacité radicale de ce mode de rechercher le but de la première découverte et pour corroborer mon opinion, je m'en réfère à l'autorité de sir Everard Home lui-même. Il se borne, il est vrai, à citer les cas qui se sont présentés à son observation et qu'il doit avoir étudiés avec une attention particulière; néanmoins tous les défauts du mode qu'il recommande ressortent avec les preuves les plus convaincantes et les plus directes de son essai sur la matière. Ainsi les premières choses qui frappent le lecteur sont : 1° que des *dix* classes dans lesquelles sir Everard divise à dessein les classes qu'il cite, *sept* au moins (1 pression extraordinaire d'eau sur le cerveau, 2 concussion du cerveau, 3 dilatation surnaturelle ou maladie des vaisseaux sanguins du cerveau, 4 sang extravasé, 5 formation de pus, 6 dépression ou épaississement des parties du crâne, 7 pression causée par des tumeurs) se résolvent en affections dans lesquelles la totalité du cerveau se trouve comprise d'une manière ou d'une autre; 2° que dans un de ces cas (savoir : 8 lésion de la moelle épinière), tout le cerveau est affecté, et 3° que dans *deux cas seulement* (9 lésion de la substance du cerveau, et 10 altération du tissu) l'affection se borne en général à des parties individuelles de cet organe, quoique dans un grand nombre d'exemples même de ces deux dernières classes elles s'étendent sur tout le cerveau. D'après ses propres assertions, le lecteur serait autorisé à prévoir *a priori* que les effets résultant de la plupart de ces lésions seront tels qu'ils indiqueront le dérangement, non pas d'une ou de

plusieurs parties, mais de toutes les parties du cerveau, et que par conséquent elles ne pourront d'aucune manière conduire à la découverte qu'ils se proposent des fonctions de ses parties *individuelles*. Aussi sir Everard Home nous apprend lui-même que les effets produits furent du *délire*, des *convulsions*, un *état comateux*, *apoplectique*, des *nausées*, de l'*agitation*, et autres symptômes semblables, sans lésion d'aucune faculté particulière ou d'aucune fonction individuelle. Dans un ou deux cas, il est vrai, il mentionne l'état de la mémoire et des sens externes; mais il ne dit pas qu'il fut le résultat d'aucune lésion spéciale. La *Revue* même, malgré son désir d'être satisfait de la méthode de sir Everard, est forcé d'avouer que les résultats obtenus de cette manière sont si vagues et si contradictoires, qu'ils « ne servent qu'à confirmer ce que d'autres auteurs (que nous avons cités) avaient peut-être assez bien établi, savoir qu'il n'y a aucune espèce d'uniformité soit dans l'espèce ou dans le degré des symptômes qui accompagnent les maladies du cerveau. » J'avoue que pour ce qui concerne les lésions violentes, je partage tout à fait son avis.

Pour que les résultats obtenus en observant les effets des lésions du cerveau sur l'homme, ou en opérant des mutilations sur le cerveau des animaux, soient de quelque utilité à la physiologie du cerveau, il faut, comme nous l'avons déjà démontré, connaître préalablement les siéges des organes et la nature des facultés qu'ils renferment; et si nous supposons que par d'autres moyens on les a déjà exactement déterminés, alors la facilité à faire d'intéressantes et exactes observations pathologiques et physiologiques se trouve tellement augmentée, qu'on peut tirer des renseignements précieux des deux dernières classes de cas citées par sir Everard Home, et surtout de quelques cas individuels. Mais il est clair que sans cette connaissance préalable pour nous guider dans nos observations, nous ne pourrions arriver à aucun résultat qui nous aide dans la pratique.

Si une lésion du cervelet, par exemple, ou d'une partie des lobes postérieurs du cerveau se présente aux yeux d'un philosophe, qui a la conviction intime « que tout le cerveau concourt à tous les actes de la pensée, » et qu'aucune de ses parties n'est appropriée aux manifestations des penchants ou des sentiments, que doit-il penser de la fonction du cerveau, quand il voit qu'aucune des facultés ne manque et n'est affaiblie? Pour être conséquent, il ne peut rechercher l'état des penchants et rapporter à la lésion reçue les déviations aux penchants, parce que ce ne sont pas là des facultés intellectuelles, et que, selon lui, les penchants n'ont aucune connexion avec le cerveau. Donc rien ne dissipe ces doutes. Mais qu'un cas semblable se présente à l'observation d'un phrénologue, ou de celui qui a étudié l'usage des diverses parties du cerveau, il est clair que, quoiqu'il ne pût pas plus que le philosophe deviner la fonction d'après l'étude des symptômes seuls, cependant, l'ayant découverte par d'autres moyens, il s'occupe de la lésion, tout à fait compétent pour juger si les observations se trouvent confirmées ou réfutées par les phénomènes qu'il a devant les yeux. Ce n'est que lorsque nous possédons les connaissances préliminaires sur les facultés intellectuelles, que nous pouvons tirer quelque parti de cas semblables pour nous instruire davantage. Ce qui prouve que le philosophe n'aurait jamais pu être amené à découvrir la connexion entre certaines parties du cerveau et les penchants et les sentiments par la simple observation de lésions à ces parties, c'est qu'il est arrivé que des blessures à ces parties ont été accompagnées de symptômes correspondant avec leurs fonctions phrénologiques, et que ni lui ni le chirurgien anatomiste n'ont tiré aucune déduction semblable. Par exemple, il est arrivé que des blessures au cervelet et des maladies de cette partie ont, malgré eux, attiré leur attention, parce que le penchant seul s'était éteint ou qu'il était surnaturellement

excité par une action inflammatoire subséquente; et cependant aucun d'eux n'en a conclu que le cervelet était l'organe de l'amativité (1). Le tempérament et les sentiments moraux ont aussi été entièrement changés par suite de certaines lésions au cerveau, tandis que l'intelligence restait intacte; et nul d'entre eux n'a tiré la conclusion que les parties affectées étaient les organes de ces sentiments. Leurs déductions, il est vrai, s'ils en avaient fait, n'auraient pu être garanties, parce que les exemples de lésion limités assez exclusivement à une partie pour affecter la fonction de cette partie, sans avoir aucune influence sur celle des parties adjacentes, sont si rares en comparaison des exemples de lésion d'un genre opposé, qu'aucunes conclusions exactes ne peuvent être tirées d'eux seuls, quoique, combinées avec d'autres preuves, elles soient très-importantes.

CONCLUSION DE LA SECONDE ÉDITION.

Dans l'introduction de cet ouvrage, il a été dit que : « Quand on étudie la philosophie de l'homme, telle qu'elle nous est présentée dans les écrits des philosophes, nous voyons 1° qu'elle ne tient aucun compte de l'influence des organes matériels sur les manifestations des pouvoirs intellectuels; qu'elle n'explique non plus les progrès de l'esprit, de la jeunesse à la vieillesse, et les phénomènes du sommeil, des rêves et de l'aliénation; 2° que l'existence et les fonctions de quel-

(1) Wepfers, *Historiæ apoplecticorum*, édit. 1724, p. 487.— Magendie, *Journal de Physiologie*, avril et août 1822, et *Medical repository*, volume XVIII, p. 268 — 358. — Larrey, *Mémoires de chirurgie militaire et campagnes*, vol. II, p. 150 ; vol. III, p. 262.

ques-unes des facultés primitives les plus importantes sont encore contestées; et 3° qu'on n'a jeté aucune lumière sur la nature et les effets des combinaisons des pouvoirs primitifs et de leurs différents degrés de proportion relative. M. de Bonald, que cite M. Stewart, a donc bien raison de dire que « la diversité des doctrines a augmenté dans tous les siècles avec le nombre des maîtres et avec les progrès de la science; et l'Europe, dont les bibliothèques sont à présent remplies d'ouvrages philosophiques, qui comptent presque autant de philosophes que d'écrivains, pauvre au milieu de tant de richesses et ne sachant lequel choisir entre tous ces guides, l'Europe, centre et foyer de toutes les lumières du monde, en est encore à attendre sa *philosophie.* »

J'espère que le lecteur ne verra pas dans la phrénologie qu'un moyen de remplir cette lacune, de donner enfin à l'Europe la philosophie qu'elle attend depuis si longtemps.

Jusqu'ici, le public de la Grande-Bretagne n'a connu les écrits de Gall que par l'intermédiaire de *Revues* hostiles à sa doctrine; elles ont déversé sur ces écrits le ridicule et l'injure, comme s'ils devaient être la honte du siècle qui les a produits. Spurzheim, collaborateur de Gall, a eu également à supporter ces injustes attaques. Dans la composition de cet ouvrage, j'ai tiré un grand parti des ouvrages de ces deux fondateurs de la science; j'ai comparé leurs assertions aux faits pris dans la nature; j'ai pesé leurs arguments et leurs conclusions, et je sens qu'il est de mon devoir de déclarer que la génération présente a, selon moi, renouvelé pour eux les scènes qui ont déshonoré le siècle de Galilée et d'Harvey. Les découvertes des révolutions du globe et de la circulation du sang étaient les œuvres brillantes du génie, aussi intéressantes qu'utiles pour le genre humain; mais leurs résultats, comparés aux conséquences inévitables de la découverte qu'a faite Gall des fonctions du cerveau (découverte qui embrasse la véritable théorie de

la constitution physique, morale et intellectuelle de l'homme), sont relativement tout à fait insignifiants. En portant mes regards vers le temps où l'on aura apprécié tous les effets des découvertes du Dr Gall, je ne peux douter que la postérité manifestera autant d'ardeur pour rendre hommage à sa mémoire, que ses contemporains en ont montré pour le traiter avec mépris. Si cet ouvrage peut éveiller l'attention du public sur l'immense mérite de Gall, et exciter les philosophes de l'Angleterre à lui rendre justice avant sa mort, son but sera rempli. Qu'ils mettent au moins de côté les préjugés qui les ont pendant si longtemps empêchés de juger de ses ouvrages avec leurs propres yeux, et d'en appeler à la nature sur toutes ses découvertes. En examinant, ils reconnaîtront qu'une heureuse pensée lui a ouvert un vaste champ de découvertes, et qu'il a déployé des facultés gigantesques en poursuivant ses travaux jusqu'à ce qu'il soit arrivé à des résultats; qu'au lieu de prétentions ignorantes à la science, il a fait preuve d'une érudition solide et profonde, que bien loin d'être un théoricien insouciant, il s'attache aux faits avec une opiniâtreté dont on n'a pas d'exemples dans la philosophie; et qu'au lieu d'être caractérisé par une intelligence faible et une imagination désordonnée, il manifeste une intelligence profonde, calme et étendue.

Les ouvrages et les leçons de Spurzheim l'ont fait mieux connaître dans ce pays; et depuis quelques années la force de la vérité a opéré un changement en sa faveur. Aucune *Revue* ne voudrait aujourd'hui montrer le peu de retenue dont elle usait à son égard en 1815; mais la Grande-Bretagne, et le monde entier même, ont encore une dette de respect et de reconnaissance à acquitter envers Spurzheim. Il est par son mérite sur la même ligne que Gall. C'est la fortune qui l'a mis au second rang. A Gall appartient sans aucun doute la grande découverte de la phrénologie. Mais on doit à Spurzheim d'en

avoir de bonne heure apprécié l'importance, et d'avoir consacré sa vie à en reculer les bornes, à en répandre les principes, alors que ses partisans, loin d'avoir à espérer des honneurs, des avantages, étaient sûrs de ne trouver que censeurs et détracteurs. En admirant la science telle qu'elle nous apparaît actuellement, il est juste de reconnaître que nous devons tout ce qu'elle offre d'intérêt à cet homme remarquable. Il l'a enrichie des plus belles découvertes anatomiques; il a reconnu les fonctions de plusieurs organes très-importants, l'a éclairée par une philosophie profonde et analytique, et a indiqué la manière la plus importante d'en faire l'application. C'est donc avec respect, et avec une profonde gratitude, que je reconnais lui devoir le plus grand don qu'il soit possible à un homme de conférer à un autre, la véritable philosophie de l'homme.

Je dois beaucoup aussi à mes excellents amis le révérend David Welsh, M. Scott, M. Simpson, M. Lyon et le Dr André Combe qui ont travaillé comme moi à la phrénologie. En profitant des lumières qu'ils ont fait jaillir, je me suis toujours fait un devoir d'indiquer la source où j'ai puisé. Mais si, au milieu de l'échange ordinaire des idées qu'ils m'ont communiquées, il m'est arrivé de les confondre avec mes propres pensées, je leur en demande pardon, en les assurant qu'il n'y a eu de ma part que de l'inadvertance.

Édimbourg, octobre 1825.

POST-SCRIPTUM DE LA TROISIÈME ÉDITION.

Depuis que les observations précédentes ont été écrites, Gall est mort, et comme tant d'autres bienfaiteurs du genre humain, il est mort sans avoir vu son mérite reconnu ou ses

découvertes récompensées par les hommes éclairés de son siècle. Mais il avait la conscience d'avoir donné au monde une des découvertes les plus importantes qui aient jamais pris place dans les annales de la philosophie, et il avait la satisfaction d'avoir ouvert au genre humain une carrière de progrès physiques, moraux et intellectuels, à laquelle l'imagination la plus hardie ne peut assigner de limites. Telle paraît être la récompense que la Providence ménage aux hommes qu'elle a doués d'une grande supériorité intellectuelle; et nous devons croire qu'elle est en harmonie avec leur nature. Il reste à la postérité un grand devoir à remplir envers la mémoire de Gall; et je ne doute pas qu'elle ne l'accomplisse en temps et lieu.

C'est pour moi une grande satisfaction de répéter, après cinq ans de nouvelles expériences, l'expression de ma vive reconnaissance et de ma profonde estime pour Spurzheim, et d'exprimer mon vif désir que la Grande-Bretagne puisse se l'attacher pour toujours.

Édimbourg, octobre 1830.

POST-SCRIPTUM DE LA QUATRIÈME ÉDITION.

Il m'est très-pénible de parler maintenant de Spurzheim. Il est mort aussi depuis que j'ai publié ma troisième édition. Il est mort à Boston le 10 novembre 1832, pendant qu'il s'occupait de communiquer à un peuple digne de sa doctrine et de l'homme qui venait la lui enseigner, les vérités inappréciables de la phrénologie. Les habitants de Boston, et des États-Unis, en général, surent apprécier cet excellent philosophe; ils l'honorèrent de son vivant; lui firent après sa mort de magnifiques funérailles, et lui érigèrent un superbe mau-

solée. En exprimant le chagrin profond que je ressens de sa perte, je rends un tribut sincère de respect et de gratitude à ceux qui l'accueillirent et qui honorèrent sa dépouille mortelle.

Édimbourg, 31 octobre 1836.

APPENDICE.

N° I.

Texte, tome I, page 15.

Le cerveau organe de l'esprit.

Un argument très-frappant en faveur de la doctrine qui veut que le cerveau soit l'organe de l'esprit, se trouve dans les cas nombreux où des lésions à la tête ont causé un changement dans le caractère. L'action du cerveau est quelquefois de cette manière altérée à tel point, qu'on voit de grands talents se développer où jusqu'alors on n'avait vu que médiocrité, et même nullité; d'autres fois le caractère, de doux et aimable qu'il était, est devenu querelleur et irascible; d'autres fois encore, la lésion a eu pour effet de déprimer, au lieu d'exalter le ton du cerveau; et de grands talents se sont trouvés annihilés. Gall renvoie à un cas rapporté par Hildanus, d'un enfant de dix ans dont une portion du crâne fut accidentellement refoulée à l'intérieur; on ne fit rien pour remédier à cette lésion; et cet enfant, qui jusque-là avait donné les plus grandes espérances, devint stupide et mourut tel à l'âge de quarante ans. Il ajoute un autre cas semblable d'un jeune garçon dont la vivacité intellectuelle fut détruite par une maladie cérébrale,

accompagnée de fièvre (1). L'aéronaute Blanchard eut le malheur de tomber sur la tête, et, dès ce moment, ses pouvoirs mentaux furent évidemment plus faibles; après sa mort, Gall trouva son cerveau dans un état morbide (2). — Une dame d'un grand mérite tombe et se blesse à la partie postérieure de la tête; dès ce moment elle fut sujette à des attaques périodiques de folie, et perdit peu à peu sa brillante intelligence. — Un homme, que Gall vit à Pforzheim, dans le grand-duché de Bade, qui avait l'os frontal fracturé depuis l'âge de six ans, était sujet depuis à des attaques périodiques de fureur. — Un autre résidant à Weil, près de Stuttgard, avait une portion du crâne déprimée par un coup de pierre. Avant cet accident, il avait la réputation d'un homme paisible, mais ses amis furent surpris de voir qu'après sa guérison, son caractère était tout à fait changé, et qu'il était devenu querelleur. Gall a conservé son crâne; il est épais et compacte; ce qui prouve à quel point le cerveau a été affecté (3). — Le père Mabillon avait, dans sa première jeunesse, une capacité très-bornée, au point qu'à l'âge de dix-huit ans c'est à peine s'il pouvait lire, écrire et même parler. Une chute rendit nécessaire l'opération du trépan. Pendant sa convalescence, une copie d'Euclide étant tombée par hasard entre ses mains, il fit des progrès rapides dans l'étude des mathématiques (4). — Gall mentionne aussi le cas d'un enfant qui, jusqu'à l'âge de treize ans, fut presque stupide; il tomba du haut d'un escalier, se blessa la tête, et, après sa guérison, poursuivit ses études avec succès. Le changement de son caractère ne s'arrêta pas là. Avant cet accident, sa conduite était irréprochable; mais ensuite elle devint si mauvaise qu'elle le priva d'un emploi important, et enfin le

(1) Gall. II, p. 172.
(2) *Ib.*, p. 173.
(3) *Ib.*, p. 174.
(4) *Ib.*, p. 176.

conduisit en prison. — Grétry dit de lui-même, dans ses Mémoires, qu'il dut son génie musical à un coup violent d'une poutre qu'il reçut sur la tête. — Haller parle d'un idiot qui, ayant reçu une blessure grave à la tête, manifesta de l'intelligence tant que la lésion ne fut pas guérie, et retomba dans son imbécillité aussitôt que sa guérison fut complète (1).— Caldwell cite un ouvrier, près de Lexington, dans le Kentucky, dont les facultés intellectuelles s'augmentèrent beaucoup par « suite d'une affection inflammatoire du cerveau, résultant d'un coup qu'il avait reçu d'une machine. » « Un changement semblable, ajoute-t-il, s'opéra dans un des fils de feu le Dr Priestley. Une chute d'une fenêtre d'un second étage avait produit une fracture au crâne, qui ne contribua pas peu à perfectionner son intelligence. Je dois au Dr Priestley lui-même, la communication de ce fait (2). » — Un jeune homme qui avait reçu une forte lésion près de l'os temporal fut trépané par Acrel. Après sa guérison, il se sentit un penchant irrésistible à voler; Acrel le fit sortir de prison, en l'attribuant aux effets de la lésion (3). — On trouve dans la collection de Gall, la forme de la tête d'un de ses parents, dont le cerveau fut blessé par la chute d'une tuile; avant cet accident, il était très-bon, pacifique et de mœurs régulières; mais après; il devint fantasque, querelleur et prompt à se mettre en colère à la moindre contradiction (4).—M. Hood de Kilmarnock a publié des cas semblables: Un homme que l'on avait entraîné dans un piége fut fortement frappé à la tête avec une paire de pincettes, qui pénétra à une grande profondeur dans le cerveau, au siége de l'organe gauche de la circonspection; et, par suite, il manifesta dès ce moment une timidité extraordinaire. Un autre individu se

(1) Gall, vol. I, p. 215, 116, v. 120.
(2) Caldwell, *Éléments de Phrénologie*, 2e édit., p. 92, 93.
(3) Gall. I, p. 430.
(4) *Phrenological Journal*, vol. VII, p. 33.

fractura le crâne, en tombant d'une diligence ; la lésion s'étendit sur les organes de la destructivité et de la combativité, et son caractère devint beaucoup plus irritable (1). On connaît encore fort peu la manière dont les lésions produisent ces effets.

N° II.

Texte, tome I, pages 166, 308, et tome II, page 2.

Objections contre la classification de Spurzheim des facultés mentales ; par Robert Cox. — Analyse du Phrenological Journal, vol. X, page 154.

Toute faculté mentale peut agir sous diverses formes ; en d'autres termes, elle peut exister dans différents états, chaque état donnant lieu à une variété distincte du sentiment du moi, à une affection distincte de l'esprit (2). Le sens de la sensation, par exemple, est une des facultés fondamentales ; mais le sentiment du moi résultant de son activité se modifie selon l'état particulier de ces organes, par suite de l'influence de quelque cause externe ou interne. Ainsi, tenons-nous nos doigts près du feu, le sentiment de la chaleur naît en nous ; et c'est là une affection, ou un mode d'action des facultés. Nous piquons-nous avec une aiguille, l'affection est celle de la douleur. Chatouillez la plante des pieds, vous produisez une sensation de démangeaison ; plongez les mains dans de la neige fon-

(1) *Phrenological Journal*, vol. II, pag. 73 et suivantes.

(2) Je me sers du mot *affection* comme Spurzheim l'emploie. « Conformément à son étymologie seule, pour indiquer les différents états des pouvoirs fondamentaux, quand ils sont affectés. » Voyez ses *Principes physiologiques de la phrénologie*, p. 43.

dante, vous éprouvez la sensation du froid. Cependant toutes ces affections ne proviennent que d'une seule faculté : ce sont les modes d'action d'un pouvoir unique.

Spurzheim divise les affections ou modes d'action des pouvoirs fondamentaux en affections *qualitive* et *quantitive;* c'est-à-dire d'abord celle qui diffère en qualité, comme la sensation de la chaleur diffère de la sensation de la douleur, du froid et de la démangeaison; et, ensuite, celle qui diffère en intensité ou en pouvoir. Le sens du goût, par exemple, est, comme celui de la sensation, sujet à des modifications qui donnent lieu à des affections différentes ou états différents du sentiment du moi. Selon la nature des substances mises dans la bouche, l'affection est celle du doux, de l'amer, du sur, de l'âcre, et ainsi de suite. Ce sont là des affections *qualitives* d'une même faculté, affections différentes en espèce, et non pas simplement en degré. De même le sens de l'odorat se modifie selon qu'il est stimulé par différentes substances odoriférantes, et celui de l'ouïe est affecté diversement par les sons, selon qu'ils sont grêles, graves, aigus ou sifflants. De même aussi les sentiments de l'orgueil et du mépris sont deux affections qualitives d'une même faculté, l'estime de soi.

Les affections *quantitives* ne sont autres que les qualitives, à des degrés différents, dans l'échelle de l'intensité, de la quantité ou du pouvoir; une seule affection qualitive reçoit souvent des noms différents, selon le degré de sa force. Ainsi une affection qualitive générale reçoit, selon les degrés dans l'échelle de l'intensité, les noms de velléité, désir, ardeur et passion. Une affection qualitive générale de l'acquisivité, ou de l'amour de l'approbation, portée à un certain degré, se nomme plaisir; à un autre, joie; à un troisième, extase; tandis qu'une autre affection qualitive et générale des mêmes facultés se nomme tantôt contrariété, tantôt chagrin, et enfin désespoir. L'affection spéciale qualificative de la circonspection,

appelée crainte, comprend les affections quantiti
précaution, l'appréhension, l'anxiété, la frayeur et
panique.

Pour plusieurs facultés, les affections sont de deux
d'abord une *inclination* ou un penchant à agir d'un
particulière, et ensuite certaines émotions ou senti
accompagnent le penchant, mais qu'on peut facileme
guer du penchant. Ainsi une affection de l'acquisivi
inclination à prendre possession de la propriété et à
tandis qu'une autre affection est le sentiment d'avidité
de soi est la source d'une inclination à faire de l'au
en même temps de l'émotion que dénote son nom, co
les diverses affections quantitives de la satisfactio
même, de la confiance en soi, de l'importance, de l'
de l'arrogance. Le mépris, affection qualitive de ce
faculté, tombe, comme l'émotion nommée estime de
la seconde classe sentimentale des affections. Spur
reposer sur l'existence de ces deux espèces d'affec
partie importante de sa classification.

Gall et Spurzheim s'accordent à diviser les facultés
en deux grands ordres : le premier comprenant ce
convenu d'appeler les dispositions, et le second les
de l'entendement. Dès les temps les plus reculés, cett
a été admise sous le nom de l'âme et de l'esprit, la
l'entendement, les facultés morales et les facultés
tuelles, le cœur et la tête. Spurzheim appelle toutes le
qui dérivent de l'âme, sentiments ou facultés affecti
dit de ces facultés : « Leur nature essentielle est d'
des émotions (2) ; » et des facultés intellectuelles : « Le
essentielle est de procurer la science (3). » Il est im

(1) *Phrénologie*, p. 131.
(2) *Principes philosophiques de Phrénologie*, p. 48.
(3) *Ibid.*, p. 52.

de faire aucune objection à cette désignation : *Facultés intellectuelles ;* mais comme il n'est nullemement évident que les émotions sont particulières aux émotions qu'il appelle affectives, ce mot, tel que le définit Spurzheim, semble être impropre. En effet, plusieurs émotions générales sont des modes d'action des pouvoirs intellectuels aussi bien que des pouvoirs affectifs. Toute faculté, sans exception, désire ; et qu'est-ce que le désir, sinon une émotion ? Toute faculté éprouve le plaisir et la douleur ; et ne sont-ce pas là des émotions ? Prenons le sens du goût pour exemple. Le goût étant une faculté intellectuelle n'est susceptible, d'après Spurzheim, d'éprouver aucune émotion ; mais nous demanderons, comme l'a déjà fait le Dr Hoppe, de Copenhague, si, « quand nous nous asseyons devant une table bien servie, et que nous jouissons de tous les bons mets qui la couvrent, le travail du sens du goût n'est pas entièrement affectif (1). » Je propose donc de définir les facultés affectives, celles dont la nature essentielle est d'éprouver des émotions ou inclinations, ou toutes deux, mais qui ne procurent pas la science.

La classification de Spurzheim ne s'arrête cependant pas là. « Les deux ordres de fonctions, dit-il, peuvent être subdivisés en plusieurs genres, et chaque genre en plusieurs espèces. Quelques pouvoirs affectifs ne produisent que des désirs, des inclinations, ou des instincts ; je les comprends sous la dénomination générale de penchants. Le nom de *penchants* ne s'applique donc que pour indiquer les impulsions internes qui invitent à certaines actions. Les penchants correspondent avec les instincts ou pouvoirs instinctifs des animaux. Il y a d'autres facultés affectives, continue-t-il, qui n'ont pas seulement des inclinations, qui ont quelque chose de supérieur qu'on peut appeler *sentiment*. L'estime de soi, par exemple, produit un

(1) *Phrenological Journal*, vol. IV, p. 308.

certain penchant à agir; mais en même temps elle éprouve une autre émotion ou affection, qui ne tient pas seulement du penchant (1). » Les facultés affectives, comprises sous le nom de penchants par Spurzheim, sont l'amativité, la philoprogéniture, l'habitativité, l'adhésivité, la combativité, la destructivité, la secrétivité, l'acquisivité et la constructivité; celles qu'il nomme sentiments sont l'estime de soi, l'amour de l'approbation, la circonspection, la bienveillance, la vénération, la fermeté, la conscienciosité, l'espérance, le merveilleux, l'idéalité, l'esprit de saillie ou gaieté, et l'imitation.

La division de Spurzheim des facultés affectives en penchants ou simples tendances à certains modes d'action et en sentiments qui sont des penchants avec émotions, n'offre point, à mon avis, matière à objection; mais cependant, comme je le prouverai dans la suite, il me semble qu'il faudrait introduire un troisième genre. Je crains pourtant que, quand on analysera minutieusement les droits des facultés individuelles à être rangées dans l'une ou l'autre des subdivisions, on n'y reconnaisse beaucoup d'inexactitude.

Jugeant d'après ce que nous connaissons actuellement des pouvoirs fondamentaux de l'esprit, toutes les facultés affectives, à l'exception de cinq seulement, semblent avoir droit à être comprises dans les *sentiments*, tels que Spurzheim les a définis. A mon avis, ces cinq exceptions doivent être : 1° la constructivité, qui n'est qu'une inclination ou tendance à façonner ou à dessiner sans aucune émotion particulière autant que je puis en juger; 2° l'imitation qui, quoique classée dans les sentiments par Spurzheim, se trouve absolument dans la même catégorie que la constructivité et enfin l'amour de l'approbation, l'espérance et l'idéalité, qui paraissent n'être que des émotions spéciales ne se rattachant à aucun penchant quel-

(1) *Phrénologie*, p. 131.

conque. Je le répète, toutes les facultés affectives, à l'exception des cinq que je viens de nommer, semblent n'être que des penchants, des tendances ou des inclinations, qui ne se lient à aucune émotion. Peut-être sera-t-il nécessaire d'analyser cette proposition dans tous ses détails. En repassant les facultés, je ferai d'abord remarquer les espèces d'actions auxquelles elles donnent une tendance, et enfin les simples affections ou émotions dont cette tendance est accompagnée.

L'amativité comprend à la fois une tendance à agir d'une certaine manière et une émotion concomitante. La tendance est celle à la propagation, et l'inclination pour les plaisirs de l'amour, tandis que l'émotion est l'amour sexuel. Cette faculté, d'après la définition de Spurzheim, tombe donc dans les sentiments.

La même chose est vraie de la philoprogéniture. La tendance de cette faculté est une inclination pour la société des enfants, et son émotion est de l'attachement pour les enfants.

L'adhésivité est une tendance à s'associer à notre prochain; et l'émotion qui y correspond est l'amour ou l'attachement entre amis. Cette émotion n'existe jamais sans se combiner avec le désir d'être dans la société des personnes aimées.

La faculté qui vient ensuite est ordinairement nommée combativité; mais pour des raisons que j'ai publiées ailleurs (1), je crois que le nom d'opposivité convient mieux. Le penchant qui en émane n'est pas dans tous les cas une tendance à combattre; mais bien une inclination générale à faire de l'opposition. L'émotion dont l'esprit a la conscience, quand cette tendance agit, est la hardiesse ou le courage.

La destructivité est une tendance à faire du mal. L'émotion qui s'y lie n'a pas de nom que je sache, excepté quand elle s'élève très-haut dans l'échelle des affections quantitives. La

(1) Voir *Phrenological Journal*, vol. IX, p. 147.

férocité est le nom qu'elle reçoit alors. Cette émotion est un composé de diverses affections telles que la colère, la jalousie, la méchanceté et l'envie.

L'alimentivité peut être considérée comme un penchant à manger et à boire. La faim et la soif ne sont pas ordinairement attribuées à cet organe; mais telles cependant semblent être les seules affections sentimentales qui accompagnent le désir de se nourrir.

La secrétivité est un penchant à tout celer; son émotion, comme celle de la destructivité, n'a de nom que quand son action est très-vigoureuse; on l'appelle alors ruse et soupçon.

L'acquisivité est une tendance à acquérir ou à amasser des richesses. La cupidité ou l'avidité est le nom qu'on donne à cette émotion, quand elle est puissante.

La constructivité est une tendance à façonner; comme nous l'avons déjà observé, aucune émotion spéciale n'accompagne l'activité de cette faculté. Ainsi, d'après Spurzheim, on doit la classer dans les penchants.

L'estime de soi est le nom donné à une émotion qui émane de l'organe n° 10. La complaisance pour soi est presque synonyme, et l'orgueil est le nom de l'émotion poussée au plus haut degré dans l'échelle des affections quantitives de cette faculté. Le penchant correspondant est une tendance à primer, à exercer de l'autorité, à soigner ses propres intérêts, à écouter ses désirs, à se préférer aux autres.

L'amour de l'approbation est une émotion qui, portée à l'excès, prend le nom de vanité. Il paraît douteux qu'un penchant l'accompagne. La honte est une affection de ce pouvoir.

La circonspection est une émotion d'inquiétude, qui prend le nom de crainte lorsqu'elle est puissante. Le penchant porte à se mettre en garde contre le danger.

La bienveillance n'est certainement pas moins un penchant que la destructivité; et il n'est aucune raison qui puisse la

faire classer différemment. C'est une tendance à augmenter la jouissance et à diminuer la misère des êtres sentants. Les émotions accompagnant cette tendance sont le désir d'obliger et la compassion.

La vénération est le penchant à agir avec déférence, soumission ou respect envers nos égaux, à obéir à nos supérieurs et à adorer l'Être suprême. L'émotion à laquelle cette faculté donne lieu est bien rendue par les mots *vénération* et *déférence* et par celui de *dévotion* quand son action est énergique.

Selon moi, la fermeté est une tendance à persister dans un plan de conduite, dans une opinion, dans un projet. La résolution est le nom qu'on donne à l'émotion qui en dérive.

La consciencioslté semble être le penchant à rendre à tout homme ce qui lui est dû. L'émotion qui dérive de cette faculté est le sentiment de la justice, et les actions auxquelles elle excite sont honnêtes, sincères et justes.

L'espérance n'est qu'une émotion; elle ne se rattache à aucun penchant. On peut à peine dire qu'elle donne la tendance à agir d'une manière intéressée, à moins que ce ne soit indirectement. C'est l'acquisivité modifiée par l'espérance qui porte à agir ainsi.

Aucun penchant ne paraît s'unir à l'idéalité; elle donne seulement une vive émotion du beau et du sublime.

Le merveilleux est certainement une émotion; mais on peut douter qu'une inclination s'y rattache. Ce ne peut être, par exemple, un penchant à l'exagération.

L'émotion de la gaieté est accompagnée du penchant à agir comiquement. L'imitation n'est qu'un penchant sans aucune émotion spéciale.

Ici finit la liste des facultés affectives. Prenant pour guide le même principe que Spurzheim, on devrait, je crois, les diviser en trois genres au lieu de deux. Le premier comprendrait les facultés qui donnent lieu à des penchants aussi bien qu'à des

émotions; le second, celles qui sont des penchants sans émotions; et le troisième, celles qui sont des émotions sans penchants. Dans le premier seraient donc compris l'amativité, la philoprogéniture, l'adhésivité, l'opposivité, la destructivité, la secrétivité, l'acquisivité, l'estime de soi, la circonspection, la bienveillance, la vénération, la fermeté, la conscienciosité, le merveilleux et la gaieté ou l'esprit de saillie. Dans le second genre, comprenant les penchants sans émotions, je placerais la constructivité et l'imitation; et dans le troisième, comprenant les émotions seulement, les facultés de l'espérance, et de l'idéalité, et peut-être encore l'amour de l'approbation. Telle paraît devoir être la classification des facultés affectives, d'après le principe de Spurzheim et conformément à l'état actuel de la science phrénologique.

Gall n'a point subdivisé les pouvoirs intellectuels ou ceux qui procurent la science; mais Spurzheim a entrepris de les classer minutieusement. « On peut, dit-il, les subdiviser en quatre genres. [Le premier comprend les fonctions des sens externes et du mouvement volontaire; le second, les facultés qui font connaître à l'homme et aux animaux les objets externes et leurs qualités physiques; et le troisième, les fonctions qui se rattachent à la connaissance des rapports entre les objets et leurs qualités. Je comprends ces trois genres dans la dénomination de *facultés perceptives*. Le quatrième genre comprend les facultés qui agissent sur toutes les autres idées et sensations, que je nomme *facultés réflectives* (1). » Je ne me permettrai aucune remarque sur le premier et le dernier de ces genres. Le second comprend l'individualité, la forme, l'étendue, la pesanteur et le coloris; et toutes ces facultés, à l'exception de l'individualité, semblent bien classées. J'excepte ici l'individualité, d'après ce principe, qu'il n'y a que les qualités qui

(1) *Phrénologie*, p. 131.

perçoivent les objets externes qui peuvent être dites perceptives, et qu'elles seules nous révèlent l'existence des objets, si bien qu'on ne peut dire de l'individualité, qu'elle perçoit, puisqu'elle ne prend connaissance d'aucune qualité. Sa nature essentielle paraît être, comme le dit Spurzheim, de produire la *conception* d'un être ou d'une existence, et de connaître les objets dans leurs capacités individuelles (1). » En la décrivant, Spurzheim évite avec soin le mot *perception*; il ne parle que de conception, de savoir et de connaissance.

Dans le troisième genre des facultés intellectuelles, « celles qui perçoivent les rapports des objets externes; » Spurzheim comprend la localité, l'ordre, le nombre, l'éventualité, le temps, les tons et le langage. Ici encore il se trompe sous quelques rapports. Ni l'éventualité, ni le temps, ni le langage ne prennent connaissance des rapports des objets externes; les tons perçoivent seulement les rapports des sons; et d'après ce que nous savons, l'ordre n'est autre chose que ce que Spurzheim l'appelle, une « disposition à arranger » et le désir de voir tout à sa place.

Dans ses Principes philosophiques, et dans ses Esquisses de phrénologie, Spurzheim confond mal à propos le second et le troisième genre des facultés intellectuelles en un seul, qu'il dit embrasser « les sens internes ou facultés perceptives, » qui font connaître les objets externes, leurs qualités physiques et leurs divers rapports.

(1) *Manuel de Phrénologie*, p. 59.

N° III.

Noms et ordre des facultés mentales adoptées par Gall.

N°s	FRANÇAIS.	ALLEMAND.	Noms ANGLAIS donnés par SPURZHEIM.
1	Instinct de la génération.	Zeugungstrieb.	Amativeness.
2	Amour de la progéniture.	Jungenliebe, Kinderliebe.	Philoprogenitiveness.
3	Attachement, amitié.		Adhesiveness.
4	Instinct de la défense de soi-même et de sa propriété.	Muth, Raufsinn.	Combativeness.
5	Instinct carnassier.	Wurgsinn.	Destructiveness.
6	Ruse, finesse, savoir-faire.	List, Schlauheit, Klugheit.	Secretiveness.
7	Sentiment de la propriété.	Eigenthumsinn.	Acquisitiveness.
8	Orgueil, fierté, hauteur.	Stolz, Hochmuth, Herschsucht.	Self-Esteem.
9	Vanité, ambition, amour de la gloire.	Eitelkeit, Ruhmsucht, Ehrgeitz.	Love of approbation.
10	Circonspection, prévoyance.	Behutsamkeit, Vorsicht, Vorsichtigkeit.	Cautiousness.
11	Mémoire des choses, mémoire des faits, sens des choses, éducabilité, perfectibilité.	Sach gedœchtniss, Erziehungs-Fœhigkeit.	Eventuality and Individuality.
12	Sens des localités, sens des rapports de l'espace.	Ortsinn, Raumsinn.	Locality.

Nos	FRANÇAIS.	ALLEMAND.	Noms ANGLAIS donnés par SPURZHEIM.
13	Mémoire des personnes, sens des personnes.	Personen-sinn.	Form.
14	Sens des mots, sens des noms, mémoire des mots, mémoire verbale.	Wort-Gedœchtniss.	Language.
15	Sens du langage de parole, talent de la philologie, etc.	Sprach-Forchungs-sinn.	Held by Dr Spurzheim to be included in the last organ.
16	Sens des rapports des couleurs, talent de la peinture.	Farben-sinn.	Colouring.
17	Sens des rapports des tons, talent de la musique.	Ton-sinn.	Tune.
18	Sens des rapports des nombres.		Number.
19	Sens de mécanique, sens de construction, talent de l'architecture.	Kunst-sinn, Bausinn.	Constructiveness.
20	Sagacité comparative.	Vergleichender-scharfsinn.	Comparison.
21	Esprit métaphysique, profondeur d'esprit.	Metaphysischer-Tiefsinn.	Causality.
22	Esprit caustique, esprit de saillie.	Witz.	Wit.
23	Talent poétique.	Dichter-Geist.	Ideality.
24	Bonté, bienveillance, douceur, compassion, etc.	Gutmœthigkeit, Mitleiden, etc.	Benevolence.
25	Faculté d'imiter, mimique.		Imitation.
26	Sentiment religieux.		Veneration.
27	Fermeté, constance, persévérance.		Firmness.

NOMS ET ORDRE DES ORGANES,

D'APRÈS LA CLASSIFICATION ADOPTÉE DANS LA PREMIÈRE ET LA SECONDE ÉDITION DE CET OUVRAGE.

Ordre I. — SENTIMENTS.

Genre I. — Propensités.

1. Amativité.
2. Philoprogéniture.
3. Concentrativité.
4. Adhésivité.
5. Combativité.
6. Destructivité. Instinct carnassier.
7. Constructivité.
8. Acquisivité.
9. Secrétivité.

Genre II. — Sentiments.

1. — *Sentiments communs à l'homme et aux animaux.*

10. Estime de soi.
11. Amour de l'approbation.
12. Circonspection.
13. Bienveillance.

2. — *Sentiments propres à l'homme.*

14. Vénération.
15. Espérance.
16. Idéalité.
17. Merveillosité.
18. Consciencioslté.
18. Fermeté.

Ordre II. — FACULTÉS INTELLECTUELLES.

Genre I. — Sens Externes.

Toucher.
Goût.
Odorat.
Ouïe.
Vue.

Genre II. — Facultés intellectuelles qui perçoivent l'existence.

19. Individualité.
Individualité supérieure.
Individualité inférieure.
20. Forme.
21. Étendue.
22. Pesanteur.
23. Coloris.

Genre III. — Facultés intellectuelles qui perçoivent les rapports des objets externes.

24. Localité.
25. Ordre.
26. Temps.
27. Nombre.
28. Tons.
29. Langage.

Genre IV. — Facultés réflectives.

30. Comparaison.
31. Causalité.
32. Esprit de saillie.
33. Imitation.

N° IV.

Texte, page 370.

Documents présentés à lord Glenelg, secrétaire des colonies.

REPRÉSENTATIONS adressées par sir G. Mackenzie, baronnet, à lord Glenelg, secrétaire des colonies, au sujet des déportés à la Nouvelle-Galles du Sud. Février 1836.

Les crimes qui viennent de se commettre dans la Nouvelle-Galles du Sud, sont des preuves irréfragables que le gouvernement n'a pas com-

pris la conduite à adopter en tous points, et qu'à l'avenir il doit surtout être prudent. Mais comment être prudent? C'est là une question qui en renferme d'autres de la plus grande importance, et peut-être fort difficiles à résoudre. Il est cependant évident que la prudence à l'égard des déportés est indispensable. A présent on les embarque et on les partage aux colons sans égard aucun à leur caractère et à l'histoire de leur vie. Un homme, une femme, reconnu coupable d'un délit, est jugé mériter un châtiment, soit qu'il ait passé toute sa vie dans le crime, soit qu'il ait été entraîné à celui pour lequel il est puni par la force des circonstances. Jamais on ne conçoit l'idée de ramener le condamné à des mœurs honnêtes, à une industrie recommandable, par des moyens adaptés à son caractère. Le châtiment! telle est la panacée proposée pour corriger tous les penchants criminels; la dégradation! tel est le moyen jugé le meilleur pour faire revenir un homme à s'estimer, pour lui inspirer le désir de se bien conduire! De pareilles idées, quoiqu'elles conduisent à une pratique que ses résultats condamnent depuis des siècles, sont dictées par l'ignorance de la constitution de l'homme; et tant que les gouvernants ne s'en seront pas entièrement dépouillés, tant qu'elle ne sera pas remplacée par des vues saines et étendues sur la constitution réelle de l'homme, l'erreur continuera à dicter leurs mesures dans la route du vice. Pour gouverner l'homme, il faut le connaître; et les gouvernants dont nous nous occupons ne le soupçonnent pas. Il est impossible d'indiquer, dans un exposé aussi court que doit l'être celui-ci, les moyens d'acquérir la connaissance de la véritable constitution mentale de l'homme. Il faut se contenter de dire qu'on l'a découverte, qu'ensuite on l'a négligée, mais que cependant elle fait encore des progrès rapides chez le peuple de la Grande-Bretagne.

Disons donc :

1° Que vu l'importance de la colonie de la Nouvelle-Galles du Sud, on ne devrait pas y envoyer indistinctement tous les condamnés. On devrait prendre des informations sur leur caractère, faire un choix pour la colonie et laisser le rebut dans les prisons d'Angleterre, soumis à des règlements sévères. Mais le seul moyen de ne pas se tromper dans ce choix, c'est d'approfondir la véritable philosophie de l'homme.

2° On conçoit que le régime pénitentiaire des déportés devrait former une division spéciale du département des colonies, et être l'objet d'une attention particulière. Avant la déportation, les condamnés ne sont pas dans les attributions du département des colonies; cependant lorsque la déportation doit avoir lieu, le chef de ce département devrait avoir le droit de choisir ceux qui conviennent le mieux à ses vues, et de nommer à cet effet un officier de santé qui recherchât l'histoire des criminels, et fit un choix d'après les principes phrénologiques.

Nous sommes prêts à fournir la preuve que ces principes sont les seules bases sûres sur lesquelles on puisse fonder le régime pénitentiaire des condamnés; je n'hésite donc pas à me rendre garant de leur vérité et de leur efficacité; cette expérience, si vous jugez convenable de l'autoriser, ne peut manquer d'honorer votre nom, quel que soit le résultat que vous en attendiez.

Que votre seigneurie ordonne de rechercher les circonstances qui ont amené un nombre donné de criminels à mériter leur condamnation, et autant que possible l'histoire de leur vie avant le crime pour lequel ils ont été condamnés. Qu'on fasse un tableau indiquant leur histoire, les jugements qu'ils ont encourus, ainsi que leurs crimes. (Je suppose que ce travail sera fait en conscience.) Qu'on tienne ce travail caché. Aussitôt qu'on m'aura averti qu'il est fait, je me rendrai à Londres avec un phrénologue expérimenté. On nous amènera les criminels l'un après l'autre, et nous dresserons de notre côté un tableau du même genre. Nous y ferons entrer ce que nous croirons être le caractère des individus et les crimes dont nous les supposerons coupables; nous dirons le genre des occupations auxquelles ils se sont livrés, et indiquerons le genre de celles où ils pourront se rendre utiles. Nous ne demanderons que le degré d'éducation du condamné. Nous les examinerons en présence des personnes que vous désignerez. Quand notre travail sera terminé, nous demanderons que la comparaison des deux tableaux soit faite en présence de votre seigneurie et de sa société; nous réservant, dans le cas où il y aurait de la différence sur quelque point important, de pouvoir questionner nous-mêmes le sujet, et de renouveler les recherches sur sa vie avec ceux qui les auront déjà faites.

Je crois pouvoir prédire que le résultat d'une telle expérience vous convaincra qu'il existe des moyens pour établir des catégories de condamnés, et pour faire le choix de ceux à déporter. Je me permets de vous rappeler que mon ami, M. Combe, a fait ce que je propose ici à Newcastle, en octobre 1837. Le récit de cette expérience a été inséré dans le *Phrenological Journal*, n° 46, page 524. (Voir plus loin la pièce justificative, n° XXXVIII.)

En accédant à ma demande, vous acquerrez des droits à la reconnaissance de tous les gens de bien, et vous rendrez un service immense au pays.

LETTRE DE SIR GEORGE MACKENZIE A LORD GLENELG.

Mon cher Lord,

Je remets en vos mains un grand nombre de certificats d'hommes éminents, confirmant tout ce que j'ai déclaré : qu'il est possible de catégoriser les criminels destinés à être déportés, de manière à ce que les colons de Botany-Bay soient désormais délivrés des hommes atroces et incorrigibles que jusqu'ici on n'a pas craint de leur envoyer, et à l'abri de tous les maux qu'entraîne l'évasion de pareils hommes. Qu'il me soit permis d'observer ici que, tant que les châtiments ne seront pas non-seulement proportionnés aux crimes commis, mais aussi au caractère moral et au degré d'éducation du coupable, ils n'auront pas l'effet qu'on en attend, et serviront même le plus souvent à endurcir les criminels. Ceux à qui les criminels sont confiés ne devraient pas leur appliquer des peines pour se conformer à la loi, mais pour chercher à les améliorer, et lorsqu'un jugement sain et philosophique en aurait démontré la nécessité. L'expérience des établissements pénitentiaires nous apprend que, quoique tous les criminels condamnés à la déportation soient jugés comme méritant également le châtiment, quelque différents que soient leurs crimes, ils ne sont pas tous également portés à persévérer dans le crime. Quelques-uns, malgré les châtiments sévères qu'ils savent

les attendre, continuent à manifester leur penchant pour le crime, et en commettent toutes les fois qu'une occasion se présente; d'autres, au contraire (quoique condamnés comme également coupables), en viennent d'eux-mêmes à reconnaître leurs erreurs. Dès lors ils s'exercent à vaincre leurs mauvais penchants, et parviennent à se faire compter au nombre des membres pacifiques, laborieux et estimables de la communauté. Depuis longtemps ces faits sont de notoriété publique; et pourtant ils n'ont attiré l'attention du gouvernement ni dans les colonies, ni dans la mère patrie, quoiqu'ils prouvent à l'évidence que dans la constitution morale des criminels condamnés à la déportation, c'est un fait dont la philosophie peut tirer un grand parti. Jamais, j'ose le dire, l'horrible pillage des biens de mes fils n'aurait eu lieu, si le gouvernement avait établi des catégories dans les criminels, si, gardant les plus pervertis dans les prisons d'Angleterre, il n'avait envoyé à la Nouvelle-Galles du Sud que ceux qui offraient quelques ressources.

Je suis en mesure d'offrir au gouvernement libéral qui voudra les accepter, les moyens d'établir ces catégories, et j'ai la confiance que vous ne trouverez pas fastidieux l'exposé des faits généraux qui ont amené des hommes d'une intelligence philosophique et d'un esprit pénétrant à percevoir que la véritable constitution mentale de l'homme est maintenant découverte, et qu'elle met à notre disposition des moyens tout-puissants pour perfectionner notre espèce; et que ces moyens auront des effets d'autant plus rapides que nos gouvernants écouteront les faits, en rechercheront la vérification, et en suivront les déductions philosophiques.

Vous ne pouvez ignorer que les hommes ne diffèrent pas seulement par le rang, l'éducation ou la fortune, mais qu'ils diffèrent aussi par la nature et l'étendue de leurs facultés intellectuelles, par leurs sentiments moraux et par leur tendance à écouter leurs penchants. On ne sait que trop bien qu'il existe des scélérats titrés, intelligents, riches, coupables des violations les plus sanglantes de la loi morale, quoiqu'ils réussissent à échapper aux peines comminées par les lois, qui ne laissent pas cependant que de frapper parfois quelques-uns de leurs crimes. Il est notoire que ce qu'on appelle la haute société encourage ces hommes; et pourtant un joueur, un filou, un séducteur titré ne peut être regardé comme moins coupable que le misérable igno-

rant qui vole peut-être pour soutenir sa vie et non pour satisfaire un penchant dépravé. Eh bien ! c'est sur cette différence de caractères, de penchants parmi les hommes de toutes les classes de la société, que je désire appeler votre attention. Il faut que cette différence soit l'effet de quelque chose. Quelques philosophes ont dit que l'homme est une table rase sur laquelle on peut imprimer le talent et le caractère qu'on veut. Mais des milliers de faits sont venus chaque jour démontrer que ce n'est là qu'une illusion. Il est maintenant avéré que les talents, l'intelligence, le caractère moral sont les effets de différences dans l'organisation. Depuis longtemps les physiologistes regardent le cerveau comme l'organe qui lie l'esprit au corps, et par lequel les facultés mentales se manifestent. Ils ont été conduits à cette conclusion par le résultat d'un grand nombre d'observations et d'expériences. Ce fait était universellement admis, quand un aussi grand nombre d'observations et d'expériences amena Gall à démontrer que les différentes portions du cerveau avaient chacune le pouvoir de manifester une faculté mentale différente. Ceux chez qui la manifestation d'une faculté est forte, ont l'organe de cette faculté fort en proportion. Les différences d'organisation, de même que les certificats qui accompagnent la démonstration de ce principe, suffisent pour qu'on puisse indiquer à l'extérieur les dispositions générales selon qu'elles sont proportionnées entre elles. Nous avons donc les moyens d'apprécier avec exactitude le caractère naturel des condamnés (comme de tous les autres hommes), de sorte qu'il est en notre pouvoir d'indiquer les moyens les plus propres à leur réforme, ou de découvrir l'incapacité où ils sont de s'améliorer jamais, et par suite de désigner ceux que l'on doit en quelque sorte garder à vue pour les empêcher de nuire à la société. Ce sont des moyens que, pour la prospérité des colonies australes, pour la sécurité et la paix des colons, et afin de réhabiliter ces derniers, je vous prie, pour votre propre satisfaction, de mettre à l'épreuve dans une expérience publique. Le peu de réputation que j'ai acquise est compromise dans le résultat de l'expérience que je propose ; je ne crois pas cependant la risquer trop légèrement dans cette affaire, et j'espère que vous ne le croirez pas non plus. C'est que ce n'est pas ma réputation philosophique seule que j'expose ; c'est celle de tous ceux qui ont apposé leurs noms aux certificats et de plusieurs

milliers de philosophes dans toutes les parties du monde. Vous ne pouvez donc vous étonner que, fort de telles autorités, j'aie la présomption de vouloir vous imposer la renommée la plus difficile à acquérir, celle de bienfaiteur du pays. La phrénologie est encore tous les jours en butte à des attaques violentes; mais chacune a prouvé que ses ennemis ne l'avaient pas étudiée ; et j'avoue humblement que quand je m'en moquais, je n'y comprenais rien. Des faits grossièrement défigurés, des assertions sans fondement, telles sont les armes que l'on a, à diverses reprises, employées contre cette science. Elle étend au loin ses rayons bienfaisants; et ce sera pour notre pays un beau jour que celui où le gouvernement qui a pourvu avec tant d'énergie à la réforme de nos institutions politiques, entrera dans la véritable voie de la réforme morale. Le jour n'est pas éloigné où l'éducation, basée sur les véritables principes de la nature de l'homme, recevra la sanction de la nation; j'espère aussi que le jour n'est pas très-éloigné où l'influence de ces principes sur la législation criminelle se fera sentir. Je ne puis m'empêcher de vous faire remarquer que parmi les propagateurs les plus habiles et les plus zélés de la nouvelle philosophie, il en est plusieurs qui s'érigèrent en censeurs de cette science, tant qu'ils n'eurent pas suivi le cours de Spurzheim.

Je m'arrêterai là. Afin de prendre le moins de temps possible à vos devoirs importants j'ai fait imprimer la présente lettre, ainsi que les certificats, et je les publierai avec votre assentiment, si je l'obtiens, afin que les phrénologues sachent que l'un de leurs premiers disciples dans la Grande-Bretagne a, pendant vingt ans, saisi toutes les occasions de répandre les bienfaits de la science dans une direction qu'ils apprécieront comme ils le doivent, sinon à présent, du moins dans l'avenir; et aussi afin que le monde sache (je m'attache à cet espoir) que vous avez été le premier membre d'un gouvernement libéral qui avez eu assez de courage moral pour faire ce qui seul peut convaincre un homme libéral de la vérité ou de l'imposture de ce qu'on soumet à son observation par les meilleurs motifs possibles. Si, comme des milliers d'hommes les plus éminents d'Europe et d'Amérique en ont la confiance, vous êtes convaincu par l'expérience, vous aurez découvert une source de prospérité et de bonheur pour vous et pour le genre humain; car la phrénologie, dans les mains de gouvernants éclairés,

ne peut manquer d'améliorer les institutions humaines, et de faire fleurir partout le bon ordre, la paix et la prospérité.

J'ai l'honneur, etc.

G. S. Mackenzie.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

CERTIFICATS.

I. — *Du Dr William Weir, professeur de médecine pratique, ex-chirurgien à l'infirmerie royale de Glascow, et éditeur du journal de médecine de Glasgow, à lord* Glenelg.

Glascow, 14 mars 1836.

Milord,

A la requête de sir G. S. Mackenzie, bart., et par suite d'une correspondance qui a eu lieu entre votre seigneurie et lui sur les maux que font souffrir à la colonie de la Nouvelle-Galles du Sud la déportation de criminels endurcis et l'usage de les donner pour domestiques aux colons, je ferai à votre seigneurie l'exposé suivant :

Depuis vingt ans je donne toute mon attention à la physiologie humaine en général et à la science de la phrénologie en particulier, et j'ai eu de nombreuses occasions de comparer la forme et l'étendue de la tête dans les individus vivants avec leur talent et leur caractère mental. Je n'ai cessé non plus d'examiner les crânes et les moules des têtes des personnes mortes et de les comparer avec leur caractère mental connu et leurs actions; et j'ai constamment trouvé une connexion uniforme entre les talents et les dispositions naturelles et la forme et l'étendue de la tête.

Je n'hésite donc pas à dire que d'après ces sources, de longues études et des observations répétées, j'ai acquis la ferme conviction que

la forme et l'étendue du cerveau indiquent les dispositions naturelles de l'homme assez exactement pour que ceux qui ont quelque pratique dans ces manipulations distinguent, de leur vivant, les criminels endurcis de ceux qui ont quelques bonnes dispositions.

J'ai l'honneur, etc.

WILLIAM WEIR, M. D.

II. — *D'Alexandre Hood, esq., chirurgien à Kilmarnock, à lord* GLENELG.

Kilmarnock, 14 mars 1836.

MILORD,

Je prends la liberté de m'adresser à votre seigneurie par suite d'une lettre que j'ai reçue de sir G. S. Mackenzie, bart., dont les fils sont établis dans la colonie de la Nouvelle-Galles du Sud, sur les grands maux que causent aux colons ces criminels endurcis qu'on déporte auprès d'eux, et qu'on leur donne pour domestiques. Sir George Mackenzie suggère que la phrénologie pourrait être utile pour indiquer les dispositions des criminels, et pour choisir, avant la déportation, les plus endurcis et les plus incorrigibles.

Depuis plusieurs années que je donne à l'étude de la phrénologie un temps considérable, j'ai pu constater la vérité de ces principes par les expériences les plus rigoureuses et les plus concluantes ; le résultat a été de me convaincre peu à peu, mais fermement, de l'exactitude des doctrines qu'elle propage. Je crois qu'on peut l'appliquer avec avantage à la société de la manière conseillée par sir George Mackenzie. Ces observations journalières, comme médecin, m'ont confirmé dans cette conviction qu'un habile phrénologue peut, en examinant la tête d'un homme, découvrir toute faculté intellectuelle, qu'elle soit faible ou dominante, tout sentiment moral ou penchant animal avec presque autant d'exactitude qu'un médecin peut découvrir l'état sain ou morbide du cœur, des poumons, du foie ou de l'épine dorsale.

J'ai l'honneur, etc.

ALEXANDRE HOOD, chirurgien.

III. — *De Richard Carmichael, esq., M. R. I. A., membre correspondant de l'académie royale de médecine de Paris, membre honoraire de plusieurs sociétés médicales, chirurgien consultant de l'hôpital chirurgical de Richmond, et auteur de plusieurs ouvrages sur la chirurgie, à lord* Glenelg.

Dublin, 15 mars 1836.

Milord,

Sir G. S. Mackenzie m'ayant exprimé le désir de savoir si je crois que « la forme et l'étendue de la tête indiquent les dispositions naturelles assez exactement pour qu'on puisse distinguer, de leur vivant, les criminels endurcis de ceux qui ont quelques bonnes dispositions, » et m'ayant prié, dans le cas de l'affirmative, de faire connaître mon opinion à votre seigneurie, je n'hésite pas à vous assurer que telle est ma croyance, et que je considère ce mode de distinguer les personnes qui ont de bonnes dispositions, de celles qui n'en ont que de mauvaises, comme pouvant être très-utile et très-avantageux à la société.

J'ai l'honneur, etc.

Richard Carmichael.

IV. — *D'Édouard Barlow, M. D. de l'université d'Édimbourg, membre du collége royal des chirurgiens d'Irlande, médecin en chef à l'hôpital de Bath et à l'hôpital uni de Bath; membre de la Société royale médicale et chirurgicale de Londres, etc., etc., à lord* Glenelg.

Bath, 15 mars 1836.

Milord,

D'après le désir de sir G. Mackenzie, j'offre volontiers mon témoignage en faveur de l'application de la phrénologie à l'examen des criminels, conseillée à votre seigneurie par ce phrénologue. Prenant un vif intérêt à cette science, d'après la conviction profonde que j'ai de sa vérité, depuis plus de vingt ans j'en suis les progrès, je

n'hésite pas à affirmer que toutes les fonctions mentales doivent leurs manifestations à la conformation du cerveau, et que sa forme et son étendue indiquent les dispositions naturelles assez exactement pour qu'on puisse distinguer parfaitement, de leur vivant, les criminels endurcis des hommes qui ont quelques bonnes dispositions.

Par ignorance et par irréflexion, j'ai d'abord douté de la phrénologie ; ma conversion n'a pas été le résultat subit d'un caprice d'imagination, mais une conviction profonde, due à de longues investigations. Sans m'étendre sur les motifs de ma foi actuelle, je me bornerai à faire remarquer que M. De Ville, de Londres, a fait, il y a dix ans, avec le plus grand succès, l'application du système de phrénologie de George Mackenzie à cent quarante-huit criminels, transportés à la Nouvelle-Galles du Sud sur un bâtiment anglais, et que l'ordre le plus parfait a régné pendant toute la traversée, grâce aux lumières que M. De Ville avait données sur le caractère de chacun d'eux. Ces faits sont de notoriété publique ; ils sont consignés dans le rapport fait au Dr Burnett, par M. G. Thomson, chirurgien du bâtiment. La relation que M. Thomson a faite de ce voyage est déposée à l'administration des subsistances de la marine.

Je considère la vérité de la phrénologie comme aussi bien établie que celle de toute autre branche des sciences naturelles ; car elle n'est pas fondée sur des assertions imaginaires ou hypothétiques, mais sur les déductions rigoureuses de faits nombreux observés avec soin. Ce n'est que par une suite d'observations et de raisonnements semblables qu'on peut découvrir les vérités naturelles ; c'est ainsi que la philosophie de cette science est arrivée au degré où elle est ; et c'est à cette suite de raisonnements et d'observations que nous devons la seule philosophie saine et rationnelle de l'esprit que l'on ait jamais produite. A mesure que les principes de cette science seront connus et appréciés, on les appliquera aux affaires de la vie ordinaire ; et ils ne pourront manquer d'être de la plus haute importance pour le bien-être et le bonheur de l'homme. L'espèce d'application de la phrénologie qui vous est conseillée par sir George Mackenzie, a mon entier assentiment.

J'ai l'honneur, etc.

E. Barlow, M. D.

V. — *De MM. Alexandre Hood, John Crooks et John Miller, chirurgiens, et du Dr Robert Walker, à Kilmarnock, à lord* Glenelg.

Kilmarnock, 16 mars 1836.

Milord,

Notre attention s'étant portée sur la communication que vous a faite sir George Mackenzie, touchant la possibilité d'appliquer la phrénologie au choix des condamnés déportés aux colonies, nous, soussignés, demandons humblement qu'il nous soit permis d'offrir notre témoignage à l'appui de son opinion.

Nous sommes déterminés à cette démarche par la conviction intime que la phrénologie est la véritable science de l'esprit, que la forme et l'étendue du cerveau indiquent si exactement les dispositions naturelles, qu'il est facile aux personnes qui l'ont bien étudiée de distinguer, par l'examen de la tête, les individus qui menacent d'être dangereux pour la société, de ceux qui sont constitués différemment. Dans notre opinion, il y aurait grand progrès en philosophie, et un grand avantage pour la société, à appliquer les doctrines de la phrénologie, non-seulement à l'objet que nous venons d'indiquer, mais encore à nos institutions sociales en général, par exemple à l'éducation, aux moyens de prévenir et de punir les crimes, et au régime pénitentiaire.

Nous avons l'honneur, etc.

Alexandre Hood, chirurgien.
John Crooks, chirurgien.
John Miller, chirurgien.
Robert Walker, M. D.

VI. — *De Robert Ferguson, esq., membre du parlement pour le comté d'Hoddington, à* George Combe, *esq., à Édimbourg.*

Londres, 17 mars 1839.

Mon cher monsieur,

Je n'hésite pas à déclarer que je crois fermement que la science de

la phrénologie rend ceux qui la possèdent capables de prononcer sur toute faculté ou penchant prononcé chez un individu. Pour répondre plus directement à votre circulaire, je crois que la société ne pourrait que profiter beaucoup de l'examen de la tête des hommes condamnés pour des crimes atroces.

Je tiens pour certain, et de nombreux exemples l'ont prouvé, que des personnes versées dans la phrénologie pourraient, à un examen semblable, prononcer si les criminels sont incorrigibles, ou s'ils pourraient reprendre une place honorable dans la société par la culture d'autres dispositions dans leur constitution intellectuelle.

Je crois qu'on devrait interdire aux coupables incorrigibles toute relation avec la société, et toute espérance de liberté, même dans l'avenir le plus éloigné.

Je vois cependant, dans la pratique, de grandes difficultés à ces importantes investigations. Mais on pourrait peut-être trouver des moyens d'en venir à des conclusions propres à guider dans le choix des châtiments pour la sûreté de la société.

Votre bien dévoué,

ROBERT FERGUSON.

VII. — *De John Fife, esq., juge de paix à Newcastle-sur-Tyne, membre du collége royal des chirurgiens de Londres, membre de la Société médico-chirurgicale de Manchester et de la Société royale de médecine d'Édimbourg, professeur de chirurgie à l'École de médecine de Newcastle, etc., etc., etc., à lord* GLENELG.

Newcastle-sur-Tyne, 19 mars 1836.

MILORD,

Sur la demande de sir George Mackenzie, baronnet, M. Combe m'ayant fait part de votre répugnance à choisir, d'après les principes phrénologiques, les criminels à déporter à la Nouvelle-Galles du Sud, et m'ayant prié de vous dire mon opinion sur cette proposition, je ne crains pas d'affirmer que la forme et l'étendue du cerveau indiquent les

dispositions naturelles assez exactement pour qu'il soit possible de distinguer, de leur vivant, les criminels incorrigibles de ceux qui ont quelques bonnes dispositions.

J'ai l'honneur, etc.

JOHN FIFE.

VIII. — *Du Dr W. C. Engledue, ex-président de la Société royale de médecine d'Édimbourg, et secrétaire de la Société phrénologique de Portsmouth, à lord* GLENELG.

Portsmouth, 23 mars 1836.

MILORD,

Vous m'avez demandé mon opinion sur la communication de sir G. Mackenzie, et c'est avec plaisir que je me déclare convaincu des bienfaits qu'on pourrait en tirer et de son applicabilité. Sur ce dernier point, je puis me prononcer avec quelque degré de certitude; car à la maison de détention de Portsmouth j'ai eu de nombreuses occasions de reconnaître, dans l'application, la vérité de cette science. Il me serait impossible à présent d'entrer dans les détails minutieux qui constituent les preuves; mais d'après mon expérience, je n'hésite pas à affirmer que les phrénologues peuvent désigner dans un grand nombre de criminels ceux qui sont endurcis au point de n'être plus susceptibles de correction, et ceux qui, pour de légères offenses peut-être, sont condamnés à partager le sort des premiers, quoique par des soins et de bons exemples ils pussent être un jour ramenés à la vertu, et compter parmi les membres utiles de la société.

C'est là un fait qui a entièrement échappé à l'observation des législateurs. Les condamnés sont embarqués pêle-mêle pour les colonies, sans égard aucun à leurs dispositions naturelles ou aux effets que peuvent produire sur eux les mauvais exemples. Les bons, les mauvais et ceux qui ne sont ni bons ni mauvais, sont entassés ensemble, et après le débarquement, partagés entre les colons, pour retomber, le plus

souvent, comme le prouvent des faits patents, dans leurs premiers crimes, sinon dans des crimes plus atroces encore.

Considérant ces colonies comme de jeunes communautés où il est à désirer qu'on ne réunisse que des individus du meilleur caractère, il n'est pas juste de les inonder d'êtres qu'un pays, protégé par des lois équitables et sévères, n'a pu tenir dans de justes limites.

Je pourrais m'étendre sur les effets ultérieurs qui résulteront sans doute de la continuation du système actuel; mais les bornes de ce certificat ne me le permettent pas.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que le mémoire de sir G. S. Mackenzie a toute mon approbation; vous devez, ce me semble, le prendre en sérieuse considération.

J'ai l'honneur, etc.

W. C. Engledue, M. D.

IX. — *Du Dr James Inglis, membre de la Société royale de médecine d'Édimbourg, Samuel M'Keur, esq., chirurgien, à Castle Douglas; du révérend W. Glover, ministre à Crossmichael; du Dr John Colvin, à l'établissement du Bengale, membre de la Société de médecine de Calcutta, à lord* Glenelg.

Castle Douglas, Kirkcudbright, 22 mars 1836.

Milord,

Si notre témoignage peut être de quelque utilité à la phrénologie, science basée sur l'observation et confirmée par les faits, pour aider à la propager dans l'intérêt du genre humain, et afin de diminuer le crime et la misère, nous n'hésitons pas à affirmer que les tendances de l'esprit à des actions vertueuses, ou vicieuses, peuvent se découvrir par le développement du cerveau, et que cette vérité, qui se manifeste dans *tous* les cas, se manifeste avec plus d'*évidence* chez les hommes endurcis dans le crime, chez les hommes qui, n'ayant reçu aucune éducation et n'ayant souffert aucune contrainte, ont laissé pendant longtemps les penchants inférieurs dominer les facultés éle-

vées de leur esprit. D'après cette croyance, nous n'hésitons pas à regarder la proposition de sir G. S. Mackenzie, sur l'application pratique de la phrénologie à constater les dispositions naturelles des criminels, comme pouvant avoir les résultats les plus avantageux pour les propriétaires et les cultivateurs des colonies australes.

Nous avons l'honneur, etc.

James Inglis,
Samuel M'Keur,
William Glover,
John Colvin.

X. — *De S. Hare, esq., propriétaire et médecin de la retraite des aliénés à Leeds, à lord* Glenelg.

Leeds, 23 mars 1836.

Milord,

Ayant été informé que sir G. S. Mackenzie vous a présenté, il y a peu de temps, un mémoire tendant à démontrer que la phrénologie pourrait être appliquée avec succès à constater les dispositions naturelles des condamnés, avant leur déportation, et prié de donner mon opinion à ce sujet, je saisis avec plaisir l'occasion de vous assurer que j'ai plusieurs fois reconnu le caractère des individus par les principes de la phrénologie, et que je suis convaincu que la nation retirera les plus grands avantages de l'application de ces principes au classement des criminels, et qu'on devra à cette innovation une bonne discipline dans les prisons.

J'ai eu l'occasion d'employer un grand nombre de domestiques; et je déclare que j'aime mieux les choisir d'après les indications qui résultent de leur tempérament et du développement de leur cerveau, que d'après les certificats qu'ils me présentent.

J'ai l'honneur, etc.

S. Hare.

XI. — *Du Dr James Stewart (A.), chirurgien de la marine royale et médecin extraordinaire de S. A. R. le duc de Sussex, à lord* Glenelg.

Portsmouth, 22 mars 1836.

Milord,

Depuis plusieurs années je me suis appliqué à la phrénologie, et je suis convaincu que la forme étendue du cerveau indique assez exactement les dispositions naturelles pour qu'il soit possible de distinguer, de leur vivant, les criminels incorrigibles de ceux qui ont quelques bonnes dispositions.

James Stewart, M. D.

XII. — *Du Dr. James Scott, LL. B., chirurgien et professeur à l'hôpital royal de Haslar, licencié du collége royal des médecins de Londres, chirurgien et surintendant médical de l'asile des aliénés de la marine royale, président de la Société phrénologique de Hampshire, etc., etc., à lord* Glenelg.

Hôpital royal de Haslar, 23 mars 1836.

Milord,

J'ai reçu la circulaire de M. Combe d'Édimbourg, relative aux représentations qui vous ont été faites par sir G. Mackenzie sur l'usage de donner des condamnés pour domestiques aux colons de la terre de Van Diemen. Sir G. Mackenzie vous demande de faire examiner phrénologiquement les condamnés avant qu'ils ne quittent l'Angleterre; et comme il paraît que vous n'avez pas foi dans les vérités de la phrénologie, M. Combe désire vous présenter autant de certificats d'hommes de l'art qu'il pourra s'en procurer, énonçant leur opinion sur cette science. Je viens y joindre mon témoignage.

J'ai subi pendant plusieurs années le préjugé qui réprouve cette science. J'avais lu l'attaque très-virulente et spirituelle, quoique fort

peu logique, dirigée contre ce système et publiée dans la *Revue d'Édimbourg*, que tout le monde sait à présent être l'ouvrage de feu le Dr John Gordon, qui épuisa contre la science, sous le voile de l'anonyme, tous les traits du ridicule. Depuis, mon attention fut éveillée par le cours de Spurzheim que je suivis à Paris. Je suivis plus tard un autre cours donné par M. Combe à Édimbourg, et enfin, après plusieurs années d'études consciencieuses et d'observations, j'ai compté parmi les adeptes les plus sincères des doctrines de Gall et de Spurzheim.

Croyez que ma conversion est le résultat d'un examen approfondi. Il y a dix ans que je suis le médecin de la salle des aliénés dans ce grand hôpital. J'ai eu de nombreuses occasions de faire des observations phrénologiques; et mes rapports avec les malheureux confiés à mes soins (et le nombre n'est jamais moindre de 130) m'ont fermement convaincu, parce que cette conviction est le résultat de l'expérience, que l'aliénation mentale et la culpabilité morale ne peuvent être rationnellement combattues que par l'application de la phrénologie, et que l'homme qui les traite d'après un autre système doit être bien plus souvent désappointé dans ses efforts que celui qui étudie les manifestations de l'esprit, et qui suit les effets jusque dans leurs causes secondaires par le moyen infaillible de la phrénologie.

Je pourrais m'étendre beaucoup sur ce sujet; mais je crois qu'à présent je dois plutôt m'excuser de vous avoir distrait aussi longtemps de vos devoirs importants.

Je n'ai encore rien publié, sauf une dissertation sur la pneumonie et quelques cas de médecine et de chirurgie dans divers journaux périodiques. Encore n'en fais-je mention qu'à la demande de M. Combe; mais j'ai une quantité de faits et d'observations qui pourront venir à l'appui de l'application pratique de la phrénologie.

J'ai l'honneur etc.

James Scott.

XIII. — *De Hewett Cottrell Watson, esq., membre de la Société d'histoire naturelle, ex-président de la Société royale de médecine d'Édimbourg, auteur de plusieurs ouvrages, à lord* Glenelg.

Thames Ditton, Surrey, 18 mars 1836.

Milord,

Sur la demande de sir George Mackenzie, j'ai l'honneur de vous faire connaître mon opinion sur la phrénologie. Je me suis convaincu, par une étude de plusieurs années, qu'il est parfaitement possible de déterminer les dispositions des hommes par l'examen de leurs têtes, et cela avec une exactitude telle que la connaissance de la phrénologie est de la plus haute importance pour les personnes chargées de la direction des condamnés.

J'ai l'honneur, etc.

Hewett Cottrell Watson.

XIV. — *De sir William C. Ellis,* M. D., *surintendant de l'asile des aliénés pour le comté de Middlesex à Hanwell, à lord* Glenelg.

Asile des aliénés pour le comté de Middlesex, 19 mars 1836.

Milord,

M. George Combe m'invite à vous adresser une lettre sur l'utilité de la phrénologie. Je n'hésite pas un instant à accéder à sa demande, et à vous donner le témoignage le plus formel qu'une expérience de plusieurs années m'a pleinement convaincu que la forme et l'étendue du cerveau indiquent les dispositions de l'homme, à tel point qu'il est parfaitement possible de distinguer les hommes qui ont des dispositions dangereuses et n'offrent aucune ressource, de ceux qui sont portés à la vertu. Je suis attaché depuis cinq ans, en qualité de médecin, à cet établissement où il y a six cents malades ; et auparavant, j'ai été attaché, en la même qualité, à un établissement du même genre, dans le comté

d'York où il y avait deux cent cinquante malades. Je pourrais, si cela était nécessaire, indiquer une grande variété de cas, dans le traitement desquels le peu de connaissances que j'ai de cette science intéressante m'a été d'une très-grande utilité; et je suis intimement convaincu que plus elle sera connue et appliquée, plus elle aura des résultats avantageux pour la société.

J'ai l'honneur, etc.

W. C. Ellis.

XV. — *Du Dr Disney Alexandre, ex-médecin du dispensaire de Wakefield et de l'asile des aliénés indigents, professeur de phrénologie, auteur d'un Essai sur les meilleurs moyens de conserver la santé, d'un Traité sur le croup, et de leçons sur les preuves intérieures du christianisme.*

Wakefield, 20 mars 1836.

Je certifie ici que je considère comme prouvé et à l'abri de toute objection raisonnable que « les dispositions naturelles sont indiquées par la forme et l'étendue du cerveau, de manière qu'il est parfaitement possible de constater chez des personnes vivantes leurs dispositions bonnes ou mauvaises, » et que la phrénologie peut être appliquée avec succès à vérifier les dispositions naturelles des condamnés, avant de faire le choix de ceux qui doivent être déportés.

Disney Alexandre, M. D.

XVI. — *De George Martell, esq., membre du collége des chirurgiens de Londres, chirurgien de la prison de Portsmouth, et chirurgien en chef du dispensaire, etc., etc., à lord* Glenelg.

Portsmouth, 24 mars 1836.

Milord,

J'ai eu souvent l'occasion de voir faire phrénologiquement l'examen d'individus, et je pense que la configuration externe, l'étendue, etc., peuvent très-bien faire connaître leurs dispositions, et que de pareils examens rendraient beaucoup plus facile le classement des prisonniers.

J'ai l'honneur, etc.

George Martell.

XVII. — *De James Simpson, esq., avocat, assesseur de la ville d'Édimbourg, et auteur de l'ouvrage intitulé :* Nécessité de l'éducation du peuple dans un but national, *à lord* Glenelg.

Édimbourg, 25 mars 1836.

Milord,

Au sujet de l'expérience des principes phrénologiques proposée par sir George Mackenzie, tendant à constater les caractères différents d'un grand nombre de condamnés, je vous déclare que, dans mon opinion fondée sur quinze ans de pratique, cette épreuve sera complétement satisfaisante, et démontrera que le caractère peut être indiqué par le développement du cerveau.

J'ai l'honneur, etc.

James Simpson.

XVIII. — *De Henri Witham, esq., de Lartington, comté d'York, membre de la Société géologique de Londres et de la Société royale d'Édimbourg, etc., etc., et auteur d'un ouvrage sur* « la structure intérieure des végétaux fossiles, » *à lord* GLENELG.

Lartington, 27 mars 1836.

MILORD,

Sir George Mackenzie vous a exposé que les têtes des criminels devraient être examinées, dans le but de constater leurs dispositions naturelles avant la déportation à la Nouvelle-Galles du Sud. A cet égard, je certifie qu'ayant étudié la phrénologie pendant plusieurs années, j'ai acquis la conviction que l'on peut, au moyen de cette science, arriver à ce résultat. La différence dans la forme du cerveau chez les hommes qui ont de bonnes dispositions et chez ceux qui en ont de mauvaises est tellement palpable, même durant la vie, que la moindre attention suffit pour la découvrir.

J'ai l'honneur, etc.

HENRI WITHAM.

XIX. — *Du Dr François Farquharson, membre du collége royal des chirurgiens d'Édimbourg et vice-président de la Société phrénologique, à lord* GLENELG.

Édimbourg, 28 mars 1836.

MILORD,

Je suis intimement convaincu que l'épreuve phrénologique qui vous a été proposée par sir G. S. Mackenzie répondrait parfaitement à

son but. Je ne base pas cette opinion sur des théories, mais sur une expérience de douze années.

J'ai l'honneur, etc.

F. Farquharson, M. D.

XX. — *Du Dr S. E. Hirschfeld à Bremen, à lord* Glenelg.

Bremen, 22 mars 1836.

Je certifie ici que je considère comme possible de distinguer les hommes qui ont de bonnes dispositions de ceux qui en ont de mauvaises, en examinant leurs têtes durant la vie; je pense aussi que la phrénologie peut être appliquée avec succès pour distinguer les criminels dangereux de ceux qui ne sont ni sanguinaires, ni portés à la destruction.

S. E. Hirschfeld, M. D.

XXI. — *Des chirurgiens de l'infirmerie de Newcastle, et de quinze autres personnes de cette ville, à lord* Glenelg.

Newcastle-sur-Tyne, 17 mars 1836.

Les soussignés prennent la liberté de vous déclarer que, dans leur opinion, la forme et l'étendue du cerveau indiquent les dispositions naturelles, de telle sorte qu'il est possible de distinguer pendant la vie les hommes qui ont des dispositions dangereuses et n'offrent aucune ressource, de ceux qui ont des dispositions ordinaires; que si cette opinion est fondée, il serait très-avantageux de faire usage de ces moyens pour constater les dispositions naturelles des condamnés que l'on déporte aux colonies et dont plusieurs sont donnés comme domestiques aux colons; que dans le but de s'assurer que ces moyens peuvent être employés avec avantage, il serait à désirer qu'on fît un choix de criminels dont le caractère serait connu, que leurs dispositions fussent consignées par écrit par le gouverneur et le chapelain de

l'établissement pénitentiaire ; que les têtes de ces criminels fussent soumises à l'examen d'un ou deux phrénologues expérimentés qui écriraient également leurs idées sur les qualités morales de ces individus, et que les deux écrits fussent comparés en présence de juges compétents ; que si le résultat se trouvait conforme à l'opinion que nous avons pris la liberté de vous exprimer, nous croyons qu'on rendrait un grand service aux colons en faisant attention aux moyens de mettre du discernement dans le choix des domestiques qu'on leur envoie.

John Baird, chirurgien en chef à l'infirmerie de Newcastle.
T. M. Greenhow, chirurgien à l'infirmerie de Newcastle.
Wm. Hutton, F. G. S., membre de la Société de géologie de France, etc. etc., et secrétaire de la Société d'histoire naturelle de Northumberland, Durham et Newcastle-sur-Tyne.
J. Buddle, vice-président de la Société d'histoire naturelle de Newcastle-sur-Tyne, F. G. S., etc.
R. W. Swan.
J. Cargill, M. D.
W. Morrison, membre du collége royal des chirurgiens de Londres, etc.
A. Nichol.
W. Neilham, membre du collége royal des chirurgiens de Londres, de la Société royale de médecine d'Édimbourg, etc., etc., etc.
J. Thomson, C. M., membre de l'université de Glascow.
D. Mackintosh, chirurgien à l'asile des aliénés de Newcastle, etc.
J. C. Bruce, A. M.
Robert Currie.
J. Fenwick, alderman de Newcastle-sur-Tyne.
R. B. Bowman.
M. H. Rankin, solliciteur à Newcastle.
W. Cargill.

XXII. — *De W. A. F. Browne, esq., surintendant médical de l'asile des aliénés de Montrose.*

Montrose, 15 mars 1836.

Je certifie ici, sur mon honneur et ma conscience, que depuis dix ans je me suis familiarisé avec les principes de la phrénologie; que d'après des preuves basées sur la physiologie et sur l'observation, je considère cette science comme une exposition vraie des lois et des phénomènes de l'esprit humain; que depuis dix ans j'applique les principes de cette science dans les cas ordinaires de la vie, et notamment à déterminer et à analyser les caractères de toutes les personnes avec lesquelles je me suis trouvé en rapport, et que j'en ai retiré les plus grands avantages. Mais quoique l'utilité de cette science paraisse être particulièrement de distinguer les bons des méchants, la vertu et l'intelligence du vice et de l'imbécillité, elle ne se borne pas à cela. Dans l'exercice de ma profession, je me suis trouvé à même, avec l'aide de la phrénologie, de rendre des services essentiels en dirigeant l'éducation des jeunes gens de manière à les préserver des maladies nerveuses, et en prévenant ou diminuant les diverses espèces de folie dans l'âge mûr. Depuis plusieurs années je me suis consacré à l'étude des maladies mentales et au traitement des aliénés. Pendant mes études à la Salpétrière et à Charenton, etc., à Paris, j'ai eu l'occasion de m'aider beaucoup des connaissances en phrénologie que j'avais acquises antérieurement; et je suis porté à attribuer à ces connaissances les succès qui ont couronné mes efforts tendant à améliorer le sort des malheureux confiés à mes soins dans l'établissement d'aliénés auquel je suis maintenant attaché. Je puis ajouter que je n'ai cru à la vérité de cette science qu'après des expériences répétées. Depuis mon retour en Angleterre, je l'ai enseignée à un grand nombre de mes compatriotes, et je suis intimement convaincu que tant qu'elle ne sera pas généralement appliquée, on ne pourra tirer des conclusions exactes sur le caractère des hommes, adopter un bon système pénitentiaire, ni s'occuper efficacement de l'amélioration du genre humain.

W. A. F. Browne, chirurgien.

XXIII. — *Du Dr C. Otto, professeur de matière médicale et de médecine légale à l'université de Copenhague; médecin au pénitentiaire civil, membre de la Maison royale de santé, de la Société royale de médecine de Copenhague, et de treize autres Sociétés de médecine du continent, éditeur du Journal de Médecine danois :* Bibliothek for Lieger, *etc., etc., à lord* Glenelg.

Copenhague, 26 mars 1838.

Je certifie ici, que d'après mes observations et mon expérience, je considère comme parfaitement possible de distinguer par l'examen des têtes, pendant la vie, les hommes qui ont des penchants animaux prononcés, et qui, à défaut de répression, ou lorsqu'ils sont excités par la boisson, peuvent être dangereux pour la société, de ceux qui ont de la douceur dans le caractère. Je certifie, en outre, que j'ai appliqué toujours avec succès cette méthode pour constater les dispositions naturelles des individus.

C. Otto, M. D.

Le Dr Otto ajoute, dans une lettre à M. Combe renfermant celle ci-dessus : « Comme médecin d'un établissement pénitentiaire, personne ne peut être plus convaincu que moi de la vérité de la phrénologie. J'ai retiré les plus grands avantages de cette science dans le traitement des criminels à mon hôpital, pour varier le traitement moral selon la forme de la tête (la sévérité étant nécessaire à l'égard de quelques-uns et la douceur à l'égard de quelques autres), et j'ai souvent indiqué à l'inspecteur, dès l'entrée des individus à la prison, et sans tomber dans la moindre erreur, les criminels qui devaient être considérés comme dangereux et ceux d'un caractère tranquille et bienveillant. Lorsque les détenus feignaient des maladies, l'examen des organes de la secrétivité et de la consciencioslté m'a beaucoup aidé à m'en apercevoir.

XXIV. — *De sir Douglas Gordon Halyburton, membre du parlement, à* George Combe, *esq.*

Londres, 28 mars 1838.

Mon cher Monsieur,

Vous excuserez, j'en suis sûr, le retard que j'ai mis à répondre à votre lettre du 14 courant, contenant une copie de votre circulaire imprimée du 10, au sujet des représentations de G. Mackenzie, à lord Glenelg sur les criminels destinés à être déportés aux colonies australes.

Je crains qu'en demandant mon témoignage sur la question phrénologique, vous-même ou sir G. Mackenzie ne lui supposiez une valeur qu'il n'a pas. Cependant, si l'attention que j'ai donnée pendant vingt ans à cette science aussi intéressante qu'importante ; si mes relations assez intimes avec Gall et Spurzheim, pendant mon séjour sur le continent ; si l'amitié dont Spurzheim a bien voulu m'honorer ; si le soin que j'ai mis à ne laisser échapper aucune occasion, à Paris, à Londres, à Édimbourg ou à Glascow de profiter de ses cours ou de sa conversation ; si, et permettez-moi de me défendre de l'intention de vous flatter, l'instruction et les progrès que je dois à vos propres écrits, à vos leçons et à votre conversation, ainsi qu'à celles de votre frère le Dr André Combe ; si toutes ces circonstances, dis-je, bien connues de vous, vous amènent, vous ou sir G. Mackenzie, à croire que mon nom peut avoir quelque poids, vous pouvez en disposer.

Le point sur lequel vous désirez, je crois, l'opinion de juges compétents, est celui-ci : « La forme et l'étendue du cerveau indiquent-elles les dispositions naturelles assez exactement pour qu'il soit possible de distinguer, de leur vivant, les criminels endurcis, de ceux qui offrent quelque ressource? »

Avant de répondre à cette question, permettez-moi, mon cher monsieur, de faire quelques remarques : Il nous est bien connu qu'un phrénologue habile, et versé dans la pratique de la science, pourrait résoudre des difficultés bien plus grandes que celles que renferme la question ci-dessus. Au lieu de lui demander simplement d'indiquer des extrêmes dans les caractères, on pourrait exiger qu'il discernât, qu'il

lût en quelque sorte le caractère d'un grand nombre d'individus appartenant à cette classe intermédiaire qui compose la masse du monde civilisé ; de cette classe où les qualités de *l'homme brut* se confondent, dans toutes les proportions, avec celles de *l'homme religieux et moral*. Sur vingt individus (pris au hasard dans toutes les *classes* de la société), dix-neuf présentent dans la combinaison de leurs organes des contradictions *apparentes*, qui viennent frapper à tout moment celui qui cherche le moins à observer. Ce n'est point exagérer qu'affirmer que ceux qui composent la majeure partie de la société, comprenant *tous les rangs*, passent leur vie tantôt à pécher, tantôt à se repentir, (au grand jour ou dans l'ombre), tantôt obéissant à leurs penchants physiques, tantôt écoutant leur nature morale ou religieuse, et se laissant réprimer ou guider par elle.

Nous le savons, tout cela est démontré de la manière la plus satisfaisante par les vérités et les doctrines de la phrénologie. Mais, dans le fait, ce sont là des phénomènes qui n'ont échappé, ni aux moralistes, ni aux théologiens. Tous les jours, nos prédicateurs nous parlent dans un style sottement équivoque et chargé d'épithètes bibliques, d'hommes « charnels, qui négligent l'esprit ; » ils nous disent aussi que « l'homme *naturel* ne peut plaire à Dieu, etc., etc. »

En rappelant ces paroles, je n'ai ici qu'une intention : celle de prouver que ces messieurs sont d'accord avec les phrénologues ; qu'ils croient comme eux que la nature brute de l'homme doit obéir à sa nature élevée, à sa nature morale et spirituelle ; que Dieu a créé l'homme avec cette intention, et qu'il a pourvu (ils ne peuvent en douter) à ce qu'elle fût remplie ; que la nature brute prend souvent le dessus ; qu'au lieu d'*obéir* elle a la présomption de vouloir dominer, et que ce sont ses déportements qui, en faisant une guerre sourde et honteuse à la nature morale, sont la cause de tant de confusion et de tant de malheurs. Eh bien ! le phrénologue peut-il dans des cas aussi *mixtes* indiquer par l'inspection de la tête le *caractère* d'un individu ? *Oui*. Il peut au moins énumérer *les pouvoirs énergiques* qui se dessinent de chaque côté du cerveau ; mais comme un phrénologue n'est ni un *charlatan*, ni un *prophète*, il n'osera prédire ni *l'action spéciale*, ni *l'enchaînement d'actions* qui pourront résulter, pendant un temps limité et dans des circonstances particulières, des principes opposés

que l'individu porte en lui. Afin de faire mieux comprendre ce que je viens d'esquisser à la hâte, je vous demanderai s'il n'y a pas des *centaines* d'exemples dans toutes les *capitales* de l'Europe, qui comptent des sociétés phrénologiques de (prenons un exemple entre mille) parents qui tout en hésitant, tout en tremblant, moitié croyant, moitié doutant, ont conduit leurs enfants chez les phrénologues les plus célèbres, afin qu'ils prédissent leur caractère, ont fait courber la tête des petites créatures sous leurs yeux et sous leurs doigts, sous la *baguette* du *sorcier*. Quand c'est en effet un *sorcier* habile et instruit, il découvre de suite les traits généraux du caractère des enfants (je ne veux pas parler ici des enfants à la mamelle). Il va plus loin, il examine et *pèse*, il balance les *forces* des diverses qualités intellectuelles, morales et animales; et dans presque tous les cas (je suppose toujours que c'est un *sorcier habile*) il décrit parfaitement le *caractère* dans tous ses détails. Les pauvres parents *demeurent bouche béante;* penchants, sentiments, passions, vertus et vices qu'ils s'imaginaient connaître seuls, ou au moins n'être connus que des familiers de la maison, sont amenés à la surface de la tête par l'examen malicieux du *docteur phrénologue*. La conséquence de cet examen est que très-souvent les parents inquiets le consultent sur le système d'éducation à suivre, sur la conduite à tenir vis-à-vis d'eux, et enfin sur le choix des *professions;* et sans doute c'est un grand bien pour une famille, quand un phrénologue *judicieux*, qui s'est arrêté à tous les points ci-dessus mentionnés, veut bien donner ses conseils. Si ce que j'ai dit sur les classes dont j'ai parlé plus haut, et qui, loin de former des *extrêmes*, composent la masse de la société, est exact, ma réponse à la question de votre circulaire ne peut être douteuse. Je regarde comme prouvé que « la forme et l'étendue du cerveau indiquent les dispositions naturelles assez exactement pour qu'il soit possible de distinguer, de leur vivant, les criminels endurcis de ceux qui offrent quelque ressource. »

Je terminerai cette lettre par quelques observations qui ressortent naturellement du sujet. Nous savons que la phrénologie a été des plus utiles dans l'éducation, a rendu de grands services aux familles et aux établissements d'instruction, en donnant aux maîtres ou aux directeurs un moyen d'établir une discipline morale et intellectuelle pour

les élèves. Nous savons en outre que la médecine, comme art et comme science, doit beaucoup à la phrénologie, surtout dans le traitement des personnes souffrant d'aliénation mentale. Cela me rappelle les exemples qui se sont présentés dans la maison des fous de Lancastre et dans l'établissement des pauvres du comté de Middlesex, près de la capitale; et je crois que l'Angleterre et l'Écosse en offriraient beaucoup d'autres. Peut-on donc douter que la phrénologie offre des ressources très-grandes dans le classement de ces malheureux, dont les crimes, à divers degrés, les ont mis sous le coup de la législation pénale!

J'aurais pu, mon cher monsieur, répondre à votre lettre bien plus laconiquement, et même je vous dois des excuses d'avoir été si *diffus;* mais j'espère que l'intérêt que je prends à la science sera mon excuse auprès de vous.

Je suis, etc.

D. G. Hallyburton.

XXV. — *Du Dr Patrick Neill, membre de la Société royale de médecine d'Édimbourg et de la Société d'histoire naturelle de Londres, à lord* Glenelg.

Canonmill, 31 mars 1836.

Milord,

A la demande de sir G. Mackenzie, je prends la liberté de vous déclarer que, dès le premier séjour de Spurzheim à Édimbourg, je me suis convaincu que les principales doctrines de Gall sont fondées sur la vérité, et que cette conviction avait commencé à se former, même avant ce séjour, d'après mes propres observations. Je crois que certaines circonvolutions ou portions du cerveau sont particulièrement les organes de certaines facultés et de certains penchants, que l'étendue indique généralement l'énergie de toutes les facultés, et que dans le plus grand nombre de cas on peut distinguer l'étendue relative des organes, à l'examen externe.

Souvent la société a distribué mal à propos le blâme ou l'éloge; c'est

pour cela que jamais je n'ai voulu donner mon opinion quant aux actions probables d'un individu ayant reçu de l'éducation, et que je me suis fait une loi, même alors que mes amis me sollicitaient le plus vivement, de me refuser toujours à examiner leurs têtes. Mais en de nombreuses occasions, je me suis laissé influencer par mes observations particulières sur le développement du cerveau de tel ou tel individu; et je puis dire en conscience que je n'ai jamais eu qu'à m'en applaudir. Si donc je me suis abstenu d'appliquer publiquement la phrénologie, cela ne doit en rien diminuer le poids de mon témoignage.

Il est quelques organes des facultés et des penchants que l'on reconnaît extérieurement beaucoup plus facilement que d'autres; et pour peu qu'ils soient prééminents, il n'est aucun phrénologue (je veux dire aucun de ceux qui se sont occupés de ce sujet) qui puisse se tromper dans les conclusions qu'il peut être utile de déduire. Il n'est pas douteux que, pour ce qui concerne les condamnés destinés à être déportés, ils pourraient indiquer ceux qui pourraient être dangereux, de sorte que pendant le voyage, on pourrait les garder plus strictement à vue, et les séparer autant que possible de ceux dont on n'aurait rien à craindre; et, arrivé à destination, on pourrait soumettre les premiers à une surveillance, et n'imposer aux colons que les derniers.

Afin de vous prouver que j'ai peut-être quelques droits à donner mon opinion, je me permettrai de rappeler que dans ma jeunesse j'ai étudié la médecine pendant trois années, avec l'intention d'embrasser cette profession, que je me suis surtout occupé de l'anatomie, que j'ai vu *disséquer* le cerveau par Monro jeune, que j'en ai entendu expliquer les développements par Spurzheim (car ce dernier ne se servait presque jamais du scalpel), pendant plus de vingt ans que j'ai été secrétaire de la Société d'histoire naturelle de Werner, et que toute ma vie je me suis occupé d'histoire naturelle.

J'ai l'honneur, etc.

P. Neill.

XXVI. — *Du Dr John Elliotson, membre de l'Institut, président de la Société royale de médecine et de chirurgie et des Sociétés phrénologiques de Londres; professeur de médecine théorique et pratique et de médecine clinique, et doyen de la faculté à l'Université de Londres; médecin en chef de l'hôpital du Nord à Londres, ex-médecin de l'hôpital Saint-Thomas et président de la Société royale de médecine d'Édimbourg, etc., etc., etc., à lord* Glenelg.

Londres, 7 avril 1836.

Le Dr Elliotson présente ses respects à lord Glenelg, et, à la demande de sir George Mackenzie, prend la liberté de lui faire part de la conviction intime qu'il a de la vérité de la phrénologie. Il n'a pas passé un jour depuis vingt ans sans s'occuper de cette science; et le grand nombre de faits dont il a été témoin l'ont convaincu que c'est une science réelle aussi bien que l'astronomie et la chimie. Il ne connaît pas de science qui soit plus importante; car elle se lie à la morale, à la religion, au gouvernement, à l'éducation, et enfin à tout ce qui regarde le genre humain.

XXVII. — *Du Dr John Scott, membre du collége royal des chirurgiens à Édimbourg, à sir* George Mackenzie, *baronnet.*

Édimbourg, 10 avril 1836.

Mon cher George,

Ayant été informé par M. Combe de votre proposition à lord Glenelg, tendant à ce qu'il soit fait une épreuve des principes phrénologiques sur un certain nombre de condamnés à déporter à la Nouvelle-Galles du Sud, je me plais à vous exprimer ma conviction sur les avantages immenses qui doivent en résulter, en montrant l'utilité pratique de la phrénologie. Pour moi, je ne mets plus en doute la vérité

de cette science, depuis que je l'ai étudiée sous Spurzheim, à Paris, il y a quinze ans.

Je suis, etc.

JOHN SCOTT, M. D.

XXVIII. — *De Joseph Vimont, docteur en médecine de la faculté de Paris, membre honoraire des Sociétés phrénologiques de Paris, de Londres, d'Édimbourg, de Boston, etc., à lord* GLENELG.

Paris, 30 mars 1836.

MILORD,

Sir G. S. Mackenzie, baronnet, en vous demandant la permission d'examiner la tête d'un certain nombre de criminels, afin d'apprécier leurs facultés mentales, aurait pu se dispenser d'avoir recours au témoignage des physiologistes étrangers. Dans le cas proposé par l'honorable baronnet, l'expérience ne peut manquer de couronner le succès, si elle est faite, comme je n'en doute pas, par des phrénologues versés dans la théorie et la pratique de la phrénologie. Les observations du fondateur de la science, de Gall, dans les prisons de Berlin et de Spandau, qui ont été répétées dans tout le monde civilisé, et auxquelles j'ajouterai celles que j'ai faites dans les trois prisons principales de la France, savoir à Caen, à Bicêtre et à Melun, m'ont convaincu que non-seulement on peut apprécier le rapport existant entre le volume de la tête et l'énergie des facultés mentales, mais qu'on peut encore, en les examinant, répartir les condamnés en plusieurs classes; ce qui serait très-avantageux à la société et aux condamnés mêmes. L'ouvrage de Gall, le *Journal phrénologique* d'Édimbourg, le grand ouvrage que j'ai publié moi-même il y a peu de temps, et enfin les musées phrénologiques abondent en faits qui prouvent d'une manière incontestable que les facultés mentales des hommes en état de santé peuvent être appréciées à l'examen de leurs têtes. Nier ces faits, c'est mettre en doute l'existence des phénomènes les mieux établis.

J'ai l'honneur, etc.

J. VIMONT.

XXIX. — *Du Dr William Gregory, F. R. S. E., membre du collége royal des médecins d'Édimbourg, président de la Société royale médicale, membre correspondant de la Société phrénologique de Paris, et secrétaire de la Société phrénologique d'Édimbourg, à lord* Glenelg.

Édimbourg, 11 avril 1836.

Milord,

On m'a prié de vous dire mon opinion sur la proposition que vous a faite sir G. S. Mackenzie, baronnet, relativement à l'examen phrénologique des criminels qui doivent être déportés, et au moyen de les classer d'après leurs dispositions naturelles, de manière à éviter les inconvénients du système suivi dans les établissements pénitentiaires. A cet égard je commence par déclarer que depuis plusieurs années j'ai étudié la science de la phrénologie, et que j'ai acquis la conviction profonde que, dans les mains d'observateurs capables, cette science offre les moyens d'indiquer avec certitude les dispositions naturelles et les talents des individus dont le cerveau n'est pas dans un état morbide.

Ma conviction est fondée sur l'étude approfondie des ouvrages des phrénologues les plus distingués, et confirmée par l'examen répété de plusieurs grandes collections où sont déposées les têtes d'un très-grand nombre de criminels de toutes nuances de caractère. J'ai en aussi très-souvent l'occasion de vérifier avec quelle facilité et quelle certitude les phrénologues distinguent par la pratique de cette science le caractère des personnes vivantes. Il est superflu de nous étendre sur les avantages d'une telle faculté, notamment dans le cas des criminels.

Vos occupations vous ont sans doute empêché de donner votre attention à la phrénologie; mais qu'il me soit permis d'avoir la confiance que vous n'examineriez pas cette science avec soin sans être convaincu de l'importance qu'elle a, comme la philosophie pratique de l'esprit, la plus logique qui ait jamais été offerte au monde.

Lorsque ceux qui se sont livrés à l'étude de la phrénologie et qui sont convaincus de la vérité offrent, comme le fait sir G. S. Mackenzie, d'en faire une épreuve publique, qui peut être très-avantageuse, et ne

peut offrir d'inconvénients, il est de votre devoir de ne pas repousser une proposition si importante, simplement par le manque de foi en la vérité de la phrénologie, foi que ne peuvent espérer avoir ceux qui sont restés étrangers à cette science et à l'évidence sur laquelle elle est fondée.

J'ai l'honneur, etc.

W. Gregory.

XXX.— *Du Dr Robert Hunter, professeur d'anatomie, etc., à l'université d'Anderson à Glascow, à lord* Glenelg.

Glascow, 11 avril 1836.

Milord,

C'est à la demande de M. Combe que je prends la liberté de m'adresser à vous au sujet de la phrénologie. Depuis plus de treize ans cette science est l'objet de mes études; et plus je l'ai approfondie, plus je me suis convaincu de sa vérité. Je l'ai examinée en rapport avec l'anatomie du cerveau, avec laquelle elle s'harmonise admirablement. J'en ai reconnu la vérité en vérifiant que les indications qu'elle donnait sur le caractère d'un grand nombre d'individus étaient d'une exactitude parfaite. Depuis dix ans, j'ai enseigné publiquement que la phrénologie est en rapport avec l'anatomie et la physiologie, et je n'hésite pas à déclarer que c'est une science fondée sur la vérité et dont on pourrait faire l'application avec le plus grand succès.

J'ai l'honneur, etc.

Robert Hunter, M. D.

XXXI. — *De Robert Macnish, esq., membre de la faculté des médecins et chirurgiens de Glascow, et auteur de la* Philosophie du sommeil, *etc., à lord* Glenelg.

Glascow, 11 avril 1836.

Milord,

Ayant été invité par sir G. Mackenzie à vous dire mon opinion sur la possibilité de découvrir le caractère des criminels en examinant leurs crânes d'après les principes phrénologiques, je n'hésite pas à me déclarer profondément convaincu que, dans un très-grand nombre de cas, les dispositions de ces individus peuvent être appréciées par ce procédé avec une exactitude remarquable.

Tous les criminels endurcis, particulièrement dangereux pour la société, ont la tête d'une forme particulière. Ils ont derrière les oreilles une masse énorme de cerveau, et dans les régions frontale et coronale une partie relativement petite. Une telle conformation caractérise toujours la plus détestable classe de malfaiteurs; partout où elle existe nous trouvons une tendance extrême au crime. C'est un fait que j'ai eu très-souvent l'occasion de vérifier; et quiconque voudra comparer les têtes de criminels avec celles des personnes qui ont des dispositions naturelles à la vertu, ne peut conserver le moindre doute sur ce point.

J'ai l'honneur, etc.

R. Macnish.

XXXII. — *De Richard Poole, M. D., membre et bibliothécaire adjoint du collége royal des médecins d'Édimbourg; auteur de divers articles insérés dans les journaux sur* le langage, la philologie, les mathématiques, l'esprit, la philosophie et l'éducation.

Édimbourg, 12 avril 1836.

Depuis plusieurs années que je m'occupe activement de phrénologie, j'ai reconnu que les principes de cette science sont susceptibles d'application dans un grand nombre de cas très-importants, et notam-

ment dans le traitement des aliénés dont je me suis occupé comme médecin, d'une manière toute particulière. De longues études et des observations réitérées m'ont donné la certitude qu'en examinant et en comparant les têtes durant la vie, d'après les principes de la phrénologie on parvient à distinguer les individus qui ont un caractère bas et dangereux de ceux qui sont naturellement disposés à la vertu.

RICHARD POOLE.

XXXIII. — *De Charles Maclaren, esq., éditeur du* Nouvelliste écossais, *à lord* GLENELG.

Édimbourg, 9 avril 1836.

Après avoir pris connaissance de la correspondance qui a eu lieu entre vous et sir George Mackenzie sur la convenance de soumettre les criminels à un examen phrénologique, je déclare que, depuis sept ans que je me suis un peu occupé de phrénologie, j'ai acquis la certitude que les principes en sont vrais et me suis convaincu que la forme et l'étendue du cerveau indiquent les dispositions naturelles assez exactement pour qu'il soit possible de distinguer, de leur vivant, les criminels endurcis de ceux qui offrent quelques ressources.

J'ajouterai que mes premières impressions en faveur de la phrénologie sont dues à l'explication qu'offrent ces doctrines sur les phénomènes de l'esprit et les rapports de l'homme avec le monde externe, explication plus claire, plus conséquente et plus satisfaisante qu'aucune de celles qu'offrent les systèmes de philosophie maintenant enseignés en Angleterre.

J'ai l'honneur, etc.

CHARLES MACLAREN,
Éditeur du *Nouvelliste écossais*.

XXXIV. — *De William Wildsmith, esq., membre du collége royal des chirurgiens de Londres et du conseil d'administration de la Société philosophique et littéraire de Leeds, et auteur de* Recherches sur les rapports entre l'esprit et le cerveau, *à lord* Glenelg.

Leeds, 16 avr il 1836.

Milord,

Ayant appris que sir G. S. Mackenzie, baronnet, vous a proposé de soumettre à une épreuve publique le parti qu'on pourrait tirer de la phrénologie dans le choix des criminels destinés à la déportation, afin de les mieux classer, je vous prie d'accueillir la présente approbation du plan qui vous est proposé. J'ai la confiance que le résultat sera des plus satisfaisants pour les parties intéressées, servira à convaincre tous ceux qui ont des doutes et à détruire les objections que l'on élève encore contre l'application pratique de la phrénologie aux affaires ordinaires de la vie. Rien n'est plus facile, j'en suis convaincu, que de distinguer, au moyen de la phrénologie, ceux qui sont nés vicieux de ceux que les circonstances ont rendus tels; et je ne doute pas du succès complet de l'épreuve, si vous l'autorisez.

J'ai l'honneur, etc.

W. Wildsmith.

XXXV.—*De M. William Brebner, gouverneur de la prison du comté et de la ville de Glascow, à* George Combe, *esq.*

Prison du comté et de la ville de Glascow, 18 avril 1836.

Mon cher monsieur,

Chaque année, près de deux mille individus passent par cet établissement, et depuis plus de vingt ans j'en suis gouverneur. Pendant ce temps, et bien longtemps avant d'avoir entendu parler de la phrénologie, j'ai été plus d'une fois frappé de la forme extraordinaire de la tête de

la plupart des criminels. J'ai suivi le cours que Spurzheim a fait dans cette ville ; et quoique je ne prétende à aucune connaissance phrénologique, je n'hésite pas à affirmer que les caractères les plus notoirement dangereux sont signalés par une conformation de tête toute particulière. Qu'il me soit permis d'ajouter que Spurzheim, vous-même et plusieurs autres hommes distingués, croyant aux vérités de la phrénologie et les enseignant, qui ont visité cette prison, ont décrit le caractère des détenus, ainsi que leurs principaux penchants, avec une exactitude très-remarquable.

Je suis, etc.

W. Bredner, gouverneur.

XXXVI. — *De H. A. Galbraith, esq., chirurgien de l'asile royal des aliénés de Glascow, à* George Combe, *esq.*

Asile royal des aliénés de Glascow, 19 avril 1836.

Mon cher monsieur,

Dans ma position, si favorable pour observer le désordre des manifestations mentales, j'ai été depuis plusieurs années amené à comparer ces manifestations avec le développement de la tête des individus ; et d'après le résultat de cette comparaison dans de nombreux exemples très-remarquables qui non-seulement m'ont été connus pendant l'état de l'activité morbide des facultés, mais qui résultent du récit authentique des premiers désordres intellectuels, je n'hésite pas à déclarer que je crois aux doctrines générales de la phrénologie.

Je saisis cette occasion d'ajouter (ce qui n'est qu'un acte de justice) que pendant le séjour de Spurzheim en cette ville, il y a quelques années, il visita cette institution, et qu'il examina les têtes les plus remarquables des aliénés ; et alors même que j'eusse été plus insouciant et plus sceptique que je ne l'étais réellement, l'exactitude et la facilité avec lesquelles il tira des conclusions du développement du cerveau auraient dû fixer mon attention et me convaincre de la vérité

de la science qu'il enseignait. Ce qui sert à en confirmer les doctrines aussi bien qu'à en prouver l'utilité, c'est que lors de votre visite, il y a quelques jours, vous avez tiré exactement les mêmes conclusions des mêmes têtes. Ce ne peut être une opinion hasardée qui, à des époques éloignées, donne au phrénologue expérimenté la faculté de donner sur la conduite et le caractère de plusieurs individus, des indications exactes et qui coïncident parfaitement avec des indications déjà données. Sans avoir la prétention d'être un phrénologue expérimenté, croyez que ma foi dans les vérités de la phrénologie est telle que je la cultive avec plus de soin que jamais ; et j'ose dire que j'en tire les plus heureux résultats à l'égard des aliénés qui me sont confiés.

Je suis, etc.

H. A. Galbraith.

XXXVII. — *De George Salmond, esq., procureur fiscal du comté de Lanark; de Walter Moir, esq., substitut du shérif du comté de Lanark; et de M. D. M. Coll, gouverneur de la prison de Glascow, à* George Combe, *esq.*

Glascow, 22 avril 1836.

Mon cher monsieur,

Le schérif Moir m'ayant parlé, il y a quelques jours, de votre intention d'examiner phrénologiquement quelques-uns des détenus de la prison de Glascow, j'exprimai le désir d'être présent à cette expérience, afin d'avoir une preuve pratique du système de la phrénologie, et de vérifier si vos déductions s'accorderaient avec ce que je savais d'eux officiellement et officieusement. M. Moir eut l'obligeance de me donner une lettre pour vous, et j'eus la satisfaction de suivre l'examen que vous fîtes d'un grand nombre de ces criminels, et d'entendre avec beaucoup d'intérêt les conclusions auxquelles vous arrivâtes sur chacun d'eux.

Comme je n'avais jamais été présent à une pareille opération, je m'attendais à ce que, après un long et ennuyeux examen, après avoir

pris des notes, après avoir comparé et calculé les résultats, vous donneriez un aperçu général du caractère; combien ne fus-je pas étonné et enchanté tout à la fois, quand je vis qu'après un examen d'une minute tout au plus, vous vous prononciez sans hésiter sur le caractère, non pas seulement par des généralités, mais avec des spécialités de sentiments et de penchants qui justifiaient d'une manière étonnante tout ce que j'en savais. Je ne pouvais douter que c'était la première fois que vous aviez accès près d'eux, que vous n'aviez non plus eu aucun moyen de les connaître préalablement, puisqu'on les avait pris au hasard dans un grand nombre d'autres criminels. Dès lors je fus convaincu de la vérité de la science, dès lors je vis les avantages que la société pourrait en tirer; je compris qu'elle devait surtout être utile dans l'application du droit pénal.

Au nombre des observations qui me frappèrent le plus de votre part, permettez-moi d'en citer quelques-unes comme m'ayant paru plus convaincantes que toutes les autres.

Vous déclarâtes le premier homme qui vous fut présenté « un effronté et dangereux voleur, qui, dans un état d'ivresse, n'hésiterait pas à mettre tout à feu et à sang. » En effet, cet homme a parcouru le pays pendant des années avec un chariot et un cheval, vendant du sel et des objets de peu de valeur; il s'est acquis, dans ce commerce, la réputation d'un maître voleur, et maintenant il est poursuivi pour avoir volé, à main armée, sur une grande route, à un pauvre paysan, le prix de son travail de la saison, avec lequel il rentrait chez lui.

Vous avez dit d'un autre qu'il avait « une belle intelligence et que sans doute il était coupable de filouterie » et l'exactitude de cette déclaration fut vérifiée; car celui-là était détenu pour faux et pour escroquerie.

Un troisième, dîtes-vous, était « un voleur adroit, audacieux et déterminé » et c'est en effet un incorrigible voleur, qui, pendant un grand nombre d'années, a, de la manière la plus adroite et la plus cachée, été le chef d'une bande de voleurs; et il est maintenant poursuivi pour vol de grand chemin et pour coups et blessures sur un pauvre homme qui a failli en mourir. Des informations particulières m'ont appris qu'il s'est rendu complice d'un autre crime de même nature, s'il ne dénote pas même plus de barbarie.

Vous déclarâtes le cinquième « un homme dépravé et des plus dangereux ; » c'est le compagnon et l'ami de celui dont nous venons de parler, il est depuis longtemps familiarisé avec le vol, et c'était un des plus grands voleurs de cadavres, à l'époque où les étudiants en médecine les achetaient; il passe pour avoir été complice du crime atroce que nous avons mentionné, à propos du criminel dont nous venons de parler.

Un sixième, que vous jugeâtes « un rusé voleur, qui, malgré son air doux, était audacieux et cruel, » était un voleur de profession, adroit et rusé, qui souvent avait été pris et s'était échappé des mains de la justice. Il y a peu de temps qu'il vola en plein jour dans les rues de Glascow un mouchoir dans la poche d'un individu et prit la fuite. Comme on se mit de suite à courir après lui, il jeta le mouchoir, croyant qu'ainsi il arrêterait les poursuites. On fut bientôt sur le point de l'atteindre. Il se jeta alors dans un trou de fumier où l'on ne put songer à le suivre. L'individu volé se mit en faction à l'entrée du trou jusqu'à l'arrivée de la police. Notre voleur implora sa pitié dans les termes les plus suppliants, et, voyant qu'il ne réussissait pas à l'émouvoir, il sauta dehors; saisi par l'individu, il fit un effort désespéré, lui fit une forte morsure à la main, et, par son audace et sa violence, il aurait sans doute réussi à se sauver, si la police n'était pas arrivée.

L'exactitude de vos conclusions m'a profondément convaincu du bien que pourrait retirer la société de l'application de la phrénologie au classement des criminels détenus avant et après le jugement, au choix des condamnés et aux règles à suivre à leur égard, et même aux mesures rigoureuses à prendre à l'égard des criminels dont l'évasion serait le plus dangereuse pour la société.

Croyez-moi, etc.

G. Salmond,
Procureur fiscal du comté de Lanark.

Nous avons été présents à la visite qu'à faite M. Combe de la prison de Glascow, et nous attestons la vérité du récit ci-dessus qu'en donne M. Salmond. Les déductions tirées par M. Combe, relativement au

caractère des détenus qu'il a examinés phrénologiquement sont parfaitement exactes ; et il est impossible que ce soit le résultat du hasard.

WALTER MOIR,
Substitut du shérif du comté de Lanark.
D. M. COLL,
Gouverneur de la prison de Glasgow.

XXXVIII. — *Récit de l'examen phrénologique fait par M. Combe des têtes des criminels à la prison de Newcastle-sur-Tyne, en octobre* 1835. *Extrait du* Phrenological Journal, *vol.* IX, *p.* 524.

Le 28 octobre, M. Combe a visité la prison, en compagnie du Dr George Fife, aide-chirurgien de la prison (ce n'est pas le phrénologue) ; de Benjamin Sorsbie, esq., alderman ; du Dr D. B. White ; de M. T. M. Greenhow, chirurgien ; de M. John Baird, chirurgien ; de M. George C. Atkinson ; de M. Édouard Richardson ; de M. Thomas Richardson ; de M. W. Hutton et du capitaine Hooke.

M. Combe dit que le but principal qu'il se proposait était de démontrer, à ceux qui étaient présents et qui avaient suivi ses cours à Newcastle, la réalité du fait qu'il avait si souvent affirmé, qu'il y a une différence marquée entre le développement du cerveau des hommes vertueux et celui des hommes tout à fait vicieux, comme le sont en général les criminels, et que les organes moraux sont en général plus développés chez les premiers, tandis que, chez les derniers, ce sont les organes des penchants animaux ; il demanda que quelques-uns des plus grands criminels lui fussent présentés, afin qu'il pût comparer la tête des criminels à celle des personnes présentes qui le voudraient.

On s'empressa d'accéder à sa demande, et le Dr Fife suggéra à M. Combe (comme devant répondre mieux encore au but de M. Combe), l'idée d'écrire ses remarques avant d'en faire part au public présent, tandis que, de son côté il (le Dr Fife) donnerait, par écrit, le récit

de ce qu'il aurait appris des divers individus, et de comparer les deux résultats. M. Combe ne fit aucune objection à cette proposition et l'examen commença.

P. S., âgé de vingt ans. — *M. Combe* écrivit ce qui suit : Lobe antérieur bien développé ; facultés intellectuelles considérables. L'organe de l'imitation est très-développé, ainsi que l'organe de la secrétivité ; l'acquisivité est plutôt développée. L'organe le plus faible est la consciencioseité. La bienveillance et la vénération sont très-développées. Les organes animaux n'ont pas un développement démesuré. J'en conclus que ce garçon n'est point accusé de violences. Ses dispositions ne sont ni féroces, ni cruelles, ni violentes ; il a le talent de tromper et un désir d'acquérir qui n'est pas tempéré par la justice. Ses désirs peuvent s'être manifestés dans la filouterie ou le vol. Il est plus probable qu'il a filouté. Il a la combinaison d'organes qui contribue le plus au talent de l'acteur. — *Remarques du Dr Fife :* Voleur avéré ; l'individu a été deux fois convaincu de vol. Il n'a jamais fait preuve de brutalité ; mais il n'a pas le sentiment de l'honnêteté. Il a souvent essayé d'en imposer au Dr Fife ; il est très-habile ; dans les écoles qu'il a fréquentées, il a montré beaucoup d'aptitude au travail et de vivacité d'esprit ; il a le talent d'imiter.

T. S., âgé de dix-huit ans. — *M. Combe :* La destructivité est très-développée ; la combativité, la secrétivité et l'acquisivité sont développées ; les organes intellectuels sont bien développés ; l'amativité est proéminente ; la consciencioseité n'a qu'un développement plutôt en dessous de la moyenne ; la bienveillance un développement moyen ; et la vénération un peu au-dessus de la moyenne. Ce garçon est très-différent du précédent. Il est plus violent dans ses dispositions. Il est sans doute détenu pour crime de viol. Comme la secrétivité et l'acquisivité sont très-développées, il peut avoir volé ; mais je crois cette dernière supposition moins probable. Vu ses talents intellectuels, c'est un sujet qui peut s'améliorer.

— *Le Dr Fife :* Crime, rapt... (1). Aucun trait frappant dans son caractère ; facile à conduire ; n'a jamais fait preuve de vice depuis qu'il est en prison.

(1) Les observations ne sont pas de nature à être publiées.

J. W., âgé de soixante et treize ans. — *M. Combe :* La région coronale est très-déprimée ; la vénération et la fermeté sont un peu mieux développées ; et tous les organes de cette partie sont en général très-faibles. La circonspection est étonnamment développée ; l'organe de la combativité est considérable ; et l'amativité très-forte ; les autres organes des penchants n'ont pas un développement démesuré. L'intelligence est très-faible. Je me serais plutôt attendu à trouver ce développement dans un hôpital d'aliénés que dans une prison ; je ne puis déterminer quelle espèce de crime a été commis. Ses dispositions morales sont en général très-faibles ; mais il a beaucoup de circonspection. Son crime doit se rapporter à l'union de l'amativité avec la combativité. Une grande faiblesse dans les organes moraux est le trait caractéristique de cet individu ; chez lui les penchants animaux ne sont tempérés par aucun organe. — *Le Dr Fife :* Voleur, n'ayant aucun principe de probité ; entêté, insolent, ingrat. Insensible à tout bon procédé ; en un mot, un des caractères les plus dépravés que j'aie jamais connus. — *Note de M. Combe :* Je soutiens depuis longtemps que quand les organes moraux sont très-déprimés, comme c'est ici le cas, l'individu est atteint d'une folie morale, et devrait être traité comme tel. Des individus chez qui un organe est aussi développé que l'est la consciencio-sité chez ce vieillard, et chez qui les organes modérateurs des sentiments moraux manquent également, sont, par suite de la disproportion dans les organes cérébraux, sujets à tomber en démence, s'ils sont fortement excités. Il est assez ordinaire de rencontrer de tels cas dans les maisons d'aliénés ; et comme la législation pénale n'a fait que punir cet individu pendant toute sa vie (car il a été déporté deux fois), et que loin de réussir à le rappeler à la société, elle le laisse en prison, condamné pour vol à l'âge de soixante et dix ans, je dis que tous ces faits viennent à l'appui de mon opinion, qu'on aurait dû le traiter tout d'abord comme atteint d'une maladie morale.

XXXIX. — *Du Dr John Mackintosh, chirurgien du gouvernement dans le nord de l'Angleterre, professeur de principes de pathologie et de physique pratique; membre du collége royal des chirurgiens d'Édimbourg; membre des Sociétés de médecine, de chirurgie et d'histoire naturelle d'Édimbourg, de Montréal, d'Heidelberg et de Bruxelles, à* George Combe, *esq.*

Édimbourg, 27 avril 1836.

Mon cher monsieur,

En réponse à votre lettre du 7 mars, dans laquelle vous m'invitez à dire si, à mon avis, la forme et l'étendue du cerveau indiquent les dispositions naturelles assez exactement pour qu'il soit possible de distinguer, de leur vivant, les criminels endurcis de ceux qui offrent quelque ressource, je me fais un vrai plaisir de le déclarer.

J'ai compté parmi les incrédules aux vérités de la phrénologie, et même j'ai tourné cette science en ridicule. Ma conversion a été lente; elle est le résultat de plusieurs cas qui se sont présentés à mon observation; et je ne voudrais pas parier, en mettant pour enjeu tout ce que je possède, que sur cent criminels examinés par tel phrénologue que je pourrais nommer, il y eût erreur pour un seul.

Ce serait un grand bien pour la société, dans les pays où l'on envoie les déportés, si le plan proposé par sir G. S. Mackenzie à lord Glenelg était adopté. Si ces investigations donnent lieu à quelque dépense, je suis prêt à y contribuer; car elles feront faire des progrès à la science, et rendront même un grand service aux malheureux déportés.

Je puis ajouter que, depuis quelques années, il s'est fait non-seulement en Angleterre, mais encore sur le continent, une grande révolution en faveur des doctrines phrénologiques. Le nombre de ses adversaires a diminué; le nombre de ses disciples, au contraire, a beaucoup augmenté. C'est à tel point, qu'à Paris, on compte à peine un nom illustre dans la médecine ou dans les sciences qui ne se trouve sur la liste des membres de la Société phrénologique.

Je suis, mon cher Monsieur, votre bien dévoué,

John Mackintosh, M. D.

XL. — *Certificat de M. Henri Marsh, médecin à l'hôpital de Stevens, médecin consultant à l'hôpital général de Dublin, à l'hôpital de Saint-Vincent, et à l'établissement des enfants malades; de Robert Harrison, esq., M. D., professeur d'anatomie et de physiologie au collége royal des chirurgiens en Irlande; de Richard Tonson Evanson, esq., M. D., professeur de physique pratique au collége royal des chirurgiens en Irlande; de James Armstrong, M. D.; de François White, esq., président du collége royal des chirurgiens en Irlande; de W. F. Montgomery, esq., M. D., professeur d'accouchements au collége royal des médecins en Irlande; de Wm. W. Campbell, esq., préparateur d'anatomie au collége des chirurgiens en Irlande, médecin adjoint à l'hôpital de Dublin; de André Bourne, esq., à Barrister; de Thomas Édouard Beatty, esq., M. D., ex-professeur de médecine légale au collége royal des chirurgiens en Irlande; de Arthur Édouard Gayer, esq.; de André Carmichael, esq.; de John Houston, esq., M. D., conservateur du muséum au collége royal des chirurgiens en Irlande, chirurgien à l'hôpital de Dublin, chirurgien des écoles libres d'Irlande, et de l'établissement des sourds-muets d'Irlande; de H. Maunsell, esq., M. D., professeur d'accouchements au collége royal des chirurgiens en Irlande et membre de la Société de médecine de Leipsick.*

Dublin, 25 mars 1836.

Nous soussignés déclarons, d'après ce que nous savons et avons vu de la science de la phrénologie que « la forme et l'étendue du cerveau indiquent les dispositions naturelles assez exactement pour qu'il soit possible de distinguer, de leur vivant, les criminels endurcis de ceux qui offrent quelque ressource ; » et nous n'hésitons pas à recommander l'expérience proposée par sir G. S. Mackenzie, afin de prouver qu'il est possible d'appliquer la phrénologie.

Nous pensons qu'en autorisant une épreuve publique qui doit préciser le degré d'exactitude où la phrénologie est arrivée comme moyen scientifique de déterminer le caractère, et de deviner les dispositions naturelles des criminels, le chef du département des colonies agira en homme d'État éclairé, qui veut se tenir au niveau de la science, rendre justice à la phrénologie, et offrir au gouvernement l'occasion de profiter des lumières de la philosophie pour remplir les obligations difficiles qui lui sont imposées en fait de législation criminelle.

Henri Marsh.
Robert Harrison.
Richard Tonson Evanson.
James Armstrong.
Francis White.
W. F. Montgomery.
Wm. W. Campbell.
André Bourne.
Thomas Édouard Beatty.
Arthur Édouard Gayer.
André Carmichael.
John Houston.
H. Maunsell.

XLI. — *De Sa Grâce l'archevêque de Dublin.*

J'ai la conviction profonde que l'expérience phrénologique de sir G. Mackenzie, baronnet, doit être autorisée.

R^d Dublin.

XLII. — *Du proviseur du collége de la Trinité.*

18 avril 1836.

Je pense que l'expérience proposée par sir G. Mackenzie doit être

faite, d'autant plus qu'elle ne peut donner lieu à aucune difficulté, à aucune dépense.

B. Lloyd.

XLIII. — *De H. Lloyd, esq., professeur de philosophie naturelle à Dublin.*

8 avril 1836.

J'ai vu un Mémoire de M. Combe relatif à une expérience phrénologique proposée par sir G. Mackenzie; je pense que cette expérience doit être autorisée.

H. Lloyd.

XLIV. — *De Mountifort Longfield, esq., professeur d'économie politique.*

J'ai entendu parler de l'expérience proposée par sir G. Mackenzie, et je pense qu'elle peut avoir des résultats très-importants, si l'État veut bien lui prêter son appui, afin que la science de la phrénologie puisse être appliquée dans l'intérêt de la société. Je n'entends rien aux détails pratiques de la phrénologie; mais d'après ce que j'en ai lu, je suis convaincu que cette science est fondée sur des principes vrais et que c'est aux écrivains phrénologues que nous devons les lumières que l'on a jetées sur la philosophie de l'esprit humain. Leur métaphysique me paraît en général exacte, et aussi peu entachée d'erreur qu'on doit s'y attendre dans des ouvrages écrits sur un sujet dont on n'a pas encore fait une branche d'éducation publique, et que l'on n'a pas encore appliqué dans l'intérêt général.

Mountifort Longfield.

XLV. — *De Philippe Crampton, esq., chirurgien général à Dublin.*

Dublin, 12 avril 1836.

Je pense que l'expérience proposée par sir G. Mackenzie dans le but de savoir si « la forme et l'étendue du cerveau indiquent ou non les dispositions naturelles » doit être autorisée.

PHILIPPE CRAMPTON.

XLVI. — *De Ar. Jacob, esq., M. D., professeur d'anatomie au collége royal des chirurgiens, à Dublin.*

Dublin, 27 avril 1836.

Je ne me suis pas assez occupé de l'étude de la phrénologie pour être autorisé à me prononcer positivement sur l'importance de ses résultats ; mais je n'hésite pas à dire que tant de cas ont prouvé que la forme et l'étendue du cerveau indiquent les dispositions naturelles assez exactement pour qu'il soit possible de distinguer, de leur vivant, les criminels endurcis de ceux qui offrent quelque ressource, que l'expérience proposée par sir G. Mackenzie doit être autorisée.

AR. JACOB.

FIN.

TABLE.

Ordre II. — Facultés intellectuelles. 1
Genre I. — Sens extérieurs. 2

Le toucher. 16
Le goût. 18
L'odorat. . . . . *ib.*
Louïe. 19
La vue. 21

Genre II. — Facultés intellectuelles qui donnent la connaissance des objets extérieurs, de leurs qualités physiques et de leurs divers rapports. 27
22. Individualité. 28
23. Forme. 34
24. Étendue. 41
25. Pesanteur. 44
26. Coloris. 51
27. Localité. 69
28. Nombre. 80
29. Ordre. 86
30. Éventualité. 89
31. Temps. 99
32. Tons. 106
33. Langage. 118

Observations générales sur l'individualité et sur les facultés perceptives. 139

Genre III. — Facultés réflectives. 143
34. Comparaison. . . . . *ib.*
35. Causalité. 157

Rapports du monde extérieur avec les facultés intellectuelles de l'homme. 174

Genre III. — Modes d'action, des facultés. 175
Penchants et sentiments. 176
Perception et facultés réflectives. 185
Perception. 186
Conception. 189
Rêves. 202
Imagination. 207
La mémoire. 210
Le jugement. 226
La consciencioslté. 233
L'attention. 237
Association. . . . . *ib.*
La passion. 251
Le plaisir et la douleur. 252
Patience et impatience. . . . . *ib.*
La joie et le chagrin. 253
La sympathie. 256
Habitude. 267
Goût. 270
Effet de l'étendue dans les organes sur les manifestations des facultés. 277
L'activité. 284
Combinaisons dans l'étendue ou effets des organes, quand ils sont combinés dans des proportions différentes. 287
Combinaisons dans l'activité. 304
Application pratique de la doctrine des combinaisons. 310
Sur la coïncidence entre les talents et les dispositions naturels des différents peuples, et le développement de leur cerveau. 319
Indous. 330
Caraïbes. 331
Naturel de la Nouvelle-Hollande. 332
« « Zélande. 338
Indien de l'Amérique du Nord . . . . . *ib.*
» du Brésil. 343
Du nègre. 346
Des habitants des îles Sandwich. 348
Suisses. 349
Les anciens Égyptiens. 350
Ancien Grec. 351
Écossais. 355

Genre III. — Spurzheim. 359
De l'importance de comprendre le développement du cerveau comme élément dans les recherches statistiques sur les manifestations des facultés animales, morales et intellectuelles de l'homme. 360
Sur les objections contre la phrénologie. . . . 370

II. — Matérialisme. 384

III. — Des effets des lésions au cerveau sur les manifestations de l'esprit. 394
Conclusion de la seconde édition. 422
Post-scriptum de la troisième édition. 425
Post-scriptum de la quatrième édition 426

APPENDICE.

N° I. Le cerveau organe de l'esprit. 429
II. Objections contre la classification de Spurzheim des facultés mentales; par Robert Cox. — Analyse du *Phrenological Journal*, vol. X, page 154. 432
III. Noms et ordre des facultés mentales adoptés par Gall. 442
Lettre de sir G. S. Mackenzie à lord Glenelg. 448
Pièces justificatives. 453

FIN DE LA TABLE.

no
om t